LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1910

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1910

L'ALLUVION

— PIÈCE EN QUATRE ACTES —

PERSONNAGES

COMBAL, dit FAMINE, cultivateur.
SÉGOL, dit L'AFRICAIN, journalier.
PIERRE SÉGOL, fils de l'Africain, journalier.
PIGASSE, expert-géomètre.
RIOLAS, avocat.
GALIPAN, huissier.
TRANQUILLE, LA POULE, PISTOLET, GAULÉMAS — journaliers.
ANTONIN, PIERRIL — valets de charrue.
UN MAIRE DE CAMPAGNE.
UN ADJOINT.

LA COMBALETTE, femme de Combal.
RAMONDE, fille de Combal.

ACTE Ier

Le boulevard de la Fraternité, à Saint-Pinian, un jour de foire. — A droite, la terrasse du Café du Progrès, tables, chaises; à gauche, boutiques foraines. Au fond, esplanade donnant sur la Garonne. — Foule devant les baraques et sur la terrasse du café.

SCÈNE I

RIOLAS, PIGASSE, UN MAIRE DE CAMPAGNE.

RIOLAS, *prenant congé du maire.* — C'est entendu, j'en parlerai au préfet. Il suffit que vous le demandiez : un bon républicain comme vous!... Au revoir, mon cher maire.

LE MAIRE. — A bientôt, monsieur le conseiller général.

RIOLAS. — Pas encore!

LE MAIRE. — C'est comme si vous l'étiez. (*Il sort.*)

SCÈNE II

RIOLAS, PIGASSE.

RIOLAS. — Un brave garçon, ce maire! Je vais m'occuper de son chemin : il l'aura tout de suite...

PIGASSE. — Avant l'élection? Gardez-vous-en bien, monsieur Riolas! L'homme n'est rien moins que sûr. C'est uniquement pour avoir son chemin qu'il s'est converti à la République.

RIOLAS. — Le chemin de Damas!... Eh bien, puisqu'il est converti...

PIGASSE. — Fiez-vous-y! Le jour où son chemin sera classé, Tuste redeviendra ce qu'il était, ce qu'il est encore au fond du cœur : un excellent bonapartiste.

RIOLAS. — C'est bon à savoir... Depuis le temps que j'ai quitté le pays, j'ai perdu de vue tout ce personnel : impossible de mettre un nom sur une figure... Heureusement, vous êtes là...

PIGASSE. — Et je suis renseigné! Je connais vos électeurs comme le fond de ma poche... Et c'est bientôt vu, le fond de ma poche! On ne gagne pas lourd à l'arpentage... sans compter que je me suis fait des ennemis avec la politique.

RIOLAS. — Des amis aussi, mon cher Pigasse : le préfet m'a souvent parlé de vous; le moment venu, il ne vous oubliera pas. Débarrassons-nous d'abord de monsieur de Bellissan; le reste viendra ensuite. Que diriez-vous d'une bonne justice de paix? Elle vous pend à l'oreille.

PIGASSE. — Vous voulez rire, monsieur Riolas : je n'ai pas les titres.

RIOLAS. — Les titres, on s'en passe. Quand je serai conseiller général...

PIGASSE. — J'y travaille, monsieur Riolas, j'y travaille. Votre candidature est en bonne voie. J'ai fait mes pointages : dans presque toutes les communes nous gagnerons du terrain. J'avais coté Nabasque douteux, mais la bannière que vous avez donnée à l'orphéon a fait merveille. : vous aurez toutes les voix des orphéonistes.

RIOLAS. — Des voix d'orphéonistes... elles devraient compter double!

PIGASSE. — A Saint-Rustice, notre ami Colondre mène une rude campagne...

RIOLAS. — Le président du Cercle de la Libre-Pensée? Est-ce qu'il ne nous avait pas donné rendez-vous pour aujourd'hui?

PIGASSE. — Il ne peut pas venir : il assiste à la première communion de sa fille. Vous comprenez, un jour comme celui-là...

RIOLAS. — Je comprends tout, mon cher Pigasse!...

PIGASSE. — Inutile de parler de Saint-Pinian : vous y aurez une majorité écrasante. Toute la Garonne votera bien. Il n'y a que la commune des Albarèdes qui m'inquiète. Vous connaissez le maire, le propriétaire de Comarque?

RIOLAS. — Un certain Combal?

PIGASSE. — Dit « Famine », et il n'a pas volé son surnom, le coquin!... Un usurier, une vraie sangsue, qui pompe tout l'argent du pays... Pas bête, d'ailleurs! Ça n'avait pas cent sous en poche, il y a trente ans, et le voilà maintenant un *pagès*, un des plus gros messieurs du pays.

RIOLAS. — Il n'a pas perdu son temps!

PIGASSE. — Faut dire que la Garonne l'a aidé un bon peu.

RIOLAS. — Comment ça?

PIGASSE. — Je vais vous expliquer. Sa femme lui avait porté en dot un lopin de terre : quelques peupliers et beaucoup de sable, au bord de la Garonne, du côté de Comarque.

RIOLAS. — Un bon endroit pour l'affût aux canards : j'y ai chassé autrefois.

PIGASSE. — Les orpailleurs y venaient aussi dresser leurs cribles, aux eaux basses. Famine s'y prit autrement qu'eux pour faire suer de l'or à ses cailloux... Vous n'avez pas oublié la grande inondation de 57?

RIOLAS. — J'étais un enfant alors, mais ces choses sont restées devant mes yeux : le pays ruiné, les familles en deuil. Ah! c'est une voisine pas commode, notre Garonne! On a beau l'endiguer, après qu'elle a fait un mauvais coup, on a beau l'emprisonner entre les barrages et les levées comme dans une camisole de force, elle s'échappe, quand la folie la prend; elle court, elle brise tout devant elle. Les riverains peuvent se liguer, l'administration peut mettre les ingénieurs à ses trousses : elle est plus forte que les ingénieurs, plus forte que l'administration... Pas moyen de dormir tranquille à côté d'elle! Après vingt ans de sécurité, alors qu'on se croit à l'abri d'une surprise, la voilà qui arrive comme une voleuse : et la terre s'en va, emportée d'un seul coup, ou rongée sournoisement à petites bouchées, ne laissant que les yeux pour pleurer aux malheureux propriétaires.

PIGASSE. — C'est ce qui s'est passé en 57. La Garonne qui n'avait pas découché depuis trente ans, s'avisa, cette année-là, de changer de lit. Brusquement, par une brèche de la levée, le fleuve se porta à gauche, sur les Ilettes. La percée une fois commencée, le courant établi, le travail de destruction ne s'arrêta plus : à chaque nouvelle crue, des morceaux de rivage, des champs entiers, s'en allaient au fil de l'eau. Ce fut un désastre pour les riverains, et un

coup de fortune pour Famine. Pendant que les terres d'en face s'engloutissaient, fondaient à vue d'œil, notre individu « alluvionnait », avançait, pouce à pouce, sur la rive droite... Une riche affaire, ces alluvions! Avec quelques branches de saule plantées dans l'eau, vous fixez le limon qui passe, charrié par le fleuve. L'été venu, l'eau s'évapore, le limon reste : l'herbe pousse, les piquets deviennent des arbres. Au bout de quelques années, le maître d'un arpent de sable se trouve propriétaire de pas mal d'hectares d'une terre vierge qui ne demande qu'à produire.

RIOLAS. — Un malin, ce Famine!... Influent, n'est-ce pas?

PIGASSE. — Beaucoup trop. Journaliers à ses gages ou débiteurs sous le coup d'une échéance, il a toute sa commune dans la main.

RIOLAS. — Diable! Et il refuse de marcher avec nous?

PIGASSE. — Malheureusement! Je l'ai tâté deux ou trois fois sans succès.

RIOLAS. — Et vous y renoncez?

PIGASSE. — Il m'est venu une idée...

RIOLAS. — Voyons-la.

PIGASSE. — Un sale coup que je lui prépare... Ces affaires d'alluvion sont des nids à procès. Si l'Africain se décide à marcher...

RIOLAS. — Qui ça, l'Africain?

PIGASSE. — Ségol, un ancien soldat d'Afrique, un des riverains des Ilettes ruinés par l'inondation. Son fils Pierre et lui sont employés à la journée chez Famine.

RIOLAS. — Et vous les lanceriez contre leur patron?

PIGASSE. — J'ai mon plan : laissez-moi faire. Je les verrai tantôt au Café du Progrès : un jour de foire, ils viendront sûrement ici prendre leur absinthe... Attention! voici un solliciteur qui vous arrive : l'adjoint de Saint-Papoul, à qui vous avez promis une place de facteur pour son fils.

RIOLAS. — Je n'y ai plus pensé : sauvons-nous! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

L'ADJOINT, *seul.*

L'ADJOINT. — Trop tard : il a décampé... On dirait qu'il m'évite... (*Il aperçoit M. de Bellissan dans la foule.*) *Tè!* l'autre candidat, le concurrent : si j'allais le trouver?... On ne sait pas... Deux recommandations valent mieux qu'une. (*Il se dirige vers M. de Bellissan. — Entrent Ramonde et Pierre, qui viennent de quitter la danse.*)

SCÈNE IV

PIERRE, RAMONDE.

Pierre tient un doigt de Ramonde, qu'il ne veut pas lâcher; elle se dégage.

RAMONDE. — Non! c'est assez danser pour aujourd'hui : quittons-nous. On nous a déjà trop vus ensemble...

PIERRE. — Rien qu'une polka, et je m'en vais.

RAMONDE. — Après le quadrille, la valse; après la valse, la polka. Tu ne seras content que quand mon père nous aura pincés!... Pourquoi ne pas être raisonnables?

PIERRE. — Parce que... parce que ça ne servirait à rien. Nous aurons beau nous cacher, Famine s'apercevra bien, un jour ou l'autre, de ce qui se passe... Autant vaut qu'il s'en aperçoive tout de suite! Au moins on saura à quoi s'en tenir.

RAMONDE. — Tu es fou, je pense!... Si le père se doute de quelque chose, il te donnera ton congé, ou bien il m'enfermera. Tu seras bien avancé quand nous ne pourrons plus nous voir!

PIERRE. — Tant pis! J'en ai assez de cette vie. On dirait que tu as honte de moi. A peine si je peux te dire un mot, te serrer le bout du doigt en passant.

RAMONDE. — Ingrat! Tu oublies nos rendez-vous, la nuit, quand je vais te retrouver au jardin.

PIERRE. — C'est si vite passé! La peur te tient : tu n'es pas plutôt avec moi que tu parles de me quitter... Ça ne fait pas mon compte... Quand je te revois, le lendemain, devant les autres, ça m'enrage d'être obligé de te parler comme à une étrangère. La folie me prend de t'embrasser, de te serrer contre moi.

RAMONDE. — Ce serait du joli!

PIERRE. — Ne ris pas!... Tiens, maintenant, si tu savais comme j'ai envie de toi!... je te mangerais...

RAMONDE. — Et moi? crois-tu que... si je pouvais... Ah! mon pauvre mien, il me tarde... Oh! oui, il me tarde d'être tienne tout à fait.

PIERRE. — Bien vrai?

RAMONDE. — Bien vrai. Seulement, ça ne va pas tout seul : il faut que mon père y consente. Nous gâterions tout, si nous voulions aller trop vite. Il faut faire venir ça de loin, en douceur. Les hommes, vous n'entendez rien à ces histoires-là... Si tu veux réussir, laisse-moi mener la barque. D'abord, plus de rendez-vous la nuit : c'est trop imprudent. La dernière fois, quand je suis rentrée, ma mère ne dormait pas; elle m'a entendue : elle doit se douter de quelque chose. Je n'ai pas envie qu'elle nous prenne.

PIERRE. — Plus de rendez-vous? Nous ne nous verrons plus, alors? nous ne nous parlerons plus?... Et tu as l'air de trouver ça tout simple... Eh bien, non! Je te veux, je ne peux pas me passer de toi. Tant pis si on nous pince : cette nuit même, j'irai t'attendre au jardin.

RAMONDE. — Tu m'attendras longtemps, je t'en avertis.

PIERRE. — Si tu ne viens pas, je cognerai à ta fenêtre.

RAMONDE. — Pour que le père décroche le fusil et te tue comme un voleur!

PIERRE. — C'est encore ce qui peut arriver de mieux : tu seras débarrassée de ton galant, et moi, j'aurai fini de souffrir...

RAMONDE, *émue.* — Pierre!

PIERRE, *lui prenant la main.* — Tu viendras ce soir, dis? Après, je ne te demanderai plus rien; je ferai tout ce que tu voudras. (*Ramonde fait signe que oui, sans parler. A ce moment, elle aperçoit Famine et l'Africain, qui entrent en causant.*)

RAMONDE, *bas à Pierre.* — Mon père!

PIERRE. — Famine! (*Ils se glissent dans la foule, regardent jouer au tourniquet, en tournant le dos à Famine.*)

SCÈNE V

FAMINE, L'AFRICAIN.

FAMINE. — Combien serez-vous demain, au chantier?

L'AFRICAIN. — Les mêmes : Tranquille, la Poule, Pistolet, Gaulémas... J'ai parlé à Gorjolis; il ne pourra pas venir avant jeudi : il finit de réparer l'étable à Ricapel.

FAMINE. — Et Mercadier?

L'AFRICAIN. — Mercadier s'est associé avec le Pansart pour la pêche aux aloses : nous ne le verrons pas avant quinze jours...

FAMINE. — Tant pis! Il nous faut du monde pour réparer la levée. Il me tarde que ce soit fini. La neige est tombée en masse, cet hiver, sur la montagne : les Pyrénées sont toutes blanches. Gare à la crue! Quand ça va fondre, la Garonne pourrait bien nous jouer quelque mauvais tour.

L'AFRICAIN. — Si vous consentiez à payer la journée cinq sous de plus, les bras ne nous manqueraient pas.

FAMINE. — Farceur! Tu prêches pour ta paroisse... Trente sous l'hiver, quarante l'été, c'est bien assez payé pour le travail que vous faites... Si on vous écoutait, les propriétaires seraient tous ruinés depuis longtemps; et alors, qui vous ferait vivre? (*A ce moment, la foule s'écarte : Famine aperçoit Pierre et Ramonde.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, PIERRE, RAMONDE.

FAMINE. — Hé! Ramonde!... Hé! Pierre!... Eh *bé!* vous n'entendez pas?... (*Il va vers eux, prend Ramonde amicalement par l'oreille.*) Toi, d'abord, tu t'es suffisamment amusée, tu vas me faire le plaisir d'aller rejoindre ta mère à l'auberge. Tu donneras

l'avoine à la Grise : nous attelons dans un quart d'heure. Allons, file!

RAMONDE. — C'est bon; on y va. (*Ramonde sort. — Pierre fait mine de s'en aller d'un autre côté : Famine le retient.*)

FAMINE. — Attends! j'ai un mot à te dire... (*A l'Africain.*) Tu n'es pas de trop... (*A Pierre.*) C'est comme ça que tu t'avises de braconner sur mes terres?

PIERRE. — Braconner, moi? Je n'ai pas touché mon fusil depuis un an.

FAMINE. — Fais pas le malin! Tu n'a pas besoin de fusil pour le gibier que tu chasses...

PIERRE. — Quel gibier?

FAMINE. — Une jolie fille, avec une jolie dot. As-tu compris, cette fois?

PIERRE. — Votre fille est jolie, je ne dis pas non, et j'ai du plaisir à danser avec elle : pas la peine de vous fâcher pour ça!

FAMINE. — Je ne me fâche pas; je t'avertis, simplement. Ramonde n'est pas pour toi, mon garçon... Allons, sans rancune, et à demain!

L'AFRICAIN. — Pardon, Combal, j'ai un petit service à te demander... rapport à nos journées... Ça nous arrangerait si tu pouvais nous avancer la semaine : nous sommes à court.

FAMINE. — Et tu te figures que j'ai de l'argent de trop? Tu tombes mal : je suis à sec, moi aussi... J'ai vidé ma bourse à la foire : quarante moutons à vingt francs par tête, tire le compte. Et pas moyen de vendre mon blé : encore vingt sous de baisse aujourd'hui! Si ça continue, on aura aussi tôt fait de jeter la semence dans la Garonne.

PIERRE. — Si les riches crient misère, que diront les pauvres?

L'AFRICAIN. — Voyons, Combal, ce n'est pas ton dernier mot. Le boulanger ne veut pas nous livrer à crédit, et il n'y a plus de pain à la maison. Tu ne peux pourtant pas nous laisser crever de faim!

FAMINE. — Des carottes, tout ça!... J'y suis passé; j'ai été pauvre autant que vous. On boit de l'eau et on se serre le ventre... Bien fâché de vous refuser; mais aujourd'hui, c'est vous; demain, ce serait un autre. Je n'en finirais pas s'il me fallait venir en aide à tous les fainéants du pays.

L'AFRICAIN. — Je ne suis pas un fainéant, Combal, tu le sais bien : il y a vingt-quatre ans que je m'esquinte à travailler pour toi.

FAMINE. — Je t'ai payé : nous sommes quittes.

PIERRE. — Ne vous tracassez pas, père : le travail ne manque pas; si Combal nous refuse, nous irons gagner notre vie ailleurs.

FAMINE. — Enfin, voyons, qu'est-ce qu'il vous faut?

L'AFRICAIN. — Le boulanger se contentera peut-être avec dix francs.

FAMINE. — Dix francs de pain! quel appétit! Vous avez la tripe joliment longue... Dix francs!... En voilà cinq, tout ce qui reste dans mon porte-monnaie. (*Il les donne à l'Africain.*) Et ne manquez pas d'être là demain, au soleil levé : le travail presse. (*Famine s'en va.*)

SCÈNE VII

L'AFRICAIN, PIERRE.

PIERRE. — Pas tendre, mon futur beau-père!

L'AFRICAIN. — Il défend son argent... Et toi, tu ferais aussi bien de laisser Ramonde tranquille.

PIERRE. — Pourquoi donc, si je lui plais, à cette petite, et si nous sommes d'accord?... Famine aura beau crier, je vous dis, moi, que vous serez bientôt de noce.

L'AFRICAIN. — En attendant, allons payer le boulanger.

PIERRE. — Vous êtes bien pressé! Minute! maintenant que nous sommes en fonds, on pourrait s'arrêter là (*montrant le café*), un moment, histoire de boire une goutte à la santé de ma bonne amie.

(*Ils vont s'asseoir au café, commandent des absinthes. — Pendant qu'on les sert, entre Pigasse, qui commande une absinthe et vient s'asseoir à leur table*).

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PIGASSE.

PIGASSE, *tendant la main à l'Africain.* — Salut!... Tu es donc venu à la foire?

L'AFRICAIN. — Comme tout le monde. C'est vrai que je n'ai rien à acheter ni rien à vendre...

PIGASSE. — Au moins tu ne risques pas de faire de mauvaises affaires... Et que devient ce grand garçon?

L'AFRICAIN. — Je pense qu'il a fini de grandir.

PIERRE. — Un mètre soixante-douze. Bon pour le service!

PIGASSE. — Sais-tu que ça ne nous rajeunit pas, d'avoir des enfants de cet âge?

L'AFRICAIN. — Nous avons été jeunes aussi.

PIGASSE. — Et nous n'avions pas froid aux yeux. Ces petites, eh? quand il nous en tombait une sous la main, une brunette, frisquette... Ah! tu ne les aimais pas mortes, dans ce temps-là!

L'AFRICAIN. — C'était le bon temps!

PIGASSE. — Et la politique? Tu te rappelles, en 48, ces séances du club?... Tu étais parmi les enragés...

L'AFRICAIN. — Ça m'a bien passé.

PIGASSE. — Tant pis!

L'AFRICAIN. — Tant mieux!... Elles m'ont coûté assez cher, mes idées : si j'avais su!... Quand j'ai tiré au sort, en 52, on a commencé par m'expédier en Afrique, et là, comme j'étais mal noté, j'ai mangé de l'ours, un peu plus que ma portion.

PIGASSE. — Nous avons tous souffert, par Dieu!

L'AFRICAIN. — Plus ou moins.

PIGASSE. — Moi, j'ai failli être déporté.

L'AFRICAIN. — Failli!

PIGASSE. — Ça a tenu à rien.

PIERRE. — C'est vrai que les républicains n'en menaient pas large!

L'AFRICAIN. — Au régiment, surtout; mais, pour ce qui m'attendait au retour, j'aurais aussi bien fait de crever là-bas.

PIGASSE. — Oui, je sais : l'inondation, la terre emportée...

L'AFRICAIN. — Mon père mort, et pas un sou en poche. Tous les bourgeois des Ilettes ont touché des indemnités; on n'a oublié que moi sur la liste.

PIERRE. — On était malheureux alors.

L'AFRICAIN. — Ça n'a pas changé depuis. Aujourd'hui comme hier, il n'y en a que pour les riches.

PIGASSE. — Tu n'es pas juste, mon ami. D'abord, nous avons le gouvernement que nous voulions, le gouvernement du peuple. Nous sommes nos maîtres. Si tu n'es pas content, tu as le droit de te plaindre.

L'AFRICAIN. — A quoi que ça sert de se plaindre, si on ne vous écoute pas?

PIGASSE. — Tu prétends que rien ne change, et tout est changé; même le nom des rues. Où sommes-nous ici? C'était le boulevard Saint-Pinian autrefois; et maintenant, regarde ce qu'il y a en écrit sur cette plaque.

PIERRE. — Boulevard de la Fraternité!

PIGASSE. — Ça fait une différence, qu'en dis-tu?

L'AFRICAIN. — Je dis qu'il aurait mieux valu laisser saint Pinian tranquille, et augmenter le prix des journées.

PIGASSE. — Sans doute, il y a encore à faire : Paris ne s'est pas bâti en un jour... Si vous voulez que ça marche, faut commencer par choisir de bons candidats. Tant pis pour vous, si vous continuez à nommer des ennemis du peuple!...

PIERRE. — Comme monsieur de Bellissan...

PIGASSE. — Un aristocrate, un marquis du pain cher! Ton

patron Famine et lui sont dignes de s'entendre... Tu ne l'écouteras pas, cette fois, j'espère, le maire des Albarèdes, ce tyran de campagne, qui conduit ses ouvriers au scrutin comme on mène des conscrits à la manœuvre.

PIERRE. — C'est une honte!... Qu'il essaie de me glisser un bulletin dans la main, le jour du vote : il sera bien reçu.

L'AFRICAIN. — Tu prendras son bulletin, s'il te l'offre, et tu en mettras un autre dans l'urne. Comme ça, personne n'aura rien à dire... Souviens-toi de retenir ta langue, mon petit : il ne faut pas se brouiller avec les gens qui vous donnent du travail.

PIGASSE. — Famine a commencé par te ruiner : il a alluvionné à tes dépens.

L'AFRICAIN. — Le limon s'en allait au fil de l'eau, il l'a retenu : c'est la Garonne qui a travaillé pour lui.

PIERRE. — Il l'a joliment aidée, en tout cas!

L'AFRICAIN. — C'était son droit.

PIGASSE. — S'il s'était contenté d'alluvionner, oui. mais maintenant il usurpe... Écoute ce que je vais te dire, l'Africain ; ouvre tes deux oreilles, ça en vaut la peine... La Garonne a si fort entamé la rive gauche, qu'elle commence à découvrir, à sa droite, les terres qu'elle avait englouties, il y a vingt ans : comprends-tu? Après avoir fait le plongeon pendant des années, ta parcelle des Ilettes a reparu, et Famine est en train de l'annexer sans ta permission. Ce n'est plus sur son bien que tu pioches ; c'est sur ton propre héritage.

L'AFRICAIN. — Mon héritage? Allons donc! Il y a beau temps que j'ai renoncé à aller le chercher au fond de l'eau.

PIGASSE. — Quand je te dis qu'il en est sorti... Il y en a un bon arpent dehors.

PIERRE. — Un arpent!

L'AFRICAIN. — Blagueur!... Avec ça que je ne m'en serais pas aperçu!...

PIGASSE. — De plus malins que toi s'y casseraient le nez. Il faut être arpenteur juré. avoir le cadastre dans la tête. comme moi, pour se reconnaître à travers les changements de la Garonne, pour retrouver le sol ancien, les vieilles limites, dans la confusion des îles et des îlots.

PIERRE. — Le fait est que c'est la bouteille à l'encre.

L'AFRICAIN. — Et tu as reconnu le sol des Ilettes?

PIGASSE. — Parfaitement! La grève qui monte au deçà de la levée de Comarque, là où Famine a présentement son chantier, ça t'appartient.

L'AFRICAIN. — Quelle blague!

PIGASSE. — Je suis prêt à l'établir ; j'en lèverais la main devant le tribunal... Ta terre est là, au soleil : tu n'as qu'à la reprendre.

PIERRE. — Nous la reprendrons.

L'AFRICAIN. — J'en doute... Et pourtant ça m'a donné un coup, ton histoire... Les Ilettes! (*A Pierre.*) Tu n'as pas connu ça, petit; moi, il me semble que j'y suis encore. Je vois le jardin, la maison. Mes anciens couchaient en haut, dans la chambre; moi, j'avais mon lit dans l'étable, à portée du bétail : deux paires de vaches à soigner. Nous étions à notre aise, dans ce temps-là. Plus de nonante poignerées de terre d'un seul tenant. Dans les bonnes années, on récoltait jusqu'à cinquante sacs de maïs. Et des arbres, des centaines de peupliers, le long de la rive!... Maintenant, tout cela n'existe plus que dans ma tête.

PIGASSE. — Ta terre dormait : elle s'est réveillée.

L'AFRICAIN. — Tu le dis... Si tu as inventé ça, manière de rigoler, c'est mal fait, Pigasse. On ne plaisante pas avec la terre! Je me souviens du mal d'estomac que j'ai eu, à ma rentrée d'Afrique, la première fois que je suis revenu aux Ilettes. Je savais le malheur qui m'était arrivé; depuis qu'on me l'avait écrit, j'avais eu le temps de me faire une raison : n'empêche que, quand je me suis trouvé en face de cette gueuse de Garonne qui coulait tranquillement, d'un air de se ficher de moi, à la place où j'avais laissé ma terre et ma maison, ç'a été plus fort que moi, j'ai pleuré comme un enfant.

PIERRE. — Il y avait de quoi!

PIGASSE. — Je te comprends, mon pauvre Ségol!

L'AFRICAIN. — Tu ne peux pas me comprendre. Un citadin, un gratte-papier comme toi, tu ne t'imagines pas ce que c'est de perdre une terre qu'on a façonnée, qu'on a pétrie de ses mains. A force de s'esquinter dessus, on finit par l'aimer comme une personne. Depuis le temps que les Ilettes ne sont plus à moi, je n'ai pas passé un seul jour sans y repenser... Et voilà qu'elles ressuscitent?

PIGASSE. — Je te le montrerai, sur place, quand tu voudras.

PIERRE. — C'est ça! nous irons voir ensemble... Le père a la caboche dure : il a besoin de toucher pour croire.

PIGASSE. — Tu toucheras, et tu croiras.

PIERRE. — Famine va faire une tête!...

L'AFRICAIN. — Oui... Mais ce que Famine tient, il le tient bien : nous aurons du mal à lui faire lâcher le morceau.

PIERRE. — Il y a des juges à Saint-Pinian : nous plaiderons.

L'AFRICAIN. — Doucement, mon petit; n'allons pas si vite! Avant d'assigner Famine, il vaut la peine de réfléchir.

PIERRE. — C'est tout réfléchi.

PIGASSE. — Tu n'a pas le sou : qu'est-ce que tu risques?

L'AFRICAIN. — Eh! justement; je n'ai pas le sou, et il faut de l'argent pour nourrir un procès. Les avoués, c'est comme les chevaux, i'ne marchent pas sans avoine.

PIGASSE. — S'il n'y a que ça qui t'arrête, c'est bien simple. Je vais t'expliquer... (*Il fait signe au garçon de café qui passe.*) Garçon, trois vertes! (*A l'Africain.*) Ça t'éclaircira les idées... J'ai pensé à tout, vois-tu. D'abord, le procès ne te coûtera rien : tu auras l'assistance judiciaire; pas un centime à débourser. Et puis, je sais qui plaidera pour toi : le meilleur avocat de Toulouse, mon ami Riolas.

PIERRE. — Le candidat au conseil général?

PIGASSE. — Lui-même. Vous l'entendrez! il en a des poumons, celui-là : trois heures, quatre heures sans souffler. Depuis le fameux Terrade, qui faisait acquitter tous les assassins en cour d'assises, on n'a pas vu le pareil... Bon démocrate avec ça!... Dût-il y être de sa poche, il te gagnera ton procès... D'ici trois mois, au lieu de t'éreinter au service des autres, tu sèmeras, tu récolteras pour ton compte. Tu te passeras tes fantaisies...

L'AFRICAIN. — Des fantaisies, à mon âge!... A quoi que ça me servira d'avoir de quoi manger, si je n'ai plus de dents?

PIGASSE. — Tu avaleras sans mâcher : ça te remplira le ventre tout de même... Et puis tu n'es pas seul. Ton fils est là : si vous devenez riches, il en profitera, le gaillard!

PIERRE. — Allons, père, décidez-vous! Vous ne pouvez pourtant pas faire cadeau de votre terre à Famine. Quand elle sera à nous, on piochera dur, je vous en réponds; à nous deux, on fera de la besogne comme quatre. Et quand on aura bien travaillé, on se donnera du bon temps. (*Le garçon a servi les absinthes.*)

PIGASSE, *trinquant avec l'Africain.* — C'est ça!... A votre santé, mes amis!

L'AFRICAIN. — A la tienne, Pigasse!... (*Il boit.*) Oh! le coffre est solide encore. Si Famine voulait y faire à la boxe, à la savate, je me chargerais de le tomber.

PIERRE. — Le procès le mettra plus sûrement par terre.

L'AFRICAIN, *après avoir vidé son verre.* — Eh bien, c'est dit, mille dieux! nous plaiderons... Et quand nous aurons gagné le procès, le soir même, je t'invite, toi, Riolas, tous les amis.

PIERRE. — Et pas à l'auberge, à l'hôtel, chez Marceillac. C'est moi qui commanderai le dîner : un gigot en daube, du vin cacheté, tout ce qu'il y aura de mieux.

L'AFRICAIN. — C'est vrai qu'on a pâti assez longtemps.

PIERRE. — On prendra sa revanche.

PIGASSE. — Bien parlé, mon ami! (*Il lève son verre.*) A la réussite du procès! (*Après qu'ils ont trinqué, Pigasse va régler avec le garçon. — L'Africain demeure songeur, accoudé à la table.*)

PIERRE. — Avais-je pas raison, tantôt, quand je vous disais que Ramonde serait mienne? Le procès décidera Famine : pour garder sa terre, il me donnera sa fille. Il n'a pas d'autre enfant. Comarque et

les Ilettes nous reviendront, un jour... Vous ne répondez pas?... A quoi pensez-vous?

L'AFRICAIN. — Tu penses à la fille; et moi, je pense à la terre. Que sèmerons-nous, l'automne qui vient, aux Ilettes?

ACTE II

A Comarque. — Au fond, dans une coupure de la levée, échappée sur la Garonne. A gauche, une prairie plantée d'arbres; au premier plan, chantier pour la réparation de la levée, pieux, fascines, mottes de terre. — Fin d'une journée de printemps.

SCÈNE I

L'AFRICAIN, PIERRE, TRANQUILLE, LA POULE, PISTOLET, GAULÉMAS.

(Pierre et l'Africain travaillent à remplir une brouette avec de la terre. Les autres, un peu plus loin, s'occupent à garnir la brèche de la levée avec les mottes déjà charriées.)

PIERRE, *à l'Africain.* — Ce coquin de Galipan nous manque de parole : c'est aujourd'hui qu'il devait porter la citation à Famine.

L'AFRICAIN. — Il est de service à l'audience, et le tribunal ne ferme pas avant quatre heures : il sera là dans un moment.

PIERRE. — Il me tarde!

L'AFRICAIN. — C'est son chemin de suivre la levée pour aller à Comarque : nous le verrons venir.

PIERRE. — Je voudrais qu'il trouvât Famine ici, avec nous.

L'AFRICAIN. — Le maître n'a pas paru depuis ce matin : sûrement, il donnera un coup d'œil au chantier avant d'aller souper. Ça se pourrait bien qu'ils se rencontrent.

PIERRE. — On va rire!... (*Pierre pousse la brouette vers la levée. L'Africain va prendre une bouteille qui se trouve au pied d'un arbre, avec le panier de provisions du goûter. Il boit à la régalade, essuie ses lèvres avec le revers de sa main. Il va reposer la bouteille.*

GAULÉMAS. — Après toi, s'il en reste : passe un peu voir! (*Il boit une gorgée, s'arrête, lève la bouteille en l'air, examine le contenu.*) Elle a une drôle de couleur, la piquette à Famine, et quel goût! Ça vous ôte l'idée de boire.

TRANQUILLE. — De la piquette, ça?... Qu'en dis-tu, Pistolet, toi qui t'y connais?

PISTOLET. — C'est comme dit l'autre : il fait crier du vin, et il vend du vinaigre.

GAULÉMAS. — Pas même!... du jus de grenouille, tout simplement; de la rinçure de futaille!

PIERRE. — Si on en mettait dans ses burettes, notre curé ne voudrait pas dire sa messe...

TRANQUILLE. — Heureusement, nous aurons mieux que ça bientôt. Les élections approchent. On va nous en payer gratis, et du bon.

LA POULE. — Bellissan mettra quelque barrique en perce.

GAULÉMAS. — Et Riolas nous ouvrira un crédit au Cheval Blanc.

PISTOLET. — Bonne affaire! Je tâterai des deux, et je voterai pour celui qui nous offrira le meilleur.

PIERRE. — A moins que tu ne sois trop soûl pour aller au scrutin, comme la dernière fois. Tu t'étais oublié dans un fossé. Un propre citoyen!

PISTOLET. — Il faut bien que la politique serve à quelque chose. Quelques bouteilles de vin, le jour du vote, c'est tout ce qu'elle nous rapporte : autant de pris sur l'ennemi!

(*Pendant cette conversation, les ouvriers, l'un après l'autre, ont quitté le travail. Pierre s'est assis sur sa brouette. L'Africain s'appuie sur le manche de sa pelle. Les autres sont assis dans l'herbe, au penchant de la levée. Pistolet, qui travaillait encore, s'assied à son tour.*)

PISTOLET. — Assez bêché pour aujourd'hui. (*A Pierre.*) Dis donc, le socialiste, la journée de huit heures est finie : on peut se donner l'aise de fumer une cigarette. (*Il roule une cigarette, l'allume.*)

LA POULE. — Ou de bourrer une pipe à la santé de Famine! (*Il bourre sa pipe et l'allume.*)

TRANQUILLE. — En attendant qu'on le lâche... Ce ne sera pas long, pour mon compte!

LA POULE. — Je le porte sur les épaules, cet individu. A la première occasion, bonjour, Luc! on ira bêcher ailleurs.

PIERRE. — Et ce sera bien fait : un ladre pareil!...

TRANQUILLE. — Un coupeur de liards en quatre!

(*Pendant ces dernières répliques, Famine paraît : il écoute, un moment.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, FAMINE.

FAMINE. — C'est ça! continuez, ne vous gênez pas, mes gaillards!... Vous vous y entendez, à louanger les gens qui vous font vivre... Ce qu'il vous plaît de penser de moi, je m'en fiche. Vous

êtes les maîtres de votre langue. Mais pour vos bras et vos jambes, c'est différent. Je ne vous paie pas trente sous par jour pour fumer des cigarettes, ou vous étaler dans l'herbe, les quatre fers en l'air. Sans compter que vous risquez d'attraper des douleurs : la terre est humide... (*Dès l'entrée de Famine, les ouvriers ont repris leurs outils et se sont remis à travailler. Famine examine l'ouvrage.*) Eh! ça n'a pas beaucoup avancé depuis ce matin! Besogne de moines : peu et mal. De ce train-là, les crues arriveront avant que la brèche soit fermée... (*A Pierre.*) Allons, vivement! Tu marches comme à la procession : c'est pas des reliques que tu portes. Allonge le compas, que diable! (*Pierre hausse les épaules. Famine va vers les ouvriers occupés à boucher le trou de la levée.*) Combien de fois faudra-t-il que je vous le dise? Je vous avais pourtant bien recommandé de tasser la terre à mesure, de la damer fortement. Si elle n'est pas plus solide que ça, comment voulez-vous qu'elle résiste à la poussée de l'eau? J'y enfonce mon bâton comme dans du sable. Nous aurons beau gazonner par-dessus, à la première crue, tout va fondre comme de la neige au soleil... Allez-y, triple Dieu! écrasez-moi ces mottes, tapez dur! On dirait que vous avez peur de leur faire mal... (*Il revient vers l'Africain.*) Et toi, qu'as-tu à regarder, la bêche en l'air?

L'AFRICAIN. — Quelqu'un vient là-bas. (*Famine et les ouvriers regardent.*)

LA POULE. — On dirait la dégaine de Galipan.

PIERRE, *à l'Africain, à voix basse.* — Ça y est!

FAMINE. — Où diable peut-il aller, à cette heure? Le papier marqué, ça doit être remis avant le soleil couché : il n'a pas de temps à perdre.

TRANQUILLE. — Je parie qu'il porte le congé aux métayers des Cloutiers : Noubel les renvoie.

GAULÉMAS. — Peut-être un commandement du marchand de fer à Tissandier, le forgeron? On dit qu'il est dans de mauvaises affaires.

FAMINE. — C'est un goulu, comme toi : il aime trop les bons morceaux. Si l'huissier le saisit, il n'aura que ce qu'il mérite.

PISTOLET. — Galipan nous renseignera : le voilà qui arrive.

PIERRE, *à l'Africain.* — Gare à la bombe!

(*Entre Galipan.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, GALIPAN.

LA POULE. — Salut, Galipan!

TRANQUILLE. — Les corbeaux se couchent, à cette heure, et les

chouettes sortent de leur trou. De quel côté vas-tu te poser, ce soir, oiseau de malheur?

GALIPAN. — Pas chez toi. Tranquille, ni chez vous, camarades! Vous ne risquez pas d'avoir ma visite. Pour qu'on vous saisisse, il faudrait d'abord que vous ayez des dettes, et, à vous tous, vous ne trouveriez pas pour vingt francs de crédit.

PISTOLET. — Des insolences?... Eh! eh! tu ne portais pas la crête si haute, l'autre soir, en revenant de remettre la contrainte à Cassagne : il t'avait mal reçu, paraît-il... En attendant, tu ne nous as pas dit où tu allais.

GALIPAN, *descendant de la levée, puis allant vers Famine.* — Bien le bonjour, monsieur le maire. Comment va la santé? Toujours solide, à ce que je vois : vous rajeunissez; on ne vous donnerait pas quarante ans.

FAMINE. — Quarante ans... et les mois de nourrice!... J'aurais été sevré un peu tard, à ton compte.

GALIPAN. — Et vos récoltes? Elles s'annoncent bien, cettte année. Je les regardais tout à l'heure, en passant : vos blés sont terribles! Je n'en ai pas vus d'aussi aventifs dans le pays.

FAMINE. — Il ne sont pas encore en grange, mon pauvre Galipan! Il y a loin de l'herbe à l'épi... Ce n'est pas comme dans ton état : chaque fois que tu sèmes, tu récoltes.

GALIPAN. — Oui, beaucoup de mauvais compliments et peu de monnaie.

FAMINE. — Bonne chance pour ce soir, l'ami!... Et dépêche-toi, si tu ne veux pas arriver en retard.

GALIPAN. — Oh! je n'ai pas loin à aller : la citation que j'ai là, dans ma poche, est à votre adresse.

FAMINE. — A mon adresse, à moi?... Pas possible!

GALIPAN. — Justin Combal : c'est écrit dessus, la pièce est de ma main... (*A voix plus basse.*) Si ça vous contrarie de la recevoir ici, devant vos ouvriers, je peux pousser jusqu'à Comarque.

FAMINE. — Inutile!... Dieu merci, mes affaires sont en règle... Donne-moi ça : il me tarde d'en avoir le cœur net... Que peut-on me vouloir?

GALIPAN, *lui remettant la copie.* — Oh! pas grand'chose, une petite difficulté de rien du tout.

FAMINE, *dépliant le papier, puis commençant à lire.* — Voyons : « L'an 1880 et le 5 avril, nous, Jean-Baptiste Galipan, huissier audiencier au tribunal civil de Saint-Pinian, demeurant en son étude... »

GALIPAN. — Pour vous servir.

FAMINE. — Merci. (*Il continue à lire.*) « A la requête du sieur Jean-Marie Ségol, dit l'Africain, domicilié près le bac de la Vauze... »

(*A l'Africain, qui continue de travailler.*) Tu as quelque chose à me réclamer? Je suis curieux de savoir quoi.

L'AFRICAIN. — Lis : tu le sauras.

FAMINE, *à Galipan.* — Lis plutôt : je m'embrouille dans ton écriture.

GALIPAN, *qui met son lorgnon et lit.* — « Avons exposé au sieur Combal, propriétaire à Comarque, qu'il détient injustement et sans titres une parcelle de terre appartenant audit sieur Jean-Marie Ségol, requérant, fils et unique héritier du défunt Marc-Antoine Ségol, en son vivant cultivateur et sabotier aux Ilettes... » (*A Famine.*) Dois-je continuer? il y en a long.

FAMINE. — Va toujours!

GALIPAN, *continuant la lecture.* — « En effet, cette parcelle, enregistrée sous les numéros 234 et 235 du plan cadastral de la commune des Albarèdes, fut entièrement recouverte par la Garonne, lors de l'inondation de 1857, de telle façon que ledit Jean-Marie Ségol se trouva dans l'impossibité de faire acte de propriétaire, sans que cependant cet abandon de fait ait pu entraîner pour lui la perte de ses droits, qui demeurent pleins et entiers, n'étant pas encore couverts par la prescription de trente ans... »

FAMINE, *à l'Africain.* — Vraiment? tu as trouvé ça tout seul. (*A Galipan, qui s'est arrêté.*) Marche : je te suis.

GALIPAN. — « Avons encore exposé... »

FAMINE, *à l'Africain.* — Expose mon ami, expose!...

GALIPAN, *continuant.* — « Avons encore exposé au sieur Combal que, par suite des érosions successives qui depuis l'inondation de 1857 n'ont pas cessé d'enlever les terres de la rive gauche, en développant par contre les atterrissements et les alluvions de la rive droite, ladite parcelle est sortie depuis deux ans environ du lit normal du fleuve (notamment pendant la durée des eaux basses et des eaux moyennes), en sorte qu'elle se trouve actuellement sur la rive droite, en confront d'une part avec la levée qui limite au couchant le domaine de Comarque, d'autre part avec la Garonne... »

FAMINE. — Voyons le bouquet maintenant!

GALIPAN. — « Attendu que de tout ce qui précède il résulte que le sieur Jean-Marie Ségol est en droit non seulement de revendiquer ladite parcelle usurpée par le sieur Combal, mais encore d'exiger le remboursement des fruits perçus par l'occupant depuis ces deux dernières années, — assignation est donnée au sieur Justin Combal pour comparaître, huit jours francs après la signification du présent exploit, à midi précis, autres jours et heures suivants et utiles, si besoin est, à l'audience du tribunal civil de Saint-Pinian, dans le lieu ordinaire de ses séances, au Palais du tribunal, à l'effet de s'entendre condamner à abandonner sans délai au requérant les

terrains par lui jouis et possédés indûment, ordonner la restitution des fruits perçus, commettre un juge, et fixer le délai dans lequel le compte sera rendu conformément à la loi. »

FAMINE, *à l'Africain*. — Alors, c'est entendu, dans huit jours tu seras le maître ici?... La plaisanterie est un peu forte... Pendant que tu y étais, tu aurais aussi bien pu me disputer la propriété de Comarque. Pourquoi pas?

L'AFRICAIN. — Comarque t'appartient, et la parcelle des Ilettes est à moi : à chacun son dû.

FAMINE. — Ah! sournois, voilà ce que tu manigançais avec Pigasse, le jour de la foire, au Café du Progrès : je vous ai vus; j'aurais dû me méfier... Il se fiche de toi, Pigasse : c'est un farceur. Il te mènera loin, si tu l'écoutes!

L'AFRICAIN. — Le cadastre est pour moi : je suis tranquille.

GALIPAN, *offrant la citation à Famine*. — Pardon, monsieur Combal, ce papier...

FAMINE, *à l'Africain*. — De sorte que c'est pour toi que j'aurais travaillé depuis vingt ans, c'est pour t'enrichir que je me serais ruiné à monter des levées, à planter des barrages?... A qui espères-tu le faire croire?... Voyons, ça ne tient pas debout, ton procès.

L'AFRICAIN. — Tu ne pouvais pas toujours alluvionner, que diable! Tant pis pour toi, si tu as les yeux plus grands que la bouche. Le morceau, cette fois, te restera à moitié gorge : il faudra restituer.

FAMINE. — Et après?... Tu serais bien avancé, si la terre te revenait!... Est-ce que vous sauriez en tirer parti, ton fils et toi? Est-ce que vous sauriez la défendre contre la Garonne?... Ce que j'ai fait une fois, vous pensez être de taille à le refaire. Pauvres enfants! Vous ne vous doutez pas de ce que c'est... Vous êtes tous jaloux de moi, vous me haïssez, parce que j'ai agrandi mon bien, parce que j'ai amassé quelques écus. Je les ai bien gagnés, allez! J'ai blanchi, je me suis courbé à la peine... Vous n'avez pas su mettre un sou de côté, et vous vous étonnez d'être pauvres. A qui la faute? Tenez, vous me faites pitié, tous tant que vous êtes!

PIERRE. — Il fait beau prêcher l'économie aux ouvriers, quand on ne leur donne pas seulement de quoi vivre : quel toupet! Vous vous fichez du peuple, tout simplement. Et vous avez raison : nous sommes trop bêtes! Nous sommes cent contre un. Si nous nous entendions, si nous étions syndiqués, il y a longtemps que vous auriez mis les pouces. Toute la peine pour les uns, tout le profit pour les autres, ce n'est pas juste : il faudra que ça finisse... J'ai idée que ça finira bientôt. Pas vrai, camarades?

FAMINE. — Tu as le fil bien coupé, mon garçon; tu parlerais d'or, si tu avais le bec jaune. Tu oublies seulement que nous ne sommes pas ici à la réunion publique... Tu es encore chez moi, à mon ser-

vice. Avale ta langue et reprends ton travail. La journée n'est pas finie : quand il n'y en aurait que pour cinq minutes, j'entends vous commander jusqu'au bout.

GALIPAN. — C'est votre droit.

FAMINE. — J'en userai. J'ai été trop bon enfant jusqu'ici : j'ai fermé les yeux sur ce qui se passait au chantier. Vous vous la couliez douce, hein, mes amis? Je vous ai laissés prendre de mauvaises habitudes. Il faudra que ça change. A mauvais cheval, bon éperon. Vous marcherez au doigt et à l'œil, je vous en avertis. Je serai là, sur vos talons, et le premier qui flâne... (*Il tourne brusquement sur ses talons et se trouve nez à nez avec Galipan qui tient toujours la citation à la main.*) Tu n'es pas encore parti, toi?

GALIPAN. — J'attendais de vous remettre la copie. Elle vous appartient.

FAMINE. — Et tu penses que je vais la faire encadrer?

GALIPAN. — Vous m'excusez, au moins? Un bon client comme vous! C'est le métier qui veut ça.

FAMINE. — Fichu métier!

GALIPAN. — Je suis officier ministériel, monsieur Combal.

FAMINE. — Officier!... voyez-vous ça!... Allons, donne-moi ton papier, et décampe.

GALIPAN. — Salut, monsieur Combal, au plaisir de vous revoir!

FAMINE, *jetant un coup d'œil sur le papier, avant de le mettre en poche.* — Coût : dix-huit francs. Le voilà, le plaisir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* GALIPAN, *plus* RAMONDE. — *Elle entre en coupant de l'herbe qu'elle met dans son tablier.*

PISTOLET, *mettant la bêche à l'épaule.* — Le soleil est couché, présentement : il est temps d'aller trouver les soupes. Bonsoir!... Combal, si ça ne te dérange pas, je te prie de me régler ma journée.

FAMINE. — Tu es bien pressé! Nous ne sommes qu'à lundi : je te réglerai tout à la fois, samedi soir.

TRANQUILLE. — C'est que je ne reviendrai pas demain. Riolas m'a offert de m'embaucher à quarante-cinq sous. Et moi, pour te rendre service, je pensais rester jusqu'à ce que nous ayons terminé le travail de la palissade. Mais après tes menaces!...

FAMINE. — Voilà tes quarante sous, et bon voyage!... Des ouvriers qui se foulent la rate autant que toi, je ne suis pas en peine d'en trouver.

GAULÉMAS. — Un bon averti en vaut deux. Je passe à la caisse, comme Tranquille. L'administration a fait demander des terrassiers pour les enrochements de la Nauze : demain, je me présenterai au

contre-maître. Elle paie aussi bien que toi, l'administration, et elle n'est pas aussi regardante pour le travail.

FAMINE. — L'administration règle, et c'est nous qui payons... C'est égal, si le contre-maître t'accepte, il ne sera pas difficile... (*Il le paie.*) Tiens, vois s'il y a le compte.

GAULÉMAS. — Le compte y est. Bonsoir, Combal!

FAMINE, *à Pistolet qui s'avance.* — Tu me quittes aussi, Pistolet? De quoi te plains-tu?

PISTOLET. — De rien : ton argent était aussi bon à prendre que celui des autres. Je n'espère pas faire fortune en changeant de chantier.

FAMINE. — Eh bien, alors?

PISTOLET. — C'est le goût de ta piquette qui ne me revient pas... Où que j'aille, je suis sûr d'en avoir de meilleure.

FAMINE. — Il aurait fallu servir du vin cacheté à monsieur... (*Il le paie.*) Tiens, et pars, sac à vin!

LA POULE. — Excuse-moi si je prends mon congé. Ce n'est pas rapport à toi. Mais Pistolet s'en va : je m'en vais. Pistolet est mon ami; nous avons toujours travaillé ensemble. Au goûter, nous avons l'habitude de jouer au truc.

FAMINE. — Et il te gagne...

LA POULE. — Des fois, c'est lui; d'autres fois, c'est moi. Je l'ai gagné tantôt : je lui dois une revanche.

FAMINE. — Tu en as, du vice!... Avec une femme et trois enfants à nourrir!... Si ce n'est pas une honte!... Ton ami Pistolet et toi, vous crèverez à l'hôpital, je vous le prédis. Et vos enfants iront mendier leur pain sur les routes.

PISTOLET. — Ils n'iront toujours pas frapper à ta porte. C'est la seule de la paroisse qui soit fermée aux passants. (*Il sort.*)

FAMINE, *à l'Africain et à Pierre.* — Qu'avez-vous à ricaner, vous autres? (*A l'Africain.*) Prends tes quatre francs et file!

L'AFRICAIN. — Je m'en vais, mais pas pour longtemps.

PIERRE. — Au revoir, Famine! à jeudi prochain, au tribunal!

FAMINE. — Tu m'y trouveras, racaille!

PIERRE. — Des injures? Oh! oh! ça va se gâter... Si nous étions de même âge et de même force...

FAMINE. — Un blanc-bec comme toi, tu penses me faire peur? Pose ta bêche et arrive... Ah! tu veux me prendre ma terre, canaille!... Arrive : je vais te coucher dessus; tu en mangeras.

RAMONDE, *qui s'est approchée au bruit de la dispute; à Pierre.* — Va-t-en, je t'en prie.

FAMINE. — De quoi te mêles-tu, petite? Est-ce pour lui ou pour moi que tu as peur?

RAMONDE. — Oh! père!

FAMINE. — Un si beau garçon!... ce serait dommage qu'on lui abîme la figure... Allons, rentre à la maison, et un peu vite!

RAMONDE. *après avoir ramassé la bêche qu'a jetée Pierre, la lui donnant.* — Pars!... (*A voix basse.*) Et reviens ici tout à l'heure : il faut que je te parle.

L'AFRICAIN. — Viens-t'en.

FAMINE. — Bonsoir, joli cœur!... Et regarde-la bien, avant de t'en aller, ta bonne amie : tu as fini de la voir... (*L'Africain et Pierre sortent. Ramonde s'est remise à couper de l'herbe. Famine va s'en aller à son tour. A Ramonde.*) Allons!

RAMONDE. — Le temps de remplir mon tablier, et je vous suis; je serai aussi tôt que vous à la maison.

FAMINE. — Ne te retarde pas! (*Il sort.*)

SCÈNE V

RAMONDE, *puis* PIERRE.

(*Ramonde continue à couper de l'herbe, en regardant du côté de son père qui s'éloigne. Dès que Famine a disparu, elle se laisse choir à terre, et se met à pleurer. — La nuit est tombée peu à peu. — Ramonde se tourne vers la Garonne, elle écoute.*)

PIERRE, *qui arrive en glissant le long des saules. — A voix basse.* — Ramonde? (*Elle se lève, va vers lui.*)

RAMONDE. — Tu n'as rencontré personne?

PIERRE. — J'ai dérangé un vol de grives qui s'étaient anuitées au bord de l'eau dans les amarines; c'est tout ce que j'ai vu... Viens, asseyons-nous là : nous serons mieux cachés. (*Ils s'assoient; Pierre se penche vers Ramonde.*) Tu ne veux pas? tu boudes? à cause de cette dispute de tantôt... Ton père peut te remercier d'avoir été là : sans toi, ça aurait mal tourné. (*Il essaie de l'embrasser de force : elle cache sa figure dans ses mains; Pierre les écarte.*) Bon! tu pleures?... Pauvre innocente, tu ne comprends donc pas? Ce procès va très bien pour nous. Ton père a beau faire l'insolent, je le tiens : il transigera; trop heureux de s'en tirer en nous mariant ensemble!... Tu secoues la tête, tu pleures encore? Qu'as-tu? Parle... On te fait des misères chez toi? Ta mère t'a grondée? Ton père t'a battue?... Que t'arrive-t-il enfin?

RAMONDE. — Un grand malheur. Je suis...

PIERRE. — Quoi?

RAMONDE. — Je te l'avais bien dit!... tu ne voulais pas me croire.

PIERRE. — Et tu es sûre que ça y est?... Tu te trompes peut-être.

RAMONDE. — Je suis perdue, je te dis!

PIERRE. — Perdue?... allons donc!... Il n'y a pas de déshon-

neur, quand on épouse... C'est promis, c'est juré, n'est-ce pas? Eh bien, alors...

RAMONDE. — Tu ne connais pas mon père. Quand il a dit non, c'est non. Il est buté contre toi : il ne consentira jamais à t'avoir pour gendre.

PIERRE. — S'il ne veut pas donner son consentement, qu'il le garde! Tu seras bientôt en âge de t'en passer. Nous épouserons malgré lui.

RAMONDE. — Deux ans à attendre!... j'aurai jamais la force...

PIERRE. — Alors viens avec moi tout de suite. Partons! Avant qu'on ait pensé à courir après toi, nous serons loin : le chemin de fer va vite.

RAMONDE. — Et où irons-nous?

PIERRE. — On dit que, dans l'Agenais, les ouvriers de terre touchent leurs cinquante sous par jour; je connais du monde par là, des parents de ma mère qui sont établis à Villeneuve : ils nous donneront un coup de main... Ça te va-t-il?

RAMONDE. — Et ma mère, que deviendra-t-elle sans moi?

PIERRE. — Elle t'aime : elle sera contente de te savoir tranquille.

RAMONDE. — Contente de me savoir associée avec mon amant?... contente d'être la grand'mère d'un bâtard?... Pauvre femme!... Et mon père, crois-tu qu'il nous laisserait en repos? Dès demain, la police serait à nos trousses. Nous aurions beau nous cacher, on nous pincerait, un jour ou l'autre; on nous ramènerait ici entre deux gendarmes... Tu vois bien que c'est impossible... Non, de quelque côté que je me tourne, je ne vois que du malheur.

PIERRE. — Pauvre mienne!... Ah! je te plains bien.

RAMONDE. — Et je ne te dis pas tout. Si tu savais les idées qui me passent par la tête!... des idées affreuses... Samedi dernier, j'étais allée au marché, à Saint-Pinian. Je suis passée devant chez l'ogresse... Tu sais qui je veux dire?

PIERRE. — L'herboriste de la Rue Basse? oui... Les filles embarrassées connaissent le chemin de sa maison.

RAMONDE. — J'ai manqué faire comme les autres; j'ai hésité, un moment, devant sa porte. Voilà où j'en suis... Ah! si je n'avais pas peur, si je n'étais pas lâche, il y aurait bien un moyen... j'y ai songé aussi. Tout s'arrangerait, alors. Un mauvais moment à passer, et ce serait fini. Le courant est rapide devant la digue, là où je vais laver mon linge : je serais vite emportée. On croirait que j'ai glissé dans l'eau. Mon secret s'en irait avec moi. On mettrait des draps blancs sur ma caisse comme pour une jeune fille.

PIERRE. — Malheureuse! à quoi vas-tu penser? Tu ne m'aimes donc plus?

RAMONDE. — Quand tu es là, j'oublie tout. Oh! ne me quitte

pas, Pierre, garde-moi! Seule, je ne réponds de rien : la Garonne me tente.

FAMINE, *de loin, à la cantonade.* — Ramonde! (*Ramonde se lève; Pierre la retient.*)

PIERRE. — Tu ne ne peux pas rentrer chez toi.

RAMONDE. — Ni chez moi, ni chez toi : là! (*Elle s'échappe des bras de Pierre, court vers le fleuve. Pierre la rattrape. Elle se débat.*

PIERRE. — Oh! je t'empêcherai bien!...

RAMONDE. — Laisse!... il le faut!

PIERRE. — Inutile! je te tiens...

RAMONDE. — Tu me fais mal.

PIERRE. — Tant pis!

RAMONDE. — Ah!

PIERRE. — Qu'as-tu?

RAMONDE, *prenant la main de Pierre et la portant à son flanc.* — Notre enfant!... il bouge! il veut vivre!

PIERRE. — Et toi, tu voulais mourir!

RAMONDE. — Pardonne-moi : j'étais folle; c'est fini maintenant.

PIERRE. — Tu ne recommenceras pas?

RAMONDE. — Je te le jure.

FAMINE, *plus près.* — Ramonde!

RAMONDE. — On y va, père!... (*A Pierre.*) Faut nous quitter, mon homme.

PIERRE. — Pas pour longtemps. (*Ils s'embrassent.*)

RAMONDE. — Tu ne m'abandonneras pas, dis? Jamais!

PIERRE. — Jamais! (*Ils s'embrassent encore.*)

ACTE III

A Comarque, chez Famine. — La chambre commune. Mobilier de paysan riche. A gauche, cheminée de cuisine, porte intérieure; à droite, lit à colonnes, drapé en toile à carreaux. Au milieu, grande table avec des bancs. Porte au fond communiquant avec l'extérieur; à droite de cette porte, une croisée; à gauche, vaisselier. — Journée de pluie.

SCÈNE I

LA COMBALETTE, RAMONDE

(*Au lever du rideau, Ramonde coud, assise près de la table. La Combalette entre, portant une pile de linge.*)

RAMONDE, *se levant.* — Laissez-moi vous aider, mère.

LA COMBALETTE. — C'est trop lourd pour toi. Dans ton état, c'est assez que tu t'occupes à tirer l'aiguille; le reste me regarde.

RAMONDE. — Vous n'en pouvez plus...

LA COMBALETTE. — J'ai de la force encore. Je m'étais essoufflée en montant l'escalier; maintenant ça passe, me voilà d'aplomb. (*Elle pose le linge sur la table, s'approche de la cheminée.*) Pas moyen de sécher le linge, avec ce temps-là : j'ai beau l'étendre à l'abri, sous le hangar, l'humidité entre partout.

RAMONDE. — Vous vous êtes mouillée en traversant la cour : vous allez prendre mal... et c'est moi qui en serai la cause.

LA COMBALETTE. — Un peu de mouillure, que veux-tu que ça soit? Après la pluie, le beau temps!

RAMONDE. — Du beau temps, j'ai peur qu'il n'y en ait plus pour nous... La fatigue est peu de chose, et même la maladie, quand on a l'esprit en repos. Le chagrin est plus lourd à porter sur le cœur que le linge sur les épaules... C'est le chagrin qui vous fait mal. Si vous saviez comme vous avez changé depuis un mois!...

LA COMBALETTE. — C'est que je me fais un peu plus vieille chaque jour, et ça ne vous arrange pas, de vieillir... C'est toi qui m'inquiètes, avec ta figure à l'envers! Lève le nez, qu'on te voie... Tu as encore pleuré, pendant que j'étais sortie.

RAMONDE. — Et vous, mère, vous n'avez fait que soupirer, la nuit dernière : des soupirs à faire tomber le plafond!

LA COMBALETTE. — Tu ne dormais donc pas?

RAMONDE. — Pas plus que vous. J'avais toujours peur que mon père ne vous entende... Pensez-vous qu'il se doute?

LA COMBALETTE. — De rien, jusqu'ici.

RAMONDE. — Tout à l'heure, quand il m'a commandé de puiser de l'eau, et que vous y êtes allée à ma place, ça a paru l'étonner : il m'a regardée avec un drôle d'air. J'ai cru qu'il allait m'interroger; puis il m'a plantée là, brusquement.

LA COMBALETTE. — Il se plaint que tu te soignes comme une demoiselle, que tu me laisses les gros ouvrages pour ne pas t'abîmer les mains; mais c'est tout : il est trop tourmenté de son procès pour penser à autre chose.

RAMONDE. — Il ne vous parle jamais de Pierre?

LA COMBALETTE. — Jamais. Il se fie à moi pour te garder. Il est un peu tard, maintenant!... Ah! si je t'avais suivie de plus près, comme c'était mon devoir, nous n'en serions pas où nous sommes. Mais aussi comment supposer?... une gamine toujours en train de chanter et de rire, un brin coquette, c'est vrai, mais c'était de ton âge, et ça t'allait si bien! J'étais fière, quand on se retournait pour te voir passer le dimanche... Et c'était pour Pierre!... Ah! tu m'as bien trompée. Tu étais brave pourtant, tu avais de la religion : comment as-tu pu changer tout d'un coup?

RAMONDE. — Comment? Je n'en sais rien moi-même.

LA COMBALETTE. — Tu l'aimes donc bien, ce Pierre?

RAMONDE. — Vous me le demandez? Mais, si je ne l'aimais pas, je serais la dernière des dernières... Je l'aime plus que jamais... C'est bien laid, ce que je vais vous dire, et ça vous fera de la peine; mais ce qui me désole, ce qui me désespère, ce n'est pas tant la honte d'avoir mal agi, ni le remords de vous avoir manqué : c'est la pensée d'être séparée de lui, c'est le chagrin de ne plus le voir.

LA COMBALETTE. — Malheureuse enfant!

RAMONDE. — Un mois que nous ne nous sommes pas parlé!... Que devient-il?... Quelquefois je me figure qu'il est là, qu'il vient me chercher.

LA COMBALETTE. — Et que ferais-tu, s'il venait?

RAMONDE. — Ne m'obligez pas à vous répondre.

LA COMBALETTE. — Tu le suivrais, n'est-ce pas? Tu nous quitterais?... Ah! ces nigauds de parents, qui ne pensent qu'à leurs enfants, qui s'exterminent à travailler pour qu'ils soient plus heureux, pour qu'ils soient plus riches!... Et le premier freluquet qui passe...

RAMONDE. — Que voulez-vous, mère? je ne m'appartiens plus : je suis toute à Pierre et... à l'innocent qui va venir.

LA COMBALETTE. — Et s'il t'abandonnait, ton amoureux, s'il te trahissait pour une autre?... Quand les hommes ont pris leur plaisir avec une fille, ils ont vite fait de l'oublier.

RAMONDE. — Vous dites ça... ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?... Ah! si on vous a raconté quelque chose, parlez, ne me laissez pas en suspens : ma tête partirait!

LA COMBALETTE. — Allons, calme-toi : il ne t'oublie pas, ton Pierre.

RAMONDE. — Comment le savez-vous?

LA COMBALETTE. — Je l'ai vu.

RAMONDE. — Où?... quand?... que vous a-t-il dit?

LA COMBALETTE. — Patience! on va t'expliquer. C'est ce matin que je l'ai rencontré. J'étais allée couper de l'herbe pour nos lapins, au bord de la Garonne. Pendant que j'étais là, Pierre et son père sont passés en bateau... Depuis qu'ils ne travaillent pas, ils s'occupent à la pêche des aloses... Ils ont abordé, dès qu'ils m'ont vue.

RAMONDE. — Pauvre Pierre!

LA COMBALETTE. — Ne le plains pas : il n'a pas l'air de pâtir autant que toi... En tout cas, s'il souffre, il n'y paraît guère. Il a la mine fraîche et l'œil luisant.

RAMONDE. — Vous ne l'avez pas mal reçu, au moins?

LA COMBALETTE. — C'est-à-dire que j'ai commencé par lui laver la tête... J'en avais gros sur le cœur, tu peux croire... Un mauvais garçon qui est cause de nos malheurs!

RAMONDE. — Alors, vous lui avez tout reproché, tout?

LA COMBALETTE. — Tout. Et je l'aurais mené plus dur encore, si ça n'avait pas été rapport à toi.

RAMONDE. — Que vous a-t-il répondu?

LA COMBALETTE. — Rien que de bonnes paroles : il s'est excusé comme il a pu; il est prêt à réparer ses torts.

RAMONDE. — Mon brave Pierre! J'en étais bien sûre.

LA COMBALETTE. — Il lui tarde seulement de savoir si ton père est informé, et s'il consent au mariage... L'Africain voulait même aller le trouver...

RAMONDE. — Vous l'en avez détourné?

LA COMBALETTE. — Je lui ai fait comprendre que, dans notre intérêt à tous, il valait mieux que nous nous acquittions de la commission, nous autres; et, comme il insistait, j'ai promis que nous parlerions aujourd'hui même. Demain, sans faute, je dois leur porter la réponse.

RAMONDE. — Alors, vous vous êtes quittés bons amis?

LA COMBALETTE. — Il l'a bien fallu! Au point où nous en sommes, c'est comme si Pierre était des nôtres.

RAMONDE. — Et pour moi, il ne vous a chargée de rien?

LA COMBALETTE. — Tu penses bien que si!... « Que Ramonde ne se fasse pas de mauvais sang, — qu'il m'a dit. — C'est à la vie et à la mort, entre nous. » Il a même ajouté quelque chose... Il était déjà remonté dans le bateau, qui filait grand train, car l'eau est forte et le courant tire le long de la digue. Alors, comme j'allais le perdre de vue, il a crié : « Embrassez-la pour moi!... » (*Ramonde se jette dans les bras de la Combalette et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Quel appétit! tu vas me manger les joues. Ah! petite masque! est-ce moi ou Pierre que tu embrasses?

RAMONDE. — Je ne sais plus... Je suis contente; depuis un mois, c'est la première fois que ça m'arrive. (*Elle l'embrasse encore.*)

LA COMBALETTE. — Si tu as du bonheur, profites-en : nous avons encore du mauvais chemin à passer. Il s'agit maintenant de parler à ton père.

RAMONDE. — Je frémis d'y penser.

LA COMBALETTE. — Nous tombons mal : ce procès l'exaspère : il ne décolère pas du matin au soir... Tout à l'heure encore, il a secoué l'Antonin : j'ai cru qu'ils allaient s'attraper... Depuis qu'il est levé, il est là, à rôder par les champs, comme une âme en peine. J'ai voulu l'engager à rentrer, à cause de la pluie : il m'a envoyée promener... Il n'est pas commode tous les jours, mon homme; il est tout d'une pièce, comme ses sabots.

RAMONDE. — Comment le prendre?

LA COMBALETTE. — A la volonté de Dieu, ma pauvre enfant!...

Si dur qu'il soit, il ne nous mangera pas... (*Elle écoute.*) Chut! le voilà. Courage!

RAMONDE. — Oh! pas aujourd'hui, mère : j'ai trop peur!

SCÈNE II

LES MÊMES, FAMINE, *qui entre avec une brassée de jalons.*

LA COMBALETTE, *à Famine.* — Te voilà, enfin!... La pluie t'a bien arrangé : tu es crotté comme un barbet... Quelle idée de rester dehors par un temps pareil!

FAMINE. — Un fichu temps, c'est vrai... Et nous n'avons pas tout vu. La Garonne est à pleins bords : gare à l'inondation!

RAMONDE. — Ah! mon Dieu!

FAMINE. — Oh! il n'y a pas de mal encore. Tant que la levée tiendra bon, nous ne risquons rien... En attendant, voici de quoi nous chauffer.

LA COMBALETTE. — Que nous portes-tu là?

FAMINE. — Tu vois bien : les jalons que cette canaille de Pigasse est venu poser dans nos champs pour l'expertise... Ils me tiraient l'œil, ces échalas, avec leur chiffon de papier blanc. Impossible de labourer, tant que je les avais devant moi, plantés comme une menace, au bout des sillons.

LA COMBALETTE. — Tu as eu tort de les arracher : Pigasse comprendra d'où vient le coup.

FAMINE. — Si Pigasse n'est pas content, il n'a qu'à le dire... Et s'il me les réclame, tiens, regarde ce que j'en fais, de ses jalons! (*Il les brise et les jette au feu.*) Qu'il vienne les chercher, maintenant!... C'est réjouissant à voir, cette flambée, et chaud à sentir.

RAMONDE. — Vous avez froid, père : vos mains tremblent...

FAMINE. — C'est la colère... Ah! si je les tenais, tous ces gens-là, ce gueux d'Africain et son vaurien de fils, et Pigasse, et Riolas, et toute la bande, quel plaisir j'aurais à leur rompre les os, comme j'ai rompu ces fétus de bois! Ça me soulagerait.

LA COMBALETTE. — Tu finiras par te faire du mal au foie, avec ce procès. Te voilà jaune comme un coing. La bile t'étouffe... Calme-toi! L'Africain n'est pas si mauvais que tu le dis, et Pierre est un brave garçon : ça s'arrangera peut-être, votre affaire.

RAMONDE. — Bien sûr que ça s'arrangera!

FAMINE. — Et si je ne veux pas, moi, que ça s'arrange!... (*Entre Pigasse.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, PIGASSE.

PIGASSE, *cognant à la porte.* — Combal?

FAMINE. — Entrez!

PIGASSE. — Excusez-moi, braves gens. J'étais venu... Je pensais finir de lever mon plan, ce matin. Pas moyen d'opérer, avec cette gueuse de pluie : la terre est détrempée; on enfonce jusqu'aux genoux dans les labours.

FAMINE. — Dommage que tu n'aies pas enfoncé jusque par-dessus la tête!

PIGASSE. — Tu as toujours le mot pour rire.

FAMINE. — Enfin, que veux-tu?

PIGASSE. — Me sécher un brin à votre feu, en attendant que la pluie s'arrête. A la première éclaircie, je m'en vais.

LA COMBALETTE. — Sèche-toi, Pigasse.

PIGASSE, *qui s'est approché du feu; — après un moment de silence.* — Vous n'êtes pas bavards, ce matin, à Comarque. (*A Ramonde.*) Toujours au travail, Ramonde?

RAMONDE. — Il faut bien!

PIGASSE. — Tu as de qui tenir : telle mère, telle fille. Je n'en connais pas dans le pays d'aussi vaillante que la Combalette... (*Du bout de sa canne, il remue les tisons dans le foyer.*) *Té!* (*Il ramasse un jalon à demi-consumé.*) Comment mes jalons se trouvent-ils là?

FAMINE. — Ils n'y sont pas venus tout seuls, pardi!

PIGASSE. — C'est ce que je pensais... Et c'est toi qui t'es amusé à les déplanter?

FAMINE. — Moi-même : ils me gênaient, tes jalons.

PIGASSE. — Heureusement, j'ai mis mes mesures sur le papier. Tout est là en écrit. (*Il montre le portefeuille.*)

FAMINE. — Des mensonges!

PIGASSE. — Qu'en sais-tu? J'ai prêté serment devant les juges; je suis un honnête homme; depuis trente ans que j'exerce...

FAMINE. — Voilà le malheur! il y a trop longtemps qu'on te connaît.

PIGASSE. — Décidément, tu t'es levé du mauvais côté, ce matin... Voyons, raisonne un peu... Que ce soit l'Africain ou toi qui payez finalement les frais de l'expertise, qu'est-ce que ça peut me faire, pourvu que l'argent entre dans ma poche?... Au lieu de m'asticoter, de me prendre à rebrousse-poil, tu ferais mieux de causer tranquillement avec moi : je pourrais te donner un bon conseil.

LA COMBALETTE. — Parle, Pigasse : on t'écoute... Depuis que ce maudit procès est entamé, nous n'avons pas une minute de tranquillité, à la maison.

PIGASSE. — Pour quelques mauvaises poignerées de sable, des gens riches comme vous!... Ce n'est vraiment pas la peine de s'inquiéter.

LA COMBALETTE. — Le fait est qu'elle ne vaut pas cher, la terre que nous avons de l'autre côté de la levée...

FAMINE. — Elle vaut tout juste autant que valait la terre de Comarque. quand j'ai commencé d'alluvionner... Telle qu'elle est, puisque la Garonne me l'a donnée, je n'ai pas envie de me la laisser prendre. De la terre, on n'en a jamais de reste.

PIGASSE. — L'Africain est pauvre : tu le contenterais, sans doute, avec un petit peu d'argent, et tu garderais l'îlot... Ce que je te dis là, ce n'est pas dans mon intérêt : les experts, nous sommes comme les médecins, nous ne demandons que plaies et bosses. Mais, avec un vieux camarade, un ami comme Combal...

FAMINE, *secouant la tête.* — Un ami, toi?

PIGASSE. — Si je te voulais du mal, je n'aurais qu'à te laisser marcher : ton procès n'a déjà pas si bonne mine!...

LA COMBALETTE. — Pour l'amour de Dieu, dites-nous la vérité, Pigasse.

PIGASSE. — La vérité, Combal la sait aussi bien que moi. Le cadastre est contre lui. Je ne peux rien y changer : les chiffres sont les chiffres.

FAMINE. — Le papier est un bon âne : on lui fait porter tout ce qu'on veut.

PIGASSE. — Et quand même tu aurais raison, tu as affaire à forte partie. C'est Riolas qui doit plaider pour l'Africain, et Riolas est influent, maintenant surtout qu'il est candidta du gouvernement au conseil général... Tous ces messieurs du tribunal sont à tu et à toi avec lui; hier encore il était invité à dîner chez le président. Pas besoin de t'en dire davantage.

FAMINE. — C'est trop clair : ils s'entendent comme larrons en foire. Ah! ce Riolas!...

PIGASSE. — Tu ne le connais pas : c'est le meilleur homme de la terre, bon enfant, pas fier pour deux sous, prêt à se mettre en quatre pour obliger ses amis.

FAMINE. — Tu veux dire : ses électeurs!... Riolas est comme tous les candidats : ils ont de bonnes paroles plein la bouche, ils promettent la lune à tous les imbéciles qui les écoutent, et après...

PIGASSE. — Et après?...

FAMINE. — Ils la leur montrent, pardi!... Est-ce vrai?

PIGASSE, *riant.* — C'est vrai pour les autres. mais pas pour Riolas... Si tu causais seulement cinq minutes avec lui, je suis sûr que vous vous mettriez d'accord.

FAMINE. — Il lâcherait l'Africain?

PIGASSE. — Il lui ferait entendre raison; il l'obligerait à transiger.

LA COMBALETTE. — Moi, je ne demande pas mieux.

FAMINE. — Donnant, donnant : de mon côté, je voterais pour Riolas.

PIGASSE. — Pourquoi pas? Tu ferais ce que tu aurais dû faire depuis longtemps, ce que je t'ai toujours conseillé... L'opposition, vois-tu, à ton âge, dans ta situation, ce n'est pas sérieux. Tu t'entêtes à lutter contre le gouvernement? mauvaise affaire! Tu as besoin de lui, plus qu'il n'a besoin de toi. Pour tes chemins, pour tes alluvions, pour tes digues, tu as à traiter tous les jours avec les agents voyers, avec les ingénieurs... L'administration a la main longue... Songes-y, Combal!... Si tu n'oses pas te brouiller avec ton ami Bellissan, reste tranquille dans ton coin, ne te mêle de rien. On ne te demande pas davantage... Ah! tu irais loin, si tu savais mener ta barque : un homme comme toi, riche, intelligent... tu aurais tout ce que tu voudrais... Le Mérite agricole, d'abord : je m'en charge. On en a décoré qui ne te valaient pas... Hein! la Combalette, que dirais-tu si tu voyais ton mari avec un beau ruban vert à la boutonnière?

LA COMBALETTE. — J'en serais fière, pour sûr. Ça ferait loucher les voisins.

RAMONDE. — Le maire de la Pousaque, notre ami Trégan, en aurait la jaunisse!

FAMINE. — Il ne changerait pas de couleur : c'est un serin... Décorez-le, s'il en a la fantaisie; moi, je m'en passe. Merci de ton poireau, Pigasse : j'en récolte chez moi, ça me suffit.

PIGASSE. — Alors, tu ne veux pas faire la paix avec nous?

FAMINE. — J'ai gagné mon bien assez péniblement : je n'ai pas envie de le partager avec vos amis, avec tous ces va-nu-pieds de la campagne et de la ville, qui le guettent, prêts à mettre le grappin dessus... C'est Riolas qui a monté le coup à l'Africain contre moi, et tu voudrais que je fasse pacte avec lui?... D'ailleurs, il est trop tard : j'ai donné ma parole à monsieur de Bellissan.

PIGASSE. — Tu la reprendras.

FAMINE. — Je vous connais : vous lâchez l'Africain aujourd'hui; vous me lâcheriez demain, si ça pouvait vous donner une voix de plus... Tiens, tu me dégoûtes, avec tes marchandages! Puisque le procès est entamé, j'irai jusqu'au bout. Si je perds à Saint-Pinian, je ferai appel, je plaiderai à Toulouse. Quand je saurais y manger mon dernier sou, je ne transigerai pas...

PIGASSE. — Nous recauserons de ça plus tard : tu réfléchiras. Tu es trop avisé pour ne pas comprendre de quel côté est ton intérêt... Consulte la Combalette : je compte sur elle et sur Ramonde pour te convertir. Moi, je t'ai suffisamment arraisonné pour une fois. (*Il va vers la fenêtre.*) La pluie cesse : je m'en vais. Je n'ai pas envie de me laisser bloquer ici par la Garonne. Déjà le bac de la Nauze ne marche plus : il me faudra faire un détour d'une lieue pour passer au pont de la Rougette... Salut à tous. A bientôt, l'entêté!

LA COMBALETTE. — Bonsoir, Pigasse.

RAMONDE. — Bonsoir.

FAMINE. — Salut, marchand de paroles! Tu peux porter ta marchandise où tu voudras. Ici, ça ne prend pas. (*Pigasse sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* PIGASSE.

FAMINE. — Je croyais qu'il ne s'en irait jamais, cet animal-là...

LA COMBALETTE. — Tu l'as mené bien dur.

FAMINE. — Il est vendu à mes ennemis : pas besoin de se gêner avec lui.

LA COMBALETTE. — Il se vengera.

FAMINE. — Tant pis!... Ne me parle plus de ce gredin... (*Après le départ de Pigasse, Ramonde a mis une serviette sur un coin de la table; elle a servi du pain, du vin et du fromage.*) Allons, il est temps de goûter. (*Il coupe une tranche de pain, un morceau de fromage, et se met à manger sur le pouce; la Combalette en fait autant. — Après un silence, à Ramonde.*) Eh bien, tu ne manges pas?

RAMONDE. — C'est pour mieux souper ce soir.

FAMINE. — Et, ce soir, tu te réserveras pour le déjeuner de demain... Voilà plus de huit jours que tu n'as pas avalé une bouchée de bon cœur!

LA COMBALETTE. — C'est capricieux, l'appétit; elle ne peut pas se forcer.

FAMINE. — C'est sa faute. Elle ne sort plus; elle reste ici, enfermée, à coudre, du matin au soir, au lieu de s'occuper aux champs, en plein air : comment veux-tu qu'elle ait faim?

LA COMBALETTE. — Je t'ai déjà expliqué. Nous avons une quantité de linge à repriser, à la maison, et moi, je ne peux plus : après deux aiguillées, mes yeux se brouillent. Ramonde nous économise des journées de couturière.

FAMINE. — Douze sous par jour, c'est quelque chose; mais la santé de notre fille vaut plus cher... C'est mon plaisir, à moi, mon seul plaisir, de la voir contente. Quand je l'entends chanter, ça m'enlève la fatigue... Et il y a bien quelque temps qu'elle ne chante plus. Ça m'inquiète.

RAMONDE. — Il n'y a pas de quoi, père.

FAMINE. — Mais si, mais si! à ton âge, ça n'est pas naturel. Tu es toute pâlotte, ta figure s'étire : je ne reconnais plus ma Ramonde... Il faut te soigner, ma fille... Samedi prochain, tu viendras au marché avec moi, à Saint-Pinian; nous passerons chez monsieur Sahuc, le pharmacien de la Rue Neuve. C'est un homme

instruit et complaisant ; il en sait autant que les médecins, et il ne fait pas payer la consulte.

LA COMBALETTE. — Pas besoin de monsieur Saluc pour nous renseigner. Ta fille n'est pas malade : elle est malheureuse.

FAMINE. — Malheureuse, elle, allons donc!... Une fille unique, une enfant gâtée... Nous la gâtons trop, voilà son malheur. Si elle était obligée de gagner sa vie comme toi autrefois... tu te rappelles, après notre mariage, quand tu m'aidais à planter nos barrages, en plein hiver, avec de l'eau jusqu'aux genoux... cette petite-là ne songerait pas à se plaindre... Malheureuse? Et pour quel motif, s'il te plaît?... (*A Ramonde.*) Tu es bien nourrie, bien vêtue... Dieu sait l'argent que tu nous as coûté depuis que tu es au monde. Des folies, quoi! comme pour une demoiselle... Au lieu de t'envoyer à l'école communale avec les autres, nous t'avons fait élever chez les Dames de la Miséricorde, à Saint-Pinian. Et elles ne donnent pas l'instruction pour rien, les bonnes sœurs!... Et depuis que tu es rentrée du couvent, que t'avons-nous refusé? Tu as voulu avoir une chambre : tu l'as eue, parquetée, plafonnée, avec du papier aux murs, du papier à dix sous le rouleau, et une armoire à glace pour te mirailler de pied en cap... Je n'ai pas oublié la note : trois cents francs, rien que chez le tapissier... Et je ne parle pas des journées du plâtrier et du menuisier : des artistes qui ne se dérangent pas à moins de trois francs par jour... Ah! je peux dire que tu es ma chère fille!... Et tu es malheureuse? Qu'est-ce qui te manque encore? Veux-tu une pendule?

LA COMBALETTE. — C'est autre chose qu'elle voudrait...

FAMINE, *à Ramonde.* — Laisse ton aiguille, et réponds. De quoi as-tu fantaisie?

RAMONDE. — De rien.

FAMINE. — Tu n'as envie de rien, et ta mère prétend que tu es malheureuse. Voyons, explique-toi.

LA COMBALETTE. — Tu vois bien qu'elle n'ose pas!

FAMINE. — C'est donc sérieux?

LA COMBALETTE. — Elle a le cœur en peine, la pauvre petite.

FAMINE. — Encore cette histoire de Pierre?... Je pensais que c'était fini depuis longtemps.

LA COMBALETTE. — Elle l'aime, et vous êtes brouillés ensemble : c'est ça qui la chagrine.

FAMINE, *à Ramonde.* — Je te croyais plus raisonnable. Une amourette, un caprice d'enfant, il n'y a pas de quoi se mettre la tête au lit... Un beau galant pour toi, le fils à l'Africain! un journalier, autant dire un domestique... Comment a-t-il eu le toupet de penser à toi?... Et toi, assez bête pour l'écouter!... ça n'a pas de bon sens... Ces filles ont le diable au corps, ma parole!... Si le sang te tracasse,

eh bien, je te trouverai un épouseur. J'en sais un qui ne demandera pas mieux, un brave garçon, et qui a du bien au soleil. Son père m'en a déjà touché un mot; si tu voulais de lui, l'affaire ne serait pas longue à conclure.

LA COMBALETTE. — Je sais qui : le fils Aurimon... Canari, qu'on l'appelle... Un imbécile!

FAMINE. — Imbécile, tant que tu voudras; n'empêche qu'il aura, un jour, à lui, plus de cinquante arpents de terre... Cinquante arpents!... Qu'en dis-tu, petite? Ça ne te conviendrait pas de devenir madame Aurimon?

LA COMBALETTE. — Tu vois, comme elle en a envie!

FAMINE. — Si celui-là ne te plaît pas, on en cherchera un autre.

RAMONDE. — Ni lui ni personne, père : je ne veux pas me marier.

FAMINE. — Tu serais bien attrapée, si je te prenais au mot!... Tu te marieras, ma fille. Et le plus tôt sera le mieux... On t'a enseigné le catéchisme, pas vrai? Tu avais le premier prix quand tu étais chez les sœurs. Qu'est-ce qu'il dit, le cathéchisme? « Tes père et mère honoreras. » C'est pas moi qui l'ai inventé, c'est le bon Dieu... Nous sommes là pour commander, et toi pour obéir. Tu nous remercieras plus tard, ta mère et moi.

RAMONDE, *se jetant au cou de sa mère.* — Oh! maman!

LA COMBALETTE. — Ma fille, ma pauvre fille!

FAMINE, *à la Combalette.* — Eh bien, c'est tout ce que tu trouves à lui dire pour la convertir?... Au lieu de la chapitrer comme c'est ton devoir, on dirait que tu prends son parti contre moi. C'est le monde renversé.

LA COMBALETTE. — Je connais mon devoir, Combal. Je n'ai pas attendu que tu me le commandes pour sermonner Ramonde. Elle a eu tort, grand tort, de s'amouracher du fils Ségol. Mais ce n'est pas elle la plus fautive. La jeunesse est la jeunesse : un joli garçon et une belle fille, qui se voient, qui se parlent tous les jours, l'amour les guette. J'aurais dû y penser... Le mal est fait maintenant.

FAMINE. — Il est facile à réparer!... On se prend, on se quitte, ça arrive à tout moment. L'amour et le mariage, ça fait deux.

LA COMBALETTE. — Le mal est plus grand que tu ne supposes.

FAMINE. — Que veux-tu dire?

LA COMBALETTE. — Tu ne comprends donc pas? Toi-même, tout à l'heure, tu trouvais que Ramonde avait mauvaise mine. Il y a des raisons pour ça...

FAMINE. — Elle est?... (*A Ramonde.*) Ah! gueuse, si je n'avais pas peur de te briser!...

LA COMBALETTE. — Aie pitié d'elle : elle est assez à plaindre!...

FAMINE. — Pitié d'elle!... Est-ce qu'elle a eu pitié de nous?

RAMONDE. — Pardonnez-moi, père!

FAMINE. — Tu pleurniches maintenant, saleté! Tu ne pleurais pas, eh! quand tu étais avec ton galant!... Moi qui te croyais si sage!... Il me semble que c'était hier que tu faisais ta première communion... Et tu fais la vie, tu te laisses débaucher par un va-nu-pieds... Tu me le paieras, coquine!... Dire que j'étais assez bête pour te plaindre! Mademoiselle ne mangeait pas : il fallait la distraire, lui payer des fantaisies. Et tu me laissais aller... Ah! je t'en achèterai, des pendules!... Mais comment as-tu fait, comment t'y es-tu prise? Tu ne nous quittais pas d'une semelle. La nuit, sans doute... Oui, c'est ça : pendant que nous dormions tranquillement, ta mère et moi, tu allais retrouver ton galant... Ah! tu t'es joliment fichue de nous... Nous voilà dans de jolis draps, maintenant! Ça doit se savoir déjà. La bande à Riolas va triompher.

LA COMBALETTE. — Tu as un moyen d'arrêter les mauvaises langues : marie-les, ces enfants. Du même coup, le procès se trouvera arrangé.

FAMINE. — C'est ça, ton moyen!... Et tu as le toupet de me le proposer?... Comment! au lieu de châtier ce misérable qui a enjôlé ma fille, je l'accepterais pour gendre, j'irais signer au contrat!... Non, mille fois non... J'aimerais mieux me couper la main.

RAMONDE. — Ah! mon Dieu!

LA COMBALETTE. — Que comptes-tu faire, alors?

FAMINE. — Tout, excepté ça.

LA COMBALETTE. — Quoi, encore?

FAMINE. — On verra... C'est contrariant, ce qui arrive à notre fille, mais c'est arrivé à d'autres, qui ont fini pas trouver de bons épouseurs. Nous en connaissons une, pas loin d'ici.

LA COMBALETTE. — Qui ça?

FAMINE. — La Jane de chez les Rastoul... Ça fit un beau tapage, quand on sut qu'elle avait fauté avec Jean-Marie, le valet de ferme de son père... Et même elle était partie avec lui... Ça ne l'a pas empêchée de se marier; et pas avec le premier venu, avec un garçon riche, sérieux.

LA COMBALETTE. — Pas bien délicat, toujours!

FAMINE. — Délicat, euh! euh! C'est des idées, tout ça... Lorsqu'une miche de pain est entamée, est-ce qu'on se prive d'en manger après les autres? Il en sera pour Ramonde comme pour la Jane : on jasera quelque temps, puis on parlera d'autre chose. Tout passe, et l'argent reste... Je connais les Aurimon : au premier mot, en apprenant de quoi il retourne, ils vont faire la grimace. Question de chiffre. Canari ne se plaindra pas que la mariée soit trop lourde,

pourvu que je mette quelques rouleaux de louis de plus dans son tablier.

LA COMBALETTE. — Tu as bientôt fait d'arranger les choses, toi! Tu pourrais au moins consulter la petite. Pour fautive qu'elle soit, elle a encore son âme à elle : on ne marie pas une fille comme on mène une mule au marché.

FAMINE. — Je voudrais voir qu'elle refuse!

RAMONDE. — Vous le verrez, père... Vous pouvez m'enfermer, vous pouvez me battre... mais m'obliger à en prendre un autre que Pierre, non!... Mon honneur ne vaut pas grand'chose, à cette heure; j'y tiens cependant. Il n'y a que Pierre qui puisse me le rendre : je n'épouserai qu'avec lui.

FAMINE. — Tu as juré de me pousser à bout... En voilà assez! Puisque les raisonnements ne servent à rien, je m'y prendrai d'une autre façon. Arrive ici, coquine!

LA COMBALETTE. — Ne la touche pas, Combal, je t'en prie!

FAMINE. — Laisse-nous! (*A Ramonde.*) Arrive ici, et fais-moi ta soumission, ou je cogne!

LA COMBALETTE, *se jetant entre Famine et Ramonde.* — Si tu as quelqu'un à châtier, commence par moi, Combal! Ramonde et moi, nous ne faisons qu'un.

FAMINE. — C'est-à-dire que, la mère et la fille, vous êtes aussi folles l'une que l'autre... Allez, marchez, je vous mettrai au pli toutes les deux.

LA COMBALETTE. — N'y compte pas, Combal! J'en suis passée par tout ce que tu as voulu, jusqu'ici. Depuis vingt ans, j'ai été ta servante, au moins autant que ta femme... Une servante qui ne te coûtait rien, tu trouvais ça commode!... De ma terre et de mon argent, tu en as disposé sans me demander mon avis.

FAMINE. — J'ai mal gouverné nos affaires, pas vrai? j'ai mal placé ton argent?

LA COMBALETTE. — Trop bien, à mon idée! Il y a manière de s'enrichir. Tu as voulu gagner gros et gagner vite. Tu y as réussi, par quels moyens? tu ne t'en vantais pas, mais je te voyais manœuvrer. Dieu sait s'il en est passé ici, si j'en ai entendu, de ces pauvres diables qui venaient te supplier, sous le coup de la poursuite ou de la vente!... Ça ne t'empêchait pas de dîner, le soir; et moi, d'avoir assisté à l'agonie de ces crève-la-faim, ça me bouchait l'estomac.

FAMINE. — Tu avais de la bonté de reste. Chacun pour soi, dans ce monde. Tant pis pour les paresseux et les imbéciles, s'ils ne savent pas se défendre!

LA COMBALETTE. — C'est égal, c'est dur de vivre avec la haine des pauvres gens sur le cœur, et leurs insultes aux oreilles... Crois-tu que je sois fière de ce joli nom qu'on t'a donné : « Famine »!... C'est

comme un soufflet que je reçois, chaque fois qu'il m'arrive de l'entendre... Ah! elle n'est pas belle, l'existence que je mène avec toi. Je n'ai rien dit jusqu'ici à cause de Ramonde : elle ne se doutait de rien, la pauvre petite... Et maintenant, tu la brutalises : je ne le supporterai pas. Autant j'ai été soumise et résignée, quand il s'agissait de moi, autant tu me trouveras intraitable pour ce qui regarde ma fille. Je la défendrai contre toi; contre elle-même, si elle était assez faible pour se laisser faire... Mon consentement au mariage est aussi nécessaire que le tien, pas vrai? Je le refuserai, si elle n'épouse pas le père de son enfant.

FAMINE. — Deux femelles contre un homme! Je ne vous crains pas. Il n'y a qu'un maître, ici. (*A Ramonde.*) Oui ou non, veux-tu renoncer à Pierre? Prends bien garde à ce que tu vas dire : si c'est non, je te chasse.

LA COMBALETTE. — De quel droit? Tu es chez moi, ici : cette maison m'appartient, ma fille n'en sortira pas.

FAMINE, *articulant avec force chaque syllabe.* — Elle... n'en... sor...ti...ra... pas?... C'est ce que nous allons voir. (*A Ramonde.*) Oui, ou non?... Parle!

RAMONDE. — Non.

LA COMBALETTE. — Bien!

FAMINE. — Hors d'ici! vite!

LA COMBALETTE. — Dans mes bras, ma fille, et qu'il vienne t'y prendre!

FAMINE. — Ah! c'est comme ça? (*Il empoigne Ramonde qui lâche sa mère.*) Allons!... zap!

SCÈNE V

LES MÊMES, PIERRIL.

PIERRIL, *entrant brusquement.* — Venez vite, maître : la levée est percée. L'eau arrive devant les étables.

FAMINE, *après avoir couru à la croisée, l'avoir ouverte, regardant.* — C'est vrai, triple Dieu! La Garonne est chez nous.

LA COMBALETTE. — Tu voulais chasser ta fille : la Garonne ne veut pas qu'elle parte. C'est bien fait!

FAMINE. — Parle, parle!... Nous verrons ça tantôt!... (*A Ramonde.*) Tu ne perdras rien pour attendre... (*A Pierril.*) Allons, viens!

ACTE IV

A gauche, un tertre gazonné, planté de peupliers et de saules; à droite, la campagne inondée : des cimes d'arbres, des toits de maisons, des flèches de clochers émergent çà et là. — Le jour point; il se lève peu à peu pendant la première scène.

SCÈNE I

PIGASSE, ANTONIN.

(*Au lever du rideau, Antonin, un falot à la main, marche le long de l'eau. Survient Pigasse, par la gauche.*)

PIGASSE. — Hé! l'homme!

ANTONIN. — Qui va là?

PIGASSE, *approchant.* — C'est toi, Antonin? Que fais-tu par ici?

ANTONIN. — L'inondation est cause que j'ai changé de métier : je suis berger, présentement. Je garde le troupeau de Famine, que j'ai charrié tout à l'heure en bateau depuis Comarque.

PIGASSE. — Je ne vois pas tes ouailles.

ANTONIN. — Je les cherche : elles sont par là, en train de brouter tranquillement, comme si elles étaient chez elles... Je voudrais bien en faire autant... Je n'ai pas cassé la croûte depuis hier, et, après la nuit que j'ai passée!... Ah! je m'en souviendrai, de cette nuit! Impossible de fermer l'œil... La Garonne faisait une musique!... Et ces maisons qui s'écroulaient dans le loin!... on aurait dit des coups de canon... Une ou deux fois, j'ai cru entendre des gens qui appelaient au secours. Et puis, rien... C'était affreux... Tout ça m'a creusé l'estomac... Et quand les nôtres arriveront, tantôt, ils ne penseront pas à me porter de quoi manger.

PIGASSE. — Ils ne sont donc pas ici avec toi? Qu'attendent-ils pour se sauver?

ANTONIN. — La Combalette et Ramonde voulaient partir, Famine n'a pas voulu : il a préféré embarquer d'abord ses moutons. « La maison est solide, — qu'il m'a dit; — quand tu seras revenu, nous aviserons. » Alors la Combalette a dit comme ça : « Si tu restes, je reste... » Et ils sont tous restés.

PIGASSE. — Et toi, tu n'es pas pressé de les rejoindre...

ANTONIN. — Ma foi, non! L'eau est trop forte. J'ai eu la chance de m'en tirer une fois : j'en ai assez... L'Africain et son fils se sont offerts pour faire le voyage à ma place; je les ai laissés partir.

PIGASSE. — Ils auront du mal!

ANTONIN. — Voilà déjà un moment que je les espère, et je ne vois rien venir. Le temps me dure... Et vous, Pigasse, s'il n'y a pas d'indiscrétion, qu'est-ce qui vous amène par ici, de si bon matin? Vous ne venez sûrement pas pour vos arpentages. D'ici longtemps, vous ne lèverez pas vos plans à Comarque...

PIGASSE. — J'ai autre chose à penser, pour le moment : une mission à remplir. Tel que tu me vois, le sous-préfet m'a chargé de procéder à une enquête, pour les secours d'urgence aux inondés... Tu comprends : je désignerai les personnes les plus dignes d'intérêt, et c'est monsieur Riolas, le candidat au conseil général, qui distribuera les secours.

ANTONIN. — Si c'était un effet de votre bonté, monsieur Pigasse, je vous serais reconnaissant de m'inscrire sur la liste.

PIGASSE. — Tu as donc perdu quelque chose dans l'inondation?

ANTONIN. — Tout ce que j'avais : une paire de souliers neufs et mes hardes du dimanche.

PIGASSE — Et si je t'inscris, tu voteras bien? tu mettras un bulletin de Riolas dans l'urne?

ANTONIN. — J'en mettrai dix plutôt qu'un.

PIGASSE. — Un seul suffira... C'est moi qui te le donnerai... Et là-dessus, bonjour! Je n'ai pas le temps de flâner. On m'attend à la mairie de Nabasque.

ANTONIN. — Salut, monsieur Pigasse!

SCÈNE II

ANTONIN, *seul, — après avoir soufflé son falot et s'être assis au bord de l'eau, — regardant.* — Il y en a, du bouillon!... Dieu sait les miches de pain qu'il faudrait pour tremper une soupe dans cette marmite!... C'est effrayant, tout de même! Penser que, hier encore, il y avait là des récoltes, des métairies, des villages, et maintenant plus un pouce de terre!... L'eau a monté depuis tantôt : Comarque se voit encore; mais le bateau?... La maison le cache, peut-être... (*Il se lève.*) Eh! je ne me trompe pas : le voilà, entre les arbres... Trois hommes, deux femmes, c'est eux... L'Africain tient la perche, Pierre godille... Ils coupent le courant; c'est à peine s'ils avancent... Allez-y, mes enfants, souquez dur!... A toi, Pierre! encore un coup de reins, et vous y êtes... Là... le plus mauvais est passé maintenant. Ils sont sauvés... Et moi, je me sauve : je n'ai pas envie de me trouver nez à nez avec Famine! (*Il s'en va.*)

SCÈNE III

FAMINE, L'AFRICAIN, PIERRE, LA COMBALETTE, RAMONDE.

(*La barque accoste à droite, en avant. L'Africain saute le premier à terre : il attache l'amarre à un tronc de peuplier, et donne la main à Ramonde et à la Combalette, qui sortent du bateau. Famine saute ensuite. Pierre sort le dernier.*)

RAMONDE, *qui, aussitôt à terre, se jette dans les bras de sa mère.* — Enfin!

LA COMBALETTE, *s'appuyant sur sa fille.* — Mes jambes ne veulent plus me porter; le cœur me manque...

RAMONDE. — C'est le saisissement. (*Elle se jette au cou de Pierre.*) Merci, toi!

LA COMBALETTE, *serrant la main de Pierre.* — Sans vous... (*A Ramonde.*) Va faire la paix avec ton père! (*A Famine.*) Tout est oublié, n'est-il pas vrai, mon homme? Un jour comme aujourd'hui... quand on a été si près d'y passer, il n'y a pas de rancune qui tienne...

RAMONDE. — Pardonnez-moi, père! (*Elle essaie de l'embrasser.*)

FAMINE, *la repoussant.* — Eh bien, quoi? que me veux-tu, avec tes grimaces?... Ce que j'ai dit est dit. Tant que tu n'auras pas rompu avec ton galant, je ne te connais plus; je n'ai plus de fille.

LA COMBALETTE. — Comment oses-tu parler ainsi? Plus de fille! Malheureux! Nous n'avons qu'elle au monde.

FAMINE. — Je ne veux pas de mauvaise tête chez moi. Elle en passera par ce que j'ai décidé, ou ce sera fini entre nous.

LA COMBALETTE. — Renie-moi donc aussi, renvoie-moi!... Tu ne nous sépareras pas.

FAMINE. — Assez! pas de dispute devant des étrangers.

RAMONDE. — Des étrangers, eux!

LA COMBALETTE. — C'est comme ça que tu les remercies?

FAMINE. — Les remercier? de quoi?... Si cet imbécile d'Antonin était venu nous reprendre avec le bateau, comme je le lui avais commandé, je n'aurais pas eu besoin d'eux. J'aurais sauvé nos hardes et notre linge, qu'ils n'ont pas voulu prendre, et nous serions partis tranquillement, à notre heure... Où est-il passé, cette brute d'Antonin? En voilà un, à qui je vais régler son compte!

RAMONDE. — Il n'est pas si fautif, le pauvre diable! De plus braves que lui auraient renâclé. Si Pierre et l'Africain n'avaient pas été là...

FAMINE. — Je te vois venir... et eux aussi!... On sauvait le père pour avoir la fille. Le coup était bien monté. Heureusement, Famine

n'est pas bête... Vous en serez pour votre promenade, mes gaillards!

L'AFRICAIN. — Tu as raison de ne pas nous remercier : ce n'est pas à cause de toi, c'est pour la Combalette et Ramonde que nous avons risqué notre peau.

PIERRE. — Rien que pour elles.

RAMONDE, *à Famine*. — N'empêche qu'ils vous ont rendu un fameux service! Que vous le vouliez ou non, vous êtes leur obligé.

FAMINE. — Comptes-y!... La Garonne peut bien monter de quelques mètres, avant que je me réconcilie avec ceux qui veulent me voler mon bien.

L'AFRICAIN. — Ton bien?... Où le prends-tu?... Il est dans l'eau avec le nôtre. L'inondation a tout nettoyé. Nous sommes logés à la même enseigne. Le procès est fini. C'est la Garonne qui a jugé. Elle nous condamne tous les deux.

FAMINE. — Que racontes-tu là? Je sais ce que c'est que les inondations. J'en ai vu d'autres. Elles m'ont fait, jusqu'ici, plus de bien que de mal.

PIERRE. — En tout cas, les battaisons ne vous coûteront pas cher, cette année : vos récoltes sont perdues.

FAMINE. — Et les arbres! C'est les arbres que je regrette : des peupliers de quinze ans, presque mûrs; j'arrivais tout juste à les entourer avec mes bras... Pas de chance!... En les plantant, j'avais calculé qu'ils seraient bons à couper au moment du mariage de Ramonde. C'était sa dot.

RAMONDE. — Je m'en passerai.

FAMINE. — Ah! il me faut en voir de dures! Mais tout n'est pas fini. Quand l'eau se retirera, qui sait si elle ne me fera pas cadeau de quelques arpents de bonne alluvion?

L'AFRICAIN. — Si tu te fies là-dessus, tu as tort. Nous n'avons pas affaire à une inondation comme les autres. La Garonne a percé du côté de Tortonde, elle revient sur la rive droite. De chez toi, tu ne pouvais pas te rendre compte; mais d'ici, regarde! L'eau gagne à peine sur la gauche. La force du courant est sur Comarque. Y vois-tu clair, maintenant? Les levées, les métairies en amont, la Garonne a tout emporté. Où est Tégra? cherche! Pas plus de Tégra que sur la main.

FAMINE. — C'est vrai, n... de D...! Je le vois, et je ne peux pas le croire.

L'AFRICAIN. — Et l'Espital?... et la Rouzette?...

FAMINE. — Pas seulement un morceau de toiture qui dépasse... C'est effrayant...

L'AFRICAIN. — Un tirant d'eau pareil!... Comment veux-tu que

les maisons résistent?... La tienne y passera comme les autres... La Garonne a refait son lit chez toi, elle n'est pas près d'en sortir.

FAMINE. — Alors, je suis ruiné!...

L'AFRICAIN. — Ça crève les yeux.

PIERRE. — Et on ne vous plaint pas.

FAMINE. — Je t'en dispense. Je ne suis pas au pain-quérant, Dieu merci! L'inondation ne m'a pas tout pris. J'ai quelque chose, là : des valeurs en portefeuille, des billets sur papier marqué, avec de bonnes signatures... Famine est riche encore. Trente mille francs! On peut se retourner, avec ça.

L'AFRICAIN. — Je n'en donnerais pas gros, de tes créances. Tes fonds étaient peut-être bien placés, hier, mais demain!... Après l'inondation, les bonnes signatures seront rares.

FAMINE. — Je suis tranquille : ce n'est toujours pas le vieux Noubel qui me fera perdre mon argent. C'est un brave homme, et puis... j'ai une hypothèque sur sa terre.

L'AFRICAIN. — La Garonne vient d'en prendre une autre qui primera la tienne. Il ne pèsera pas lourd, le gage qui te restera.

FAMINE. — Tu veux me donner le trac... Et Sernin? Le plus fort marchand de bois de Saint-Pinian? Il est solvable, celui-là, je pense!

L'AFRICAIN. — Savoir!

FAMINE. — La marchandise ne lui manque pas pourtant... Trente piles de planches à Nabasque, autant à la Nauze.

L'AFRICAIN. — Oui, mais il n'aura pas eu le temps de déménager sa marchandise : elle nage maintenant vers Bordeaux... Tiens, regarde! la voilà qui passe.

FAMINE. — Quel malheur!

L'AFRICAIN. — Ça ne m'étonnerait pas si, d'ici huit jours, il était déclaré en faillite.

FAMINE. — C'est pourtant vrai : l'argent, à cette heure, n'est pas plus solide que la terre. Mille dieux!

PIERRE. — Tu auras beau lancer Galipan aux trousses de tes débiteurs, tes papiers te reviendront protestés, et pas un sou avec.

FAMINE. — Ruiné!... Je n'ai plus qu'à faire le plongeon dans la Garonne.

LA COMBALETTE. — Nous sommes là, mon homme : nous ne t'abandonnerons pas.

RAMONDE. — Si nous n'avons plus de terre, eh *bé!* nous irons travailler chez les autres. Vous avez commencé comme ça, père : vous recommencerez.

FAMINE. — J'irais gagner ma vie à la journée, moi, le maire des Albarèdes?

PIERRE. — Et après?... Il n'y a pas de déshonneur à manier la bêche au service des voisins. Au lieu de surveiller, les mains aux

poches, vous quitterez la veste, vous piocherez comme les camarades.

RAMONDE. — Et, quand la journée sera finie, vous souperez de bon appétit, et vous dormirez à poings fermés comme un enfant... Ah! si vous le vouliez, si vous consentiez à prendre Pierre avec nous, on pourrait encore être heureux, tous ensemble.

FAMINE, *qui s'est laissé tomber au pied d'un arbre, au bord de l'eau, gesticule et marmonne, en montrant le poing à la rivière.* — Ah! saleté de rivière! C'est toi qui me ruines, gueuse! triple gueuse!... (*Il crache dans l'eau.*) Tiens, voilà pour toi, voleuse!

L'AFRICAIN. — Tu t'en prends à plus fort que toi, Famine!... Tu insultes la Garonne; et moi, je trouve qu'elle a bien travaillé, aujourd'hui : elle a remis les choses à leur place.

FAMINE. — Vingt ans de travail perdus!

L'AFRICAIN. — Quand l'inondation m'a dépouillé, il y a vingt ans, quand elle m'a laissé sans pain, tu te frottais les mains, pas vrai? Chacun son tour.

FAMINE. — Je l'avais fait, morceau par morceau, ce domaine de Comarque. Toute mon intelligence, toute la force de mes bras, je les avais employés à l'agrandir. Je me suis privé de tout, j'ai économisé sur mon ventre, je ne me suis pas donné une journée de repos, pas une minute de plaisir. Tout ça pour rien!

L'AFRICAIN. — Tant pis pour toi! Nous ne serons pas plus heureux qu'avant, nous autres : nous n'aurons pas plus d'argent dans notre poche, ni plus de viande dans notre soupe... mais, puisqu'il faut pâtir, nous aurons la satisfaction de te voir pâtir avec nous... On dit qu'il arrivera un jour où chacun aura droit à son morceau de terre, à sa portion de bonheur. (*A Pierre.*) Tu verras ce jour-là peut-être, toi qui es jeune. Moi, j'y renonce : je suis trop vieux, j'ai été témoin de trop d'injustices, pour espérer que ça change tout d'un coup. Mais, en attendant, voici la Garonne qui se charge de régler nos comptes. Elle culbute tout, elle nivelle tout. Et je dis qu'elle fait bien! La misère pour tous, puisque la richesse pour tous est impossible, c'est encore l'égalité, je m'en contente.

PIERRE. — Vous parlez devant un sourd : il ne vous écoute pas.

FAMINE, *se levant.* — Antonin!

RAMONDE. — Où allez-vous, père?

FAMINE. — J'ai autre chose à faire que d'entendre déraisonner cet imbécile. Nous avons laissé là-bas, à la maison, de pleines armoires de hardes et de linge : vingt paires de draps, autant de nappes et de serviettes. C'est dommage que ça se perde. La barque est là : je vais les chercher... Antonin?

LA COMBALETTE. — Tu ne parles pas sérieusement?

FAMINE. — Je n'ai pas l'habitude de plaisanter; aujourd'hui, moins que jamais.

RAMONDE. — Vous risqueriez votre vie pour quelques nippes?

FAMINE. — La barque a fait le voyage deux fois : pourquoi ne le ferait-elle pas une troisième?... Antonin!

LA COMBALETTE. — Tu n'iras pas, Combal!

FAMINE. — Seul, je ne peux pas; mais, si je trouve quelqu'un de bonne volonté pour tenir la godille...

L'AFRICAIN. — Ne compte pas sur nous, en tout cas!

FAMINE. — Je ne vous demande rien... Antonin!... Où se cache-t-il, cet animal-là?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANTONIN.

ANTONIN, *reparaissant à gauche.* — Me voilà, maître...

FAMINE. — On dirait que tu as peur... Approche... As-tu jamais vu un billet de banque? (*Il tire un billet de son portefeuille.*) Cinquante francs : c'est écrit dessus... Eh bien, il est à toi, ce billet, si tu consens à faire ce que je te demande.

ANTONIN. — Oh! c'est comme fait : vous pouvez compter sur moi.

FAMINE. — Il s'agit de m'aider à conduire le bateau à Comarque.

LA COMBALETTE. — Ah! mon Dieu!... il va partir.

L'AFRICAIN. — Attendez!

ANTONIN, *regardant, tantôt le billet de banque, tantôt la Garonne.* — C'est que... ce n'est pas du travail ordinaire que vous me commandez là.

FAMINE. — Le passeur de la Nauze s'en charge, tous les jours, à deux sous par tête, et tu ne le ferais pas pour cinquante francs?

ANTONIN. — Je ne suis pas batelier, moi; je suis valet de charrue.

FAMINE. — Tu hésites?

ANTONIN. — Il y a de quoi! nous n'arriverons jamais.

FAMINE. — Il te le semble. En nous accrochant aux saules de la berge, nous remontons tranquillement jusqu'au droit de la Nauze. Une fois là, c'est tout simple : le courant nous portera devant la maison... Viens-tu?...

ANTONIN. — Eh bien, non! décidément, je ne peux pas. Les sueurs me viennent, rien que d'y penser. Allez-y tout seul, si le cœur vous en dit; moi, je reste.

L'AFRICAIN. — Un bouvier, c'est naturel : il préfère le plancher des vaches.

LA COMBALETTE, *à Famine.* — Antonin a plus de bon sens que toi. C'est fou! Autant dire que tu veux te noyer.

FAMINE. — Antonin raisonne comme un poltron, et toi comme une femme : c'est pareil. Vous êtes des lâches. Le peu qui me reste de mon bien, je le sauverai malgré vous. Si je ne reviens pas, tant pis! On ne meurt qu'une fois, après tout! (*Il va vers le bateau; Ramonde et la Combalette essayent de l'arrêter.*)

LA COMBALETTE. — Combal! je t'en prie...

FAMINE. — Fichez-moi la paix!

LA COMBALETTE, *à l'Africain et à Pierre.* — A l'aide!

RAMONDE. — Arrêtez-le! (*L'Africain et Pierre se précipitent vers Famine, qui les tient en respect avec son couteau.*)

FAMINE, *à Pierre.* — Si tu me touches!... (*Il profite de l'hésitation de Pierre pour couper l'amarre. Il saute, en même temps, dans le bateau, qui s'éloigne.*)

LA COMBALETTE. — Attrapez l'amarre!

PIERRE. — Trop tard!... Il est déjà loin.

L'AFRICAIN. — La Garonne le tient, elle ne le lâchera plus.

LA COMBALETTE. — Combal! Combal!

RAMONDE. — Papa!

PIERRE. — Si vous croyez qu'il va vous répondre!... Il a assez de travail à mener la barque.

L'AFRICAIN. — Il tient bon encore... Quel estomac!... C'était un homme, ce Famine!

PIERRE. — Le courant le gagne : il est perdu.

RAMONDE, *se détournant.* — Je n'ose plus regarder.

LA COMBALETTE. — Ah!... Le bateau chavire... Au secours!

RAMONDE. — Vite!... Il se noie... Ah! mon Dieu!... je ne le vois plus... Père!

LA COMBALETTE. — Combal!

L'AFRICAIN. — C'est fini : la Garonne l'a roulé comme une paille.

RAMONDE, *faisant le signe de la croix en même temps que la Combalette.* — Mort!... Oh! maman! maman!...

LA COMBALETTE. — Nous voilà seules, ma pauvre enfant!

PIERRE. — Eh bien! et moi?

L'AFRICAIN. — Nous comptez-vous pour rien?

RAMONDE, *se jetant au cou de Pierre.* — Pierre! (*Elle sanglote.*)

PIERRE. — Pleure, va, pleure!... je te consolerai.

ÉMILE POUVILLON

SŒUR BENVENUTA

ET

L'ENFANT JÉSUS

— LÉGENDE DU XVIII[e] SIÈCLE —

Il y a quelque soixante ans et peu avant sa totale extinction, l'illustre famille vénitienne de Lorédan entreprit des démarches pour la béatification d'un de ses membres, une religieuse morte à Cividale en l'année 1740.

Les habitants de Cividale n'avaient pas attendu la confirmation officielle de la béatitude de Sœur Benvenuta Lorédan : on savait qu'il existait un culte régulier, aussi bien qu'une légende appropriée à ce culte, en relation avec sa personne.

Il semblait, en vérité, que la béatification de cette jeune patricienne — qui pendant sa vie terrestre avait été la troisième fille d'Almorò IV Lorédan, comte de Teolo et Soave, et de Fiordispina Badoer sa femme — s'imposait, non seulement en juste reconnaissance de sa sainteté et de ses miracles, mais aussi pour diriger la piété populaire dans une voie autorisée et couper court à diverses croyances et pratiques de fantaisie qui s'étaient développées sans que l'on y prît garde.

Conduite avec tact, l'enquête ecclésiastique avait établi que la Bienheureuse Benvenuta — ainsi prématurément qualifiée — était devenue le principal objet de dévotion pour les enfants de Cividale et pour leurs tendres mères.

A ce titre, elle avait usurpé le crédit et même un peu de la légende de quelques saints et saintes parmi les plus anciens et les

plus accrédités du calendrier. Ainsi, il fut amplement prouvé que les enfants de Cividale avaient cessé de considérer les trois rois mages — Gaspar, Melchior et Balthazar — comme les pourvoyeurs de leurs cadeaux de Noël, et mettaient leurs souliers et leurs bas dans la cheminée, se fiant en la Bienheureuse Benvenuta pour les remplir.

Chose encore plus grave : on en était venu à lui attribuer quelques-unes de ces familiarités vénérables avec l'Enfant Jésus qui, de toute certitude, sont connues comme le privilège de Sainte Catherine, de Saint Antoine de Padoue et, selon quelques respectables hagiographes, du séraphique Saint François lui-même. Cependant, d'autre part, on mettait à son compte des rencontres personnelles avec le Grand Ennemi du genre humain, — rencontres que l'autorité concède seulement à Saint Antoine, Saint Nicolas de Bari, Saint Dunstan, Sainte Théodora, Saint Anaximandre, Saint Rodwald, Saint Nil, et un petit nombre d'autres célestes champions bien connus, florissant tous en des temps plus reculés.

A ces désordres manifestes il fallait encore ajouter que la procession annuelle en l'honneur de la prétendue Bienheureuse Benvenuta était menée par des enfants, principalement des petites filles, sans aucune direction ecclésiastique, et consistait à parader à travers la ville avec des couronnes et des costumes bizarres, — clinquant et morceaux d'étoffes bariolés, — chantant des chansons enfantines et même, disait la rumeur publique, dansant des rondes et mangeant de certains petits pâtés faits à cette occasion. Et des gâteaux secs aux amandes grillées étaient vendus dans les rues de Cividale le 15 mai, jour anniversaire de la naissance de cette prétendue bienheureuse : ces gâteaux, par leur forme, étaient censés figurer l'Enfant Jésus dans les bras de la jeune nonne susdite.

Ce même anniversaire était célébré aussi par un déploiement inusité de représentations de marionnettes, dont les montreurs revendiquaient la Bienheureuse Benvenuta comme leur céleste patronne, — assertion à prendre avec la plus grande circonspection.

Mais, dans toute cette affaire si discutable, un point surtout suffisait à justifier l'intervention de la suprême autorité ecclésiastique, — c'est que (cela, nul ne pouvait le nier, à Cividale) les enfants, pour se compter, dans leurs jeux, avaient coutume de chanter un couplet dont le premier vers contenait le nom de la Bienheureuse Benvenuta et dont le dernier contenait celui du Diable.

Voilà quelques-unes des raisons, outre l'incontestable sainteté de sa vie et nombre de guérisons opérées indubitablement par

elle, qui rendaient urgentes les démarches à faire pour la béatification de Sœur Benvenuta Lorédan de Cividale.

Sa Sainteté le pape Grégoire XVI prêta une oreille favorable à ces raisons et aux louables désirs tant de la noble maison de Lorédan — qui s'engageait à payer toutes les dépenses — que des dernières religieuses du couvent de Sainte-Marie-du-Rosier, — également et légitimement fières d'un membre si glorieux pour sa famille temporelle ou spirituelle.

Mais, après quelques années d'actives et patientes recherches dans les archives publiques et privées, on laissa tomber l'affaire de la béatification de Sœur Benvenuta, et, par la suite, on ne la reprit jamais.

La lecture du journal intime de Sœur Benvenuta, qui se trouve dans le dossier de cette cause, répandra peut-être quelque lumière, en même temps, sur ses droits réels à la béatification et sur le motif pour lequel ces droits n'ont pas été officiellement reconnus.

Couvent de Sainte-Marie-du-Rosier, à Cividale, en Frioul.

Janvier 1740. — Jour du Saint Nom de Jésus.

Je pense et repense sans cesse à l'affreuse tristesse que doit éprouver notre cher petit Enfant Jésus, à rester toujours enfermé dans cette armoire de la sacristie d'où sort, chaque fois qu'on l'ouvre, une telle odeur de moisissure et d'encens ranci. Excepté depuis la veille de Noël jusqu'au jour des Rois, — quand Il repose dans la crèche, au-dessous du maître autel, entre le bœuf et l'âne, — et à l'occasion d'une ou deux grandes fêtes où on Le porte en procession, Il est toujours dans cette armoire, parmi les miettes d'os de saints enveloppées d'ouate, parmi les chasubles, les étoles et les paquets de cierges; et la Sœur Sacristine est toujours si exacte à tout enfermer!... Une fois, après la dernière Fête-Dieu, elle avait oublié de refermer l'armoire : j'en ai vite profité et j'ai fourré là un gros bouquet de roses de Damas pour le cher petit Bambino. Comme je l'épiais, elle, je l'ai vue, quelques semaines plus tard, tirer mon bouquet de l'armoire, le renifler à longueur de bras, puis le jeter dans la boîte aux balayures. Je fus alors bien contente de n'avoir pas mis avec les roses un de ces petits gâteaux ronds, en fine fleur de froment et au *vinsanto* que Sœur Rosalba, si fière de son oncle le doge,

avait confectionnés pour ce saint jour de fête, — selon la recette de l'intendance de Sa Sérénité.

Si seulement je pouvais être nommée sacristine!... Mais je suis trop jeune et puis, étant boiteuse, je serais incapable de monter aux échelles.

Pour toutes ces raisons, j'ai résolu, ne pouvant causer librement avec mon cher Grand Petit, de coucher par écrit toutes les choses qui peuvent Le distraire et de mettre mes feuilles de papier, toutes les fois que j'aurai l'occasion d'aller à l'armoire, dans le reliquaire d'argent en forme de grand bras creux qui abrite une phalange de Saint Pantaléon, évêque de Balbek.

Jour de Sainte Agnès.

Je me suis demandé très sérieusement, cher petit Enfant Jésus, si ce n'était pas un coupable orgueil de supposer que je pouvais vous amuser le moins du monde, et si je ne devais pas m'en confesser.

Mais notre Confesseur est un savant : il a écrit un gros traité sur la langue parlée au Paradis avant la chute d'Adam (il paraît que c'était un dialecte turc), et il compose, à chaque prise de voile, de beaux sonnets imprimés sur soie jaune, que l'on fait passer avec les sorbets. Notre Confesseur me considère déjà comme une petite niaise; il m'écouterait avec impatience, en humant une pincée de tabac, et s'écrierait : « Fi donc, Sœur Benvenuta, priez le Ciel de vous octroyer un peu plus de bon sens... » Et il n'y a là aucune vaine gloire ni péché, car je ne suppose pas du tout que je puisse vous dire ces choses d'une façon amusante, avec noblesse de style, comme saurait le faire la Mère Abbesse; ou avec esprit, comme la vieille Sœur Grimana Emo, qui me fait toujours rougir. Mais, toute sotte que je suis (je n'ai jamais été qu'une ignorante), ce sera tout de même une distraction pour le cher Petit Grand, toujours seul dans cette armoire, sans autre compagnie que les vers rongeant le bois et ces saintes esquilles conservées dans l'ouate sous des cloches de verre.

Quatrième dimanche après l'Épiphanie.

Je ne dois réellement pas avoir commis le péché d'orgueil : sinon, le ciel ne m'aurait pas envoyé si vite quelque chose de si

prodigieusement intéressant à raconter à mon cher Grand Petit. Oh! c'est vraiment incroyable! On va donner une grande fête le mardi gras! Toute la noblesse de la ville est invitée, et il y aura une représentation de marionnettes dans le parloir! Nous devons avoir l'air de n'en rien savoir jusqu'à ce que la Mère Supérieure nous le dise au chapitre. Mais nous ne parlons plus d'autre chose.

Donc il faut que je le raconte à mon cher Enfant Jésus.

Jour de Sainte Dorothée.

Le montreur de marionnettes a eu avant-hier une longue audience de la Mère Abbesse. — On dit qu'il a demandé un prix exorbitant à cause de l'extrême illustration du couvent et des seize quartiers de noblesse exigés des sœurs avec une dot d'au moins mille ducats. Mais la Mère Abbesse, qui est une veuve de la maison de Morosini, lui a rabattu ses prétentions avec une grande dignité.

J'ai aperçu le montreur de marionnettes : fort disgracieux de sa personne, avec l'accent bolonais, les yeux louches, une perruque rousse et des bas mal tirés. Mais Sœur Rosalba, qui connaît son monde, dit qu'il n'est pas excommunié, quoiqu'il en ait bien l'air.

Nous avons discuté cette question : des marionnettes appartenant à un excommunié seraient-elles par ce fait excommuniées, elles aussi? pourraient-elles, oui ou non, être introduites dans un couvent?

Sœur Rosalba dit qu'un couvent noble possède des privilèges. La Sœur Sacristine dit qu'en tout cas la Mère Supérieure a traité cet homme avec une dignité parfaite et l'a prévenu de ne pas chercher à se jouer d'elle.

Jour de Sainte Scholastique.

Cher Bambino, si seulement je pouvais vous montrer les marionnettes!... L'homme les a d'avance apportées, — la représentation devant avoir lieu la semaine prochaine, — afin d'avoir le temps de faire des changements, au cas où la Mère Abbesse ou notre Révérend Père Confesseur découvrirait quelque point répréhensible en l'une d'elles.

La Mère Supérieure les a fait toutes mettre dans son parloir

particulier, pour les examiner à la loupe. Sœur Grimana dit que notre confesseur s'est offusqué de voir certaines poupées montrer autant leur gorge; mais notre Supérieure, qui est une femme du monde, lui a répondu qu'elle était étonnée que Sa Révérence ignorât que les lois de la Sérénissime République permettaient à ses patriciennes de se découvrir exactement à mi-gorge, attendu qu'il n'y a là aucune immodestie.

Je ne comprends pas grand'chose à ce genre de questions; mais sans doute la Mère Abbesse voulait-elle montrer que ce serait une injustifiable critique portée contre la sagesse de la République et, tout à la fois, contre les nobles dames invitées à la représentation, si les marionnettes jouant les rôles de reines, de princesses et d'héroïnes avaient des morceaux de papier de soie drapés autour de leurs épaules, comme le suggérait le Révérend Père.

Je n'entends rien aux corsages de ces poupées; je sais seulement comme ils sont beaux, et comme je voudrais pouvoir les montrer à mon cher Grand Petit.

Car, après l'examen des marionnettes fait dans le parloir de l'Abbesse, elles furent toutes remportées et accrochées à des sortes de porte-manteaux, dans le corridor de Sainte Marie-Magdeleine. et nous fûmes toutes autorisées à venir les regarder.

O cher, cher Bambino! si seulement je pouvais vous en apporter une ou deux!... Elles ont un fil de fer passé à travers la tête et des ficelles aux mains et aux pieds, aboutissant à une grosse bobine par où on les suspend. Et, lorsqu'on tire les ficelles, leurs petites mains de bois se meuvent comme des fourchettes, et leurs mentons s'abaissent, et leurs bouches s'ouvrent, et leurs bras et leurs jambes gesticulent en cliquetant... Bien sûr, ce n'est pas là le vrai moyen de les faire manœuvrer, mais je ne sais pas faire autrement...

Sœur Rosalba et la vieille Sœur Grimana les firent tenir debout tout à fait bien, touchant le parquet de leurs talons plombés : — quelques-unes ont de charmants souliers à rosettes, et d'autres, des pantoufles brodées comme des babouches turques; — ainsi campées, elles marchaient, frappant le sol, et faisaient de merveilleux mouvements avec leurs bras, quelquefois même derrière leur dos, ce qui ne doit pas être dans les règles, — mais je me trompe peut-être.

Quelques-unes, entre autres une petite soubrette et un terrible Esclavon à la ceinture garnie de poignards et aux formidables moustaches en crin, embrouillèrent leurs ficelles et tournèrent longtemps, dos à dos.

Mais il y avait une Bergère et un Héros en perruque blonde et costume romain qui étaient très faciles à faire manœuvrer : les deux sœurs leur firent danser un menuet, Sœur Grimana chantant de sa voix cassée, jusqu'à ce que ma cousine Atalanta Badoer, novice, allât chercher un luth, oublié après la messe en musique de dimanche, et se mît à jouer délicieusement une *furlana*. Je pensais : « Est-ce que mon Bambino entend la musique, dans Son armoire? » Mais quelques vieilles sœurs réprimandèrent ma cousine et rangèrent le luth.

Comme j'aimerais apporter cette bergère à mon cher Petit Grand !

Les marionnettes habillées en dames ne me plaisent guère, quoiqu'elles aient de ravissantes robes en drap d'argent semé de fleurs, et des « andriennes » qui font ressortir leurs hanches, et des corsages brodés de perles, et des mouches sur leurs joues et du rouge, tout comme les vraies dames qui venaient prendre le chocolat chez ma mère et mes tantes. Et quelques-unes ont des manteaux clairs et de grands chapeaux noués par un foulard noir et des masques blancs pareils à des museaux, tout comme les dames que je voyais pendant le carnaval sur le grand escalier, à Venise, avec leurs cavaliers servants; — et ces museaux blancs et ces foulards noirs et la manière dont elles balançaient leurs jupes bouffantes sous leurs dominos, m'effrayaient et me faisaient pleurer...

Je n'ai aucun désir de vous montrer quelqu'une de celles-là, très cher Grand Petit, ni les méchants Esclavons et Turcs, ni l'Ogre, ni l'horrible vieux Docteur avec son long nez rouge, ni l'Arlequin avec son costume rayé comme un vilain serpent, ni même l'Espagnol, don Matamore, en pourpoint noir tailladé, avec des bottes, des moustaches hérissées et une bouche prête à vous engloutir.

Ceux que je voudrais vous montrer, c'est le bon et gentil Roi Moricaud et le magnifique Héros en costume romain et perruque blonde, qui semble vouloir chanter *Mio Ben!* et

Amor mio, comme le fameux soprano que l'on m'a menée entendre, à l'Opéra, juste avant ma prise de voile.

Mais, par-dessus tout, je voudrais faire voir à mon Bambino l'aimable et modeste Bergère et essayer de la faire danser devant lui. Oh! bien sûr, je commettrai un péché, quelque jour : je volerai la clef de l'armoire et j'irai en tapinois montrer cette Bergère à mon Bambino.

16 février. — Jour de sainte Julienne.

Il faut que je sois vraiment bien sotte!... Aujourd'hui quand nous avons été revoir les marionnettes (quelques-unes d'entre nous, en effet, s'arrangent pour aller les regarder tous les jours à leurs porte-manteaux), il y en a une qui m'a fait éclater de rire, presque jusqu'aux larmes... C'était fou de ma part et très coupable, ainsi que me l'a dit Sœur Grimana, car je savais très bien que cette marionnette représentait le Diable.

Je n'ai jamais eu peur du Diable, moi qui ai peur de tant de choses : — par exemple, de ces gens en dominos et en chapeaux attachés par des foulards noirs, avec des masques à museaux blancs, qui souvent venaient chez mon père et jouaient aux cartes en buvant du vin de Samos. — J'ai tort, je le sais, et, bien des fois, dans mes prières, j'ai demandé d'apprendre la crainte du Malin, mais je n'ai jamais pu; les peintures qu'on a faites de lui, toutes les choses qu'on a dites de lui (et que nous lisons dans le *Spicilegium Sanctorum*), m'ont toujours fait rire. — Et ainsi, par sottise et mauvais cœur, j'ai éclaté de rire à la vue de ce Pantin-Diable; et c'était très mal. Mais, cher Bambino, vous aussi, vous auriez ri!

Jour de Sainte Cunégonde.

La Mère Abbesse a dit qu'il fallait mettre un terme à ces enfantillages à propos de marionnettes, en ce couvent de Sainte-Marie-du-Rosier, si bien que nous voilà très occupées : j'ai à peine le temps d'écrire à mon bien cher Bambino... Ce couvent est tellement noble (les patriciens de la Sérénissime République, les Princes et Comtes du Saint-Empire pouvant seuls y faire postuler leurs filles) que l'on ne nous permet de rien faire d'utile avec nos mains : des sœurs converses sont là

pour toutes les besognes. Je suis souvent bien fâchée qu'il en soit ainsi, — car je n'ai pas du tout le noble esprit convenable à ma naissance, et mes bonnes me l'ont souvent reproché. — J'aimerais à écosser les pois, à monder le riz, à couper les tomates en tranches, à la cuisine. J'envie les sœurs converses qui, dans le jardin, tournent et retournent le terreau qui sent si bon, et plantent et taillent, tandis que nous nous promenons dans les cloîtres. Je sens que mes doigts inhabiles trouveraient plaisir à coudre des chemises de laine, pour donner l'hiver aux pauvres femmes et aux enfants, plutôt qu'à broder, — ce qu'ils font d'ailleurs si mal! — Mais je suppose que ces pensées me viennent uniquement d'un esprit mauvais, indiscipliné, grognon (le péché d'*Acedia* dont nous a parlé notre Confesseur), et je prie ardemment pour avoir un cœur plus humble et plus reconnaissant.

Qu'il en soit ce qu'il pourra, nous autres sœurs avons été fort occupées, — les unes préparant des sucreries ou du rosolio dans les casseroles d'argent de la Mère Abbesse, d'autres cousant des nappes d'autel, brodant, faisant de la dentelle, et inventant toutes sortes d'ingénieux et pieux ornements qu'elles tressaient avec de la paille, des bandelettes de papier doré et des perles de couleur.

J'étais de celles qui eurent l'honneur de travailler à plisser, à gaufrer le linon pour les surplis de Son Éminence le Patriarche.

Là encore, j'ai commis un petit péché d'arrogance, en me disant que Son Éminence avait des surplis de reste, et souhaitant de pouvoir donner un peu de ce linon plissé, doux et blanc comme l'écume de la mer ou les fleurs de nos amandiers, à mon cher Petit Grand, tout frileux dans cette armoire de sacristie, sans autre vêtement qu'une ceinture pourpre et or dure et grattant sa pauvre petite chair.

Jour de Sainte Françoise.

Il faut vraiment, cher Grand Petit, que je vous parle de cette marionnette qui représente le Diable, parce que, si je peux vous faire sourire, je sentirai que ce n'est point perversité pure d'être ainsi prête à pouffer chaque fois que je la vois ou que j'y pense.

Elle est étiquetée : « Belzébuth Satanas, prince de tous les démons », et est suspendue, par le crochet de la bobine qui est au-dessus de sa tête, au porte-manteau placé dans le corridor de Saint Eusèbe, sous un tableau de Sébastien Ricci représentant le martyre de Sainte Agathe. — Les marionnettes accrochées à sa droite et à sa gauche sont étiquetées « Pulcinella » et « Sophonisbe ». Mais, tout contre Belzébuth, si près de lui qu'ils ont l'air de ne faire qu'un, est un monstre épouvantable, étiqueté « Basilic ». Le Diable porte une robe noire retenue par une écharpe bleu pâle; il a, dans sa main, une baguette d'ébène, et ses jambes, où finit la robe, sont aussi d'ébène, mais pareilles à celles d'un cheval, avec des sabots admirablement sculptés. On lui a mis enfin de longues oreilles et de petites cornes rouges. Il a l'air de poser l'autre main sur le Basilic et il doit être fort effrayant, — ou du moins je devrais être fort effrayée par lui! Car c'est vraiment terrible d'avoir comme cela des sabots, des cornes, une main sur un dragon et d'être étiqueté « Belzébuth Satanas, prince des démons ». Mais il me fait rire, cher Bambino, rire, uniquement rire: et je suis bien sûre que Vous ririez aussi, quoique Vous soyez le Verbe incarné et tant d'autres grandes choses que nous avons apprises dans le catéchisme. Comme je voudrais que Vous le puissiez voir ou que je puisse Vous le dépeindre! Il a une large figure, avec une barbe de capucin, de gros yeux noirs écarquillés, tout prêts, apparemment, à sortir de l'orbite pour comprendre quelque chose qui lui échappe; et la bouche, encadrée dans la barbe, s'ouvre toute grande pour comprendre, elle aussi, ce qui lui échappe, et toute sa face est crispée par un visible effort pour saisir ce qu'il voudrait savoir.

Il me rappelle le précepteur de mes frères : c'était un prêtre de l'Oratoire, dans le lit duquel ces garnements avaient coutume de fourrer des hérissons; le pauvre homme se piquait, et se lamentait en latin... Seulement, j'avais pitié du précepteur, et je n'ai pas la moindre pitié du Diable; au contraire, je m'amuse à le voir ainsi contracté, la bouche béante, avec sa responsabilité, — oui, sa responsabilité d'être le Diable!

Oh! très cher Bambino, quelle joie si, vous et moi, nous pouvions lui jouer un bon tour! Ce ne serait pas méchant comme de mettre des hérissons dans le lit d'un Révérend,

parce que, vous le voyez, il a des sabots et des cornes, et que, réellement, c'est le Diable.

Si j'avais seulement une meilleure mémoire!... si j'étais moins ignorante!... Je voudrais me rappeler quelques-uns de ces bons tours que lui ont joués les Saints Pères du Désert et autres glorieux personnages de la Légende dorée!

Mercredi des Cendres. — 1740.

La représentation a eu lieu! C'était l'histoire de Judith, — comment elle a tué Holopherne et délivré son peuple, — mise en vers alexandrins par notre Révérend Père Confesseur (Corydon-Melpomeneus, à l'Académie des Arcades). La tête d'Holopherne a été vraiment coupée, et des flots de laine rouge en sont sortis de la façon la plus naturelle et la plus terrible. Il y eut ensuite le Triomphe de Judith, habillée comme les poupées de modiste qui viennent de Paris et qu'on voit près de la Tour de l'Horloge, à Venise. Elle apparut dans un carrosse doré, à travers un transparent, et le Temps apparut, lui aussi, avec sa faux, et la Religion sortit des nuages pour chanter un compliment à notre Révérende Mère Abbesse et à toute l'illustre maison des Morosini, — y compris Morosini le Peloponésien, d'immortelle mémoire. — Il y avait eu, en outre, une danse de Turcs très élégante et la scène la plus divertissante qu'on puisse imaginer, après la mort d'Holopherne, entre la soubrette de Judith et Arlequin, son valet.

Les marionnettes avaient l'air d'être vivantes, frappant le parquet de leurs pieds, se cassant en deux chaque fois qu'elles saluaient, gesticulant des bras et laissant tomber leur mâchoire inférieure avec un claquement, de la façon la plus naturelle, et chantant avec des voix extraordinaires, pareilles au son de musettes ou de guimbardes.

Il y avait nombreuse compagnie de nobles dames et cavaliers, de prélats, de moines, d'officiers, et Son Excellence le Provéditeur de la République et le Chef de la Police secrète, et des glaces et des sorbets et du chocolat. Et l'on dressa ensuite des tables à jeu pour toute cette noblesse, et l'on alluma au moins un millier de bougies dans les lustres de Murano qui sont habituellement réservés au « tombeau » du Jeudi Saint.

Et, quand tout fut fini, il y eut une rixe entre les porteurs

de la nièce du Patriarche et les bravi de Son Excellence le comte de Gradisca : un homme fut laissé pour mort, et, le lendemain, la police a donné la question à un savetier pour obtenir des informations et faire justice.

Nous autres sœurs, nous étions toutes derrière un grillage doré, et moi, comme la plus jeune, j'étais assise avec les novices, et je fus incapable de les astreindre à un maintien religieux et ne pus les empêcher de bombarder leurs frères et cousins avec des macarons. J'aurais dû m'amuser de tout cela, et je ne faisais que me reprocher sévèrement mon ingratitude envers la Providence et envers notre Mère Supérieure, qui m'avaient permis d'assister à une si noble et si délicieuse fête : je n'éprouvais, en effet, que de l'amertume et n'avais qu'un désir, mettre une cruche pleine d'eau en haut de la porte de la Sœur Sacristine pour l'inonder cruellement et l'effrayer, et lui faire pousser des cris d'orfraie quand elle rentrerait dans sa cellule... Car j'avais comploté (et cela n'était certainement pas un péché et je ne m'en confesserai pour rien au monde) de voler la clef de l'armoire, de prendre mon cher petit Enfant Jésus et de Le cacher dans un vase de carton où il y avait des roses artificielles, juste en face de la scène, afin qu'Il pût jouir de la représentation. Et la Sœur Sacristine avait fermé l'armoire à double tour après matines ! Elle avait compté les clefs et avait accroché le trousseau à sa ceinture en me jetant un regard de défi... Je la déteste et j'ai l'intime conviction qu'elle n'ira jamais en Paradis à cause de son arrogance et de sa méchanceté pour mon cher saint Bambino !

Jour de Sainte Praxède.

J'ai peur de me laisser entraîner à manquer de charité, à commettre le péché mortel de haine ; mais comment serait-il possible de ne pas haïr Sœur Sacristine et ses allures de coq en colère, alors qu'elle ne perd aucune occasion d'être méchante envers mon cher petit Enfant Jésus ?... N'est-ce pas Lui, après tout, le Roi du Ciel, et ne mérite-t-Il pas le respect même d'une noble Vénitienne ?... Voici comment les choses se sont passées.

Notre Mère Abbesse, craignant que les novices et les jeunes sœurs ne fussent devenues un peu mondaines à la suite de

cette représentation de marionnettes et pour avoir vu toutes ces dames et tous ces cavaliers, a ordonné que le couvent tout entier consacrerait quatre heures par jour, entre matines et vêpres, à de pieux ouvrages, favorables à des pensées religieuses et à des entretiens remplis de componction. Tous les reliquaires doivent être fourbis avec de la poudre à argenterie et toutes les saintes reliques doivent avoir leur ouate et leurs petits rubans renouvelés avant la Noël. — C'est un long et minutieux travail, car ces bouts d'os sont friables et si menus qu'ils peuvent se perdre sur la table à ouvrage parmi les tas d'ouate et les bobines de ruban. D'autre part, les sœurs les plus habiles dans les travaux à l'aiguille sont chargées de raccommoder les vêtements des diverses saintes images, en mettant de côté celles de leurs broderies et dentelles qui ont besoin de soigneuses réparations.

Toutes les madones ont été descendues, et leur garde-robe examinée. La Mère Abbesse a été très fâchée de trouver autant de mites ; de plus, les bas, souliers, mouchoirs de poche en dentelle étaient loin d'être au complet. Quelques-uns des hommes qui travaillent au jardin furent gravement suspectés et remis entre les mains du Saint Office. — Ma cousine Badoer, la plus indisciplinée des novices, prétend que la représentation des marionnettes continue ainsi dans la tête de la Mère Abbesse : je l'ai exhortée à des pensées plus pieuses, mais je ne pouvais m'empêcher, sotte petite pécheresse que je suis, de rire à ses paroles.

Naturellement, ma pensée, à moi, s'était élancée tout d'abord vers mon cher Grand Petit, prisonnier dans cette armoire humide qui sent le moisi, sans autre vêtement que cette ceinture rouge et or qui lui pique les flancs.

Sachant la Mère Abbesse bien disposée à mon égard, — tant à cause de ma boiterie que pour l'ancienneté de notre famille qui remonte aux commencements de la Sérénissime République et tire son origine du lars Porsenna, roi de Rome, — je me risquai à insinuer qu'il serait convenable de préparer au Bambino une petite robe de soie souple, avec une chemise de linon, pour l'époque de Son exposition, à Noël, parmi les courants d'air de la crèche. — Notre Mère Abbesse me regarda longuement, me sourit, et même elle me pinça la

joue, en disant : « Vraiment, notre Sœur Benvenuta Lorédan était faite pour être la bonne d'enfant du Ciel! » Mais, au même instant, juste comme elle allait m'accorder la permission, ne fallut-il pas que la Sœur Sacristine s'avisât d'entrer? — Oh! la haine est un péché mortel, mais je la hais, celle-là! — Aussitôt elle jeta un seau d'eau froide sur ma proposition : elle dit que temps et argent seraient mieux employés à rhabiller le squelette de saint Prosdoscime, — une relique des plus en vogue, avec de vrais diamants dans les orbites de ses yeux, — qu'il faudrait véritablement le mettre en état d'être exposé à la vénération des fidèles.

Elle ajouta que le Bambino n'avait jamais eu aucun vêtement, que la ceinture même était une concession à la pudeur et que jamais personne n'avait entendu dire qu'il eût besoin d'être habillé : un projet aussi saugrenu, s'il ne venait pas d'une sœur pour laquelle on priait à cause de son « innocence » notoire, pourrait bien suggérer de dangereuses hérésies.

Là-dessus, l'Abbesse se tourna vers moi, me menaçant de son doigt où brillait l'anneau, et me dit : « Fi! fi! sœur Benvenuta, le saint Bambino n'est pas votre cavalier servant, pour que vous désiriez ainsi le couvrir de velours et de dentelle d'or!... » Puis elle changea de propos et demanda combien de carpes grasses on avait apportées à la cuisine pour le dîner offert à Monseigneur le Grand Aumônier de Saint-Patrice.

5 août. — Notre-Dame des Neiges.

Mais mon très cher Bambino aura tout de même Son petit vêtement, il le faut, — et un plus moelleux, plus chaud et plus galant que tous ceux que la Sœur Sacristine pourra coller sur son squelette de saint Prosdoscime, avec ses diamants en place d'yeux!

J'ai été douloureusement assaillie par un amer désespoir, ces dernières semaines. J'avais corrompu la sœur converse pour qu'elle m'achetât de la soie, du fil d'or et du linon fin, et, chaque nuit, assise sur mon lit, dans ma petite cellule blanche, j'essayais de faire la robe de mon cher Petit Grand. Mais, chaque fois que je commence, il semblerait que les horribles yeux de Sœur Sacristine, son regard de coq en colère, sont braqués sur

moi : les ciseaux tremblent dans ma main; je coupe et taille au hasard à travers l'étoffe; le dos et le devant ne peuvent jamais, jamais s'accorder, et quant aux manches!... Alors j'ai emprunté une petite chemise d'un des enfants du jardinier, et j'ai taillé dessus. Peu importe l'inélégance de la forme! Mon Bambino le pardonnera, même si cela paraît plutôt fait pour un petit ours que pour lui : car cela sera tout recouvert de phylactères et de devises comme les robes des saints dans les vieilles peintures sur fond d'or de notre chapelle. Toutes proclameront la gloire du Bambino en vers et en symboles, — poissons, soleils et lunes, et pâquerettes, lapins qui gambadent et oiseaux qui picorent, — et chaque point en sera cousu avec un petit battement de mon cœur plein d'amour.

Jour de sainte Ursule.

O folle et vaine petite Sœur Benvenuta! comme ton orgueil est tombé!... Mes doigts, dans ces froides nuits d'automne sont transis. Mon aiguille entre dans l'étoffe tout de guingois et ressort là où je ne l'attendais pas : les points sont quelquefois longs comme des chalumeaux et quelquefois grimpent les uns sur les autres. Et le fil se noue, puis c'est l'aiguille qui se désenfile; et, courbée sur ma chandelle, je cire le fil, je l''applique au trou et je pousse; et voilà qu'il glisse le long de l'aiguille et ne veut plus avoir affaire avec elle. Et pourquoi les gens ont-ils jamais inventé les dés?... O Sainte Marthe, patronne de toutes les bonnes ménagères, pourquoi m'a-t-on appris à danser le menuet, à faire des révérences, à chanter des madrigaux sur l'épinette et à dire : « Oui, monsieur... » « Votre servante, madame... », et pourquoi ne m'a-t-on jamais, jamais appris à coudre?

Sainte Crescence, vierge et martyre.

Je ne mettrai pas ces pages dans le reliquaire d'argent de l'armoire de la sacristie : mon bien cher Petit les lira, mais seulement plus tard, quand Il aura Sa robe, de sorte qu'Il puisse Se réjouir de l'avoir et du prix que je l'aurai payée. — Oui, bien-aimé Bambino, un prix plus grand que les florins d'argent et les ducats d'or, les sequins et les doublons payés

jamais pour la soie et le satin, la dentelle et les broderies de n'importe quelle Madone ou Saint de toute la chrétienté...

Le seul prix digne d'être payé pour Lui plaire : le prix d'une âme, — ignorante et simple, à vrai dire, mais toute pleine, comme le grain de raisin est rempli de sa douceur et la rose de son parfum, toute pleine de pur amour et de dévouement.

Premier dimanche de l'Avent.

Il faut que cette marionnette ait été égarée après la représentation et elle sera restée là, oubliée dans un coin... Ou bien alors... N'y a-t-il pas des paroles toujours entendues, à n'importe quelque distance, et auxquelles le Malin répond presque avant qu'elles aient été prononcées?... Quoiqu'il en soit, je sentis tout à coup un souffle; il y eut un étrange petit bruit sur les dalles de ma cellule, un claquement, puis une série de petits coups secs comme lorsque la Mère Abbesse traverse les cloîtres appuyée sur sa canne de jonc : mon cœur bondit, puis s'arrêta et une sueur froide mouilla mon front. Et quand je me retournai sur mon prie-Dieu, il était là, dans la double lumière brillante et trouble de mon cierge et de la pleine lune.

Il semblait un peu plus grand, oui, aussi grand que moi; autrement, c'était bien le même. La même robe noire serrée autour de la taille par une écharpe bleu pâle; les mêmes jambes de cheval, droites et grêles, terminées en sabots d'ébène poli; la même barbe de capucin, et les longues oreilles et les petites cornes rouges, et juste la même physionomie roide, avec les yeux saillants, la bouche béante, l'air anxieux de comprendre ce dont il s'agit et de faire ce que l'on attend...

Il cassa presque son corps en deux pour me saluer, touchant le sol de sa main pareille à une fourchette, — l'autre sur sa poitrine; — il laissa tomber, d'une saccade hésitante, sa mâchoire inférieure, montrant une grande bouche ronde, où il y avait une langue, et se prépara à parler.

Je me souviens d'avoir noté le temps qui s'écoula entre le moment où s'abaissa la mâchoire et le commencement de son discours, et je pensais : « Moi, j'aurais arrangé ses yeux pour rouler de droite et de gauche... » Mais je ne saurais dire s'il avait sur lui des fils de fer et des ficelles.

Je riais ; mais, tout en riant, je sentais mon haleine se glacer, et mes cheveux coupés se dresser tout droits sous ma cornette. Cela me parut interminable jusqu'à ce qu'il se décidât à parler : mais, lorsqu'il le fit enfin, avec sa petite voix aigre de guimbarde, et qu'il m'appela par mon nom, je me sentis subitement soulagée, mon cœur s'apaisa et retrouva tout son calme. Il me demanda si je savais qui il était, et me montra du doigt une étiquette sur son épaule, où était écrit : « Belzébuth Satanas, prince des démons ». Il semblait d'intelligence plutôt lente et enclin aux développements et commentaires inutiles : mais il s'exprimait avec une civilité peu commune et il employait beaucoup de mots très longs, qu'il expliquait lui-même, au fur et à mesure.

D'abord il voulut savoir les mesures exactes, selon les nouveaux principes de coupe exposés dans l'*Encyclopédie des connaissances utiles aux dames* ; puis il s'enquit très minutieusement du saint qui, dans le tableau, portait le modèle de la robe à faire : était-ce le second ou le troisième dans le coin de droite, en comptant à partir du milieu ? J'avais pourtant bien dit qu'il avait des cheveux roux et des bottes vertes : il n'y avait pas pris garde... Après quoi il s'informa si le tableau était à gauche de l'autel ; j'avais pourtant bien répété qu'il représentait l'adoration des Mages... Ensuite il tâtonna longtemps pour trouver la place où je devais signer mon nom sur le parchemin : il était tourmenté de la peur que je ne fisse les premières lettres trop grosses et que je ne dusse trop resserrer la dernière syllabe... Enfin il s'excusa de m'avoir fait me piquer les doigts, comme si l'on ne s'était jamais piqué les doigts auparavant !... La chose faite, il me dit : « Ma chère demoiselle... », et il oublia le reste... Il referma sa mâchoire avec un bruit sec, se plia encore en deux, claqua des bras, et, comme il disparaissait, frappant le sol à petits coups de ses sabots, je sentis de nouveau une bouffée d'air froid.

Ce matin, Sœur Rosalba, entrant dans ma cellule, m'a demandé pourquoi j'avais laissé tomber du soufre dans ma chaufferette à mains, — si c'était pour chasser les mites...

Je ne me suis pas signée et n'ai pas prononcé la moindre formule d'exorcisme, parce que, voyez-vous, c'est moi qui l'avais appelé, et que c'était un marché à conclure.

Veille de Noel, 1740.

Pour la première fois, d'aussi loin que je puisse me rappeler, j'ai pensé à ma propre vie, en revivant des morceaux tout d'un coup, — comme la vieille sœur converse dit qu'elle a fait quand elle a failli se noyer dans la rivière Natisone. Et, puisque je n'ai pas écrit depuis si longtemps à mon cher Grand Petit (sans trop savoir pourquoi), je veux Lui raconter quelle sorte de petite fille j'étais et comment je suis arrivée à L'aimer plus que tout au monde.

Naturellement, j'avais été, dès le berceau, destinée à être nonne; d'abord, parce que notre famille possède un bénéfice dans ce noble couvent; puis, parce que j'étais la plus jeune des trois sœurs et un peu boiteuse. Nos parents étaient sages et vertueux et décidèrent qu'il en serait ainsi, tout comme ils avaient décidé qu'un de mes frères se marierait et perpétuerait notre nom illustre, et qu'un autre serait *Monsignor* et le troisième Chevalier de Malte.

Lorsqu'on nous emmenait à la grande villa située sur la Brenta, on me faisait coucher seule dans une vaste chambre toute tapissée d'estampes en couleurs qui représentaient des nonnes de divers ordres, avec une alcôve qui simulait la grotte d'un saint anachrrète, pleine de hiboux, de têtes de mort et d'admirables figures allégoriques en carton-pâte, au milieu de rochers en plâtre. Quand j'étais petite, cela m'effrayait parfois de voir ces pieuses figures dans le crépuscule du matin et de savoir que, derrière mon lit, il y avait une fenêtre, avec un rideau qu'on pouvait tirer, donnant sur l'intérieur de la chapelle où étaient enterrés mes ancêtres. Souvent je pleurais et sanglotais d'épouvante : mais les femmes de chambre disaient que cela m'inspirerait la vocation. Et, sans aucun doute, elles avaient raison, car j'étais une petite fille singulièrement mondaine, toute adonnée à jouer dans le jardin, à me rouler sur le gazon, à respirer les fleurs; et j'aimais à regarder les voiles des barques glisser devant la terrasse et les paons faire la roue et les pigeons roucouler. Je me plaisais aussi aux belles toilettes de ma mère, à son fard et à ses mouches, les matins où sa camérière introduisait deux ou trois d'entre nous chez elle. Elle se faisait friser et poudrer les cheveux, pendant qu'un petit page nègre lui présentait son chocolat; son cavalier servant

humait une prise, à côté de son miroir; les marchands et les juifs apportaient des broderies et des bijoux à acheter; — mais le singe perché sur son épaule m'effrayait par ses cris et ses coups de griffes.

Quand j'eus trois ou quatre ans, je fus consacrée à la Mère de Dieu, et l'on me mit une petite robe de nonne, noire et blanche, avec un rosaire et une cornette en rapport avec ma taille : — il y en avait une pour tous les jours, une autre pour les dimanches; il y en avait une neuve à l'Ascension et une autre à Noël, afin de faire honneur à notre illustre famille.

Cependant mes sœurs portaient toujours les vieilles robes de nuit de ma mère, recoupées à leur mesure avec des dentelles en loques, excepté lorsqu'elles devaient se montrer en société : alors on leur mettait de beaux corsages brodés et des jupes à paniers, des perles et des fleurs artificielles.

Je voyais mon père une fois par semaine, et j'avais grand' peur de lui parce qu'il était si noble et si juste! Et, quand il me recevait, il avait sur la tête un foulard roulé en turban, des lunettes en corne sur le nez, le menton bleu, et était habituellement occupé à faire de l'or avec un astrologue et à fourrer des diables dans ses cornues, — mais je ne suis pas sûre maintenant que cela fût bien vrai : car, lorsqu'il sortait dans sa gondole, il avait un domino noir et un demi-masque, comme tout le monde, et, lorsqu'il y avait gala dans notre palais, à Venise, il se tenait en haut de l'escalier en simarre de soie couleur de pivoine, avec une grande perruque blanche, et le sourire aux lèvres.

On m'apprit, en compagnie de mes sœurs, à danser, à toucher un peu de l'épinette et à parler français; je m'appris moi-même à lire, — au lieu d'épeler seulement, comme les autres, — parce que je voulais lire les belles légendes et les prières, au dos des images de saints que les Capucins de passage, et le prêtre qui disait la messe dans notre chapelle, avaient coutume de nous offrir, à nous enfants.

Et il y avait des collines bleues derrière les cimes des arbres, au delà de la Brenta; et puis, à Venise, de l'endroit où l'on séchait le linge, sur notre toit, il y avait une bande de mer scintillante, avec des voiles jaunes qui se mouvaient entre les tours et les coupoles.

J'étais donc une petite fille très heureuse et je remerciais le Ciel de m'avoir donné des parents si sages et si bons. Mais ce qui me rendait plus heureuse que tout, c'était le tableau qu'on voyait au-dessus de l'autel, dans notre chapelle.

Chaque fois que ma bonne voulait aller causer avec les gondoliers, — ce que notre intendante lui défendait, — elle avait pris l'habitude de m'amener dans la chapelle, de m'aider à grimper sur l'autel même, et de me laisser là pour des heures, sachant bien que je resterais tranquille et me passerais de dîner.

Ce tableau était le plus beau tableau du monde. Il était partagé par des colonnes, avec des guirlandes de fruits et de fleurs; au milieu, sur un fond d'or divisé en rayons variés, rouges et orangés, comme le soleil couchant, s'élevait le trône de la Madone. La Madone était une belle dame, mais pas aussi bellement habillée que ma mère: elle n'avait pas de fard sur le visage et ne montrait pas ses dents à travers un sourire. Sur les marches de son trône, il y avait de petits anges couronnés de fleurs, jouant du pipeau ou du luth: d'autres apportaient des fruits et des fleurs; il y avait aussi un petit bouvreuil avec des plumes rouges, comme ceux que mes frères prenaient à la glu... Et qui reposait sur les genoux de la Vierge, endormi profondément? Vous!... Vous, mon bien-aimé Grand Petit, tout menu et tout nu, avec Vos petits membres potelés, Votre petite bouche rose, humide encore d'une goutte de lait... La Vierge priait, penchée sur Vous; les anges Vous apportaient des pommes et vous chantaient des berceuses; le petit bouvreuil tenait une cerise dans son bec, prêt à Vous l'offrir dès qu'entre vos paupières décloses poindraient Vos yeux... Le Paradis entier attendait Votre réveil et Votre sourire, et j'étais là, perchée sur l'autel, attendant, moi aussi, jusqu'à ce qu'il fît si noir que je ne pouvais plus rien voir d'autre que la lueur de l'or dans l'ombre...

Je ne savais pas alors ce que j'attendais; je ne le savais pas non plus quand je fus novice au couvent, ni même après que j'eus pris le voile. Je ne savais pas ce que j'attendais, durant des années et des années, et toutefois l'attente me rendait aussi heureuse que les anges et que le petit oiseau. Je ne savais pas ce que j'attendais, jusqu'à ce terrible jour de la semaine dernière. Mais maintenant je le sais et je suis heu-

reuse, une fois de plus, dans mon attente. J'attends Votre réveil, mon cher Petit Grand : Vous Vous réveillerez tendant Vos mains vers moi, Vous monterez sur mes genoux et Vous poserez Votre petite bouche contre ma joue, et Vous remplirez mon embrassement et mon âme d'une indicible gloire.

Post-Scriptum, par Sœur Atalanta Badoer, du couvent de Sainte-Marie-du-Rosier, à Cividale, en Frioul.

15 mai 1785.

C'est moi qui ai sauvé de la destruction ce journal de ma cousine et chère sœur en Christ, Sœur Benvenuta Lorédan. Je l'avais guettée alors qu'elle mettait ses papiers dans le reliquaire d'argent en forme de bras, et je les ai ôtés de là et cachés dans ma cellule : autrement, ils seraient tombés entre les mains de la Sœur Sacristine.

Conformément à mon vœu d'obéissance, plus tard, j'en ai montré quelques feuillets à notre Mère Abbesse, qui, après y avoir jeté un coup d'œil, m'ordonna de les reprendre et de les détruire : ces papiers, disait-elle, prouvaient, comme elle l'avait toujours pensé, que Sœur Benvenuta Lorédan était une simple d'esprit, incapable de faire aucunement honneur à notre illustre couvent ni à la noble famille de Lorédan, quoiqu'on ne pût nier qu'elle fût morte, selon toute apparence, en odeur de sainteté. Mais, me sentant impuissante à partager l'opinion de notre Mère, bien que je ne fusse alors que novice, âgée de quinze ans, je gardai ces susdits papiers, assurée qu'un jour viendrait où ils serviraient à la gloire de Dieu et aussi à celle de ma bienheureuse cousine. Et, comme cette espérance s'est réalisée, et que la sainteté et les miracles de Sœur Benvenuta, même dans ce siècle d'impiété, ont rempli la ville de Cividale et le monde entier d'un pieux émerveillement, j'ai soigneusement réuni ces pages écrites de sa main et je désire, avant de la suivre moi-même dans une vie meilleure, ajouter quelques mots sur ce dont je fus témoin, il y a de cela quarante-cinq ans, au décès de Sœur Benvenuta Lorédan, l'an de grâce dix-sept cent quarante, la noble Giustina Morosini Valmarana étant Abbesse de notre couvent.

J'avais donc quinze ans, à cette époque, et j'étais dans ma première année de noviciat. Ma cousine avait cinq ans de plus que moi : elle était religieuse depuis quatre ans.

Malgré son illustre naissance et toutes ses vertus, elle était peu considérée au couvent : on la regardait comme une sotte, à peine plus qu'un enfant. Mais, parmi nous autres novices, prévalait une toute autre appréciation de sa personne, due à sa grande douceur et à sa tendre bonté envers nous, dans nos moments de nostalgie et de mélancolie juvénile ; à son enjouement aussi et à ses fantaisies, qui la faisaient vraiment ressembler à une enfant : elle aimait passionnément la musique et les contes de nourrices, et les fleurs et les bestioles, — au point d'apprivoiser des lézards et des souris.

Mais nous l'aimions particulièrement pour sa dévotion toute spéciale à l'Enfant Jésus, quoiqu'elle en parlât peu, persuadée elle-même qu'elle était une simple d'esprit et n'ayant pas le moindre soupçon de sa propre grâce et de sa sainteté.

Ma vocation tardait à se manifester et, tout juste âgée de quinze ans, j'étais souvent malheureuse à la pensée d'abandonner le monde, et bien solitaire avec le sentiment de ma révolte et de mon indignité. C'est alors que ma cousine, la Bienheureuse Benvenuta, me prenait et me consolait avec sa tendre bonté, et ses propos sur l'amour de Dieu ; et ses consolations étaient les seules que mon cœur rebelle pût endurer. Et une sorte de confiance s'établit ainsi entre nous : — de mon côté, du moins : car ma cousine ne parlait jamais d'elle-même et donnait de l'amitié plutôt qu'elle n'en recevait.

Les choses en étaient là, quand, la veille de Noël de l'an de grâce 1740, comme nous étions toutes descendues dans la salle du chapitre pour nous rendre à la Messe de Minuit, la Mère Abbesse, s'apercevant que Sœur Benvenuta Lorédan manquait parmi les sœurs, m'envoya, comme étant sa cousine et la plus jeune des novices, la chercher dans sa cellule : on craignait qu'un mal soudain ne l'eût surprise. En effet l'amaigrissement et la pâleur de cette sœur, depuis quelques semaines, défrayaient la conversation du couvent. Ses yeux avaient pris une expression étrange. Et, là-dessus, l'on supposait (et notre Abbesse lui avait même adressé des remontrances) qu'elle s'était soumise à quelque pénitence spéciale, bien qu'elle s'obstinât à le nier.

Donc, tandis que tout le couvent, la Mère Abbesse en tête, *in pontificalibus* (car elle était mitrée et princesse de l'Empire), se rendait en procession solennelle dans la chapelle toute illuminée, je courus en haut, à la cellule de Sœur Benvenuta Lorédan. Cette cellule se trouvait au bout d'un long corridor, et, comme j'approchais, je remarquai une coulée de très brillante lumière qui venait de dessous la porte. Il me semblait aussi entendre des voix et des bruits qui me remplirent d'étonnement. Je m'arrêtai, je frappai à la porte et appelai Sœur Benvenuta, sans obtenir aucune réponse. Pourtant il n'y avait pas à s'y méprendre : ces murmures étaient pareils à ceux avec lesquels les mères et les nourrices bercent les petits enfants, mêlant à leurs chansons leurs exclamations de tendresse et leurs baisers. Je songeai que notre Mère Abbesse qualifiait toujours Sœur Benvenuta d'innocente, un peu folle ; toutefois ces sons n'éveillaient en moi aucun sentiment de dérision ou de mépris, mais, au contraire, me remplissaient d'une sorte de vénération attendrie, comme je n'en avais jamais ressentie, et je ne trouve aucun mot pour la décrire : j'aurais voulu me prosterner devant cette porte qui répandait la lumière par chacune de ses fentes, comme devant un saint mystère. Cependant, me rappelant ce que je venais faire là, je frappai encore, mais en vain. Alors, très doucement, je soulevai le loquet et j'ouvris : je tombai aussitôt à genoux, incapable de bouger ou même de prononcer une seule parole, éblouie par le glorieux miracle dont jouissaient mes pauvres yeux de pécheresse.

La cellule ruisselait d'une lumière plus éclatante que celle de centaines de cierges : au milieu, centre elle-même de cette source radieuse, Sœur Benvenuta était assise, et, sur ses genoux, debout, Se tenait l'Enfant Jésus en personne. Il avait un de Ses petits pieds nu posé sur chacun des genoux et cherchait à hausser tout Son petit corps, également nu, pour atteindre le visage de la sœur, et tâchait de lui jeter Ses petits bras autour du cou et d'élever Sa petite bouche vers la sienne.

La Bienheureuse Sœur Benvenuta l'étreignait le plus doucement du monde, comme si elle eût craint de briser Ses membres délicats ; ils s'embrassaient en proférant des sons qui n'appartenaient pas au langage humain, mais pareils au rou-

coulement des colombes, et qui débordaient d'un sens divin. Lorsque je vis ce spectacle et que j'entendis ces sons, mes genoux, à moi, défaillirent, je m'affaissai silencieusement sur le sol, mes yeux aveuglés par cette gloire, mes lèvres incapables de prononcer une prière : il semblait que le temps se fût arrêté.

Puis, soudain, je sentis que l'on me touchait l'épaule et que l'on me faisait lever : je compris que la Mère Abbesse avait envoyé d'autres sœurs s'enquérir de Sœur Benvenuta et de moi-même.

La grande lumière s'était évanouie, et la cellule était éclairée seulement par une chandelle posée sur le prie-Dieu ; mais il nous parut, à moi et aux sœurs que j'interrogeai, il nous parut qu'un faible rayonnement persistait dans l'air, en même temps que des sons étranges, des sons lointains de luths et de violes d'amour, et qu'un merveilleux parfum comme de roses de Damas et de grands lis blancs épanouis au soleil. Sœur Benvenuta était assise comme je l'avais vue, tenant et pressant contre elle la statue de cire de l'Enfant Jésus que l'on gardait d'habitude à la sacristie ; un magnifique vêtement tissé de fils d'or et d'argent avait glissé à ses pieds et gisait là. Et la bouche et les yeux de Sœur Benvenuta demeuraient ouverts, en extase. Et elle était morte, déjà raide et froide comme la pierre.

Ce que personne ne put comprendre, c'est que, près de la fenêtre de la cellule, par terre, gisait une des marionnettes de la représentation qui avait eu lieu dans notre couvent, quelques mois auparavant : une figure barbue et cornue avec des sabots en guise de pieds, étiquetée « Belzébuth-Satanas ». Ses fils de fer étaient tout tordus, sa mâchoire articulée était broyée en miettes, et ses vêtements étaient roussis par le feu.

Fin du Post-Scriptum par sœur Atalanta Badoer, en ce temps-là novice au couvent de Sainte-Marie-du-Rosier, cousine de la Bienheureuse Benvenuta Larédan.

VERNON LEE

(Traduit de l'anglais par M. BRANDON.)

BONAPARTE ET MOREAU

Decaen (Charles-Mathieu-Isidore), né à Caen en 1769, s'engage en 1792 au 4e bataillon de Volontaires du Calvados. Élu sergent-major, il prend part au siège de Mayence, où il sert et se distingue sous les ordres de Kléber. Après la capitulation de cette place, il est employé en Vendée en qualité d'adjudant général. En l'an IV, il conduit une des trois attaques au passage du Rhin qu'exécute l'armée de Moreau; promu général de brigade à vingt-sept ans, il est à l'arrière-garde au cours de la fameuse retraite à travers la Forêt-Noire. En l'an VII, il est employé à l'armée du Danube sous les ordres de Jourdan. La mémorable campagne de 1800 consacre définitivement sa réputation. Nommé divisionnaire à trente et un ans, Decaen occupe la Bavière, prend une part des plus brillantes à la victoire de Hohenlinden et à la poursuite de l'armée autrichienne. Après la paix de Lunéville, il revient en France. Les pages que nous publions ici se rapportent à la période qui suit son retour. Elles ont été extraites de ses mémoires, écrits vers 1824, conservés à la Bibliothèque de Caen, et qui vont être incessamment publiés. Nommé, en 1802, capitaine-général des établissements français dans l'Inde, Decaen séjourne à l'île de France jusqu'en 1811, commande en chef, de 1811 à 1813, l'armée de Catalogne, puis les troupes de Hollande. Poursuivi sous la seconde Restauration pour son attachement à Napoléon, il mourut en 1832, laissant le souvenir d'un homme de guerre extrêmement habile et énergique, d'un administrateur éminent et, surtout, d'un grand et noble caractère.

LIEUTENANT-COLONEL E. PICARD

LIEUTENANT PAULIER

A mon arrivée de Strasbourg, en prairial an IX (mai-juin 1801), je demandai au général Dessolle, chef de l'état-major de l'armée du Rhin, qui était alors parfaitement avec le Premier Consul, de vouloir bien me présenter à ce grand général, que je ne connaissais encore que par sa haute réputation.

Nous allâmes à la Malmaison. J'exprimai au général Bonaparte tout le plaisir que j'éprouvais de le voir et de le connaître; et que, depuis bien longtemps, je désirais jouir de cette satisfaction. Il me dit, avec beaucoup d'amabilité : « Il y a longtemps que je vous connais, moi! » Et de suite, il me demanda de lui donner une explication sur le mouvement d'une des divisions autrichiennes, à la bataille de Hohenlinden, contre laquelle j'avais encore combattu à la fin de la journée, parce qu'il n'avait pas conçu le mouvement de cette division et quel avait été son but. Je dis : « Si j'avais une carte il me serait plus facile de vous le faire juger. — Non, cela n'est pas nécessaire. » Alors, je lui demandai de commencer mon récit par l'énoncé de quelques antécédents. Je pensai à cela, parce que j'avais appris qu'il avait été dit qu'on devait plus au hasard qu'aux combinaisons la grande victoire de Hohenlinden et j'étais bien aise, puisque l'occasion s'en présentait, d'exposer que le gain de cette bataille décisive était dû aux talents militaires et à la sagacité du général Moreau, ainsi qu'aux dispositions qu'il avait ordonnées, et exécutées par son armée, avec la plus grande précision de la part de ses généraux et avec la plus haute valeur par les autres officiers et par les soldats...

Suit le récit de la bataille.

...Le Premier Consul me témoigna qu'il était satisfait de mon explication.

Ayant appris l'arrivée du général Moreau à Paris, mais qu'il était parti de suite pour Orsay, château dont sa belle-mère avait fait, depuis peu de temps, l'acquisition, je m'empressai d'aller le saluer. Il me demanda si j'avais vu le Premier Consul. « Oui, et il m'a fort bien reçu. — Il aurait été bien difficile. » Ce fut tout ce qu'il me dit à ce sujet.

Peu de jours après cette visite, étant allé voir le général Dessolle, je lui demandai si le général Moreau avait été voir Bonaparte. D'après sa réponse affirmative, je lui exprimai que

j'aurais bien voulu être présent à l'entrevue. Il me dit qu'il l'avait accompagné, qu'on avait eu un abord assez froid, que, néanmoins, cela s'était bien passé.

Je me plaisais donc à penser que les nuages de mauvaise humeur qui s'étaient élevés entre ces deux généraux qui venaient de conquérir la paix étaient totalement dissipés. Mais les intrigues, les jalousies et les indiscrétions de quelques personnes firent non seulement renaître leur mécontentement mutuel, mais encore elles le changèrent en une haine réciproque dont les effets furent, dans la suite, si funestes au général Moreau, et portèrent, je crois, préjudice aux destinées et aux intérêts de la France.

Ce général, qui avait pris la résolution de ne pas aller le dimanche aux Tuileries comme tous les autres officiers généraux, sénateurs, etc., et qui, je crois, ne retourna plus voir Bonaparte, accepta un dîner qui lui fut offert par les Bretons alors à Paris. Je fus invité à ce dîner. Je comptais assister à une joyeuse fête de famille. Mais je fus tellement désappointé en voyant la manière embarrassée du héros de cette fête ainsi que celle des convives, enfin de tout ce qui s'y passa, que je dis à quelqu'un qui m'en demanda des nouvelles que je n'y avais vu de chaleur et de vivacité que dans le feu d'artifice tiré par Ruggieri.

L'étonnante et si peu politique conduite du général Moreau ne laissait pas d'embarrasser les officiers qui avaient servi sous ses ordres. J'étais, certes, de ce nombre. Mais le bon accueil que m'avait fait le Premier Consul lorsque je lui avais été présenté et ensuite, quand j'étais allé le voir, soit à la Malmaison, soit aux Tuileries, me faisait repousser les insinuations défavorables à son égard, surtout lorsqu'on me disait qu'il était plus qu'indifférent pour les officiers généraux de l'armée du Rhin, que je devais en juger par ce qui avait lieu à l'égard de Moreau, que c'était ceux qui avaient servi en Italie qui avaient et qui auraient toutes les faveurs.

Comme je ne trouvais rien d'extraordinaire que Bonaparte se fût entouré des généraux, ses compagnons d'armes en Italie, dont il avait apprécié le caractère, la capacité, le dévouement à sa personne, je ne voyais qu'une pomme de discorde dans ces insinuations. Je faisais des vœux pour qu'une prompte et

parfaite réconciliation pût bientôt s'opérer, principalement dans l'intérêt de la chose publique, ainsi que pour dégager les officiers de l'armée du Rhin de la position équivoque dans laquelle la façon d'agir du général Moreau les avait placés entre lui et le chef du Gouvernement. Mais je vis avec peine que ce général se laissait trop facilement influencer par son épouse et sa belle-mère, ainsi que par quelques autres personnes qui avaient su prendre un trop grand ascendant sur lui, et qu'il persistait dans sa résolution de se tenir à l'écart.

Avec cela, au lieu de se borner à ne recevoir à la campagne que quelques amis, il y avait, surtout le dimanche, un assez grand nombre de personnes qui allaient lui rendre visite, les unes, pour avoir seulement le plaisir de le voir, d'autres, par curiosité de savoir ce qui s'y passait, enfin les mécontents de l'époque, car il y en a sous tous les gouvernements et, bien certainement, le lendemain, le Premier Consul était informé de ce qui avait été dit à son sujet ainsi que des critiques exercées sur son administration, etc..., etc...

A cet égard, le général Moreau n'étant pas très réservé, ce qui excitait le dire des mécontents ou de ceux qui voulaient le flatter; tout cela devait, naturellement, déplaire à Bonaparte.

Dans le public, on se demandait quelles pouvaient être les causes de mésintelligence entre deux hommes qui s'étaient si bien entendus pour faire triompher les armées de la République. Les uns répondaient : « Il faut l'attribuer à une mutuelle jalousie » ; d'autres disaient que Moreau avait à se plaindre des procédés du Premier Consul tant envers lui qu'à l'égard de son épouse : [celle-ci] étant allée un jour à la Malmaison pendant que son mari était encore à l'armée, continuant ses opérations à la suite de la bataille de Hohenlinden, [Bonaparte] n'avait pas même daigné lui en demander des nouvelles; et qu'une autre fois, s'étant présentée avec sa belle-mère pour faire une visite à madame Bonaparte, on n'avait pas voulu les recevoir.

J'ai entendu le général Moreau, étant encore à l'armée, se plaindre avec amertume du premier de ces griefs. Quant au second, il est positif que madame Moreau et sa belle-mère s'étant présentées à la Malmaison pour voir madame Bonaparte, n'ayant pas été admises sur-le-champ et s'en trouvant formalisées, elles s'en retournèrent, après avoir chargé de dire

que la femme du général Moreau n'était pas faite pour attendre. Il est également certain que madame Bonaparte était alors dans le bain et qu'elle s'était même empressée d'en sortir quand on lui annonça ces deux orgueilleuses qui n'eurent pas la patience d'attendre qu'elle fût habillée pour les recevoir.

Ce sont cependant à des choses d'aussi peu d'importance que l'on doit attribuer les premières causes de rupture des liens d'union politique qui s'étaient formés entre Bonaparte et Moreau, à l'époque du 18 brumaire, et dont il résulta des propos et des expressions de mépris rapportées aux uns et aux autres par des gens trop officieux.

Le Premier Consul venant exactement tous les dimanches aux Tuileries pour la parade et pour y donner audience, j'y allais assez régulièrement et, chaque fois, Savary ou Rapp, ses aides de camp, que je connaissais depuis longtemps et qui savaient que le général Moreau m'avait toujours témoigné de l'amitié, venaient me demander des nouvelles de sa santé ou s'il était à Paris. Je leur répondais d'abord selon ce que j'avais appris. Mais, ensuite, croyant qu'il y avait affectation de leur part et surtout d'ajouter à leurs demandes pourquoi on ne le voyait pas aux Tuileries, je leur dis que je l'ignorais et que, pour le savoir positivement, ils devaient aller le lui demander.

Ces questions me déterminèrent d'aller à Orsay avec l'intention d'en faire part au général Moreau. Me trouvant, après le dîner, un moment seul avec lui, je lui dis : « Des aides de camp du Premier Consul m'ont demandé plusieurs fois des nouvelles de votre santé, et si vous étiez à Paris. Mais comme ils ont ajouté pourquoi l'on ne vous voyait point aux Tuileries, je leur ai répondu que pour le savoir ils n'avaient qu'à vous en faire la demande. Néanmoins, s'il vous plaisait de me dire quelque chose à ce sujet, je vous assure que je le leur transmettrais exactement. — *Je suis trop vieux pour me courber.* » Et le sentiment que j'en éprouvai me fit répliquer à l'instant : « Qui s'est courbé le premier? N'avez-vous pas reçu une paire de pistolets l'année dernière? N'êtes-vous pas un des principaux coopérateurs du 18 brumaire? Quoi! Parce que nous nous rapprochons du chef du gouvernement qui nous fait bon accueil, vous prétendez que nous fléchissons le genou? Qui, plus que vous, a contribué à l'élévation de Bonaparte et à con-

solider le gouvernement? Ne me dîtes-vous pas, l'année dernière, à Nymphenburg, à votre retour de Paris, lorsque je vous demandai comment le gouvernement marchait, que cela allait très bien, et qu'il n'y avait que Bonaparte capable de tirer la France de sa position difficile?.... Quelles sont donc les causes de votre changement d'opinion? »

Le général Moreau se borna à me répondre que Bonaparte était fort mal entouré — il se servait même d'expressions méprisantes — et que les choses n'allaient pas comme elles devaient aller. Je lui répliquai : « Mais ce ne sera pas en vous tenant à l'écart et seulement en critiquant ce qui se fait que vous pourrez espérer qu'il sera remédié au mal dont vous vous plaignez. J'ignore si vous avez fait quelques conditions avec Bonaparte, avant de l'aider à *monter sur le trône*; mais, dans tous les cas, il me semble qu'il vous convient plus qu'à qui que ce soit de faire des représentations. Ce n'est donc qu'en vous rapprochant du gouvernement, et en lui faisant vos observations qu'il pourra agir selon vos vues, et qu'il pourra être employé d'autres hommes que ceux que vous jugez incapables. »

Il ne fut rien dit de plus parce que plusieurs personnes s'approchèrent de nous. C'était l'heure de monter en voiture pour retourner à Paris où je rentrai, peu satisfait des singulières objections du général Moreau.

Ayant été invité de dîner aux Tuileries le jour anniversaire du 14 juillet, je me trouvai placé auprès de l'abbé Sieyès. Il me fit l'observation que, s'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette réunion, où nombre de personnes devaient être étonnées de se trouver ensemble, c'était de ne pas y voir le général Moreau et d'y apercevoir l'abbé Bernier. Et il ajouta : « Savez-vous la cause de l'absence du général? — C'est probablement, lui dis-je, parce que, depuis son retour de l'armée, il n'a pas voulu se présenter ici comme tout le monde. J'ignore les vraies causes de cette résolution de sa part. Et on ne l'aura pas invité. Mais vous me surprenez beaucoup en me disant que nous dînons avec l'abbé Bernier, l'un des principaux instigateurs et auteurs de la funeste guerre de la Vendée, qui a prêché et fanatisé le peuple de ce malheureux pays, qui a été le chef d'état-major de Stofflet, enfin qui a fait com-

mettre toutes sortes d'horreurs sur les Républicains. — Vous l'auriez fait sans doute fusiller si vous aviez pu le prendre », me dit Sieyès. Lui ayant répondu affirmativement et que j'aurais certainement éprouvé le même sort si je fusse tombé au pouvoir de cet abbé : « Eh bien! me dit Sieyès, voilà les révolutions : aujourd'hui vous dînez tous les deux à la même table. »

Plus la fausse politique du général Moreau et la maligne influence qu'on exerçait sur lui le faisaient persister dans son opposition, plus le Premier Consul témoignait de bienveillance aux généraux de l'armée du Rhin, et principalement à ceux qui s'étaient distingués pendant la dernière campagne. Comme chef du gouvernement, il était certes de son intérêt de les rallier à lui et de dissiper les préventions de préférence qu'on lui avait supposées pour ceux de l'armée d'Italie, et c'est, sans doute, à cause de cela qu'il faisait un très bon accueil aux premiers, et qu'il avait pour eux beaucoup de prévenances, soit lors des visites particulières qu'on allait lui faire à la Malmaison, soit aux Tuileries les jours de parade. Enfin, lorsqu'il nomma des inspecteurs d'infanterie et de cavalerie, la majeure partie de ces inspections fut donnée à des généraux de l'armée du Rhin.

Je pensais que Bonaparte était bien contrarié de l'éloignement de Moreau. Je présumais qu'il désirait une réconciliation, car j'observais que, quand il apercevait le frère de ce dernier, alors tribun, il s'en approchait toujours pour causer avec lui.

Pour ce qui me concerne, je dirai, entre autres choses, qu'ayant fait la demande d'une place de conseiller à la cour d'appel de Caen pour un de mes meilleurs amis (Mr Lasseret, avocat, chez lequel j'étudiais au moment de mon départ pour l'armée en 1792, lorsque la Patrie fut déclarée en danger), cette nomination m'avait été accordée sur-le-champ[1], et que des demandes d'emploi que j'avais faites pour plusieurs autres personnes, cependant avec discrétion, furent également bien accueillies.

1. « ... Je désirerais déférer à la demande du général Decaen, qui est un officier d'un grand mérite (*Correspondance de Napoléon*, n° 5596).



Le Premier Consul avait l'habitude, après les dîners, aux Tuileries, d'aller causer avec l'un ou l'autre; et, un jour que je me trouvais auprès du général Gudin, il s'approcha de nous et nous demanda comment nous nous portions, si nous étions satisfaits. Après notre affirmation, le général Gudin lui ayant exprimé combien il était agréable aux officiers généraux de recevoir des témoignages de considération, Bonaparte nous dit : « J'espère bien que cette considération s'accroîtra de plus en plus. Mais nous avons encore deux choses qui nous embarrassent, les prêtres et les émigrés. Quant aux émigrés. s'ils ne se conduisent pas bien, nous les f... à la porte. Les prêtres, quoique je n'y tienne pas beaucoup, nous tâcherons de les faire vivre, parce qu'un grand nombre a servi la cause de la Révolution. Dans ce moment, je fais négocier avec Rome. » Ensuite, il dit : « N'est-ce pas une chose monstrueuse que, depuis tant de siècles, la France soit dépendante de Rome, et qu'elle le soit aussi des consistoires d'Allemagne? Il y a encore des archevêques et des évêques qui prétendent à des droits spirituels : mais je les mettrai aux prises avec le pape. »

Ayant, un jour, accompagné le général Oudinot qui voulait demander à Bonaparte l'inspection de la Gendarmerie, et n'ayant pu, à notre arrivée à la Malmaison, lui être présentés, nous fûmes fort surpris, en rentrant à Paris, d'être atteints, dans les Champs-Élysées, par un courrier qui nous apportait l'invitation de retourner pour dîner avec le Premier Consul.

En me promenant avec lui, après le dîner, il me demanda où j'en étais pour ma fortune. Je lui répondis : « Mon général, j'ai mon épée pour le service de ma patrie. — C'est bien! Mais que voulez-vous faire? — Ce qu'il vous plaira. Mais comme je suis un des moins anciens généraux de division, il faudra probablement que je reste dans mes foyers. — Vous voudriez bien faire la guerre? — Certainement. mais on ne la fait plus. »

Enhardi par ces marques d'intérêt, je lui dis : « Comme j'espère que nos possessions dans l'Inde nous seront rendues, si vous faites aussi la paix avec l'Angleterre, je voudrais bien

être trouvé digne de votre confiance. — Est-ce que vous avez été dans ce pays-là? — Non pas, mais je suis jeune et, désirant faire quelque chose d'utile, je voudrais bien remplir cette mission qui, je crois, ne sera pas briguée par beaucoup de personnes, attendu la distance entre la France et cette partie du monde. Et, s'il faut y passer dix années de ma vie pour attendre l'occasion favorable d'agir contre les Anglais, que je déteste à cause de tout le mal qu'ils ont fait à notre patrie, j'y suis, dès ce moment, déterminé avec la plus grande résignation. » Il me répondit que ce que je désirais pourrait bien m'être accordé. Je pris congé de lui, bien satisfait de tant de bienveillance.

Cette idée d'aller dans l'Inde m'avait été suggérée par la lecture des mémoires de La Bourdonnaye et de Dupleix, et par ce que j'avais entendu dire, dans ma jeunesse, des combats du bailli de Suffren ; et je fus peut-être plus déterminé à en faire la demande parce que, la signature des préliminaires de paix avec l'Angleterre étant connue depuis quelques jours, on s'occupait déjà de la reprise de possession de nos colonies, et que je ne me souciais pas d'aller à Saint-Domingue avec le général Leclerc, que l'on fut aussi surpris de voir nommer pour commander cette expédition que l'on avait été étonné quand on avait appris sa nomination au commandement du corps d'armée qui avait été dirigé sur le Portugal, après la paix de Lunéville, parce qu'il y avait certainement un grand nombre de généraux qui devaient, sous tous les rapports, avoir la préférence. Mais il était le beau-frère du Premier Consul, et c'est à cette considération et peut-être plus encore aux sollicitations de sa femme, devenue depuis princesse Borghèse, qu'il devait ces faveurs.

Je connaissais cet officier général, qui avait commandé une division à l'armée du Rhin jusqu'à l'armistice, après la bataille de Marengo. Il ne s'était non seulement pas distingué dans cette campagne, mais encore le général Moreau en faisait fort peu de cas. J'ai même entendu dire à ce général que Madame Leclerc, avec laquelle il était très bien, l'ayant prié de demander au Premier Consul que son mari fût employé à l'armée du Rhin, Bonaparte lui avait répondu : « Que voulez-vous en faire? Il n'est propre à rien » ; que, Madame Leclerc ayant pressé

de nouveau le général Moreau de renouveler sa demande dans l'espérance que, servant sous ses ordres, son mari aurait l'occasion de faire revenir des fâcheuses préventions que Bonaparte, qui n'avait pas voulu l'emmener en Égypte, avait contre lui, puisqu'à son retour il lui avait demandé qui l'avait fait général de division, enfin Bonaparte avait cédé aux nouvelles instances du général Moreau, en lui disant : « Puisque vous voulez Leclerc, vous l'aurez. »

Le général Moreau était rentré à Paris, et j'allais assez souvent le voir. Quelques jours avant l'anniversaire de la mémorable bataille de Hohenlinden, 12 frimaire (3 décembre), il me dit qu'il se proposait de le célébrer, en réunissant à dîner tous les officiers généraux alors à Paris qui étaient à cette bataille, et qu'il n'en inviterait point d'autres. J'acceptai de tout cœur son invitation.

En causant avec lui avant de nous mettre à table, je lui rappelai qu'il m'avait dit que notre réunion ne devait être composée que de Hohenlindeux. — « Mais, il n'y en a pas d'autres excepté mon frère le tribun. — Ce n'est pas la présence de votre frère qui me fait faire cette remarque; c'est celle du ministre de la guerre Berthier. — Ah! Je l'ai invité pour que l'on ne dise pas que nous faisons des conspirations. » Fort étonné de cette répartie, je lui dis : « Comment, mon général, pouvez-vous avoir une telle pensée? Je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux vous rapprocher du gouvernement. — Mais je n'ai rien à lui demander. — Vous êtes heureux! Mais, si ce n'est pas pour vous, vous devriez du moins le faire dans l'intérêt de la Patrie que vous avez toujours si bien servie, ainsi que pour l'avantage de tant d'officiers qui ont été sous vos ordres, et qui ne peuvent pas, comme vous, se passer d'être employés par le gouvernement. D'ailleurs, il en est un grand nombre dont vous connaissez la modestie et qui attendent que vous fassiez valoir leurs services distingués et leur désintéressement. — Mes recommandations leur seraient plus nuisibles que favorables. — Je sais que c'est la réponse que vous avez faite à plusieurs qui vous ont demandé d'apostiller leurs mémoires : ils vous sont attachés, et vous les forcerez de s'éloigner de vous et à s'adresser directement au Premier Consul. — C'est ce qu'ils ont à faire de mieux, car je ne puis rien. —

Pardonnez-moi ; je crois que vous pourriez beaucoup si vous le vouliez, et je souhaite de tout mon cœur que tous ceux qui vous parlent le fassent avec autant de franchise que moi. »

J'avais été nommé un des douze inspecteurs généraux d'Infanterie. Je devais faire mon inspection dans la 8e division et en Corse. Mais, sur la demande que je fis au Ministre de faire mettre un bâtiment à ma disposition pour passer dans cette île, ma mission fut bornée à la 8e division militaire.

L'objet le plus essentiel de cette inspection était de congédier un huitième des soldats de l'armée par réforme, retraite et congés absolus. Ce fut pour ce motif et celui de mettre l'armée sur le pied de paix que cette inspection générale se passa pendant l'hiver.

Je partis de Paris à la fin de décembre 1801 pour me rendre à Lyon où j'arrivai le même jour que le Premier Consul qui y venait pour présider la Consulta italienne, qui le nomma président de la République Cisalpine. Les Lyonnais lui exprimèrent toute leur joie de le voir au milieu d'eux. Je fus le saluer et lui demander ses ordres. Ensuite, je quittai Lyon pour aller à Marseille commencer mon inspection.

A l'auberge de la poste de ...[1], où je m'étais arrêté, j'appris de la maîtresse de cet auberge que, peu de jours auparavant, les restes du pape Pie VI, décédé à Valence, transportés incognito à Marseille pour y être embarqués et conduits à Civita-Vecchia et, de là, à Rome, avaient été déposés sous la remise de cet auberge, et que les officiers municipaux de l'endroit, ayant appris fort tard que ces dépouilles mortelles étaient ainsi reléguées comme une voiture de bagages, avaient délibéré à ce sujet ; qu'ensuite ils étaient venus offrir aux conducteurs leur église, lieu beaucoup plus convenable pour ce précieux dépôt ; mais que ceux-ci, de fort mauvaise humeur qu'on les eût réveillés pour cette proposition, avaient répondu que le pape était très bien où il était pour y passer la nuit...

Après avoir parcouru la Provence, pendant plusieurs mois, je fis mon retour à Paris, au mois de floréal.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai à la Malmaison pour voir le Premier Consul. Il m'invita à déjeuner avec lui dans

1. Le manuscrit ne donne pas le nom.

son cabinet. Après mes réponses à ses questions sur mon inspection et lui avoir parlé de mon altercation avec le commandant de la Marine à Toulon, dont messieurs les ministres ne lui avaient rien dit, il me demanda si je pensais toujours à l'Inde; et, sur ma réponse affirmative, il me dit : « Eh bien! Vous irez. — En quelle qualité? — Mais, capitaine-général. Allez voir le ministre de la Marine. Dites-lui qu'il vous communique tous les documents relatifs à cette expédition. »

En rentrant à Paris, je fus souhaiter le bonjour au général Moreau qui, comme à son ordinaire, me fit un très bon accueil. Il y avait deux personnes avec lui. La conversation, interrompue à mon arrivée, reprit son cours. J'ignorais que, pendant mon absence de quatre mois de la capitale, l'inimitié ou plutôt la haine entre ce général et le Premier Consul s'était de plus en plus invétérée. Mais, entendant traiter celui-ci sans ménagement, je pensai qu'il me convenait, dans ma position, de ne pas y être indifférent. Alors je dis que je venais de déjeuner avec lui et qu'il m'avait annoncé que je serais capitaine général à Pondichéry. « Oh! En voilà encore un d'exilé, » dit le général Moreau. — « Non pas, mon général; car avant d'être nommé inspecteur, j'avais témoigné à Bonaparte le désir d'aller aux Indes, lorsqu'un jour il me demanda ce que je voulais faire; et j'ai été fort surpris, ce matin, quand il m'a donné cette marque de son souvenir et de sa bienveillance. » Ce que je venais de dire, et que la loyauté m'avait fait exprimer dans cette circonstance, n'étonna point le général Moreau qui connaissait ma franchise et qui se ressouvenait sans doute des observations que je m'étais précédemment permis de lui faire au sujet de la fâcheuse résolution qu'il avait prise de se tenir éloigné du chef du gouvernement.

Dans la soirée de ce même jour, j'allai au ministère de la Marine. Dès que j'eus salué le ministre Decrès, il m'engagea à passer dans une pièce voisine du salon où il recevait. Alors, sans préambule, son coude appuyé sur la cheminée, et d'un ton fort dégagé, il m'adressa cette interpellation : « C'est vous qui êtes allé à Toulon? » Je lui répondis, en le regardant de manière à lui faire sentir son impertinence : « Oui, c'est moi qui suis allé à Toulon! » — Avec un ton moins brusque :

« Vous n'étiez pas en uniforme quand vous vous êtes présenté pour entrer dans l'arsenal? — J'étais en uniforme. — On m'a cependant écrit le contraire. — Je n'ai pas pour habitude de mentir, et j'ai trouvé fort extraordinaire que vous et le ministre de la Guerre vous vous soyez permis de décider dans cette affaire que j'avais demandé de soumettre au Premier Consul, auquel je m'en suis plaint ce matin, et auquel j'ai dit que le poste à la porte de l'arsenal s'étant permis de vouloir m'en refuser l'entrée, j'avais passé outre. Mais ce n'est pas pour cela que je suis venu : c'est pour vous prévenir que le Premier Consul m'a dit de vous demander communication des documents concernant Pondichéry et autres établissements dans l'Inde, où je dois aller capitaine-général. »

Le ministre, quoiqu'il me parût fort surpris de cet avis, croyant sans doute que je ne m'en apercevais pas, me dit avec un ton de suffisance : « Le courrier Moustache ne m'a pas encore apporté d'ordre à ce sujet (Ce courrier portait ordinairement les dépêches de Bonaparte aux ministres). — Eh bien! j'attendrai que vous ayez vu le courrier Moustache; et afin que vous puissiez m'en informer, je vais remettre mon adresse chez votre concierge. » En disant ces dernières paroles, je lui tournai le dos.

Dès le lendemain matin, j'allai à la Malmaison faire part au Premier Consul qu'il fallait que le courrier Moustache apportât un ordre au ministre de la Marine pour que je puisse avoir de lui les documents sur l'Inde. Et dans la soirée de ce jour, je reçus une invitation de me rendre au ministère le lendemain à 9 heures du matin. J'ignore si le courrier Moustache avait apporté au ministre Decrès une leçon de civilité ou bien si elle lui avait été donnée verbalement, mais je n'eus alors qu'à me féliciter de son bon accueil et surtout de son empressement à me présenter les documents qu'il devait me communiquer.



... J'allais assez souvent voir le Premier Consul, soit pour lui faire des demandes relativement à l'expédition, soit pour le prier de lever les difficultés que je rencontrais auprès du ministre de la Marine.

J'eus avec ce ministre une assez vive discussion parce qu'il avait fait remplacer la flûte qui devait être employée au transport par le navire la *Côte-d'Or*, affrété au commerce et qui offrait moins de capacité. Lui ayant fait, à cet égard, des représentations et qu'il n'y avait pas suffisamment de bâtiments pour transporter le personnel et le matériel, et que les troupes seraient trop mal à l'aise pour une aussi longue traversée, je lui dis qu'ennuyé des contradictions que j'éprouvais journellement, je finirais par prendre un parti; et, à sa réplique que je me conformerais sans doute aux ordres du Gouvernement, je lui ripostai que je ne ferais que ce que je jugerais me convenir.

Peu de jours après cette discussion, étant allé voir le Premier Consul, il me dit : « Vous êtes donc en querelle avec le ministre de la Marine? — Oui, mon général, et cela ne peut pas être autrement, parce que le ministre n'étant contredit par personne lorsqu'il vous soumet ses dispositions, vous lui accordez ce qu'il vous demande; et ce sera toujours de même si vous n'êtes pas mon avocat. » Il se mit à rire et me dit : « Eh bien! je serai votre défenseur. » Mes observations contribuèrent à faire ajouter à la *Côte d'Or* deux autres navires.

Cependant, mon départ de Paris n'eut pas lieu aussi tôt que je l'avais présumé, attendu qu'étant allé voir le Premier Consul, il me dit : « Comme Richepance nous a embarrassés de 1 500 noirs qui sont arrivés à Brest, qu'il a extraits de la Guadeloupe et qu'il avait d'abord envoyés aux États-Unis où l'on n'a pas voulu les recevoir, ces hommes ont été déposés au bagne en attendant qu'on leur donne une destination. Ne pourriez-vous pas nous débarrasser d'une partie? » Je répondis : « Mon général, je crois cela possible du moins pour 600, dont je formerai un bataillon qui en remplacera un des deux de Cipayes que je dois lever à mon arrivée à Pondichéry. Si mon expédition était composée de plus d'Européens, je vous proposerais de me donner tous ces noirs, car je crois qu'en traitant bien ces hommes, on en tirera un aussi bon parti, et peut-être meilleur, que des Indiens. Je ne vous demande pas de remplacer le deuxième bataillon de ceux-ci par des Africains parce que je crois qu'il est indispensable d'avoir aussi des troupes indiennes pour le service des établissements. C'est un usage établi qu'on ne peut pas s'empêcher de suivre

et qu'il est politique d'entretenir; d'ailleurs, je crois que si l'on ne s'y conformait pas, cela pourrait produire un mauvais effet dans l'Inde, et que les Anglais n'en seraient pas fâchés. — C'est bien. Vos observations sont justes. Allez voir le ministre de la Marine et entretenez-vous de cela avec lui. »

Au sujet des noirs arrivés à Brest, j'allai, dès le même jour qu'il en avait été question avec le Premier Consul, pour en causer avec le ministre de la Marine. Mais ne l'ayant pas rencontré, j'y retournai le lendemain, et il débuta ainsi : « C'est donc vous, général, qui avez dit au Premier Consul qu'on pouvait emmener à Pondichéry une partie des noirs venus de la Guadeloupe? — Oui, c'est moi, parce que je crois cela possible. — Mais vous n'avez pas réfléchi que si vous étiez obligé de revenir à l'île de France, vous ne pourriez pas y introduire ces noirs? — Il est certain que je n'ai pas eu cette idée. Cependant, si vous n'avez pas d'autre objection à me faire, vous ne changerez pas mon opinion; attendu que, si les circonstances voulaient mon retour de Pondichéry à l'île de France, il faudrait, pour l'effectuer, que la mer fût libre, et que j'eusse des bâtiments pour y embarquer ces noirs. Or, tant que la faculté existera de faire cette traversée, je ne prévois pas qu'il y ait lieu de revenir dans cette colonie. Et en cas de guerre, si les Anglais voulaient prendre Pondichéry, comme ils ne l'attaqueraient qu'après l'avoir bloqué par mer, il n'y aurait pas à songer à une retraite sur l'île de France. — Mais, que ferez-vous dans ce cas? — Ah! C'est autre chose! J'agirais selon les circonstances. » Il ne fut alors rien dit de plus sur ce sujet. Mais, le jour suivant, je reçus le billet ci après :

Paris, le 21 nivôse an XI de la République.

Le ministre de la Marine et des Colonies, etc.

Nous aurons 600 noirs pour le bataillon africain; veuillez, mon cher général, travailler de suite à leur projet d'organisation, vêtement, etc., et me faire un rapport. Venez dîner ce soir avec moi pour en causer.

Je m'occupai de suite du projet de l'organisation que j'avais jugé convenable de donner à ce bataillon. Je le remis au ministre et, le 30 nivôse, il m'adressa la lettre dont suit un extrait.

Je mandai au général Vandermaësen, déjà arrivé à Brest depuis quelque temps, de s'occuper activement de la formation de ce bataillon, et de tout ce qui lui était relatif, selon les instructions que je lui adressais : et j'écrivis au préfet maritime pour l'inviter de vouloir bien faire tout ce qui lui serait possible pour que ces chasseurs fussent promptement habillés et équipés...

Un des derniers jours que je restai à Paris, étant allé voir le Premier Consul pour lui parler encore de l'expédition de l'Inde, je fus très étonné de l'entendre me dire : « Decaen, « le général Moreau se conduit mal ; je serai forcé de le dénoncer à la France. » Ces paroles m'ayant ému jusqu'aux larmes, je répliquai : « Mon général, il y a des personnes qui vous trompent à l'égard du général Moreau, et d'autres qui lui disent du mal de vous. Tout cela est très fâcheux, mais il n'est pas possible qu'il agisse contre les intérêts de la République qu'il a si constamment bien servie. — Vous êtes bon, vous, et vous croyez que tout le monde vous ressemble. Moreau correspond avec Pichegru. — Mon général, cela n'est pas possible! — J'ai une lettre qui le prouve[1]. L'on tient en prison un abbé David qui en était porteur. Je puis vous la montrer. — Comment! Après ce que le général Moreau avait écrit de Pichegru à l'époque de la journée du 18 fructidor? Je connais cet abbé David ; il a fait imprimer une histoire de la campagne de Pichegru en Hollande. Il m'a toujours paru fort attaché à ce général. Je savais qu'il désirait beaucoup de le voir rentrer en France. Il vint chez moi l'année dernière pour m'en parler. Il me dit : « Eh bien, mon cher général, nous n'aurons donc point « la satisfaction de voir rentrer Pichegru? Pourquoi cette excep- « tion? Ne faut-il pas à tout péché miséricorde? » Je lui dis que c'était très bien de pardonner les offenses, mais que Pichegru n'aurait pas dû aller chez les Anglais, nos implacables ennemis ; que Barthélemy, Barbé-Marbois et autres

1. L'assertion du Premier Consul était inexacte. L'abbé David avait été arrêté à Calais le 28 brumaire an XI ; ses papiers qui furent saisis et examinés, ne contenaient « rien de relatif au gouvernement ». (Archives nationales F[7] 3703. Bulletin de la préfecture de police du 9 frimaire an XI). — L'acte d'accusation dressé contre Moreau en l'an XII ne fait aucune mention de cette prétendue correspondance (*Procès Georges, Pichegru et autres*, I, 45-46 et 209-210).

n'avaient pas agi comme lui (et pourquoi n'avait-il pas cherché à rentrer en France après le 18 brumaire?); que Pichegru, ayant ainsi aggravé ses torts, il s'était mérité l'exception faite à son égard. »

J'ajoutai que l'abbé David ne fut sans doute pas satisfait de ma réponse car il ne vint plus me voir; que, probablement, le général Moreau avait accueilli ses sollicitations, appuyées de quelques mauvias conseils donnés par d'autres personnes, car j'avais entendu dire que ce n'était que par égard pour le général Moreau que Pichegru avait été compris sur la liste d'exception; et qu'alors on était parvenu à déterminer le premier à écrire à l'autre pour lui prouver que ce n'était pas lui qui était un obstacle à son retour en France.

Après ces observations de ma part, Bonaparte dit : « Convenait-il au général Moreau de se tenir éloigné du Gouvernement et d'affecter de ne pas être en uniforme quand il s'est présenté? Je n'aimais pas les membres du Directoire, mais j'ai toujours su me tenir dans les bornes du respect dû aux chefs du Gouvernement. Le général Moreau a rendu de grands services, mais cela ne l'autorise pas à faire le frondeur et à rallier autour de lui les personnes auxquelles le Gouvernement s'est trouvé obligé de manifester son mécontentement. En agissant ainsi, le général Moreau ne montre-t-il pas qu'il donne son approbation à leur conduite? Cela ne peut produire que le plus mauvais effet. D'ailleurs n'est-il pas entretenu au service de la République? Il reçoit son traitement de général en chef; ses aides de camp lui sont conservés. Ainsi, ne devrait-il pas avoir plus de circonspection? Moi aussi, comme militaire, j'ai rendu des services et je ne crois pas qu'on ait, jusqu'à présent, de reproches à me faire de mon administration. On dit que je travaille pour les Bourbons : mais je ne suis pas tombé du ciel ici! Je sers ma gloire! Si le général Moreau peut avoir quelque sujet de se plaindre, ce n'est pas avec des mécontents qu'il doit s'en entretenir. Il a occupé un poste élevé qui lui donne de l'influence; et une mauvaise influence sur l'opinion entrave la marche du Gouvernement. La France a besoin de repos.

» Le Concordat avec le pape lui a déplu. Je ne me soucie pas des prêtres, mais il y avait besoin et même nécessité de s'en

occuper pour rétablir, de ce côté, la tranquillité. Le général Moreau ne vint point à la cérémonie de Notre-Dame; mais sa jeune femme s'y montra, affectant la moquerie. Et, le soir, il se présenta chez le ministre de la Guerre pour dîner avec tous les généraux qui avaient assisté à cette cérémonie, conduit par son inconséquence, pour se moquer aussi de leur condescendance. Mais il éprouva le désagrément de ne pas être admis parce qu'il n'était pas en uniforme. Quand il y a des choses qui ne conviennent pas, on doit savoir prendre son parti. On n'agit point de cette manière; on s'éloigne entièrement. Enfin « on n'affecte pas de se montrer comme un chef de frondeurs. Je voudrais que le général Moreau eût de l'ambition. Je voudrais qu'il fût comme Bernadotte. Eh bien! Je la servirais, cette ambition. Est-ce de l'argent qu'il lui faut? J'ai déjà laissé à sa disposition un cinquième de toutes les contributions qu'il a levées en Allemagne, et il lui en est resté quatre millions. Comme chef de l'État, je pourrais lui en demander compte et regarder comme insuffisant l'aperçu qu'il a adressé au ministre de la Guerre, qu'il a fait imprimer, et dans lequel il a annoncé, avec trop de jactance, qu'il avait fait verser huit cents et quelques mille francs dans la caisse de Strasbourg[1]. Pendant son séjour dans cette ville, il a donné des ordres de sa seule autorité et affecté des fonds pour ériger plusieurs monuments, ainsi que pour assurer le traitement des militaires invalides qui devaient en être les gardiens. »

Le général Moreau avait, effectivement, affecté des fonds pour réédifier à Salzbach le monument de Turenne, ainsi que pour en élever un, près du pont de Kehl, au général Desaix tué à Marengo; un autre, à la plaine des Bouchers, près le polygone de Strasbourg, au général Kléber assassiné en Égypte; un troisième, à Neuf-Brisach, au général Beaupuy tué au combat d'Emmendingen, sur la rive droite du Rhin, près

1. Le *Moniteur* des 12 et 14 germinal an IX, ayant publié à la fin de la campagne deux articles tendancieux à ce sujet, Moreau avait hautement protesté dans une lettre du 29 floréal suivant adressée au ministre de la Guerre. Le vainqueur de Hohenlinden donnait en détail l'emploi des contributions levées en Allemagne. Il envoya copie de cette lettre à tous les journaux, mais Bonaparte leur interdit de la reproduire (Carrion-Nisas, *Campagne des Français en Allemagne*, pièces justif., 419; Fauriel, *Les derniers jours du Consulat*, 102).

Fribourg, lors de la retraite du général Moreau en 1796; enfin un quatrième à Huningue, au général Abbatucci tué en défendant la tête de pont devant cette place en janvier 1797.

Le général Moreau avait ordonné, au sujet de ces monuments, des dispositions qu'il aurait dû préalablement faire agréer du Gouvernement; mais il prétendait qu'il avait dû s'en dispenser, parce qu'il n'avait disposé que des fonds appartenant à son armée, et que c'était au nom de cette armée, dont il était le chef, qu'il faisait ériger des monuments à la Mémoire et à la Reconnaissance. Il était à cet égard dans l'erreur; car il ne pouvait pas, sans l'approbation du Gouvernement, ordonner de telles dispositions dans l'intérieur de la République. D'ailleurs, la dislocation de l'armée était déjà ordonnée et exécutée.

Lorsque le Premier Consul eut fini d'exprimer ses griefs contre le général Moreau, je lui demandai s'il voulait me permettre quelques observations. Je lui dis d'abord qu'on avait été étonné qu'on n'eût pas fait une réception d'apparat à ce général, lors de son retour de l'armée, tandis qu'à la même époque on avait remarqué qu'il avait été ordonné des dispositions pour bien recevoir l'ambassadeur de Russie; et que c'était probablement ce contraste qui avait été la cause que les amis du général Moreau s'étaient réunis pour lui offrir un dîner et une fête au jardin de Ruggieri, à laquelle j'avais été invité. (J'ai déjà eu l'occasion de parler de cette triste fête.) Le général Bonaparte me répliqua : « Le général Moreau, après avoir repassé le Rhin, resta plusieurs jours à Strasbourg; il en partit sans annoncer son départ; et il passa par Paris pour se rendre à son château d'Orsay, d'où il vint, en frac, m'annoncer son retour; il était accompagné du général Dessolle. »

Je continuai en disant : « Mon général, on fut fort étonné à l'armée, lorsqu'on apprit que plusieurs généraux, dont on savait que le général Moreau n'était pas satisfait, avaient été employés aussitôt leur arrivée à Paris; et l'on disait même : « Il paraît qu'il faut mal servir à cette armée pour s'assurer la « faveur du Gouvernement. » Je vous prie de croire que je ne suis pas le délateur de mes camarades; je veux seulement vous entretenir de ce que je suppose avoir donné de l'humeur au général Moreau. Tout le monde savait que ce général avait

plusieurs motifs d'être mécontent de la manière dont le général Gouvion Saint-Cyr avait servi depuis le commencement de la campagne. Je ne vous parlerai que de lui, et vous l'avez envoyé commander en Italie. — Si le général Moreau avait porté une plainte contre cet officier général et que, sans y avoir égard, le Gouvernement lui eût confié un nouvel emploi, ce serait une juste observation ; mais Saint-Cyr a présenté une lettre dans laquelle on faisait son éloge, et qui l'autorisait à quitter l'armée du Rhin pour raisons de santé. Il n'y a pas eu non plus de plainte contre les autres généraux qui ont quitté cette armée. J'ai assez d'ennemis, je ne veux pas en augmenter le nombre. Je ne pouvais pas leur refuser de l'emploi, parce que le Gouvernement ne doit pas faire attention à ce que des officiers généraux ont quelques différends entre eux, parce qu'ils ne se conviennent pas, et ce n'est pas une raison pour qu'il se prive de leurs services. D'ailleurs celui qui a des difficultés avec l'un sert souvent très bien avec l'autre. »

Je dis ensuite : « Le général Moreau a eu beaucoup d'humeur de ce que plusieurs nominations qu'il avait faites dans l'armée n'avaient pas été confirmées ; que des récompenses qu'il avait demandées n'avaient point été accordées, et surtout que le Ministre eût envoyé plusieurs officiers de son choix pour remplir des places vacantes dans plusieurs régiments ; et sa mauvaise humeur était telle qu'après la bataille de Hohenlinden, il avait fait annoncer, par un ordre du jour, qu'il n'avait pas fait de demandes d'avancement, qu'il ne les adresserait que lorsque les antécédentes seraient accordées. — Je sais cela, et, à cet égard, il y a eu entre le ministre et le général une correspondance fort désagréable. Au reste, toutes les demandes faites par Moreau ainsi que les nominations provisoires ont été accordées ou confirmées, et il n'y a eu qu'un très petit nombre d'officiers envoyés à l'armée du Rhin pour les emplois vacants. — Maintenant, mon général, il s'agit d'une chose beaucoup plus importante : j'ai entendu dire que, depuis le traité de Lunéville, le général Moreau avait eu l'intention de marcher avec son armée sur Paris pour renverser le Gouvernement. Ce bruit n'a pu être répandu que par les ennemis de ce général pour vous irriter contre lui. D'abord, je suis certain qu'il n'a point eu cette pensée, et je crois pou-

voir vous le démontrer en disant : 1° Que j'étais assez dans son intimité pour ne m'être pas aperçu s'il avait eu l'idée d'une entreprise aussi extravagante. Non, il n'a jamais eu cette idée. Il a donné trop de preuves de son patriotisme, et il n'était pas dans son caractère de la concevoir ; 2° lorsque le général Moreau fit son retour de Paris après avoir reçu de vous une paire de pistolets d'honneur, il vint résider au château de Nymphenburg. J'y avais mon quartier général : il voulut que je restasse avec lui. J'étais presque tous les jours son seul compagnon de chasse. A l'une de nos haltes, il me vint à l'idée de lui demander comment allait le Gouvernement? Je n'avais l'honneur de vous connaître que par votre grande réputation. Il me répondit : « Decaen, cela va très bien, on ne peut pas « mieux! Il n'y avait que Bonaparte qui pouvait tirer la « France de la position difficile dans laquelle elle se trou« vait lorsqu'il a pris les rênes de son gouvernement. » Et, pendant tout le temps de sa résidence à Nymphenburg, lorsqu'il était question de vous, il n'en parlait jamais qu'avec admiration. Ainsi, jusqu'à cette époque, on ne peut pas dire que le général Moreau avait de mauvaises intentions.

» Depuis la bataille de Hohenlinden, la dernière suspension d'armes et le traité de Lunéville, je me suis trouvé plusieurs fois en petit comité avec le général Moreau, mais je n'ai jamais entendu un seul mot qui pût faire pressentir qu'il eût jamais pensé à ce qu'on lui a si méchamment imputé. Mais je lui ai entendu dire, un jour que l'on causait sur le retour prochain de notre armée en France : « Je proposerai au Premier « Consul une expédition contre l'Angleterre, et je lui deman« derai pour cela de me laisser choisir 40 000 hommes de « l'armée du Rhin ». — Tout ce que vous me dites là est vrai, mais il n'a plus été le même depuis l'arrivée de sa femme à Salzburg. Cependant, ce n'est pas à cette jeune femme que j'attribue son changement de conduite. C'est à l'influence de sa belle-mère, qui est une intrigante, et aux conseils pernicieux de ces trois petits coquins de Lahorie, de Fresnière et de Le Normand. Ce drôle, qui était du Conseil des Cinq-Cents, colportait, avant le 18 fructidor, en faveur des Bourbons. Toutes leurs intrigues et leurs mauvais conseils finiront par perdre Moreau. »

Après la finale de cette répartie qui me sembla annoncer encore quelque intérêt pour ce général, j'allais demander à Bonaparte s'il voulait me permettre de prévenir le général Moreau qu'il lui importait d'adopter un autre système; mais la prompte réflexion que celui-ci pourrait prendre en mauvaise part ce que je lui dirais, ou bien qu'il n'en ferait pas plus de cas que des observations que je m'étais déjà permis de lui faire, me porta à substituer ces paroles : « Je suis persuadé, mon général, que s'il était possible que vous fassiez faire une démarche auprès du général Moreau, vous le ramèneriez facilement vers vous. » Il me répondit ces seuls mots : « C'est un sable mouvant! » J'en fus si atterré que je ne trouvai plus rien à dire.



Le général Moreau, qui aurait pu se permettre d'offrir ses hommages à une des personnes les plus distinguées de la capitale ou plutôt de la France, fut engagé par les adroites intrigues de la dame Hulot, veuve d'un trésorier de la marine à l'île de France, à épouser sa fille. C'est à ce mariage, dont on fut fort étonné, que l'on a attribué, et je ne crois pas que l'on se soit trompé, le commencement de la mésintelligence entre ce général et le Premier Consul ; car, après cette union, l'orgueil, la jalousie et la vanité excitèrent cette dame Hulot, qui influença la jeune épouse jusqu'au point que ces dames eurent la prétention que la compagne du général Moreau devait jouir d'autant de considération que madame Bonaparte. Au lieu d'étouffer les premiers germes de cette gloriole, le général Moreau s'en trouva artificieusement subjugué. De là, cet accroissement de mésintelligence et de haine qui conduisit ce célèbre général sur le banc des accusés ; ensuite à implorer la clémence de Bonaparte afin de pouvoir passer sur une terre étrangère, enfin à revenir en Europe pour y tenir ou plutôt y perdre tant de gloire et tant de reconnaissance qu'il avait acquises en combattant pour la patrie, en s'abaissant jusqu'à devenir l'un des conseillers et l'un des conducteurs des Cosaques qui vinrent, plus tard, en ravager le sol ; et qui,

avant de revoir cette belle France qu'il aurait dû toujours défendre et qu'il venait désoler, termina sa vie par la plus terrible catastrophe, puisqu'il fut tué par un boulet français!

Lahorie était mécontent de ne pas avoir été nommé général de division. Il était de petite taille; sa physionomie était laide sans être repoussante. Mais il avait beaucoup d'esprit et de capacité. Il avait une grande ambition qu'il affectait de dissimuler. Il se jugeait utile et surtout propre à la diplomatie. Il avait acquis un grand empire sur le général Moreau; et c'était au point qu'il était parvenu à devenir, sans commission, le chef de l'état-major de l'armée, en supplantant le général Dessolle qui n'en remplissait plus les fonctions que pour ce qui était le moins important.

Je pensais que si le Premier Consul eût nommé Lahorie général de division et employé aux Affaires étrangères, surtout à une ambassade, objet de ses secrètes pensées, il l'aurait alors détaché du général Moreau.

On me dit, dans le temps, que Lahorie, ayant accompagné ce général dans un de ses voyages à Paris, avait déplu à Bonaparte parce qu'il avait voulu auprès de lui trop faire l'important, relativement aux opérations de l'armée; et surtout parce qu'ayant été secrétaire du général Beauharnais, au commencement de la guerre de la Révolution, il avait commis quelques indiscrétions à l'égard de la veuve, Joséphine, mariée à Bonaparte.

J'étais lié d'amitié avec Lahorie depuis plusieurs années. Lorsqu'il fut question du consulat à vie, il me demanda si j'avais signé pour. « Oui », fut ma réponse. — Eh bien! moi, j'ai signé non. — Tu aurais beaucoup mieux fait de ne rien signer, car ton opposition affectée ne servira qu'à t'attirer encore plus la haine de Bonaparte. »

L'adjudant commandant Le Normand se serait aussi détaché du général Moreau si on l'eût promu au grade de général de brigade. Il était bien loin de pouvoir être comparé à Lahorie pour l'esprit et les talents. Il se prévalait singulièrement d'avoir été membre du Conseil des Cinq-Cents et de ce qu'il avait une figure et une tournure à plaire aux dames. Aussi voulait-il passer pour homme à bonnes fortunes. Selon lui, il était vainqueur de toutes celles qu'il entreprenait

de convoiter. Ce qu'il y a de plus réel, c'est qu'il était très propre à l'intrigue. Dans les premiers temps de mon retour de l'armée, il me proposa plusieurs fois des parties de campagne que je refusai parce que je ne voulais pas m'engager dans les coteries.

Lorsque j'eus une conversation aussi longue et aussi extraordinaire avec le Premier Consul, j'avais déjà pris congé du général Moreau; mais quand j'aurais encore eu à lui faire ma visite d'adieu, je n'aurais pas pu me permettre de lui dire un seul mot de cette conversation confidentielle, puisque Bonaparte ne m'avait point fait entendre qu'il m'y autorisait. D'ailleurs, si j'avais eu cette autorisation précise ou simplement implicite, l'esprit du général Moreau avait alors été élevé et était entretenu à un si haut degré de haine contre le Premier Consul qu'il aurait indubitablement fort mal accueilli mon message; et s'il en eût fait part à ses trop intimes conseillers, ils n'auraient pas manqué de lui répéter que c'était une nouvelle preuve qu'on le redoutait, car ils étaient parvenus à le persuader qu'on n'oserait jamais rien entreprendre contre lui.

Cependant mon attachement pour le général Moreau me portant à désirer de pouvoir, avant de traverser la mer, lui transmettre un avis que l'orage le menaçait, j'allai voir le général Donzelot, alors adjoint du ministre de la Guerre et sur la prudence et la discrétion duquel je pouvais me reposer. Néanmoins, sans lui faire une entière confidence de ma conversation avec le Premier Consul, je lui en dis suffisamment pour qu'il fût pénétré de l'importance qu'il y avait que le général Moreau, auquel il était, comme moi, très attaché, fût prévenu de mettre plus de circonspection dans sa conduite. Je dis en outre au général Donzelot : « Comme, par votre position, vous pouvez savoir bien des choses, le général Moreau ne trouvera probablement pas extraordinaire que vous lui donniez cet avis; et, venant de vous, il ne fera sans doute pas mépris de ce que vous lui direz. » Donzelot me promit de faire la démarche et de bien s'acquitter du sujet.

Pour ne plus y revenir, je dirai qu'à mon arrivée à Brest, j'y trouvai le beau-frère du général Moreau, le lieutenant de vaisseau Hulot, commandant la corvette le *Bélier*, qui devait

faire partie de l'expédition de l'Inde. Il me demanda comment j'avais laissé sa famille et le général à mon départ de Paris. Je lui répondis : « Tous jouissent d'une bonne santé. Mais je vous conseille d'écrire sur-le-champ à votre mère qu'elle use incessamment, ainsi que votre sœur, de toute l'influence qu'elles peuvent avoir sur l'esprit du général Moreau pour qu'il se rapproche au plus tôt du Premier Consul, autrement il se plongera dans des embarras, et peut-être des malheurs que, trop tard, il ne lui serait plus possible d'éviter. »

Peu de temps après, Decaen partit pour les Indes, qu'il quitta précipitamment, au moment de la rupture avec l'Angleterre, pour gagner l'île de France. Il ne devait revoir la France qu'en 1811.

GÉNÉRAL C. DECAEN

LA FACULTÉ DES SCIENCES

DE

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(1895-1910)

Depuis une quinzaine d'années, les diverses Facultés qui, par leur réunion, constituent l'Université de Paris, ont subi de grandes et d'heureuses transformations, tant dans le personnel des maîtres et des étudiants que dans l'organisation des études et des installations matérielles.

C'est à la Faculté des Sciences que ces modifications ont été les plus nombreuses et les plus profondes. Les causes de ce changement sont bien connues : développement rapide des sciences et de leurs applications médicales, industrielles et agricoles; caractère scientifique de la civilisation moderne; possibilités sans cesse élargies de travail et de succès que présentent les carrières scientifiques, même pour les intelligences médiocres, pourvu qu'elles se dirigent avec méthode en choisissant bien leur spécialité. Les découvertes les plus élevées sont presque immédiatement mises en pratique : ainsi les études de haute théorie faites par Hertz sur les oscillations électriques ont conduit, en peu de temps, à la télégraphie sans fil : la découverte plus récente du radium provoque actuellement des recherches et des applications dans le domaine médical.

Inversement, les problèmes pratiques posés par l'industrie ou par l'agriculture, suscitent de nouvelles recherches théoriques, comme celles qui naissent sous nos yeux en aéronautique et en aviation. L'ancienne séparation presque absolue entre les Écoles supérieures de Sciences pures et les Écoles de Sciences appliquées disparaît peu à peu : les industriels et les agriculteurs commencent à comprendre qu'il est chimérique et dangereux de vouloir réduire la Science à ce qu'elle a d'immédiatement utile, et que les meilleures Écoles pratiques supérieures sont celles qui se trouvent placées dans un milieu de haute science.

La science moderne nous apparaît comme une œuvre de réflexion mais aussi d'action, de recherches désintéressées mais aussi d'applications utilitaires.

C'est en suivant ces deux voies, que la Faculté des Sciences de Paris s'est développée : elle a attiré de France et d'autres pays de nombreux savants poursuivant des travaux de recherche, et elle a vu s'augmenter, dans des proportions inattendues, le nombre des étudiants qui viennent lui demander un sérieux enseignement général, en vue des carrières à base scientifique.

Dans la clientèle des étudiants, il s'est produit, en peu d'années, une véritable révolution : tandis qu'en 1880, presque tous les étudiants se destinaient à l'enseignement, les futurs professeurs sont actuellement la minorité et le plus grand nombre de nos élèves travaillent en vue d'autres carrières : la médecine, la pharmacie, l'art vétérinaire, les industries mécaniques, physiques et chimiques, l'agronomie, les industries agricoles, la prospection et l'exploitation des mines, etc... Des hommes déjà engagés dans une profession viennent à la Faculté chercher un complément d'éducation scientifique : des officiers du Service géographique de l'armée, des officiers se rendant aux colonies, des explorateurs, étudient la géographie physique, la topographie et les sciences naturelles ; des ingénieurs des arts et manufactures approfondissent la mécanique physique, la physique mathématique, la physique générale ; des conducteurs des ponts et chaussées, des contrôleurs des mines, des élèves de l'École supérieure des postes et télégraphes, étudient les éléments d'analyse mathématique, de méca-

nique et de physique, exigés dans les concours pour les places d'ingénieurs; des docteurs en médecine suivent les enseignements élevés de physiologie, d'anatomie comparée, d'histologie, de chimie biologique; une élite parmi les instituteurs s'initie aux éléments des sciences physiques et naturelles.

Ainsi la Faculté des Sciences tend à se rapprocher de l'idéal qu'on doit se faire de la section scientifique d'une véritable Université, ne restant étrangère à aucune partie de la Science, cherchant à répondre à tous les besoins scientifiques élevés, dans tous les milieux, sans rien abandonner de son principe directeur : la recherche scientifique.

A cette variété dans les fins poursuivies, correspond nécessairement une extrême variété dans les enseignements, dans les recherches et dans les travaux pratiques. Chaque étudiant devant avoir au laboratoire une place, avec un petit matériel, et un guide dans ses travaux, nous avons dû augmenter le nombre et les dimensions des salles, accroître le personnel des chefs de travaux, des préparateurs et des garçons. Il a fallu, en outre, pour la préparation et la construction des instruments, pour le service de l'observatoire de Nice, du laboratoire de botanique, des laboratoires maritimes, tout un personnel auxiliaire de mécaniciens, de jardiniers, de marins, de tâcherons. Une bonne organisation des laboratoires, à tous les degrés, est, en effet, pour notre Faculté, le point essentiel : c'est par là que l'enseignement de l'Université, dans les sciences expérimentales, possède une supériorité sans cesse grandissante sur celui des Écoles supérieures fermées : c'est au développement de nos laboratoires que nous devons notre double clientèle de savants poursuivant des recherches, et d'étudiants aspirant à des carrières d'applications scientifiques. Cette évolution, qui ne fait que commencer, a été grandement facilitée par la création des Universités, personnes civiles pouvant instituer des enseignements nouveaux, et recevoir des legs ou des donations. J'indiquerai plus loin, avec détails, les libéralités qui ont été faites à l'Université de Paris, tant par la Ville de Paris que par de généreux particuliers.

J'ajoute, pour terminer ces vues générales, que le rattachement de l'École Normale à l'Université, en allégeant la Faculté des Sciences de la préparation pédagogique des

candidats à l'agrégation, lui a permis de se consacrer entièrement à sa fonction scientifique[1].



Quelques chiffres feront ressortir l'accroissement du nombre des étudiants, des maîtres et de leurs auxiliaires.

En 1894-95, première année de la création des études de Sciences physiques, chimiques et naturelles qui préparaient aux études médicales (P. C. N.) la Faculté avait 860 étudiants, parmi lesquels 61 étrangers et 27 femmes : en 1908-09 il y a eu 2 151 étudiants, comprenant 574 étrangers et 323 femmes : dans cette période de quatorze ans, le nombre total des étudiants a donc été, à peu près, multiplié par trois, celui des étrangers par neuf, celui des femmes par douze!

Dans la même période, le personnel enseignant, professeurs titulaires, chargés de cours et maîtres de conférences, chefs de travaux et préparateurs, a augmenté, mais dans de moindres proportions : passant de 80 à 163, il a doublé, pendant que le nombre des étudiants triplait et que la charge des examens devenait proportionnellement beaucoup plus lourde[2]. Nous

1. L'École Normale supérieure est le collège des boursiers qui se destinent à l'enseignement secondaire de l'État. Les élèves de la section des sciences de cette École préparent, à la Faculté, avec les étudiants non boursiers, les certificats et les diplômes d'études supérieures de licence exigés pour les différentes agrégations : inversement, tous nos étudiants se destinant à l'enseignement public, boursiers ou non, reçoivent à l'École Normale la préparation pédagogique et professionnelle. La division du travail se fait ainsi tout naturellement entre la Faculté et l'École.

2. Le nombre des chaires magistrales a passé de 21 à 34 : sur les 13 nouvelles chaires :

8 ont été créées par l'État.

2 ont été créées par l'Université (physique et histologie).

1 a été créée par la ville de Paris (évolution des êtres organisés).

1 par le concours de l'Université, de M. Solvay, l'industriel bien connu, et de la Chambre syndicale des produits chimiques (chimie appliquée).

1 — la chaire nouvelle d'aviation, — par M. Basil Zaharoff, ami et admirateur de la France.

Le nombre des maîtres de conférences, des chargés de cours et des chargés de conférences, a passé dans le même temps de 23 à 34.

Sur les 11 nouveaux postes, 7 ont été créés par l'État.

2 par l'Université de Paris.

1 a été créé par l'institut Pasteur (industries des fermentations).

1 par la Société des Orges de brasserie.

Enfin le nombre des chefs de travaux et des préparateurs a passé de 36 à

travaillons donc davantage : notre personnel a un meilleur rendement qu'autrefois; il en est de même de notre budget, qui a augmenté dans des proportions bien moindres que le nombre des étudiants.

Nos enseignements peuvent être divisés en deux groupes principaux, entre lesquels la ligne de démarcation tend à devenir de plus en plus nette; le premier comprend l'organisation des recherches, le deuxième comprend les enseignements généraux qui donnent les connaissances indispensables à l'étude approfondie des Sciences et de leurs applications.

Avant tout et au-dessus de tout, la Faculté des Sciences a la mission de faire avancer la Science, de former et de guider des chercheurs : tout le personnel enseignant, depuis les professeurs titulaires jusqu'aux préparateurs, doit poursuivre des travaux personnels et donner l'exemple aux étudiants : c'est à cette seule condition que peut exister l'enseignement supérieur qui est, par essence, un enseignement de première main.

En mathématiques, l'organisation des recherches comporte des cours sur des sujets nouveaux, variant chaque année, se rapportant aux travaux des professeurs : quelques-uns de ces cours sont accompagnés de conférences, où les étudiants sont interrogés et s'exercent à de petites recherches ; le travail le plus utile est celui qui résulte des conversations particulières et de l'étude des mémoires dont les sujets sont indiqués par le professeur aux étudiants. Nous avons six chaires de ce genre, quatre anciennes : géométrie supérieure (avec un laboratoire et des modèles), analyse supérieure, mécanique céleste, physique, mathématique, et deux nouvelles : une chaire de théorie des fonctions, créée l'an dernier, et une chaire d'aviation, fondée cette année, grâce à la belle donation de M. Zaharoff; le professeur de cette dernière chaire, M. Marchis, aidé par un assistant, M. Robert Esnault Pelterie, l'ingénieur-aviateur bien connu, et par un préparateur, fera connaître les faits et les théories de nature à provoquer des progrès en aviation.

95 : c'est dans ce dernier personnel, dont le rôle prend chaque jour plus d'importance, que l'augmentation est relativement la plus grande; elle est encore insuffisante.

Pour les sciences expérimentales, les recherches se font nécessairement au laboratoire : dans les spécialités qui comptent beaucoup d'étudiants, comme la physique et la chimie, on a établi une séparation à peu près complète entre les laboratoires de recherches et les laboratoires d'enseignement : par exemple, en physique, il existe à la Sorbonne un laboratoire d'enseignement et deux laboratoires de recherches, dirigés chacun par un professeur : la chimie a une organisation analogue.

Dans d'autres spécialités où il existe un seul professeur titulaire, le laboratoire correspondant, placé sous son unique direction, est divisé en deux parties consacrées, l'une aux recherches, l'autre à l'enseignement : lorsque le service ne comporte pas de recherches, comme il arrive pour les cours du P. C. N., il existe toujours un laboratoire réservé à l'élaboration expérimentale de l'enseignement du professeur ou du chargé de cours.

Les laboratoires de recherches proprement dits, qui reçoivent des chercheurs, sont actuellement au nombre de quarante et un : dix-neuf d'entre eux sont situés à la Sorbonne, six, rue Cuvier, et trois, rue Michelet; un laboratoire de recherches, celui de madame Curie, se trouve provisoirement rue Cuvier; un autre, chimie biologique, est à l'Institut Pasteur; un troisième (Embryologie générale et évolution des êtres organisés), créé par la Ville de Paris, se trouve 3, rue d'Ulm; cinq laboratoires de recherches se trouvent à l'École Normale. Il existe enfin cinq laboratoires, très importants, hors Paris : un laboratoire de botanique dans la forêt de Fontainebleau; trois laboratoires de zoologie maritime, situés l'un à Roscoff (Finistère), l'autre à Wimereux (Pas-de-Calais), le troisième à Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), un laboratoire d'aéro-technique, récemment inauguré à Saint-Cyr (Seine-et-Oise), a été donné à l'Université par M. Deutsch de la Meurthe. Il faut ajouter l'observatoire astronomique de Nice, don de M. Bischoffsheim, qui dépend directement de l'Université, mais qui se rattache en fait à la Faculté des Sciences.

Je crois utile de donner quelques détails sur ces établissements situés en dehors de Paris.

Le laboratoire de Biologie végétale de Fontainebleau, dû à

l'initiative du professeur Bonnier, a été construit en 1889, ouvert en 1890, agrandi en 1899. Actuellement, le laboratoire, avec ses dépendances, occupe trois hectares et demi en jardin et en forêt, sans parler des constructions accessoires, serres, laboratoire d'apiculture, hangars, etc... ; le laboratoire proprement dit comprend deux grandes salles de travail pour les chercheurs, trois salles pour la physiologie, une grande salle de collections qui peut servir de salle de conférences, une salle pour les graines, deux salles pour la photographie, les logements du Directeur-adjoint et du chef de culture, et enfin huit chambres pour loger les travailleurs. De plus, divers terrains, soit au bord de la Seine, soit dans la Forêt, ont pu être mis à la disposition du laboratoire et servent de stations de cultures comparées avec de petits terrains de culture qui ont été établis aux hautes altitudes des Alpes et des Pyrénées. Le laboratoire est ouvert tous les ans du 1er avril au 1er novembre. Établi pour les recherches, il contribue également à l'enseignement général, en fournissant des plantes pour les cours et travaux pratiques de la Sorbonne et du P. C. N. : chaque année le laboratoire expédie pour ces services plusieurs milliers de plantes fraîches. L'exemple donné par la France dans la construction de ce laboratoire a été suivi par le Gouvernement russe dans la création du laboratoire de Nikita, en Crimée : il est dirigé par M. Lubimenko, qui a travaillé à Fontainebleau pendant cinq années consécutives. Des laboratoires analogues vont être ouverts à Zurich et à Tokio. La liste, trop longue pour être donnée ici, des savants qui ont passé par Fontainebleau, comprend beaucoup de professeurs des Universités françaises et étrangères, des inspecteurs des forêts, des professeurs de l'Enseignement supérieur agricole et des Écoles d'agriculture. Je citerai seulement, parmi les travailleurs de cette année : MM. de Las Barras, professeur à l'Université espagnole d'Oviedo, en mission, Gundersen de l'Université Harvard des États-Unis, Lugaresi de l'Université de Bologne.

Le professeur Lacaze-Duthiers, frappé par la variété et la richesse de la faune maritime de Roscoff, y installa, en 1872, un petit laboratoire dans une maison particulière. Peu à peu développé et agrandi, le laboratoire a subi de profondes trans-

formations, qui lui permettent aujourd'hui de soutenir la concurrence avec la magnifique station zoologique de Naples, que subventionne largement le gouvernement allemand. Il en a très peu coûté à l'État et à l'Université : le professeur Delage a su, en effet, réunir en quelques années pour plus de 80 000 francs de dons et de subventions particulières, avec lesquelles il a pu acheter, il y a cinq ans, un bateau, le *Plutéus*, capable de traverser la Manche, avec lesquelles il a construit les nouveaux bâtiments et le nouveau vivier. Un belge, M. Chalon, lui a donné 30 000 francs, le prince Roland Bonaparte 8 000 francs, M. Edmond de Rothschild 6 000 francs, le prince de Monaco 5 000 francs, l'Académie des Sciences 5 000 francs, etc... Dans son état actuel, le laboratoire a une superficie de 6 000 mètres carrés sur terre, plus un vivier de 1 000 mètres carrés : il comprend des salles de chimie, de physiologie, de psychologie animale, un grand aquarium, avec une double canalisation d'eau de mer et d'eau douce. Pour accroître l'importance internationale et les ressources du laboratoire, nous avons imité ce qui se fait à Naples et nous avons fait construire au-dessus de l'aquarium, pour les chercheurs, vingt-cinq grandes stalles de travail, qui peuvent être louées par des États, des Académies, des Universités ou des particuliers : le prix de la location annuelle est de 1 500 francs. Ces stalles sont à peine terminées et cinq d'entre elles sont déjà louées : une par la Russie, une par la Suisse, une par l'Académie de Berlin, une par le prince de Monaco, une par le prince Roland Bonaparte. Enfin de nouveaux dons dus à l'activité du directeur Delage ont permis d'acheter un second bateau plus grand et mieux aménagé que le *Plutéus*.

Le nombre des chercheurs a été cette année de 79, 43 Français et 36 étrangers. Le professeur Kofoïd, de l'Université de Berkeley des États-Unis, chargé par son gouvernement d'examiner les diverses stations zoologiques d'Europe, est venu à Roscoff à la fin de sa mission, avec tous les éléments de comparaison. Il a exprimé l'avis que, dans l'ensemble des stations européennes, Naples arrive en tête, et immédiatement après, très peu après, Roscoff. A certains égards, — facilités de travail données aux chercheurs, pureté des eaux permettant des expériences délicates, — la station de

Roscoff est très supérieure à celle de Naples : elle lui est inférieure, par la pauvreté de sa bibliothèque et l'insuffisance de son personnel.

C'est encore Lacaze-Duthiers qui a fondé le laboratoire Arago, à Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), dans une région où se rencontrent les fonds maritimes les plus variés, depuis les sables et les vases du Golfe du Lion, jusqu'aux rochers abrupts de la côte espagnole et aux grandes profondeurs du large qui atteignent rapidement 1 500 mètres. Grâce aux efforts du directeur actuel, M. Pruvot, ce laboratoire a une surface totale (bâtiments, annexes et bassins), qui dépasse celle du laboratoire de Roscoff. Pour obtenir ce résultat, il a fallu de nombreux appels à l'État, au département, aux particuliers, et le Directeur me permettra de révéler qu'il a pris à son compte bien des dépenses urgentes. Faute de marées, il a fallu employer un bateau spécial pour les pêches aux diverses profondeurs. Un premier bateau, donné par le prince Roland Bonaparte et appelé *le Roland*, s'est trouvé rapidement hors d'usage ; il a été remplacé en 1899 par un second *Roland*, qui a été construit au laboratoire même, aux frais et sur les plans de la direction. Ce nouveau bateau est un vrai laboratoire flottant et, malgré sa petite taille (21 mètres), il a fait ses preuves au cours des croisières annuelles, qui se sont souvent étendues jusqu'aux Baléares ou jusqu'à Barcelone. Normalement, il est fait, par an, pendant plusieurs jours, trois croisières et excursions scientifiques que complètent des conférences et des études au laboratoire. A Pâques, a lieu l'excursion scientifique que l'on réserve aux étudiants et aux chercheurs de l'Université de Paris; à la Pentecôte, une excursion est faite pour les étudiants de l'Université de Toulouse; enfin, régulièrement en novembre et quelquefois de nouveau en février, est organisée une excursion pour l'Université de Barcelone.

Le laboratoire de Banyuls est ainsi devenu un foyer actif de diffusion scientifique dans des régions et des milieux très divers. L'idée de l'établir si loin de Paris, à la frontière espagnole, a été féconde. Les jeunes étudiants espagnols amenés chaque année par la Faculté de Barcelone, correspondent pour la plupart à ceux de notre P.C.N. et sont la pépinière des

médecins du pays. Bien des fois, le Directeur du laboratoire a eu la surprise et le plaisir, même dans des villages lointains des Baléares, de s'entendre saluer par son nom, et dire, en manière de bienvenue : « Vous savez, je connais Banyuls et le laboratoire Arago. » *Le Roland* est populaire dans tous les petits ports de la Catalogne. Quand le gouvernement espagnol a décidé de créer un laboratoire de biologie maritime à Palma, il a pris pour modèle celui de Banyuls, et le bateau de la station porte le nom de Lacaze-Duthiers. Notre influence s'est étendue grâce à l'action enthousiaste du professeur Odon de Buen de la Faculté de Barcelone, sénateur du royaume. L'Université centrale de Madrid entretient, en zoologie, un boursier à la Sorbonne; le professeur de zoologie de la même Université, M. Lozano, s'est préparé pendant un an à son enseignement à Banyuls; aujourd'hui, c'est le tour du professeur titulaire d'anatomie comparée, M. Cogorza, qui a pris un congé pour venir étudier nos installations et nos méthodes. On voit que dans le mouvement de renaissance des études scientifiques qui se dessine en Espagne, l'influence de l'Université de Paris, en ce qui concerne les sciences naturelles, est considérable. Il n'est que juste d'en faire honneur, pour une large part, à l'exemple et à l'activité du laboratoire qu'elle a placé, en sentinelle avancée, sur la frontière des Pyrénées.

Le laboratoire de Wimereux, au nord-est de Boulogne-sur-Mer, a été fondé en 1874 par Giard, alors professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Lille. Rattaché d'abord à l'école des Hautes-Études, ce laboratoire fut donné à la Faculté des Sciences de Paris, quand Giard fut nommé titulaire de la chaire d'évolution des êtres organisés qu'avait créée la Ville de Paris. Jusqu'en 1899, il fut installé dans un chalet loué à Wimereux; il fut ensuite transféré dans le bâtiment actuel, qu'a construit et donné à l'Université M. Lonquéty, sur un terrain de dunes en bordure de la mer. Son installation est analogue à celle des deux autres laboratoires de zoologie maritime, mais il est plus petit : il renferme douze stalles de travail et sept chambres d'étudiants; il dispose d'un petit canot à voiles. La plupart des mémoires sortis du laboratoire sont insérés dans le *Bulletin scientifique de la France et de la*

Belgique qu'a fondé Giard et qui en est à son quarante-quatrième volume. Une excursion d'enseignement est organisée chaque année aux vacances de Pâques et suivie par une quinzaine de nos étudiants de l'Université, par des élèves de l'École Normale supérieure, et par des savants de diverses provenances : le nombre des personnes qui y travaillent effectivement à des recherches varie annuellement de trente à quarante. Il est intéressant de remarquer que le laboratoire de Wimereux a une clientèle très fidèle de savants belges, — zoologistes, anatomistes et botanistes.

Quoique l'observatoire de Nice dépende administrativement de l'Université, il se rattache, pour sa direction scientifique, à la Faculté des Sciences. Il a été fondé en 1881, par Bischoffsheim, dans une admirable situation, à 372 mètres d'altitude, au sommet du Mont Gros près de Nice, sous un ciel particulièrement pur : par le nombre, la variété et la précision de ses instruments, il peut rivaliser avec les plus grands établissements du même genre. L'observatoire de Nice a largement payé son tribut à la Science, par la découverte d'astres nouveaux (petites planètes), le calcul de leurs orbites, l'étude de leurs perturbations et par des travaux d'astrophysique sur les spectres du soleil et des étoiles, sur la constitution physique des planètes et des comètes. Un jeune astronome, rétribué sur les fonds Commercy, est depuis un an et demi en mission d'études dans les différents observatoires d'Europe et d'Amérique, pour faire bénéficier l'observatoire de Nice des progrès les plus récents en installation d'appareils d'astrophysique.

Cet observatoire ne coûte rien à l'Université : M. Bischoffsheim, en mourant, a légué à l'Université un capital dont la rente, jointe à une subvention de l'État, suffit à l'entretien et au fonctionnement du laboratoire en personnel et matériel.

Les progrès rapides de l'aérotechnique, leur importance pour la défense nationale, rendaient indispensable la création d'un grand établissement, scientifique et pratique, qui permît les recherches et les essais de toute nature. Il fallait de plus que cet établissement, en raison du grand développement qu'il est

amené à prendre, fût placé dans des conditions offrant toutes les garanties nécessaires pour attirer les subventions de l'État et surtout les donations des particuliers qui désirent attacher leur nom à une œuvre d'un si puissant intérêt pour l'avenir de notre patrie. M. Henry Deutsch de la Meurthe, ayant la noble idée d'assurer la fondation d'un tel établissement, pensa que l'Université de Paris, personne civile, distincte de l'État, et cependant protégée et soutenue par l'État, renfermant des éléments scientifiques tout prêts à être utilisés, largement ouverte à la jeunesse active et entreprenante, était désignée comme le centre commun des bonnes volontés, le point de convergence des libéralités particulières et des subventions du Trésor public. Il fit un premier don de 500 000 francs pour l'acquisition des terrains et la construction des premières installations. Un admirable emplacement, au-dessus du village de Saint-Cyr-l'École, en bordure du champ de manœuvres des Saint-Cyriens, a pu être acheté, au lieu même où Santos-Dumont fit ses essais. Les constructions principales sont presque terminées. Dans cet établissement on étudiera tous les problèmes relatifs aux corps qui se meuvent ou se soutiennent dans l'air, plus légers ou plus lourds que l'air, en équilibre ou en mouvement : cerfs-volants, aérostats, dirigeables, aéroplanes; de tous ces problèmes on cherchera les applications. Un premier corps de bâtiments contient les services administratifs, la bibliothèque, les cabinets de dessin, la salle de conférences ; un hall central, de 60 mètres sur 20, servira à la remise et à la préparation des appareils ; des deux côtés seront placés les divers laboratoires, de physique, de chimie, d'essais des métaux et des tissus, les ateliers pour le travail du fer et du bois, les corderies, etc... L'ensemble des constructions couvre dès à présent 2 800 mètres carrés. Les études d'aérodynamique seront faites sur une piste rectiligne de 25 mètres de large et de 1 300 mètres de long, avec une voie normale de chemin de fer, qui sera équipée électriquement et deux chariots : le plus léger sera affecté aux essais des propulseurs, l'autre sera disposé pour les essais des sustentateurs et les mesures des résistances de l'air sur les divers éléments des appareils aériens. Les ascensions et les vols pourront se faire au-dessus du champ de manœuvres voisin.

Le fonctionnement normal de l'établissement exigera un directeur scientifique, un sous-directeur technique et un nombreux personnel de préparateurs, d'ouvriers et de garçons. Des subventions élevées seront nécessaires : nous espérons trouver des donateurs.

En résumé, on voit que l'Université de Paris possède, en dehors de Paris, un laboratoire de botanique avec jardin et forêt, des laboratoires maritimes avec une flottille, un observatoire d'astronomie, et un laboratoire d'aérotechnique qui aura un jour sa flottille de ballons et d'aéroplanes.

Tous ces établissements, joints aux laboratoires parisiens, constituent le matériel des recherches. Mais, quel est le nombre des chercheurs? Ici la statistique est très délicate à dresser. Nous ne connaissons que les chercheurs régulièrement inscrits, pour un trimestre au moins. Tous les savants qui passent dans les laboratoires maritimes, ou à Fontainebleau, ou à Nice, pour faire une détermination, pour consacrer deux ou trois semaines à une recherche spéciale, sont portés sur les registres propres à chaque établissement, mais n'entrent pas en ligne de compte dans la statistique suivante.

Le nombre total des chercheurs réglementaires était en 1894 de 204 dont 56 candidats au Doctorat ; il a été l'an dernier de 202 dont 56 candidats au Doctorat et 29 au diplôme d'études supérieures. Le nombre des thèses de Doctorat d'État a été l'an dernier de 35 contre 32 en 1894. Le nombre des thèses de Doctorat d'Université qui était nul, et pour cause, en 1894, a été l'an dernier de 6. Le niveau scientifique auquel atteignent toutes ces thèses est plus élevé que dans les travaux analogues de tout autre pays.

Depuis 1906 une catégorie nouvelle de travailleurs de laboratoires a été créée par l'institution du diplôme d'études supérieures de sciences ; ce diplôme est donné aux jeunes gens qui, durant un séjour d'au moins deux semestres dans un laboratoire, ont fourni des preuves d'esprit d'invention et d'aptitude à la recherche. Il peut être obtenu sans aucune condition préalable d'âge, de grade, ni de nationalité ; il est spécialement exigé des candidats à l'agrégation de l'enseignement secondaire : on a voulu, par là, obliger les futurs

professeurs de lycée à vivre un an de la vie de laboratoire, au contact des maîtres de la Science, pour s'initier aux méthodes de recherches et de mesure, pour apprendre à se tirer d'affaire avec les ressources, même modestes, d'un laboratoire, et à monter eux-mêmes les appareils dont ils pourront avoir besoin. Le nombre de ces diplômes a été la première année de 12 ; la deuxième année de 17 ; la troisième année de 29.

Non seulement le nombre des laboratoires de recherches a augmenté, mais deux importantes donations sont venues faciliter les travaux de recherches en assistant les chercheurs.

D'abord M. Carnegie, en souvenir d'un vœu que Curie avait exprimé devant lui, lors d'une visite à son laboratoire, a donné à l'Université un capital de 250 000 francs placé par ses soins à 5 p. 100, dont les arrérages servent à entretenir des boursiers au laboratoire des substances radio-actives dirigé par madame Curie : déjà plusieurs boursiers de nationalités diverses ont profité de cette fondation.

Un autre donateur, M. Commercy, a fait à l'Université le don royal de quatre millions, dont le revenu annuel à 3 p. 100 est de 120 000 francs. D'après le testament, les arrérages sont affectés par l'Université à la création de bourses annuelles de 5 000 francs, pour permettre aux jeunes gens les mieux doués de se livrer aux travaux et aux recherches qui honorent les sciences et améliorent le bien-être général ; les bénéficiaires des bourses sont désignés chaque année par le Conseil des professeurs de la Faculté des Sciences ; le Conseil arrête les conditions sous lesquelles seront distribuées les bourses dont il s'agit : il a toute liberté pour changer l'affectation des fonds qui constituent la fondation Commercy : il devra toujours avoir en vue le but de cette fondation, l'avancement des sciences. Trois cent mille francs environ ont déjà été attribués à de nombreux savants appartenant aux divers ordres de sciences, pour leur permettre de continuer des recherches que le Conseil de la Faculté a jugées utiles au progrès de la Science. L'effet de ces belles fondations sur notre production scientifique se fait déjà sentir et donne de grandes espérances pour l'avenir.

Il faut faire une place à part à l'Institut de chimie appliquée situé 3, rue Michelet. Par une loi de finances du 28 dé-

cembre 1895, il a été établi à la Faculté des Sciences un enseignement pratique de chimie qui comprend trois années d'études faites dans des laboratoires spéciaux. Les élèves y sont obligatoirement soumis à trente heures de présence par semaine : ils suivent les cours et les conférences de chimie de la Faculté. Distinct à la fois de l'enseignement préparatoire à la licence et de celui des laboratoires de recherches, le nouvel enseignement s'adresse particulièrement aux jeunes gens qui ont besoin d'une solide instruction pratique en chimie, en vue des carrières industrielles. Un Comité de patronage assure les rapports avec l'industrie : depuis l'année 1907, les meilleurs élèves reçoivent à la sortie un diplôme d'ingénieur chimiste. Des cours annexes très élémentaires de technologie mécanique et d'électrotechnique ont été institués, grâce à une subvention de l'Association des anciens élèves de l'Institut. L'établissement contient dans ses trois années, pour 1909, un total de 103 étudiants. Le nombre des demandes d'admission dans ces laboratoires pratiques est de beaucoup supérieur au nombre des places. Nous avons dû instituer un examen d'entrée portant sur les mathématiques, la physique et la chimie. Il vaudrait évidemment mieux accueillir tous les jeunes gens ayant la vocation de chimiste, en éliminant peu à peu les incapables. C'est la raison matérielle de l'insuffisance de places qui nous en empêche. A cet égard, il est à craindre que les laboratoires, qui seront construits bientôt rue d'Ulm, ne soient eux aussi trop petits.



Passons maintenant aux divers enseignements généraux et aux laboratoires correspondants. J'entends par enseignements généraux ceux qui doivent initier les étudiants aux connaissances et aux techniques fondamentales d'une science déterminée ou d'une partie d'une science : analyse mathématique, mécanique, astronomie, physique générale, chimie générale, zoologie, botanique, géologie, etc...

Il faut remarquer d'abord que ces enseignements ont maintenant une organisation bien meilleure qu'autrefois. L'ensei-

gnement didactique qui était, il y a trente-cinq ans, le principal et presque le seul enseignement, est accompagné aujourd'hui d'interrogations avec corrections de devoirs, faites par les maîtres de conférences, et de travaux pratiques fortement organisés, qui exigent de longs séjours dans les laboratoires, où les étudiants ont la vue directe des phénomènes et font eux-mêmes les observations ou les expériences fondamentales.

Les différents enseignements généraux se divisent en trois grandes catégories :

La première comprend les enseignements appelés encore maintenant *enseignements de licence*, par une tradition administrative qui remonte à l'époque où nos étudiants devenaient tous professeurs.

La deuxième comprend l'enseignement préparatoire des sciences physiques, chimiques et naturelles, en vue des études médicales.

La troisième comprend l'enseignement pratique de la chimie à l'Institut de chimie appliquée.

Pour les enseignements dits de licence, il est impossible d'entrer dans les détails : je me bornerai à prendre comme exemple le laboratoire d'enseignement de physique.

Les étudiants en physique générale doivent prendre part chacun à soixante-six manipulations, d'une durée de quatre heures chacune, pendant l'année scolaire ; ces soixante-six manipulations sont des expériences types, qui, bien étudiées, permettent aux élèves d'acquérir rapidement la pratique des connaissances usuelles de la physique moderne, chaque jour plus étendue dans son domaine théorique et dans ses applications. Chaque élève est tenu de rédiger, séance tenante, une copie de manipulations avec formules, calculs, résultats et discussions ; cette copie corrigée par le préparateur principal est revue par le chef de travaux. Les notes de manipulations entrent en compte à l'examen ; les candidats les mieux notés sont dispensés de l'épreuve pratique ; cette mesure a produit des effets excellents d'émulation. Le laboratoire est en outre ouvert aux étudiants tous les matins de huit heures à midi. Les élèves les mieux doués et les jeunes gens préparant le diplôme d'études supérieures, rendent de grands services,

comme moniteurs et préparateurs bénévoles. Parmi les étudiants il s'en trouve qui ne veulent passer aucun examen, mais qui désirent se perfectionner dans la technique expérimentale : l'un d'eux est chef de service à l'Institut Pasteur, un autre officier d'intendance, un troisième lieutenant de sapeurs-pompiers.

L'élément étranger tend à devenir de plus en plus varié parmi nos étudiants : en dehors des Roumains, des Polonais et surtout des Russes, toujours très nombreux, nous devons mentionner cette année, en physique générale, 3 Ottomans, 3 Luxembourgeois, 1 Monégasque, 1 Bulgare, 1 Serbe, 1 Anglais et 2 Autrichiens. La majorité de ces étudiants se dirige vers l'industrie et notamment vers l'École supérieure d'Électricité.

Des observations analogues peuvent être faites pour tous les autres laboratoires, avec cette différence que les étudiants en sciences naturelles sont conduits à des excursions botaniques ou géologiques, ou à des séjours dans les laboratoires maritimes; les étudiants en géographie physique ont fait l'an dernier une excursion en Tunisie, sous la protection et avec une subvention du Résident général, et, cette année, une excursion en Angleterre, où ils ont été reçus et guidés avec la plus grande cordialité par nos collègues anglais MM. Mac Kinder, de l'Université de Londres, Milne, directeur de l'observatoire sismologique de Newport, et Allorge, de l'Université d'Oxford.

Je donnerai tout à l'heure une statistique générale des examens; mais auparavant je dois signaler, parmi ces enseignements de licence, deux enseignements très récemment créés, l'un en 1904, l'autre en 1905, qui présentent le caractère particulier d'être des enseignements préparatoires, intermédiaires entre le véritable enseignement supérieur des sciences et le baccalauréat. Un bachelier n'est pas préparé à suivre l'enseignement supérieur des sciences : il ne sait pas assez de mathématiques pour pouvoir étudier, à la Faculté, les sciences, mathématiques et physiques; il ne sait pas assez de physique, de chimie et d'éléments de sciences naturelles pour pouvoir étudier les sciences chimiques et naturelles. Dès lors, nous avons institué deux enseignements qui sont comme deux portes d'entrée dans la Faculté. D'abord, pour préparer à

l'étude des sciences physico-mathématiques, nous avons un enseignement de mathématiques générales, qui donne les éléments de géométrie, de calcul et de mécanique indispensables; cet enseignement est très suivi : cette année 110 candidats se sont fait inscrire aux travaux pratiques que nous venons d'instituer pour initier les futurs physiciens, chimistes, ingénieurs, aux méthodes pratiques de calcul, à l'usage des diverses tables numériques et des machines à calculer. Le deuxième enseignement préparatoire, la deuxième porte d'entrée pour les bacheliers, est l'enseignement des sciences physiques, chimiques et naturelles, qui comprend l'enseignement du P. C. N. avec un enseignement complémentaire de géologie et des éléments de calcul : cette porte d'entrée est destinée aux étudiants qui poursuivent des études supérieures de chimie ou de sciences naturelles. Il est bien entendu que ces enseignements préparatoires ne sont pas obligatoires : les jeunes gens ayant fait des mathématiques spéciales au lycée se passent aisément du premier; mais l'un ou l'autre d'entre eux est indispensable aux simples bacheliers et à la plupart des étudiants étrangers.



Un mot sur les examens qui terminent ces enseignements dits de licence. A l'époque où le professorat était la seule profession à laquelle pensaient nos étudiants, les examens de notre Faculté présentaient une symétrie et une simplicité parfaites. Les étudiants prenaient d'abord le grade de licencié qui était délivré sous trois formes : licence ès sciences mathématiques, licence ès sciences physiques, licence ès sciences naturelles. Chacun de ces examens de licence portait sur trois matières : le premier comprenait l'analyse infinitésimale, la mécanique rationnelle et l'astronomie; le deuxième, la physique, la chimie et la minéralogie; le troisième, la botanique, la zoologie et la géologie.

Les licenciés, qui désiraient entrer dans l'enseignement supérieur, prenaient le grade de Docteur, qui existe également sous trois formes correspondantes. Les enseignements plus élevés que ceux de la licence, géométrie et analyse supé-

rieure, mécanique céleste, physique mathématique, n'avaient pas de sanctions directes : il en était de même de certains enseignements généraux nouvellement créés, comme la géographie physique, la chimie appliquée, la chimie biologique, etc.

En raison de la variété de nos enseignements actuels, et de la diversité des carrières auxquelles se préparent nos étudiants, un système plus souple d'examens devint nécessaire ; on créa en 1896 (décret du 22 janvier 1896) le système des certificats d'études supérieures, dont le principe est le suivant : chaque enseignement magistral présentant un nombre jugé suffisant de leçons, de conférences et de travaux pratiques, a pour sanction un certificat d'études supérieures de sciences, délivré après un examen qui comporte une épreuve écrite, une épreuve orale et une épreuve pratique. L'étudiant qui possède trois de ces certificats reçoit le diplôme de licencié ès sciences.

Nous délivrons actuellement vingt-trois certificats différents d'études supérieures, pouvant entrer chacun en tiers dans l'obtention du grade de licencié. On peut les classer sommairement comme il suit : cours d'un niveau scientifique plus élevé que l'ancienne licence, cinq certificats ; enseignements généraux de licence, seize certificats ; enseignements préparatoires, deux certificats, — le certificat de mathématiques générales et le certificat d'études supérieures portant sur la physique, la chimie et les sciences naturelles.

Il résulte de cette organisation qu'au lieu des trois espèces de licence d'autrefois, il y a maintenant plus de 1700 manières d'être licencié à Paris, exactement 1771, nombre des combinaisons de 23 objets 3 à 3. Cette variété de combinaisons laisse une grande liberté de choix aux étudiants. Toutes les combinaisons ne sont pas également probables, mais nous en avons vu de bien étranges, au temps où la licence dispensait du service militaire.

Il va de soi que, pour les fonctions ou emplois publics, on exige des certificats déterminés. Ainsi, pour les futurs professeurs de lycée et de collège, pour les candidats au Doctorat d'État on exige une licence, dite d'enseignement, qui est constituée par trois certificats qui correspondent aux matières exigées autrefois pour l'une des trois licences. Pour les jeunes

filles qui se destinent à l'enseignement dans les lycées et collèges de l'État, sont exigés les deux certificats préparatoires de mathématiques générales et de sciences physiques. chimiques et naturelles.

Le nombre des candidats à la licence qui était de 385 en 1894 a été de 1175 en 1909.

A côté des enseignements de licence, il faut placer l'enseignement du P. C. N. c'est-à-dire l'enseignement des notions générales de physique, de chimie et de sciences naturelles qui sont jugées indispensables pour les études médicales. Cet enseignement institué en 1893, se donne rue Cuvier, dans un bâtiment construit à cet effet en 1899. Les étudiants sont astreints à une scolarité régulière, comme au lycée; mais la différence essentielle avec l'enseignement secondaire est l'obligation d'assister à des travaux pratiques de physique, de chimie, de botanique et de zoologie très fortement organisés; le nombre des étudiants du P. C. N., qui était de 212 en 1894, de 428 en 1895, a été l'an dernier de 651. Cette augmentation n'est pas due exclusivement à l'augmentation du nombre des étudiants français en médecine; d'une part le nombre des étudiants en médecine, venant d'autres pays et surtout de Russie, a considérablement augmenté; d'autre part, des jeunes gens, qui n'ont pas en vue la carrière médicale, suivent l'enseignement du P. C. N. comme préparation à différentes carrières, ou comme une première année préparatoire à l'étude plus approfondie des sciences physiques et naturelles.

Cela était prévu dès la création du P. C. N. Voici en effet ce que disait M. Darboux, dans un rapport au Conseil supérieur en 1893 :

L'enseignement à créer est général : destiné aux futurs médecins, il peut servir à d'autres. Outre les jeunes gens qui entrent dans les Écoles spéciales, comme l'École Centrale ou l'Institut Agronomique, un grand nombre qui se destinent aux carrières industrielles ou agricoles auraient besoin d'un enseignement pratique approprié. Il nous a semblé qu'à ce point de vue, le nouvel enseignement pouvait produire d'heureux résultats. En même temps qu'il donnera aux futurs médecins une préparation scientifique indispensable, il pourra aussi la donner à d'autres... Aussi, les conditions particulières

d'accès au Doctorat en médecine étant réglées par un décret spécial, nous proposons-nous d'ouvrir l'enseignement projeté aux bacheliers de tous les ordres. Nous faisons plus : dans une pensée sincèrement démocratique, nous vous proposons de l'ouvrir aussi, après constatation de leur aptitude, à des sujets d'élite sortis de l'enseignement primaire. Nous serons heureux de voir s'établir, entre l'enseignement supérieur et l'enseignement primaire, un lien qui sera certainement utile à l'un et à l'autre.

Le P. C. N. s'est développé conformément à ces vues de la Commission du Conseil supérieur. Pour y être inscrit, il faut présenter soit le diplôme de bachelier, soit le brevet supérieur, soit le diplôme de fin d'études secondaires des jeunes filles : les futurs médecins sortent exclusivement du groupe des bacheliers : les autres étudiants ont en vue soit l'enseignement, soit les carrières industrielles. L'enseignement du P. C. N. est sanctionné par un certificat d'études de physique, de chimie et d'histoire naturelle.



Tel est l'état actuel de la Faculté des sciences de l'Université de Paris. Si énormes que soient les progrès accomplis depuis quinze ans, nous avons de grands *desiderata*. Tout d'abord, dans le développement du nombre de nos étudiants et de nos laboratoires, le personnel scientifique des chefs de travaux et préparateurs, le personnel auxiliaire des garçons n'a pas augmenté dans une proportion suffisante ; pour ne citer qu'un exemple, le service des recherches de chimie minérale dirigé par M. Le Chatelier, n'a, pour la préparation du cours et la direction des chercheurs, qu'un seul préparateur, sans chef de travaux pratiques. Nos cadres inférieurs sont insuffisants : nous sommes comme un régiment qui aurait un effectif complet d'officiers et de soldats, mais qui manquerait de sous-officiers.

Les emplacements exigés par la création de nouveaux laboratoires, par le développement des anciens, par l'accroissement des services communs, sont tels que la Sorbonne est trop petite pour contenir toute notre vie. Les services des sciences physiques et naturelles ont un impérieux besoin de s'agrandir ;

un atelier central de réparation et de construction d'appareils pour les divers laboratoires doit être créé, dans un but d'économie et de plus grande activité : l'installation de la mécanique physique et expérimentale est telle que je rougis de la montrer aux étrangers.

De plus, certains laboratoires de Paris situés hors de la Sorbonne, comme la chimie appliquée dans les baraquements de la rue Michelet, l'évolution des êtres organisés dans les bureaux provisoires qui avaient servi à Soufflot pendant la construction du Panthéon, le laboratoire du radium installé rue Cuvier dans des conditions tout à fait insuffisantes, doivent être reconstruits.

Pour vivre nous sommes obligés de nous agrandir. Avec l'aide de l'État et de la Ville, l'Université a pu, il y a trois ans, acheter un grand terrain entre les rues d'Ulm et Saint-Jacques. Nous allons y construire, avec l'aide de la Ville de Paris, un institut complet de chimie, où seront réunis tous les laboratoires de chimie de la Sorbonne et les laboratoires pratiques de la rue Michelet ; la Sorbonne sera alors dégagée et nous pourrons agrandir les services de physique et de sciences naturelles. Pour les substances radio-actives, il importe de construire un laboratoire spécialement aménagé : l'Université de Vienne vient de construire un magnifique Institut du Radium ; la France, qui a eu l'honneur de la découverte du radium, se doit à elle-même de ne pas rester en arrière. Grâce à une combinaison dont l'idée est due à M. le Recteur, comme beaucoup d'autres idées, un accord est intervenu entre l'Institut Pasteur et l'Université de Paris, pour édifier, sur les terrains de la rue d'Ulm, un laboratoire en deux sections : la première purement scientifique, rattachée à l'Université, sera consacrée aux études physico-chimiques des substances radio-actives ; la deuxième, dirigée par l'Institut Pasteur, sera consacrée aux applications des substances radio-actives, à l'étude et au traitement des maladies ; l'Université apporte le terrain et fournit le radium, qui a, comme on sait, une valeur considérable ; l'Institut Pasteur fait, en grande partie, les frais de la construction.

Il restera à régler le sort de la mécanique appliquée qui a besoin d'un laboratoire en rez-de-chaussée, où puissent fonc-

tionner des machines bruyantes, sans gêner les leçons ou les conférences voisines, et du laboratoire d'évolution des êtres organisés qui exige des locaux très bien éclairés avec des cours pour recevoir les animaux en étude. Grâce à des crédits qui viennent d'être votés par le Parlement et à l'affectation d'un immeuble de la rue Notre-Dame-des-Champs, l'Université aura enfin un laboratoire de mécanique digne d'elle : ce laboratoire sera d'ailleurs le seul de Paris, puisque ni l'École Polytechnique, ni l'École Centrale, ni l'École des Mines ne sont actuellement outillées pour l'Enseignement supérieur pratique de la mécanique comme l'Université de Nancy et les Universités Belges, Suisses, et Allemandes.

Mais voici, pour terminer, un *desideratum* d'un autre ordre. A notre travail scientifique s'ajoute un service écrasant d'examens : les doctorats, les diplômes d'études, les certificats de licence, les examens du P. C. N., les diplômes d'ingénieurs, chimistes. Ces examens relèvent de l'enseignement supérieur; ce sont des épreuves scientifiques, que nous cherchons à rendre de plus en plus élevées, de moins en moins aléatoires. De ce côté nous ne demandons aucun allègement : ces examens sont de notre métier. Mais le baccalauréat? En 1894, nous faisions subir 2 763 examens de baccalauréat; en 1909, le chiffre s'est élevé à 5 373, auquel il faut ajouter les examens que les professeurs de sciences font passer dans les parties scientifiques du baccalauréat ès lettres. Le chiffre de 6 000 est certainement dépassé. Il est vrai que l'adjonction des professeurs de lycée diminue notre tâche; mais ces examens sont-ils de notre métier? Je serais bien surpris si quelqu'un, après avoir lu cette étude, répondait : Oui. Aujourd'hui le baccalauréat n'est qu'une survivance du passé dans la Faculté des sciences, qui devrait pouvoir se donner tout entière à ses grandes tâches, qui doit suffire aux besoins si variés de la recherche scientifique, de l'enseignement et de l'industrie, et dont l'activité va de l'observatoire à l'usine, des mathématiques supérieures à la chimie appliquée, des laboratoires d'enseignement aux grands laboratoires de la forêt et de la mer.

PAUL APPELL

VALET DE CHAMBRE[1]

— RÉCIT D'UN TERRORISTE —

VII

Aujourd'hui, tandis que j'écris ces lignes, une crainte me paralyse. que j'éprouve depuis mon enfance : la crainte de sembler par trop sensible et ridicule. Lorsque je veux être caressant et dire des choses tendres, je suis incapable de trouver la note juste. C'est précisément à cause de cette crainte, et faute aussi d'habitude. que je ne saurais énoncer tout à fait clairement ce qui se passait alors en mon cœur.

J'étais amoureux de Zénaïda Fédorovna ; mais dans le sentiment ordinaire, humain, qui m'entraînait vers elle, il y avait bien plus de jeunesse, de fraîcheur et de joie que dans l'amour d'Orlov pour sa maîtresse.

En maniant, le matin, la brosse à chaussures ou le balai, je guettais, avec une délicieuse angoisse, le moment où je percevrais enfin sa voix et le doux bruit de ses pas. Me tenir debout sur le seuil, les yeux sur elle, tandis qu'elle déjeunait ; l'aider à mettre son manteau, dans l'antichambre, ou enfiler les caoutchoucs à ses petits pieds, pendant que, de sa main,

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

elle s'appuyait sur mon épaule; puis attendre qu'en bas le portier eût sonné, annonçant le retour de Zénaïda Fédorovna, lui ouvrir la porte et l'y voir paraître toute rose, sentant le froid, poudrée de neige, entendre ses rapides exclamations au sujet de la température ou du fiacre à payer; — si vous saviez comme tout cela m'intéressait!...

Je voulais aimer, avoir une famille à moi, et que ma future femme eût exactement la même figure, la même voix que Zénaïda Fédorovna. Je rêvais d'elle en mangeant, je rêvais d'elle en pleine rue, quand j'étais envoyé en commission, je rêvais d'elle la nuit, quand je ne pouvais dormir. — Orlov, avec un air dégoûté, rejetait loin de lui les chiffons de femme, les enfants, la cuisine, les casseroles de cuivre : moi, je recueillais tout cela soigneusement, je le cajolais dans mes songes, et je le chérissais, je l'implorais de la destinée, je voyais en esprit une femme, ma femme, une *nursery*, de petites allées dans un jardin, une petite maison... tout cela bien à moi.

Je savais que, si je me mettais à aimer Zénaïda Fédorovna tout de bon, je ne pourrais point espérer ce miracle : la réciprocité. Cela ne m'inquiétait nullement. Dans mon humble et paisible attachement pour elle, il n'y avait ni jalousie envers Orlov, ni même aucune envie : je comprenais bien que le bonheur, pour un infirme comme moi, n'était guère possible qu'en rêve.

Lorsque, tard dans la nuit, en attendant le retour de son Georges, Zénaïda Fédorovna, les yeux immobiles, regardait les pages d'un livre sans les tourner jamais, ou lorsqu'elle frissonnait, en pâlissant, parce que Pauline traversait la pièce, je souffrais avec elle, et alors l'idée me venait d'inciser, brusquement, ce dur abcès, de faire, sans délai, quelque chose pour elle, de lui révéler ce qui se disait ici, les jeudis.

Mais que faire, et comment?



De plus en plus souvent, je la voyais pleurer. Les premières semaines, elle riait ou fredonnait, même en l'absence d'Orlov;

mais, au bout d'un mois, il régnait chez nous un triste silence qui ne cessait que le jeudi.

Elle flattait son Orlov et, pour en obtenir un sourire dépourvu de sincérité ou un baiser, elle s'agenouillait devant lui et, câline, se frottait contre lui, comme un caniche. D'autre part, en passant devant une glace, et alors même qu'elle avait le cœur gros, elle ne pouvait jamais s'empêcher de jeter un coup d'œil sur elle-même et de rajuster quelque détail de sa coiffure. Il me semblait singulier que Zenaïda Fédorovna continuât toujours à s'occuper de ses toilettes et à se montrer aussi ravie de ses achats : cela cadrait mal avec sa réelle tristesse. Elle suivait la mode et se faisait faire des robes chères. A quoi bon? Je me rappelle, surtout, une robe qui avait coûté quatre cents roubles. Consacrer à une robe superflue, inutile, quatre cents roubles, tandis que nos couturières, pour un labeur de forçat, gagnaient vingt copeks à la journée, sans être nourries, et qu'on payait aux dentellières de Bruxelles ou de Venise un salaire de cinquante centimes, en les forçant à se procurer par la prostitution ce qui leur manquait pour vivre!...

Il me semblait bizarre, et cela me chagrinait, que Zénaïda Fédorovna n'y songeât point. Mais, à peine elle était sortie, j'excusais tout, je trouvais une raison à tout, et je guettais avec la même impatience le coup de sonnette par lequel le portier m'annonçait enfin le retour de la jeune femme.

Elle se comportait à mon égard, comme à l'égard d'un valet de chambre, d'un être inférieur. On peut caresser un chien et, en même temps, ne pas remarquer sa présence. On me donnait des ordres, on m'interrogeait, mais on ne s'apercevait pas que j'existais. Mes maîtres n'estimaient pas convenable de me parler plus que ne l'admettait le bon ton; si, quand je servais à table, je m'étais avisé de prendre part à leur conversation ou de rire, on m'aurait cru fou et on m'aurait remercié. Tout de même, Zénaïda Fédorovna me témoignait de la bienveillance. Quand elle m'envoyait en course ou m'expliquait le maniement d'un nouvel ustensile ou quelque autre chose de ce genre, son visage était clair, très bon et affable, et ses yeux me regardaient en face. Je me figurais alors, chaque fois, qu'elle se rappelait avec reconnaissance l'époque où je lui portais des

lettres rue Znamenskaïa. Lorsqu'elle sonnait, Pauline, qui me considérait comme le favori de Zénaïda Fédorovna et me haïssait pour cela, me disait avec un ricanement sarcastique et mauvais :

— Va, c'est *la tienne* qui te sonne!

Zénaïda Fédorovna me traitait comme une créature infime, et elle ne soupçonnait point que la seule créature vraiment humiliée dans notre maison, c'était elle-même. Elle ne se doutait pas que moi, son valet de chambre, je souffrais pour elle et que je me demandais vingt fois dans la journée ce qui l'attendait et comment tout cela finirait... Et tout allait visiblement de plus en plus mal...

Depuis le soir où ils avaient causé de sa situation administrative, Orlov, qui détestait les larmes, avait commencé à redouter, à éviter les conversations avec Zénaïda Fédorovna. Et, lorsqu'elle entamait une discussion ou le suppliait, ou qu'elle était sur le point de pleurer, il imaginait un prétexte convenable pour se retirer dans son cabinet ou pour s'enfuir du logis. Il y couchait de plus en plus rarement, il y dînait plus rarement encore; le jeudi, c'était maintenant lui-même qui priait ses amis de l'emmener quelque part.

Zénaïda Fédorovna rêvait toujours d'une cuisine, d'un nouvel appartement, d'un voyage à l'étranger; mais ses rêves restaient des rêves. On commandait le dîner au restaurant, la question du déménagement était ajournée jusqu'au retour de l'étranger, sur le désir d'Orlov, et quant au voyage, impossible, assurait-il, de l'entreprendre tant que ses cheveux n'auraient pas suffisamment poussé, car on ne pouvait raisonnablement traîner dans les hôtels et servir « l'idée » sans avoir de longs cheveux, des cheveux d' « intellectuel ».

Pour comble, Koukouchkine se mit à venir chez nous le soir, en l'absence d'Orlov. Il n'y avait rien de particulier dans ses manières, mais je n'oubliais pas cette causerie au cours de laquelle il s'était promis de souffler à Orlov Zénaïda Fédorovna.

Elle lui offrait du thé et du vin; il faisait des « hi! hi! hi! » et, croyant évidemment complaire à la jeune femme, il déclarait que l'union libre était, sans comparaison, plus digne que le mariage et qu'il fallait saluer très bas Zénaïda Fédorovna.

VIII

Les fêtes de la Noël se passèrent chez nous dans l'ennui et dans l'appréhension vague de quelque malheur. Le 31 décembre, au petit déjeuner, Orlov déclara soudain que ses chefs l'expédiaient, avec une mission spéciale, auprès d'un sénateur en tournée d'inspection, dans un district éloigné.

— Je n'ai pas envie d'y aller, ah! non; mais quel motif alléguer pour rester? — conclut-il en feignant le dépit. — Il faudra s'exécuter : rien à faire!

A cette nouvelle, les paupières de Zénaïda Fédorovna se mouillèrent instantanément.

— Il sera long, ce voyage? — s'enquit-elle.

— Cinq jours environ.

— En somme, je suis contente, — reprit-elle, après un moment de réflexion. — Ce voyage te distraira... Tu auras peut-être une amourette en route, et tu me la conteras au retour.

A la moindre occasion, la jeune femme laissait entendre à Orlov qu'elle ne le gênait pas et qu'il pouvait disposer de lui à sa guise; mais cette sommaire diplomatie, cousue de fil blanc, ne trompait jamais personne: ce matin-là, elle eut pour seul effet de rappeler une fois de plus à Orlov qu'il n'était pas libre.

— Je pars ce soir même, — annonça-t-il.

Et il se mit à lire les journaux.

Zénaïda Fédorovna voulait accompagner Orlov à la gare. Il l'en dissuada : il ne partait pas pour l'Amérique, ni pour une durée de cinq années; il ne serait absent que cinq jours à peine, et peut-être moins.

Les adieux se firent vers huit heures. Il l'enlaça d'un bras et la baisa au front et aux lèvres.

— Sois raisonnable, ne t'ennuie pas sans moi, — lui disait-il d'une voix affectueuse, cordiale, qui me toucha, moi aussi. — Dieu te garde!

Elle contemplait avidement le visage de son Georges pour en graver dans sa mémoire les traits chéris. Puis, d'un mou-

vement gracieux, elle appuya sa tête sur la poitrine de son amant.

— Pardonne-moi nos malentendus, — lui dit-elle en français. — Entre mari et femme tendrement épris, les disputes sont inévitables. Et moi, je t'aime à la folie.... Pense à moi... Télégraphie-moi souvent et longuement...

Orlov l'embrassa une fois encore et, sans une parole, s'éloigna, quelque peu confus. Au bruit de la porte qu'on fermait à clef, il s'arrêta dans l'escalier, pensif, et jeta un regard derrière lui. A cette minute, le moindre appel venu de notre appartement l'eût décidé, sans doute, à demeurer. Mais tout y était calme. Il boutonna son pardessus et se remit à descendre les marches, d'un pas indécis.

Devant le perron, deux fiacres attendaient. Orlov monta dans l'une des voitures; moi, avec deux valises, dans l'autre.

Le froid était vif. Aux carrefours, des braseros brûlaient et fumaient. Le vent, que la rapidité de notre course rendait plus glacial, me coupait le visage et les mains; j'étais essoufflé. Je baissai les paupières et je m'abandonnai à mes réflexions... Quelle créature admirable! comme elle aimait! Aujourd'hui, on ramasse partout les objets les plus inutiles pour les vendre au profit des pauvres : le verre cassé lui-même a une valeur marchande; mais une chose aussi précieuse, aussi rare que l'amour d'une femme jeune, élégante, intelligente et honnête, — on la jette au rebut. Un moraliste ancien envisageait toute mauvaise passion comme une force qu'avec du savoir-faire on pouvait diriger vers le bien : chez nous, qu'une passion généreuse et belle surgisse, et bientôt elle s'use, impuissante, incomprise, galvaudée... Pourquoi en est-il ainsi?

Les deux fiacres s'arrêtèrent. J'ouvris les yeux : nous étions dans la rue Serguievskaïa, devant l'hôtel de Pékarsky.

Orlov quitta sa voiture et pénétra dans l'hôtel. Quelques minutes après, un valet de Pékarsky, nu-tête, parut à la porte et me cria, furieux d'être exposé au froid :

— Tu es donc sourd?... On t'appelle!... Paye les cochers et monte!

N'y comprenant rien, je montai au second étage. J'étais déjà venu chez Pékarsky, c'est-à-dire que, du vestibule, j'avais entrevu son grand salon, lequel, surtout au sortir de l'atmo-

sphère morne et humide qui remplissait la rue, me frappait toujours par l'éclat des cadres dorés, des bronzes et des meubles précieux. Maintenant, au milieu de cette splendeur, j'apercevais Grouzine, Koukouchkine, puis Orlov.

— Écoute, Stépane, — me dit celui-ci, en s'avançant vers moi. — J'habiterai ici jusqu'à vendredi ou samedi. S'il y a des lettres ou des télégrammes, tu me les apporteras... Tu diras, naturellement, à madame que je suis parti, et que je lui envoie le bonjour... Tu peux te retirer.



Chez nous, je trouvai Zénaïda Fédorovna au salon, allongée sur un sofa et mangeant un fruit. Une seule bougie l'éclairait.

— Vous êtes arrivé à temps pour le train? — me dit-elle.

— Oui, madame. Monsieur envoie le bonjour à madame.

Je m'en fus dans ma chambre et m'étendis sur mon lit. Je n'avais rien à faire. Je ne m'étonnais pas, je ne m'indignais pas, je m'évertuais seulement à comprendre pourquoi et dans quelle intention il avait eu recours à cette supercherie... Il n'y a que les blancs-becs pour abuser ainsi leur maîtresse. Comment, lui, un homme qui lisait, qui raisonnait, comment n'avait-il pas trouvé mieux?... J'avoue que je n'avais pas une médiocre opinion de son esprit. Je pensais que, s'il avait eu besoin de tromper son ministre ou quelque autre puissant personnage, il aurait déployé beaucoup d'énergie et d'habileté. Mais ici, pour abuser d'une femme, le premier moyen qui lui était venu à l'esprit avait été jugé suffisant : si la supercherie lui réussissait, tant mieux; sinon, il n'y aurait pas grand mal, et il serait facile d'inventer un autre mensonge, aussi prompt et simple que le premier, sans se casser la tête à imaginer des prétextes.

A minuit, lorsque, dans l'appartement au-dessus du nôtre, on se mit à remuer les chaises et à crier : « Hourra ! » pour saluer la nouvelle année, Zénaïda Fédorovna me sonna de la chambre contiguë au cabinet.

Lasse d'avoir veillé si longtemps, elle écrivait, à son bureau, quelques lignes sur un bout de papier.

— Voici une dépêche, — me dit-elle. — Prenez une voiture, et courez vite l'expédier!

Dehors, je lus ce qu'il y avait sur le bout de papier :

Je te souhaite une bonne et heureuse année. Télégraphie-moi vite, je m'ennuie beaucoup. Il y a une éternité que tu n'es plus là. Je regrette qu'il soit impossible de t'adresser par télégraphe mille baisers et mon cœur même. Sois heureux, toi, ma seule espérance.

ZINA.

J'expédiai le télégramme. Le lendemain matin, j'en remis le reçu à Zénaïda Fédorovna.

IX

Le pis était qu'Orlov étourdiment, avait initié Pauline au secret de son départ simulé, en lui ordonnant d'apporter du linge rue Serguievskaïa. Dès ce moment, Pauline regarda Zénaïda Fédorovna avec un méchant plaisir et avec une haine que je ne parvenais point à deviner la raison. Dans sa chambre et dans le vestibule, elle ne cessait pas de manifester sa joie par des éclats de rire.

— T'es restée chez nous trop longtemps, tu vas être obligée de filer! — s'écriait-elle avec transport. — T'aurais dû t'en apercevoir toi-même.

Son flair lui révélait que Zénaïda Fédorovna ne devait plus demeurer longtemps chez Orlov, et, sans perdre une minute, elle volait à la jeune femme ses flacons, ses épingles d'écaille, ses mouchoirs, ses bottines...

Le lendemain du jour de l'an, Zénaïda Fédorovna m'appela et me dit à mi-voix qu'elle ne retrouvait plus sa robe noire. Puis elle se mit à marcher dans l'appartement, pâle, effrayée, indignée, en se parlant à elle-même :

— C'est trop fort! c'est trop fort!... C'est d'une audace inouïe!...

Au dîner, elle voulut se verser du potage, mais ne le put : ses mains tremblaient, ses lèvres frémissaient. Et brusquement, n'y tenant plus, elle regarda Pauline :

— Allez-vous-en, Pauline, — déclara-t-elle ; — Stépane suffira.

— Cela ne fait rien, madame : je peux rester.

— C'est inutile. Vous n'avez rien à faire ici. Allez-vous-en ! — continua Zénaïda Fédorovna, qui se leva, très agitée. — Vous pouvez chercher une autre place. Allez-vous-en tout de suite !

— Je ne peux pas m'en aller sans un ordre de monsieur. C'est monsieur qui m'a engagée. Ce que monsieur commandera sera fait.

— C'est moi qui vous le commande ! C'est moi qui suis la maîtresse de cette maison ! — dit Zénaïda Fédorovna, devenant toute rouge.

— Il est possible que vous soyez la maîtresse de la maison, mais monsieur peut seul me renvoyer, parce que c'est monsieur qui m'a engagée.

— Vous ne resterez pas ici une minute de plus ! — cria Zénaïda Fédorovna, en frappant son assiette avec son couteau. — Vous êtes une voleuse ! Vous entendez ?

Zénaïda Fédorovna jeta sa serviette sur la table et, la figure pitoyable et douloureuse, elle quitta rapidement la salle à manger.

Pauline, en sanglotant tout haut et en marmottant, sortit pareillement. Le potage et les grives refroidissaient. Et, je ne sais pourquoi, tout ce luxe de restaurant m'apparaissait maintenant mesquin, chiche, faux comme cette voleuse de Pauline. C'étaient les deux petits pâtés, dans leur assiette, qui avaient l'aspect le plus misérable. « Aujourd'hui, on nous remportera au restaurant, — semblaient-ils dire, — et demain on va nous resservir à quelque fonctionnaire ou peut-être à une cantatrice fameuse... »

— Pensez-vous ? quelle grande dame ! — entendais-je Pauline bougonner de sa chambre. — Si j'avais voulu, je serais depuis longtemps, moi, une dame comme ça !... Seulement, moi, j'aurais honte !... Nous verrons laquelle de nous deux filera d'ici la première ! Oui, nous le verrons !

Zénaïda Fédorovna me sonna. Elle était assise dans un coin de sa chambre, avec un air d'écolière en pénitence.

— Il n'y a pas de télégramme ? — fit-elle.

— Non, madame.

— Descendez chez le portier : peut-être y en a-t-il un en bas... Et puis, ne bougez pas de la maison, — ajouta-t-elle, comme je me retirais ; — j'ai peur de rester seule.

Ensuite je dus, presque d'heure en heure, aller m'enquérir, auprès du portier, s'il n'y avait pas une dépêche.



Quelle période douloureuse nous avons alors traversée! Zénaïda Fédorovna, pour ne pas subir la présence de Pauline, prenait le thé et ses repas dans sa chambre, où, presque toute la journée, elle demeurait blottie sur un étroit canapé en forme de C. Elle faisait son lit elle-même.

Au début, c'était moi qu'elle chargeait de porter ses dépêches au télégraphe; puis, ne recevant pas de réponse, elle n'eut plus confiance en moi et elle les expédia elle-même. Je finis, moi aussi, par guetter avec impatience l'arrivée d'un télégramme. J'espérais qu'Orlov inventerait quelque mensonge, qu'il s'arrangerait, par exemple, pour faire adresser à Zénaïda Fédorovna une dépêche de quelque gare. « Même si les cartes l'absorbent complètement, — pensais-je, — ou s'il est occupé à courtiser une autre femme, il y a là, cependant, Grouzine et Koukouchkine pour nous rappeler à lui!... » — Mais nous guettions vainement.

Chaque jour, à plusieurs reprises, j'entrais chez Zénaïda Fédorovna, bien décidé à lui découvrir toute la vérité. Mais elle me regardait avec des yeux de biche, baissait la tête, remuait les lèvres, — et je me retirais sans avoir prononcé un mot. La compassion m'enlevait tout courage.

Pauline, comme si de rien n'était, heureuse, faisait le cabinet d'Orlov, sa chambre, fouillait dans les armoires, secouait bruyamment quelque vaisselle et toussotait ou fredonnait chaque fois qu'elle passait devant la chambre de Zénaïda Fédorovna. Cela lui faisait plaisir que l'on se confinât ainsi à cause d'elle. Le soir, elle sortait pour ne revenir que vers les deux ou trois heures du matin. J'étais obligé de lui ouvrir et d'essuyer ses récriminations au sujet de ma toux. Aussitôt après son coup de sonnette, un autre appel tintait : je courais

vers la chambre contiguë au cabinet d'Orlov, et Zénaïda Fédorovna, la tête dans l'entre bâillement de la porte, me jetait cette question :

— Qui a sonné ?

Et elle regardait mes mains, pour voir si elles ne tenaient pas un télégramme.



Lorsque, enfin, le samedi, on sonna en bas et que dans l'escalier s'entendit la voix si connue, Zénaïda Fédorovna eut une telle joie qu'elle éclata en sanglots.

Elle courut à la rencontre d'Orlov, l'entoura de ses bras, se mit à lui baiser la poitrine, les manches de son pardessus, en bredouillant des mots inarticulés. Le portier monta les valises ; la voix gaie de Pauline retentit. On eût dit vraiment qu'un être cher venait passer les vacances dans sa famille !

— Pourquoi ne m'as-tu pas télégraphié une seule fois ? — répétait la jeune femme en suffoquant de bonheur. — Pourquoi ?... Si tu savais dans quelles tortures j'ai vécu, tous ces temps-ci !... Oh ! mon Dieu !...

— Mais c'est bien simple ! Le sénateur et moi, nous avions dû nous rendre à Moscou presque aussitôt : je ne recevais pas tes dépêches ! — répondit Orlov. — Ce soir, après dîner, je te raconterai mon voyage en détail ; à présent, je tombe de sommeil... Ah ! ces trajets interminables en wagon !... Dormir ! dormir ! dormir !

Il était visible qu'il n'avait pu dormir de la nuit, l'ayant sans doute employée à jouer et peut-être à boire. Zénaïda Fédorovna le mit au lit, et jusqu'au soir, nous marchâmes tous sur la pointe des pieds...

Le dîner se passa fort bien ; mais, tout de suite après, au café, qui fut servi dans le cabinet, on causa.

Zénaïda Fédorovna parlait à mi-voix, rapidement, en français. Sa voix imitait le murmure d'un ruisseau. Puis, un gros soupir d'Orlov, qui répondait, aussi en français :

— Mon Dieu ! n'auriez-vous point de nouvelles plus fraîches que cette sempiternelle et fastidieuse litanie sur la malfaisante femme de chambre ?

— Mais, mon chéri, elle m'a volée, elle m'a lancé des grossièretés!

— Pourquoi ne me vole-t-elle pas, moi? Pourquoi ne me lance-t-elle pas de grossièretés, à moi? Pourquoi est-ce que, moi, je ne me doute jamais de leur existence, aux femmes de chambre, aux valets de chambre, aux concierges?... Ma chère, vous avez des caprices et vous manquez de caractère... Je soupçonne même que vous devez être enceinte... Quand je vous ai proposé de la remercier, vous avez exigé qu'elle restât. Maintenant, c'est vous qui exigez son renvoi. Eh bien, dans ces cas-là, je suis, moi aussi, un entêté : à des caprices je réponds par des caprices. Vous voulez qu'elle s'en aille : eh bien, moi, je veux qu'elle reste! C'est le seul moyen de guérir vos nerfs.

— C'est bien! c'est bien! — dit craintivement Zénaïda Fédorovna, ne parlons plus de cela... Et, à présent, donne-moi des nouvelles de Moscou!

X

Le lendemain, — c'était le 7 janvier, la saint Jean-Baptiste, — Orlov, après le déjeuner, mit son habit noir et sa décoration pour aller chez son père lui souhaiter sa fête.

Il ne devait partir qu'à deux heures, et il n'était qu'une heure et demie, quand il eut fini de s'habiller. A quoi employer cette demi-heure?... Orlov se promenait dans le salon, en récitant les poésies de circonstance que, jadis, il débitait à ses père et mère, le jour de leur fête. Zénaïda Fédorovna, qui se préparait à sortir aussi, pour se rendre chez sa modiste ou dans les magasins, était là, et elle écoutait, souriante, Orlov qui déclamait.

J'ignore comment avait débuté leur entretien ; mais, quand j'apportai à Orlov ses gants, il se tenait devant Zénaïda Fédorovna et, d'une voix agacée et suppliante, lui disait :

— Au nom de Dieu, au nom de tout ce qui est sacré, ne rabâchez donc pas des choses que tous et chacun savent depuis longtemps!... Quelle malheureuse tendance ont nos femmes intelligentes et pensantes à proférer, avec un air profond et

une animation enragée, des sentences dont les potaches eux-mêmes sont excédés!... Ah! si vous consentiez à biffer de notre programme conjugal ces graves questions!... quelles obligations je vous aurais!

— J'entends : nous autres femmes, nous ne pouvons pas avoir des opinions à nous!

— Mais si, mais si! je vous donne pleine liberté, ma chère; soyez une radicale, citez les auteurs qu'il vous plaira, mais faites-moi cette concession de ne jamais aborder en ma présence l'un ou l'autre de ces deux sujets : la corruption du grand monde et l'anomalie du mariage... Comprenez donc enfin que l'on dénigre le grand monde pour l'opposer à cet autre monde où vivent les marchands, les popes, les petits bourgeois et les moujiks... Ces deux mondes me sont, d'ailleurs, également odieux; mais, si l'on me proposait de faire loyalement un choix entre l'un et l'autre, je choisirais sans hésiter le grand, et ce ne serait point de la pose, car c'est vers celui-ci que tous mes goûts inclinent... Il est futile et banal, le monde auquel nous appartenons, vous et moi; mais, du moins, nous savons nous exprimer à peu près correctement en français, nous lisons un peu, et, au plus fort de nos disputes, nous n'échangeons que des paroles plus ou moins vives. Tandis que, dans le petit monde des « Zidore » et des Nikita, où règnent la débauche, l'ivrognerie et un paganisme grossier, c'est le poing qui règle les différends!

— Le marchand et le moujik vous nourrissent.

— Ils me nourrissent? Eh bien, après?... Si c'est déshonorant pour moi ce n'est pas moins déshonorant pour eux... Ils me nourrissent et ils m'ôtent leur chapeau : c'est donc qu'ils n'ont pas assez d'intelligence et de loyauté pour agir autrement... Du reste, je ne loue ni ne blâme personne; je prétends seulement que le grand monde et l'autre se valent. Mon esprit et mon cœur s'insurgent contre les deux, mais pourtant mes goûts sont acquis à celui-là... Voilà pour la première question... Et maintenant, quant au mariage, qui vous fait l'effet d'une anomalie, — continua Orlov, en consultant sa montre, — vous devriez bien vous pénétrer de ceci : non, le mariage n'est pas une anomalie; ce qui est vrai, c'est que vos exigences sont ici plutôt vagues... Que recherchez-vous dans le mariage?

Au fond, dans les unions légales ou libres, dans toutes les unions enfin, bonnes ou mauvaises, l'essentiel, c'est toujours la *chose*... Vous autres femmes, vous ne vivez que pour cette chose-là, qui est tout pour vous, et sans laquelle votre existence vous semblerait dépourvue de sens. Vous n'avez besoin de rien, en dehors de *cela*, et c'est cela que vous recherchez avant tout. Mais, depuis que vous lisez les romans modernes, vous trouvez comme un goût de honte à cela, et c'est pourquoi vous vous démenez, de-ci, de-là, changeant d'hommes à l'aveuglette et criant à l'anomalie du mariage pour justifier votre agitation... Si vous ne pouvez ni ne voulez renoncer à cela, qui d'ailleurs est votre principal ennemi, votre Satan, que vous continuez à servir comme des esclaves, qu'y feront les conversations les plus graves? Quoi que vous prétendiez, ce ne seraient que phrases et pose. Je ne vous en croirai jamais.

Je sortis pour commander une voiture. Quand je revins, ils étaient en pleine dispute. Comme disent les marins, la brise avait fraîchi.

— Je vois que vous voulez aujourd'hui m'étonner par votre cynisme, — déclarait Zénaïda Fédorovna, qui se promenait dans le salon, en proie à une vive émotion. — Vos propos me dégoûtent. Je suis pure devant Dieu et devant les hommes, je n'ai pas à me repentir de quoi que ce soit... Oui, j'ai laissé mon mari! Oui, je suis venue vivre avec vous; j'en suis fière! Je vous jure sur mon honneur que j'en suis fière!

— Eh bien, c'est parfait, alors!

— Si vous étiez un homme droit et honnête, vous aussi vous seriez fier de mon acte, qui nous élève tous les deux au-dessus de milliers de gens... Combien de femmes, combien d'hommes suivraient mon exemple, si la pusillanimité ou des calculs mesquins ne les empêchaient!... Seulement, voilà, vous n'êtes pas un honnête homme. Vous redoutez la liberté, vous raillez les élans du cœur, dans la peur qu'un imbécile ne vous considère comme un homme loyal. Vous craignez de me montrer à vos relations; il n'est pire tourment pour vous que de sortir avec moi, de vous montrer vous-même, dans la rue, en ma compagnie... Ce n'est pas vrai, peut-être? Osez dire que ce n'est pas vrai!... Pourquoi ne m'avez-vous pas encore pré-

sentée à votre père et à votre cousine? Pourquoi?... Ah! non, j'en ai assez, à la fin, de tout cela! — s'écria Zénaïda Fédorovna, en tapant du pied. — Je réclame ce à quoi j'ai droit. Vous allez me présenter à votre père!

— Si vous avez besoin de mon père, allez vous présenter à lui vous-même. Il reçoit de dix heures à dix heures et demie du matin.

— Comme vous êtes ignoble! — fit Zénaïda Fédorovna, en se tordant les mains. — Sans doute, vous n'êtes pas sincère en ce moment, vous dites là des choses que vous ne pensez pas; mais vous méritez que l'on vous exècre pour la seule cruauté de vos propos... Ah! quel homme ignoble vous êtes!

— Nous causons, nous causons à l'infini, sans toucher au point capital, et le point capital, c'est que vous vous êtes trompée et que vous ne voulez pas le reconnaître. Vous vous étiez imaginé que j'étais un héros, imbu de je ne sais quel idéal extraordinaire. Il s'est trouvé, en réalité, que j'étais simplement un fonctionnaire fort banal, un amateur de cartes, et que je n'avais aucune vocation pour les « idées ». Je ne suis qu'un rejeton parfaitement adéquat de ce monde corrompu que vous aviez fui, révoltée par sa vanité et sa banalité. Avouez-le donc et soyez juste : ne vous en prenez pas à moi, mais à vous-même, car ce n'est pas moi qui vous ai trompée, c'est vous qui vous êtes trompée.

— Oui, je me suis trompée, je l'avoue.

— A la bonne heure! Dieu soit loué, nous touchons, enfin, à l'essentiel... A présent, écoutez-moi. s'il vous plaît! Me hausser jusqu'à vous, je ne le puis, étant par trop perverti. Vous abaisser jusqu'à moi, vous ne le pouvez, étant par trop sublime. Reste, par conséquent, une chose à faire...

— Quoi? — demanda vivement Zénaïda Fédorovna, en retenant son haleine, et devenue tout à coup pâle comme une feuille de papier.

— Il nous reste la ressource d'invoquer la logique...

— Georges, pourquoi me déchirer de la sorte? — dit en russe Zénaïda Fédorovna d'une voix fêlée; pourquoi? Comprenez ce que je souffre...

Orlov, que les larmes épouvantaient, se sauva dans son cabinet. Voulait-il lui faire plus de mal encore ou s'était-il

rappelé qu'on en usait ainsi dans les cas analogues? Toujours est-il qu'il ferma la porte à clé sur lui.

Elle jeta un cri et courut à sa poursuite, dans un frou-frou de jupe.

— Qu'est-ce que cela signifie encore? — s'écria-t-elle en frappant à la porte. — Qu'est-ce que cela veut dire? — répéta-t-elle, d'une voix que l'indignation entrecoupait. — Ah! c'est ainsi que vous agissez! Sachez donc que je vous hais et que je vous méprise! et que tout est fini entre nous, tout!

Des pleurs convulsifs éclatèrent, mêlés de rires. Au salon, quelque chose tomba d'une table et se brisa.

Orlov se faufila hors de son cabinet dans le vestibule, par une autre porte, et, jetant derrière lui des coups d'œil effrayés, mit rapidement son pardessus, son chapeau et s'esquiva.

Une demi-heure s'écoula, puis une heure. Zénaïda Fédorovna pleurait toujours. Je songeai qu'elle n'avait ni père ni mère, personne au monde, qu'elle vivait ici entre un homme qui la détestait et Pauline qui la volait, — et combien désolante m'apparut son existence!

Sans trop savoir ce que je faisais, j'entrai dans le salon, pour la voir. Elle, ce modèle de beauté fine et délicate, elle souffrait, comme une malade; abîmée sur une chaise longue, cachant sa figure, elle frissonnait de tout son corps.

— Madame ne désire-t-elle pas que j'aille chercher un médecin? — lui demandai-je doucement.

— Non, ce n'est rien, — me répondit-elle en me regardant de ses beaux yeux éplorés. — J'ai un peu mal à la tête. Ce ne sera rien... Merci.

Je me retirai.

Le soir, elle écrivit une lettre, et m'envoya tantôt chez Pékarsky, tantôt chez Grouzine, tantôt chez Koukouchkine, avec l'ordre de rejoindre Orlov, coûte que coûte, et de la lui remettre. Et, chaque fois que je la lui rapportais, elle m'accablait de reproches, me suppliait, me glissait de l'argent dans la main, agissant comme sous l'empire de la fièvre chaude.

La nuit, elle ne dormit point. Elle demeura, tout le temps, dans le salon, à monologuer.

Le lendemain, Orlov rentra pour le dîner. Ils se réconcilièrent.



Le jeudi suivant, Orlov se plaignit à ses amis de l'existence intolérable qu'il menait maintenant :

— Ce n'est pas une vie, cela. C'est un supplice... Des larmes, des sanglots, des considérations philosophiques, des cris, des prières, des « pardon!... » et, au total, je n'ai plus de chez moi... Je suis à la torture, et je la tourmente, elle aussi, continuellement.... Et dire que cela pourrait se prolonger encore un mois ou deux!...

— Explique-toi donc avec elle! — fit Pékarsky.

— Je l'ai déjà essayé, il n'y a pas moyen. On peut dire hardiment n'importe quelle vérité à un être sérieux, qui réfléchit. Mais, là, j'ai affaire à une femme qui n'a ni volonté, ni caractère, ni logique... Je ne supporte pas les pleurs, moi; ils me désarment. Quand elle pleure, je suis prêt à lui jurer un amour éternel et à pleurer moi-même avec elle.

Pékarsky ne comprenait pas. Il gratta, pensif, son vaste front, puis répondit :

— Écoute-moi. Loue donc pour elle un appartement à part. C'est tellement simple!

— Mais ce n'est pas un appartement, c'est moi qu'elle veut!... Oh! combien inutiles, tous ces conseils! — s'écria Orlov avec un soupir. — J'entends force discours, et des avis, et des conseils, mais je n'entrevois guère d'issue à ma situation. En vérité, je suis un coupable innocent. Je tiens un emploi que je n'ai jamais ambitionné. Toute ma vie, j'ai repoussé le rôle de héros; toute ma vie, j'ai abhorré les romans de Tourguéniev, et voici que, c'est comme un fait exprès, elle m'oblige à jouer les héros de roman... J'ai beau lui donner ma parole d'honneur que je ne suis pas du tout un héros, j'ai beau lui en fournir les preuves les plus irréfutables : elle ne me croit

pas. Pourquoi? je me le demande! Aurais-je, par hasard, quelque chose d'héroïque, réellement, dans ma physionomie?

— Vous devriez vous faire encore envoyer en mission dans quelque province lointaine! — lui suggéra Koukouchkine, en riant.

— Que voulez-vous? en effet, je n'ai que ce moyen!

Huit jours après, Orlov annonçait à Zénaïda Fédorovna qu'il était de nouveau attaché à la personne d'un sénateur en tournée d'inspection.

Le soir même, il s'en allait avec ses valises chez Pékarsky.

XI

Devant moi, dans l'embrasure de la porte, se tenait un vieil homme; il était enveloppé dans une pelisse qui retombait jusqu'à terre et coiffé d'un bonnet de castor.

— Est-ce que Georges Ivanitch est là? — interrogea-t-il.

Je crus d'abord que c'était un usurier, un des créanciers de Grouzine qui venaient quelquefois chez Orlov toucher de petites sommes pour le compte du personnage. Mais, quand il eut pénétré dans l'antichambre et dégrafé sa pelisse, je vis ces lèvres pincées en un pli caractéristique et ces épais sourcils que les photographies m'avaient rendus familiers; je vis aussi deux rangées de plaques sur un habit d'uniforme. Et je reconnus le visiteur : c'était le père de mon maître, c'était le célèbre homme d'Etat.

Je lui répondis que Georges Ivanitch n'était pas là. Le vieillard serra fortement ses lèvres et réfléchit pendant quelques secondes, en détournant la tête et en montrant son profil sec et édenté.

— Je vais laisser un mot pour lui, — dit-il. — Conduis-moi.

Il ôta ses caoutchoucs, mais garda sa longue et lourde pelisse. Il passa dans le cabinet et s'assit devant le bureau.

Avant de prendre la plume, il réfléchit encore environ trois minutes, en appliquant sa main en visière devant ses yeux, comme pour les protéger contre le soleil, — ainsi que le fai-

sait son fils, quand il était de mauvaise humeur. — Il avait une figure mélancolique et méditative, avec cette expression résignée que j'ai observée seulement sur le visage des personnes vieilles et dévotes.

J'étais debout derrière lui, considérant son crâne chauve et sa nuque, et je me rendais compte, clair comme le jour, que ce vieillard chétif et malade était maintenant en mon pouvoir.

Mon ennemi et moi, nous étions seuls dans l'appartement. Il me suffisait de faire un petit effort physique, puis d'arracher la montre du vieillard, pour simuler un vol, et de me sauver enfin par l'escalier de service : j'obtenais, du coup, infiniment plus que je n'avais pu espérer en me plaçant comme valet de chambre... Et je me répétais qu'une occasion aussi heureuse ne se renouvellerait probablement jamais plus...

Mais, au lieu d'agir, je me bornais à examiner avec une indifférence complète, tantôt le crâne chauve du vieil homme, tantôt ses fourrures; je réfléchissais tranquillement aux rapports qui pouvaient exister entre son fils et lui, et je me disais que les hommes gâtés par la richesse et par le pouvoir ne devaient pas avoir envie de mourir.

— Il y a longtemps que tu es au service de mon fils? — me demanda-t-il, en traçant de grosses lettres sur le papier.

— Un peu plus de deux mois, Excellence.

Il finit d'écrire et se leva. J'avais encore le temps. Je m'exhortais, je m'objurguais moi-même, crispant les poings, cherchant à exprimer de mon âme ne fût-ce qu'une goutte de la haine que je ressentais naguère. Je me rappelais quel ennemi passionné, obstiné, infatigable, j'étais naguère pour cet homme... Mais il est difficile d'enflammer une allumette en la frottant contre une pierre effritée. Cette vieille figure mélancolique et l'éclat froid de ces plaques ne m'inspiraient que des pensées étriquées, banales, inutiles, sur la fragilité des choses terrestres, sur l'imminence de la mort...

— Adieu, mon ami! — dit le vieillard, en remettant son bonnet.

Et il s'éloigna.

Il ne pouvait plus y avoir aucun doute : un changement s'était opéré en moi, j'étais devenu un autre homme. Cepen-

dant, pour contrôler encore cette impression, je me plongeai dans mes souvenirs; mais aussitôt j'éprouvai un sentiment d'anxiété, comme lorsqu'on s'aventure dans un coin sombre et humide. Je me rappelai mes camarades, mes relations, et ma première idée fut que je rougirais et que je me troublerais terriblement, si je rencontrais quelqu'un d'entre eux.

Qui étais-je maintenant? A quoi devais-je me résoudre, qu'avais-je à faire désormais? Pourquoi vivais-je?

Mes idées se brouillaient, je ne distinguais nettement qu'un point : c'est qu'il me fallait aussitôt plier bagage et déguerpir. Avant la visite du vieillard, mon rôle de laquais pouvait avoir un sens; désormais, il était ridicule.

Des larmes tombaient de mes yeux dans ma valise béante, une tristesse intolérable m'envahit, — et une folle envie de vivre!... Je voulais embrasser et englober dans ma courte vie tout ce qui est accessible à l'homme. J'avais un violent désir, à la fois, de parler et de lire, et de frapper des coups de marteau dans une grande usine, et de faire le quart sur un navire, et de labourer la terre. La Perspective Newsky m'attirait, et aussi la campagne, et aussi la mer, et tout ce que mon imagination pouvait seule atteindre...

Zénaïda Fedorovna rentra. Je me précipitai pour lui ouvrir, et c'est avec une tendresse particulière que je l'aidai à se débarrasser de son manteau : c'était la dernière fois!...



Nous eûmes encore deux visites au cours de la journée. Le soir, assez tard, — il faisait déjà presque nuit, — se présenta inopinément Grouzine, qui venait chercher, pour Orlov, je ne sais quels papiers. Il ouvrit un tiroir du bureau, y prit les pièces dont il avait besoin, et en fit un rouleau qu'il me pria de poser dans le vestibule, à côté de son bonnet. Puis il s'en fut rejoindre Zénaïda Fédorovna.

Celle-ci était au salon, étendue sur un sofa, les bras repliés sous la tête. Il y avait presque une semaine qu'Orlov était parti pour la tournée d'inspection, et personne ne savait quand

il serait de retour. Mais elle n'expédiait plus de télégrammes et n'en espérait plus. Elle n'avait pas l'air de remarquer Pauline, qui était toujours là. « Tout m'est égal! » lisais-je sur sa figure impassible et très pâle.

Maintenant, comme Orlov, elle s'entêtait à se sentir malheureuse. Par caprice et dépit contre elle-même et contre tout le monde, elle passait des journées entières, sur le sofa, immobile, ne souhaitant et n'attendant plus rien que de mauvais... Sans doute elle se représentait le retour d'Orlov, et les querelles inévitables, et son indifférence croissante envers elle, ses trahisons, la rupture... Et ces images douloureuses lui causaient peut-être quelque plaisir. Mais qu'aurait-elle dit si, tout à coup, elle avait connu la vérité?

— Ma commère, — fit Grouzine, en s'inclinant devant elle et en lui baisant la main, — je vous aime beaucoup, ma commère! Vous êtes si bonne!... Et Georget, il est en mission?... Il est parti, le coquin!

Il s'assit, en soupirant, et pressa tendrement la main de Zénaïda Fédorovna.

— Permettez-moi donc, ma colombe, de rester un moment auprès de vous, — poursuivit-il. — Je n'ai guère envie de retourner chez moi, et il est encore de trop bonne heure pour me rendre chez les Birchov... C'est aujourd'hui la fête de leur petite Catherine... Elle est très gentille, cette fillette!

Je lui servis du thé et un carafon d'eau-de-vie. Il but le thé lentement, à contre-cœur, et, me rendant la tasse, il me demanda timidement :

— N'auriez-vous pas, mon ami, quelque chose... de quoi simplement casser la croûte?... Je n'ai pas encore dîné.

Il n'y avait rien à la maison : je m'en fus au restaurant, d'où je lui rapportai un dîner quelconque.

— A votre santé, ma colombe! — dit-il à Zénaïda Fédorovna, en avalant un verre d'eau-de-vie. — Ma petite, votre filleule, vous envoie le bonjour... Pauvre fillette, elle est un peu scrofuleuse!... Ah! les enfants! les enfants! — fit-il avec un soupir. — C'est égal, vous avez beau dire, il est très agréable d'être père. Georget ignore ce sentiment, il ne le comprend pas.

Il but encore un verre. Maigre, pâle, la poitrine protégée par

une serviette qui avait, sur lui, l'air d'une bavette, il mangeait avidement et, relevant les sourcils, jetait des coups d'œil furtifs, tantôt sur Zénaïda Fédorovna, tantôt sur moi, comme un petit garçon qui a peur d'être pris en faute. Il semblait tout prêt à fondre en larmes si je lui avais refusé du rôti et de la gelée.

Après avoir assouvi sa faim, il s'égaya et se mit à raconter, en riant, une histoire sur la famille Birchov. Mais, voyant que son récit n'intéressait aucunement Zénaïda Fédorovna, il se tut.

Et, soudain, ce fut l'ennui.

Ils étaient assis dans le salon, éclairé par une seule lampe, et ils se taisaient tous les deux. Lui avait honte de mentir. Quant à la jeune femme, elle avait quelque chose à lui demander, mais ne se décidait pas. Une demi-heure environ s'écoula de la sorte. Grouzine tira sa montre :

— Eh mais, il serait temps que je me trotte.

— Non, demeurez encore... Nous causerons.

Un nouveau silence.

Il s'assit au piano et plaqua un accord. Puis, il se mit à jouer et à chanter :

Que me réserve le jour qui vient?...

Mais, s'interrompant suivant son habitude, il se dressa et secoua la tête.

— Jouez-moi quelque chose, compère! — dit Zénaïda Fédorovna.

— Qu'est-ce que je pourrais vous jouer? — fit-il en haussant les épaules. — J'ai tout oublié. Il y a si longtemps que je néglige mon piano!

Les yeux au plafond, comme pour se ressouvenir, il joua, avec un sentiment admirable, deux morceaux de Tchaïkovsky; — oui, avec quelle âme, avec quelle chaleur! — Sa figure était celle de tous les jours, ni intelligente ni bête; et c'était pour moi un miracle, en vérité, qu'un homme habitué à vivre dans un milieu si abject fût capable d'un sentiment si haut et si pur.

Une rougeur monta aux joues de la jeune femme, qui se mit à marcher dans le salon.

— Attendez, ma commère, je vais peut-être me rappeler un autre morceau que j'ai entendu jouer sur le violoncelle, — dit Grouzine.

Timidement, d'abord, et avec hésitation, cherchant ses notes, mais ensuite librement et avec sûreté, il attaqua *le Chant du Cygne* de Saint-Saëns. Puis il répéta le morceau.

— N'est-ce pas, que c'est bien? — fit-il.

La jeune femme, de plus en plus émue, s'arrêta près de lui :

— Compère, répondez-moi franchement, en ami : que pensez-vous de moi?

— Que voulez-vous que je vous dise? — répliqua-t-il en relevant les sourcils. — Je vous aime beaucoup et je ne pense de vous que du bien, uniquement du bien... Si vous désirez connaitre mon avis, en général, sur la question qui vous intéresse, — continua-t-il en se frottant la manche près du coude et en se renfrognant, — eh bien, ma chère... Suivre les élans de son cœur, cela ne procure pas toujours le bonheur aux braves gens. Pour vivre indépendant et heureux, il faut, je crois, ne pas se dissimuler que la vie est rude et implacable dans son conservatisme, et lui faire la réponse qu'elle mérite, c'est-à-dire se montrer non moins rude et implacable dans ses tendances à la liberté. Voilà mon opinion.

— Oui, mais ce n'est pas pour moi, cela! — fit Zénaïda Fédorovna, en souriant avec tristesse. — Je suis déjà lasse, compère. Tellement lasse que je ne remuerais plus un doigt pour mon salut.

— Prenez le voile, ma commère!

Il avait dit cela par manière de plaisanterie; mais ses paroles firent briller des larmes dans les yeux de Zénaïda Fédorovna, et puis dans ses propres yeux.

— Eh bien, — reprit-il en s'essuyant les paupières, — voilà longtemps que je vous importune. Au revoir, petite commère, au revoir, ma chère amie. Que Dieu vous donne la santé!

Il lui baisa les deux mains, après les avoir affectueusement serrées, et promit de revenir, sans faute, un de ces jours.

En enfilant, dans l'antichambre, les manches de son pardessus, semblable à un paletot d'enfant, il fouilla longuement dans ses poches, pour m'offrir un pourboire, mais ne trouva rien.

— Bonsoir, mon ami! — soupira-t-il.

Et il s'en fut.

Je n'oublierai jamais l'impression que cet homme laissa derrière lui. Zénaïda Fédorovna continuait à marcher de long en large, encore toute bouleversée. Qu'elle se remuât, qu'elle secouât sa torpeur, c'était déjà bien.

Je voulais en profiter pour lui parler sincèrement, quitte à m'en aller ensuite. Mais, à peine avais-je refermé la porte sur Grouzine, que la sonnette retentit.

C'était Koukouchkine.

— Georges Ivanitch est là? — dit-il. — Il est de retour?... Comment! pas encore? Ah! que c'est dommage!... Je vais, dans ce cas, baiser la main à la maîtresse de céans et je repartirai!... Zénaïda Fédorovna! — cria-t-il. — Je désirerais baiser votre petite main! Excusez une visite aussi tardive!

Il resta au salon peu de temps, une dizaine de minutes au plus. Mais il me semblait qu'il était là depuis une éternité et qu'il ne s'en irait jamais. Je mordais mes lèvres de dépit et de colère, et déjà même je détestais Zénaïda Fédorovna.

« Pourquoi ne le congédie-t-elle pas? » grommelais-je, bien que, selon toute évidence, la compagnie de Koukouchkine lui agréât fort peu.

Tandis que je lui tendais sa pelisse, il me demanda, histoire de me témoigner une bienveillance particulière, comment diable je pouvais vivre sans femme.

— Je crois pourtant que tu ne perds pas ton temps, — conclut-il en riant; — et tu dois sûrement faire l'amour avec Pauline... Polisson, va!

Malgré mon expérience de la vie, je connaissais mal les hommes, à cette époque, et peut-être m'exagérais-je les détails insignifiants, peut-être ne remarquais-je pas les points essentiels. Je crus deviner, ce soir-là, que cet animal de Koukouchkine ne faisait pas ses « hi! hi! » et ne me flattait pas pour rien : peut-être, en ma qualité de laquais, irais-je dans toutes les offices et dans toutes les cuisines du quartier raconter qu'il venait chez nous le soir, en l'absence d'Orlov, et restait près de Zénaïda Fédorovna jusqu'à une heure avancée de la nuit? Et, lorsque mes cancans seraient parvenus aux oreilles de ses

amis, il les menacerait de son petit doigt, en baissant les yeux d'un air confus!

Et lui-même, — pensais-je encore, en examinant sa face mielleuse, — n'aurait-il pas un certain air, dès ce soir, en jouant aux cartes, et ne laisserait-il pas tomber, comme par mégarde, quelques propos autorisant à croire qu'il avait déjà soufflé à Orlov Zénaïda Fédorovna?

Cette haine qui m'avait tellement fait défaut dans la matinée, lors de la visite du vieil Orlov, maintenant elle s'emparait de moi...

Koukouchkine nous avait, enfin, délivrés de sa présence, et moi, en écoutant, du seuil, le bruit de ses galoches en cuir décroître dans l'escalier, j'avais une forte envie de lui jeter, en manière d'adieu, un gros juron. Je me maîtrisai, cependant. Mais, lorsque je n'entendis plus ses pas, je revins dans le vestibule et, sans trop savoir ce que je faisais, je saisis le rouleau de papiers oublié par Grouzine, puis je me précipitai, comme un fou, au dehors. Sans pardessus et nu-tête, je m'élançai dans la rue. Il ne faisait pas froid, mais le vent soufflait, et la neige tourbillonnait à larges flocons.

— Excellence! — criai-je, en atteignant Koukouchkine, — Excellence!

Il s'arrêta près d'un réverbère et fit volte-face, me dévisageant avec perplexité.

— Excellence! — répétais-je, à bout de souffle, — Excellence!

Et, ne trouvant rien autre à lui dire, je le frappai du rouleau, par deux fois en travers de la figure. Sans comprendre, sans même avoir l'air étonné, si grande fut sa stupéfaction, il s'adossa contre le réverbère et se protégea la figure de ses mains.

A cet instant, passait un officier : il vit que je battais un homme. Il se borna, d'ailleurs, à nous considérer tous les deux avec un peu de surprise; après quoi, il poursuivit son chemin.

Alors j'eus honte et je retournai en courant à la maison.

XII

La tête mouillée de neige, haletant, j'entrai dans ma chambre de domestique et aussitôt j'ôtai ma livrée pour

endosser un veston à moi. Puis je traînai ma valise dans l'antichambre... Fuir!

Mais, avant de fuir, je revins dans ma chambre, je m'assis devant ma table et j'écrivis à Orlov :

Je vous laisse mon faux passeport. Gardez-le comme un souvenir de ma personne, homme faux que vous êtes, monsieur le fonctionnaire pétersbourgeois!

S'introduire dans une maison avec un nom d'emprunt, observer sous le masque d'un laquais la vie intime d'autrui, voir tout, ouïr tout, afin de prendre ensuite, et sans y avoir été invité, les gens en flagrant délit de mensonge, — tout cela, penserez-vous, ressemble fort à un cambriolage.

Oui, peut-être; mais je ne me pique pas de noblesse, en ce moment. J'ai subi vos déjeuners et vos dîners, où vous disiez et faisiez ce qu'il vous plaisait, tandis que j'étais, moi, obligé de regarder et d'écouter et de me taire : eh bien! il m'est impossible de vous pardonner cela!

Et puis, s'il n'y a personne auprès de vous qui ose vous exposer la vérité sans fard, que ce soit donc le laquais Stépane qui débarbouille un peu votre superbe physionomie!

Ce début ne me satisfaisait point. mais je n'avais pas envie de me corriger. Et puis, n'était-ce pas indifférent?...

Cette fenêtre avec ses rideaux sombres, le lit, la livrée chiffonnée, jetée à terre, et les traces humides laissées par mes pieds, — tout cela offrait un aspect sévère et triste.

Sans doute parce que j'étais sorti nu-tête et sans caoutchoucs, j'avais un fort accès de fièvre. Mon visage était en feu. les jambes me faisaient mal... Ma tête, alourdie, se penchait sur la table, et, dans mon esprit, il y avait ce dédoublement où chaque idée semble être suivie de sa réplique.

Je suis malade, je suis faible, moralement harassé : je ne puis vous écrire comme je l'aurais voulu. D'abord j'avais envie de vous insulter, de vous crier des choses humiliantes; à présent, il ne me paraît plus que j'en aie le droit.

Vous et moi, nous sommes deux hommes renversés à terre et sans nul espoir de nous relever jamais. Ma lettre donc fût-elle d'une puissante, d'une terrible éloquence, ressemblerait, malgré tout, au son que l'on produit en frappant sur le couvercle d'un cercueil : on a beau frapper, le mort ne se réveillera plus! Aucun

effort ne réussirait plus à réchauffer votre maudit sang glacé; et cela, vous le savez mieux que moi.

Pourquoi écrire alors?

Mais ma tête et mon cœur sont brûlants : j'écris tout de même, je m'agite, malgré tout, comme si cette lettre pouvait encore vous sauver, et me sauver moi-même!... A cause de ma fièvre, mes idées ne se lient pas entre elles dans ma tête, et ma plume grince en courant sur le papier, sans tracer autre chose que des mots dénués de sens; mais la question que je veux vous poser se dresse nettement devant moi, flamboyante comme du feu.

En ce qui me concerne, il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi j'ai fléchi et prématurément succombé. Comme le héros de la Bible, j'avais soulevé sur mes reins la porte de Gaza pour la hisser au sommet de la montagne; mais cela, quand j'étais complètement épuisé, quand ma jeunesse et ma vigueur étaient à jamais éteintes : alors seulement je m'aperçus que cette porte-là était beaucoup trop pesante pour mes épaules et que je m'étais abusé sur mon propre compte. Aussi bien étais-je miné par un mal continu et cruel. J'avais souffert la faim, le froid, les maladies, la prison. En revanche, je n'avais jamais connu le bonheur et je je ne le connais pas encore; je ne possède aucun refuge, mes souvenirs sont accablants, et ma conscience bien souvent les redoute.

Mais pourquoi êtes-vous tombé, vous, vous? Quelles forces fatales, diaboliques, ont pu empêcher votre existence de s'épanouir comme une floraison de printemps? Pourquoi, vous, avant d'avoir commencé à vivre, aviez-vous dépouillé votre aspect de créature pareille à Dieu, et vous étiez-vous transformé en une bête couarde, qui aboie de peur et par ses aboiements fait peur aux autres?... Vous avez peur de la vie, vous la redoutez comme l'Asiatique qui, durant des journées entières, demeure accroupi sur des coussins, occupé à fumer son narghilé.

Eh! oui, vous lisez beaucoup, et votre habit européen, votre habit à queue ne vous habille pas mal; et, malgré cela, avec quelle sollicitude attentive, avec quel soin d'Asiatique, de khan, vous préservez-vous de la faim, du froid, du moindre effort physique, de la douleur et de l'inquiétude!... De trop bonne heure, votre âme s'est enveloppée d'une robe de chambre, et quel poltron n'êtes-vous pas devant la vie réelle et devant la nature, contre lesquelles tout homme normal et sain doit lutter sans répit!

Vous vous êtes créé une existence douillette, confortable, tiède, molle, mais combien ennuyeuse!... Oui, vous vous ennuyez mortellement, d'un ennui sans éclaircie, un ennui de pénitencier cellulaire : il est vrai que vous tâchez d'échapper à cet ennemi-là aussi, en jouant aux cartes pendant huit heures sur vingt-quatre.

Et votre perpétuelle ironie!... Comme je la pénètre bien, votre perpétuelle ironie!

La pensée vive, saine, libre, est chercheuse et dominatrice : c'est dire qu'un esprit paresseux et oisif ne la supporte guère. Pour qu'elle ne dérangeât point votre quiétude, vous l'avez bien vite, comme tant de vos contemporains, enfermée dès votre jeunesse dans des barrières immuables : vous avez adopté comme une arme une façon ironique — vous pouvez nommer cela autrement, il n'importe! — d'envisager la vie, et votre pensée intimidée, refoulée, n'ose plus sauter par-dessus les barrières que vous avez dressées devant elle. Et, lorsque vous raillez les idées, qui, à ce que vous prétendez, vous sont toutes *connues, vous ressemblez à un déserteur, à un félon qui fuit honteusement le champ de bataille, et qui, pour étouffer en lui la honte, raille la guerre et le courage.*

Le cynisme amortit la douleur. Dans je ne sais plus quelle nouvelle de Dostoïevsky, un vieillard piétine le portrait de sa fille qu'il chérit, et cela parce que lui-même a des torts envers elle. Vous, vous persiflez trivialement les idées de bien et de justice, parce que vous ne pouvez plus remonter vers elles. Toute allusion véridique, sincère, à votre déchéance vous épouvante, et vous vous entourez à dessein de gens habiles à flatter vos faiblesses. Et ce n'est pas sans raison, non, ce n'est pas sans raison que vous avez tellement peur des larmes!

Et, à ce propos, votre manière de traiter les femmes!...

Nous avons hérité l'impudeur dans notre chair et dans notre sang; nous avons grandi élevés dans l'impudeur. Mais n'est-ce pas justement pour mater la bête en nous que nous sommes des êtres humains? Cette vérité, vous l'aviez certes entrevue dès que vous aviez atteint l'âge d'homme et pris connaissance de « toutes les idées ». Vous la connûtes donc, cette vérité, mais elle vous effraya. Et, dès lors, pour vous tromper vous-même, pour étouffer la voix de votre conscience, vous avez voulu, à tout prix, vous persuader à vous-même que la faute n'était pas à vous, que la seule coupable, c'était la femme elle-même, la femme, dont l'abjection égalerait celle de vos rapports avec elle.

Est-ce que vos anecdotes froides et malpropres, votre rire chevalin, vos innombrables théories sur la « chose », sur les dix sous que l'ouvrier français dépenserait pour la femme, — est-ce que vos éternelles affirmations sur la pauvre logique de la femme sur ses mensonges, sur sa faiblesse, etc. etc., — est-ce que tout cela, dis-je, ne ressemble point à un désir d'abaisser, coûte que coûte, la femme jusqu'à la boue, afin de la ravaler à votre niveau?

Vous êtes, vous, un homme faible, malheureux, peu sympathique...

Dans le salon, Zénaïda Fédorovna se mit au piano, cherchant à se rappeler le morceau de Saint-Saëns qu'avait joué Grouzine. J'allai me coucher sur mon lit; mais, me ressouvenant que je devais partir, je me relevai péniblement et, la tête chaude et lourde, je me rassis à ma table :

Et voici la question. Pourquoi sommes-nous las à tel point? Pourquoi, si passionnés, si hardis, si généreux, si fanatiques du bien au début, faisons-nous, vers trente ou trente-cinq ans, moralement faillite? Pourquoi, tandis que l'un se meurt de phtisie, un autre se fait-il sauter la cervelle, un troisième cherche-t-il l'oubli dans l'alcool, dans les cartes, et, pour tromper son angoisse, piétine-t-il l'image de sa jeunesse pure et belle?

Pourquoi, une fois tombés, ne nous efforçons-nous même pas de nous relever? pourquoi, ayant perdu une chose, n'en cherchons-nous pas une autre?

Pourquoi?

Le larron, mis en croix, sut recouvrer la joie et une espérance hardie, quoiqu'il ne lui restât peut-être pas plus d'une heure à vivre. Vous, vous avez devant vous encore de longues années, et, moi-même, je ne mourrai sans doute pas aussi vite qu'on pourrait se l'imaginer : ah! si, par quelque miracle, le présent se trouvait n'être qu'un effrayant cauchemar!... ah! si nous allions nous en réveiller renouvelés, purs, et forts, et fiers de notre vérité!...

Des rêves délicieux me transportent et, d'émotion, c'est à peine si je respire!

J'ai une immense envie de vivre! je voudrais que notre vie fût sainte, sublime, majestueuse comme le firmament. Vivons! Vivons! Le soleil ne se lève pas deux fois dans la même journée, et il ne nous est donné qu'une vie unique. Cramponnez-vous donc fortement à ce qui vous reste encore de votre vie, et sauvez-le!...

Je n'ajoutai plus un seul mot. Les idées assiégeaient en foule mon cerveau, mais elles fondaient, ne pouvant se tasser dans les lignes.

Sans terminer ma lettre, je la signai de mon nom, que je fis suivre de mes qualités. Puis je me glissai dans le cabinet d'Orlov. Profonde y était la nuit. A tâtons, je trouvai son bureau, sur lequel je posai ma lettre.

Je devais, dans l'obscurité, faire du bruit, me heurter

contre des meubles, car, du salon, une voix inquiète appela soudain :

— Qui est là?

Au même instant, sur le bureau, une pendulette sonna délicatement une heure.



Pendant une demi-minute, au moins, je cherchai la porte du petit salon : puis je la poussai lentement et je m'avançai.

Zénaïda Fédorovna était couchée sur le sofa. Lorsque j'entrai, elle se souleva, s'appuyant sur le coude, et me considéra. Sans me décider à lui parler, je passai lentement devant elle pour gagner le grand salon, et elle m'accompagna du regard.

Je restai quelques minutes dans le grand salon ; ensuite je retournai dans le petit et repassai devant elle. Elle m'examina attentivement, avec une surprise nuancée d'inquiétude.

Enfin je m'arrêtai, puis, faisant un effort sur moi-même :

— Il ne reviendra pas! — lui dis-je.

Elle se dressa vivement devant moi et me regarda sans comprendre.

— Il ne reviendra pas! — répétai-je ; et mon cœur se mit à battre violemment. — Il ne reviendra pas, — repris-je, — parce qu'il n'a jamais quitté Pétersbourg. Il demeure chez Pékarsky.

Elle comprit. Et elle me crut. Je le devinai à sa pâleur soudaine et à la manière dont elle croisa tout à coup ses bras sur sa poitrine, avec un air d'effroi et de supplication.

En un clin d'œil, défila dans sa mémoire son passé récent ; elle vit clair, elle découvrit, avec une netteté implacable, toute la vérité.

Mais, en même temps, elle se souvint que j'étais un laquais, un être inférieur... Un manant aux cheveux en désordre, au visage rouge de fièvre, vêtu d'un vulgaire veston, venait se mêler grossièrement à sa vie intime! Elle en fut blessée.

— On ne vous demande rien, — me dit-elle rudement. — Sortez!

— Oh! croyez-moi! — fis-je dans un élan, en tendant les bras vers elle. — Croyez-moi!... Je ne suis pas un laquais, je suis un homme, un être libre comme vous-même.

Je me nommai aussitôt, et, vivement, pour l'empêcher de m'interrompre ou de s'en aller chez elle, je lui exposai qui j'étais et ce que j'étais venu faire dans cette maison.

Cette seconde nouvelle l'émut encore plus que la première. Jusque-là, elle pouvait, malgré tout, garder l'espoir que le valet avait menti ou radoté. Maintenant, après mon aveu, le doute ne lui était plus permis! A l'expression de ses pauvres yeux et de sa figure, qui, tout d'un coup, vieillie et dure, avait cessé d'être jolie, je vis qu'elle souffrait la torture et que j'avais peut-être mal fait d'entamer l'entretien. Néanmoins, je continuai avec le même élan.

— Le sénateur et l'inspection ont été imaginés pour vous tromper... En janvier, déjà, il était simplement allé vivre chez Pékarsky, comme à présent. Je l'y voyais tous les jours, je participais à la supercherie. On estimait que vous étiez de trop ici, on vous détestait, on se moquait de vous... Si vous aviez pu écouter à la porte!... Comme Orlov et ses amis s'amusaient à vos dépens! Comme ils vous raillaient, vous et votre amour!... Ah! si vous aviez entendu cela, vous ne seriez pas demeurée ici une minute de plus!... Fuyez d'ici! fuyez!

— C'est bien! — fit-elle d'une voix tremblante, en passant la main dans ses cheveux, — c'est bien!

Ses yeux étaient pleins de larmes, ses lèvres tremblaient, et tout son visage, d'une pâleur extrême, respirait la colère. Le mensonge grossier et mesquin d'Orlov la révoltait, lui apparaissait méprisable et ridicule. Elle souriait, mais d'un sourire qui ne me plaisait pas.

— Eh bien! — répéta-t-elle, — c'est très bien. Il s'imagine peut-être que je vais mourir d'humiliation... et moi, cela me fait rire... Il n'avait pas besoin de se cacher...

Elle s'éloigna du piano, et poursuivit, en haussant les épaules :

— Non, il n'avait pas besoin de se cacher. Il aurait dû s'expliquer nettement, plutôt que de traîner dans les appartements d'autrui. J'ai des yeux et j'ai tout vu depuis longtemps déjà... Je n'attendais que son arrivée pour m'expliquer avec lui définitivement.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, près de la table, et, la tête penchée sur le bras d'un canapé, elle pleurait amèrement.

Il n'y avait qu'une bougie allumée dans la pièce. Il faisait sombre autour du fauteuil où Zénaïda Fédorovna se tenait assise. Mais je voyais sa tête et ses épaules secouées par des frissons, je voyais ses beaux cheveux, dénoués, lui couvrir le cou, la figure, les mains. Ses larmes roulaient, sans bruit, sans arrêt... Et toute son attitude exprimait la honte de l'injure subie, de la fierté humiliée, et le dépit cuisant, et ce quelque chose d'irréparable et d'affreusement désespéré qu'on ne peut plus changer, à quoi l'on ne peut pas se faire.

Sa douleur me bouleversait : j'avais oublié la maladie, j'avais oublié tout au monde. Je marchais dans le salon et je balbultiais, éperdu :

— Quelle existence que la vôtre!... Oh! vous ne devez pas vivre ainsi! vous ne le devez pas!... Ce n'est pas une vie, cela : c'est de la folie, et c'est un crime!

— Quelle humiliation! — disait-elle en pleurant. — Vivre avec moi, me sourire, alors que je lui pesais et que j'étais ridicule à ses yeux!

Elle releva la tête, et, me regardant à travers ses cheveux défaits, mouillés de larmes, et qui l'empêchaient de bien me voir, elle demanda :

— Ils ont ri de moi?

— A ces gens-là, tout semblait risible, vous, et votre amour, et Tourguéniev, dont, selon eux, vous étiez farcie... Et si, à l'instant, nous mourions tous les deux, vous et moi, de désespoir, cela leur semblerait risible encore. Ils en feraient quelque anecdote amusante, qu'ils raconteraient à votre enterrement... Eh! qu'avons-nous à parler d'eux? — m'écriai-je avec impatience. — Il faut fuir d'ici, et sans délai!

De nouveau, elle fondit en larmes. Je m'approchai du piano, et je m'assis.

— Qu'attendons-nous? — fis-je tristement. — Il est plus de deux heures du matin.

— Je n'attends rien, — répliqua-t-elle; — je suis perdue.

— Ne parlez donc pas comme cela, voyons!... Réfléchissons, cherchons ensemble ce que nous devons faire. Ni vous

ni moi, nous ne pouvons plus rester ici... Où avez-vous l'intention d'aller?

Tout à coup, la sonnette du vestibule retentit. J'en éprouvai un léger trouble. Était-ce, par hasard, Orlov à qui peut-être Koukouchkine s'était plaint de moi? Quelle serait notre rencontre, maintenant?

Je fus ouvrir. C'était Pauline. Elle entra, secoua la neige de son manteau et, sans un mot, se retira dans sa chambre.

Lorsque je retournai au petit salon, Zénaïda Fédorovna, pâle comme un cadavre, se tenait au milieu de la pièce et, les yeux élargis, me regardait venir.

— Qui est-ce? — murmura-t-elle.

— C'est Pauline, — répondis-je.

— Je vais fuir d'ici tout à l'heure, — murmura-t-elle, épuisée. — Vous aurez la bonté de me conduire à la Péterbourgskaïa Storona[1]. Quelle heure est-il?

— Il est trois heures moins le quart.

XIII

Quand nous fûmes, un peu plus tard, hors de la maison, dans les rues sombres et désertes il tombait de la neige, une neige humide, et le vent, humide également, nous fouettait le visage.

Autant que je m'en souviens, c'était au commencement de mars : le dégel avait commencé, les izvostchiks[2] avaient déjà remplacé leurs traîneaux par des véhicules à roues.

Notre fuite par l'escalier de service, le froid, les ténèbres de la nuit et la curiosité du portier, enveloppé de sa pelisse en peau de mouton et qui, avant de nous laisser franchir la porte cochère, nous avait soumis à un véritable interrogatoire, toutes ces causes avaient enlevé à la jeune femme sa force et son courage.

Une fois en voiture et la capote baissée, elle se mit, tremblante encore, à m'exprimer avec volubilité toute sa reconnaissance.

1. Quartier de Pétersbourg.

2. Cochers de fiacres.

— Je ne doute pas de vos bons sentiments à mon égard, mais je suis honteuse que vous vous dérangiez à cause de moi, — murmurait-elle. — Oh! je comprends! je comprends!... Ce soir, quand Grouzine est venu, je sentais bien qu'il mentait, qu'il me cachait quelque chose. Eh bien! c'est bien. Mais, pourtant, je suis confuse de vous déranger.

Malgré tout, la pauvre femme conservait encore quelques doutes. Pour les dissiper définitivement, j'ordonnai au cocher de prendre par la Serguievskaïa. Devant la maison de Pékarsky, je l'arrêtai. Puis je descendis vivement de voiture et je sonnai à la porte. Le concierge parut.

— Est-ce que Georges Ivanitch est là? — lui demandai-je à très haute voix, de façon que Zénaïda Fédorovna pût m'entendre.

— Oui, il est là, — répondit-il. — Il y a bien une demi-heure qu'il est rentré. Il doit être couché maintenant... Mais pourquoi? Qu'est-ce que tu lui voulais?

Zénaïda Fédorovna ne put se retenir de se pencher hors de la voiture.

— Il y a longtemps que Georges Ivanitch demeure ici? questionna-t-elle.

— Il y a plus de quinze jours.

— Et il n'est allé nulle part en voyage?

— Nulle part, — répondit le concierge.

Et il me considérait avec étonnement.

— Tu lui annonceras demain, le plus tôt possible, que sa sœur est venue de Varsovie pour le voir, — dis-je. — Bonsoir!

Nous continuâmes notre route.

Notre voiture n'avait pas de tablier. La neige tombait sur nous en gros flocons, et le vent nous pénétrait jusqu'aux os. Il me semblait que nous roulions depuis longtemps déjà, que nous souffrions depuis longtemps, et que depuis longtemps j'entendais l'haleine précipitée de Zénaïda Fédorovna.

D'un rapide regard, comme dans un demi-délire, j'embrassai ma vie passée, étrange et bousculée, et, je ne sais pourquoi, je me rappelai tout à coup un drame *les Mendiants de Paris*, où l'on m'avait conduit, dans mon enfance, une couple de fois. Et, je ne sais pourquoi, lorsque, voulant secouer cette somnolence, j'avançai la tête pour jeter un coup d'œil au

dehors, et que je vis l'aube, toutes les images de mon passé, toutes mes pensées brumeuses se fondirent en une seule idée nette et forte, à savoir que nous deux, Zénaïda Fédorovna et moi, nous étions perdus sans recours possible.

C'était là une certitude, comme si, dans le ciel bleu et froid, j'avais pu lire une prophétie. Mais, un moment après, je songeais à autre chose, je croyais à autre chose...

— Que vais-je devenir maintenant? — se demandait Zénaïda Fédorovna, d'une voix enrouée par le froid et l'humidité. — Que faire? où donner de la tête?... Grouzine m'a dit : « Prenez le voile! » Oh! je le prendrais bien! Je changerais d'habits, de figure, de nom, de pensées... de tout, de tout, et je m'ensevelirais à jamais dans un couvent... Mais on ne m'y recevrait pas : je suis enceinte.

— Nous partirons demain pour l'étranger, ensemble, — proposai-je.

— C'est impossible : mon mari ne me donnera pas de passeport.

— Je vous ferai traverser la frontière sans passeport.

Le cocher nous déposa devant une maison en bois à deux étages, badigeonnée de couleur sombre. Je sonnai. En recevant de mes mains une petite cassette, — le seul bagage que nous eussions emporté, — Zénaïda Fédorovna eut un sourire vague :

— Ce sont mes bijoux...

Mais elle était si affaiblie qu'elle ne pouvait tenir la cassette. On tardait à nous ouvrir. Je sonnai trois fois, quatre fois. Enfin, des lumières parurent aux fenêtres; des bruits de pas, des toux, des chuchotements se firent entendre. Une serrure claqua et, dans l'ouverture de la porte, se montra une grosse femme, avec une figure toute rouge et tout effarée. Derrière elle, j'aperçus une petite vieille maigrelette, aux cheveux gris coupés, en camisole blanche, une bougie à la main.

Zénaïda Fédorovna s'élança dans le vestibule et se jeta au cou de cette petite vieille.

— Nina! je suis trahie! — s'écria-t-elle avec des sanglots. — Je suis trahie vilainement, odieusement!. Nina!... Nina!...

Je remis la cassette à la grosse femme.

La porte fut refermée, mais j'entendis encore des sanglots

et ce cri : « Nina !... » Je remontai en voiture et je commandai au cocher de me conduire à la Perspective Nevsky. Il fallait m'occuper, moi aussi, d'un gîte pour la nuit.

XIV

Le lendemain, assez tard dans l'après-midi, j'allai voir Zénaïda Fédorovna.

Je la trouvai très changée. Il n'y avait plus trace de larmes sur sa face pâle et fatiguée; sa physionnomie n'était plus la même... Était-ce parce qu'elle m'apparaissait dans un milieu bien différent et fort peu luxueux, ou parce que nos relations étaient maintenant tout autres, ou, enfin, parce que son grand chagrin avait déjà mis sur elle une empreinte? Zénaïda Fédorovna ne me semblait plus aussi élégante qu'auparavant. Sa fine silhouette s'était comme rapetissée; sa démarche, ses mouvements, les traits de son visage dénotaient une nervosité sans motif; ses gestes étaient saccadés, comme si elle était pressée, et son sourire même n'avait plus la douceur de naguère.

J'avais un « complet » très cher, que je m'étais acheté dans la journée. Elle examina d'abord mes vêtements et mon chapeau, que j'avais à la main; puis elle fixa un regard impatient à la fois et scrutateur sur ma physionomie, comme pour l'étudier.

— Votre transformation me semble encore un prodige, — fit-elle. — Excusez-moi, si je vous dévisage avec une telle curiosité. Mais c'est que vous êtes un homme extraordinaire!

Je lui racontai encore une fois qui j'étais et dans quel dessein je m'étais placé chez Orlov. Je lui redis tout cela plus longuement et d'une manière plus détaillée que la veille. Elle m'écoutait avec attention, mais, sans me laisser achever mon récit :

— Vous savez, là-bas, tout est fini. Je n'ai pu m'empêcher d'écrire une lettre. Et voici la réponse.

Sur un feuillet qu'elle me tendit il y avait, de la main d'Orlov, ces mots :

Je ne chercherai pas à me justifier. Mais convenez que c'est

vous qui avez fait erreur, et non pas moi. Je vous souhaite bien du bonheur et je vous prie d'oublier au plus tôt

Votre respectueux

G. O.

P. S. — Je vous renvoie vos affaires.

Les coffres et les paniers, envoyés par Orlov, étaient là, dans le salon, et, au milieu d'eux, ma piteuse valise.

— Donc..., — commença Zénaïda Fédorovna.

Mais elle ne termina pas sa phrase.

Un instant, nous demeurâmes sans rien dire.

Elle prit le billet d'Orlov et le garda pendant deux minutes devant ses yeux. Sa figure eut en ce moment la même expression hautaine, méprisante, orgueilleuse, dure, qu'elle avait la veille, au début de notre conversation. Des larmes lui mouillèrent les paupières; mais ce n'étaient plus des larmes amères de chagrin et de faiblesse, c'étaient maintenant des pleurs de colère et de fierté.

— Écoutez! — fit-elle, en se levant d'un brusque mouvement et en allant vers la fenêtre pour me cacher son visage; — je suis décidée : je pars avec vous pour l'étranger, et cela dès demain.

— C'est très bien. Je suis prêt à partir aujourd'hui, si vous le désirez.

— Faites de moi votre recrue!... Avez-vous lu Balzac? — me demanda-t-elle tout à coup en se retournant. — Connaissez-vous son roman *le Père Goriot*? Il se termine par une scène où le héros, contemplant l'immense Paris du haut d'une colline, tend le poing vers lui et lui crie : « A nous deux, maintenant! » Moi aussi, quand, par la portière du wagon, je contemplerai pour la dernière fois Pétersbourg, je crierai : « A nous deux, maintenant! »

Et, ayant dit cela, elle sourit à sa boutade, tout en frissonnant, je ne sais pourquoi, de tout son corps.

ANTON TCHEKHOF

(Traduit du russe par G. SAVITCH et E. JAUBERT)

(La fin au prochain numéro.)

L'ATTAQUE

DE

L'ANCIEN RÉGIME[1]

Après l'ébranlement de l'Église et les grands troubles dans l'État au XVIe siècle, la réforme catholique et les rois avaient rétabli l'autorité dans l'Église et dans l'État. Un temps était venu, de discipline rigide, en religion comme en politique, Louis XIV avait voulu supprimer toute résistance, toute dissidence; il y avait réussi un moment, parce que les hommes de son siècle, après tant d'agitations, cherchaient l'ordre et l'autorité. Le presque universel applaudissement qui suivit la révocation de l'Édit de Nantes prouve que le Roi était d'accord avec son peuple. Bientôt commence un mouvement en sens inverse. Il faut reconnaître ici le phénomène historique du reflux après le flux de l'éternelle marée; mais les rigueurs du régime de contrainte, les malheurs et la décadence du royaume précipitèrent le mouvement. Brusquement, à la mort de Louis XIV, un nouvel esprit s'échappe de l'état de compression où il était retenu.

L'opposition au régime fut universelle; personne n'étant content de son sort, chacun manifesta son mécontentement à sa façon. La façon la plus éclatante fut celle des écrivains.

L'ironie commence à s'exprimer sous la Régence par des

1. Dernier chapitre de l'*Histoire de France* publiée sous la direction de M. Ernest Lavisse. Voir la *Revue* du 15 octobre.

satires de Voltaire et par les *Lettres persanes* de Montesquieu. Elle sourit ou ricane, le siècle durant, dans toute l'œuvre de Voltaire, dans les écrits imités des siens, dans les correspondances et dans les conversations. Tout lui est matière : un arrêt du Parlement, un arrêt du Conseil, la conduite des gens en vue, un mandement d'évêque, une bulle pontificale, un traité de paix, une bataille perdue. L'ironie cherche en toutes choses le motif de rire ; elle détruit le respect par la crainte du ridicule.

L'éloquence apparut vers le milieu du siècle, mêlée de sarcasmes chez Diderot et d'imprécations chez Rousseau. Cette éloquence philosophique fut avidement écoutée, car l'éloquence religieuse se taisait, et l'âme française a besoin d'orateurs qui s'adressent à ses sentiments nobles, comme d'ironistes qui amusent sa naturelle malice. L'éloquence fut puissante autant que l'ironie ; elle inspira des colères et des enthousiasmes.

Une grande curiosité intellectuelle initia les esprits à des problèmes nouveaux. Elle se porta sur l'antiquité orientale, sur l'antiquité grecque ou romaine, sur la romaine surtout, sur l'antiquité nationale, tant dédaignée auparavant, sur les peuples d'Europe et les peuples lointains d'Asie, jusque-là ignorés, les premiers presque autant que les seconds. Elle s'enquit des mœurs, des religions et des lois, cherchant l'homme dans tous les climats, à tous les moments de l'histoire. Elle se passionna pour les sciences, qui, par les savants eux-mêmes, lesquels étaient des écrivains, et par les vulgarisateurs, si nombreux et si habiles, étaient mises à la portée de tout le monde.

L'Église est attaquée par la critique des dogmes et de l'institution ecclésiastique, et par la science. Voltaire. Rousseau, bien d'autres avec eux, prêchent le déisme. Par le déisme est effacée dans le caractère national une marque particulière, la marque catholique française. Dieu n'est plus le Dieu qui, s'étant élu un peuple, le peuple d'Israël, au temps de l'Ancien testament, en a choisi un autre, au temps du Nouveau, le peuple des Francs ; qui a baptisé et sacré par le miracle de la sainte ampoule Clovis, le premier roi chrétien, accompli ses « gestes » par le bras des Francs, honoré la France par la

sainteté de saint Louis, converti Henri IV, et donné Louis XIV — *à Deo datus* — aux prières du roi Louis XIII, de la reine Anne et de la France. Le Dieu philosophique est un vague Être suprême, qui se défend mal, n'ayant plus visage connu, contre le matérialisme et l'athéisme.

L'État est attaqué par la critique de tous ses abus, par la comparaison avec d'autres façons de vivre et par l'admiration de l'antiquité romaine, de la constitution anglaise ou de la constitution américaine. Ici encore, s'efface une marque française ; la nation est versée dans la vague humanité, comme la religion dans le vague déisme.

Que les effets de cette grande révolution dans les esprits fussent redoutables, c'est chose certaine ; mais il faut s'en bien représenter les causes. L'Église s'est discréditée par l'intolérance, la courtisanerie, les intrigues des « dévots » à la cour de Louis XIV vieilli, et par la négligence des devoirs de prédication et d'action chrétiennes. Quant au conflit entre la foi et la raison, il était inévitable : la science, depuis le XVIe siècle, par ses grandes découvertes, proposait une explication de l'univers et de l'homme, qui contredisait la tradition chrétienne ; et l'étude des religions passées ou contemporaines conduisait à croire que la religion n'est qu'un phénomène comme les autres, soumis aux conditions du temps et de l'espace.

On voit bien aussi pourquoi les hommes du XVIIIe siècle se mirent à chercher dans l'étude des constitutions antiques ou étrangères, ou dans leur raison, des conseils pour établir une constitution de la monarchie française. A la vérité, ils ne furent point les simples imitateurs ou les purs idéalistes qu'on les a accusés d'avoir été. Ils ont consulté, autant que leur raison ou l'expérience d'autrui, l'expérience française et les besoins réels du pays. Mais il était impossible en France de rattacher un gouvernement libre à des traditions, qui étaient depuis longtemps oubliées. Personne n'aurait été capable de dire, après Louis XIV, ce qu'étaient les traditions nationales. Déjà, au temps de la Fronde, on « cherchait comme à tâtons les lois », a dit le cardinal de Retz. Après Louis XIV, on ne les cherchait plus. Les mots de « lois fondamentales » étaient souvent prononcés dans les querelles de la Couronne et du Greffe, qui ne s'accordaient point sur le sens. Ces disputes

étaient pédantesques, sans possible efficacité. C'est pourquoi le recours à l'histoire fut jugé superflu; on ne voulut point perdre son temps à chercher, comme disait le comte d'Antraigues, « les droits qui dorment depuis des siècles dans la poussière des chartriers ».

La preuve que tout ce mouvement d'idées et de sentiments, qu'on appelle la philosophie du XVIII[e] siècle, venait de causes profondes. c'est qu'il ne rencontra point de résistances vigoureuses.

L'Église ne se défendit que par ses doléances coutumières et par des appels au bras séculier. Elle eut des écrivains qui combattirent les philosophes et convainquirent Voltaire de légèretés et d'erreurs; mais ces écrivains furent peu nombreux et d'insuffisante autorité. Elle ne s'est pas aperçue du danger qui s'annonçait du côté de la science. Elle ne s'est pas rassemblée devant l'ennemi, pour faire front de tous côtés, comme au XVI[e] siècle. Le travail de l'érudition catholique est à peu près arrêté, et aucune grande voix catholique ne parle plus dans la chaire. Il semble qu'il n'y ait plus de foi vivante et militante; depuis qu'a fini la bataille contre le protestantisme, l'Église s'est alanguie dans la jouissance de sa victoire; les seuls rabâchages de sa querelle avec les Jansénites l'intéressent. A Rome, on s'en fâchait. Au témoignage du duc de Nivernais, ambassadeur près le Saint-Siège, le pape Benoît XIV, prié d'intervenir dans cette interminable affaire, écrivit au cardinal de Rohan, en 1750, qu'il « se rappelait avec regret le temps où les chefs de l'Église de France s'occupaient à des travaux utiles et édifiants, et qu'il voit avec amertume qu'à présent ils ne s'occupaient plus que de niaiseries, *ragazatte* ».

Le Roi, sans doute, a défendu son régime. Des écrivains furent embastillés; d'autres durent s'exiler; mais c'étaient des peines douces, si l'on songe à l'énormité des délits, et à ce qu'il en aurait coûté de les oser, Louis XIV vivant. Après Louis XIV, tout change. Louis XV n'est pas seulement un indolent: il paraît bien avoir été penché vers la tolérance. « Il aurait voulu, disait le prince de Beauveau, que la philosophie fût plus modérée et ne se répandît pas dans une partie de la nation qui ne peut jamais la comprendre. » Quesnay, qui vécut dans son intimité, l'aimait, et il a dit de lui : « Il a ouvert les

barrières à la philosophie, malgré les criailleries des dévots et l'Encyclopédie honorera son règne. » Louis XVI a permis le triomphe de Voltaire à Paris; il lisait des journaux ennemis; il acheta un exemplaire de l'Encyclopédie. Il n'était pas engoué de la « prêtraille », comme il a dit un jour. »

Aucun des nombreux ministres des deux règnes ne fut vraiment un homme d'autorité. Les agents du gouvernement, gouverneurs de provinces, intendants, commandants de troupes, se sont singulièrement adoucis. On a vu qu'ils ont souffert des injures et même des coups dans les émeutes. Ils conseillent, devant les séditions, la patience, la prudence. Ils répètent : « Prenez garde! Prenez garde! » Du haut en bas, c'est « un relâchement de tous les ressorts de la Constitution française », disait Lavoisier en 1788. On paraît s'avouer qu'on a des torts; en tout cas, on vit bien qu'il y a des choses qui se faisaient au temps de Louis XIV qui ne peuvent plus se faire. On est moins sûr de son droit; on n'a plus confiance en sa force.

C'est donc une grande injustice que d'imputer aux philosophes la destruction de l'État et de l'Église, qui se détruisaient eux-mêmes[1]. C'en est une aussi, de leur reprocher le mépris

1. Ni Voltaire, ni Rousseau n'a désiré la Révolution. Voltaire a prononcé le mot, et annoncé que « les jeunes gens verraient de belles choses », et qu'il y aurait « un beau tapage » et que « cela ferait une grande époque »; mais il ne savait pas au juste ce qu'il entendait par là. Il était, au fond, très conservateur, nullement démocrate. Il a demandé quelquefois que le peuple, point « aussi imbécile qu'on le pense », fût instruit; mais il s'est contredit : « Le peuple sera toujours aussi sot et barbare... Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin ». Rousseau craignait les grands changements : Il n'aurait pas voulu, dit-il dans le *Discours sur l'inégalité*, « habiter une république de nouvelle institution. » Il s'est effrayé à l'idée d'une révolution en France :

« Nul n'ignore combien est dangereux dans un grand État le moment d'anarchie et de crise qui précède nécessairement l'établissement d'un régime nouveau. Qu'on juge du danger d'émouvoir une fois les masses énormes qui composent la nation française. Qui pourra retenir l'ébranlement donné ou prévoir tous les effets qu'il peut produire? Quand tous les avantages du nouveau plan seraient incontestables, quel homme de bon sens oserait entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer les vieilles maximes et de donner une autre forme à l'État que celle où l'a successivement amené une durée de 1300 ans? »

Voir sur cette question des philosophes et de la Révolution : Edme Champion, *Esprit de la Révolution française;* Roustan, *les Philosophes et la Société française au XVIIIe siècle*, plus haut cités.

des traditions anciennes tombées à l'oubli. Mais c'en est une encore, de nier qu'ils aient eu sur l'histoire une grande action. S'ils n'ont point fait leur siècle, s'ils sont nés de lui, — si Voltaire en particulier a suivi l'opinion générale avec une docilité perspicace et à lui profitable, — ils ont précisé les idées et les sentiments de leurs contemporains, et les ont mis en belle forme. Ils ont proposé à tous les hommes un idéal de raison, de justice et de liberté, inspiré du sentiment tout nouveau de la dignité humaine. Pour leur honneur et pour le nôtre, ils ont affranchi l'humanité de plusieurs servitudes. D'autre part, ils ont semé des idées, qu'on retrouvera dans les assemblées révolutionnaires ; il ont suggéré les termes de la *Déclaration des droits de l'homme*. Tous les esprits éclairés en l'an 1789, étaient les disciples des philosophes, de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu. Et, sans doute, une lumière diffuse pénétra dans les masses profondes.

Au reste, il n'est pas certain que les plus grands parmi les écrivains, ceux dont le nom est connu de tous, aient agi sur l'opinion autant que les petits, auteurs de tant de libelles courts et de « gazetins ». qui se répandaient dans la foule. On lit, a remarqué Caraccioli, les brochures qui ont pris la place des « ouvrages profonds qui immortalisèrent la nation ». Cette petite monnaie de billon philosophique circule partout. En France, assure un autre étranger — l'Allemand Storck, — on lit en voiture, en promenade, au théâtre, dans les entr'actes, au café, au bain, dans les boutiques, sur les portes des maisons, le dimanche ; les laquais lisent derrière les voitures, les cochers sur leurs sièges, les soldats au poste, et les commissionnaires dans les stations. C'est la curiosité française, très vive, éveillée à l'annonce de nouveautés. Et l'on parle ; c'est le bavardage français, très vif aussi. On bavarde dans l'antichambre du Roi, dans les salons, dans les cafés, dans les confréries, dans les loges maçonniques, dans les rues étroites où tout le monde se connaît, sur le Pont-Neuf, dans les carrefours où des orateurs en plein vent s'entourent d'auditeurs criant et applaudissant. En province, il y a des villes mortes, qui semblent ne se douter de rien ; mais d'autres s'émeuvent et s'agitent. On cause même dans les villages, car le paysan était alors moins isolé qu'il ne l'est aujourd'hui ; il se groupait au sortir de la

messe pour entendre « annoncer » et lire les affiches au porche de l'Église. La communauté avait ses assemblées régulières. D'ailleurs les gens de la ville apportaient aux gens de la campagne des idées, des nouvelles et des papiers.

Par la lecture et la conversation, la France fut enfiévrée. Une ardente opinion publique se forma. Or, disait Necker, « la plupart des étrangers ont peine à se faire une juste idée de l'autorité qu'exerce en France l'opinion publique; ils comprennent difficilement ce que c'est qu'une puissance invisible, qui, sans trésors, sans garde et sans armée, donne des lois à la Ville, à la Cour, jusque dans le palais des rois Cependant rien de plus vrai, de plus remarquable ».



Une toute autre sorte d'opposition, dont les effets considérables peuvent être constatés avec plus de précision, fut celle des Parlements. Le Roi fut puni par elle de son incohérente conduite vers la haute magistrature.

La vénalité des charges de judicature avait été à l'origine un expédient de fiscalitée, le Roi les avait vendues pour faire de l'argent. On leur découvrit plus tard des mérites : elles assuraient, pour le bien du justiciable, l'indépendance du juge propriétaire de sa charge: elles créaient des familles professionnelles intéressées à l'honneur de la profession: elles donnaient au Tiers-État le moyen de s'élever à la noblesse: elles permettaient de parler haut au Roi dans les remontrances. Mais elles fermaient la carrière à qui n'en pouvait payer l'entrée; les hasards de l'hérédité amenaient aux charges des incapables, des ignorants et des paresseux: la tentation de tirer le plus gros intérêt possible du capital engagé induisait à l'abus des épices. Ces familles, propriétaires, ou plutôt fermières, de la justice du Roi, éprises de leur haute fonction et de leur puissance, s'unirent en une caste hautaine, éprise d'elle-même, conservatrice de ses privilèges, de ses formes et de ses habitudes. Enfin la magistrature attirait à elle par le commerce des charges, disait Colbert, « la plus grande partie de l'argent du royaume ».

On a rappelé que Louis XIV avait essayé, puis abandonné une réforme de la magistrature ; il se contenta de l'avoir réduite au silence et à l'obéissance en annulant à peu près sa fonction politique. A sa mort, le Parlement recouvre l'usage de cette fonction, et le conflit recommencé entre la Couronne et le Greffe devint un gros événement. Alors, le Gouvernement s'arma de tous les griefs contre la vénalité ; il rappela un jour à la magistrature qu'elle avait mauvaise origine, étant née du « malheur des temps ». Un homme d'État, Maupeou, attaqua de front la puissance adverse : il fut soutenu par Louis XV, qui, blessé dans son orgueil de souverain par l'orgueil des « grandes robes » et leurs sentiments de république, fut ferme à vouloir, et déclara qu'il ne « changerait jamais ». L'ancien régime de la magistrature fut aboli ; le grand coup, conseillé par Colbert, avait donc été porté. Il sembla que dût se vérifier la maxime de ce hardi ministre : « Les grands coups sont aussitôt exécutés en France que les petits, et incontinent après, on n'y pense plus ». Louis XV mourut. Toutes sortes de passions, d'intérêts, d'intrigues, d'illusions, par exemple l'illusion du populaire à voir dans les Parlements des protecteurs du peuple, s'ameutèrent et obtinrent le rappel. Et, presque au lendemain du rappel, la guerre a recommencé entre le Greffe et la Couronne ; et ç'a été l'exil du Parlement, et de nouveau le rappel ; et de nouveau la guerre, et plus violente ; de nouveau, une tentative de réforme à la Maupeou, et de nouveau, le recul du Roi, et la magistrature triomphante.

Cette politique de menace et de faiblesse, hautaine et peureuse, eut des conséquences extrêmement graves.

Les parlements, au cours des disputes, rédigèrent la théorie de leurs droits. Ils revendiquèrent leurs « fonctions primitives, exclusives et caractéristiques », lesquelles étaient de juger non pas « quelques procès particuliers », mais « l'équité et l'utilité des lois nouvelles, la cause de l'État et du public, l'ordre et la tranquillité du royaume ». Ils déclarèrent la guerre à « l'arbitraire », répétèrent dans leurs remontrances les mots, « tyrannie » et « despotisme », proclamèrent les droits de la liberté individuelle et conseillèrent de désobéir aux lettres de cachet. Ils rappelèrent que le

peuple français est un peuple « franc », c'est-à-dire un peuple « libre ». La première fois que le Parlement de Paris mit, en regard des droits du Roi, « les droits et les intérêts de la nation », le Roi se fâcha : « Les droits et les intérêts de la nation, dont on ose faire un corps séparé du monarque, répliqua Louis XV, sont nécessairement réunis dans mes mains, et ne reposent qu'en mes mains ». Mais les parlementaires persistèrent à faire de la nation une personne distincte. Ils préparaient la substitution à l'ancienne formule : Dieu et le Roi, de la formule dont l'heure approche : la Nation, la Loi, le Roi.

Ils remontrèrent surtout contre les édits fiscaux et vouèrent les gens de finances à l'exécration publique. Le Parlement de Rouen dit ne pouvoir « se déterminer à concourir à la ruine de la nation, ni souffrir qu'elle soit consommée par le renversement des lois et le triomphe des oppresseurs publics ». Le Parlement de Rennes fait en détail le procès des traitants « altérés du sang des peuples », et qui étalent leur « luxe », leur « somptuosité », « leurs fortunes subites et scandaleuses ». Que ne prélève-t-on, sur « ces offices de finances dont les produits excèdent le capital et l'intérêt », et sur « les profits énormes qu'ils ont faits dans les dernières guerres, les secours dont on a besoin »? Ce « ne serait qu'une restitution faite au public ». Il dénonce les procédés des fermiers généraux qui obtiennent par arrêts du Conseil « une extension illimitée aux édits », et demande : « Qu'est-ce donc que cette association de finance, qui, seule au milieu d'un peuple soumis, s'élève au-dessus de la Loi? »

La magistrature rappelle au Roi que « l'imposition n'est légitime que pour les dépenses faites dans l'intérêt de l'État ». Elle lui reproche celles que « le luxe a fait naître, que la mollesse et la volupté entretiennent », et qui suffiraient à fournir aux dépenses de la guerre. Elle pose en contraste avec les richesses acquises par « les bienfaits du Roi » ou par « la déprédation de ses finances », la misère des peuples qui réclament leur « subsistance ».

Les plus sensationnelles remontrances de Parlements étaient imprimées. Leurs théories et leurs véhémentes critiques intéressaient et passionnaient d'abord tout le monde qui vivait

autour d'eux : procureurs, avocats, notaires, et la basoche. Plus que les philosophes peut-être, les parlementaires ont préparé aux idées nouvelles les « légistes », dont l'autorité fut si grande dans les assemblées révolutionnaires. Mais les graves paroles des hauts magistrats parvenaient aussi au public. L'effet en était d'autant plus puissant que, seuls avec l'Assemblée du clergé — à laquelle presque personne ne s'intéressait, — les parlements parlaient au Roi en personne, par les ambassades qui lui présentaient les remontrances; ils étaient les porte-parole publics, dans un pays qui aime à entendre parler. Et c'était contre le Roi qu'ils parlaient au Roi. Les Parisiens voyaient défiler des carrossées de magistrats en route pour Versailles, Fontainebleau ou Compiègne. Quand le Parlement revint de son exil en Champagne, la foule alla au-devant de lui. Les harengères couronnèrent de roses le premier président remonté à son siège. Les fêtes par lesquelles fut célébré le « rappel » ressemblèrent à des émeutes. D'autre part, le parlement était admiré de la bourgeoisie, de laquelle il sortait; il était apparenté à la noblesse; il avait des amis à la Cour; il en avait même dans la famille royale. Après le coup de Maupeou, les princes protestèrent contre l'atteinte à la propriété des magistrats et à la liberté des sujets : « Ces actes font craindre que l'accès du trône ne soit fermé à toute réclamation, et qu'un arbitraire absolu ne s'introduise dans le gouvernement ». Autour du Parlement, se faisait « le rassemblement » des mécontements. La correspondance secrète annonce en mars 1788 que la magistrature prépare « une grande révolution nationale ».

Le Parlement finit par accepter l'idée du recours aux Etats-Généraux. Il n'était pas porté à désirer la convocation des États, craignant la concurrence de cette grande machine; il croyait, d'ailleurs, par ressouvenir de la *Curia regis*, qu'il était lui-même les États en permanence, et « l'intermédiaire entre les rois et les peuples » ; mais, lorsque le conflit avec la Couronne devint violent, il proclama le droit pour « la nation assemblée » de consentir les impôts.

C'est lui qui, en rejetant les impôts nouveaux, et en empêchant les emprunts, a rendu inévitable la convocation que tout le monde, il est vrai, s'était mis à désirer. En même temps, par

le tapage de son opposition, par la fameuse séance de trente heures, par les émeutes de basochiens à Paris et dans les provinces, et parce qu'il blâma la répression et se fit l'accusateur de la police, il contribua certainement à créer un état d'esprit révolutionnaire.



Au printemps de 1788, une grande crise commence; toute la France est en proie à une sorte de délire. Successivement et se suivant de très près, ou bien au même moment, se produisent des faits inquiétants, très divers. Les 5 et 6 mai, la séance de trente heures du Parlement de Paris: le 8 mai, le lit de justice, où le Roi présente les six édits; en mai, juin, juillet, août, troubles partout, dans les villes de bailliage et dans les villes de parlement surtout; les parlements se coalisent, correspondent entre eux et organisent des émeutes. A Pau, les montagnards s'emparent de la ville, et le Parlement et les États provinciaux font cause commune; les États invoquent les « fors » de 1098, et les magistrats, en leur qualité de « citoyens, magistrats d'un pays étranger à la France, quoique soumis au même roi », refusent d'accepter des édits imposés de Paris à ce Béarn, « qui n'est jamais devenu une province de France ». A Rennes, émeute de populaire, d'étudiants, d'avocats et de gentilshommes; dans toute la Bretagne, conciliabules dans les châteaux. A Grenoble, toute la robe en mouvement, un populaire qui s'agite, des curés et des nonnes qui prêchent la résistance; encore ici, la coalition du parlement et de la province; le Roi est averti que, s'il maintenait les édits, « le Dauphiné se regarderait comme entièrement dégagé de sa fidélité envers le souverain »; puis c'est la « Journée des tuiles », où combattent les gens du marché, des faubourgs et de la montagne; enfin des gentilshommes et des bourgeois rétablissent, de leur autorité, les États de la province, qui se réunissent à Vizile.

La disgrâce de Brienne, le rappel de Necker, en août 1788, et l'annonce des États-Généraux donnent un moment d'accalmie. Mais la lutte a commencé entre le parti « national » qui vient de se constituer, et les privilégiés; le Parlement, pour avoir

laissé voir, à propos du mode de convocation des États, ses intentions réactionnaires, perd sa popularité; du même coup, son autorité, qui pouvait être modératrice, car il ne voulait assurément pas une révolution, s'effondre; le Tiers et les privilégiés se querellent dans toutes les provinces sur la question du doublement du Tiers, à la fin de 1788 et au commencement de 1789; des paroles violentes sont prononcées; des écrits violents circulent; à Rennes, la jeunesse des écoles, naguère d'accord avec les gentilhommes, leur tire des coups de fusil; des villes députent au Roi, des villes de provinces différentes se coalisent. Puis interviennent les sans-travail et les meurt-de-faim, victimes du traité de commerce de 1786, des pluies de 1787, de la sécheresse et de la grêle de 1788; pas un pays, pas un mois sans émeute; des propos et des actes de haine sociale; en avril à Paris, l'émeute du faubourg Saint-Antoine.

Il sembla que ce fût la fin de tout; des nouvelles venues de toutes parts faisaient croire à un cataclysme prochain :

« Le moment des chansons et des épigrammes est passé, dit une lettre de juin 1788; il a fait place à celui des angoisses et de la consternation. Le peuple s'est armé dans plusieurs provinces; il a déjà eu des succès contre les troupes réglées : les frères ont répandu le sang de leurs frères, et l'on sait que de telles plaies sont difficiles à guérir. On craint sérieusement que la Bourgogne, la Franche-Comté et le Languedoc ne se joignent au Dauphiné, à la Guienne, à la Bretagne, et que de proche en proche la rébellion ne se communique à tout le royaume. »



Cependant, si multipliés qu'aient été ces désordres, il ne faudrait pas en exagérer l'importance. Sous l'Ancien Régime, le royaume ne fut jamais parfaitement tranquille. Le règne de Louis XIV avait été troublé par des émeutes et par des révoltes plus graves, où il avait fallu faire intervenir des armées; sous Louis XV et Louis XVI, de petites forces seulement sont engagées de part et d'autre. Les mouvements sont imparfaitement liés; la coalition, essayée par moments et par endroits, des gentilhommes et du Tiers, s'est dissoute bien vite. Le Parlement, qui a perdu sa popularité, est devenu inoffensif. Les

plus grandes violences, celles des meurt-de-faim, étaient accidentelles. C'est parce que ces troubles ont précédé la Révolution, qu'ils nous paraissent formidables; mais il n'était pas fatal que la Révolution s'ensuivît. L'auteur de la lettre qui vient d'être citée ne parlait que de la nécessité de changer de ministère; la monarchie et le monarque planaient très haut au-dessus de ces agitations. Jamais roi en France ne fut aimé avec autant d'enthousiasme que Louis XVI après qu'il eut convoqué les États-Généraux.

Tout l'espoir de tous ceux que l'Ancien Régime tourmentait par ses abus dans la vie quotidienne, ou dont il offensait la conscience et contredisait les aspirations à la liberté, à la justice et à l'humanité, se tourna vers le Roi. Il ne pouvait s'adresser ailleurs. Le roi règne depuis des siècles; il a créé la France, en en réunissant les territoires sous son commandement; il lui a procuré en ses bons jours la grandeur et la gloire. Puis, par cela même qu'il a laissé l'œuvre monarchique inachevée, et la France à l'état d' « agrégation inconstituée de peuples désunis »; parce qu'il n'a point convoqué les États-Généraux, depuis cent soixante-quinze ans, et qu'il a réduit ou détruit les privilèges et libertés des provinces et des villes, le Roi seul vit et règne parmi ces débris de tant de choses qui vécurent et ne vivent plus; il attire donc tous les regards.

La grande espérance était doublée d'un grand optimisme. Certainement plusieurs prévirent et prédirent une révolution. qui serait redoutable, on pourrait citer une série de prophéties de malheurs, qui sont très précises et quelques-unes, dramatiques. Mais le plus grand nombre des Français ne sentirent pas l'inquiétude. La philosophie avait donné confiance en la raison de laquelle on attendait le « bonheur » — tout simplement. On croyait que l'humanité. cette « philosophie du cœur », avait adouci les âmes. Un des grands seigneurs libéraux, le duc de Lévis, a confessé cet optimisme; il prévoyait des troubles. mais point des horreurs : « Les horreurs de la Ligue n'étaient plus possibles »; la « guerre civile », s'il y avait guerre civile « se ferait avec plus d'urbanité »; les rangs sociaux, peu à peu, se rapprochaient; les grands devenaient bons, charitables, philanthropes, et les petits grandiraient avec « le temps, qui élève les plaines au-dessus des montagnes » : « le mauvais

régime » paraît s'en aller tout seul ; il commence à faire bon vivre ; l'amour de la paix a succédé aux méchantes folies guerrières ; la charrue est à l'honneur ; on navigue, on trafique, les villes s'embellissent ; les sciences et les arts florissent ; on est mieux logé, les voitures sont plus douces ; les routes mieux entretenues, les auberges plus propres et plus nombreuses ; moins de cérémonie à la Cour, plus « d'aisance » dans la haute société, et comme la conversation plus familière et plus décente, est agréable ! Et l'on va voir du nouveau, et il est toujours amusant « de sortir de cet ennuyeux cercle qui traçait à chacun ses occupations ». Ce grand seigneur a bien vu deux des causes de l'optimisme à la veille du cataclysme, deux causes très françaises : l'enthousiasme et l'amour de la nouveauté.

Chez ceux qui n'étaient point de la Cour, qui ne savaient pas que la conversation y fut devenue plus agréable, et ne montaient pas dans les voitures « plus douces », pour descendre dans des « auberges plus propres », l'espérance avait d'autres causes. Les humbles mettaient la leur dans le cœur et dans l'esprit du Roi. Ils croyaient que leurs maux étaient ignorés de lui : « Ah ! si le Roi le savait ! » Or, les États-Généraux vont se réunir, quiconque a voulu faire savoir quelque chose au Roi, le lui a dit dans le cahier des doléances. Le Roi va savoir, « le Roi saura » ! Et les maux vont finir.

Il semble d'ailleurs, que tout le monde ait résolu d'être sage. Même les partisans des plus grandes réformes conseillent, avant la réunion des États et après, la modération et la prudence. « On avait peur, a dit Garat, d'entrer et d'avancer dans les routes où on ne voyait aucune trace des siècles ». Et Target conseillait, dans *les États-Généraux convoqués par Louis XVI* :

« Réparer, au lieu de démolir, corriger au lieu de détruire. Il y a, dans le mal même, lorsqu'il est l'ouvrage du temps, une sorte d'harmonie qui soutient l'édifice et qui ne se retrouve pas toujours dans le bien, lorsqu'il est l'ouvrage subit des hommes. »

L'Assemblée constituante entendra Mirabeau lui dire :

« Nous ne sommes pas des sauvages arrivant sur les bords de l'Orénoque pour fonder une société ; nous sommes une nation vieille ;

nous avons un gouvernement, un roi, des préjugés. Il faut autant que possible assortir les choses à la révolution et sauver la soudaineté du passage. »

La même sagesse a parlé dans beaucoup de cahiers : « avoir patience » ; « ne pas courir d'une même haleine cette immense carrière » ; « regagner la bonne route par le chemin de traverse qui rencontre le moins d'obstacles », « attendre encore, différer le bien », pourvu qu'il soit permis d'en garantir l'espérance « à ces peuples infortunés qui osent à peine y compter ». Les cahiers ne demandaient rien qui fût irréalisable ; les trois ordres se faisaient de mutuelles concessions ; ni le Tiers ne voulait détruire toute la hiérarchie sociale, ni les privilégiés maintenir toute l'injustice sociale. Les trois ordres s'accordaient, il est vrai, à vouloir la liberté garantie par une constitution ; mais « tous les mandats, sans exception, dit Malouet dans ses mémoires, laissaient au gouvernement monarchique sa stabilité, au Roi un pouvoir suffisant ; la religion, la propriété, toute la partie essentielle des institutions était respectée ».

Aussi personne, même parmi les inquiets, ne s'est représenté tout le péril, que nous voyons bien après l'événement, à la distance où nous sommes.



Sous les apparences de l'accord, se cachaient des dissentiments profonds. Il n'y avait pas si longtemps que les privilégiés, presque partout, s'étaient efforcés d'empêcher la double représentation du Tiers aux États. « La guerre » était déclarée, comme a dit Mallet du Pan, « entre le Tiers-État et les deux autres ordres » ; les raisons séculaires de ce conflit ne pouvaient être abolies par une heure d'enthousiasme.

Si les cahiers de 1789 sont un document de très grande valeur sur l'état d'âme de la nation, il ne faut pas oublier qu'on obéissait, au moment où ils furent rédigés, à des sentiments de conciliation ; ni surtout que tout le monde ne put s'y exprimer en toute liberté ; les paysans, par exemple,

eurent moins beau jeu à parler que les bourgeois; et les violents, cette douzaine ou cette vingtaine de « factieux » qui furent élus députés aux États, dissimulèrent leurs haines et leurs espérances.

Les sages conseils de méthode et les appels à la patience sont de gens éclairés, avisés, et qui peuvent attendre, n'étant point des plus malheureux, et qui sentent bien qu'ils perdraient beaucoup à un total bouleversement; mais ceux qui croient avoir tout à gagner, qui n'ont rien à perdre, et qui ne raisonnent pas, les paysans, les sans-travail, les meurt-de-faim écouteraient-ils les sages conseils?

Mais voici qui est particulièrement grave. Les États-Généraux vont se réunir, c'est-à-dire que de vivantes personnes, non plus des idées et des sentiments, se rencontreront. Les députés vont s'assembler dans une salle, se regarder, s'entendre, s'animer, s'échauffer, s'exalter. L'éloquence jouera son grand jeu, et la France entière écoutera. Des écrits seront criés dans les rues ; des orateurs parleront dans les carrefours et les jardins à des foules. Pour éviter le désordre et l'affolement des esprits, il aurait fallu que l'on sût ce qu'on allait faire; or, « il n'y avait aucune idée formée sur les Etats-Généraux », disait Young. On pouvait, il est vrai, tirer des cahiers tout un programme clair de réformes. Mais la réforme politique, par où il fallait commencer, puisque le vote de la constitution devait précéder le vote de l'impôt, comment l'entendrait-on? Rien n'était plus difficile à trouver qu'une constitution. Par où prendre? Par où commencer? Du confus état de la France, comment passer à un autre état? Par quelles transitions? Quel chemin mènerait d'un point à un autre? Où s'arrêterait-on? Personne ne le savait.

Il y avait donc des obscurités dans la volonté nationale : mais que voulait l'autre volonté, celle du Roi, tout aussi importante, sinon plus?

Malouet a donné aux ministres ce conseil :

« Il ne faut pas attendre que les États-Généraux vous demandent ou vous ordonnent; il faut vous hâter d'offrir ce que les bons esprits peuvent désirer en limites raisonnables, soit de l'autorité, soit des droits nationaux. »

Il aurait fallu, en effet, déclarer des intentions précises dans un programme, point facile à dresser, il est vrai. Mais le Roi et ses ministres, obligés par la pénurie financière à convoquer les États, ont espéré se tirer d'affaire aux moindres frais possibles sans trop savoir comment. Ils ne sont pas même décidés sur la question primordiale du vote par ordre ou par tête. Ils vont se présenter devant les États avec une énigme dont eux-mêmes ignorent le mot. Ils pensent : On verra. C'était la plus grande des imprudences. Ce qu'on verra, ce sera, au mois de juin 1789, tout d'un coup, l'Assemblée nationale constituante substituée aux États-Généraux, c'est-à-dire l'ancienne constitution ruinée, la nation succédant aux ordres, et la révolution commencée.

« La guerre », déclarée entre les deux premiers ordres et le troisième, battit alors son plein. Il aurait fallu que le Roi voulût et qu'il pût faire fonction d'arbitre entre les frères ennemis. Il est impossible d'affirmer qu'il l'aurait pu : mais il est certain qu'il ne l'a pas voulu. Dans la période qui précède la réunion des États, il a semblé vouloir être juste envers le « frère cadet » ; Necker a publiquement loué les vertus et les mérites du Tiers. Quelques-uns conseillaient une alliance entre le Roi et le peuple, parlaient de « démocratie royale », et faisaient remarquer que les difficultés opposées à la convocation des États avaient cessé quand le Roi eut crié : « A moi, mon peuple! » On évoquait le trompeur souvenir du Roi protecteur des communes françaises. Il est vrai que le Roi jadis avait cherché et obtenu l'appui des communes ; plus tard, il employa de préférence des hommes de bourgeoisie aux métiers de gouvernement : c'est avec des bourgeois que gouverna Louis XIV, qui exclut de ses conseils les prélats et les grands seigneurs. Mais Louis XIV a expliqué pourquoi il n'a point choisi pour les faire ministres « des hommes de dignité plus éminente » : j'ai voulu, a-t-il dit, « que le public connût par le rang de ceux dont je me servais, que je n'étais pas en dessein de partager avec eux mon autorité, et qu'eux-mêmes sachant ce qu'ils étaient ne conçussent pas de plus hautes espérances que celles que je leur voudrais donner ». Ce hautain langage, si dédaigneux, n'est pas d'un roi de « démocratie

royale ». D'ailleurs, après Louis XIV, une réaction d'aristocratie s'est produite; la Régence a essayé un gouvernement de grands seigneurs; Louis XV et Louis XVI ont appelé aux hautes fonctions des prélats et des ducs; et l'on voit au XVIII[e] siècle la noblesse accaparer la haute Église, les sièges parlementaires, les grades de l'armée. « Avant la Révolution, écrit Malouet, la noblesse de naissance produisait, depuis quelque temps, plus d'avantages qu'elle n'en a jamais donné. »

Toujours le Roi a senti qu'il y avait naturelle alliance entre lui et les deux premiers ordres. Il aimait son clergé parce qu'il le savait fidèle et dévoué : « Mon cher clergé m'aime », disait Louis XV. D'autre part, le Roi n'a point cessé de dire et de croire que la noblesse est le plus ferme appui de sa couronne, son « bras droit ». Il a en commun avec elle la qualité de gentilhomme, car il est le premier gentilhomme de France. Les gens du Tiers sont d'une autre sorte; ils ne sont pas de la famille; leur sang est d'une autre couleur. Aussi l'accord du Roi et du Tiers, dans les derniers jours, n'était qu'un moyen tactique, un expédient ministériel. A peine la Révolution commencée, après les circonstances dramatiques qui se succèdent, où apparaît le commun péril, les dissentiments entre les privilégiés et le Roi sont oubliés; deux camps apparaissent; dans l'un, le Roi, le haut Clergé, la noblesse; dans l'autre, le Tiers-État.

Mais cette coalition du Roi et des privilégiés qui eût été formidable autrefois, ne l'était pas en 1789. Les valeurs des diverses forces sociales ont changé; le Tiers-État s'est enrichi et s'est instruit; il s'est organisé dans le parti national et dans les ligues de villes; les deux autres ordres, au contraire, sont en pleine déchéance.

Le Clergé, puissant encore par sa richesse, n'a plus d'autorité dans la nation. Le Roi a laissé se corrompre la discipline ecclésiastique, comblé de grâces le clergé de Cour, toléré l'absentéisme des évêques, et le scandale du faste de quelques-uns, par quoi tout l'ordre fut compromis. Il a élargi le fossé entre le haut et le bas clergé en refusant les dignités de l'Église à qui n'est pas hautement né. Il a laissé végéter dans la misère des portions congrues, à peine accrues dans les

derniers temps, les curés, ces voisins du peuple. Les curés se sont souvenus de leur condition misérable, des rigueurs de Monseigneur, qui les emprisonnait, s'il lui plaisait, en vertu de lettres de cachet, dont il avait provision en blanc, et des dédains de Monseigneur, qui craignait leur grossièreté, leurs manières, et l'empestement de leur odeur d'ail. En juin 1789, c'est la sécession du bas clergé qui a permis la transformation des États-Généraux en Assemblée nationale.

La noblesse est demeurée inorganique. Talleyrand dira, après la Révolution : « Au lieu d'une noblesse, il y en avait sept ou huit : une d'épée et une de robe, une de cour et une de province, une ancienne et une nouvelle, une haute et une petite. » Des sous-castes, isolées les unes des autres, ne constituent pas une caste. Il y a un abîme entre la haute noblesse de Cour, brillante, raffinée, riche par elle-même ou par la charité du Roi, et la petite noblesse des champs, grossière et gueuse, souvent malfaisante, parce qu'il y a chez elle aussi des sans-travail et des meurt-de-faim.

L'ordre de la noblesse, il est vrai, est représenté en certaines provinces, dans des États ; mais, souvent, ceux qui le représentent sont députés de droit, et non élus après délibération. Il est parlé quelquefois de la noblesse de telle ou telle province ; mais on ne voit nulle part cette noblesse organisée si ce n'est peut-être — et grossièrement d'ailleurs, en Bretagne. Les nobles vivent, s'ils sont pauvres, dans l'isolement ; s'ils sont riches ou aisés, ils se réunissent, pour le plaisir de se trouver ensemble. Young a vu, le 22 juin 1789, une réunion de cette sorte : « Ils mangèrent, burent, se promenèrent, s'amusèrent, sourirent et babillèrent ». Mais jamais d'assemblées légales et régulières, où l'ordre se rencontre et discute ses affaires. La noblesse éparse n'était pas en état de se défendre, si elle était attaquée, et elle le fut tout de suite, avec fureur. Après la Jacquerie de juillet 1789, Young s'étonna que les nobles « se laissassent égorger comme des moutons ». Il dit : « Cela tient du prodige » ; mais, en réfléchissant, il trouva l'explication : « Il n'y a pas d'assemblée ni d'association parmi eux » ; c'est pourquoi « ils tombent sans résistance ».

L'ancienne société, au moment où elle allait disparaître, semblait pourtant, à quelques esprits, bien ordonnée. Séguier,

dans la grande séance parlementaire où furent présentés les édits de Turgot, admira que les Français fussent « divisés en autant de corps différents qu'il y avait d'états différents dans le royaume », et que ces corps formassent « comme les anneaux d'une chaîne » dont le Roi tenait « le premier anneau dans sa main ». Mais Turgot opposait à cette théorie de juriste la vérité des choses ; il disait à Louis XVI :

« Votre nation n'a pas de constitution. C'est une société composée de différents ordres mal unis et d'un peuple dont les membres n'ont entre eux que très peu de liens sociaux, où, par conséquent, chacun n'est guère occupé que de son intérêt exclusif. Votre Majesté est obligée de tout décider par elle-même ou par ses mandataires. On attend vos ordres spéciaux pour contribuer au bien public, pour respecter les droits d'autrui, quelquefois même pour user des siens. »

Paroles à rapprocher de celles-ci, dites à Louis XVI dans un mémoire de Vergennes :

« Il n'y a plus de clergé, ni de noblesse, ni de Tiers-État en France ; la distinction est fictive, purement représentative et sans autorité réelle. Le monarque parle ; tout est peuple et tout obéit. »

Ainsi apparaît la fatale erreur de la politique monarchique. « V. M. est obligée de tout décider par elle-même » ; « tout est peuple et tout obéit » : mais un jour est venu, où le Roi ne sut plus décider ni commander, et tout désobéit, et dans la plus grande confusion, justement parce que tout était peuple. Et ceux qui, parmi ce « peuple » auraient voulu le défendre, lorsqu'ils sentirent le vent du péril, le Roi les a déshabitués du vouloir et de l'action. Parce qu'il a détruit toute résistance à son autorité, il ne trouve plus de force où s'appuyer.

Le Roi ne sera donc efficacement défendu ni par son clergé, ni par sa noblesse ; il faudra au contraire qu'il les défende, en se défendant lui-même. En aura-t-il le moyen ?

Il ne peut compter sur son armée. Dans les cahiers, la noblesse de Périgord signale « un mécontentement et un dégoût universels... un découragement général qui s'exhalait parmi tous les individus depuis l'officier jusqu'au soldat ». La noblesse de la Rochelle représente à S. M. « combien il est nuisible à son service et à celui de la patrie, et affligeant pour

une partie de ses sujets, de voir borner d'une façon humiliante l'avancement d'une classe d'excellents officiers connue sous la dénomination d'officiers de fortune ». Elle se plaint de « la différence marquée entre les gens de Cour ou présentés et la noblesse qui habite la province », et des ordonnances qui réduisent celle-ci « à la perspective du grade de lieutenant-colonel..., ce qui dégoûte un grand nombre d'officiers précieux par leurs connaissances, prive les régiments de la classe la plus intéressante de leurs chefs, et répand un découragement général ». La noblesse de Bouronville présente la même doléance en termes plus forts :

« La noblesse de Cour est plus particulièrement appelée au commandement des armées, au mépris des services de gentilshommes pauvres, qui ne peuvent faire les frais nécessaires pour être présentés pour la noblesse de Cour... La carrière militaire devient financière... Un enfant échappé du collège vient, avec un étalage de luxe humiliant pour les autres, apprendre à un capitaine de grenadiers ce que ce dernier avait appris à son père. Les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, la noblesse supplie Sa Majesté de laisser les grades supérieurs ouverts au mérite. »

Des officiers cherchaient fortune au dehors. On lit, dans une lettre de la *Correspondance secrète*, en avril 1777, que « le mécontentement de notre militaire » est cause que nombre d'officiers acceptent les offres qui leur sont faites par les agents des Américains. L'auteur de cette lettre dit même, que, si Lafayette s'en est allé rejoindre Washington, c'est parce qu'il a été « dégoûté de l'inexécution des promesses du ministre pour son avancement » ; cinquante officiers l'ont accompagné.

Les plaintes sont très vives aussi contre la discipline militaire et « antinationale » des coups de plat de sabre et de bâton. On a vu « une compagnie entière de grenadiers ouvrant de force les portes d'une ville de guerre et passant à l'ennemi pour se soustraire à des châtiments indignes ». « Beaucoup de colonels, assure la noblesse de Montreuil-sur-Mer, sont des bourreaux d'hommes et des marchands d'emploi, et n'ont d'autres mérites que d'exceller en raffinements dans l'art de dégrader leurs semblables... » Et les chefs supérieurs insultent les officiers par « des propos plus que durs, destructifs de l'honneur national ». Les chefs devraient toujours se souvenir

qu'ils parlent « à des gentilshommes ». D'autres cahiers se plaignent de l'insuffisance de la paie du soldat, des retards du paiement, de la misère du troupier, laquelle, avec l'horreur des mauvais traitements, provoque les désertions.

Des faits significatifs se sont produits en 1788 et 1789 : les crosses en l'air dans l'émeute de Rennes; les sympathies d'un régiment pour les émeutes de Grenoble; des soldats dans les casernes et les camps lisent journaux et pamphlets; des officiers, en plusieurs endroits, recommandent à leurs hommes de ne point sabrer ni tirer. En juin et en juillet 1788, la *Correspondance secrète* signale que « l'esprit général dont la nation semble s'animer a pénétré jusqu'au militaire ». Un régiment veut expulser un de ses officiers pour avoir tenu ce propos, que, « si le Roi l'envoyait en quelque parlement, il saurait bien, à la tète de sa compagnie, mettre ces gens-là à la raison ». — Parmi les troupes envoyées en Bretagne « une vingtaine d'officiers avaient donné leur démission : exemple d'une grande conséquence pour l'autorité royale que l'on veut les employer à faire respecter; on s'attend qu'il sera suivi par beaucoup d'autres ». « On a voulu envoyer le régiment de Royal-Piémont » à Melun, qui est très agitée, parce que le petit bailliage de cette ville a refusé de devenir grand bailliage; « mais le duc de Sully, qui en est le colonel, a déclaré que prêt à verser tout son sang pour le Roi et la patrie, il ne s'exposerait jamais à répandre celui de ses concitoyens. Il a été exilé. » Mais « ces exemples se multiplient », et l'opinion se répand et s'accrédite que « les soldats français ne tireront jamais sur le peuple ».

On a vu, d'autre part, que l'armée ne suffisait pas à contenir une agitation partout répandue : le duc des Cars a été obligé d'éparpiller sa brigade par petits paquets de soldats, entre Commercy en Lorraine et Brive en Limousin. Et la maréchaussée ne pouvait subvenir à l'insuffisance de l'armée; c'était une médiocre troupe de police, peu respectée, peu redoutée, trop peu nombreuse, dont on avait réduit les effectifs par économie. Des cahiers demandaient qu'elle fût renforcée. A Meaux, on se plaint que, là « où vingt-cinq gardes sont employés pour veiller à la conservation du gibier, quatre cavaliers veillent seuls à la sûreté des citoyens »; à Massy, près de

Paris, « deux cents hommes pour la conservation des animaux, et treize cavaliers de maréchaussée ».

Le Roi lui-même est mal gardé. A Paris, presque point de troupes. La « Maison » a été réduite par le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre ; elle l'a été encore depuis, quand on s'est mis à chercher partout des économies. Au commencement de 1788, six cents gardes du corps sont « réformés » ; ce qui en reste est mis en quartier à Vincennes. C'est pourquoi la Bastille fut si facilement prise le 14 juillet, et le Roi si facilement enlevé de Versailles, le 6 octobre. Parmi les causes si nombreuses et diverses de la Révolution[1], il faut mettre la pénurie militaire qui rendit possibles de tels accidents. Mme de Staël a dit que la Révolution fut faite, non par les États-Généraux, mais par « les circonstances ». En effet, entre le 13 et le 15 juillet, entre le 5 et le 7 octobre, l'histoire marcha plus vite que n'auraient voulu les Constituants.

Arrivé au terme de cette histoire de l'ancienne France, on ne peut guère se soustraire à la question émouvante : la Révolution pouvait-elle être évitée ?

Et l'on se prend à rêver de la belle et tranquille destinée qui pouvait s'ouvrir devant ce grand pays, mal gouverné, mal administré, plein de misères, mais plein de forces aussi, énergique, malgré tant de difficultés et de gênes, au travail du commerce et de la manufacture, et dont l'intelligence curieuse s'intéressait à tous les problèmes, et dont le bon sens, accompagné d'un esprit de justice, préparait, semblait-il, l'adhésion de tous aux réformes nécessaires, et qui enfin, enthousiasmé d'espérances, sentait la joie d'une renaissance prochaine et « saluait l'aurore radieuse ».

1. Il est difficile de les saisir toutes, ces causes, et impossible d'en calculer l'efficacité respective. De très petites ont pu être très efficaces. Young écrit, en juin 1789 : « Le désordre est si grand que la Cour ne peut compter que sur les troupes, et l'on assure même aujourd'hui que, si l'on ordonne aux Gardes françaises de tirer sur le peuple, elles refuseront d'obéir ; cela étonne tout le monde, excepté ceux qui savent combien ces soldats sont mécontents du traitement, de la conduite et des manœuvres de M. Duchâtelet, leur colonel ; tant les affaires de la Cour ont été mal administrées en tous points ; tant est misérable le choix qu'elle fait des hommes en place, même de ceux de qui dépend sa sûreté immédiate et même son existence ». Si les soldats des Gardes françaises avaient eu une autre existence, se seraient-ils joints à l'émeute, le 14 juillet ?

On imagine un roi comprenant tout l'état des choses dans leur exacte réalité, non pas seulement résigné, mais résolu aux sacrifices nécessaires, les mesurant au juste, déclarant sa volonté, donnant confiance en son honnêteté, inébranlablement ferme, frappant dur, s'il le faut, habile en même temps, d'humeur gaillarde et française, trouvant dans les circonstances le mot à dire et le geste à faire, un roi inspirant le respect, la crainte et l'amour. Il ouvre les États-Généraux, donne un programme, obtient des privilégiés les concessions qu'il faut, calme les impatiences de ceux qui réclament davantage, et, si une émeute se produit, court à l'émeute. Quels insurgés auraient gardé leurs armes, le 14 juillet, si cette nouvelle avait éclaté dans le faubourg Saint-Antoine : « Le Roi vient[1] »? Maître de Paris, il réprime les révoltes de province. Cependant, les États siègent tranquillement : les trois ordres consentent l'impôt ; des privilèges et des exemptions sont abolis et des abus réformés. C'est l'affaire d'une première session. Le Roi a promis la périodicité des États ; à chaque session, dans l'avenir, suffira sa besogne, et la France va son chemin vers l'avenir.

Mais ce roi eût été une rare merveille. Il lui aurait fallu plus qu'une volonté humaine pour vaincre les sentiments héréditaires formés et nourris au cours des huit siècles qui avaient transformé le primitif chef féodal, opérant dans la grande banlieue de Paris, en monarque absolu et superbe d'un si beau royaume. Et ce roi même, s'il s'était rencontré, aurait-il suffi à une tâche si malaisée? Ce qui était possible, à la mort de Louis XIV, l'était-il encore à la mort de Louis XV? Le moment n'était-il pas venu, qu'on appelle « trop tard »? Personne ne saurait répondre oui ou non à ces questions avec sécurité.

A ce roi de rêve, le roi que la réalité donna s'oppose trait pour trait. La bonne volonté de Louis XVI était vague et

1. Henri IV et Louis XIII furent des soldats. Henri IV déclara un jour à son Parlement qu'ayant sauté par-dessus des murailles de villes, il sauterait bien par-dessus des barricades. Louis XIII aima le militaire, à sa façon, et s'y appliqua en conscience et avec plaisir. Louis XV, bien que son règne ait été rempli de guerres, détesta la guerre. Il dit, après la bataille de Lawfeld, à un officier anglais prisonnier : « Ne vaudrait-il pas mieux songer sérieusement à faire la paix que de faire périr tant de braves gens? » La visite des champs de bataille lui faisait horreur. Quant à Louis XVI, on ne se le figure pas chargeant à la tête d'un escadron.

molle. Par moments, il s'inquiétait et se désolait. On nota it en lui « une mélancolie que rien ne peut distraire »; on le surprenait « versant des larmes ». Il aurait dit à Malesherbes, au moment où celui-ci se retira du ministère : « Que vous êtes heureux! Que ne puis-je aussi quitter ma place! » Et à Brienne : « Mon sort est de porter malheur »; et à Necker, au moment où il le rappela au ministère : « Voilà des années que je n'ai eu une année de bonheur! » Mais il retombait vite dans son inintelligente apathie. Mal conseillé par la Reine, si dangereuse, par la Cour, qui savait que la réforme du royaume l'atteindrait la première, par des ministres inégaux aux circonstances, et ne trouvant en son propre fond que des velléités qui se contredisaient et se contrariaient, il crut pouvoir se conduire avec les États-Généraux comme il s'était conduit avec le Parlement: il parla haut, menaça, céda, voulut reprendre; puis il essaya de dérober; à la fin, il demanda aux étrangers de sauver la monarchie française, et il se perdit avec elle.

Louis XVI fut la victime lamentable d'un passé d'imprévoyance ininterrompue. Depuis le jour où la royauté s'est assuré l'obéissance, elle n'a fait qu'en abuser. Elle est bien l'auteur de la Révolution. « Il n'est pas possible, avait dit Bossuet à Louis XIV en 1675, que de si grands maux qui sont capables d'abîmer l'État, soient sans remède; autrement, tout serait perdu sans ressource ». Plus d'un siècle a passé; les remèdes n'ont pas été trouvés; les maux sont plus vivement ressentis; ils vont « abîmer l'État ».

ERNEST LAVISSE

LES COSTUMES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND

Lorsque entrèrent à Paris les Alliés, et puis le roi, Chateaubriand fut magnifique. Il venait de publier sa brochure célèbre *De Buonaparte et des Bourbons*, laquelle, au dire de Napoléon, servit mieux les Bourbons qu'une armée de cent mille hommes [2]. Il se persuada qu'il était le sauveur de la monarchie et compta sur des récompenses. Madame de Chateaubriand raconte que, le 12 avril 1814, il s'en fut, avec une foule immense, à la rencontre de Monsieur : il revint « charmé, trompé par les paroles affectueuses du prince qui, avec beaucoup de grâce, jetait ce jour-là son cœur à tout venant [3] ».

Mais son costume?... Une merveille. Il s'était, assure madame de Boigne, affublé d'un uniforme de fantaisie : un gros cordon de soie rouge, passé en bandoulière, supportait « un immense sabre turc qui traînait sur tous les parquets avec un bruit formidable [4] ». Et madame de Boigne ajoute :

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

2. *Les Cahiers de madame de Chateaubriand*, publiés par J. Ladreit de Lacharrière, Paris 1909, p. 95.

3. *Ibid*, p. 107.

4. Ce « sabre turc » n'est-il pas le « grand sabre de Mamelouck » dont il parle dans les *Mémoires d'outre-tombe* (t. X, p. 150), et qui, à son dire, intimida les policiers, quand ils vinrent l'arrêter, après l'aventure de la duchesse de Berry? Chateaubriand avait dû le rapporter d'Égypte. — Voir, là-dessus, le comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 422.

« Il avait certainement beaucoup plus l'apparence d'un capitaine de forbans que d'un pacifique écrivain ; ce costume lui valut quelques ridicules, même aux yeux de ses admirateurs les plus dévoués[1] ».

C'est trop beau!... Et, comme la spirituelle et méchante madame de Boigne, orléaniste par-dessus le marché, n'aimait pas du tout le légitimiste Chateaubriand, l'on se demande si peut-être elle n'a pas trouvé un malin plaisir à se moquer de notre héros. Elle en était capable ; et ses mémoires pèchent parfois contre la simple vérité. Mais il y a, ici, d'autres témoignages pour confirmer son agréable médisance.

Intelligente chanoinesse qui mettait au service de causes amies un superbe don de l'intrigue, une rouerie de diplomate et une réputation parfaite, madame Victorine de Chastenay avoue que M. de Chateaubriand lui « faisait de la peine » avec ses déguisements de 1814, — « des épaulettes, un uniforme pris dans le cabinet du ministre de la guerre » : — il lui semblait qu'ainsi l'auteur d'*Atala* et de *René* dérogeait[2] ; elle l'eût souhaité plus sérieux.

Un peintre anglais qui fut prisonnier de guerre à Paris sous l'Empire, Thomas-Richard Underwood, a laissé le journal de ce qu'il vit durant les premiers mois de l'année 1814. Voici, à la date du 12 avril, le cortège de Monsieur. Un corps de musique ouvrait la marche et jouait *Vive Henri IV*. Puis venait une compagnie de gardes nationaux à cheval. Parmi eux, on remarquait M. de Chastenay et M. de Chateaubriand : « Tous avaient de grands plumets blancs à leurs chapeaux[3]. »

Nous connaissons, par ces divers récits, les accessoires divers qui composaient, au retour des Bourbons, le bizarre costume de M. de Chateaubriand. Le sabre turc en est l'agrément principal.

L'année suivante, il se déguisa en ministre. Mais c'était à Gand. Le roi ne régnait plus ; les ministres du roi ne gouver-

1. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, publiés par Ch. Nicoullaud, Paris, 1908, t. I, p. 349.

2. *Mémoires de madame de Chastenay*, publiés par A. Roserot. Paris, 1907, t. II, p. 450.

3. *Paris en 1814. — Journal inédit de madame de Marigny, augmenté du journal de T.-R. Underwood*, publié par J. Ladreit de Lacharrière, Paris, 1907, p. 273.

naient que d'une façon des plus fictives. Celui-là en plaisante lui-même, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Ma correspondance avec les départements ne me donnait pas grand'besogne; je mettais facilement à jour ma correspondance avec les préfets, sous-préfets, maires et adjoints de nos bonnes villes, du côté intérieur de nos frontières; je ne réparais pas beaucoup les chemins et je laissais tomber les clochers... » Il dit encore : « M. de Lally-Tollendal était, je crois, ministre de l'instruction publique[1] ». Il le croit : il n'en est pas sûr!... Pareillement, madame de Chateaubriand croit que son mari détenait alors un portefeuille : « Je ne sais pas, dit-elle, s'il ne faisait pas les fonctions de ministre de l'intérieur[2]. » On n'est pas plus tranquillement incertaine de la gloire conjugale!... Les ennemis du grand homme sont excusables, eux, de s'égayer à ce propos : Marmont, par exemple, dénonce avec allégresse la « vanité enfantine » de Chateaubriand[3].

Mais Chateaubriand n'eut pas le temps de se procurer un costume. Autour d'un tapis vert, on discourut assez pour appeler conseils ces bavardages inutiles. Et puis, les Cent jours passèrent. Le roi quitta Gand, revint à Paris, constitua un vrai ministère; seulement, parmi ses ministres, il ne prit pas Chateaubriand.

Il le nomma bientôt — c'est moins flatteur, mais enfin!... — il le nomma président du collège électoral du Loiret.

Si Chateaubriand fut déçu, on le devine. Mais, actif, il partit pour son département, plut aux électeurs, organisa sans nonchalance l'œuvre de sa popularité. Il gagnait peu à peu tous les suffrages; à Orléans, il allait être élu avec une majorité superbe, lorsque le roi se méfia. Le roi, le duc d'Otrante et le prince de Talleyrand ne souhaitaient pas de le voir entrer à la Chambre des députés, où il serait, avec son éloquence persuasive et avec son esprit turbulent, très dangereux. Que faire?... On le nomma pair de France.

On le nomma pair de France pour se débarrasser de lui. La plupart des honneurs que les Bourbons accordèrent à Chateaubriand sont la marque de ce désir; et ils eurent cette opportu-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. VI, p. 393.

2. *Les Cahiers de madame de Chateaubriand*, p. 150.

3. *Mémoires du duc de Raguse*, t. VII, p. 105.

nité. Lorsque les pairs l'eurent désigné comme l'un de leurs secrétaires pour la session de 1816, le roi leur témoigna son mécontentement : « Un homme qui a encouru ma juste disgrâce[1] !... »

D'Orléans, où il venait de recevoir la nouvelle de sa pairie[2], Chateaubriand écrivit à sa femme : « Enfin, tu es contente. Ils[3] sont désolés que je sois pair, parce qu'ils ne peuvent plus m'élire... Je t'embrasse... Envoie chercher le tailleur Le Bon et fais faire mon habit de pair, pour que je l'aie en arrivant... » Il ajoute : « Tâche que les fleurs de lys ne soient pas trop mesquines[4]. »

C'est qu'ils n'étaient pas du tout riches. Le costume de pair, c'était une dépense. Tout de même, Chateaubriand soigne ses broderies. Il raille avec gentillesse tant de faste onéreux; il a un peu d'amertume, il a aussi de la gaieté, il est orgueilleux, digne et frivole : voilà les éléments divers de sa coquetterie.



Le voici chez lui, en 1819, rue du Bac. Il est fort mal en cour; et, pour se désennuyer de n'être ni ambassadeur ni seulement ministre, il mène « ses grands combats ». L'idée qui le distrait alors, c'est la liberté de la presse. Il a fondé le *Conservateur*; il a « mis la plume à la main aux plus grandes familles de France ». Bref, il travaille. Madame de Chateaubriand, qui écrit à madame Joubert, note : « M. de Chateaubriand vous dirait mille choses, s'il parlait; mais, depuis qu'il s'occupe du *Conservateur*, il ne voit, ni n'entend, ni ne répond »[5]. Avec cela, madame de Chateaubriand vient

1. Lettre de Villèle à madame de Villèle, 10 novembre 1816. — *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle*, 2e édition, Paris, 1904, t. II, p. 75.

2. L'ordonnance qui accorde à Chateaubriand la pairie est du 17 août 1815; les élections étaient fixées au 22 août. — Voir E. Biré, édition des *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, pp. 130, 131.

3. Les électeurs du Loiret.

4. Cette lettre a été publiée par M. de Loménie dans le *Journal des Débats* du 1er mai 1907.

5. Paul de Raynal. *Les Correspondants de Joubert*, nouvelle éd. Paris, 1883, p. 250.

d'être fort malade. Il l'a soignée avec assiduité, tendresse et douceur : « J'ai peur quelquefois, dit-elle, de le voir s'envoler vers le ciel, car en vérité il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre et trop pur pour être atteint par la mort [1] !... » René, qui devient un ange et qui monte au ciel par l'effort de ses petites ailes, — ç'aurait été son personnage le plus imprévu [2] !...

En attendant, cet ange, qui n'a pas une minute pour causer avec sa femme, se divertit ailleurs et « court de madame en madame [3] ». Il va dîner chez l'une ou l'autre de ses admiratrices les plus ferventes : elles ne veulent pas qu'il mange « autre chose que des feuilles de roses humectées de rosée ; autrement, il ne serait pas l'auteur de tant de beaux ouvrages pleins de sentiment et d'imagination [4] »... Bref, il a bientôt des rhumatismes.

Il en a pendant tout le mois de novembre 1819. La douleur est dans la poitrine et atteint même le cœur : le docteur Récamier avoue un peu d'inquiétude. « Le Chat » — c'est le nom que lui donne sa femme ; au temps de Pauline de Beaumont, c'était « le Corbeau » ! — le Chat est extrêmement tourmenté. On lui ordonne de faire des remèdes et de ne travailler point : « il travaille et ne fait point de remèdes ». Mais il s'amuse : « Voici le Chat qui, malgré ses rhumatismes, se frisote pour aller chez quelques madames du Lionfort. » Il se frisote et « il se fait beau [5] ». Madame de Chateaubriand n'aime pas cela ; mais, pour se consoler, elle a de la patience et de l'esprit.

1. Paul de Raynal. *Les Correspondants de Joubert*, p. 246. — Lettre de madame de Chateaubriand à Joubert.

2. Un jour, quand il était ambassadeur à Londres, il reçut la visite d'un jeune auteur qui lui présentait son ouvrage, dédié « au vicomte de Chateaubri*ll*and », et qui le comparait à un aigle. « Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, — dit l'ambassadeur, — de me donner deux ailes (*ll*), quand il me reste à peine une plume !... » Car il ne détestait pas le calembourg. — Cette anecdote est racontée par le comte de Marcellus. (*Chateaubriand et son temps*, p. 127).

3. Paul de Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 235. (Lettre de madame de Chateaubriand à madame Joubert).

4. *Ibid.*, p. 262. (Lettre de madame de Chateaubriand à Joubert.)

5. *Ibid.*, p. 257, 258. (Lettre de madame de Chateaubriand à madame Joubert).



En 1822, Chateaubriand passe le détroit : le roi vient de lui donner l'ambassade de Londres.

Ah! qu'il est content! Il le raconte avec tant d'exubérance qu'à le lire on se demande s'il n'aurait pas dû adoucir sa joie de quelque modeste hypocrisie... Mais non! Il est, ainsi, fort bien. Et, s'il manque un peu de finesse en telle occurrence, il a, pour remplacer cet agrément, le charme de sa vive allégresse. « Je m'embarquai pour Londres avec un passeport conçu en ces termes : *Laissez passer*, disait ce passeport, *laissez passer Sa Seigneurie le vicomte de Chateaubriand, pair de France, ambassadeur du roi près Sa Majesté britannique, etc., etc*... Point de signalement : ma grandeur devait faire connaître mon visage en tous lieux. » On a, pour lui seul, nolisé le bateau. Quand il arrive à Douvres, le canon du port le salue. Un officier s'approche et lui offre une garde d'honneur. La mairesse l'invite à une soirée, au nom des plus belles dames de la ville. Le peuple, attroupé sous ses fenêtres, lui fait une ovation. Il est conduit à Londres par quatre chevaux que mènent deux « élégants jockeys ». A l'hôtel de l'ambassade, le chargé d'affaires l'attend, — c'est le comte Georges de Caraman, — avec les secrétaires et les attachés. Il l'accueillent avec « une noble politesse ». Assemblés sur le trottoir, les huissiers, concierges, valets de chambre, valets de pied. On lui présente les cartes des ministres anglais, des ambassadeurs étrangers... Il aime cela, de tout son cœur!...

Pour aimer cela davantage encore, il se souvient de sa première venue à Londres : il était alors un pauvre et obscur émigré, que nulle mairesse n'invitait, que personne même ne saluait et qui trouvait, sur le sol britannique, l'indigence et le chagrin. D'ailleurs, il dit, avec la courtoisie que le passé mérite, il dit que les tristesses de jadis, il les regrette. Il se souvient du temps où il couchait dans un taudis, sur un grabat, en se couvrant d'un mince habit; et il avait pour lampe le clair de lune. Il dit qu'il éprouve une sorte de nostalgie... « Je passe, à la lueur des flambeaux, entre deux files de laquais, qui vont aboutir à cinq ou six respectueux secrétaires. J'arrive,

tout criblé sur ma route des mots : *Monseigneur*, *Mylord*, *Votre Excellence*, *Monsieur l'ambassadeur*, à un salon tapissé d'or et de soie. — Je vous en supplie, messieurs, laissez-moi! Trêve de ces *mylords*!... Pensez-vous que je sois assez bête pour me croire changé de nature parce que j'ai changé d'habit? Le marquis de Londonderry va venir, dites-vous; le duc de Wellington m'a demandé; M. Canning me cherche; lady Jersey m'attend à dîner avec M. Brougham; lady Gwidir m'espère, à dix heures, dans sa loge, à l'Opéra; lady Mansfield, à minuit, à Almacks... Miséricorde, où me fourrer? qui me délivrera? qui m'arrachera à ces persécutions? Revenez, beaux jours de ma misère et de ma solitude [1]!... »

Est-il sincère?... Il ne l'est pas : le contraste des mauvais jours et des bons le ravit d'aise; la complaisance avec laquelle il énumère les plaisirs de sa vanité ne laisse pas de doute... Il est sincère tout de même; et, certes, il a le goût puéril des dignités qui vous habillent bien, mais il demeure farouche, rêveur, mélancolique, retiré. Il n'est pas simple; et des sentiments bien divers l'occupent en un seul instant.

Il se réjouit d'avoir à noter dans ses mémoires : « Cette terre où je suis aujourd'hui magnifique ambassadeur... [2] ». Il se réjouit de se dire « l'ambassadeur très rassasié du roi de France [3] ». Il se réjouit de donner, au palais de l'ambassade, les plus belles fêtes; et il est fier de son cuisinier, Montmirel, homme de génie [4].

Une fois, avec M. de Marcellus, secrétaire de son ambassade, Chateaubriand passa devant la maison où jadis Hingant, son ami, avait voulu se tuer, poussé par l'indigence et la faim. L'ambassadeur indiqua l'endroit; il raconta l'histoire... Puis, il sourit; et il fit remarquer à M. de Marcellus « son lourd et brillant costume d'ambassadeur » : — car ils allaient à Carlton-House, chez le roi [5].

Les élégances de Londres importunaient Chateaubriand. Du moins, il le dit. « A dix heures du matin, on courait à une

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. II, p. 117.

2. *Ibid.*, t. III, p. 147.

3. Le comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 151.

4. *Ibid.*, p. 220.

5. *Ibid.*, p. 99.

partie fine, consistant dans un premier déjeuner à la campagne; on revenait déjeuner à Londres; on changeait de toilette pour la promenade de Bond Street ou de Hyde Park; on se rhabillait pour dîner à sept heures et demie; on se rhabillait pour l'Opéra; à minuit, on se rhabillait pour une soirée ou pour un raout. Quelle vie enchantée! J'aurais préféré cent fois les galères...[1] » Les dandys lui étaient insupportables : il leur consacre, dans ses mémoires, plusieurs pages de raillerie[2]. Causant avec M. de Marcellus, il les appelait rudement « caricatures de d'Orsay ». La célébrité de ce dandy superfin commençait alors. Elle gênait, sans doute, Chateaubriand, qui s'écriait avec mauvaise humeur :

— Comme il ne s'agit guère, pour un ambassadeur de France en Angleterre, que de réussir à Almack's et de savoir mettre sa cravate, le roi mon maître aurait mieux fait de choisir M. d'Orsay pour son représentant[3]!...

Petite émulation, dépit momentané : l'ambassadeur est jaloux du jeune et charmant M. d'Orsay. Après qu'il l'a, dans les *Mémoires*, traité comme un garçon que l'on n'aime pas, il ajoute : « Les ladies les plus à la mode me plaisaient peu...[4] » C'est que les ladies les plus à la mode aimaient le charmant et jeune M. d'Orsay. Et Chateaubriand qui, pour la gloire, se posa d'abord en arrogant rival de Bonaparte, fut le rival, en outre, du petit comte d'Orsay, pour la coquetterie, à cinquante-quatre ans.



En 1823, à Paris, il est ministre des affaires étrangères. Il prépare la guerre d'Espagne; il dirige — et à merveille — une diplomatie très compliquée. Et puis, il est fort épris d'une exquise madame de C***; il fait, si l'on peut dire, des folies.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig. t. VII, p. 395. — L'édition originale et aussi l'édition Biré (t. IV, p. 250) disent : « à *six* heures du matin ». C'est absurde; et M. de Marcellus (p. 270) note : « Lisez *à dix heures du matin...* »

2. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. VII, p. 389 et suiv.

3. Le comte de Marcellus, p. 115.

4. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. VII, p. 393.

Un jour, au mois de juin, son ancien secrétaire de légation à Berlin, le chevalier de Cussy, vient le voir au ministère.

Le visiteur craint, s'il demande le ministre lui-même, d'attendre longtemps : les laquais administratifs ne sont pas commodes. Il demande modestement Hyacinthe Pilorge, le secrétaire particulier de Chateaubriand...

— Hyacinthe? La première porte à droite!

Les laquais administratifs sont familiers.

La chambre d'Hyacinthe communique avec la chambre à coucher du maître.

— Frappez! — dit Hyacinthe; — et, sans qu'on vous réponde, entrez.

Le chevalier de Cussy entra. Il vit M. de Chateaubriand; il le vit bien... M. de Chateaubriand « s'apprêtait sans doute à passer une chemise. » Provisoirement, il était tout nu. Dans une glace, il reconnut son collaborateur de jadis : il fut enchanté de le voir. Il courut à lui, les bras ouverts; il l'embrassa plusieurs fois, tendrement, « comme s'il retrouvait un fils ou un frère... » Et puis, soudain, il éclata de rire et s'enfuit : il venait de songer à sa « tenue de paradis terrestre... » Il se réfugia vers les rideaux du lit, s'y enroula comme il put, causa quelques instants avec son ami stupéfait et lui dit enfin :

— Mon cher Cussy, je suis pressé, je vais tout de suite chez le roi. Mais allez voir Rauzan : il vous donnera des nouvelles qui vous plairont. Revenez ensuite dîner avec moi à six heures [1].

Voilà le plus naïf costume de M. de Chateaubriand, son costume adamique. Notons, puisque l'indiscrète occasion nous en est offerte, que cet écrivain célèbre n'est pas grand et que ses épaules sont imparfaites. Ses ennemis le disent bossu. Il sait bien ce qu'on dit. Et, à tout hasard il riposte : « Qui peut s'assurer de n'être pas bossu?... » Il remarque aussi que lord Byron était boiteux et en rougissait, que Shakespeare était boiteux et s'en vantait à ses maîtresses. Il conclut : « Qui donc ne cloche pas de quelque côté?... » M. de Marcellus ne l'a jamais voulu voir que « légèrement voûté », la

1. *Souvenirs du chevalier de Cussy*, publiés par le comte Marc de Germiny. Paris, 1909, t. I, p. 313.

tête haute, d'ailleurs, et pareil, en somme, au portrait que fit Girodet[1]. Quant à sa taille, il fut ingénieux lorsqu'il la consigna dans ses mémoires à propos de son premier passage en Angleterre : « Taille de cinq pieds quatre pouces, *five feets four inches high* ». Il profite de la circonstance pour se mesurer en anglais, car les pouces et les pieds de ce pays sont plus avantageux que les nôtres[2]. En vérité, il est petit. Voilà tout; et n'abusons pas davantage de l'édénique vision qu'eut en 1823 le chevalier de Cussy.

Quelques mois plus tard, un matin, ce jeune diplomate alla rendre visite au ministre des affaires étrangères. Il le trouva qui faisait sa toilette, qui se rasait et qui avait du savon mousseux sur la figure. On sonna. Un inconnu demandait le ministre. Son Excellence, qui n'était pas présentable, pria Cussy de recevoir le fâcheux. Celui-ci conjecturait que M. de Chateaubriand aimerait, sans doute, à retirer de la circulation certain ouvrage dont les opinions avaient cessé d'être les siennes[3]. Il en possédait un exemplaire qu'il laisserait volontiers à raison de dix francs le volume. Cussy transmit cette offre à Chateaubriand qui, le rasoir à la main, répondit :

— Dites à ce monsieur que je le remercie beaucoup de son obligeance, mais que j'ai là quatre exemplaires que je serais charmé de céder au même prix. J'en verserais le montant au profit des malheureux Hellènes!...

Cussy transmit cette réponse. Quand il revint, Chateaubriand murmurait parmi le savon :

— Pourquoi donc y a-t-il tant de gens pénétrés de cette idée que jamais on ne doit changer d'opinion?... Moi, j'en change, à la réflexion. Ah! pas comme monsieur de Damas, par exemple. Lui, quand il réfléchit, c'est après!...

Il disait encore :

1. Le comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 459.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig. t. II, p. 120. — Cf. le comte de Marcellus, t. I, p. 46.

3. Cussy, qui raconte cette anecdote (t. II, p. 54), appelle cet ouvrage les *Études historiques*. Mais les *Études historiques* n'ont paru qu'en 1831. Il s'agit ici de l'*Essai sur les révolutions*. — Cf. *Essai*, note de 1826, t. I, p. 24 : « On vint me proposer de racheter à une vente un exemplaire de l'*Essai* pour trois cents francs. Je répondis que j'en avais deux exemplaires que je vendrais pour cent sous. »

— Il n'y a que les sots. qui ne veulent jamais changer d'opinion [1].

Il n'était pas sot. Et. devant son miroir. il se rasait avec soin pour plaire à Juliette Récamier, peut-être. ou bien à madame de C***, ou bien à la petite madame Hamelin, créole gentille et entreprenante. Car il changeait aussi d'amitié, de temps à autre.



En 1829, il est à Rome, ambassadeur. Il s'ennuie. quelques mois; et, bientôt, il ne s'ennuie pas du tout. Il a trouvé un divertissement délicieux : une charmante femme un peu dévergondée. intelligente, jolie, Hortense Allart. Il s'en amuse; et puis il l'aime.

Elle demeure dans le quartier des Quatre-Fontaines. Il va la voir souvent, et puis tous les jours. Sur la porte de la maison qu'elle habite. une devise est peinte : *Pens'all' eternità* [2]. Il lit ces mots, avec mélancolie. Et, plutôt qu'à l'éternité inquiétante. il pense au doux plaisir d'un jour.

Pour rencontrer cette bien jeune femme, il s'habille très élégamment. Il fleurit sa boutonnière. Il a grand soin de toute sa personne. Il sourit : ses dents sont éblouissantes. Il est heureux. Et, à Rome, on remarque sa gaieté [3].

Quand il rentre à Paris, Hortense l'y accompagne. Ils vont dîner tous les deux au restaurant de l'Arc-en-Ciel, près du Jardin des Plantes. Ils se promènent. Au Champ de Mars, une bergère leur vend des bols de lait. Hortense plaisante avec grâce et, à l'occasion, chante du Béranger. René goûte le charme de cette allégresse. Il est triste et galant; et il combine des phrases merveilleuses, qui sont des compliments, des stances, des lignes d'élégie tendre et cadencée. Hortense est fière d'aller par les rues au bras de ce petit vieillard illustre et fort bien mis, qui parfois porte, au revers de sa redingote, non

1. *Souvenirs du Chevalier de Cussy*, T. II, p. 54. — Cf. Même volume, p. 326.

2. Madame P. de Saman, *Les Enchantements de Prudence*, nouvelle édition. Paris, 1877, p. 150.

3. *Ibid*, p. 148.

la fleur de naguère, mais la croix du Saint-Sépulcre et le ruban noir de Saint-Jean de Jérusalem [1].

La Révolution de 1830 eut, parmi d'autres inconvénients, celui d'interrompre cette aimable idylle.

Le 26 juillet, Chateaubriand était parti pour Dieppe, où il devait retrouver Juliette, veuve tout récemment. Il arriva le 27 et se rendit d'abord à l'hôtel, où il s'habilla. Puis il s'en fut, d'un pied léger, faire visite à son amie. Les fenêtres de Juliette donnaient sur la mer. Il passa quelques heures à causer et à regarder les flots. Soudain l'on apporta des journaux : Chateaubriand y lut le texte des ordonnances.

Alors sa colère éclata. Il prononça de foudroyantes paroles. Le soleil se couchait, splendide. Et Chateaubriand, qui prophétisait la fin de la monarchie française, contemplait cependant le spectacle de la lumière et de l'eau ; il assistait « en poète » à ces magnificences de la nature. Et le soleil « resplendissait comme une auréole autour de son front irrité [2] ».

Le voilà, cette fois, revêtu des fastueuses parures que lui fait le déclin du jour. Il est beau. En même temps que décline le jour, il sent, lui aussi, que décline et penche vers le repos final sa grandeur politique. Il profite de ces allégories poignantes et somptueuses ; il en est orné mieux que d'un riche manteau de pair...

Chateaubriand revint à Paris. La révolution le tentait ; la fidélité l'attachait aux Bourbons, même ingrats. Le 30 juillet, dans la rue, des gens le reconnurent, le prirent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe, criant : « Vive le défenseur de la liberté de la presse !... » Il répondait obstinément : « Oui, messieurs ; mais vive le roi !... »

Cependant il détestait les Bourbons, qui ne l'aimaient pas, Le Palais-Royal lui fit des offres : il les repoussa, comme il avait écarté les séductions révolutionnaires.

Mais il rageait. Un soir d'août, par une terrible chaleur, madame Récamier, inquiète de ce qu'il ferait, pria madame de Boigne de l'accompagner jusqu'à la rue d'Enfer : elles tâcheraient, ensemble, de le calmer.

1. Le comte de Marcellus, p. 230.

2. Discours prononcé, en 1848, par J.-J. Ampère, aux funérailles de Chateaubriand.

Elles le trouvèrent « en robe de chambre et en pantoufles, un madras sur la tête »!...

Il travaillait, à l'angle d'une table, parmi des livres, des papiers, des « restes de mangeaille » et des « préparatifs de toilette peu élégants ». Il était furieux et ne songeait pas à autre chose qu'à son ressentiment.

Tout de même, il reçut très bien les deux dames. Mais le désordre de la chambre le gênait; et le gênait surtout le madras, — un « mouchoir rouge et vert ». — Madame de Boigne assure qu'il avait raison d'être gêné : cet arrangement nocturne manquait de grâce.

Il écrivait l'admirable discours qu'il destinait à la Chambre des pairs. Il y mettait sa violence. On y voyait le duc d'Orléans s'avancer vers le trône, deux têtes dans les mains. Ce discours, il le lut à ses visiteuses, il le leur rugit.

Le jour baissait. La dernière lueur qui entrait dans la pièce n'éclaira bientôt plus que la tête célèbre, coiffée du mouchoir rouge et vert. Madame de Boigne frissonnait un peu, car ce visage farouche et drôlement encadré lui semblait satanique [1].

Chateaubriand avait, sans le vouloir, changé d'auréole. Celle que naguère lui faisait le soleil couchant, un madras la remplaçait.

À la Chambre des pairs, quand il eut prononcé son discours, il descendit de la tribune, sortit de la salle des séances, alla au vestiaire. Et, là, il se déshabilla. Il ôta son habit de pair, son épée, son chapeau à plumet. Il en détacha la cocarde blanche; et il la serra dans la petite poche — côté gauche — de la redingote noire qu'il revêtit et croisa, d'un geste large, « sur son cœur ». Son domestique emporta « la défroque de la pairie ». Et il quitta, « en secouant la poussière de ses pieds, ce palais des trahisons ».

Il donna ses démissions; il renonça tout de go à ses pensions et à ses titres. Il se dépouilla sans ménagement et resta « nu comme un petit saint Jean »; mais, « depuis longtemps, dit-il, j'étais accoutumé à me nourrir du miel sauvage et je ne craignais pas que la fille d'Hérodiade eût envie de ma tête

1. *Mémoires de madame de Boigne*, t. III, p. 428.

grise »[1]. Il vendit à un juif ses « broderies, dragonnes, franges, torsades, épaulettes ». Cela lui rapporta, « produit net de ses grandeurs », sept cents francs[2].

L'orgueil de la fidélité opiniâtre fut désormais son costume d'apparat.



Quelques années plus tard, il continuait d'aller quotidiennement à l'Abbaye-au-Bois, où Juliette l'attendait. Sa figure s'était allongée, amaigrie, elle avait pâli : et la couronne de cheveux blancs s'ébouriffait à l'entour du front olympien. Les regards étaient mélancoliques et ardents. On le voyait dans les rues, petit vieillard dont la tête penche sur une épaule. Mais il gardait une « élégance juvénile » : la redingote courte et gracieuse, la cravate parfaite, des sous-pieds, des gants, une badine d'ébène[3].

Plusieurs jours, au mois de février 1834, il arriva sur les deux heures à l'Abbaye, tenant à la main un paquet enveloppé dans un mouchoir de soie : c'était le manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe*. Juliette en avait organisé la lecture solennelle.

Une assemblée choisie et respectueuse, dans le salon bleu de l'Abbaye, attendait. Et, quand arrivait le petit vieillard, avec sa charge de souvenirs pathétiques, il y avait un silence auguste. Il n'était pas, ces jours-là, enjoué comme d'habitude, parce que l'évocation du passé est un prestige étonnant. Auprès de la cheminée où l'on avait mis, à la place de la pendule, un vase avec un rameau de fraxinelle ou de chêne, il s'asseyait dans un large fauteuil, en face de Juliette encore jolie. Ampère lisait, ou Lenormant. Et le petit vieillard écoutait l'histoire de sa vie : il assistait au lent défilé des personnages qui, les uns après les autres, furent lui, en des costumes variés. C'est un défilé d'ombres singulières, un défilé de marionnettes émouvantes et qui « font, font, font trois petits tours et puis s'en

1. Chateaubriand paraît ici confondre saint Jean l'Évangéliste et saint Jean-Baptiste, — ou, plutôt, il lui plaît de ressembler en même temps à l'Évangéliste et au Précurseur.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. IX, p. 389-393.

3. Charles de Loménie, *Galerie des contemporains illustres*, t. I (cité par E. Biré, *Les dernières années de Chateaubriand*, p. 299).

vont... » Le petit garçon bleu et blanc, le jeune officier de Navarre qui porte encore les couleurs de Notre-Dame, l'Iroquois bizarre, le pair de France, le ministre, l'ambassadeur... Et ses autres déguisements, qu'il n'a pas racontés dans ses mémoires, il se les rappelle aussi, de telle sorte qu'il sourirait si plutôt il n'avait à cacher ses larmes.

De temps en temps, il appuie ses doigts sur ses paupières. Alors il ressemble à « ces grands aveugles qu'il a peints et dont la face exprime le repos dans le génie[1] ».

Quelquefois, on applaudit : c'est qu'on le trouve admirable dans son rôle. Mais il demeure « triste, pensif et muet[2] ». Le drame se déroule, mêlé de comédie : il en est l'auteur et l'acteur. Et, devant cette image qu'il a tracée de lui-même avec une complaisance ingénieuse, il est encore, lui, un nouveau personnage : il est la postérité, — une postérité indulgente et inquiète.



Cependant il songe à un autre costume, à son dernier costume, le tombeau.

Il l'a soigné plus que tous les précédents, avec une coquetterie excellente et funèbre.

C'est en 1828, à soixante ans, qu'il commence de s'en occuper. Il écrit au maire de Saint-Malo ; il demande à sa ville natale de lui concéder, « à la pointe occidentale du Grand Bé la plus avancée vers la pleine mer », un coin de terre juste assez grand pour contenir son cercueil.

L'année suivante, il est à Rome, ambassadeur. Comme il a toujours eu la prétention d'être un archéologue, aussi facilement qu'il est tout le reste, il fait, avec Visconti, des fouilles. Et il écrit à Juliette : « Mes fouilles vont bien. Je trouve force sarcophages vides. J'en pourrai choisir un pour moi, sans que ma poussière soit obligée de chasser celle de ces vieux morts, que le vent a déjà emportée[3]. »

1. Sainte-Beuve, article publié, en 1834, dans la *Revue des Deux-Mondes* et inséré en 1845 dans le premier volume des *Portraits contemporains*.

2. Le comte de Marcellus, t. I, p. 229.

3. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de madame Récamier*, t. II, p. 351. — Lettre du 31 mars 1829.

Il était fort sensible à l'idée d'avoir « un grand tombeau en échange d'une petite vie ». Mais le projet d'installer sur le Grand Bé un sarcophage romain surprend. Et pourtant le symbole était assez beau. de la pierre latine portée chez les barbares de l'Armorique. à cette pointe extrême de la terre, pour y ensevelir l'un des plus glorieux représentants de la latinité.

Chateaubriand renonça néanmoins au sarcophage que le sol étranger lui aurait offert : il préféra un bloc de granit « taillé dans les rochers de la grève » natale. Ses pourparlers avec la municipalité malouine reprirent en 1830. Il était revenu à Paris : et il oubliait la pierre latine, comme jadis. au retour de ses voyages. il abandonnait ses divers travestissements de touriste passionné. La correspondance qu'il échangea, durant plusieurs années, avec les Malouins qui lui donnaient sa tombe est un chef-d'œuvre savoureux. René indique bien exactement ce qu'il veut : un espace de vingt pieds de long sur douze de large ; cet espace. on l'entourera d'un « mur à fleur de terre ». que surmontera « une simple grille de fer peu élevée pour servir non d'ornement mais de défense ». Sur la tombe. une croix de fer : « Pas d'inscription, ni nom ni date. La croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un chrétien ; cela suffira à ma mémoire. » Il « supplie » ses compatriotes de ne pas modifier son « plan de sépulture ». Le curé de Saint-Malo bénira ce lieu de repos.

Les Malouins avaient pensé, pour cette bénédiction. à un autre compatriote illustre. M. de Lamennais. Chateaubriand, plus circonspect, se contentera du simple curé de Saint-Malo. En effet. M. de Lamennais allait bientôt cesser de rien bénir.

On fit, pour obtenir la concession du Grand Bé. les démarches nécessaires. Lamartine s'en occupa. Et M. de la Morvonnais, adjoint au maire de Saint-Malo, écrivit à Chateaubriand : « Celui qui défend la patrie avec la foudre concède dans le sol même de la patrie un lit funèbre à celui qui la console avec des chants. » Cela veut dire : — Le ministre de la guerre ne fait pas de difficultés.

Chateaubriand fut enchanté. Il remercia. Mais il profita de l'occasion pour revenir. avec une vive insistance. sur le détail précis de ce qu'il désirait. Il avait peur qu'on n'en fît trop!...

Et il était content de recevoir un cadeau ; mais il voulait que le cadeau fût à son goût, pareil à ce qu'il aurait choisi, étoffe et coupe, s'il avait lui-même fait l'emplette : « Vous savez, monsieur, que je ne veux que quelques pieds de sable, une pierre du rivage sans ornement et sans inscription, une simple croix de fer, et une petite grille pour empêcher les animaux de me déterrer. » Il annonce qu'il tâchera d'aller, avant de mourir, « visiter son dernier asile » : cela le tente.

Et puis, il est heureux de savoir qu'on va établir des bassins à flot vers le Grand Bé : ainsi, la ville s'accroîtra de ce côté... Est-ce que déjà la solitude qu'il a désignée lui pèse? et est-ce que déjà René, en pensée, s'ennuie dans sa tombe?... Il demande du monde!...

Surtout, il réclame qu'on se dépêche. Où en est le monument? « Le temps me presse et j'aimerais à apprendre bientôt que mon lit est préparé. Ma route a été longue et je commence à avoir sommeil. » Il ne devait s'endormir que douze ans plus tard : cette lettre urgente est de 1836.

Bientôt il apprend qu'on a donné le premier coup de pioche. « Mille grâces à vous, monsieur, et Dieu soit loué! La chose est donc finie? Tout est bien, pourvu que je sois sur un point solitaire de l'île, au soleil couchant, et aussi avancé vers la pleine mer que le génie militaire le permettra. Quand ma cendre recevrait, avec le sable dont elle sera chargée, quelques boulets, il n'y aurait pas de mal : je suis un vieux soldat. » — Un vieux soldat... Ne le chicanons pas là-dessus. Son langage est, ici, plutôt métaphorique. — Il continue : « Vous savez, monsieur, qu'il ne faut aucun travail de l'art, aucune inscription, aucun nom, aucune date sur la pierre qui doit porter une petite croix de fer, seule marque de mon naufrage ou de mon passage en ce monde. » Et puis, le mur à fleur de sable, la grille de fer qui le protègera contre les animaux, sauvages ou domestiques... Enfin : « Un jour, monsieur, comme vous me survivrez longues années, vous voudrez quelquefois vous reposer sur ma tombe au bord des vagues; et le soleil couchant vous fera mes adieux... »

Dans *le Dernier des Abencerages*, après qu'Aben-Hamet a quitté Blanca et l'Espagne pour retourner aux « bords africains », il est fort mélancolique ; et il erre parmi les ruines de

Carthage : il va « s'asseoir sur le tombeau de saint Louis ». Et lui, René, pendant qu'il organise son tombeau du Grand Bé, ne songe-t-il pas au tombeau de saint Louis? ne désire-t-il pas que son tombeau devienne un pareil lieu de pèlerinage et de rêverie? Nous y voyons déjà installé M. de la Morvonnais, à qui le soleil couchant fait les adieux de René, — les adieux de René, qui a donc, pour grand chambellan et maître des cérémonies, le soleil!...

En 1838, le tombeau n'attend plus que lui. Chateaubriand le sait. Mais il n'est pas tout à fait content. On a mis sur la pierre une croix de granit : « J'aurais préféré une petite croix de fer, un peu épaisse seulement, pour qu'elle résistât mieux à la rouille... » Ainsi, l'on n'avait pas suivi exactement ses indications. Ce n'est pas faute d'insistance!... On a voulu faire trop bien. Chateaubriand se console : « Mais enfin, si la croix de pierre n'est pas trop élevée, je ne serai pas aperçu de trop loin; et je resterai dans l'obscurité de ma fosse de sable... » Quelle modestie! Il ajoute : « ce qui surtout est mon but ». S'il le croit, quelle illusion! « J'espère aussi que la grille de fer n'aura que la hauteur nécessaire pour empêcher les chiens de venir gratter et ronger mes os... » Mais il y avait une pierre! une bonne pierre de granit contre laquelle les chiens ni les autres animaux, sauvages ou domestiques, ne pourraient absolument rien! L'oublie-t-il? ou bien veut-il se persuader que sa sépulture est beaucoup plus farouche et désolée, en ce Grand Bé tout proche de Saint-Malo, qu'elle ne l'est réellement?...

J'aime infiniment René dans toute cette affaire[1]. Il y est solennel, un peu guindé, plus sensible encore et très ému, attentif aux belles phrases qui ornent soudain son esprit, pareilles aux lumières mouvantes du ciel; et il guette l'effet que fera le soleil couchant sur sa tombe.

On s'est moqué de lui à ce propos; on a raillé le zèle affectueux qu'il avait pour sa dépouille et pour sa renommée[2].

1. Toute la correspondance relative au tombeau de Chateaubriand a été recueillie dans *Le Grand Bey, hommage de la Bretagne à M. le vicomte de Chateaubriand*, par vingt-quatre écrivains bretons. (Saint-Malo, 1850.)

2. Voir, notamment, une lettre adressée par Alfred de Vigny à la vicomtesse du Plessis et citée par E. Biré, *les Dernières années de Chateaubriand*, p. 201.

Mais il a écrit, dans l'*Itinéraire* : « Pour moi, loin de regarder comme un insensé le roi qui fit bâtir la grande pyramide, je le tiens au contraire pour un monarque d'un esprit magnanime. L'idée de vaincre le temps par un tombeau, de forcer les générations, les mœurs, les lois, les âges, à se briser aux pieds d'un cercueil, ne saurait être sortie d'une âme vulgaire. Si c'est là de l'orgueil, c'est du moins un grand orgueil. »

Pour Chateaubriand, le tombeau du Grand Bé fut la coquetterie suprême. Il disait : « La vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux[1] ». Il arrangea sa mort.

Il ordonna que, s'il décédait hors de France, on l'inhumât dans le pays où il serait, et qu'on attendît cinquante ans avant de le rapporter : « Un cadavre courant la poste me fait horreur, des os blanchis et légers se transportent facilement : ils seront moins fatigués dans ce dernier voyage que quand je les traînais çà et là, chargés de mes ennuis[2]. » Il y a, dans tout cela, quelque chose de douillet, quelque chose de craintif à l'égard d'on ne sait quelle douleur posthume, une sorte d'étrange pusillanimité qui caractérise un voluptueux, — l'incorrigible voluptueux qu'était René.

Dans les soins qu'il donnait à sa tombe, il ressemblait à un élégant très subtil et de goût délicat, d'usage très fin, qui a commandé son habit chez le tailleur et en surveille avec beaucoup de minutie la parfaite exécution. La croix de pierre n'est pas ce qu'il désirait : ce col de velours l'importune. Il veut de la simplicité, mais une simplicité admirable. Enfin, le vêtement est beau ; il l'accepte, — le vêtement de pierre qu'il endossera pour l'éternité vigilante.



Cet amour du déguisement qu'a toujours eu Chateaubriand durant sa longue vie est un signe de son extrême sensibilité : elle se manifesta aussi par son vif amour des voyages. Comme il subissait profondément l'émoi de toutes les minutes, il cherchait à se divertir. Cette alarme perpétuelle est ce qu'il nomme

1. *Préface testamentaire* (1er décembre 1833.) Dans l'édition Biré des *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. L.

2. *Avant-propos* des *Mémoires d'outre-tombe* (1846), éd. orig., t. I, p. 7.

son ennui. Les minutes lui apportaient l'amusement et la déception; les minutes écoulées lui étaient un sujet de chagrin. La fuite du temps le désespérait; mais, contre ce désespoir, il se réfugiait dans le désir d'une continuelle nouveauté.

Il aurait voulu détacher les unes des autres les minutes, afin que chacune d'elles fût délicieuse, dégagée du regret qui fait que le passé empoisonne tout le présent.

Et il tâchait de se donner le change à lui-même, en se déguisant. Son costume est le symbole de la réalité qu'il conférait à quelques tentatives sentimentales.

S'il a campé sous la hutte de l'Iroquois, sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, parmi les forêts et les mines; s'il a revêtu la casaque de peau d'ours, le caftan de poil de chèvre, l'habit brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, du ministre et de l'ambassadeur; s'il a été Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet; s'il a aimé les filles de ses chimères, Atala, Amélie, Blanca, Cymodocée, Velléda [1], s'il a multiplié son rêve, c'est un artifice auquel il recourait pour égarer l'exquise douleur de son esprit. Ses costumes sont des essais d'oubli.

L'exotisme, qu'il inventait, si florissant depuis lors, est l'art privilégié de ces âmes très susceptibles et ardentes qui usent vite leur plaisir, en connaissent tôt la souffrance, qui s'installent et qui se sauvent précipitamment. Ce sont des âmes en peine et qui prennent corps n'importe où, en tous lieux du monde et en tout espace imaginaire. Ce sont des âmes qui, sans cesse, veulent être « ce monsieur qui passe... »

Elles ont l'air prétentieux; elles n'évitent pas toujours d'être un peu comiques. Elles sont pathétiques et charmantes. Leur coquetterie a beaucoup d'analogie avec leur littérature.

Et les costumes de M. de Chateaubriand témoignent d'une inquiétude qui est le caractère de son génie.

ANDRÉ BEAUNIER

1. *Préface testamentaire.* — Éd. Biré des *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. XLV.

POUR LE JOUR DES MORTS

L'homme incrédule ou même impie, auquel la mort a pris un être qu'il aimait d'un véritable amour, rentre en lui-même; il y trouve, attendant sa douleur, la religion des morts; et il accomplit des rites qui perpétuent les souvenirs les plus vieux de l'humanité pleurant les trépassés.

Une tombe l'appelle. Il va, par les rues de la nécropole, dans le plus profond des silences, le silence des voix qui se sont tues à jamais. Il arrive, s'arrête et se recueille ; il semble prier, et il prie en effet une prière sans parole et sans pensée. Il est devant le mystère, devant l'inconnu, devant Dieu.

Comme les ancêtres, il apporte des présents à la tombe; croit-il donc que l'être enseveli sera sensible à son offrande et à la beauté des fleurs déposées sur la pierre?

Il sait que cette chose, qui est là, sous la pierre, ce reste de ce qui fut, est un horrible rien, qui « n'a plus de nom en aucune langue »; mais il ne veut pas le savoir.

Il a horreur de la pensée que ce rien aurait pu être abandonné en quelque lieu de hasard. Du lointain des âges, lui arrive la clameur désespérée des âmes errantes, dont les corps demeurèrent inensevelis.

Il donne un regard de grande pitié aux tombes abandonnées, où les noms sont rongés par le soleil et par le vent, aux croix qui penchent lentement vers la chute, et qui tomberont. Il s'est arrêté, troublé d'une mélancolie pénible, devant le

monument au pied duquel de pauvres gens déposent des fleurs à l'adresse des morts dont le domicile est inconnu.

Il veut que l'être aimé repose en paix dans une habitation : *Requiescat in pace.* Il construit un caveau ; il dresse un monument de pierre, de marbre ou de fer. S'il le pouvait, il élèverait une pyramide.

Il sait bien qu'un jour ce cimetière même mourra. Les vivants réclameront le champ des morts pour y bâtir des « maisons de rapport » ; la Ville y mettra un entrepôt ou un abattoir. Et les fossoyeurs des fondations jetteront de droite et de gauche le bruit sec des pâles ossements. N'importe ! Il écrit dans la pierre : *Concession à perpétuité.*

Cet homme incrédule a le culte des images. L'image est là ; il a soin de ne pas la prodiguer, de ne pas la tenir toujours sous son regard, de peur que la voyant toujours, il ne la voie plus. Il la regarde quand il veut la regarder, ou quand elle veut qu'il la regarde. Il la regarde de tout son cœur.

Il a le culte des reliques. Ses mains touchent, ses lèvres baisent des objets sacrés, une lettre, un livre, une fleur fanée, un voile, un bijou.

L'image et la relique évoquent le son de la voix aimée, telle parole dite un jour, un front penché, la grâce d'une parure, un sourire, une larme, un éclat de rire, un sanglot. Toute une vie reparaît en un moment. Un éclair a passé dans la grande nuit. L'image et la relique ont fait ce miracle.

Il comprend la croyance aux génies et aux anges. Une âme s'est conjointe à son âme. Une conscience libérée du mal, épurée, tranquille et comme divine, regarde sa conscience à lui, qui demeure incertaine dans le trouble des passions. Et ce témoin est un juge. Et comment affliger cette âme qu'on a tant aimée ? Et quelle plus grande honte que de lui faire honte ? Cette âme est une âme gardienne.

La mort est la meilleure conseillère de la vie, et l'âme gardienne la fait parler en nous. Elle montre le néant des médiocres désirs, elle humilie les chagrins subalternes. Elle demande : « Qu'est-ce que ton désir d'être plus riche ou plus honoré, auprès du désir de me revoir même une heure, même une

minute, d'entendre ma voix, et d'interrompre ainsi la prescription terrible » ? Elle demande encore : « Ce chagrin mérite-t-il une souffrance, si tu le compares à ta douleur de m'avoir perdue ? »

L'âme gardienne permet à notre âme de continuer à vivre, de persévérer dans le travail et l'accomplissement des devoirs, d'aimer les amis et de reprendre le sourire à certaines heures. Mais elle protège l'âme gardée et se défend elle-même contre l'oubli. Elle est toujours là, et elle attend. Et voici que, tout à coup, le sourire s'efface, et les yeux profonds et fixes regardent dans le noir, et la souffrance mord le cœur. La crise passe ; mais la douleur reste. Elle est le fond de la vie. Elle en est aussi la grande maîtresse, puisqu'elle dit ce qui vaut la peine d'être vécu, et qui est l'amour.

L'incrédule, à force de vivre avec l'âme adorée, se demande si elle est une création de son cœur et de sa volonté, ou bien si elle existe par elle-même, si elle est là parce qu'elle veut être là, par bonté, par charité, par amour.

L'homme qui pratique la religion des morts aime ses coreligionnaires. Les visages des dolents qu'il rencontre portant des fleurs aux tombes, et de qui les lèvres sont marquées du pli d'amertume, lui sont fraternels ; car la sympathie naît naturellement entre compagnons de même misère.

Il croit à la communion des morts et des vivants, et que cette communion, c'est l'humanité. Sa pensée pieuse s'étend sur toutes les nécropoles de tous les ancêtres. Il sait que la religion des morts est de tous les temps et de tous les pays, et qu'elle cessera seulement le jour où l'homme consentira sans l'ombre d'un regret à la mort totale dans le dernier soupir, — c'est-à-dire qu'elle ne cessera jamais.

Cet incrédule qui ne sait pas s'il a une âme, ou même nie qu'il en ait une, honore, parmi les religions, celle qui exprime le mieux la douleur et l'espoir. Dans les messes funèbres, il baisse la tête, en écoutant la poignante lamentation du *Dies iræ*. Il la relève quand monte aux voûtes, et par delà, le triomphant *Ego sum resurrectio et vita*.

Z.

BREST

PORT TRANSATLANTIQUE

Des douze ou treize cent mille passagers qui s'embarquent annuellement en Europe à destination de New-York, la plupart ont pour principal désir de rester en mer le moins longtemps possible : les uns parce que leur temps vaut de l'argent, les autres par crainte du roulis et du tangage. A beaucoup d'entre eux, il importe peu de payer 40 p. 100 de plus pour prendre un paquebot filant 25 nœuds au lieu d'un paquebot filant 20 nœuds ; ils seront restés quatre jours et demi en mer au lieu de sept jours, sans compter la vanité d'avoir voyagé sur « le plus rapide et le plus beau navire du monde » — *the fastest and finest ship in the world.* Le nombre de ces passagers pressés suffirait, sans même tenir compte de l'amour-propre national, à expliquer la lutte des compagnies allemandes et anglaises pour le record de la vitesse, et la construction des immenses *Cunarders* de 38 000 tonnes *Lusitania* et *Mauretania*, qui filent 25 nœuds, brûlent 1 200 tonneaux de charbon par jour et ne transportent pas de marchandises.

Les passagers de première et de seconde classe, qui ne tiennent pas autant à la vitesse, exigent en revanche un confortable raffiné. Certaines compagnies leur offrent des installations semblables à celles des grands hôtels : appartements

luxueux, salles à manger particulières, ascenseurs, jardins suspendus à cinq étages au-dessus de l'eau, avec orchestre de tziganes, etc. La *White Star Line Company*, qui s'est fait une spécialité de ce genre d'attraction, construit en ce moment deux paquebots, *Olympic* et *Titanic*, dont la vitesse ne dépassera pas 21 nœuds, mais qui atteindront 45 000 tonnes de déplacement : *the largest ships in the world*. En Allemagne, la *Hamburg-Amerika Gesellschaft* met en chantiers un navire de même vitesse et de dimensions analogues.

Qu'elles recherchent la clientèle des gens pressés ou de ceux qui tiennent à leurs aises, les compagnies de navigation sont donc obligées de construire des paquebots de plus en plus grands. Cette évolution déjà ancienne s'accélère beaucoup depuis quelques années. Si elle n'a pas été plus rapide jusqu'ici, ce n'est pas à cause de difficultés techniques ou économiques, c'est par l'insuffisance des ports. La tentative fameuse du *Great Eastern*, ce magnifique précurseur des paquebots modernes[1], n'a pas eu d'autre cause d'insuccès : il n'y avait pas en 1840 de ports assez vastes ni assez profonds pour ses 211 mètres de longueur et ses 9 mètres de tirant d'eau.

C'est seulement en 1890 que les dragages opérés à l'entrée de New-York permirent d'y faire entrer des paquebots calant de 8 à 9 mètres. En 1900, on commençait à draguer une nouvelle voie d'accès, l'Ambrose Channel, jusqu'à 12 mètres de profondeur. Dès 1907, la *Lusitania* et la *Mauretania* y pénétraient avec leurs 11 m. 25 de tirant d'eau. L'*Olympic* et le *Titanic*, qui caleront 11 m. 60 sur 260 mètres de longueur, y passeront à l'aise. Et déjà un projet de nouveaux dragages prévoit une profondeur de 14 mètres ; alors on construira des paquebots de 13 mètres de tirant d'eau et de 300 mètres de longueur, capables de transporter 3 000 passagers à une vitesse de 30 nœuds. Dès 1903, sir William White, le grand ingénieur naval anglais, prédisait ces navires géants : « Bientôt, disait-il, on ne considérera plus comme ports de premier ordre que ceux qui pourront recevoir des paquebots de 1 000 pieds ». New-York est près de réaliser cette condition. Les ports transatlantiques d'Europe devront y satisfaire également.

1. Dû à l'ingénieur français Brunel.

Liverpool, port d'attache de la compagnie Cunard, s'y prépare par des dragages ininterrompus et la construction de nouveaux docks. Encore faudrait-il un travail colossal pour mettre la barre de la Mersey à une profondeur minima de 13 mètres à basse mer : on se contentera sans doute d'atteindre 10 mètres; les navires d'un plus grand tirant d'eau devront attendre la montée de l'eau pour entrer ou sortir. A Southampton, que la *White Star* a pris comme principale tête de ligne, la situation est analogue. Mais la clientèle des voyageurs transatlantiques, et surtout la clientèle riche ou aisée, celle des passagers de cabines (environ 100 000 en première classe et 200 000 en seconde, chaque année et dans chaque sens) devient de plus en plus exigeante. Il ne lui suffit plus d'avoir des bâtiments rapides et luxueux, elle veut encore des départs et des arrivées à heure fixe, c'est-à-dire des ports où les plus grands navires puissent appareiller à toute heure de marée, du quai même où stoppe le train transatlantique: et elle demande encore que l'on racourcisse la traversée, ne fût-ce que de quelques heures, en partant d'un point le plus rapproché du but.

Les compagnies allemandes furent les premières à exploiter ce goût du public. Depuis 1901, les navires de la *Hamburg-Amerika* et du *Norddeutscher Lloyd* font escale à Cherbourg pour y prendre leurs passagers, non seulement allemands, mais américains, européens de toutes nationalités — et français. Pourtant le port de commerce de Cherbourg, très exigu et sans eau à mer basse, ne permettant pas l'accostage des paquebots, ceux-ci entrent seulement en rade et stoppent sous la digue. Les passagers sont amenés de Paris par un train spécial (qui part toujours à la même heure) et des bateaux de service les conduisent à bord. Le débarquement se fait de la même manière.

Malgré les incommodités d'un transbordement, l'escale de Cherbourg eut un succès immédiat (14 000 passagers dès la première année). Les compagnies anglaises une à une, la *White Star*, la *Booth Line*, l'*American Line* créèrent des agences à Cherbourg et y vinrent chercher les voyageurs continentaux. Actuellement notre rade militaire de la Manche reçoit à peu près chaque jour la visite d'un ou même de deux

grands paquebots anglais, allemands ou américains : le nombre des passagers embarqués ou débarqués en 1909 dépasse 55 000, dont 30 000 de première classe.

En Angleterre même, les compagnies transatlantiques durent reporter à l'Ouest leurs têtes de ligne, au moins pour le transport des passagers. Les paquebots de la *White Star* qui partaient directement de Liverpool et que retardait souvent la marée — sans parler des brumes si fréquentes à l'embouchure de la Mersey — touchent maintenant à Holyhead, port en eau profonde situé à la pointe Nord-Ouest du pays de Galles. La distance à franchir par mer n'est diminuée que de 72 milles, soit trois heures et demie à 20 nœuds. Mais les départs ont lieu à heure fixe. et pour s'embarquer à Holyhead il suffit de quitter Londres, par train spécial, à l'heure même où les passagers qui partent de Liverpool doivent déjà être rendus à bord. La compagnie Cunard, qui possède le plus grand nombre de paquebots rapides, et les plus rapides de tous, embarquait et débarquait des passagers à Queenstown (Irlande), en correspondance avec un service de bateaux à grande vitesse sur Holyhead. Depuis 1909, ses navires font escale à la pointe Sud-Ouest du pays de Galles, dans le nouveau port de Fishguard que la *Great Western Railway Company* a créé dans ce but. Les passagers et le courrier arrivent ainsi à Londres cinq heures plus tôt qu'en débarquant à Queenstown, et la suppression complète de cette dernière escale fera encore gagner deux heures : par la *Lusitania* ou la *Mauretania*, les lettres de New-York peuvent arriver à Londres en cent vingt heures et demie. On n'a pas cru payer trop cher ce record en dépensant 50 millions pour aménager Fishguard.

Enfin on parle de faire à Falmouth (à l'extrême pointe Sud-Ouest de l'Angleterre) des travaux qui permettraient à ce port de remplacer Southampton pour l'embarquement des passagers. Au temps des navires à voiles, c'est par là déjà que se faisait le service de New-York, en évitant ainsi la périlleuse traversée de la Manche. Le souci d'aller toujours plus vite ramènerait les énormes paquebots modernes à l'escale des petits voiliers d'autrefois.



Pendant ce temps, que fait-on en France?

La flotte de notre Compagnie générale transatlantique ne peut être comparée, sous le rapport de la vitesse, à celle de ses puissantes rivales anglaises et allemandes. Beaucoup de ses navires sont âgés. Elle souffre des mêmes difficultés que toutes les compagnies de navigation françaises: ce n'est pas ici le lieu d'y insister, mais on doit rendre hommage aux efforts et même aux sacrifices qu'elle a faits pour accroître son trafic de marchandises et conserver, dans le transport des passagers, une place encore honorable : elle se classe cinquième entre toutes les compagnies transatlantiques pour le nombre des voyageurs de première classe, et quatrième pour celui des émigrants. Cependant, l'affluence des passagers de toutes nationalités vers Cherbourg montre que la situation géographique de la France, admirablement placée pour assurer les services de vitesse entre l'Europe et l'Amérique, permettrait de faire mieux.

Le plus grand et le plus rapide paquebot de la Compagnie générale transatlantique, la *Provence*, traverse l'Atlantique à la vitesse moyenne de 20 nœuds. Quand il est entré en service, en 1906, il y avait huit ans que le *Kaiser Wilhelm der Grosse*, du *Norddeutscher Lloyd*, faisait le voyage à 22 nœuds; le *Kaiser Wilhelm II*, de la même compagnie, l'effectuait à 24 nœuds depuis quatre ans, et les *Cunarders* de 25 nœuds étaient déjà lancés. Mais pour avoir plus de vitesse, il eût fallu que la *Provence* fût plus grande et eût surtout un tirant d'eau plus fort. Le port du Havre, unique tête de ligne de la compagnie, ne le permettait pas.

Au Havre, en effet, les transatlantiques accostent dans des bassins à flot, fermés par des écluses: pour y entrer, ils traversent des chenaux d'accès et un avant-port, où les fonds ne dépassent pas 4 m. 50 aux plus basses mers. La montée de l'eau étant de 6 m. 50 dans les petites marées, de 7 m. 70 dans les grandes, un paquebot de 11 mètres de tirant d'eau ne pourrait y pénétrer qu'exceptionnellement, même si les bassins étaient assez profonds pour le recevoir. La *Provence*, qui cale

seulement 8 m. 15, doit attendre que la mer ait monté de 4 mètres au moins, c'est-à-dire des deux tiers de la marée moyenne. Les portes des bassins ne sont du reste ouvertes qu'une heure et demie avant la haute mer et deux heures après. c'est-à-dire trois heures et demie par marée : à deux marées par jour, les paquebots ne disposent pour leurs mouvements que de sept heures sur vingt-quatre.

Les appareillages à heure fixe sont par suite impossibles. Il faut régler le moment de chaque départ suivant l'heure de la marée, et le train transatlantique qui part de Paris subit les mêmes variations. Pour l'arrivée, l'inconvénient est du même ordre, puisque les paquebots sont obligés d'attendre le moment favorable pour entrer. Il est même plus grave, par suite de l'absence d'une rade sûre, où l'on puisse mouiller en toutes circonstances, si l'on est arrivé en avance ou si la brume retarde l'entrée. Les mouillages que l'on appelle les rades du Havre ne sont, en effet, que des étendues de mer circonscrites par les hauts-fonds de l'estuaire de la Seine; rien ne les abrite des vents d'Ouest. si fréquemment violents dans la Manche. Voici du reste ce qu'en disent les *Instructions nautiques* :

Les grands bâtiments obligés d'attendre une montée suffisante pour entrer dans le port du Havre ou pour remonter la Seine. mouillent de préférence en rade de la Carosse, à environ 2 milles dans le Sud-Ouest de l'entrée des jetées. par des fonds de 12 à 14 mètres. Le mouillage se prend sans aucune difficulté, de jour et de nuit. Il se trouve au large des hauts fonds et permet de distinguer tous les signaux relatifs aux mouvements du port, mais il serait dangereux d'y étaler de forts coups de la partie Ouest, et il est plus prudent dans ce cas de prendre le large si l'on ne peut pas entrer dans le port[1].

Plus loin :

Le mouillage de la Grande-Rade est complètement abandonné. à cause de son éloignement de l'entrée du port et de la grosse houle qui y règne... On y trouve des fonds de 15 à 16 mètres de bonne tenue; mais on doit appareiller au premier indice de mauvais temps[2].

1. *Instructions nautiques*, n° 881, édition de 1909, p. 564.

2. *Instructions*, p. 595.

Enfin, pour la « Petite Rade », plus voisine de port et où il n'y a que 7 mètres d'eau à marée basse :

Quoique le fond y soit de bonne tenue, on doit éviter d'y être surpris par un coup de vent de la partie Ouest et prendre le large, si l'on ne peut pas entrer dans le port [1].

Comme le disait l'amiral de Cuverville au Sénat, « il n'y a plus de véritable port sans une rade abritée qui le précède et qui puisse recevoir de jour comme de nuit, à toute heure de marée, les plus grands bâtiments appelés à fréquenter ce port ». Pour créer ce mouillage extérieur qui manque au Havre, M. l'ingénieur hydrographe en chef Renaud a proposé de draguer la Petite Rade jusqu'à une dizaine de mètres et de l'endiguer, tant pour abriter ses eaux de la houle que pour empêcher les apports de la Seine de combler peu à peu la rade artificielle ainsi formée. Ce projet est séduisant ; seulement, d'après les évaluations les plus optimistes, il coûterait 500 millions.

Le programme de travaux adopté par les Chambres en 1908, et actuellement en cours d'exécution, est plus modeste. Il comporte seulement l'amélioration du port et ne coûtera pas tout à fait 100 millons. On augmentera la longueur des quais le long desquels la profondeur sera portée à 12 mètres, en sorte que les paquebots pourront y rester accostés hors des bassins à flot. Mais les chenaux d'accès ne seront dragués qu'à 6 mètres au-dessus du niveau des basses mers, en sorte que les paquebots calant de 8 à 9 mètres ne pourront encore parvenir jusqu'à cette fosse ou en sortir, que pendant quatre ou cinq heures à chaque marée, huit ou dix heures par jour.

L'amélioration sera sensible pour le commerce havrais, qui disposera de plus de place dans les bassins à flot et pour lequel en outre on doit créer un nouveau bassin de marée et une forme de radoub dans le sud de l'avant-port. Le trafic du Havre, dont l'augmentation est déjà considérable depuis quelques années surtout (5 millions de tonnes en 1900, 9 millions en 1909) ne pourra qu'y gagner et cette seule considération justifie largement la dépense prévue. Mais, pour le transport des passagers transatlantiques, la situation ne sera pas sensiblement modifiée. Départ à heure fixe et accostage des paquebots à toute heure de

1. *Id.*, p. 595.

marée resteront impossibles. Et *la France*, le nouveau paquebot que fait construire la Compagnie générale transatlantique, n'aura encore que 9 mètres de tirant d'eau à peine, et 22 nœuds de vitesse. Il sera en retard de plusieurs années sur les paquebots étrangers, et cette infériorité n'a pas d'autres raisons que l'impossibilité de faire entrer au Havre, même après l'achèvement des travaux en cours, des navires de plus grandes dimensions.

En outre, le Hâvre est, des ports d'embarquement de passagers pour l'Amérique, le plus éloigné de New-York :

	DISTANCES A NEW-YORK
Fishguard	2 980 milles.
Holyhead	3 030 —
Cherbourg	3 090 —
Southampton	3 110 —
Liverpool	3 130 —
Le Havre	3 150 —

Le passager qui s'embarque à Cherbourg fait une traversée plus courte de 60 milles que celui qui s'embarque au Havre : il gagne environ trois heures de mer. Bien que la durée du trajet en chemin de fer au départ de Paris (cinq heures et demie pour Cherbourg, trois heures pour le Havre) compense à peu près cette différence, l'avantage subsiste néanmoins aux yeux de bien des gens. Quant à la durée totale du voyage, de Paris à New-York, on peut gagner de trente à trente-deux heures à passer par Fishguard et Londres (compagnie Cunard) et douze heures au moins à passer par Cherbourg (*Norddeutscher Lloyd*), au lieu de prendre la voie française. Or, ainsi que le disait Félix Faure en 1883, « une subvention postale ne se comprend que si les paquebots qui en bénéficient donnent une vitesse de transmission plus grande que celle de leurs concurrents étrangers ».

La première condition pour y arriver est le déplacement de la tête de ligne (pour les passagers et le service postal); il faut la reporter à l'ouest du Havre, dans un port où tous les navires — non pas seulement ceux d'aujourd'hui, mais ceux de demain — puissent accéder à toute heure. Cherbourg n'est pas à retenir : la création d'un port capable de réunir les

paquebots y serait extrêmement onéreuse; d'ailleurs, le gain sur le temps de la traversée n'est pas suffisant. Un seul port français répond aux conditions posées : c'est Brest.

Brest n'est qu'à 2950 milles de New-York, plus près que le Havre de 200 milles (dix heures de mer à 20 nœuds), que Cherbourg de 140 milles (sept heures de mer), plus près aussi que tous les ports transatlantiques anglais. Sa rade est unique en Europe. Merveilleusement abritée de la houle par un goulet large d'un mille et demi, c'est le point de refuge où relâchent, lors des grands coups de vents d'Ouest, les navires que le mauvais temps empêche de continuer leur route. Toute sa partie Ouest, jusqu'aux passes des jetées, présente des profondeurs dépassant 15 mètres. Un avant-port dragué jusqu'à 10 mètres sert d'entrée au port de commerce dont la profondeur actuelle est de 7 m. 50 à mer basse. Le fond est formé d'une couche de vase molle, reposant sur le rocher qui se trouve partout à 14 mètres au moins au-dessous du niveau des plus basses mers. Le dragage en serait facile et peu coûteux, et, aucun fleuve n'y apportant de dépôts, la profondeur obtenue resterait invariable.

Une enquête faite en 1909 par l'administration des Travaux Publics a montré la possibilité de construire dans le cinquième bassin (bassin Est) du port de commerce un quai d'accostage de 300 mètres de longueur, fondé sur le rocher, avec une profondeur d'eau pouvant aller jusqu'à 15 mètres, comme à New-York. En se contentant de 12 mètres, ce qui suffirait largement, la dépense totale à prévoir pour l'aménagement du quai et les dragages ne dépasserait pas 4 millions.

Une voie ferrée reliée directement à la ligne Paris-Brest aboutit déjà au cinquième bassin et serait prolongée jusqu'au quai d'accostage. Enfin, la Chambre de Commerce de Brest a fait creuser un bassin de radoub qui est jusqu'ici le plus grand de France, pouvant caréner des navires de 225 mètres de long; on travaille en ce moment à l'allonger encore de 25 mètres et à l'élargir, en sorte qu'il pourra recevoir au milieu de 1911 les plus grands navires existant à cette époque. Il serait donc facile, au prix d'une dépense très faible, de compléter les installations du port de Brest de manière à lui permettre d'utiliser sa position unique et les avantages naturels de sa rade.

Ces avantages, du reste, n'ont pas toujours été dédaignés.

De 1865 à 1875, les transatlantiques français ont fait escale à Brest en venant du Havre et en y retournant, et c'est de cette époque que date la création du port de commerce. Mais les communications par chemin de fer étaient, à cette époque, très lentes : on mettait 15 heures à venir de Paris; c'est la raison qui fit supprimer l'escale. Aujourd'hui, le voyage ne dure plus que 10 heures; en supprimant quelques arrêts inutiles, on arriverait à le faire en 8 heures, ce qui ne représenterait encore qu'une vitesse commerciale de 75 kilomètres à l'heure. De plus, si l'État, maintenant possesseur du réseau, veut le mettre dans de meilleures conditions d'exploitation en refaisant certains ouvrages d'art trop anciens et en adoptant pour les rapides la ligne de Dreux-Folligny, plus courte que celle du Mans, on pourra obtenir une durée de trajet voisine de 7 heures. Le projet est déjà soumis à la Chambre.

Même avec 8 heures de voyage en chemin de fer, une ligne transatlantique aboutissant à Brest doit logiquement, si les paquebots qui la desservent sont assez rapides, attirer tous les passagers, non seulement de France, mais de l'Europe centrale et méridionale à destination de New-York. Et aucun port ne se prête aussi bien à l'utilisation des navires de grande vitesse — c'est-à-dire de grandes dimensions —, tant pour le départ du quai à heure fixe que pour l'accostage à toute heure de marée.

Une seule objection peut être faite : les « atterrages » de Brest sont réputés dangereux pour les navires.



Un paquebot arrivant de New-York pour entrer à Brest et faisant la route directe par l'arc de grand cercle, peut, longtemps avant de voir la terre, contrôler par la sonde l'exactitude de ses observations astronomiques.

En consultant la carte d'atterrissage de la Manche, on voit que les fonds s'élèvent brusquement en passant de sondes de 250 et 300 mètres à des sondes inférieures à 200 mètres. Son accore suit une ligne assez régulière, commençant à une quarantaine de milles au large de la pointe Sud Ouest de l'Irlande, et venant aboutir à une centaine de milles dans l'Ouest de la chaussée de Sein [1].

1. *Instructions*, p. 43.

Le paquebot traverse d'abord le banc de la *Grande Sole* à 240 milles d'Ouessant.

Le banc de la Grande Sole, dont le brassiage varie entre 115 et 119 mètres, s'étend sur une longueur de 21 milles environ du Nord au Sud, et sur une longueur de près de 4 milles de l'Est à l'Ouest. Son extrémité Nord se trouve par 49° 40′ N. et 12° 26′ O. Son extrémité Sud est par 49° 22′ N. et 12° 37′ O. Son accore Ouest se trouve en moyenne à 30 ou 32 milles dans l'Est de la ligne des fonds inférieurs à 200 mètres. Ce banc est entouré de fonds notablement supérieurs et peut donner un excellent point en longitude[1].

Après l'avoir dépassé, on retrouve des fonds de 180 mètres environ jusqu'au moment où l'on traverse le banc de la *Petite Sole*, situé à 145 milles d'Ouessant, et dont la profondeur varie de 115 à 140 mètres.

Ce banc, dont l'extrémité S.-O. se trouve par 48° 22′ N. et 11° 18′ O., est un excellent point de reconnaissance, car pour peu qu'on se trouve dans le Sud on tombe immédiatement sur de grands fonds.... On peut reconnaître le banc par beau temps aux nombreux remous qui se forment dans son voisinage. L'accore des fonds inférieurs à 180 mètres est du reste parfaitement marquée par gros temps, car dès qu'on quitte les grandes profondeurs, la couleur qui était d'un beau bleu devient subitement vert trouble[2].

On reconnaît encore le *banc Parsans*, par fond de 105 mètres, à 50 milles d'Ouessant.

A partir de ce banc, on trouve dans l'Est des fonds diminuant graduellement de 136 à 122 mètres et la limite des fonds inférieurs à 12 mètres se rencontre à 30 milles dans l'Ouest d'Ouessant[3].

La route à suivre contourne Ouessant par le Sud, mais d'assez près pour qu'il soit possible de la reconnaître.

L'île d'Ouessant, située à 11 milles dans l'Ouest de la côte, s'étend sur une longueur d'environ 4 milles 1/2 de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud Ouest, et sa largeur est de 2 milles. Haute de 57 mètres, elle est visible, par temps clair d'une distance de 15 à 20 milles; mais ses approches doivent être considérées comme très dangereuses, tant à cause des nombreuses roches qui l'environnent

1. *Instructions*, p. 44.
2. *Id.*, p. 48.
3. *Id.*, p. 48.

que par suite des violents courants qui règnent dans son voisinage et qui soulèvent une mer énorme lorsqu'ils portent au vent. La côte, très élevée et taillée à pic dans toute la partie Nord-Est de l'île, s'abaisse graduellement vers le Sud-Ouest où elle est bordée par des roches et ne dépasse que très peu le niveau des hautes mers [1].

Il ne faut pas oublier, pour apprécier l'influence de ces « courants violents » et de cette « mer énorme », que les *Instructions nautiques* s'adressent aux petits navires, voiliers et vapeurs, au moins autant qu'aux grands. Pour des paquebots de 25 000 tonnes au moins, la prudence est évidemment nécessaire. Mais l'agitation de la mer, causée par la rencontre du vent et du courant, n'est pas faite pour les arrêter ni même pour leur faire réduire leur vitesse.

Si le temps est clair, Ouessant est donc aperçue, de jour, à assez grande distance. De nuit, ses deux phares en permettent la reconnaissance d'encore plus loin : celui de Créac'h (à deux éclats de 10 en 10 secondes) a une portée lumineuse de 21 milles; celui du Stiff (deux éclats blancs et un rouge, toutes les minutes) se voit à 23 milles. Ces portées sont d'ailleurs des minima, et, quand il fait beau, les deux feux s'aperçoivent à 30 milles au moins.

Si la brume ou des nuages bas masquent la côte et les feux, le bâtiment qui veut entrer à Brest et à qui les sondages précédents ont déjà approximativement indiqué sa position, doit continuer à sonder très fréquemment. Il tient compte, pour régler sa route, des courants dont la direction et la vitesse sont parfaitement connues : les cartes spéciales dues à un pilote-major de la flotte donnent ces indications pour toutes les heures de la marée. Du reste, si le navire s'approchait d'Ouessant à moins de 5 milles, il passerait sur la *fosse d'Ouessant* et en serait immédiatement averti par la sonde :

La fosse d'Ouessant, où l'on trouve 192 mètres de fond, a 4 milles 1/2 de longueur; sa largeur varie de 2/3 de mille à 1 mille. Elle est orientée du Nord-Est au Sud-Ouest; le milieu de la fosse est à 4 milles 1/2 au N. 45° O. du phare de Créac'h. Les fonds compris entre 120 et 192 mètres s'étendent sur une longueur de 10 milles depuis le méridien de la pointe Ouest de l'île jusque vers le parallèle

1. *Instructions*, p. 61.

de la pointe Sud. Elle est entourée par des sondes de 104 à 110 mètres.

Cette fosse, dont l'existence a été trouvée en 1892 par M. l'ingénieur Hanusse, fournit au navigateur qui approche d'Ouessant par temps de brume un moyen sûr de reconnaître sa position par rapport aux dangers de la côte occidentale de l'île[1].

Ayant passé au Sud de la fosse d'Ouessant, on traverse la limite des fonds de 100 mètres.

A 3 milles 1/4 dans le Sud-Ouest de l'extrême pointe d'Ouessant, se trouve l'extrémité Nord d'un haut-fond de coquilles brisées, large de 1/2 mille, qui s'étend de là à 1 mille 1/2 dans le Sud-Sud-Est. Les fonds y varient de 46 à 60 mètres et tout autour ils sont de 75 à 100 mètres. Ce haut-fond peut, par temps de brume, fournir une utile indication[2].

On entre ensuite dans l'*Iroise*, le vestibule de Brest, que limitent au Nord la chaussée des Pierres-Noires, au Sud la chaussée de Sein. Le *Chenal de l'Iroise*, qui prolonge l'Iroise dans l'Est et aboutit au goulet, est compris entre la chaussée des Pierres-Noires et la Pointe de Saint-Mathieu au Nord, et, au Sud, la ligne de roches qui va de la Vandrée à la Pointe du Toulinguet.

Par temps clair, dès qu'on a reconnu Ouessant, on gouverne pour passer à bonne distance au Sud des Pierres-Noires, en tenant bien compte du courant de flot, pour ne pas être entraîné sur le plateau des Pierres-Vertes ou sur la basse occidentale des Pierres-Noires[3].

Cette dernière recommandation intéresse surtout les voiliers et les cargo-boats, dont la marche est d'autant plus influencée par le courant que leur vitesse est plus faible. Avec des bâtiments rapides on doit, naturellement, y penser, mais l'erreur possible est beaucoup moins grande.

De nuit, quand on vient du Nord, il est prudent de contourner Ouessant à environ 4 milles et de gouverner ensuite au Sud 45° Est, jusqu'au moment où le feu de Saint-Mathieu passe par celui des Pierres-Noires. On fait alors route au Sud 72° Est, jusqu'à ce qu'on

1. *Instructions*, p. 44.

2. *Id.*, p. 67.

3. *Id.*, p. 86.

arrive à l'alignement au Nord 69° Est du feu du Portzic et de celui du Petit-Minou[1].

Toutes ces manœuvres sont faciles. Les points remarquables abondent sur cette côte et se reconnaissent sans peine. La nuit, les phares permettent une vérification incessante de la route. Il y en a même tellement en vue qu'il pourrait en résulter un danger si l'on n'y prêtait pas une attention suffisante :

Lorsqu'on se trouve près de la Vandrée, on peut distinguer à la fois seize feux, qu'il faut éviter de confondre[2].

Leurs caractéristiques (couleur, nombre et intervalle des éclats) sont d'ailleurs assez soigneusement variées pour que la confusion soit à peu près impossible. L'un d'eux, celui du Toulinguet, fixe et visible à 15 milles (20 milles au moins par temps clair) est particulièrement intéressant pour les navigateurs : le secteur qu'il éclaire est tout entier compris entre les dangers du chenal ; tant qu'on le voit, on est donc sûr d'être en bonne route.

De jour comme de nuit, la meilleure direction à suivre pour parer les dangers de l'Iroise est celle de la ligne qui joint les phares du Portzic et du Petit-Minou. Ces phares ont des portées lumineuses de 17 et de 21 milles, en sorte qu'on les voit tous deux avant l'arrivée aux Pierres-Noires.

Lorsqu'on est parvenu à un mille environ de la pointe du Petit-Minou, on la courtourne à 600 ou 700 mètres et on entre dans le Goulet. Celui-ci est partagé longitudinalement par la chaîne des plateaux des Fillettes et de la Roche Mengam ; « les deux passages sont praticables, de jour comme de nuit, pour les plus grands navires[3]. »

C'est la passe Nord qui donne le plus court chemin pour entrer en rade.

Ce chenal, large d'environ 1/2 mille dans sa partie la plus resserrée, qui est comprise entre la tourelle de la Roche Mengam et le fort de Mengam, n'offre aucune difficulté pour les bâtiments à vapeur, et même pour les voiliers qui ont le vent portant[4].

1. *Instructions*, p. 87.
2. *Id.*, p. 87.
3. *Id.*, p. 128.
4. *Id.*, p. 132.

Après l'avoir traversé (il suffit pour cela de gouverner au compas à une route constante), on se trouve en rade et on se dirige sur l'une des entrées de l'avant-port. Un navire à très grand tirant d'eau entrant par la passe Est évitera facilement les sommets de barre de Saint-Pierre, seule dénivellation qui se rencontre sur sa route. Mais le moindre fond à cet endroit est encore de 8 m. 50 à mer basse : tous les paquebots français actuels, y compris la *Provence*, pourraient y passer sans inconvénient.

L'entrée de Brest, dans les circonstances normales, ne présente en somme pour un grand bâtiment aucune difficulté particulière. Le nombre infini des îlots et des bancs qui hérissent ses abords est impressionnant lorsqu'on regarde la carte avec des yeux non exercés ; certains passages tels que le Raz de Sein au Sud, le chenal du Four au Nord, sont moins faciles, quoique de très nombreux navires les franchissent chaque jour, sans pilote et souvent avec des cartes peu détaillées. Mais le balisage pour le jour, l'éclairage par phares pour la nuit, sont combinés d'une manière parfaite. Et le marin le plus médiocre peut donner dans l'Iroise sans risques, en suivant simplement les indications des *Instructions nautiques*. Des navigateurs aussi exercés que les officiers des paquebots transatlantiques sont rompus à des difficultés autrement grandes.

Par temps de brume, il est vrai, la manœuvre devient plus délicate. Les *Instructions*, dans ce cas, recommandent absolument de ne pas dépasser la limite des fonds de 100 mètres, c'est-à-dire de ne pas pénétrer dans l'Iroise. Le paquebot arrivé à 20 milles de l'entrée de Brest devrait donc, avant de continuer sa route, attendre qu'une éclaircie lui permette de reconnaître la terre.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'une brume épaisse empêche toujours les navires d'entrer dans les ports. Brest n'est donc aucunement exceptionnel à ce point de vue.

D'autre part, la brume n'y est pas plus fréquente qu'ailleurs, et elle l'est moins que dans la Manche. D'après la statistique des vingt dernières années, on n'en trouve que 21 jours par an en moyenne. A l'embouchure de la Mersey, la moyenne annuelle est de 52 jours : cela n'empêche pas Liverpool de rester le premier des ports transatlantiques, quoique l'atter-

rissage au moyen des sondes soit beaucoup moins facile sur la côte d'Irlande que sur Ouessant.

D'ailleurs, ces chiffres n'ont pas une valeur absolue. La brume « à couper au couteau », celle qui empêche absolument et continuellement de voir la terre, ne se rencontre guère qu'à l'embouchure des fleuves. Elle est très rare à Brest, où l'on trouve surtout des bancs de brouillard qui passent et entre lesquels la vue devient possible. Aux marins qui fréquentent habituellement un port, il suffit de reconnaître dans une éclaircie une balise ou un phare pour se rendre compte de leur position et continuer leur route, au moins à petite vitesse.

Les recommandations de prudence des *Instructions* sont certainement exagérées pour des navires bien commandés, connaissant parfaitement leur vitesse d'après l'allure de leurs machines, munis de cartes précises et de sondeurs perfectionnés. Des bâtiments de guerre sont bien des fois entrés à Brest par brume, soit isolément, soit même en escadres. On peut d'ailleurs citer, à cet égard, l'opinion autorisée de l'amiral de Cuverville : « Comparé aux ports de Liverpool, de Hambourg et d'Anvers, Brest ne présente pas par temps de brume plus de difficultés d'atterrissage et les jours de brume y sont moins nombreux. Comme commandant de plusieurs bâtiments, notamment des frégates à voiles *Résolue* et *Alceste* affectées aux écoles de matelotage, nous avons été amené maintes fois à pratiquer l'atterrissage de Brest par des temps plus ou moins brumeux ; nous avons toujours trouvé dans la méthode préconisée par le commandant de Roujaux, il y a bien des années, un secours précieux ». Cette méthode date de 1867. Elle est basée sur la remarquable régularité avec laquelle varient, dans l'Iroise, la hauteur et la nature de fond. Des zones de sable roux, blanc ou verdâtre, parsemé ou non de mica, se succèdent sans se confondre. Ces zones, déterminées avec une grande exactitude, ont été portées avec des teintes différentes sur une carte spéciale.

Pour s'en servir, on a avantage à venir attaquer la limite des fonds de 100 mètres à mi-distance entre Ouessant et Sein, par 48°15′ N. de latitude. A partir du moment où l'on a trouvé 100 mètres de fond, on met le cap à l'Est ; on marque sur un calque la route estimée (d'après le compas et la vitesse) ; on

sonde au moins de mille en mille et on note en même temps que la profondeur, la couleur de l'échantillon du fond ramené par la sonde. On superpose le calque à la carte, et on cherche à faire coïncider avec les données de celles-ci, les éléments de la route estimée. Après quelques coups de sonde, on arrive facilement à trouver l'unique position du calque qui donne la coïncidence complète. A partir de ce moment, on a son point presque aussi sûrement que par les relèvements de la terre. Ce n'est pas là une méthode théorique : son auteur l'a appliquée, et beaucoup d'autres s'en sont servis après lui. Elle ne permet pas la marche à grande vitesse. Mais on peut encore l'utiliser à l'allure de 10 nœuds, qui est relativement rapide pour une entrée dans ces conditions.

Et ce n'est pas tout. Un nouveau mode de balisage acoustique, dont un commandant de paquebot disait qu'il « révolutionne l'art de la navigation côtière par temps bouché », est entré récemment dans la pratique et son application à Brest est déjà commencée. C'est le balisage par cloches sous-marines.

Ces cloches, immergées le long d'un bateau-feu ou à proximité d'un phare, sont actionnées par l'air comprimé. Leur mécanisme est réglé de manière à donner des séries de vibrations correspondants aux signes de l'alphabet Morse. Chaque cloche signale ainsi continuellement, dès qu'elle est mise en action, une lettre distinctive qui permet de la reconnaître. D'autres sont suspendues sous des bouées. Leur battant est alors mû par un ressort sous l'influence des vagues. On lui donne une sensibilité telle qu'il suffit de lames de 15 centimètres de hauteur pour les faire sonner : elles ne restent jamais tout à fait silencieuses; l'intensité du son, déterminée par la force de ressorts, reste la même quel que soit l'état de la mer, et seule la fréquence des battements varie.

Leurs vibrations se propagent dans l'eau cinq fois plus vite que dans l'air, et sans que rien les arrête, au contraire des sifflets ou sirènes ordinaires dont la brume éteint les sons. Elles sont perçues à bord des navires au moyen de microphones disposés dans la cale et reliés sur la passerelle à des écouteurs téléphoniques. Chaque navire a un appareil récepteur de chaque bord, en sorte que l'officier de quart peut, suivant la différence d'intensité des sons reçus par l'un et par

l'autre, déterminer la direction de la cloche qui sonne. La portée minima d'audition est de 9 à 10 milles : plusieurs cloches ont été reconnues à 15 et même à 19 milles.

L'invention date de 1903 et a été d'abord appliquée en Amérique, sur la côte Est des États-Unis et sur les grands lacs, où les brouillards opaques sont particulièrement fréquents. Les paquebots transatlantiques, tous munis d'appareils récepteurs, utilisent journellement la cloche du bateau-feu de Nantucket qui marque l'entrée de l'Hudson ; grâce à elle ils peuvent entrer en rade de New-York sans attendre, comme autrefois, que la brume se soit levée. L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne ont installé un grand nombre de cloches sur leurs côtes. La France a suivi avec celle du bateau-feu de Sandettié, dans le Pas-de-Calais, placée à la demande des compagnies allemandes de navigation, et en a mis également à Cherbourg et au Havre.

A Brest, l'administration des Ponts et Chaussées a décidé récemment l'installation de deux cloches à air comprimé, au pied des phares d'Ar-Men (Chaussée de Sein) et de Créac'h (Ouessant), à une distance de 21 milles l'une de l'autre. Il est probable qu'on les entendra toutes deux en passant au milieu de l'intervalle, mais dans le cas contraire l'absence même de toute perception montrerait que l'on est en bonne route.

Du reste, il sera facile de compléter ce balisage spécial en plaçant une autre cloche à air comprimé près du phare des Pierres-Noires et une ou deux cloches à ressort sur la route même que l'on doit suivre pour entrer à Brest (à mi-distance entre la pointe Saint-Mathieu et la roche de la Parquete, par exemple, et un peu au Sud de la basse Beuzec. On laisserait la première à gauche et on gouvernerait pour passer tout près des autres. Une cloche à air comprimé à la pointe du Petit-Minou serait aussi très utile. M. le sénateur Pichon, ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, qui s'emploie avec autant de patience que de talent à faire aboutir l'idée de Brest-transatlantique, a présenté dans cet ordre d'idées un projet qui est à l'étude. S'il est réalisé — et on ne voit vraiment pas pourquoi il ne le serait pas — l'entrée de Brest au milieu de la brume la plus épaisse deviendra presque aussi facile que par temps clair.



Tout concourt donc à faire de Brest le port par excellence pour le transport rapide des voyageurs et du courrier transatlantiques, non seulement de la France. mais de l'Europe continentale. Il ne s'agit pas de déposséder le Havre, que sa situation et la richesse de son arrière-pays désignent pour être un grand centre de commerce maritime. Brest doit simplement remplir par rapport au Havre, et dans des conditions infiniment supérieures, le même rôle que Cherbourg par rapport à Southampton, Hambourg et Brême. Ce n'est qu'un point d'escale, mais c'est le meilleur qui existe pour les relations rapides avec l'Amérique du Nord. En l'utilisant, on arrivera à réduire au minimum la durée de trajet New-York-Paris. On augmentera le nombre des passagers voyageant sous pavillon français. Et qui ne sait que le trafic des marchandises s'accroît avec le nombre des personnes transportées? Le Havre même y gagnerait autant, sinon plus que Brest. La convention entre l'État et la Compagnie générale transatlantique expire en 1912, et son renouvellement doit être soumis aux Chambres dès cette année. On ne comprendrait pas que le nouveau contrat ne spécifiât pas pour le transport des dépêches un temps moyen au moins égal à celui de la voie anglaise. Cette condition ne sera remplie qu'avec Brest tête de ligne.



L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA PREMIÈRE
« ÉDUCATION SENTIMENTALE »

(1843-1845)

AVANT-PROPOS

D'accord avec madame Franklin-Grout, l'héritière du maître[1], la *Revue de Paris* a pris la responsabilité de publier — aussi intégralement qu'il était possible[2] — la première *Éducation sentimentale* de Gustave Flaubert.

Il sied de l'en féliciter. Car il ne s'agit de rien moins que du premier roman complet que Flaubert ait écrit. Ni *Novembre* ni *les Mémoires d'un fou* ne sauraient prétendre à ce titre : ce ne sont que des confessions plus ou moins personnelles, des autobiographies à peine déguisées. L'*Éducation sentimentale*, au contraire, est un véritable roman, bien qu'à la longue le « moi » envahissant de l'écrivain finisse par écraser l'action et les personnages. Au début du moins, c'est à la fois un roman de caractère et un roman de mœurs, l'auteur s'efforçant d'y analyser deux types de jeunes gens et d'y représenter un milieu de bourgeoisie parisienne, sous Louis-Philippe.

Une note de Flaubert lui-même, écrite sur la couverture du manuscrit, nous apprend exactement entre quelles dates fut composée cette œuvre de jeunesse : « Fin de février 1843. — Repris, septembre et octobre *id.* — Mai 1844-janvier 1845. » Il avait

1. Nos lecteurs se rappellent que les *Lettres à ma Nièce* lui étaient adressées. (*N. D. L. D.*)

2. Les amateurs de curiosités littéraires à qui cette publication n'aura pas suffi trouveront le reste en relisant l'ouvrage dans un prochain volume de la belle édition entreprise par M. Louis Conard. (*Id.*)

donc vingt-deux ans, lorsqu'il commença cette première *Éducation sentimentale*.

Au rebours de la première *Tentation de saint Antoine*, qui fut publiée ici même et dont les rapports avec la seconde sont manifestes, la première *Éducation* n'a rien de commun avec celle qui parut en 1869 : ni le sujet, ni l'intrigue, ni les personnages, — absolument rien que le titre. Et le titre, cette fois, s'explique beaucoup mieux que dans l'œuvre ultérieure. Le sujet de la première, en effet, c'est, au pied de la lettre, l'éducation de deux jeunes gens par l'amour, — par le sentiment. Ils traversent, l'un et l'autre, une grande passion et en demeurent assagis pour le reste de leur vie. Le roman pourrait aussi bien s'intituler : *l'Amour ou l'École des jeunes gens*. Le titre de la seconde est beaucoup plus philosophique et abscons : il est aussi d'une portée plus générale et plus profonde. Frédéric Moreau, le principal personnage de l'*Éducation sentimentale* que l'on connaît déjà, est un héros symbolique. Non seulement il est une victime particulière de l'amour, mais il est le représentant de toute une jeunesse corrompue et stérilisée par une éducation fausse, — l'éducation romantique, qui sacrifie, en tout et partout, en art, comme en politique et en morale, la raison au sentiment, la justice à la sensiblerie humanitaire. — Le sujet de Flaubert, en 1843, est donc bien plus restreint qu'en 1869. Mais, comme on le verra, sa pensée et son imagination fougueuses l'emportent perpétuellement au delà.

On peut dire que toute son œuvre future est contenue là en puissance. Alphonse Daudet ne prétendait-il pas que les livres d'un écrivain ne sont jamais que des *retirages* du premier? Ce paradoxe se vérifie assurément pour l'*Éducation sentimentale*. On y entrevoit, comme en des limbes, *Madame Bovary* bien plus que l'autre *Éducation*, et même, — chose étonnante en cette histoire contemporaine, — *Salammbô* et la *Tentation de saint Antoine*, sans compter *Bouvard et Pécuchet*.

Je me hâte de reconnaître, d'ailleurs, qu'il y a dans cette œuvre de débutant beaucoup de fatras; qu'elle est d'une prolixité souvent insupportable; que les pires défauts du romantisme s'y étalent avec un insolent sans-gêne, — bien qu'à cette époque, déjà, Flaubert sentît les points faibles de la doctrine et la dominât de haut. — Enfin, disons tout : les puristes auront beau jeu de relever, dans cette ébauche, de stupéfiantes fautes de français. En cela, je me range entièrement à l'opinion de M. Émile Faguet, qui, le premier, je crois, a remarqué que la langue de Flaubert n'est pas toujours très sûre. Ce styliste, si maître de sa phrase, ne l'est pas autant de son vocabulaire, ni de sa syntaxe, qui est quelquefois suspecte. On en sera surpris et choqué en lisant la première *Éducation sentimentale*, comme aussi de l'incroyable négligence du style. Il est vrai que

Flaubert, avec la belle audace de ses vingt-deux ans, semble l'avoir écrite, d'un bout à l'autre, à bride abattue. Peut-être même se réservait-il de revoir plus tard certaines parties visiblement bâclées. Le désenchantement lui vint avec la réflexion, — et ces parties restèrent à l'état d'ébauches.

Par quels mérites cette œuvre si imparfaite peut-elle donc nous intéresser? — Mais, d'abord, par les qualités de ses défauts mêmes. Ce style si lâché est parfois d'une souplesse, d'une ductilité, d'une légèreté que l'écrivain, arrivé à la maturité de son talent, ne connaîtra plus. Comparez les *Trois Contes* à la première *Éducation sentimentale* : si vous voyez ce que Flaubert styliste a gagné dans l'intervalle de ces deux œuvres, vous y verrez aussi tout ce qu'il a perdu. Au lieu des raccourcis violents d'*Hérodias*, de ces petites phrases serrées, nerveuses, comme étranglées de concision, c'est chez le Flaubert première manière une prodigieuse effusion verbale, de larges périodes oratoires à la Bossuet, ou à la Victor Hugo, — le Victor Hugo des Préfaces. — Un lyrisme fou emporte tout cela. La phrase est autrement naïve et spontanée que dans les œuvres de l'âge mûr. On y sent davantage le *génie*, — et, si je ne craignais pas d'exagérer pour les besoins de la cause, je dirais qu'aux bons endroits il y est, sinon meilleur styliste, du moins plus grand écrivain. D'ailleurs les passages les plus célèbres de la *Tentation de saint Antoine*, — les plus lyriques, les plus envolés peut-être de toute son œuvre, — datent de cette période : ils sont antérieurs à *Madame Bovary*.

Ensuite, il y a, dans la première *Éducation sentimentale*, une curieuse esquisse de mœurs bourgeoises, — réduite, je le veux bien, à l'entourage d'un maître de pension, un vulgaire marchand de soupe, mais enfin vivante et directement observée. Plus tard, lorsqu'il reviendra, dans la seconde *Éducation*, à cette peinture des mœurs parisiennes sous la monarchie de Juillet, il s'y montrera un artiste et un historien autrement consommé. Mais, en ce temps-là, il ne sera plus en contact immédiat avec son sujet. Le *document* interviendra pour suppléer à sa mémoire ou compléter son observation : tandis qu'ici, c'est l'impression du moment qu'il nous livre dans toute sa fraîcheur. J'admire, sans doute, beaucoup le chapitre où il nous décrit l'entrée de Frédéric Moreau à Paris. L'art y est évidemment plus habile que dans le chapitre de la première *Éducation* où l'arrivée d'un jeune provincial nous est pareillement racontée. Mais je suis bien plus sûr de respirer la véritable atmosphère parisienne de ce temps-là quand j'accompagne, à travers la rue Montmartre et les boulevards, l'étudiant Flaubert, que lorsque j'écoute le grand romancier de 1869. Ajoutons que sa phrase, alors moins matérielle, moins moulée sur le détail extérieur, se prête davantage à l'expression *morale* d'un milieu. En tout cas, la comparaison

entre les deux manières vaut la peine d'être faite, et elle est des plus instructives.

Si curieuse qu'elle soit, cette esquisse de mœurs est pourtant secondaire dans le roman. Ce qui nous y intéresse surtout, ce n'est pas précisément la personnalité de l'auteur, c'est, d'une façon générale, l'expression de la sensibilité et de la subjectivité romantiques. Je n'en connais point, chez aucun des écrivains de 1830, de manifestation plus complète ni plus profonde. Un Hugo, un Lamartine, un Musset lui-même nous apparaissent comme de sages bourgeois à côté de ce jeune Rouennais frénétique. L'ivresse de la communion panthéistique avec toutes les formes de l'Être a rarement atteint, chez nous, à un pareil degré d'exaltation. Flaubert s'en vante lui-même, par la bouche d'un de ses héros disant à son ami : « *Il me semble que l'univers n'a jamais été pour d'autres aussi vaste et aussi sonore que pour nous deux* ». Et, en même temps que la sensibilité, l'intellectualité romantique se traduit, dans la première *Éducation sentimentale*, avec une vigueur, un radicalisme, qui ne se trouvent pas chez nos écrivains français : en cela, Flaubert ne peut se comparer qu'aux plus romantiques des romantiques allemands, — les Tieck et les Novalis. — Sa pensée est sans doute très incertaine, souvent trouble et fumeuse. N'empêche : des éclairs éblouissants jaillissent de ce brouillard. Nul, parmi ses pairs et ses contemporains, n'a senti comme lui les imperfections de l'instrument logique et la richesse infinie du réel qui échappe à ses prises. Il devance presque les actuelles théories d'un Bergson ou d'un William James sur les limites de la connaissance. Peut-on rendre plus heureusement, en termes littéraires, cette antinomie du Réel et de la Pensée logique que dans cette phrase, où se résume la psychologie d'un de ses personnages? « Quant à ses passions à lui, il les réduisait à des formules *pour y voir plus clair*, tandis que *ses idées semblaient venir de son cœur, tant elles avaient de chaleur et d'audace.* »

Il est allé jusqu'au bout, jusqu'aux extrêmes exagérations de la pensée romantique. Dans un des chapitres les plus extravagants de ce singulier livre, il suppose qu'un de ses héros s'interroge sur sa vie passée : à ce moment précis où il s'examine lui-même, ses sensations, ses passions, ses idées antérieures, lui apparaissent comme entièrement étrangères à son « moi ». Et pourtant il sent avec force que tout cela se fond dans l'unité d'un principe mystérieux, — que la logique n'atteint pas et qui ne se révèle, en un éclair fugitif, qu'à la seule intuition. — De là à poser que ce principe mystérieux, à savoir la pensée intuitive, est l'unique réalité, il n'y avait qu'un pas. Oui, c'est la Pensée absolue qui crée la réalité relative, son contraire, et qui l'enveloppe ! Alors Flaubert symbolise cette idée dans un récit fantastique. Il imagine que son personnage est poursuivi, durant

toute une promenade, par une hallucination horrifique : il a cru voir, *il a vu* un chien, qui, malgré ses rebuffades et ses coups, ne cessait de le contempler avec des yeux, non pas humains, mais obscurément fraternels. Rentré chez lui, il s'avise que cette hallucination n'est que la forme matérielle et comme le suprême aboutissement des idées et des sentiments qui le hantent. Le caprice lui vient de reproduire par sa volonté consciente cette hallucination involontaire, — de jeter en quelque sorte un défi à la réalité, en l'obligeant à obéir à sa pensée. — Il se lève, pour redescendre dans la rue et y retrouver l'énigmatique animal. Le cœur battant, il ouvre la porte : *Le chien était couché sur le seuil!*

Qu'il y ait beaucoup de juvénilité, pour ne pas dire d'enfantillage, dans ces divagations romantiques, cela saute aux yeux. Mais, à côté de ces développements, qui n'ont plus guère pour nous qu'un intérêt documentaire, il y en a d'autres, où l'auteur, dégagé des influences ambiantes, critique lui-même son romantisme intellectuel et sentimental et se révèle un psychologue singulièrement pénétrant. Le parallèle de Jules et Henry, les deux héros du roman, — c'est-à-dire de l'homme d'action et de l'homme de pensée, — est déjà d'un observateur très clairvoyant et très averti. Si le premier, comme un véritable moine laïque, renonce au monde, à ses pompes et à ses œuvres, c'est en connaissance de cause. Lorsque, à la fin de son livre, Flaubert établit en quelque sorte le bilan de l'éducation sentimentale de ses deux personnages antithétiques, il accumule, sur l'art, la littérature, la critique, l'histoire et la morale elle-même, des pages enivrées et d'une abondance intarissable, où éclatent, çà et là, des traits de divination merveilleuse, où il nous déconcerte par la largeur et l'acuité de son coup d'œil. Et ainsi ce roman bourgeois s'achève en un véritable poème de la vie intellectuelle. L'auteur y formule, avec une intransigeance de jeune homme, la règle idéale et pratique qu'il suivra jusqu'à son dernier souffle.

A ceux qui confondent l'intelligence avec l'esprit critique, il répond d'avance par ces lignes, où il a tracé, en quelques mots, le portrait du dilettante, de l'homme habile, ou de l'homme de talent, qui n'a que de l'habileté. Celui-là, dit Flaubert, « a un avantage sur ceux qui voient plus loin et qui sentent d'une façon plus intense, c'est qu'il peut justifier ses sensations et donner la preuve de ses assertions. Il expose nettement ce qu'il éprouve, il écrit clairement ce qu'il pense; et, dans le développement d'une théorie, comme dans la pratique d'un sentiment, il écrase *les natures plus engagées dans l'infini, chez lesquelles l'idée chante et la passion rêve.* »

Flaubert sentait fièrement qu'il était une de ces natures-là.

LOUIS BERTRAND

I

Le héros de ce livre, un matin d'octobre, arriva à Paris avec un cœur de dix-huit ans et un diplôme de bachelier ès-lettres.

Il fit son entrée dans cette capitale du monde civilisé par la porte Saint-Denis, dont il put admirer la belle architecture. Il vit dans les rues des voitures de fumier traînées par un cheval et un âne, des charrettes de boulanger tirées à bras d'homme, des laitiers qui vendaient leur lait, des portières qui balayaient le ruisseau. Cela faisait beaucoup de bruit. Notre homme, la tête à la portière de la diligence, regardait les passants et lisait les enseignes.

Quand, après être descendu de voiture, avoir payé sa place, avoir fait visiter ses paquets par l'employé des contributions indirectes, s'être choisi un commissionnaire et décidé enfin pour un hôtel, il se trouva tout à coup dans une chambre vide et inconnue, il s'assit dans un fauteuil et se prit à réfléchir, au lieu de déboucler ses malles et de se laver la figure.

Les poignets sur les cuisses, les yeux tout grands ouverts, il contemplait d'un air stupide les quatre pieds de cuivre d'une vieille commode en acajou plaqué qui se trouvait là.

Quoi de plus triste qu'une chambre d'hôtel, avec ses meubles jadis neufs, et usés par tout le monde, son demi-jour faux, ses murs froids qui ne vous ont jamais renfermé, et la vue dont on jouit sur des arrière-cours de dix pieds carrés, ornées aux angles de gouttières crasseuses avec des cuvettes de plomb à chaque étage?

Vive plutôt une chambre d'auberge! parquetée en bois blanc, ayant pour tous meubles deux chaises d'église, un grand lit recouvert d'une serge verte, et, sur la cheminée de plâtre, un pauvre bénitier en or avec une branche de buis bénit. Il y a une seule fenêtre donnant sur la grande route : on est à la hauteur du bouchon suspendu au-dessus de la porte, on peut le prendre avec la main; la vigne qui tapisse toute la maison grimpe jusqu'à vous, et ses feuilles, quand vous vous penchez pour voir, vous caressent la joue. On entend de là les moissonneurs qui fanent dans les champs, et, le soir, le bruit ferré des grands chariots qui rentrent...

Sa mère lui dit :

— Eh bien, à quoi rêves-tu donc?

Et, comme il ne bougea nullement, elle le secoua par le bras en réitérant la même question.

— Ce que j'ai? ce que j'ai? — dit-il, se redressant en sursaut, — mais je n'ai rien du tout!

Il avait pourtant quelque chose.

II

Mais il eût été bien embarrassé de le dire, car il n'en savait rien lui-même.

Quand sa mère fut restée huit jours avec lui, qu'elle l'eut installé, nippé et emménagé, quand ils furent allés ensemble deux fois au musée de Versailles, une fois à Saint-Cloud, trois fois à l'Opéra-Comique, une fois aux Gobelins, une fois au puits de Grenelle, une trentaine de fois dans divers passages pour acheter divers objets, la bonne femme songea à se séparer de son fils. Elle lui fit d'abord mille recommandations sur beaucoup de choses qu'elle ne connaissait pas, puis l'engagea au travail, à la bonne conduite, à l'économie.

Le jour du départ arrivé, ils dînèrent en tête-à-tête dans un restaurant près la cour des Messageries; mais ils n'avaient faim ni l'un ni l'autre et se parlèrent peu. Au moment de se séparer et dès avant qu'on fît l'appel, elle s'attendrit, et, quand il fallut se quitter, ce fut en pleurant qu'elle baisa son pauvre Henry sur les deux joues; Henry alluma de suite un cigare et prit une tenue impassible. Mais à peine la voiture s'était-elle ébranlée que le cigare l'étouffait : il le jeta avec colère. « Adieu, pauvre mère, — se dit-il, — adieu, adieu! » et, dans son cœur, il la couvrit de bénédictions et de caresses. Il aurait voulu l'embrasser tout son saoul, l'empêcher de pleurer, lui essuyer les yeux, la consoler, la faire sourire, la rendre heureuse. Il se trouva lâche et s'en voulut d'avoir été presque humilié de sa tendresse, tout à l'heure, devant trois bourgeois qui composaient le public. Il enfonça ses mains dans ses poches, son chapeau sur ses yeux, et continua à marcher sur le trottoir d'un air brutal.

Ne sachant que faire, les premiers jours, il rôdait dans les rues, sur les places, dans les jardins. Il allait aux Tuileries, au Luxembourg : il s'asseyait sur un banc et regardait les enfants jouer ou bien les cygnes glisser sur l'eau. Il visita le Jardin des Plantes et donna à manger à l'ours Martin ; il se promena dans le Palais-Royal et entendit le coup de pistolet qui part à midi. Il regardait les devantures des boutiques de nouveautés et des marchands d'estampes. Il admirait le gaz et les affiches.

Le soir, il allait sur les boulevards pour voir les catins, ce qui l'amusa beaucoup, les premiers jours, car il n'y avait rien de pareil dans sa province.

Tout en flânant le long des quais, il lisait le titre des bouquins étalés sur le parapet. Il s'arrêtait, aux Champs-Élysées, devant les faiseurs de tours et les arracheurs de dents. Sur la place du Louvre, il passa, un jour, beaucoup de temps à contempler les oiseaux étrangers que l'on y voit dans des cages caqueter et battre des ailes quand il fait le moindre rayon de soleil : — les pauvres bêtes gémissent, regardent les nuages, se balancent sur leurs anneaux comme elles se balançaient sur les branches de leurs grands arbres situés au delà des mers, dans des pays plus chauds. — Il manqua même de se faire enlever un doigt par une perruche rouge à bec recourbé, qu'il trouvait plus jolie que les autres.

Il montait sur les tours des églises et restait longtemps appuyé sur les balustrades de pierre qui les couronnent, contemplant les toits des maisons, la fumée des cheminées, et, en bas, les hommes tout petits qui rampent comme des mouches sur le pavé.

Il se faisait transporter en omnibus d'un quartier de Paris à l'autre et il regardait toutes les figures que l'on prenait et qu'on laissait en route, établissant entre elles des rapprochements et des antithèses.

Il entrait dans un café et restait une heure entière à lire la même ligne d'un journal.

Il allait au bois de Boulogne : il regardait les jolis chevaux et les beaux messieurs, les carrosses vernis et les chasseurs panachés, et les grandes dames à figure pâle dont le voile remué par le vent et s'échappant de la portière lui passait sous le nez, avec le bruit des gourmettes d'argent.

Il aimait leur maintien dédaigneux et leurs blasons bariolés. Il rêvait, en les contemplant. à quelque existence grasse, pleine de loisirs heureux, passée derrière de triples rideaux roses, sur des meubles de velours. Il se figurait les salons où elles allaient, le soir, décolletées, en diamants, avec des fleurs; les oreillers garnis de dentelles où elles posaient leur tête; les grands parcs qu'elles avaient l'été, et les allées sablées où marchaient leurs pieds.

Mais, à chaque joie qu'il rêvait, une douleur nouvelle s'ouvrait dans son âme, comme pour expier de suite les plaisirs fugitifs de son imagination.

Étourdi du bruit des rues et de toute cette cohue d'hommes qui s'agitait autour de lui sans qu'il participât à ces actions et à ces mouvements passionnés, il s'éprenait tout à coup de désirs paisibles, souhaitait vivre loin de tout cela, à cent lieues d'une ville, dans quelque petit village ignoré, assis au revers d'un coteau, à l'ombre des chênes, pour y exister et y mourir plus inconnu que le plus humble des mortels.

Rentré chez lui, il n'allumait pas sa bougie, mais il faisait un grand feu et s'asseyait devant, à regarder le bois brûler.

C'était un grand feu clair, qui éclairait le plafond et se mirait dans les glaces : la flamme bourdonnait, une rougeur moirée ondulait sur les charbons ; parfois des étincelles s'élançaient en spirales, éclatant comme des fusées, et Henry alors pensait à des choses si douces, si anciennes, si profondément tendres qu'il en venait à sourire.....

A quoi pensait-il?

A son enfance, à son pays, au jardin de son père. Il revoyait toutes les plates-bandes, tous les arbres, et le vieux cerisier où il avait établi une balançoire, et le grand rond de gazon où il s'était si souvent roulé, à l'époque surtout où on le tondait, ou bien au mois d'avril, quand il était couvert de marguerites.

Il pensait aussi à ces trois jeunes gens, ses plus vieux camarades, ceux avec qui autrefois il avait joué au gendarme et au voleur : l'un s'était fait marin, le second était mort en Afrique, le troisième s'était déjà marié. — Tous trois étaient morts pour lui.

Il pensa aussi à une tante, — défunte depuis longtemps, et qu'il n'aimait pas quand elle vivait.

Il songea à son bon temps de collège, à son pupitre tout abîmé de coups de canif et noirci d'encre, aux marronniers de la cour, et aux greniers de l'église, où l'on allait dénicher des hirondelles.

Il songea encore à ces après-midi du jeudi si pleins de joie et de tumulte : il revit un petit café où ils se réunissaient pour fumer et pour causer politique; il revit les tables ébréchées et la vieille femme qui les servait.

Il songea aussi à la petite fille qu'il avait aimée à sept ans, à la demoiselle qui l'avait ému à douze, à la dame qui l'avait tourmenté plus tard. Il se rappela successivement tous les lieux où il les avait vues. Il tâcha même de se reconstruire tous les mots oubliés qu'elles avaient pu lui dire, mais sa mémoire avait perdu quelques-uns de leurs traits : il se rappelait seulement les yeux de l'une, la voix de l'autre, — ou bien rien qu'un certain geste au souvenir duquel son cœur tressaillait tout entier.

Il voulut faire des vers appropriés à son état d'esprit : mais, comme il fut longtemps à attraper la rime du second, il s'arrêta tout court. Il voulut ensuite écrire des pensées détachées, mais il n'en trouva aucune.

III

JULES A HENRY

Depuis que tu m'as quitté, mon cher Henry, il me semble que tout est parti avec toi. Ton absence m'a laissé un vide affreux. Je t'envie autant que je te regrette : comme je voudrais être avec toi à Paris! Comme la vie doit y être belle et chaude! Réponds-moi de suite et donne-moi des détails sur tout ce que tu fais, sur tes nouvelles connaissances, sur les sociétés où tu te trouves, etc. As-tu vu Morel? T'a-t-il mené chez des actrices? Vois-tu des artistes? Vas-tu souvent au spectacle? Dis-moi un peu ce que tu as trouvé de l'Opéra, etc., etc. Je brûle d'avoir une lettre.

Comme tu es heureux! Toi, ton père a bien voulu te laisser aller à Paris. Tu es libre. Tu as de l'argent, des maîtresses. Tu vas dans le monde. Mais moi... Je vais te raconter ce qui s'est passé depuis ton départ.

Tu sais que ma mère voulait que je fusse notaire. Je le voulais aussi, pour aller faire mon droit là-bas, pour t'aller rejoindre. Mais mon père s'y est opposé, disant qu'il n'aurait jamais le moyen de m'acheter une étude, que les notaires d'ailleurs étaient tous des filous et des Robert Macaire, qu'il avait eu souvent des procès et qu'ils l'avaient toujours volé, qu'enfin c'était un métier d'imbécile et qu'il ne consentirait jamais à ce que son fils l'apprît. Son idée fixe est de me garder ici avec lui et de me faire entrer dans une administration quelconque. Il dit que c'est une belle carrière et qu'avec de l'assiduité et de l'intelligence on peut y faire son chemin. Je ne sais pas encore si ce sera dans les contributions indirectes ou dans les finances. — Il est sorti, ce matin, de bonne heure, en me disant qu'il allait s'occuper de moi : puisse-t-il être repoussé dans toutes ses demandes et voir tous ses absurdes projets avorter dès le premier jour!

Comprends-tu cela, Henry, le comprends-tu? Moi, dans un bureau! moi, commis; moi, écrivant des chiffres, copiant des rôles, maniant des registres ou des « livres », comme ils appellent ça! des livres en peau verte, à tranches jaunes, et garnis de coins en cuivre. Être là du matin au soir, côte à côte avec des garçons de bureau, des domestiques à cent francs par mois! Venir, tous les jours, à neuf heures du matin, s'en aller à quatre heures du soir, et revenir le lendemain et le surlendemain, et ainsi pendant toute la vie, ou plutôt jusqu'à ce que j'en meure, — car j'en mourrai de rage et d'humiliation!... — Donc j'aurai un maître, un supérieur, un chef, à qui il faudra obéir, à qui j'irai porter la besogne, « l'ouvrage », et qui sera là, assis dans son fauteuil, à examiner tout, à compter les virgules passées, les lignes de travers, les mots oubliés, et qui me grondera sur ma mauvaise écriture et me bousculera comme un valet... Patience! patience! Je suis bien décidé à ne pas me laisser mener par eux et à les envoyer tous promener de manière à ce qu'ils ne s'y refrottent plus. Je veux d'abord me faire renvoyer dès la première semaine : c'est un parti pris, — et puis, après, nous verrons... A moins qu'on ne me fasse bottier, sans doute, ou garçon épicier : il ne manquerait plus que ça!

O mon pauvre Henry! est-ce là ce que nous avions rêvé ensemble? Te rappelles-tu la belle vie que nous nous étions arrangée autrefois et comme nous en causions en promenade? Nous devions demeurer dans la même maison. Tous les matins, jusqu'à midi, nous aurions travaillé, chacun à notre table. A cette heure-là, on se serait lu ce qu'on aurait fait. Alors nous serions sortis, nous aurions été aux bibliothèques, aux musées; le soir, dans les théâtres. Rentrés chez nous et avant de nous

coucher, nous aurions encore analysé ce que nous avions vu dans la journée et préparé notre travail du lendemain.

Comme nous aurions été heureux ainsi, vivant, pensant en commun, nous occupant d'art, d'histoire, de littérature! Avec quelques bonnes connaissances, quelques articles un peu forts mis dans les journaux, nous serions vite arrivés à nous faire un nom. Ma première pièce, c'est toi qui l'aurais lue au Comité, car tu lis mieux que moi, et puis j'aurais trop tremblé. Et la première représentation, mon Dieu, la première représentation, y as-tu pensé quelquefois? Le théâtre est tout plein de monde, les femmes sont en toilette et ont des bouquets. Nous autres, nous sommes dans les coulisses, nous allons, nous venons, nous parlons à nos actrices dans les costumes de leurs rôles. On hisse les décors. On lève la rampe, les musiciens entrent à l'orchestre. On frappe les trois coups et tout le bourdonnement de la salle s'apaise. On lève le rideau : tout le monde écoute, la pièce commence, les scènes vont, le drame se déroule, des bravos partent, et puis on se tait de plus belle, on entendrait une mouche voler. Chaque mot de l'acteur, tombant goutte à goutte, est recueilli avec une avidité muette... De tous les gradins : « Bravo! bravo! » Les mains battent, les pieds remuent. « Bravo! bravo!... L'auteur! l'auteur! l'auteur!... » Ah! Henry, qu'elle est belle, la vie d'artiste, cette vie toute passionnée et idéale où l'amour et la poésie se confondent, s'exaltent, et se ravivent l'une de l'autre, où l'on existe tout le jour avec de la musique, avec des statues, avec des tableaux, avec des vers, pour se retrouver le soir à la clarté flamboyante des lustres, sur les planches élastiques du théâtre, au milieu de tout ce monde poétique qui rayonne d'illusion, ayant des comédiennes pour maîtresses, contemplant sa pensée vivre sur la scène, étourdi de l'enthousiasme qui monte jusqu'à vous et goûtant à la fois la joie de l'orgueil, de la volupté et du génie!...

P.-S. — Mon père vient de rentrer, il m'a fait demander dans sa chambre. C'est fini; je suis douanier : dans huit jours, j'entre comme surnuméraire. Il faut, ce soir, que j'aille faire ma visite au Directeur pour le remercier. Il me faudra me contenir. Je n'en puis plus. Plains-moi. Adieu.

Ton ami jusqu'à la mort,

JULES.

Je t'enverrai plus tard la liste d'ouvrages que j'ai envie que tu m'apportes aux vacances. — N'est-ce pas bientôt la saison des bals masqués? Dis-moi le costume que tu prendras. — Monsieur A.,

le receveur, qui vient de se marier, donnera le 25 une grande soirée. Il veut que ce soit tout à fait comme à Paris.

J'irai.

IV

Henry était encore dans son lit quand il lut cette lettre. Les illusions qu'elle retraçait lui parurent déjà si vieilles qu'elles ne le touchèrent point, et les misères dont son ami se lamentait si puériles qu'il ne le plaignit pas. Il sourit même un peu de pitié en voyant son admiration pour Paris et sa frénésie littéraire, — qu'il regarda, du haut de sa sagesse de débarqué de huit jours, comme deux maladies de province. — Après quoi, il replia la lettre dans ses mêmes plis, la mit sur sa table de nuit et continua, couché sur le dos et les yeux levés au plafond, à réfléchir sur ses illusions propres et ses misères personnelles.

On verra dans la suite comment les premières changèrent de nature et pourquoi les secondes ne diminuèrent pas.

V

La sagesse des parents avait cependant prévenu pour lui toute espèce de malheur. Après beaucoup de délibérations où l'on était remonté à l'origine des sociétés humaines et où tous les systèmes d'éducation avaient été discutés, après beaucoup d'hésitations, de renseignements, de contre-marches et de démarches, on avait enfin mis le jeune homme dans une pension spéciale *ad hoc* et *sui generis* : — *ad hoc*, en ce sens qu'il n'y avait dans cette maison que des fils de famille, comme lui élevés dans la pureté du foyer domestique, ayant tous des mœurs honnêtes, placés là par leurs parents afin qu'ils les gardent, et tous désirant également les perdre au plus vite ; — *sui generis*, car cette pension était une honnête pension où il y avait autre chose que des prospectus, des haricots et de la morale : on y était nourri et chauffé.

L'établissement avait bonne apparence. C'était une grande maison dans une rue déserte « dont je tairai le nom », — comme dit Cervantès. — Elle avait une grande porte cochère peinte en vert, plusieurs larges fenêtres donnant sur la rue, — et, l'été,

quand elles étaient ouvertes, on voyait en passant les meubles du salon garnis de leur housse en calicot blanc. Sur le derrière se trouvait une manière de jardin anglais, avec des montagnes et des vallées, des sentiers qui tournaient entre des rosiers et des acacias-boules, un beau sorbier qui s'élevait par-dessus le mur et laissait retomber gracieusement ses panaches de baies rouges; de plus, au fond, — c'était ce qu'on apercevait en entrant chez M. Renaud, — une tonnelle de jasmins et de clématites, faite en treillage blanc et garnie d'un banc rustique. — J'oubliais une pièce d'eau large comme une tonne de basse Normandie et où il y avait trois poissons rouges presque continuellement immobiles. — Quand les parents avaient vu cela, ils étaient ravis : leur enfant respirerait un « bon air ». Ils passaient dès lors par toutes les conditions. Elles étaient fort dures.

Car, si M. Renaud prenait peu d'élèves, c'étaient des élèves choisis. Il n'en avait pas plus de cinq ou six, auxquels il consacrait tout son temps et toute sa science. On préparait les jeunes gens à l'École Polytechnique, à l'École Normale et aux baccalauréats de toute nature. Il recevait aussi des étudiants en médecine et en droit, se contentant pour ces derniers de leur recommander de ne pas perdre de temps : c'était tout ce qu'il leur enseignait. Du reste, ils l'aimaient tous; non point qu'il eût cette raison ardente qui séduit la jeunesse et qui l'attire vers les vieillards, mais c'était un bonhomme facile, leur rendant la vie douce et tranquille, passablement jovial, assez bon bouffon et amateur de calembours.

Il paraissait malin, à la première entrevue, — et bête, à la seconde. — Il souriait souvent d'une manière ironique aux choses les plus insignifiantes, et, quand on lui parlait sérieusement, il vous regardait sous ses lunettes d'or avec une intensité si profonde qu'elle pouvait passer pour de la finesse. Sa tête, dégarnie sur le devant et couverte seulement sur la nuque de cheveux blonds, grisonnants et frisés, qu'il laissait pousser assez longs et qu'il ramenait soigneusement sur les tempes, ne manquait pas d'intelligence ni de candeur. Toutes les lignes saillantes de sa stature, qui était petite et ramassée en elle-même, se perdaient dans une chair flasque et blanchâtre. Il

avait le ventre gros, les mains faibles et potelées comme celles des vieilles femmes de cinquante ans ; ses genoux étaient fort cagneux et il se crottait horriblement dans les rues.

Si les chaussons de Strasbourg n'avaient pas existé de son temps, il les aurait inventés. Il en portait continuellement hiver comme été, au grand désespoir de sa femme, et gémissait pendant une heure quand il fallait sortir et passer des bottes.

Madame Renaud lui avait brodé une calotte grecque, — fond de velours brun avec des fleurs bleues, — dont il se couvrait le chef dans son cabinet où il restait toute la journée à travailler et à donner ses leçons. Il avait toujours le corps enveloppé d'une robe de chambre en tartan vert à raies noires : c'était l'ennemi le plus déclaré des habits et des « dessous de pieds ».

Quand les jeunes gens descendaient de leurs chambres, ils laissaient leurs casquettes dans l'antichambre, où il y avait deux paillassons et six chaises ; ensuite ils s'allaient mettre auprès de leur maître sur des chaises ou des fauteuils, comme bon leur semblait, dormaient ou écoutaient, ou bien regardaient les éternels bustes de Voltaire et de Rousseau qui décoraient les deux coins de la cheminée, feuilletaient des livres dans la bibliothèque, ou dessinaient sur leur carton des têtes de Turcs et des chevelures de femme. Les habitudes de la maison étaient patriarcales et débonnaires : tous les dimanches, après dîner, on prenait le café ; le soir, on jouait aux cartes dans le salon de madame Renaud. Quelquefois on allait au théâtre tous ensemble, ou bien, l'été, on s'allait promener à la campagne, — à Meudon, à Saint-Cloud.

Madame Renaud, du reste, était une excellente femme, une femme charmante, dont les manières maternelles avaient quelque chose de caressant et d'amoureux. On la voyait, toute la matinée, avec un bonnet de nuit coquettement garni de dentelles, mais qui lui cachait ses bandeaux ; sa robe sans ceinture et dont les plis larges tombaient dès le collet, ne laissait rien saisir, et elle prenait dedans des attitudes molles et fatiguées. Elle parlait souvent du malheur de cette vie, des chagrins qui l'avaient usée, de sa jeunesse qui était déjà loin ; mais elle avait de si beaux yeux noirs et de si beaux sourcils, sa lèvre était encore si rose, si humide, sa main se remuait

avec une agilité si gracieuse, dans tous les actes où elle s'en servait, qu'il fallait bien qu'elle mentît. Quand elle s'habillait, et qu'elle mettait son grand chapeau de paille d'Italie à plume blanche, c'était une beauté royale, pleine de fraîcheur et d'éclat. Dans sa marche rapide, sa bottine craquait avec mille séductions. Elle avait une allure un peu cavalière et virile, mais toujours mitigée cependant par l'expression de sa figure, qui était ordinairement d'une tendresse mélancolique.

Quoique, dans certains moments, elle fît un peu la mère de famille et la femme mûre, personne ne savait son âge et j'aurais bien défié de me le dire au plus fameux marchand d'esclaves qu'il y ait depuis Bassora jusqu'à Constantinople. Si sa gorge, qu'elle laissait volontiers voir, était peut-être un peu trop pleine, en revanche elle envoyait une si douce odeur quand on s'approchait d'elle! Elle cachait bien, il est vrai, le bas de sa jambe, mais elle montrait le bout de son pied et il était très mignon. Derrière l'oreille, on apercevait bien sur sa tête une imperceptible ligne blanche, qui voulait dire que les cheveux commençaient à tomber à cette place; mais pourquoi donc y avait-il sur son front quelque chose qui appelait le baiser? pourquoi ces deux bandeaux noirs qui lui descendaient sur les joues donnaient-ils envie d'y porter la main, de les lisser encore, de les respirer de plus près, d'y poser les lèvres?

L'hiver, elle se tenait dans sa chambre, assise entre la fenêtre et la cheminée, occupée à coudre ou à lire devant une petite table à ouvrage qui lui avait appartenu étant jeune fille. Pendant les longues heures qu'elle passait seule, que de fois ne regardait-elle pas la fleur jaune en bois d'oranger incrusté sur le palissandre, en pensant très tristement à mille choses que j'ignore! Puis elle relevait la tête et se remettait à faire aller son aiguille, poussant un soupir ou serrant les lèvres. Mais, dès que le printemps était revenu et que les premiers bourgeons de lilas étaient éclos, elle allait avec son ouvrage se placer dans la tonnelle, et elle restait là jusqu'au soleil couchant. Aussi, tout en travaillant dans leurs chambres, les jeunes gens qui regardaient dans le jardin voyaient son sarrau blanc passer çà et là derrière les arbres. Elle se promenait dans la grande allée du fond, le long du mur, regardait les

espaliers, regardait un brin d'herbe, ne regardait rien, se baissait pour cueillir de la violette, cassait avec ses doigts les boutons morts des églantiers, allait et venait. Le matin, encore en papillotes, elle arrosait ses fleurs elle-même : — elle les aimait à l'adoration, disait-elle, le chèvrefeuille et les roses surtout; elle en respirait le parfum d'une manière toute sensuelle.

Aux heures des repas, elle descendait dans la salle à manger, où elle était gracieuse comme une maîtresse de maison qui fait les honneurs de chez elle.

Elle n'avait pas « le bonheur d'être mère », mais elle adorait les enfants : s'il en venait quelquefois chez elle, c'étaient des caresses, des chatteries et des bonbons à n'en plus finir. Mariée fort jeune à M. Renaud, sans doute qu'elle l'avait aimé, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une nuit. Mais, à l'époque où commence cette histoire, il y avait déjà longtemps qu'elle ne regardait plus l'amour que par derrière l'épaule, — en souriant un peu, il est vrai, et en lui envoyant de tristes adieux. — Belle comme elle l'était encore, avec un cœur aussi sensible et une organisation aussi parfaite, elle l'avait reçu avidement, sans doute, dans la candeur de son désir, sans trop s'inquiéter d'où il lui venait; puis, bien vite, elle en avait eu assez et le regrettait maintenant, et le souhaitait peut-être, comme ces affamés qui à peine à table se sont emplis de potage et de bouilli, sans songer qu'il va venir tout à l'heure de la dinde truffée et des sorbets.

Ils vivaient, mari et femme, en bonne intelligence, ce qui tenait à la bonassité du mari et à la douceur de la femme. On eût dit, à les voir, le meilleur ménage du monde, et, après déjeuner, ils faisaient même un tour de jardin ensemble, bras dessus, bras dessous.

Madame avait sa bourse particulière et son tiroir secret.

Monsieur grondait rarement et, depuis bien longtemps déjà, ne faisait plus couche commune avec madame.

Madame lisait très tard, le soir, dans son lit.

Monsieur s'endormait de suite et ne rêvait presque jamais, — si ce n'est quand il s'était un peu grisé, ce qui lui arrivait quelquefois.

VI

Il y avait dans cette maison, quant aux personnes, différents individus dont nous ferons peut-être plus tard la connaissance ; mais, entre autres, un Allemand qui se livrait aux mathématiques, et deux Portugais, de famille très riche, d'esprit très lourd, de mine très laide et de peau fort jaune, qui achevaient leurs études afin de retourner savants dans leur pays. Henry se lia peu avec ses nouveaux camarades. Il restait le plus souvent dans sa chambre, sortait rarement, et, quand cela lui arrivait, rentrait de bonne heure.

Il avait apporté beaucoup de choses de son pays : un petit portrait de sa sœur, qu'il accrocha de suite à la tête de son lit, des pantoufles brodées par sa mère, son fusil, sa carnassière, le plus de livres qu'il avait pu en fourrer dans sa malle, une petite boîte où il serrait ses lettres, un buvard en maroquin rouge sur lequel il écrivait, et puis son couteau, un presse-papier, un canif, — plusieurs canifs même, cadeaux de jour de l'an qui lui rappelaient de vieilles connaissances et des jours écoulés.

Il passa les premiers jours à arranger tout cela, ce qu'il fit le plus lentement possible, le fusil et la carnassière suspendus à la muraille, — vis-à-vis des deux fleurets passés dans la garde l'un de l'autre, — le buvard posé sur la table, et la petite boîte aux lettres sur la cheminée, entre les deux flambeaux de cuivre.

La chambre qu'on lui avait donnée était grande, toute pareille du reste à celle de madame Renaud qui occupait le premier, l'étage inférieur, avec nombre égal de fenêtres, c'est-à-dire deux, — ayant vue sur le jardin et garnies comme les siennes d'une balustrade en fer recourbé, avec boutons fleuris et des arabesques dans le goût de Louis XV. — Une grande commode placée entre les deux fenêtres faisait face à un canapé de velours d'Utrecht vert, à clous de bronze. Sur l'autre panneau, le lit se mirait dans la glace de la cheminée, montrant naïvement ses rideaux blancs passés dans un anneau doré suspendu au plafond.

Quand il eut enfin accordé les meubles de cet appartement avec les siens propres, quand il se fut bien habitué à s'asseoir

dans ce fauteuil et à s'accouder sur cette table, ne sachant alors que faire, il se mit à travailler. Les dimanches même, il restait chez lui. Madame Renaud aussi ne sortait guère ce jour-là ; mais M. Renaud en profitait pour aller faire ses courses, et ses élèves pour s'en aller se divertir dans Paris.

Comme le quartier était désert, et que le soir surtout il y passait peu de voitures, Henry entendait madame Renaud ouvrir sa fenêtre et fermer la jalousie. Ensuite il l'entendait encore marcher quelque temps, puis tout rentrait dans le silence. Il écoutait attentivement ses pas. Quand ils avaient cessé, il y songeait encore. L'idée qu'il l'aimait ne lui était seulement pas venue dans la tête, mais le retour habituel de cette fenêtre qui se fermait et s'ouvrait et ce bruit calme de pas féminins, revenant ainsi chaque soir, avant de s'endormir, tenait son esprit dans une espèce de suspension rêveuse. C'était pour lui comme, pour d'autres, le chant du coq ou l'angelus.

Un jour, — c'était, je crois, au mois de janvier, — elle entra dans sa chambre. — Il était seul. Elle montait au grenier, où elle avait à faire, et entrait là en passant. — Elle ouvrit la porte tout doucement, en souriant : Henry, accoudé sur la table, la tête dans ses mains, se détourna au bruit qu'elle fit en marchant sur le parquet.

— C'est moi, — dit-elle ; — je vous dérange?

— Oh ! non. Entrez.

— Ce n'est pas la peine... merci... je n'ai pas le temps.

Et elle s'appuya du coude sur le coin de la cheminée, comme pour se soutenir.

Henry s'était levé.

— Ne vous dérangez donc pas. Continuez ce que vous faisiez, je vous en prie, restez à votre place.

Il obéit, et, ne sachant quoi trouver à lui dire, il resta là, bouche fermée. Madame Émilie, debout, regardait ses cheveux et le haut de son front..

— Vous travaillez donc toujours? — continua-t-elle. — Jamais vous ne sortez. Vous avez vraiment une conduite... exemplaire, pour un jeune homme.

— Vous croyez? — fit Henry d'un air qu'il aurait voulu rendre fin.

— On le dirait, du moins ! — reprit-elle en clignant les

yeux et en lui envoyant un étrange regard à travers ses longs cils rapprochés. — geste charmant dans sa figure et qu'elle faisait toujours en penchant un peu la tête sur l'épaule et en relevant le coin des lèvres. — Vous ne vous amusez donc jamais? Vous vous fatiguerez.

— Mais à quoi m'amuser? à quoi m'amuser? — répéta Henry, qui s'apitoyait sur lui-même et pensait bien plus à la demande qu'à la réponse.

— Ainsi, il n'y a que les livres qui vous plaisent?

— Pas plus ça qu'autre chose.

— Ah! vous faites le blasé! — dit-elle en riant. — Est-ce que vous êtes déjà dégoûté de la vie, par hasard? Pourtant vous êtes si jeune!... A la bonne heure, moi! J'ai le droit de me plaindre... Je suis plus vieille et j'ai plus souffert que vous, allez, croyez-moi!

— Non.

— Oh! oui, — fit-elle en soupirant et en levant les yeux au ciel, — j'ai bien souffert dans la vie! (Elle frissonna comme si elle eût ressenti la douleur de souvenirs amers.) Un homme est toujours moins malheureux qu'une femme, une femme... une pauvre femme!

A ces derniers mots, une clef qu'elle avait dans les mains et qu'elle n'avait cessé de faire tourner sur son index s'arrêta tout à coup dans sa rotation, serrée convulsivement par les cinq jolis doigts de madame Renaud.

C'était une main un peu grasse peut-être et trop courte aussi, — mais lente dans ses mouvements, garnie de fossettes au bas des doigts, chaude et potelée, rose, molle, onctueuse et douce, aristocratique, une main expressive, une main sensuelle.

Les yeux d'Henry y étaient singulièrement attirés : il descendait de l'une à l'autre. Les deux lignes qui partaient de son poignet, remontaient alternativement entre chaque doigt. Il regardait curieusement la couleur un peu fauve de cette peau fine, bleuie à certaines places par le cours de petites veines minces entre-croisées.

Madame Renaud, de son côté, considérait ses grands cheveux châtains épanchés en larges masses sur ses épaules, avec son attitude entière, toute naïve et pensive.

A quoi pensent-ils donc l'un et l'autre? A peine s'ils se sont parlé qu'ils se taisent déjà! Voilà le dialogue interrompu.

Madame Renaud est au coin de la cheminée, le coude droit appuyé sur le chambranle, tout le corps un peu de côté; les pattes de son bonnet sont dénouées et laissent le dessous de son menton à nu: sa main gauche est dans la poche de son tablier de soie. Elle ferme les yeux à demi et sourit un peu, du coin des lèvres, un peu moins que tout à l'heure, mais plus intérieurement, si bien que personne ne pourrait s'en apercevoir.

Le jour blafard qui passe à travers les vitres éclaire la figure d'Henry, fait blanchir son front et met en saillie le galbe de son visage; ses deux jambes sont croisées sous la table; il ouvre de grands yeux : on dirait qu'il songe à ce qu'il ne voit pas.

— Qu'avez-vous donc? — fit-elle à la fin.

— Moi! — reprit Henry comme se réveillant, — rien... rien du tout, je vous assure.

— A quoi pensiez-vous?

— Je l'ignore.

— Vous êtes distrait, à ce que je vois. C'est comme moi : cent fois par jour, je me surprends rêvassant à une foule de choses insignifiantes ou indifférentes. Je perds, tous les jours, à cela un temps considérable.

— Ce sont de bonnes heures, ne trouvez-vous pas, madame? que ces heures-là, que ces moments qui s'écoulent vaguement, doucement, sans laisser dans l'esprit aucun souvenir de joie ni de douleur.

— Vous croyez? — dit-elle.

Il poursuivit, sans prendre garde à l'expression sympathique qui avait animé ces deux mots : il était de ces gens qui aiment à finir leurs phrases.

— L'esprit en conserve à peine une ressouvenance tendre et indéterminée, que l'on aime à retrouver quand on est triste.

— Comme vous avez raison! — dit-elle encore.

— Chez mon père, il y avait dans le jardin un grand cerisier à fleurs doubles : si vous saviez comme j'y ai dormi à l'ombre!... Tout le monde me traitait de Turc et de paresseux.

Avec un petit rire d'indulgence, comme pour un enfant :

— On n'avait peut-être pas tort! — lui dit-elle.

— Mais, l'hiver, surtout...

— Oh! l'hiver, n'est-ce pas?... Pour cela, je suis bien comme vous. Vive le coin du feu! On y est si bien pour causer!

— J'y restais seul, assis dans un fauteuil, à passer toutes mes soirées. J'y brûlais un bois considérable.

— Ah! nous serions bien ensemble... Moi aussi, monsieur Renaud me gronde souvent pour cela, mais c'est mon bonheur, à moi : je ne sors pas, je ne vais pas dans le monde, je suis une pauvre femme bien ignorée, qui vit chez elle retirée.

— Pourquoi cela? — dit Henry (qui, comme vous le voyez, lecteur, se permettait déjà de lui adresser des questions, car ils étaient déjà un peu amis, non pas par ce qu'ils s'étaient dit, mais par le ton dont ils se l'étaient dit).

— Pourquoi? — répondit-elle, — mais n'ai-je pas mon mari? ma maison? Et puis, d'ailleurs, je n'aime pas le monde : il est si méchant, si bas, si faux!

— Jamais je ne vais au bal, non plus : ça m'ennuie. Je n'ai jamais dansé de ma vie.

— Ah! pour cela, vous avez tort : il faut savoir danser, au moins! Vous êtes donc un vrai ours? (Et elle se mit à rire, en montrant ses belles dents.) C'est singulier! un jeune homme!

Elle acheva, avec un ton de voix plus sérieux :

— Ah! vous changerez plus tard!

— Qui vous l'a dit?

— Ça viendra, croyez-moi.

— Quand?

— Si vous vouliez plaire à... à quelqu'un.

Elle s'arrêta.

Henry rougit :

— Vous croyez? — dit-il.

Elle fit deux pas pour s'avancer vers le milieu de la cheminée. Elle étendit un pied, puis le second, et y chauffa tout debout la semelle de ses bottines noires, tout en se regardant dans la glace et rajustant ses bandeaux, qu'elle lissait avec la paume des mains.

— Quelle jolie boîte vous avez là! — dit-elle en prenant le petit coffre d'acajou garni de clous d'acier qui était sur la

cheminée entre les deux flambeaux de cuivre. — Qu'est-ce qu'il y a dedans?

— J'y mets mes lettres.

— C'est votre correspondance! Oh! vous la fermez à clef...

Et passant encore à un autre sujet de discours :

— Êtes-vous bien dans votre chambre?

— Vous voyez, — répondit Henry, — j'y reste toujours.

— Elle est bien, cette chambre-là... tout à fait comme la mienne en bas... Vous ne la connaissez pas, je crois? vous n'y êtes jamais entré?

— Jamais.

— J'aime mieux celle-ci : elle est plus grande... D'ailleurs, je l'ai longtemps habitée : avant que vous veniez, j'y demeurais.

— Ah! vous l'avez habitée? — dit Henry.

— Il va falloir que je vous quitte, — dit-elle tout à coup; — j'ai ce soir du monde à dîner... Vous descendrez de bonne heure, n'est-ce pas?

Elle s'écarta de la table d'Henry : elle s'en allait. En passant près du lit, elle s'arrêta, et, voyant le portrait à l'aquarelle qui était croché au delà sur la muraille :

— C'est votre sœur, je crois?... Vous ne m'aviez pas dit que vous eussiez une sœur... Comment l'appelez-vous?

— Louise.

— Louise... J'aime ce nom-là... Mais je ne peux pas la voir d'ici : il fait déjà sombre, et le rideau me la cache...

Elle écarta le rideau qui couvrait le pied de la couche et le repoussa contre la muraille, puis elle revint vers le milieu du lit et se pencha dessus pour mieux examiner le portrait : le matelas céda légèrement et s'affaissa sous le poids de son corps.

— Trouvez-vous qu'elle vous ressemble? — dit-elle tout à coup, en détournant la tête.

Henry était derrière elle et regardait la torsade de ses cheveux noirs, le peigne qui les retenait, le dos brun qui venait après. Sa figure était charmante quand il la vit se retourner ainsi par-dessus son épaule et lui demander encore une fois, presque couchée sur son lit :

— Dites, trouvez-vous qu'elle vous ressemble?

— On le dit.

— Les yeux particulièrement, n'est-ce pas? bleus comme les

vôtres (elle regardait alternativement le portrait et le visage d'Henry), avec les sourcils noirs... C'est là ce qu'il y a de rare... La coupe du visage aussi est la même... Mais elle est un peu plus blonde que vous, il me semble.

Elle se tenait sur le lit, appuyée sur les deux poings. Son tablier de soie s'accrochait à la couverture de laine. Ses jarrets tendus chassaient le tapis en arrière, qui glissait sur le plancher. Sa figure, alors animée, était toute souriante et inquisitive. Ses yeux aux paupières closes étaient bien ouverts, cette fois, et regardaient ceux d'Henry, qui se tenaient fixés sur les siens.

Elle avait les cils longs et relevés, la prunelle noire sillonnée de filets jaunes, qui faisaient des petits rayons d'or dans cet ébène uni. Toute la peau des yeux était d'une teinte un peu rousse, qui les agrandissait et leur donnait une manière fatiguée et amoureuse.

J'aime beaucoup ces grands yeux des femmes de trente ans, ces yeux longs, fermés, à grand sourcil noir, à la peau fauve fortement ombrée sous la paupière inférieure : regards langoureux, andalous, maternels et lascifs. Ardents comme des flambeaux, doux comme du velours, ils s'ouvrent tout à coup, lancent un éclair et se referment dans leur langueur.

— Votre bouche, par exemple, — continua-t-elle, — est plus petite, plus dessinée, plus moqueuse... L'aimez-vous bien, votre sœur?... Elle vous aime bien aussi, n'est-ce pas?... Et votre mère?... Vous étiez l'enfant gâté, je suis sûre... on vous cédait tout, j'imagine.

Elle ne regardait plus le portrait : elle s'acheminait vers la porte ; elle tenait la clef. Henry ne répondait rien.

— Ma femme! ma femme! — cria une voix dans l'escalier.

— Allons, adieu, je vous quitte. Il est quatre heures : je cours m'habiller... Oh! comme nous avons bavardé!... Bonsoir... à tout à l'heure!

Elle ouvrit la porte prestement : la robe siffla dans le courant d'air. Henry l'entendit descendre en courant, et, quelque temps après, marcher dans sa chambre.

Il retourna à sa place. On n'y voyait plus : ce n'était pas la peine de se remettre au travail. Il se promena donc de long en large et regarda dans le jardin la nuit qui commençait à venir. Il pensa à toutes les choses qui lui vinrent dans la tête, mais

surtout au bruit que font les jupons des femmes quand elles marchent et au craquement de leur chaussure sur le parquet.

VII

Enfin il s'habilla et descendit au salon.

Personne n'était encore arrivé.

Madame Renaud, toute seule, assise dans un fauteuil près du feu, un écran dans les doigts, attendait les convives. Quoique en décembre, elle avait mis une robe blanche, — tenue invariable des Anglaises et des femmes de notaires de petite ville. — Une grande pèlerine de dentelle à bouts croisés par devant lui couvrait les épaules, plus larges que jamais à cause de sa taille qui était plus mince que de coutume. Elle était en cheveux, mais, pour varier un peu, elle avait passé dans les dents du peigne une petite chaîne d'or qui se cachait dans sa chevelure comme un serpent, et dont le gland, qui en terminait un des bouts, lui retombait sur l'oreille.

— Vous êtes aimable, — lui dit-elle, — de venir me tenir compagnie.

— Je croyais qu'il y avait déjà du monde, — répondit-il sottement.

— Sans cela, vous ne seriez pas descendu! — repartit madame Renaud en riant.

— Oh! ce n'est pas cela que je voulais dire; mais je ne voulais pas arriver le dernier.

— Cela vous intimiderait pour entrer, peut-être?... Est-ce que vous êtes si enfant?

— Moi, timide! — répondit Henry, outragé dans sa dignité d'homme de dix-huit ans. — Moi, timide? Au contraire, au contraire!...

— Cela ne serait pas étonnant... à votre âge! (Et, dans ces trois mots : « à votre âge », il y avait je ne sais quoi de caressant et d'affectueux.) Plaignez-moi plutôt, — continua-t-elle, — plaignez-moi : je vais bien m'ennuyer ce soir. Monsieur Renaud veut recevoir, ça l'amuse... Oh! nous aurons des gens... insupportables, vous verrez... On est si contraint, devant le monde!... si peu libre!... obligé de surveiller chaque mouvement que l'on

fait... de s'observer à chaque mot que l'on dit... Oh! quel supplice!

Puis, continuant, comme se parlant à elle-même :

— Oh! que j'aime bien mieux la société intime de vrais amis où l'on peut dire tout, penser... Mais il est si rare de rencontrer des personnes dont le cœur réponde au vôtre et qui vous puissent comprendre!

Elle disait cela lentement, étendue sur un gros coussin de velours rouge, les pieds posés sur les chenets, d'un ton ennuyé et avec une figure mélancolique.

MM. Sébastien Alvarès et Emmanuel Mendès entrèrent de front en se cognant à la porte, — luisants et pommadés tous deux, en redingote marron à collet de velours, avec des cravates de satin très longues et des gilets très ouverts; — ils firent tous deux un salut assez gauche et restèrent debout dans un coin, à causer ensemble dans la langue de leur pays.

Six heures sonnaient à la pendule, quand le père Renaud ouvrit la porte du salon à deux battants et introduisit le gros de la compagnie, qui arrivait à l'heure juste.

Elle se composait de monsieur et madame Lenoir, marchand de bois à Paris et compatriotes de M. Renaud, et de leurs deux enfants, Adolphe et Clara, vrais enfants de Paris, blancs et pâles, lymphatiques et bouffis. La petite fille surtout était fort laide; elle avait les yeux rouges et toussait souvent. Son frère était un gros blond frisé, assez tranquille; il mangeait prodigieusement, surtout de la crème. Ses parents lui trouvaient beaucoup de moyens. — On l'avait habillé en artilleur.

Mademoiselle Aglaé arriva toute seule, sans son frère. Mademoiselle Aglaé était une vieille fille de vingt-cinq ans, professeur de piano dans les *boarding-school for young ladies*. Une femme très gracieuse et très maigre, ayant de superbes papillotes à l'anglaise qui lui caressaient les clavicules et les omoplates, — qu'elle découvrait volontiers, en toute saison, sans jamais attraper de rhume ni de fluxion de poitrine, quoiqu'elle semblât d'abord d'une délicate et tendre constitution. — Ses pieds n'étaient guère beaux, quoique le lacet de ses bottines de peau verdâtre fût si serré que les œillets manquaient de s'en rompre. Chose déplorable, surtout pour une femme sentimentale, ses mains étaient rouges et, l'hiver, abîmées d'engelures.

Mais vous ne remarquez pas ces dents éclatantes et polies que ses lèvres minces découvrent quand elle sourit; ni cette peau d'un blanc si irréprochable que son boa de cygne et son cou sont presque de la même couleur.

C'était la vieille camarade de madame Émilie, son amie de dortoir, sa confidente intime : elles se voyaient presque tous les jours, restaient longtemps ensemble et se reconduisaient régulièrement jusqu'à la porte de la rue, où la conversation se prolongeait bien encore un bon quart d'heure...

A peine entrée dans le salon, elle se défit familièrement de son châle et de son chapeau, qu'elle alla porter dans la chambre de madame Renaud. Madame Renaud lui prit tout cela des mains et elles sortirent ensemble, aussi vives et aussi gaies que des jeunes filles.

— Eh! bonjour, mon cher Ternande, — dit l'amphytrion en serrant les mains à un grand luron à chevelure fougueuse qui portait dans le monde un aplomb imperturbable, un habit vert à boutons brillants boutonné du haut en bas. — Comment vont les arts?

— Mais pas mal, mon cher maître, pas mal!

— Notre coloris se chauffe-t-il?

— A mort! — répondit l'artiste.

— Et le torse? — continua M. Renaud en ricanant d'une manière fine, — le torse, comme vous dites, l'étudions-nous toujours?... J'aime beaucoup le torse, moi... Toujours ferme, l'antique, j'espère? Il ne faut pas sortir de là, voyez-vous, l'antique, l'antique!

— Vous y voilà encore! — répondit Ternande, impatienté. — Mais, mon cher monsieur, comprenez donc...

Il l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre et lui exposa, pour la centième fois, ses idées sur l'art, qui ne furent pas plus comprises que la première, malgré ses rapprochements ingénieux, ses décisions tranchées — et sa gesticulation expressive.

— Mais à quoi penses-tu donc, mon ami? — dit madame Renaud en venant prendre son mari par le bras et le tirer de sa discussion esthétique. — A quoi penses-tu? voici la famille Dubois : salue-la donc.

M. Renaud obéit à sa femme : il fit la révérence à tout le monde, s'inquiéta de la santé de chacun, offrit des sièges à la

société, donna des tabourets aux dames, des tapis aux messieurs. Il fut obséquieux et léger. Il glissait. Il volait.

Au dîner, il plaça à ses deux côtés madame Dubois et madame Lenoir. L'humeur de la première lui allait beaucoup. C'était une grosse commère (il l'appelait « sa commère », ayant été parrain avec elle de l'enfant du beau-frère de son mari) d'environ quarante-sept ans, assez fraîche encore, bien nippée et bien nourrie, un peu haute en couleur, l'œil vif et le caquet prompt. Très fournie de gorge, puisqu'on entend par là ce qui s'étend depuis le menton jusqu'au nombril, elle était enrichie de camées et de broches sur la poitrine et de bagues à tous les doigts, mais en revanche peu fournie en cheveux.

M. Dubois avait une redingote bleue. — C'est tout ce que je peux en dire, ne l'ayant jamais vu que par derrière le dos.

Ils avaient amené avec eux leur fille unique, mademoiselle Hortense, et une cousine de province qui leur était confiée.

On avait habilement alterné les messieurs et les dames mariés, les jeunes personnes et les jeunes gens. Ainsi Henry était à côté de mademoiselle Aglaé, Alvarès à côté de la cousine de madame Dubois, et Mendès de l'autre côté de madame Dubois, dont l'embonpoint impressionnait son cœur portugais et adolescent. Les deux autres jeunes gens qui attendaient sur le palier s'étaient placés les derniers, à côté des enfants.

Le couvercle de la soupière était retiré et fumait près du bouilli. La grande cuiller était plongée dans le vermicelle. M. Renaud détourna la tête : une personne manquait. Il restait une chaise inoccupée. Il y avait une serviette en cœur encore non dépliée. C'était M. Shahutsnischbach qui se faisait attendre. On l'appela, on le cria, on monta à sa chambre : il descendit.

Dans quelle tenue, mon Dieu! dans son costume de tous les jours! les doigts barbouillés par le blanc du tableau, avec un gros foulard rouge autour du cou et des chaussons de lisière aux pieds, et étonné, confus, ébahi, ne sachant s'il devait s'en aller ou rester, s'enfuir ou s'asseoir, les bras ballants, le nez au vent, ahuri, stupide.

— Mais vous saviez qu'il y avait du monde, vous saviez qu'il y avait du monde! — répétait M. Renaud, attristé et vexé. — Toujours le même! singulier être! original d'Allemand!

A quoi le pauvre garçon se contentait de répondre qu'il n'en savait rien, qu'il n'en savait rien du tout, — tout en cherchant une issue pour gagner sa place, en se levant sur la pointe des pieds afin de passer sans encombre derrière le dossier de toutes les chaises.

Après que madame Émilie, toujours bonne et douce, eut réclamé pour lui l'indulgence de la compagnie et apaisé le courroux formaliste de son mari qui grommelait piano : « C'est ridicule, c'est ridicule, c'est d'un ridicule outré! » le repas commença de la manière la plus calme du monde. Le jeune Shahutsnischbach, délivré du regard de la foule, mangeait très placidement, assis entre les enfants chéris de monsieur et madame Lenoir, auxquels il donnait à manger, versait à boire, nouait et dénouait les serviettes. Les autres convives coupaient, découpaient, vidaient leur assiette, et les plats s'en allaient et se remplaçaient.

On causa politique. On maudit l'Angleterre. On plaignit l'Espagne déchirée par les factions. On déplora l'Italie dégénérée et la Pologne vaincue.

Les dames ne disaient rien ou causaient littérature, ce qui est la même chose. Ternande était engagé avec M. Lenoir, qui voulait se faire faire son portrait et discutait avec lui le choix du peintre : il lui indiquait, naturellement, son maître. Henry s'extasiait sur Beethoven, qu'il n'avait jamais entendu, avec mademoiselle Aglaé, qui ne le comprenait pas. Madame Émilie ne disait rien. Mendès regardait madame Dubois. Les deux lampes à la Carcel filaient.

Au dessert, la conversation devint générale. Elle roula sur la littérature. Il fut question de l'immoralité du drame et de l'influence incontestable qu'il a exercée sur tous les criminels modernes. On blâma beaucoup *Antony*, à la mode dans ce temps-là. On cita, pour rire, quelques vers d'*Hernani*. On fit quelques pointes. On vanta Boileau, le législateur du Parnasse. M. Renaud en récita même par cœur quelques apophtegmes, tels que :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable...

ou :

> Cent fois sur le métier...

ou :

> Sans le style, en un mot...

et autres raretés poétiques.

Vint ensuite le parallèle obligé du doux Racine et du grand Corneille, suivi de celui de Voltaire et de Rousseau. Après quoi, la littérature de l'Empire fut mise en pièces par Ternande et par Henry, qui réclamaient pour « l'art » tandis que les hommes graves, les hommes de quarante à cinquante ans, protestaient pour « le goût » et pour « la langue ». On parla encore de Victor Hugo, de mademoiselle Mars, de l'Opéra-Comique, de *Robert le Diable*, de l'Opéra, du Cirque, et de la vertu des actrices et des prix Montyon qu'elles obtiennent. Ternande était très exalté : il était rouge, il parlait beaucoup, il vantait la *Tour de Nesle*. M. Lenoir, M. Dubois, M. Renaud le plaignaient et ricanaient. Henry était grave, et s'entretenait de *Jocelyn* tout bas avec mademoiselle Aglaé. Madame Dubois regrettait le bon temps de la Comédie et Talma dans Manlius. Mendès regardait madame Dubois.

Le vulgaire champagne arriva, — ce vin essentiellement français qui a eu le malheur de faire naître tant de couplets, français comme lui et ennuyeux comme lui. — Le maître de la maison, avec le pouce, ébranla le bouchon gonflé dans le goulot de la bouteille : il partit (toutes les dames crièrent de surprise), s'élança au plafond, et retomba sur une cloche à fromage qui se mit à vibrer du coup. On se passa les verres de main en main, vivement, pêle-mêle. La mousse tombait sur la nappe et sur les doigts, les dames riaient : il y a ainsi des bonheurs infaillibles.

Après le dîner, dans le salon, madame Émilie prit Henry à part et le complimenta sur la manière dont il avait soutenu ses idées.

— Oh ! je vous écoutais parler, — dit-elle ; — tout ce que je pensais, vous le disiez. Comme vous les avez tous vaincus ! Je suis bien de votre avis, allez ; vous aviez raison, mille fois raison.

— J'ai eu tort, — répondit-il lentement et en faisant dans sa phrase de longs points d'arrêt. — A quoi bon exprimer quelque chose du sentiment qui vous anime à des gens que

rien n'anime, et vouloir faire passer un peu de la poésie qui vous gonfle le cœur dans des cœurs fermés pour elle? C'est peine perdue et sottise... c'est une folie... une maladie que j'avais beaucoup naguère, mais dont je me guéris chaque jour.

— Est-ce que vous seriez poète, par hasard?

— Qui vous l'a dit?

— Je devine.

— Mais j'aime à lire les poètes. — continua Henry sans avoir l'air d'y prendre garde. — Et vous? n'aimez-vous pas aussi à vous bercer mollement dans leur rythme, à vous laisser emporter par le rêve d'un génie sur quelque nuage d'or, au delà des mondes connus?

Madame Renaud le regardait parler.

— Ce sont de grands bonheurs, n'est-ce pas? — dit-elle, avec une expression d'ignorance avide.

Et, tout en causant ainsi, ils parlèrent ensemble des histoires d'amour fameuses au théâtre, des élégies les plus tendres. Ils aspirèrent en pensée la douceur des nuits étoilées, le parfum des fleurs d'été. Ils se dirent les livres qui les avaient fait pleurer, ceux qui les avaient fait rêver, que sais-je encore? Ils devisèrent sur le malheur de la vie et sur les soleils couchants.

Leur entretien ne dura pas longtemps, mais il fut plein. — Le regard accompagnait chaque mot, le battement de cœur précédait chaque parole. — Madame Renaud admira l'imagination d'Henry, qui fut séduit par son âme.

Mademoiselle Aglaé fut priée de chanter. Elle se mit au piano, enfila des gammes, hennit, piaffa, pompa et brossa le clavier. Personne ne comprit un mot de l'air italien qu'elle fit sortir de son larynx : comme il était long, tout le monde applaudit à la fin. L'Allemand, à qui on demanda son avis, répondit qu'il ne se connaissait pas en musique, — ce qui sembla drôle, les Allemands devant être musiciens.

Alvarès, — qui était resté au coin du piano pendant tout le temps que mademoiselle Aglaé avait chanté et qui lui avait ramassé une fois sa bague et l'autre fois un cahier de musique, — dit, le soir, en se couchant, à son camarade Mendès :

— Tu n'étais pas comme moi, près d'elle. Tu n'as pas vu ses yeux, quand elle a dit : « *Amor! vieni!...* » Oh! je sentais ses longues papillotes chasser l'air autour d'elle, un air chaud,

embaumé... Comme cette femme-là vous aimerait! Comme elle chante bien!

Mendès lui répondit :

— Oh! que madame Dubois a une belle poitrine!... quelle poitrine!... Tu n'as pas remarqué, au dessert, quand elle parlait, comme sa gorge montait et s'abaissait?... Pour aller à la table de jeu, elle a passé devant moi, si près de moi qu'une chaleur douce m'en est venue sur la joue... Être l'amant de cette femme-là, ô mon Dieu!...

Et Henry? Rentré dans sa chambre, il s'y déshabilla lentement, rêveur sans savoir pourquoi et avec un sourire dans l'âme. Sur la cheminée, il trouva une clef : c'était celle de madame Renaud, qu'elle tenait à ses doigts tantôt et qu'elle avait oubliée là, par hasard, — et il se rappela la nonchalance de sa posture et toute la grâce de son visage.

Prêt à se coucher, il s'arrêta au bord du lit : on eût dit que quelqu'un s'y était déjà étendu. C'était elle qui s'était appuyée dessus pour regarder le portrait de Louise : les draps étaient un peu tirés d'un côté, le couvre-pied était dérangé... Il entra dedans avec précaution, avec crainte, en tressaillant, obéissant machinalement au singulier instinct de ne pas défaire ce désordre.

Mille choses douces le bercèrent, à demi endormi, et, la nuit, il rêva qu'il se promenait avec elle sous une grande avenue de tilleuls, qu'ils se tenaient entrelacés et que sa poitrine se rompait.

Alvarès rêva de longues chevelures de femmes pâles qui lui effleuraient tout le corps.

Mendès aussi rêva... Il rêva qu'il se mourait sur les seins nus d'une Chinoise.

VIII

JULES A HENRY

Voilà quinze jours que je n'ai reçu de lettre de toi. Que deviens-tu? Que fais-tu, cher Henry? Pourquoi ce long retard? Il fut un temps où, quand nous avions été tout un jour sans nous voir, c'était un jour triste. Comme ton oubli m'en fait passer de

pareils! Penses-tu à moi toujours? Quand tu es parti, quand j'ai vu la diligence t'emmener, je suis rentré chez moi vide et désolé comme si la moitié de mon cœur s'était en allée. J'ai pleuré longtemps, et d'autant plus amèrement que ça a été la première grande douleur de ma vie. Tu es à Paris, toi, tu mènes une autre vie : tu vas peut-être faire de nouveaux amis; tu vas aller dans le monde, tu trouveras une femme qui t'aimera sans doute, tu en deviendras amoureux à ton tour, tu seras heureux et tu m'oublieras.

Pour moi, c'est toujours la même chose : je vais à mon bureau à neuf heures, j'en sors à quatre, et je me promène jusqu'à l'heure du dîner. Le lendemain ressemble à la veille : c'est d'une monotonie irritante. Le soir seulement, j'écris un peu ou je lis quelques-uns de mes chers livres, — de ceux que nous lisions ensemble, que nous déclamions avec enthousiasme, que nous adorions dans l'âme. C'est encore penser à toi. — Oh! comme je m'ennuie! Je m'ennuie à mourir! Quelle vie je mène! J'en rirais de pitié si je n'étais aussi triste! O mes rêves!... Qu'en dis-tu? me voilà regrettant mes rêves et je n'ai pas vingt ans : que sera-ce quand j'en aurai trente, quand j'aurai les cheveux blancs?

J'éprouve une grande douceur à songer au temps que nous avons vécu ensemble et à me rappeler la saveur des jours écoulés. Es-tu comme moi? Là-bas, dans ta chambre, évoques-tu aussi dans ton cœur toutes les joies de notre enfance, toutes nos espérances envolées, toutes nos paroles perdues? Comme elles étaient tendres et belles, nos interminables causeries des après-midi de dimanche, quand nos esprits, partant de concert, comme deux oiseaux qui rasent la cime des blés et des grands chênes, couraient sur le monde entier et s'envolaient jusqu'aux limites de l'infini! Non, il me semble que l'univers n'a jamais été pour d'autres aussi vaste et aussi sonore que pour nous deux. Nous causions de tout, nous aimions tout. Comme nous parlions d'amour! Comme nous chérissions la gloire! De quelles belles choses nous bercions-nous l'esprit, mon Dieu! Te rappelles-tu notre admiration pour l'océan et pour les nuits d'orage? Te rappelles-tu notre passion pour l'Inde et pour la marche des chameaux au désert, pour le rugissement des lions? Te rappelles-tu tout le temps que nous avons passé à songer à la figure de Cléopâtre et au bruit antique d'un char roulant le soir sur une voie romaine?... Et puis nous rêvions à nos maîtresses à venir. Toi, tu voulais une pâle Italienne en robe de velours noir, avec un cordon d'or sur sa chevelure d'ébène, la lèvre superbe, l'allure royale, une taille vigoureuse et svelte, — une femme jalouse et pleine de voluptés. — Moi, j'aimais les profils chrétiens des statuettes gothiques, des yeux

candidement baissés, des cheveux d'or fin comme les fils de la Vierge; je rêvais l'être charmant, vaporeux, lumineux, la fée écossaise aux pieds de neige qui chante derrière les mélèzes au bord des cascades, rien qu'une âme, mais une âme visible qu'on peut embrasser sur les lèvres, un esprit qui a des formes, une mélodie devenue femme...

Je n'ai pas la force de me moquer de ma dernière phrase. Pourquoi l'homme de vingt ans se raillerait-il de celui de quinze, comme plus tard celui-la sera nié à son tour et bafoué par l'homme de quarante? A chaque âge de la vie, pourquoi maudire son passé? Pourquoi le méconnaître et l'outrager? A quoi bon rougir de nos anciennes amours? N'étaient-elles pas belles quand nous étions jeunes? Je respecte encore les joujoux cassés, que j'avais quand j'étais enfant, et les rêves plus dangereux où j'ai depuis animé mon cœur. Heureux les gens qui peuvent tous les jours se donner un grand festin, et assez riches encore, le matin, pour ne rien regretter de leur ivresse!

Mais je regrette tout, moi. Je regrette le temps où j'apprenais à lire et où je pleurais toute la journée. Au collège, j'étais toujours puni, maltraité, gourmandé : je regrette mes jours de retenue, mes jours de rage. Je regrette même les jours qui m'ont semblé les plus tristes : ils avaient un charme singulier que les plus heureux de maintenant ne me redonneront jamais. Mais c'est surtout toi que je regrette, Henry; c'est le charme de vivre ensemble, c'est ce noble parfum de jeunesse et de dévouement qui nous faisait l'un à l'autre beaux et forts comme des anges. Souvent mes pieds prennent encore la route de ta maison. Souvent je t'attends à l'heure où tu avais coutume de venir. Henry, mon pauvre Henry, écris-moi longuement, souvent! Reviens : ta place est vide à cette cheminée où nous nous asseyions côte à côte; je suis seul, je ne vois personne, je ne veux de personne, je t'attends, je m'ennuie... Et puis voilà l'hiver : tu sais comme le mauvais temps me rend triste, et quelle mélancolie j'éprouve à voir la pluie tomber sur les toits.

L'autre jour, — c'était, je crois, samedi dernier, — il faisait encore un rayon de soleil, — j'ai été me promener hors la ville, du côté des remparts, sur ce terre-plein couvert de gazon d'où l'on voit toute la vallée et la petite rivière de notre pays qui serpente entre les saules. Elle était gelée, le soleil donnait dessus : c'était comme un grand serpent d'argent arrêté sur l'herbe. L'hiver, nous allions là aussi, et que de fois cette comparaison ne nous est-elle pas venue à l'esprit!... En m'en retournant, j'ai passé par la rue aux Orties, qui donne sur la cour du collège; je me suis avancé par-dessus le mur et j'ai regardé dans la cour. J'ai vu les marron-

niers sous lesquels nous jouions et ce grand peuplier qui frissonnait aux vitres de notre étude et qui, le matin, en été, quand nous arrivions encore tout endormis, était couvert d'oiseaux gazouillants qu'il balançait sur sa tête. J'y suis resté longtemps. Je me suis revu là, le premier jour, entrant, inconnu au milieu de vous, et toi qui es venu le premier et qui m'as parlé... Et puis tout le reste s'est déroulé lentement dans mon souvenir, — les cris quand on entre en récréation et le bruit de nos balles contre le grillage des fenêtres, et l'air chaud, humide et étouffé des classes, etc., etc.

Il y avait une fenêtre sur laquelle le soleil couchant jetait tout son feu : on eût dit de l'or enflammé. J'ai été longtemps à me rappeler quelle fenêtre c'était. C'était celle de la prison : je l'ai reconnue ensuite à la couleur de la pierre blanchie par les rayures de nos noms que nous y écrivions avec nos couteaux... Enfin je m'en suis retourné, pensant à nous deux, pensant à toi, me demandant où tu étais à cette heure-là, ce que tu faisais alors à Paris : « Il est peut-être au spectacle, — me disais-je; — il est dans les rues, il va, il rentre, ou il sort... Où est-il? »

Du courage!... Dans quatre mois, à Pâques, tu viendras. Et puis, l'année prochaine, il n'est pas encore dit que je ne t'irai pas rejoindre. Ainsi, toute espérance n'est pas encore perdue. Je me réconforte ainsi moi-même pour ne pas trop me désespérer. Si tu étais là, au moins, tu me soutiendrais. J'ai mille angoisses sans cause, mille tristesses sans motif. J'en ai laissé là mon drame, dont je t'avais parlé la dernière fois : le Chevalier de Calatrava. *Quand je veux écrire, je ne trouve pas un mot ou bien je ne pense plus à mon sujet. Je vais pourtant le reprendre. Il sera fini avant un mois. Je te le lirai à Pâques, quand tu viendras ici.*

Adieu, cher Henry, je t'embrasse.

Ton ami,

JULES.

P.-S. — Envoie-moi par la poste le Schiller *que je t'ai demandé : j'en ai besoin pour mon travail. C'est bientôt le jour de l'an : te rappelles-tu de notre joie au jour de l'an et des cadeaux que nous avions, de nos beaux livres recouverts de papier de soie?... Mais pour moi, maintenant, chaque année qui revient ne s'ouvre pas par une fête! Adieu. Mille tendresses.*

Les souvenirs communs que la lettre de Jules rappelait n'eurent pas de mal à émouvoir son ami : ils lui arrivèrent, en effet, par un jour d'ennui, un sot jour de décembre, âpre et terne, alors qu'on ne peut pas sortir parce que le temps est

trop vilain, ni rester à lire chez soi parce qu'il ne fait pas assez clair.

Il relut la lettre deux fois et en savoura toute la tendresse amère. Lui aussi, il pensa à cette moitié de lui-même laissée là-bas avec tant d'autres chères affections. Il pensa à sa mère, à sa sœur, au foyer paternel plein de douceurs et de caresses, aux murs de la maison, si chauds, si bons pour vous, muets amis qui vous abritent, vous voient grandir. Il se plaignit lui-même, il s'attendrit sur son isolement, et une larme vint lui rougir la paupière.

En ce moment-là, la sonnette de la grande porte sonna. Quelqu'un monta l'escalier en courant, la clef de sa chambre tourna rapidement dans la serrure, il entendit marcher derrière lui...

— Pardonnez-moi si j'entre chez vous, — dit madame Renaud en s'avançant. — mais je reviens de la promenade, il n'y a pas de feu d'allumé chez moi, je suis morte... Quel temps affreux!

Elle releva son voile, tira un peu sa robe par le bas et avança le pied sur un chenet pour se chauffer. Le grand air lui avait donné des couleurs, ses joues étaient roses, toutes fraîches et un peu bleues; ses yeux étaient humides et plus doux encore qu'à l'ordinaire. Elle ôta ses mains de dedans son manchon. Elle était gantée très juste, surtout au poignet. Rien n'est joli comme un étroit gant blanc qui sort d'un gros manchon doublé de rose, tenant un mouchoir brodé bien chiffonné, bien chaud et sentant bon. Rien n'est joli comme cela, lecteur, si ce n'est la main elle-même quand elle est belle.

Et Henry oublia de suite le drame du *Chevalier de Calatrava* ainsi que son auteur, ainsi que le collège, ainsi que ses parents et que son toit natal dont le souvenir lui avait tout à l'heure fait verser des larmes...

IX

Le lendemain, il alla voir Morel.

C'était un singulier homme que ce Morel, — un de ceux que les bourgeois qualifient d'« original », que les gens d'affaires

regardent comme artistes, et que les artistes trouvent vulgaires, — avec assez de raffinements dans la raison et fort peu dans le sentiment. sans luxe et sans vanité, plein de droiture et d'entendement, — une moitié d'avocat jointe à une moitié de banquier, sauf les lâches réticences du premier et la cupidité du second, mais participant bien de ces deux natures par l'aplomb et par la verve, par l'esprit d'ordre et par l'entraînement presque poétique qu'il donnait aux intérêts de bas étage et au travail subalterne qui usait sa belle intelligence.

Il était de ces gens doués de toutes les qualités qui devraient faire arriver à la fortune, s'il s'y joignait quelque vice, mais que le calme de leur esprit ou les circonstances contraires écartent également à jamais du pouvoir, où ils auraient fait, sinon de grandes choses, du moins de bonnes choses. — Hommes nés pour l'action, mais pour une action de chaque jour, simple, laborieuse, que le travail n'impatiente jamais et qui l'exécutent avec l'acharnement d'un ouvrier à la tâche, avec le génie d'un premier commis, — excellents secrétaires, mauvais ministre, rédigeant bien des notes, incapables d'écrire une ligne, machines intelligentes et rien au delà.

Pauvre, il s'était fait un métier; élevé pour le trafic, il s'était tout appris. Les agents de change, les avoués, les notaires, les faiseurs et manieurs d'argent de toute espèce au milieu desquels il vivait n'avaient pu effacer son honneur primitif ni salir cette bonne nature que plus d'imagination ou un cœur plus chaud eût rendue peut-être héroïque et propre aux grandes choses. Spectateur de beaucoup d'infamies, il n'avait pris part à aucune, mais il gardait pour les coupables une haine injurieuse que ne comprennent pas les gens d'esprit. Vivant journellement avec des millionnaires, il ne souhaitait que vingt mille livres de rentes, mais ils les traitait tous d'imbéciles et de parvenus, et le leur disait quelquefois à la face, ce qui lui donnait un vernis d'indépendance et en faisait presque un gentilhomme, — quoiqu'il fût né au village et sentît toujours quelque peu son procureur. — Il n'avait jamais eu le temps ni d'aimer ni de jouer, de sorte qu'il se moquait de l'amour et blâmait les joueurs : une moquerie un peu lourde, moquerie de l'honnête homme qui n'a pas traversé les passions et qui ne comprend pas la tempête parce qu'il n'a jamais vu

la mer. Dans sa jeunesse même il n'avait rien rêvé : — il y a des gens ainsi faits. — Excellent garçon, du reste, bon vivant, sybarite autant qu'il le pouvait, sensuel comme il convient à l'homme moderne, aimant l'orgie jusqu'au moment où l'on casse les glaces. C'eût été l'homme d'Horace s'il eût eu plus de goût. — et il n'avait pourtant pas mauvais goût. — Il admirait frénétiquement Béranger et savait Paul-Louis par cœur.

Henry le trouva encore au lit et fumant sa pipe matinale, accoudé sur son oreiller, lisant un roman, la fenêtre ouverte.

Dès qu'il le vit entrer, il commença par lui adresser sur la rareté de ses visites cent injures amicales. Après quoi, il lui demanda des nouvelles de toute la famille, du « pays » et de ses habitants.

— Eh bien, jeune homme, — dit-il, — qu'est-ce que nous faisons ici? Travaillons-nous? nous amusons-nous? Piochons-nous? bambochons-nous? Où en est l'amour? Contez-moi vos conquêtes. Avez-vous une maîtresse?... Parlez, que diable! vous êtes triste, mon brave.

Henry, ne sachant trop que dire, répondit par des choses assez insignifiantes.

— Ah! vous vous ennuyez, mon pauvre Henry! ... dame! je crois bien, mais vous vous y ferez... Il faut venir souvent dîner avec moi : nous causerons ensemble, nous rirons un peu. La vie est courte : de bons moments passés avec des amis sont une bonne chose.

Henry le remercia et commença à l'aimer. Il se rappelait que, chez son père, lorsqu'il était enfant, — il y avait dix ans de cela, — et que venait Morel, celui-ci lui plaisait assez par sa gaîté et ses airs faciles, quoiqu'une certaine raillerie inintelligente l'empêchât d'avoir pour lui cette passion profonde et toute particulière que les enfants conçoivent de suite pour l'homme qui devient dès lors leur type et leur idole.

— Quelle dégoûtante littérature! — fit Morel, en lançant sur sa table le livre qu'il tenait à la main.

Et il sortit une jambe du lit et passa une botte.

Henry regarda le titre du roman : c'était un de ceux qu'il aimait le plus. Il ne répondit rien, mais il rougit jusqu'aux oreilles.

— Est-ce que vous lisez ça? — demanda Morel.

Henry avoua que oui.

— Eh bien, pour moi, je suis votre serviteur... Je trouve ça trop stupide, — répondit Morel.

« Imbécile! » — dit Henry en lui-même.

Morel passa la seconde botte et continua à parler tout en s'habillant. A parler de quoi? — Est-ce que cela se demande? Jetez un chat par la fenêtre : il tombera sur ses pattes. Renfermez deux hommes dans une chambre : ils causeront de « femmes », — pour ne pas dire plus. — C'est à qui mentira le mieux et étalera complaisamment les théories les plus libidineuses. Il n'y a que les cagots et les grands voluptueux qui se taisent. J'ai aussi connu des hommes vierges qui brillaient par leur cynisme, des enfants à peine développés dont la parole eût fait rougir un vieux juge. Morel était de ce nombre; sur ce sujet-là, il devenait pittoresque et fécond. Tout ce qui s'est écrit là-dessus de technique, — littérature oubliée qui a amusé nos grands-pères, — il l'avait lu. Tout ce qui court à Paris de délicieusement obscène et d'agréablement infâme, il le savait avant tout le monde. Tout ce qui s'y fait de salement beau, il l'avait fait. Tout ce qui s'y vend chaque jour, il l'achetait. La prostituée était sa maîtresse, la chanson grivoise était sa romance. Mais cet homme-là n'eût pas su faire sa cour à la femme d'un épicier ni se faire aimer d'une petite fille de douze ans. Il n'avait jamais aimé, aucune femme ne l'avait aimé : il s'en moquait, n'en sentant pas le besoin; il s'en trouvait heureux, ayant avec terreur observé chez d'autres les épouvantables effets de cette folie d'amour.

Jamais, non plus, la main d'Henry n'avait tremblé dans celle d'une femme, à cette pression étrange de ces doigts souples et doux qui ne vous serrent pas comme ceux des hommes; jamais, non plus, des regards humides n'avaient brillé dans les siens. Il n'y avait dans son cœur aucune relique sacrée, aucun souvenir d'un être adoré, — blessure fermée qui vous démange encore et que l'on sent toujours vaguement, même dans l'engourdissement des jours calmes —. Il avait bien fait des vers adressés à son amante, mais il n'avait pas d'amante : les deux ou trois femmes qu'il s'était excité à aimer s'étaient vite enfuies de sa pensée; à peine si elles avaient passé dans sa vie en le

frôlant seulement du bout de leurs ailes. A lui aussi, sa virginité s'était perdue au lupanar, autel maudit où vient mourir l'innocence du jeune homme, comme le lit de noces voit tomber celle de la jeune fille, — fatalité commune à laquelle tous les deux sont condamnés : — le premier y court en ivresse, la seconde s'y laisse pousser en pleurant. On dirait que l'amour qui doit suivre veut pour ses luttes ardentes des cœurs tout neufs et des corps aguerris.

Mais Henry espérait, il attendait, il rêvait, il souhaitait; il croyait encore à la volupté qui s'écoule du regard des femmes et à toute la réalité du bonheur de la vie : — époque d'illusions où l'amour bourgeonne dans l'âme.....

Voilà les deux hommes qui parlaient ensemble de jouir et d'aimer.

Morel communiquait à Henry ses opinions personnelles et ses goûts intimes. Henry riait, l'approuvait; il disait que c'était également sa manière de voir et sa façon d'agir : tous deux se raillèrent donc du sentiment et vantèrent la belle viande. sans avouer que l'un leur était inconnu et que l'autre leur devenait à charge.

Morel, ne doutant pas qu'une maîtresse ne fût une denrée commune, demanda à l'écolier s'il en avait une quelconque.

— Ça vous arrivera, — continua-t-il, — un jour ou l'autre, à l'heure que vous y penserez le moins. Ne vous laissez pas mener par elle toutefois : si vous l'aimez trop, vous êtes un homme perdu; il n'y a rien qui rende les hommes stupides comme cela; ce serait fâcheux pour vous. Avertissez-moi à temps pour vous tirer du bourbier. Faites l'amour à droite, à gauche, courez la catin, aimez la femme mariée ou la grisette, tout est bien, tout est bon; mais pas de sentiment surtout, pas de bêtises, morbleu! pas de phrases : j'ai connu d'excellents garçons qui se sont perdus avec cette manie-là.

Henry l'écoutait avec étonnement.

— On dirait que vous y avez été pris vous-même! — dit-il en riant.

— Moi? — fit Morel; — ma foi, non, je vous jure. Mais j'enrage de voir, chaque jour, des gens d'esprit abrutis sous un cotillon : vous ne les voyez plus, ils ne sortent plus, ils restent chez eux, dans leur lit, dans leur nid, avec leur maîtresse, avec

leur femelle. Autrefois vous les connaissiez libres, joyeux, bons gaillards, et maintenant... Autrefois ils travaillaient; maintenant ils dorment, ou ils promènent madame. Leur argent? ils le gardent pour leur ménage de portier; leurs amis, ils les abandonnent, pour leur fillette. Et puis, je ne sais comment cela se fait, mais leur esprit se rétrécit, ils deviennent mesquins, crétins, ouvriers endimanchés... Fort heureux quand le mariage ne s'ensuit pas... Ah! grand Dieu! je vous en prie, n'allez pas faire comme eux.

Henry ne comprenait pas bien tout cela; mais, comme les femmes auxquelles Morel faisait allusion n'étaient pas de celles qu'il souhaitait :

— Ne craignez rien, — lui répondit-il, — cette vie-là me sourit peu. Je ne pourrais, d'ailleurs, jamais aimer qu'une femme riche... une femme du monde.

— Ah! vous en êtes encore là, — dit Morel, — c'est un tort : ça ne vaut pas mieux qu'autre chose... De mon temps, dans votre quartier, nous fréquentions la grisette... Cette pauvre grisette!... il y en avait qui étaient bonnes filles... J'en ai connu une...

— Qu'est-ce que vous dites de la Rosalinde? — demanda tout de suite Henry.

C'était la cantatrice à la mode, la beauté de Paris, la maîtresse du Prince, — une femme magnifique qui eût dévoré le revenu d'un empire. — Henry n'y pensait qu'avec des frémissements dans les vertèbres.

— Elle couche avec son cocher, — dit Morel. — Est-ce que vous aimeriez les femmes de théâtre? — ajouta-t-il.

Henry répondit qu'il les aimait toutes et que leur voix lui faisait bondir le cœur, que le bruit de leurs pieds sur les planches de la scène retentissait en lui et irritait toute sa sensibilité. — Mais il ne parla plus de la Rosalinde.

— Sait-on jamais le vrai, avec ces créatures-là? — reprit Morel. — Quand elles se sont ôté tout leur plâtre et tout leur coton, elles restent souvent plus délabrées qu'un vieil hôtel garni dont on a enlevé tous les meubles... Tenez, il y a une femme que vous connaissez, qui n'est plus jeune, je l'avoue, mais que j'aimerais encore mieux que tout cela.

— Qui? — demanda Henry.

— Vous logez chez elle, — répondit Morel.

— Madame Renaud? — fit Henry, étonné.

— Oui... Qu'est-ce que vous en trouvez? N'est-ce pas qu'elle a d'admirables yeux? Avez-vous remarqué ses mains? Pour vous qui avez des goûts aristocratiques, elles doivent vous convenir... Je crois, vive Dieu! — ajouta-t-il, — à voir votre figure, qu'elle vous plaît assez.

Et, tout en se regardant dans son miroir devant lequel il ajustait sa cravate, il lui lança de côté un regard questionneur, railleur, encourageant.

— Oui, elle est très bien, — répondit Henry le plus froidement qu'il put.

Il y eut une pause.

— Il ne faudrait pas vous en cacher! — reprit Morel. — En quels termes êtes-vous avec elle?

Henry fut désarmé. La vanité bouillonnait; il sourit comme un fat, d'un sourire factice et exagéré :

— En d'assez bons... en d'assez bons...

— Le père Renaud est un bon homme, un bon jobard, un vrai mari. Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là... Ah! ah! jeune homme, — ajouta-t-il en riant, — vous plaisez déjà aux jolies femmes!

Henry sourit, et, cette fois, de bon cœur :

— Mais je n'en sais rien!

— Bah! ne faites donc pas le modeste... Voyons!...

— En seriez-vous désolé?

— Quelle demande!

— Eh bien, alors, courage! volez à Cythère, bel amour, et décochez... décochez!

Morel prit son chapeau et reconduisit Henry jusqu'à l'entrée de la rue Mazarine, en continuant de lui parler de madame Renaud et de son époux, qui aussi jadis avait été son maître : il lui donna des détails, lui conta des histoires, il l'exhorta à être ferme et hardi.

Henry, en se séparant de lui, lui serra la main avec effusion. Je ne peux pas dire ce qu'il éprouvait pour lui, mais il l'adorait, il le vénérait, — et pourtant son esprit ne se plaisait pas avec le sien, ni son cœur avec son cœur.

Chemin faisant, il pensa à madame Renaud : il la vit devant

lui, marchant, détournant la tête, lui souriant; il rumina longuement les derniers mots qu'il avait dits sur elle et se demanda, dans sa conscience, s'il l'aimait réellement.

L'aimait-il en effet? Je n'en sais rien.

X

Depuis quelque temps, son cœur n'était pas calme. État maladif et voluptueux où la poitrine se gonfle et où l'appétit diminue.

Une force toute nouvelle lui coulait dans les membres avec le sang. Jamais, en marchant, il n'avait si haut levé la tête ni tendu le jarret d'une façon plus souple et plus vigoureuse. Autrefois, la nuit, il dormait mieux, et, le matin, jusque bien avant dans la journée, il n'avait pas comme maintenant cette lassitude mêlée d'un doux vertige que l'on éprouve pour avoir trop longtemps respiré des fleurs. Il ne se rappelait pas ses songes et il passait toute la journée à tâcher de se les rappeler : il eût tout donné pour les retrouver, car vaguement il se ressouvenait qu'ils étaient beaux. Quand il faisait du vent dans la rue, il ôtait son chapeau et laissait la brise courir dans sa chevelure : des mains invisibles et fluides lui passaient sur la tête et lui donnaient des tressaillements.

Le soir, dans sa chambre, il ouvrait la fenêtre. Madame Renaud aussi ouvrait quelquefois la sienne. Il restait longtemps accoudé à regarder la figure de la lune et les nuages rouler : il eût voulu loger dans les étoiles. Et puis quelque chose se crispait en lui et il soupirait. — Ah! quel soupir! Un soupir immense, avec lequel il eût voulu partir tout entier.

Il ne travaillait plus. Tout l'ennuyait, et cependant un bonheur naissant ouvrait ses ailes dans son âme et chantait comme les oiseaux à l'aurore.

« Qu'ai-je donc? qu'ai-je donc? — se disait-il à lui-même. — Est-ce là ce qu'on appelle l'amour? est-ce que je l'aime? Je ne sais pas ce qu'il y a, mais elle embaume l'air; toute sa maison est pleine de son parfum; partout où je vais, elle me suit; il me semble que je suis pris dans son vêtement et que je remue à tous les plis de son tablier. Malgré moi, ses bandeaux noirs qui reluisent attirent mes yeux comme un miroir... »

Et il s'arrêtait, prêtant l'oreille, épiant le bruit qu'elle faisait en marchant dans sa chambre. Elle fermait la fenêtre, les rideaux glissaient sur la tringle, — et puis il se penchait en avant pour voir s'il y avait encore de la lumière sur les vitres : « Non! sa lampe est éteinte : elle est couchée, elle dort... Comment dort-elle? Elle est sur le dos, sans doute, la bouche mi-ouverte, le corps à demi sorti du lit, le bras droit sous la tête. Elle a une chemise blanche, une chemise fine, bordée de dentelles, comme celle qu'elle porte sous sa robe de chambre : elle est toute chaude de la chaleur de ses membres, elle est ouverte peut-être... On voit son épaule appuyée sur l'oreiller qui cède doucement et lui entoure la tête... »

Et il se mit à l'aimer, à aimer sa main, ses gants, ses yeux. — même quand ils regardaient un autre, — sa voix quand elle lui disait bonjour, les robes qu'elle portait, mais surtout celle qu'elle avait le matin, — une façon de sarrau rose à larges manches et sans ceinture; — à aimer la chaise où elle s'asseyait, tous les meubles de sa chambre, la maison tout entière, la rue où était cette maison.

Il attendait avec anxiété l'heure des repas, où elle était à table en face de lui. Le soir, il désirait être au lendemain, et ainsi de suite. Les jours s'écoulaient, et les semaines : il y avait tant de douceur à exister près d'elle! Dans le jour, elle allait et venait, il l'entendait vivre; la nuit, sous le plancher où elle marchait, il la sentait dormir.

Elle avait coutume, tous les matins, même en hiver, de descendre dans le jardin et de s'y promener. Henry allait quelquefois avec elle : il lui donnait le bras, ils marchaient ensemble côte à côte; ses pieds écrasaient les grains de sorbier tombés dans les allées; l'air frais, qui faisait frissonner les pattes de son bonnet de nuit, agitait son large vêtement. D'autres fois, la prenant par derrière, le vent lui poussait sa jupe et accusait ainsi tous les contours de sa taille. Ou bien on se baissait pour cueillir une violette cachée sous l'herbe. Quand il y avait du soleil, on s'asseyait sous la tonnelle et l'on causait.

D'abord leurs entretiens avaient été longs, très abondants d'idées et de sentiments. Peu à peu ils devinrent entrecoupés, presque silencieux. A l'époque dont je parle, ils en savaient plus guère que se dire.

Henry prêtait des livres à madame Émilie : des poésies, quelques romans. Elle les lisait en cachette, le soir, dans son lit, et elle les lui rendait avec mille marques d'ongle aux endroits délicats. Ils en dissertaient, seuls, le lendemain, au jardin, ou, le soir, dans le salon, quand tout le monde jouait aux cartes ou écoutait M. Renaud faire des contes.

Ils désiraient tous deux être à l'été. « Ah! s'il faisait beau, — disaient-ils, — nous monterions à cheval et nous galoperions longtemps dans les bois et sur le tapis vert des prairies... » Ils auraient voulu s'en aller au fond des forêts écouter l'eau couler sur la mousse et le rossignol chanter dans la nuit.

Dans leurs discours sur les choses de ce monde, madame Renaud parlait beaucoup des tendres sentiments et des affections du cœur; Henry, de la beauté et de la bravoure. Depuis quelque temps, en effet, il se sentait brave et fort : un duel ne lui eût pas déplu, surtout s'il en fût sorti avec une blessure et que madame Renaud l'eût admiré. — C'était, vous dis-je, un oubli complet du monde et une extase sans fin sur le soleil, sur la nuit, sur la mer, sur la lune, sur les nuages, sur les ruines, sur la poésie, sur l'amitié.

Mais les plus doux moments étaient ceux où, ayant épuisé toute parole humaine et se taisant, ils se regardaient avec des yeux avides; puis ils baissaient la tête et, absorbés, songeaient à tout ce qui ne se dit pas. Quand ils se réveillaient de leur rêverie, Henry rougissait, madame Renaud souriait de son plus délicieux sourire, clignant des yeux, la tête en arrière et de côté, le cou gonflé comme une colombe qui roucoule.

Pas un dimanche ne se passait sans qu'elle ne vînt le voir dans sa chambre, l'après-midi, au crépuscule, à l'heure la plus mélancolique de la journée. Elle lui parlait de sa famille qu'elle eût voulu connaître, de sa mère, de sa sœur surtout qui lui ressemblait : — elle les chérissait tous. — Lui aussi s'inquiétait de sa vie passée, de son enfance et de ses caprices de petite fille, de ses amies du couvent, s'efforçant par l'imagination de ressaisir tous les jours qu'elle avait vécus loin de lui, et de les mêler à ses propres souvenirs... Autrefois elle allait au spectacle, elle faisait des visites avec M. Renaud ou elle sortait pour quelque emplette. Maintenant, à peine si elle voit

son amie Aglaé; toute distraction lui fait horreur; mettre le pied hors de chez elle lui est antipathique. M. Renaud en vain l'engage-t-il souvent à « prendre l'air » et à « faire un tour » : elle ne bouge, — et il sort, à la fin, tout seul, maugréant sur cet entêtement sans cause et sur les caprices inattendus de ce sexe volage.

Son humeur, en effet, est bien changée. Jadis elle était assez triste, ennuyée, nonchalante, un peu boudeuse; elle grondait monsieur son mari, elle s'emportait quelquefois, elle le tracassait sur ses pantalons sans « dessous de pieds » et sur son goût pour les fromages de Roquefort. Mais maintenant elle est gaie, elle est vive, son œil brille, elle ne soupire plus, elle court dans l'escalier, elle chante en cousant à sa fenêtre : on entend ses roulades et ses éclats de voix retentir dans la maison. On la dirait rajeunie, elle a quinze ans. Son mari l'adore : elle est si bonne, si douce! Elle lui laisse tout faire, il est le maître; il peut commander le dîner, ne rien ordonner, s'il lui plaît : à peine si elle s'en apercevra. A table, il dit tout ce qu'il veut et il n'est pas contredit. Il choisit lui-même ses gilets. Il va dîner seul en ville. Il oserait même découcher. Jamais il n'a été si heureux en ménage.

Mais, en revanche, Henry ne rit plus avec M. Renaud. Il ne cause plus avec Alvarès et Mendès, qui ne lui font plus la confidence de leurs amours. Il n'écrit ni à ses parents ni à Jules. Morel l'ennuie, et cependant il va souvent le voir, attiré par le besoin de lui dire un peu ce qui se passe dans son cœur. — Morel se moquait de lui; il l'égayait parfois, mais il l'irritait presque toujours.

De tout le monde qui vivait dans la maison de M. Renaud, personne ne s'apercevait de ce qu'Henry et madame Émilie éprouvaient l'un pour l'autre. A peine, je crois, s'ils se l'avouaient à eux-mêmes. Heureux tous deux, ils vivaient dans la plénitude de leur sentiment, jouissant de s'aimer, espérant bien qu'ils s'aimeraient plus encore, — s'avançant dans cette béatitude comme en un chemin facile inondé de clartés divines, parfumé de chaudes brises, — tranquilles et enivrés, presque endormis même.

Alvarès aussi aimait de plus en plus mademoiselle Aglaé. Il avait extrait des *keepsakes* beaucoup de pièces de vers sur

la chute des feuilles, sur un baiser, sur la rêverie, sur des cheveux, et il les copiait dans un bel album tout neuf.

Mendès avait rencontré deux fois madame Dubois : sa gorge lui bouleversait les nerfs, il apprenait à jouer de la flûte.

Le seul Shahutsnischbach n'était pas amoureux. Il travaillait toujours aux mathématiques ; les mathématiques dévoraient sa vie. — Il n'y comprenait rien. — Jamais M. Renaud n'avait eu de jeune homme plus studieux, — ni plus stupide. — Mendès lui-même le regardait comme un butor.

Tous ces gens-là aimaient. Ils vivaient sous le même toit, isolés quoique réunis. Cachant leur sentiment, poursuivant leur idée, leur manie, chacun avec un amour divers et des songes à lui... Il n'en est pas de même des moutons : quand vous les voyez brouter au versant des collines, ou cheminer tassés en troupeau et bêlant le long de la grande route, ils n'ont qu'une idée, dites-vous, c'est l'herbe qui est tendre ; qu'un amour, c'est le bélier qui se pousse sur eux ; qu'une crainte, c'est le chien qui leur mord les jarrets ; qu'un souci, c'est l'homme rouge au grand couteau qui coupe le cou de leur famille... Mais les hommes ? Qui dira ce qui se passe dans tous ces crânes couverts de chapeaux ? et où vont tous les pas de ce grand troupeau à l'œil sombre ?

Un soir, Henry était dans le cabinet de M. Renaud : — c'était, dans la semaine, le lieu de réunion après le dîner. — Il était assis à côté de lui. Madame Émilie, de l'autre côté de la table, brodait des manchettes. Mendès songeait à madame Dubois en tisonnant dans le feu. M. Renaud lisait les *Débats*. On ne disait rien. Henry, avec une plume, dessinait des bonhommes sur une feuille de papier.

— Montrez-moi donc de votre écriture ! — lui dit madame Renaud en se rapprochant de lui.

Il poussa également sa chaise vers elle : leurs deux cuisses s'effleuraient, leurs bras se touchaient, ils se sentaient l'un l'autre depuis l'épaule jusqu'au genou. Henry signa son nom ; madame Renaud prit la plume et lui signa le sien. C'était une écriture un peu ronde et tremblée. Toute la page se trouva bientôt remplie de paraphes et de toutes sortes de signatures ambitieuses. Henry écrivit deux vers de Byron en anglais ; madame Émilie, un vers de Dante, en italien. Elle laissait aller

la plume sur le papier et faisait des hachures comme pour ombrer un dessin. Une fois, elle traça en petits caractères : « *m'ama* », qu'elle effaça aussitôt. Henry écrivit, à son tour, le mot : « bonheur », et le biffa ensuite d'un gros trait d'encre.

M. Renaud sommeillait dans son fauteuil. Mendès lisait le feuilleton. Or madame Renaud plia la feuille en deux et écrivit sur le revers :

J'irai demain rue de Castiglione.

Henry lui prit encore une fois la plume des mains et écrivit :

Vous passerez par les Tuileries.

Elle sourit avec sa charmante manière, prit le papier et le jeta au feu. Henry le regarda brûler : il se roula sur lui-même en une gaze noire chiffonnée, frôla sans le réveiller le bout de la pantoufle de M. Renaud, deux ou trois fois monta et descendit dans la cheminée, soutenu par le vent, puis, quand sa dernière étincelle fut éteinte, il s'envola tout à fait.

C'était bien un rendez-vous : il se promit de n'y pas manquer. Oh! que le temps lui sembla long jusqu'au lendemain! La voir chez elle, dans sa maison, la voir comme tous les jours, ce n'était pas la voir comme il le voulait, comme il l'attendait, cette fois-là. Il guetta donc le moment où elle sortit, et, cinq minutes après, il s'élança dehors, sauta dans le premier cabriolet venu, donna vingt sols de pourboire au cocher, qui écarquilla les yeux, — et arriva enfin à la grille des Tuileries, le cœur plus gonflé d'orgueil que tous ceux qui jamais y entrèrent clairons en tête, et tambour battant.

Le temps était sombre. De gros nuages couraient vite sur la cime des arbres; leur écorce verte suintait comme les murs par un temps de dégel; la surface du grand bassin, toute jaune et couverte de feuilles mortes, se ridait sous le vent; les cygnes étaient rentrés dans leur cabane; les bonnes appelaient à elles leurs enfants; les bourgeois hâtaient le pas, craignant la pluie : la sentinelle avait passé sa capote. Henry s'assit sur un banc pour respirer : il étouffait comme dans le passage Véro, au mois d'août; la sueur coulait sur son front; sa gorge était brûlante; ses mains tremblaient... Elle ne venait pas, mais elle allait venir : il se leva, il marcha de long en large, en tous sens.

inquiet, le lorgnon braqué sur l'œil, tâchant de la reconnaître de loin, s'attendant à voir son châle blanc apparaître tout à coup dans une allée.

Comme elle tardait!

Le ciel se rembrunit, l'air s'adoucit, et les arbres cessèrent de faire leur grand bruit dans leurs rameaux dépouillés. La neige tomba. Elle s'épaississait, la nuit commençait. Les lumières du Château s'allumèrent : — il était déjà quatre heures; — elle ne venait pas. Il n'y avait presque personne dans le jardin. Les statues de marbre couvertes de neige se tenaient immobiles dans leur pose, et le jour tombant sur leurs formes animait leur pâle blancheur : elles semblaient vivre. Espérant que le temps passerait ainsi plus vite, il en regarda deux ou trois, le plus longtemps et avec le plus d'attention possible. Elle ne venait pas. « Elle me l'a pourtant bien promis, — se disait-il. — Est-ce qu'elle me tromperait déjà? Oh! mon Dieu, mon Dieu! » Et il se mordait les lèvres de dépit, et trépignait, prêt à crier comme un enfant qui s'exaspère. Il n'écoutait pas le bruit des voitures roulant dans la rue de Rivoli. Il ne regardait ni le jardin, ni le palais illuminé dans toute sa façade. Il ne pensait ni au roi qui l'habite, ni aux ministres qui y viennent, ni à tous les monarques qui y ont dormi, ni à tout l'or qui y a cuvé. Il ne pensait à personne, mais à lui, mais à elle, mais à eux deux, et à rien autre chose dans le monde.

« Elle ne viendra pas, — se dit-il; — voilà déjà un siècle que j'entends sonner les heures, les quarts, les demies... Attendons-la encore dix minutes... » Et, les dix minutes écoulées : « Encore un quart d'heure, car elle ne peut manquer... » Puis la colère le prit et il s'enfuit en courant, et jurant dans son âme par tout ce qu'il savait de blasphèmes et de malédictions.

Il trouva madame Renaud rentrée depuis longtemps et ayant repris déjà son costume de chambre : — il avait beaucoup plu, tout l'après-midi, et elle était rentrée en voiture.

On se mit à table. Il avait le cœur serré comme dans un étau; chaque bouchée l'étranglait. A peine eut-on levé le siège qu'il remonta s'enfermer dans sa chambre, se jeta à plat ventre sur son lit et y pleura tout à son aise.

XI

Un jour qu'il réfléchissait amèrement sur le malheur de sa destinée, la tête dans ses mains et les deux coudes sur sa table, madame Émilie entra.

Il releva sa figure triste et la regarda, d'un air étonné, avec des pleurs dans les yeux.

— Ah! c'est vous, — lui dit-il.

Elle répondit avec une douceur étrange :

— Je vous importune, dites?

Le rayon de la lune brillant au fond d'une mer d'azur n'a jamais été plus doux que son regard, et sa voix était suave comme le soupir du vent sur les jasmins.

— Je m'en irais, — ajouta-t-elle.

— Vous? — répondit-il, — vous?

Puis, comme elle ne disait rien :

— Vous savez bien que non.

Elle se rapprocha de lui. Il était assis; il détournait la tête et la regardait de bas en haut comme une madone. Elle, debout, baissait ses yeux vers lui, et le regardait avec son sourire.

— Vous savez bien que non, — répéta-t-il encore une fois, à de longs intervalles. — Vous savez bien que non.

Elle avait fait un pas. Son souffle descendait sur le front d'Henry. Il voyait sa poitrine respirer. Il entendait presque battre son cœur. Lentement (cela se fit sans qu'il y pensât et avec la facilité surnaturelle que nous éprouvons dans les rêves), il leva le bras, l'étendit, et le lui passa autour de la taille.

— Pourquoi? — demanda-t-elle.

— Pourquoi? (Et il l'entraînait doucement vers lui.) Parce que je vous aime.

Elle se laissait faire. La tête renversée, il la contemplait en tremblant, pâle et balbutiant comme dans la fièvre.

— Vous m'aimez... vous m'aimez, — dit-elle à voix basse, les yeux mourants et comme enivrée de ses propres paroles.

Et elle se pencha sur lui, passa lentement ses deux mains moelleuses dans ses cheveux et le baisa au front, sans bruit,

les lèvres collées, le serrant sur sa bouche. Henry, la tenant embrassée, la tête sur ses seins, humait le parfum de sa peau et sentait son cœur se fondre.

Se redressant tout à coup, elle s'écarta de lui :

— Grand Dieu!... Qu'ai-je fait?... qu'ai-je fait? — dit-elle d'une façon plaintive et désespérée.

Henry bondit et lui rendit son baiser.

— M'aimes-tu? — disait-elle. — M'aimes-tu bien, Henry? Dis-le moi... dis-le moi encore... jure-le moi...

— Et toi, — répondait-il? — m'aimes-tu aussi?... Oh! dis-moi que tu m'aimes...

Et, sans pouvoir parler, avec ses faibles mains elle lui pressait les siennes, les doigts entrelacés dans ses doigts.

— Non... laisse-moi... je t'en conjure... laisse-moi... ne me touche pas... ne m'approche pas... Je m'en vais... (Elle se dégagea de lui.) Je t'en supplie, ne me regarde plus! tes yeux me font souffrir... Oh! mon Dieu! On nous a vus peut-être!... Si quelqu'un entrait?... Tes rideaux n'étaient pas fermés!... Que vais-je devenir?... Adieu... adieu... Laisse moi partir... ne me retiens pas... Oui, je reviendrai ce soir, tantôt, bientôt... Adieu... adieu... Oui... oui... je t'aime, mon Henry...

Et, de la porte, elle lui envoyait mille baisers.

Resté tout stupide dans sa joie et savourant dans son âme le goût nouveau de ces caresses, Henry ne savait que devenir. Il avait peur de remuer, peur de lever la tête; il frissonnait, comme épouvanté.

Peu à peu le calme lui revint, et la conscience de son bonheur s'éveilla. Son image, par hasard, s'offrit à lui dans la glace, et il se trouva beau, plus beau qu'un homme. Il se leva, et il se sentit fort, — assez pour renverser le monde à lui seul. — Elle l'aimait : il s'aimait lui-même. Il était grand, il était magnifique, il dominait tout, il pouvait tout, il aurait volé avec les aigles, il se fût jeté à la gueule des canons. L'univers lui apparut alors dans une perspective lumineuse, tout plein de gloire et d'amour, et sa vie, à lui, entourée d'une auréole comme le visage d'un Dieu. Le bonheur planait sur lui-même et le recouvrait en entier : il sortait de tout, il filtrait des murs, il brillait comme le jour; Henry le respirait comme on respire l'air.

On l'appela pour dîner : il sortit à regret de sa chambre et, se séparant d'elle, la bénit comme le berceau du nouveau-né. A table, il ne mangea pas... Oui, manger? il n'y pensait guère : il la regardait d'un air calme, composant son visage et souriant dans ses entrailles.

M. Renaud lui parla : il ne lui répondit point.

Alvarès le pria de lui passer les légumes : il les laissa tomber sur la nappe. Il bouscula Mendès; il fut brutal et taciturne. C'est qu'il craignait que sa joie n'éclatât tout d'un coup, et qu'il lui prenait des envies de chanter et de pleurer.

A peine au dessert, il s'esquiva : — ne lui avait-elle pas dit qu'elle reviendrait le soir? — M. Renaud en fut tout étonné.

— Il n'attend plus même que nous ayons fini : il devient plus drôle de jour en jour... Sais-tu qu'est-ce qu'il a, ma femme?

— Ce jeune homme a peut-être des chagrins, — répondit madame Renaud avec le plus grand sang-froid du monde.

— Des chagrins! quels chagrins? Il n'y a pas longtemps qu'il a reçu des nouvelles de sa famille... Ah çà! composerait-il un mélodrame, qu'il a ce soir l'air si farouche?

Et il se mit à rire. Alvarès et Mendès rirent. Shahutsnischbach ne comprit pas.

Quand chacun se fut retiré chez soi et que les lumières de toutes les fenêtres de la maison se furent éteintes, Henry entendit dans l'escalier le froufrou d'un jupon et des pas légers qui montaient. La porte tourna légèrement.

— Ah! merci... Je croyais déjà que vous ne viendriez pas.

— Enfant que vous êtes!

— Vous m'avez déjà fait tant souffrir!

— Moi?

— L'autre jour, aux Tuileries...

— Vous y avez été?

— J'ai cru en mourir de chagrin... Je vous ai attendue trois heures... Je me damnais...

— Voyons, soyez sage! — lui dit-elle en souriant. — Asseyez-vous là, près de moi... Écoutez, Henry, m'aimez-vous?... Si vous me trompiez, ce serait odieux : dites-moi si vous m'aimez.

— Mais je vous l'ai dit cent fois!... Depuis deux mois, ne l'avez-vous pas deviné?... Si vous saviez toutes les nuits qui se

sont écoulées à rêver de vous, tous les jours que j'ai employés à songer à vous!... Le soir, quand vous ouvriez la fenêtre pour fermer vos volets, j'étais là, moi, à la mienne. Je vous voyais, puis je vous entendais marcher... La nuit, quand je m'éveillais, je me figurais vous voir endormie et que, peut-être aussi, comme vous alliez passer dans mon sommeil, je passais dans le vôtre.

— Vous ne vous trompiez pas, ami.

— Le premier jour que je vous ai vue, il me semble que c'était hier... Je vous vois encore : vous étiez là, dans le vestibule... C'était le matin... Nous entrâmes... Vous vous mîtes à nous saluer... Tenez! vous aviez cette robe-là... Vous étiez nu-tête... Vos yeux m'ont troublé... Ils me lançaient des rayons qui m'entraient au cœur.

— Oh! vous êtes bon! — dit-elle. — Vous me regardiez, en effet, d'une façon qui me ravissait, Henry. Il y avait quelque chose qui me disait que je vous aimerais, que nos deux âmes se comprendraient... Et je ne me suis pas trompée, n'est-ce pas? Je puis compter sur vous... Je suis seule, moi... personne ne m'aime... Vous, vous me soutiendrez, vous m'aimerez... vous serez mon ange...

Henry tomba la tête sur ses genoux, et, y pleurant de joie :

— O mon Dieu, je ne peux pas dire ce que j'éprouve... mais regarde-moi... aime-moi.

Il prenait ses mains et les couvrait de baisers.

Plus calme que lui et triomphant de sa faiblesse :

— Modère-toi, ami... Oui, nous serons heureux... nous nous aimerons... Oh! ne pleure pas : tu rougis tes beaux yeux.

Et elle le caressait comme un enfant qu'on console.

Après un long silence :

— Il y a longtemps aussi, moi, que je t'aime... D'abord j'éprouvais du plaisir à regarder ta figure... Quand tu n'étais pas là, j'y repensais... Peu à peu, toute autre idée me devint insupportable; la moindre chose me faisait songer à toi, je te retrouvais partout... Te souviens-tu de ce soir où nous avons causé si longtemps ensemble, dans le salon? Je regardais les mots qui sortaient de ta bouche, je te considérais avec étonnement : tu étais beau et tout harmonieux comme un chant!

— Si je m'en souviens! si je m'en souviens!...

Elle continua :

— Mais tu ne t'apercevais de rien, toi... Je voyais bien que tu m'aimais, mais tu ne devinais pas que je t'aimais... Mon mari...

— Ah! votre mari! Pouvez-vous appeler de ce nom cet homme vulgaire qui...

— Tais-toi, — dit-elle d'un air grave; — tu le connais mal : il est bon, généreux, il m'aime.

— Vous aimer? lui!

— N'en parlez pas... Ne suis-je pas sa femme? ne dois-je pas lui être fidèle?... Oui, son cœur répugne au mien... il ne m'a jamais comprise... il ne connaît l'amour que dans ce qu'il y a de brutal et d'odieux... je l'ai en horreur!... Si tu savais...

Elle cacha sa tête dans ses mains.

Puis, avec son sourire et passant ses bras autour du cou d'Henry :

— Il n'est pas comme toi, va!... il n'est pas jeune, ni beau, ni grand... il n'a ni ta belle âme, ni tes traits si fins!

C'était un charmant spectacle, en effet, que cet ardent jeune homme avec sa figure douce, égarée, et tout son corps en désordre.

— Non! c'est toi qui es belle! — disait-il; — je mourrais en contemplant tes sourcils, et tout supplice me serait doux tant que tes yeux seraient fixés sur les miens.

Et il en restait là, béant et affamé devant ce mets qui fumait pour lui seul. Elle lui parlait de ses devoirs d'épouse et de la chasteté de son amour, tout en repoussant faiblement ses étreintes timides; il était pusillanime comme une vierge et enflammé comme un homme ivre : — l'amour quelquefois est si fort qu'il touche à l'innocence et en a toutes les allures.

— Sois prudent, enfant, observe-toi!... Il faudra nous cacher au monde (le monde est jaloux et méchant), te méfier de tous... Si notre bonheur était connu, il n'existerait plus pour nous... Prends garde de rien laisser paraître... Nous vivrons ainsi heureux... réunis par le cœur au milieu de tous ces gens égoïstes ou stupides... La vie nous sera plus douce, supportée à deux... Adieu... pense à moi... Il faut te quitter... il y a longtemps que je suis là...

Et elle sortit.

Henry comprit bien qu'il venait de faire une faute : il s'en voulut et s'en gronda vertement. Puis il s'en loua et s'en estima davantage, tournant sa timidité en vertu et sa sottise en délicatesse. — comme cela arrive toujours.

Qu'importe? La nuit qu'il passa ensuite, pour être veuve de voluptés charnelles, n'en fut pas moins belle et enviable. Adorable bêtise de l'amour! il ne se coucha que vers deux heures du matin, après avoir écrit cinq pages enflammées à la dame de son cœur. Les amants ont la rage d'écrire; pour peu qu'ils soient gens de lettres, c'est un déluge de style : — peut-être se dupent-ils eux-mêmes et leur passion n'est-elle qu'un sujet de rhétorique qu'ils prennent au sérieux?

Un homme de goût ne peut faire grand cas de toutes ces balivernes sentimentales, si sottement écrites d'ordinaire et qui plaisent tant aux dames. — Je ne m'adresse pas ici aux écoliers de quatrième ni aux couturières qui lisent George Sand et ont pour amants des clercs d'avoué, mais aux gens d'esprit qui en ont écrit eux-mêmes, qui en ont reçu et qui ont beaucoup vu. — La passion ne se peint pas plus elle-même qu'un visage ne fait son portrait, ni qu'un cheval n'apprend l'équitation. Quand Saint-Preux et Don Juan venaient au monde et qu'ils naissaient lentement à cette vie idéale que nous admirons, les pères qui les façonnaient ne songeaient pas aux yeux de leur voisine, ni au soin facétieux d'en obtenir quelque chose. Et vous croyez, mon beau monsieur, parce que vous avez les joues en feu et le cerveau échauffé, parce que vos prunelles brillent comme des charbons et que vous écrasez des becs de plumes sur du papier blanc, vous vous croyez émouvant comme Jean-Jacques et lyrique comme Byron? Allons donc, bourgeois! allons donc, bourgeoise! C'est insulter l'art. C'est gâter le plaisir. Que votre bouche ne se pique pas de dire de belles paroles, mais de donner de bons baisers! Que vos mains quittent la plume : leur place est ailleurs. Arrière, canaille! hors d'ici, gouspins! Qu'on me chasse ces drôles! qu'on les jette par la fenêtre! Qu'ils se fassent philanthropes, et qu'ils écrivent sur les prisons!...

Ils ont bien leur charme pourtant, ces petits morceaux de papier chiffonnés qu'on se glisse dans la main et qu'on lit, le soir, sous les réverbères, à la lueur des boutiques, — qu'on

relit rentré chez soi, — qu'on relit, six ans après, avec une tendre larme.

Voici quelques échantillons de ceux qu'Henry et madame Renaud échangeaient :

Je t'ai rêvé cette nuit... J'ai été heureuse... Et toi?... Il *sortira tantôt, à trois heures.*

(Ce mot : « *il* », signifie toujours le mari, le tyran, la maladie à éviter. Exemple : « Prenez garde à vous : *il* nous surveille... » « Venez demain : *il* monte sa garde... » « Je crains quelque malheur : *il* est triste et paraît préoccupé », etc.)

Le soir, en passant derrière elle, il lui remettait un autre morceau de papier :

Heureux? Non. Je ne suis pas heureux : je vous aime trop. Il faisait du soleil tantôt; pourquoi n'êtes-vous pas descendue au jardin? Oui, je vous aime! Écrivons-nous ainsi toute la journée, quand nous ne pouvons nous voir. Oh! que ta lettre, hier soir, m'a fait bondir le cœur! Je la porte toujours sur moi. Je la sens sur ma poitrine comme une caresse continue.

Autre billet, écrit sur du papier très fin roulé en petite boule :

Ne lisez cela que chez vous, et seul. Avant de vous connaître, j'étais comme un corps sans âme, comme une lyre sans cordes. Vous êtes comme le soleil qui inonde tout de lumière et fait éclore les parfums. Je suis heureuse maintenant, la vie m'est belle. Tes yeux sont si doux, si beaux! tu me plais tant! tes lèvres sont si charmantes et si gracieuses!

Réponse :

Depuis que vous m'avez enivré de vos regards, ô mon ange, je suis un autre homme. C'est bien vous qui êtes le souffle de vie qui m'avez animé. Avant de vous connaître, j'étais une chose, une statue. C'est vous qui depuis deux jours m'avez fait plus vivre que je n'ai vécu depuis dix ans. Est-il vrai que vous m'aimez? Puis-je me repaître à mon gré de cette certitude?... Suis-je donc nécessaire à ton existence? Mais, dis-moi, fée d'amour, qui donc t'a appris ces mots qui ravissent? Où as-tu puisé cette poésie du cœur que j'écoute comme un chant du ciel?... Ne te semble-t-il pas que, comme deux anges qui montent vers Dieu, quelque chose nous pousse incessamment et nous élève, radieux, dans un infini de bonheur?

Ils auraient continué ainsi jusqu'à la consommation des siècles, et ils usèrent bien une rame de papier Weynen à s'écrire des choses de ce style.

Madame Renaud paraissait ne pas vouloir aller au delà, et Henry n'osait. Peut-être n'y pensaient-ils ni l'un ni l'autre : ils étaient heureux de se dire qu'ils l'étaient, heureux de se regarder longuement, de vivre côte à côte, de s'aimer en secret, de s'écrire, de se rêver.

Henry avait quitté toute étude, celle du Code civil et des Institutes comme celle de l'histoire et de la littérature. Il ne songeait plus à rien, il n'enviait plus rien.

Quelquefois, cependant, il aurait voulu être riche pour passer sous ses fenêtres monté sur un andalou noir qui sautille sur le pavé comme une levrette. Elle aimait les fleurs : les fleurs, hélas! ne sont faites que pour les riches. Eux seuls sentent les roses et portent des camélias. Ils en achètent qui sentent l'ambre et la vanille et les effeuillent sur le sein de leurs maîtresses, et, le lendemain, ils leur en donnent de nouvelles.

Mais les petites gens ne connaissent de tout cela que ce qu'ils voient de loin à travers les grilles de fer d'un jardin public ou le vitrage d'une serre du Jardin des Plantes. Henry donc achetait des bouquets, — des bouquets de dix francs, cadeaux qui le ruinaient. — Il s'habillait avec recherche. Il se peignait vingt fois par jour; il se faisait friser, et puis se défrisait avec soin, pour donner à sa chevelure un air élégant et négligé. Il se lavait les dents avec une eau parfumée; il s'en lavait le cou et les mains. Il faisait des toilettes pour l'attendre, quand il supposait qu'elle devait venir.

Elle venait, — quelquefois c'était le matin, encore en bonnet de nuit, dans sa robe flottante et sans corsage, avec la fraîche odeur du linge fin, le visage clair, lavé d'eau froide, les mains roses et les pieds dans de petites pantoufles de peau brune recouverte de fourrure. — Cette femme-là, vraiment, était d'un ragoût étrange : sa peau exhalait d'elle-même un parfum doux, vapeur de beauté qui monte à la tête comme le bouquet de vins fumeux ; son pied avait cent mignardises que trahissait sa chaussure, et l'on pressentait sous son vêtement des délicatesses sans nombre, — taille vigoureuse propre aux bonds soudains et aux élasticités déchirantes,

bassin large, hanches saillantes et rondes, seins durs, ventre souple, et toute la force de la santé et toutes les grâces de la langueur et toutes les voluptés de la femme mûre.

Souvent Henry, sortant du dialogue et emporté par l'âge, l'étreignait avec fureur et la couvrait de ces regards de flamme où tout le cœur flamboie. Plus suppliant qu'un condamné, plus doux qu'une colombe, il adorait surtout ses cheveux : elle lui laissait passer sa main dessus; il caressait cet ébène uni et le lissait sous ses lèvres.

Elle lui disait :

— Enfant! (elle l'appelait toujours enfant) ta folie t'emporte : pourquoi te faut-il plus que mon cœur? je n'ai rien à te donner au delà. Aimons-nous d'un chaste et pur amour. A quoi bon ces liens de la chair où se prennent les natures viles? est-ce là ce que tu m'avais promis?

Et elle s'en allait ensuite, ayant longtemps attendu une réponse qui n'était pas venue, — et, qui sait? peut-être même une réfutation triomphante.

Henry se disait alors : « Pourquoi irais-je troubler cette eau pure? faner cette fleur? Pourquoi, afin de satisfaire l'appétit d'un moment, la plonger dans la honte et les regrets?... Ce serait, pour moi-même, la descendre de ce piédestal où mon amour l'a posée... Elle m'aime de l'amour des anges! le ciel n'est-il pas assez vaste? cet amour n'est-il pas assez doux? »

Et puis, par une réaction ordinaire, il en venait à jurer horriblement et à frapper du pied de façon à défoncer le parquet.

Ce juron voulait dire que l'eau pure est faite pour désaltérer, et les fleurs pour être senties; que l'amour des anges n'est pas celui des hommes et qu'il était homme, et qu'en conséquence, etc., etc.

Après quoi, il allait voir Morel et lui parlait de sa bonne fortune, de l'adorable maîtresse qu'il avait et du bonheur de ses nuits. — Et puis ils riaient beaucoup ensemble sur le compte de Mendès et d'Alvarès qui, amoureux tous deux, ne trouvaient rien de mieux à faire, pour satisfaire leur passion, que de copier des vers et de jouer de la flûte.

GUSTAVE FLAUBERT

(A suivre.)

TRISTANE[1]

— TRIPTYQUE —

A la mémoire de ma chère amie Annette,
baronne de Poilly, née du Hallay-Coëtquen.

PERSONNAGES

ROLAND DE COËTQUEN.	TRISTANE.
EVEN.	MAHAUT.
L'ÉCUYER.	UN PAGE.
L'AUMÔNIER.	PAYSANS ET PAYSANNES.

PREMIER TABLEAU

Une clairière dans la forêt de Coëtquen. — Au fond, des taillis et une route à travers bois. A droite, sur une pente de gazon

1. « ... Or, cette Chine, dont elle m'avait invité à venir causer avec elle, sans y être jamais allée, l'auteur du *Livre de Jade* et du *Dragon impérial* la connaissait mieux que moi, de manière qu'au lieu de lui en apprendre, je fus trop heureux de l'écouter. Parler ne l'empêchait pas d'agencer un rouet minuscule, accessoire de son théâtre de marionnettes qu'elle voulut bien me montrer. Tout ce qui s'y trouvait sortait de ses blanches mains, décors, poupées articulées, costumes, — comme, naturellement aussi, la pièce en préparation. — L'héroïne de celle-ci était une jeune paysanne bretonne, et il fallait absolument que l'on vît tourner son rouet, difficulté à laquelle madame Gautier cherchait une solution pratique. En ma qualité de marin, rompu à la manœuvre des poulies de toutes dimensions, je me permis d'offrir mes services, et fus, séance tenante, embauché comme aide-machiniste dans une équipe où figuraient déjà le prince Bojidar Karageorgevitch, le délicat artiste si vite enlevé à ses amis, hélas! et M. Clemenceau... »

Ainsi parlait M. Émile Vedel, dans le *Figaro* du 5 novembre 1910. Cette « pièce en préparation », écrite naguère pour d'exquises marionnettes et jusqu'à présent inédite, la *Revue de Paris* est particulièrement heureuse de la publier aujourd'hui : n'est-ce pas une jolie façon de fêter l'entrée de madame Judith Gautier à l'Académie Goncourt?

d'un vert tendre, semé de pâquerettes, des pommiers couverts de fleurs roses. A gauche, le coin d'une chaumière et une source tombant d'un rocher dans une auge rustique. — C'est l'aurore.

SCÈNE I

TRISTANE

Assise sous un pommier, elle file au rouet en chantant une ballade :

Tourne mon rouet, tourne, tourne en rond;
File avec le fil, file ma chanson!

Dans la forêt, Berthe la reine,
Soupirait en filant la laine;
Au souvenir de ses malheurs,
Elle laissait couler ses pleurs :

« Au nouvel époux, au roi notre sire,
M'arrache un félon qui voulait m'occire :
J'ai pu m'échapper, fuir dans la forêt
Vers un bûcheron qui chez lui rentrait.

» On veut bien de moi dans l'humble chaumière
Et depuis quatre ans je suis filandière.
Le roi mon époux ne me cherche pas
Et je pleurerai jusqu'à mon trépas...

» Mais qui donc vient là sous le vert feuillage?
C'est un chevalier au noble visage.
« Je suis las, dit-il, et, pour réconfort,
Viens çà m'accoler, car tu me plais fort. »

— « Messire, arrêtez, car ce serait crime :
Au roi j'appartiens, et je suis victime.
Mais Berthe la reine aime mieux mourir
Devant un affront que de le subir. »

— « O Berthe, c'est toi, toi qu'on m'a ravie!
Toi, que je croyais hors de cette vie!...
Une infâme osa, le soir nuptial,
Ta place usurper dans le lit royal;

» Mais son méchant cœur bientôt l'a trahie
Et de ton époux elle fut haïe.
Je veux te venger, puis fêter ce jour
Et te consoler par mon grand amour... »

Tourne mon rouet, tourne, tourne en rond;
File avec le fil, file ma chanson!

Dans le lointain, résonnent des fanfares de cor : Tristane prête l'oreille.

Les fanfares du cor et les rauques abois
Déchirent l'air et font au loin frémir les bois...
(*Longue fanfare.*)
Monseigneur, ce matin, chasse dans son domaine :
Déjà, sans doute, avec sa grâce surhumaine,
Maîtrisant son cheval, il franchit le portail
Du donjon, fier et beau comme, sur le vitrail,
A l'église, saint George armé du large glaive
Et du bouclier d'or...
(*Elle cesse de filer.*)
Ah! c'est toujours ce rêve!
Toujours la même idée et le même tourment...
Monseigneur! Je le vois; j'y pense à tout moment,
Et c'est ainsi depuis l'éveil de ma mémoire.
Ma mère, à son rouet, me redisait l'histoire
Des suzerains : là-bas se dressaient sur le ciel
Les tours et les créneaux de l'orgueilleux castel;
Le maître adolescent, cuirassé de lumière,
Prenait la place, à l'heure où montait ma prière,
De Jésus ou des saints... Puis mes parents ont fui
Ce monde; alors mon cœur n'a battu que pour lui
Qui ne saura jamais que j'existe. Ah! pauvrette!
(*Elle cueille une marguerite.*)
Je suis pareille à toi, mignonne pâquerette :
Le soleil te fait vivre et ne t'aperçoit pas!...
Je n'entends plus les cors... Si, les échos tout bas
Redisent la fanfare.
(*Elle retourne à son rouet.*)
Ah! triste destinée!
D'un innocent, c'est la dernière matinée :
Tu viens de t'éveiller, doux chevreuil aux beaux yeux
Pour brouter l'herbe tendre; en quelques bonds joyeux,

Tu quittes ton retrait sans pressentir encore
Le chasseur qui s'avance avec la rose aurore.
Qui donc t'avertira?... Les elfes, las du bal,
Dorment dans l'arbre creux; vers son lit de cristal
Glisse la lavandière, et la ronde des fées
Qui passent en chantant, de vers luisants coiffées,
Cesse bien avant l'aube.

(*Elle se lève, agitée.*)

Il ne sera plus temps
D'échapper... Ah! soudain, la rumeur, tu l'entends :
Ton oreille frémit, ton dos souple tressaille.
Dans le taillis, des corps ont froissé la broussaille;
La meute est sur ta piste et te glace d'effroi.
Léger, agile, fuis, bondis, élance-toi!
Va, franchis le ruisseau, la clairière et la plaine,
Car les terribles voix soufflent leur chaude haleine
Bien près déjà!... Plus vite! ah! puis plus vite encor :
La meute va t'atteindre et le fracas du cor
T'affole. Ton cœur bat à se briser. Courage!
Vole comme l'oiseau! Les chiens hurlent de rage :
Traverse le torrent et saute le ravin...
Pauvre victime, hélas! tu veux lutter en vain :
Tes forces sont à bout et te voilà gisante.
Le beau chasseur paraît dans la clameur croissante
De l'horrible hallali qui sonne ton trépas;
Son cheval qu'il apaise approche pas à pas,
Il en descend; ton œil, d'où s'échappe une larme,
L'implore, mais il rit, et l'éclair de son arme
Dans ta gorge s'éteint...

(*Elle porte la main à son cœur avec émoi.*)

Ah! j'ai cru recevoir
Le coup!... Suis-je donc folle?

(*Elle va s'asseoir, rêveuse, sur la margelle de la fontaine.*)

Ah! certes pour le voir,
Pour mourir de sa main, le regard sur sa face,
Pauvre bête des bois, je prendrais bien ta place...

(*Un appel de cor se fait entendre à peu de distance.*)

Comme le son est proche!...

(*Elle court jusqu'au taillis et cherche à voir.*)
A travers le fourré
Monseigneur va passer peut-être, et moi, j'aurai
Du bonheur pour longtemps...
Oui, quelqu'un vient : sans doute,
Ce n'est rien qu'un piqueur qui raccourcit sa route.
(*Elle regarde et se rejette vivement en arrière.*)
Non! c'est lui... Monseigneur!... il vient, il vient ici!...
Eh bien, je veux mourir pour être à sa merci;
De le voir seulement, je suis toute éperdue!
(*Chancelante, elle se retient à une branche.*)

SCÈNE II

LA MÊME, COËTQUEN.

Il passe lentement à cheval, entre les buissons, et s'arrête, occupé à rajuster un arc.

COËTQUEN

Cet arc-là ne vaut rien : la corde est mal tendue...
Quel est l'âne qui m'a de la sorte équipé?...
Au diable!...
(*Il laisse tomber une flèche.*)
Eh! maladroit!... le trait s'est échappé.
(*Il regarde autour de lui et aperçoit Tristane.*)
Fillette, viens ici, ramasse cette flèche...
(*Tristane, tremblante d'émotion, ne bouge pas.*)
Eh bien! t'ai-je changée en pierre?... Allons, dépêche
Toi... Qu'as-tu? Cet accueil n'est guère hospitalier.
As-tu peur du cheval? ou peur du cavalier?

TRISTANE, *se maîtrisant.*

Ah! monseigneur, pardon.
(*Elle s'approche et ramasse la flèche.*)

COËTQUEN, *souriant.*

Sommes-nous si terrible?
Croyais-tu que mon arc t'allait prendre pour cible?

TRISTANE, *balbutiant.*

Voir le seigneur ainsi... tout à coup!...

COËTQUEN

Par ma foi !
Si ma vue en tes nerfs cause un pareil effroi,
La tienne me plaît fort. Ta beauté, si pareille
A la beauté des fleurs, me charme et m'émerveille.
Voyons, scellons la paix, veux-tu, par un baiser ?

(Tristane, de plus en plus émue, appuie la main sur son cœur.)

Quoi ! tu trembles encor ?... Vas-tu me refuser ?...

(Avec un élan timide, elle s'approche, pose le pied sur l'étrier. Coëtquen la soulève jusqu'à lui, l'embrasse et la retient, un instant.)

On quitterait pour toi les plus nobles amantes !

(Il la laisse doucement glisser jusqu'à terre.)

Belle vassale, adieu ! Merci, lèvres charmantes !

(Il s'éloigne en lui envoyant un baiser du bout des doigts.)

SCÈNE III

TRISTANE. — *Chancelante et comme étourdie, elle va s'asseoir sur la margelle. — Après un silence.*

Mon Dieu !... Ce n'était là qu'un rêve séduisant :
Sans doute, j'ai dormi ; je m'éveille, à présent...
Non ! non ! le souvenir me brûle de sa flamme :
Il était là, c'est vrai ; son baiser m'a pris l'âme ;
Et le bruit de mon cœur couvrait sa chère voix
Tandis qu'il me parlait pour la première fois.

SCÈNE IV

TRISTANE, MAHAUT. — *Appuyée sur son bâton, celle-ci regarde d'un air irrité du côté par où Coëtquen est sorti. — On entend un appel de cor qui s'éloigne.*

Va, va, sonne du cor ! hèle, excite et menace
Les valets et les chiens emportés sur la trace !
Fouaille les vassaux que courbent tes décrets !
Tout est à toi : les champs, les monts et les forêts,
L'homme aussi, le bonheur, la gloire, la puissance...
Mais tu dois être, un jour, à celle qui s'avance
Vers tous d'un pas égal et fait le même sort
Au maître qu'à l'esclave : elle saura, la mort,

T'arracher tout! Malgré ton sépulcre de pierre,
Tu ne seras plus rien qu'une vile poussière;
Tes donjons, tes créneaux ne te sauveront pas...
Ah! puisse-t-il hâter son heure, le trépas,
Puisses-tu disparaître en ta pleine jeunesse,
Avant que vienne au monde un fils de ton espèce,
Pour que ton nom maudit soit à jamais éteint!

TRISTANE, *s'élançant vers elle.*

Taisez-vous!

(*La reconnaissant.*)

C'est Mahaut... Tu braves le destin!
Es-tu folle?... Ah! j'attends que le ciel te foudroie!

MAHAUT

Quand l'épervier saisit dans ses serres la proie,
Que peut-elle? Rien que se débattre en criant
Et léguer sa vengeance, en un râle effrayant,
— Comme s'il punissait toujours la félonie! —
Au ciel où sur l'azur saigne son agonie.

TRISTANE

Que t'a fait le seigneur pour le maudire ainsi?
Ah! tu n'es plus chrétienne et ton cœur endurci,
Gros de haine, est gonflé par le venin du diable
Qu'on t'infuse au sabbat!... Crime irrémédiable,
Être à Satan!

MAHAUT, *l'interrompant.*

Chut! chut!... car on a bientôt fait
D'allumer les fagots... Est-ce là ton souhait?...
Quoi! n'est-ce pas assez que le boucher nous saigne,
Faut-il que le troupeau se morde et s'entre-craigne?
Parce que dans les bois, au val ou sur les monts,
Pour guérir les souffrants, calmer les moribonds,
Je sais trouver la plante, ou la fleur, ou l'écorce,
Que je ferme une plaie ou redresse une entorse,
On me dirait sorcière et l'on me brûlerait?...
Enfant, ne crains-tu pas l'écho de la forêt?

(*Elle s'assoit au bord de la fontaine.*)

Va, malgré mes chagrins, je suis chrétienne encore.
Peut-être ai-je cueilli l'étrange mandragore

Sous la lune, à minuit, en disant l'oraison,
Pour en former un baume, un philtre ou du poison;
Mais je n'accepte rien de l'infernale engeance :
Je veux donner mon corps, ma vie à ma vengeance,
Mais mon âme, non pas!

TRISTANE

De quoi donc te venger?

MAHAUT

Oh! par eux je suis seule et tout m'est étranger.
En défendant leurs tours dont on faisait le siège,
Mes deux frères sont morts. Pour un cerf pris au piège,
Mon mari fut pendu. Son fils me consolait,
Mais la douleur avait empoisonné mon lait
Et l'enfant but la mort aux sources de la vie...
Mon fils!... Ah! me venger, c'est mon unique envie!

TRISTANE

Le seigneur est le maître : il faut subir sa loi.
Roland de Coëtquen ne fit rien contre toi;
Il se montre clément, brave autant que superbe;
C'est le chêne puissant au-dessus des brins d'herbe :
Il nous abrite, il nous protège et nous défend.

MAHAUT

Tu ne sais rien du monde encor, ma pauvre enfant!
Le dents du lionceau ne sont pas à leur taille :
Avant qu'il ait mordu, je veux la représaille...
Tu vis avec la fleur, le ruisselet, l'oiseau,
Et tu rêves toujours en filant ton fuseau;
Mais prends garde au réveil, mignonne jouvencelle :
La griffe du vautour fera saigner ton aile.
Tu pourras le maudire et crier à ton tour.

TRISTANE

Moi, le maudire?... Ah! non!

MAHAUT

Nous verrons bien, le jour
De tes noces...

TRISTANE

Pourquoi?

MAHAUT, *embarrassée.*

Ce fameux privilège !...

TRISTANE

Pour le maudire alors quelle raison aurai-je ?

MAHAUT, *hésitant.*

Ignores-tu ce droit dont ils sont si jaloux ?

TRISTANE

Oui.

MAHAUT

De garder l'épouse en dépit de l'époux,
Toute une nuit ?... Et le volé reste à la porte !

TRISTANE, *avec colère.*

Comment peut-on médire et mentir de la sorte ?
J'ai vu souvent mes compagnes se marier :
On s'en va tous, guidés par le ménétrier.
Au donjon, — et l'on voit le seigneur apparaître
Dans l'arceau fleuronné de la haute fenêtre...
Triphine ou bien Armel ne versait pas de pleurs :
Rien qu'une révérence, — et le chapel de fleurs
Qu'on doit au maître, un page est venu pour le prendre.

MAHAUT

Triphine ! Armel !... ma foi, voilà de quoi surprendre !...
Leur laid visage était un trop sûr défenseur.
Il faut d'autre gibier, ma fille, à ce chasseur :
Je gage que sur toi se fermera le piège.

TRISTANE

Quoi ? Qu'arrivera-t-il ?

MAHAUT

Vous irez en cortège,
Comme c'est la coutume, auprès du châtelain :
Il te retiendra seule en chassant le vilain.

TRISTANE

Seule ?

MAHAUT

Jusqu'au matin tu seras sa captive.
(*Voyant le trouble de Tristane.*)
Bah ! déjà tu pâlis ?... Est-elle assez naïve !...

Tu ne savais donc pas?... J'ai cru, jusqu'à ce jour,
Que c'était là pourquoi tu repoussais l'amour
De mon filleul Even, un bon garçon que j'aime :
Il pâtit d'être seul... Comme ta joue est blême!
Ai-je eu tort de parler?

TRISTANE, *absorbée.*

Non.

MAHAUT

Que peux-tu savoir?
Tu vis sans grand souci, riche de cet avoir
Que ton père a conquis par un labeur si rude;
Des rêves enchantés peuplent ta solitude
Et, pareille à la fleur qui rit au jour joyeux,
Tu ne crois pas aux maux qui nous viennent des cieux.

TRISTANE, *à elle-même.*

Le revoir! être à lui, cela serait possible!

MAHAUT

Tu la hais maintenant, cette race inflexible
Qui nous brise et nous foule en riant de nos cris...
Pauvre enfant, j'ai blessé ton jeune cœur surpris.

TRISTANE, *à part.*

Près de lui, tout un soir!

MAHAUT

Ah! si j'avais ton âge!...
Si j'avais cette grâce, et ce charmant visage!...

TRISTANE

Qu'est-ce que tu ferais?

MAHAUT

Le dire est déraison.

TRISTANE

Dis...

MAHAUT

Voudrais-tu verser au maître du poison?

TRISTANE

Du poison?

(*On entend un bruit de pas.*)

MAHAUT

Chut ! j'entends des pas dans la clairière.
(*Elle regarde.*)
C'est Even... il te cherche... Il t'aime à sa manière...
Mais qu'a-t-il?... A-t-on pris sa soupe ou son pichet?
Sous la paille pourtant je l'avais bien caché
Pour lui, comme toujours : c'est mon filleul...

SCÈNE V

LES MÊMES, EVEN.

EVEN.

Marraine,
Bonjour. Bonjour, Tristane.
(*D'un air important.*)
Il faut qu'on vous apprenne
Quelque chose...

MAHAUT

Eh bien, parle !

EVEN

Ah ! c'est très grave, allez !
Nous venions de remettre à l'intendant les blés
De la dîme. Aussitôt, bonsoir ! je m'en retourne :
Il n'est pas sain qu'auprès du loup l'agneau séjourne.
Mais voici qu'il m'avise et me rappelle : « Viens !...
Ceux-ci, dit-il, ont tous des enfants ; mais les tiens,
Où donc sont-ils ? — Ah ! dame ! ils sont encore à naître :
Je suis garçon ! — Mais, gueux, tu frustres notre maître !
— Ça, c'est juste !... »

MAHAUT, *ironique.*

Oui, c'est juste, en effet : le bétail
Doit croître et prospérer.

EVEN

— « Sois dimanche au portail
Après la messe, et, là, montre-moi ta promise :
Sinon, je choisirai pour toi... » Cette entremise
Ne me va guère !

MAHAUT

Alors, hâte-toi de choisir !

EVEN, *glissant un regard vers Tristane.*

Ah! j'en connais bien une, une belle à plaisir,
Et riche aussi, d'un joli bien exempt de taille
Qui rapporterait gros pour peu qu'on le travaille :
Un bon arpent de sol, les pommiers, la maison...
C'est un fameux parti! Mais, pour cette raison,
Elle ne me veut pas et me regarde à peine.
Pourtant j'ai des bras forts et suis dur à la peine.

(*A Tristane.*)

Allons, ça te va-t-il?... Non?... Dis au moins pourquoi!
En connaîtrais-tu donc un plus vaillant que moi?

(*On entend les cors au loin.*)

TRISTANE

C'est l'hallali qui sonne.

MAHAUT

Oui, la bête est forcée,
On la massacre.

EVEN

Et moi, je suis sans fiancée!

(*A Mahaut.*)

Parle-lui...

TRISTANE, *à part.*

Comment vivre, à présent, sans espoir?
Loin de lui, quand il m'a prise toute?... Le voir!
L'entendre!... Ah! son baiser, puis mourir, quelle joie!

EVEN, *qui s'est agenouillé près de Tristane.*

A genoux, me voici... Faut-il que je larmoie
Pour décider ton cœur?

MAHAUT, *à Tristane.*

Allons, dis que c'est fait!

EVEN

Va, prends-moi : je promets d'être un mari parfait,
De ne pas te donner de coups à moins d'être ivre,
De soigner notre bien afin d'en pouvoir vivre
Très à l'aise : d'avoir, chaque année, un marmot,
Et rien que des garçons.

(*A Mahaut.*)

Elle ne répond mot.

MAHAUT

Voyons, cède!

TRISTANE, *brusquement résolue.*

Eh bien, oui, puisque c'est votre envie!...
Il faut se marier : c'est la route suivie
Par tous!...
(*A part.*)
Et c'est pour moi la seule jusqu'à lui.

EVEN, *joyeux.*

Ma femme!... embrasse-moi!
(*Il veut la saisir : elle se recule vivement.*)
C'est non?

TRISTANE

Dès aujourd'hui,
Vois le ménétrier.

EVEN

Et dimanche, à l'église!
(*Il embrasse Mahaut.*)
Puisque je ne peux pas embrasser ma promise!...

MAHAUT

Sois digne d'elle, Even : elle est digne d'un roi!

TRISTANE, *à part.*

O mon maître, pardon! C'est pour monter vers toi.

DEUXIÈME TABLEAU

L'intérieur de la chaumière de Tristane. — Sur une table, un plat plein d'eau qui sert de miroir. — Une fenêtre et une porte, au fond; par la porte ouverte, on voit la campagne.

SCÈNE I

TRISTANE.

Hélas! trouble miroir n'es-tu pas infidèle?...
Eau pure, est-ce bien vrai que je suis un peu belle?...
Le paysan au prince est si peu ressemblant!
Nous sommes le pain bis à côté du pain blanc.

Ce que nous trouvons beau ne le séduirait guère ;
A son premier regard pourtant il me faut plaire :
Sinon, je suis perdue... Ah ! je veux en un jour
Donner tout mon parfum de jeunesse et d'amour !

SCÈNE II

LA MÊME, MAHAUT

TRISTANE

Vois, Mahaut, tes onguents ne font-ils pas merveille ?
Mon teint devient plus blanc, ma lèvre plus vermeille :
Mes cheveux assouplis embaument et ma main
Est très douce...

MAHAUT

Cela s'effacera demain
Sous les labeurs grossiers... C'est bon pour des comtesses !...
Even ne verra rien de ces délicatesses ;
Mais c'était ton caprice, et j'ai repris pour toi
Mon métier de jadis... Tu juras sur la foi,
En échange, de me venger...
(*Tristane tressaille.*)
Elle refuse !

TRISTANE

Non pas : je l'ai juré !
(*A part.*)
Mais ce n'est qu'une ruse
Pour avoir le poison et défier le sort :
Mon seul salut, s'il me repousse, c'est la mort.
(*Haut.*)
Vois, ma robe de noce est finement brodée :
Ma mère y travailla ; moi, d'après son idée,
J'ai passé de longs jours à l'embellir encor,
Mêlant aux fils soyeux des brins d'argent et d'or.
Ce n'était point par vanité, Dieu me pardonne,
Car je voulais en faire offrande à la Madone.

MAHAUT

C'eût été grand méchef de ne pas t'en parer !
J'ai vu maintes beautés et je peux comparer..

TRISTANE

Tu servais au château ?

MAHAUT

J'étais la parfumeuse
Pour ses baumes et ses secrets la plus fameuse.
Ah! l'on me souriait et l'on me cajolait
Afin d'avoir l'éclat de la rose et du lait,
Le souffle parfumé comme la fraise mûre:
Les dames m'accueillaient par un joyeux murmure :
« Ah! c'est Mahaut! Bonjour... Vois, le vent a mordu
Ma joue : un onguent, vite!... » Oui. Tout leur était dû.
Mais sous ces tendres peaux les cœurs étaient de pierre,
Car pas une ne fut sensible à ma prière
Lorsqu'en ce jour maudit, à leurs pieds me traînant,
J'invoquai leur appui pour sauver le manant,
Pour faire révoquer la féroce sentence
Qui condamnait mon jeune époux à la potence.
Elles disaient : « C'est juste ! » Et je l'ai vu mourir.

TRISTANE

Hélas!

MAHAUT

Depuis ce jour, le temps a beau courir,
C'est toujours ce jour-là!

TRISTANE

Le comte était sévère!
Mais son fils est très bon...

MAHAUT

Qu'il paye pour le père!...
Ah! folle que j'étais de croire à ton serment!
Toi, verser le poison au criminel amant!
Toi, faible cœur!...

TRISTANE

Mais si, donne-moi le breuvage,
Et je saurai briser le joug de l'esclavage.

MAHAUT

Tu ne faibliras pas?... C'est un danger très grand,
Songes-y : c'en est fait de toi, si l'on te prend.

TRISTANE

J'agirai prudemment.

(*Mahaut lui remet une fiole.*)

MAHAUT

Tiens, prends vite.

TRISTANE, *contemplant la fiole.*

O dictame!

Oubli! nuit sans réveil!...

MAHAUT

Oui, c'est la jusquiame,
Le chanvre, le pavot : le sang mortel des fleurs
A coulé là, doublé du venin de mes pleurs.

TRISTANE

Souffre-t-on?

MAHAUT

Pas assez. La mort est trop clémente :
Une lourde torpeur qui lentement s'augmente,
Et puis... à jamais le sommeil... Mais taisons-nous,
Car voici nos amis : ils amènent l'époux,
Au bruit des chansons, des violes... Es-tu prête?

TRISTANE

A l'instant.

MAHAUT, *l'aidant.*

Ton bouquet... très bien!

TRISTANE, *à part.*

Mon cœur s'arrête
Et puis bat à grands coups!

MAHAUT

La couronne, à présent...
Les entends-tu?

(*Elle remonte*).

Vois donc, le cortège plaisant :
On désire honorer au mieux la fiancée.

TRISTANE, *à part.*

Ah! j'ai honte et j'ai peur... Si j'étais repoussée!...

SCÈNE III

LES MÊMES, EVEN, LES INVITÉS.

Marche nuptiale de plus en plus proche. Entrée du cortège.

LES FILLES.

Ce matin, j'ouvris ma croisée
Pour voir si le ciel était beau :

Sur les fleurs brillait la rosée,
J'entendis chanter un oiseau.

Il voltigea vers ma fenêtre,
Il vint sur le pied de mon lit :
Bel oiseau, je voudrais connaître
Ce que dit ton chant si joli.

LES GARÇONS.

Il dit ton nom, ma petite âme.
C'est ton nom que mon chant proclame !

LES FILLES

Comment le sais-tu, rossignol?
Tu n'étais pas à mon baptême.

LES GARÇONS

En tous lieux me conduit mon vol;
Je le sais parce que je t'aime.

Ton nom, ton nom, ma petite âme. *etc.*

LES FILLES

Si ton cœur au mien est lié,
Il faudra te couper les ailes :
Car tu l'aurais tôt oublié,
Si j'écoutais tes ritournelles.

Ton nom, ton nom, *etc.*

(*Tristane leur sert à boire.*)

EVEN, *à Mahaut.*

Je suis content, Mahaut, et n'ai plus de souhait :
La femme, la maison, le champ, ah ! tout me plaît
Ici. La huche luit. L'armoire est toute pleine
De toile neuve. Et, dans le coffre, de la laine
Et du chanvre à filer...

MAHAUT

Tu ne redoutes rien?...
As-tu donc oublié qu'on va mordre à ton bien?

EVEN

Quoi?... Le droit du seigneur? Mais cela se rachète :
C'est un impôt! La somme est là, dans ma pochette...
De plus, il faut un quartier de porc, de l'oreille
A la queue, y comprise, et la boisson pareille
A la nôtre : du vin, plein un gallon. Voilà!

MAHAUT

Mais si la fille plaît au seigneur, tout cela
Ne compte plus : Tristane est, je le crains, trop belle
Et tous nos biens, hélas! ne paieraient pas pour elle

EVEN

Quand on est le moins fort, se désoler est vain.
Si je dois l'endurer, je noierai dans le vin
Ma peine : c'est le mieux... J'aurai toute ma vie
Pour effacer une heure injustement ravie.

(*A Tristane*).

Eh bien! ma femme, montre un peu plus de gaîté :
Par un malin regard flatte ma vanité.
C'est toi la plus accorte, et pas un qui me vaille
Pour la vigueur des bras quand aux champs je travaille :
C'est bien connu parmi les jeunes et les vieux!
Quand ce sera pour nous, on peut faire encor mieux.

(*A demi-voix.*)

Si tu plais au seigneur, obtiens qu'il nous dispense
De dîme et de corvée. Il le fera, je pense :
Alors, en peu de temps, femme, tu pourras voir
Ce que rendra ce bien que tu laissais déchoir...
Mais il ne faudra pas être ainsi négligente :
Dès le jour, à l'ouvrage, et leste et diligente!
Avare de nos gains, très chichement nourri,
Liard à liard je mettrai le pécule à l'abri.
Et nous pourrons, quand nos enfants seront des hommes,
Manger à notre faim et dormir de bons sommes.

TRISTANE

Fais donc à ton plaisir, sois le seul maître ici.
Te voir chérir mon bien m'enlève un grand souci :
Il sera certes mieux en ta main qu'en la mienne.

(*A part.*)

Et moi, je n'y rentrerai pas, quoi qu'il advienne...

EVEN

Amis, je vous souhaite à tous un sort pareil :
Une gentille femme et du bien au soleil!

(*Les cloches sonnent.*)

Reprenez vos binious : la cloche nous appelle...
Buvons encore avant de gagner la chapelle.
(Il va vers le fond.)

TRISTANE, *à part, en regardant autour d'elle.*
(Cloches jusqu'à la fin.)

Adieu, maison paisible où mon amour est né,
Où, jour à jour, ainsi qu'un rosaire égrené,
Défila des désirs la tendre litanie !
Le souvenir avec le rêve communie
Et de furtifs échos font tressaillir mon cœur ;
Comme l'encens qui fume et monte dans le chœur,
Mon unique pensée ici prie et palpite :
O maître, en m'éloignant, c'est toi seul que je quitte !

(Reprise du chant et de la marche. Le cortège se reforme.)

LES GARÇONS

En tressant trois de tes cheveux,
Tu feras la plus forte chaîne.

LES FILLES

Pour te mieux enchaîner, je veux
Graver ton serment sur un chêne.

Ton nom, ton nom, *etc.*

Hélas ! où donc est-il allé
Le chanteur à la voix si douce ?

LES GARÇONS

Bien loin l'oiseau s'est envolé :
Cherche son serment sous la mousse !

Ton nom, ton nom, *etc.*

Il fallait le bien sacré
Pour empêcher qu'il ne s'en aille,
Et graver ce qu'il a juré
Sur un anneau de fiançaille.

TOUS

Ton nom, ton nom, ma petite âme
C'est ton nom que mon chant proclame !

TROISIÈME TABLEAU

Une chambre dans le château. — Table servie, candélabres. Large chaise double, sculptée, armoriée et garnie de coussins.

SCÈNE I

COËTQUEN, TRISTANE.

COËTQUEN, *tout près d'elle, très tendre.*

Dis, réponds-moi, je veux que ta bouche m'apprenne
La vérité. Qu'es-tu? sainte, fée ou bien reine?
Tout te trahit : ta main, le ciel pur de tes yeux
Et l'ondoiement de soie et d'or de tes cheveux...
N'ai-je pas deviné? Sans te faire connaître,
Pour éprouver mon cœur tu voulus m'apparaître.

TRISTANE

Je suis votre humble serve et vous riez de moi,
Monseigneur.

COËTQUEN

En est-il de plus belle? pourquoi
Ne serais-tu pas reine? On lit dans de vieux contes
Que des princes charmants, des ducs ou bien des comtes
Ont aimé leur vassale et donné leur anneau...

TRISTANE

Avant la noce, aussi, l'amante est au tombeau,
Car le prince oublieux d'elle bientôt se lasse :
Il vient, un jour, sourit, prend un baiser, puis passe,
Et c'est fini... La fille alors meurt de douleur.

COËTQUEN

C'est toi qui m'apparus sous les pommiers en fleur.
Exquise, et vers la source où je t'avais laissée,
Vers toi, souvent, depuis retourna ma pensée.

TRISTANE

Quoi! vous vous souvenez, monseigneur? Ah!... merci!

COËTQUEN

Un émoi singulier, quand je t'ai vue ici
A fait battre mon cœur. Toute pâle et si belle,
Avec une détresse étrange en ta prunelle.

Tu semblais m'appeler à l'aide. J'ai compris
Qu'il fallait dans mes bras t'emporter à tout prix,
Que c'était là le vœu secret de ta prière :
Ce droit que je réprouve, une fois, la première
Me sert !... et je te donne asile dans mon cœur.

TRISTANE, *dans ses bras.*

Ah ! votre voix !... c'est une enivrante liqueur !...
Qu'importe le réveil et que l'heure soit brève ?
J'ai la plus belle part : j'aurai vécu mon rêve !

COËTQUEN

J'avais donc deviné, douce enfant, tu m'aimais ?

TRISTANE

Je vous aime depuis toujours et pour jamais !

COËTQUEN

Qu'il est tendre, l'aveu chuchoté par ta bouche !
Tout surpris, je l'écoute ; il me charme, il me touche.
Mais je veux tout savoir : comment t'est-il venu,
Ce grand amour pour ton seigneur presque inconnu ?

TRISTANE

Loin de moi vous passiez environné de gloire :
De vos exploits l'écho chantait dans ma mémoire
Et je voyais en vous saint Georges triomphant.
Beau chevalier si fier et presque encore enfant,
Vous étiez ma splendeur, ma richesse, ma joie,
La fleur du monde égale au soleil qui flamboie !...
Ils ne peuvent savoir, le seigneur ni le roi,
Quel est l'enivrement d'aimer plus haut que soi :
On est le papillon qui brave le vertige
Pour se brûler au feu, s'aveugler du prestige.
C'est l'abîme franchi de la hutte au castel :
C'est l'extase du prêtre aux marches de l'autel,
C'est le martyre heureux des saints donnant leur vie
Sans cesser le cantique où leur âme est ravie...
Ainsi, jamais lassé, mon invincible espoir
Guettait l'instant si rare où je pouvais vous voir,
Et j'emportais avec une joie infinie
Dans mes yeux, sous mon front, la vision bénie,
Et la cabane obscure où seule je filais,
Toute pleine de vous, était comme un palais !

COËTQUEN

Et moi, je promenais mes tristes rêveries
Par les bois, le long des grèves et des prairies,
Ou, dans les mauvais temps, assis près du foyer,
J'écoutais les récits de mon vieil écuyer,
Tandis que l'ouragan assaillait les fenêtres :
Il me contait les hauts faits d'armes des ancêtres,
La lutte séculaire où les seigneurs rivaux
Après tant de combats devinrent nos vassaux.
Mais je vis seul, unique enfant de ma lignée,
Car j'ai toute union avec eux dédaignée :
Ils ont occis mon père!... Ah! mon bras l'a vengé :
J'ai frappé le félon, et son fief ravagé...
En ce moment, la paix est partout assurée,
Les tours de Coëtquen règnent sur la contrée;
Mais les jours sont bien longs... Que n'ai-je deviné
Dans l'air qui m'entourait ton désir obstiné!
Plus tôt nous aurions fait de nos deux solitudes
Un paradis d'amour plein de béatitudes.

TRISTANE

Oui, c'est le paradis sur la terre pour moi :
Votre cœur près du mien, mon bien-aimé, mon roi!
Tout ce que je croyais à jamais impossible,
Votre regard dans mon regard... Joie indicible!
Ton baiser!...

COËTQUEN

Ah! prends-le!... Je t'aime et pour longtemps!

TRISTANE

L'éternité tiendra dans ce soir de printemps,
Car... que suis-je pour vous?... la fleur qu'à l'aube on cueille,
Qui donne son parfum, puis, mourante, s'effeuille!

COËTQUEN

Non, ne dis pas cela! je t'aime : ce matin,
L'instant tout proche où tu parus semble lointain
Déjà, tant cette nuit fut merveilleuse!... Ah! certes!
Les heures qui s'en vont pareilles et désertes
Ne semblent qu'un moment; mais les heures d'amour
Sont longues à ravir : chacune vaut un jour,

Un siècle, tant leur charme est un doux stratagème...
Tristane, c'est pourquoi depuis longtemps je t'aime!

TRISTANE

Ah! que tous les bienfaits du ciel soient votre part
Et contre tous les maux Dieu soit votre rempart,
Pour avoir à la pauvre fille éprise et folle
Fait entendre une fois la céleste parole!

COËTQUEN

Je t'aime!

TRISTANE

N'est-ce pas tout le rêve accompli?
Le radieux soleil écarte le repli
D'ombre où la faible plante, en muette prière,
Sans espoir de fleurir adorait sa lumière.

COËTQUEN

Elle a fleuri pour moi.

TRISTANE

Le printemps de vos yeux
Est bien plus doux que l'autre et bien plus merveilleux;
Il m'a fait vivre en une nuit toute ma vie,
Et le chaud souvenir de l'amour assouvie,
Quel que soit le tourment que me garde la mort,
Enchantera mon âme et sera le plus fort.

COËTQUEN

Ne parle pas de mort!

TRISTANE

Voyez, la nuit s'achève...

(*On entend une trompette.*)

On sonne sur les tours.

COËTQUEN

Qu'importe!

TRISTANE

Adieu le rêve!

(*Trompettes.*)

COËTQUEN

On peut se rendormir.

(*On entend au loin le chant nuptial.*)

TRISTANE

Ces chants, entendez-vous?
C'est la réalité qui vient avec l'époux.

COËTQUEN

Qu'est-ce que cela fait?... Crains-tu que je te cède,
Ma belle, et qu'après moi le rustre te possède?

TRISTANE

Non, après votre image aucune autre en mes yeux!
Et je ne veux plus voir ni les champs ni les cieux,
Ni les matins riants ni la forêt sévère.

(*Elle verse, à la dérobée, le poison et boit.*)

J'ai bu tout le bonheur et je brise mon verre!

COËTQUEN

Quoi! tu bois seule?... ingrate!... Allons, verse : à mon tour,
Je vide un plein calice à mon nouvel amour...
Mais je ne brise rien, car je veux boire encore!

TRISTANE

Des calices plus beaux pour vous doivent éclore.
Et l'humble fleur des champs, qui vous plut un moment,
Sur son cœur enivré ferme jalousement
Ses pétales... Le vent de l'infini l'emporte...
Elle emporte l'amour, c'est une heureuse morte!

COËTQUEN

Nous vivrons très longtemps effeuillant à loisir,
Feuille à feuille, la rose exquise du plaisir...
Mais qu'as-tu, chère enfant?... Ces yeux, ce teint livide!...
Que tiens-tu dans ta main? quel est ce flacon vide?...
Et dans le fond du verre?...

TRISTANE, *vivement.*

Oh! ne touchez pas!

COËTQUEN

Quoi?
C'était donc du poison?... tu l'as bu?... Réponds-moi...
Tu l'as bu, c'est certain : ces filles-là sont folles!...
Ah! que c'est mal d'avoir douté de mes paroles!

TRISTANE

Le prêtre m'a liée à jamais, bien-aimé :

De me prendre à l'époux on vous aurait blâmé.
Il ne le fallait pas...

COËTQUEN

Crois-tu que je te laisse
Mourir?

(*Il frappe sur un timbre.*)

Holà! de l'aide ici, que l'on se presse!

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ÉCUYER, UN PAGE, DEUX HOMMES D'ARMES.

COËTQUEN

Cherchez des élixirs qui détruisent l'effet
Du poison.

L'ÉCUYER

Du poison?

COËTQUEN

Méchante! qu'as-tu fait?

L'ÉCUYER, *au page.*

Va, va!

(*A Coëtquen.*)

Comment ce crime a-t-il pu se produire?

(*Aux hommes d'armes.*)

Un soldat à cheval pour ramener le mire!...

(*Un des hommes sort.*)

(*A Coëtquen.*)

Qu'est-ce donc?

COËTQUEN

Dans sa coupe elle a mis un poison.

L'ÉCUYER

Cela ne me plaît guère et sent la trahison!

COËTQUEN

Ah! tu souffres, Tristane!...

TRISTANE

Il ne faut pas me plaindre :
Vous parlez, je vous vois, je sens vos bras m'étreindre...

Quand vous chassiez jadis, c'était là mon désir,
Oui, le sort qu'entre tous j'aurais voulu choisir :
Mourir auprès de vous, les yeux sur votre face,
— Et du chevreuil forcé j'aurais bien pris la place!

(*Le page revient avec des flacons.*)

COËTQUEN

Chère enfant!

(*A l'écuyer.*)

Allons, donne!

(*A Tristane.*)

Il faut boire cela.

L'ÉCUYER

Monseigneur, la Mahaut, par un hasard, est là,
Avec ceux de la noce : étant un peu sorcière,
Elle sait des secrets; on trouve en sa chaumière
Les plus sûrs élixirs...

COËTQUEN

Qu'elle vienne à l'instant!

L'ÉCUYER

Allons, femme, entre vite : on t'attend.

SCÈNE III

LES MÊMES, MAHAUT.

MAHAUT

On m'attend?

(*Regardant autour d'elle.*)

La chambre du vieux comte! Elle m'est bien connue...
Depuis plus de vingt ans je n'étais pas venue.

COETQUËN, *lui montrant le flacon.*

Approche. Peux-tu voir quel était ce venin
Et trouver le remède?

MAHAUT

Un poison peu bénin,
Monseigneur! Contre lui toute aide est dérisoire,
Et, si vous avez eu le malheur de le boire,
Il faut querir le prêtre et dire vos péchés.

L'ÉCUYER, *à Mahaut, avec colère.*

Faut-il le chevalet à tes os desséchés
Pour t'éclaircir l'esprit?

MAHAUT

Il n'est pas de torture
Qui change le destin et force la nature :
Le seigneur est perdu.

COETQUËN

C'est elle, et non pas moi...
Trouve, fais un prodige!

MAHAUT, *à Tristane.*

Ah! c'était donc pour toi?

TRISTANE

Chut, Mahaut!

L'ÉCUYER

Le poison vient d'elle, tout l'accuse.
(*A Mahaut.*)
Quel était ton dessein?

TRISTANE

Non! je l'obtins par ruse :
Ne la tourmentez pas.
(*A Mahaut.*)
Oui, j'avais un secret :
J'étais folle d'amour, et je meurs sans regret,
Car l'aimé voulut bien sourire à ma folie...
A l'autel, j'invoquais la mort qui nous délie :
Even doit m'oublier... Je lui lègue mon bien :
Qu'il en vive avec toi.

COËTQUEN, *à Mahaut.*

Vraiment, tu ne peux rien?

MAHAUT

Rien, rien!

(*L'écuyer parle bas au page, qui sort.*)

COËTQUEN, *à Tristane.*

Ah! qu'as-tu fait? Quel farouche délire!
Hélas! dans ton esprit je n'ai pas su le lire!
Pourquoi n'as-tu pas cru que vraiment je t'aimais
Et voulais sur mon cœur te garder à jamais?

Ah ! Tristane, pourquoi rompre la douce chaîne
Et broyer le bonheur que je goûtais à peine ?

TRISTANE

Ah ! ne me pleurez pas : tout éblouie encor.
Vers un monde enchanté mon âme prend l'essor.

MAHAUT

Vite, le chapelain !... la grande ombre est sur elle...

L'ÉCUYER

J'ai prévenu le prêtre. on prie à la chapelle.

MAHAUT

Qu'il vienne !

L'ÉCUYER

Le voici !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CHAPELAIN.

(*On entend des sons d'orgue.*)

LE CHAPELAIN

Qui donc meurt en ce lieu ?

(*Il voit Tristane et s'approche d'elle.*)

Confessez-vous, ma fille, afin d'aller à Dieu.

TRISTANE

Mon Père, j'ai bien peu fait de mal sur la terre...
Je n'eus qu'un seul amour. Ma mort est volontaire
Et punit le péché d'avoir trahi l'époux ;
Le pardon, je l'implore et l'attends à genoux.

LE CHAPELAIN

Ai-je bien entendu, ma fille, est-ce possible ?
Un suicide !... C'est le crime irrémissible :
Ceux qui l'osent commettre à jamais sont maudits
Et ne franchissent pas le seuil du Paradis.

COËTQUEN

Damnée !... Oh ! non, le ciel réprouve la sentence.

LE CHAPELAIN

Elle n'a pas le temps de faire pénitence.

TRISTANE

Ce n'est pas trop payer ma joie, ô bien-aimé!
Je ne regrette rien du Paradis fermé...
Mais viens plus près : voici que s'envole mon âme;
Dans un baiser, prends-la...
(*Chant, orgue. — Coëtquen la tient dans ses bras: elle meurt.*)

L'ÉCUYER

C'est fini... Pauvre femme!

COËTQUEN

Tristane!... Oh! parle encore!

MAHAUT

Elle ne parle plus,
Et pour la rappeler vos cris sont superflus...
Pauvre enfant! Elle expie, à présent, sa démence,
Et pour elle si douce il n'est pas de clémence...
Ah! n'est-ce point assez que nos corps soient à vous?
Il faut aussi notre âme à votre orgueil jaloux!
Vous avez la puissance et vous avez les charmes
De la beauté, du luxe et tout l'éclat des armes :
L'amour s'en va vers vous comme l'abeille aux fleurs;
Vous prenez notre sang, nous vous donnons nos cœurs
Et même, pour un jour, notre vie éternelle!

COËTQUEN

Crois-tu que ma douleur n'est point assez cruelle
D'être en dépit de moi bourreau de cette enfant?
Va, mon cœur est chargé d'un remords étouffant,
De savoir la pauvre âme errante et sans asile,
Loin du séjour divin d'où son péché l'exile...
Ah! Tristane, endormie en ton amour si beau,
Je veux qu'auprès du mien on te sculpte un tombeau.
Mais je veux plus encore...

(*Au chapelain.*)

Écoutez-moi, mon père!
Dieu n'est pas inflexible, en sa bonté j'espère;
Après la pénitence est la rédemption :
J'assume donc la faute et l'expiation.

(*Il s'agenouille.*)

Oui, recevez mon vœu, qu'à tous on le proclame :
Je vais prendre la croix pour racheter cette âme.
Je jure de partir, très humble pèlerin,
Portant sur ma peau nue un cilice de crin,
De marcher sans faiblir par les routes lointaines,
Frugal et n'emplissant ma gourde qu'aux fontaines.
Mais, quand j'aurai conquis les abords du Saint Lieu,
Quand j'aurai délivré le tombeau de mon Dieu
Des mécréants maudits gardés par leurs murailles,
Je reprendrai la lance et la cotte de mailles ;
La nuit, le jour, et mieux qu'aucun chevalier franc,
Je jure de combattre en prodiguant mon sang :
Si ma mort doit payer la grâce qu'il accorde,
Que Jésus me reçoive en sa miséricorde !

LE CHAPELAIN

Quoi ! mon fils, un tel vœu ? ce solennel serment ?...
Pour une simple serve un pareil dévouement ?...

COËTQUEN

C'est dit : je partirai le jour des Saints Apôtres.

MAHAUT

Celui-ci, je l'avoue, est meilleur que les autres.

LE CHATELAIN

Partez, mon fils, allez vers la sainte Sion.
Dieu ne peut refuser un pareil champion :
Il vous accordera de reprendre cette âme
Par votre pénitence à l'éternelle flamme.

COËTQUEN, *se relevant.*

Merci.

(*Il va vers Tristane.*)

Les entends-tu, ces paroles de miel ?
Toi qui m'as tout donné, je te rendrai le ciel !

JUDITH GAUTIER

REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

Par quelle méthode de calcul est-il possible d'assurer aux partis politiques, dans le Parlement, une représentation proportionnelle? Le problème a fait l'objet de publications sans nombre dans tous les pays où s'agite cette idée de justice, et aussi d'éducation de la démocratie qu'est la R. P. Le public a écouté avec attention. dans les milliers de réunions organisées par les partisans de la R. P., les exposés peut-être trop fréquents du système de d'Hondt. Ces explications n'ont convaincu aucun des adversaires de la R. P. qui continuent à reprocher au système de d'Hondt ses obscurités et ses défauts et qui confondent volontairement une méthode d'application de la R. P. avec la R. P. elle-même. La question mathématique à résoudre, — et qui peut se résoudre de diverses manières, — n'est qu'une partie du problème. Il en est d'autres, d'ordre politique : l'organisation et la discipline des partis, condition du régime parlementaire, ou encore le changement des mœurs électorales qu'un long usage du scrutin d'arrondissement a rendues intolérables. Mais si le problème mathématique de la R. P. n'est pas toute la R. P., il en est une partie essentielle.

I

LE SYSTÈME DU QUOTIENT ÉLECTORAL

La première idée qui vient à l'esprit, quand on se propose de répartir des sièges entre les partis politiques proportionnellement à leurs forces, dans une même circonscription, c'est d'appliquer la règle de trois. Dans une circonscription où il y a eu 100 000 votants et où il y a 10 députés à élire, chaque parti aura droit à autant de sièges qu'il a réuni de fois 100 000 : 10 = 10 000 suffrages, c'est-à-dire le quotient électoral. Méthode parfaite, quand la division du nombre des suffrages obtenus par le quotient électoral ne donne aucun reste. Mais il y a toujours des restes, et les sièges de députés sont indivisibles. Or, comme une répartition ne peut se faire sous une forme exactement proportionnelle que si les unités à répartir peuvent être fractionnées, ce qui n'est point le cas, il faut donc recourir à un expédient. Cet expédient consistera, dans le système du quotient, à attribuer, aux partis qui ont le plus grand nombre de voix inutilisées, les sièges qui restent à pourvoir. La méthode du quotient, ou méthode suisse, conduit donc à l'application de la méthode des plus grands restes ou des fractions forcées.

Appliquons ce système aux résultats des élections législatives de 1910, dans le département de la Seine. Le projet du Gouvernement sur la réforme électorale, qui a été déposé le 30 juin dernier, a divisé ce département en sept circonscriptions ; nous adopterons, pour nos calculs, cette même division. Si nous choisissons le département de la Seine, c'est parce que les partis y sont moins dispersés qu'ailleurs ; les divers groupes d'opposition y votent, le plus souvent, pour le même candidat. Le parti socialiste unifié ne présente, lui aussi, qu'un seul candidat par collège, non seulement à Paris, mais dans toutes les circonscriptions. Enfin le parti radical, moins discipliné que le parti socialiste, et dont les nuances sont assez variées, est parvenu cependant, dans presque tous les collèges de la Seine, à réaliser l'unité de candidature. Il est donc aisé de grouper les voix obtenues par les trois partis en présence dans les sept circonscriptions proposées par le Gouvernement pour les élec-

tions législatives du département le plus peuplé de la France. Voici d'abord le tableau de ces sept circonscriptions électorales avec l'indication du nombre de députés à élire :

1re circ. Paris (1er, 2e, 8e, 9e. 17e arrond.). . .	8	députés.
2e — (3e, 4e, 5e, 6e, 13e —). . .	8	—
3e — (7e, 14e, 15e, 16e —). . .	8	—
4e — (10e, 18e, 19e —). . .	8	—
5e — (11e, 12e, 20e —). . .	8	—
Arrondissement de Saint-Denis.	9	—
— de Sceaux.	6	—
Total	55	députés.

Additionnons maintenant les suffrages obtenus dans chacune de ces sept circonscriptions nouvelles par les trois partis en présence aux élections législatives du 24 avril dernier ; nous obtiendrons les résultats que voici :

Circonscriptions.	Suffrages exprimés.	Suffrages de l'opposition.	Suffrages des radicaux.	Suffrages des socialistes.
Paris, 1re circ.	91 316	55 679	26 211	9 426
— 2e —	94 996	27 971	51 054	15 971
— 3e —	96 205	41 228	33 111	21 866
— 4e —	96 368	18 414	43 749	34 205
— 5e —	94 501	6 241	49 237	39 023
Saint-Denis . .	119 411	19 099	53 720	46 592
Sceaux	88 386	21 422	40 957	26 007
Totaux . .	681 183	190 054	298 039	193 090

Dans la première circonscription de Paris, où il y a eu 91 316 suffrages exprimés et 8 députés à élire, le quotient électoral sera de 91 316 : 8 = 11.414.

La liste d'opposition aura droit par conséquent à 55 679 : 11 414 = 4 sièges + 10 023 voix non représentées ;

La liste radicale, à 26 211 : 11 414 = 2 sièges + 3 383 voix non représentées ;

La liste socialiste, à 9 426 : 11 414 = 0 siège + 9 426 voix non représentées.

Six sièges sur huit ont été ainsi attribués. Les deux autres sièges reviendront, d'après la règle des fractions forcées, l'un à la liste d'opposition qui a 10 023 voix de déchets, l'autre à

la liste socialiste qui en a 9 426. L'opposition aura donc 5 sièges; le parti radical, 2; le parti socialiste, 1. Ce résultat ne choque ni la logique, ni le bon sens. Ce qui est monstrueux, c'est le résultat donné par le scrutin d'arrondissement qui, aux élections dernières, a donné tous les sièges à l'opposition.

La méthode du quotient avec fractions forcées aurait attribué, dans l'ensemble des circonscriptions de la Seine, pour 55 sièges à pourvoir. 15 sièges à l'opposition, 24 aux radicaux, 16 aux socialistes. Au scrutin d'arrondissement, sur 50 sièges à pourvoir, l'opposition a obtenu 16 sièges; les radicaux 16 sièges; les socialistes 18. Avec la R. P. et par le système du quotient, les radicaux auraient donc gagné 8 sièges dans la Seine. Sans doute, ce gain serait dû, en partie, à l'accroissement du nombre des sièges à pourvoir. Si le département de la Seine avait à élire, au scrutin d'arrondissement, 55 députés, au lieu de 50, il est probable que les radicaux obtiendraient plusieurs de ces 5 sièges nouveaux; la différence des résultats serait moins sensible, mais elle resterait assez forte pour démontrer les injustices du scrutin d'arrondissement.

Si le système du quotient peut donner des résultats satisfaisants dans les collèges, comme ceux de la Seine, qui ont 8 ou 9 députés à élire, il en donne très souvent d'assez médiocres dans les collèges d'une moindre importance. Le projet du gouvernement décide que tout département n'ayant droit, par le chiffre de sa population, qu'à 3 mandataires, sera réuni à un département voisin pour ne former, avec celui-ci, qu'une seule circonscription. Mais il ne touche pas aux circonscriptions départementales ayant droit à 4 ou à 5 députés et où il est impossible d'attribuer aux partis politiques une représentation proportionnelle à leurs forces électorales, quelle que soit la méthode de calcul employée.

Nous pourrions multiplier les exemples des anomalies et des erreurs que le système du quotient est susceptible de produire dans les petites circonscriptions. Supposons que, dans un département appelé à élire 4 députés, les suffrages se soient ainsi répartis entre les quatre listes en présence : liste A, 10 000 suffrages; liste B, 11 000; liste C, 22 000; liste D, 27 000. Le quotient électoral sera 70 000 : 4 = 17 500. L'application de la règle des fractions forcées attribuera un

siège à chaque liste et les quatre députés seront ainsi élus par un nombre de voix très différent. Supposons encore que dans un autre département appelé à élire 5 députés, le parti A obtienne 39 000 suffrages ; le parti B, 26 000 : le parti C, 10 000. Le quotient électoral sera 75 000 : 5 = 15 000. Le parti A, qui possède la majorité, n'aura que la minorité des sièges ; il n'en aura que 2, alors que le parti B en aura également 2 et le parti C, 1. Mais en formant deux listes distinctes, le parti A aura des chances sérieuses de conquérir un troisième siège. Que sa première liste obtienne 11 000 suffrages et sa seconde 28 000, il aura cette fois 3 députés ; le parti C perdra le sien, parce qu'il n'a réuni que 10 000 suffrages et que la première liste du parti A en a réuni 11 000.

On fait observer, il est vrai, que les erreurs du système ne pourront pas se produire aux dépens du même parti dans les 81 collèges prévus par le projet ministériel. Tel parti qui en aura souffert dans une circonscription pourra en bénéficier dans une autre. Ici la règle des fractions forcées lui fera perdre un siège, là elle lui en fera gagner un. Mais ces compensations seront, comme dans le scrutin uninominal et majoritaire, l'effet du hasard. Mieux vaudrait, dans tous les cas, renoncer aux petits collèges qui multiplient les chances d'erreurs et les agrandir de telle sorte qu'ils aient au moins 8 députés à nommer. Telle est la véritable solution à adopter pour obtenir, avec le système du quotient, une proportionnalité équitable.

II

LA MÉTHODE DE D'HONDT

Le système du quotient électoral avec fractions forcées, appliqué depuis près de vingt ans dans certains cantons suisses pour les élections au Grand Conseil, a été critiqué avec vigueur par M. d'Hondt, quand il s'est agi d'introduire la R. P. en Belgique. M. d'Hondt a soutenu qu'une telle méthode de calcul pouvait abusivement favoriser les partis les plus faibles, c'est-à-dire la minorité, aux dépens de la majorité. Et il a pris, pour faire sa démonstration, l'exemple que voici. Il a supposé

que, dans un collège appelé à élire 3 députés, les voix s'étaient ainsi réparties : Liste A, 1 550; liste B, 750; liste C, 700, — ensemble, 3000. « Le système du quotient, dit M. d'Hondt, amènerait ce résultat, souverainement injuste, que la majorité des votants n'aurait que la minorité des sièges. 1 000, en effet, étant le quotient de 3 000 par 3, la première liste obtiendrait un siège, parce qu'elle a réuni plus de voix que le quotient, et chacune des deux autres listes en obtiendrait également un, parce qu'elles possèdent un chiffre de voix non représentées, — 750 et 700 — supérieur à l'excédent de la première sur le quotient, soit 550. Il s'ensuit que l'on peut avoir un mandat avec 700 voix et que l'on peut n'en avoir qu'un aussi, avec un chiffre de suffrages plus que double. La majorité n'a pas davantage que chacune des minorités. »

Ce raisonnement qui paraît fort judicieux s'appuie sur un exemple singulier. Quel est donc le système mathématique qui permet de répartir équitablement trois sièges, entre trois partis inégaux, dans un même collège? Le résultat ne pourra être satisfaisant que si les trois partis ont obtenu le même nombre de suffrages. Mais si M. d'Hondt insiste sur les inconvénients que présente l'application du système du quotient dans des circonscriptions aussi étroites, c'est parce que, en Belgique, certaines circonscriptions sont en effet fort peu étendues, qu'elles n'ont souvent à élire que 2, 3 ou 4 députés, et que, par suite, le problème de la répartition des sièges y est fort compliqué. En outre, chez nos voisins, il y a trois partis en présence : le parti catholique, le parti libéral et le parti ouvrier, et le premier est aussi fort à lui seul que les deux autres réunis. Or, M. d'Hondt était catholique. Il ne pouvait donc pas admettre que son parti fût lésé par l'application d'un système de R. P. Dans l'exemple qu'il invoque, le parti A est, dans sa pensée, le parti catholique et les deux autres sont le parti libéral et le parti ouvrier. Le parti catholique ayant réuni 1 550 voix alors que les deux autres n'en ont recueilli que 750 + 700 = 1 450, il lui paraît légitime que le premier obtienne deux sièges et n'en abandonne qu'un, soit au parti libéral, soit au parti ouvrier. Si ces deux derniers partis s'étaient d'ailleurs unis dans la bataille électorale, au lieu de se diviser, ils n'auraient recueilli que 1 450 voix et par suite qu'un seul siège, — et les catholiques deux, avec

1 550 voix ; en se divisant, les libéraux et les socialistes auraient, au contraire, réussi à enlever un siège à leurs adversaires. C'est entendu. Mais si l'on suppose que le collège dont dont il s'agit a 4 députés à élire, au lieu de 3, le raisonnement de M. d'Hondt n'a plus aucune valeur. Et si, voulant obtenir une application plus juste encore de la R. P., on élargit la circonscription ; si on lui donne sept députés au lieu de trois, le système du quotient aboutira à une répartition très équitable.

Cependant M. d'Hondt, poursuivant son idée de ne pas nuire à ses amis politiques, a cherché une autre méthode et il a réussi à la faire adopter. Elle est fort ingénieuse : « Pour aboutir, dit-il, à une répartition dont la justesse et l'équité soient hors de conteste, il faut recourir à un autre procédé : c'est celui du *chiffre répartiteur*. En divisant, en effet, les chiffres électoraux des partis par un même nombre, donnant des quotients dont la somme soit égale au nombre de sièges à conférer, on arrive à mesurer exactement les partis à la même aune, on accorde à chacun tout ce qui lui revient, on empêche les minorités d'exproprier illégitimement les majorités de la part de représentation à laquelle elles ont droit. » M. d'Hondt a donc surtout, on le voit, la préoccupation de ne pas laisser « exproprier » les catholiques par les libéraux et le parti ouvrier ; il aime mieux que ce ce soient les catholiques qui exproprient leurs adversaires. C'est précisément ce qui va se produire par l'application de sa méthode.

« Reprenons, continue-t-il, notre exemple de tout à l'heure : trois groupes de 1 550, 750 et 700 électeurs se disputent trois sièges. Le chiffre répartiteur sera 750 qui entre deux fois dans 1 550 et une fois dans 750 et qui donne, par conséquent, une somme de quotients — deux plus un — égale au nombre de sièges à conférer. La majorité aura la majorité des députés, et le groupe le plus fort sera ensuite représenté. Le groupe de 700 n'obtiendra rien parce que, si on lui donnait un siège, il faudrait logiquement en donner deux au groupe de 1 550 et un au groupe de 750, ce qui ferait quatre élus quand il ne peut y en avoir que trois[1]. » Mais pourquoi ne peut-il n'y

1. L'exemple cité par M. d'Hondt fait comprendre à la fois le mécanisme de son système et les raisons de son adoption. S'il y a trois sièges à pour-

en avoir que trois? Qu'on fasse nommer au moins 4 députés, en élargissant la circonscription, et la solution du problème par la méthode du quotient sera infiniment plus juste que par la méthode de M. d'Hondt. L'exemple même qu'il a choisi en fait ressortir tout l'arbitraire. Il attribue deux sièges à un groupe de 1 550 voix, 1 au groupe de 750 voix et 0 au groupe de 700. Le parti le plus fort obtient sans doute le nombre de sièges auquel il a droit, mais l'opposition n'a pas son compte : elle a 700 voix non représentées, alors que ses adversaires n'en ont que 50.

L'auteur du système n'a d'ailleurs jamais caché son dessein de favoriser les partis les plus unis et les plus forts. C'est en vain que son collègue de l'Université de Gand, M. Massau, lui démontrait, par des chiffres, que le système du quotient électoral avec fractions forcées était à la fois plus simple et plus juste. M. d'Hondt était professeur de droit et il appartenait au parti catholique. Il ne s'embarrassait pas des objections d'un professeur de mathématiques qui appartenait au parti libéral; s'il était partisan de la R. P., il ne consentait pas à admettre que la R. P. pût avoir pour effet de nuire à ses amis politiques.

Le système du quotient avec fractions forcées avait, notamment, selon M. d'Hondt, l'inconvénient de permettre au parti catholique de présenter dans la même circonscription plusieurs listes de candidats. Pourquoi ne l'eût-il pas fait, puisque, en se

voir, comment les répartir entre trois listes qui ont obtenu le nombre de suffrages que voici :

Liste A	Liste B	Liste C
1 550	750	700

S'il n'y avait qu'un siège à pourvoir, il appartiendrait à la liste A avec 1 550 voix. S'il y en avait deux, devrait-il revenir à la liste A ou à la liste B? 1 550 : 2 = 775, chiffre supérieur à 750; donc le second siège doit revenir à la liste A. Et le troisième siège? En divisant 1 550 par 3, on obtient le nombre 516 qui est inférieur au chiffre 750 de la liste B. Donc, le troisième siège revient à la liste B.

En divisant par conséquent par 1, 2, 3, etc., c'est-à-dire par le nombre des députés à élire, le chiffre électoral de chaque liste, on obtient une série de quotients qui, rangés par ordre d'importance, indiquent le nombre de voix nécessaire pour l'obtention du premier siège, du second, du troisième, etc. S'il y a trois députés à élire, comme dans l'exemple ci-dessus, le troisième quotient, 750, déterminant l'obtention du troisième siège, sera le chiffre répartiteur. Il est contenu deux fois dans 1 550 et une fois dans 750, donc, la liste A aura deux sièges et la liste B, un siège.

divisant, il n'aurait peut-être perdu aucun siège? Pour le contraindre à rester uni, il fallait donc lui accorder un avantage lorsqu'il ne présenterait qu'une seule liste. Par contre, l'opposition libérale et socialiste devrait suivre la même tactique et former des cartels, dans certaines circonscriptions, pour éviter de perdre des sièges. Mais, en s'unissant, les libéraux et les socialistes risquaient de diminuer le nombre de leurs partisans, — les électeurs libéraux ne voteraient pas tous pour une liste de concentration socialiste, — ce qui permettrait aux catholiques de rester sur leurs positions. Il y aurait donc pour le parti catholique un double avantage à adopter un système de R. P. qui favorisât l'union : c'est ce que M. d'Hondt et, après lui, M. Van den Heuvel, le ministre de la Justice qui défendait le projet de réforme électorale de 1899, ont parfaitement compris, et c'est ce qui explique pourquoi ils ont proposé une méthode de calcul qui fût favorable au parti catholique de préférence à une autre qui pût favoriser le parti libéral.

Cet avantage ne fut cependant pas mis en lumière dans la discussion du projet de R. P. qui occupa, pendant les mois d'octobre, de novembre et de décembre 1899, les séances du Parlement belge. L'exposé des motifs n'y fait aucune allusion et M. Van den Heuvel, dans les remarquables discours qu'il prononça au cours des débats, n'en parla pas non plus. A quoi bon soulever une difficulté qui pouvait faire échouer le projet de loi? Les libéraux avaient, après tout, intérêt à ce que la R. P. fût votée, puisque la R. P. devait leur permettre d'échapper à un écrasement définitif — ils n'avaient plus que douze représentants dans la Chambre élue en 1898 — et ils acceptaient le système de d'Hondt, parce que l'accord s'était fait sur ce système dans l'association réformiste qui avait organisé la propagande en faveur de la R. P.

Les inexactitudes du système ne devaient du reste clairement apparaître qu'après les expériences qui en furent faites. Pour ne parler que des dernières élections législatives de 1908 et de 1910, en Belgique, les catholiques y ont obtenu un total de suffrages légèrement inférieur au total des suffrages des deux partis d'opposition; ils n'en conservent pas moins, dans la Chambre, une majorité de 6 voix. Voici, à titre d'exemple, quelques-unes des anomalies du système de d'Hondt :

Dans l'arrondissement de Mons, avec 28 895 suffrages, les catholiques ont 2 sièges; les libéraux, avec 20 895, 1 siège. A Soignies, avec 27 715 suffrages, les catholiques ont 2 sièges; avec 39 170, le cartel (libéraux et socialistes associés) n'en a également que 2. A Charleroy, avec 41 153 suffrages, les catholiques ont 3 sièges; avec 29 871, les libéraux n'en ont qu'un. A Bruges, avec 31 012 suffrages, les catholiques ont 3 sièges; avec 15 736, les libéraux n'en ont qu'un. A Ostende, avec 36 140 suffrages, les catholiques ont 3 sièges; avec 20 297, les libéraux n'en ont qu'un. Par contre, à Tongres, les libéraux ont un siège avec 10 409 suffrages, alors que les catholiques n'en ont que deux avec 30 570 voix; et, à Nivelles, le cartel a 3 sièges avec 46 259 suffrages, alors que les catholiques en ont un seulement avec 29 497 voix.

Ce n'est pas tout. Le système de d'Hondt peut produire souvent les résultats les plus singuliers. Il peut arriver, en effet, qu'un parti, qui n'a subi aucun déchet d'une élection à l'autre, ou même dont le nombre des adhérents a augmenté, perde un siège, alors que le total général des suffrages n'a pas varié. Son sort va dépendre de deux autres partis, dont l'un s'est accru aux dépens de l'autre.

Dans une circonscription où il y a eu 181 000 suffrages valables, et 10 députés à élire, les suffrages se sont ainsi répartis entre les quatre listes en présence dans trois élections successives [1] :

PREMIÈRE ÉLECTION (SUFFRAGES)

Liste A	Liste B	Liste C	Liste D	Total.
72 000	55 000	39 000	15 000	181 000
36 000	27 500	19 500	7 500	
24 000	18 333	13 000		
18 000	13 750			
14 400				
4 sièges	3 sièges	2 sièges	1 siège	10 sièges

1. Ce tableau a été soumis par M. Louis Havet, membre de l'Institut, à la commission d'études formée par le Comité Républicain de la R. P.

Nous avons souligné dans ce tableau les chiffres qui déterminent l'obtention d'un siège; les autres chiffres ne sont pas soulignés.

SECONDE ÉLECTION

Liste A	Liste B	Liste C	Liste D	Total.
72 000	62 000	32 000	15 000	181 000
36 000	31 000	16 000		
24 000	20 666	10 666		
18 000	15 500			
14 400	12 400			
4 sièges	4 sièges	2 sièges	0 siège	10 sièges

Par suite d'un gain de B, fait aux dépens de C, D perd un siège, quoique ayant gardé ses 15 000 suffrages.

TROISIÈME ÉLECTION

72 000	61 800	32 000	15 200	181 000
36 000	30 900	16 000		
24 000	20 600	10 666		
18 000	15 450			
14 400	12 360			
4 sièges	4 sièges	2 sièges	0 siège	10 sièges

Par suite d'un gain plus faible de B sur C, D perd un siège, quoique ayant acquis 200 suffrages nouveaux.

De telles anomalies peuvent en effet se produire lorsqu'on applique le système de d'Hondt et elles se produiraient souvent en France où les partis sont plus nombreux encore qu'en Belgique. Nos voisins n'y échappent que parce qu'ils ne présentent jamais plus de trois listes dans le même collège, et qu'ils n'en présentent même que deux dans les petits collèges. Mais ils ne peuvent éviter les inégalités du système de d'Hondt qui résultent de la prime accordée au parti catholique, c'est-à-dire au parti le plus fort.

Appliqué dans des circonscriptions assez vastes et d'une importance à peu près égale, le système de d'Hondt donnerait toutefois des résultats plus satisfaisants qu'en Belgique. Prenant le même exemple que celui que nous avons déjà choisi pour expliquer le système du quotient, cherchons les résultats qu'aurait donnés, dans le département de la Seine, le système de d'Hondt. Dans la première circonscription de Paris, il y a

eu, comme on l'a vu plus haut, 91 316 suffrages valables pour 8 députés à élire. La méthode de d'Hondt consiste, on le sait, à diviser par 1, 2, 3, 4, 5, etc., les chiffres électoraux obtenus par chaque liste de parti. Procédons à cette opération sur les chiffres électoraux des trois partis en présence dans la première circonscription de Paris.

	Opposition.	Radicaux.	Socialistes.
	—	—	—
Chiffres électoraux	55 679	26 211	9 426
Divisés par 1	55 679	26 211	9 426
— 2	27 839	13 105	
— 3	18 559	8 737	
— 4	13 919		
— 5	11 135		
— 6	9 279		

Rangeons maintenant les quotients ainsi obtenus dans l'ordre de leur importance : 55 679, 27 839, 26 211, 18 559, 13 919, 13 105, 11 135, 9 426. Ce dernier nombre sera le quotient électoral, que M. d'Hondt appelle le diviseur électoral, ce qui importe peu. Il est contenu cinq fois dans le chiffre électoral de l'opposition ; 2 fois, dans celui des radicaux ; 1 fois, dans celui des socialistes. L'opposition aura donc 5 sièges, les radicaux 2, les socialistes 1.

Ces résultats sont identiquement les mêmes que ceux du quotient électoral avec fractions forcées. Mais, dans l'ensemble des collèges de la Seine, ils varieraient quelque peu. En appliquant le système de d'Hondt dans les sept circonscriptions, on arrive à attribuer, au total, 13 sièges à l'opposition, 26 sièges aux radicaux et 16 aux socialistes. L'opposition a donc perdu, par rapport au système du quotient, 2 sièges qui ont été, en revanche, attribués aux radicaux. Quant aux socialistes, ils n'ont ni perdu, ni gagné. Le système de d'Hondt a par suite avantagé le parti le plus fort, c'est-à-dire, dans la la Seine, le parti radical, de même que, en Belgique et pour la même raison, il favorise le parti catholique.

III

LE SYSTÈME DU QUOTIENT ÉLECTORAL UNIFORME

Cherchons à notre tour un système qui ne puisse prêter à aucune objection mathématique, qui donne des résultats vraiment proportionnels sans jamais favoriser un parti au détriment d'un autre. Lorsqu'on veut faire élire un nombre déterminé de députés dans une circonscription déterminée, on ne trouve pas de meilleure solution que le système du quotient ou le système de d'Hondt. On est toujours réduit à l'un ou l'autre expédient pour résoudre la difficulté provenant des déchets, c'est-à-dire des voix non représentées. Et que l'on applique l'une ou l'autre méthode de calcul dans chaque collège, il en résultera toujours une certaine inégalité dans la représentation nationale, puisque chaque représentant ne pourra être élu par le même nombre de représentés. Le quotient électoral variera toujours d'un collège à l'autre, de même que le diviseur électoral du système belge. L'unique moyen de diminuer l'importance de ces variations sera d'égaliser les circonscriptions, ce qui est fort difficile, pour ne pas dire impossible. Envisageons le problème d'une autre manière. Disons, sans fixer d'avance le nombre des députés à élire par chaque collège, qu'il faudra un nombre déterminé de suffrages pour être élu député dans n'importe quelle circonscription. Et la solution deviendra aussitôt très simple et très pratique. La règle du *quotient électoral uniforme*, qui consiste à fixer un même quotient pour toutes les circonscriptions, permettra de faire une répartition exactement proportionnelle de tous les sièges de députés. Défendue avec vigueur dans la commission d'études du comité républicain de la R. P. par M. Louis Havet, approuvée sans réserve par M. Adolphe Carnot, par des mathématiciens, comme M. Émile Picard et M. Henri Poincaré, la méthode du quotient uniforme donne la solution exacte du problème à résoudre ; il n'en existe d'ailleurs aucune autre qui soit susceptible de donner des résultats parfaits.

On objecte sans doute que, dans ce système, le nombre total des députés pourra légèrement varier, mais il ne variera guère

d'une élection à une autre que si le nombre total des électeurs augmente ou diminue. Les abstentions n'auront lieu que pour des causes fortuites, car lorsque les électeurs auront intérêt à voter et lorsqu'ils auront la certitude que leurs votes produiront un effet utile, à quelque parti qu'ils appartiennent, ils ne s'abstiendront plus — ou ils s'abstiendront peu. Et dès lors il sera facile de fixer le nombre total des députés à élire ou du moins un nombre très approchant. Il suffira de diviser, par le nombre des députés que l'on veut faire siéger, le nombre des votants qui sera, par exemple, d'environ 9 millions. Pour l'élection de 600 députés, le quotient uniforme sera de 9 000 000 : 600 = 15 000. Pour diminuer le nombre des députés, il suffira d'augmenter le quotient.

Dans chaque collège dont les limites seront fixées une fois pour toutes et qui pourront être celles que le Gouvernement a proposées dans son projet de réforme électorale, seront élus tous les candidats ayant obtenu ce chiffre de 15 000 voix, ou pour mieux dire chaque liste de candidats aura autant d'élus que son chiffre électoral contiendra de fois le quotient uniforme de 15 000. Il y aura encore des restes, c'est évident. Mais les restes de chaque parti ou des listes fédérées seront additionnés : ils donneront droit à autant de sièges supplémentaires, pour chaque parti, que chaque addition de ces restes contiendra de fois, à son tour, le quotient uniforme.

Pour obtenir une solution parfaite, il faudrait donc que tous les déchets fussent totalisés et employés ensuite à une répartition générale à raison d'un siège par groupe de 15 000 électeurs. Si l'on objecte que l'opération serait trop compliquée et qu'il vaudrait mieux ne pas étendre aux circonscriptions de toute la France la répartition des voix inutilisées, on peut simplifier le système en décidant que la répartition nouvelle se fera par régions.

Nous allons choisir, pour l'application du système du quotient uniforme, la même région que précédemment, le département de la Seine, que nous laisserons divisé en sept collèges, et, pour l'addition et la répartition des restes, nous prendrons le département tout entier. Afin de conserver à peu près le même nombre de députés que celui qui lui est attribué, d'après le chiffre de sa population, par le projet du Gouver-

nement, nous fixerons le chiffre du quotient uniforme à 12 300. Et nous supposerons aussi que chacun des trois partis en présence n'a formé qu'une seule liste dans les sept collèges.

Pour calculer le nombre de sièges auquel a droit chaque liste, il suffit de diviser son chiffre électoral par le quotient électoral uniforme de 12 300. Les restes que donneront ces divisions seront ensuite additionnés. Voici les résultats ainsi obtenus :

LISTES DE L'OPPOSITION

Circonscriptions.	Chiffres électoraux.	Sièges attribués par le quotient uniforme.	Voix non représentées.
Paris, 1re circonscription.	55 679	4	6 479
— 2e —	27 971	2	3 371
— 3e —	41 228	3	4 328
— 4e —	18 414	1	6 114
— 5e —	6 241	0	6 241
Saint-Denis	19 099	1	6 799
Sceaux	21 422	1	9 122
Totaux	190 054	12	42 454

Le total des voix non représentées étant de 42 454, l'opposition aura droit à 42 454 : 12 300 = 3 sièges supplémentaires, soit un total de 15 sièges, et elle n'aura ainsi que 5 554 voix perdues dans tout le département. Quant aux trois sièges supplémentaires, ils seront naturellement attribués aux circonscriptions dans lesquelles le parti a eu le plus grand nombre de voix non représentées, c'est-à-dire dans la première circonscription de Paris, dans la circonscription de Saint-Denis et dans celle de Sceaux.

LISTES DU PARTI RADICAL

Circonscriptions.	Chiffres électoraux.	Sièges attribués.	Voix inutilisées.
Paris, 1re circonscription.	26 211	2	1 611
— 2e —	51 054	4	1 854
— 3e —	33 111	2	8 511
— 4e —	43 749	3	6 849
— 5e —	49 237	4	37
Saint-Denis	53 720	4	4 520
Sceaux	40 957	3	4 057
Totaux	298 039	22	27 439

Le parti radical aura droit en outre à 27 439 : 12 300 = 2 sièges supplémentaires (avec 2 839 voix inutilisées) et ces 2 sièges lui seront attribués dans la 3e et dans la 4e circonscriptions de Paris.

LISTES DU PARTI SOCIALISTE

Circonscriptions.	Chiffres électoraux.	Sièges attribués.	Voix inutilisées.
Paris. 1re circonscription.	9 426	0	9 426
— 2e —	15 971	1	3 671
— 3e —	21 866	1	9 566
— 4e —	34 205	2	9 605
— 5e —	39 023	3	2 123
Saint-Denis	46 592	3	9 692
Sceaux	26 007	2	1 407
Totaux	193 090	12	45 490

Le parti socialiste aura droit à 45 490 : 12 300 = 3 sièges supplémentaires (avec 8 590 voix non représentées) et ces 3 sièges seront attribués aux 3e et 4e circonscriptions de Paris et à Saint-Denis. Il suffira, à ce parti, de gagner aux élections suivantes 12 300 — 8 590 = 3 710 voix dans l'ensemble des collèges pour avoir droit à un 16e siège.

La répartition des sièges par la méthode du quotient uniforme en a donné, par conséquent, 15 à l'opposition, 24 aux radicaux et 15 aux socialistes, pour une répartition totale de 54 sièges.

IV

LE SYSTÈME DU GOUVERNEMENT

Reste à examiner le système qui a été proposé par le Gouvernement dans son projet de réforme électorale. Ce projet n'a pas pour objet d'instituer la représentation proportionnelle des partis politiques, mais simplement un mode de « scrutin de liste avec représentation proportionnelle des minorités ». Dans la pensée de son auteur, il s'agit d'une « solution intermédiaire » s'adaptant « aux institutions républicaines et aux principes sur lesquels ces institutions reposent ». On ne voit

pas très bien, au premier abord, pourquoi le système du quotient ou le système de d'Hondt ne s'adapterait pas mieux encore aux institutions républicaines, puisqu'ils sont infiniment plus justes que le système du Gouvernement. Celui-ci consiste, en effet (article 9), à chercher le quotient en divisant le nombre des électeurs *inscrits* par le nombre des députés à élire. Pourquoi le nombre des inscrits et non celui des votants? On le verra tout à l'heure. Puis, le quotient ainsi obtenu sert à attribuer à chaque liste le nombre de sièges auquel elle a droit. Il y aura encore des restes, comme dans les autres systèmes. Mais à qui le projet va-t-il les attribuer? « Aux autres candidats, dit l'article 9, qui ont obtenu le plus grand nombre de suffrages, quelle que soit la liste à laquelle ils appartiennent. »

Appliquons la méthode à la première circonscription de Paris où il y a huit députés à élire et un total de 119 540 électeurs inscrits. Le quotient va s'élever de beaucoup, puisque c'est le chiffre des inscrits, et non celui des votants, que l'on prend pour base de calcul. Il sera de 119 540 : 8 = 14 942.

Par la première répartition indiquée à l'article 9 du projet, l'opposition aura, avec ses 55 679 voix, 3 sièges; les radicaux, avec 26 211 voix, auront 1 siège; les socialistes, avec 9 426 voix, n'auront rien. Cela fait 4 sièges répartis. Et les 4 autres à qui seront-ils attribués? Aux 4 candidats ayant obtenu le plus de suffrages, et qui appartiendront tous, dans l'espèce, à la liste de l'opposition. Ainsi l'opposition aura 7 sièges; les radicaux 1, et les socialistes 0. Ce n'est pas très juste. Nous savons très bien que ce n'est pas dans le dessein de favoriser les partis d'opposition que le Gouvernement a choisi son système spécial. C'est dans le dessein de favoriser outre mesure le parti le plus fort, c'est-à-dire le parti radical qui possède en effet la majorité relative dans un grand nombre de collèges. Et le projet du Gouvernement aboutit, en effet, même dans la Seine et malgré l'avantage donné à l'opposition dans la 1re circonscription de Paris, à favoriser le parti radical. Il lui attribuerait 29 sièges, alors que les socialistes n'en conserveraient que 10 et l'opposition 16.

En augmentant arbitrairement le chiffre du quotient, le projet du Gouvernement diminue le nombre des sièges revenant

aux minorités et en attribuant aux majorités, même relatives, tous les sièges que le système du quotient ainsi compris laisse en suspens, il accroît encore l'injustice du procédé. Mais en voulant donner à un parti beaucoup plus que sa part légitime, il expose, en revanche, ce parti à subir à son tour la loi du plus fort : il provoque la révolte des partis de minorité qui, en se coalisant, deviendront plus forts que le parti qui n'a que la majorité relative. Avec le système du Gouvernement, le parti radical risquerait d'être écrasé par ces mêmes coalitions dont il s'est plaint si amèrement et si justement, mais que le scrutin d'arrondissement rendra toujours inévitables.

Pour combattre les systèmes proposés jusqu'ici pour la répartition des sièges, l'auteur de l'exposé des motifs du projet gouvernemental s'exprime en ces termes :

Les divers mécanismes de représentation proportionnelle qui prétendent faire coïncider avec une précision mathématique la force numérique de chaque parti et sa représentation législative sont, dans la pratique, impuissants à procurer ce résultat. Ils ne parviennent ni à assurer une représentation dans le Parlement aux minorités qui, tout en réunissant dans l'ensemble du pays un nombre élevé de suffrages, sont très faibles dans chaque circonscription, ni à rendre uniforme le nombre d'électeurs dont chaque député représente les opinions et les tendances, ni, par suite, à établir un rapport constant entre le chiffre total des mandats attribués aux candidats de chaque parti et le chiffre total des électeurs de ce parti, ni, surtout, à différencier, par l'attribution d'un nombre inégal de sièges, les listes ayant recueilli des nombres inégaux de suffrages, à marquer ainsi par un résultat positif le succès remporté par la liste la plus favorisée, en d'autres termes à affirmer et à dégager la majorité. Il est donc par là même démontré que ces systèmes sont incapables de réaliser dans l'application la conception idéale dont ils s'inspirent.

Comment! De ce que le système du quotient électoral et le système de d'Hondt auxquels on fait ici allusion ne sont pas parfaits, on conclut qu'il faut en adopter un autre qui serait aussi injuste que possible, qui serait même plus injuste que le scrutin majoritaire? Celui-ci exige, en effet, la majorité absolue pour obtenir un siège, et, si elle n'est pas obtenue au premier tour de scrutin, on procède à un second tour. Mais, dans le système du Gouvernement, la minorité des suffrages suffira le

plus souvent pour obtenir la majorité des sièges. Dans un collège où il y aura trois listes en présence ayant obtenu 52 000, 50 000 et 48 000 voix, la première liste aura plus de sièges que les deux autres réunies. Vraiment les partis ainsi frustrés seraient bien naïfs de ne pas s'unir contre le troisième à qui l'on cherche à attribuer des mandats qui ne lui appartiennent pas.



Si l'on invoque d'ailleurs pour repousser la R. P. le prétexte singulier de la non-proportionnalité des deux systèmes jusqu'ici proposés, on peut répondre que l'application du système du quotient uniforme donne la solution exacte du problème et qu'il n'a point les défauts reprochés aux autres. Ce qu'on lui reproche, au contraire, c'est son excès de précision qui aura pour résultat de favoriser les partis organisés et disciplinés. Le report des voix d'une liste à l'autre d'un même parti suppose, en effet, un accord préalable entre les partis, tout au moins dans la limite de la région où s'opérera la fédération des listes. Si cet accord n'existe que dans certaines régions et non dans d'autres, entre certains partis et non entre certains autres, ceux-ci souffriront évidemment de leur manque de cohésion. Mais l'objet principal de la R. P. n'est-il pas d'obliger les partis à s'organiser et à se discipliner? On ne saurait trop répéter qu'il n'y a point de luttes politiques, dans le sens élevé du mot, point de programmes précis, point d'élections claires, et par suite point de régime parlementaire, si le suffrage universel est abandonné à lui-même, s'il ne choisit ses représentants que pour des raisons d'intérêt local ou particulier. Entre le suffrage universel inorganisé, qui conduit à l'anarchie parlementaire, et le suffrage universel organisé, guidé, éclairé par de grandes associations politiques ayant un programme défini et interdisant par cela même à leurs adhérents de s'affilier à d'autres associations, il faut nécessairement choisir. Et si l'on se prononce pour le suffrage universel organisé, il faut en même temps adopter un régime électoral qui rendra nécessaire l'organisation des partis.

La difficulté n'est point si grande qu'on le suppose de réaliser une R. P. acceptable pour tous et l'exposé des systèmes que nous venons de faire démontre qu'il serait aisé de se mettre d'accord sur une méthode de calcul. Qu'on se rallie au système du quotient variable, au système de d'Hondt, ou au système du quotient uniforme, ce qui vaudrait mieux encore, on réalisera, dans tous les cas, un énorme progrès sur ce qui existe. A une condition cependant, c'est qu'on ne perde pas de vue le principal avantage de la réforme. Si l'on oublie que la discipline des partis est la conséquence nécessaire de la R. P., en autorisant le panachage des listes qui la rendra impossible, on ne réalisera point les progrès espérés, on ne supprimera point la plupart des abus du scrutin d'arrondissement. N'est-il pas urgent d'enrayer le fléau de la corruption, d'empêcher les manœuvres déloyales, d'obtenir des élections qui aient un sens précis? On n'y réussira qu'en obligeant le suffrage universel à se prononcer pour des idées et non pour des personnes, pour des programmes et non pour des intérêts individuels; et, pour ce faire, il faut le contraindre à choisir entre des listes de parti et non entre des noms de candidats appartenant aux opinions les plus disparates. La question du « panachage », comme on l'appelle, est plus importante à nos yeux que la question des méthodes de calcul. Pour donner une solution raisonnable aux deux problèmes, il suffit après tout de se rappeler que la R. P. a pour objet d'assurer à tous les partis politiques une représentation proportionnelle à leurs forces électorales, et que, dans ces conditions, il ne peut y avoir de représentation proportionnelle s'il n'y a point de partis organisés.

GEORGES LACHAPELLE

RESSOURCES MILITAIRES

DE L'AFRIQUE DU NORD

Nous incorporons, sans exception ni dispense, tous les jeunes hommes de vingt ans; le nombre des soldats est donc chez nous en proportion directe au nombre des naissances.

Voici quelle est, depuis trente ans, la statistique des naissances masculines et féminines :

1882-1886	(moyenne quinquennale)	. . .	930 000
1887-1891	— —	. . .	873 000
1892-1896	— —	. . .	867 000
1897-1901	— —	. . .	847 000
1902 1906	— —	. . .	821 000
1907	. . . .	. . .	774 000
1908	. . . .	. . .	792 000
1909	. . . .	. . .	770 000

C'est, en un quart de siècle, une baisse de 160 000 naissances annuelles.

Les troupes du temps de guerre, formées des réserves et de l'armée active, seront toujours assez nombreuses pour égaler celles de nos adversaires éventuels, nos voisins d'outre-Vosges : il suffira, pour mettre en ligne autant de monde qu'eux, d'incorporer dans nos régiments actifs, au moment de la mobilisation, une ou deux classes de réservistes de plus. Mais cela ne saurait être qu'au détriment de la valeur militaire

de ces troupes de première ligne, où les réserves ne doivent pas noyer l'élément actif.

La valeur des cadres et des soldats au moment de la guerre dépendra de leur « dressage » technique et de leur préparation morale au devoir militaire. Ils ne peuvent être utilement et sérieusement poussés que dans des unités dont l'effectif se rapproche de celui de mobilisation : il y a une différence de valeur, incontestable et connue de tous, entre les troupes de couverture à gros effectif, dont la vie militaire est intense, et les corps de l'intérieur, anémiés, qui, faute d'hommes, traînent une vie léthargique.

Le département de la Guerre s'est, pendant vingt ans, refusé à prévoir les dangers de cette situation. Pour étaler des troupes toujours aussi nombreuses, on a progressivement accru la proportion des jeunes gens déclarés bons pour le service : l'incorporation des soldats du service auxiliaire a remis dans le rang un certain nombre d' « embusqués » aptes à porter les armes; les conseils de revision se sont montrés moins rigoureux : le rendement de chaque classe de jeunes soldats en hommes du service armé a, depuis dix ans, passé de 43 à 48 p. 100 des naissances masculines correspondantes. Les conséquences, c'est le nombre des militaires réformés s'élevant de 19 000 en 1900, à 28 000 en 1908 et 1909; c'est la mortalité montant de 3.5 à 4,3 pour mille hommes.

Notre pays est le seul au monde à fournir un tel effort militaire, à mettre sous les armes tous ses fils, non seulement les vigoureux, mais encore tous ceux qu'une tare ou qu'une infirmité bien apparentes ne rendent pas totalement incapables de faire figure de soldats. Jusqu'à présent, grâce à cet effort excessif, on a, à peu près, sauvé la face. Tous nos escadrons, batteries et compagnies, comptent déjà 5 ou 6 hommes de moins qu'au lendemain de l'application de la loi de deux ans, mais l'instruction militaire restant possible, l'existence de l'armée n'est pas encore compromise. En sera-t-il de même quand l'armée du temps de paix comptera 60 000 hommes de moins qu'aujourd'hui, quand la compagnie d'infanterie sera réduite, de 115 hommes qu'elle compte en 1910, à 93 qui lui resteront dans quinze ans d'ici?

Les remèdes à lointaine échéance, c'est la facilité plus

large donnée à la naturalisation des 1 500 000 étrangers fixés sur notre sol; c'est surtout le développement des moyens de sauvetage de l'enfance pauvre par l'assistance maternelle et par de sérieux secours aux familles nombreuses.

Mais tout de suite il faut parer au manque de soldats. Le contingent de 1911, par suite de la baisse brusque de la natalité en 1890, comptera 11 000 hommes de moins que celui qui, le mois dernier, a rejoint les régiments.

Le remède immédiat est facile à appliquer : il faut demander à l'Afrique les ressources qui font défaut au pays métropolitain; il faut avoir recours aux 7 millions d'indigènes de l'Algérie-Tunisie, aux 12 millions de nègres du Sénégal et du Soudan, à nos sujets berbères et arabes, Bambaras et Toucouleurs, pour pouvoir employer sur notre territoire européen, sans en distraire un seul, tous nos soldats de race française.

Il ne peut s'agir, en effet, d'importer en Provence et en Languedoc, comme quelques-uns l'ont pensé, des régiments venus de l'Aurès ou du Niger. Trop d'objections politiques, sociales, économiques, se dressent contre cette extension abusive d'une idée juste pour qu'il soit besoin de s'arrêter. Voici comment se pose le problème. L'armée d'Algérie-Tunisie compte 74 000 hommes :

Indigènes (tirailleurs, spahis, etc.) . . .	28 000	hommes.
Légion étrangère.	10 000	—
Corps d'épreuves (disciplinaires, joyeux).	4 000	—
Troupes françaises (zouaves, chasseurs).	32 000	—

Ce sont ces 32 000 Français qu'il faut progressivement verser dans les corps de France, au fur et à mesure que des créations d'unités noires et arabes viendront compenser ces réductions. Le colonel Mangin a, ici même [1], fort bien défini le problème. La population française d'Algérie redoute, bien à tort du reste, que ne s'accroisse dans la colonie la proportion des soldats indigènes, en même temps que diminuera le nombre des militaires français. Il suffit, pour rassurer nos compatriotes, de mettre en garnison chez eux quelques régi-

1. *Revue de Paris*, 1er et 15 juillet 1909.

ments de tirailleurs sénégalais, en majorité fétichistes, qui ont fait leurs preuves de fidélité et de bravoure, depuis un demi-siècle, au Sénégal, au Soudan, au Tchad, à Madagascar, et à qui nous devons, pour une large part, la conquête rapide d'un tiers de l'Afrique. Trois brigades de noirs (10 000 environ) viendraient remplacer en Algérie autant de jeunes soldats métropolitains ou algériens, qui seraient incorporés désormais dans des régiments de France. D'autre part, le vide créé en Algérie-Tunisie par la réduction des corps français serait comblé par la création de six brigades de tirailleurs indigènes (20 000 environ) se dédoublant à la mobilisation pour former autant de divisions.

L'armée d'Algérie-Tunisie, grossie de ses réserves, formée d'un amalgame de noirs, de Berbères et d'Arabes, animée de cet esprit d'offensive hardie que connaissent tous ceux qui ont manié les troupes africaines, constituerait à côté de nos corps métropolitains une réserve puissante, une troupe de choc incomparable, capable d'emporter la victoire dans ces luttes prolongées et déprimantes que seront les batailles de l'avenir.

Ainsi la baisse de nos effectifs deviendrait, par les remèdes et les mesures qu'elle aurait rendus nécessaires, l'occasion d'un sérieux accroissement de notre puissance militaire. Pourquoi le département de la Guerre tarde-t-il à prendre des mesures qui, considérées il y a quelques années comme des nouveautés périlleuses, ont rallié aujourd'hui, dans l'armée, au parlement, et dans la presse, la quasi unanimité de l'opinion française?



La question du recrutement des indigènes algériens a été copieusement étudiée depuis trois ans. En 1907, frappé, comme rapporteur du budget de la Guerre, des dangers que ne pouvaient pas manquer de produire à bref délai la diminution des naissances, je saisis M. Clemenceau, ministre de l'Intérieur et de l'Algérie, et M. le général Picquart, ministre de la Guerre, d'un projet sommaire d'utilisation des ressources de l'Afrique du Nord. Une mission d'études fut formée, que composaient des fonctionnaires et des officiers rompus aux choses de

l'Afrique du Nord ; elle examina dans le détail la possibilité d'appliquer à Alger, Oran et Constantine le mode d'appel qui fonctionne sans aucune difficulté dans la Régence de Tunis depuis un quart de siècle.

Les indigènes tunisiens sont soumis au service obligatoire par une loi dite du « Flambeau éclatant » qui a été édictée en 1860 par le bey Mohammed Saddok. Rédigée sous l'inspiration d'officiers français de l'entourage du bey, elle se rapproche beaucoup de notre loi de recrutement de 1832. Document tout de principe, car lorsque le souverain tenta de mettre en pratique la loi nouvelle, il rencontra chez ses sujets une résistance qu'il ne réussit pas à vaincre. Tout au plus parvint-il à recruter un petit nombre de soldats dans les banlieues immédiates des villes ; mais, au delà, son autorité resta impuissante. Pour masquer son échec, le bey, avec une sagesse bien orientale, accorda des exemptions à tous ceux qu'il ne pouvait réduire à l'obéissance. Les nomades qui occupent la moitié du territoire furent exemptés « parce qu'ils sont toujours à cheval pour le service du Bey ». La ville de Tunis, résidence habituelle du gouvernement, fut déclarée privilégiée ; Kairouan et Sfax obtinrent une dispense comme « Villes Saintes », d'autres villes, comme Nefta, tout simplement « parce qu'on y pratique la vertu ». La loi resta lettre morte jusqu'à l'occupation française.

Le général Forgemol, commandant la division d'occupation, obtint de la faire revivre, malgré une opposition assez vive de certains colons européens. Les premières mesures d'exécution datent de 1883. Limitée d'abord aux caïdats de la côte et à la vallée de la Medjerda, la zone de recrutement fut assez rapidement étendue à tout le territoire. En même temps, on augmentait progressivement le nombre des jeunes gens appelés au service.

Actuellement, chaque année, dans toute la Tunisie, les chefs indigènes établissent les listes des jeunes gens âgés de dix-neuf ans. Sur ces listes, on prélève, par voie de tirage au sort, 10 p. 100 environ des inscrits, ce qui représente, pour l'ensemble de la Tunisie, près de 3 000 hommes. Les jeunes gens tombés au sort ont le droit de se faire remplacer moyennant le versement d'une prime. Les appelés servent à former le 4e régiment de tirailleurs — 8 bataillons — et le 4e régi-

ment de spahis — 5 escadrons. Un certain nombre d'entre eux sont également incorporés dans les corps et services français, artillerie, génie, train, marine, ce qui diminue d'autant les effectifs des Français à y entretenir. La durée du service actif est de trois ans, — temps reconnu nécessaire pour former un soldat indigène. Un décret beylical de 1904 impose aux anciens militaires l'obligation de servir sept ans dans la réserve. En novembre 1909, les réservistes tunisiens ont été convoqués pour la première fois. Sur quinze cents hommes, onze seulement ont manqué à l'appel. L'attitude et l'allure de ces hommes, rentrés depuis quatre ou cinq ans dans leurs douars, a fait l'admiration de leurs officiers; je tiens de l'un d'eux qu'après trois jours de manœuvres, il eût été impossible de distinguer ces réservistes de leurs camarades des régiments actifs.

Ce régime militaire, inspiré de la loi française, mais présentant avec elle des différences profondes, nous donne 9 000 hommes dans l'armée active, 10 000 dans les réserves, au total une vingtaine de mille hommes qu'il est facile de doubler en élevant à 20 p. 100 des inscrits la proportion des jeunes soldats incorporés. Sous le couvert de l'autorité beylicale nous avons ainsi peu à peu créé dans la Régence, dont la population ne s'élève pas au-dessus de 1 800 000 habitants, une petite armée dont l'effectif de guerre s'élève dès maintenant à un chiffre supérieur à ce que pourrait nous fournir toute l'Algérie, avec ses 5 millions d'indigènes.

Les troupes indigènes d'Algérie constituées dans leur forme actuelle, il y a plus d'un demi-siècle, ne connaissent que le régime des engagements à long terme. Nous entretenons dans notre colonie environ 16 000 tirailleurs, 1 800 spahis, soldats de métier dont le coût est extrêmement élevé. Les réserves indigènes qui auraient dû être créées par application de la loi du 11 juillet 1903, n'existent pas. Avec sa population de 5 millions d'Arabo-Berbères, l'Algérie nous donnerait, en cas de guerre, 17 000 à 18 000 soldats.

De toutes nos colonies, c'est la seule où le principe de l'obligation du service pour les indigènes n'ait pas encore été posé. Ce mode de recrutement par engagement, qui est dans les tra-

ditions algériennes, donne d'ailleurs de bons résultats. Nous lui devons nos régiments de tirailleurs, les turcos légendaires de Sébastopol et de Wissembourg, qui ont pris aussi une part glorieuse aux guerres coloniales de la troisième République, — et personne ne songe à les détruire, bien au contraire. Si même on pouvait développer le régime des engagements dans une large mesure, il serait peut-être inutile de chercher ailleurs les moyens d'augmenter nos troupes indigènes d'Algérie. Mais le rendement de ce système est forcément très limité, d'abord parce qu'il est coûteux — le prix de revient du tirailleur indigène est de 1 100 francs par an environ[1] — et aussi parce que la capacité d'engagements de l'Algérie n'est pas très extensible; elle tend même à diminuer à mesure que le pays se développe économiquement. L'indigène qui trouve à gagner sa vie plus facilement oublie le chemin de la caserne. On peut citer des régions de l'Algérie où, depuis quelques années, les engagements ont complètement cessé. C'est ce que la Mission d'études envoyée par le ministère Clemenceau a dû reconnaître. Elle n'en a pas moins examiné, d'une façon très attentive, les moyens de maintenir au régime des engagements son rendement actuel et de le développer encore dans les limites du possible. Elle a conclu qu'on pourrait obtenir au maximum la valeur de deux bataillons de plus par province, — ce qui permettrait de porter à 20 000 ou à 22 000 hommes l'effectif total de nos régiments de tirailleurs.

L'accroissement de quelques milliers d'hommes, que le système des engagements ainsi amélioré pourrait fournir, ne suffit pas à compenser la baisse de nos effectifs métropolitains. La contribution aux charges militaires, que nous sommes en droit de demander à une population indigène qui bénéficie dans une large mesure de la paix française et de tous les éléments de prospérité que nous avons fait naître en Algérie depuis un demi-siècle, pourrait être plus grande.

Pour obtenir davantage, il faut avoir recours au recrutement par voie d'appel. C'est la règle commune à toutes nos colonies, et les autres puissances n'hésitent pas à l'appliquer aux populations qu'elles gouvernent. L'Autriche a formé des régiments

1. Le soldat français ou tunisien appelé coûte 450 francs.

bosniaques, au lendemain du traité de Berlin. Le recrutement de l'armée d'Égypte est entièrement assuré par le système des appels. Le premier acte d'autorité de la Jeune Turquie sur les Albanais vaincus est une levée de soldats pour les régiments ottomans.

La légitimité du principe des appels en Algérie n'est pas contestable. De tout temps, les indigènes algériens ont reconnu ce droit au souverain. Les Turcs l'exerçaient d'une façon permanente sur les tribus « maghzen » et, suivant les besoins du moment, sur les autres tribus en appelant le « goum ».

Nous le pratiquons de la même manière en territoire militaire; ces goum et maghzen battent sans cesse l'estrade sur la frontière oranaise; ils nous ont rendu de précieux services dans la Chaouïa. Il suffit donc d'appliquer à l'Algérie, en tenant compte de la dissemblance du régime politique des deux pays, le système qui nous a donné en Tunisie d'excellents résultats.

La valeur des troupes fournies par ce mode d'appel ne peut être mise en doute. Un prélèvement de 8 ou 10 p. 100 sur l'ensemble des jeunes conscrits permet à la sélection physique de s'exercer dans d'excellentes conditions. Le noyau d'anciens soldats que le système du remplacement nous permet d'entretenir[1], les cadres français dont nous disposons sont autant de garanties pour la solidité des nouveaux régiments.

Au Maroc, dans des conditions très délicates, avec des éléments moins sûrs et de moindre valeur, nos instructeurs tirés des régiments indigènes d'Algérie et de Tunisie ont accompli une tâche autrement difficile que le dressage des conscrits algériens, en organisant et en instruisant les goum marocains et les corps de police dont la belle tenue et les qualités militaires font l'étonnement de tous ceux qui visitent la Chaouïa et les ports de la côte du Maghreb. Au surplus, l'expérience est faite : le 4e régiment de tirailleurs, composé de Tunisiens appelés, a été employé au Maroc contre des ennemis musulmans, pendant la période la plus pénible des opérations. Il a pris part aux affaires les plus meurtrières. Ses qualités d'endurance, de

1. 35 à 40 p. 100 de l'effectif de chaque compagnie.

discipline et de bravoure ont été remarquées. Le général d'Amade, invité par le ministre de la Guerre à se prononcer sur la valeur militaire de ce régiment, l'a considéré comme supérieur au 1[er] et 3[e] tirailleurs, — la place d'honneur étant réservée au 2[e], qui est toujours en campagne sur les frontières d'Oranie.

En juillet 1908, le Gouvernement a donné son adhésion aux propositions de la mission d'études et, pour préparer les indigènes à la mise en pratique de la conscription, pour connaître d'une façon précise la valeur numérique du contingent, il a fait procéder pendant l'hiver 1908-1909 au recensement des indigènes âgés de dix-huit ans. La mesure a été renouvelée l'hiver dernier. Malgré quelques manifestations localisées, et dont la responsabilité initiale n'incombait nulle part aux indigènes, le premier recensement a été accompli sans difficultés. Le second, terminé en mai dernier, a été exécuté avec une régularité parfaite et dans un calme absolu. Ces opérations successives ont permis de constater que les listes de recrutement peuvent être établies, avec exactitude et sincérité d'après les renseignements de l'état civil — n'y en eût-il pas, ce ne serait pas un obstacle : il n'y en a pas en Tunisie — constitué en Algérie depuis plus de vingt ans et dont la tenue s'améliore constamment.

Elles ont fait ressortir surtout, — c'est le point capital, — l'esprit de soumission des indigènes qui se sont prêtés à un recensement dont ils comprenaient toute la portée. Dans la plupart des communes, les jeunes gens qui devaient être inscrits sur les listes ont été convoqués à la mairie et vus par des employés qui contrôlaient les identités, s'informaient des situations de famille, signalaient les malingres, etc. Les indigènes soumis à ces formalités ne pouvaient se méprendre sur leur signification. Les articles de presse et les commentaires auxquels ils donnaient lieu auraient suffi d'ailleurs à les éclairer. L'attitude calme de la population est donc significative.

Les administrateurs et sous-préfets chargés de l'exécution des recensements, mis d'autre part au courant du projet d'appels élaboré par la mission d'études, et des tempéraments qu'il comporte, ont reconnu que son exécution ne pouvait soulever de difficultés sérieuses; ils ont garanti la bonne

exécution des opérations de tirage au sort dans tout le territoire. Appréciation décisive, émanant de fonctionnaires plutôt enclins à la prudence et qui, par leur contact immédiat et permanent avec les indigènes, sont mieux à même que tous autres de tâter leur opinion.

Le régime des appels ne sera pas une grosse charge pour la population. Il s'adresse presque uniquement à cette classe de cultivateurs et de pasteurs qui forme la masse du peuple arabe, fellahs à qui la vie du douar n'est guère facile, pour qui le temps ne compte pas.

Les émotions du tirage au sort passées, l'acte de soumission au destin accompli, l'appelé rejoindra le régiment en compagnie de ses camarades de tribu ou de village. Il y trouvera des anciens soldats et des gradés parlant sa langue, des compagnons appelés des années précédentes, pour la plupart déjà connus de lui : à la caserne, il sera logé, habillé, couché comme il n'a jamais rêvé de l'être : tous les jours il mangera à sa faim. L'adaptation à la vie régimentaire ne sera donc pas trop sévère. Et plus d'une fois, son congé terminé, rendu à la rude existence du bled, il regrettera le régiment, la gamelle, la couverture de la chambrée, le pantalon et la veste bleue, la chanson de route rythmée de battements de mains, la *nouba* qui entraînait la marche, dans les rues de la garnison.

En Tunisie, les militaires libérés rejoignent leur tente. Bien peu reprennent immédiatement du service ; mais au bout de trois ou quatre mois, un an au maximum, ils viennent se présenter à la grille du quartier pour demander à rengager, et dans le lot le colonel peut choisir des soldats de métier.

D'après les résultats statistiques du recensement, il y a, en Algérie, plus de 60 000 indigènes de dix-neuf ans. En prenant ce chiffre comme base — et c'est un minimum puisque la population indigène de l'Algérie augmente constamment (elle double en trente-quatre ans) — et en admettant qu'en dix ans on arrive à prélever 10 p. 100 des jeunes gens inscrits sur les listes de recensement, on obtiendrait alors 24 000 hommes de troupes indigènes, cadres et anciens soldats compris.

Au bout de quelques années de fonctionnement du régime

des appels, l'organisation des réserves permettrait d'autre part de convoquer en cas de mobilisation 40 000 hommes.

Ces chiffres rapprochés de ceux qui se rapportent au système des engagements, on constate que, sans effort, la population indigène de l'Algérie pourrait donner :

Régiments du type actuel. . .	22 000 hommes	au lieu de 16 000
Régiments formés d'appelés. .	24 000 —	
Réserves	40 000 —	

Le recrutement tunisien peut fournir facilement 12 000 hommes sur le pied de paix et 20 000 hommes de réserves. La réforme militaire proposée pour l'Algérie et la Tunisie permettrait d'augmenter, d'ici à dix ans, de 25 000 à 30 000 hommes, nos troupes indigènes, et de constituer une armée de réserve double de l'armée active. L'organisation judicieuse et prudente de ces forces servirait à compenser, de façon pour ainsi dire automatique, les pertes causées dans nos effectifs métropolitains par la diminution de la natalité.

Tous mes collègues de la Chambre qui depuis deux ans ont eu à s'occuper de cette question du service militaire des indigènes, soit comme rapporteurs du budget de la Guerre (MM. Gervais et Clémentel), soit comme rapporteurs du budget de l'Algérie (MM. Saumande et Cochery), se sont montrés favorables à l'idée d'une plus large utilisation des indigènes algériens par l'organisation des appels.

M. Cochery, en particulier, a étudié la question d'une manière très complète dans son rapport sur le budget de l'Algérie et de la Tunisie. Après avoir examiné en détail le projet de recrutement des indigènes algériens, discuté les diverses objections qu'il pouvait soulever, et ses conséquences politiques et économiques, il conclut de la façon suivante :

« La question est posée : on ne peut reculer. Il est donc urgent d'aboutir. Le système de recrutement proposé pour l'Algérie exige une période d'organisation de quelques années avant d'atteindre un développement susceptible de produire ses résultats complets. Il y a donc nécessité à commencer aussitôt que possible la mise en train de ce système. L'Algérie alors, comme déjà la Tunisie et toutes nos autres colonies,

nous apportera le concours d'hommes nécessaires à la défense de tous les territoires que nous avons amenés à la civilisation. »

*
* *

Ce projet de recrutement des indigènes algériens est donc près d'aboutir.

Une hésitation subsiste cependant devant l'opposition manifestée par les colons. Au moment où il a été question du service militaire des indigènes, une partie de la population française d'Algérie s'est montrée hostile à cette mesure, présentée par certains journaux comme une application pure et simple de la loi française qui devait amener sous les drapeaux tous les jeunes gens de vingt ans capables de porter les armes. La colonie voyait une menace pour sa sécurité dans cet appel au service militaire universel.

Il suffisait de réfléchir aux impossibilités d'encadrement et d'instruction d'un si grand nombre d'individus pour se mettre en garde contre l'idée de cette conscription générale. Le malentendu s'est d'ailleurs dissipé lorsque le système de recrutement prudent et modéré que l'on se propose d'appliquer, a été connu.

Une sourde opposition subsiste pourtant, dans la haute administration et dans certains milieux d'Algérie. On déclare que le système des appels entraînera l'attribution aux indigènes de l'égalité complète des droits politiques, — et ce serait la ruine de l'œuvre française, car l'élément national disparaîtrait dans la masse de nos sujets indigènes, incapables dans leur ensemble d'exercer les droits civiques qui leur seraient conférés.

Je ne crois pas que jamais un Français, et même un Arabe sensé, ait pu songer à cette naturalisation en bloc ; la masse des indigènes s'en soucie fort peu. Comme l'a fort justement écrit M. Cochery : « Il n'y a pas de corrélation forcée entre l'obligation du service militaire et l'attribution du droit électoral ; aucune compensation ne s'impose, en droit, parce qu'il n'y a pas en réalité charge nouvelle : organiser les

appels serait seulement user d'un droit acquis, indiscuté, et ne modifiant en rien l'état de nos rapports avec nos sujets. »

Mais si l'égalité absolue des droits politiques est inadmissible, si l'entrée au Parlement de 60 députés en burnous, élus par 6 millions d'indigènes illettrés, est une plaisanterie, si en droit pur, nous pouvons imposer le service militaire à nos sujets en affirmant que cette obligation ne comporte aucune compensation, en équité, nous ne pouvons songer à réclamer d'eux une participation plus importante aux charges militaires qu'en leur accordant un certain nombre de satisfactions : suppression du code de l'indigénat, ou tout au moins atténuation de ses rigueurs ; suppression des juridictions d'exception ; large participation des indigènes à la vie politique locale, à la constitution des conseils municipaux et à la nomination des délégués primaires, qui sont élus aujourd'hui tant chez les Kabyles que chez les Arabes, mais plus encore chez ces derniers, par l'administration elle-même.

Ces satisfactions d'ordre pratique répondent aux vœux de la masse, sinon aux ambitions de quelques-uns. Elles peuvent suffire aujourd'hui, surtout si elles s'accompagnent de changements dans l'attitude insolente, brutale, volontairement injurieuse que trop de Français affectent de prendre vis-à-vis du malheureux « bicot ». Cette transformation radicale dans nos manières et notre politique n'est pas seulement demandée par quelques utopistes généreux. Les événements de Perse et de Turquie sont les manifestations éclatantes d'un esprit nouveau, que l'on constate sous des formes diverses aux Indes et en Extrême-Orient, en Égypte et au Levant, — dans tout l'Islam.

Si le régime auquel sont encore soumis nos sujets algériens a pu se justifier, au lendemain de la conquête et des insurrections qui l'ont suivie, pour asseoir d'une façon définitive notre domination et assurer l'œuvre de la colonisation française, ce serait une témérité coupable que continuer à comprimer matériellement et moralement une population qui augmente sans cesse, où l'instruction se répand rapidement, où se forme une élite intellectuelle.

L'application du recrutement par voie d'appel peut nous fournir l'occasion de mettre en train tout un ensemble de réformes. Il n'est pas question d'assimilation totale et pro-

chaine; mais il est nécessaire de faire cesser en Algérie un régime d'exception et d'y donner une place équitable dans la discussion et dans la gestion de leurs intérêts à ces hommes dont nous avons conquis les territoires et qui apportent cependant à l'œuvre française le tribut de leur travail et de leur argent.

Sans doute, il y aura toujours en Algérie des opposants irréductibles qui verront une menace pour leur situation privilégiée dans toute mesure susceptible d'améliorer la condition du peuple vaincu. Entre le nouveau et l'ancien propriétaire du sol, entre l'employeur et l'employé, les motifs de conflit sont nombreux. Le même sentiment qui faisait repousser hier à certains colons ou hommes d'affaires le programme d'instruction publique, les incite aujourd'hui à protester contre le recrutement par voie d'appel. Dans le soldat libéré comme dans l'indigène plus instruit, ils redoutent l'homme plus conscient de ses droits, moins facilement dominé.

C'est là le vrai motif de l'opposition au recrutement par voie d'appel en Algérie, — celui que l'on n'avoue pas. Certains Algériens ne s'avisent pas que leur attitude, systématiquement hostile à toute initiative métropolitaine qui n'entre pas dans leurs vues locales et immédiates, exagère le malentendu entre la France et sa colonie. Il serait peut-être plus habile, sinon plus généreux, de donner d'une main largement ouverte ce qu'il leur faudra céder demain.

A. MESSIMY

M. ÉMILE VERHAEREN

I

Lorsque l'on quitte les grandes villes industrielles du Nord français pour gagner la Flandre belge, vers Ypres ou vers Courtrai, il semble qu'on pénètre aussitôt dans un autre monde, fort différent de celui qu'on laisse derrière soi. J'éprouvai, un jour, à quelques lieues de Lille, entre Bailleul et Ypres, une sensation de dépaysement telle que l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie ne m'en causèrent jamais d'aussi vive. A peine me suis-je senti *ailleurs* avec la même certitude aux extrémités celtiques du monde occidental, Armorique ou Irlande.

Autour des fermes, que coiffent des toits de chaume à quatre pans, la campagne prend un air enfantin et naïf; tout est régulier, symétrique : les maisons, les moulins, les grands arbres, les bestiaux ont l'air de jouets répandus sur la plaine. Et toutes ces choses sont drues et vigoureuses; les couleurs sont puissantes et profondes. Les gestes des paysans, des charretiers, des servantes qui passent entre deux pots de lait, ont un caractère particulier, une allure spéciale, une indéfinissable étrangeté, quelque chose de lent, de sommeillant, d'un peu solennel. Tout ce monde parle une langue rauque et chantante, un idiome germanique dont les syllabes se détachent comme les notes d'un harmonica. Des villes se lèvent au loin,

dans une torpeur magique, et, sur les toits dentelés, à des intervalles très proches, le carillon verse sa mélodie, et chante mélancoliquement la fuite des heures. Des Crucifiés terribles saignent dans les églises obscures, dans les chapelles ; d'inquiétantes Vierges y hérissent leurs glaives d'argent, y étalent les plis roides de leurs manteaux ; sur les portes, la mort multiplie ses affiches sinistres, bordées d'un énorme trait noir. La nuit, sans doute, des apparitions rôdent autour des demeures isolées, dans la lune et la bise, génies d'avant la venue du Christ, dieux anciens du *Littus saxonicum*...

Parfois les fils de cette terre pauvre franchissent notre frontière. Ils viennent exercer de petits métiers dans les cités populeuses, se louer comme terrassiers, comme moissonneurs. Ils passent dans les villes sombres, chargés de misérables sacs de toile, allongeant leur pas rythmique. Les uns, courts, basanés, le teint huileux, ont des cheveux noirs et des prunelles noires, — magnétiques. — D'autres sont des géants blonds et roux, dont les yeux pâles et rêveurs s'allument parfois de lueurs félines. Ils frappent souvent l'attention par l'irrégularité de leurs traits durs, quelquefois par une singulière beauté, qu'on dirait venue d'âges anciens. Lents, silencieux, d'allures monotones, ils se réveillent parfois en des accès de gaîté violente, et des accordéons criards les font tourbillonner sur les berges, au bord des rivières mortes. Ils couvent de longues et lourdes haines qui éclatent soudain en un coup de couteau, en un éclair rouge.

Supposez maintenant qu'un de ces rudes compagnons ait reçu le don de l'expression poétique. Les sensations purement matérielles, violentes et rudimentaires, se mêleront chez lui aux terreurs et aux ravissements des légendes primitives, ainsi qu'aux mirages nouveaux et ingénus dont s'enivre l'espoir des foules. Et, si sa voix s'élève, nous entendrons un chant étrange, inouï, hors de toute discipline connue et de toute harmonie coutumière. — Ce poète s'est rencontré en notre âge, et c'est M. Émile Verhaeren.

Il se révéla ainsi à M. Camille Lemonnier, il y a quelque vingt-cinq ans. Le romancier le vit entrer « à grandes arpentées, pesant du talon et fonçant de la tête, comme les gars de son Bas-Escaut aux bourrées des frairies locales ». Sa voix

« métallique et aigre... déchirait le vers, dépeçait les syllabes, mordait à la pointe des canines les rimes ». Des « quintes de rire... le secouaient des pieds à la tête ». Il avait une gaîté d'ouragan. Au temps de sa jeunesse. « un jour, tout seul, il était entré dans une auberge et s'était mis à danser avec les six filles. Dans sa joie, les coups de poing autour de lui battaient les omoplates comme des tambours... On vint raconter chez lui qu'il avait tout cassé dans le comptoir, comme un vrai pandour. » Et M. Lemonnier résume ainsi son impression : « Je perçus une âme sauvage, sensuelle, mystique, plébéienne, l'âme des truandailles, des tueries, et aussi des exploits héroïques, l'âme simple, élémentaire, impulsive des gens de Flandre, paysans, tisserands, cordiers, foulons, marins. »

« Élémentaire », le mot est très juste : une âme élémentaire comme celle de Victor Hugo ou d'Émile Zola, plus élémentaire encore, car ces deux hommes du peuple ont derrière eux, dans leur race, une longue culture à laquelle malgré tout ils participent, tandis que chez M. Verhaeren le plébéien est encore un barbare. Il sort d'un groupe humain dont la sève s'est épanouie en luttes terribles, en labeurs géants et en chefs-d'œuvre d'éblouissante couleur, mais qui jusque dans ces dernières années ne s'était guère évertuée à la pensée, à la réflexion. Et je sais bien que M. Verhaeren est né de bonne bourgeoisie, et que, tout comme un autre, il a fait ses études ; mais son rare mérite est d'avoir dégagé ce qu'il y avait en lui de vrai, d'original, d'essentiel : le plébéien et le barbare. Ce n'est point ici un mandarin très subtil qui s'applique à versifier le langage des faubouriens, des truands et des « merlifiches », comme il imiterait Ovide et Claudien : M. Verhaeren écarte de son esprit, résolument, tout ce qu'y ont pu accumuler le collège Sainte-Barbe de Gand et l'Université de Louvain : il retrouve en lui un terrassier des Pays-Bas, le libère et lui donne la parole.

II

C'est d'abord les vieux peintres des kermesses qui hantent M. Verhaeren.

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,
Des boudins bruns, des chandelles et des vessies,
Des grappes de poulets, des grappes de dindons,
D'énormes chapelets de volailles farcies,
Tachant de rose et blanc les coins du plafond noir,
En cercle, autour de mets entassés sur la table,
Qui saignent, la fourchette au flanc dans un tranchoir,
Tous ceux qu'auprès des brocs la goinfrerie attable,
Craesbeke, Brakenburg, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne, au centre,
Sont réunis, menton gluant, gilet ouvert,
Des rires plein la bouche et du lard plein le ventre.

Voilà de quel accent M. Verhaeren célèbre les « grands buveurs compacts et forts ».

La face épaisse et large en rires, c'est la leur :
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,
Regards flambants, corsage ouvert, la gorge en fleur,
La gaieté secouant les plis de sa bedaine.

Il loue de même les « gouges », « au torse épais..., aux contours pleins », celles qui « suaient la santé »

Rouge de sang, blanche de graisse.

Et il s'écrie, à la fin de ses *Flamandes* :

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,
Votre œil miroitant d'or, votre gorge fleurie,
Nous vous magnifions, femmes de la patrie,
Qui concentrez en vous notre Idéal charnel.

Cependant, ne nous y trompons point : M. Verhaeren a bien pu faire sa palette chez Jordaens, chez Teniers ou chez Brauwer; il a pu hériter de leur truculence, et même l'exagérer, l'exaspérer en lui, ajouter de la pourpre à leur rouge et de la flamme à leur brasier; il n'est point tout à fait leur frère. Il a leur outrance, et non point leur gaieté. A force d'entassement, ses ripailles et truandailles sont un peu effrayantes. Chez lui règne la violence de vivre, et non la joie de vivre.

C'est que des maîtres moroses ont passé par là. Le pessimisme français des derniers âges a projeté ses lueurs sinistres sur cette imagination embrasée. Aussi fait-il plus souvent songer au

Ventre de Paris qu'à la kermesse du Louvre. Ses *Amours rouges* évoquent les tristesses charnelles de Maupassant, dans ses premiers vers. Les vieux artistes néerlandais nous ont conté sans vergogne certaines nécessités ou accidents auxquels sont sujets les gros buveurs et mangeurs de leurs frairies ; mais ce n'est que dans les coins de leurs toiles. Ces détails prennent plus d'importance chez M. Verhaeren, et l'on y perçoit la hantise du dégoût plutôt que l'humeur rabelaisienne. — Rappelez-vous certaines pages de *Germinal*.

Aussi bien les vastes champs des Pays-Bas lui apparaissent comme une bouc immense, à demi liquide, en fermentation perpétuelle. Voici une vision de printemps :

> Quelques terreaux encor boudent compacts et nus.
> L'eau des fossés déborde et les terres sont sales...

Voici une vision d'automne :

> La Flandre — au coup de col de ses gros chevaux roux,
> Bavochant de l'écume au branle de leur tête
> Et pieds gluants — traînait son vieux travail de bête
> Par à travers les blocs de ses lourds terreaux mous.

Et enfin une autre, d'arrière-automne. Les vents « des funèbres saisons » se déchaînent :

> Ils s'acharnent au ras des champs planes et mous.
> Cinglant les nudités scrofuleuses des terres,
> La végétation pourrie...

M. Verhaeren nous avertit que ses paysans ne sont point ceux de Greuze, qu'ils ne descendent point d'un pastel. Ce ne sont même point les rustres de Breughel le Drôle, ceux dont la graisse fait éclater de rire les pourpoints. Le poète nous les dépeint « noirs, grossiers, bestiaux ». Au prix de ceux-là, les animaux farouches de La Bruyère font penser à Théocrite. S'ils sont jeunes, ils exhibent des « membres affreux » et des « torses poussifs ». Et, dans leur vieillesse hideuse, ils se traînent,

> Le dos cassé, les bras perclus, les yeux pourris.

L'âme est plus répugnante encore, bornée, servile, avaricieuse, féroce ; leur esprit est « noir, mesquin, pris au détail » ;

leur cœur est « fétide ». — Voilà qui dépasse le fameux réquisitoire de *la Terre*.

Les Flamandes sont un volume de début, et la jeunesse se montre impitoyable. Plus tard, M. Verhaeren sera moins préoccupé de la bassesse, et plus de la souffrance. D'ailleurs, ce recueil manifeste déjà les principaux caractères de son talent. La facture est à demi parnassienne; mais les fulgurations de la couleur débordent le dessin :

Quatre fossés couraient autour de l'enclos. Or.
Quand le soleil de Mai, brûlant l'air de ses flammes,
Sabrait leur eau dormante avec toutes ses lames.
La ferme s'allumait d'un encadrement d'or.

Déjà, par endroits, le style est impatient de la contrainte. L'épithète est massive et aveuglante. Le verbe est brutal, convulsif, assène la sensation, exprime l'action dans un éclair brusque. Le soir ne teinte pas de rose les bestiaux : il leur administre « des douches ignées », il les « frappe d'un cinglement vermeil ». Déjà, comme il leur adviendra si souvent par la suite, les souffles eux-mêmes se colorent, et on nous parle du « vent d'or de l'automne ». Enfin le panthéisme apparaît, le sentiment d'une force unique, universelle. Une robuste vachère dort dans un pré :

La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier.

III

Si la Flandre sensuelle est un pays de goinfres et de piffres, la Flandre mystique est un pays de moines. M. Verhaeren nous a imposé un énorme débordement de vie brutale, grasse, drue, qui entête, suffoque et donne le vertige : bien qu'il ait perdu la foi de ses pères, il se dirige vers le couvent; les aspects extérieurs du monde monastique éveilleront dans son esprit des émotions ancestrales, une horreur sacrée. Il n'y cherchera point, comme les rêveurs du romantisme naissant, un asile de mélancolie : il nous infligera les rigueurs de l'ascétisme; il nous écrasera sous le poids de ses moines cyclopéens, de leur force et de leur domination.

M. Verhaeren se met en route vers le grand cauchemar qui pendant de longues années va remplir son œuvre... Vous est-il arrivé de parcourir les couloirs d'un vaste hôpital flamand, — la Biloque de Gand, par exemple, — une de ces cités dolentes où viennent échouer la souffrance, la détresse, la misère, la fatigue et la vieillesse d'une grande ville? A chaque pas, pour ainsi dire, se dresse un calvaire aux plaies béantes, un *Ecce Homo* dont la peau verte et livide est striée de filets sanglants, une Vierge noire, sauvage et comme exotique, sous une chape trop lourde, — ce génie de la mort et de la nuit qui tourmentait Thomas de Quincey, *Mater tenebrarum*. — Dans la lumière blême, les corridors succèdent aux corridors, les spectres aux spectres. L'oppression va toujours augmentant, jusqu'à ce que vous retrouviez, au dehors, les verdures lumineuses et les aspects rassurants de la vie. Mais que, pendant votre sommeil, dans l'atmosphère grise des rêves, alors que le temps se dilate et s'illimite, ce défilé se représente à votre esprit, sans trêve, sans relâche, sans que vous puissiez en espérer la fin, alors vous connaissez une des angoisses les plus atroces que puissent vous apporter les heures ténébreuses.

Tels sont les moines de M. Verhaeren. Entre des « croquis de cloîtres », appendus de loin en loin comme des ex-voto ou comme les stations d'un chemin de croix, ils siègent, âprement sculptés, dans une immobilité superbe. Souvent l'incantation du poète se déroule en distiques monotones, qui tombent les uns sur les autres comme les invocations d'une litanie, comme les versets d'un psaume. Il affuble ses religieux d'épithètes lourdes et massives, carrées sur leurs bases comme les beffrois de son pays. Il les peint, eux et leurs entours, de couleurs intenses, compactes, étalées en teintes plates comme celles des verrières. Son art n'est point d'un miniaturiste, mais d'un chasublier, d'un tisseur d'orfrois, et plus encore d'un rude et farouche tailleur d'images.

Le moine épique se présente le premier :

On eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,
Où, face à face avec les gloires du soleil,

Sur les pitons brûlés et les rochers austères,
S'endort la majesté des lions solitaires.

Ce moine était géant, sauvage et solennel.
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel;

Son visage, planté de poils et de cheveux,
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux;

Quatre-vingts ans chargeaient ses épaules tannées,
Et son pas sonnait ferme à travers les années;

Son dos monumental se carrait dans son froc,
Avec les angles lourds et farouches d'un roc...

Ailleurs, « vingt grands abbés »

Règnent, monumentaux comme des cathédrales.

Puis viennent des rêveurs plus doux, des âmes candides, des révoltés, des hérésiarques, des ascètes, des guerriers, des féodaux, tous pareils à « des marbres austères », tous raides, anguleux, monolithiques. Ils se succèdent implacablement, comme les vieillards sinistres de Charles Baudelaire. Vous croyez leur échapper, vous soupirez après la solitude, après de vastes étendues tranquilles, que ne troublera plus aucun passant mystérieux. C'est en vain : dès qu'un moine disparaît, un autre surgit, puis un autre, puis un autre. Et, derrière cet autre moine, imaginez-en toujours, toujours, toujours...

Une heure sonna pourtant où ces ascètes immobiles et menaçants prirent la parole. M. Verhaeren composa *le Cloître*. Ce fut une de ses trois excursions dans l'art tragique, et ce fut la meilleure [1]. Les poètes qui atteignent la maturité subissent presque toujours l'attrait de la scène ou de la vie politique. Deux de ces pièces sont très probablement ce que M. Verhaeren a écrit de plus faible. *Philippe II* fait regretter le pittoresque historique de Schiller et de Victor Hugo, si conventionnel qu'il soit. *Les Aubes* nous montrent l'avènement de la paix universelle. Mais il n'est guère permis qu'aux strophes ailées de nous emporter ainsi vers une humanité chimérique; l'exposer aux lumières crues de la rampe, c'est la révéler tout à fait irréelle. Ces prophéties dialoguées réclament le scepticisme

1. On annonce de M. Verhaeren un nouveau drame, *Hélène de Sparte*. Déja traduit et publié en allemand, il n'a pas encore paru en français. D'après l'analyse qu'en donne M. Stefan Zweig, dans son livre récent sur M. Verhaeren, Hélène, lasse d'être obsédée par le désir des hommes, se réfugie dans la mort volontaire.

averti d'Ernest Renan. Hérénien est un prêtre de Némi par trop simplifié.

Le génie populaire se manifeste en M. Verhaeren, et ce génie a de puissants dons épiques et lyriques, mais reste inaccessible aux complications de la psychologie. Songez à Victor Hugo, à Zola, et, dans une certaine mesure, à Michelet. En outre, M. Verhaeren est de terre germanique, et l'on sait combien manque aux lettres allemandes cette observation moyenne et pratique qui mène au roman et à la comédie. Les émouvantes marionnettes de M. Maeterlinck sont agies bien plus qu'elles n'agissent; c'est la destinée qui en tient les fils. *Bruges-la-Morte*, de Georges Rodenbach, est une longue rêverie qui se clôt par un geste brutal. Les romans de M. Camille Lemonnier se déploient en vastes nappes descriptives. Une scène surgit de loin en loin, comme un clocher dans un pays de pâturages.

Le Cloître est dans l'œuvre de M. Verhaeren ce que *les Burgraves* sont dans l'œuvre de Victor Hugo. — Hugo, voyageant aux bords du Rhin, a vu dans le crépuscule s'ébaucher des figures monstrueuses, rochers prenant forme humaine, statues qui s'animaient aux porches des cathédrales : il les a jetées dans une action mélodramatique, un peu puérile, mais il leur a laissé leur langage naturel. Et, dans les passages qui mettent aux prises Frédéric Barberousse et les féodaux de la montagne, il nous a donné par avance un magnifique fragment de *la Légende des Siècles*. Ce qu'il y a de plus solide dans le théâtre de Victor Hugo, si caduc d'autre part, c'est l'épopée. — Le sujet qu'a traité M. Verhaeren ne pèche point par la complexité. Un parricide de sang noble s'est réfugié au monastère : il est devenu dom Balthazar. Bourrelé de remords, il demande à se confesser devant les autres cénobites réunis; le prieur y consent, et la scène est grandiose. Mais un mystique, en qui brûle l'âme de saint François d'Assise, pousse le meurtrier à un aveu plus complet, devant la foule qui s'assemble, le dimanche, dans la chapelle du couvent. Le prieur essaie en vain d'étouffer les clameurs du coupable : dom Balthazar sera mené au supplice infamant.

Les personnages sont surhumains, et ceux qui passent le plus notre taille sont les mieux venus. Ce sont les frères

géants du Torquemada de Victor Hugo. Leur verbe a un timbre magnifique : il sonne parfois comme la clameur des cloches ou le grondement des orgues.

Le prieur s'adresse à un théologien, de race plébéienne, qui réclame sa succession, et ses mots martellent et forgent devant nous le droit de la vigueur héritée :

> Vous êtes un porteur de torches devant Dieu.
> Vous perforez de grands chemins de feu
> L'infini d'ombre ;
> Notre siècle, sans vous et vos pareils,
> Irait buter parmi les trous ou les décombres.
> Il faut des savants purs, des fronts vermeils
> Pour, humblement, servir la doctrine éternelle,
> Autant qu'il faut, pour les guider
> Et fermement les commander,
> Des hommes forts dont la race fut solennelle
> Et largement dominatrice, au cours des temps...
> Écoutez-moi : tant qu'il existera sur terre
> Des familles, depuis des siècles, volontaires
> Et superbes, votre espoir sera vain.
> La force et l'énergie
> Se sont, grâce à Dieu seul et non grâce au destin,
> A tel point élargies,
> Et condensées en elles,
> Qu'elles en ont la réserve et la charge immortelles,
> Si bien que vivre est, pour elles, régner...

IV

Et maintenant les derniers moines ont disparu derrière l'horizon ; leurs clochers se sont perdus dans l'éloignement ; les rumeurs de leurs cloches s'éteignent. En marche vers les cycles infernaux ! Le poète, paraît-il, a subi une très pénible crise physique. Mais ce qui nous importe ici, c'est le trouble moral dont il nous a laissé le témoignage dans quatre recueils de vers obscurs et terribles, sibyllins et déments, *les Bords de la Route*, *les Soirs*, *les Débâcles*, *les Flambeaux Noirs*.

Tous ceux qui ont perdu les antiques espoirs, chrétiens ou spiritualistes, ont traversé leur « nuit de Jouffroy » avec une lucidité plus ou moins grande. Chez certains, le drame a dû

se passer dans le subconscient; il n'en a peut-être été que plus douloureux : tel semble bien avoir été le cas de M. Verhaeren. Des aïeux innombrables ont perdu en lui leurs certitudes millénaires, et ont poussé de hautes lamentations. La grande tapisserie lourde et voyante qu'ils avaient interposée entre eux et l'univers s'est tout à coup déchirée, et ils ont perçu le réel, l'atrocité de l'existence et le voisinage du néant.

On sait quelle forme a prise cette tristesse chez nos plus grands poètes : elle s'est retranchée dans le stoïcisme hautain et discret de Vigny; elle s'est répandue en imprécations sonores avec Leconte de Lisle; elle a murmuré, avec une infinie douceur, aux lèvres du tendre Sully Prudhomme. Ce sont les derniers venus d'une civilisation très affinée : ils ont fait leur rhétorique chez des maîtres subtils. — Tout autrement se comportera l'âme violente et imagée de M. Verhaeren. Le contact des demi-barbares avec le pessimisme produit chez eux de singuliers bouleversements. La pensée de Tolstoï prend les teintes sombres d'un cadavre qui commence à se décomposer; celle de Dostoievsky est traversée d'épilepsie et de vertige. Ainsi M. Verhaeren éprouvera une douleur âpre, élémentaire, que rien ne réduit ou n'harmonise, — une de ces tortures qui nous étreignent dans les rêves, alors que notre « moi » est nu devant les épouvantements, et que la misérable brute des lointaines périodes géologiques se réveille en nous.

« Mes ancêtres intellectuels — écrivait M. Verhaeren à un des critiques qui l'ont le mieux compris[1] — sont des peintres; je les sens comme penser en moi quand je décris et que je compose... Je sens en moi Breughel et Jordaens. » M. Lemonnier avait bien discerné ce caractère : M. Verhaeren « tangibilise... jusqu'aux plus subtiles nuances de l'abstrait », et c'est un « poète optique... du mystère ». Ce trait était déjà notable chez un écrivain du Nord, né de ce côté-ci de la frontière : l'exquis, le délicat Ximénès Doudan, — qui, pour sa part, est tout en demi-tons et ne parle qu'à demi-voix, comme dans la chambre d'un malade, — peuple sa solitude et son recueillement de sensations, de bruits, de formes et surtout de cou-

1. M. Méderic Dufour, mon collègue à l'Université de Lille, — qui m'a gracieusement communiqué les lettres à lui adressées par le poète, et divers autres documents.

leurs. Je pourrais multiplier les exemples. Les mémoires de madame de Motteville lui semblent « feuille morte ». Les notions abstraites, idées de Platon, noumènes de Kant, se revêtent, dans sa pensée, de reflets opalins. Il compare, en quelque endroit, la monade de Leibniz à une goutte de cristal qui s'irise. C'est de la « spéculation » colorée. Le rapprochement est d'autant plus instructif qu'à certains égards rien n'est plus éloigné de M. Verhaeren que Doudan. A son gré, Lamartine était déjà trop voyant; il ne pouvait tolérer Victor Hugo : s'il avait seulement lu deux vers des *Flamandes* ou des *Soirs*, il se fût enfui en se bouchant les oreilles.

La pensée de M. Verhaeren est donc chargée de matière : elle est également, comme celle de ses pères, éprise de cruauté. Il n'est point nécessaire de faire intervenir ici l'Espagne, et Zurbaran, ou Ribeira, ou Valdès Leal : M. Verhaeren a pu les goûter, s'en inspirer; mais ce n'est pas d'eux que vient le sentiment fondamental. A Louvain, Thierry Bouts dévide les entrailles de saint Érasme; à Bruges, Gérard David écorche vif le juge prévaricateur condamné par Cambyse. Les livides diableries de Jérôme Bosch ravissaient Philippe II : ses *Épreuves de Job*, au musée de Douai, sont hideuses comme une lèpre ou comme un abcès : on s'attend à voir les pustules et les écrouelles gagner le cadre même. Ainsi, à leur façon, ces vieux maîtres exprimaient les duretés de la condition humaine. M. Verhaeren emploiera des symboles qui présentent le même aspect; mais les promesses divines qui les consolaient ne le soutiennent plus : de là, le supplice intérieur et le voyage aux confins de la folie. Pénétrons en cette chambre des horreurs.

La nature n'est plus l'œuvre de la Providence; elle n'a plus rien de fraternel ni de consolateur; son indifférence attristait Vigny : son hostilité flagelle, déchire et mord M. Verhaeren.

Avec leurs fins rameaux en serres de harpies,
De noirs taillis méchants s'acharnent à griffer.
Un tas de feuilles d'or pourrissent en charpies;
On s'imagine entendre au loin casser du fer.

C'est l'infini du gel cruel, il incarcère
Notre âme en un étau géant qui se resserre...

Une corneille est une « fleur d'encre »; des cierges entrevus

sont des « ongles de feu ». Il « se râpe du fer par l'étendue ». La neige se fait « acerbe et corrodante ». Le soir « coupe l'espace de son grand geste noir », ou saigne, « crucifié sur l'horizon ». Minuit est « dallé d'ennui ».

Astres de fer, monde d'airain...

Ainsi le paysage s'exaspère, devient féroce, comme du Baudelaire enragé. Les blocs des nuées, les brumes lourdes, la glace, la neige, tout opprime, écrase, ronge et entame comme un acide. Ainsi le poète s'isole, se reploie sur lui-même, se sent incommunicable, et ne s'adapte plus à l'univers; et l'univers se venge : il lui devient non seulement impénétrable, mais ennemi, et se comporte à son égard comme un bourreau masqué. Sous le mal du siècle, M. Verhaeren prend l'attitude d'un écorché qu'on arroserait de vitriol.

Le monde ne quitte sa roideur lapidaire que pour se décomposer. Le soir « pourrit... sur l'horizon verdâtre ». Le poète évoque des pays de « longs égouts », de « lavasses », de « nausées », de « vase », de « carie » et de « lèpre », sur lesquels saigne, comme un « astre cassé », son cœur de « gangrène et de fiel ». De ses doigts, qui seront un jour « immobiles et verts », il touche son front dont les veines bleuâtres font déjà le tour comme les vers qui doivent y serpenter plus tard. Il suit dans le cercueil les chairs jadis florissantes des belles gouges, et note « le vieux ton verdâtre, délicatement jaune et si fin », qu'elles prennent en se dissolvant. La danse macabre de M. Verhaeren renchérit sur celle du XVe siècle, avec cette aggravation qu'elle aboutit au néant.

C'est là une condensation des éléments que le poète a recueillis pour élaborer ce que M. Zyromski appellerait ingénieusement son paysage intérieur. C'est aussi une image de son âme désemparée, ruinée, effritée, en qui tout vouloir se corrompt et se liquéfie, en qui toute entreprise avorte misérablement.

L'amour? Il nous rapproche moins que la cruauté.

Dieu?

... Je sais que tout est taciturne,
Et qu'il n'existe rien dont ce cœur meurt, avide;
Et je te sais mensonge...

L'action?

Tu seras nul, et pour ton âme inoccupée
L'avenir ne sera qu'un regret du passé.
Ton corps, où s'est aigri le sang des purs ancêtres,
Fragile et lourd, se cassera dans chaque effort;
Tu seras le fiévreux ployé sur les fenêtres
D'où l'on peut voir bondir la vie et ses chars d'or.

Il ne reste qu'à « se replier, s'appesantir et se tasser », à demeurer torpide sur sa couche de malade.

Mais alors, quelles rêveries morbides vont se jouer aux rideaux de laine, se dérouler et s'enrouler dans les brumes qui envahissent la chambre? — Des cauchemars, d'abord, et des hallucinations. Des effigies inquiétantes et funèbres se lèvent, comme toujours : sur des trônes d'ébène, par exemple, des rois aux mains de fer, au cœur de bronze, aux yeux de pierreries. Le deuil des Flandres plane sur M. Verhaeren, comme sur Rodenbach :

Appels de cloche à cloche, au loin, par les mémoires,
Quand les femmes, en longs manteaux,
Montent, par des ruelles noires,
Mettre leurs cœurs en ex-votos,
Leurs mornes cœurs, aux calvaires expiatoires.

Les villes titaniques le hantent; — avant tout, ce Londres démesuré qui charmait et affolait Paul Verlaine, « Londres de fonte et de bronze »,

Où des plaques de fer claquent sous des hangars...
Gares de suie et de fumée ou du gaz pleure
Ses spleens d'argent lointain vers des chemins d'éclair...
Et ces châles et ces gestes de femmes soûles,
Et ces alcools en lettres d'or jusques au toit.

Déserts de maisons et d'hommes, fourmillants et illimités, comme ceux où se perdait Thomas de Quincey, terrassé par l'opium.

Ce sont ensuite des aspirations contradictoires : un désir de se coucher dans un caveau « voûté d'ébène immense et lambrissé d'or rouge », de s'anéantir dans les austérités du cloître, — ou, au contraire, une soif d'évasion, non pas dans l'action énergique et patiente, qui pourrait être le salut, mais

vers de chimériques violences, vers d'âcres illusions néroniennes, où l'ennui s'enivre, se trompe, se tue momentanément. Il est facile de reconnaître ici l'alternance d' « atonie » et d' « hyperesthésie » que subissent les neurasthéniques : c'est la transcription poétique, exécutée par un tempérament très original, d'un état morbide, hélas! trop peu rare.

« Levez-vous, orages désirés! » s'écriait déjà Chateaubriand. Combien d'autres après lui ont voulu s'exiler hors d'eux-mêmes, faire comme ces voyageurs « qui partent pour partir » ! *Anywhere! out of the world!* Et le sabbat se déchaîne : on écoute l'écho des horizons, l'antique appel des sibylles, on veut appareiller pour « les Orients », Bénarès, Thèbes, et les « Babylones perdues », pour des pays « d'encens, de myrrhe et de corail ». Et les pieds restent collés à la boue, et, si l'on se résout à partir, on rapporte, au retour, d'incurables nostalgies. — On évoque la rage des guerriers,

la joie unique
D'exprimer l'être humain en sa totalité
De hargne et de brutalité
Jusqu'au tressaut dernier de la mort tétanique.

On se souhaite meurtrier, — celui qui, « biffant une vie, a fait œuvre de Dieu ». On dresse, par avance, son échafaud :

Et les pourpres soleils et les soirs sulfuriques,
Les soirs et les soleils, escarboucIés de feu,
Verront le châtiment de tes crimes lyriques
Et s'ils savent mourir, ton front et tes grands yeux.

Vienne la torture, « et belle et rouge et folle et soûle », pour ne plus rester « flasque, geignant et morne » ! Vienne la couronne d'épines qui perfore le front! Vienne un bouleversement de tout!

Vers une ville au loin, d'émeute et de tocsin,
Où luit le couteau nu des guillotines,
En tout-à-coup de fou désir, s'en va mon cœur!

Vienne même la démence, la course vers la folie et « ses blancs soleils de lune au grand midi » et « ses lointains échos mordus de tintamarres! »

Efforts impuissants et désespérés que fait le malade pour

bondir hors de son ombre. Travail de Sisyphe dont le rocher toujours retombe.

En sa robe, couleur de feu et de poison,
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise...
Elle s'en va vers l'inconnu noir
Dormir en des tombeaux le soir.

On trouve, dans les notes posthumes de Baudelaire, des impressions curieuses qu'il éprouva en visitant l'extraordinaire église de Saint-Loup, à Namur. Le style jésuite s'y fait pléthorique, oppresse par son excessive opulence, devient funèbre à force de surcharge. « C'est une merveille sinistre..., un terrible et délicieux catafalque. » Tel est le sépulcre de marbre noir et d'or où s'est étendu M. Verhaeren, — le *pudridero* où son âme se décompose. Mais cette dissolution sera féconde : il en jaillira un être nouveau. Les notes éparses, disséminées, anarchiques, vont s'organiser en une incantation étrange et puissante.

HENRI POTEZ

(La fin prochainement.)

LA CHIMIOTHÉRAPIE[1]

La médication chimique est vieille comme le monde. Elle remplit nos formulaires, encore enrichis par la chimie organique. Mais toute cette pharmacopée a fourni surtout des remèdes symptomatiques : l'un fait dormir, l'autre excite le cœur, d'autres apaisent la douleur. Les remèdes qui guérissent se comptent. Que peut-on citer après la quinine et le mercure?

La médication chimique d'aujourd'hui, telle qu'elle commence à se développer, surtout sous l'impulsion de Ehrlich, est à la recherche d'autres mercures et d'autres quinines, capables de détruire les microbes pathogènes sans endommager les cellules de l'organisme. En pratique et en théorie, elle est la chimie appliquée à la thérapeutique.

Ses remèdes doivent ressembler plus ou moins à des antiseptiques, et leur office à une stérilisation. Lorsque l'on connut les propriétés antiseptiques du sublimé, R. Koch essaya d'en inoculer à des cobayes charbonneux pour tuer les bactéridies; mais l'animal en mourait. Cette simple expérience pose bien le problème avec ses difficultés. Le sublimé ne peut être employé pour « stériliser » un être vivant, parce qu'il tue les cellules des organes en même temps que les cellules micro-

1. Extrait de *Microbes et Toxines*, livre qui paraîtra prochainement dans la *Bibliothèque de Philosophie scientifique* (Flammarion).

biennes. La quinine est un bon remède parce qu'elle agit sur les parasites des globules rouges sans altérer — c'est du moins la règle générale — les globules eux-mêmes.

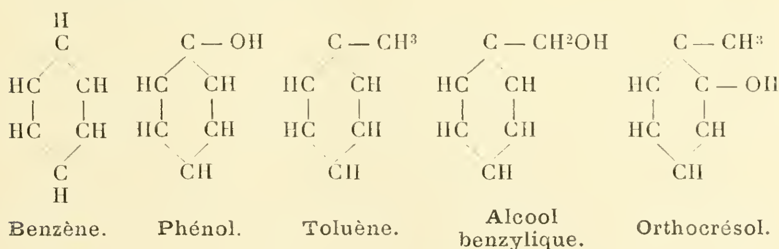
La renaissance de la chimiothérapie a eu plusieurs causes. La première, c'est la révolution pastorienne. Lorsqu'une maladie est due à un germe, que ce germe est connu, qu'on peut en l'inoculant transmettre la maladie à quelque animal de laboratoire, il y a place pour une thérapeutique expérimentale. L'animal nous permet d'aller beaucoup plus loin que l'observation clinique. Cependant, ce sont les progrès de la microbiologie qui ont paru d'abord reléguer à l'arrière-plan la médication chimique. On découvrit de merveilleux remèdes biologiques, préventifs et curatifs, qui surpassaient par leur spécificité et par leur efficacité tout ce qu'offrait l'arsenal du Codex : vaccins pastoriens contre le charbon, vaccination de la rage après morsure et sérothérapie. Pourquoi toutes les maladies infectieuses ne seraient-elles pas justiciables des mêmes méthodes ?

Elles ne le sont pas toutes. Il y a un groupe de maladies infectieuses contre lesquelles la vaccination et la sérothérapie n'ont rien ou presque rien donné. Ce sont des maladies à protozoaires. Le sérum d'aucun animal sensible au trypanosome de la maladie du sommeil et immunisé contre ce trypanosome n'a exercé d'action curative sur la maladie expérimentale d'autres animaux. Contre une trypanosomiase animale, le nagana, les virus atténués par chauffage, par vieillissement, par passages sur des espèces animales variées, n'ont eu pour résultat que de donner une incubation prolongée, après laquelle la maladie suit son cours normal. Contre le paludisme, toutes les méthodes biologiques ont échoué, la quinine reste souveraine. De sorte qu'au lieu de chercher le vaccin ou le sérum des maladies à protozoaires, on s'est proposé de trouver pour chacune l'équivalent de la quinine.

Dans les cas où l'on a eu la main heureuse, ce fut le recommencement de l'histoire du quinquina et de la quinine. Un hasard, ou une trouvaille empirique, ou une tradition d'origine inconnue, a gratifié l'humanité d'un remède sur lequel les chimistes et les expérimentateurs ont pu s'exercer. N'est-ce pas l'histoire récente des arsenicaux ?

La découverte des microbes, la nécessité de chercher pour les maladies à protozoaires d'autres remèdes que les vaccins et le sérum, ces causes ont été secondées par le développement propre de la chimie et, surtout, de l'industrie chimique. Les fabriques de matières colorantes ont été les grandes pourvoyeuses des laboratoires de médecine expérimentale. On a pu varier les remèdes essayés comme on varie les teintures; et la chimiothérapie a été dans bien des cas une chromothérapie.

La méthode de recherches consiste à associer les expériences sur le vivant aux réactions de la chimie organique. Nous connaissons tel corps doué de telle propriété; la molécule de ce corps possède un noyau principal sur lequel sont greffés des groupes atomiques secondaires; on constate que la propriété que l'on veut utiliser est attachée à l'un de ces groupes : on le fait varier, on le déplace, on lui substitue un autre groupe; l'expérience nous renseigne sur les propriétés du nouveau composé et nous apprend les rapports de la structure moléculaire avec les vertus thérapeutiques. On n'a qu'à se rappeler les formules du benzène, du phénol, du toluène, de l'alcool benzylique et de l'orthocrésol pour avoir un exemple très simple de ces substitutions et des changements de propriétés qu'elles déterminent :



Benzène. Phénol. Toluène. Alcool benzylique. Orthocrésol.

Il est certain qu'Ehrlich a rendu un grand service à la médecine en associant de plus près qu'on ne l'avait jamais fait, et dans des recherches sériées, la technique des chimistes et les expériences *in vivo* des biologistes. L'idée qui le guidait domine toute sa carrière et se retrouve dans ses plus anciens travaux : il a toujours cherché à expliquer les actions vitales par le mécanisme des réactions de la chimie organique. Il a représenté par des schémas stéréochimiques l'action réciproque de corps dont on ignore à peu près complètement la

composition chimique : les toxines et les antitoxines. Il a désarticulé le protoplasma en groupes atomiques, à la fois substantiels et fonctionnels, qui sont comme les organes de la cellule; pour faire suite à l'anatomie et à la physiologie des tissus et des organes, il a conçu une espèce d'anatomie et de physiologie moléculaire de la cellule. La cellule est un monde où s'accomplissent des fonctions multiples, par des échanges continuels entre le protoplasma et le monde extérieur. Chacune de ces fonctions est représentée par un groupe ou « chaîne latérale », capable d'entrer en liaison (chimique) avec des groupes correspondants de substances étrangères, aliments, poisons, et aussi médicaments. Tous les phénomènes vitaux se ramènent à ces échanges, qui sont, au fond, des phénomènes de nutrition et qui gardent partout le même caractère, qu'il s'agisse d'une albumine qui est assimilée, d'un sérum qui donne l'immunité, ou d'une quinine qui tue un hématozoaire.

Pour qu'une substance agisse sur une cellule, cellule d'organe ou cellule microbienne, il faut qu'elle se fixe sur le protoplasma. Un savant du Moyen Age ne disait-il pas que les remèdes doivent avoir des pointes ou des crochets pour s'accrocher aux organes? Il n'y a guère de phénomènes qui hante plus l'esprit des biologistes que cette fixation, phénomène physique d'adhésion moléculaire selon les uns, jeu chimique de chaînes latérales selon les autres. Ehrlich dit que la cellule sensible au tétanos possède des *récepteurs* pour la toxine tétanique : il pense par analogie que telle cellule microbienne en a pour la quinine, l'arsenic et le mercure. Ce n'est pas une pure question de mots. Le langage reflète l'idée que l'esprit doit se faire des phénomènes d'affinité, et c'est l'idée qui inspire les expériences.

L'antitoxine que l'on injecte au malade n'a d'affinités que pour la toxine correspondante. Mais l'arsenic que nous injectons à l'individu atteint de la maladie du sommeil a de l'affinité à la fois pour le parasite et pour les cellules d'organes déterminés. Il est, comme dit Ehrlich, à la fois *parasitrope* et *organotrope*. C'est une arme à deux tranchants. Il faut supprimer, du moins atténuer le plus possible, l'affinité dangereuse au profit de l'affinité salutaire : problème de substitu-

tions chimiques. La tâche s'impose surtout pour les maladies à protozoaires ; mais il n'est pas défendu de viser les maladies bactériennes.

Nous connaissons des exemples de ce qu'on pourrait appeler ces affinités électives. Ehrlich, lui-même, a montré, il y a bien longtemps, que le bleu de méthylène possède une affinité spéciale pour les fibres nerveuses vivantes ; on a même tiré de cette coloration sur le vivant une précieuse méthode d'analyse anatomique : l'animal ayant été injecté avec du bleu de méthylène, on le sacrifie et l'on suit les fibres nerveuses sur les coupes, comme de fins traits à l'encre bleue. En injectant la même couleur à une grenouille, on colore de la façon la plus délicate l'appareil nerveux des parasites qui se trouvent dans la cavité de son corps. Il y a dans les cellules des granulations qui se teignent électivement par le rouge neutre, d'autres qui se teignent par le bleu de pyrrol. Telle couleur prend sur la cellule nerveuse, telle sur la graisse : les colorations sont plus ou moins spécifiques. On doit se représenter de même une médication. Guérir la syphilis, c'est trouver un composé chimique qui « colore » le microbe de Schaudinn électivement, sans colorer les cellules.

Il est curieux de retrouver ici cet exemple des colorations, si souvent allégué à propos des anticorps par Ehrlich et par Bordet, avec des significations différentes. Théorie physique ou théorie chimique, il est trop tôt pour se demander quelle est la vraie. Le grand mérite d'une théorie est d'être utile, et celle d'Ehrlich a fait beaucoup travailler. On ne sera pas obligé de conserver tous les échafaudages quand la maison sera achevée.

Le nouvel essor de la chimiothérapie date de six années à peine. Les chercheurs, suivant des pistes distinctes, se sont attachés à différentes séries de corps chimiques : de là plusieurs méthodes, que l'on a de bonne heure associées, en combinant ou en faisant alterner les remèdes. Bien que ces recherches n'aient pas été tout à fait contemporaines, il n'y a pas grand intérêt à suivre ici rigoureusement l'ordre historique.



1° *Le trypanorouge et la série des couleurs de benzidine.* — C'est par tâtonnements qu'Erlich et Shiga ont découvert l'action du trypanorouge (*trypanrot*) : ils y sont arrivés, disent-ils, après avoir essayé des centaines de substances. Le trypanorouge est une couleur de la série de la benzopurpurine. Il imprègne les tissus, comme en témoigne la belle coloration que prennent les souris injectées ou nourries avec des « cakes » auxquels le médicament est mêlé. Les résultats les plus remarquables ont été observés sur les souris infectées par le trypanosome du mal de caderas. Avec des doses suffisantes on en guérit un certain nombre. Après des doses faibles, ou chez d'autres bêtes que les souris, on observe la disparition temporaire des parasites, puis la rechute. Dans ce cas, sans doute, quelques trypanosomes, réfugiés dans un coin de l'organisme, attendent que la substance colorante soit éliminée ; ils rentrent alors dans la circulation. La rechute dans la maladie à trypanosomes ressemble à la rechute dans le paludisme et l'avarie.

Le trypanorouge exerce vis-à-vis du mal de caderas une certaine action préventive. Il agit mal sur le trypanosome de la maladie du sommeil. Chez le singe et chez l'homme, il est irritant pour les reins.

Mesnil et Nicolle ont fait une étude comparée des couleurs de benzidine, de la même série que le trypanrot. La benzidine constitue un bon noyau ; elle est conjuguée avec des chaînes latérales naphtaléniques ; l'activité des couleurs obtenues est en rapport avec la composition de la base et des chaînes latérales naphtaléniques : ainsi, ces chaînes doivent toujours contenir deux groupements SO^3H, de préférence dans les positions 3 et 6, et toujours le groupement NH^2. Les composés actifs donnent des solutions bleues ou rouges, transparentes ou non à la lumière, possédant plus d'affinité pour le coton que pour la laine. En se fixant sur la peau et sur les muqueuses, elles teignent les souris de façon durable ; elles circulent un certain nombre de jours dans le sang, puis sont éliminées par l'intestin et par les glandes, surtout par la glande rénale. Elles sont inoffensives à la dose thérapeutique, souvent même à une dose

supérieure. Les couleurs qui agissent sur les parasites chez l'animal vivant n'agissent pas toujours sur ces parasites mis en suspension dans un tube de verre. La couleur qui agit le mieux sur une infection n'est pas nécessairement la meilleure vis-à-vis d'une autre espèce de trypanosomes. Les rechutes doivent être traitées par une couleur autre que la première employée. Une rechute non traitée évolue comme une infection sur un terrain neuf. Les couleurs de benzidine ont été essayées de préférence sur le nagana, le surra et le cadéras des souris, parce que l'évolution de ces maladies chez la souris est d'une telle régularité qu'on peut apprécier sans risque d'erreur l'action, même faible, des médicaments.

2° *La série du triphénylméthane.* — Wendelstadt et mademoiselle Fellmer ont obtenu des résultats, chez les rats naganés, avec le vert malachite, puis avec le vert brillant. Malheureusement ces couleurs causant des escarres de la peau, ces résultats ont surtout un intérêt théorique. Il se produit des rechutes qui peuvent être traitées à leur tour : on prolonge les animaux pendant un laps de temps plus ou moins long. Ces auteurs ont cherché sous quelle forme particulière peuvent bien se conserver les trypanosomes qui décideront la rechute : ils n'ont pu trouver une réponse nette.

Dans la même série chimique, Krause et Weber ont expérimenté avec le cristal violet, le bleu victoria et la parafuchsine. Ehrlich est arrivé de son côté à la parafuchsine, qu'il a conseillé de combiner avec l'acide oléique. En introduisant le chlore dans la molécule de la parafuchsine, on en a fait le tryparosane, qui est plus actif sur le nagana des souris.

3° *L'antimoine et les émétiques.* — Dans l'ordre historique et dans l'ordre logique, cette série a été étudiée après celle de l'arsenic et de l'atoxyl : la parenté chimique de l'arsenic et de l'antimoine devait suggérer l'essai de l'antimoine et des émétiques (Plimmer et Thomson; Mesnil et Brimont). Les rats supportent bien le tartrate de Na et d'antimonyle, et les trypanosomes du nagana et du surra disparaissent de l'organisme du rat en quelques heures. Ce qui nous intéresse davantage, c'est que l'émétique agit sur le parasite de la maladie du sommeil : on l'emploie chez l'homme. Salmon a observé qu'il agit — faiblement — sur l'avarie. Laveran et Yvon ont

obtenu un composé mieux supporté par l'organisme en remplaçant le potassium par le radical aniline.

Il faut noter que les trypanosomes, et particulièrement le *Tryp. gambiense* (celui de la maladie du sommeil), sont tués par l'émétique *in vitro*.

4° *Les arsenicaux et l'atoxyl.* — L'arsenic est un des plus anciens remèdes. Avant Dioscoride et Pline, les Chinois s'en étaient déjà servis.

Un vétérinaire anglais qui pratiquait aux Indes, Lingard, traita le surra des chevaux avec de l'acide arsénieux, avant 1900, et obtint quelques guérisons durables. Bruce l'employa au Zoulouland contre le nagana : on l'avait même administré bien avant de savoir que le nagana est causé par un trypanosome[1].

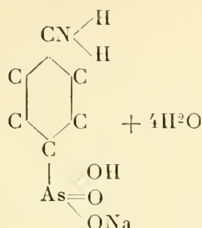
Au laboratoire, Laveran et Mesnil ont étudié expérimentalement l'action de l'acide arsénieux, employé seul ou associé à d'autres médicaments chimiques, dans diverses trypanosomiases.

Dès qu'on sut que la maladie du sommeil a pour agent un trypanosome, on lui appliqua le traitement arsenical. Mais l'acide arsénieux était trop toxique pour être d'un emploi facile.

La découverte du trypanrot et les premiers succès obtenus avec la chromothérapie auraient peut-être éloigné les médecins des traitements arsenicaux, si W. Thomas n'avait remis en honneur l'*atoxyl* (1905). L'atoxyl, découvert par Béchamp en 1863, n'est guère entré dans la médecine humaine qu'en 1902 : ce fut d'abord un remède de dermatologiste; on l'inocula dans les veines aussi bien que sous la peau. Thomas a eu le mérite de s'en servir contre la maladie du sommeil.

Ce n'est pas, comme on l'a pensé d'abord, l'anilide métarsénique, contenant 37,7 p. 100 d'arsenic. C'est, selon Ehrlich et Bertheim, le sel monosodique de l'acide paraaminophénylarsénique; mais c'est bien le composé découvert par Béchamp. En voici la formule de constitution :

1. Livingstone, *British medical Journal*, 1858.



Il contient 24 p. 100 d'arsenic. C'est une poudre blanche cristallisée, soluble dans l'eau et facile à stériliser. On l'a employé aussi sous forme de pommade. Il est éliminé plus lentement par les animaux qui le supportent bien que par ceux qui le supportent mal. L'élimination par les urines s'opère dès la sixième heure, et la quantité éliminée correspond à la moitié environ de la quantité reçue. De tous les organes, c'est le foie qui paraît en retenir le plus. Quoiqu'il soit à peu près trente fois moins toxique que l'acide arsénieux, les doses trop fortes causent des accidents de néphrite et surtout des troubles de la vision qui vont jusqu'à la cécité complète.

On a employé l'atoxyl dans les trypanosomiases et dans plusieurs infections à spirilles : fièvre récurrente et avarie. Il exerce une action curative et une action préventive. On a dit qu'il ne peut plus agir sur les trypanosomes de la maladie du sommeil, une fois qu'ils ont pénétré dans le liquide céphalo-rachidien ; cependant, d'après plusieurs observateurs, les méninges seraient en général perméables (L. Martin). Dans le tube à expérience, il n'agit ni sur les trypanosomes ni sur les spirilles : l'organisme joue donc un rôle actif dans la médication.

Selon Nierenstein et Breinl, il s'opère une combinaison entre l'atoxyl et les albuminoïdes du sérum, et ce sont les oxydases du foie qui, agissant sur cette combinaison, mettent en liberté de l'arsenic inorganique, seul actif. Pour Ehrlich et ses élèves, l'atoxyl est réduit par les tissus, et le principe « trypanocide », que l'on a d'ailleurs pu préparer et déterminer chimiquement et qui agit *in vitro* sans que la présence de matières protéiques soit nécessaire, est le paraminophénylarsenoxyde. D'après Levaditi et Yamanouchi, l'atoxyl est réduit par les cellules du foie, mais le produit de réduction n'agit qu'en s'unissant à des matières protéiques des cellules ; l'action

trypanocide *in vitro* serait donc le fait d'une « toxalbumine arséniée », que l'on obtient en mélangeant l'atoxyl avec une émulsion d'organe. Le principe actif a été nommé par ces auteurs trypanotoxyl. Préparé dans un tube et injecté à l'animal, il n'agit pas. Chez le vivant, il n'agirait qu'à l'état naissant et dans les organes mêmes qui le fabriquent.

L'atoxyl non toxique serait un remède parfait. En exécutant des variations chimiques sur ce thème arsenical, on a obtenu au laboratoire d'Ehrlich une série de composés dont le premier, au point de vue de la toxicité, est 1 500 fois plus toxique que le dernier. L'introduction d'un radical SO^3H a même fourni un produit moins toxique que le sel marin, — et d'ailleurs inactif sur les trypanosomes : on retrouve toujours les deux faces du problème; dans ce cas les deux tranchants de l'arme étaient émoussés. La toxicité de ces composés ne porte pas constamment sur le même organe : ils frappent tantôt le rein, tantôt le foie, tantôt le système nerveux.

Trois composés supérieurs à l'atoxyl ont été découverts dans cette série : d'abord, un atoxyl acétylé, nommé *arsacétine*, quatre fois moins toxique que l'atoxyl pour la souris et moins toxique pour le singe : de grosses souris de vingt grammes en supportent vingt centigrammes, dose énorme, sans autre inconvénient que d'être transformées en souris danseuses ; — ensuite, l'*arsénophénylglycine* (arsénophénylglycocolate de soude), de deux à quatre fois moins toxique que l'atoxyl, plus active sur les parasites et douée d'un pouvoir préventif plus énergique. Tout récemment, aux Philippines, Strong et Teague ont traité le surra des chevaux, avec l'arsénophénylglycine, dans des conditions qui sont celles de la pratique vétérinaire et non seulement d'un essai de laboratoire: ils ont guéri le tiers des animaux malades et réussi à enrayer l'épidémie. Dans la série des corps étudiés par Ehrlich, l'arsénophénylglycine avait le numéro 418 : — enfin, le corps désigné sous le numéro 606, le *dioxydiamidoarsénobenzol* ($C^{12}H^{12}O^2N^2As^2$) dont on emploie le chlorhydrate : c'est le remède qui en ce moment même fait tant parler de lui.

5° La toxicité des remèdes chimiques, la nécessité de traiter les rechutes, la crainte de créer une accoutumance des malades et des parasites aux médicaments ont suggéré les

médications combinées, ou, plus justement, *alternées*. Laveran a commencé par l'alternance de l'acide arsénieux et du trypanorouge. Mesnil et Nicolle ont associé diverses couleurs de benzidine, puis l'atoxyl et l'une de ces couleurs. L'atoxyl est resté le remède essentiel; selon l'espèce animale et selon l'espèce parasite, on choisit le remède auxiliaire, vert brillant, calomel, sublimé, trisulfure d'arsenic, émétique, tryparosane. Ainsi, le médicament associé est tantôt de la même série, tantôt d'une autre série chimique que le médicament principal. Malgré les qualités de l'atoxyl, l'acide arsénieux garde une bonne place dans les traitements alternés.

C'est avec les arsenicaux, seuls ou associés à d'autres remèdes chimiques, que l'on espère vaincre deux maladies épidémiques de l'espèce humaine, la maladie du sommeil et l'avarie.



A partir de 1906, l'atoxyl a été le remède le plus employé dans le traitement de la maladie du sommeil[1]. R. Koch, aux îles Sese (lac Victoria), en donnait 0 gr. 50 deux jours de suite; vers la huitième heure après l'injection, les parasites disparaissaient du sang et des ganglions tuméfiés. Ils étaient absents une dizaine de jours; on reprenait ensuite les injections. Il n'y avait pas d'inconvénient à faire la double injection à intervalles de six jours, pendant quatre ou six mois.

Koch observa ensuite que, si l'on cesse les injections, onze jours (au moins) après l'interruption, les parasites peuvent se trouver de nouveau dans les ganglions; à partir du vingt-cinquième jour on les retrouvait chez le quart des malades traités dans ces conditions, puis ils disparaissaient derechef et vers le soixantième jour on ne les trouvait plus. La guérison ganglionnaire ne signifiait pas la guérison définitive : il y avait des rechutes. Mais le traitement prolongé rendait possible les campagnes de prophylaxie : les malades traités n'avaient plus de parasites dans le sang et n'approvisionnaient pas les glossines convoyeuses. Des cas légers guérirent après un traite-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1907.

ment de quatre à six mois. A la fin de 1907, Koch évaluait que la mortalité chez les traités variait entre le dixième et le vingtième de ce qu'elle était chez les non traités.

Ces résultats ont été confirmés dans l'ensemble. Le mode d'administration de l'atoxyl a donné lieu à de nombreuses variantes, comme celui de la quinine dans le paludisme. Certains médecins pratiquent l'injection double, d'autres préfèrent des doses plus faibles, mais quotidiennes. Chaque malade doit recevoir en moyenne dix ou quinze centigrammes par jour. La guérison définitive n'est pas encore sûre : on a vu des rechutes, même chez des malades soignés dès la première période, et même quatorze mois après la cessation du traitement. Plus le traitement a été intense, plus la rechute sanguine est tardive.

La soamine (atoxyl avec une molécule d'eau en plus) a paru un peu moins toxique que l'atoxyl; cependant, à trop haute dose, elle a déjà causé des cas de cécité. L'arsénophénylglycine est douloureuse au point d'injection. Elle semble agir chez des malades sur qui l'atoxyl ne rend plus.

Des remèdes fournis par d'autres familles chimiques, le meilleur est jusqu'ici l'émétique, injecté dans la veine. Il faut le donner aux malades sur qui l'atoxyl ne réussit pas. L'association atoxyl-émétique a souvent paru meilleure que chacun des médicaments administré seul. Avec une injection par semaine, on maintient le sang et les ganglions indemnes de trypanosomes.

On a essayé les associations atoxyl-mercure et atoxyl-orpiment; l'atoxyl demeure le remède de fond.

L'étude expérimentale de l'avarie est toute récente. Elle date de la publication de Metchnikoff et Roux : la maladie peut être inoculée à coup sûr aux singes anthropoïdes, qui présentent non seulement l'accident primaire, mais des accidents secondaires semblables à ceux de l'homme. Par la découverte du microbe spécifique (1905), Schaudinn nous a donné le meilleur moyen de contrôler avec le microscope les expériences d'inoculation et de traitement. Pendant des siècles, on a vécu avec l'idée que l'avarie était exclusivement un mal de l'espèce humaine : depuis 1903, on l'a fait passer de l'homme

aux singes supérieurs, puis des singes anthropoïdes aux singes inférieurs. Bertarelli l'a inoculée sur l'œil du lapin; on l'a inoculée ensuite sur la peau du lapin; on l'inocule maintenant aux cochons d'Inde, mais l'homme est toujours le roi des animaux.

Il y a six ans, on aurait bien étonné les médecins en leur prédisant que les maladies à trypanosomes et la syphilis seraient un jour traitées presque par les mêmes remèdes. Cependant il existait déjà des analogies qui pouvaient guider les esprits : il y a longtemps que l'on a donné le nom de syphilis du cheval à une maladie à trypanosomes, la dourine, d'après des ressemblances cliniques. C'est encore Schaudinn qui affirma, sur des faits, la parenté des trypanosomes et des spirochètes : convaincu qu'un protozoaire ne peut être bien connu que si l'on peut en suivre complètement le cycle évolutif, il étudia en zoologiste les hématozoaires, et trouva dans le développement d'une même espèce des formes trypanosomes et des formes spirochètes. Quand le spirochète de l'avarie lui passa sous les yeux, il était préparé non seulement à voir, mais à croire et affirmer. On discuta beaucoup, entre savants, les affinités du nouveau microbe : protozoaire ou bactérie? Ces recherches eurent l'heureux résultat d'attacher les esprits à un problème qui touchait à la pratique médicale de beaucoup plus près qu'on n'avait pensé. Elles préparèrent un renouveau dans le traitement de l'avarie.

Renouveau d'une idée ancienne : dans un article, daté de 1867, du *Dictionnaire des Sciences médicales*, on lit que l'arsenic vient quelquefois, après le mercure et l'iode, achever la cure : « ce sont surtout les accidents qui avaient résisté aux traitements antérieurs que l'on voit céder à l'influence de l'arsenic ».

Le traitement arsenical de l'avarie est une adaptation du traitement arsenical des trypanosomiases, inspirée par les idées de Schaudinn et par les travaux d'Ehrlich.

Salmon fit, dans le laboratoire de Metchnikoff, les premiers essais méthodiques avec l'atoxyl. Uhlenhuth, Hoffmann et Roscher publièrent des expériences suivies sur le singe et des essais sur onze humains. Puis vinrent les observations de Lassar et de Hallopeau. Le remède agissait vite et bien; à son

action cédaient divers accidents rebelles au mercure; mais d'autres étaient réfractaires.

La toxicité bien connue de l'atoxyl obligeait à en rester aux doses timides. Ehrlich et Bertheim se mirent à la recherche de composés moins dangereux. Leur arsénophénylglycine, essayée par Alt sur des paralytiques généraux, amena des rémissions. C'est en décembre 1909 qu'Ehrlich a mentionné pour la première fois un corps nouveau, renfermant le même radical arsénobenzol que l'arsénophénylglycine : le dioxydiamidoarsénobenzol, célèbre aujourd'hui sous la désignation « 606 ».

Si l'on veut bien réfléchir que l'avarie est, avec la tuberculose et le cancer, la plus grande maladie de notre espèce, et qu'elle est beaucoup plus que les autres une maladie morale, on ne s'étonnera pas de tout le bruit mené autour du 606. En attendant que l'expérience mette les choses au point, on vit sous le régime de l'enthousiasme et de la désillusion. Les savants et les médecins sont débordés. L'éducation scientifique du public n'est pas encore assez avancée pour que les sentiments se laissent discipliner par les faits, et pour que l'imagination populaire renonce à sa croyance instructive aux remèdes miraculeux. L'avarie est une maladie chronique et à rechutes. Il n'y a pas sur le traitement une vérité faite d'avance. Elle se fait au jour le jour et demande ce qu'on serait le moins disposé à lui accorder : le temps.

Tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur le remède d'Ehrlich permet de certifier qu'il réalise un très grand progrès. Que l'avenir confirme les promesses du présent, et ce sera l'une des grandes conquêtes de la médecine.

Il paraît déjà hors de doute que le nouveau remède agit avec une rapidité merveilleuse, très souvent sur la lésion primaire et sur les efflorescences de la période secondaire; sur certains accidents tertiaires; en général sur les manifestations cutanées et muqueuses; sur certaines lésions ulcéreuses; sur certaines formes malignes de l'infection, rebelles au traitement traditionnel. Dans bien des cas, il a apaisé comme par enchantement les maux de tête et les douleurs osseuses, et en calmant la douleur, rendu le sommeil et la santé générale. Il compense la souffrance qui suit l'injection, par une

impression de vigueur et de bien-être qui est un bienfait de l'arsenic.

Par son action rapide sur les accidents de la peau et des muqueuses, il doit fermer ces mille portes ouvertes à la contagion et abréger la période pendant laquelle les malades sont si dangereux : ce serait mieux qu'un progrès en médecine, ce serait un progrès de l'hygiène sociale. Il ne sera honni que des esprits (il y en a encore) qui s'imaginent que la peur de l'avarie est l'unique sauvegarde de la vertu.

La médecine a toujours rêvé d'un traitement abortif qui tuerait le germe avant l'éclosion de la maladie, ou qui, le diagnostic à peine posé, en suspendrait tout au moins l'évolution. La pommade au calomel a prouvé expérimentalement son utilité : et, chez des singes, une injection de 606 pendant la période d'incubation a empêché les manifestations primaires. Il est facile de comprendre que trop de cas échapperont aux méthodes préventives. Pourra-t-on couper la maladie comme on « coupe » la fièvre palustre? Ehrlich l'espère : le 606 accomplirait cette *therapia sterilisans magna*, cette guérison d'emblée qu'on avait attendue de l'atoxyl dans la maladie du sommeil. On pourra en voir des exemples ; ce ne sera pas la règle ; la guérison par une injection unique est un idéal difficile à atteindre : les doses sont limitées, et il n'y a de médicament, si merveilleux qu'il soit, qui ne trouve des sujets réfractaires. Mais les médecins emploieront avec enthousiasme un remède qui allégera et abrégera le traitement.

Que dire des essais tentés sur les petits enfants, et sur les adultes touchés dans leur système nerveux?

Il y a déjà des résultats encourageants, et des résultats qui commandent la prudence. Il faut laisser aux cliniciens le temps d'observer et de répondre.

Les cas de morts relevés à la charge du nouveau remède ne sont pas, quoiqu'on en ait dit, l'objection la plus forte. Ils concernent des sujets délabrés, presque désespérés, profondément atteints d'une de ces tares qui sont, pour Ehrlich, des contre-indications formelles. Il faudrait les discuter, une à une, sur des pièces anatomiques, et sans oublier que le mercure n'est pas exempt de pareils revers, qui ne prouvent pas davantage contre lui.

On ne peut pas encore savoir s'il existera des races de spirochètes résistantes à l'arsenic, comme il existe des races de trypanosomes résistantes à l'atoxyl. On sait qu'il existe parfois une certaine accoutumance au mercure. Le 606 n'en garderait pas moins sa place éminente dans des traitements mixtes. C'est encore à l'observation clinique et à l'expérience de nous dire si son efficacité peut être émoussée par d'autres arsenicaux administrés avant lui, et peut-être moins actifs pour le même poids d'arsenic.



Nous devons à la chimiothérapie des connaissances nouvelles sur l'immunité dans les maladies à protozoaires et sur l'immunité en général.

La question des doses est capitale : le but est de commencer et de finir le traitement du même coup, — un coup de massue. Les doses faibles ne guérissent que pour un temps, sans créer l'immunité; surviennent des rechutes. Du traitement à la rechute, le trypanosome n'est pas resté le même. Il est quelquefois devenu plus sensible à l'action du médicament. On a l'impression « que, par suite de la résorption des parasites tués par l'atoxyl, l'organisme acquiert un degré d'immunité qui ne permet plus leur développement normal » (Ehrlich). Ce n'est le plus souvent qu'une immunité éphémère.

Mais ce que l'on observe le plus fréquemment, de la première atteinte à la rechute et d'une rechute à l'autre, c'est que l'efficacité du remède a diminué. Est-ce l'organisme, est-ce le parasite, qui a changé? C'est le parasite; car si on l'inocule à un animal neuf, il résiste encore au même remède. L'inoculation du remède à doses faibles est le meilleur moyen de rendre un trypanosome résistant, et, ce qui est plus, de créer une *race résistante* de trypanosomes, qui se conserve telle à travers des centaines de passages, par transmission du caractère acquis.

On a créé dans les laboratoires des races de trypanosomes résistantes au trypanorouge, aux couleurs de benzidine, à l'atoxyl, à l'émétique. L'émétique étant actif sur les trypanosomes *in vitro*, on peut mesurer *in vitro* la résistance à l'émé-

tique. La résistance est une résistance de groupe, c'est-à-dire qu'elle existe vis-à-vis des médicaments d'une même série ou d'une même famille chimique : un trypanosome résistant au trypanorouge est encore sensible aux arsenicaux, mais il résiste à des couleurs de benzidine cependant assez différentes du trypanorouge. En éprouvant vis-à-vis de diverses familles de médicaments une même race résistante, on a vu que, biologiquement aussi bien que chimiquement, il faut ranger l'émétique, c'est-à-dire l'antimoine, dans le même groupe que l'arsenic.

La résistance acquise vis-à-vis des corps d'une famille comporte des degrés ; ainsi, dans la famille arsenicale, une race résistante à l'atoxyl est sensible à l'arsénophénylglycine : si on la rend résistante à ce dernier composé, elle est encore sensible à l'émétique et à l'acide arsénieux. Reprise à nouveau par l'acide arsénieux, elle devient résistante à l'émétique ; mais on n'a pu créer de race résistante à l'acide arsénieux.

De même, dit Ehrlich, dans le langage des chaînes latérales, qu'une cellule nerveuse a des « récepteurs » pour la toxine diphtérique, la toxine tétanique et d'autres poisons encore, de même la cellule-trypanosome a des « chimiorécepteurs » pour le trypanorouge, l'atoxyl et encore pour d'autres substances chimiques. La résistance à un médicament donné survient lorsque les récepteurs sont accaparés et ne se réparent pas.

Ces observations ont des conséquences importantes dans la pratique ; elles enseignent qu'il faut au besoin attaquer un même trypanosome par plusieurs remèdes : les médications combinées ou alternées sont rationnelles. Les remèdes additionnent leurs actions sur le parasite, mais ils ne les additionnent pas forcément sur l'organisme, parce que leur toxicité ne porte pas toute sur les mêmes cellules d'organes. Les degrés de résistance aux médicaments d'une même famille montrent qu'on a raison d'associer l'atoxyl et l'acide arsénieux, bien que ce soient deux arsenicaux. Attaquer un même parasite avec plusieurs remèdes, c'est, dit Ehrlich, faire comme l'entomologiste qui fixe un papillon avec plusieurs épingles.

En raffinant sur ces observations, on peut arriver à cette conclusion que ce ne sont pas les mêmes organes qui, dans un même trypanosome, sont sensibles aux mêmes substances.

Telle substance agit sur l'appareil chromidial (qui régit la multiplication) et non sur le protoplasma (dont dépend la mobilité); on peut par l'expérience dissocier ces deux fonctions; on verra qu'un trypanosome peut paraître, *in vitro*, très endommagé, parce qu'il n'est plus mobile, tandis qu'il se développera encore très bien chez l'animal, parce qu'il a gardé la faculté de se multiplier. Busk a observé que le trypanrot n'arrête pas la vitalité de certains infusoires, les Paramécies, mais les empêche de se diviser.

Bien qu'on puisse tourner la difficulté en administrant des traitements mixtes, l'apparition des races résistantes est un péril. Contre le trypanosome de la maladie du sommeil, par exemple, il n'y a qu'un très bon remède, l'atoxyl, et vis-à-vis de microbes qui lui résistent on se trouve fort désemparé, les autres remèdes étant trop faibles ou trop toxiques. Le péril s'aggraverait si les trypanosomes conservaient héréditairement la résistance dans leurs passages par les mouches tsétsés qui les convoient : le fait équivaudrait à la création d'une maladie plus virulente et moins guérissable, non seulement chez un individu, mais dans toute une contrée. Comment s'empêcher de se demander si le spirochète de Schaudinn ne peut devenir résistant aux remèdes arsenicaux?

Les choses ne se passent pas dans l'organisme vivant comme dans un tube de verre. Cette constatation, faite déjà tant de fois, il faut la refaire ici. Une race de trypanosomes que l'on a rendue fortement résistante à l'émétique chez la souris, se montre beaucoup moins résistante quand on l'a portée chez le rat (Mesnil et Brimont).

Il y a des substances chimiques qui n'agissent sur les trypanosomes ni *in vitro* ni *in vivo*; certaines sont actives *in vivo* et *in vitro*, par exemple l'émétique. Le bleu de méthylène agit sur certains spirochètes, dans le tube à expérience, à la dilution de 1 pour 6 000 000, et n'agit pas même à concentration 500 fois plus forte chez l'organisme-souris.

L'atoxyl n'agit pas *in vitro* et agit chez le vivant. Il y a même des substances qui, chez le vivant, favorisent la multiplication de certains parasites; peut-être, dit Ehrlich, parce qu'elles se refixent trop sur les cellules de l'organisme et trop peu sur le microbe. Il faut donc compter avec l'organisme

comme avec la race du parasite, et le problème du meilleur médicament, pour le traitement premier, puis pour les rechutes, se pose de nouveau pour chaque espèce de trypanosome et pour chaque espèce animale : ce n'est pas pour simplifier les médications chimiques.

Lorsqu'un animal acquiert l'immunité vis-à-vis d'une infection bactérienne, il se développe en lui des anticorps qui se manifestent par certaines propriétés du sérum, bactéricides, préventives ou curatives. Ce n'est pas trop dépasser les limites de notre sujet que de nous demander s'il en est de même dans les infections à protozoaires et si les remèdes chimiques provoquent la formation d'anticorps.

Les propriétés microbicides et préventives du sérum des animaux trypanosomiés sont faibles, mais elles existent; elles apparaissent au cours des infections chroniques ou subaiguës. Il y a lieu de croire à la présence d'une sensibilisatrice analogue à celles que l'on connaît dans l'immunité antibactérienne, et qui agit en provoquant une phagocytose des parasites. On peut encore démontrer la présence d'anticorps par la fixation de l'alexine (réaction de Bordet-Gengou), qui est devenue d'un usage courant dans les laboratoires et qui a fourni un procédé de séro-diagnostic de l'avarie. Seulement, les anticorps qui donnent la réaction de Bordet paraissent être différents de ceux qui exercent le pouvoir préventif. Par exemple, les premiers passent et les seconds ne passent pas à travers une membrane de collodion. Qu'il s'agisse de protozoaires ou de bactéries, les anticorps manifestés par les réactions *in vitro* ne sont pas la mesure du pouvoir préventif ou curatif *in vivo* d'un même sérum.

Il se forme des races de protozoaires résistantes au sérum des animaux, infectés ou provisoirement guéris, comme il se forme des races résistantes aux médicaments chimiques; dans beaucoup de cas, c'est bien une race qui se crée, car la propriété acquise se transmet pendant un assez grand nombre de générations, comptées par les passages sur souris. Voici un singe guéri du cadéras; son sérum protège des souris contre l'infection par le trypanosome du cadéras; et cependant le singe peut être réinfecté de cadéras : il ne se protège pas lui-même. A ce moment, si l'on prélève sur ce singe de son sérum

et de ses microbes, on constate que ce sérum ne protège plus la souris contre ces microbes. C'est que les trypanosomes sont devenus *résistants au sérum* du singe.

La résistance au sérum n'existe d'ailleurs que vis-à-vis du sérum de l'animal donné, et du sérum prélevé sur cet animal en même temps que le trypanosome : c'est une résistance « homochrone ». Ainsi, le trypanosome prélevé aujourd'hui résiste à l'action du sérum prélevé aujourd'hui et du sérum prélevé antérieurement : il ne résistera pas aux propriétés que le sérum pourra acquérir dans l'avenir. La résistance aux sérums est donc moins étendue et moins fixe que la résistance aux corps chimiques.

Les anticorps chez les animaux infectés de trypanosomes proviennent sans doute des trypanosomes détruits et résorbés. En même temps, la destruction rapide d'un grand nombre de parasites peut répandre dans l'organisme de l'hôte des substances qui agissent comme des poisons, — des espèces d'endotoxines. Chez les hommes atteints de maladie du sommeil, la disparition des trypanosomes sous l'influence de l'atoxyl est souvent suivie d'une poussée fébrile (L. Martin). L'injection d'un remède chimique, à dose non toxique, tue quelquefois les souris en détruisant leurs parasites. Ehrlich déconseille de traiter avec le 606 les petits enfants qui ont l'avarie héréditaire à forme septicémique, parce qu'il craint une intoxication par les substances dérivées des spirochètes brusquement dissous. Chez l'adulte, la destruction des spirochètes peut jeter dans la circulation des anticorps bienfaisants, comme en témoignent les observations si intéressantes de Jacobi, de Taege et de Duhot : on traite avec le nouveau remède d'Ehrlich la mère avariée d'un nourrisson avarié; l'état du nourrison s'améliore; et cependant on ne trouve pas d'arsenic dans le lait de la mère : il faut que le nourrisson suce avec le lait des anticorps fabriqués par l'organisme maternel.

Lorsqu'un malade donne une réaction de Wassermann négative, et que le traitement par le 606 la rend positive, ce fait paradoxal s'explique, selon Ehrlich, par une production d'anticorps sous l'influence d'une dose non curative. Et c'est une production locale d'endotoxine, sous l'action de l'arsenic

ou du mercure, qui provoque cet éclat ravivé des efflorescences cutanées, connu sous le nom de phénomène de Herxheimer.

Les observations sur les races résistantes aux médicaments ou aux sérums nous ont instruit sur la virulence des Protozoaires. Les bactéries aussi acquièrent une résistance aux actions défensives des organismes supérieurs : les streptocoques et les bacilles charbonneux qui s'enveloppent d'une capsule muqueuse, les bacilles typhiques qui ne se laissent pas agglutiner par le sérum du sujet même qu'ils ont infecté, les bactéries qui sécrètent des *agressines*, manifestent des propriétés de résistance. Ces « vaccinations de microbes » donnent à penser que les lois de la virulence sont au fond les mêmes pour les bactéries et pour les protozoaires.

Rien ne dit qu'il n'existera pas aussi une médication chimique des infections bactériennes, et que nos vaccins et surtout nos sérums d'aujourd'hui, trouvailles merveilleuses d'un empirisme très savant, ne céderont pas la place à des remèdes physico-chimiques mieux définis et plus mécaniques.

C'est la chimie qui réalisera les nouveaux progrès dans l'art de guérir. Le mot de Duclaux est ici à sa place : Avec Pasteur (qui était chimiste) la chimie a pris possession de la médecine, et il est à prévoir qu'elle ne la lâchera pas.

Dr BURNET

LÉGENDES

ET

RAPSODES DE RUSSIE

Depuis que Sakharov a fait paraître (en 1839 les *Chants du peuple russe*, les historiens de la littérature et les folkloristes slaves ont pris l'habitude d'appeler ces épopées populaires *bylines* (du mot *bylo, ce qui a été*, autrement dit *récits du passé*, chansons de geste). Mais le peuple ne les connaît que sous le nom de *starina*, proprement : vieillerie, antiquité. M. A.-D. Grigoriev, dans un récent volume sur les bylines du nord de la Russie, s'est efforcé d'établir le véritable caractère des bylines, qu'il est allé lui-même recueillir dans les régions les plus septentrionales. La poésie épique jaillit encore aujourd'hui des lèvres du moujik. Les *bylines* sont chantées par des paysans des deux sexes, généralement aisés, le plus souvent illettrés, mais pourvus d'une intelligence et d'une mémoire infatigables. Le peuple donne à ces rapsodes des noms divers. Sur les bords de la mer Blanche et dans le gouvernement d'Olonets, il les appelle des *conteurs*; sur la rivière Petchora, des *antiquaires*, récitateurs de vieilleries, *starinchiki*.

On rencontre très rarement des chanteurs parmi les jeunes gens ; ce sont le plus souvent des vieillards ou des adultes. On

en trouve aussi fort peu parmi les vagabonds et les mendiants. C'est dans un groupe de familles ou de villages que se conserve tel ou tel motif épique. Les *bylines* sont particulièrement chantées à l'époque des campagnes de chasse et de pêche. Éloignés de leurs foyers, les chasseurs et les pêcheurs se constituent en corporations. Ils ont souvent de longs loisirs par suite des intempéries et ils les charment en se débitant mutuellement les légendes épiques. Les femmes les chantent particulièrement aux veillées pendant les jeûnes et surtout pendant les carêmes, alors que les chansons profanes sembleraient déplacées ; la Russie a plusieurs carêmes : celui de Pâques dure quarante-huit jours, celui de l'Assomption quinze, celui de Noël, quarante.

Il n'y a généralement qu'un seul récitant. Mais dans les régions où les textes sont très populaires, par exemple dans les bassins du Kouloï et de la Mezen [1], les bylines sont chantées en chœur. Leurs interprètes sont généralement des âmes simples, des paysans ignorants. Ils ne vont pas chercher midi à quatorze heures et se contentent de répéter les poèmes tels qu'ils les ont entendus ou qu'ils les comprennent. Si un fragment échappe à leur mémoire, ils le passent tout simplement ou le résument en prose. Bien rares sont ceux qui seraient capables de le reconstituer en vers. Au besoin, ils récitent sans comprendre comme font parfois les enfants. Si on leur présente quelque objection, ils se contentent de répondre : c'est comme cela que ça se chante.

Grâce à cet esprit routinier, ils nous ont conservé un grand nombre de mots et de tournures que l'on ne comprend plus guère aujourd'hui, des traits archaïques de mœurs ou de caractère, des détails techniques sur les costumes et les armes, qui ne répondent point à la réalité contemporaine. D'autre part, les héros ont fidèlement gardé leur physionomie traditionnelle. Vladimir — le brillant soleil — présente toujours le type d'un souverain bien intentionné, mais parfois injuste, parce qu'il manque d'énergie — un roi d'opérette comme nous dirions à Paris. Ilia de Mourom symbolise la force brutale, tranquille, confiante, qui sait toujours se faire

1. Affluent de la mer Blanche.

respecter. Dobrynia est la personnification de la noblesse chevaleresque et des sentiments les plus délicats, Allech Popovitch, de l'impudence et de la bassesse, Tchourilo, le type du bellâtre, coureur d'aventures.

En revanche, dans les détails pittoresques, on retrouve généralement le décor qui entoure le chanteur et parfois aussi certains traits de sa personnalité. Ainsi le prince Boris se rend dans l'île fantastique de Bouïane pour tuer un sanglier : il prend le sanglier et le tue de la façon dont les pêcheurs de la mer Blanche tuent les phoques et les esturgeons. Quand le chanteur du gouvernement d'Arkhangelsk représente le cheval du héros franchissant les mousses des terrains marécageux et les petits lacs, il décrit exactement le paysage qu'il a sous les yeux et qui n'a rien de commun avec celui de la Russie méridionale où l'action devrait se passer.

Le chanteur puise à volonté dans un répertoire commun de traits caractéristiques et d'épithètes pour donner à ses personnages ceux qui conviennent le mieux à son propre caractère. Tel rapsode qui se plaît aux dévots pèlerinages représente son héros toujours en prière, et tel autre qui aime trop l'eau-de-vie en fait volontiers un ivrogne. Parmi toutes les variantes, chacun choisit celle qui s'harmonise le mieux avec son individualité.



Les bylines se sont conservées dans la Russie d'Europe sur tout le territoire habité par les Grands-Russes, dans le bassin du Don, chez les Petits Russes du Terek (dans les régions du Caucase) et dans la Sibérie.

Mais c'est surtout dans la région du nord, dans les gouvernements d'Olonets et d'Arkhangelsk, dans le pays de l'Oural et en Sibérie que se trouve leur foyer principal. En Petite-Russie où la langue n'est pas le dialecte moscovite, elles sont inconnues, même celles qui chantent les héros de Kiev : les *doumy*, chants populaires en petit-russien, célèbrent les héros cosaques. Certains témoignages semblent prouver que, dans la région de Kiev, les bylines ont été jadis connues,

mais elles ont peu à peu disparu, chassées par les *doumys* du peuple petit-russien. En revanche, l'influence des bylines se fait sentir dans le folklore des peuples allogènes, des Lotyches, des Zyrianes, des Votïaks, des Iakoutes.

Même dans les gouvernements d'Arkhangelsk et d'Olonets, la popularité de ces poèmes commence à baisser. Des chanteurs dégénérés n'en savent plus le nom et les confondent avec des cantiques ou de vulgaires chansons. Il y a cependant des rapsodes restés fidèles aux traditions qui débitent encore des récits dont certains ont jusqu'à cinq cents et mille vers. Quelques-uns de ces chanteurs connaissent jusqu'à soixante poèmes. Certains savent faire le métier de rapsodes, mettre bout à bout dans un ordre logique toutes les aventures d'un héros. D'autres savent transformer en bylines un récit en prose.

Ce qui entretient le souvenir, la pratique et la récitation des bylines, c'est avant tout l'éloignement des grands centres et les longs loisirs de certaines professions. Les habitants du littoral et du bassin de l'océan Glacial, étrangers au grand courant de la vie russe, ne connaissent point les chemins de fer; ils ne voient point passer dans leurs hameaux de soldats qui leur apportent les chansons des villes; ils ignorent l'industrie des fabriques. Très peu ont reçu les bienfaits de l'enseignement primaire. Ils ont conservé précieusement le legs des légendes antiques et la croyance au merveilleux. S'ils racontent que tel héros portait une massue de 40 pouds, autrement dit de 640 kilogr., ils croient ferme à la réalité de ce détail et les auditeurs n'en mettent point en doute la vraisemblance.

La longueur de certains poèmes s'explique par celle des loisirs que laissent aux pêcheurs ou aux chasseurs la morte-saison pendant laquelle ils ne peuvent exercer leur industrie.

La langue des bylines est toujours le dialecte grand-russe avec certaines particularités de vocabulaire ou d'accentuation. Il n'y a pas fort longtemps que l'on s'est occupé à les transcrire avec l'aide du phonographe. Le premier volume des bylines d'Arkhangelsk par M. Grigoriev renferme un certain nombre de notations sur lesquelles j'appelle l'attention de nos musicographes. L'ignorance des chanteurs leur fait commettre

de singuliers anachronismes. Ainsi les héros du cycle de saint Vladimir, lequel vivait à la fin du xe siècle et au commencement du xie, sont souvent représentés comme luttant contre les Tatares qui n'ont apparu en Russie qu'au commencement du xiiie siècle. Beaucoup de noms de localités ou de fleuves sont purement imaginaires.

Pendant longtemps, il a été admis que les bylines étaient uniquement transmises par la tradition orale. Mais il existe une vingtaine de manuscrits du xviie et du xviiie siècles où quelques-uns de ces poèmes ont été transcrits et le plus souvent altérés par un copiste trop amoureux de littérature. Ces manuscrits nous ont même conservé une byline, qui ne se chante plus sur une expédition des héros de Kief contre Constantinople. Catherine II en connaissait l'existence et s'en est servie dans ses ouvrages sur la littérature russe.

D'une façon générale, ces poèmes n'ont que des rapports bien vagues avec l'histoire réelle : l'un des personnages qu'elles chantent le plus souvent, Ilia Mouromets (Élie de Mourom), n'apparaît dans les chroniques qu'à partir du xvie siècle ; les chroniques ne connaissent guère qu'une dizaine de personnages qui figurent dans les bylines sous des aspects fantastiques. Les récits se sont primitivement développés dans divers centres que l'on peut aujourd'hui déterminer avec précision, dans le pays de Kiev, dans les régions de Galicie, de Volhynie, de Tchernigov, de Novgorod et enfin de Souzdal. On s'étonne de rencontrer ici le nom de la Galicie que nous sommes habitués à considérer comme une province polonaise de l'État autrichien : la principauté de Galitch, dont elle perpétue le nom, a été un des principaux centres de la Russie primitive à l'époque où Kiev en était la capitale. Si le souvenir de Kiev est resté si vivant dans tout un groupe de bylines, c'est qu'elles ont été élaborées dans les régions du sud-ouest avant l'invasion des Tatares, c'est-à-dire du xiie au xiiie siècle. Vladimir qui joue un si grand rôle dans ces bylines est le héros qui perpétue le souvenir de l'ancienne suprématie kiévienne. Transporté dans le nord, ce cycle de Kiev a en quelque sorte cristallisé autour de lui d'autres traditions étrangères.

Qui a composé les premières bylines? Suivant feu l'académicien Léonide Maïkov, elles se seraient d'abord produites

dans l'entourage immédiat, dans la *droujina* — nous dirions aujourd'hui l'état-major — des princes de la Russie méridionale. Elles ont eu d'abord pour objet de célébrer les membres de cette droujina. Elles avaient sans doute pour auteurs les *skomorokhis* ou bouffons qui, comme nos trouvères, allaient de principauté en principauté, ou les fous de cour et les *gousliars* (joueurs de gousli ou guzla), dont les chansons égayaient un illustre auditoire.

Il est souvent question des gousliars dans nos poèmes, et l'un d'entre eux, Sadko, joue un rôle considérable dans les épopées novgordiennes. M. Grigoriev s'est efforcé d'établir quelles bylines ont été précisément composées par les *skomorokhi*. Aujourd'hui encore de simples paysans savent en imaginer. Au village de Tchakol, l'intrépide folkloriste a entendu une byline improvisée par un paysan en l'honneur du curé qui avait montré un grand courage lors de l'écroulement de son église. Telle autre byline, qui a pour héros un ivrogne, a été remaniée suivant les idées des *raskolniks* qui sont, comme on sait, les vieux-croyants du monde russe. A deux reprises différentes, M. Grigoriev a constaté que des paysans transformaient en byline un récit qu'ils avaient récemment entendu raconter; parfois aussi on a l'occasion d'observer la transformation en byline d'une poésie écrite sur un autre mètre.

Sous le nom de *starine* (antiquités) le peuple ne comprend pas seulement les récits relatifs aux temps lointains de la période kiévienne, mais à des époques beaucoup plus rapprochées, au règne d'Ivan le Terrible (XVIᵉ siècle) et de Pierre le Grand, à la lutte contre Napoléon. Les poèmes ne sont pas tous d'allure héroïque; quelques-uns sont d'un caractère humoristique et rappellent nos anciens fabliaux : ils n'ont d'autre objet que de divertir l'auditeur et d'amener le rire sur ses lèvres. Il en est même — ô profanation ! — qui sont des parodies de bylines épiques. Il en est qui, au lieu de célébrer les héros légendaires, font l'apothéose des *skomorokhi* eux-mêmes qui les ont composées : une byline assez étrange nous raconte comment un jour une veuve reçut la visite de joyeux compagnons, de *skomorokhi*, lesquels n'étaient point des gens du commun, mais des saints; ils emmènent avec eux le fils de la veuve, lui apprennent leur métier de chanteur,

avec l'aide de deux grands saints, Cosme et Damien; le néophyte, docile à leurs instructions, détrône un abominable tyran et devient tsar à sa place. Les *skomorokhis*, pour combattre les préjugés qui s'étaient élevés contre eux (la police voyait en eux des vagabonds; l'église les dénonçait comme les représentants de la tradition païenne) faisaient plaider ainsi leur cause par les deux grands saints populaires, Cosme et Damien.

Les chanteurs actuels sont généralement assez méfiants vis-à-vis des étrangers. Pour éviter toute chance d'erreur, M. Grigoriev s'efforçait, autant que possible, de s'assurer de l'identité et du caractère véritable de ses récitateurs. Mais il ne lui était pas toujours possible d'arriver à des résultats exacts, d'obtenir des réponses franches. Les paysans s'épouvantaient particulièrement d'un interrogatoire écrit.

Il ne s'agissait pas seulement de transcrire le texte chanté et de reproduire les indications relatives au chanteur. M. Grigoriev voulut recueillir aussi les mélopées et il eut recours au phonographe. Il aurait voulu profiter aussi de cet instrument pour noter les particularités dialectiques d'accentuation et de prononciation. Malheureusement le diamètre du cylindre ne permettait d'enregistrer que très peu de vers. Ce ne fut pas une petite affaire que de voiturer dans des pays très primitifs des appareils que le moindre choc suffit à endommager. Et quand le phonographe bien cahoté au galop des chevaux qui traînaient sur la chaussée raboteuse la tarantass sans ressorts, que de précautions à prendre pour installer l'appareil, pour expliquer à des paysans les propriétés d'une machine qui leur semblait, au premier abord, diabolique, pour les obliger à chanter devant le magique appareil, dans un mouvement symétrique à celui du cylindre enregistreur!

Vraiment les folkloristes et les musicographes ne sauraient être trop reconnaissants à M. Grigoriev de tout le labeur qu'il s'est imposé, de toutes les fatigues qu'il a surmontées. De retour à Moscou il a rencontré dans la personne de M. Tesarevsky un technicien familier avec la musique populaire qui a pu transcrire fidèlement les mélodies. Il serait à souhaiter qu'il parût un jour dans notre langue un choix de poèmes traduits soit d'après son recueil, soit d'après les publications antérieures et habilement commenté.



Je voudrais donner une idée de quelques-uns de ces poèmes. Je laisse de côté les textes relatifs aux cycles de Vladimir et d'Ilia de Mourom que M. Rambaud a naguère étudiés, et je m'attacherai de préférence aux bylines qui se rapportent à une période plus récente, la guerre politique contre Napoléon. Voici comment au village de Kolejma, dans le gouvernement d'Arhkangelsk, Avdotia Loupentievna Koppaline racontait il y a quelques années l'invasion des Français en 1812. Anna n'était jamais sortie de son pays natal et, comme elle était très pauvre, elle mettait une extrême bonne volonté à réciter tout son répertoire qui ne comprenait pas moins de onze poèmes assez longs :

La guerre commença au milieu du jour blanc.
Les nôtres commencèrent le feu ; la fumée monta en colonne,
Le soleil rouge ne se voit pas à cause de la fumée.
Voici ce qu'on voit seulement dans la fumée. Ce n'est pas un brillant faucon qui vole (*bis*)
Ce n'est pas un brillant faucon qui vole. C'est un jeune homme qui galope.
Vers la montagne escarpée sur un cheval noir
Il galope vers les Cosaques et leur dit trois paroles :
« Or vous, mes Cosaques des plaines, mes guerriers,
Vous mes guerriers, vaillants compagnons,
Recevez sans mesure le vin vert [1],
Recevez sans compter l'argent des souverains
Et marchez plus hardiment contre les Français.
Lopoukhine chemine dans le régiment et fume une pipe de tabac.
Pourquoi ne pas fumer et ne pas boire une verte ?
Nous avons assez de plomb et de poudre et nous sommes en force dans la plaine.
Ce n'est pas la poussière qui poudroie dans le champ ni la chênaie qui murmure.
Ce n'est pas la chênaie qui murmure, mais le Français qui se précipite avec son armée. »
Il se précipite et il dit :

1. Il s'agit de l'eau-de-vie et non de l'absinthe, comme on pourrait être tenté de le croire.

« Je parcourrai toute la Russie; je pénétrerai dans Moscou bâtie en pierres,
Et je foulerai aux pieds beaucoup de généraux. »
Les généraux s'épouvantèrent, pleurèrent et sanglotèrent.
Ils pleurèrent et sanglotèrent et avec leurs mouchoirs ils essuyèrent leurs larmes.
Ils essuyèrent leurs larmes avec leurs mouchoirs et ils disaient :
« Malfaiteur, tu n'iras pas dans notre Moscou en pierres.
Tu ne verras pas, malfaiteur, nos églises en pierres blanches.
Tu ne tireras pas, malfaiteur, sur nos croix d'or. »
Ils se battirent, se massacrèrent pendant quatorze heures,
Pendant quinze heures, et ils mesurèrent leurs forces.
Combien trouvèrent-ils de bras? Sept colonels,
Sept colonels et huit généraux;
Quant au menu fretin, ils ne peuvent le compter.
Celui qui est sur la hauteur a du sang jusqu'aux genoux.
Celui qui est sur la hauteur, la terre l'a recouvert.
Tel gît sur le sol et parle ainsi :
« Donnez-moi, les gars, un encrier avec une plume,
Un encrier avec une plume et une feuille de papier timbré
Que j'écrive à ma maîtresse mon humble salut. »

Une version presque identique du même chant a été recueillie de la bouche d'Anna Feodorovna Popov du village de Kolejma. Cette variante met en scène un colonel nommé Lopoukhov qui fume sa pipe, boit de l'eau-de-vie et nous expose en ces termes la philosophie de la guerre :

Pourquoi ne pas fumer et boire? Nous avons assez de plomb, assez de poudre et assez d'hommes.

Nous voilà bien loin du ton lyrique d'un Lermontov (ode sur la bataille de Borodino). Lermontov fait parler un vieux soldat s'adressant à des conscrits : « Vous ne verrez plus de pareils combats. Les étendards flottaient comme des ombres; le feu éclatait dans la fumée; l'acier résonnait; la mitraille sifflait; la main des guerriers était fatiguée de massacrer et une montagne de cadavres ensanglantés arrêtait le vol des boulets. Ce jour-là l'ennemi apprit bien ce que c'est que le combat russe, notre combat corps à corps. La terre frémissait sous nos poitrines; les chevaux, les hommes tombaient amoncelés; les salves de mille canons se confondaient dans un long hurlement[1]. »

1. J'ai traduit en entier l'Ode de Lermontov dans ma *Littérature russe*, p. 391.

Citons encore un échantillon de cette poésie du nord qui semble trahir une irrémédiable décadence. Tous ceux qui connaissent même de façon sommaire les luttes de Napoléon contre la Russie ont rencontré le nom de Platov, le fameux ataman des Cosaques qui figure dans les chansons de notre Béranger. Une paysanne lettrée du village de Tchakala, Théodosie Ochourkov, évoque le souvenir de Platov et l'associe à celui d'un autre héros des guerres napoléoniennes, Koutousov :

La chère Russie [1] pleurait à cause du Français.
Ne pleure pas, ne pleure pas, chère Russie. Dieu te viendra en aide.
Messire Platov est arrivé avec ses régiments,
Ses régiments guerriers et ses Cosaques.
Parmi les Cosaques on choisit les asaouls [2].
Les asaouls montèrent vaillamment la garde.
Ils restèrent longuement à monter la garde et se fatiguèrent.
Leurs mains blanches, leurs jambes vigoureuses, se mirent à trembler.
Alors le prince Koutouzov leur parla et leur dit :
« Levez-vous demain matin de bonne heure.
Lavez-vous bien, mes enfants, pour être bien blancs,
Et allez, mes enfants, dans la verte plaine.
Mettez-vous à tirer et ne craignez point.
Ne ménagez ni votre plomb, ni votre poudre
Et battez le petit Français. »
Ce n'était pas une étoile d'Orient qui brillait sur la plaine ;
C'était le sabre de Koutouzov qui brillait dans ses mains.

Une légende se rattache à ce petit poème. Il serait, au dire des paysans, interdit de le chanter. Un jour, certain général, dont on ne cite pas les noms, ayant entendu le premier vers : *La Russie pleurait.....*, aurait trouvé ce début contraire à l'esprit militaire et aurait défendu à ses soldats de continuer.

Petit poème où Anna Paolovna Sivkov du village de Maletino, — une paysanne qui sait lire, mais point écrire, raconte le bon tour joué par le chef cosaque Platov à un Français :

Chez Platov le cosaque, la tête n'est point rasée
Et la barbe pas tondue.

1. *Rossiouchka*, diminutif de Russie. On ne peut traduire par Petite-Russie cette dénomination désignant en notre langue la Russie du sud-ouest, l'Ukraine.

2. Asaoul, officier, mot d'origine turque.

Platov rasa sa barbe et alla chez un Français.
Le Français ne le reconnut point et le prit pour un petit marchand.
Il le fit asseoir à une table servie;
Il l'abreuva de thé et de café
Et lui apporta un carafon d'eau-de-vie.
Il versa un petit verre qu'il lui offrit.
Platov but un verre, il en but deux; sa tête bourdonna.
Sa tête bourdonna. Il s'écrie : « Dis la vérité sur moi.
— J'ai été chez vous à Moscou et j'ai connu beaucoup de généraux,
Des généraux, des marchands et tous les cosaques du Don,
Il n'y en a qu'un que je ne connais pas, c'est Platov le cosaque.
— Celui qui le reconnaîtrait, Platov lui donnerait de l'argent.
Pour gagner cet argent, il faut le reconnaître. »
Alors la fille du Français, Irène [1], parla ainsi
De sa chambre : « Je peux montrer son portrait. »
Il prit le portrait et le jeta sur la table de chêne,
S'enfuit de la chambre sur le perron
Et cria d'une voix retentissante :
« Serviteurs, serviteurs, mes fidèles serviteurs.
Amenez-moi un cheval, apportez-moi des éperons d'or.
Puis il alla sous la fenêtre et cria d'une voix retentissante.
Ah! corneille! corneille! pourceau de Français
Tu n'as pas su t'emparer du brillant faucon
Du brillant faucon, du cosaque Platov! »

LOUIS LÉGER

1. Irène est un nom fort usité en Russie, le plus souvent sous la forme Arina; mais rarement porté par des Français.

VALET DE CHAMBRE[1]

— RÉCIT D'UN TERRORISTE —

XV

A Venise, j'eus une pleurésie.

J'avais attrapé froid, sans doute, pendant le trajet de la gare à l'Hôtel Bauer. Je fus obligé de m'aliter et je dus rester couché pendant une quinzaine.

Chaque matin, durant cette maladie, Zénaïda Fedorovna quittait sa chambre pour venir dans la mienne. Nous prenions ensemble le café, puis elle me lisait des volumes français ou russes, dont nous avions acheté une provision à Vienne. Je les connaissais déjà, tous ces livres depuis longtemps, ou bien ils n'étaient pas intéressants pour moi; mais, à mon côté, résonnait une voix chère et bonne, de sorte que le contenu de tous ces volumes, au fond, se résumait pour moi dans ces mots : « Je ne suis plus seul au monde. »

Elle sortait, se promenait, puis revenait, habillée de sa robe gris clair, coiffée d'un frais chapeau de paille, joyeuse, réchauffée par le soleil printanier ; elle s'asseyait à mon chevet, puis, se penchant sur mon visage, me racontait quelque chose de Venise, ou me faisait de nouveau la lecture, — et je me sentais à mon aise.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

La nuit, j'étais glacé, j'avais mal et je m'ennuyais. Mais, dans la journée, je m'enivrais de vie : — c'est le terme le plus exact, le meilleur que je puisse employer pour définir l'état dans lequel je me trouvais alors.

Le soleil chaud, éclatant, qui pénétrait tumultueusement par les croisées et par la porte-fenêtre du balcon, toutes grandes ouvertes, les cris et les bruits de la rue, les plouf-plouf des rames, le tintement des cloches, le tonnerre prolongé du canon, à midi, et, surtout, ce sentiment de pleine liberté, opéraient comme des miracles en moi. Il me semblait que des ailes me poussaient aux flancs, de larges et puissantes ailes qui m'emportaient dans quelque haute et lointaine région.

Et quel charme, quel pur délice ne goûtais-je point à l'idée qu'une autre existence évoluait maintenant près de la mienne, que j'étais le serviteur, le gardien, l'ami, le compagnon indispensable d'un être jeune, élégant et riche, mais faible, offensé, blessé, abandonné!

Même d'être malade est une joie si vous savez qu'il y a quelqu'un pour attendre votre guérison comme une fête. Une fois, j'entendis Zénaïda Fédorovna qui, derrière la porte, s'entretenait à voix basse avec le médecin. Puis, je la vis entrer chez moi, les paupières gonflées de larmes : mauvais signe! mais je fus touché infiniment, et j'eus l'âme toute légère...

Et voici que l'on me permet d'aller sur le balcon. Le soleil et la douce brise qui vient du large caressent, dorlotent ma chair endolorie. Je contemple, sous mes fenêtres, les gondoles qui glissent avec une grâce féminine, agiles ou majestueuses, comme si elles percevaient toute la magnificence de cette civilisation originale et captivante. L'odeur saline de la mer s'élève jusqu'à moi. Les cordes graves d'un instrument vibrent quelque part, deux voix chantent ensemble. Comme tout cela est beau! Comme tout cela est différent de cette nuit pétersbourgeoise où il tombait de la neige fondue et où la bise vous cinglait si cruellement le visage!... Tenez, si l'on regarde là-bas, droit devant soi, à travers le canal, on aperçoit l'Adriatique : à l'horizon lointain, le soleil scintille si fort sur l'eau que cela fait mal aux yeux. Je me sens attiré par là, vers la mer amie, à laquelle je donnai ma jeunesse!... Et l'on a le désir de vivre. De vivre seulement : rien de plus!...



Au bout d'une quinzaine. je pouvais sortir à ma guise.

J'adorais m'asseoir au soleil, écouter mon gondolier, sans le comprendre, considérer, des heures entières, la maisonnette que Desdémone aurait habitée, — une maisonnette naïve et mélancolique, avec un air de pureté virginale, ajourée comme une dentelle, à faire croire qu'en la poussant du pied on la déplacerait.

Je m'arrêtais longtemps devant la tombe de Canova, sans pouvoir détacher mes yeux du lion triste. Dans le palais des Doges, ce qui me plaisait le plus, c'était le coin où le portrait de l'infortuné Marino Faliero était badigeonné de noir. « Il est beau d'être peintre, ou poète, ou dramaturge! » — pensais-je; — mais, puisque rien de tout cela ne m'était accessible. j'aurais voulu, du moins, devenir un mystique... Ah! si, à cette paix parfaite. à ce contentement qui me remplissait l'âme. il s'ajoutait ne fût-ce qu'une parcelle de foi. de foi en quelque chose!...



Le soir. nous mangions des huîtres, nous buvions du vin de Chypre, nous errions à travers la ville... Je me souviens : notre gondole noire se balance mollement sur place. l'eau clapote à peine sous elle. Çà et là tremblotent et vacillent les reflets des étoiles et des lumières. Non loin de nous. dans une gondole illuminée de lampions multicolores qui se doublent au miroir du canal, il y a des gens qui chantent.

Des sons de guitares, de violons, de mandolines. des voix d'hommes et de femmes se propagent dans les ténèbres. Zénaïda Fedorovna, elle. pâle, grave. presque sévère. est près de moi. les lèvres pincées. ses deux mains fortement jointes. Elle réfléchit. et elle demeure tellement immobile que même ses paupières ne clignent point. Elle ne m'entend pas.

Son attitude, son visage. son regard fixe et dépourvu d'expression, ses souvenirs infiniment désolés. infiniment angoissants, la neige, le froid de Pétersbourg, — et puis, autour

d'elle, ces gondoles, ces lumières, cette musique, ces chansons, avec leur ritournelle énergique, passionnée : « *Jam-mo!... Jam-mo!* » — quels contrastes!

Quand elle était assise de la sorte, ses mains crispées l'une contre l'autre, pétrifiées, douloureuses, il me semblait que nous étions, elle et moi, les personnages de quelque roman suranné, intitulé : *Infortunée* ou *Délaissée*, ou quelque chose de ce genre-là. Elle était l'abandonnée, la malheureuse, et moi, j'étais l'ami fidèle, dévoué, le rêveur et, si l'on veut, « l'homme de trop[1] », — une espèce de raté, qui n'est plus capable de rien, sinon de tousser, de rêvasser et peut-être aussi de se sacrifier... Mais qui aurait voulu, maintenant, de mes sacrifices? et à quoi me serais-je sacrifié?... Il est juste aussi de me demander : « Qu'aurais-je pu offrir en sacrifice?... »



Après nos promenades du soir, nous prenions, chaque fois, le thé dans la chambre de Zénaïda Fédorovna, et nous causions. Nous ne craignions pas de toucher à nos récentes blessures, encore mal cicatrisées. Au contraire, j'éprouvais, je ne sais pourquoi, un certain plaisir à lui raconter ma vie de laquais, ou à lui parler de maints détails qui chez Orlov n'avaient pu m'échapper.

— Par moments, je vous haïssais, — lui disais-je. — Lorsqu'il avait des caprices, ou condescendait jusqu'à être à peu près gentil, ou qu'il vous mentait, cela me fâchait que vous ne vissiez, ne comprissiez point ce qui était pourtant si clair!... Vous lui baisiez les mains, vous vous agenouilliez devant lui, vous le flattiez...

— Quand je lui... baisais les mains et que je m'agenouillais devant lui, je l'aimais, — répondait-elle, en rougissant.

— Mais était-ce donc si difficile que cela de le pénétrer?... On dirait que c'était un sphinx!... Beau sphinx, en vérité :

1. Cette expression, aujourd'hui courante dans la langue russe, vient d'une nouvelle de Tourguéniev portant ce titre. — Il s'agit là, simplement, d'un homme qui, pour diverses raisons, n'a jamais eu, au festin de la vie, la place où paraissaient l'appeler son intelligence et certaines de ses qualités morales. Ce n'est pas tout à fait un « raté ».

un fonctionnaire, un homme de la cour!... Je ne vous fais pas de reproches, Dieu m'en garde! — continuai-je, sentant que j'étais quelque peu brutal, que je manquais d'urbanité et de cette délicate pudeur qui est si nécessaire, lorsqu'on interroge l'âme d'autrui.

Jadis, avant d'avoir rencontré Zénaïda Fédorovna, je ne me connaissais pas ce défaut.

— Mais, — répétais-je d'une voix plus basse et déjà moins ferme, — comment n'avez-vous pas deviné cet homme?

— Vous méprisez mon passé?... Vous avez raison, — disait-elle, en proie à une vive émotion. — Vous appartenez à une catégorie d'hommes à part, qu'on ne saurait soumettre à l'aune commune; vos exigences morales sont d'une rigueur exceptionnelle, et je comprends que vous ne puissiez rien pardonner.... Je vous comprends, et, si je vous contredis parfois, ce n'est pas que j'envisage les choses autrement que vous, c'est parce que je continue parfois encore à débiter mes anciennes sornettes, c'est parce que je n'ai pas encore usé tout à fait mes anciens vêtements, mes anciens préjugés... Pourtant moi-même, à présent, j'observe mon passé, j'observe Orlov, et mon amour... Quel amour c'était! Maintenant, — fit-elle, en s'approchant de la croisée ouverte et en regardant le canal, — tout cela me semble ridicule!... Toutes ces m'amours ne font que brouiller votre conscience et fausser votre raison. Vivre, c'est lutter! Mettre son talon sur la tête immonde du reptile, et qu'elle fasse crac!... vivre, ce n'est que cela, ou bien la vie n'a aucun sens...

Je lui révélais mainte histoire de mon passé, à moi, et lui narrais mes aventures, dont beaucoup étaient vraiment surprenantes, vraiment prodigieuses. Mais je ne lui soufflais mot du changement qui s'était naguère opéré en moi.

Elle m'écoutait avec attention, — témoignant, par un geste, aux endroits les plus intéressants, son impatience et son dépit de ne pas avoir encore vécu de telles aventures, avec des peurs ou des joies pareilles.

Mais tout à coup elle devenait pensive, rentrait en elle-même, et ne m'écoutait plus.

Je fermais les fenêtres, et lui demandais s'il ne fallait point allumer du feu dans la cheminée.

— Non, — disait-elle, avec un pâle sourire, — ce n'est pas la peine. Je n'ai pas froid... Vous savez, il me semble que, depuis ces derniers temps, je suis beaucoup plus intelligente. Il me vient des idées originales, pas du tout ordinaires. Ainsi, par exemple, quand je songe à mon passé, à ma vie de naguère... enfin, aux gens... tout cela se confond pour moi dans une image unique, l'image de ma marâtre... Grossière, insolente, d'un égoïsme absolu, fausse et dépravée, elle était morphinomane, par surcroît. Mon père, un être faible, sans caractère, avait épousé ma mère pour son argent et il la maltraitait à ce point qu'elle mourut de chagrin; mais l'autre, la marâtre, il l'aimait éperdument, à la folie... Ah! que j'ai souffert!... Mais ne parlons pas de cela!... Je vous disais donc que mon passé entier se résumait dans cette image... Et je regrette maintenant que ma belle-mère ne soit plus. Je voudrais la rencontrer aujourd'hui...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas! — répondait-elle, en secouant la tête, d'un joli geste. — Bonne nuit!... Allons, rétablissez-vous bien vite! Aussitôt que vous serez mieux, nous commencerons à nous occuper de nos affaires... Il est temps!

Je lui souhaitais bonsoir. Comme je tournais la poignée de la porte, elle me jetait cette question :

— Croyez-vous que Pauline soit encore chez lui?

— C'est probable.

Et je m'en allais...

Nous vécûmes ainsi un mois entier.



Par une sombre après-midi, comme nous nous tenions tous les deux près d'une fenêtre, dans ma chambre, et que nous contemplions en silence les nuages, rabattus vers nous par le vent du large, et le canal, d'un bleu dur et glacé, — nous attendant à voir tomber en averse la bruine qui déjà voilait l'horizon de la mer, — nous éprouvâmes tout à coup, l'un et l'autre, une impression d'ennui.

Le même jour, nous partîmes pour Florence.

XVI

Nous étions à Nice, en automne.

Un matin, en entrant chez Zénaïda Fedorovna, je la trouvai assise dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, voûtée, effondrée, la figure entre ses mains; ses magnifiques cheveux, non peignés, lui tombaient sur les genoux.

La sensation que venait de me procurer la merveilleuse baie Saint-Ange et que j'avais hâte de lui faire partager se dissipa tout à coup, et mon cœur se serra.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demandai-je.

D'un geste, elle me fit signe de me retirer.

— Mais qu'y a-t-il? Pourquoi pleurez-vous? — répétai-je.

Et, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, je lui baisai la main.

— Ce n'est rien! ce n'est rien! — dit-elle rapidement. — Ah! rien, rien... Laissez-moi... Vous voyez que je ne suis pas habillée...

Je me retirai, extrêmement troublé. La paix et la quiétude où je vivais depuis si longtemps venaient d'être empoisonnées. J'éprouvais un désir passionné de tomber à ses pieds, pour la supplier de ne pas pleurer toute seule, de m'associer à son chagrin. Le bruit égal des vagues mugissait maintenant dans mes oreilles comme une sinistre prophétie, je soupçonnais dans l'avenir de nouvelles larmes, de nouvelles douleurs.

« Pourquoi pleurait-elle? » — me demandai-je, en me rappelant son visage, son regard anxieux. Je me souvins qu'elle était enceinte. Elle s'efforçait de cacher sa position aux autres et à elle-même. Chez elle, Zénaïda Fédorovna revêtait, soit une ample robe de chambre, soit un corsage à grands plis qui bouffaient exagérément sur la poitrine. Avant de sortir, elle se comprimait si fort dans son corset qu'à deux reprises déjà, en pleine promenade, il lui était arrivé de perdre connaissance.

Elle ne me parlait jamais de sa grossesse, et, une fois, comme j'insinuais qu'elle ferait bien de consulter un médecin, elle rougit et ne répondit pas un mot...

Quand je retournai chez elle, peu après, elle était déjà habillée et coiffée.

— Allons, allons, calmez-vous, — lui dis-je, en voyant sa mine bouleversée. — Venez donc admirer la mer : nous causerons en route.

— Je ne suis pas d'humeur à causer... Excusez-moi, je me trouve dans un de ces moments où l'on désire être seule... Et puis, Vladimir Ivanitch, je vous en prie, quand, une autre fois, vous désirerez entrer chez moi, ayez l'obligeance de frapper à la porte, préalablement.

Ce « préalablement » sonna de je ne sais quelle façon plutôt singulière et nullement féminine.

Je m'en fus. Je retombais dans ce malheureux état d'esprit dont j'avais tant souffert à Pétersbourg. Tous mes rêves s'étaient rétrécis et fripés, comme des feuilles desséchées par la chaleur. Je sentais qu'il n'y avait pas d'affinité entre nous, que de nouveau j'étais solitaire. J'étais pour elle ce qu'était, par exemple, pour le palmier, la toile d'araignée qui s'y est accrochée par hasard et que le premier coup de vent arrachera et emportera.

Je fis un tour au square où jouait la musique, puis je pénétrai dans le Casino. Là, je dévisageai des femmes, des femmes vêtues avec recherche et très parfumées. Chacune me jetait un coup d'œil qui signifiait : « Ah! tu es resté solitaire : tant pis! que veux-tu!... »

Puis, je sortis sur la terrasse et je regardai longtemps la mer... Au loin, à l'horizon, pas une voile. A gauche, dans la brume violette, on découvrait des montagnes, des jardins, des tours, des maisons. Sur tout cela, le soleil rayonnait, mais tout cela me demeurait indifférent, étranger, brouillé...

XVII

Comme auparavant, elle venait dans ma chambre, chaque matin, prendre le café avec moi; mais nous ne déjeunions et ne dînions plus ensemble. Elle n'avait pas faim, disait-elle, — et elle ne se nourrissait que de café, de thé ou de menues friandises, comme des oranges ou des caramels.

Et, le soir, plus de conversations entre nous. Depuis que je l'avais surprise en larmes, elle s'était mise à me trait e

un peu légèrement, quelquefois avec un dédain nonchalant, voire avec ironie, et, je ne sais pourquoi, elle m'appelait : « mon bon monsieur ». Ce qui, dans mon passé, lui paraissait auparavant merveilleux, terrible, héroïque, et provoquait en elle l'enthousiasme et l'envie, cela même ne l'intéressait plus, et, après m'avoir écouté jusqu'au bout, elle me disait, d'habitude, en étouffant un bâillement :

— Oui, tout cela a été, tout cela fut, mon bon monsieur!

Il arrivait, d'ailleurs, que je ne la rencontrasse plus durant des journées entières... Timidement, l'air coupable, je frappais à sa porte : pas de réponse. Je frappais derechef : même silence... Je restais près de la porte, l'oreille aux aguets. La servante passait et disait froidement : « Madame est sortie. » Alors je me mettais à arpenter le couloir de l'hôtel, je marchais, je marchais... Je croisais des Anglais, des dames au buste opulent, des garçons en frac... Et, les yeux sur le tapis rayé qui régnait dans toute la longueur de ce couloir interminable, il me venait à l'idée que je jouais dans la vie de cette femme un rôle bizarre, peut-être faux, et qu'il n'était plus en mon pouvoir de le modifier.

Je courais m'enfermer dans ma chambre, je me jetais sur mon lit et je réfléchissais, je réfléchissais tant et plus, mais sans pouvoir découvrir aucune issue à la situation. Ce qui était clair pour moi, c'est que je voulais vivre et que, plus son visage devenait sec et dur et perdait de sa grâce, et plus elle m'était chère, et plus fortement, plus douloureusement, je ressentais le lien qui m'unissait à elle...

J'accepte « mon bon monsieur », j'accepte ce ton léger, un peu dédaigneux, j'accepterai tout; mais ne m'abandonne pas, mon trésor adoré! Cela m'épouvante, à présent, de rester seul...

Puis, je vais de nouveau dans le corridor, pour la guetter... Je ne dîne pas, je ne m'aperçois pas que la soirée avance. Enfin, entre dix et onze heures, j'entends les pas que je connais si bien, et, au détour de l'escalier, apparaît Zénaïda Fedorovna.

— Vous vous promenez? — me lance-t-elle, en passant

devant moi. — Vous seriez mieux dehors pour vous promener... Bonne nuit!

— Je ne vous verrai plus aujourd'hui?

— Il est tard, je crois. Pourtant, si vous le désirez...

— Dites-moi, où êtes-vous allée? — continué-je, en la suivant dans sa chambre.

— Où je suis allée? A Monte-Carlo... Tenez! (Elle tire de sa poche une dizaine de louis.) Voilà ce que j'ai gagné, mon bon monsieur, à la roulette.

— Vous n'avez pas joué?... non, n'est-ce pas?

— Si. Pourquoi donc pas?... J'y retournerai demain.

Je me l'imaginais, enlaidie, enceinte, maladive, très serrée, installée devant le tapis vert, au milieu de cocottes, de vieilles folles, entassées près de l'or comme des mouches sur du miel... Et je me demandais pour quelles raisons elle se rendait à Monte-Carlo en se cachant de moi.



— Je ne vous crois pas, — lui dis-je, un soir; — vous n'y êtes pas allée.

— Ne vous inquiétez pas : je ne saurais perdre beaucoup.

— Il ne s'agit pas de ce que vous pouvez perdre, — répondis-je avec humeur. — Mais n'avez-vous jamais réfléchi, en jouant là-bas, que l'éclat de l'or, que toutes ces femmes, jeunes ou âgées, ces croupiers, ce milieu, que tout enfin est une offense lâche et odieuse au labeur de l'ouvrier, à sa sueur de sang?

— Si l'on ne joue pas, que voulez-vous qu'on fasse dans ce pays?... Et puis ce « labeur de l'ouvrier », et cette « sueur de sang », c'est là de l'éloquence que je vous prierais de réserver pour une meilleure occasiou. Aujourd'hui, puisque vous avez entamé ce sujet, laissez-moi vous poser carrément une question : « Qu'ai-je à faire ici? Et que vais-je faire, en général? »

— Que faire?... — dis-je, en haussant les épaules. — On ne peut répondre à une telle question de but en blanc.

— J'exige de vous une réponse loyale, — reprit-elle avec

irritation. — Si j'ai résolu de vous poser cette question. ce n'est pas, évidemment, pour me satisfaire d'une vague réponse. Je vous prie, — insista-t-elle, en frappant sur la table avec la paume de la main. comme si elle battait la mesure, — je vous prie de m'indiquer ce que j'ai à faire ici... Et non seulement ici. à Nice, mais en général!

Je me taisais, regardant par la fenêtre l'horizon de la mer. Mon cœur palpitait violemment.

— Vladimir Ivanitch, — poursuivit-elle plus doucement, d'une voix entrecoupée, comme si elle avait de la difficulté à s'exprimer; — Vladimir Ivanitch, si vous-même vous n'avez plus foi en votre cause, si vous ne vous souciez plus de la servir, pourquoi m'avez-vous emmenée de Pétersbourg ici? Pourquoi m'avez-vous fait des promesses et avez-vous suscité en moi de chimériques espérances?... Vos convictions se sont modifiées, vous avez changé : personne assurément ne songe à vous en faire un crime; nos convictions échappent quelquefois à notre volonté... Mais, mais, Vladimir Ivanitch, au nom de Dieu, pourquoi n'êtes-vous pas sincère? — continua-t-elle de la même voix douce, en s'approchant de moi. — Lorsque, tous ces derniers mois, je faisais devant vous des rêves, tout haut, lorsque j'énonçais des projets qui me transportaient, que je bouleversais ma vie de fond en comble, pour l'édifier sur des bases nouvelles, pourquoi alors ne me disiez-vous pas la vérité, pourquoi vous taisiez-vous ou, bien plus, m'encouragiez-vous par vos récits? Pourquoi sembliez-vous, par votre attitude, sympathiser entièrement avec moi? Pourquoi agissiez-vous ainsi?

— Il est difficile d'avouer sa faillite, — répliquai-je, sans lever les yeux sur elle. — Oui, c'est vrai, je n'ai plus foi en ma cause, je suis las, j'ai perdu mes forces morales... Il est pénible d'être sincère, extrêmement pénible : voilà pourquoi je me taisais... Je ne souhaite à personne d'endurer ce que j'ai enduré, moi...

Je sentis que j'allais éclater en sanglots, et je m'arrêtai.

— Vladimir Ivanitch, — dit-elle, en me saisissant les deux mains, — vous avez vécu et souffert beaucoup, vous avez bien plus d'expérience que moi : consultez-vous sérieusement, et indiquez-moi ce que j'ai à faire. Instruisez-moi! Si vous-

même vous n'avez plus l'énergie nécessaire pour persévérer dans votre chemin et conduire les autres, montrez-moi au moins la route. Considérez que je suis une créature humaine, jeune, une créature sensible et pensante. Prolonger une situation fausse, jouer je ne sais quel rôle saugrenu... cela m'est impossible. Je ne vous adresse pas de reproches, je ne vous accuse pas. je vous prie...

On apporta le thé.

— Eh bien, — dit Zénaïda Fedorovna, en me tendant un verre. — Que me répondez-vous?

— Toute la lumière n'entre point par une seule fenêtre : il y a d'autres guides que moi, Zénaïda Fedorovna! — répondis-je.

— Eh bien, indiquez-les moi, — répliqua-elle vivement. — C'est tout ce que je vous demande!

— Je veux dire, — continuai-je, — qu'on peut servir les idées sur plus d'un terrain. Si l'on s'est trompé, si l'on a perdu la foi dans une idée, on peut s'attacher à une autre. Le monde des idées est vaste et inépuisable.

— Le monde des idées!... — fit-elle (et elle me dévisageait, railleuse). — S'il en est ainsi, il vaut mieux que nous brisions là...

Son visage s'était coloré.

— Le monde des idées!... — répéta-t-elle, en rejetant sa serviette avec une moue dédaigneuse et indignée. — Toutes vos belles idées, je vois, se résument et convergent à cette conclusion inévitable et nécessaire que je dois devenir votre maîtresse!... C'est cela que je dois faire, d'après vous!... Avoir la fringale des idées et ne pas être la maîtresse de l'homme le plus « homme d'idées » qui soit au monde, c'est, évidemment, n'y rien entendre, aux idées!... Il faut d'abord commencer par dormir ensemble : le reste suivra tout naturellement, n'est-ce pas?

— Vous êtes en colère, Zénaïda Fedorovna! — lui dis-je.

— Non! — cria-t-elle, — je suis franche! (Elle respirait avec peine). Franche, tout simplement!

— Peut-être l'êtes-vous en effet, mais vous vous trompez, et vos paroles m'affligent.

— Je me trompe! — fit-elle dans un éclat de rire. — Ah!

vous feriez mieux de vous taire, mon bon monsieur!... Je vais vous paraître dénuée de la plus élémentaire délicatesse, et même cruelle, mais tant pis! et je vous demande : « Vous m'aimez, n'est-ce pas?... N'est-ce pas que vous m'aimez?... »

Je haussai les épaules.

— Oh! oui, haussez les épaules, allez! — reprit-elle du même ton railleur. — Lors de votre maladie, je vous ai entendu parler dans le délire et j'ai surpris alors votre aveu... Et puis ces yeux en adoration perpétuelle devant moi, ces soupirs, ces propos bien intentionnés sur la fraternité des âmes, sur les affinités spirituelles... Mais le principal, pour moi, le voici... Pourquoi, jusqu'ici, avez-vous manqué de franchise? Pourquoi me cachiez-vous ce qui était et me leurriez-vous de ce qui n'était plus? Vous m'auriez exposé, tout d'abord, les véritables idées qui vous poussaient à m'entraîner loin de Pétersbourg : j'aurais été fixée. Je me serais empoisonnée, tout simplement, comme j'en avais le dessein, et je me serais ainsi épargné l'insipide comédie d'aujourd'hui... Eh! — fit-elle, avec un geste d'abandon désespéré. — A quoi bon, d'ailleurs, cette conversation?...

Elle se rassit.

— Vous me parlez sur un ton... comme si vous me soupçonniez d'avoir nourri des intentions malhonnêtes à votre égard...

— C'est bien! c'est bien! Inutile d'insister. Ce n'est pas vos intentions que j'incrimine, c'est plutôt votre absence d'intentions. A part les idées et l'amour, il n'y avait plus rien en vous... Aujourd'hui, il n'y a que les idées et l'amour, mais demain il faudra que je devienne votre maîtresse, oui!... car c'est la règle, cela, dans les romans comme dans la réalité... Vous le condamniez, *lui*, — dit-elle, en frappant la table du plat de la main, — et pourtant, malgré soi, on est obligé de se ranger à son avis : il méprise toutes ces idées; il n'a pas tort, en somme!

— Il ne méprise pas les idées, il en a peur! — criai-je. — C'est un pleutre et un menteur!

— C'est bon! c'est bon!... Parlons-en! C'est un pleutre et un menteur, parce qu'il m'a abusée?... Eh bien, mais et vous? Excusez, je vous prie, cette franche question : et vous, s'il vous

plaît?... Il m'avait abusée, il m'avait abandonnée, même, à Pétersbourg ; vous m'avez abusée, vous m'avez abandonnée ici... Mais lui, du moins, ne se réclamait pas des idées, tandis que vous...

— Au nom de Dieu, pourquoi dites-vous cela? — fis-je, épouvanté, en m'élançant vers elle. — Non, Zénaïda Fédorovna, non, il n'est pas permis de se laisser aller à un pareil désespoir... Écoutez-moi, — continuai-je, en me cramponnant à une pensée qui, brusquement, se faisait jour dans mon esprit. — Écoutez-moi. J'ai traversé bien des événements dans ma vie, au point qu'à présent le simple souvenir m'en donne le vertige... Et j'ai compris aujourd'hui, de toute mon âme meurtrie, de tout mon cerveau, que l'homme n'a qu'une raison d'être, une seule : et c'est l'amour, l'amour qui se sacrifie à autrui... Voilà ma religion !

Je voulais ensuite prêcher la clémence et le pardon, mais ma voix sonna faux, et je me troublai.

— Je veux vivre ! — m'écriai-je avec plus de sincérité. — Vivre ! vivre !... Je veux la paix, le calme, je veux cette chaleur, cette mer, et vous avoir près de moi... Oh ! que je souhaiterais vous inspirer, à vous aussi, cette envie passionnée de vivre !... Vous avez parlé de mon amour ; mais je me contenterais de vous savoir près de moi, d'entendre votre voix, de contempler votre visage...

Elle rougit, et vivement, pour m'empêcher de poursuivre :

— Vous aimez la vie, et moi, je l'abhorre ! déclara-t-elle. Donc nos chemins ne sont pas les mêmes.

Elle se versa un verre de thé, mais n'y toucha pas. Un peu après, elle passa dans sa chambre et s'étendit sur son lit.

— Je crois, — reprit-elle de là — qu'il est inutile de prolonger cette conversation. Tout est fini pour moi, et je ne désire plus rien... Alors, pourquoi tous ces discours?

— Non, tout n'est pas fini pour vous !

— C'est bon, c'est bon... Je sais bien ce que je dis... Et j'en ai assez !... Assez !...

Je demeurai, un moment, debout, puis je marchai pendant quelques minutes de long en large à travers la pièce. Finalement, je m'en fus dans le couloir.

Vers le milieu de la nuit, je revins écouter à sa porte, et je perçus nettement des sanglots étouffés.



Le lendemain matin, en m'apportant mes habits, le garçon m'annonçait, avec un sourire, que la « dame du treize » accouchait.

Je m'habillai à la hâte et, bouleversé, je me précipitai chez Zénaïda Fédorovna. Dans son appartement, se trouvaient un médecin, une sage-femme et une dame russe âgée, venue de Kharkof, qui s'appelait Daria Mikhaïlovna. Cela sentait l'éther.

A peine eus-je franchi le seuil de l'appartement que, de la chambre, me parvinrent les plaintes de la malade, — et, comme si le vent les avait apportées de Russie jusqu'à mon oreille, je me remémorai soudain Orlov, son ironie, Pauline, la Néva, la neige à gros flocons, la voiture sans tablier, la sinistre prophétie que j'avais lue dans le ciel glacé du matin, et le cri désespéré : « Nina!... Nina!... »

— Entrez donc chez elle! — me dit la dame russe.

J'entrai chez Zénaïda Fédorovna, avec la même sensation que si j'eusse été le père.

Elle était couchée, les paupières closes, la figure tirée et pâle sous un bonnet blanc à dentelles. Je remarquai la double expression de cette figure : indifférence veule et froide, air enfantin que lui donnait le bonnet blanc.

Elle ne m'entendit pas entrer, ou peut-être m'entendit-elle, mais sans faire attention à ma présence. Je me tenais non loin d'elle, et je ne la quittais pas du regard. J'attendais.

Tout à coup, son visage se contracta sous l'influence de la douleur. Elle ouvrit les yeux et les leva vers le plafond, comme pour se rendre compte de ce qui lui arrivait... Sa physionomie exprima le dégoût.

— Quelle misère! — fit-elle du bout des lèvres.

— Zénaïda Fédorovna! — appelai-je faiblement.

Elle me regarda, avec son air de morne apathie, et referma les paupières. J'attendis encore un peu, puis je me retirai.



Dans la soirée, Daria Mikhaïlovna m'annonça que Zénaïda Fédorovna avait mis au monde une petite fille, mais qu'elle-même était au plus mal.

Puis, il y eut des allées et venues, du bruit dans le couloir... Daria Mikhaïlovna reparut chez moi et, la face ravagée par le désespoir, se tordant les mains, elle se lamenta :

— C'est terrible, terrible! Le médecin la soupçonne de s'être empoisonnée!... Oh! comme nos compatriotes se conduisent mal, ici!...

Et, le lendemain, à midi, Zénaïda Fédorovna mourut...

XVIII

Deux années s'coulèrent.

Les circonstances s'étaient modifiées en Russie, et je pus retourner à Pétersbourg, où il m'était désormais permis de vivre sans me cacher.

Je n'appréhendais plus, maintenant, d'être et de paraître un peu trop sensible, et je m'absorbais dans l'amour paternel, ou, plus exactement, dans l'idolâtrie que j'avais pour la petite Sonia, la fille de Zénaïda Fédorovna.

Je la nourrissais de mes mains, je la baignais, je la couchais moi-même; des nuits entières, je restais auprès d'elle à la contempler: et je ne pouvais retenir une exclamation, quand sa nourrice sèche me semblait sur le point de la laisser tomber.

Mon désir d'une existence ordinaire, unie, bourgeoise était devenu, avec le temps, plus fort et plus impérieux encore; mais les anciens, les vastes projets, dont ce désir formait précédemment le centre, convergeaient tous vers Sonia, comme s'ils avaient enfin rencontré là, exactement, ce dont j'avais essentiellement besoin.

J'aimais follement cette enfant.

Elle m'apparaissait comme la continuation de mon être, ma survie, et je sentais nettement, je croyais, d'une foi quasi-religieuse, que, lorsque j'aurais dépouillé, enfin, ce corps

long, osseux et barbu, je revivrais dans ces jolies mirettes bleues, dans ces cheveux blonds, fins, soyeux, dans ces menottes potelées et roses qui, si affectueusement, me caressaient le visage et s'enlaçaient à mon cou...

L'avenir de Sonia m'inquiétait, m'effrayait. Son père était Orlof ; son acte de naissance l'appelait Krasnovsky, — nom de son père légal. — Et le seul homme à connaître son existence et à s'y intéresser, je veux parler de moi, entrevoyait déjà la fin de son rôle, achevait sa chanson, comme on dit. Il fallait s'occuper de la petite sérieusement.



Je me rendis chez Orlov.

Un gros vieux aux favoris roux, sans moustache, — un Allemand, sans doute, — vint m'ouvrir.

Pauline, occupée à ranger dans le grand salon, ne me reconnut pas. Mais Orlov, par contre, me reconnut aussitôt, lui.

— Ah! monsieur le terroriste! — fit-il, en me dévisageant avec curiosité et en riant. — Quel bon vent vous amène?...

Il n'avait pas changé : la même figure soignée et déplaisante, le même air d'ironie. Et, sur la table, comme par le passé, un livre nouveau, et, dans ce livre, un coupe-papier en ivoire. — Il lisait, selon toute apparence, au moment de mon arrivée.

Il m'indiqua un siège, m'offrit un cigare, et avec la délicatesse propre aux gens parfaitement bien élevés, dissimulant l'impression désagréable que faisaient sur lui ma figure et ma silhouette maigre d'homme qui touche à sa fin, il me dit, comme en passant, que je n'avais pas changé du tout, et que j'étais facile à reconnaître, malgré ma longue barbe.

Nous causâmes du temps qu'il faisait, de Paris... Pour se débarrasser au plus tôt de l'inévitable et pénible question qui nous tourmentait l'un et l'autre, il demanda :

— Zénaïda Fédorovna est morte?

— Oui, — répondis-je, — elle est morte.

— En couches, n'est-ce pas?

— Oui, en couches ... C'est-à-dire que le médecin a soup-

çonné une autre cause. Mais, pour vous et pour moi, il vaut mieux admettre qu'elle est morte en donnant le jour à son enfant.

Il eut un soupir, commandé par les convenances. Un doux ange passa [1].

— Oui, — dit ensuite Orlov. — Chez moi, vous le voyez, tout est resté comme jadis. Pas de grandes modifications, — continua-t-il vivement, ayant observé que j'examinais en détail son cabinet. — Mon père, ainsi que vous le savez, a pris sa retraite. Moi, je suis toujours au même ministère. Pékarsky... vous vous rappelez Pékarsky?... il est toujours pareil... Grouzine est mort de la diphtérie, l'année dernière... Koukouchkine, lui, est vivant et il évoque souvent votre souvenir.

— A propos, — fit Orlov, en baissant les yeux, — quand il eut appris qui vous étiez, il raconta partout que vous l'auriez assailli, dans l'intention de le tuer, et qu'il eut toutes les peines du monde à vous échapper...

Je répondis par un silence.

— Les vieux serviteurs n'oublient pas leurs maîtres, — poursuivit Orlov, en manière de plaisanterie; — c'est très gentil à vous d'être venu me voir... Puis-je vous offrir un verre de porto ou du café?

— Non, merci, Georges Ivanitch... C'est une affaire très grave qui m'amène chez vous.

— Je ne suis pas amateur d'affaires très graves. Mais je serais très heureux de vous être agréable. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Voici donc ce qu'il y a, — répliquai-je avec émotion. — J'ai ici, chez moi, la fille de la défunte Zénaïda Fédorovna. Jusqu'à présent, c'est moi qui me suis occupé de son éducation; mais, comme vous le voyez, je puis devenir, d'un jour à l'autre, un peu de son : plus de farine!... Je voudrais mourir avec la pensée que l'existence de cette enfant est assurée.

Orlov rougit légèrement, se renfrogna, et jeta sur moi un regard rapide et sévère. Ce qui l'affectait, ce n'était pas tant

1. Cette locution veut dire : « Il se fit un doux silence ». Elle implique ici un peu de mélancolie et de noblesse : — un silence où, pour un instant, les âmes humaines, résignées, sont meilleures et les cœurs plus purs.

l' « affaire très grave » elle-même, que mes remarques sur ma transformation prochaine en un peu de son, — sur la mort.

— Oui, — répondit-il, — il faut réfléchir à cela.

Et il se fit de la main une espèce de visière, comme pour protéger ses yeux contre le soleil.

— Je vous remercie, — reprit-il. — C'est une petite fille, n'est-ce pas, m'avez-vous dit?

— Une petite fille, oui... C'est un bébé admirable.

— Oui... sans doute... ce n'est pas un caniche, c'est un être humain... Il faut y réfléchir, mûrement... Je suis, de mon côté, absolument disposé à faire le possible, et je vous remercie beaucoup.

Il se leva, fit quelques pas dans la pièce en se mordant les ongles, et s'arrêta devant un tableau, en me tournant le dos.

— Il faut y réfléchir mûrement, — répéta-t-il d'une voix sourde. — Je verrai tantôt Pékarsky, et je le prierai d'aller trouver Krasnovsky... Je suppose que Krasnovsky ne fera aucune difficulté pour se charger de cette enfant.

— Excusez-moi, — répliquai-je en me levant et en allant examiner, moi, un autre tableau, — mais je ne sais pas ce que Krasnovsky aurait à voir là-dedans.

— Mais elle porte son nom, à lui; du moins, je l'espère! répondit Orlov.

— Oh! si l'on se place au point de vue légal, il est possible qu'il soit obligé de recueillir cette enfant; mais ce n'est pas de lois que je venais vous entretenir, Georges Ivanitch.

— Oui, vous avez raison, — acquiesça vivement Orlov. — Je dis évidemment des sottises, mais ne vous inquiétez pas. Nous règlerons cela d'un commun accord. Nous découvrirons, d'une façon ou de l'autre, une solution à cette affaire délicate. Pékarsky arrangera tout... Vous serez bien aimable de me laisser votre adresse, et je vous écrirai aussitôt quel parti nous aurons choisi... Où demeurez-vous?

Orlov nota mon adresse, soupira et dit avec un sourire :

— Ah! quel embarras, mon Dieu, que d'être père d'une petite fille! Mais Pékarsky arrangera tout. C'est un monsieur calé... Vous êtes resté longtemps à Paris?

— Environ deux mois.

Nous nous tûmes pendant quelques instants. Orlov, crai-

gnant manifestement que je ne me remisse à parler de la petite, et voulant détourner mon attention, reprit :

— Vous avez, sans doute, oublié que vous m'aviez laissé une lettre. Moi, je l'ai gardée. Je comprends fort bien l'état d'esprit où vous vous trouviez alors, et, franchement, j'ai de l'estime pour votre lettre. « Maudit sang glacé... Asiatique... rire chevalin... », c'est assez réussi et fort topique, — poursuivit-il, en souriant ironiquement. — L'idée principale en est, si vous voulez, assez voisine de la vérité, quoique... on pourrait discuter là-dessus à l'infini... C'est-à-dire qu'on pourrait discuter, non pas l'idée elle-même, — ajouta-t-il, quelque peu gêné, — mais votre manière d'envisager la question, ce que j'appellerai votre tempérament... Oui, ma vie est anormale, gâchée, ne vaut rien, c'est vrai. Oui, c'est la pleutrerie qui m'empêche d'en commencer une autre, une meilleure : là encore vous avez raison... Mais, où vous avez tort, en revanche, c'est quand vous vous laissez émouvoir par tout cela jusqu'à vous abandonner au désespoir.

— Un homme qui a du cœur ne peut pas ne pas s'émouvoir, ne peut pas ne pas désespérer en voyant les autres périr, et en se sentant périr lui-même.

— Certainement! Aussi ne préconisé-je pas l'indifférence : je demande seulement qu'on envisage la vie d'une manière un peu plus objective, voilà tout... Plus on reste objectif, et moins on risque de glisser dans l'erreur... Il faut aller au fond des choses, et chercher dans chaque phénomène sa cause fondamentale. Nous sommes débilités, veules, déchus enfin; notre génération se compose de neurasthéniques et de gémisseurs, nous ne faisons que parler surmenage et lassitude, oui, c'est vrai. Mais la faute n'en est ni à vous ni à moi : nous sommes trop petits, les uns comme les autres, pour que de notre volonté puisse dépendre le sort de toute une génération. Les causes de ce phénomène sont, très probablement, assez nombreuses et d'ordre plutôt biologique. Nous sommes des neurasthéniques, des veules, des pleutres, mais qui sait, pourtant, si tout cela n'est pas utile et même nécessaire aux générations futures?... Les Saintes Ecritures affirment que pas un cheveu ne tombe de notre tête sans la volonté du Père Éternel; nous affirmons, nous, que rien, dans la nature

comme dans les milieux humains, n'est le produit du hasard. Tout s'enchaîne et rien n'est qui ne soit nécessaire. Et, du moment qu'il en est ainsi, à quoi bon nous tourmenter, à quoi bon écrire des lettres désespérées?

— Tout ce que vous dites est vrai peut-être, — lui répondis-je après un moment de réflexion. — Je crois, moi aussi, que les générations futures s'orienteront mieux et plus facilement que nous dans la vie; notre expérience, à nous, pourra leur servir. Mais on veut vivre, n'est-ce pas, pour soi-même, et non pour les générations à venir, ou, du moins, pas exclusivement pour elles. La vie ne nous est donnée qu'une seule fois. On voudrait la vivre d'une façon énergique, sensée, belle. On voudrait jouer un rôle en vue, un rôle noble, un rôle capital... On voudrait participer à l'histoire, de telle sorte que ces générations futures ne dissent point, ne fussent point fondées à dire de chacun de nous : « C'était une nullité, ou pis encore... » Je reconnais la nécessité, la connexité de tous les phénomènes qui se produisent autour de nous; mais que m'importent cette nécessité, cette connexité, et pourquoi leur sacrifierais-je mon propre « moi »?

— Mais que faire à cela? Comment l'empêcher? — dit Orlov en soupirant.

Puis il se leva, comme pour me donner à comprendre que l'entretien était fini.

Je l'imitai.

— Nous avons à peine passé une demi-heure ensemble, et combien de problèmes agités! — conclut Orlov en me reconduisant jusque dans le vestibule. — Et quant à l'affaire en question, vous pouvez être tranquille : dès aujourd'hui, je ferai tout ce qu'il faut, et verrai Pékarsky.

Il attendit que j'eusse endossé mon pardessus, et il était, visiblement, très content à l'idée que j'allais partir dans un instant.

— Georges Ivanitch, rendez-moi ma lettre, je vous prie! — lui dis-je.

— Comment donc? A vos ordres!

Il s'en fut dans son cabinet et revint, au bout d'une minute, ma lettre à la main. Je le remerciai et je le quittai.



Le lendemain, je reçus de lui un mot. Il m'y félicitait de l'heureuse solution donnée à l'affaire : « Pékarsky, écrivait-il connaissait une dame qui tenait une pension où elle acceptait même les bébés. On pouvait se fier absolument à l'honorabilité de cette personne; mais, avant d'engager les pourparlers avec elle, il serait nécessaire de voir Krasnovsky, pour la bonne règle et pour satisfaire aux convenances, aux formalités. Il me conseillait de me rendre aussitôt chez Pékarsky, avec l'acte de naissance de la petite, si je le possédais... »

Veuillez agréer, je vous prie, l'assurance de la considération très distinguée de votre tout dévoué serviteur...

Je lisais cette lettre, et Sonia, installée devant une table, me considérait attentivement, sans se douter qu'à ce moment-là se décidait son propre sort...

A. TCHEKHOV

(Traduit du russe par G. SAVITCH et E. JAUBERT.)

LES RECORDS DE L'AVIATION

Le « record » implique l'idée de concurrence, de lutte, de jeu, si l'on veut. Pour qu'une « performance » constitue un record, il faut qu'elle puisse être dépassée dans des conditions sinon identiques, du moins analogues. D'où la nécessité d'une minutie souvent arbitraire dans la définition et dans le contrôle des records.

Tout d'abord la définition. Il faut limiter le nombre des records, sinon il serait trop facile à chacun de devenir titulaire d'un record, ajusté à son usage personnel. Par exemple, pour les records de vitesse, c'est-à-dire du temps minimum employé à parcourir une distance déterminée, on admet les distances suivantes : 1 km., 2, 5, 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100, 150, 200 kilomètres [1], etc. Mais il n'existe pas de record des 247 mètres ou des 135 kilomètres.

Pour le contrôle, on s'efforce de le rendre aussi exact que possible; les « temps » doivent être mesurés par des chronométreurs officiels qui les évaluent au cinquième de seconde près : je négligerai parfois ces cinquièmes de seconde, dont la précision paraît souvent illusoire. En plus de cette exactitude dans les modalités de la mesure, il est une autre condition regardée comme essentielle : c'est de mesurer très précisément l'objet même du record et de ne pas faire usage du principe *qui peut le plus, peut le moins*. Par exemple, sup-

1. Je laisse de côté les records analogues en *milles*, disputés en Angleterre ou aux États-Unis.

posons que le record des 10 kilomètres soit de 8 minutes 5 secondes; celui qui parcourt 20 kilomètres en 16 minutes n'a pas battu le record des 10 kilomètres, si l'on n'a pas chronométré le temps exact qu'il a employé à parcourir les 10 kilomètres. Il est bien certain cependant qu'il a parcouru 10 kilomètres en moins de 8 minutes, mais on ne sait pas en combien de temps exactement et par suite il ne serait pas possible de savoir quand ce record serait battu, s'il était admis. Cela est évidemment contraire au bon sens, mais le bon sens n'a rien à voir dans les règles des jeux.

Les records sont reconnus et homologués par les « pouvoirs sportifs » nationaux et internationaux. Ces pouvoirs sportifs se créent eux-mêmes: ils sont généralement reconnus d'un consentement à peu près unanime; ce qui fait leur force, c'est la possibilité de « disqualifier » ceux qui ne se soumettent pas à leurs lois : la disqualification entraîne l'interdiction de participer aux épreuves organisées par le pouvoir sportif qui la prononce. Et, si tel est le cas pour une grande majorité d'épreuves, cette pénalité n'est pas seulement morale : elle atteint gravement les intérêts matériels. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait parfois luttes entre pouvoirs sportifs qui s'excommunient réciproquement.

Pour l'aviation, c'est la Fédération Aéronautique Internationale (ou F. A. I.) qui est le pouvoir sportif international; en France, il est exercé par une commission sportive formée d'accord par l'Aéro-Club et l'Automobile-Club. Ce sont ces organismes que l'on a coutume de qualifier d'*officiels*. Leur contrôle s'exerce par l'intermédiaire des commissaires et des chronométreurs; ces derniers s'occupent exclusivement de la mesure des temps, les commissaires étant chargés de tout le reste; cette division du travail montre déjà quelle est l'importance exceptionnelle attachée à la mesure du temps.

Les records officiellement reconnus sont tout d'abord les records *de vitesse* sur une distance donnée ; parallèlement à eux se trouvent les records de *temps*, ou de la plus grande distance parcourue en un temps donné; les temps admis officiellement sont 1/4 d'heure, 1/2 heure, 1 heure, 2 heures, 3 heures, 4 heures, etc. L'avantage de cette seconde catégorie de records est que l'unité de temps est internationale.

Il y a aussi le record *de durée*, attribué à l'aviateur qui aura volé le plus longtemps sans toucher le sol, quelle que soit la distance parcourue, et, parallèlement à lui, le record *de la plus grande distance* parcourue en un seul vol, quel que soit le temps. Enfin, le record de la *hauteur*, et le record de *la plus grande vitesse* exprimée en kilomètres à l'heure. Tous ces divers records s'entendent pour un aviateur seul; on peut considérer aussi des records analogues pour l'aviateur avec un passager, ou avec deux, trois, etc., passagers. On a proposé récemment de reconnaître le record de la vitesse verticale, sur 500 ou 1 000 mètres, c'est-à-dire le temps minimum employé, pour, partant du sol, s'élever à 500 ou à 1 000 mètres de hauteur.

Il serait fastidieux d'énumérer les valeurs successives de tous les records; mais il est intéressant de connaître l'histoire de quelques-uns d'entre eux.

Voici les valeurs successives des records de durée et de plus grande distance.

RECORDS DE DURÉE :

Année 1906 :	
Santos Dumont à Bagatelle (12 novembre)	21^s
Année 1907 :	
Henri Farman à Issy-les Moulineaux (26 octobre).	52
Année 1908 :	
Henri Farman à Issy-les Moulineaux (13 janvier).	1^m28
Henri Farman à Issy-les Moulineaux (21 mars). .	3 39
Léon Delagrange à Issy-les Moulineaux (11 avril).	6 30
Léon Delagrange au Champ de Mars de Rome (30 mai).	15 26
Henri Farman à Issy-les Moulineaux (6 juillet) . .	20 19
Léon Delagrange à Issy-les Moulineaux (6 septembre)	29 53
Wilbur Wright au Camp d'Auvours (21 septembre).	1^h31 25
Wilbur Wright au Camp d'Auvours (18 décembre).	1 54 53
Wilbur Wright au Camp d'Auvours (31 décembre).	2 20 23
Année 1909 :	
Paulhan à Bétheny (25 août)	2 43 24
Henri Farman à Mourmelon (5 novembre)	4 17 53
Année 1910 :	
Labouchère à Bétheny (9 juillet)	4 19
Olieslagers à Bétheny (10 juillet).	5 3 5
Tabuteau à Étampes (28 octobre).	6 1 20

RECORDS DE DISTANCE :

Année 1906 :		
Santos Dumont à Bagatelle (12 novembre) . .	220 mètres.	
Année 1907 :		
Henri Farman à Issy-les Moulineaux (26 octobre).	770	—
Année 1908 :		
Henri Farman à Issy-les Moulineaux (13 janvier)	1km	
Henri Farman à Issy-les Moulineaux (21 mars).	2	4
Léon Delagrange à Issy-les Moulineaux (11 avril).	3	925
Léon Delagrange à Issy-les Moulineaux (6 septembre)	24	925
Wilbur Wright au Camp d'Auvours (21 septembre)	66	600
Wilbur Wright au Camp d'Auvours (18 déc.).	99	800
Wilbur Wright au Camp d'Auvours (31 déc.).	124	700
Année 1909 :		
Paulhan à Bétheny (25 août)	134	
Latham à Bétheny (26 août)	154	620
Henri Farman à Bétheny (27 août)	180	
Henri Farman à Mourmelon (3 novembre). . .	234	212
Année 1910 :		
Labouchère à Bétheny (9 juillet).	340	
Olieslagers à Bétheny (12 juillet)	392	
Tabuteau à Étampes (28 octobre)	465	720

On voit combien les progrès ont été rapides ; sans doute, ils se ralentiront, chaque nouveau record étant plus difficile à battre que le précédent. Il ne s'agit pas, en effet, seulement de perfectionnement mécanique, mais de résistance physique : rester six heures sans reprendre contact avec le sol, toutes forces nerveuses et physiques tendues, en ne se soutenant guère qu'avec quelques gorgées de liquide, c'est déjà un très bel exploit.

D'autre part, y a-t-il un grand intérêt à améliorer ces records ? Pour voler longtemps, il est nécessaire de pouvoir emporter un poids considérable d'essence et d'huile pour le moteur et il était nécessaire d'arriver à construire des appareils pouvant s'enlever avec une provision pour plusieurs heures. Mais il semble bien que l'on sera bientôt arrivé, si l'on n'y est pas déjà, au moment où c'est bien plus la résistance

physique de l'aviateur que l'épuisement de l'essence qui limitera la durée des vols : l'aéroplane est déjà supérieur aux grandes locomotives de nos trains rapides. La provision d'eau qu'elles emportent ne leur permet pas de marcher six heures sans arrêt et ne risquerait-on pas des accidents en exigeant d'un mécanicien une attention soutenue pendant un temps aussi long, sans une seule minute de repos? N'est-il pas peu raisonnable d'être plus exigeant pour l'aéroplane?

Il est un cas, il est vrai, où de tels records auraient une grande importance pratique : le jour où l'aéroplane franchirait d'une traite l'Océan ou même la Méditerranée, on gagnerait beaucoup sur la durée actuelle des transports. Mais ceci exige la solution préalable de plusieurs problèmes dont nous n'avons pas à parler aujourd'hui.

Sur la mesure des distances, une remarque est nécessaire : les distances précédentes sont mesurées sur des pistes fermées ; ces pistes ont une forme polygonale, un pylone étant placé à chaque sommet du polygone : c'est la somme des distances entre les pylones qui est la longueur officielle de la piste : comme l'aéroplane doit se tenir en dehors des pylones, la distance réelle parcourue est toujours supérieure à la distance officielle. Un raisonnement géométrique simple prouve que, quelles que soient la forme et la longueur de la piste, si l'aéroplane est constamment à 20 mètres en dehors du polygone formé par les pylones, le chemin parcouru en plus est égal, pour chaque tour de piste, à la circonférence d'un cercle de 20 mètres de rayon, c'est-à-dire à environ 125 mètres. Si les qualités de l'appareil ou l'habileté du pilote permettent de prendre les virages plus courts, il en résulte un avantage dont il est légitime qu'il soit tenu compte. Mais si l'on veut connaître les résultats réels obtenus, on doit augmenter les distances parcourues d'au moins 1 p. 100 dans les hypothèses les plus favorables et bien plus vraisemblablement de 3 à 5 p. 100, davantage même dans certains cas.

On obtiendrait des résultats plus exacts si l'on faisait usage de pistes rectilignes.

Mais l'établissement de telles pistes mesurant plusieurs centaines de kilomètres de longueur n'est guère actuellement réalisable. D'autre part, un chronométrage régulier serait bien

plus difficile sur de telles pistes que sur un aérodrome. Ces difficultés ne seraient cependant pas insurmontables, mais il est une autre raison plus sérieuse en faveur des pistes en circuit fermé : c'est la vitesse du vent. L'aviateur qui se déplace dans l'air est tout à fait dans la même situation qu'un navigateur entraîné par un courant : si le bateau a une vitesse propre de 30 kilomètres à l'heure et marche dans le même sens que le courant. animé lui-même d'une vitesse de 10 kilomètres à l'heure, tout se passe comme si le bateau naviguait en eau calme avec une vitesse de 40 kilomètres à l'heure : la vitesse du courant s'est ajoutée à celle du bateau. Si, au contraire, le bateau marchait en sens inverse du courant, la vitesse du courant se retrancherait de celle du bateau, qui ne ferait plus effectivement que 20 kilomètres à l'heure. C'est là ce que les mécaniciens appellent le principe de relativité.

Il en va de même dans l'air; un aéroplane qui peut faire 80 kilomètres à l'heure en air calme, fera 100 kilomètres à l'heure s'il souffle un vent de 20 kilomètres à l'heure; il en fera 120 s'il souffle un vent de 40 kilomètres à l'heure et s'il se déplace, bien entendu, dans la direction du vent; il n'en fera plus que 40 s'il se déplace dans la direction opposée. Or un vent de 40 kilomètres à l'heure, correspondant à 11 mètres à la seconde, n'est pas rare; un vent de 20 kilomètres à l'heure est très fréquent. On voit donc que la vitesse du vent influencerait dans des proportions énormes les résultats d'expériences de vitesse sur une route rectiligne, la vitesse d'un même appareil pouvant varier facilement de 40 kilomètres à l'heure à 120 kilomètres. c'est-à-dire du simple au triple.

En circuit fermé, l'effet du vent est plus complexe; il accélère pendant une partie du circuit et retarde pendant l'autre partie; comme la partie pendant laquelle le vent accélère est parcourue plus vite, et par suite en moins de temps, l'action accélératrice est moins importante que l'action retardatrice et, en définitive, l'action de tout vent est de diminuer la vitesse moyenne. C'est ce que montre en toute rigueur un calcul facile; par exemple, si le vent étant de 40 kilomètres à l'heure, un aéroplane dont la vitesse propre serait de 80 kilomètres, marche d'abord contre le vent, puis revient dans le sens du vent, le résultat final est le même que s'il se

déplaçait en air calme avec une vitesse de 60 kilomètres à l'heure. On voit que, pour battre un record de vitesse, un aéroplane doit tâcher de profiter d'un temps aussi calme que possible.



Le record de hauteur est un de ceux qui passionnent le plus l'assistance des meetings; il est peu de spectacles plus émouvants que celui de l'oiseau humain disparaissant dans les nuages puis redescendant rapidement vers le sol en décrivant des orbes régulières. A la fin de 1908 s'élever à une hauteur approchant d'une centaine de mètres apparaissait un exploit prodigieux; il y a moins d'un an, le 1er décembre 1909, Latham atteignait 450 mètres, puis le 7 janvier 1910 dépassait 1 000 mètres, record depuis battu un très grand nombre de fois; citons seulement les plus récents : Chavez, qui devait finir si tragiquement, a atteint 2 600 mètres à Issy, le 8 septembre; depuis, Wynmalen, à Mourmelon, a dépassé 2 800 mètres (chiffre non encore officiellement homologué); enfin, d'après les télégrammes d'Amérique, l'altitude de 2 900 mètres aurait été dépassée. Indépendamment du courage de l'aviateur, le vol en hauteur présente une difficulté technique particulière en raison de la raréfaction de l'air; le fonctionnement du moteur à explosion s'en trouve gêné; le moteur a en outre à fournir un effort supplémentaire pendant l'ascension; si, comme le montre l'expérience, l'aéroplane s'élève d'environ un mètre par seconde, cet effort supplémentaire correspondrait pour un appareil de 3 à 400 kilogrammes, à 4 ou 5 chevaux vapeur, si le rendement de l'hélice était parfait; il est en réalité plus élevé et représente une fraction notable de la puissance totale du moteur.

L'intérêt pratique de ces vols à une altitude élevée réside surtout dans l'adaptation de l'appareil et du pilote aux conditions physiques de ces altitudes : raréfaction de l'air et abaissement de la température; ce résultat pourrait être atteint aussi bien par des expériences faites à une faible hauteur au-dessus du sol, en un point où l'altitude au-dessus du niveau de la mer atteindrait 2 ou 3 000 mètres; mais ce n'est

peut-être point là le plus urgent des problèmes qui s'imposent.

Les records sportifs par excellence sont les records de vitesse sur une faible distance à l'instar des courses de chevaux : le départ et l'arrivée se font en un point où les spectateurs ont pu se masser; les péripéties sont d'autant plus émouvantes qu'elles sont plus brèves. Aussi est-ce à ces records que sont attachés généralement les récompenses les plus sensationnelles, en particulier cette coupe Gordon-Bennett qu'un appareil français, monté par un Anglais, vient de ramener d'Amérique en Europe. C'est pour battre ces records que l'on a modifié la forme des appareils, diminué leur surface, aplati leurs ailes, augmenté la puissance de leur moteur; on est ainsi arrivé à munir d'un moteur de 100 chevaux des appareils dont la surface ne dépasse guère 10 mètres carrés, soit près de 10 chevaux par mètre carré, alors que les plus belles performances étaient accomplies il y a deux ans par des appareils ayant à peine un cheval par mètre carré. Si l'on réfléchit que la poussée de l'air sur les ailes croît en même temps que la puissance du moteur [1], on voit que l'on demande à ces ailes de supporter des efforts dix fois plus considérables : je sais bien qu'on en perfectionne la construction et que la difficulté à vaincre stimule le progrès; on peut cependant se demander si l'on n'a pas été un peu imprudent et si la folie de la vitesse n'est pas responsable d'une bonne partie des accidents mortels qui ont attristé ces derniers mois, — un par semaine, en moyenne.

Pour prendre un exemple, les 10 kilomètres ont été franchis dans les temps suivants :

21 septembre 1908. — W. Wright (Auvours) .	13m13s1/5
20 mai 1909. — Tissandier (Pont-Long). . . .	10 46
28 août 1909. — Blériot (Bétheny).	7 47 4/5
9 juillet 1910. — Morane (Bétheny).	5 42 2/5

La même distance avec un passager :

28 août 1909. — Henri Farman (Bétheny). . .	9m52s4/5
10 juillet 1910. — Ladougne (Bétheny).	8 14 2/5

1. Ceci n'est pas exact en vol normal, parce qu'on vole plus « finement », mais peut le devenir sous l'action d'une circonstance imprévue : remous, fausse manœuvre; c'est alors que l'accident se produit.

Avec deux passagers :

28 août 1909. — Henri Farman (Bétheny) . . .	$10^m 39^s$
10 juillet 1910. — Mamet (Bétheny).	10 18 4/5

Le record de vitesse paraît avoir été battu récemment par Leblanc, pendant qu'il disputait la coupe Gordon-Bennett (29 octobre); mais les chiffres officiels ne sont pas encore parvenus. La vitesse à l'heure, sur la distance d'une dizaine de kilomètres, atteint 110 kilomètres; il est d'ailleurs abusif de parler de vitesse à l'heure quand cette vitesse ne se maintient pas pendant une heure; pour de longues distances, les records homologués appartiennent à Morane qui, au cours de la semaine de Bordeaux (18 septembre 1910) a parcouru 90 kilomètres en $59^m\ 52^s\ 2/5$ et 100 kilomètres en $1^h\ 5^m\ 39^s\ 4/5$, soit un peu plus de 90 kilomètres en une heure; Leblanc paraît avoir dépassé les 100 kilomètres dans l'heure; on se rendra mieux compte de ce que représente une telle vitesse en réfléchissant que, si elle était assurée, New-York serait à deux jours de Brest. Il est donc plus urgent de consolider ce résultat que de chercher à l'améliorer.



A côté des records proprement dits, — certains diraient au-dessus d'eux, — il conviendrait d'esquisser l'histoire des plus beaux exploits accomplis en dehors des meetings et des aérodromes. Mais est-ce bien utile? Nul n'a oublié les premiers voyages aériens, qui remontent maintenant à deux ans [1]; ni la sensation profonde que produisit la première traversée de la Manche (Blériot, 25 juillet 1909). Depuis, cet exploit a été renouvelé plusieurs fois et l'Anglais Rolls, le 2 juin 1910, a accompli la double traversée Douvres-Calais-Douvres sans prendre contact avec le sol.

Rappelons le beau voyage de Paulhan, Londres-Manchester,

1. Henri Farman va de Bouy à Reims, le 30 octobre 1908 (27 km. en 20 minutes environ; vitesse moyenne dépassant 70 km. à l'heure), le lendemain, 31 octobre 1908, Blériot accomplit le premier voyage aller et retour avec escales Toury-Artenay-Toury (30 km.), à une vitesse moyenne dépassant 80 kilomètres à l'heure.

soit 300 kilomètres environ, en 4 heures 12 minutes de vol effectif, en 12 heures 1 minute en tout, si l'on tient compte des heures de repos (27-28 avril 1910); le Circuit de l'Est[1], les belles randonnées aériennes de nos officiers[2], le voyage de Bielovucic de Paris à Bordeaux[3], la glorieuse et tragique traversée des Alpes par Chavez[4].

Mention doit être faite de deux épreuves qui ne sont pas encore closes et qui sont toutes deux des épreuves de tourisme avec une réglementation sportive très stricte : le grand prix de l'Automobile Club : Paris-Bruxelles-Paris et le grand prix Michelin : Paris-Clermont-Ferrand-sommet du Puy-de-Dôme.

Le grand prix de l'Automobile Club de France (100 000 fr. au premier, 30 000 francs au second, 20 000 au troisième) est

1. Ce circuit comportait six étapes qui devaient être accomplies six jours désignés à l'avance, avant sept heures du soir. Cette condition était particulièrement dure, car il y eut des jours de tempête; Leblanc et Legagneux effectuèrent tous deux le parcours dans les conditions du règlement. Voici les temps de Leblanc :

7 août.	Paris (Issy)-Troyes	135 km.	$1^h33^m20^s$	
9 —	Troyes-Nancy	160	2 19 49	
11 —	Nancy-Mézières-Charleville	160	2 5 1	
13 —	Mézières-Douai	140	3 3 18	dont $2^h1/2$ de vol effectif.
15 —	Douai-Amiens	80	1 7 31	
17 —	Amiens-Issy	110	1 46 57	
	Total	785 km.	12^h	

2. Le 7 août, trois aréoplanes militaires, suivant des instructions données, sont allés de Mourmelon à Nancy (144 km.) en suivant trois itinéraires différents, préalablement déterminés. Les lieutenants Camerman, pilote, et Vuillierme, observateur, montaient l'un: le lieutenant Féquant, pilote, et le capitaine Marie, observateur, le second; et le lieutenant de Caumont pilotait seul le troisième.

On sait que, durant tout le Circuit de l'Est, les officiers aviateurs firent des merveilles.

3. C'est le plus long voyage en ligne droite effectué par étapes; en voici le détail :

1er septembre.	Paris-Orléans	110 km.	en	1^h10^m
2 —	Orléans-Châtellerault	170	—	1 45
2 —	Châtellerault-Angoulême	135	—	1 45
3 —	Angoulême-Bordeaux	125	—	1 37
	Total	540 km.	en	6^h17^m

4. Le 23 septembre, Chavez, parti de Brigue, a atterri à Domodossola, ayant parcouru 40 kilomètres en une demi-heure et ayant passé au-dessus des gorges du Gondo et de l'hospice du Simplon qui est à 2 008 mètres d'altitude. Un accident d'atterrissage lui brisa les jambes et il mourut le 27 septembre.

destiné, dans l'ordre de vitesse, aux aviateurs, qui, avant le 31 décembre 1910, auront accompli le voyage Paris-Bruxelles et retour dans les conditions suivantes : l'appareil doit, outre le pilote, porter un passager, le poids total du pilote et du passager atteignant au moins 150 kilogrammes (la différence étant au besoin complétée par du lest); la durée totale du voyage ne doit pas dépasser trente-six heures, escales comprises; un séjour de trois heures à Bruxelles est accordé à tous les concurrents.

Jusqu'ici (8 novembre), un seul parcours a été effectué dans les conditions du règlement : Wijnmalen pesant 90 kg. 360, accompagné de Dufour pesant 67 kilogrammes, a quitté Issy-les Moulineaux, le 16 octobre 1910, à 7 h. 37 du matin, s'est arrêté à Vesain près de Saint-Quentin de 10 h. 45 à 11 h. 15 pour faire de l'essence et est arrivé à Bruxelles à 1 h. 17 après une escale à Pontacelles; il en est reparti à 2 h. 7, a fait escale au Moulin-lès-Tous-vents près Saint-Quentin à 5 h. 6; il en est reparti le lendemain 17 octobre à 6 h. 40 du matin et est arrivé à Issy-les-Moulineaux à midi 14 après de nombreuses escales imposées par le brouillard à Tracy-le-Mont, au Meux, à Oury et à Bagatelle; la durée totale du voyage a été de 28 h. 37 m. Cette durée n'est d'ailleurs pas *officielle*, le chronométreur officiel n'étant pas présent au départ[1].

Le grand prix Michelin consiste en une somme de 100 000 francs attribuée à l'aviateur qui, avec un passager,

1. La commission sportive de l'Automobile Club a décidé que, l'absence du chronométreur étant imputable à l'aviateur, ce dernier serait considéré, au classement comme ayant effectué le parcours en 36 heures. Il peut sembler singulier que l'on n'ait pas adopté l'heure prise par le commissaire sportif avec sa montre, corrigée de la différence constatée entre cette montre et le chronomètre officiel. Il est probable qu'on a craint que si l'on fixait, après étude, la durée du voyage à 28 h. 36 m. 43 s. (ce qui semble être le chiffre le plus voisin de la réalité), un autre concurrent ne puisse, ayant mis précisément une seconde de plus, contester l'exactitude du calcul non officiel et réclamer le prix. Peut-être, d'ailleurs, a-t-on voulu simplement pénaliser l'aviateur de la faute sportive qu'il a commise en n'attendant pas le chronométreur. Mais on peut penser que la pénalité aurait été suffisante et en même temps toute réclamation possible écartée si l'on avait fixé officiellement à 28 h. 45 m., voire à 29 h. la durée de son parcours. Elle aurait été évidemment arbitraire, mais pas plus que 36 heures, et c'aurait été plus juste. Il faut souhaiter que si le grand prix est enlevé à Wijnmalen, il le soit par un concurrent dont le temps aura été réellement meilleur que le sien.

partira du parc de Saint-Cloud et touchera au sommet du Puy-de-Dôme en moins de six heures, après avoir doublé la flèche de la cathédrale de Clermont-Ferrand; la distance totale approche de 400 kilomètres. Weymann, le 7 septembre 1910, est allé de Paris à Volvic, soit 330 kilomètres, en sept heures ; c'est le record du parcours en ligne droite, lorsque l'on incorpore la durée des escales à la durée du trajet.

La faible durée accordée (six heures) est la plus dure des conditions de ce prix : il est vraisemblable qu'il sera gagné par l'aviateur qui aura l'habileté ou la chance d'effectuer le parcours avec un vent du nord régulier, ne soufflant cependant pas en tempête. Un vent du nord de 20 kilomètres à l'heure ferait gagner 100 kilomètres sur les cinq heures accordées pour la distance Paris-Clermont-Ferrand (en réservant une heure pour un dernier ravitaillement d'essence et l'ascension du Puy-de-Dôme); il s'agirait donc de faire 275 kilomètres en cinq heures; au contraire, avec un vent du nord de 20 kilomètres à l'heure, il faudrait faire 475 kilomètres en cinq heures, ce qui est actuellement au-dessus des moyens de tous les appareils.



Tous les records, quelles que soient leurs formes diverses, sont des records de *temps*; le chronomètre est le seul instrument précis qui soit utilisé; c'est seulement dans le grand prix de l'Automobile Club que l'on fait intervenir, et combien timidement, la balance: l'évaluation du poids ne joue qu'un rôle accessoire : on lui demande simplement de dépasser un minimum. On peut se demander s'il ne serait pas au moins aussi intéressant de procéder parfois d'une manière inverse : faire jouer un rôle secondaire au temps, c'est-à-dire imposer un minimum de vitesse ou de parcours en un temps donné et classer d'après le poids transporté. En tous cas, cela servirait davantage les progrès réels de l'aviation.

On annonce que le ministère de la Guerre a fixé comme il suit les conditions du concours pour les aéroplanes militaires : minimum 60 kilomètres à l'heure pendant 300 kilomètres, prime pour augmentation de vitesse. Il serait plus rationnel

d'attribuer aussi une prime au poids transporté au-dessus des 300 kilogrammes exigés, en la calculant de telle manière que les constructeurs aient plus d'intérêt encore à rechercher le poids que la vitesse. L'augmentation du poids transportable permet à la fois d'augmenter le rayon d'action en emportant une plus grande provision d'essence et d'huile, et d'améliorer les conditions de sécurité. Cette dernière considération surtout est essentielle : sans vouloir incriminer personne, on doit dire que bien des accidents ne se seraient pas produits si l'on n'avait pas recherché par-dessus tout la légèreté pour avoir la vitesse. Si un appareil primé peut transporter 500 kilogrammes, on consacrera une partie de ce poids (100 kilogrammes par exemple, peut-être 200) à renforcer les organes essentiels de l'appareil[1], sans oublier le moteur. Et l'on arrivera ainsi, non pas à supprimer les accidents toujours possibles avec tous les moyens de transport rapides, mais à économiser un certain nombre d'existences humaines.

Aussi doit-on se refuser à croire, avant confirmation officielle, que l'Administration de la Guerre ait pu s'engager à commander dix appareils *identiques* à l'appareil primé pour la plus grande vitesse. Il serait criminel de ne pas sacrifier soit une fraction de la vitesse soit une fraction du poids transportable à la certitude d'obtenir plus de sécurité.

ÉMILE BOREL

1. L'Aéro-Club de France a pris récemment l'initiative d'étudier les conditions dans lesquelles un certificat de navigabilité aérienne pourrait être accordé aux aéroplanes. Il y aura cependant toujours une certaine marge entre les conditions de sécurité des divers appareils autorisés à naviguer; et si l'on ne peut pas empêcher d'audacieux sportsmen d'utiliser des appareils « de course », on doit être plus sévère pour les appareils qui seront utilisés par des officiers en service commandé.

AUTOUR D'UN CHAMP D'OR

BESSÈGES ET LA LOI MINIÈRE

Dans la dernière partie de son cours, de Montélimar vers Tarascon, le Rhône reçoit trois affluents, l'Ardèche, la Cèze et le Gardon, tous trois venus de l'Ouest et aboutissant à sa rive droite. Ces trois rivières sont filles des Cévennes : le Gardon les quitte à Alais. D'Alais remontons le Gardon sur une longueur de 14 kilomètres, direction Nord-Nord-Ouest, nous sommes en pleine montagne, à Grand'Combe. D'Alais remontons en ligne droite vers le Nord, — ce qui ne pourrait se faire réellement qu'en aéroplane, — au bout de 19 kilomètres, nous sommes en pleine montagne, à Bessèges, sur la Cèze. Quelques kilomètres de plus, toujours droit Nord, après avoir traversé la Gagnière, ruisseau qui rejoint la Cèze en aval de Bessèges, nous sommes dans le bassin de l'Ardèche, commune de Bannes [1], arrondissement de Largentière, département de l'Ardèche : nous avons quitté le département du Gard où nous étions jusqu'ici.

Aux tons fauves des grès anciens, derrière nous, s'oppose maintenant l'éclatante blancheur, sous le soleil, des calcaires. Aux cimes âpres succèdent les formes rondes, à la bruyère et aux pins succède une autre flore, car, à travers les millions d'années, les âges géologiques revivent encore, chacun dans

1. *La Grande Encyclopédie*, p. 1115, article ALAIS.

une lignée de plantes qui lui est propre. Le terrain houiller est fini. Alais, Grand'Combe et Bessèges sont les trois centres du bassin houiller dit d'Alais (département du Gard avec une frange de celui de l'Ardèche).

En 1908, le bassin d'Alais a produit 2 076 918 tonnes de houille[1], soit 5,6 p. 100 de la production totale[2] et 3,7 p. 100 de la consommation totale de la France[3]; le nombre des ouvriers employés a été de 13 222 ; le montant des salaires distribués a été de 15 331 912 francs ; le nombre des couches exploitées était de 1 à 28 ; la profondeur moyenne des étages d'exploitation de 205 mètres, la profondeur maxima des puits de 800 mètres.

En 1830, le bassin d'Alais[4] produisait 43 977 tonnes de houille. Mais déjà en 1890 il produisit 2 017 498 tonnes, presque le chiffre de maintenant. Il présente donc cette absence absolue d'intérêt des êtres stationnaires. Les choses en étaient là quand, il y a quelques mois, les fervents du *Journal officiel* virent apparaître une demande en concession pour or dans le bassin d'Alais, section de Bessèges, suivie bientôt d'une seconde, puis d'une troisième. De leur côté, les journaux d'annonces légales publiaient coup sur coup les papiers de naissance de plusieurs sociétés de mines d'or constituées en vue de mettre en valeur des droits dans le rayon de Bessèges.

Que se passait-il? Et l'indiscrète Renommée de commencer son babillage. Dans le tumulte des voix, j'ai cru discerner quelque chose comme ceci : Bessèges !... Minéralisation aurifère, 10 kilomètres sur 4, deux couches, ensemble 5 mètres d'épaisseur, — nous négligeons les autres couches, on en a le moyen, — minerai lourd, poids du mètre cube, disons 2 tonnes 1/2 ; or, par tonne, mettons 20 à 25 francs, bénéfice net, mettons cent sous. Tiens, mais cela fait 500 millions de tonnes, 2 milliards 1/2 de francs de bénéfice net, et 10 milliards ou 12 milliards 1/2 — au choix — d'or à extraire! J'ai continué à prêter l'oreille

1. Avec prix de vente moyen de 15 fr. 82. *Statistique de l'Industrie minérale pour 1908*, p. 87.

2. *Ibid.*, p. 89. Production totale de tonnes : 36 632 724 (houille et anthracite) au prix moyen de vente de 15 fr. 95.

3. *Ibid.*, p. 118. Consommation totale de tonnes : 54 747 200 au prix moyen de 24 fr. 03.

4. *Atlas du Comité des Houillères de 1893*, p. 10.

au tumulte des voix. Il m'a alors bien semblé entendre : « Bessèges, engouement inexplicable! » Et puis, comme à l'arrière-plan, il y avait des voix graves, plus facilement perceptibles dans les moments d'accalmie, supputant les sommes qui seraient à coup sûr perdues en de vaines tentatives pour exploiter fructueusement Bessèges. Elles clamaient aussi, ces voix, si j'ai bonne mémoire, des chiffres fantastiques.

Que la vie serait donc ennuyeuse si elle n'était pas bercée par des contes des mille et une nuits qui se réalisent une fois sur mille ou sur un million!

C'est sans doute à des profondeurs vertigineuses et dans quelque coin inexploré du bassin houiller de Bessèges qu'on a trouvé ce merveilleux gisement, pensez-vous déjà. Point du tout. Le minerai d'or crève les yeux. Il affleure partout. Les flots de la Gagnière le baignent et le lavent à tout instant, des routes sont taillées dans le minerai, enfin — et c'est le plus beau point de vue — en allant vers Castillon de Gagnière, quand on vient des Chamades, on voit son large ruban descendre d'un roc superbe en haut de la colline, sous une inclinaison de 30°, semble-t-il, jusqu'au fond du val et on le suit de l'œil ainsi, compagnon du chemin, sur environ 2 kilomètres.

Alors, comment le mystère de ce gisement d'or a-t-il été si longtemps respecté? Sans doute, l'endroit est désert et aucun passant n'était là pour voir ce que tout passant aurait vu. Il n'en est rien : à deux pas de là se dressent les puits des charbonnages.

La poursuite du charbon — qui sait? — entraînait peut-être loin du gisement d'or...; la pensée était ailleurs. Encore moins. Le minerai aurifère est à la base du terrain houiller. Parfois les convulsions géologiques de cette région tourmentée ont balayé le terrain houiller et son lit seul est resté, son lit de conglomérat aurifère; le minerai est, en effet, un conglomérat. Qui sait ce que c'est qu'une plage de galets, sait ce que c'est qu'un conglomérat. Entassez, par la pensée, plage sur plage de galets et vous referez l'œuvre que les mers firent réellement ici pendant une des périodes de l'âge géologique correspondant aux terrains primaires. Ces lits de galets devinrent du conglomérat quand de fines matières en suspension dans les mers se furent déposées entre les galets, comblant les vides, for-

mant, à la longue, une gangue à chaque caillou, et, finalement, les emprisonnant tous dans un ciment que les siècles, sans histoire, ont durci.

Cette même vie des eaux qui roulait, apportait, cimentait les cailloux, charriait, déposait au-dessus les matières végétales plus légères : ce fut l'origine des couches de houille. L'imagination des poètes, — qui, de tout temps, chantèrent la création du monde, — nous dira maintenant comment il advint, par hasard, à quelques rares bancs de conglomérat, sur le nombre incalculable de bancs de cette sorte, d'être aurifères. Une expérience est facile à faire : essayez de jeter en l'air avec de menus objets, des gros sous, des pièces d'argent et des pièces d'or. Vous constaterez que les pièces d'or s'élèvent beaucoup plus haut : c'est que la densité de l'or est la plus forte, autrement dit qu'il pèse plus, sous un volume donné.

Les projections ignées que vomissait la terre renfermaient parfois des particules ou des morceaux d'or. Des filons aurifères qui affleurent aujourd'hui, affleuraient autrefois plus haut, plus riches, avant les mers antédiluviennes. Les flots cueillirent à la surface ces lichens d'or, les rongèrent, les emportèrent, tantôt les dissolvant, tantôt les émiettant.

Là où les courants s'étranglaient, l'or se déposa ; les végétaux se déposèrent au-dessus, poussés d'abord puis retenus par les mêmes agents physiques, ainsi la même raison, tirée du poids spécifique, rend compte de l'ascension de l'or dans le feu puis de sa descente dans l'eau, et les deux phénomènes convergent pour rendre compte des conglomérats aurifères ou alluvions aurifères des terrains anciens.

La genèse des conglomérats aurifères est ainsi expliquée : d'autres théories l'expliquent différemment. Mais, encore une fois, pourquoi ce conglomérat, si recherché ailleurs, était-il oublié à Bessèges? On connaissait certes la présence de l'or ; les Anciens avaient gratté le conglomérat : des déblais l'attestaient ; l'orpaillage, au fil des eaux de la Cèze et de la Gagnière, s'était continué jusqu'à nos jours. N'importe ! On n'avait pas confiance. Les travaux anciens — indice, sans doute ; preuve, non, tant les conditions sont changées, — n'étaient pas de ceux qui retiennent forcément l'attention. Quant à l'orpaillage, des roches, dont la teneur en or est trop

faible pour présenter un intérêt, donnent souvent naissance à des alluvions « payantes ». On s'en tenait là, lorsque, soudain, la vérité se fait jour. Pourquoi maintenant, plutôt qu'il y a quinze ou vingt ans ? Si certaines tranches du conglomérat de Bessèges sont aujourd'hui « payantes » — ce que l'expérience seule démontrera — elles l'étaient déjà il y a quinze ou vingt ans, c'est-à-dire le traitement au cyanure trouvé.

Voici ce qu'on m'a conté.

Un Bességeois, fougueux et entreprenant — peut-être trop au début sa vie — partit vers les mers lointaines pour exercer sa profession de mineur là où les mineurs gagnent gros. Il prit de l'expérience en Amérique et parcourut peut-être d'autres pays. Quinze ans s'écoulèrent : revenu à Bessèges au bout de ce temps, les conglomérats le frappèrent d'abord. Travaillant sur d'autres gîtes, dans un autre département, il attira l'attention de son employeur sur les conglomérats de Bessèges et se montra si persuasif que bientôt commencèrent des travaux qu'il dirigea.

Au cours des travaux, il s'aperçut que le conglomérat donnait, à l'analyse, des teneurs en or très différentes suivant la méthode employée pour l'analyse. C'était donc ce fait, méconnu jusque-là, qui, joint à l'irrégularité réelle des teneurs, avait égaré les recherches et conservé l'intégrité du gîte.

Je rêve maintenant..... Il me semble que ces sauvages et souvent bien jolis vallées et vallons des environs de Bessèges sont peuplés de fantômes, fantômes de câbles aériens, fantômes de chevalements de puits, fantômes d'usines, fantômes de réservoirs aux digues massives, fantômes de petits chemins de fer trotte-menu, fantômes de collines blanches, toutes blanches, plus blanches que les neiges éternelles (amas de résidus, car, l'or enlevé, il ne reste plus de la terre qu'une neige blanche), fantômes..... Cependant je perçois des sons : la Gagnière ne roule plus ses flots frais et perlés, des cris stridents de machines, des sifflements bizarres, qui semblent sortis d'une autre nature, détonnent dans la nuit tranquille et par-dessus règne un bruit monotone, régulier, fatal, qui couvre tout : ce sont les pilons qui mugissent à l'instar des flots d'antan et qui défont l'œuvre des flots.

Nous décomposons un rêve, n'est-ce pas? C'est entendu une fois pour toutes.

Ce mugissement durera cinquante ans — s'il est écrit par les fondateurs que le gisement sera vidé en cinquante ans. car un gisement de conglomérat s'exploite comme une carrière, se découpe par tranches. — Et puis ce mugissement s'éteindra, comme les flots se sont retirés, emmenant avec lui la vie, laissant derrière lui ces affreuses ruines industrielles qui sont informes, qui sont aussi laides que la moindre ruine de temple ou de château fort, que le moindre vestige de piété ou de courage est beau.

Achevons ce tableau inspiré par la fantaisie. On broiera, pendant cinquante ans, dix millions de tonnes par an si les visions fantastiques, — il y en a de bien plus fantastiques comme cube et comme teneur, — dont le début de cet article rendait compte, se réalisent. Pour cela quatre mille pilons [1], jour et nuit, seront au travail. Il sera produit, par an. 250 millions d'or, — alors que tout le charbon produit annuellement

1. C'est simplement pour fixer les idées que j'admets un coefficient de broyage de 8 tonnes métriques par jour et par pilon, avec un nombre de jours utiles, par an, à peine supérieur à 300. Dans le rapport de la Chambre des Mines du Transvaal pour 1909, je note p. 296, pour les 72 compagnies en exploitation recensées dans le district du Witwatersrand, un coefficient de broyage par jour moyen de tonnes : 6,79 (tonne américaine de 2 000 livres anglaises de 453 grammes). Les trois compagnies ayant eu les meilleurs coefficients (pp. 292 et 288) ont eu respectivement pour coefficient : tonnes 9,51, tonnes 8,92, tonnes 8,74. Les *tube mills*, dont l'installation est plus ou moins avancée, expliquent en partie de si fortes inégalités. Le cas d'une mine, — prise au hasard parmi les mines d'outillage très moderne, — la *Simmer Deep*, ayant eu en 1909 un coefficient de broyage de tonnes 8,046, avec un outillage de *tube mills* encore incomplet, prouve que, avec des pilons lourds et des *tube mills*, on doit dépasser sensiblement le coefficient de 8 tonnes. Il peut aussi y avoir sensiblement plus de 300 jours utiles par an : la *Simmer Deep* a broyé en 1909 pendant 339 jours. Le coefficient de broyage, fonction de facteurs physico-chimiques, peut être, à machinerie égale, un peu différent à Bessèges de ce qu'il est au Witwatersrand. Suivons encore la *Simmer Deep* quant aux frais de premier établissement de l'usine par pilon. Nous trouvons, au 31 décembre 1909, 212 000 livres sterling pour 200 pilons, non compris les participations de l'usine dans « logements ouvriers », « installations électriques pour l'éclairage et la force », « travaux hydrauliques », « voies ferrées industrielles pour charbon et minerai ». Les conditions à Bessèges sont entièrement dissemblables, mais, à défaut de tous moyens d'analyse et de comparaison, ces chiffres de la *Simmer Deep* expliqueront sans les justifier nos hypothèses de dépenses de premier établissement, pour l'usine seule, par pilon, à Bessèges.

Aussi bien, devant les progrès incessants de la science, toute prévision

par le bassin d'Alais (Alais, Grand'Combe et Bessèges) ne vaut pas vingt millions, — à raison de 25 francs d'or par tonne; le bénéfice net annuel sera de 5 francs par tonne; d'où, par an, bénéfice net 50 millions, pour un capital d'établissement, à raison de 30 000 francs par tête de pilon, de 120 millions, pour l'usine seule, sans compter le reste : puits, galeries, voies et autres travaux de surface.

Du rêve pur descendons à une vraisemblance, elle-même plus que douteuse. On gagnera peut-être, — tant les diverses régions du gîte diffèrent les unes des autres, — plus de cinq francs par tonne de minerai broyé, ici, moins de 5 francs. là, ailleurs on perdra tous les ans; quant à l'avenir... à plus tard.

En France nous avons plusieurs types de sociétés industrielles auxquels, par des nuances, les autres se rattachent.

Voici, par exemple, le type Lyonnais, à la fois très « allant », très entreprenant, et très économe, ne distribuant presque jamais de dividendes, qu'après amples amortissements, à bon escient, et quand tout fait prévoir à tout le moins le maintien possible du taux de dividende une fois admis : cela s'entend sous réserve des « emballements » inévitables.

Le type Rothschild, peut-être également économe, mais peut-être moins entreprenant, en certaines branches d'industries nouvelles.

Le type Lille (Nord et Pas-de-Calais), économe, mais les admirables initiatives de Lille, telles qu'entreprises de tissages ou de filatures en Russie, ont été sous la forme d'entreprises en nom personnel et n'ont contribué en rien à enrichir le marché des actions.

De Nancy, on ne peut encore trop rien dire : ce merveilleux don du prince qu'a été le bassin de Briey ou la meilleure part

sera forcément démentie par les faits. Il y a quelques années, on ne parlait pas des *tube mills*, ces gros cylindres creux, animés d'un mouvement rotatif, où la poussière humide de minerai, venant des pilons, se malaxe au contact de morceaux de silex en perpétuel mouvement. Grâce aux *tube mills*, les pilons peuvent broyer moins fin, se déchargeant sur ceux-ci d'une partie de leur tâche; ils broient donc davantage. Qu'on perfectionne les *tube mills*, — appareils encore trop récents pour ne pas être perfectibles, — qu'on augmente leur nombre par cent pilons, et le coefficient de broyage par jour et par pilon continuera d'aller croissant. Un journal financier, dans son numéro du 23 octobre, laissait entrevoir comme possible un coefficient de plus de vingt tonnes. Cf. aussi *The Economist*, 5 nov., p. 920.

de ce bassin, est trop récent pour avoir encore fait de Nancy la place qu'elle sera un jour. La nation attend quelque chose en retour — comme activité et comme vie, notamment au dehors — de ce qu'elle a donné gratuitement.

Nos divers types nationaux de sociétés industrielles sont, en tous cas, également honnêtes, également ennemis de la spéculation.

Survient Bessèges. Le conglomérat rappelle celui du Transvaal, — régularité de l'allure des couches et des teneurs à part, — car, comme il y a quartz et quartz, il y a conglomérat aurifère et conglomérat aurifère. Mais le public n'y regarde pas de si près ; la similitude des âges de formation, la similitude de l'aspect extérieur du minerai lui suffira : il se contenterait même, au besoin, tant il est facile à contenter, de la similitude du nom : cette similitude sera exploitée.

Les couches du Transvaal se déroulent sur un vaste plateau, celles de Bessèges se perdent et se retrouvent dans la mer houleuse des collines. Ici, on les exploitera en surface à flanc de coteau, les galeries elles-mêmes étant des chantiers d'abatage, et la gravitation menant directement à l'usine. Là, on les exploitera, en surface encore, dans des conditions beaucoup moins favorables. Ailleurs enfin on les exploitera en profondeur, peut-être jusqu'à 1 500 mètres, disent les optimistes. Ici, l'extraction du charbon tout voisin permettra d'extraire le conglomérat à meilleur compte, là non.

Si les conditions d'extraction, à Bessèges et au Transvaal, n'ont rien de commun, les conditions de traitement peuvent se ressembler : on ne songe, pour Bessèges, qu'à de grosses unités industrielles de 100 à 200 pilons, coûtant, à établir, de trois à six millions, car le gisement — à supposer qu'il vaille quelque chose — ne vaut que par sa masse. En portant sur les conditions de traitement, l'analogie entre Bessèges et le Transvaal ne porte pas sur l'élément principal du prix de revient; l'extraction coûte, en effet, habituellement plus que le traitement : la dépense d'exploitation de telle mine du Transvaal, prise au hasard[1], se décompose à raison de 67 p. 100 pour l'extraction et 33 p. 100 pour le traitement.

1. Il s'agit de la *Simmer Deep* (exercice 1909) déjà prise comme exemple,

Comme ensemble de prix de revient par tonne broyée, le minimum classique à travers le monde se rencontre à l'*Alaska Tradewell*. Là, les conditions suivantes se trouvent réunies[1] : masse énorme des gîtes, friabilité relative du minerai, teneurs très faibles, — ce qui permet de laisser des piliers, épargne naturellement les réactifs et dispense presque de triage, — enfin, situation géographique privilégiée dans l'îlot de Douglas relativement à portée de San Francisco. Ces conditions qu'une très vaste organisation industrielle fait valoir sont jusqu'à présent uniques.

Le prix de revient par tonne broyée de l'*Alaska Tradewell* est d'environ 7 fr. 50[2]. Le prix de revient moyen par tonne broyée de 72 sociétés recensées au Witwatersrand (Transvaal) comme exploitant en 1909 est d'environ 21 fr. 50[3].

Les prix de revient de Bessèges s'établiront-ils quelque part entre le prix de revient moyen du Transvaal et le prix de revient de l'Alaska Tradewell? On est presque tenté de dire : Qu'importe? Qu'importe en effet si le résultat net doit être pour le public, en tout cas et quoi qu'il arrive, une perte. Par le double jeu des majorations de capital et de la spéculation, des affaires, en elles-mêmes, industriellement bonnes, peuvent tourner au désavantage du public. A plus forte raison un chaos d'affaires plus ou moins bonnes, et surtout plus ou moins mauvaises. Supposons un instant que le public soit du côté français de la frontière et les habiles de l'autre côté; supposons à ces habiles — étrangers, par hypothèse, — le plus élémentaire patriotisme, ils amèneront en France outillage, cadres, main-d'œuvre. Heureux pays qui possède des mines d'or! Mais si, finalement, la pièce jouée, l'or une fois extrait,

frais généraux laissés en dehors; nous la citons encore ici, par hasard, sans la prendre comme type.

1. Curle, *The Gold Mines of the World*, october 1905, p. 254.

2. Le rapport de l'*Alaska Tradewell* pour l'exercice annuel clos au 31 mai 1910, donne (p. 32) dollar 1,599 par tonne (de 2 000 livres anglaises de 453 grammes s'entend) broyée et (p. 91) dollar 1,22 par tonne. L'écart peut correspondre au tonnage considérable abattu pendant l'exercice, mais non extrait. En appliquant la parité théorique du dollar en francs de 5 fr. 1826 on obtient dans un cas 8 fr. 29, dans l'autre 6 fr. 32.

3. Chiffre donné par le *Rapport de la Chambre des Mines du Transvaal pour 1909* (p. 298), 17 shillings 1 pence, soit, à 25 fr. 22, parité théorique : 21 fr. 54.

le sol, pour les générations futures, appauvri d'autant, il se trouve que, tout compte fait de majorations, de différences de bourse, d'outillage, de travail technique ou manuel, l'or extrait — et peut-être un peu plus, — s'est évaporé, dirons-nous encore : heureux pays? Paradoxe... et cependant, à voir certains indices, que cela est naturel, vraisemblable, logique! En ce qui concerne Bessèges, ne doutons pas que les choses ne se passent ainsi!

Il arrivera, là, par l'influence des mêmes hommes, courtiers déguisés, sous des étiquettes techniques et patriotiques, ce qui est arrivé à tels gisements aurifères, à telles mines d'or romaines, aux confins mêmes, pour ainsi dire, à la porte de la mine d'or française de la Bellière : il arrivera ce qui est arrivé aux gisements de la Guinée rendus accessibles au prix de tant d'argent et de sang français : tous ces gîtes ont passé la frontière, c'est-à-dire ont été remis à des étrangers que je loue et qui ont eu raison de les prendre puisqu'on les leur offrait.

Les concessions sont toujours obtenues par des sociétés bien françaises — le loup s'habille toujours en berger : c'est là, en vérité, tout l'art de son métier de loup. Il reste à voir après. Forts de leurs succès antérieurs, les bergers qui, depuis de longs mois, s'intéressent à Bessèges, remporteront peut-être là un nouveau succès. Seulement cette fois, le conglomérat appelant le conglomérat, une certaine finance transvaalienne, dont les mœurs boursières sont trop connues, serait indiquée. En dernière analyse, quand le profit est pris, l'actionnaire français est toujours là, il est bon pour manger les restes.

Le cycle a trois phases — première phase, la concession est obtenue par une société bien française; deuxième phase, elle est repassée à des étrangers que dissimulent normalement des hommes de paille (le métier d'homme de paille étant devenu une de nos industries essentiellement parisiennes les plus florissantes); troisième phase, après la mise en train industrielle, les majorations, toute la cuisine d'usage, commodément découpée en actions, la concession est repassée au public français qui se repaît. Alors, comme on dit, l'opération est bouclée.



Il est impossible de s'être promené dans quelques-unes de ces régions de France où des concessions pour or sont demandées, sur de si grandes surfaces, sans être assailli de réflexions tant soit peu inquiètes quant au fonctionnement de notre loi des mines.

Le grand public ne se doute guère de l'importance des intérêts engagés. La revision de la loi des mines de 1810, que tout le monde est d'accord pour trouver surannée, étant à l'ordre du jour depuis, je crois, deux ou trois ans, dans l'attente de cette revision, le gouvernement s'est abstenu, depuis de longs mois, d'accorder des concessions. Les demandes se sont accumulées : leur nombre dépasse de beaucoup la centaine ; une foule d'entre elles visent l'or expressément ou implicitement, l'or étant sous entendu dans la formule trop commode de « métaux connexes ». Sans témérité, on peut admettre que d'autres demandes en concession, non encore formulées, sont toutes prêtes à se produire au premier signal, c'est-à-dire dès que l'embargo mis actuellement sur l'octroi des concessions sera levé ; à quoi bon, en effet, demander des concessions pour que ces demandes dorment dans les cartons tandis que la publication obligatoire de ces demandes est susceptible d'attirer l'attention des curieux dont quelques-uns peuvent se changer en concurrents ?

L'embargo sur l'octroi des concessions ne peut beaucoup tarder à être levé. La France est, en effet, depuis de longs mois, pour l'octroi des concessions, dans la situation d'un pays qui n'aurait pas de législation des mines, puisque sa législation des mines sous ce rapport ne fonctionne plus. Il y a là quelque chose d'anormal et de peu conforme à la nature d'un pays civilisé, à quoi l'on ne saurait s'arrêter indéfiniment.

Donc, à une date relativement assez prochaine peut-être, des concessions seront accordées coup sur coup, formant un ensemble formidable, représentant une valeur globale que personne au monde ne peut chiffrer — les mines, tout au moins les mines autres que celles de fer et de charbon, étant, par définition, l'inconnu — que l'Administration des Mines

et quelques groupes particulièrement informés, chacun dans sa spécialité, ont seuls les éléments voulus pour soupçonner. Il peut s'agir de milliards comme de centaines de millions. Sans parler de l'or, il y a des demandes en Lorraine pour sel et pour fer; il y a des demandes pour fer en Normandie et dans les provinces limitrophes de la Normandie : on est trop porté à oublier les richesses en minerai de fer de cette région de l'Ouest, où il semble que l'agriculture ait trop exclusivement monopolisé l'attention.

Quels que soient les détails et les précisions, il est certain que la France va accomplir un acte qui comptera dans son histoire économique.

Des réflexions venues à l'esprit d'un simple touriste au cours de quelques promenades ne peuvent se présenter sous une forme systématique.

On voudrait voir la vie locale prendre une très large place dans toutes les initiatives minières. J'ai regretté bien souvent, en me rappelant que Boston a été longtemps, aux États-Unis, la vraie capitale du cuivre, que Lyon n'ait pas tenu en France, pour quelque grande industrie minière, un rôle analogue. Et ce regret, je le sentais, en moi, particulièrement vif, comme je parcourais ces champs de Bessèges que 230 kilomètres à peine, par la ligne du Teil, séparent de Lyon.

Si les vieilles provinces de la Garonne à l'Escaut, du Finistère à la « Perte du Rhône », doivent reprendre un peu de leur ancienne vie, seules des associations locales de capitaux formées en vue d'exploiter des industries locales peuvent opérer ce miracle. Les mines se trouvent là : va-t-on laisser plus longtemps échapper l'occasion? Je me demande parfois si un hasard tutélaire n'a pas précisément fait attendre l'exploitation de notre sous-sol pour le réserver à l'heure de découragement comme un remède naturel qui vient à son heure. L'effet moral, vivifiant, d'une entreprise faite en commun est autrement grand dans une province que sur l'énorme place de Paris où tout se perd de vue et se noie. La surveillance aussi est plus proche et les responsabilités s'éludent moins facilement, sont plus sensibles à des gens, comme on dit, « racinés ».

Le développement économique d'un pays doit être ordonné;

s'il faut que les membres, qui sont les provinces, vivent de leur vie propre, on doit désirer aussi que les grandes maisons de haute banque dont l'histoire est, depuis de longues années déjà, mêlée à l'histoire de notre pays et chez qui le sentiment de l'honneur est de tradition, ne se désintéressent pas de notre avenir industriel.

Reste le point de vue technique. Ici, il faut faire justice d'une légende accréditée par tel ou tel désireux d' « apporter » des concours étrangers. En ce qui concerne le déplacement des grosses masses, nos hommes de l'art ont créé Suez et Gafsa, et à Panama ils n'ont pas si mal fait non plus, — il a bien fallu que les étrangers le reconnaissent. Quant à la poursuite délicate des filons, une race inventive comme la nôtre est tout à fait dans son élément : en Colombie Britannique, certaines des grandes mines ont été, je crois, précisément trouvées par des prospecteurs canadiens-français ; à Bessèges l'absurdité d'employer à suivre les couches de conglomérat d'autres que ceux qui, de père en fils, ont l'habitude de suivre les couches de houille, est évidente ; les deux gîtes se conforment l'un à l'autre, aussi étroitement unis que l'arbre et l'écorce. Pour les usines de traitement de minerai d'or, le cas est autre : là des concours techniques étrangers peuvent être momentanément nécessaires. Où a-t-on vu qu'il doive en découler un concours financier et une main-mise? Les colonies anglaises et les États-Unis abondent en techniciens, aussi disposés à louer leurs services à des mines d'or françaises que nos ouvrières parisiennes en modes et en couture le sont à louer leurs services à des firmes américaines qui les engagent pour New York. La comparaison tourne même en notre faveur : la métallurgie de l'or est très simple et des Français auront tôt fait de se former. Quant à l'établissement des usines, je ne sache pas que, parce que nombre de sucreries du Natal (Afrique du Sud) ont été installées par Fives-Lille, elles soient plus françaises pour cela : le constructeur a passé.

On voit très nettement ce qui est désirable, on voit moins nettement comment ce qui est désirable peut s'accomplir. En fait d'octroi de concessions de mines, le Gouvernement — aux termes de la loi de 1810 — possède un pouvoir discrétionnaire. Que de difficultés dans le maniement de ce pouvoir!

Tout le monde était à peu près d'accord sur ce point que la pratique administrative accordait des concessions beaucoup trop grandes. On fait savoir que les concessions seront plus petites. Qu'arrivera-t-il à Bessèges? Les demandeurs véritables découpent leurs prétentions. Au lieu de demander une concession, ils en demandent une demi-douzaine, et le tour est joué.

Le principe des petites concessions n'est pas d'ailleurs également juste pour toutes les natures de gîtes.

Distinguons d'abord entre les filons et les dépôts, — amas, conglomérats, vastes bancs de minerai de fer et de houille.

En matière de mine filonienne nul doute : il ne faut concéder que ce qui est réellement découvert et « prouvé », un filon se prouve, en quelque sorte, pied à pied. La prospection filonienne est une œuvre essentiellement individuelle; il faut laisser librement ouvert, c'est-à-dire non concédé tout ce qui n'est pas mûr pour l'exploitation. L'exploitation ne commande pas d'ailleurs des proportions géantes, il n'y a ni nécessité, ni possibilité de diminuer les prix de revient, à force de faire grand; les masses ne sont ni assez étendues, ni assez homogènes, ni assez rapprochées les unes des autres pour comporter utilement un gigantesque automatisme industriel. Enfin, la loi de 1810 se prête admirablement ici aux petites concessions puisqu'elle a toujours été interprétée comme permettant de ne pas concéder les étendues où une minéralisation intéressante n'était pas démontrée, comme enjoignant même le refus de concéder ces étendues.

La situation est tout autre pour les mines que nous appellerons non filoniennes : d'énormes exploitations sont dans la logique industrielle; quelques puits, quelques sondages éloignés les uns des autres peuvent prouver la valeur minérale d'une vaste région.

Dans le cas de la mine filonienne, l'administration est armée par la loi de 1810 pour ne concéder qu'un minimum, dans le cas de la mine non filonienne, elle n'est pas désarmée, puisque son pouvoir discrétionnaire est de principe; sa situation est cependant moins forte.

Contraste résultant de la nature même des choses et d'autant plus fâcheux que les mines non filoniennes, les immenses gîtes réguliers et pauvres, à l'égard desquels l'administration

est moins armée, sont les rois du jour auprès desquels les mines filoniennes n'ont, parfois, que l'éclat réduit de satellites! Mais qui pourrait médire du législateur de 1810 parce qu'il n'a pas prévu le bouleversement de toutes les conditions industrielles d'alors?

La loi des mines de 1810 a peut-être voulu — sans que son texte soit cependant formel — que toutes mines réellement découvertes fussent concédées; elle n'avait pas prévu non plus qu'un coup de baguette magique, quelques trous de sonde, des puits espacés, révéleraient un jour ce qui, pour un pays ménager de l'avenir, devrait être la pâture de siècles.

Comme pour ôter à l'administration toute tentation de différer l'octroi des concessions, elle a bien pris soin, la loi de 1810, de tenir le sous-sol, les mines, minières, carrières, sans exception pour l'or, en dehors du domaine de l'État. Elle a fait de l'État le répartiteur du sous-sol entre entre les membres de la génération vivante et non pas entre les générations; elle a fait de lui le gardien du sous-sol attribué et exploité et non pas le gardien d'un sous-sol volontairement stérile bien que reconnu susceptible de fruits, volontairement retenu dans la condition de *res nullius*, bien que beaucoup prétendent à sa possession, volontairement mis de côté pour l'avenir, sorte de dépot au crédit des générations à naître... afin que celles-ci ne clament pas un jour devant un sol vide pour avoir des mines. C'est que la loi de 1810 n'avait pas prévu, non plus, la rapidité avec laquelle le progrès viderait les entrailles de la Terre.

S'il était encore de ce monde, le législateur de 1810 n'aurait-il pas ajouté un petit mot — quelque chose comme un post-scriptum disant à peu près ceci : L'administration aura la latitude de réserver pour une période de temps indéfinie et non fixée d'avance toutes étendues minéralisées ou supposées telles qu'elle jugera bon, cela quelle que soit la nature du minéral contenu ou supposé être contenu dans les dites étendues. Cette latitude existera même à l'égard d'étendues déjà demandées en concession mais non concédées, sauf indemnité, pour travaux faits, à fournir au demandeur en concession, soit en espèces, soit sous forme d'une concession de périmètre réduit?

Avec son culte de la Nation planant au-dessus de tout,

écartant toute mesquine considération fiscale, faisant bon marché parfois d'intérêts privés même aussi respectables que ceux de l'inventeur ou du propriétaire de la surface, le législateur de 1810 eût peut-être pensé, à part lui, en manière de considérants : Je suis en 1910; avec cette poussée de découvertes de gîtes et de demandes de concession de mines qu'on voit par le temps qui court, mon principe fondamental, la libre attribution des concessions par l'administration souveraine, rencontre d'étranges difficultés à s'exerce dans sa plénitude pourtant bienfaisante. Sollicitée de toutes parts, il est vrai, mais pour des concessions de valeur immense, l'administration ne sait trop auquel entendre. Ne pouvant retenir, obligée de donner, il est fatal qu'elle se décide ici ou là sans discernement. Mes concitoyens me paraissent d'ailleurs passer par une phase d'inexplicable défiance d'eux-mêmes, les meilleurs d'entre eux ne me paraissent pas toujours se mettre sur les rangs pour obtenir des concessions qu'ils obtiendraient sans peine. Suivant cette tradition sacrée qui veut que le Pouvoir Souverain recherche toujours le plus digne. il faut laisser quelque chose de côté, beaucoup même, pour les temps, qui ne peuvent manquer de venir, où nos concitoyens retrouveront cette confiance en eux-mêmes, cette bravoure, cette initiative, parfois même un peu folle, qu'on se plaisait à leur attribuer. A cette diable d'époque contemporaine — nous sommes en 1910 — où l'on découvre tout, à la fois, on ne peut plus attribuer tout, à la fois, sous peine de ne plus attribuer librement — ce qui est contraire à nos vues essentielles. Voici maintenant une idée qui ne nous serait certes pas venue à l'esprit en 1810. La Nation peut un jour où l'autre être gouvernée par un gouvernement moins fort que celui qui préside aujourd'hui à ses destinées et ce gouvernement éventuel, momentané, s'entend, de plus tard, pris entre de grandes forces constituées, industrielles et financières, peut trouver à propos, sous sa main, telles réserves minières, monnaie d'échange pour obtenir des concours. Enfin, en présence de cette rapidité à vider les gîtes, dont nous sommes encore tout confondus, il faut penser au surlendemain de la patrie. Jamais, autrefois, à nous, hommes de 1810, la simple possibilité de pareilles choses ne serait apparue.

On ne doit pas trop faire parler les morts. Soyons plus hardis qu'ils ne le seraient peut-être.

Le promeneur est frappé de la façon dont les gens qui se proposent de demander des concessions se retranchent. Dans les pays pauvres ils achètent toutes les surfaces. Dans les pays riches ils ont beaucoup moins à acheter : la terre végétale recouvre presque uniformément le roc; un coin de terrain, — carrière, puits pour eau, où un filon a été recoupé, par hasard, anciens travaux — est la clef de toute une situation.

La loi de 1810 a institué, en vraisemblance, le permis de recherches, donné par l'Administration, contre le propriétaire récalcitrant qui, sans faire lui-même de recherches, se refuse à vendre. On se demande si l'Administration pourrait utiliser les permis de recherches, donnés, à l'occasion, pour un temps très court, sur de petits périmètres, non plus contre les propriétaires d'origine — les vrais — mais contre leurs acheteurs; on se demande aussi si elle pourrait faire connaître à droite et à gauche, là où elle espérerait toucher des amateurs possibles et désirables, toutes les particularités d'un gîte avec échantillons à l'appui; on se demande enfin si elle pourrait contraindre, en fait, les auteurs de travaux à permettre à des tiers désignés la visite complète de ces travaux — une telle visite, pour être complète, comportant la liberté d'échantillonner à sa guise. Toutes ces latitudes qu'on voudrait voir à l'administration, si tant est qu'elle ne les ait pas déjà en vertu d'une interprétation large, mais logique, de la loi de 1810, ont pour objet d'élargir le cercle des candidats aux concessions et de rendre effective cette faculté de choix discrétionnaire et souverain, essence de la loi de 1810.

Pour choisir, le mieux possible, les concessionnaires, il faut évidemment avoir le choix entre le nombre le plus grand possible de candidats. Il y en a quelques-uns de bons, beaucoup de mauvais ou de douteux. Il y en a enfin qui sont comme s'ils n'étaient pas : je les appellerai d'un mot barbare, des concessionnaires « putatifs ». Quels sont donc ces concessionnaires « putatifs »? Ce sont ceux qui vendront, soit qu'avant même d'avoir obtenu la concession ils aient pris des engagements à cet effet, soit qu'ils aient simplement le ferme propos ou, moins encore, le secret désir. Variété de con-

cessionnaires plus dangereuse que toute autre, ces concessionnaires « putatifs »! Car, en vérité, en leur concédant, on ne sait à qui l'on concède pour de bon. Ici apparaît l'erreur du principe des petites concessions quand même appliqué mécaniquement, sans discernement des espèces : on est bien avancé quand, après avoir divisé, on voit réunir entre des mains qu'on ne prévoyait pas! Il eût mieux valu, dès l'origine, choisir des mains fortes et sûres à qui l'on aurait beaucoup concédé. Un groupe concessionnaire d'une grande concession peut, s'il en est prié, morceler par la suite, créer des sociétés filiales en son « contrôle » (c'est-à-dire dont il conserve en portefeuille, pour rester le maître, la majorité des actions) de manière à multiplier les contacts avec l'industrie et à en répandre le goût. Ainsi le meilleur de tous les principes, le principe des petites concessions, trop souvent tourné et vicié par la fraude, doit être, quelquefois, méconnu dans sa lettre, par l'Administration concédante, afin qu'il soit, plus ou moins, appliqué dans son esprit.

Ce sont de très beaux présents que les mines et qui valent qu'on en choisisse avec un soin jaloux les bénéficiaires. Elles jouissent d'un traitement de faveur devant l'impôt. La redevance fixe annuelle, instituée par la loi de 1810, était de 0 fr. 10 par hectare. Le maximum de la redevance proportionnelle annuelle institué par la même loi était de 5 p. 100 du produit net. Récemment, la redevance fixe a été portée à 0 fr. 50, la redevance proportionnelle à 6 p. 100. Je serais bien curieux de savoir combien sur les terres en général, et, en particulier sur les terres pauvres, l'impôt prenait du produit net en 1810 et combien il prend maintenant. Mais je gagerais volontiers qu'il n'y a nulle proportion entre l'accroissement des charges du sous-sol et l'accroissement des charges du sol : les mines ne portent pas, comme la terre, le poids de notre histoire.

On comprend qu'avec une taxation du produit net pur et simple, l'impôt sur les mines ne présente pas l'élasticité voulue. Le produit net, c'est à la fois du revenu et une rentrée de capital puisque la mine s'épuise, tandis que, dans le cas d'une terre, produit net et revenu sont synonymes. Pour telle mine, le produit net n'a jamais été qu'un remboursement

partiel du capital d'établissement, lequel, quand tout a été fini, ne s'est pas trouvé à beaucoup près remboursé. Pour un autre, le produit net a représenté le remboursement du capital d'établissement accru d'un intérêt minime. Pour un troisième, le produit net a représenté des intérêts si énormes sur le capital d'établissement que le remboursement de ce capital est passé inaperçu comme noyé dans leur masse. Les moins favorisées d'entre les mines ont protégé les plus favorisées contre l'aggravation d'un impôt qui est un tant pour cent uniforme du produit net — mot toujours le même pour une chose si différente suivant les mines.

Alors, par quel motif ne pas établir de distinction?

Imaginons un instant, pour les mines d'or non encore concédées, le régime fiscal suivant : d'abord — première phase — pas d'impôt jusqu'à complet remboursement du capital d'établissement, avec des intérêts accumulatifs (c'est-à-dire les intérêts d'une année non payés par suite de l'insuffisance des bénéfices, cette année-là, restant dus, à valoir sur les excédents de bénéfice des années suivantes) à un taux convenable; puis — deuxième phase — partage des bénéfices : moitié au concessionnaire, moitié à l'État.

Quels griefs pourraient s'élever contre un tel régime? Le grief d'inquisition fiscale? non. Il ne peut y avoir inquisition que là où il y a secret légitime : par une exception unique, l'or se vendant un prix fixe, sans concurrence, l'industriel qui le produit n'a rien à cacher. Et craindrait-on par hasard que le consommateur payât l'or plus cher comme il paierait plus cher, en France, le charbon et les produits métallurgiques si les mines de charbon et celles de fer étaient plus lourdement taxées?

Et qui pourrait nier la justesse du principe, surtout si le revenu exceptionnel tiré par l'État de sa participation de moitié dans les exploitations aurifères — cette surprise — servait tout entier à une autre surprise : la constitution d'un fonds spécial d'amortissement de la dette publique.

MARCEL LABORDÈRE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

FRANCESCA DA RIMINI

— TRAGÉDIE —

Noi che tingemmo il mondo di sanguigno[1]...

DANTE.

AVERTISSEMENT

Le texte original de cette tragédie, inspirée par le chant cinquième de l'*Enfer*, est composé en vers de onze, de sept et de cinq syllabes, lesquels, dans la prosodie française, correspondent au décasyllabe des chansons de geste et à ses deux hémistiches inégaux. Voici quelques types où la correspondance de la césure et des accents est évidente :

4 6 10
Quella che sa se il fuso è mezzo o pieno.
4 6 10
Cumpainz Rollanz, sunez votre olifant.

4 7 10
La trae di là donde vita procede.
4 7 10
Cumpainz Rollanz, kar sunez votre corn.

4 6 10
Allo sparvier lo becco non si rade.
4 6 10
Qui gardera la terre et le rivaie.

4 8 10
Dimorerò, che non conviene a me.
4 8 10
Jo vus plevis, tuit sunt jugiet a mort.

4 6 10
Malatestino almeno ci donò.
4 6 10
Et la bataille orrible en Aliscans.

1. « Nous qui teignîmes le monde de sang... »

4 8 10
Non si concede al Podestà partirsi.
4 8 10
De la canchon ont corrompu la geste.

On sait que, dans un certain nombre de chansons qui appartiennent presque toutes à la geste de Guillaume, le couplet se termine par un vers féminin de six syllabes, avec un très bel effet :

Lors commencha les iex à rouellier,
Les dents à croistre et la teste à hochier,
Molt ot au cuer grant ire.

C'est sans doute la répétition rythmique du second hémistiche du vers précédent.

Malatestino, non mi riconosci?
Sei alla Torre Mastra.
Montagna è in buoni artigli. Sta sicuro
Che non ci fuggirà.

Honoré d'Urfé, dans sa curieuse théorie théâtrale du vers blanc, théorie qui précède la *Sylvanire*, explique pour quels motifs il a entremêlé les vers de six syllabes aux vers de dix syllabes : le second hémistiche du vers de dix syllabes, étant aussi de six syllabes, s'accouple si musicalement avec le premier que l'oreille suit de l'un à l'autre la même onde et en est satisfaite.

Le poète de *Francesca* a fait alterner avec le vers fondamental, non seulement le second membre, mais aussi le premier, d'après l'exemple donné par Dante dans la chanson : *Poscia che Amor del tutto m'ha lasciato.* Et il a forgé ainsi pour le drame un instrument métrique d'une souplesse, d'une robustesse, d'une variété incomparables, également apte à exprimer le nombre le plus mélodieux et la dissonance la plus rude, la passion de Francesca et l'atrocité de Malatestino, les jeux des donzelles et les tumultes des arbalétriers, les songes de l'esclave chypriote et les railleries du jongleur bolonais.

Comment faire passer cette extraordinaire vie du rythme dans une traduction littérale, dont l'effort doit nécessairement se restreindre à conserver le caractère de l'action?

D'ailleurs, ce poème est écrit tout entier dans la langue du XIIIe siècle, dans la plus forte langue dantesque, avec une telle maîtrise que le plus illustre des exégètes italiens de Dante, Isidoro del Lungo, a pu déclarer : « Le sentiment et le langage de ces personnages, et non seulement des protagonistes, mais aussi des plus infimes, sont, je ne dirai pas étudiés, — ce serait trop peu dire, — mais frappés avec une vigueur soutenue au coin de la vivante parole de

l'époque, si bien que l'accent même de voix éteintes depuis six siècles y revit pour une oreille exercée. A l'illusion scénique se joint l'illusion historique des images et des sons; et l'on sent que, dans cette œuvre, l'art a pleinement atteint son objet éternel : le Vrai. »

Or la langue de la *Divine Comédie* reste presque tout entière vivante dans la conscience du peuple italien, pour lequel la *lectura Dantis* est une sorte de culte national. Mais comment en faire sentir la force et la douceur dans une traduction destinée aux lecteurs français d'aujourd'hui? Pour demeurer dans la vérité, il aurait fallu que l'on y employât la plus riche langue d'oïl, la langue de Jehan de Meung, par exemple; ou, mieux, le « doulz françois » de ce Rusticien de Pise qui faisait des extraits des *Romans de la Table ronde*, extraits parmi lesquels fut peut-être le *Lancelot* que Paolo et Francesca, dans la grande scène du troisième acte, lisent ensemble, avant le fatal baiser; ou, mieux encore, la « parleure délitable » du *Trésor* de ce Brunetto Latini, maître de Dante, que, dans la même scène, le beau Malatesta dit avoir rencontré, — « docte réthoricien revenu de Paris », — chez l'excellent chanteur nommé Casella.

Et sans doute aussi, dans la masse prodigieuse des vieux mots recueillis par Frédéric Godefroy, on aurait pu découvrir tous les équivalents de ceux, innombrables, que le poète a dérivés de Dante, de Francesco da Barberino, des rimeurs bolonais, des chroniqueurs, des conteurs, des chansons populaires. Et alors, par ce moyen, on aurait pu éviter des périphrases affaiblissantes, on aurait pu essayer de rendre les jeux de mots, les allusions burlesques, les facéties, les dictons, les extravagances, les joyeusetés de toute sorte qui éclatent dans les scènes où le jongleur, l'astrologue, le médecin, le marchand, les filles, les musiciens, luttent d'esprit retors et de chicane comme dans une sotie; on aurait pu même conserver presque toujours l'ordre efficace des mots, en profitant de cette abondance de tours, de cette multiplicité de constructions, de cette absence de règles étroites qui donnent à la vieille syntaxe une souplesse et une diversité sans limites. Mais, du XIIe siècle à nos jours, la langue française a subi une transformation si profonde qu'une pareille tentative — où il était bien difficile de réussir — n'aurait sûrement intéressé qu'un petit nombre d'érudits.

Il a donc fallu que le traducteur se contentât de mettre en français moderne « ce poème de songes et de crimes », si vivant de couleur et d'expression. Mais l'ossature archaïque ne laisse pas de se faire sentir encore sous le vêtement nouveau, et, en maints endroits, l'âpre relief des choses représentées force, pour ainsi dire, l'étroitesse un peu gênante du costume d'emprunt.

G. H.

DRAMATIS PERSONAE

Les fils et les filles de Guido Minore da Polenta :

OSTASIO.
BANNINO.
FRANCESCA.
SAMARITANA.

Les donzelles de Francesca :

BIANCOFIORE.
ALDA.
GARSENDA.
ALTICHIARA.
DONELLA.
L'ESCLAVE.

Les partisans de Guido :

MAÎTRE TOLDO BERARDENGO.
ASPINELLO ARSENDI.
VIVIANO DE' VIVII.
BERTRANDO LURO.
L'ARBALÉTRIER.

Les fils de Malatesta da Verucchio :

GIOVANNI LE DÉHANCHÉ, dit GIANCIOTTO.
PAOLO LE BEL.
MALATESTINO LE BORGNE.

Les partisans de Malatesta :

ODDO DALLE CAMINATE.
FOSCOLO D'OLNANO.
LE GARDE DE LA TOUR.

LES ARBALÉTRIERS ET LES ARCHERS.
LE MARCHAND.
LE PETIT VALET.
LE MÉDECIN.
LE JONGLEUR.
L'ASTROLOGUE.
LES MUSICIENS.
LES PORTEURS DE TORCHES.

A Ravenne, chez les Polenta; à Rimini, chez les Malatesta.

ACTE I[er]

On aperçoit, dans les demeures des Polenta, une cour contiguë à un jardin qui brille par delà une clôture de marbres ajourés en forme de transennes. Dans le haut s'étend une loggia qui, à droite, correspond avec les appartements seigneuriaux, et qui, de face, bien aérée sur ses colonnettes, regarde de deux côtés. A gauche, un escalier léger en descend jusqu'au seuil du jardin clos. Dans le fond, une grande porte, une fenêtre basse, grillée de fer; et, par les baies, on découvre une fuite d'arcades entourant une autre cour plus vaste. Près de l'escalier est une arche sépulcrale byzantine, sans couvercle, remplie de terre comme un vase; et un rosier vermeil y fleurit.

SCÈNE I

On voit les femmes se pencher à la loggia et descendre par l'escalier, curieuses, faisant des gestes vers le jongleur qui porte sa viole pendue à son flanc et qui tient dans sa main une vieille gonelle.

ALDA. — Jongleur! Ohé! jongleur!

GARSENDA. — Donella, Donella, le jongleur est dans la cour! Biancofiore, le jongleur est ici! Il est arrivé!

DONELLA. — Les portes sont donc ouvertes?

BIANCOFIORE. — Faisons-le chanter.

ALDA. — Hé! es-tu ce Gianni...

LE JONGLEUR. — Mes douces belles...

ALDA. — Es-tu ce Gianni qui devait venir de Bologne? Gian Figo?

GARSENDA. — Es-tu Gordello qui vient de Ferrare?

LE JONGLEUR. — Mes chères belles...

DONELLA. — Que cherches-tu dans la cour?

LE JONGLEUR. — Je quête à l'odeur.

BIANCOFIORE. — Nous faisons à l'alambic de l'huile d'aspic, d'aspic-nard.

LE JONGLEUR. — Je ne suis pas marchand d'épices.

ALTICHIARA. — Tu en auras un bouquet, rossignol, si tu chantes.

GARSENDA. — Regarde comme il languit!

LE JONGLEUR. — Mes belles, auriez-vous...

BIANCOFIORE. — Nous en avons des corbeilles pleines.

DONELLA. — Nous en avons de pleins sacs, de pleins coffres. Madame Francesca, cette année, baignera sa beauté dans une huile fine.

LE JONGLEUR. — Moi qui croyais trouver une odeur de sang dans les demeures de Guido!...

ALDA. — Le sang des Traversari. Sur la place, sur la place tu le trouveras.

TOUTES. — Polenta! Sus, sus aux Traversari!

LE JONGLEUR. — Aïe! Tirli en Birli! Sauve qui peut! Les fauvettes deviennent éperviers.

(*Les rires sonnent du haut en bas de l'escalier, parmi le scintillement des coiffures bicornes.*)

TOUTES. — Sus au Gibelin!

LE JONGLEUR. — Taisez-vous, de peur que l'arbalétrier ne vous entende et ne me décoche prestement un vireton qui me couche sur le ventre avant mon jour!

ALDA. — Jure que tu es Guelfe.

LE JONGLEUR. — Par saint Mercurial de Forli (dont puisse le clocher s'écrouler sur la caboche du Feltran!) je vous dis que je suis Guelfe autant que Malatesta da Verucchio!

GARSENDA. — Bon! Alors tu es sauf. Approche-toi. On te permet de flairer.

LE JONGLEUR. — De flairer? sans toucher au rôt? Eh bien, si je suis chien, il doit y avoir des chiennes par ici : cherchons. (*Il se met à quatre pattes comme un chien, fait mine d'attaquer les femmes.*)

GARSENDA. — Ah! chien camus!

ALDA. — Chien fou!

ALTICHIARA — Chien traître! Tiens, attrape!

LE JONGLEUR. — Aïe, aïe! Vous effondrez ma viole, vous cassez mon archet!

DONELLA. — Attrape encore ceci!

GARSENDA. — Et ceci!

BIANCOFIORE. — Et ceci! Tiens, attrape!

LE JONGLEUR. — Toutes en amour! Ah! je ne sais laquelle de vous est la plus chaude!

(*Toutes le frappent à coups de poing sur l'échine, et rient. Puis, comme le jongleur fait le chien et flaire en sautillant parmi les jupes, elles cessent de le battre et se mettent à danser autour de lui, secouant leurs robes odorantes.*)

BIANCOFIORE. — Dansons une ballette, un rondet!

DONELLA

L'aspic, l'aspic-nard, le sens-tu?

ALTICHIARA

J'embaume et je brûle!
J'embaume et je brûle!

BIANCOFIORE

L'aspic sauvage embaume dans le lin!

ALDA

Promène-les, tes yeux, dans ce jardin!

ALTICHIARA

L'aspic embaume. Le jardin, ou est-il?

DONELLA

Un clos d'étamine, un clos de coutil!

TOUTES

Sens! sens!

GARSENDA

Dans la chemise. l'aspic sauvage!
Voici, bel ami, le temps du ramage.

TOUTES

Sens! sens!

DONELLA

Je veux avoir mon ami à ma guise.
Plus près, plus près que ne m'est la chemise.
Amour m'a prise,
Amour m'a prise!

TOUTES

Sens! sens! sens!

LE JONGLEUR, *se redressant et tâchant de saisir une jupe.* — Ah! Tirli en Birli! Si j'en agrippe une...

(*Avec des cris et des rires, les filles se sauvent au haut de l'escalier; là elles s'arrêtent, palpitantes d'allégresse.*)

ALDA, *avec un geste de raillerie.* — Tu n'es pas bon chien courant.

GARSENDA. — Non; tu es un chien de cuisine. Ah! pauvre jongleur! Dis vrai : tu as faim plutôt qu'envie de badiner.

LE JONGLEUR, *se grattant le nœud de la gorge.* — Oui, peut-être. Il y a longtemps que je n'ai mangé tout mon saoul. Odeur ne désaffame pas.

GARSENDA. — Alors... alors... va chez l'archevêque Boniface, le plus grand licheur qu'il y ait au monde : Boniface le Génois. Ici, on ne trouve que... polenta.

LE JONGLEUR. — Polenta jaune avec une fleur d'ellébore noir, parce qu'il n'y a plus de poivre dans le monde. Elles l'ont tout sous... leurs cottes, sauf respect, les Ravennaises, sauf respect de la compagnie.

GARSENDA. — Voyez-vous l'insolent qui croyait nous mater, sans doute; et c'est nous qui lui avons donné échec et mat.

BIANCOFIORE. — Chante, jongleur!

ALDA. — Danse, jongleur!

LE JONGLEUR, *ramassant sa guenille.* — Las! vous m'avez défait. Las! ma pauvrette vie! Par aventure, n'auriez-vous pas un peu...

GARSENDA. — De quoi? de lard?

LE JONGLEUR. — N'auriez-vous pas un peu d'écarlate?

DONELLA. — Veux-tu te moquer? Soyons sur nos gardes.

BIANCOFIORE. — Mais enfin qui es-tu? ce Gianni...

ALTICHIARA. — O Biancofiore, regarde quel accoutrement! Le pourpoint se bat avec les chausses.

GARSENDA. — C'est Gian Figo qui vient de Bologne.

BIANCOFIORE. — Qui vient de Bologne sans un sou bolognois.

ALDA. — Certainement il est de la faction des Lambertazzi.

GARSENDA. — Peste soit d'eux tous!

ALDA. — Et il est honni par les Geremei.

ALTICHIARA. — As-tu perdu quelque grande seigneurie?

GARSENDA. — Donella, regarde-le. Il s'est échappé en haut-de-chausses.

LE JONGLEUR. — Et vous, vous me l'ôteriez...

DONELLA. — O chétif! Mire-toi dans le miroir : tordu comme une arbalète sur le tenon!

BIANCOFIORE. — Or çà, chante-nous la guerre de Bologne, après que le roi Enzo fut pris...

GARSENDA. — Et moi, je vous dis qu'il vient de Ferrare.

LE JONGLEUR, *criant, impatienté.* — Je viens de Ferrare et je viens de Bologne.

GARSENDA. — C'est donc toi qui, de Bologne, menais à Ferrare Ghisolabella de' Caccianimici au marquis Opizzo?

LE JONGLEUR. — Certes, certes oui, comme tu le dis.

GARSENDA. — Et c'est encore toi qui fis le mariage de la sœur du marquis avec ce juge riche de Gallura, lequel, étant un peu lambin, fut aidé par son gros valet...

LE JONGLEUR. — Certes, comme tu le dis; et j'eus de lui en présent...

ALDA. — Un os?

DONELLA. — Deux châtaignes?

BIANCOFIORE. — Trois noix et une noisette?

ALTICHIARA. — Une troche de pimprenelle?

GARSENDA. — Une paire de limaçons et un gland?

LE JONGLEUR. — Cette casaque en serge d'Irlande... non, en scamite vermeille de Tyr... non, toute en velours cramoisi et fourrée de menu vair!

GARSENDA. — Regarde, regarde, Altichiara, ce qu'il tient à la main!

ALTICHIARA. — Un pauvre hoqueton usé.

GARSENDA. — Mais non : c'est une gonelle romagnole.

ALDA. — Donc, tu es Gordello, et non Gian Figo.

DONELLA. — Mais non : c'est un juif.

BIANCOFIORE. — C'est Lotto le regrattier, celui de Porte Sisi.

ALTICHIARA. — Vends-tu des haillons ou des chansons?

DONELLA. — Dis, que nous apportes-tu? des loques ou des sirventes?

LE JONGLEUR. — Pauvre de moi, qui croyais entrer chez les seigneurs de Polenta et qui suis tombé dans une nichée de pies!

GARSENDA. — Allons, rassure-toi! Je me contente de t'avoir montré, ô grand brocardeur, qu'on ne l'emporte pas sur une femme de Ravenne au jeu du brocard...

LE JONGLEUR. — Et de l'antenne.

ALDA. — Tu regimbes?

DONELLA. — Tu recommences à chercher noise?

BIANCOFIORE. — Qu'il chante! Faisons-le chanter.

GARSENDA. — Mais ne vois-tu pas quelle sorte de viole il porte, Donella? Courge, cougourde, citrouille ventrue... La rose est sans grâce. Il manque des touches; il manque le bourdon et la mezzanelle. S'il aboie, lui, sa viole grince. Va, racle une vielle et laisse l'archet tranquille.

BIANCOFIORE. — Et toi, Mona Berta, laisse la gausserie! On verra bien s'il sait chanter. Vite, jongleur, chante-nous une belle chanson. En sais-tu quelqu'une de ce troubadour qu'on nomme le Notaire de Lentino? Madame Francesca en sait une belle qui débute ainsi :

Meravigliosamente
Un amor mi distringe [1].

La sais-tu?

LE JONGLEUR. — Oui, et je la dirai, si vous avez un peu d'écarlate.

ALTICHIARA. — Mais que veux-tu faire de cette écarlate?

DONELLA. — Sur nos gardes, soyons sur nos gardes!

LE JONGLEUR. — Je veux, s'il vous plaît, que vous me rapiéciez cette gonelle.

ALTICHIARA. — O la bonne aventure! Tu veux qu'on te rapièce du burat de Romagne avec de l'écarlate?

LE JONGLEUR. — Si vous en avez, faites-moi la grâce de me rendre ce service. Un accroc sur la poitrine, et un autre au coude. Voyez, là... Auriez-vous deux petites pièces?

ALTICHIARA. — Eh! oui, nous en avons, et on te raccommodera, si tu chantes. Mais pourtant ce sera chose nouvelle à voir, écarlate et burat!

LE JONGLEUR. — Toujours je vais cherchant choses nouvelles, attendu que moi-même, je suis nouveau : de là vient qu'ainsi fais-je. Mais, tout à l'heure, j'ai trouvé chose plus nouvelle, en venant ici.

1. « Merveilleusement un amour me tourmente. »

Car, à deux milles d'ici, j'ai rencontré un homme qui avait la tête de fer, les jambes de bois, et qui parlait avec les épaules.

BIANCOFIORE. — Oh! comme elle est plus nouvelle, cette chose-là! Vite, dis comment, dis comment!

DONELLA. — Sur nos gardes, soyons sur nos gardes!

LE JONGLEUR. — Je veux bien vous le dire. J'ai trouvé un homme qui avait une grande cervelière sur la tête, et qui allait cueillir des pignes dans la pigneraie de Ravenne, marchant avec des béquilles; et, interrogé s'il avait vu un petit compagnon parti en avant, il haussa les épaules, me disant par elles qu'il ne l'avait point vu.

BIANCOFIORE, *avec dédain*. — Mais c'est une chose vraie, cela!

LE JONGLEUR. — Suis-je pas nouveau, moi qui débite des choses vraies pour des bourdes, Tirli en Birli! Ainsi faites-moi ce que je vous demande. Et, quand ce sera fait, vous ne tarderez guère, sachant pourquoi, à dire que Gian Figo...

GARSENDA. — Tu t'es découvert!

TOUTES. — C'est Gian Figo!

LE JONGLEUR. — ... à dire que Gian Figo est aussi sage que Dinadam, fils du roi d'Orbelande, lequel était sage parce qu'il était sans amour.

ALTICHIARA. — Allons, vite! donne-la. Il est temps de chanter.

BIANCOFIORE. —

Tempo viene che sale...

Connais-tu les belles rimes du roi Enzo, de ce roi qui perdit la bataille contre les Bolonais, et qui fut prisonnier et enfermé dans la cage de fer où il termina sa vie en chantant sa douleur? Il y eut six années en mars, et je m'en souviens.

Tempo viene che sale e che discende,
Tempo è da parlare e da tacere [1]...

DONELLA. — Non, non, Gian Figo! Dis-nous la chansonnette du roi Jean de Jérusalem :

Pel fior delle contrade [2]...

GARSENDA. — Non; dis-nous celle du roi Frédéric :

Canzonetta gioiosa [3]...

(Madame Francesca la sait, elle qui est la fleur de Ravenne); celle composée pour la fleur de Syrie, quand le sire de Souabie

1. « Temps vient qui monte et qui descend, temps est pour parler et temps pour se taire... »

2. « Pour la fleur des contrées... »

3. « Chansonnette joyeuse... »

aimait une damoiselle de la maison de Brienne, que sa femme avait ramenée avec elle d'outre-mer en grand honneur; et cette femme du Souabe était justement une fille du roi Jean, laquelle eut pour nom Isabelle et puis mourut; et Frédéric épousa la sœur du roi simple, Henri d'Angleterre, qui lui plut parce que, comme madame Francesca, elle était docte en musique et en beau parler gentil; et ce furent ses troisièmes noces; et elle, qui chantait et jouait du luth tout le jour et toute la nuit, avait... (*Biancofiore lui ferme la bouche avec sa main.*)

LE JONGLEUR. — Quel fifre! quel larigot! O pauvre roi Enzo! Jamais ce n'est ici le temps de se taire. Que vas-tu faire de ta marchandise, Gian Figo? Babille, jase, caquette : pour quatre caquets, on t'en rend mille...

ALTICHIARA. — Écoute-moi, jongleur. Laisse les rois dans leurs tombeaux. Dis-nous :

Madre mia, dammi marito.
— Figlia mia, dimmi il perchè.
— Che mi faccia dolcemente [1]...

ALDA. — Mais elle est vieille, cette chanson! Écoute-moi, jongleur.

ALTICHIARA. — Alors, dis-nous :

Monna Lapa imbotta, imbotta [2]...

ALDA. — Non!

ALTICHIARA. — Alors :

Questio mio nicchio,
S'io nol picchio [3]...

ALDA. — Laisse donc!

ALTICHIARA. — Alors :

Ognuna tien sette amanti,
Per tutti i di della semmana [4]...

ALDA. — Laisse donc!

ALTICHIARA

Monna Aldruda, levate la coda,
Ché buone novelle [5]...

ALDA. — Laisse donc! O Biancofiore, ferme-lui la bouche. Écoute-moi, jongleur. Ces chansons, elles sont vieilles...

1. « Ma mère, donne-moi un mari. — Ma fille, dis-moi pourquoi. — Pour qu'il me fasse doucement... »

2. « Dame Lapa entonne, entonne... »

3. « Ma coquille, si je ne la bats... »

4. « Chacune a sept amants, pour tous les jours de la semaine... »

5. « Dame Aldruda, dressez la queue : voici de bonnes nouvelles... »

DONELLA. — On parle d'un nouveau trouvère de Bologne. Pour sûr, tu l'as entendu. Il a un style nouveau. Il s'appelle messire Guido... messire Guido de... de...

LE JONGLEUR. — ... de Guinizello. Un de ceux qui furent bannis avec les Lambertazzi : réfugié à Vérone, où il se meurt.

ALDA. — Qu'il y meure! Il est du parti impérial. Qu'il aille trouver des rimes dans l'Enfer! Écoute-moi : raconte-nous une histoire de chevaliers.

BIANCOFIORE. — Oui, oui! Sais-tu la Table ronde? sais-tu les belles aventures? le grand amour d'Iseut la Blonde?

LE JONGLEUR. — Je sais les histoires de tous les chevaliers et de toutes les grandes chevaleries qui se firent au temps du roi Arthur; et je connais spécialement celle de messire Tristan, et celle de messire Lancelot du Lac, et celle de messire Perceval le Gallois, qui goûta le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et celles de Galéas, de Gauvain, et d'autres, et d'autres encore. Je sais tous les romans.

ALDA. — Et celle de Guenièvre?

DONELLA. — Ah! tu as de la chance! Nous le dirons à madame Francesca, n'est-ce pas, Alda? Elle y prend tant de plaisir! Et grandement, jongleur, elle te régalera.

LE JONGLEUR. — Elle me donnera le restant?

ADONELLA. — Quel restant?

LE JONGLEUR. — Le restant de ces deux petites pièces d'écarlate.

DONELLA. — C'est bien autre chose que tu auras : des présents magnifiques. Réjouis-toi, car elle se marie... Messire Guido la marie à un Malatesta. Les noces sont préparées...

BIANCOFIORE. — En attendant, raconte-nous quelque chose! Nous sommes tout oreilles.

Tempo è d'ascoltare[1],

a dit le prisonnier.

(*Toutes se rapprochent et avancent la tête vers le jongleur, qui se dispose à réciter l'argument.*)

LE JONGLEUR. — Comment Morgane envoie au roi Arthus l'écu qui prédit le grand amour du bon Tristan et Iseut la fleurie. Et ce sera entre la plus belle dame et le plus beau chevalier du monde. Et comment Iseut boit avec Tristan le breuvage que sa mère Lotte a destiné pour elle et pour le roi Marc; et comment le breuvage est si parfait qu'il conduit les amants à une seule mort.

Les femmes sont attentives; le jongleur fait un prélude sur sa viole et chante :

A tous amants je dis salut...

1. « C'est le temps d'écouter. »

LA VOIX D'OSTASIO, *dans le fond.* — Dites à ce larron de Pouille, dites-lui que je me laverai les mains et les pieds dans son sang!

ALDA. — Voici messire Ostasio.

GARSENDA. — Sauvons-nous! sauvons-nous!

(*Soudain le groupe des auditrices se disperse. Elles fuient par l'escalier, avec des rires et des cris aigus; elle traversent en courant la loggia; elles disparaissent.*)

LE JONGLEUR. — Et ma gonelle! Je vous recommande ma bonne gonelle, et l'écarlate.

ALTICHIARA, *se penchant du haut de la loggia.* — Reviens à mi-none : ce sera fait.

SCÈNE II

Entre OSTASIO DA POLENTA, *par la grande porte du fond, en compagnie de maître* TOLDO BERARDENGO.

OSTASIO, *empoignant le jongleur effaré.* — Que fais-tu ici, coquin? Avec qui parlais-tu? avec les femmes? Comment es-tu venu? Réponds! Appartiens-tu à messire Paolo Malatesta? Or çà, réponds!

LE JONGLEUR. — Monseigneur, vous me serrez trop fort. Aïe!

OSTASIO. — Es-tu venu avec messire Paolo?

LE JONGLEUR. — Non, monseigneur!

OSTASIO. — Tu mens!

LE JONGLEUR. — Oui, monseigneur!

OSTASIO. — Tu parlais avec les femmes. Et que disais-tu? Assurément tu parlais de messire Paolo. Que disais-tu?

LE JONGLEUR. — Non, non, monseigneur. Je parlais de messire Tristan.

OSTASIO. — Tu ne te moqueras pas de moi deux fois : car je te rendrai plus triste que Tristan pour tous les jours de ta vie, vilain poltron!

LE JONGLEUR. — Aïe, aïe! Qu'ai-je bien pu te faire, monsei-seigneur? Je chantais une chanson. Je chantais la Table ronde. Ces femmes voulaient une histoire de chevaliers... Je suis jongleur, et je chante par faim; et ma faim croyait avoir mieux que des horions chez le magnifique messire Guido. Je n'ai pas de roussin, et je suis venu à pied du château de Calboli, où s'est enfermé messire Rinieri qui y tient forte garnison avec plus de sept cents fantassins...

OSTASIO. — Tu viens de Calboli?

LE JONGLEUR. — Oui monseigneur.

OSTASIO. — As-tu jamais été chez les Malatesta, à Rimini?

LE JONGLEUR. — Non, jamais, monseigneur.

OSTASIO. — Donc, tu ne connais pas messire Paolo le Bel, qui tant aime les jongleurs, et qui se plaît à les voir autour de lui, et qui s'entend à la musique et à chanter...

LE JONGLEUR. — Par malchance, je ne l'ai jamais connu; mais je vais à sa recherche, et, si je le trouve, jamais plus je ne voudrai m'éloigner de son flanc. Vive messire Paolo Malatesta! (*Il fait mine de partir en toute hâte. Ostasio le rempoigne et appelle l'arbalétrier qui monte la garde dans la cour.*)

OSTASIO. — Jacomello!

LE JONGLEUR. — Qu'ai-je fait? Pourquoi me maltraitez-vous?

OSTASIO. — Trop de bavardages.

LE JONGLEUR. — Moi, je suis muet. C'est la faim qui aboie en moi. Donnez-moi pour prison les cuisines, et je resterai tranquille comme de l'huile...

OSTASIO. — Silence, drôle! Jacomello, je te donne en garde ce bavard. Mets-lui un bâillon.

LE JONGLEUR. — Un bouillon, cela me suffit, un bouillon gras...

OSTASIO. — Un gros bâillon de frêne vaut mieux.

LE JONGLEUR, *tandis que l'arbalétrier le pousse.* — Ah! quand madame Francesca saura ce que vous me faites... Je dois chanter à ses noces. Vive messire Paolo Malatesta!

Exit.

SCÈNE III

Irrité, soupçonneux, le fils de Guido attire le notaire vers l'arche du rosier.

OSTASIO. — Ces jongleurs et hommes de cour sont la peste de la Romagne : pis que la canaille impériale. Langues de femmelettes, ils savent tout, disent tout; ils vont par le monde semant nouvelles grandes et petites; ils ont toujours les yeux dans les secrets. Qui veut savoir comment le bon Recteur pontifical couche avec la femme de Lizio de Valbona? Qui veut savoir comment Rinieri de Calboli est pourvu d'argent par la faction des Geremei? Or ce pendard babillait avec les femmes de Francesca... S'il était un jongleur des Malatesta, déjà les femmes sauraient sur Paolo mille nouvelles; et inutile serait désormais l'artifice que vous, maître Toldo, vous avez conseillé, en grand sage que vous êtes.

MAITRE TOLDO. — Il était en si pauvre équipage que je ne le soupçonne pas d'appartenir à un chevalier aussi gracieux que l'est Paolo, qui d'habitude fait largesse à telles gens. Mais vous avez

bien fait de lui mettre le bâillon. Ces hommes de cour sont aussi, parfois, des devins qui volent leur métier aux astrologues...

OSTASIO. — C'est vrai. Et cette esclave chypriote, si chère à ma sœur, maintenant elle m'est suspecte, parce qu'elle est un peu devine. Je sais qu'elle pratique certaines divinations au moyen des songes... Et, depuis plusieurs jours, je vois ma sœur pleine de soucis et presque affligée comme si elle avait eu quelque rêve funeste; et même, tout justement hier, je l'ai entendue qui poussait un soupir profond, comme si elle avait un chagrin dans le cœur; et j'ai entendu Samaritana lui dire : « Qu'as-tu, ma sœur? Pourquoi pleures-tu? »

MAÎTRE TOLDO. — Messire Ostasio, c'est le mois de mai.

OSTASIO. — Certes nous ne serons pas tranquilles avant que ce mariage soit accompli. Et j'ai peur, maître Toldo, qu'il puisse en résulter du scandale.

MAÎTRE TOLDO. — Vous devez pourtant savoir qui est votre sœur et combien elle est fière. Et, si elle voit ce Gianciotto, déhanché comme il est, et rude, et avec ces yeux de démon furieux, avant que soit signé le contrat des épousailles, ni son père ni vous ni personne ne pourra jamais faire qu'elle l'accepte pour mari, quand bien même vous lui mettriez le poignard à la gorge ou la traîneriez par les cheveux dans les rues de Ravenne.

OSTASIO. — Je le sais, maître Toldo : mon père lui donna pour nourrice une sienne épée de merveilleuse trempe, celle qui fut trempée dans le sang de Césène, lorsqu'il était podestat.

MAÎTRE TOLDO. — Si donc vraiment cette alliance vous tient au cœur, je serais d'avis que la seule conduite expédiente est celle dont il a été parlé. Et, puisque Paolo Malatesta est arrivé ici comme procureur de Gianciotto, avec plein pouvoir pour épouser madame Francesca, je serais d'avis qu'il convient de procéder au mariage sans aucun retard, si vous voulez vous mettre en paix, messire Ostasio. Paolo est un très beau et plaisant jeune homme, une fine amorce, par ma foi; mais il est trop facile d'apprendre qu'il est le mari d'Orabile. Tout à l'heure, vous avez battu vous-même ce jongleur par crainte des bavardages.

OSTASIO. — Vous avez raison, maître Toldo. Il nous importe de couper court aux atermoiements. Ce soir, mon père revient de Valdoppio; et nous ferons en sorte que demain tout soit prêt.

MAÎTRE TOLDO. — Bien, messire Ostasio.

OSTASIO. — Et ensuite... qu'adviendra-t-il?

MAÎTRE TOLDO. — Si toute l'affaire est menée avec prudence et discrétion, madame Francesca ne s'apercevra de cette imposture qu'à Rimini, le lendemain du jour des noces, quand elle verra se lever...

OSTASIO, *troublé*. — Ah! cela ressemble à une vengeance épouvantable!

MAÎTRE TOLDO. — ... se lever d'à côté d'elle Gianciotto.

OSTASIO. — Elle est si belle! Et nous nous vengeons de sa beauté comme si elle avait offensé notre maison en naissant telle qu'une fleur parmi tant de fer. Nous la donnerons au Déhanché pour le secours de ses cent fantassins! Mais ne vaut-elle pas la seigneurie de toute la Romagne? Notaire perfide, qu'as-tu mis dans l'esprit de mon père? Il est bien de toi, ce vil marché! Je n'en veux pas, entends-tu?

MAÎTRE TOLDO. — Quelle tarentule vous mord, messire Ostasio? Il semblait qu'il n'y eût pas en Romagne de meilleure alliance...

OSTASIO. — ... que celle des Malatesta? Mais qui sont-ils, ces gens de Verucchio? Par ce mariage, aurons-nous Césène, Cervia, Faenza, Forli, Civitella, la moitié de la Romagne? Nous avons eu cent fantassins pour chasser les partisans des Traversari! O le grand secours! Et Dovadola, et Gello, et Montaguto, est-ce qu'ils sont en notre pouvoir? Gianciotto! Qui est cet homme? Quand je pense que cette veuve des Traversari, vieille chienne rogneuse, a épousé, après le neveu du pape, le fils d'André, roi de Hongrie...

MAÎTRE TOLDO. — Et que vous importe le roi de Hongrie?

OSTASIO. — Mais nous sommes ici avec ce rustre de Pouille, avec ce Guglielmotto qui se vante d'être le légitime héritier de Paolo Traversari, et qui nous travaille; et certainement nous ne l'avons pas défait pour toujours avec les cent fantassins; et il reviendra, quand il aura obtenu le secours des Fogliani. Et alors, qu'avons-nous à espérer de Malatesta?

MAÎTRE TOLDO. — Malatesta est le meilleur guelfe qui soit aujourd'hui en Romagne et le premier défenseur de l'Église; et il est dans les bonnes grâces du Pontife, et il a été fait Vicaire de Florence par le roi Charles, et partout on le recherche comme Capitaine...

OSTASIO. — O notaire, Guido de Montefeltro l'a pourtant mis en déroute au pont de San Procolo. O notaire, Guglielmino de' Pazzi l'a repoussé à Reversano et l'a contraint, en outre, de céder la forteresse de Césène...

MAÎTRE TOLDO. — Mais sa victoire à Colle de Valdelsa, contre les Siennois, lorsqu'il tua Provenzan Salvani? mais lorsque, dans la Marche d'Ancône, il fit prisonnier le comte Guido et le traîna jusqu'à Rimini avec tous les siens? mais lorsque il intercepta les lettres secrètes de l'empereur Baudoin au roi Manfred? Il semble, messire Ostasio, que votre mémoire n'est pas guelfe.

OSTASIO. — Si le diable vient et me prête la main pour exterminer la mauvaise engeance de l'esclave Pasquetta et du Pouillais, j'appartiens au diable, notaire.

MAÎTRE TOLDO. — Ah! ah! j'ai bien deviné : la tarentule de Pouille vous mord.

OSTASIO. — L'empereur Frédéric (Dieu veuille lui accorder pour cela une gorgée d'eau en Enfer!) avait pourtant détruit la graine en précipitant Aïca Traversari dans la fournaise ardente. Et voilà qu'un jour arrive à Ravenne une esclave, Pasquetta, avec son amant; et elle dit : « Je suis Aïca »; et elle trouve un archevêque, Filippo, qui la déclare légitime héritière et, par l'investiture du duché et du domaine, la fait dame! Et voilà son immonde voleur de mari à la tête de la faction gibeline contre la maison de Polenta! O maître Toldo, nos prouesses, nous les faisons maintenant contre Guglielmo Francisio, bâtard de bergers. Avez-vous compris?

MAÎTRE TOLDO. — Vous l'avez pourtant chassé de Ravenne.

OSTASIO. — Est-ce avec les fantassins de Gianciotto Malatesta?

MAÎTRE TOLDO. — Vous êtes ingrat, messire Ostasio. En deux jours, Gianciotto a détruit sur les chemins toutes les barrières et toutes les palissades. Entre Sant'Agata et Porta San Mamante, il a massacré la bande des Anastagi. Entre San Simone et Porta San Vittore, ses grosses arbalètes ont balayé tout le camp en un clin d'œil. Et il ne s'est point ménagé, mais il a toujours payé de sa personne, là-bas, avec une targe au bras, et un estoc; et toujours, dans la mêlée, il poussait son cheval pie, une sorte de bête féroce qui donnait à l'ennemi le plus de travail possible, de sorte que toujours il a eu pour le moins dix hommes sous les pieds de son destrier; et Stefano Sibaldo, qui était près de lui, dit que, quand le Déhanché fait prouesse, il est beau à voir et vraiment grand maître de guerre.

OSTASIO. — O maître Toldo, vous avez eu certainement une part du butin. Vous dérobez leur art à ceux qui chantent les douze barons de Charlemagne à la barbe fleurie. Combien avez-vous eu, de grâce?

MAÎTRE TOLDO. — La tarentule de Pouille est une espèce d'araignée qui produit divers et étranges accidents aux hommes qu'elle mord. Et maintenant je ne suis plus ce grand sage que j'étais! Mais les Malatesta, eux, sont toujours mal endurants de la honte; et le Déhanché sait désormais comment on entre dans les murs de Ravenne... Or donc, vous pouvez donner votre sœur au prince royal de Salerne ou au doge de Venise.

OSTASIO, *absorbé*. — Ah! c'est qu'elle vaut un royaume! Comme elle est belle! Il n'y a pas d'épée qui soit droite comme le regard de ses yeux, quand elle regarde. Elle m'a demandé hier : « A qui me donnez-vous? » Quand elle marche, et que ses cheveux tombent autour de sa ceinture et jusqu'à ses genoux forts, — elle est forte, quoique pâle, — et qu'elle secoue un peu la tête, elle donne autant de joie que les enseignes au vent, lorsqu'on monte à l'assaut d'une riche ville

avec des harnois bien fourbis. Il semble parfois qu'elle porte sur son poing l'aigle de Polenta comme un faucon bien affaîté, pour le lancer contre une grande proie. Elle m'a demandé hier : « A qui me donnez-vous? » Qui la verra mourir?

MAÎTRE TOLDO. — Vous pouvez fort bien la donner au roi de Hongrie, et, mieux encore, au Paléologue...

OSTASIO. — Taisez-vous, maître Toldo : car, aujourd'hui, je ne suis point patient.

LA VOIX DE BANNINO. — Ostasio! Ostasio!

OSTASIO. — Pardieu! voici Bannino, voici le bâtard, qui tire la langue et qui souffle. Je le savais.

SCÈNE IV

A la porte du fond paraît BANNINO, *haletant, échevelé, comme un fuyard, avec* ASPINELLO ARSENDI, *avec* VIVIANO DE' VIVII, *avec* BERTRANDO LURO, *ces derniers sanglants et couverts de poussière.*

BANNINO. — Ostasio! Ceux de Forli ont attaqué les chars du sel, sous Cervia. Ils ont rompu l'escorte et renversé les chars...

OSTASIO, *hurlant.* — Je le savais. Mais ils ne t'ont pas égorgé!

ASPINELLO. — Les Gibelins sortis de Bologne, avec ceux de Faenza et de Forli, fourragent toute la contrée, dévastent tout par le fer et par le feu.

OSTASIO. — Jésus Notre-Seigneur, bonnes nouvelles, bonnes nouvelles pour ton Vicaire!

VIVIANO. — Ils ont brûlé Monte-Vecchio, Valcapra, Pianetto. Ils ont brûlé à Lizio de Valbona Strabatenza et Biserno. Ils ont dévasté au comte Ugo de Cerfugnano les terres de Rontana et de Quarmento.

OSTASIO. — O Dieu de miséricorde, bonnes nouvelles pour tes serviteurs, bonnes nouvelles!

BERTRANDO. — Guido de Montefeltro chevauche contre Calboli avec des mangonneaux et des trébuchets, et il aura le château.

OSTASIO. — Encore! encore! Christ Jésus, toujours louange à toi!

VIVIANO. — Scarpetta des Ordelaffi était avec ceux de Forli.

BANNINO. — Ils ont rompu l'escorte, renversé les chars, enlevé les bœufs et les chevaux; et ils ont tué Malvicino de Lozza et nombre de fantassins; et ils ont fait prisonnier Pagano Coffa; et les autres, en débandade, ont tâché de s'échapper vers la mer...

OSTASIO. — Et toi vers la terre, à bride abattue. Je le savais, je le savais bien. Qu'as-tu fait de ton épée? Et ton bassinet, tu l'as jeté aussi? Sauve qui peut! C'est ton cri, à toi.

BANNINO. — Mon épée, je l'ai brisée à force de frapper de

beaux coups. Ils étaient de trois à quatre cents fourrageurs. Vous, Aspinello, Bertrando, dites, et toi, Viviano, dis si j'ai travaillé bien! j'en avais plus de vingt sur les bras, qui me voulaient prendre; et je me suis fait un chemin à travers la chair et les os, par ma main. Dites, vous!

OSTASIO. — Tu vois qu'ils ne peuvent répondre, occupés qu'ils sont à étancher leur sang et à essuyer la poussière de leur visage. Mais tu es propre, toi; ton corselet et tes brassards sont nets. Tes ennemis n'avaient point de veines. Tu n'as pas même sur ta face blanche une éclaboussure, ô claquedent fort en gueule!

(*Les trois hommes de guerre, tout en retirant les pièces de leurs armures et en s'essuyant, s'éloignent.*)

BANNINO. — Ostasio, Ostasio, prends garde!

OSTASIO. — Je le savais bien; et je n'ai pu m'empêcher de rire, quand mon père t'a choisi pour escorter les chars. J'ai dit : « Que l'Évêque de Cervia le protège avec sa crosse! Pour cette fois, les Ravennates n'auront pas de sel. » Me suis-je trompé? Va, Bannino, va hacher des poumons de lièvre pour les éperviers.

BANNINO. — Mais tais-toi donc, toi qui, pendant que je suis à la bagarre, t'occupes à ourdir des trames avec le notaire!

OSTASIO. — Sache, ô meneur de catins, que, si ceux de Forli n'ont pu t'attraper parce que tu étais trop leste, je saurai bien t'attraper, moi.

BANNINO. — Par trahison, selon ton habitude.

OSTASIO. — Je ferai que, cette fois, tu n'ailles pas recourir à mon père en pleurnichant.

MAÎTRE TOLDO. — Paix! paix!

BANNINO. — Et moi, je lui dirai ce que je sais, à la fin!

OSTASIO. — Que sais-tu?

BANNINO. — Tu m'entends bien.

MAÎTRE TOLDO. — Paix! paix! Vous êtres frères!

OSTASIO. — Lui, il est d'un autre nid.

MAÎTRE TOLDO. — Messire Ostasio, c'est un enfant.

OSTASIO. — Parle donc, si, du moins avec la langue, tu sais blesser un homme.

BANNINO. — Tu m'entends bien. Je garde ce que j'ai à dire.

OSTASIO. — Non! Verse ton fiel : tu en as déjà la face teinte; ou, sinon, je te tordrai comme on tord un linge mouillé.

BANNINO. — Moi, Ostasio, je ne sais pas si bien verser le fiel que toi le vin pur, d'une main qui ne tremble pas.

OSTASIO. — Quel vin?

BANNINO. — Le vin pur, le vin pur.

OSTASIO. — O bâtard, écoute-moi!

BANNINO. — Notre bon père tomba un jour malade. Que de

caresses tu lui fis, ô tendre fils! Me comprends-tu, maintenant? Me comprends-tu? Je sais une chose que tu sais aussi. Puisse Dieu dessécher ta main droite!

OSTASIO. — Ah! menterie de femme! Bâtard, ton jour est venu! Il ne te servira rien d'avoir échappé à l'ennemi! (*Il tire son estoc et se rue contre Bannino qui, d'un bond, évite le coup. L'autre fait mine de le poursuivre. Maître Toldo s'efforce de le retenir.*)

MAÎTRE TOLDO. — Messire Ostasio, que voulez-vous faire? Laissez-le, laissez-le! Tout de même, il est votre frère. Que voulez-vous faire?

(*L'esclave paraît dans la loggia et regarde.*)

BANNINO, *effrayé.* — Mon père, mon père, au secours! Francesca, ma sœur, au secours! Non! Tu m'assassines! Lâche! Lâche! Non! Non! Pardon, Ostasio! Non, je ne dirai plus!... (*Voyant la pointe sur sa gorge, il s'agenouille.*) Non! le poison, ce n'était pas toi... (*Les trois hommes de guerre sont accourus, sans armes, sans cottes, en braies de cuir.*) Je ne le dirai plus!... Pardon! Ah! (*Ostasio le blesse à la joue. Bannino s'évanouit.*)

OSTASIO. — Ce n'est rien, ce n'est rien, oh! rien du tout. (*Il se penche vers son frère gisant.*) Ce n'est rien. Et il s'est évanoui! Je l'ai piqué à fleur de peau; non dans un mauvais endroit; non par rancune. Si je l'ai piqué un peu, c'est pour qu'il s'accoutume à ne pas craindre le fer, pour qu'il se façonne mieux au carnage et ne perde plus son épée et son bassinet afin de tourner bride, quand il guerroie contre le Gibelin. (*Les trois hommes soulèvent Bannino évanoui.*) Portez-le à maître Gabbadeo, qui lui arrêtera le sang avec le sel des salines de Cervia. (*Il regarde emporter le blessé. Il ferme la grande porte, qui résonne. De dessus la loggia, sans bruit, l'esclave disparaît.*) Maître Toldo, allons-nous en.

MAÎTRE TOLDO. — Et que dira, au retour, messire Guido?

OSTASIO. — Mon père choie trop ce petit bâtard. (*Il regarde à terre, soucieux.*) Celui-là est d'un autre nid et a été couvé, non par l'aigle, mais par une agace. Avez-vous entendu ce qu'il bégayait? Il bégayait, à propos d'un vin... (*Farouche, il s'arrête, un instant.*) Ce fut un familier suborné par quelqu'un des Anastagi. Christ préserve mon père et ma maison des traîtres!

MAÎTRE TOLDO. — Et madame Francesca, alors?

OSTASIO. — Oui, nous la donnerons au Déhanché.

MAÎTRE TOLDO. — Dieu soit loué!

OSTASIO. — Les vengeances à tirer sont grandes: et, si Dieu nous aide, il coulera dans le monde des larmes plus amères que tout le sel des salines de Cervia. Et maintenant venez avec moi, maître Toldo : Paolo Malatesta attend.

SCÈNE V

L'esclave reparaît, apportant un seau et une éponge. Sans rien dire, elle descend l'escalier, pieds nus. Elle considère les taches de sang, sur les dalles, et se met à genoux pour les laver. On entend le chant des femmes qui arrive des chambres hautes, tandis que l'esclave est à la besogne.

LE CHŒUR DES FEMMES

Oimé che adesso io provo
che cosa è troppo amore. Oimé.
Oimé ch' egli è uno ardore
che al cor mi coce. Oimé[1].

On voit sortir des chambres hautes et passer par la loggia Francesca et Samaritana, l'une au flanc de l'autre, le bras de l'une entourant la taille de l'autre. Derrière elles vient le chœur des femmes, portant des quenouilles avec leurs quenouillées de couleurs diverses; mais ce chœur s'arrête dans la loggia lumineuse et s'y tient comme sur une tribune, tandis que les deux sœurs descendent par l'escalier jusqu'au seuil du jardin. L'esclave, après avoir lavé les taches, se hâte, pour cacher l'accident, de verser dans l'arche fleurie l'eau rouge de son seau.

FRANCESCA, *s'arrêtant sur l'escalier.* — Amour les fait chanter! (*Elle abandonne un peu sa tête en arrière, comme si elle cédait au souffle de la mélodie, légère et palpitante.*)

LE CHŒUR DES FEMMES

Oimé penare atroce
ch'al tristo cor si serba. Oimé[2].

FRANCESCA. — Elles sont comme enivrées par les parfums! Tu les entends, n'est-ce pas? Sur une mélodie plaintive elles chantent les choses de la joie parfaite. (*Elle retire son bras de la taille de sa sœur et s'écarte un peu, pour se détacher d'elle, tandis que celle-ci descend la marche.*)

LE CHŒUR DES FEMMES

Oimé che doglia acerba
Alla mia vita. Oimé[3].

FRANCESCA, *absorbée.* — Comme l'eau courante qui va, qui va, sans que l'œil s'en aperçoive, ainsi mon âme...

1. « Hélas! voici que j'éprouve — ce qu'est trop grand amour. Hélas! — Hélas! il est une ardeur — qui me brûle au cœur. Hélas! »

2. « Hélas! quelle atroce peine — est réservée à mon triste cœur! Hélas! »

3. « Hélas! quel deuil amer — pour ma vie! Hélas! »

SAMARITANA, *avec un effroi subit, se serrant contre sa sœur.* — Francesca, où iras-tu? Qui t'enlève à moi?

FRANCESCA. — Ah! tu me réveilles.

(*Le chant cesse. Les femmes se tournent de l'autre côté, montrant les épaules, et elles regardent la cour qui s'étend plus loin. Elles semblent épier. Les coiffures bicornes et les hautes quenouilles brillent au soleil, tandis que, des lèvres et des robes, montent par instants, dans l'air clair, des bruissements de feuillée.*)

SAMARITANA. — O ma sœur, ma sœur, veuille m'écouter! Reste encore avec moi! Reste avec moi, où nous naquîmes! Ne t'en va pas! Ne m'abandonne pas! Que je fasse encore mon petit lit à côté du tien! Que la nuit, je te sente près!

FRANCESCA. — Il est venu.

SAMARITANA. — Qui? Quel est celui qui t'enlève à moi?

FRANCESCA. — Il est venu, ma sœur.

SAMARITANA. — Il est sans nom, sans visage. Jamais nous ne l'avons vu.

FRANCESCA. — Peut-être l'ai-je vu, moi.

SAMARITANA. — Toi? Quand? Jamais je ne me suis séparée de toi, de ton haleine. Ma vie n'a eu que tes yeux. Où as-tu pu le voir sans moi?

FRANCESCA. — Là où tu ne peux venir, ma douce vie; dans un lieu profond et seul, où un grand feu brûle sans aliment.

SAMARITANA. — Tu parles par énigmes, et il semble que ton visage est voilé. Ah! il semble que déjà tu es partie, et que, de loin, tu te retournes! Déjà ta voix est pour moi comme dans un vent de rafale.

FRANCESCA. — Apaise-toi, chère âme, petite colombe! Pourquoi es-tu si effrayée? Apaise-toi! apaise-toi! Bientôt viendra le jour, pour toi aussi, et tu t'en iras de notre nid; et ton petit lit aussi, à côté du mien, sera vide; et jamais plus, dans l'aube, mon rêve ne t'entendra courir pieds nus à la fenêtre, jamais plus il ne te verra, blanche et pieds nus, courir à la fenêtre, ô petite colombe, et jamais plus il ne t'entendra dire : « Francesca, l'étoile du matin vient de naître, et déjà les Pléiades se couchent. »

SAMARITANA. — Et on vivra, hélas! on vivra tout de même! Et le temps fuira, fuira toujours!

FRANCESCA. — Et tu ne me diras plus, au matin : « Qu'avait donc ton lit, pour craquer comme un roseau? » Et je ne te répondrai plus : « Je me suis retournée pour dormir, pour trouver le sommeil; et j'ai vu, dans mon sommeil, dans le sommeil que je dormais... » Ah! je ne te dirai plus ce qui se voit dans le sommeil! Et l'on mourra, l'on mourra tout de même; et le temps fuira, fuira toujours!

SAMARITANA. — O Francesca, tu fais mal à mon cœur, tu me fais trembler d'épouvante. Regarde!

FRANCESCA. — Apaise-toi, apaise-toi!

SAMARITANA. — Tu me racontais le rêve que tu as vu la nuit dernière ; et, pendant que tu parlais, il m'a semblé entendre des voix courroucées, puis un cri, puis le coup d'une porte qui se ferme ; et puis le silence. Tu n'as pas continué ton récit ; les femmes ont commencé leur chanson. Et mon cœur se tourmente pour toi. A qui notre père te donne-t-il?

FRANCESCA. — Sœur chérie, te souvient-il de ce jour d'août, quand nous restâmes seules sur la tour? Et nous voyions monter de la mer des nuages de tempête, avec le vent chaud qui nous donnait soif ; et tout le poids du grand ciel encombré était sur notre tête ; et nous voyions toute la forêt d'alentour, jusqu'au rivage de Chiassi, devenue noire comme la mer, et les oiseaux fuir en grandes troupes devant le tonnerre qui s'approchait. T'en souvient-il? Nous étions sur la tour. Et voilà que, soudain, tout fut silence. Le vent se tut. J'entendis battre ton petit cœur, seul ; puis battre un marteau : car un soudard, au coin de la rue, pour aller à la maraude, ferrait en hâte son cheval. La forêt était muette comme l'ombre sur les tombeaux ; Ravenne, sinistre comme une ville qu'on saccage, à la tombée de la nuit. Nous eûmes peur de mourir, sous la nuée suspendue. T'en souvient-il? Mais nous n'avons pas fui, nous n'avons pas cligné la paupière. Nous avons attendu la foudre. (*Elle se tourne vers l'esclave qui se tient debout et immobile, près de l'arche sans couvercle.*) O Smaragdi, qui était, dans cette chanson de ton pays, celui qui ferrait son cheval dehors, au clair de lune? Et sa mère lui dit : « Mon fils, je t'en conjure, dans ta course, ne prends ni des sœurs avec des frères, ni des amants qui s'aiment d'amour. » Et le cruel répondit : « Si j'en trouve trois, j'en prends trois, si j'en trouve deux, je prends l'un ; et, si j'en trouve un seul, je le prends, je ne le laisse pas. » Quel nom avait-il, celui-là, dans ta patrie?

L'ESCLAVE. — Un nom mauvais, qu'ici-bas mieux vaut ne pas nommer.

FRANCESCA. — Et dis-moi : que feras-tu ici, Smaragdi, sans moi? A mon départ, que pourrai-je bien te laisser?

L'ESCLAVE. — Trois coupes d'amertume, voilà ce que tu me laisseras : la première, pour que je la boive le matin ; la seconde, au coup de midi ; et la troisième, passé vêpre.

FRANCESCA. — Trois coupes d'amertume, non, je ne te les laisserai pas : car tu viendras avec moi, Smaragdi, dans la ville de Rimini, et tu y resteras avec moi ; et, là, nous voudrons avoir une fenêtre sur la marine ; et je te conterai tous mes rêves, afin que tu y découvres les faces de la joie et de la douleur ; et je te parlerai de

ma douce sœur, de la petite colombe; et tu pourras te mettre à la fenêtre, regarder les fustes et les brigantins, et chanter : « Ma fuste barbaresque, à quel port entreras-tu? sur quelle plage mouilleras-tu? Je veux entrer à Chypre, mouiller à Limisse, et débarquer des matelots pour le baiser, des capitaines pour l'amour! » Veux-tu que je te prenne avec moi, Smaragdi?

L'ESCLAVE. — Pour aller avec toi, je trouverais grand bonheur à marcher sur des ronces, et aussi à traverser des flammes, pour rester avec toi. Tu es un ciel avec des astres, une mer avec des ondes.

FRANCESCA. — Une mer avec des ondes! Mais dis-moi : que fais-tu de ce seau, Smaragdi?

L'ESCLAVE. — J'ai arrosé le rosier.

FRANCESCA. — Pourquoi l'as-tu fait avant l'heure? pourquoi? Samaritana s'en fâche. C'est toujours elle qui porte l'eau au rosier, dès que la cloche sonne vêpre. Qu'en dis-tu, Samaritana?

SAMARITANA. — Je veux bien le laisser mourir, puisque tu t'en vas de notre maison, Francesca.

FRANCESCA. — Oh! il est si beau! Et peut-être est-il saint, né dans cette arche ancienne qui, peut-être, fut le sépulcre de quelque martyr ou de quelque vierge glorieuse. (*Elle tourne autour de l'arche sans couvercle, touche avec les doigts les sculptures des quatre faces.*) Le Rédempteur a sous ses pieds le lion et le serpent; Élisabeth visite Marie; l'Annonciateur apparaît à Notre-Dame; les cerfs se désaltèrent à la fontaine. (*Elle se dresse, les bras tendus vers le rosier purpurin.*) Et le sang du martyr refleurit en pourpre et en feu. Regarde, regarde, ma sœur, quelle flamme! Regarde le rosier qui s'embrase! Ici nous l'avons planté de nos propres mains, et ce fut en octobre, un jour de victoire pour l'aigle vermeil de Polenta. T'en souvient-il? Les trompettes sonnaient, entre la porte Gaza et la tour Zancana, saluant le nouvel étendard que notre père nous avait donné à faire avec quarante brasses de drap cramoisi; et grande était sa hampe, t'en souvient-il? Et nous l'avons ouvré avec des bordures d'or, et il a vaincu! Et nous le tînmes, ce rosier, pour béni; et nous le gardâmes intact comme une robe de virginité; et jamais on n'en a cueilli une seule rose, et toutes, pendant trois printemps, fleurirent et défleurirent dans l'arche. Mais jamais comme en ce mois de mai il n'avait eu tant, tant de fleurs. Il y en a cent, il y en a plus de cent. Regarde! Si je les touche, je me brûle. Les Vierges de Saint-Apollinaire ne flamboient pas ainsi dans leur ciel d'or. Samaritana, Samaritana, quelle est, dis, celle qui eut ici sa sépulture, après avoir été martyrisée? quelle de ces vierges fut ensevelie dans ce tombeau, dis-moi, après son grand martyre? Regarde, regarde : c'est le miracle du sang!

SAMARITANA, *effrayée, attirant sa sœur à elle.* — Qu'as-tu? qu'as-tu ma sœur? On croirait que tu délires... Qu'as-tu?

BIANCOFIORE, *de la loggia.* — Madame Francesca!

DONELLA. — Madame Franscesca!

FRANCESCA. — Qui m'appelle?

DONELLA. — Montez, montez vite!

ALDA. — Montez, montez, madame Francesca! Venez voir!

DONELLA. — Accourez! C'est votre fiancé qui passe!

BIANCOFIORE. — Le voici qui traverse la cour avec votre frère, avec messire Ostasio; et maître Toldo Berardengo, le notaire, est avec eux.

ALDA. — Montez, montez, madame Francesca! Accourez! C'est lui!

(*La fille de Guido monte l'escalier tout d'un trait. Samaritana fait un mouvement pour la suivre; mais elle s'arrête, sans force, sans haleine.*)

DONELLA, *montrant l'homme à Francesca, qui se penche pour le regarder.* — C'est celui-là qui doit être votre mari.

GARSENDA. — Que vous êtes heureuse! que vous êtes heureuse! C'est le plus beau chevalier du monde, en vérité! Voyez comme il porte la chevelure longue, si longue qu'elle lui retombe jusque sur les épaules, à la mode angevine...

ALDA. — Et comme sa taille est bien prise! Et comme est bien ajusté son surcot, dont les manches touchent presque à terre!

ALTICHIARA. — Et quelle boucle splendide, et quel baudrier!

BIANCOFIORE. — Et si grand, si svelte! Et l'allure d'un roi!

DONELLA. — Et comme il a les dents blanches! Il a souri un peu, et elles brillaient. Vous n'avez pas vu? vous n'avez pas vu?

GARSENDA. — Heureuse celle qui lui baisera la bouche!

FRANCESCA. — Taisez-vous!

ALDA. — Il s'en va. Il passe par le portique.

(*L'esclave ouvre la grille, la referme derrière elle, furtivement; et elle disparaît dans le jardin.*)

FRANCESCA. — Ah! taisez-vous, taisez-vous! (*Elle se retourne, se couvre le visage avec les deux mains; puis elle se découvre et apparaît transfigurée. Elle descend les premières marches avec lenteur, puis avec une rapidité subite, pour se jeter dans les bras de sa sœur qui l'attend au pied de l'escalier.*)

ALTICHIARA. — Messire Ostasio revient, seul.

BIANCOFIORE. — Et l'esclave? Où va l'esclave? Elle court dans le jardin.

GARSENDA. — Smaragdi court, court comme un chien qui quête. (*Elle rit.*) Où va-t-elle?

DONELLA. — Chantons, chantons la chansonnette de la belle Iseut:

O dattero fronzuto...

(*Les femmes se placent en couronne dans la loggia.*)

LE CHŒUR DES FEMMES

O dattero fronzuto,
O gentil mio amore,
Or che ti par di fare? [1]

(*Francesca, pressée dans les bras de sa sœur, éclate tout à coup en sanglots. Le chœur s'interrompt. Les femmes causent à voix basse.*)

BIANCOFIORE. — Madame pleure.

DONELLA. — Oh! elle pleure!

ALDA. — Pourquoi pleure-t-elle?

ALTICHIARA. — Parce que le cœur lui fait mal d'allégresse.

GARSENDA. — Au fond du cœur il l'a férue soudain. Ah! si elle est belle, il est beau, lui aussi, le Malatesta!

DONELLA. — Il est né pour elle. Ils sont nés sous une même étoile.

GARSENDA. — Comme elle est heureuse! comme il est heureux!

ALDA. — Et puisse vivre de longues années celui qui les enguirlande!

BIANCOFIORE

Prime eau de saison, promesse de moisson.
D'amour premier pleur, promesse de bonheur.

DONELLA. — Maintenant elle rit! maintenant elle rit!

BIANCOFIORE. — Vois! toutes ses larmes rient comme le givre!

GARSENDA. — Va, chauffe le bain, prépare les peignes...

(*Les femmes se dispersent dans la loggia, avec leurs robes qui voltigent, vives comme oiseaux dans la feuillée, tandis que les hautes quenouilles enrubannées passent et repassent, telles des torches qu'on agite, sur la bande bleue du ciel. Les unes rentrent dans les appartements, puis en ressortent; les autres se placent en vedette. Et elles babillent à demi-voix, et leurs pas ne font aucun bruit.*)

BIANCOFIORE. — Ces flacons d'argent neufs, nous avons à les remplir d'eau de fleur d'oranger, d'eau de rose.

ALDA. — Et quatre grands coffres, nous avons aussi à les remplir de draps bordés de soie.

ALTICHIARA. — Et combien d'oreillers avons-nous ouvrés à merveille, tels que jamais n'en virent de semblables, même en songe, les dames de Rimini!

1. « O dattier fleuri, — ô mon gentil amour, — maintenant que te plaît-il de faire? »

DONELLA. — Ah! que de besogne nous avons!

GARSENDA. — Et plier les courtepointes de bougran et les couvertures brochées d'or!

BIANCOFIORE. — Et compter les résilles et les tressières et les ceintures et les écharpes d'or!

DONELLA. — Ah! que de besogne! que de besogne!

GARSENDA. — J'en fais le serment : meilleur est le trousseau apporté au Malatesta par la fille de messire Guido que celui apporté au doge de Venise par la fille de Bohémond, roi de Rascie et de Servie.

DONELLA. — Et, si elle s'en va par mer, nous avons assez d'huile d'aspic pour en parfumer la mer.

ALDA. — Et nous voulons apprendre à ces rustaudes de Rimini l'art des odeurs.

BIANCOFIORE. — Et à jouer et à danser et à chanter.

ALTICHIARA. — Ah! ah! il faut que j'y pense : j'ai aussi à rapiécer avec de l'écarlate la gonelle de Gian Figo. Il revient à minone.

BIANCOFIORE. — Il faut bien qu'il poursuive le conte de l'écu de Morgane et de ce breuvage...

ALDA. — Gai, gai, noces de mai! Nous ferons un festin de cent couverts et de trente viandes!

BIANCOFIORE. — Appelons Mazarello, qu'il nous joue un petit air.

DONELLA. — Ah! que de besogne, que de besogne!

GARSENDA. — Gai! vite à l'ouvrage!

DONELLA. — Laissons les quenouilles pour prendre les guirlandes.

(*Elles rentrent dans les chambres avec un grand bourdonnement, comme un essaim dans la ruche. Francesca a relevé son visage humide, éclairant tout à coup ses larmes d'un sourire. Et, tandis que, dans la loggia, les femmes faisaient leur babillage incessant, elle essuyait les larmes sur sa face et sur la face de sa sœur, avec ses doigts nus. Maintenant elle parle, et ses premières paroles résonnent sur le concert des dernières voix nuptiales.*)

FRANCESCA. — O ma sœur, ma sœur, ne pleure plus. Je ne pleure plus. Ne vois-tu pas que je ris? Ah! je pleure et je ris, et cela ne me suffit pas! Et trop étroit me semble mon cœur pour cette puissance, et les pleurs, une vertu déjà consumée, et les rires un jeu léger. Et toute ma vie avec toutes ses veines, et avec tous ses jours, et avec toutes ses choses les plus éloignées, là-bas, jusque là-bas, dans le temps aveugle et muet, depuis l'heure où j'étais suspendue au sein de ma mère et où tu n'existais pas, toute ma vie tremble d'un seul tremblement sur la terre; et par toutes les fon-

taines, celles qui rient et celles qui pleurent, dans les lieux que j'ignore, il me semble que ma force s'épanche; et l'air, je l'entends plein de cris terribles; et la lumière, je l'entends comme des éclats de trompettes; et le bruit qui se fait, et le tumulte, sont plus hauts qu'en un jour de vengeance, ma sœur, quand le sang teint les portes de nos demeures...

SAMARITANA. — O Francesca, Francesca, ô mon âme, qui est celui que tu as vu? qui est celui que tu as vu?

FRANCESCA. — Non, ne t'effraie pas. Pourquoi me regardes-tu dans les yeux? De quel mal suis-je malade?... Qui est celui que j'ai vu? Ma vie s'en va, s'en va comme un fleuve ravineux qui ne trouve pas sa mer; et cette violence m'épouvante... Ah! toi, maintenant, toi, maintenant, prends-moi, chère sœur, prends-moi avec toi! Emmène-moi dans notre chambre, et ferme la fenêtre, et donne-moi un peu d'ombre, et donne-moi une gorgée d'eau, et couche-moi sur ton petit lit, et recouvre-moi d'un voile, et fais taire ces cris, fais taire ces cris, ce tumulte que j'ai dans mon âme. Fais le silence en moi, pour que je puisse entendre encore l'abeille de mai frapper contre la croisée, et le cri de l'hirondelle, et quelques petits mots de toi, comme hier, comme à cette heure si lointaine, éloignée de moi par je ne sais quel enchantement. Et retiens-moi, sœurette, retiens-moi avec toi! Et attendons le soir avec la prière et le sommeil, ma chérie; et attendons l'aube, attendons que naisse encore ton étoile du matin...

GARSENDA, *se précipitant dans la loggia.* — Il arrive, il arrive! Madame Francesca, le voici qui arrive du côté du jardin! Je l'ai aperçu de la salle des coffres, je l'ai aperçu sous les cyprès. Smaragdi lui montre le chemin.

(*Les autres femmes surviennent, curieuses et joyeuses; et elles ont toutes autour de la tête une guirlande, en signe d'allégresse; et elles traînent avec elles, enguirlandés aussi, trois jouvenceaux joueurs de luth, de viole et de fifre.*)

FRANCESCA, *pâle d'effroi et agitée, comme hors d'elle-même.* — Non, non! Courez, femmes, courez! Qu'il ne vienne pas! Courez, femmes, à sa rencontre! Qu'il ne vienne pas! Fermez les grilles, coupez-lui le passage, et dites-lui que je le salue! Et toi, toi, Samaritana, aide-moi, car je ne peux fuir : mes genoux plient et la vue me manque... Mais courez donc, femmes, courez; faites qu'il s'en retourne! Allez à sa rencontre, et dites-lui que je le salue!

LES FEMMES. — Le voici, le voici! Il est tout près, il est tout près!

(*Soutenue par sa sœur, Francesca s'apprête à monter l'escalier; mais soudain elle voit près d'elle, de l'autre côté de la clôture, apparaître Paolo Malatesta. La fille de Guido reste immobile; Paolo s'arrête entre les arbustes. Et ils demeurent ainsi l'un en*

face de l'autre, séparés par le cancel, se regardant sans parole et sans geste. — L'esclave est cachée parmi le feuillage. Dans la loggia, les femmes se disposent en couronne et les musiciens entonnent sur leurs instruments.)

LE CHŒUR DES FEMMES

Per la terra di maggio,
L'arcadore in gualdana
Va caendo vivanda.
A convito selvaggio
In contrada lontana
Uno cor si dimanda... [1]

(*Francesca se sépare de sa sœur et s'approche lentement de l'arche. Elle cueille une grande rose rouge, et ensuite elle se retourne, et, par-dessus la clôture, elle l'offre à Paolo Malatesta. Samaritana, la tête basse, remonte l'escalier en pleurant. Les femmes, parées de guirlandes, continuent à chanter. Dans le fond, derrière la grille de la fenêtre, à travers les barreaux, Bannino apparaît, la joue bandée; puis, en se retirant, il frappe plusieurs coups à la porte qui a été fermée par Ostasio. Francesca tressaille.*)

LA VOIX DE BANNINO. — Ouvre, Francesca! ouvre, Francesca!

ACTE II

On aperçoit, dans le château des Malatesta, une salle à croisée d'ogives, avec de grandes nervures en relief et de robustes pilastres. Dans le fond, sur deux de ces pilastres, se courbe un arceau dont la baie mène, par un court passage entre deux murailles percées de barbacanes, à la plate-forme d'une tour ronde. Deux escaliers latéraux de dix marches montent de ce couloir au terre-plein; un troisième escalier, entre les deux autres, descend du terre-plein vers les étages inférieurs, en passant par une trappe. La baie de l'arceau laisse voir les créneaux carrés des Guelfes, munis de bretèches et de mâchicoulis. Un mangonneau puissant dresse la tête de sa verge et déploie le châssis de ses chanvres tordus. De grosses arbalètes à bolzons, à viretons, à carreaux, des balistes, des arcubalistes et d'autres artilleries de corde sont disposées tout autour, avec leurs martinets, leurs rouets, leurs poulies, leurs treuils, leurs leviers. Le sommet de la tour malatestienne, hérissé de machines et d'armes, se détache sur un ciel trouble, dominant la ville de Rimini où pointent seules, dans le lointain, les créneaux à queue d'aronde qui couronnent la plus haute tour gibeline.

Dans la paroi de la salle, à droite, il y a une porte, et, à gauche, une étroite fenêtre embretéchée qui regarde l'Adriatique.

1. « Sur la terre de mai — l'archer en maraude — va cherchant viande. — Pour un festin sauvage — en contrée lointaine — on demande un cœur. »

SCÈNE I

On aperçoit dans le passage le garde de la tour, occupé à attiser le bois sous une chaudière fumante. — Il a rangé contre la muraille les sarbacanes, les pots à feu, les fûts des roquettes et des falariques, et accumulé à l'entour toutes sortes de pièces d'artifice. — Sur la tour, près du mangonneau, un jeune arbalétrier se tient au guet.

LE GARDE DE LA TOUR. — Personne encore sur le champ de la commune?

L'ARBALÉTRIER. — Il est net comme ma targe.

LE GARDE. — Personne encore ne se montre!

L'ARBALÉTRIER. — On ne voit l'ombre ni d'un Gambancerro ni d'un Omodée.

LE GARDE. — C'est à croire que déjà sont morts tous ceux qui doivent mourir.

L'ARBALÉTRIER. — Morts? Oh! que non pas! Si chacun d'eux ne portait haubert ou brogne, et si les huis n'étaient barricadés, tu entendrais un grand martellement de cœurs dans les rues de Rimini... Tiens! un âne qui passe!

LE GARDE. — C'est messire Montagna, sûrement, le Parcitade, ou messire Ugolino Cignatta.

L'ARBALÉTRIER. — Chacun d'eux, Berlingerio, a le pied dans l'étrier de l'arbalète et attend le signal pour sortir aux lices et aux barres.

LE GARDE. — Quel signal? Le Parcitade n'a pas avec lui son astrologue. Ce qu'il attend, c'est le secours d'Urbin. Mais, bien avant qu'arrive le comte Guido, je le jure par le corps de saint Julien martyr, nous aurons incendié toute la ville. Nous avons à feuger au moins la moitié de la Romagne. Cette fois-ci, on travaille au chaud! Le Déhanché a voulu roussir la crinière de son cheval avec une roquette : signe qu'il fait un temps de salamandres.

L'ARBALÉTRIER. — Le Déhanché, ce semble, préfère l'odeur de roussi à la civette de sa femme. Ah! cette Ravennate, c'est bien pis que feu grégeois, pis que soufre et bitume! Dès qu'elle sourit, elle incendie la ville avec la banlieue et tout le territoire.

LE GARDE. — Elle sourit rarement. Elle est toujours embrumée de songeries, et soucieuse. Elle n'a point de repos. Je la vois monter ici presque chaque jour. Elle parle peu. Elle regarde la mer; et, si elle y découvre quelque galère ou quelque fuste, elle suit des yeux le navire, de ses yeux plus noirs que la poix, jusqu'à ce qu'il ait disparu, comme si elle attendait un message ou mourait d'envie de naviguer. Elle se promène de tour en tour, de la Mastra

à la Rubbia, de la Gemmana à la Tanaglia, comme une hirondelle perdue. Et, certains jours, quand elle est sur le chemin de ronde, je crains qu'elle ne veuille prendre son essor et ne tombe en bas. Miséricorde!

L'ARBALÉTRIER. — Le Déhanché est bon pour courir sus à l'Omodée, forcer castels, guéer fleuves, rompre palissades, mettre à sac territoires, mais non pour travailler la belle vigne que Dieu lui a donnée.

LE GARDE. — Chut! parle moins fort : car on ne l'entend pas, quand elle vient. Elle marche plus légèrement qu'une panthère, et on ne l'entend pas marcher. Elle fait la paire avec messire Malatestino, que tu vois tout à coup devant toi, sans savoir d'où il est venu, et qui, chaque fois, te donne un tremblement au cœur, comme l'Aversier.

L'ARBALÉTRIER. — Aujourd'hui, c'est un jour à jouer des mains. Les femmes se tiennent renfermées.

LE GARDE. — Celle-là n'est pas femme à connaître la peur. Regarde s'il y a du nouveau sur la place.

L'ARBALÉTRIER, *revenu à son poste.* — Je vois passer les Frères Hermites de Saint Augustin, pour l'exorcisme. Ils ont flairé une odeur de roussi dans le vent frais.

LE GARDE. — Est-elle toujours close, la porte du Gattolo?

L'ARBALÉTRIER. — Toujours close. Les nôtres, qui viennent de Verucchio, doivent être maintenant, trompettes sonnantes et bannières déployées, au pont du Maone. Messire Paolo, avec les fantassins, est déjà entré par la Poterne de Mer.

LE GARDE. — La mixture est à point. Depuis midi, je remue avec la spatule, je mélange et j'incorpore. Nous voulons jeter, avec le mangonneau, sur les maisons excommuniées, des barils et des tonnes à feu. Mais qu'est-ce que l'on attend? La conjonction de Vénus avec Mars? Cet astrologue venu de Baldach, il ne me fait pas l'effet d'être un nouveau Balaam. Dieu nous assiste! Regarde si tu l'aperçois sur le campanile de Sainte-Colombe. Il doit sonner trois coups de cloche quand sera fait le pronostic.

L'ARBALÉTRIER. — Je vois une grande barbe.

LE GARDE. — Ah! lui empoisser toute cette étoupe et le mangonner! Je le tiens pour suspect. Il a été avec Ezelino à Padoue, et avec d'autres damnés gibelins... Je ne sais comment messire Malatesta peut l'avoir maintenant avec lui.

L'ARBALÉTRIER. — Guido Bonatto, celui de Forli, est un vrai astrologue de bataille. Je l'ai vu à la journée de Valbona, et son pronostic n'a pas été en défaut.

LE GARDE. — Mais il appartient au Feltran maudit. Puisse un coup de foudre lui fendre l'œil et l'astrolabe!

SCÈNE II

FRANCESCA *entre par la porte de droite et s'avance en longeant le mur jusqu'au pilastre qui soutient l'arceau. Elle a autour du visage un bandeau foncé qui lui passe sous le menton et qui se rattache à une espèce de toque recouvrant les cheveux, mais laissant voir les tresses nouées sur la nuque.*

L'ARBALÉTRIER. — Il s'élève une poussière, du côté d'Aguzano.

LE GARDE. — Ce sont peut-être les cavaliers du comte Guido, qui arrivent de Petramala?

L'ARBALÉTRIER. — Non. Que Dieu leur fasse jaillir les yeux hors des visières dans la poudre du chemin!

LE GARDE. — Et qui sont-ils?

FRANCESCA. — Berlingiero!

LE GARDE, *sursautant.* — Oh! madame Francesca!

(*L'arbalétrier devient muet et la regarde avec étonnement, appuyé au mangonneau.*)

FRANCESCA. — Messire Giovanni est-il monté à la Mastra?

LE GARDE. — Pas encore, madame. Nous l'attendons.

FRANCESCA. — Il n'y est venu personne?

LE GARDE. — Messire Malatesta le vieux y est venu. C'est lui-même qui a fait la mixture dans la chaudière; et je suis ici depuis midi à manier la spatule et à mélanger.

FRANCESCA, *s'approchant.* — Et personne autre?

LE GARDE. — Personne autre, madame.

FRANCESCA. — Et toi, que fais-tu?

LE GARDE. — Je prépare du feu grégeois, des roques, des roquettes, des fusées, des trombes, des pots, des falariques et maintes autres douceurs pour les Parcitades : car on s'attend à livrer bataille aujourd'hui et à régaler ces gens-là d'un bon acompte sur l'Enfer.

FRANCESCA, *regardant la chose qui bout dans la chaudière.* — Le feu grégeois! Jamais je ne l'avais vu. Est-il vrai qu'à la bataille on ne connaisse pas de fléau plus terrible?

LE GARDE. — Celui-ci est le plus terrible de tous. C'est un secret dont la recette fut donnée à messire Malatesta par un vieillard de Pise, lequel fut avec les chrétiens au siège de Damiette.

FRANCESCA. — Est-il vrai qu'il brûle dans la mer, brûle dans les fleuves, incendie les navires, incendie les tours, suffoque, empeste, sèche tout à coup le sang de l'homme, fait des chairs et des os une cendre noire, arrache à l'effroi de l'homme des rugissements qui affolent les chevaux et pétrifient les plus braves? Est-il vrai qu'il calcine la roche, consume le fer, et mord même une armure de diamant?

LE GARDE. — Il mord et dévore toute espèce de choses vivantes et mortes; et c'est seulement avec le sable qu'on l'étouffe et avec le vinaigre qu'on le dissout.

FRANCESCA. — Mais comment êtes-vous assez hardis pour le manier?

LE GARDE. — Nous en avons eu licence de Belzébuth, qui est le prince des démons et qui a pris parti pour les Malatesta.

FRANCESCA. — Et comment le lancez-vous?

LE GARDE. — Avec les augets et avec les sarbacanes, pour les longues portées; ou bien sur le bout des piques, avec des poupées d'étoupe, en le décochant à force d'arbalète. Voyez, madame : ce sont de bonnes quenouilles; ce sont les quenouilles des Guelfes, qui, sans fuseau, filent la mort. (*Il prend dans la rangée un roquafeu préparé, et il le montre à Francesca, qui en saisit la hampe et l'agite.*)

FRANCESCA. — Allumes-en un.

LE GARDE. — On n'a pas encore donné le signal.

FRANCESCA. — Je veux que tu m'allumes celui ci.

LE GARDE. — Et ensuite, qui l'éteindra?

FRANCESCA. — Je veux la voir, cette flamme que je n'ai jamais vue. Allume! Est-il vrai qu'elle flamboie de couleurs merveilleuses, comme nulle autre créature fugace, d'un mélange de couleurs que l'œil ne soutient pas, d'une diversité indicible, d'une multitude radieuse et sublime qui ne vit que dans les planètes errantes, dans les ampoules des magiciens et dans les volcans pleins de métaux, ou dans les rêves de l'homme aveugle? Est-il vrai?

LE GARDE. — Certes oui, madame, la chose est belle à voir et très réjouissante, la nuit, quand volent ces quenouilles allumées sur un camp bondé de racaille impériale; et il le sait bien, messire Giovanni, votre époux, qui en a souvent le plaisir.

FRANCESCA. — Allume donc, artificier! Je veux voir.

LE GARDE. — Mais il n'est pas nuit, et l'on n'a pas encore donné le signal.

FRANCESCA. — Allume! Je le veux. Pour la voir, je l'enfoncerai dans l'ombre, là, dans la trappe de l'escalier, qui est obscur.

LE GARDE. — Vous voulez donc, madame, incendier la Grosse Tour avec tous les arbalétriers, pour que le Parcitade soit content?

(*Francesca plonge dans la chaudière la poupée du roquafeu, puis, rapidement, l'allume aux tisons.*)

FRANCESCA. — Eh bien, moi, je l'allume! (*La flamme violente et versicolore crépite au bout de la verge qu'elle tient dans son poing comme une torche, intrépide.*) O la belle flamme! Elle vainc le jour. Ah! comme elle est vive! La hampe entière en vibre, et ma main, et mon bras, et mon cœur. Je la sens plus proche que

si je la tenais dans ma paume. Veux-tu me dévorer, belle flamme? Veux-tu me faire tienne? Je sens que je deviens folle de toi. (*Sa voix éclate comme un chant. Les deux hommes, émerveillés, regardent la flamme et la femme ainsi qu'une œuvre magique.*) Mais comme elle rugit! Elle demande une proie, demande à voler. Je veux la lancer dans les nuages. Chargez l'arbalète! Le soleil est mort, et celle-ci est la fille qu'il a eue de la Mort. Je veux la lancer dans les nuages. Qu'attendez-vous? Je ne suis pas folle, non, pauvre homme qui me regardes tout effaré. (*Elle rit.*) Mais cette flamme est tellement belle qu'elle m'enivre comme si j'étais en elle et comme si elle était en moi. Sais-tu, toi, sais-tu combien elle est belle? Non, tu ne le sais point. La fumée âcre t'a gâté les yeux. Et, si elle resplendit ainsi le jour, comment resplendira-t-elle la nuit? (*Elle s'approche de la trappe par où descend l'escalier de la tour, et elle abaisse dans le trou d'ombre la roquette ardente.*) Merveille! merveille!

LE GARDE. — Madame, Dieu nous protège! Vous brûlerez la tour. De grâce, je vous prie! (*Il se hâte de mettre à l'abri des étincelles les artifices accumulés tout alentour.*)

FRANCESCA, *les yeux fixés sur la splendeur.* — Merveille! Allégresse des yeux! Désir de resplendir et de détruire! Au cœur silencieux de quelle haute montagne demeurèrent ces gemmes congelées, que la flamme terrible dissout et renouvelle en esprits d'ardeur? Rapidité dévorante! Beauté mortelle! Elle vole à travers la nuit sans étoiles; elle tombe dans le camp, investit l'homme armé, enveloppe l'armure sonore, s'insinue entre plaque et plaque, pénètre de veine en veine, fend les os, cherche les moelles, tord, suffoque, aveugle; mais, avant que l'homme soit aveuglé, toute son âme hurle éperdument dans la splendeur qui le tue. (*Elle écoute, penchée vers la trappe, attentive.*) Quelqu'un monte l'escalier. Qui monte?

LE GARDE. — A chaque étage, nous avons cent hommes, tant arbalétriers qu'archers, cachés là; et ils ont ordre de retenir leur souffle, serrés là-dessous comme les flèches dans les carquois. Peut-être ont-ils vu la flamme.

FRANCESCA — C'est un homme seul. Sur lui résonne son armure. Qui monte?

LE GARDE. — Enlevez cette roquette, madame Francesca : sûrement, ce n'est pas un ennemi; et vous risquez de lui brûler le visage. C'est messire Giovanni, peut-être.

FRANCESCA, *penchée vers la trappe.* — Qui es-tu? qui es-tu?

LA VOIX DE PAOLO. — Paolo!

(*Francesca, devenue silencieuse, enlève la roquette et recule, tandis que la flamme, allongée par ce mouvement brusque, illumine le casque et le gorgerin de Paolo Malatesta.*)

SCÈNE III

PAOLO *se montre depuis la tête jusqu'à la ceinture, dans l'orifice de l'escalier; et il se tourne vers sa belle-sœur, — qui s'est retirée près de la muraille, tenant encore à la main le fer de la roquette baissée jusque sur le sol, de telle sorte que le feu grégeois brûle à ses pieds, non sans péril. — L'arbalétrier retourne faire le guet.*

LE GARDE. — Vous arrivez à propos, messire Paolo, vous arrivez bien à propos : car nous sommes en danger de mourir brûlés vifs, nous avec toute la tour! Vous voyez : madame joue avec le feu grégeois comme avec une levrette en laisse. (*Francesca, très pâle, adossée à la muraille, rit d'un rire tourmenté, en laissant tomber de son poing la verge du roquafeu.*) C'est miracle que nous ne nous trouvions pas dans un enfer béant. Vous voyez... (*L'homme verse plusieurs poignées de sable sur la flamme, pour l'éteindre. Paolo monte rapidement le reste des marches. Au moment où il pose le pied sur la plate-forme de la tour, l'arbalétrier tend le bras vers la ville, pour indiquer les lieux où a éclaté la bataille.*)

L'ARBALÉTRIER. — Il y a tumulte au quartier de San Cataldo. L'affaire a commencé au Pont Membruto, sur la Fossa Patara. On se bat à la Gualchiera, sous la tour du Moschetto, le long de la Masdogna.

(*Francesca s'éloigne, fait quelques pas incertains parmi les armes de jet et les machines qui encombrent le passage, se tourne vers la porte par où elle est venue; elle s'arrête près du pilastre qui la cache aux yeux de Paolo.*)

LE GARDE. — Et nous, ici, nous attendons encore le signal, messire Paolo. Tout à l'heure il sera vêpre. Que faut-il faire?

(*Il semble que Paolo, dominé par une seule pensée et par une seule angoisse, n'entende pas. Quand il voit disparaître Francesca, il abandonne la tour; il descend un des petits escaliers latéraux, pour la rejoindre.*)

PAOLO. — Francesca!

FRANCESCA. — Donnez le signal, Paolo, donnez le signal. Ne craignez rien pour moi, Paolo. Permettez que je reste à entendre le décochement des balistes. Je ne respire pas, enfermée dans mes chambres, au milieu de mes femmes tremblantes, lorsqu'on se bat dans la ville... Me donner un bel armet, voilà ce que vous devriez faire, monsieur mon beau-frère.

PAOLO. — Je vous en donnerai un.

FRANCESCA. — Depuis quand êtes-vous revenu de Césène?

PAOLO. — Je suis revenu de Césène aujourd'hui.

FRANCESCA. — Très longue y fut votre demeurance!

PAOLO. — Nous sommes restés à l'ost quarante jours, avec Guy de Montfort, pour prendre Césène et les châteaux.

FRANCESCA. — Vous avez besogné beaucoup. Vous avez maigri un peu, et pâli aussi un peu, ce me semble.

PAOLO. — Il règne une fièvre automnale dans ces broussailles, le long du Savio...

FRANCESCA. — Vous êtes malade? C'est cela qui vous fait trembler. Et Orabile ne vous donne pas de médicament?

PAOLO. — La fièvre se nourrit d'elle-même. De médicament, je n'en demande pas; d'herbe, je n'en cherche pas pour me guérir, ma sœur.

FRANCESCA. — Une herbe pour guérir, je l'avais, moi, dans la maison de mon père, de mon bon père, que Dieu protège, que Dieu protège! J'avais une herbe, une herbe pour guérir, dans ce jardin où vous êtes entré, un jour, vêtu d'un vêtement qui, en ce doux monde, se nomme fraude; mais vous avez mis le pied dessus, sans la voir; et elle ne repoussa point, quoique votre pied soit léger, monsieur mon beau-frère. Elle ne repoussa point, elle était morte.

PAOLO. — Je ne l'ai pas vue, je n'ai pas su où j'étais ni qui me conduisait dans ce chemin; et je n'ai ni parlé, ni entendu de parole, ni franchi de seuil, ni forcé de chancel; mais j'ai vu seulement une rose qui s'offrait à moi, plus vive que la lèvre d'une fraîche blessure; et j'ai entendu un chant jeune dans l'air, et j'ai entendu frapper des coups furieux sur une porte effrayante, et j'ai entendu nommer votre nom avec une voix de colère. Cela seulement, rien que cela. Et je ne suis pas revenu de ce lieu par volonté de revenir : car les voies de la mort sont moins cachées que cette voie-là, ô ma sœur, si Dieu nous aide.

FRANCESCA. — Mes yeux ont vu l'aube, l'aube qui ramène l'étoile du berger, la nourrice du ciel qui nous éveillait pour nous donner son lait, quand le dernier rêve était venu au petit oreiller, mes yeux l'ont vue sur moi avec honte et avec horreur, comme une eau impure jetée soudain par outrage contre une face qui se lèverait, avide de boire la lumière. Mes yeux ont vu cela; ils verront cela jusqu'à ce que la nuit les ferme, la nuit qui n'a pas d'aube, mon frère.

PAOLO. — Honte et horreur sur moi! Le jour ne me trouva point dormant. La paix avait déserté l'âme de Paolo Malatesta, et elle n'y est pas revenue, elle n'y reviendra plus jamais. La paix et l'âme de Paolo Malatesta sont pour toujours ennemies, dans la vie et dans la mort. Et tout me fut ennemi autour de moi, depuis l'heure où vous avez mis le pied sur le seuil atroce, tandis que je retournais en arrière avec l'escorte. Faire violence fut remède à mon mal, cette nuit-là : faire violence. Et je tuai alors Tindaro Omodée, et je brûlai sa maison. Je donnai à la dure escorte une seconde proie.

FRANCESCA. — Dieu vous le pardonnera, ce sang, Dieu vous le pardonnera, et tout le reste, mais non les pleurs que je n'ai pas pleurés, non cet œil resté aride à la lueur du matin. Je n'ai pas pleuré, je ne sais plus pleurer, mon frère! Et ce gobelet d'eau que, au gué de la belle rivière, vous en souvient-il? vous m'avez offert avec votre cœur faux, plein de trahison et de folie, ce fut le dernier, ce fut le dernier qui étancha ma soif; et nulle eau, depuis, n'étanche ma soif, seigneur. Et l'on voyait les murs de Rimini, et l'on voyait la Porte Galeana, et le soleil était couché derrière les monts, et les chevaux hennissaient vers les murailles, et votre visage muet apparaissait entre les lances des cavaliers. Et méchant vous fûtes, de ne pas me livrer au cours de l'eau pour qu'il me prît et me roulât vers la mer, et que je fusse posée doucement sur la plage de Ravenne, et reconnue par quelqu'un, et rapportée à mon père, à mon tendre père, lequel sans iniquité me donna à qui me voulût, sans iniquité, Dieu l'ait en sa garde et lui accorde toujours plus ample seigneurie!

PAOLO. — Francesca, si cruel est votre reproche, et pourtant si doux, que mon cœur se fend et que mon âme triste se disperse dans le son de votre voix si étrange! Mon âme se disperse, ayant abandonné toute connaissance, et jamais plus je ne voudrai la recueillir. Quelle mort doit être la mienne?

FRANCESCA. — Celle de l'esclave ramant sur la galère qui a nom Désespérée. Voilà comment vous devez mourir. Et brûlé soyez-vous et consumé par le souvenir de cette gorgée d'eau que vous m'avez offerte, au gué de la belle rivière, avant de m'entraîner aux murs de la trahison et de la fraude. Mon frère en Dieu, en Dieu très haut et en saint Jean, mieux valait pour toi perdre la tête que de mettre sur ton âme cette souillure... (*On entend sonner la cloche de Sainte-Colombe. Eux, qui avaient oublié, tressaillent.*) Ah! où sommes-nous? Qui appelle? Paolo, quelle heure sonne? Que faites-vous?

(*L'artificier et l'arbalétrier, occupés à charger les arbalètes et à encocher les dards des feux, bondissent au son.*)

LE GARDE. — Le signal! le signal! C'est la cloche de Sainte-Colombe!

L'ARBALÉTRIER. — Feu! feu! Vive Malatesta!

(*Il allume une falarique et la lance vers la ville. Par la trappe monte avec des cris furieux une troupe d'arbalétriers qui occupent la plate-forme de la tour et qui s'emploient au maniement des armes et des machines.*)

LES ARBALÉTRIERS. — Vive messire Malatesta et le parti guelfe! Mort à messire Parcitade et aux Gibelins!

(*Par les créneaux sont dardés des feux qui enflamment l'air. Paolo Malatesta ôte son casque et le donne à sa belle-sœur.*)

PAOLO. — Voici l'armet que je vous donne.

FRANCESCA. — Paolo!

(*Paolo s'élance vers la tour. Sa tête chevelue dépasse les hommes d'armes qui travaillent. Francesca jette le don, court après Paolo et l'appelle, parmi le sifflement des traits et les clameurs de la haine.*)

PAOLO. — Donnez-moi une arbalète!

FRANCESCA. — Paolo! Paolo!

PAOLO. — Une arbalète! un arc!

FRANCESCA. — Paolo! Paolo!

(*Un arbalétrier tombe, la gorge percée par un carreau ennemi.*)

LE GARDE. — Au nom de Dieu, madame, retirez-vous, car on commence à mordre le plancher, ici.

(*Quelques arbalétriers dressent leurs larges pavois peints et font obstacle à la femme, qui veut rejoindre Paolo.*)

LES ARBALÉTRIERS. — La Tour Galassa répond.

— Voici venir par la Masdogna les gens du Cignatta.

— Vive messire Malatesta et le parti guelfe!

— Verucchio! Verucchio!

(*Francesca essaie de repousser les arbalétriers qui lui barrent le passage.*)

LE GARDE. — Madame, par ce Dieu que vous adorez! Messire Paolo, faites attention! Madame Francesca est à découvert. Ici, on meurt.

(*Paolo a saisi une arbalète, et, debout sur le créneau, il décoche furieusement, exposé aux coups des adversaires, comme un forcené.*)

FRANCESCA. — Paolo!

(*A ce cri, Paolo se retourne et aperçoit la femme dans le flamboiement des feux. Il prend le pavois d'un arbalétrier et la protège.*)

PAOLO. — Francesca, descendez! Quelle démence est la vôtre?

(*Il la repousse vers le passage, tout en la protégeant. Elle, sous le pavois peint, regarde la face de son beau-frère, furieuse et belle.*)

FRANCESCA. — Le dément, c'est vous! le dément, c'est vous!

PAOLO. — Mais moi, ne dois-je pas mourir? (*Il la ramène en deçà de l'arceau, jette le pavois et tient l'arbalète.*)

FRANCESCA. — Ce n'est pas l'heure; elle n'est pas venue, votre heure.

LES ARBALÉTRIERS. — Malatesta! Malatesta!

— Les gens du Cignatta se portent vers la Rubbia.

— De ce côté! de ce côté! (*Ils descendent par l'escalier latéral de gauche et disposent leurs arbalètes aux meurtrières. Les*

cloches sonnent le tocsin. On entend des éclats de trompettes lointaines.)

— Verucchio! Mort au Parcitade! Mort au Gibelin!

— Vive Malatesta! Vive le Guelfe!

PAOLO. — Oui, c'est l'heure, si vous me regardez expirer, si vous soulevez de terre ma tête avec vos mains. Pourrais-je avoir de vous autre chose? Non, ce n'est pas comme l'esclave à la rame que je veux mourir.

FRANCESCA. — Paolo, faites contre fortune cœur de fer, et soyez muet comme ce jour-là, parmi la dure escorte, soyez muet comme ce jour-là, parmi les lances des cavaliers. Que pour vous je ne souille pas mon âme!

PAOLO. — Avec la fortune je veux jouer mon cœur faux, ce cœur plein de trahison et de folie. (*D'un geste impétueux, il attire la femme vers la fenêtre embretéchée et lui présente la corde qui pend du volet.*) Levez la bretèche. C'est un travail d'enfant, un travail de mains innocentes. (*Paolo réunit un faisceau de dards et le jette aux pieds de Francesca. Puis il charge l'arbalète.*)

FRANCESCA. — Oh! sauvage, sauvage! Et crois-tu que ma main tremble? Crois-tu tenter ainsi mon âme? A n'importe quel jeu mortel je suis prête; et je ne perdrai rien, puisque tout est perdu. Tu es vraiment à une limite redoutable. Dieu t'assiste! Je t'ouvre. Regarde! Vise droit et touche le but, si tu ne veux pas que je rie. (*Elle soulève la bretèche avec la corde. Par l'ouverture apparaît la vaste mer, où resplendissent les dernières clartés du jour.*) La mer! la mer!

(*Paolo vise avec l'arbalète et décoche.*)

PAOLO. — Bon coup! Je lui ai traversé le camail et la gorge. C'est mon fourrier qui s'en va aux royaumes noirs.

(*Francesca rabaisse la bretèche, et l'on entend les carreaux de la riposte frapper le volet. Paolo recharge son arme.*)

LES ARBALÉTRIERS, *sur la tour.* — Victoire! victoire! Mort, mort au Parcitade! Vive messire Malatesta et le parti guelfe!

— Victoire! Le Gibelin est rompu au pont de la Fossa Patara!

— La Gualchiera est balayée.

— Voilà messire Giovanni qui galope avec les lances, à la porte du Gattolo. Cignatta se débande.

— Attention à ne pas blesser les nôtres dans la mêlée!

— Victoire à Malatesta!

FRANCESCA, *dans une grande agitation d'esprit.* — J'ai vu la mer, la mer éternelle, le témoignage du Seigneur; et, sur la mer, une voile que le Seigneur conduit à bon port. Paolo, mon frère en Dieu, je fais un vœu, si le Seigneur nous aide en sa miséricorde.

PAOLO. — Levez la bretèche.

FRANCESCA. — Et je ne l'abaisserai plus. Cette épreuve est le jugement de Dieu par la flèche. L'homme est mensonge et Dieu est vérité. Mon frère en Dieu, la souillure de la fraude que tu as sur ton âme, puisse-t-elle t'être pardonnée avec grand amour, et puisse le jugement divin en faire la preuve par la flèche qui ne te touchera pas! Sinon, mieux vaut que tu perdes la vie, et moi avec toi. (*Tenant dans ses mains la corde tendue, elle s'agenouille et se met en prière, les pupilles fixées sur la tête nue de Paolo. La bretèche levée laisse voir la mer qui resplendit. Le tireur charge son arme et décoche, sans trêve. De temps à autre, les viretons gibelins entrent par la fenêtre et frappent le mur opposé, ou tombent sur le plancher sans atteindre personne. La cruauté de l'angoisse bouleverse le visage de celle qui prie. Les syllabes font remuer à peine les lèvres décolorées.*) Notre père qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié; que ton règne arrive; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien...

(*Paolo, après avoir décoché quelques traits, vise avec une volonté plus aiguë, comme pour un coup de maître, et décoche. On entend la clameur des ennemis.*)

PAOLO, *avec une atroce joie.* — Ah! Ugolino, je t'ai touché à une mauvaise place!

FRANCESCA. — Et pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons à autrui; et ne nous induis pas en tentation; mais préserve-nous du mal. Ainsi soit-il!

(*Cependant les arbalétriers font grand vacarme sur la tour. Quelques-uns d'entre eux portent à bras et descendent par la trappe les morts et les blessés.*)

LES ARBALÉTRIERS. — Victoire à Malatesta!

— Mort, mort au Parcitade et aux Gibelins!

— Victoire! Les gens de Montagna rentrent en déroute par la porte de San Cataldo.

— Le feu prend! Le baril est tombé sur la maison d'Accarisio. Le feu prend!

— Victoire! Malatesta! Malatesta!

— Ah! messire Ugolino Cignatta est tombé de cheval. Il est mort! il est mort!

— Un vireton l'a frappé dans la bouche. Qui l'a tué? Bartolo Gambitta?

— Qui l'a tué? Un homme de notre compagnie. Coup de maître!

— Cela mérite cent lires de Ravenne, mille agontans.

— Victoire!

(*Un trait, effleurant la tête de Paolo Malatesta, passe à*

travers sa chevelure. Francesca pousse un cri, lâche la corde, se redresse d'un bond, saisit entre ses mains la tête de son beau-frère qu'elle croyait transpercée, cherche dans les cheveux la blessure. Ce qui l'effraie davantage encore, c'est la mortelle pâleur qui, à ce contact, se répand sur le visage de Paolo. L'arbalète tombe à terre.)

FRANCESCA. — Paolo! Paolo! (*Elle regarde ses mains, pour voir si le sang les rougit. Ses mains sont blanches. Elle cherche de nouveau, avec grande anxiété.*) Qu'est-ce, ô mon Dieu? Paolo! Paolo! Tu ne saignes pas, tu n'as pas sur la tête une goutte de sang, et il semble que tu meures! Paolo!

PAOLO, *d'une voix étouffée.* — Non, je ne meurs pas, Francesca. Le fer ne m'a pas touché.

FRANCESCA. — Sauf! sauf et pur! Tu es lavé de la fraude. Rends grâce à Dieu! Mon frère, agenouille-toi.

PAOLO. — ... Mais vos mains m'ont touché, et mon âme est brisée dans mon cœur, et le froid gagne toutes mes veines, et je n'ai plus la force de vivre; mais de cette vie qui me reste encore...

FRANCESCA. — Par ton salut, agenouille-toi!

PAOLO. — ... une peur indicible m'étreint et un mépris plus grand que la peur...

FRANCESCA. — Agenouille-toi!

PAOLO. — ... depuis que j'ai vécu de si rapide force, combattant à l'écart, sur la cime de votre prière et dans la solitude ardente de vos yeux...

FRANCESCA. — Agenouille-toi! agenouille-toi et rends grâce à Dieu! Ne veuille plus te perdre encore!

PAOLO. — ... combattant à l'écart et tuant des hommes...

FRANCESCA. — Dieu t'a pardonné. Tu es lavé. Et tu te perds!

PAOLO. — ... avec tout mon courage rassemblé autour de mon cœur furibond, et avec, toute enclose dans mon âme, la puissance de mon horrible amour.

FRANCESCA. — Perdu! tu es perdu! Dis que tu délires. Sur ta tête, dis que tu délires et que ton âme misérable n'a pas entendu la parole de ta bouche. Par le trait qui ne t'a pas touché, par la mort qui t'a désigné avec le doigt et qui ne t'a pas pris, dis que jamais plus, jamais plus cette parole ne sortira de ta bouche...

LES ARBALÉTRIERS. — Vive messire Giovanni Malatesta!

SCÈNE IV

LE DÉHANCHÉ *est apparu par la trappe, sur l'escalier de la Grosse Tour, armé de pied en cap, avec une pique sarde à la main. Il gravit les marches en boitant; et, dès qu'il arrive en*

haut, il brandit le terrible esponton, tandis que sa voix rude perce la clameur.

GIANCIOTTO. — Par Dieu, gent poltronne, race maudite, je suis capable de vous jeter tous dans l'Ausa, avec le mangonneau, comme des charognes.

FRANCESCA. — Ton frère!

(*Paolo ramasse son arbalète.*)

GIANCIOTTO. — Vous êtes plus prompts à faire du tapage qu'à travailler la peau des Gibelins. Avec ces arbalètes sans nerf, que croyez-vous faire? Si je n'avais pas couru à la rescousse avec mes cavaliers, le Cignatta forçait les deux portes. Que Dieu tranche les coudes aux poltrons!

LES ARBALÉTRIERS. — Nous avons presque épuisé les armes de jet.

— L'astrologue tardait à donner le signal.

— La Tour Galassa ne répond plus.

— De la Masdogna nous avons fait un charnier.

GIANCIOTTO. — Feu sans force, par Dieu! Je ne vois pas de maisons grandes qui brûlent. Mal jeté, le feu!

LES ARBALÉTRIERS. — Les maisons d'Accarisio brûlent. Voyez.

— Et le bon Cignatta, qui l'a désarçonné?

— C'est un de nous qui lui a percé la gorge.

GIANCIOTTO. — Qui était à la fenêtre embretéchée?

LES ARBALÉTRIERS. — Est-ce qu'on n'avait pas mis à prix sa tête? Mille agontans à notre compagnie!

GIANCIOTTO. — Qui était à la fenêtre?

LES ARBALÉTRIERS. — Nous avons travaillé le ventre vide.

— Nous mourons de faim et de soif.

— Vive messire Giovanni le Malcontent!

(*Paolo ramasse son casque, s'en couvre, et se dirige vers la tour. Francesca traverse la salle, ouvre la porte par où elle est venue et se penche dans la baie pour appeler.*)

FRANCESCA. — Smaragdi! Smaragdi!

GIANCIOTTO, *aux arbalétriers.* — Taisez-vous! Que votre langue se sèche! Je n'aime pas le tapage. Qui travaille à la muette me plaît. Or sus, il faut lancer une grande tonne à feu; et c'est moi qui vous enseignerai la droite règle; et, au nom du Magnifique, mon père, nous l'enverrons au vieux Parcitade pour lui donner son congé. Berlingerio, où est mon frère Paolo? N'était-il pas monté ici?

(*L'esclave se montre à la porte; puis, sur un ordre de sa maîtresse donné à voix basse, elle disparaît. Francesca reste sur le seuil.*)

PAOLO. — Me voici, Giovanni. Je suis là. C'était moi, l'homme

de la fenêtre embretéchée. Et le dard muet a frappé dans la gorge quelqu'un qui avait la bouche trop ouverte à te railler.

(*Un murmure court parmi les arbalétriers.*)

GIANCIOTTO. — Grand merci, mon frère. (*Il se tourne vers les hommes d'armes.*) Un tel coup devait partir de la main d'un Malatesta, ô bourdeurs, langayeurs, dardeurs de bourdes! (*L'esclave reparaît avec un broc et une coupe. Francesca retourne vers le passage pour se faire voir. Gianciotto descend près de son frère.*) Paolo, ce sont de bonnes nouvelles que je t'apporte. (*Il aperçoit sa femme, et, soudain, sa voix trouve un accent plus doux.*) Francesca!

FRANCESCA. — Salut à vous, seigneur, qui apportez la victoire!

(*Le Déhanché va au-devant d'elle et l'embrasse.*)

GIANCIOTTO. — Ma chère femme, pourquoi vous trouvez-vous en ce lieu?

(*Elle ne sait pas cacher sa répugnance.*)

FRANCESCA. — Vous avez beaucoup de sang sur votre armure.

GIANCIOTTO. — Je vous ai tachée?

FRANCESCA. — Et vous êtes couvert de poussière.

GIANCIOTTO. — Femme, la poussière est mon pain.

FRANCESCA. — Vous n'avez sur le corps aucune blessure?

GIANCIOTTO. — Je n'en sens aucune.

FRANCESCA. — Mais vous devez avoir grand'soif.

GIANCIOTTO. — Oui, j'ai grand'soif.

FRANCESCA. — Smaragdi, apporte le vin.

(*L'esclave s'approche avec le broc et la coupe.*)

GIANCIOTTO, *avec une joie étonnée.* — Eh quoi! femme, vous avez eu souci de ma soif? O ma chère femme! Avez-vous envoyé votre esclave me guetter, pour qu'elle vous donne avis de ma venue?

(*Francesca verse le vin et présente la coupe à son mari. Paolo est à l'écart, dans le passage, silencieux, et il surveille les gens qui préparent la tonne incendiaire.*)

FRANCESCA. — Voici, buvez. C'est du vin de Chio.

GIANCIOTTO. — Vous d'abord, buvez, de grâce, une gorgée.

FRANCESCA. — Je ne vous l'ai pas empoisonné, seigneur.

GIANCIOTTO. — Vous voulez rire! Ce n'est certes pas que j'aie un soupçon; mais c'est une grâce, une grâce que je vous demande, Francesca, ma fidèle épouse. De vous trahison ne me viendra pas. Jamais encore je n'ai eu de cheval qui ait bronché. Femme, buvez une gorgée. (*Francesca porte la coupe à ses lèvres.*) C'est douce chose, de revoir votre clair visage, après la bataille, et d'avoir, offerte par vous, une coupe de vin puissant, et de la boire d'un trait, (*il vide la coupe*) comme ceci. Tout entier s'en égaie le cœur. Et Paolo? Pourquoi ne lui avez-vous point parlé? Il revient de Césène,

et un salut de vous, femme, il ne l'obtient pas, lui qui est mon frère. Approche, Paolo. Tu n'as pas soif? Quitte le feu grec pour le vin grec. Après, nous brûlerons tous les Parcitades! Femme, versez-lui une pleine coupe, et buvez en aussi une gorgée, pour lui faire honneur. Et saluez-le, ce parfait archer.

FRANCESCA. — Salué je l'avais déjà.

GIANCIOTTO. — Quand?

FRANCESCA. — Quand il décochait.

PAOLO. — Sais-tu, Giovanni, qu'en montant à la tour je l'ai surprise en train d'essayer avec Berlingiero un roquafeu?

GIANCIOTTO. — Dis-tu vrai?

PAOLO. — Elle jouait avec la roquette allumée, et l'homme poussait les hauts cris, ayant peur que la tour ne prît feu. Et elle en riait! Je l'ai entendue rire, tandis que le feu était à ses pieds, apprivoisé comme un lévrier en laisse.

GIANCIOTTO. — Dit-il vrai, Francesca?

FRANCESCA. — Je m'étais ennuyée dans mes appartements, au milieu de mes femmes plaintives. Et mieux me plaît, en vérité, seigneur, voir la guerre ouverte que réconforter la peur close.

GIANCIOTTO. — Fille de Guido, à bon coin ton père te marqua. Et veuille le Seigneur te rendre féconde, de sorte que tu me donnes plus d'un lionceau! (*Francesca fronce les sourcils.*) Mais, Paolo, tu n'as pas encore bu. Bois, car tu es pâle. Verse-lui une pleine coupe, ô ma guerrière, et prélèves-en une gorgée. Il a décoché un trait merveilleux.

PAOLO. — Sais-tu, Giovanni, qui soulevait la bretèche, tandis que je décochais? Elle! Sa main tenait la corde du volet, comme font les servants des hommes d'armes; et ferme était son poignet, et son œil assuré.

GIANCIOTTO. — Allons donc, allons guerroyer contre les castels, ô femme! Je te ferai un haubert d'or fin, et tu viendras chevauchant avec la lance et l'épée, comme la comtesse Aldruda de Bertinoro, quand elle fut à l'ost avec Marchesalla contre le Chancelier de Magonze. Car trop long est le temps où vous demeurez loin de moi, chère femme. Et déjà, avec ce bandeau sombre sous le menton et sur la joue, il semble que vous portiez camail: et cela vous donne une grâce fière. Est-ce vrai, Paozzo? Mais tu n'as pas encore bu! Bois : car tu es pâle. Tu as fait rude besogne. Et, cette nuit, nous ne dormirons pas dans nos lits. Versez donc le vin, femme, à votre beau-frère.

FRANCESCA. — Voici, je le verse.

GIANCIOTTO. — Il est presque nuit. On y voit à peine, dans cette salle... Paozzo, tu aurais pu faillir...

FRANCESCA. — Buvez, monsieur mon beau-frère, dans la coupe où votre frère a bu. Et Dieu vous donne heureuse fortune, à l'un comme à l'autre, et à moi aussi!

(*Paolo boit, en regardant Francesca dans les prunelles.*)

GIANCIOTTO. — Heureuse fortune! Paolo, déjà je te l'ai dit; et puis, je n'ai pas continué. Je t'apporte une joyeuse nouvelle. Ils sont arrivés à l'heure de la victoire, près du Magnifique notre père, les Légats florentins, qui te disent élu Capitaine du Peuple et de la Commune de Florence.

PAOLO. — Les Légats sont arrivés!

GIANCIOTTO. — Ils sont arrivés. Tu t'en affliges?

PAOLO. — Non. Je vais partir.

(*Francesca tourne son visage dans l'ombre et fait quelques pas vers la tour. L'esclave se retire à l'écart et demeure immobile.*)

GIANCIOTTO. — Il faut que tu partes d'ici trois jours. Tu auras le temps de courir à Ghiaggiolo chez ton Orabile, qui maintenant est habituée à son veuvage. Et tu t'en iras à la ville des gais compagnons, qui fut régie par les Frères Jouissants, toute pleine de marchands gras, de bouffons et d'hommes de cour; et l'on y dresse la table matin et soir, et l'on y chante et l'on y danse; et tu te divertiras à ton gré. (*Il s'assombrit et redevient amer.*) Et nous resterons à tendre des pièges pour les loups et à égorger les agneaux. Pour amuser notre oreille, nous heurterons fer contre fer, esponton sarde contre hache arétine, matras contre javeline, corsecque contre épieu. Et, finalement, nous attendrons qu'à quelque escalade une pierre nous brise encore cet autre genou. Et alors Giovanni le Déhanché, Gianni Ciotto, se fera lier avec des cordes sur un étalon qui aura le vertigo, et il s'en ira saccageant sur la route d'Enfer.

(*Francesca marche çà et là, tortueusement, dans l'ombre. Par la baie de l'arceau, on voit le ciel du soir que rougissent les incendies.*)

PAOLO. — Giovanni, tu t'irrites contre moi!

GIANCIOTTO. — Non. N'as-tu pas fendu la langue à celui qui me raillait? « Sus, sus au Déhanché! Sus au Boiteux, au mari de la belle Ravennate! » me criait Ugolino, en chevauchant à ma rencontre. Il avait une forte voix. Arrivait-elle jusqu'à la bretèche? J'étais là, près de lui, les yeux dans les yeux, l'étrier contre l'étrier, lorsque ton vireton, entré par la bouche, est ressorti derrière la couenne. Tu aurais pu faillir... J'ai senti les pennons de la coche venter sur mon visage. Tu aurais pu faillir...

PAOLO. — Si je n'ai pas failli, pourquoi y penses-tu?

GIANCIOTTO, *lui posant une main sur l'épaule.* — Il te plaît trop de tenter les périls. A Florence, sois circonspect. Grave est

l'office que tu vas remplir. Aie la vue perçante et rapide, mais la main prudente.

PAOLO. — Puisque tu me conseilles, ne te semble-t-il pas, mon frère, que le parti le plus sage serait de renoncer à cet office? Nous avons besoin de tout notre effort dans ce pays. L'année tourne fâcheusement pour le parti guelfe, depuis la grande défaite de Giovanni d'Appia et la rébellion de Sicile contre l'Angevin...

GIANCIOTTO. — Accepter, voilà ce qu'il faut, et ne point user de remise. Tu seras Conservateur de la paix, là où notre père le Magnifique fut Vicaire pour le roi Charles, dans la grande cité guelfe qui prospère. Puisse ainsi, par delà les confins de la Romagne, le nom des Malatesta sonner haut et se répandre; et puisse chacun de nous suivre son étoile qui monte! Moi, je vais par mon chemin, avec ma lame qui a des yeux. Je n'ai pas encore eu de cheval qui ait bronché sous moi...

(*Tandis qu'il parle, Malatestino blessé est rapporté à bras par l'escalier de la tour, au milieu des torches, avec l'apparence d'un cadavre. L'ombre se fait de plus en plus épaisse.*)

FRANCESCA, *du fond de la salle.* — Oh! malheur, malheur! Ne voyez-vous pas? ne voyez-vous pas Malatestino, là, Malatestino porté à bras par les hommes d'armes, avec des torches? On l'a tué! Oh! malheur!

SCÈNE V

Elle accourt vers la troupe qui descend par un des escaliers latéraux dans le passage, au milieu des arbalétriers, lesquels abandonnent le travail et font la haie, silencieux. GIANCIOTTO *et* PAOLO *accourent aussi.* ODDO DALLE CAMINATE *et* FOSCOLO D'OLNANO *portent à bras le jouvenceau sanglant. Quatre archers aux longs carquois l'accompagnent, tenant des torches.*

FRANCESCA, *se penchant vers le corps inerte.* — Malatestino! Mon Dieu, il a l'œil crevé, tout noir de sang... Comment l'ont-ils tué? Et son père le sait-il? l'a-t-il vu?

(*Gianciotto palpe le corps de son jeune frère et lui ausculte le cœur.*)

GIANCIOTTO. — Non, Francesca, il n'est pas mort! Il respire et son cœur bat. Voyez-vous? Il revient à lui. Le coup l'a étourdi un peu; mais il revient à lui. La vie ne l'abandonne pas. Il a de bonnes dents pour la retenir. Allons, courage! Disposez-le ici, sur ce tas de cordes.

(*Tandis que les porteurs l'arrangent, le jouvenceau commence à donner signe de vie.*) Oddo, qu'a-t-il eu?

ODDO. — Un coup de pierre, au moment où il forçait la Tour Galassa.

FOSCOLO. — A lui seul, il avait fait prisonnier Montagna Parcitade, et il l'avait lié aussitôt avec le ceinturon de son épée, et il l'avait mené à messire Malatesta; et il revenait pour prendre la tour...

ODDO. — Avec une cervelière, sans nasal ni ventail, comme ça, à la légère! Vous savez combien il est hardi...

FOSCOLO. — Et il était furieux, parce que monseigneur son père n'avait pas voulu qu'il tranchât la gorge au prisonnier.

(*Francesca verse entre les lèvres du jouvenceau quelques gouttes de vin. Paolo suit tous ses gestes avec des yeux avides.*)

GIANCIOTTO, *examinant la blessure.* — Pierre lancée à la main, non par la fronde. Allons, ce n'est rien. Pour l'assommer, celui-là, décharné comme il est, il faudrait catapultes et balistes. C'est un cœur aciéré, un foie sec. Il a été marqué par Dieu, dans la guerre, comme je le suis moi-même. Désormais, il sera nommé aussi d'un surnom, comme moi, d'après sa balafre. (*Il le baise au front.*) Malatestino! (*Le jouvenceau revient à lui, recouvre ses sens.*) Bois, Malatestino!

(*Malatestino boit quelques gorgées du vin que Francesca lui met sur les lèvres; puis il remue la tête, et, averti par la douleur, il porte à la blessure de son œil gauche sa main encore enfermée dans le gantelet. Francesca lui arrête la main.*)

MALATESTINO, *comme un homme qui se réveille subitement, d'une voix violente.* — Il s'évadera, il s'évadera... Ce n'est pas sûr, la prison... Je vous dis qu'il saura s'évader... Père, donnez-moi licence de lui trancher la gorge! C'est moi qui l'ai pris. Laissez-moi le tuer, mon cher père! Je vous dis qu'il saura s'évader. Il est mauvais, celui-là... Eh bien, vous, donnez-lui du marteau sur la tête, alors! Donnez-lui du marteau, et qu'il tourne trois fois sur lui-même...

FRANCESCA. — Que vois-tu? Ne bouge pas, Malatestino, ne t'agite pas. Malatestino, que vois-tu?

ODDO. — Il rêve encore de Montagna.

GIANCIOTTO. — Tu ne me reconnais pas, Malatestino? Tu es à la Mastra. Montagna est dans de bonnes griffes. Sois sûr qu'il ne s'échappera pas.

MALATESTINO. — Gianni, où suis-je? Oh! Francesca, et vous? (*Il lève encore sa main vers l'œil blessé.*) Qu'ai-je dans l'œil?

GIANCIOTTO. — Un coup de pierre bien asséné.

FRANCESCA. — Souffres-tu beaucoup?

(*Le jouvenceau se met debout et hoche la tête.*)

MALATESTINO. — Les coups de pierre des goujats gibelins n'ont pas de quoi faire souffrir. Allons, allons, ce n'est pas le

moment pour faire de la charpie avec de la vieille toile. Mettez-moi un bandage et donnez moi à boire; et puis, à cheval, à cheval!

(*Francesca ôte le bandeau qui cachait son menton et ses joues.*)

GIANCIOTTO. — Vois-tu clair?

MALATESTINO. — Un œil me suffit.

GIANCIOTTO. — Fais l'épreuve, pour savoir si le gauche est perdu. (*Il prend des mains de l'un des archers une torche.*) Ferme le droit. Francesca, fermez-le lui avec votre main. Lui, il a son gantelet. (*Elle presse du doigt la paupière du blessé. Gianciotto lui met la torche devant le visage.*) Regarde! Vois-tu cette torche?

MALATESTINO. — Non.

GIANCIOTTO. — Tu ne vois pas même une lueur?

MALATESTINO. — Non, non. (*Il prend le poignet de Francesca et l'écarte.*) Mais je vois bien avec l'autre.

LES ARBALÉTRIERS, *exaltés par le courage de cet enfant.* — Vive messire Malatestino Malatesta!

MALATESTINO. — A cheval, à cheval! La bataille est gagnée, Giovanni; mais le vieux Parcitade est encore vivant, et il attend le renfort. Nous ferons-nous cerner? Oddo, Foscolo, ce que nous avons laissé, c'est le meilleur...

GIANCIOTTO, *se tournant vers les arbalétriers.* — La tonne! la tonne! Tout est-il prêt? (*Il s'éloigne vers la tour, pour diriger la manœuvre du mangonneau.*)

ODDO. — Vous tomberez à mi-chemin.

FRANCESCA. — Renonce, Malatestino, à la bataille! Viens, que je te lave et te réconforte! Smaragdi, va, cours, prépare l'eau, fais la charpie; et cherche maître Almodor.

MALATESTINO. — Non, belle-sœur. Mettez-moi un bandage et laissez-moi partir. Je reviendrai pour le médecin. Dites-lui qu'il attende. Mais je ne sens pas de douleur. Bandez ma blessure, je vous prie, ma belle-sœur, avec ce bandeau que vous avez ôté.

FRANCESCA. — Je vais le faire, je vais le faire. Dieu sait comment! Mais ce ne sera pas bien fait. (*Elle lui bande l'œil. Il aperçoit Paolo qui ne la quitte pas des yeux.*)

MALATESTINO. — Hé! Paozzo, que fais-tu? Est-ce que tu rêves?

FRANCESCA. — Mais ce ne sera pas bien fait.

MALATESTINO. — Tu es élu Capitaine du Peuple à Florence. J'ai vu les Légats guelfes du Lys Rouge qui étaient avec notre père, quand j'ai traîné devant lui Montagna lié... (*On entend le cri guttural qui accompagne l'effort des hommes soulevant la tonne incendiaire et chargeant l'engin. Au-dessus des créneaux, le flamboiement des incendies se répand par tout le ciel et croît. Les cloches sonnent le tocsin. On entend des éclats de trompettes.*)

On l'a enfermé dans la prison, du côté de la mer. Comprends-tu? Il s'évadera. J'ai prié mon père, à genoux, qu'il me permît de l'achever. Et les Légats souriaient. Et, à cause d'eux, mon père disait non, pour paraître magnanime... Cette nuit-ci, Montagna ne doit pas la passer. Veux-tu m'aider, toi? Allons à la prison! Belle-sœur, est-ce fait? Ne tremblez pas!

FRANCESCA, *qui a noué le bandage.* — Oui, oui; mais ce n'est pas bien fait. Ton front est brûlant. Déjà tu as la fièvre. Ne t'en va pas, Malatestino. Écoute-moi. Tiens-toi en paix.

GIANCIOTTO, *sur la tour.* — Allez! allez!

(*On entend le bruit du mangonneau qui lance au loin la tonne pourvue d'une mèche allumée.*)

LES ARBALÉTRIERS. — Victoire à Malatesta! Vive le parti guelfe! Mort, mort au Parcitade et aux Gibelins!

MALATESTINO, *se retournant et accourant.* — A cheval! à cheval!

(*Oddo, Foscolo et les archers, avec toutes les torches, le suivent. La salle s'emplit d'obscurité. La réverbération du feu rougit l'ombre où Paolo et Francesca sont demeurés seuls.*)

PAOLO. — Adieu, Francesca.

(*Comme il s'approche d'elle, Francesca recule d'un bond, avec terreur.*)

GIANCIOTTO, *de la tour* — Paolo! Paolo!

FRANCESCA. — Mon frère, adieu. O mon frère!

(*Paolo se dirige vers la tour où a recommencé le jet des roquettes et des falariques. Francesca, restée seule dans l'ombre, fait le signe de la croix, en tombant sur les genoux et en se prosternant jusqu'à terre. Dans le fond, une clarté plus violente illumine le ciel.*)

LES ARBALÉTRIERS. — A feu! à feu! Mort au Parcitade!

— A feu! Mort au Gibelin! Vive le Guelfe! Vive Malatesta!

(*Les flèches incendiaires partent en sifflant, d'entre les créneaux. Les cloches sonnent le tocsin. Les éclats des trompettes retentissent parmi la vaste clameur, dans les rues de la ville incendiée et ensanglantée.*)

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

(*A suivre.*)

LETTRES A PAUL DELAROCHE[1]

AVANT-PROPOS

Lorsque, le 2 octobre 1858, Fromental Halévy, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, lut à la séance publique annuelle de l'Académie une notice sur la vie et les œuvres de Paul Delaroche, il signala l'intérêt que celui-ci avait toujours manifesté pour ses élèves : « Il ne cessa jamais de suivre leurs travaux; son enseignement n'avait rien d'absolu; il causait avec ses élèves et, cherchant avec eux le progrès, s'associait à leurs idées sans jamais imposer les siennes. »

Il nous a semblé retrouver l'écho de ces causeries dans les lettres d'Ernest Hébert réunies ci-après, où l'un des élèves préférés de Paul Delaroche fait part à son maître de ses études, de ses projets, de ses doutes et de ses espérances. Ces lettres, qui appartiennent aujourd'hui à madame Georges de Saint-Maurice, petite-fille de Paul Delaroche, remontent à 1841, époque où Ernest Hébert était encore pensionnaire à l'Académie de France à Rome, et vont jusqu'en 1856, époque où celui-ci, alors absent de Paris, apprit la mort du peintre qui avait été son professeur et était toujours resté son ami.

Deux réponses de Paul Delaroche, obligeamment communiquées par madame Ernest Hébert, deux lettres de M. Hébert père et trois lettres adressées par Ernest Hébert à Horace Delaroche, fils aîné de Paul Delaroche, complètent cet ensemble et achèvent de nous montrer quelle profonde et confiante amitié unissait les deux artistes.

Nous prions madame Ernest Hébert et madame Georges de Saint-Maurice de vouloir bien trouver ici l'expression de nos respectueux remerciements pour l'autorisation qu'elles ont bien voulu nous donner de publier cette correspondance restée jusqu'à présent inédite.

HORACE DELAROCHE-VERNET

I

ERNEST HÉBERT A PAUL DELAROCHE

Rome, 18 juillet [1841].

Il y a bien longtemps, mon maître, que vous n'avez reçu de nouvelles certaines et directes de moi. Il faut vous dire que cette belle vie de Rome est si calme, si unie, si bleue, si peu agitée par les faits extérieurs qu'il ne nous arrive rien qui vaille la peine d'être su par vous. Vous savez mieux que moi combien ces longues et tranquilles journées sont uniformes dans la Rome pure de l'été, débarrassée de ces tristes Anglais. Nous travaillons paisiblement comme si le monde était fini autour de nous, sans ambition d'écraser nos collègues, sans envie de ceux qui nous dépassent, sans désir de vendre nos œuvres : heureuse situation d'esprit, selon moi, inconnue à ceux qui ne sont pas artistes et qui n'ont pas habité l'Italie. En un mot, les heures sont longues et le temps passe vite.

Cet état contemplatif a peut-être un mauvais côté : il rend indolent et même paresseux. Il est certain qu'on travaille moins ici qu'à Paris où on brûle la vie ; il est même impossible au plus intrépide de faire certains travaux dans ce temps-ci, jusqu'à la fin d'août. Qui aura le courage d'aller faire son petit croquis au Vatican, maintenant qu'on déjeune à midi et qu'il faut traverser à cette heure la place de Saint-Pierre avec cinquante-deux degrés Réaumur? Pour moi, j'y ai renoncé, non pas tant à cause de la chaleur qu'en considération des fièvres du pays, qui ont décoloré l'année dernière les intéressants pensionnaires de première et seconde année que le Règlement retient dans la *canicola* [?] *di Roma* [1]. Mais, en résumé, si on travaille moins ici qu'à Paris, je crois fortement qu'on y réfléchit beaucoup plus sur son art ; on voit les choses plus largement, on sent se développer en soi une propension vers une route quelconque ; on entend une voix intérieure que les agitations ou les exigences de l'autre vie empêchaient d'écouter. Les œuvres de nos grands maîtres sont là, derrière nous, remplissant le passé de larges et nobles exemples : c'est vous,

1. « La canicule [?] de Rome ».

mon maître, quoique éloigné, que nous regardons au haut du présent! et l'avenir est à nous!

Je suis obligé de descendre beaucoup de l'enthousiasme dans lequel je suis pour l'Italie, si je vous parle de l'envoi de ma première année. C'est une figure nue, sur laquelle je me suis démené pendant deux mois, pensant avec raison, je crois, que cette étude m'était nécessaire. J'ai cherché à rendre un effet très difficile et ingrat, par lequel le ciel est couvert de nuages et les objets noirs et détachés par leur propre valeur. Je me suis obstiné sur ce parti pris, quoique sachant que je ferais mieux et plus facilement du soleil, parce que j'ai pensé que je pourrais serrer davantage la forme et le modelé, renonçant *pour un moment* à la couleur. J'ai donc cherché, et les Michel-Ange de la Chapelle Sixtine m'ont soutenu dans mes moments de doute. Mais, en somme, ma figure est peu agréable à voir, surtout comme exécution. C'est un esclave pensant à la liberté, dont l'idée est réveillée en lui par le tombeau d'un homme libre et grand.

Je compte sur cette ferme main qui m'a mené jusqu'ici pour me tirer de ma route, si elle est mauvaise, ou pour m'y pousser, si elle est bonne. Je compte aussi sur votre bonté, mon cher maître, et j'espère que vous me sacrifierez un de vos précieux moments pour me faire savoir votre franche pensée sur ma figure et aussi quelques détails sur votre immense travail de l'École [1], que je suis impatient pour vous de savoir découvert.

M. Schnetz [2] est un excellent bon garçon : nous coulons d'heureux jours sous lui. Combien nous tous sans exception avons été désagréablement surpris quand nous avons su que vous n'étiez pas notre directeur! Nous y comptions.

Adieu, mon maître; je ne peux vous souhaiter qu'une bonne santé, puisque vous avez tout ce que peuvent avoir les hommes sur la terre. Conservez un petit souvenir à votre élève respectueux, reconnaissant et dévoué pour toujours,

ERNEST HÉBERT

1. Paul Delaroche venait d'achever une de ses œuvres les plus connues, la frise de l'*Hémicycle* de l'École des Beaux-Arts.

2. Schnetz (Jean-Victor), peintre, directeur de l'Académie française de Rome (1787-1870).



Rome, 27 mai 1842.
[*Au crayon, de la main de Paul Delaroche :* « *Répondu le 12 juillet* ».]

Mon cher maître,

Malgré un silence assez désespérant pour tout autre qui ne sait pas combien une écritoire est difficile à trouver dans un atelier et combien la plume métallique longtemps inactive a de la peine à se décider à écrire des mots lisibles, croyez, mon maître, que, si je n'avais pas éprouvé cela souvent, je vous aurais écrit plus tôt quoique sans espoir de réponse. Je sais que vous travaillez trop pour pouvoir sacrifier du temps à des correspondances inutiles : aussi je ne viens pas par cette nouvelle lettre vous demander de m'écrire; je veux seulement vous faire savoir que je n'ai pas oublié l'homme à qui je dois les plus belles années de ma vie.

Plus je vais, mon cher maître, et plus je vous suis reconnaissant de cette ardeur, de cette envie de succès que vous seul savez donner à ceux qui vous approchent et dont je me suis senti brûler avant et pendant la loge. Arrivé en Italie, l'influence de ce climat énervant s'est étendue facilement sur moi : cette vie tranquille et sans émulation fiévreuse, sans ambition pressante, sans autre désir que celui de la continuation de ces longues rêveries des ruines et de la campagne romaine, en un mot ce calme voluptueux et ce ciel heureux, si nouveaux pour nous, Gaulois, me suffisent et empêchent l'amère ambition de m'approcher de trop près. Dès ma première année à Rome, j'ai compris cela, et, le jour où j'ai appris que ce n'était pas vous qui étiez directeur de l'Académie, il m'a semblé que j'avais perdu une partie de mon avenir, et la suite m'a prouvé que j'avais eu un juste pressentiment.

Mon envoi est fini : c'est une figure d'étude que j'envoie parce que mon tableau des *Orientales* n'avait pas pu être fini à temps; je ne l'enverrai que l'année prochaine. Je suis médiocrement content de ma figure : elle m'a donné beaucoup de peine à cause des difficultés du dessin raccourci dont elle est composée et de l'effet qui l'éclaire absolument de face. C'est

une espèce de synthèse du peuple romain et de son abrutissement sous les empereurs. Un homme fort, sans noblesse, est endormi sur la base d'une colonne dont la richesse et la matière expriment le temps de la somptuosité ruineuse des empereurs, en opposition avec la simplicité de l'architecture du fond, tirée du *tabularium* qui est des beaux temps de la République. J'ai mis ce fond dans l'ombre, comme les souvenirs qu'il aurait dû réveiller, et j'ai mutilé la statue de la Liberté et son inscription. Je laisserai cependant à mon envoi le nom de « figure d'étude », ne voulant pas avoir l'air d'avoir voulu faire un tableau. Tant mieux si on comprend, ce que je ne crois pas possible si on n'a pas fait certaines études archéologiques ; tant pis si on ne comprend pas. Je serais bien curieux de savoir ce que vous penserez du dernier envoi de Papety[1] ; je n'espère pas le savoir par moi-même ; au moins je l'apprendrai, sans doute, par quelque voyageur qui nous apportera des nouvelles des *Parigini*[2].

Je suis bien content d'avoir ici notre excellent ami Lebouys[3] ; il me semble heureux et, de plus, travailleur, car il a déjà ébauché son envoi, dont vous serez, je crois, très content. Il vous a envoyé dernièrement une étude que vous lui aviez demandée et une lettre qui, à ce qu'il paraît, ne vous sont pas parvenues : il en est furieux et désolé et me charge de vous le dire. Maintenant nous sommes deux « Delaroche » à l'Académie, et Lebouys est plus votre ami que moi : je n'ai presque plus le droit de vous demander ce dont vous pourriez avoir besoin à Rome ou ailleurs ; cependant, si l'occasion s'en présentait, disposez de moi comme de lui. Je serai toujours heureux de pouvoir vous prouver autrement que par des paroles mon attachement et ma vive reconnaissance. Veuillez me rappeler au souvenir de M. Horace[4] et de madame Delaroche.

Votre toujours dévoué et affectionné élève

E. HÉBERT

1. Papety (Dominique-Louis-Féréol), peintre, élève de Léon Cogniet, né en 1815; grand prix de Rome en 1836. Il mourut prématurément en 1849.

2. Parisiens.

3. Élève de Paul Delaroche.

4. Horace Vernet, beau-père de Paul Delaroche.



PAUL DELAROCHE A ERNEST HÉBERT

[12 juillet 1842.]

Je redoute la plume tout autant que vous, mon ami, bien que je sois forcé souvent de m'en servir au profit de gens qui ne m'en savent que peu de gré. Il en résulte un profond dégoût pour le papier blanc et une paresse insurmontable pour dire même à ceux que j'aime, et vous êtes de ce petit nombre, tout ce que j'éprouve de bonheur à me rappeler leur amitié, leur dévouement. Je ne vous ai pas oublié, croyez-le bien, mon enfant, et, quoique mon silence ne plaide pas en ma faveur, soyez assuré de mon amitié et comptez toujours sur l'intérêt bien profond que je prends à votre bel avenir.

Je vous ai envoyé, cette année, mon bon et excellent Lebouys, dont vous ferez, j'espère, votre ami : son cœur est bien digne du vôtre. Soignez-le dans ses premiers pas et n'oubliez jamais tous deux, dans vos études comme dans vos méditations, de vous adresser constamment à la nature. Avec elle, vous arriverez au beau, à la vraie originalité ; vous y trouverez tout. Ne devez rien aux hommes ; je n'en excepte pas les plus éminents.

J'attends avec impatience votre second envoi pour vous dire en toute sincérité mon opinion sur le premier. Le sujet dont vous me parlez me paraît bien choisi pour une étude et aussi clairement exprimé que possible. Cependant, ne faites pas abus de cette manière d'envisager les sujets proposés à la peinture : je n'aime pas que la pensée soit aussi compliquée. Attachez-vous à des idées plus simples, qui s'exposent d'elles-mêmes et sans le secours de ces petits moyens qui ne tendent qu'à faire voir dans l'auteur un homme ingénieux, sans rien ajouter à l'impression du spectateur. Pensez-y. — M. Papety est déjà un homme de talent ; son avenir est beau ; je verrai son envoi avec bien de l'intérêt.

Travaillez sans relâche, mes chers enfants ; serrez-vous l'un contre l'autre, redoublez d'énergie et profitez de ces heureuses années qui vous permettent d'être peintres dans le silence, à

l'abri des mauvaises passions qui vous attendent au retour. Pour moi, je vis de mes souvenirs d'Italie et de mes espérances de m'y retrouver au milieu de vous : — Dieu veuille que ma vie ne se passe pas à espérer ce que je désire tant! Ce serait un si doux bonheur pour moi que d'admirer avec vous! Il me semble que mes rides s'effaceraient; je redeviendrais jeune. — Patience, il le faut bien.

Dites à Lebouys que j'ai reçu ses deux études; je l'en remercie : elles m'ont été très utiles. Sans son départ pour l'Italie, je vous aurais chargé de cette ennuyeuse commission. Rappelez-moi au bon souvenir de votre directeur. Comme je ne doute pas que vous ne voyiez souvent à l'Académie mon ami M. Le Moyne, soyez mon interprète auprès de lui et dites-lui que malgré son silence, dont il ne m'est pas permis de me fâcher, je compte toujours sur sa vieille amitié; — enfin, mille choses bien affectueuses à tous ceux qui se souviennent de moi.

Adieu, mon cher enfant, je vous embrasse de tout cœur. La moitié pour Auguste[1].

Votre ami

PAUL DELAROCHE



ERNEST HÉBERT A PAUL DELAROCHE

Rome, 8 juin [18]43.

Mon cher maître,

Je profite encore du départ de madame Gabriac pour vous faire tenir de mes nouvelles et savoir que vous avez toujours en moi à Rome un très dévoué et très reconnaissant élève qui vous remercie vivement de la charmante lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire en réponse à celle que vous porta madame Gabriac l'année dernière : je n'ose pas espérer autant de bonheur pour celle-ci, car je sais combien votre temps est précieux; cependant j'aurais tant de plaisir à recevoir une

1. Lebouys.

lettre de vous que je ne puis m'empêcher de vous prier de m'écrire. Pardonnez-moi mon indiscrétion, en songeant combien vos lettres sont précieuses pour nous dans ce pays qui serait le plus beau du monde pour les artistes s'il y avait plus de stimulant. Je vous l'ai déjà dit souvent et, plus j'avance dans ma carrière de pensionnaire, plus je le sens vivement: je regretterai toujours de ne pas avoir été à l'Académie sous votre directorat.

Vous avez été bien mécontent de mon envoi de l'année dernière, mon cher maître, et je vous avoue que je n'en ai jamais été enchanté. Je ne sais vraiment pas comment je suis tombé dans ce ton singulier dont je ne pouvais plus sortir à cause de mon ébauche qui était trop vigoureuse; cependant j'avais fini par m'habituer à cette couleur et je la trouvais même quelquefois juste. Une foule de lettres de Paris et les journaux m'ont fait voir que j'étais seul de mon avis sur mon œuvre et que j'aurais mieux fait d'envoyer coucher mon dormeur; enfin le rapport de l'Institut est venu couronner le tout, comme un énorme pavé sur un pauvre diable accablé de tuiles, et j'ai juré intérieurement de renoncer à l'ocre de Bath. De plus, je suis allé à Naples où j'ai tant vu de belles peintures séduisantes par la douceur de leur harmonie et la simplicité de leurs moyens que j'ai vu clairement qu'on pouvait faire de très belles choses avec des tons vrais.

L'air argenté de Naples, son ciel bleu clair et doux, avec des nuages légers et blancs, à travers les grands peupliers blonds qui bordent les fleuves de la Campanie, tout cela a corrigé en moi la rudesse que la Campagne romaine avec ses violentes oppositions m'avait inspirée. Aussi, à peine arrivé de Naples, je me suis mis à mon envoi de cette année, que vous allez voir arriver un de ces jours, et j'ai cherché en le peignant à me souvenir de mes journées de la Campanie, à ressaisir les impressions des bords de cette belle mer. J'envoie, cette année, deux odalisques couchées sur une terrasse au bord de la mer : l'une d'elles vient de chanter un air de son pays et la musique les a laissées dans la rêverie. Ce sujet me plaisait beaucoup, parce que c'était plutôt une impression qu'un fait; mais peut-être par cela même ne sera-t-il pas compris. Enfin, quoiqu'il en soit, j'ai la satisfaction d'avoir rendu ce que je voulais, et

c'est beaucoup; si de plus vous êtes content de votre élève, je serai parfaitement récompensé des peines et fatigues que m'a causées mon tableau, et je vous assure que j'y ai travaillé six mois bien employés sans perdre un jour.

Comme j'y travaillais encore au moment de l'emballage, j'ai été obligé de passer sur certains endroits une couche d'amidon délayé dans l'eau pour éviter l'adhérence de la peinture au papier : je vous prie, mon cher maître, d'en prévenir les employés de l'École, pour qu'ils aient soin de laver mon tableau avant de le vernir. Comme aussi un cadre jaune ne va pas avec mon tableau à cause d'une draperie jaune en soie qui rentre tout à fait dans le ton du cadre, je vous prie encore de demander qu'on peigne le mien en blanc ou en toute autre couleur que vous penserez mieux convenir. Il en est de même d'un paysage que j'ai osé envoyer parce que mes amis et M. Schnetz m'y ont poussé : les tons dorés du ciel disparaissent complètement sous un cadre peint en jaune; je crois qu'un cadre noir lui conviendrait mieux. Je vous remercie d'avance, mon cher maître, de l'ennui que vous causeront mes recommandations : j'ai osé vous les adresser parce que je connais par expérience votre bonté et votre affection pour vos élèves.

Mon ami et camarade Lebouys doit être dans ce moment en train de vous écrire; sans cela, je vous donnerais longuement de ses nouvelles. Il est maintenant mon voisin : quand l'un de nous deux sort flâner sur la *loggia* en regardant Rome, l'autre ne tarde pas à venir le rejoindre. Là nous respirons l'air embaumé par les orangers du jardin du directeur; nous entendons le vent murmurer dans les chênes verts du Bosco; nous voyons la lune se lever derrière le Monte Cavo, et nous nous demandons si ce n'est pas un malheur d'avoir joui tranquillement de cette belle vie d'artiste pendant cinq ans, car on doit la regretter toujours. Vous pouvez me croire aussi, chez maître, quand je vous dis que nous pensons souvent à vous, à qui nous devons ces cinq années qui nous font oublier celles de notre jeunesse et nous dégoûtent de l'avenir. J'aime beaucoup l'envoi de Lebouys : ce monsieur prétend que c'est mauvais, et je suis sûr que vous y trouverez beaucoup de qualités fortes et originales.

Voici ma lettre pleine et je n'ai pas encore pu vous parler

de vous. Êtes-vous content? La vie vous est-elle douce et agréable? Avez-vous un peu de cette sainte joie qui dore même les jours les plus gris? Ne viendrez-vous donc pas en Italie pendant que nous y sommes?

Adieu, mon cher maître, croyez bien que si quelque chose peut nous consoler de quitter cette belle Italie, c'est la pensée que nous pourrons vous revoir et vous embrasser à Paris.

Votre élève reconnaissant et dévoué,

E. HÉBERT

Soyez assez bon pour me rappeler au souvenir de madame Delaroche [1] et de M. Horace Vernet, toujours très vivant dans la mémoire des Romains [2].

*
* *

MONSIEUR HÉBERT PÈRE A PAUL DELAROCHE

Paris, ce 20 mars 1844.

Monsieur,

Vous connaissez sans doute le malheur [3] qui me frappe dans la personne de mon fils : aujourd'hui il va mieux; cependant, monsieur, il me semble d'après sa correspondance qu'il se préoccupe trop de son dernier envoi, et surtout du temps qui fuit trop vite pour les heureux, et même pour les malheureux. Pour une convalescence aussi longue, le calme et le repos est commandé. Dans une pareille conjoncture, ne vous ayant pas, j'ai consulté M. David d'Angers [4] : il est d'avis qu'il faut d'abord rassurer et calmer l'imagination d'Ernest, ensuite s'adresser à l'Institut pour demander une prolongation de séjour à l'École

1. Née Louise Vernet (1814-1845).

2. Horace Vernet avait été directeur de l'Académie de France à Rome de 1828 à 1835.

3. Hébert, qui se trouvait alors à Florence, venait de s'y casser la jambe. Quand il put rentrer à Rome, convalescent, il y retrouva Paul Delaroche, qui devait y passer à peu près un an et fit, pendant ce séjour, le portrait de son élève. (Renseignements fournis par madame Hébert.)

4. Dans l'atelier de qui, d'abord, Hébert avait étudié la sculpture.

de Rome (il y a des précédents), car Ernest est tombé sur le champ de bataille, au milieu de ses travaux, et l'Institut est trop juste pour abandonner l'un de ses enfants. précisément parce qu'il est malheureux.

D'après ses conseils, j'ai vu M. Raoul Rochette[1] que j'ai trouvé noble et généreux : il entre parfaitement dans les idées de M. David, il pense qu'on doit accorder du temps à Ernest et le laisser à Rome, à l'Académie. A l'éloge qu'il a fait de mon fils, j'ai vu. monsieur Delaroche, que vous aviez passé par là; entre autres choses, M. Raoul Rochette m'a dit : « C'est une affaire d'intérieur; la demande n'en peut être légalement faite à l'Institut que par M. Schnetz, directeur de l'Académie. Écrivez-lui à ce sujet : je vous autorise à lui dire que vous m'avez vu, que j'appuierai cette affaire de toute mon influence, et même d'avance je puis vous assurer que nous n'éprouverons pas de difficultés. Je vais d'ailleurs préparer les voies, surtout si M. Schnetz peut nous assurer que, le logement d'Ernest et son atelier lui étant conservés, le nouveau pensionnaire trouvera aussi un logement et un atelier. M. Schnetz est un homme généreux, je sais qu'il aime et distingue votre fils, qu'il porte beaucoup d'intérêt à ses pensionnaires, et qu'il est très désireux de les voir arriver, qu'il y intéresse sa gloire. Écrivez à M. Paul Delaroche : je vous autorise encore à me nommer: priez-le de s'entendre avec M. Schnetz, d'apostiller sa demande, et nous réussirons. Je vous répète : je puis vous l'assurer. M. Delaroche, vous savez combien il est bon pour les jeunes artistes. et, pour votre fils qu'il aime, il le sera bien davantage. »

Vous le voyez donc, monsieur, vous aviez passé par là, et, si M. Rochette a été si bien pour moi qui n'avais pas l'honneur de le connaître, c'est à vous à qui je le dois. Maintenant, monsieur, laisserez-vous les choses inachevées? oh! non, je vous connais : vous n'abandonnerez pas mon fils, j'en suis certain. Je me rappelle encore vos paroles à propos d'un envoi : « Monsieur, laissez-moi faire; je lui donnerai sur les oreilles. Vous croyez bien l'aimer, votre fils, parce que vous êtes son père :

1. Raoul Rochette, archéologue, né en 1789, mort en 1854. Membre de l'Académie des Inscriptions en 1816, membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1838, secrétaire perpétuel de cette dernière académie.

eh bien! je l'aime peut-être plus que vous, je le ferai marcher dans la bonne voie. »

Cette phrase, qui se trouve au bout de ma plume, est sortie de votre bouche pour se graver dans mon cœur; elle me fait sourire malgré moi par son dernier mot : *Je le ferai marcher!* Mon Dieu, monsieur, ne semble-t-il pas qu'il y a quelque chose de providentiel dans ce mot : *Je le ferai marcher!* Moralement, il me semble que vous l'avez fait marcher pas trop mal; reste le physique, et c'est encore vous qui pourrez beaucoup, quoique vous ne soyez pas plus médecin que moi : car, si vous prenez la peine de lui écrire, si vous dissipez ses inquiétudes, si vous vous réunissez à nous, si enfin vous ne l'abandonnez pas, la santé reviendra plus vite, et Dieu fera le reste.

Agréez, je vous prie, la nouvelle assurance des sentiments d'estime et de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

HÉBERT

Hébert, ancien notaire, rue de Beaune, 31.

P.-S. — Dans le temps, vous m'avez fait l'honneur de me présenter à monsieur votre beau-père; si vous vouliez m'adresser une *lettre de recommandation,* il nous accorderait son concours, le succès serait alors plus sûr. C'est Hurron qui, n'ayant pas fini son envoi de cinquième année, obtint quatre mois de sa pension intégralement. M. Ingres s'adressa directement au ministre de l'Intérieur, et non pas à l'Institut. Je tiens ces détails d'Hurron; ils m'ont été confirmés par M. Ingres.

***

ERNEST HÉBERT A PAUL DELAROCHE

Rome, 28 f[évrier] [1845?]

Mon cher maître,

Je profite de l'occasion du brave Benouville[1] pour vous faire parvenir ces lignes, en témoignage de ma profonde affec-

1. Benouville (Jean-Achille), peintre (1815-1891).

tion, et vos livres, que vous devez attendre impatiemment : je n'ai pas pu vous les envoyer par Barre, parce que malheureusement ils sont arrivés après son départ, et, depuis, je n'ai trouvé personne digne de vous les porter. J'ai gagné à ce retard de les avoir lus et étudiés avec soin, ce dont je vous demande humblement pardon, car j'aurais dû respecter leur virginité ; mais j'ai compté sur votre bonté ordinaire et j'ai joui des trésors d'érudition antique qu'ils renferment. Je suis persuadé que vous serez enchanté de les posséder, d'autant plus qu'ils ne vous coûtent pas trop cher : 13 piastres et demie de Toscane au lieu de 24. M. Gabriac a fait toucher la somme à la personne qui les a achetés à Florence : ainsi donc tout est en règle.

Votre départ, mon cher maître, a laissé un grand vide parmi nous : nous sommes sans courage et sans cette ambition de bien faire que votre présence nous avait rendue[1] ; vraiment, quand on est aussi loin du monde et de sa fièvre que nous le sommes à Rome, il faut qu'il y ait quelqu'un, dont le suffrage soit désiré autant qu'une réputation à Paris, qui soit au milieu des lutteurs et qui encourage leurs efforts. Il est difficile souvent de s'opiniâtrer sur une difficulté quand on ne travaille que pour soi et quand le soleil dore et réchauffe toute la nature, excepté le triste atelier tourné au nord.

Ah ! mon cher maître, si j'avais eu le bonheur de vous avoir pour Directeur, je n'aurais pas passé de précieuses années en vagues contemplations et en promenades infructueuses dans les champs ! Animé par vous, j'aurais travaillé vaillamment et avec confiance comme à Paris et rien ne m'eût effrayé : au lieu de cela, aujourd'hui je doute de moi ; je ne sais de quel côté aborder, ne sachant pas trop à quoi je suis bon : les ennuis de la peinture me paraissent très vexants et les tableaux trop longs à exécuter. Je manque de mobile et je vous regrette, je vous regrette comme le plus puissant pour moi. Je viens cependant de terminer ces *Danseuses*, dont vous

1. Voici ce que dit Fromental Halévy de ce voyage : « En 1843, Delaroche, toujours dévoré d'un ardent désir de progrès, fit un dernier voyage en Italie. Il passa à Rome une année entière. » Paul Delaroche écrivait, un peu auparavant, à l'un de ses élèves, le comte Henri Delaborde : « Me voilà libre, cette année : j'en veux profiter. On dit que mes derniers ouvrages sont les meilleurs, je me sens en progrès, l'Italie fera le reste. »

avez vu l'esquisse : j'y ai travaillé tous les jours et cependant j'ai été bien long. J'ai à peu près terminé la femme couchée pour laquelle j'ai fait un dessin avec vous d'après la dédaigneuse Lisa. Je suis maintenant à mon esquisse; je fais pour elle des recherches de costume et de coupes de manteaux qui me seront utiles, je crois, pour mon dernier envoi : je pense à ce tableau important depuis le matin jusqu'au soir et je me promets tous les jours de ne pas l'envoyer avant d'avoir fait les plus grands efforts pour en faire une bonne chose. Je vous demande le permission de vous envoyer, d'ici à quelque temps, les calques de quelques esquisses pour savoir ce que vous en pensez. Quand j'aurai votre avis et vos conseils, je marcherai plus tranquillement et plus droit.

Mes camarades et moi. nous vous remercions vivement de la part active que vous avez prise dans la discussion. à l'Institut, sur l'exposition au mois d'avril; vous ne sauriez vous imaginer combien cette nouvelle détermination nous a tous réjouis et quel bien elle fera à l'Académie. Nous sommes persuadés que c'est à vous que nous devons cette amélioration importante et, pour ma part, je suis très heureux de la reconnaissance que tous les pensionnaires vous en ont : rien n'est plus doux que d'entendre louer ceux à qui on est dévoué.

Adieu, mon cher maître, soyez heureux et croyez au sincère et profond dévouement de votre élève

E. HÉBERT

Veuillez me rappeler au souvenir de madame Delaroche et lui présenter l'assurance de ma très vive et très respectueuse affection.



MONSIEUR HÉBERT PÈRE A PAUL DELAROCHE

Ce 18 février [18]46.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a deux jours, une nouvelle déplorable : mon fils, ayant repris trop tôt ses travaux, a eu une rechute. Aujourd'hui il est au lit, ses travaux sont suspendus, son tableau de

cinquième année ne pourra être fini pour l'exposition : il est désespéré.

Voulez-vous, monsieur, faire une bonne œuvre et me prouver, sinon votre amitié, à laquelle je ne puis avoir l'honneur de prétendre, mais un peu d'intérêt en retour de tout le dévouement sans bornes que je vous porte? Ce serait de prendre la peine d'écrire à Ernest, et lui dire : « Votre père m'a appris vos nouvelles souffrances, et le temps d'arrêt que vous éprouvez dans vos travaux. Cette dernière circonstance est la moindre : personne ne peut trouver mauvais, et l'Institut encore moins, car il est toujours paternel pour ses pensionnaires, que, forcé d'obéir à la force majeure, vous renvoyiez à plus tard un tableau qui sera le complément de vos devoirs de pensionnaire. Votre directeur vous approuve complètement, dites-vous, dans votre lettre; moi, j'en fais autant : ainsi guérissez-vous, etc... »

Vous le voyez, monsieur, personne n'est exempt de peines : cette idée est une espèce de consolation pour ceux qui, comme vous [1] et moi, ont le cœur brisé. Cependant, vous avez, sur tout le monde, la gloire : c'est bien quelque chose, à côté de tant de chagrins. Moi je n'ai rien!...

Agréez, je vous prie, la nouvelle assurance des sentiments de haute considération et d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

HÉBERT

Rue de Beaune, 31 (faubourg Saint-Germain).

II

ERNEST HÉBERT A PAUL DELAROCHE

Paris, 4 novembre [1849].

Mon cher maître,

Je vous demande mille fois pardon de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Vous pensez bien, je l'espère, que ce n'est pas l'ingratitude qui en est cause; moi, je vous dirai que c'est

1. Madame Paul Delaroche était morte deux mois auparavant (18 décembre 1845).

même la reconnaissance, car je voudrais vous dire tant de choses que je renvoie toujours ma lettre au lendemain pour mieux vous exprimer l'affection que j'ai pour vous. Aujourd'hui, cependant, je vous écris, quoique je ne me sente pas plus à la hauteur que les jours précédents : je ne sais pas à quoi ça tient, mais je ne puis pas écrire depuis quelque temps ; je conserve très vivant et très précieux le souvenir de ceux que j'aime et rien ne m'est plus agréable que d'avoir de leurs nouvelles, mais je ne me sens pas de démangeaison de répondre. Il a fallu, mon cher maître, une disposition d'esprit pareille pour que j'attendisse jusqu'à présent pour vous adresser ces pages en signe bien décoloré de sincère affection et vive reconnaissance. Je n'oublierai jamais l'heureuse vie que j'ai passée auprès de vous pendant deux mois ; j'ai compris que cet insaisissable bonheur que nous poursuivons en rêve dans les lieux inaccessibles est souvent caché tout près de nous : la vraie science consiste à savoir le reconnaître quand il se présente.

Si je n'ai pas le bonheur d'être auprès de vous dans le nid de soleil où vous vous êtes retiré avec les chers petits, au moins j'éprouve un bien-être que je dois au désir que vous avez manifesté de m'emmener avec vous : mon père a été extrêmement sensible au sacrifice que je lui ai fait et il paraît qu'il en apprécie la grandeur, car tous les jours je m'aperçois d'un changement de plus en plus complet dans sa manière d'être avec moi. Je me sens plus tranquille et plus disposé à travailler, car il n'y a que les jouissances que donne le travail qui ne s'usent pas. Je vais faire mon *Baiser de Judas*[1] : j'aurai fini cette semaine un tableau que je fais pour un Anglais ; ensuite je n'aurai plus d'autre préoccupation que celle de bien rendre ce noble sujet. Je vous regretterai plus d'une fois dans le cours de ce travail, mon cher maître : je sais par expérience combien vos conseils sont précieux ; je sais avec quelle abnégation vous cherchez à tirer parti de nos propres idées et avec quel art souvent vous avez su faire une bonne chose d'une œuvre très ordinaire. Müller[2], tout décoré qu'il est, gémit de ne pouvoir vous demander vos conseils sur une grande composi-

1. Ce tableau, terminé en 1852, fut exposé en 1853.

2. Müller (Charles-Louis), peintre (1815-1892).

tion qu'il va exécuter[1]. J'ai vu le brave Roux[2], toujours trottant dans la rue, toujours accablé de portraits : il vient d'en terminer un grand comme nature, qui est fort joli. En lisant un passage d'une lettre d'Horace[3] qui disait qu'à Genève vous étiez sur le point de revenir à Paris, le Roux se permit de dire que vous auriez bien mieux fait.

Depuis mon retour à Paris, je n'ai eu l'honneur de voir madame Potocka[4] qu'une fois, malgré des stations assez prolongées que j'ai faites chez elle à l'attendre. Ces jours derniers, elle m'a écrit une petite lettre pour me supplier d'enlever cette fameuse ombre portée sous l'œil qu'elle n'avait pas pu vous décider à ôter du grand portrait[5] : comme il ne s'agissait que de la copie, j'ai fait céder les principes et, pour contenter une aussi charmante dame, j'ai donné un croc-en-jambe au modelé. Je ne puis vous dire combien elle a été aimable pour moi pendant le voyage ; je lui en sais d'autant plus de gré que je sentais avec quel ennui elle revenait en France et quel découragement profond l'accablait. Pour l'affaire de la petite copie, elle a été d'une générosité à laquelle je ne suis pas habitué par les banquiers français ; je n'ai pas encore pu la voir pour la remercier. Je n'ai vu la princesse de Beauvau[6] qu'une fois, au moment où elle montait en voiture. Je voudrais bien lui témoigner tout l'attachement que j'éprouve pour elle ; je suis désolé d'attendre jusqu'au milieu de décembre pour la voir à Paris ; mais je n'ose pas me hasarder à Sainte-Assise, malgré ses aimables instances : je crains l'entourage, je suis trop peu de chose et trop fier en même temps pour être bien dans ce monde. Madame Potocka m'a écrit pour me demander de voir Worms[7] et de savoir ce que vous deviez faire pour l'huile de foie de morue ; 'en viens et voici : prendre une bonne cuillerée (même une et demie), le matin, à jeun, et la seconde au milieu de la journée.

1. Apparemment, l'*Appel des dernières victimes de la Terreur* : ce tableau fut exposé en 1850.

2. Élève de Paul Delaroche.

3. Fils aîné de Paul Delaroche.

4. La comtesse Delphine Potocka.

5. Peint par Paul Delaroche en 1848.

6. Sœur de la comtesse Delphine Potocka.

7. Médecin de Paul Delaroche.

Notre docteur est bien content de savoir qu'Horace et le chimpanzé[1] vont bien : il me charge de mille compliments affectueux pour vous et pour eux... Il vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

Madame Thalberg est à Paris ; je ne l'ai pas encore vue. Elle m'avait écrit pour me prier de venir la voir en me fixant un jour et une heure ; je quitte mon atelier en rechignant ; je m'habille en grelottant, je trotte dans la boue, j'arrive enfin : elle était sortie ou tout comme. Je lui ai adressé mentalement un : « *Accidente!* » par habitude italienne, et je suis revenu en me promettant de ne plus me déranger que pour ceux qui en valent vraiment la peine. J'ai été au service funèbre de Chopin, un peu pour lui et beaucoup pour Mozart : j'étais disposé admirativement pour la musique ; mais la mauvaise disposition de l'église de la Madeleine pour la musique m'a refroidi au bout de deux accords. Les échos des trois voûtes se renvoyaient le son : les pauvres mortels cloués au parvis n'entendaient qu'un hachis de voix et d'orchestre des plus attristants.

Faits divers : il y a 480 millions à la banque de France, mais pas le sou dans les poches. Le message du Président a fait une peur affreuse aux dernières pièces de dix sous qui avaient résisté jusque-là. Mon père possède des locataires, ce qui contribue singulièrement à le rendre aimable : aussi je suis en mesure de vous envoyer, mon cher maître, la somme que vous avez eu la bonté de m'avancer. Dites-moi comment vous désirez que je vous la fasse passer ; je m'empresserai de le faire aussitôt que je connaîtrai vos désirs à ce sujet. Anastasi[2] a fait un tableau assez mauvais pour le concours. Jalabert[3], Lanoue[4], Lejeune[5], me chargent de vous présenter leurs affectueuses salutations. Adieu, mon cher maître,

Votre bien dévoué

E. HÉBERT

Rue de Navarin, 11.

1. Surnom familier de Philippe, fils cadet de Paul Delaroche.

2. Anastasi (Auguste), peintre, élève de Paul Delaroche et de Corot (1819-1889.)

3. Jalabert (Charles-François), peintre, élève de Paul Delaroche (1819-1901).

4. Lanoue (Félix-Hippolyte), peintre, élève de Victor Bertin et d'Horace Vernet (1812-1872).

5. Lejeune (Louis-François), général et baron de l'Empire, étudia la



Paris, 11 mars [1850].

Mon cher maître [1],

Depuis longtemps je veux vous écrire pour vous dire encore que je vous suis dévoué en 1850 comme en 1839 et que je n'ai pas besoin que vous répondiez à mes lettres : ainsi, de ne pas vous tourmenter d'une réponse à faire. Je vous ai vu, à Aix [2], si ennuyé de ce travail épistolaire que je serais désolé de contribuer à ce chagrin : je profite donc d'un excellent prétexte pour vous envoyer une lettre qui n'aura pas l'air de réclamer une minute de votre temps ou une parcelle de votre intelligence.

Je suis allé aujourd'hui chez ces dames adorables auxquelles vous avez eu la bonté de me présenter à Aix : madame Potocka m'a lu un passage d'une lettre de vous où vous me témoignez une confiance honorable qui est pour moi une bien douce récompense de l'attachement profond et vrai que j'ai pour mon excellent maître ; mais moi qui aurais tant besoin de votre main pour me soutenir dans mes pas sur cette route que vous avez vaillamment parcourue, comment pourrai-je oser avoir un avis et répondre à la question grave que vous me faites? J'en ai le vertige. Cependant, en vrai stoïcien, j'ai concentré mon courage et mes yeux sur votre touchante composition et j'ai contenu ma vénération pour vous et vos œuvres pour juger froidement celle-là.

Donc, je trouve que tout s'arrange à merveille pour l'œil : la ligne générale est on ne peut plus heureuse ; les deux groupes de misères sont rendus et présentés avec ce sentiment exquis et ce goût élevé qui vous caractérisent... J'arrive à la critique : ayez de l'indulgence, cher maître, et pardonnez-moi en faveur de mon dévouement! Je ne trouve pas la figure de

peinture avec le peintre Valenciennes et exposa de 1800 à 1845. — Né en 1775, mort en 1848.

1. En même temps que dans le présent numéro de la *Revue de Paris*, cette lettre et la réponse de Paul Delaroche paraissent dans un magnifique volume intitulé *Ernest Hébert, son œuvre et son temps*, que publie, à la librairie Ch. Delagrave, M. Peladan.

2. Aix-la-Chapelle, où Paul Delaroche venait de séjourner.

la Charité assez exprimante, ou, si vous aimez mieux, elle ne se distingue pas, pour moi, de la Foi, de l'Espérance, de la Religion ou autres figures chrétiennes. Vous l'avez, je crois, senti, car vous avez mis à côté d'elle deux enfants armés de son nom, qui sont charmants et bien arrangés plastiquement, mais qui refroidissent par leur symétrie cette composition pleine de choses si navrantes. En résumé, cher maître, n'oubliez pas que vous êtes l'homme qui avez su émouvoir par l'observation profonde du dramatique concentré et par le terrible voilé (le geste de la *Jane Grey*, le chien des *Enfants d'Édouard*); le *Duc de Guise* est un chef-d'œuvre, et peut-être même le chef-d'œuvre des temps modernes. Les qualités de dessin, couleur ou arrangement ont été développées et poussées à leur dernière expression par les Anciens; il restait l'étude de l'âme et de son action sur son enveloppe : vous vous en êtes emparé et l'avez portée si loin qu'il faut désespérer de lui faire faire un pas de plus. Votre intelligence meublée de faits historiques vous fournirait tant de sujets, si vous vouliez! Car il importe peu que ce soit de notre temps ou de celui de César : l'humanité est toujours la même. Mais, comme tous les esprits élevés, vous n'êtes heureux qu'à la recherche de l'inaccessible; vous dédaignez les cimes que vous gravissez sans de grands efforts et qui portent la trace de vos pas : aussi je ne pense pas que rien puisse vous détourner dans vos aspirations vers les prés où Léonard et Raphaël ont cueilli leurs bouquets.

Je me borne donc à vous engager à ne pas entreprendre ce tableau assez important si vous ne trouvez pas un moyen d'exprimer la Charité autrement que les écriteaux que tiennent les enfants : il ne faut pas d'intermédiaire entre elle et les malheureux.

Je viens de relire cette lettre et je frémis de l'outrecuidance de son auteur. Je compte, mon cher maître, sur la grandeur de votre caractère pour pardonner son audace au rapin.

Je sais que vous travaillez beaucoup dans le petit nid[1] où vous êtes allé vous abriter du froid et des passions politiques. Nous marchons je ne sais où. Les haines s'enveniment tous les jours de plus en plus : des deux côtés on ne parle plus que

1. Paul Delaroche était allé passer l'hiver à Nice avec ses deux fils.

d'extermination, on fond des balles dans l'attente du jour de la bataille; la Conciliation se voile le visage... Si le devoir filial ne me retenait pas, je quitterais bientôt ce pauvre pays où règne Caïn pour aller vivre dans un coin, hors du cercle des agitations stériles. Je me renferme dans mon atelier et je tâche d'y travailler en paix; mais ce n'est pas vivre que d'être dans l'anxiété pour ce qu'amènera le lendemain.

Adieu, mon cher maître. Si vos enfants se portent bien, comme je l'espère, ne regrettez pas Paris et appréciez, au contraire, le bonheur d'en être loin. Je vous embrasse de tout cœur ainsi que mes jeunes amis Horace et Philippe.

Votre tout dévoué

E. HÉBERT



PAUL DELAROCHE A ERNEST HÉBERT

22 mars [1850].

Je vous ai demandé votre franche impression; merci de votre conscience. Je vous remercie, mon ami : vous avez raison, — puissé-je vous le prouver plus tard, car je ne veux pas abandonner ce projet avant d'avoir usé mes forces. Je ne suis jamais arrivé du premier coup. Il me faut du temps et, si je vous montrais les premières pensées de mes compositions dont vous voulez bien vous souvenir, elles vous feraient pitié.

Ne croyez pas que je veuille par là me justifier d'avoir si mal compris cette divine vertu et que je veuille vous faire espérer mieux de moi : non, mon enfant, telle n'est pas ma présomption. Je n'espère ni ne désespère; mais je ne voulais que vous exposer la lenteur de mon intelligence. Vos réflexions sont pleines de sens : entre le Malheur et la Charité, il ne doit pas y avoir d'intermédiaire; la difficulté est immense à résoudre, au-dessus de mes forces; qu'importe! ce sera une expérience de plus. Il est bon de se prouver souvent que la limite de notre possible est à nos pieds : cela rend modeste et résigné.

Je vous regrette bien sincèrement, mon cher enfant; je n'ai pas oublié notre bon temps d'Aix-la-Chapelle. Nous nous

écoutions avec plaisir; les journées n'étaient ni tristes ni longues. Aujourd'hui je suis seul, bien seul. Il faut que je me suffise, et je m'aime si peu!... Je veux encore espérer que nous nous retrouverons à Aix et que nous recommencerons notre bonne vie si vite passée.

J'ai le cœur trop navré pour vous parler de notre pauvre et chère France. Sans doute, je vis matériellement plus tranquille que vous; mais mon âme n'est pas moins brisée que la vôtre : où allons-nous, grand Dieu! La bonne santé de ces chers petits et ma chère peinture sont mes seules consolations. Je travaille autant que je puis pour griser mes sombres pensées; je refais en grand mon Passage des Alpes : j'espère que ce tableau sera mieux que le premier [1]. J'y fais de nombreux changements; dites à Goupil [2] de vous avertir quand il sera à Paris : je désire que vous le voyiez et que vous m'en disiez votre avis.

Adieu, mon cher Hébert, rappelez-moi au souvenir de monsieur votre père; les enfants vous embrassent bien tendrement. Mille choses à tous nos amis.

Votre vieux professeur

PAUL DELAROCHE

***

ERNEST HÉBERT A PAUL DELAROCHE

Marseille, 30 septembre. [1850?]

Mon cher maître,

Je suis bien heureux d'avoir par Jalabert l'occasion de vous écrire, car, après avoir laissé passer tant de temps sans le faire, j'aurais encore pu par vergogne en laisser passer beaucoup. J'espère, mon cher maître, que, malgré ce silence de mort dans

1. *Le général Bonaparte franchissant les Alpes*, tableau de Paul Delaroche, peint en 1848. En 1850, Delaroche en fit une répétition, dans les dimensions de l'original, mais où les figures du fond étaient quelque peu modifiées. — Voir *Catalogue raisonné de l'œuvre de Paul Delaroche*, par Goddé.

2. Éditeur de gravures. — C'est chez lui qu'a été édité presque tout l'œuvre de Paul Delaroche.

lequel je suis tombé, vous n'aurez pas cru à de l'indifférence ou plutôt de l'ingratitude de ma part : il faudrait pour cela que j'eusse bien peu de cœur et de mémoire, puisque, en remontant dans mon passé, c'est vous toujours qui m'apparaissez au milieu de mon bonheur... Et enfin cette année à Nice où vous m'avez accueilli sous votre toit comme un de vos enfants! J'ai passé près de vous deux mois calmes et charmants comme au temps de l'insouciante jeunesse.

Depuis vous, je suis allé soigner ma mère, dont la maladie toute morale nécessitait ma présence. J'ai été assez heureux pour la voir revenir à la santé sous l'influence de mon dévouement filial. Quand elle a été rétablie, je suis revenu à Marseille, où j'avais commencé à prendre quelques bains de mer dont je m'étais merveilleusement trouvé; malheureusement, il était déjà un peu tard : les pluies de septembre sont arrivées et maintenant il fait trop froid pour se plonger dans cette eau salutaire. Malgré l'interruption de mes bains causée par mon voyage en Dauphiné, ma santé est considérablement améliorée depuis un mois que je suis ici. Je marche sans fatigue ni douleur et la fièvre qui me grignotait m'a complètement...

(*Déchirure.*)

... il faudra enfin revenir à Paris reprendre le joug et labourer. J'espère avoir le temps de courir vous embrasser à Nice avant de quitter ces beaux pays méridionaux. Je désire vivement entendre votre voix et celles de vos fils, et ce sera un beau jour celui où je me retrouverai le convive de votre table hospitalière!...

(*Déchirure.*)

... toujours, mon cher maître, la cruelle émotion que je vous ai causée, le 29 mars, en tombant d'une manière si absurde[1]; tâchez d'oublier ce vilain moment en songeant que ça a été un bonheur pour moi par l'impossibilité dans laquelle je me suis trouvé de revenir à Paris : au lieu de ce voyage, je suis resté dans le Midi, et aujourd'hui je vais mieux que jamais. Allah est grand!

1. Hébert qui, comme on l'a vu plus haut, s'était cassé la jambe au commencement de l'année 1844, avait fait une chute et couru ainsi le risque d'une nouvelle fracture. (Renseignement fourni par madame Hébert.)

J'embrasse bien affectueusement mon bon ami Horace et le jeune chimpanzé Philippe; je me rappelle au souvenir de M. l'abbé Fracello et de notre aimable consul, et vous, mon cher maître, [croyez que je] serai toujours votre bien dévoué et de plus en plus reconnaissant élève et ami,

E. HÉBERT.

***

Grenoble, 25 octobre [18]50.

Mon cher maître,

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Worms qui m'a appris tout ce que vous avez souffert cet été; moi qui vous croyais tous si heureux à Craon, j'ai été péniblement impressionné quand j'ai su par quelques lignes le résumé de six semaines d'inquiétudes. Je vous connais assez, mon cher maître, pour sonder la profondeur de vos douloureuses préoccupations et je ne puis m'empêcher de déplorer ces inconséquences du sort, qui fait subir de si rudes épreuves à votre âme si tendre et déjà tant de fois éprouvée! Worms me disait en finissant sa lettre qu'Horace était en pleine convalescence : j'espère que le mal aura encore cédé à vos soins incessants et que vous respirez tranquillement sous les chênes verts.

J'ai été vivement contrarié quand j'ai su que vous retourniez encore à Nice : nous espérions vous avoir au milieu de nous, à Paris, cet hiver, et vous entourer de notre respectueuse affection; il faut y renoncer. Ne sachant pas par quelle route vous marchiez sur Nice, j'ai cru pendant quelques semaines que peut-être vous passeriez par notre ville, comme l'année dernière, et j'attendais tous les jours une lettre annonçant votre arrivée; je me faisais une grande fête de vous revoir, ne fût-ce que quelques heures, et de vous présenter ma chère mère, quand j'ai appris par un voyageur qu'on vous avait vu descendant le Rhône, il y avait déjà longtemps. J'ai reçu, depuis, une lettre de notre chère princesse de Beauvau qui me confirme votre arrivée à Nice et une amélioration dans la santé du cher Horace.

J'aurais dû vous écrire depuis longtemps, mon cher maître;

je devais le faire quelques jours après votre départ de Paris pour Craon : j'ai voulu attendre que le sujet de ma chapelle fût déterminé et, comme ça a été long, je n'ai plus su où vous étiez. Vous deviez revenir à Paris à la fin d'août; je suis parti le 18; depuis ce jour, j'ai perdu votre trace, jusqu'au jour où Worms m'a écrit pour me faire savoir de vos nouvelles.

J'ai reçu, il y a quelque temps, des lettres de Marseille où je suis demandé pour faire quelques portraits assez largement payés. J'étais fort peu tenté d'y aller, malgré le vil appât de leurs écus; mais, depuis que je vous sais à Nice, j'ai changé d'idée et j'ai accepté : je vais y aller, je tâcherai de m'y tenir un mois en travaillant chaudement pour arriver à plumer deux ou trois oisons de la Canebière, et puis je m'embarque pour Nice où je serai bien heureux de passer quelques jours avec vous. Je regrette toujours que les devoirs de famille m'ôtent la liberté de vous suivre partout où vous plantez votre tente; mais, vous le savez mieux que personne, la vie est ainsi faite qu'il faut considérer tout ce qu'elle pourrait donner de doux et d'agréable comme des chimères ou des rêves impossibles à réaliser.

Adieu, mon cher maître; je désire vivement que cette lettre vous trouve dans le repos de l'âme et vous apporte un peu de plaisir dans votre solitude. Je serais bien heureux si Horace voulait bien me faire savoir de vos nouvelles et des siennes : dans ce cas, il pourra adresser sa lettre à Marseille, chez le docteur Roberty, rue Montgrand, n° 23.

Je vous embrasse de tout cœur et suis toujours votre bien dévoué serviteur et ami,

E. HÉBERT

Worms me dit que votre tableau de Marie-Antoinette [1] est une de vos plus belles choses.

1. *Marie-Antoinette après sa condamnation*, tableau de Paul Delaroche, peint en 1851. — La reine est représentée au moment où elle sort de la salle du tribunal. « En entendant prononcer son jugement, elle n'a laissé paraître aucune marque d'altération et elle est sortie de la salle d'audience sans proférer une parole, sans adresser aucun discours, ni aux juges ni au public. » (Extrait du *Moniteur*.) — Voir *Catalogue raisonné de l'œuvre de Paul Delaroche*, par Goddé.



[Marseille.] Vendredi [1851 ?].

Mon cher maître,

Je vous remercie de la bonne lettre que vous avez bien voulu m'écrire : elle m'a fait un grand plaisir en me donnant la douce certitude que j'avais une part de votre précieuse affection ; je voudrais pouvoir vous exprimer dignement tout ce que je ressens d'attachement pour vous et les vôtres, mais mes phrases me paraissent trop insuffisantes et je ne veux pas leur confier cette tâche.

Je vous ai envoyé tout à l'heure une petite boîte contenant les quelques couleurs d'Édouard qui restaient chez le marchand ; vous recevrez ce qui vous manque dans cinq ou six jours : on attend un nouvel envoi formidable. Ainsi, s'il vous manquait encore quelque chose, écrivez-le-moi : vous recevrez le tout ensemble.

Je suis encore à Marseille pour jusqu'à la moitié de juin ; de là je retournerai tout droit à Grenoble. Je renonce à aller à Acqui et à vous serrer la main en passant. Vous voyez, mon cher maître, que je sacrifie là deux choses auxquelles je tiens beaucoup, ma santé et le plaisir de vous voir ; il le faut : ma mère est très affligée du retard que ce voyage apporterait à notre réunion et sa santé s'en ressent. J'ai su cela par un cousin qui est venu à Marseille, en partie pour m'engager à revenir à Grenoble, et vous comprenez que je n'ai pas hésité un instant ! J'ai écrit de suite à ma pauvre mère, qui se croyait abandonnée par son fils, de chasser les idées sombres, que j'allais venir passer l'été auprès d'elle à la Motte. Ces eaux m'ont fait du bien l'année dernière : j'espère que cette année il en sera de même ; en somme, à la grâce de Dieu ! j'aurai fait mon devoir.

Je vous écris à la hâte ce petit mot pour vous expliquer la *mancanza* [1] de la liste des couleurs que vous m'avez demandées et je suis obligé de fermer ma lettre ici pour qu'elle parte ce

1. Le manque.

soir : je n'ai donc que le temps de vous embrasser de tout mon cœur ainsi qu'Horace et Philippe.

E. HÉBERT

Mes compliments à M. l'abbé Fraccllo et à M. Pillet. Je n'ai pas écrit à la princesse et je n'ai rien reçu d'elle. Adieu, mon cher maître, bonne santé et bon courage!



Rome, 18 mars. [1855?]

Mon cher maître,

Où êtes-vous? comment vous portez-vous? que faites-vous? Et vos enfants, comment vont-ils? etc., que de questions dont je serais si heureux d'entendre la réponse, mon cher maître, et qu'il faut garder pour le moment incertain de la réunion! J'ai su de Marseille que vous aviez été très malade à Nice : je ne puis vous dire quelle peine j'ai éprouvée en apprenant cette fâcheuse nouvelle. Je pensais à ce pauvre Damery [1] que je ne dois plus revoir et, malgré moi, je souffrais de l'idée heureusement absurde que vous auriez pu nous être enlevé sans que nous ayons pu, nous, vos élèves, vos protégés, vos enfants, vous témoigner à ce moment suprême notre attachement le plus profond et notre reconnaissance infinie pour tout ce que nous vous devons. Heureusement, je vous écris : vous recevrez ces lignes; vous vous portez bien : le nuage a disparu : je pourrai vous revoir, vivre encore de longues années auprès de vous, sous votre bienfaisante influence.

Si vous saviez comme Rome est adorable dans ce moment, vous ne résisteriez pas à la tentation d'y venir passer le printemps. Depuis un mois et demi que j'y suis, il n'a plu qu'une nuit; l'air est tiède; les splendeurs de la nature se préparent en silence; bientôt naîtront les premières fleurs. La Campagne est toujours la même : rien n'y manque, le Tibre n'est pas encore gâté par les ingénieurs et le Teverone roule toujours son eau grise à l'ombre des saules. Mais je dois vous

1. Élève de Paul Delaroche.

avertir qu'il y a un pont suspendu dans Rome, à côté de Ponte Rotto : il faut voir l'effet de ça ! On nous menace d'en faire deux ou trois autres et de couper la figure à la nymphe Égérie avec un chemin de fer. Le télégraphe électrique a planté ses bêtes de poteaux sur la Voie Appienne, jusqu'à Naples. Vous le voyez, mon cher maître : il est temps, je crois, de venir saluer pour la dernière fois ce coin de terre où tout est beau pour l'œil et pour l'esprit. La guerre va peut-être amener des bouleversements imprévus. L'Italie nous sera peut-être fermée !

M. Ampère, qui vous envoie ses plus affectueuses salutations, vous dirait tout cela bien mieux que moi et vous déciderait sans doute à quitter Nice pour la véritable Italie. Il est heureux pleinement, le matin, fouillant dans les vieilles bibliothèques, et, l'après-midi, se perdant dans les collines de l'Agro Romano. Il vient de faire une excursion dans les cités pélasgiques : Alatri, Ferentino, Segni, etc.

Quant à moi, j'ai fait à San Germano un tableau qui m'a intéressé vivement : il me reste à savoir s'il fera le même effet sur le public. Je suis revenu à Rome terminer et ébaucher diverses autres choses italiennes de peu d'importance. Je rumine une scène de travailleurs en masse, dans la Campagne de Rome, avec le *caporale* à cheval ; mais ceci serait assez important comme toile : je ne suis pas encore décidé à le tenter. Voilà, mon cher maître, où j'en suis : le plaisir d'être à Rome me suffit presque et m'ôte de l'ambition. C'est le côté défectueux du séjour. Vous qui avez le droit de vous reposer, venez à l'ombre des lauriers respirer ce calme bienfaisant. M. Schnetz vous installera, sans doute, à l'Académie. Il est très bon pour moi.

Adieu, mon bon et cher maître, croyez à la véritable et tendre affection de votre élève tout dévoué,

E. HÉBERT

Mille amitiés à vos chers enfants, en particulier à mon ami Horace et à l'abbé Fracello.

III

ERNEST HÉBERT A HORACE DELAROCHE[1]

La Cervara, 15 novembre 1856.

Mon cher Horace,

Je viens d'apprendre par Achille Benouville le malheur, la lugubre nouvelle[2]. Je sens par moi-même combien toi et ton frère vous devez être affligés; mais à vous autres, ses enfants, monsieur Delaroche laisse un nom illustre et honorable entre tous, qui vous suivra pendant le cours de votre vie comme une égide sacrée. Nous, ses élèves, ses enfants adoptifs, nous le perdons tout entier.

Pour moi, qui l'aimais comme mon père, la douleur est profonde et éternelle comme son souvenir. Je perds en lui l'ami tendre et dévoué et l'élément de mes efforts dans mon art; je me suis souvent reposé dans son affection des épreuves de cette vie, et, si j'ai tenté dans l'isolement de trouver une nouvelle voie, c'était pour répondre à son attente affectueuse; c'était sur son approbation que je comptais pour me récompenser de mes efforts. Aujourd'hui je suis au fond de l'Italie, perdu dans un coin de terre que la neige a rendu inaccessible; j'y étais heureux dans mes privations, à la pensée qu'enfin un jour ton père me serrerait la main en me disant : « C'est bien[3] », comme lui seul savait le dire. Car, tu le sais, c'est lui qui m'a envoyé ici, c'est par sa volonté respectée que j'ai tout quitté et que j'ai perdu le triste bonheur de rester auprès de lui jusqu'à son dernier moment. A quoi bon tant de fatigues, de pénibles efforts, puisque je ne le trouverai plus au retour! Il n'y a que moi qui peux savoir toute l'étendue de ma perte.

Mon cher Horace, si jamais tu as besoin de moi en quoi que ce soit, souviens-toi que je dois le peu que je suis à ton père.

Je te demande en grâce de me donner une palette ou n'im-

1. Horace Delaroche (1837-1879), fils aîné de Paul Delaroche.

2. Paul Delaroche était mort le 4 novembre 1856.

3. Le tableau d'Hébert, *les Cervarolles*, fut exposé en 1859; un autre, *Une rue de Cervara*, en 1861.

porte quoi[1] qui ait servi à mon maître dans son art. Tu adouciras ainsi le chagrin que j'ai d'être loin dans un moment pareil.

Adieu, mon cher Horace, ne te laisse pas abattre par la douleur, songe au courage de ton père, puise dans ce souvenir la force de supporter le plus grand chagrin de ta vie.

Ton ami,

E. HÉBERT



Beuzeval, par Dives (Calvados).

Mon cher Horace,

Pensant que tu ne passais pas l'été à Paris, je me suis presque engagé à prêter le tableau de la petite fille[2] à l'exposition de Marseille : je te prie donc de me pardonner mon outrecuidante indiscrétion, si je te demande encore de te séparer de Crescenza[3] pendant deux mois. Réponds-moi quelques mots en me donnant de tes nouvelles et, si la chose peut se faire sans te priver trop, écris deux mots à Binant, rue de Cléry, 5, qui me relance jusqu'ici, pour lui dire que tu tiens le tableau à sa disposition. Le titre du tableau est *l'Orfanella*[4].

J'ai des nouvelles de la princesse[5] : elle a dû partir dimanche

1. Les fils de Paul Delaroche donnèrent à Ernest Hébert le chevalet dont leur père se servait habituellement.

2. Ce tableau, qui porte la dédicace : « A M. P. Delaroche, son élève Hébert », appartient actuellement à M. Horace Delaroche-Vernet, petit-fils de Paul Delaroche.

3. Crescenza était le nom d'une jeune Italienne qui servit très fréquemment de modèle à Hébert, notamment pour le tableau dont il s'agit. M. Ernest Laurent, l'éminent artiste qui fut l'élève préféré d'Hébert, nous adresse, à ce propos, d'intéressants renseignements : « Hébert a peint la jeune Crescenza à San-Germano (province de Naples), lors de son second séjour en Italie. Il l'avait rencontrée, un matin, assise sur le rebord d'une des fenêtres grillées de la prison de la ville, tenant compagnie à sa mère, enfermée là pour dettes. Il fit de la scène qu'il retrouvait chaque jour un charmant tableau qui eut en son temps un grand succès ». — Voir, d'ailleurs, dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1908, *Notes sur Hébert*, par M. Peladan.

4. *La petite Orpheline*.

5. La princesse de Beauvau.

pour le grand voyage de Pologne avec Micislas; ses yeux ne vont pas bien et je ne crois pas que le prince aille beaucoup mieux. Quant à moi, je suis ici avec Pichat, au bord d'une mer assez froide, cherchant à me refaire de la vie tracassière de Paris au grand air et au farniente oriental.

Et toi, travailleur intrépide, vas-tu mieux, es-tu content?

Ton ancien et dévoué ami,

E. HÉBERT



La Tronche, près Grenoble, 12 novembre [1864].

Mon cher Horace,

Je suis bien heureux d'avoir appris par toi le bonheur que tu m'annonces; je m'empresse de t'en féliciter ainsi que ta femme. Figure-toi que je lis justement, en ce moment, le livre de M. Amédée Durande sur tes aïeux illustres[1] et que ma pensée est avec vous. Je vais me présenter à l'Institut en remplacement de M. Heim[2] : je retourne à Paris pour cela. Mais je sens bien que, n'ayant plus là ton père si regretté, si vivant dans ma reconnaissance, je n'ai aucune chance d'être nommé. Comme tu as bien fait d'appeler ton fils Paul[3] !

Mon cher Horace, crois à mon inaltérable attachement, excuse-moi si je ne viens pas plus te voir; je ne suis pas moins, malgré le temps et l'absence,

Ton fidèle et dévoué ami

E. HÉBERT

1. *Joseph, Carle et Horace Vernet*, par Amédée Durande (Paris, Hetzel, 1863). Cet ouvrage est dédié aux deux fils de Paul Delaroche qui, par leur mère, étaient les petit-fils d'Horace Vernet.

2. Heim (François-Joseph), peintre (1787-1865). Il avait été nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1829 en remplacement de Jean-Baptiste Regnault.

3. Ce fils devait mourir prématurément en 1890, profondément regretté de tous ceux qui ont pu connaître et apprécier le charme de sa nature si délicate et si artiste.

LE MOUVEMENT BROWNIEN

L'hypothèse atomique décompose la matière en molécules très petites, qui peuvent elles-mêmes se composer d'un assemblage d'atomes, et la théorie cinétique attribue aux molécules des mouvements très rapides, incessamment modifiés par leurs collisions mutuelles. L'hypothèse est aussi vieille que la philosophie, la théorie a presque le même âge que la physique. Toutes deux se sont précisées avec les progrès de la science ; en se moulant sur les faits, elles se sont soudées à eux, si bien que le bloc paraît infrangible. Pourtant, elles ne sont que probables : les molécules et leurs mouvements échappent aux sens et notre époque a vu des hommes éminents, comme Ostwald, affirmer que l'atomisme est une doctrine creuse, que les savants doivent renvoyer aux philosophes. Ceux qui n'ont pas le loisir d'approfondir étaient donc en droit, jusqu'ici, de se demander si tout cela n'est pas un jeu de l'esprit, qui obscurcit la science au lieu de la clarifier.

Aujourd'hui, cette réserve sceptique n'est plus de mise ; l'étude du mouvement brownien vient d'engager dans la voie expérimentale l'étude directe des mouvements moléculaires. Ce résultat est l'œuvre d'un jeune professeur à la Sorbonne, M. J. Perrin, à qui de remarquables travaux sur les rayons X avaient déjà conquis une juste notoriété.

En 1827, le naturaliste anglais Brown, examinant au microscope[1] des particules solides en suspension dans un liquide, s'aperçut qu'elles étaient animées d'un mouvement incessant ; le phénomène est aisé à constater quand on dispose d'un bon microscope : il suffit de placer sur la platine de l'appareil, entre une lame de verre et une lamelle couvre-objet, une goutte d'un liquide contenant des grains solides dont le diamètre avoisine le micron (ou millième de millimètre); on obtiendra un bon résultat en ajoutant à de l'eau un peu d'encre de Chine, qui contient du noir de fumée sous forme de grains très petits. Parmi ces particules de noir de fumée, les unes, généralement les plus grosses, tombent au fond de la préparation et s'immobilisent contre les parois ; d'autres, plus petites, suspendues dans le liquide, paraissent animées d'un frémissement continu ; enfin, celles qui, plus petites encore, sont aux limites de la visibilité, exécutent des mouvements de plus grande amplitude, incohérents et désordonnées, sautant brusquement à droite, à gauche, immobiles un instant pour repartir de nouveau; ces déplacements échappent à toute règle et à toute prévision et les mouvements des particules voisines sont complètement indépendants les uns des autres.

L'observation de Brown n'intéressa ni les naturalistes, ni les physiciens : peut-être jugea-t-on inutile de chercher des lois au hasard, en vertu de cette idée préconçue et fausse que le hasard n'a pas de lois ; peut-être les effets observés furent-ils mis au compte de la convection calorifique et des trépidations transmises à travers le liquide. On ne reparla plus du mouvement brownien jusqu'en 1888; c'est alors que M. Gouy en fit ressortir l'importance et montra l'inexactitude des explications sommaires dont on s'était contenté. L'agitation brownienne n'est pas due à des trépidations, car elle subsiste la nuit aussi bien que le jour et n'est pas moins intense en rase campagne qu'auprès d'une rue secouée par de lourds charrois ; elle ne tient pas davantage aux mouvements de convection produits dans toute masse fluide par les différences de température, car la convection forme des courants qui

1. Dollond venait d'apporter à cet instrument un perfectionnement considérable, en le munissant d'objectifs achromatiques.

entraînent dans un déplacement d'ensemble un grand nombre de particules, alors que le propre du mouvement brownien est l'indépendance absolue du mouvement des particules voisines ; d'ailleurs, on ne change rien au phénomène quand on maintient dans la masse fluide un rigoureux équilibre de température. La lumière non plus n'intervient pas, puisqu'on peut rendre l'éclairement mille fois plus faible, ou changer sa couleur, sans rien modifier. Enfin, la nature physique ou chimique des grains n'agit pas davantage ; les microbes, les débris minéraux ou organiques de toute sorte qui pullulent dans l'eau ordinaire s'agitent tous de la même manière.

Toutes les hypothèses qu'on pouvait faire à première vue étant ainsi éliminées, une seule reste debout et s'impose : le mouvement des particules solides nous révèle une agitation interne et spontanée du liquide ambiant, comme les déplacements d'un bouchon nous montrent ceux de l'eau qui le porte. La goutte d'eau que nous regardons au microscope et qui nous paraît immobile, ressemble à ces essaims d'insectes qui, l'été, pullulent au-dessus des étangs ; elle est faite de molécules séparées, dont les masses sont plusieurs millions de fois plus faibles que celles des grains qui manifestent le mouvement brownien ; ces molécules, incessamment agitées, se choquent sans cesse et rebondissent les unes sur les autres ; elles frappent aussi la surface d'un corps immergé dans le liquide ; si ce corps n'est pas extrêmement petit, il recevra en même temps et sur tous les points de la paroi des millions de chocs dont les actions s'équilibreront mutuellement ; au contraire, les particules plus petites qui manifestent l'agitation brownienne ne sont frappées en même temps que par un petit nombre de molécules et la compensation qui se produisait dans le cas précédent est désormais imparfaite ; une face reçoit plus de chocs que la face opposée et la différence des impulsions projette le corpuscule dans une certaine direction ; l'instant d'après, les chocs autrement répartis produiront un mouvement différent. Ainsi le corpuscule sera incessamment bousculé comme une balle que se renverraient mille lutins, et ses déplacement seront d'autant plus sensibles qu'il sera plus petit, tant parce que les chocs simultanés s'équilibrent moins exactement que parce que la masse à ébranler

est plus faible : de même un cuirassé reste insensible au mouvement des vagues, qui ballote un navire d'un moindre tonnage. « Ainsi apparaît[1] une propriété profonde, éternelle de ce qu'on nomme un *fluide en équilibre*. Cet équilibre n'existe que de façon moyenne et pour de grandes masses ; c'est un équilibre statistique. En réalité, tout le fluide s'agite indéfiniment et spontanément en des mouvements d'autant plus violents et rapides qu'ils concernent des portions plus petites ; la notion statique de l'équilibre est complètement illusoire. »



Cette interprétation n'était, comme la théorie cinétique elle-même, qu'une hypothèse plausible, lorsque M. Perrin entreprit d'en faire une vérité physique par l'étude méthodique des mouvements browniens. Un problème préalable est d'obtenir des grains de formes et de dimensions bien déterminées ; on l'a résolu en traitant des émulsions de gomme-gutte ou de mastic. La gomme-gutte, utilisée pour l'aquarelle, provient du latex desséché du guttier de l'Indo-Chine ; en la frottant sous un courant d'eau, on obtient un liquide jaune, qui contient la gomme sous forme de grains sphériques de dimensions variables ; il faut alors procéder au triage de ces grains, de façon à réunir tous ceux qui ont même diamètre. On y parvient par l'emploi méthodique de ces machines, nommées *centrifugeuses*, qui servent en laiterie à l'écrémage du lait, ou encore dans de nombreuses industries à séparer dans un liquide mixte les éléments de densité différente ; le mélange est soumis à une rotation rapide, qui entraîne à la périphérie les parties les plus denses, sur lesquelles la force centrifuge est prépondérante.

Lorsqu'on soumet à l'action de ces machines l'émulsion de gomme-gutte à grains irréguliers, on constate que les premières parties séparées sont relativement riches en gros grains ; la teneur s'accroît par une nouvelle centrifugation du produit précédent, si bien qu'en multipliant les opérations, on parvient, par un enrichissement graduel qui rappelle la distilla-

1. J. Perrin, *Mouvement brownien et réalité moléculaire.*

tion fractionnée, à obtenir un liquide qui ne contient qu'une seule catégorie de grains ; la même opération, conduite sur les résidus, fournit une émulsion à particules plus petites, et ainsi de suite, si bien qu'avec de la patience on a séparé un certain nombre d'échantillons, dont chacun renferme des particules identiques.

On peut obtenir des résultats analogues par l'emploi d'une sorte de vernis, nommé mastic, dont la solution alcoolique, versée brusquement dans l'eau, donne un liquide laiteux, c'est-à-dire une émulsion formée, comme celle de gomme-gutte, par des grains sphériques de dimensions très variables. On peut en déterminer le diamètre par plusieurs méthodes qui donnent des résultats concordants ; la plus simple consiste à mesurer au microscope la longueur des bâtonnets qui se forment, de temps en temps, par l'agglomération d'un certain nombre de grains accolés bout à bout.

Cette besogne préalable achevée, prenons une des émulsions simples, dont toutes les particules sont identiques, et versons-la dans l'eau. Comme le mastic et la gomme-gutte sont plus denses que ce liquide, on doit s'attendre à ce qu'ils tombent au fond : c'est ce qui arriverait pour des grains un peu gros. Mais les lois ordinaires de la physique ne sont pas faites pour ces masses infiniment petites ; lorsqu'on attend plusieurs heures, en maintenant le liquide à température constante de façon à éviter les courants de convection, il s'établit un état d'équilibre qui se maintient ensuite indéfiniment ; mais ce n'est qu'un équilibre moyen ou statistique ; chaque tranche du liquide renferme toujours le même nombre de globules, et la fixité de leur nombre résulte de la compensation de milliers de mouvements incohérents ; de même, une ville a une population fixe parce que le nombre des entrants compense celui des sortants.

Plaçons donc sur le porte-objet du microscope la cellule qui renferme l'émulsion étendue d'eau ; on sait que, lorsque le grossissement est fort, la mise au point est extrêmement précise, c'est-à-dire que l'appareil montre seulement une tranche de la préparation dont l'épaisseur n'excède pas un ou deux microns ; dès lors, il est facile, en soulevant le corps du microscope avec une vis micrométrique, de faire défiler devant

l'œil toutes les couches superposées dans le liquide depuis le fond du vase jusqu'au niveau supérieur. En opérant ainsi, on constate que tous les granules ne sont pas tombés au fond, mais qu'ils sont de moins en moins serrés à mesure qu'on s'élève, si bien qu'on arrive rapidement à des couches où les granules sont très raréfiés.

Il importe de ne pas se limiter à cette constatation grossière et de déterminer avec rigueur la loi de répartition en hauteur des grains d'émulsion. L'opération ne va pas sans difficulté, par suite de l'agitation incessante des particules. On peut se tirer d'affaire en faisant des photographies instantanées sur lesquelles les grains peuvent être dénombrés à loisir; mais ce procédé ne réussit qu'avec les grains de diamètre supérieur à un micron; pour les autres, il faut recourir à l'artifice suivant : on place à l'intérieur du microscope un écran percé d'un trou très petit, de façon à restreindre considérablement la région visible à travers l'instrument; alors, au lieu de centaines de points mouvants, on n'en voit plus qu'un nombre très petit, généralement inférieur à cinq, et qu'on peut toujours apprécier du premier coup d'œil: ce nombre est variable, mais en faisant un grand nombre de visées d'essai, on peut obtenir une valeur voyenne, d'où il est aisé de déduire le nombre de particules qu'on eût compté si le champ entier du microscope avait été visible.

Examinons maintenant les résultats et précisons-les en citant un exemple. Il se rapporte à des grains sphériques de gomme-gutte ayant, comme diamètre, quatre dixièmes de micron; ces grains, en suspension dans l'eau, sont placés dans une petite cuve cylindrique en verre, dont le fond, bien horizontal, repose sur la platine du microscope; la hauteur totale du liquide atteint cent microns, c'est-à-dire un dixième de millimètre. Lorsque l'équilibre est atteint, on vise d'abord au microscope une couche située près du fond et on compte, comme nous l'avons dit, les grains contenus dans cette tranche; supposons qu'on en ait trouvé 100; on soulève alors, avec la vis micrométrique, le corps du microscope de façon à viser une couche située à 28 microns au-dessus de la première; on n'y trouve plus que 50 granules; visant encore à 28 microns au-dessus, le nombre des grains se réduit à 25, et ainsi de suite.

L'expérience nous met donc en présence d'une loi simple : *chaque fois qu'on s'élève de 28 microns, le nombre des grains diminue de moitié.* D'autres mesures, faites avec des grains de nature et de calibre différents, donnent des résultats identiques, sauf en ce que la hauteur nécessaire pour dédoubler le nombre des grains varie avec le poids apparent[1] de ceux-ci; si le poids apparent est double, il ne faudra plus monter de 28 microns, mais seulement de 14, pour diminuer de moitié le nombre des particules.



Pour comprendre l'importance de ce résultat, il nous faut maintenant revenir à la théorie cinétique et montrer comment l'expérience de Perrin réalise, avec des molécules plus grosses, une véritable *atmosphère artificielle.* Supposons que l'atmosphère terrestre soit constituée uniquement d'azote, ce qui ne change pas grand chose à ses propriétés physiques, l'oxygène et l'azote ayant sensiblement même densité et les autres corps n'existant dans l'atmosphère qu'à dose infinitésimale. La théorie cinétique nous montre cette masse gazeuse comme constituée de molécules très petites, dont on a pu déterminer le poids : pour en donner une idée, nous dirons qu'il y a autant de molécules dans un gramme d'azote qu'il y a de grammes dans un cube d'eau de 293 kilomètres de côté. De là, on peut déduire le nombre de ces masses élémentaires : dans un millimètre cube d'azote à la température et à la pression ordinaires se pressent 30 millions de milliards de molécules; malgré leur nombre, chacune d'elles est si petite, qu'elles sont loin de se toucher; l'intervalle entre deux molécules représente, en moyenne, 120 fois leur diamètre. Enfin, ces éléments matériels sont animés de mouvements incessants, infiniment variés en grandeur et en direction, et dont la théorie cinétique nous fait connaître la vitesse moyenne, 500 mètres par seconde; bien entendu, une molécule d'azote ne parcourt pas 500 mètres d'une seule traite, car elle a été, en une seconde, choquée cinq milliards de fois par d'autres molécules et ren-

1. C'est-à-dire leur poids diminué de celui de l'eau où ils baignent.

voyée dans une direction différente. Telle est donc l'agitation vertigineuse, qui se cache sous le calme apparent d'un gaz en équilibre; elle nous permet d'en expliquer toutes les propriétés, entre autres la pression qu'il exerce contre les parois qui le limitent : si le mercure du baromètre est soulevé par l'atmosphère à 76 centimètres de hauteur, c'est parce que chaque millimètre carré de sa surface reçoit, en un millionième de seconde, 350 milliards de chocs des molécules d'azote qui viennent y briser leur trajectoire.

Supposons maintenant qu'on s'élève en ballon dans l'atmosphère : un baromètre emporté dans la nacelle montre que la pression décroît; à 5 540 mètres [1], la densité de l'air et la pression barométrique ont diminué, l'une et l'autre, de moitié; cette double variation s'interprète aisément dans la théorie cinétique : dire qu'il y a deux fois moins de gaz, c'est dire que le nombre des molécules est devenu deux fois moindre; par suite, le nombre de chocs infligés au mercure du baromètre et la pression exercée sur sa surface, auront diminué dans le même rapport.

Si l'on s'élève encore de 5 540 mètres, on constate une nouvelle diminution de moitié dans la densité et dans la pression de l'air. Ainsi, notre atmosphère paraît, comme l'émulsion de gomme-gutte étudiée par M. Perrin, constituée par des particules séparées dont le nombre décroît à mesure qu'on s'élève; la loi de variation est la même, mais le taux est différent; 5 540 mètres d'azote jouent le même rôle que 28 microns d'émulsion : autrement dit, l'atmosphère de gomme-gutte se raréfie 208 millions de fois plus vite que l'atmosphère d'azote, et l'explication de ce fait est simple : il tient à ce que les particules d'émulsion pèsent 208 millions de fois plus que les molécules du gaz.

Retenons cette conséquence, car nous avons acculé la théorie cinétique jusqu'au point où elle va subir l'épreuve d'une vérification numérique précise : il faudra en effet que la molécule d'azote soit 208 millions de fois plus légère que le grain d'émulsion sur lequel nous avons expérimenté. Or la théorie cinétique nous donne le poids de la molécule (nous l'avons

1. En supposant, pour simplifier, que la température reste invariable.

indiqué tout à l'heure). D'autre part, on peut, d'après la dimension des grains d'émulsion et la densité de la gomme-gutte, calculer le poids apparent de ces grains: on trouve 8,25 millionièmes de millionièmes de milligramme. Et maintenant, il n'y a plus qu'à prendre le rapport de ces deux poids; la division donne précisément 208 millions : la théorie cinétique sort triomphante de l'épreuve.

Le lecteur excusera, je l'espère, ces nombres et ces calculs en faveur de l'importance du résultat. Les expériences de M. Perrin permettent, pour la première fois, de faire toucher du doigt l'accord entre la théorie cinétique et l'expérience sans passer par de longs et difficiles calculs : le rapport du taux de raréfaction dans l'azote et dans l'émulsion, 208 millions, est une donnée expérimentale qui ne comporte aucune hypothèse ; nous constatons qu'il est égal, comme le veut la théorie, au rapport entre le poids des grains d'émulsion, connu par une mesure directe, et celui des molécules d'azote, donné par la théorie cinétique. Une pareille coïncidence serait, à elle seule, bien extraordinaire; mais si quelqu'un s'obstinait encore à y voir l'effet d'un hasard, il lui faudrait expliquer comment elle s'est reproduite six fois de suite, dans six séries de mesures faites avec le mastic et avec la gomme-gutte, en employant des grains dont le poids apparent a varié de un à quarante. Avant les expériences de Perrin, nul n'aurait pu affirmer que les grains d'émulsion ne finiraient pas par tomber tous au fond du vase; nul n'aurait pu affirmer non plus qu'ils ne resteraient pas suspendus uniformément dans le liquide; entre ces deux résultats contraires, la loi de répartition des globules se trouve être exactement celle qu'exige la théorie cinétique : on ne saurait exiger une confirmation plus probante.

Ainsi, ce problème qui tient tant de place dans la science et dans la philosophie de la nature, s'est trouvé résolu de la manière la plus inattendue; au lieu de construire des microscopes assez puissants pour montrer l'essaim en mouvement des molécules, on a, pour ainsi dire, grossi les molécules elles-mêmes jusqu'au point de les rendre visibles, car le grain de gomme-gutte ou de mastic, éternellement agité par le mouvement brownien, n'est qu'une molécule comme les autres; mais le corps formé par ces grains, au lieu d'avoir

pour poids moléculaire 2, comme l'hydrogène, ou 28, comme l'azote, se comporte comme un gaz dont le poids moléculaire vaudrait six milliards.

Il faut remarquer, d'ailleurs, que si la molécule de gomme-gutte est visible, tandis que celle de l'azote échappe à notre observation, cela tient, non seulement à l'écart des dimensions, mais encore à la différence des vitesses. La première ne se déplace que de quelques microns par minute; nous avons vu que la théorie cinétique assigne à la seconde une vitesse moyenne de 500 mètres par seconde, comparable à celle d'une balle qui sort du fusil; et l'observation au microscope aurait pour effet d'amplifier encore cette vitesse dans un rapport égal au grossissement de l'instrument.

Les expériences de M. Perrin ont mis hors de doute l'exactitude de la théorie cinétique; mais elles présentent encore un autre intérêt en nous fournissant la méthode la plus précise et la plus sûre pour évaluer les grandeurs moléculaires; ces grandeurs n'étaient connues jusqu'ici qu'avec une médiocre précision. Pour en donner une idée, faisons choix d'une unité de poids assez petite pour que la masse de la molécule d'azote ne s'exprime pas par une fraction contenant un nombre exorbitant de zéros : ce sera le *millième de milliardième de milliardième de milligramme*. Les mesures tirées de l'étude de la viscosité et des propriétés électriques des gaz avaient montré que la molécule d'azote pesait plus de 14 fois et moins de 62 fois notre unité; l'étude de la diffusion avait conduit à des nombres compris entre 21 et 70; la mobilité des ions donnait de 18 à 46, la diffusion atmosphérique de la lumière solaire, de 18 à 93; la transformation du radium en hélium conduisait au nombre 40; enfin, des lois du rayonnement des corps chauds on avait pu déduire des nombres compris entre 35 et 46.

C'est déjà une concordance bien remarquable que celle de ces résultats obtenus par des voies si différentes; il semble que tous les phénomènes de la physique viennent tour à tour attester la réalité de l'hypothèse atomique; mais ces nombres laissent flotter une large incertitude sur la valeur exacte de la masse moléculaire de l'azote. Or, l'étude des émulsions fournit une nouvelle mesure de cette constante; elle donne son

rapport, à la masse des grains de gomme-gutte ou de mastic, soit 208 millions dans l'exemple que nous avons cité; il suffit donc de mesurer le poids apparent de chaque grain d'émulsion et de déterminer la loi de répartition des grains dans l'émulsion, suivant la hauteur; or chacune de ces mesures est susceptible d'une précision presque illimitée; M. Perrin, dans sa série la plus soignée d'expériences, a établi ses moyennes par l'observation de dix mille grains; le nombre obtenu, 39.7, est bien d'accord avec ceux que nous avons donnés ci-dessus, mais il est beaucoup plus précis; on peut garantir son exactitude à une unité près; le jour où l'on aura la persévérance de dénombrer cent mille grains, on aura une précision décuple, c'est-à-dire que la molécule d'azote sera connue avec une erreur moindre qu'un quatre centième de sa valeur. Une telle précision, obtenue dans la mesure d'une grandeur si extraordinairement petite, n'est-elle pas une des choses les plus merveilleuses de la physique! Et qu'aurait pensé Voltaire de ce résultat, lui qui accusait déjà les physiciens de son temps de « peser des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée? »

Le mouvement brownien n'est pas limité aux particules les plus petites qu'on puisse observer au microscope; avec un peu de soin et de patience, on peut le retrouver dans des corps beaucoup plus gros. M. Perrin a pu préparer des grains sphériques de gomme-gutte ou de mastic, de diamètre compris entre dix et cinquante microns, en faisant arriver lentement, au moyen d'un entonnoir à pointe effilée, de l'eau pure dans une solution alcoolique de ces substances; les globules de résine se forment dans la zone trouble qui sépare les deux liquides; et il suffit, pour les classer par ordre de calibre, de les jeter dans un bac plein d'eau, où ils tombent d'autant plus vite qu'ils sont plus gros.

Il ne saurait plus être question de mettre ces particules en suspension dans l'eau, puisqu'elles tomberaient de suite au fond et s'immobiliseraient contre les parois, mais on peut les placer dans une solution d'urée, ayant même densité qu'elles où elles flottent librement; on peut alors suivre au microscope leurs déplacements et constater que ces mouvements

obéissent aux lois posées par la théorie cinétique. En voici un exemple : les molécules ne possèdent pas seulement des mouvements de translation, auxquels correspond une certaine énergie moyenne de translation ; par suite des chocs, généralement obliques, qu'elles s'infligent mutuellement, elles doivent tourner sur elles-mêmes et l'ensemble de ces rotations, infiniment variées, donne à la masse gazeuse une certaine énergie moyenne ; or l'analyse mathématique du phénomène, effectuée par Einstein et d'autres mathématiciens éminents, a conduit à conclure que ces deux énergies de rotation et de translation devaient être égales. Voilà une conclusion, fort importante pour la théorie cinétique, mais qui ne s'impose pas avec une certitude absolue, car elle n'apparaît qu'après de longs calculs où se glissent nécessairement des hypothèses. Pourtant elle est exacte, et l'étude des grosses sphères de mastic suspendues dans la solution d'urée en a fourni la preuve ; en suivant au microscope les déplacements des particules, on peut évaluer la valeur moyenne de leur énergie de translation ; de même à la faveur d'irrégularités de leur structure, on a pu en étudier le mouvement de rotation et en déduire l'énergie moyenne correspondante ; or l'égalité de ces deux grandeurs s'est trouvée vérifiée à quelques centièmes près.

On est fondé, d'après cela, à affirmer que l'agitation moléculaire agit sur tous les corps. Ainsi, le calcul indique qu'une bille d'acier d'un millimètre de diamètre, plongée dans l'eau, éprouve, par suite des chocs moléculaires, des déplacements dont l'amplitude est voisine d'un micron par seconde ; de tels mouvements ne paraissent par inaccessibles aux procédés d'observation délicats dont on dispose actuellement ; ajoutons que le calcul ne donne qu'une valeur moyenne, et qu'il peut se produire des déplacements beaucoup plus grands, voire même visibles à l'œil nu : mais ils seront d'autant plus rares qu'ils seront plus différents de la valeur moyenne ; il est possible qu'un déplacement visible à l'œil nu ne se produise qu'une fois dans un million d'années ; il faudra, pour l'obtenir, que le hasard, qui fait sortir tour à tour toutes les combinaisons, ait coordonné les chocs moléculaires de telle façon qu'ils se produisent presque tous d'un seul côté de la bille. Ainsi, on nous dirait qu'une bille d'acier, au repos dans une assiette, a

été vue sautant en l'air, brusquement et sans l'intervention d'aucune cause extérieure, que nous n'aurions pas à crier au miracle ; c'est au contraire un phénomène qui se produira nécessairement, un jour ou l'autre ; celui qui l'observera n'aura pas besoin, pour l'expliquer, de penser aux phénomènes de lévitation ni aux forces psychiques.

Mais tous ces résultats, pour bien établis qu'ils soient, soulèvent à leur tour de nouvelles difficultés ; la science ne résoud un problème qu'en en posant de nouveaux. L'agitation moléculaire est spontanée et éternelle ; on connaît des cristaux de quartz dont l'intérieur est creusé de cavités très petites, sortes de cristaux en creux, remplis d'acide carbonique liquide ; au sein du liquide, on distingue au microscope une petite bulle gazeuse, sans cesse remuée par le mouvement brownien : voilà donc une agitation qui dure depuis que cette bulle a été enfermée dans sa prison de quartz, sans doute depuis des millions d'années. De même, dans le monde de l'infiniment grand, les astres ne connaissent pas le repos et notre esprit peut admettre, sans absurdité, que leurs évolutions continueront éternellement. La nature nous présente donc, dans ses éléments les plus petits comme dans les plus grands, le mouvement perpétuel, dont la vaine recherche n'occupe plus aujourd'hui que les cerveaux malades. Comment donc concilier tout cela, et expliquer que la loi du monde des atomes et du monde des astres cesse de s'appliquer aux milieux intermédiaires ?

Le physicien peut toujours se dérober en déclarant que les mots « éternel » et « perpétuel » n'ont aucun sens dans les sciences d'observation ; mais de grands esprits n'ont pas employé ce détour. Maxwell imagine un récipient plein de gaz et séparé en deux compartiments A et B par une cloison percée d'un trou juste assez grand pour laisser passer une molécule ; un démon très agile ouvre et ferme ce trou à l'aide d'une trappe, de façon à laisser passer toutes les molécules qui vont de A vers B et à interdire le passage à celles qui vont en sens inverse ; ainsi, par le seul jeu d'un mécanisme intérieur qui ne consomme aucun travail si la trappe est parfaitement mobile, les molécules s'accumulent dans B et se raréfient dans A ; on peut utiliser la différence de pression qui en résulte pour déplacer un piston dans un cylindre et produire gratuitement du travail.

Le démon de Maxwell a le tort de ne pas exister, mais l'étude du mouvement brownien montre que sa présence n'est pas indispensable : une petite paroi très mobile plongée dans un fluide reçoit des molécules ambiantes des chocs qui ne s'équilibrent jamais rigoureusement, de sorte qu'elle oscille autour de sa position moyenne; on ne voit pas ce qui empêcherait, *théoriquement*, d'employer ces déplacements pour effectuer un travail mécanique comme on a utilisé, en Californie, l'agitation incessante de la mer à l'aide de flotteurs reliés à un mécanisme approprié; on ne voit pas non plus pour quelle raison, autre que l'usure inévitable, l'appareil cesserait jamais de fonctionner : tout ce qu'on peut dire avec M. Perrin, c'est qu'il serait imprudent de compter sur le mouvement brownien pour élever les pierres destinées à bâtir une maison.

L'impossibilité du mouvement perpétuel subsiste pourtant comme *vérité pratique* : nous ne pouvons réaliser aucune machine capable de marcher indéfiniment sans emprunter de l'énergie à l'extérieur, parce que nous sommes hors d'état d'obtenir ce que la nature a pourtant réalisé dans le monde des atomes et dans celui des astres : un mouvement qui ne soit usé par aucun frottement; et, d'autre part, nous n'entrevoyons aucun moyen pratique de capter les énergies, pourtant énormes, des mouvements atomiques[1]; les inventeurs agiront donc sagement en ne s'acharnant pas à résoudre un problème qui ne leur apportera que des déboires.

Il n'en est pas moins vrai que l'impossibilité du mouvement perpétuel est déchue du rang de vérité absolue où notre science imparfaite l'avait élevé : elle a eu le sort de beaucoup d'autres principes, proclamés à grand fracas comme les assises immuables de la raison et qui ne sont que des règles empiriques, un peu plus générales que les autres, applicables à la petite partie du monde que nous connaissons.

L. HOULLEVIGUE

1. On a cru un moment que la chaleur dégagée par le radium provenait de l'énergie captée dans le milieu ambiant et que le radium réalisait ainsi le problème du mouvement perpétuel, puisque cette chaleur pouvait, à son tour, être utilisée pour produire du mouvement; mais on sait aujourd'hui que cette émission calorifique n'est pas éternelle et qu'elle est liée à la désintégration du radium, c'est-à-dire à sa transformation en émanation, puis en hélium.

LA PREMIÈRE

« ÉDUCATION SENTIMENTALE »[1]

(1843-1845)

XII

JULES A HENRY

Grande nouvelle! grande nouvelle! il y a ici une troupe de comédiens! on va jouer mon drame, oui, Henry, mon Chevalier de Calatrava, *qui est fini, terminé : j'ai fait le cinquième acte cette nuit. Je viens de me réveiller, je suis encore tout étourdi et endormi. Je compte surtout sur la scène des tombeaux comme effet : tu verras ça. Voici, du reste, comment tout cela est arrivé.*

Un matin que je me promenais du côté de la rivière, je vis de loin, assis sur des troncs d'arbres abattus, une espèce de gaillard, vêtu d'une redingote à brandebourgs, qui fumait tranquillement sa pipe en contemplant le paysage. Quand je passai près de lui, il se leva et m'aborda avec aisance, en me demandant du feu. — Il fumait une petite pipe en écume de mer à glands d'or, d'assez mauvais goût, et portait sur la tête une casquette de toile cirée. Il avait de longs cheveux, parlait vite, avec un accent méridional un peu dur et criard. Mais toute sa personne avait quelque chose de franc et spirituel qui plaisait fort à première vue. Je l'aurais pris volontiers pour quelque dentiste en voyage ou pour un commis voyageur de haute volée, mais il m'apprit bientôt qui il était, sans que je le lui eusse demandé.

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

C'était M. Bernardi, directeur actuel de notre théâtre. Tu penses bien, dès lors, que nous causâmes littérature, théâtre. Il connaissait tous ceux de Paris et en parlait en maître, semant son discours de traits hardis, de remarques neuves, critiquant les réputations établies et m'en révélant d'inconnues. Les gens qu'il admirait n'étaient peut-être pas ceux que j'admirais le plus, et réciproquement. Ainsi, il déteste les drames en vers, prétendant que la prose va mieux à la scène.

Le hasard voulut que, le lendemain, je le rencontrasse à la même place; la conversation se renoua de plus belle et sur les mêmes sujets que la veille. Bernardi est un jeune homme, il n'a pas plus de trente-huit ans; c'est un bon diable fort gai, et bon vivant s'il en fut. Il parle de femmes comme on parle de chevaux. Nous avons beaucoup ri ensemble.

Nous devînmes vite les meilleurs amis du monde. Chaque jour, pendant une semaine, nous nous promenions ensemble le matin, et le soir nous nous rencontrions encore au café. Il était enchanté, disait-il, de trouver quelqu'un avec qui causer, car il déteste la province. — En cela je suis bien de son avis. — Il me donna mes entrées gratuites, mais je n'osais trop en profiter, quand, un jour, dimanche dernier, m'ayant engagé à le suivre à une répétition, je l'accompagnai, et c'est là que commence cette longue histoire que je t'envoie.

Quand nous entrâmes dans la salle, tout était vide. Dans les loges, les banquettes étaient relevées, les portes ouvertes, les grilles à demi abaissées. A peine y voyait-on. Un jour faux et éclatant tombait d'en haut sur le parterre et, passant entre les décors, traçait de longues lignes de lumière sur les planches de la scène. Un grand rayon de soleil, entré par un trou de la muraille, traversait en diagonale tout le théâtre. Une poussière dorée et remuante montait en tressaillant dans cette ligne droite. Un quinquet de la rampe, frappé par lui, brillait et éclairait comme allumé. On marchait dans les corridors. On appela deux ou trois noms; j'entendis sonner une clochette. Les acteurs arrivèrent et la répétition du vaudeville commença. Je m'étais assis dans les coulisses, sur une caisse qui se trouvait là : je touchais les décors avec mes mains, je regardais les acteurs et les actrices de près, je regardais la salle vide et je me la figurais pleine, grande, mille fois plus grande, éclairée, remplie de bruit, éclatante de lumière et de couleurs. Je humais à pleine poitrine cette odeur du théâtre qui est un des amours de mon enfance; ou bien, la tête levée au ciel, n'écoutant guère la pièce et flottant alors dans je ne sais quelle capricieuse rêverie mêlée d'art et d'amour, — fantaisie charmante où l'on sent des émanations voluptueuses, où l'on

entend des bruits de fanfares, — je contemplais la frise du manteau d'Arlequin trembler au vent frais qui venait du dehors par les fenêtres ouvertes et faisait frissonner les feuilles des marronniers qui ombragent la place d'armes.

Bernardi vint me trouver et me demanda ce que je pensais de son monde. Il paraît que je ne lui répondis pas par une sottise et qu'il fut content, car, me prenant par la main et me conduisant vers deux femmes assises dans le haut de la scène sur un banc rustique :

— Que je vous montre — m'a-t-il dit — les deux perles de ma couronne, la mère et la fille, madame Pernelle et Elvire, Philaminte et Doña Sol, madame Artémise et mademoiselle Lucinde... Mesdames, — ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, — permettez-moi de vous présenter monsieur, un de mes amis de cette ville, un amateur distingué, qui admire fort les beaux talents et adore les jolies femmes : deux motifs pour faire votre connaissance.

La plus vieille sourit, et la jeune fille, sans se lever, me fit un signe de tête. Elles étaient toutes deux recouvertes de châles qui les enveloppaient comme des manteaux, et, à cause de l'obscurité qu'il faisait dans le fond du théâtre, je ne voyais presque rien de leur figure si ce n'est les yeux de la vieille qui brillaient dans l'ombre, sous son chapeau, en causant avec Bernardi, et le vague profil de l'autre, qui semblait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Un décor qu'on dérangea l'éclaira tout à coup et je la vis en entier. Elle était nu-tête; de longues papillotes à l'anglaise, d'un blond cendré, tombaient avec une grâce exquise sur ses épaules décolletées qui frissonnaient comme si elle eût froid ou sommeil. Elle grelottait, en effet, et s'enveloppait dans son grand châle bleu qu'elle serrait sur ses membres : — c'était un vieux cachemire à longues franges rouges qui lui prenait toute la taille, les bras et le derrière de la tête; elle l'avait ramené ainsi par-dessus son peigne et se tenait immobile, sans rien faire, occupée seulement à regarder le bout de son pied avec lequel elle battait le sol à petits mouvements saccadés. — Son soulier de satin blanc bruissait en s'ériflant sous sa robe, — une robe bleue semée de fleurs blanches, avec un grand falbala qui partait un peu au-dessous du genou et en indiquait le contour. — Elle avait aussi des bas à jour, brodés sur les côtés, et sa chaussure était si mince et si fine qu'on eût presque dit son pied nu et plutôt ganté que chaussé, car il semblait flexible et doux comme une main.

La belle tête, Henry! et quelle ravissante créature c'était là! Je te dis tout ça longuement, mais il fallait la voir avec ses grands yeux aux paupières baissées, et son front pensif! C'est celle-là qu'on aimerait à voir dormir sous la soie, dans un lit d'ébène, à

couvrir de fleurs pour que les roses soient moins roses que sa peau, à couvrir de diamants pour qu'on les rejette ensuite, leur préférant le doux éclat de ses prunelles. C'est elle qu'il faudrait promener l'été dans un landau verni, à quatre chevaux, doucement bercé par des soupentes élastiques, — étendue sur la plus soyeuse étoffe, vêtue de mousseline, fraîche et parfumée comme un bouquet. — Ah! le luxe lui irait bien! Elle inspire une étrange envie d'être riche, riche pour elle, riche afin que sa vie s'écoule sans entraves et sans chocs violents, et douce comme ces songes où l'on entend de la musique. Oui, elle est faite pour passer sa vie couchée dans un hamac afin que les plus douces brises la remuent en même temps que la tige des fleurs et que les blondes vagues des blés, — au delà des demeures des hommes, au-dessus des nuées, plus haut que les plus hautes neiges, enveloppée de son amour et de là planant sur le monde comme du haut du ciel. — C'est avec elle qu'on devrait se sentir monter vers les étoiles, vers la lumière, vers l'éternelle extase, d'un vol plus rapide et plus tranquille que celui des aigles et des ramiers sauvages, et, confondu à son âme, se dissiper comme l'encens qui s'en va, — qui s'en va lentement, toujours, en montant, pour mourir dans un espace pur et sans limite.

Et puis quelle artiste! Le soir, je l'ai vue jouer dans Antony *le rôle d'Adèle d'Hervey. Elle a une façon ordinaire de parler un peu traînarde; elle chante la fin des mots et les accentue comme en psalmodiant des vers, mais parfois sa voix qui se module comme une flûte éclate précipitée en cris déchirants, ou bondit, dans la colère, avec des sanglots désespérés. Puis, tout à coup, c'est quelque soupir qui arrive, un mot tendre plein de langueur qui passe sur ses lèvres, ainsi que dans un orchestre ces petites notes endormies et voluptueuses qui traversent l'air après le large ouragan des violoncelles et le rugissement des cuivres.*

J'étais à l'avant-scène, sur le premier banc, penché vers la rampe : je sentais dans mes cheveux le vent que faisaient ses vêtements quand elle marchait; je levais la tête et je la contemplais de haut en bas. Quand le rideau a été baissé, j'ai été voir Bernardi sur le théâtre. Et elle, je l'ai vue aussi : je l'ai aperçue dans sa loge, encore toute tremblante de l'émotion de son rôle, agitée, souriant sous les bravos qui duraient encore et renouant un bandeau de ses cheveux qui était tombé pendant la dernière scène. — Il y avait eu bonne recette : c'était un dimanche. Bernardi était fort gai. On alla souper tous ensemble, — et moi, je remontai toutes nos rues et regagnai tristement la maison avec un vide affreux dans l'âme.

J'aurais voulu aller avec eux, vivre avec eux, être comédien

moi-même, jouer avec Lucinde, être l'Antony qui la tutoie et qui la presse dans ses bras... Oh! comme je maudis ma vie régulière et ma famille! Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait naître seul et pauvre, mais libre au moins comme le bohémien et comme le pâtre? J'étais fort et il me semble même que la misère m'eût grandi... Je revenais sans cesse à ma rencontre du matin, à la répétition où j'avais assisté, à la représentation de la soirée, à Bernardi, à Lucinde, à tout le reste, aux acteurs, aux comparses, à deux ou trois figures banales de domestiques ou de gendarmes que j'avais vues à la porte du théâtre et qui me poursuivaient avec la même fidélité que les autres. Toute la nuit, je ne dormis pas : jusqu'au jour je me retournai sans cesse dans mon lit, agité, inquiet, pensant à tout cela, à mille autres choses encore. Quelquefois plein d'espoir, amoureux, rêvant la gloire; d'autres fois, désolé, désespéré, prêt à mourir, ou bien esquissant subitement quelque grande œuvre à faire, en mesurant toute la hauteur, en sondant toutes les profondeurs. — Les toits d'en face, encore mouillés par une petite pluie qui était tombée dans la soirée, brillaient d'un sombre éclat sous les rayons de la lune entrant par ma fenêtre dont les rideaux étaient restés ouverts : ils se jouaient sur le pied de mon lit, dans les plis de ma couverture, et je songeais à cette lueur étrange qui, dans Virgile, arrive sur le fantôme sanglant d'Hector et illumine sa pâleur aux regards épouvantés d'Énée.

Le lendemain, comme j'allais à mon bureau, je rencontrai Bernardi qui allait déjeuner au Café français : j'allai avec lui; — c'est moi qui payais. — Il devina que je devais écrire. Je lui exposai le plan de mon drame et je lui en récitai même une scène par cœur. Il en fut enthousiasmé.

— Voulez-vous que nous le donnions ici? — me dit-il. — C'est Lucinde qui fera Doña Isabella... Voyons, décidez-vous. Hardi! Lisez-nous ça ce soir, après le spectacle.

Je ne répondis rien.

— Eh bien! qu'avez-vous? Est-ce convenu? — reprit-il.

Je lui serrai la main sans mot dire et je le regardai fixement pour voir s'il ne riait pas, étonné que j'étais comme un pauvre à qui un homme serait venu dire : « Veux-tu être riche? » Je ne pouvais me retenir de sourire, tant j'avais de joie dans l'âme!... Il était déjà une heure : n'importe! je le reconduisis jusqu'au théâtre. Je regagnai ma galère. J'y entrai avec un dédain triomphant. J'avais peine à ne pas éclater de rire. Mon chef de bureau se mit à me gronder vertement sur mon inexactitude. Il eût accompagné le reproche d'un soufflet que je ne le lui eusse pas rendu, tant j'étais heureux et joyeux! tant je me sentais grand, fort et riche! tant j'avais compassion et pitié du pauvre

diable qui me parlait! — « Va! je ne t'en veux pas, — disais-je en moi-même, — ni de ta bêtise, ni de ton insolence. Écris en paix, commis; fouaille tes chiens, valet : je n'en suis plus. Allons, bonhomme, taille ta plume, fais tes chiffres. Gagne ton pain, pauvre brute, pauvre imbécile... va... va. »

Et les murs tachés d'encre, le pupitre où je me courbais toute la journée, la chaise où je m'asseyais, le tapis de paille, les pavés usés, le grillage des bureaux et le plafond où si souvent en bâillant j'avais levé des regards désolés, je contemplais tout cela avec étonnement, comme des objets nouveaux, — me demandant si réellement j'avais vécu là, si c'était bien moi, si je ne me trompais pas.

« C'est la dernière fois que j'y viens, — me disais-je, — la dernière fois, à coup sûr. Plus tard, je m'étonnerai d'y avoir vécu; je me rappellerai même ce temps-là avec plaisir. Car quelle vie que la mienne! quel avenir! quelles œuvres! La dernière nuit qu'il couche au bagne, le forçat s'étale avec délices sur sa planche où il a gémi, prend plaisir à faire sonner sa chaîne; il traîne en riant son lourd boulet, savourant en son âme toutes les âcretés de la servitude pour se les bien rappeler demain quand il sera libre. Avec quelle joie il lèvera ses bras dans l'air! Il ira partout où il veut. Comme il marchera dans la campagne! comme il se couchera sur l'herbe fraîche!... Et moi de même, Henry, j'aspirais l'odeur boueuse des encriers, je tournais rapidement les feuillets des registres, je gâchais les plumes, j'écrivais, je travaillais vite, vite... Je me ravalais, je me vautrais là dedans en riant, et, quand tous partirent à cinq heures, c'est moi qui fus le plus lent à ranger mes papiers sur mon pupitre, le dernier qui repoussa son tiroir et qui ferma la porte.

A moi l'avenir! Pourquoi en douterais-je? Ne s'ouvre-t-il pas superbe et facile? Le style me coule dans le sang. J'ai dans la chair cette force fluide et circulante qui vous ferait déraciner les mondes. J'ai la tête pleine d'œuvres, le cœur large et neuf, tout propre aux bonds sublimes et aux immenses vibrations.

J'étais délivré, régénéré; un abîme me séparait de ma vie passée. Encore à présent, j'ai peine à concevoir que tant de choses se puissent passer en un jour. Pourquoi donc me trouvais-je tout fier, tout noble, plus digne, plus mûr, plus doux même et plus miséricordieux? L'air du ciel était chaud comme au printemps. Je revins par le boulevard; quoique les arbres n'aient pas encore de feuilles, les oiseaux déjà gazouillaient dans les hautes branches. Je pensais à Lucinde : il me semblait qu'elle allait m'aimer, que j'étais plus beau. Il me tombait du ciel une confiance radieuse, une joie de vivre que je n'avais jamais eue.

Le soir, à sept heures, après le dîner, dont il fallut attendre la fin, je mis mon manuscrit dans ma poche et j'allai au théâtre.

Il y avait, pour m'écouter, Bernardi, Lucinde, Anténor, — le jeune premier, — madame Artémise, un vieux qui fera le prieur, et puis un autre qui n'est venu qu'au quatrième acte. Quand tout le monde se fut assis autour de la table sur laquelle je devais lire, je pris mon manuscrit, je l'ouvris; je lus le titre lentement et plus essoufflé que si j'avais couru.

— Nous allons voir ça, mes enfants, — dit Bernardi en se frottant les mains. — D'après ce que m'a dit monsieur, il y a pour vous un rôle délicieux, belle demoiselle, — ajouta-t-il à Lucinde. — Si nous faisions un succès avec une pièce du cru, ce serait une fière affaire! Attention...

Et je commençai.

J'étais éclairé par deux chandelles que je rapprochai le plus possible, car je n'y voyais guère, surtout au commencement; le reste de l'appartement (c'était le cabinet du directeur) était sombre. Tout le monde écoutait. Bernardi était à ma droite, un peu derrière moi; Lucinde à gauche, en avant. Quand je levais la tête pour lire le haut de chaque nouvelle page, je la voyais l'œil fixe, écoutant. Quelquefois elle souriait un peu, du coin des lèvres; d'autres fois, elle me regardait pendant que je lisais et je sentais ses yeux sur moi.

Pendant le premier acte, j'étouffais : — on ne disait rien; Anténor seulement applaudit un peu à la fin. — J'entamai le second avec feu. Je me montais la tête, m'excitant à l'audace et voulant assister de suite à tous les effets de la scène, nuançant soigneusement les rôles, m'imaginant les entendre dire, — et bientôt moi-même perdu dans l'illusion de ma pièce. — Alors tout alla bien : les tirades se déroulaient, la période courait au galop, les scènes allaient, on applaudissait, je déclamais de toute mon âme, je criais, je suais, mon sujet m'emportait, je m'y laissais entraîner avec délire, je frappais du pied, je gesticulais à l'aise... J'aurais joué sur le théâtre : je ne tremblais plus, je n'entendais rien, je ne voyais rien, si ce n'est, de temps à autre, le visage de Lucinde que j'apercevais rapidement, comme dans un éclair, à chaque feuillet que je tournais, et ma force en redoublait.

Tu sais que le cinquième acte n'était pas fait : je promis de le lire le lendemain, et, dès le soir, je me mis à l'œuvre.

La pièce leur plaisait, elle était reçue. Elle-même, Henry, elle-même, de ses deux mains, elle m'a applaudi. Comprends-tu ça? Je vais être joué. Moi, joué par des acteurs, ici, sur un théâtre. C'est tout à l'heure que je vais leur lire mon cinquième acte. Rentré, je déclare tout, je brise tout : je voudrais savoir ce

qu'on m'objectera... Ce sera drôle, ce sera risible... Après ça, les bourgeois sont si bêtes et les parents si stupides!

Quelle nuit j'ai passée, Henry! L'amour n'en donne pas d'aussi fiévreuses. Je n'ai d'abord pas pu écrire, tant j'étais ému. J'avais la plume dans les mains, mais je frissonnais de joie, je tremblais. J'essayais de me calmer, je voulais penser : impossible! Malgré moi, j'entendais déjà les applaudissements claquer du haut des loges, et des bruits de voix humaines murmurer des louanges avec mon nom. En vain je rappelais cent fois mon esprit : il me traînait en avant vers un horizon radieux, sur une pente pleine de vertiges. Un démon me harcelait.

« Hardi! hardi! — me disais-je. — Hâtons-nous! » Et ma main courait sur le papier avec frénésie, — désolé d'avoir besoin d'écrire pour fixer ma phrase, et regrettant qu'aussitôt née l'idée n'ait pas sa forme toute faite et qu'il faille attendre pour la pétrir et la tailler. Quelquefois, fatigué d'impatience, je me levais; je marchais à grands pas, récitant tout haut ma tirade avant qu'elle ne fût finie, et puis je revenais à ma table l'écrire avec transport, joyeux de la tenir, inquiet de celle qui allait suivre, heureux de sentir s'achever mon œuvre et déjà orgueilleux d'elle comme la jeune mère qui à travers ses douleurs entend les vagissements vigoureux de son premier nouveau-né.

9 heures du soir.

Je voulais cacheter ma lettre et te l'envoyer en revenant du théâtre, quand j'aurais lu mon cinquième acte, pour te dire le reste, mais la lecture est remise à demain. J'ai été à l'hôtel de Bernardi : — il est malade; — je l'ai trouvé couché et entouré de citrons et de morceaux de sucre. C'est le vieux, celui qui fera le prieur, qui le soigne, tout en lui faisant des cigarettes de Maryland.

Adieu, cher Henry. Dans deux ou trois jours, tu recevras de moi une nouvelle épître. Réponds-moi. Tu sais si je t'aime.

JULES.

P.-S. — Tu seras ici, n'est-ce pas, quand on me jouera? Je compte sur toi. — D'ailleurs, tu viendras bien exprès. — Adieu.

Le jour qu'Henry lut ces lignes, Ternande avait apporté, le matin, un bouquet de fleurs à madame Renaud. Elle l'avait trouvé charmant, délicieux, et l'avait mis elle-même dans un des vases de porcelaine qui ornaient sa cheminée. Depuis quelques jours aussi, elle évitait Henry, et baissait les yeux quand il la regardait. Quelquefois même elle embrassait son

mari, qui était bien en effet le meilleur homme du monde, et qui lui rendait de suite deux gros baisers à lui enlever les joues, — de ces baisers insolents d'époux légitimes, que ceux-ci donnent en public à leurs moitiés avec un cynisme si naïf qu'il faut en rire et non en vomir.

La veille au soir, en montant l'escalier, comme Henry, qui marchait le dernier, avait voulu lui prendre la main par derrière pour la baiser, ne l'avait-elle pas brutalement repoussé, repoussé tout à fait? Déjà, quelque temps auparavant, dans une longue conférence qu'ils avaient eue ensemble, elle lui avait dit que tout était fini entre eux, qu'il n'y fallait plus songer, qu'il le devait comprendre; qu'en tout cas ce qui s'était passé n'avait jamais été qu'un jeu, qu'un enfantillage auquel il ne fallait pas se laisser prendre; elle connaissait ses devoirs, elle s'y voulait tenir, — elle le disait du moins.

Une intrigue d'amour est comme une navigation fluviale : on s'embarque par un beau temps, la voile déployée; le courant vous pousse rapidement, vous ramez ferme, suant sur l'aviron et dépassant vite vos rivaux; puis, tout à coup, le calme arrive, la voile tombe, les cloches vous poussent aux mains; l'ennui arrive, à son tour, avec le dégoût et la fatigue; sans l'entêtement, le parti pris, la vanité, on en resterait là ou bien on descendrait sur le bord pour se rafraîchir dans un cabaret et faire un somme! Heureux ceux qui, revenant le soir, couchés au fond de la chaloupe, chantent à pleine poitrine et trouvent la nuit belle... Or Henry, qui était dans un moment de calme, à regarder de quel côté soufflerait le vent, irrésolu et un peu ennuyé, ne demanda pas mieux que de participer à toutes les joies exposées dans la lettre de son ami. Comme il était jeune et encore facile à l'émotion, je dois avouer qu'il les comprit et qu'il s'associa à son enthousiasme.

Néanmoins, en relisant le portrait de Lucinde, il la compara à madame Renaud qu'il trouva plus belle, — car il préférait les brunes, étant né avec ce goût-là.

XIII

A quelque temps de là, M. Renaud donna un bal, raout ou soirée dansante, comme vous voudrez l'appeler.

Il y eut d'invités : d'abord tous les hôtes de la maison, cela va sans dire, puis monsieur et madame Dubois, à la grande satisfaction de Mendès; mademoiselle Aglaé, à la grande joie d'Alvarès ; monsieur et madame Lenoir, leurs enfants, leurs parents, leurs cousins, le jeune Ternande, l'ami Morel, — et encore quantité de bourgeois et de bourgeoises qui contribuèrent plus ou moins à l'embellissement de la soirée, et à la consommation des rafraichissements.

Le coiffeur, — que je préfère écrire « coëffeur », trouvant que de cette sorte ce nom-là sent bien plus la poudre à poudrer, l'odeur de l'iris et les galantes médisances du temps des pastels et des marquises, — le coëffeur donc était venu dès cinq heures pour coiffer madame Renaud. Après quoi, il était monté chez Alvarès et Mendès, pour l'embellissement desquels son fer et sa pommade avaient rivalisé l'un et l'autre pendant deux grandes demi-heures. De là il était passé chez Henry, qui n'avait voulu qu'un pli, une tournure. Le père Renaud avait profité de l'occasion pour qu'on lui coupât les cheveux. Shahutsnischbach lui-même, sentant le besoin d'orner sa tête, s'était fait friser en champignon comme un trouvère ou un garçon de café.

Quelle révolution ! Quel bruit à la cuisine, à l'office, dans le salon, dans les chambres, partout! On avait nettoyé la maison du haut en bas, battu tous les meubles, secoué tous les tapis. On avait loué des lampes chez le lampiste et des domestiques chez le rôtisseur. Le piano était changé de place. Les fauteuils n'avaient plus leur couverture. Il y avait des fleurs dans l'escalier et des lampions à la porte. Chaque fois qu'un visiteur s'y arrêtait et qu'on entendait se déployer le marchepied, Mendès et Alvarès se précipitaient pour voir les nouveaux arrivants et être là quand ils entreraient.

Madame Dubois arriva des premières : Mendès faillit se pâmer quand il la vit ôter sa pelisse dans le vestibule et découvrir ses grasses épaules qui brillaient comme de l'albâtre à côté de sa robe de velours grenat; le haut en était si serré que la chair rebondissait par-dessus les bords et semblait coupée par l'étoffe. La chère dame portait un large collier de perles et, à la main, un éventail, qui dut lui servir fort à éventer sa face rubiconde.

Mais le cœur d'Alvarès ne lui bondit pas moins sous les côtes quand mademoiselle Aglaé, encore plus légère et plus éthérée que de coutume, avec de la guipure dans les cheveux et de longs gants blancs garnis de peau de cygne qui lui montaient jusqu'au coude, passant devant lui et rasant le sol, le salua gracieusement en faisant remuer ses papillotes et ses boucles d'oreilles. Son frère la suivait par derrière et portait son châle et son boa.

Vers neuf heures enfin arriva le reste des conviés, en habits de fête et avec une mine de cérémonie. Les cavaliers prirent la main de leurs dames et le bal s'ouvrit.

On dansait en marchant en avant, en arrière. Les souliers vernis glissaient sur le parquet ciré. Les messieurs souriaient et les dames avaient des tenues modestes.

L'enfant de madame Lenoir, toujours habillé en artilleur, avec un shako, un sabre et des éperons, s'endormit sur une banquette. Mademoiselle Clara dansa toute la nuit à côté de son papa. Mademoiselle Hortense, sa grande cousine, une couronne de roses sur la tête et une écharpe bleue sur le cou, se regardait dans une glace, en minaudant devant le frère de mademoiselle Aglaé qui excellait à faire le cavalier seul.

Shahutsnischbach, resté dans l'antichambre, aidait les domestiques à passer les plateaux de la salle à manger dans le salon.

Debout sur ses talons, Ternande avait le visage de trois quarts, de manière à être vu de madame Lenoir qui regardait alors Alvarès, lequel contemplait mademoiselle Aglaé qui avait un air le plus incompris du monde.

Madame Dubois donnait de la langueur à ses petits yeux et déployait des grâces potelées, inaperçues en partie de Mendès, — à cause d'un jeune homme placé juste devant lui, qui jouait mélancoliquement avec son lorgnon et regardait au plafond d'un air rêveur pour faire admirer sa tête.

Madame Renaud ne dansait pas : elle était un peu fatiguée et d'ailleurs se ménageait pour la valse. Quand elle n'était pas sortie pour aller donner quelque ordre, elle restait assise dans son fauteuil, au milieu du petit cercle des intimes, où chacun venait tour à tour lui présenter ses hommages ou faire un bout de causette. — C'était dans l'angle du salon, non loin des tables de jeu placées dans le cabinet de M. Renaud, qu'on avait tout

bouleversé pour la fête, car les bustes avaient été ôtés et les cartons serrés dans les armoires.

Henry la contemplait dans sa robe jaune à reflets dorés. Elle se tenait calme comme une déesse. Son visage, un peu pâli aux bougies, avait ce jour-là quelque chose d'extraordinaire, une majesté inaccoutumée. Son œil brillait, ses bandeaux luisaient, ses dents éclataient sous ses lèvres, la lumière des lampes traversait la blancheur de son bras nu et coulait comme une onde légère sur le duvet de sa peau.

Henry s'approcha d'elle et respira l'odeur qui s'échappait de tout son corps. Il se baissa pour lui parler en se penchant sur son épaule et il se redressa, la joue en feu, échauffée comme par une fournaise.

Le punch était excellent; c'était le père Renaud qui l'avait composé. Celui-ci faisait à merveille les honneurs de chez lui. Il se répandait de l'un à l'autre, riant, rayonnant, adressait des compliments au beau sexe, donnait des poignées de mains aux hommes, bourrait les enfants de gâteaux...

— Valsez donc, — disait tout bas madame Émilie à Henry.

— Mais je ne sais pas! — lui répondait-il.

— Vous mentez, — disait-elle. — Essayez toujours. Oh! je vous en prie... avec moi... me refuserez-vous?

Mademoiselle Aglaé jouait une mazurka impétueuse. Ternande enleva madame Lenoir. Mendès avait déjà saisi madame Dubois et le jeune homme au lorgnon avait été agréé par madame Émilie, qui valsait à ravir. — Chaque fois qu'elle passait devant Henry, sa robe lui effleurait les jambes, le satin soyeux s'accrochait presque au drap de son pantalon, et il attendait qu'elle repassât devant lui, avec une anxiété infinie.

Elle se rassit.

— Est-ce que vous n'essaierez pas? — lui dit-elle.

— Vous savez bien que je ne peux pas!

— Peut qui veut.

— Il y a encore trop de monde, d'ailleurs.

— Ce n'est alors que la vanité qui vous en empêche : je ne vous croyais pas si fat.

— La vanité! oh non! mais...

Ternande vint prendre la main de madame Émilie et ils partirent ensemble. Cette fois-ci, elle passait plus rapidement

encore. Henry, toujours à la même place, debout, adossé à la muraille, la voyait apparaître et disparaître avec une raillerie provocante, le corps cambré en arrière, la tête renversée, la bouche mi-ouverte. « La coquette ! — se disait-il, — croit-elle que je l'admire?... » Et il l'admirait cependant et la convoitait dans son âme, coupant sa robe de bas en haut et se la figurant nue, toute nue, dans cette posture-là.

— Vous êtes bien maussade, — dit-elle quand elle se fut rassise à sa place et reprenant haleine. — Je suis sûre que, si vous vouliez, vous valseriez comme un autre.

— Certes, je regrette de ne pas avoir appris, — répondit Henry, — mais ce n'est pas avec vous que je veux faire mon coup d'essai.

— Pourquoi pas? Je suis un bon maître, — dit-elle.

— Vrai?

— Certainement! — fit-elle en riant et en le regardant en face.

Et il rit aussi, s'apercevant bien néanmoins qu'on se moquait de lui.

— Ah ! pour aujourd'hui, vous allez m'accorder cette faveur, mon cher cœur, — dit M. Renaud en s'avançant vers sa femme.

— Vous êtes trop aimable pour vous refuser, joli cavalier ! répondit-elle du même ton.

Mademoiselle Hortense entama une valse de Strauss. Ternande partit en avant, Mendès le suivit. Monsieur et madame Renaud valsaient ensemble : il prenait des poses d'Apollon chinois et se balançait, de côté et d'autre, avec un langoureux affecté, et elle, elle riait comme une folle et se laissait traîner par lui.

Shahutsnischbach était parti se coucher depuis longtemps. Morel s'était esquivé pour aller revêtir son grand costume de général de cannibales et finir sa nuit à l'Opéra.

On s'en allait, la fête tirait à sa fin.

Mademoiselle Aglaé mourait de fatigue sur le bras d'Alvarès. Mendès suait à grosses gouttes, à force de valser avec madame Dubois. Mademoiselle Hortense n'avait plus rien à jouer. M. Lenoir avait perdu cinquante francs et, craignant d'en perdre plus, avait fort envie de dormir. Mais M. Renaud était

intrépide et sa femme toujours charmante. Quelquefois les valseurs, se suivant, passaient tous dans une pièce voisine et Henry restait seul. Il entendait de là le bruit de leurs pas, leurs rires, leurs cris : il lui prenait alors d'étranges envies de pleurer.....

Quand tout le monde fut parti, il monta dans sa chambre, mais ne se coucha pas. Il ouvrit sa fenêtre et respira. La nuit, était douce. Il en savoura le silence ; l'air frais ranima ses yeux fatigués, rafraîchit son front brûlant. Longtemps il resta ainsi accoudé sur sa croisée et regardant la nuit. Le jour venait petit à petit, les étoiles blanchissaient au ciel : il pensait malgré lui à tous les sourires, à tous les regards de femmes qui venaient de le quitter, à l'odeur de leurs vêtements, au bruit de la musique qui avait cessé, à l'éclat des lumières maintenant éteintes. Quoique le bal l'eût ennuyé, il le regrettait déjà et y rêvait comme à une chose ancienne.....

XIV

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

XV

Jules non plus n'était pas heureux. Bernardi était toujours malade. Le théâtre chômait depuis quinze jours et la troupe se désorganisait petit à petit. Le jeune premier était même allé jouer dans un département voisin, avec une partie des décors et des costumes. Tout cela retardait la représentation du *Chevalier de Calatrava*, dont Jules n'avait pu encore faire la lecture du cinquième acte, — ce fameux cinquième acte qui devait lui rapporter tant de gloire ! — On eût dit que Bernardi avait juré de ne pas l'entendre : un jour, il avait mal à la tête ; le lendemain, il faisait des comptes ; un autre, il était trop occupé ; un autre, il se purgeait... En vain, chaque matin, avant d'aller à son bureau, Jules venait lui faire une petite visite,

— pour avoir des nouvelles de sa santé, disait-il, — mais pour tâcher incidemment de ramener dans la conversation la lecture susdite. Déception quotidienne! le directeur semblait sourd et répondait en parlant d'autre chose... S'il eût voulu cependant, comme cela eût été vite fait! Jules avait son manuscrit tout prêt dans sa poche et l'en eût tiré à l'instant même. Mais la pudeur lui retenait la langue, quelque envie cependant qu'il avait d'être compris.

Il sentait bien néanmoins qu'il s'humiliait à courtiser cet homme, lui, si fier et si noble, et il en rougissait de honte vis-à-vis de lui-même. Chaque matin pourtant, ses pieds le traînaient d'eux-mêmes à l'auberge du Lion d'or. Dans l'illusion de sa vanité, il croyait presque aimer Bernardi et qu'une sympathie réelle l'attirait vers lui.

Tous les grands hommes, d'ailleurs, n'ont-ils pas été ainsi d'abord empêchés par mille obstacles, niés, injuriés, abreuvés d'outrages? Une partie de leur génie n'a-t-elle pas été leurs malheurs? Voilà ce qu'il se disait pour se consoler, et ce qui le consolait peut-être.

On savait, dans sa ville, qu'il fréquentait les comédiens et qu'il voulait leur faire jouer quelque chose. Cela faisait événement : on en causait beaucoup; les gens qui le voyaient tous les jours étaient étonnés et demeuraient ébahis. On le blâmait généralement, et ses anciens camarades assuraient qu'il serait sifflé. Il n'y avait guère que les petits jeunes gens qui l'approuvassent et qui eussent voulu être à sa place pour aller gratis au spectacle et entrer dans les coulisses. Sa mère redoutait pour lui le danger des mauvaises sociétés et son père l'avait averti de prendre garde aux amourettes et de veiller à sa bourse. Le dimanche, dans les grands dîners de famille, dans ces bons vieux dîners de bourgeois que tout homme en naissant est appelé à subir comme le service militaire et les impôts, les hommes de cinquante à soixante ans, les hommes établis, mariés, propriétaires et contents du gouvernement se moquaient tous de ses prétentions littéraires et le raillaient finement en lui donnant des conseils :

— Où ça vous mènera-t-il?... Faites comme tout le monde, croyez-moi!

— Quelle idée avez-vous eue là!

— Vous en serez bien avancé!

— C'est une folie!

— Ça se passera, je vous assure...

Puis venaient les anecdoctes, les exemples, les preuves, — et il était décidé qu'il avait tort.

Mais la comparaison qu'il faisait de leur bêtise à lui-même l'affermissait davantage dans le sentiment de sa force. Assis sur son orgueil comme sur un trône, il n'en vivait que plus calme.

Il y avait à côté du théâtre une allée de tilleuls qui s'étendait le long de la rivière. C'était là, le soir, dans l'été, que les dames du pays venaient prendre le frais, — les vieilles avec leur carlin, les autres avec leur mari et leurs enfants.

Quoique la saison ne fût pas encore chaude, mademoiselle Lucinde s'y promenait tous les soirs, accompagnée de madame Artémise qui paraissait être sa mère, car elle la suivait partout comme son ombre ou son cornac.

Une fois, en passant par là, Jules les aperçut : il les salua et continua son chemin, sans détourner la tête pour les regarder ensuite comme cela se pratique tous les jours dans les rues. Le lendemain, à la même heure, il y passa encore : elles étaient à la même place, assises sur le même banc. Il marchait plus vite que la veille. Madame Artémise le salua par son nom et le fit asseoir à côté d'elle.

C'était une femme mielleuse et caressante, pleine de politesse pour les jeunes gens et disant volontiers de ces choses agréables qui font rougir. Elle lui causa beaucoup de son drame, du succès qu'il aurait, des acteurs qui le joueraient, de l'effet qu'il produirait, et l'on se sépara gracieusement en promettant de se revoir le lendemain. Et ainsi les jours suivants... Chaque soir, en arrivant sous les arbres, Jules trouvait les deux femmes se promenant ensemble au bord de la rivière, ou bien assises sur un banc, à regarder l'eau couler.

Mademoiselle Lucinde parlait peu. Elle regardait habituellement le ciel et demandait à Jules le nom des étoiles. Le plus souvent, la tête baissée, elle jouait avec son pied dans l'herbe, souriant seulement à ce qui se disait.

C'était bien pour elle, pour contempler ses yeux levés en l'air, pour jouir du plaisir de la voir, qu'il endurait les inter-

minables bavardages de sa compagne, ses questions oiseuses, ses compliments outrés.....

...L'aimait-il? Il en douta lui-même, — plus tard, il est vrai, quand, après avoir vécu longtemps d'une vie toute idéale et imaginaire, au milieu d'amours célestes et de sentiments impossibles, il arriva à nier la beauté pour l'avoir trop aimée et à rire de toutes les passions à force de les avoir étudiées. — Mais alors il était encore dans le sérieux de l'illusion et de la vie, sans vouloir mesurer son amour à l'échelle de l'infini, — manie funeste qui dégoûte des grandes choses et rend vieux de bonne heure. — Pourquoi ne l'eût-il pas aimée? Tout homme commence la vie du cœur par un amour sérieux : il fit donc comme tout le monde.

C'était, d'ailleurs, à cette époque, un enfant crédule et sans défiance. Aimant à aimer, voulant rêver de beaux rêves, facile à l'enthousiasme, admirant ce qu'on admire et plus encore, il était de ces gens candides et tendres qui n'oseraient réveiller un enfant endormi ni écraser des fleurs sous leurs pieds, qui caressent les animaux, qui se plaisent à voir voler les hirondelles, qui passent des nuits à regarder la lune. Nature nerveuse et féminine, son cœur se déchirait à tout, s'accrochait à tout. Il était joyeux sans cause, triste sans raison, rêveur à propos de n'importe quoi. Il avait de grandes haines pour des misères, et du fanatisme pour certains mots. Il désirait ardemment des choses médiocres, regrettait des futilités et se mettait de nouveau à adorer des niaiseries. La force d'expansion que le ciel lui avait donnée augmentait l'intensité de ses joies ou de ses douleurs : il s'exaltait en écrivant, devenait éloquent à force de parler, s'attendrissait lui-même, et s'aimait parce qu'il se sentait bon.

Il considérait la rhétorique comme une chose grave. Quand il faisait du style, l'hyperbole l'emportait au-delà de sa pensée et il employait des expressions magnifiques pour des sujets assez pauvres.

Sa vie jusqu'à présent avait été une vie plate et uniforme, resserrée dans des limites précises, et il se croyait né pour quelque large existence toute remplie d'aventures et de hasards imprévus. — pour les combats, pour la mer, pour des voyages perdus, pour des courses énormes à travers le monde.

Ce qui le rendait à plaindre, c'est qu'il ne savait pas bien distinguer ce qui est de ce qui devrait être. Il souffrait toujours de quelque chose qui lui manquait, il attendait sans cesse je ne sais quoi qui n'arrivait jamais.

Quelque ressemblance qu'il y eût entre Henry et lui, c'étaient deux hommes fort distincts. Henry était plus libre, plus léger, plus net dans ses allures. Jules était toujours gêné comme quelqu'un qui étouffe : il était plus exagéré, plus entêté et plus absurde. Seulement, il avait une disposition naturelle à rire de lui-même, quand il se regardait à froid, qui était bien loin de la chaleureuse ténacité d'Henry. Celui-ci avait plus de vanité et moins d'orgueil ; il comprenait moins bien l'ironie et se serait plus choqué que l'autre si l'on eût fait sa caricature.

Les poiriers étaient en fleurs, les marguerites et les primevères se montraient déjà sous l'herbe, quand Henry revint chez lui, aux vacances de Pâques. Avec quelle joie il embrassa sa mère ! avec quel plaisir il revit la maison ! Quel flux de paroles, avec Jules surtout !

Dès le matin, ils allaient ensemble se promener dans la campagne. Ils marchaient dans des sentiers qui tournent entre des cours plantées d'arbres. Arrivés sur la côte, ils s'asseyaient par terre, allumaient leur cigare et restaient là à causer jusqu'à l'heure du déjeuner.....

Dans l'isolement où il vivait, Jules se délecta de revoir son ami. Il l'aimait en effet de toute son âme, — plus que lui-même, autant que ses chefs-d'œuvre futurs. — Henry était le seul homme qui le comprît quand il parlait ; il avait toujours l'intelligence prête pour recevoir ses idées, l'oreille ouverte pour accepter ses confidences.

Henry, de son côté, ne goûta peut-être pas tout le plaisir qu'il s'était promis en revenant chez lui. Il pensait à Paris et à madame Renaud. Dès le lendemain de son arrivée, il s'ennuya. Il trouva cependant la nourriture excellente et le goût du chambertin toujours agréable.

On venait le voir, le soir, après dîner, pour savoir s'il était changé et pour causer avec lui des plaisirs de la capitale. Les dames lui parlaient de l'Opéra et de la richesse des boutiques, — et les vieux célibataires, du Café des Mille Colonnes et des

charmes de mademoiselle Mars ; puis ils le prenaient à part, dans un coin, et lui demandaient confidentiellement le nombre de ses maîtresses et toutes les fredaines qu'il avait faites et tous les maris qu'il avait désolés.

Il ne mentit pas trop et garda un juste équilibre entre la vérité et le respect humain. Néanmoins il prenait parfois des façons de grand seigneur ennuyé qui déplaisaient fort. On trouvait aussi qu'il avait l'air usé, résultat probable de ses excès.....

Henry, qui ne voulait pas trop se perdre de réputation dans son pays et qui tenait à l'estime du public, souriait à tout cela d'un air modeste, acceptant toutefois au moins la moitié de l'admiration des sots — et du blâme des niais.

Jules lui-même eut du mal à le croire, quand il sut ce qui en était : ça dérangeait les idées qu'il s'était faites d'avance.

Henry lui disait qu'il ne voulait pas d'un amour charnel, qu'il lui fallait autre chose, et il lui faisait de madame Renaud des descriptions charmantes, sans ajouter qu'elle avait peut-être un peu trop d'embonpoint ni que dans l'hiver le froid lui rendait le bout du nez tout rouge et les joues toutes plaquées.....

Il lui avoua cependant une partie de ses ennuis, mais vaguement, sans préciser les faits, grandissant les petites choses et poétisant les vulgaires, embellissant un peu l'histoire pour faire plus d'effet.

Il aimait à parler de son amour avec Jules, et Jules, à son tour, lui parlait de son drame et de mademoiselle Lucinde. C'était un échange de sentiments où chacun, en recevant ceux qu'on déversait dans son cœur, retrouvait les siens propres.....

Jules disait :

— Quand Bernardi sera rétabli, on joue mon drame : tu reviens pour la première représentation ; il est applaudi à outrance. Je pars d'ici ; je vais avec Lucinde. Nous vivons ensemble, elle jouant, moi composant. Tu sais comme la réputation arrive vite : j'en aurai, va ! Je serai riche. Je voyagerai. J'aurai une vie d'amour et de poésie, une vie d'artiste... J'irai avec elle en Espagne, en Italie, en Grèce. Je veux voir avec elle briller les étoiles sur une mer bleue, respirant l'odeur des orangers et touchant à sa chevelure.

— N'espère pas tant ! — répondait Henry, qui lui-même

s'arrangeait une existence tout aussi belle, rêvait aux baisers de celle qu'il aimait et se figurait de longs jours délicieux.....

Malgré ses hésitations récentes, il avait la conscience d'un bonheur prochain ; il le sentait poindre en lui-même et s'en émouvait déjà comme d'une autre virilité naissante.

— Tu la verras, — disait-il à Jules, — tu la verras... et tu me diras ensuite s'il y a beaucoup de femmes pareilles. Elle a une âme exquise. Elle adore les fleurs et la musique. Nous lisons des vers ensemble : elle les comprend comme un ange.....

— Tiens... la voilà !... à gauche... c'est elle, — dit Jules au bras d'Henry, un jour qu'ils passaient sur le pont, au pied du calvaire qui est là.

Mademoiselle Lucinde et madame Artémise s'avançaient devant eux.

— Qu'en dis-tu ? — ajouta-t-il quand elles furent passées. — L'as-tu bien vue ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Elle n'est pas mal.

— Je le crois ! — fit Jules en riant.

— Il me semble qu'elle a les yeux petits, — reprit Henry.

— Allons donc ! elle les a très grands, au contraire : c'est qu'elle les baissait... Mais as-tu remarqué sa taille ?

— Non.

— Et ses cheveux ? ses cheveux, surtout !

— Comment veux-tu...

— Il faut la voir de près... C'est quand on lui parle qu'elle est belle : tout son visage alors s'éclaire et sourit.....

De même pour son drame : Henry l'avait bien écouté et approuvé, mais il avait laissé mille endroits sans rien dire. — Il eût fallu d'abord discuter le plan, puis commenter chaque scène, critiquer le style en détail et l'approuver dans son ensemble. — Il n'avait pas fait assez de remarques ; il en avait trop peu causé : il n'y revenait pas sans cesse, comme l'eût désiré l'auteur.

Ils n'étaient plus tout à fait du même avis sur la littérature. Jules avait gardé ses vieilles admirations d'autrefois ; Henry, qui lisait plus de journaux, en avait renié plusieurs et modifié quelques-unes. Il était moins passionné pour les grands poètes

et plus indifférent pour les mauvais. — Du reste, il s'était peu occupé d'art à Paris : Jules ne comprenait pas qu'il ne fût pas allé plus souvent au spectacle et qu'il n'eût pas tâché de se lier avec toutes les célébrités de l'époque. — Il ne montrait pas, non plus, cette préoccupation exclusive du beau qui ne voit dans le monde que des sujets de drame, des antithèses fécondes, et des couchers de soleil.

Madame Artémise, qui chérissait M. Jules et qui était toute disposée en sa faveur, lui envoya, un matin, une épître assez salement pliée, cachetée à coups d'épingles comme celles que les « tourlourous » adressent à leurs « payses », et toute remplie d'excentricités d'orthographe à travers lesquelles se révélait la demande, fort claire néanmoins, de la somme de cent francs. Elle en avait un besoin pressant et les lui rendrait dans quinze jours, suivant la formule ordinaire.

Il fallait donc trouver cent francs, n'importe où, n'importe à qui, n'importe comment, il le fallait.....

— Je les aurai! je les aurai! — cria-t-il tout à coup, car un éclair lui avait traversé l'esprit.

Il avait pensé à Henry, — Henry qui devait partir, le soir, à Paris, et qui pouvait demander de l'argent à ses parents et lui en donner : — il vola chez lui.

Entre jeunes gens, ces douleurs-là se comprennent. Henry avait déjà reçu son trimestre : il ouvrit son sac et Jules y plongea les mains.

Il était à peine dix heures du matin, mais on le reçut tout de même. Madame Artémise s'habillait devant une glace et mademoiselle Lucinde, encore couchée et en robe de nuit, jouait avec un épagneul noir que Jules lui avait donné. Elle avait à côté d'elle un paquet de biscuits et un pot de confitures : elle prenait les biscuits, l'un après l'autre, les couvrait de confitures et les donnait à manger au chien, qui passait sa langue sur ses babines et battait les couvertures avec sa queue. Quand son ancien maître entra dans la chambre, il sauta à sa rencontre; mais Lucinde l'appela de suite et il bondit sur le lit et alla se coucher sur les genoux de sa jeune maîtresse.

C'était un épagneul noir avec une tache blanche sur le dos. Jules l'avait depuis trois ans; mademoiselle Lucinde l'avait vu, un soir, et l'avait trouvé joli : Jules le lui avait donné.

La chemise de nuit qui l'entourait était plissée en long et bouffait un peu autour d'elle : elle cachait la torsion de son corps étendu sur le côté, les talons aux jarrets, la poitrine en avant.

Son corset et sa jupe étaient accrochés à la patère d'une fenêtre. Le lacet pendait jusqu'à terre : Jules s'y prit les pieds et faillit tomber.

Pendant toute la visite, mademoiselle Lucinde parla plus que d'habitude et avec une sorte d'intimité, d'abandon. Jules se sentit plus à l'aise, plus libre de ses mouvements. plus spirituel et plus gracieux. En se séparant des deux actrices, il leur fit même un salut qu'il jugea d'une distinction charmante. C'est qu'à son insu il avait le bel aplomb de l'homme qui paie et qui est convaincu qu'on l'estime.....

Jules sentait le besoin de donner encore quelque chose ; il voulait que Lucinde eût de lui un objet quelconque qu'elle pût emporter avec elle, qui lui servît tous les jours et qu'elle aimât. Il pensa donc à un sachet pour mettre des mouchoirs. Il le voulut en satin blanc, brodé de fleurs roses et bleues, parfumé d'iris, avec de longs rubans, doux et délicat, frais et le plus joli du monde.

Il chargea Henry de cette commission, la lui expliqua longuement, avec mille détails, et l'avertit encore cent fois de ne pas l'oublier.

Henry s'embarqua, le soir, pour Paris. Sa mère vint le reconduire jusqu'à la diligence, avec sa vieille bonne qui portait son manteau et son sac de nuit. Deux ou trois amis de la famille vinrent aussi l'embrasser avant de monter en voiture. Jules était là et lui parlait encore du sachet :

— Tu auras soin de le commander de suite, tel que je te l'ai dit... Elle le veut comme ça, entends-tu?... N'oublie pas!

Un commis, une plume sur l'oreille et un papier à la main, fit l'appel de messieurs les voyageurs. Henry embrassa toute la compagnie, et sa mère une troisième fois encore. Il prit sa place dans le coupé. On ferma la portière.

Il passa la main par la portière et donna une dernière poignée de main à tout le monde. Jules monta sur le marche-pied :

— Aie soin de le faire piquer en dedans, — lui dit-il dans l'oreille.

Le fouet retentit : la machine s'ébranla et se mit à rouler. Tous les gens venus pour faire la conduite à quelqu'un prirent chacun leur chemin et s'en allèrent.

XVI

Henry s'ennuya pendant toute la route. Il était entre un gros homme en blouse, qui ronflait, et un Anglais qui voyageait pour son instruction et écrivait sur son album le nom de tous les relais.

Ne dormant pas et n'écrivant pas davantage, il se blottit à sa place, se roula sur lui-même comme un limaçon dans sa coquille et se mit à penser.

Il se laissait aller au mouvement de la voiture, qui se balançait doucement, comme un navire, au galop de ses six chevaux. Il regardait les arbres qui passaient le long de la portière, et les mètres de cailloux couchés au bord du fossé. Pour passer le temps, il regarda aussi la mine avinée du gros homme qui dormait et les favoris rouges de l'Anglais.

En revoyant les lieux qu'il avait vus pour la première fois il y avait six mois, il songea à ce temps passé, et à tous les événements qui s'étaient écoulés depuis : cela l'amusa une grande heure.

A mesure qu'on approchait de Paris, Henry se sentait plus joyeux. Il lui prit une envie inconcevable de revoir la maison de M. Renaud, madame Renaud, de la retrouver comme il l'avait laissée, de reprendre son existence habituelle, de renouer sa vie aux souvenirs qui le charmaient.

Il lui semblait qu'il allait trouver quelque chose de nouveau, — espoir vague qui lui chatouillait l'âme.

Il eut un tressaillement ineffable quand il aperçut les barrières, il respira plus à l'aise : il était arrivé; il allait la voir tout à l'heure, dans quelques instants. Etonné de sentir son cœur battre si fort, il se demandait à lui-même d'où lui venait cette joie et il n'en pouvait trouver la cause.

Le gros homme se réveilla et ôta sa casquette de peluche pour mettre son chapeau suspendu au filet. L'Anglais, qui s'était endormi le bras passé dans une courroie et le crayon à

la main, se réveilla aussi, ramassa son crayon et serra son album.

... Henry avait besoin de courir : un fiacre n'eût pas été assez vite. Il eût bondi comme une balle élastique; il se sentait des ressorts d'acier dans les mollets : il donna ses affaires à un portefaix et partit... On le rappela même pour payer sa place.

Il s'arrêtait quelquefois, essoufflé, s'appuyant contre un mur pour ne pas tomber.

« Qu'ai-je donc? qu'ai-je donc à aller si vite? — se disait-il. — Qu'est-ce qui me presse? » Et il se mettait à marcher plus lentement, mais bientôt il se surprenait à courir.

Au bout de chaque rue, il se disait : « Je suis au quart du chemin... au tiers... à la moitié... maintenant, presque aux trois quarts... Encore celle-ci, et m'y voilà... »

Quand il fut dans la rue qu'elle habitait, il compta les réverbères, et, quand il eut passé le dernier, il compta les maisons : « J'en ai encore trois... encore deux... »

Il s'arrêta, un instant, devant la porte et la regarda. Il avança le bras et tira le marteau.

XVII

HENRY A JULES

Hier soir, elle est venue dans ma chambre.

Toute la journée, elle m'avait regardé d'une façon étrange, et moi-même, je ne pouvais quitter son regard, qui m'entourait comme un cercle dans lequel je vivais. — Depuis quelque temps aussi elle avait changé les places à table et m'avait mis près d'elle. Quelquefois, en causant, elle détournait la tête pour m'adresser un mot à voix basse et nos deux visages alors étaient face à face, l'un touchant presque l'autre et nos yeux s'unissant. Dans ces moments-là, elle souriait, puis, faisant son geste habituel, me regardait en clignant ses beaux yeux et soupirait.

A midi, comme je rentrais, elle m'a entendu marcher dans l'escalier : elle a ouvert sa porte, s'est mise sur le seuil et m'a salué en m'invitant à entrer chez elle. Sa chambre était tassée de meubles, les rideaux fermés; il faisait chaud, on sentait bon : cela venait des odeurs qu'il y avait sur sa table de toilette. Toute

sa personne sentait de même : c'était quelque chose de tiède et de frais à la fois comme une brise d'été.

Elle marchait devant moi; j'étais derrière, presque sur ses talons : je voyais son cou brun où de petits cheveux noirs se collaient d'eux-mêmes sur sa peau, dont chaque pore semblait aspirer mon haleine. Je m'approchai encore. Elle s'était arrêtée. J'avançai la tête. Entre son corps et son vêtement sa chemise bâillait : je voyais toute la raie de son dos dont la ligne se perdait vite à la courbure de sa taille.

Elle se détourna et se mit à rire.

— Pourquoi faire, cette pâte liquide? — lui demandai-je.

Elle me répondit :

— C'est pour me frotter les bras.

— Et ce grand flacon rouge?

— C'est de l'eau de rose pour me laver la bouche.

Je ne parlais pas. Je la regardais. Elle aussi. Quoique nous fussions alors à deux pas l'un de l'autre, nous nous trouvâmes tout à coup rapprochés et je sentis en effet que sa bouche sentait la rose. Il coulait de ses yeux un fluide lumineux. Ils étaient agrandis, immobiles. Ses épaules nues (car elle était sans fichu et sa robe semblait lâche autour d'elle) étaient d'un vermeil pâle, lisses et solides comme du marbre jauni; des veines bleues couraient dans sa chair ardente. Sa gorge battante s'abaissait et montait, pleine d'un souffle étouffé qui m'emplissait la poitrine.

Il y avait un siècle que cela durait. Toute la terre avait disparu : je ne voyais que sa prunelle qui se dilatait de plus en plus; je n'entendais que sa respiration qui bruissait seule, dans le silence complet où nous étions plongés.

Et je fis un pas, je l'embrassai sur ses yeux, qui étaient tièdes et doux.

Elle me regardait, tout étonnée.

— M'aimeras-tu, — disait-elle, — m'aimeras-tu bien?

Je la laissais parler sans lui répondre et je la tenais dans mes bras, à sentir son cœur battre.

Elle se dégagea de moi :

— Ce soir, je reviendrai... Laisse-moi... laisse-moi... A ce soir!... à ce soir!...

Elle s'enfuit.

Au dîner, elle garda son pied sur le mien et me touchait quelquefois du coude en détournant la tête d'un autre côté.

Le soir, enfin, elle vint dans ma chambre, comme elle me l'avait promis. — Il était nuit. Je l'attendais déjà. Elle avait quitté le salon plus tôt que d'ordinaire : il était à peine huit heures et demie. — Elle entra sur la pointe des pieds, doucement, sans bruit; je la

reconnus néanmoins au craquement de ses bottines : c'était elle! Un doigt sur la bouche et dans l'attitude du silence, elle s'avançait timidement le long de la muraille, pour me surprendre; de l'autre main, elle tenait la clef de sa chambre, qu'elle avait prise comme pour y aller.

Elle était dans son costume de tous les jours, — avec sa robe brune, son tablier de soie, nu-tête, sans gants.

J'étais assis : elle me passa la main dans les cheveux et toute ma chair frissonna sous ses doigts. Je lui pris la taille et je l'attirai vers moi. Ses yeux brillaient comme des flambeaux et me brûlaient à les voir. Mon âme puisait sur ses lèvres toute la vie de la sienne, et nous nous délections, affamés, de cet intarissable bonheur.

— Ah! mon ange, mon ange! — disait-elle, — amour, amour...

Et, quelque effort que je fisse pour être plus calme, je sentais comme elle un délire de volupté me rouler dans ses flots.

... Elle criait et repoussait ma tête avec ses bras; puis elle me la prenait à deux mains et me la couvrait de baisers furieux. Je vis son bas blanc saillir après la chaussure noire qui lui serrait la cheville, et la forme de sa jambe charnue apparaître ensuite.....

Ma chambre, depuis ce moment, est pleine de ce bonheur : je retrouve dans l'air quelque chose d'elle; si je m'assieds sur un meuble, mes membres se posent aux places où elle a posé les siens; le jour, je marche sur les pavés où elle a marché, et, la nuit, je m'étale avec joie sur ce lit dont les draps sont tièdes encore, sur cet oreiller qu'elle a parfumé avec ses cheveux.

J'avais déchiré sa collerette : elle l'ôta et m'en fit cadeau; je l'ai là, je la garderai. Puis elle prit mon flambeau et, tout en rajustant devant la glace ses bandeaux dérangés et les lissant avec la paume des mains :

— Comment rentrer? On va s'apercevoir... Regarde comme je suis!

Mais je ne disais rien. Nous étions étourdis l'un et l'autre comme des gens qui se réveillent.

Une heure après, elle est encore venue, mais déshabillée, tout en blanc, les bras nus : elle était plus belle encore.

Ce matin encore, elle est venue, à peine éveillée, sortant du sommeil et souriant comme un enfant, toute fraîche et câline.

Quand elle n'est plus là, j'attends son retour, je rêve à ses derniers mots, au dernier geste qu'elle a fait... Et quand elle me quitte, nous nous jurons mille fois de nous revoir tout à l'heure... Elle dit que je ne l'aime pas assez, et elle me remercie pourtant

cent fois par jour de ce que je l'aime, de ce que je lui plais... Elle se laisse aller à mes caresses. Elle se glisse vers moi comme une couleuvre et m'enlace de mille bras invisibles; et nous nous promettons de vivre ensemble, de n'adorer que nous-mêmes, de mourir le même jour.

Je l'entends qui vient... Adieu, adieu!

Ce n'était pas madame Émilie, c'était Catherine, sa cuisinière, qui apportait une lettre à M. Henry. Il reconnut le timbre de sa ville et l'écriture de Jules. Il fut fâché d'avoir fermé si vite la sienne ; mais, comme elle était toute cachetée et que pour l'ouvrir il eût fallu perdre une page et la recommencer, il la donna de suite pour qu'on la mît à la poste, — sans attendre ce que Jules pouvait lui dire.

Or voici ce qu'il y avait dans celle de Jules.

JULES A HENRY

Tout est fini : ils sont partis.

Hier matin, j'allai chez Bernardi.

— Il est parti cette nuit, — m'a-t-on dit.

— Et mademoiselle Lucinde?

— Partie avec lui.

— Et madame Artémise?

— Partie aussi.

J'allai au théâtre : le concierge n'était pas là; il n'y avait personne. Je retournai à l'hôtel et je les demandai encore.

— Est-ce vous qu'ils ont chargé de payer leurs dettes? — me demanda l'hôtelier. — A peine s'ils nous ont payés! Il a bien fallu les laisser s'en aller : que faire contre ces gens-là?

Je montai dans les chambres où ils logeaient : elles étaient vides. Dans celle de Lucinde, il y avait sur la cheminée des papillotes de papier brouillard et des épingles noires : c'était tout. On balayait déjà le parquet et les draps étaient ôtés des lits... Enfin je m'en allai et je descendis dans la rue. Je sortis de la ville. Je m'enfuyais je ne sais où. Quelle trahison! Je n'y pouvais croire... Mais j'allais les retrouver, les revoir, la revoir au moins, lui dire adieu.

Longtemps j'ai marché sur la grande chaussée qui mène sur la route de Paris. Elle m'a semblé éternelle à parcourir, cette longue file de peupliers droits qui frissonnaient sous le vent avec un bruit glacial et désespéré. Le monde semblait désert. Je regardais en avant : la poussière seule s'élevait parfois en tourbillons et montait jusqu'au haut des arbres.

J'ai rencontré un roulier : je lui ai demandé s'il n'avait pas croisé de voitures depuis deux ou trois heures, et quelles voitures c'étaient. Il me dit avoir vu une calèche de louage arriver au premier village que je rencontrerais, comme il en partait lui-même. Il ajouta que je la rejoindrais peut-être, car il fallait que les chevaux se rafraîchissent et la côte qui suivait était rude à monter.

J'étais heureux : j'allais les revoir, leur parler, lui parler encore; — ne fût-ce qu'un mot, — il le fallait.

Au haut d'une colline, je m'arrêtai pour prendre haleine, et, dans le fond de l'horizon, j'aperçus des toits en tuile. C'était là le village où ils étaient. Leur voiture y était; elle y était : il me semblait la voir au loin. Je courus, je courus de toute ma force.

J'y arrivai... Je ne me rappelle plus rien. Il y avait seulement, sur un vieux pont, un moulin qui m'éclaboussa en passant. Après le pont, la côte commençait : la rage me redonna des forces et je voulus la monter. Mais, n'en pouvant plus, je tombai, à un détour, sur le bord de la route, la mort dans l'âme, râlant, brisé.

Je relevai la tête : au loin, au milieu de la ligne blanche de la grande route, se traînait un large point noir qui diminuait de grandeur en s'éloignant de moi. Tout était silencieux; seulement, j'entendais un bruit sourd qui arrivait jusqu'à moi. De temps à autre, le point noir s'arrêtait et puis repartait... En ce moment, le soleil perça les nuages et éclaira en plein le sommet de la montagne, qui semblait toucher au ciel. Et je vis sortir d'un des côtés de la route deux formes, l'une près de l'autre. Le soleil brilla encore plus, si bien que le sol parut s'éclairer de lui-même, — comme un verre de couleur qu'on allume en dedans, — et je distinguai le conducteur de la voiture et ses deux chevaux, qui soufflaient au haut de la montée. Il y avait sur la gauche un petit taillis d'où étaient sortis ces deux formes vagues qui touchaient en ce moment au marchepied de la calèche. Je crus voir du bleu et quelque chose de flottant comme une robe, et puis tous les objets grandirent et je les vis nettement. Bernardi donnait le bras à Lucinde; il s'approcha d'elle et l'embrassa : — je crois qu'ils riaient et qu'ils parlaient de moi. — Et un roulement plus vif recommença : je me couchai l'oreille contre terre pour l'entendre plus longtemps.

Je suis redescendu dans la vallée; j'ai repassé lentement dans ce village que j'avais traversé en courant; je me suis accoudé sur le parapet du pont pour voir l'eau tourbillonner sous l'arche et emporter les brins d'herbe qu'elle arrachait sur les bords. La mousse montait le long du mur et courait vers moi comme pour me prendre; le torrent hurlait et m'appelait à lui. Oh! que n'étais-je une de ces gouttes d'eau qui se roulaient avec furie et qui s'anéantissaient aussitôt dans la vapeur de leur colère!

— La charité! la charité! — murmura, à mes oreilles, une petite fille en guenilles qui marchait pieds nus dans la poussière et me tendait la main avec un visage souriant.

— Va-t'en, va-t'en! — lui criai-je de toute ma force.

Car l'envie m'avait pris de suite de la perdre avec moi dans mon vertige, d'entendre ses cris de détresse, de la voir se déchirer avec les flots contre les murs glissants où ruisselait la rivière, — et je m'enfuis comme si je l'avais tuée.

Tout le jour, j'errai au hasard dans la campagne, triste et vagabond comme les loups. J'allais foulant les blés, arrachant les feuilles, me déchirant aux ronces des bois, aux cailloux des plus âpres sentiers, et jouissant de voir mes mains ensanglantées, de sentir mes pieds meurtris, pleurant et criant dans l'air, — cherchant une proie, voulant mourir.

Je suis resté dans un champ de colza, couché à plat ventre, le visage dans mes mains, — à penser à mon malheur, à pleurer tout à mon aise et rêvant longuement à mon suicide.

Puis je me suis relevé et j'ai été encore me traîner ailleurs. Le jour était sans doute tombé : je n'y voyais plus, et tout le paysage flottait dans un brouillard ténébreux. Mes tempes bourdonnaient, et je ne savais où aller. La misère me tenait, j'avais froid, j'avais faim, je grelottais, j'avais peur de tout.

A côté de moi, dans un chemin creux, passa un charretier assis sur un cheval de labour, marchant au pas, les traits passés dans son collier. L'homme se laissait dandiner sur le dos de sa bête et sifflait un air campagnard. Je le suivis pour suivre quelqu'un. Il s'arrêta à une barrière et j'entrai avec lui. Je demandai à me reposer dans la ferme et à prendre un peu de lait et de pain; après quoi, je m'en irais.

Je suis resté tout seul, assis sur un banc, dans la cuisine, pendant que la fermière était allée dans la laiterie. Le balancier de la grande horloge battait régulièrement. Les mouches bourdonnaient contre les carreaux et sur la table, où elles cherchaient des miettes de pain. Dans la cour, les vaches broutaient l'herbe ou ruminaient, couchées à l'ombre, assises sur leurs flancs puissants. Les poules gloussaient, se cachant la tête sous l'aile. Sur le fumier, un coq chantait.

Et j'enviais les jours pacifiques de ceux qui se réveillent à l'aube et se couchent à l'angelus, qui passent leur vie courbés sur leur charrue, marchant eux-mêmes dans le sillon qu'ils ont fait, puis entassent en chantant les foins qu'ils ont fanés, ne redoutant que les orages qui perdent les moissons.

Merci de ton sachet, Henry, merci. Il m'est arrivé trop tard : je n'ai pu le donner à celle pour qui je le voulais; mais je le

garderai pour moi. Ce sera mon souvenir, à moi, la relique de cet amour trompé, la seule ruine de cet espérance abattue, — à moins que les choses inanimées n'aient aussi leur ironie!

Ah! quel mensonge que la vie! Quelle amertume, rien que d'y songer! Quand vous voyez des feuilles, elles se fanent à l'instant. Touchez à un fruit, et il se gâte. Poursuivez quelque chose : elle se change en une ombre et en fantôme. Lui-même vous échappe, — vous laissant moins que rien, le souvenir d'une illusion, le regret d'un rêve.

Tout m'a manqué. Cette femme s'est jouée de moi. — Une autre, avant elle, avait fait de même. Te souviens-tu aussi de madame Herminie, cette lingère chez laquelle, au collège, vous alliez tous et qui se cachait toujours quand je passais devant sa boutique? — Je suis maudit! Tout m'a manqué! l'art et l'amour, la femme et la poésie... Car j'ai relu mon drame et j'ai eu pitié de l'homme qui l'avait fait : cela est faux et niais, nul et emphatique.

Qu'importe l'art, après tout? C'est un mot vide de sens, dans lequel nous plaçons tout notre orgueil et qui nous crève dans les mains dès qu'on le pressure.

Je n'ai plus ni espérance ni projet, ni force ni volonté. Je vais et je vis comme une roue qu'on a poussée et qui roulera jusqu'à ce qu'elle tombe, comme une feuille qui vole au vent tant que l'air la soutient, comme la pierre jetée qui descend jusqu'à ce qu'elle trouve le fond, — machine humaine qui verse des larmes et sécrète des douleurs, chose inerte qui se trouve là sans cause, créée par une force incompréhensible, et qui ne comprend rien à elle-même.

La vie est bonne pour ceux qui ont une passion à satisfaire, un but à atteindre. Mais moi, quelle passion veux-tu que j'aie? donne-m'en une. Quel but puis-je viser? montre-m'en un. Tout cela est une absurdité horrible, une farce insipide mêlée d'angoisses.

Je le garderai, le sachet que tu m'as donné. Si je meurs, tu diras qu'on m'enterre avec lui, qu'on me l'attache sur la poitrine avec ces longs rubans qui devaient être noués et dénoués, chaque jour, par des mains plus joyeuses. Je veux que ce satin parfumé me préserve le cœur du contact du linceul; cela me tiendra chaud dans mon sommeil.

Madame Émilie entra... Henry la fit asseoir sur ses genoux, et ils passèrent une heure à se dire qu'ils s'aimaient et qu'ils étaient heureux.

GUSTAVE FLAUBERT

(A suivre.)

LA VIE DE FLORA TRISTAN

Le 10 septembre 1838, une nouvelle alarmante se répandit dans Paris : George Sand, populaire et admirée, venait d'être victime d'un attentat; son mari, disait-on, avait voulu l'assassiner dans la rue. Les journaux, le lendemain, démentirent ce bruit : George Sand avait assisté la veille à la représentation de *Benvenuto Cellini*. Un crime, cependant, avait été commis et la victime était bien une femme de lettres de quelque renommée : Flora Tristan. L'histoire du socialisme idéologique faillit perdre ce jour là l'un de ses personnages les plus importants, héroïne bien oubliée aujourd'hui, mais dont les conceptions eurent une influence décisive sur le socialisme contemporain.



Flore-Célestine-Thérèse-Henriette Tristan naquit à Paris le 7 avril 1803. Son père, don Mariano de Tristan, appartenait à l'une des plus anciennes et des plus riches familles du Pérou et comptait parmi ses ancêtres le célèbre Montezuma, conquérant du Mexique. Colonel en Espagne au service du roi, il y avait fait la connaissance d'une jeune Française, Thérèse Laisney, qui, fuyant les troubles révolutionnaires, s'était réfugiée à Bilbao avec une de ses parentes. Don Mariano n'ayant pas voulu demander au roi la permission nécessaire pour se marier, la bénédiction nuptiale leur fut simplement donnée, dans la maison même qu'habitait la jeune fille, par

un prêtre français, émigré aussi et qui connaissait Thérèse depuis son enfance.

Rentré en France vers 1802, le jeune ménage mena une vie peu luxueuse à laquelle suffisaient, grâce à l'économie de madame Tristan, les ressources de son mari. Elle était généreuse et compatissante; il était ardent et paisible; ses amis vantaient la noblesse de son caractère et respectaient la sincérité de ses opinions; il avait déjà habité la France, ayant fait ses études au collège de la Flèche. A Vaugirard, où ils demeurèrent quelque temps, le grand jardin qui embellissait leur maison fut l'objet de ses soins les plus tendres. Au nombre des amis qu'il y recevait, le célèbre Bolivar, « frondeur, paresseux, prodigue », qu'on avait connu à Bilbao « modeste, studieux, économe », venait se retremper dans l'honnête milieu des Tristan : il leur gardait une grande reconnaissance, car leur intimité l'avait autrefois aidé à supporter la douleur d'un veuvage prématuré. Il les invitait parfois à ses somptueuses réceptions. Dans le jardin de son cher Mariano, la discussion lui faisait machinalement briser sur son passage les fleurs et les jeunes rameaux, au grand désespoir de M. Tristan. Il s'en excusait aussitôt : « Je crois, disait-il, que le papillon se fixe plus facilement que moi, à peine ai-je cassé la tige d'une fleur qu'elle cesse de me plaire : j'en désire une autre. » Flora Tristan qui, dans un article, raconte avec complaisance ces menus détails, vante, sans les avoir connues, la douce amitié de son père pour ses plantes, autant que l'inclination papillonnante de Bolivar.

Don Mariano mourut en 1807 ou 1808, encore jeune, frappé subitement par une apoplexie foudroyante, treize mois après avoir acheté sa maison. Il laissait à sa femme peu fortunée un garçon et une fille en bas-âge et gardait, au moment suprême, l'espoir que tous trois seraient recueillis ou secourus par son frère cadet, don Pio, qui habitait le Pérou et auquel il avait jadis témoigné le plus grand dévoûment. La maison et le jardin de Vaugirard avaient été payés en partie, mais le Domaine s'en empara, comme d'un bien appartenant à un Espagnol, la guerre existant entre les deux pays. Madame Tristan, après avoir remboursé à sa mère une somme empruntée par don Mariano, se trouva dans une situation très

précaire. Ses faibles ressources l'obligèrent à se retirer à la campagne avec ses deux enfants. C'est là que Flora vécut jusqu'à quinze ans.

A la mort de son fils âgé de dix ans, madame Tristan revint vivre à Paris avec sa fille. Flora commençait à réaliser ce type de beauté espagnole que devaient plus tard unanimement vanter ses amis et ses ennemis. Cette beauté était son seul capital, hormis une imagination inépuisable. Son caractère était déjà violent et irascible, malgré sa bonté et l'élévation de son esprit. Une certaine intimité paraît avoir existé entre Flora et sa mère ; elles occupaient, près la place Maubert, un taudis dans l'une des vieilles rues du vieux quartier latin, la rue du Fouarre. Les rues voisines les plus étroites, les plus sales et les plus crapuleuses, qui subsistent, peuvent à peine rappeler ce qu'était en 1818 cette ruelle infecte.

Tous les efforts pour se mettre en rapport avec la famille Tristan du Pérou étaient demeurés infructueux : une impérieuse nécessité imposait un travail immédiat. L'éducation de Flora était alors assez rudimentaire ; elle avait plus de sens artistique que d'orthographe, si l'on en juge par ses lettres de 1821. Mais dans son âme encore enfantine, se développait un orgueil peut-être héréditaire ; sa mère entretenait en elle le culte du père trop tôt disparu et lui vantait la noble et riche famille des Tristan, bien qu'elle ne connût son beau-frère que par des lettres à don Mariano. Flora avait lu cette tendre correspondance ; elle en causait souvent avec sa mère. Cet orgueil, qui, dès cet instant peut-être, lui donna la simple ambition d' « arriver », reçut une rude atteinte, quand, à quinze ans, désirant contracter un mariage, la jeune fille apprit de sa mère, sa naissance illégitime.

En qualité d'ouvrière coloriste, elle entra, à l'âge de dix-sept ans, dans l'atelier du peintre-lithographe André Chazal qui en avait vingt-trois et dont le frère et le neveu, peintres l'un et l'autre, ont laissé quelque réputation. Manquant même de bois dans son grenier, Flora augmentait péniblement ses ressources, en coloriant le soir des étiquettes de parfumeur. Chazal l'y aidait, en venant causer à la veillée. L'intimité s'établit entre eux ; le voisinage constant de cette jeune fille « qui resplendissait de tout l'éclat de sa beauté », bouleversa

la tête et les sens du pauvre homme. En vain essaya-t-il de lutter, sentant confusément ce que plusieurs amis lui disaient de l'incapacité de Flora à devenir « bonne épouse et bonne mère »; il espérait que, mariée et jouissant d'une aisance modeste, elle serait d'humeur plus douce et plus égale. Madame Tristan ne pouvait voir que d'un œil intéressé, tout au moins d'un œil maternel, sa fille recherchée par l'homme honoré qu'était son patron! Peut-être les circonstances lui faisaient-elles désirer la « régularisation » de cet amour; ainsi s'expliquerait la pression sur sa fille, si l'on en croit celle-ci, pour lui faire épouser un homme qu'elle « ne pouvait ni aimer ni estimer ».

Le mariage eut lieu le 3 février 1821, à la mairie du XIe arrondissement, et il semble bien, d'après les documents publiés par Chazal et que Flora ou ses amis ne démentirent pas, qu'elle était éprise de son mari, à moins qu'elle n'ait usé avec lui d'une grande hypocrisie. Probablement, talonnée par la misère et humiliée de sa condition, la jeune ouvrière, consciente de sa beauté et de l'ascendant qu'elle exerçait, flattée d'exciter l'amour de son admirateur, put, même sans éprouver une passion violente, encourager ses hommages et aspirer à devenir la maîtresse de l'atelier où elle n'était qu'une ouvrière. Elle était assez jeune et assez imaginative pour s'illusionner et se croire amoureuse. Juste un mois avant le mariage, elle écrit à Chazal :

Va, je veux devenir une femme parfaite, on sait que je ne pourrai pas, je veut te donner tant de bonheur que tu oublis (*sic*) tout le mal que je t'ai causée. Je veux traiter ma mère comme je voudrais être de mes enfans, enfin je veux être bonne avec tout le monde, être philosophe, mais d'une manière si douce, si aimable que tous les hommes désireront une femme philosophe. Adieu, je te quitte pace que ma lampe me quite et que je n'ai pas decoit la ralumer, mais je pense à toi et j'oublie la misère. *Flore.*

Au lendemain du mariage, les sentiments des époux ne semblent pas avoir changé immédiatement. Du chevet mortuaire de sa mère, Chazal écrit, en septembre 1821, une lettre très aimante, à laquelle Flora répond de même. Mais, au bout de quelques années, les rêves de grandeur, l'ambition d'une condition plus élevée hantèrent l'esprit de la femme. L'appar-

tement conjugal, situé rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés ne devait pas être somptueux, pour un loyer de 600 francs; mais, vu l'époque, il ne devait pas mériter l'épithète de fétide dont le gratifiait Flora. Chazal déclare qu'elle s'occupait insuffisamment de leurs deux enfants, qu'elle confiait à madame Tristan. Les deux époux n'étaient pas faits pour s'entendre.

Cette future amie du peuple n'en était pas. Son mari l'accusa de l'avoir méprisé en s'énorgueillissant d'être d'une naissance supérieure : elle trouvait trop de différence entre lui, simple artisan plutôt qu'artiste, et elle, héroïne d'un roman imaginaire. Les soins qu'il assure lui avoir prodigués, pendant une maladie qu'elle fit au début de leur mariage, étant ordonnés par la loi, ne pouvaient guère l'émouvoir, elle qui, depuis l'âge de quatorze ans, « déifiait » l'amour, « souffle de Dieu » et n'aspirait qu'à aimer « un de ces hommes auxquels de grands dévouements attirent de grandes infortunes ». Son mari n'était qu'un « parfait honnête homme »; il lui prête ce propos et prétend qu'elle aurait ajouté : « S'il était riche, je demeurerais avec lui, mais il est pauvre... » On peut croire qu'il avait ses défauts : elle l'accusa, d'être irascible et joueur passionné. Les ressources du ménage diminuaient. Ce mariage n'était plus la « bonne affaire » conseillée à Flora. Ainsi s'évanouissaient les rêves de grandeur de celle dont Jules Janin devait écrire plus tard qu'elle était « malheureuse de n'être pas reine quelque part, sinon d'être reine partout »? Toute son activité se réduisait à aller, de loin en loin, faire au Luxembourg quelques courtes promenades. Dans cette situation peu fortunée, son mari l'aurait, à plusieurs reprises, poussée, — dit-elle, — à la prostitution; dès lors, son mépris et son dégoût furent insurmontables.

Au printemps de 1825, deux garçons étaient nés aux époux Chazal; le plus jeune fut mis en nourrice près de Danmartin et l'autre, manquant d'air et de soleil dans le petit logement, fut envoyé à la campagne par le médecin. Flora, enceinte pour la troisième fois, l'accompagna, avec l'assentiment de son mari. Elle ne devait plus revenir au foyer conjugal. Les efforts de Chazal furent vains, et lui-même quitta son domicile, soit qu'il abandonnât ses quelques meubles à ses créanciers, soit qu'il eût « la malheureuse faiblesse de s'abandonner à la

douleur qu'éprouve toujours une âme bien née, en perdant les illusions auxquelles elle avait attaché son bonheur ».

Après la naissance de sa fille Aline, Flore Chazal confia ses enfants à madame Tristan qui habitait près le Jardin du Roi (aujourd'hui jardin des Plantes), chez qui elle s'était réfugiée. Elle reprit probablement son emploi de coloriste, puis entra comme dame de comptoir chez un confiseur et enfin se plaça, en qualité de femme de chambre, dans une famille anglaise, avec laquelle elle passa la Manche en 1826. Ce premier séjour en Angleterre eut sur ses idées une influence intéressante. Sa vocation était latente depuis 1825 : son sort qu'elle juge pitoyable, sa situation de femme mariée qui lui paraît un esclavage, son état de femme séparée qui fait d'elle une « paria », l'orientent vers la pensée qui deviendra le sens de sa vie et la raison de sa gloire : l'affranchissement du pauvre et celui de la femme.

Elle obtint, en 1828, la séparation de biens ; subvenant aux besoins de sa famille, espérant recueillir, du chef de son père et dans la famille de ce dernier, une portion d'héritage, elle voulait la mettre à l'abri des spéculations et des créanciers de son mari. Ce qu'elle désire, c'est sortir de sa condition. Si, en se rapprochant des Tristan du Pérou, elle avait réussi à redevenir riche et noble, elle se fût vraisemblablement estimée heureuse, et n'aurait plus eu d'histoire.



En 1829, Flora Tristan descendit avec sa fille dans un hôtel garni, où l'un de ses commensaux, entendant son nom, lui demanda si elle était apparentée avec les Tristan du Pérou. Tout en répondant négativement dans un désir d'*incognito*, elle fit causer son interlocuteur, capitaine au long cours arrivant de Lima et nommé Zacharie Chabrié. Renseignée sur la famille Pio de Tristan, elle écrivit à son oncle une lettre pour lui exposer sa triste situation. L'union irrégulière des Tristan était expliquée avec une ingénuité bien imprudente : l'auteur pouvait apparaître comme une simple solliciteuse, peut-être une aventurière désireuse d'exploiter une riche famille. La réponse de don Pio le 6 octobre 1830, peut sembler bienveil-

lante, ironique et affectueuse : il disait avoir appris, notamment par le général Bolivar, l'existence de Flora, avoir ordonné des recherches infructueuses, et se réjouissait de retrouver, vingt ans après, la fille de son frère chéri, qu'il accueillerait en nièce reconnue, illégitime, mais très vivement aimée. Il lui envoyait gracieusement 2 500 francs avec des protestations de tendresse.

Flora comprit qu'elle n'avait rien à espérer. Son existence précaire et difficile se poursuivit. Un second voyage en Angleterre en 1831 lui montra ce pays, riche en 1826, maintenant en proie à une vive inquiétude. Elle apprenait par expérience les tristesses de la vie, les misères sociales en France et à l'étranger, et surtout la cruauté des préjugés contre une femme séparée de son mari, dans une société qui lui interdit pourtant le divorce et même rend la séparation de corps presque impossible. De plus, son mari la recherchait avec persistance. Il semble que Chazal voulait obtenir la garde de ses deux enfants (l'un des deux garçons était mort) ou que, peut-être ayant eu vent de l'envoi pécuniaire de l'oncle Pio, il en souhaitait une part. En 1832, son insistance devint pressante. Il partit un matin pour Bel-Air, où séparément, habitaient madame Tristan mère et son frère le commandant Laisney, descendit chez ce dernier, où se trouvait justement Flora, et prétendit obtenir son fils et connaître le lieu où était sa fille et l'éducation qu'elle y recevait. Après une violente scène entre les deux époux, un arrangement fut conclu : Chazal s'engageait à agir de tout son pouvoir pour faire prononcer la séparation de corps et même le divorce si la loi venait à le permettre, pourvu que le montant des frais fût déposé chez un avoué. Ceci était très important pour Flora, car le rétablissement du divorce était alors en question ; aussi s'engagea-t-elle à supporter toutes les humiliations et calomnies. Le jeune Ernest Chazal serait remis à son père. Flora regagna Paris dans le coupé de la diligence ; mais Chazal la suivait en secret dans la rotonde, et, à l'arrivée, une terrible scène eut lieu dans la rue des Prouvaires ; l'héroïne en fit plus tard un récit dramatique ; menée devant le commissaire de police, Flora renia son mari, qui ne put que la laisser échapper.

Les persécutions recommencèrent ; Chazal voulait maintenant la petite Aline : Flora ne pouvait se résoudre à lui

abandonner cette enfant qui était née loin de son père, ne le connaissait pas et n'avait pour lui aucune affection. La fuite s'imposait. Pendant six mois, la mère et la fille errèrent à travers la province sous un nom d'emprunt, notamment en Vendée, que la duchesse de Berry parcourait à cette époque essayant de conquérir la couronne pour son fils. Plusieurs fois, les fugitives furent arrêtées par erreur, puis relâchées. Les forces de la jeune femme diminuaient. A Angoulême, elle tomba malade. Heureusement, la rencontre d'un « ange de vertu », à qui Aline put être confiée sans explication indiscrète, rendit à Flora sa liberté. Changeant encore de personnalité, Flore Tristan di Moscoso, décidée à son voyage au Pérou, se présenta chez un ami de son père, M. de Goyenèche, qui habitait Bordeaux et avec qui elle était en correspondance. Quand ce vieillard célibataire eut devant les yeux le vivant portrait de son cher Mariano, son accueil fut tendre. Pendant deux mois et demi, la voyageuse fut l'objet d'égards touchants. Mais elle souffrait de tromper le vieillard hospitalier; elle craignait, en outre, d'être reconnue dans Bordeaux qu'elle avait habité à deux reprises. Pourtant l'idée de ce voyage périlleux la remplissait d'angoisse. Elle pleurait et priait dans le silence des nuits; elle pensait à dire la vérité à M. de Goyenèche qui peut-être la recueillerait; mais religieux, pourrait-il approuver une vie aussi irrégulière?

Elle faillit aussi se confier à un jeune Espagnol, Philippe Bertera, fondé de pouvoir de l'oncle Pio, qui, lui aussi, avait connu le poids du malheur. Il s'établit entre ces deux âmes blessées une intimité charmante, sentiment plus complexe que ne le dit la jeune femme, assez conforme aux grandes passions de l'époque. Elle s'illusionna souvent sur l'impression que lui produisirent les divers héros dont le cœur, l'esprit ou la beauté impressionnèrent sa sensibilité enthousiaste. Leur malheur lui fut toujours une raison de les aimer; ce ne fut pas, entre elle et eux, quoi qu'elle en dise, une simple « intimité mélancolique, qui, pieuse dans ses aspirations, ne touchait à la terre par aucun point ».

Quand Flora annonça son départ à M. de Goyenèche et à Bertera, elle confia à celui-ci l'existence de sa fille qu'il promit d'aimer comme sienne. Puis elle se prépara au départ. Trois

navires devaient quitter Bordeaux pour Valparaiso. Une série de coïncidences firent choisir à Flora, l'un d'eux, le *Mexicain*, joli brick neuf. M. de Goyenèche lui apprit à sa stupéfaction le nom de son capitaine : c'était Zacharie Chabrié, lequel allait certainement reconnaître, dans cette passagère, la veuve, rencontrée à Paris en 1829, avec sa fille. Elle l'envoya chercher, après mille hésitations, et, sans donner aucune raison, lui demanda d'oublier leur première rencontre; elle n'était désormais pour lui que mademoiselle Flora de Tristan. Chabrié n'en demanda pas davantage.

Elle partit le 7 avril 1833. Les préparatifs et l'insomnie épuisèrent la voyageuse. Le matin du départ, en traversant Bordeaux en fiacre avec le fidèle Bertera, la vue du réveil d'une ville, dans la tiède brise de la mer, grava, avec la précision que donne la fièvre, des impressions soigneusement notées plus tard : quand le bateau commença de s'éloigner du quai, émue, indignée et triste, la malheureuse femme jeta dans le vent de la mer une apostrophe aux humains, qui ne savent pas deviner les apôtres. Il serait oiseux de donner une analyse de ce long voyage au Pérou; il faut lire les deux volumes des *Pérégrinations d'une Paria*. Flora Tristan resta, pendant quatre mois et demi, seule de son sexe au milieu des cinq passagers et des quinze hommes de l'équipage. Douée d'une beauté fascinante plutôt que classique, elle se rendait compte de l'effet qu'elle produisait. De ses dix neuf compagnons, tous jeunes et vigoureux, elle trace des silhouettes précises et parfois amusantes; mais il en est deux qui doivent retenir l'attention : le capitaine Chabrié et son lieutenant David. Ce dernier, élégant anglomane de trente-trois ans, blasé sur toute chose, désolait la jeune femme par son scepticisme d'athée. Le capitaine Chabrié s'était attaché à sa passagère. Ses trente-six ans ne pouvaient demeurer indifférents à cette jeune beauté énergique et mystérieuse. Le portrait qu'elle trace de lui paraît exact et peu flatté; il avait le cœur bon et l'esprit cultivé, la répartie brusque, originale et naïve et se montra sans cesse un ami délicat et très attentif : les 133 jours d'une traversée douloureuse (elle souffrit quotidiennement du mal de mer), faisaient de Flora un pauvre être endolori qui pourtant demeurait affable et charmeur.

Elle admirait Chabrié, la tranquille conscience avec laquelle il remplissait son rôle de chef, ses raisonnements honnêtes, empreints d'un idéalisme bien fait pour plaire à la petite créature romanesque qui lui était confiée. Et naturellement, ce qui devait arriver arriva : pendant la seule relâche que fit le navire à la Praya, la jeune femme ne voulut pas accepter de rester à terre où la curiosité l'avait fait aller passer quelques heures et où souhaitait la retenir une dame du pays. En entendant cette invitation, Chabrié avait regardé anxieusement sa protégée. Puis, quand, après son refus, ils regagnèrent la plage, en faisant le tour de la ville, infestée au déclin du soleil par « l'effroyable odeur de nègre », ils s'assirent un instant au bord de la mer, tandis que leurs compagnons ramassaient des coquillages, Chabrié pressa sur son cœur la main de son amie et la remercia avec émotion de n'avoir pas accepté l'hospitalité offerte; puis il parla d'amour. L'escale à la Praya se prolongea pour des réparations nécessaires. Sur le navire en partie déserté par ses passagers, Chabrié et son amie vécurent des soirées, dont la description est vraiment émouvante. Allongée sur une façon de divan improvisé avec une des cages à poules, elle entretenait le capitaine de sujets philosophiques, de son âme sentimentale et amoureuse; les nuits splendides des tropiques aidèrent à l'amour. Les confidences réciproques commencèrent. D'autres incidents, durant l'escale, rapprochaient encore ces deux cœurs : scènes pénibles d'esclavage, théories inhumaines de négriers et de traitants qui soulevaient l'indignation de Flora et, contre les réponses sceptiques de David, suscitaient les fortes paroles de Chabrié; l'éducation de la future apôtre se poursuivait et Chabrié prenait une telle place dans sa vie que, plus tard, son souvenir la troublera profondément. Le voyage reprit. L'intimité croissait; les terribles et habituelles souffrances du cap Horn permirent de nouveau au capitaine de manifester ses qualités. Flora se plaisait à l'entourer de ses soins comme elle eût fait de son « frère » ou de son « fils ».

Pour éloigner l'amour de Chabrié et pour repousser toute idée de mariage, Flora qui lui cachait l'existence de son mari, arguait de celle de sa fille, mais en vain; Chabrié offrit à la jeune femme de l'épouser et d'aller vivre avec elle en Amé-

rique. Elle en fut torturée : jamais elle ne « pourrait partager cet amour céleste »; des paroles de révolte lui venaient à travers les larmes.

La traversée s'acheva, énervante et décourageante; la crainte de manquer d'eau nécessitait un rationnement strict. Chose plus grave, Chabrié et ses associés entrevoyaient la ruine possible, car les concurrents partis de Bordeaux en même temps que le *Mexicain* avaient dû arriver depuis longtemps. Flora pensa aussitôt à obtenir au Pérou le million qu'elle comptait y recouvrer et l'offrir avec sa main à son ami. La bigamie ne l'effrayait pas outre mesure. Mais Chabrié refusa, souhaitant seulement qu'elle fût déçue dans ses espérances pécuniaires pour qu'il pût l'épouser, fille-mère pauvre. Il renouvela ses propositions sur la terre ferme, quand Flora eût appris que sa grand'mère, sa plus solide espérance, était morte. Mais la réponse fut différée, et elle se décida à quitter Valparaiso pour aller à Aréquipa chez son oncle, après avoir dit adieu à ses amis du *Mexicain*, ce qui n'alla pas sans une profonde émotion.

Le voyage de Valparaiso à Aréquipa fut fertile en péripéties : épuisée, la jeune femme vit la mort de près. Les dernières heures, en compagnie d'un cousin venu à sa rencontre, furent meilleures et lui rendirent l'espérance.

Dès lors, deux impressions se partagent son esprit : elle se retrouve enfin dans son aristocratique famille; elle en est heureuse et flattée. Mais elle s'y retrouve parente pauvre; elle en est humiliée et malheureuse. On peut se demander si bien des petits faits ne l'auraient pas — privilégiée — laissée indifférente, qui — paria — l'exaltèrent vers la révolte et vers l'apostolat.

Au milieu des corvées mondaines de la vie au Pérou, le souvenir lui restait, intense, de ses cinq mois de traversée; elle formait parfois le rêve d'une existence à deux en Californie avec Chabrié; mais ses hésitations reparaissaient aussi : devait-elle obéir à ses inclinations, devait-elle dire à son adorateur la plus cruelle des vérités?

Soudain, la nouvelle que Chabrié allait être auprès d'elle, la jeta dans une agitation que la prière ne calmait point. Pendant six jours, ses visites répétées, souvent gâtées par la présence d'importuns, les remplirent d'allégresse et d'amertume; Flora était harcelée par son ami qui ne voulait pas

quitter Aréquipa sans emporter une promesse formelle. Ce retard était désastreux pour lui, et ses associés suppliaient par lettre leur ancienne passagère de renvoyer au *Mexicain* son capitaine. Avouer la vérité, c'était risquer de se faire juger pour une aventurière, à moins que cet aveu fût un motif de plus pour hâter l'union désirée : connaissant la droiture de Chabrié, elle résolut de lui demander une infamie comme preuve de son amour : l'acte de baptême de Flora n'était pas suffisant pour la faire reconnaître comme enfant légitime ; il fallait faire fabriquer un acte faux, antidaté, constatant le mariage des parents Tristan. Le malheureux Chabrié demeura anéanti ; puis, n'hésitant pas, il lui cria son amour, la couvrit d'invectives et partit, la laissant à bout de forces, mais convaincue qu'elle venait de faire preuve d'un héroïsme surhumain.

L'oncle Pio de Tristan, absent jusque-là, revint et confirma sa lettre antérieure ; il lui témoigna son affection, mais lui dénia tout droit à la succession de son père. Il y eut entre elle et son oncle qu'elle admirait, chérissait et maudissait tour à tour, des scènes pénibles, après lesquelles elle céda, ne pouvant d'ailleurs faire autrement. Elle y gagnait une pension de 2 500 francs, que son oncle s'engageait à lui faire.

Ses autres parents offraient quelque intérêt et les portraits qu'elle en trace sont d'un pittoresque varié. Ses observations sur le Pérou furent favorisées par les événements : outre les mœurs curieuses, outre les gens singuliers, outre les institutions civiles et religieuses, elle eut l'occasion de noter les phases d'une révolution. La vue des Péruviens affolés, les plus riches tremblant pour leurs trésors, les arrivistes sollicitant la faveur du maître possible, l'instruisit de la valeur morale des hommes. Les basses intrigues, la gloire des médiocres, la stupidité du peuple lui firent concevoir pour la politique un mépris profond, et sa pitié pour le peuple ignorant en fut accrue. La liberté lui apparut le seul idéal, et l'instruction, le seul moyen d'y atteindre.

Ses parentes jugèrent bon de chercher asile dans les couvents d'Aréquipa, l'un austère et l'autre presque mondain. La supérieure du premier aurait rêvé de « rallumer les bûchers de l'Inquisition » ; celle du second n'eût aspiré qu'à entendre, à l'Opéra de Paris, les « sublimes chefs-d'œuvre de l'immortel

Rossini ». Les cérémonies du catholicisme péruvien avaient éloigné Flora de la religion ; l'impression s'accentua durant le séjour aux couvents : la religion lui parut aussi étroite dans ses dogmes que conciliante dans la pratique. De plus, ces religieuses, captives de leurs vœux dont quelques-unes cherchaient à s'évader. non sans scandale, lui rappelaient sa propre captivité. Enfin le mysticisme des plus fanatiques laissa dans l'esprit de la future apôtre une trace que son œuvre révèle. Les péripéties de l'insurrection mirent Flora en rapports éphémères avec un des chefs, le colonel Escudero. sorte d'aventurier espagnol, dont l'esprit gai, éloquent, imaginatif, sympathisa vite avec le sien. Elle eut alors la tentation de se laisser aller à son ambition et de courir avec lui la chance de tout gagner, puisque, au demeurant, elle n'avait rien à perdre.

Le retour en France était le meilleur moyen d'échapper à la tentation. Elle s'y résolut et dit adieu à la maison paternelle que depuis sept mois elle habitait quasiment en étrangère. Sans joie, elle partit, le 25 avril 1834, sous bonne escorte ; l'oncle Pio lui-même fit un bout de conduite ; puis, soudain, il s'éclipsa au détour du chemin pour éviter l'adieu final. A Lima, deux mois de séjour fournirent quelques notations sans grande importance ; elle n'eut ni déclaration d'amour à entendre, ni révolution politique à observer. Elle put, grâce à une de ses tantes établie dans cette ville, en étudier les mœurs avec son habituelle sagacité. Enfin, le 15 juillet 1834, son navire leva l'ancre.



Le mari de Flora n'avait plus eu de ses nouvelles. Interrogée par lui, madame Tristan mère répondit qu'elle partageait son ignorance. Soudain, le 11 octobre 1835, une lettre anonyme parvint à Chazal, lui apprenant la retraite de sa femme et lui conseillant de s'emparer de la jeune Aline en échange de laquelle il pourrait ensuite exiger 15 à 20000 francs. Vérifiés, les renseignements parurent exacts et Chazal se disposa à enlever sa fille, moins par intérêt, dit-il, que par affection.

Flora Tristan, réinstallée à Paris depuis quelques mois,

venait d'accomplir ses débuts littéraires. C'est en effet en 1835 que parut sa première œuvre, une curieuse petite brochure, intitulée : *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*. Bien que, en 1839, elle semble n'y point attacher beaucoup d'importance, puisqu'elle déclare n'écrire que depuis quinze mois, cette brochure contient en puissance les idées maîtresses de Flora Tristan. Elle annonce l'ère nouvelle où les femmes auront dans la société la place qui leur est due. En attendant, il faut les secourir toutes, quelle que soit leur nationalité ; c'est en fondant une association que le mal disparaîtra ; le mal, c'est l'égoïsme qui isole les hommes ; l'individualisme, voilà l'ennemi ; le remède, c'est la tendance inverse qui fera s'unir tous les hommes dans l'intérêt commun et qu'un néologisme va exprimer : le socialisme.

Elle voit cette association possible, en détaille déjà les statuts et les prescriptions minutieuses qui permettront d'attirer les femmes dignes de secours et éloigneront les intrigantes. Pour la constituer, elle fait un appel direct au public. Novatrice, Flora Tristan se garde d'être révolutionnaire : elle ne fait grief du nuisible état actuel ni à la religion ni au gouvernement et elle ne doute pas que le roi Louis-Philipe, qui lui-même a souffert sur la terre étrangère, ne soit le premier à encourager ses desseins. Aux considérations générales sur la société et les mœurs, elle joint des détails pratiques, qui prouvent son intention de n'être pas utopiste. Ce fut une occasion pour Flora d'entrer en relations avec certains penseurs et écrivains : « C'est une de mes pensées, — écrit-elle à Considérant, dans une lettre demeurée inédite, — il y en a plusieurs de semblables dans mon cœur, mais à quoi cela sert-il, puisque personne ne me comprend ! »

Aline, qui vivait avec elle, allait comme externe à un pensionnat de la rue d'Assas. Cette circonstance favorisa les projets de Chazal qui se posta sur le chemin et, bousculant la bonne, enleva l'enfant dans une voiture et l'emmena à Montmartre où il habitait. Affolée, Flora courut le lendemain chez son mari et de là, à Versailles où il avait conduit la petite fille. Une nouvelle scène y eut lieu, qui se continua de nuit, dans la rue, par une pluie torrentielle, pour se terminer chez le commissaire où Flora renia son mari avant d'être conduite à l'hospice

pour attendre le jour avec sa fille. Elle put reconquérir celle-ci par violence; mais leur sûreté était compromise. Flora se résolut à mettre Aline en pension, solution coûteuse, mais prudente. La subvention de l'oncle Pio était assez considérable pour l'époque, mais nécessitait d'autres ressources, dont, plus tard, l'honnêteté fut contestée. A cette époque, se place un troisième voyage en Angleterre. Flora y remarque cette fois, dans la classe moyenne, aussi bien que parmi les ouvriers, la gène qui commençait à se faire sentir.

Dans sa pension, Aline recevait séparément les visites de son père et de sa mère, chacun d'eux s'efforçant de la détacher de l'autre. Comme un dimanche elle refusa de sortir avec son père, celui-ci lui fit interdire toute sortie. Puis, le 28 juillet 1836, avec le concours d'un huissier, il enleva de nouveau sa fille et la plaça dans une autre pension rue Paradis-Poisonnière, d'où elle s'évada sept semaines après. Il intenta alors une action aux maîtresses de pension par lesquelles il s'était fait délivrer une reconnaissance, constatant qu'elles recevaient sa petite fille chez elles; mais le tribunal le débouta de sa demande. Flora Tristan gardait sa fille auprès d'elle. Son esprit libéré de soucis domestiques pouvait s'appliquer à l'étude de questions sociales. Des trois écoles dont on retrouvera l'influence dans son œuvre prochaine, — celle de Saint-Simon, celle de Fourrier et celle d'Owen, — l'école fouriériste ou phalanstérienne ou sociétaire pouvait, plutôt que les autres, la compter au nombre de ses adeptes. Les essais d'Owen sont un peu lointains; la doctrine du saint-simonisme est trop mystique, trop religieuse, et d'ailleurs, elle n'est plus à son apogée. Les Fouriéristes, au contraire, sont à cette époque groupés en une « Phalange » autour du continuateur de Fourier, Victor Considérant; certains simoniens même s'y sont ralliés; les adeptes sont gens sérieux, sans apparence d'étrangeté; leur critique de la société, perspicace; il semble bien que l'avenir soit à ces hommes honnêtes et intelligents. Flora Tristan tourne vers eux ses efforts qui pourront seconder les leurs. Mais pourquoi, leur écrit-elle, faire une critique sévère et juste de la société, sans donner les moyens de la modifier? Considérant remarque sa lettre, où apparaît ce besoin d'organisation méthodique qui se retrouve dans toute l'œuvre de

Flora Tristan, et l'insère, avec un long commentaire, dans *la Phalange*.

Cependant Chazal interjetait appel du jugement qui l'avait débouté de sa demande contre les institutrices et faisait encore une fois enlever sa fille, malgré ses pleurs et ses cris. Pendant près de trois mois, il vécut à Montmartre entre sa fille et son fils dans un dénûment à peu près complet, n'ayant pas les meubles les plus nécessaires et partageant son lit avec ses deux enfants. « Pauvreté n'est pas vice », expliqua-t-il plus tard en avouant ce fait. Mais cet aveu était provoqué par une accusation émanant d'Aline elle-même. Le 1er avril 1837, une lettre très explicite de l'enfant parvint à sa mère, se plaignant de l'attitude inquiétante d'un père indignement cynique : peu après, Aline s'évadait encore pour rejoindre sa mère. Chazal, après quelques mois de captivité à Sainte-Pélagie, fut remis en liberté, l'inceste n'ayant pu être prouvé. Pendant sa réclusion, venait en appel son procès contre les maîtresses de pension ; il le perdit de nouveau ; profondément irrité, il écrivit contre sa femme un étrange libelle, qui demandait que sa fille fût enlevée à la mère coupable et confiée à l'oncle Laisney.

Durant cette année 1837, Flora Tristan avait continué à se mettre en rapport avec les hommes préoccupés comme elle de questions sociologiques, Owen notamment, dont elle fit la connaissance pendant un séjour de celui-ci à Paris. Enfin, au début de 1848, survint un événement dans sa carrière littéraire : la publication des *Pérégrinations d'une Paria*, longue relation du voyage et du séjour au Pérou. Le livre eut deux éditions (la suite n'a malheureusement pas paru). Il fut d'ailleurs, paraît-il, brûlé publiquement à Aréquipa. Ces deux volumes, tout en donnant à leur auteur une véritable notoriété, servirent de prétexte à ses ennemis pour attaquer sa moralité. L'oncle Pio supprima toute subvention. Mais ces critiques furent encore mises en relief au cours du procès en séparation de corps, qui se déroula, en février 1838, devant le tribunal de la Seine; la requête formulée par Flora, le commentaire dont la fit suivre son mari, les plaidoiries des avocats, sont des documents fertiles en précisions intéressantes bien que souvent suspectes et parfois difficiles à contrôler. Enfin la séparation fut prononcée contre Chazal, à qui le tri-

bunal confia son fils Ernest, laissant à Flora sa fille Aline, clauses qui ne furent pas exécutées.

Jouissant de quelque tranquillité, Flora Tristan put alors travailler dans son appartement de la rue du Bac. De cette époque, datent ses articles dans le *Voleur* et dans l'*Artiste*; biographies, critiques d'art, philosophie, ils étaient fort divers et obtinrent quelque succès. Flora Tristan fut classée parmi les écrivains; son œuvre et son rôle se laissaient pressentir. A cette époque, se placent aussi sa pétition tendant à demander le rétablissement du divorce et l'élaboration de son roman, *Méphis*. Ses travaux littéraires l'introduisent dans un monde d'artistes et de gens de lettres; elle aimait les distractions mondaines, les bals masqués alors fort à la mode. Peut-être était-elle déjà l'amie très intime du peintre Jules Laure, auteur d'un excellent portrait d'elle, peut-être aussi du célèbre abbé Constant qui paraît lui avoir inspiré des sentiments de même ordre et fut plus tard le propagateur de ses idées.

Chazal, irrité de la non-exécution du jugement, protestait, mais sans beaucoup d'insistance, car ses amis lui assuraient que sa femme avait des relations influentes; exaspéré par son impuissance, il cherchait le moyen de se venger. Le 20 mai 1838, il dessine une pierre sépulcrale en tête de laquelle il écrit « LA PARIA », puis quelques paroles sentencieuses. Le 11 juin, il acheta deux pistolets, des balles et autres engins. De jour en jour plus sombre, il inquiétait ses amis. Le 31 juillet, il demande en vain un entretien à sa femme. Le jeune Ernest le voit à plusieurs reprises manier ses pistolets et Flora le rencontre souvent dans la rue où il lui lance des regards si terribles qu'un cocher, pris de pitié, la fait entrer dans sa voiture. Enfin, après avoir écrit au procureur général, sans l'envoyer, une lettre justifiant sa conduite et deux autres à sa belle-mère et à sa femme de ménage pour leur recommander ses enfants, avec tristesse et sans-froid, il essaye vainement d'attirer Flora à un rendez-vous. Le 10 septembre, au matin, il quitte Montmartre et arrive vers 11 heures rue du Bac chez son traîteur habituel où il déjeune, en lisant un livre de géométrie. Quand Flora le rencontre dans la rue, quatre heures plus tard, elle devine ses projets à ses regards menaçants et distingue les pistolets dans ses poches. Elle fait un

détour, quoique résignée; il s'approche d'elle jusqu'à cinq ou six pas; elle entend un coup de feu, tombe sur le côté, et affolée en voyant un second pistolet, se jette dans une boutique ouverte. Le meurtrier ne fuyait pas; il se fit arrêter, regrettant seulement d'avoir manqué son coup.

Flora Tristan fut entre la vie et la mort pendant dix jours. Enfin convalescente, elle put s'occuper de la publication de *Méphis*, ce roman, qui, s'il était connu, pourrait, autant que certains livres de George Sand, avoir sa place dans la littérature française. Ce n'est pas une autobiographie; mais à côté d'incidents inimaginablement romanesques, se rencontrent des professions de foi, des situations, des détails caractéristiques que la réalité avait visiblement inspirés à leur auteur. Le drame de la rue du Bac avait attiré la curiosité du public; les *Pérégrinations* se vendaient; l'année 1838 s'acheva dans le succès. Cette même année. Flora Tristan adressait à la Chambre des Députés une pétition tendant à l'abolition de peine de mort.

Deux longues audiences en cour d'assises virent se dérouler le drame, qui depuis quatre mois passionnait l'opinion publique. L'interrogatoire de Chazal et l'audition des témoins furent souvent pénibles. Chazal ne perdit pas son assurance; il apparut comme un peu détraqué, malheureux, apprécié par tous ceux qui l'approchaient, mais animé d'une haine, justifiée, selon lui, à l'égard de sa femme; il n'avait pu se résoudre à lui confier leurs enfants. Contre elle, les insinuations ne purent être précisées, même quand l'avocat Jules Favre invoqua les théories contenues dans les *Pérégrinations*. Le caractère emporté de Flora fut attesté par plusieurs dépositions, ainsi que son incapacité de bien élever ses enfants. Mais quels que parussent être son caractère et ses mœurs, cette héroïne de roman, échappée miraculeusement à la mort, ne pouvait sembler antipathique au public. Chazal fut déclaré coupable avec circonstances atténuantes et condamné à vingt ans de travaux forcés et à l'exposition. Désormais, Flora était libre.

Elle fit bientôt un quatrième voyage en Angleterre, en 1839. La lecture attentive du livre qui en fut le résultat, *Promenades dans Londres*, montre comment elle observa toutes choses et

sentit la misère du peuple londonien. Elle parcourut tous les milieux et connut les membres du Parlement dans leurs séances (pourtant interdites aux femmes), aussi bien que les escarpes et les prostituées, en passant par les bourgeois, les ivrognes et les ouvriers. Selon elle, la société anglaise est un effroyable cloaque moral et social; à tous ces maux, s'ajoute l'odieuse hypocrisie qui les dissimule; la condition sociale de la femme y est inférieure, comme celle de l'ouvrier; Flora est hantée par cette double constatation: tout le mal vient de l'individualisme étroit des Anglais; le socialisme seul y mettra fin, il sera puissant, car « vingt millions de prolétaires pleurent et jeûnent ». Mais contre cet état de choses, se dessine un mouvement qui devait frapper la voyageuse attentive : le « chartisme » était alors à son apogée, demandant l'extension des droits de la classe ouvrière. Flora put assister à des réunions chartistes, et fut présentée à quelques-uns des chefs du mouvement.

Mais un autre héros devait la frapper encore davantage : elle vit O'Connel et l'entendit à la Chambre des Communes, où, tranchait la figure étonnante du célèbre Irlandais, « plein de verve et de poésie », d' « énergie et de volonté », malgré son « enveloppe grossière ». On comprend qu'il ait passionné la jeune femme qui, dans les journaux, lisait, à chaque page le nom de l'agitateur glorifié : « Je ne connais rien de si miraculeux que cet homme! » s'écrie Flora; dès lors, l'apôtre découvre sa voie. Ce que O'Connel fait pour le pays, le parti dont il plaide la cause, en parcourant l'Irlande pour vivifier l'esprit populaire, on doit pouvoir aussi le faire pour les travailleurs de tous pays, pour tout ce peuple ouvrier dont la misère épouvantable, peut disparaître, si, d'un commun effort, il essaie de secouer son joug en s'organisant. Il faut un apôtre animé de ce souffle de Dieu qui s'appelle la foi; il faut être élu, appelé : avant même de quitter l'Angleterre, le hasard, comme à d'autres prophètes, révéla à Flora cette vocation, en une circonstance inattendue, où son mysticisme vit l'intervention du ciel.

De même qu'elle avait visité les prisons, les théâtres, les usines, le parlement, elle voulut connaître aussi les asiles d'aliénés et se rendit à Bedlam. Un des hommes qui la gui-

daient lui proposa de voir un malheureux compatriote dont la folie était de se croire Dieu; raisonnable par moments, il atteignait parfois une exaltation qui allait jusqu'à la fureur. « C'est un ancien marin, continua le cicerone, qui paraît avoir été un homme de mérite. — Comment se nomme-t-il? — Chabrié!... » Ce fut un instant de terrible angoisse. Heureusement le pensionnaire de Bedlam s'appelait Chabrier avec un *r*. Il intéressa vivement la visiteuse, l'entretint très raisonnablement et témoigna son plaisir de la voir, elle, une femme dans cet asile de misère où la plus odieuse injustice, disait-il, le tenait enfermé. Flora continua à parcourir l'asile et revit au retour le malheureux Chabrier; mais il était maintenant dans une agitation extraordinaire. Son attitude et son langage ne purent que pénétrer d'angoisse et d'admiration l'être nerveux qu'était Flora. Il affirma sa qualité de représentant de Dieu sur la terre, « le Messie annoncé par le Christ ». C'était Dieu qui avait envoyé Flora dans l'asile pour y recevoir sa mission. « Oh! la femme, c'est l'image de la Vierge sur la terre, sanglotait-il, et les hommes la méconnaissent, l'humilient, la traînent dans la boue... Ma sœur, je vais te donner le signe de la rédemption, parce que je t'en juge digne... Prends cette croix, mets-la sur ta poitrine et va par le monde annoncer la loi nouvelle ».

Les Promenades dans Londres, qui parurent en 1840, eurent un succès que justifiaient de nombreuses qualités, malgré quelques défauts évidents. Deux nouvelles éditions, dont une populaire, furent publiées en 1842. Flora veut, dès maintenant, pénétrer les masses et les instruire. Les ouvriers seuls pourront s'affranchir eux-mêmes. Le socialisme ouvrier s'éveillait alors à côté du socialisme petit-bourgeois que ridiculisa Marx. Ces hommes de l'*Atelier*, de la *Ruche Populaire*, qui préconisaient l'organisation du travail et l'association, firent un bon accueil à l'apôtre. Tout en étudiant de nombreux ouvrages sur les questions ouvrières, elle prenait contact avec eux et essayait de se lier avec les théoriciens marquants de l'époque. Dans son salon où le jeune hégélien allemand Arnold Ruge, nous l'a montrée recevant des philosophes, des socialistes, des ouvriers, des gens de lettres, elle dirigeait la conversation, suivant surtout son idée qui prenait corps à mesure qu'elle se persuadait de son

rôle nécessaire et prédestiné de femme-messie. Convaincue que les travailleurs opprimés de tous les pays doivent s'unir sans distinction de métier ou de patrie pour conquérir sur les autres classes droit à la vie en s'organisant eux-mêmes, Flora Tristan se résout à leur prêcher ce nouvel évangile. Alors naît ce petit livre énergique, source de mille espoirs, l'*Union ouvrière*, le plus catégorique résumé jusque là des catéchismes révolutionnaires puisqu'il posait en principe absolu et sans contredire la tendre philosophie de son auteur pacifique : la lutte des classes, quatre ans avant l'illustre *Manifeste communiste* de Marx et Engels.

Sans entrer dans le détail de ce livre, il faut noter qu'il contient le plan méthodique de l'œuvre à accomplir et que ce plan rappelle, dans ses précisions mêmes, celui que, vingt ans plus tard, traceront les fondateurs de l' « Union Internationale des Travailleurs ». Mais il fallait encore répandre le petit livre, assez mal accueilli par les pontifes du socialisme, à part Considérant, si l'on en juge par des lettres inédites d'Enfantin à Flora Tristan et les lettres de Cabet publiées dans son *Populaire*. Les éditeurs ne s'étaient pas montrés plus sympathiques et l'impression n'avait été possible que grâce à la souscription de personnes sollicitées avec courage et patience dans plus de deux cents visites, et dont les noms sont d'une diversité déconcertante.

Flora voulait surtout gagner les classes laborieuses. Toutes les sociétés de compagnonnage avaient reçu un exemplaire de l'*Union ouvrière* et plusieurs lettres de province lui étaient parvenues. Au cours de 1843, elle partit pour visiter ses correspondants, mais probablement la maladie l'empêcha d'accomplir son voyage. Revenue à Paris, désireuse de fonder un journal ouvrier sur un plan qu'elle détaille méticuleusement, elle essaie, en même temps, de placer quelques travaux littéraires. Enfin, le 12 avril 1844, l'apôtre entreprit décidément son tour de France; son départ fut commenté dans les journaux de Paris et de province. Ses discours dans les réunions qu'elle donna nous ont été résumés ou signalés dans les journaux et dans l'œuvre de certains écrivains (Proudhon, Sébastien Commissaire etc.). A Lyon, la police inquiète fit une descente dans l'hôtel occupé par la voyageuse et saisit tous ses papiers

qu'elle lui rendit peu après. Son séjour dans cette ville fut assez prolongé. Elle y fit la connaissance d'une femme dévouée Éléonore Blanc qui a laissé d'elle une très brève biographie. L'opinion n'était plus indifférente; le Gouvernement était en éveil, l'attention des militants, sollicitée même pour une critique malveillante comme celle que, plus tard, devait énoncer Marx.

Son passage à Montpellier fut suivi fortuitement de grèves dont certains la rendirent responsable et qui la firent juger subversive. Les événements étaient tels que les journaux, en prenant parti pour ou contre elle, selon leur nuance habituelle, la firent classer au rang des démocrates, antiroyalistes : la lecture de l'Union ouvrière montre que ce dernier mot est bien exagéré, mais n'est pas en contradiction avec l'esprit de Flora.

Enfin, le 26 septembre, affaiblie par un labeur épuisant et par l'été qu'elle y avait consacré, elle arrivait à Bordeaux, où, souvent autrefois, elle avait promené ses angoisses. Le lendemain, elle tombait malade et, quelques jours après, une congestion cérébrale violente se déclarait. Éléonore Blanc, accourue, la soignait de tout son dévoûment, jouissant, pendant les moments de répit de l'enseignement suprême que l'apôtre moribonde lui prodiguait en termes admirables. Une détente, se produisit dans les premiers jours d'octobre. Le mieux se maintint quelques jours, mais l'espoir ne put être conservé. Elle vit approcher la fin de sa vie, comme un pauvre enfant fatigué par une trop pénible course voit venir l'heure de retrouver son lit. Certes, elle eût voulu voir son œuvre terminée, mais elle se répétait le plus consolant des encouragements à quitter toute pensée : « Les idées germent et fructifient, elles ne meurent pas ». La délivrance arriva sans torture : le 14 novembre à dix heures du soir, Flora Tristan s'éteignit. Les amis qui lui étaient nés au cours de son apostolat lui firent les obsèques qu'elle eût souhaitées. Quelques littérateurs, plusieurs avocats et beaucoup d'ouvriers — ceux-ci portant son cercueil — l'accompagnèrent, le 16 novembre, au cimetière des Chartreux. Trois discours furent prononcés par un tailleur, un avocat et un menuisier qui retracèrent cette existence douloureuse et courte. La plupart des journaux, dans les

villes où elle était passée, parlèrent de cette mort et Considérant écrivit un article plein de cœur sur l'apôtre disparue.

Quelques jours plus tard, une souscription ouvrière fut organisée pour lui élever un monument. Moins d'un an après, l'abbé Constant publiait le livre posthume de Flora Tristan : *l'Émancipation de la femme ou testament de la Paria*, qui reprend les idées que nous connaissons, mais avec la marque de cet étrange éditeur. Cependant, la liste de souscription parcourait la France, recommandée par le saint-simonien Charles Lemonnier et précédée d'une épigraphe éloquente, empruntée au chansonnier-horloger Louis Festeau. Quand le monument fut prêt, la révolution de 48 était passée ; le 21 octobre de cette année il fut inauguré sur la tombe de Flora, au milieu d'une foule d'assistants qu'animait le souffle nouveau d'une République déjà décevante. Sept discours furent entendus. Puis le temps s'écoula et quand, en 1864, les premiers jalons de *l'Internationale* furent posés, bien peu des fondateurs se rappelaient cette pauvre héroïne de roman, belle, philosophe et passionnée, énergique, intelligente et studieuse, qui, la première, quatre ans avant Marx, avait poussé le cri de ralliement : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

JULES L. PUECH

LES TERRES ANTARCTIQUES[1]

Sur la limite des trois océans du Sud, océan Atlantique, océan Indien et océan Glacial antarctique, se trouve la petite île Bouvet que l'on peut considérer à beaucoup d'égards comme le prototype du monde antarctique. Son histoire est intéressante. Découverte en 1739, il fut impossible d'y débarquer. Quand on voulut y revenir, on ne la retrouva plus. Pendant cent soixante ans, plusieurs grandes expéditions scientifiques firent d'inutiles efforts. Si parfois des voiliers purent apercevoir son énigmatique silhouette, personne ne réussit à y aborder. Ce n'est qu'en 1898 que l'expédition allemande *Valdivia* parvint à la découvrir une seconde fois. Dans le monde arctique, sur le même parallèle, la partie sud de la Baie d'Hudson a des forêts verdoyantes et une culture rudimentaire. Tout autre est l'aspect de l'île Bouvet : une puissante masse de glace la recouvre, ne laissant émerger que les contours d'un cratère ; de vastes glaciers comblent les vallées et descendent vers la mer où ils présentent un front de murailles escarpées ; çà et là, le long des pentes, des coulées volcaniques se profilent en bandes sombres ; plus bas, sur le rivage, apparaissent quelques rochers découverts. Telle est cette île

1. Extrait de l'ouvrage *Le Monde Polaire*, par Otto Nordenskjlöd, traduit du suédois par Georges Parmentier (en préparation). Expédition suédoise de l'*Antarctic*, commandée par Otto Nordenskjöld, 1902-1904.

dont l'analogue dans le Nord serait la Terre François-Joseph, à 25 degrés plus près du Pôle. Elle demeure le type des territoires connus dans l'hémisphère austral.



Presque partout, lorsqu'on s'avance vers le Pôle Sud, on ne tarde pas à rencontrer la terre ou, à de faibles profondeurs, un plateau sous-marin annonçant la proximité de la terre. On ne saurait affirmer que ces terres éparses sont reliées entre elles; mais leur distribution autour du Pôle et certains traits de leur nature physique paraissent justifier l'hypothèse d'un groupe compact et fermé, voire d'un continent, déjà dénommé l'Antarctide. Dans la partie connue de ces régions, il y a une différence caractéristique entre les côtes orientées vers le nord et le sud et celles qui se dirigent de l'est à l'ouest; la glaciation diffère beaucoup.

A prendre d'abord les premières, considérons la Terre de Graham que j'ai explorée pendant deux ans. Si l'on y remarque relativement peu de glace, cela tient à la situation très septentrionale de cette terre, — notre champ d'exploration se trouvait en dehors du Cercle Polaire, — ou à sa dimension trop peu considérable pour permettre de grandes agglomérations de glace. Peut-être sommes-nous en présence d'un groupe d'îles distinct du continent antarctique. Cependant la Terre Victoria présente des particularités analogues.

C'est aux Iles Shetland du Sud, au nord de la Terre de Graham, que j'ai pris véritablement contact avec les terres antarctiques. Malgré toutes les descriptions que j'avais lues, je ne pouvais en croire mes yeux en voyant surgir des vagues ces îles désolées : une terre montagneuse et sauvage où pointent des sommets aigus, ensevelie sous la glace blanche et bleue qui rampe le long des parois jusqu'aux cimes les plus hautes, ne laissant à découvert que de rares escarpements rocheux. En approchant, on découvre, par endroits, une rive étroite de terres basses et débarrassées de neige; mais au-delà l'œil n'aperçoit plus que la coupole de glace étincelante... Par contre, de sombres îlots de forme presque colum-

naire dressent au-dessus des flots leurs masses abruptes et découvertes. Je n'ai constaté nulle part ailleurs ce phénomène à l'époque actuelle, mais il a dû jadis jouer un rôle très important lorsque, pendant la période glaciaire, des îles comme Le Pouce du Diable au Groënland ou Trœnen en Norvège et quantité d'autres se trouvaient libres de neige devant un puissant amas de glaces continentales, « inlandsis ».

Quant à la Terre de Graham, de longues et nombreuses excursions m'ont permis de la bien connaître. La partie nord ressemble aux Shetland du Sud et la neige y paraît plus épaisse que sur les côtes méridionales, sans doute à cause de l'abondance des précipitations atmosphériques. Néanmoins il ne se forme pas dans cette région de véritable *inlandsis*, — les plus hautes montagnes transpercent le revêtement glaciaire sous la forme de *nunataks* aïgus ou de coupoles de neige unie. Sur la côte occidentale, où le détroit de Gerlache, à l'abri des ouragans et des glaces dangereuses, ouvre une route excellente vers le sud, les rochers découverts sont nombreux. La terre se dresse à pic comme sur les côtes des fjords et il suffirait d'un léger recul de la glace pour se croire transporté au Spitzberg : on verrait déboucher, entre des escarpements dentelés, les glaciers sortis de la masse blanche, semblable à une *inlandsis* qui borne l'horizon, avec cette différence toutefois qu'ils rampent beaucoup plus haut sur les parois. Il en résulte que, seuls, les gradins élevés sont libres de neige et qu'au pied de la montagne les glaciers vont s'élargissant et forment le long de la mer une muraille continue. Cette muraille de glace suit la côte et relie les bords des glaciers les uns avec les autres; cette structure caractéristique de la glace dans les terres antarctiques ne peut se produire que sous un climat où la neige ne fond pas, même au niveau de la mer.

De même, plus on suit la côte de la Terre du Roi Oscar dans la direction du sud, plus on voit les glaciers se resserrer de manière à former une véritable *inlandsis*. Au devant de cette côte, se trouvent plusieurs îles importantes. La plus grande, l'île James Ross, apparaît comme un immense cône volcanique de 2 000 mètres de hauteur, recouvert d'un manteau de glace azurée, qui ne doit cependant pas s'étendre sur toute la région. En divers endroits, le pays est traversé par

des vallées en forme de cirques, remplies de glace et entourées de murailles escarpées, le long desquelles la masse surplombante des glaces s'écoule en minces filets que l'on prendrait pour des cascades gelées.

Au large, on voit deux îles étroites et allongées. Seymour et Snow-Hill : c'est sur la seconde que nous avions établi nos quartiers d'hiver. La glace qui les recouvre entièrement déborde à une grande distance dans la mer. Nulle part on n'aperçoit la ligne des côtes méridionales et, sans la présence de trois petits *nunataks* saillants, on pourrait croire que jusqu'en leur centre ces îles ne sont que glace. Mais un peu plus au nord la glace en retrait profile déjà ses arêtes vives pour disparaître ensuite complètement dans la partie septentrionale des deux îles. C'est alors un plateau que surmontent par endroits des pics s'élevant à 150-200 mètres au-dessus de la mer : il forme le plus vaste territoire connu sans neige du monde antarctique.

J'ai souvent cherché les causes de ce retrait local du phénomène glaciaire. Le sol est formé de grès tendres, disposés en couches horizontales et qui datent des époques crétacée et tertiaire. Ici comme dans l'hémisphère boréal, la structure de ces roches paraît défavorable à la formation d'un revêtement glaciaire. Mais alors pourquoi trouvons-nous des masses de glace aussi énormes dans le sud, revêtant les mêmes roches et présentant selon toute apparence la même topographie? Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ce territoire la disparition de la neige est due aux ouragans qui la jettent en masse à la mer : sans eux, la chaleur de l'été serait insuffisante pour fondre les accumulations de l'année : ces ouragans agissent avec autant de force sur la glace que sur les pentes légèrement recouvertes de neige. Mais j'imagine qu'il arrive des périodes de stagnation où les neiges, une fois formées, tendent à s'accumuler toujours davantage. Au contraire, lorsque de grandes surfaces terrestres demeurent libres de neige, elles absorbent la lumière solaire et provoquent la fonte des neiges nouvelles, tandis que les vastes champs de glace gardent leur température même en été. Ainsi se trouveraient expliqués les deux aspects si tranchés de ce territoire.

La Terre Victoria, étudiée par l'expédition anglaise de Scott sur la « Discovery » (1901-1904), rappelle d'une manière

frappante la Terre de Graham, avec cette différence toutefois qu'elle est plus rapprochée du Pôle de 10 degrés et qu'elle forme, au lieu d'une petite île, l'avancée d'un vaste territoire où Scott a pénétré sur 400 kilomètres.

Si le développement de la glaciation que nous avons remarqué sur toutes les côtes antarctiques était partout le même, la glace devrait s'accumuler de manière à former une voûte de plus en plus élevée à mesure que l'on avance dans l'intérieur du pays. Scott reconnut bien la présence de l'*inlandsis* sans traces de *nunataks* sur les côtes; mais en même temps il découvrit qu'au sud la surface de la glace, loin de se relever, est absolument horizontale et unie. De là vient que les hautes montagnes du littoral dont les sommets rivalisent avec le Mont-Blanc (4 800 m.) sont partiellement recouvertes de glace et que les glaciers, malgré leurs dimensions énormes, ne peuvent arriver à la mer en masses considérables.

Je conçois deux manières d'expliquer pourquoi la glace ne se relève pas à l'intérieur : ou bien sa ligne de faîte est fortement orientée de l'est à l'ouest et elle s'écoule perpendiculairement vers le nord, vers des latitudes moins hautes, où la masse ne tarde pas à prendre partout le même niveau; ou bien le cœur du pays est soumis à une lente dépression et nous avons devant nous la forme continentale d'un *inlandsis* que A. E. Nordenskjöld espérait trouver, mais ne trouva pas au Groënland à cause de son peu d'étendue. Si Scott avait poursuivi sa marche assez loin, il aurait fini par rencontrer la terre libre...

Voyons maintenant les côtes qui se dirigent de l'est à l'ouest. Celles qui, les premières, ont révélé l'existence d'une terre continentale dans les régions antarctiques, appartiennent à la Terre de Wilkes : c'est en réalité la côte septentrionale de la Terre Victoria. Depuis, on a reconnu plusieurs autres terres qui ont reçu le nom du Roi Édouard, de l'Empereur Guillaume II et du mécène écossais Coats. La Terre de l'Empereur Guillaume II, où hiverna l'expédition allemande de Drygalski (1903), a été la mieux étudiée. Autant qu'on peut en juger, toutes paraissent se ressembler : ce sont des territoires élevés, partout recouverts de la plus énorme glaciation connue, soit au nord soit au sud. Il peut arriver exceptionnellement qu'un

pan de rocher surgisse aux endroits où la glace est escarpée; on peut voir quelquefois dans les formes mêmes de la glace une légère différence trahissant un sous-sol de montagne ou de vallée; mais cela ne se produit que sur l'extrême lisière des côtes. A l'intérieur, le pays est enseveli sur des masses de glace si compactes que les *nunataks* ne paraissent pas en sortir.

Un des résultats scientifiques les plus importants des dernières expéditions est d'avoir confirmé les observations de Drygalski, à savoir que l'*inlandsis* du territoire qu'il a exploré se déplace vers la mer avec une vitesse d'environ 10 mètres par mois, — vitesse assurément très faible : celle des courants de glace du Groënland dépasse 30 mètres par jour. Mais il s'agit ici d'une masse de glace infiniment plus considérable. On peut chercher à se représenter le volume annuel des masses de glace qui proviennent de tout le territoire antarctique en prenant les chiffres de Drygalski comme moyenne. Au 70e parallèle sud, la circonférence de la terre est d'environ 13 700 km. 50; la glace s'avance ici de 1/8 kilomètre par an : cela représente pour l'ensemble du continent une masse de 1 700 kmq. Quand on songe à la quantité d'*icebergs* que l'on rencontre, ce chiffre paraît minime; mais comme beaucoup de ces *icebergs* doivent être très vieux, il n'est pas facile d'affirmer qu'un pareil calcul puisse correspondre à la réalité.

L'*inlandsis* se prolonge souvent très loin dans la mer; quant à la banquise proprement dite, elle recouvre la mer sur des espaces considérables. Mais les glaces du pôle sud ne rappellent en rien, par leurs formes, celles de l'hémisphère boréal. Lorsqu'on ne connaissait encore que la bordure extérieure des côtes, on leur donnait le nom de barrières; la dénomination de terrasses ou plateaux de glace nous paraît mieux appropriée. Le grand explorateur des régions antarctiques, James Ross, découvrit en 1840 à l'est de la Terre Victoria un mur de glace de proportions gigantesques (50 mètres de hauteur et davantage en moyenne) qu'il suivit sans interruption pendant plus de 700 kilomètres. Jusqu'en ces derniers temps la nature et la formation de ce mur de glace ont été pour nous une véritable énigme. Ce sont les grands raids en traîneaux du capitaine Scott qui nous ont permis de la déchiffrer un peu. Nous savons maintenant que ce mur termine un plateau de glace bas, uni

et plat, recouvrant un territoire au moins aussi étendu que la Suède et probablement beaucoup plus vaste. Scott a montré qu'au voisinage de la côte cette masse progresse vers la mer avec une vitesse supérieure à 400 mètres par an et que la profondeur de l'eau sur les bords ne lui permet pas d'atteindre le fond de la mer.

Dans le cours de notre expédition nous avons rencontré une masse de glace analogue. C'était en octobre 1902, lors de notre première grande excursion en traîneau vers le sud. Après une semaine de marche pénible sur la glace marine, nous abordâmes une petite île qui avait été longtemps le but de nos efforts : de là je me proposais d'avancer dans la direction de la terre ferme. Soudain nous vîmes se dresser devant nous un mur de glace qui nous barrait la route et qui, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, se prolongeait vers la terre. Nous eûmes la chance de trouver sur les énormes masses de neige une pente pour nos traîneaux jusqu'à son rebord ; nous poursuivîmes ensuite notre voyage pendant des jours et des jours sur un plateau uni, sans crevasses, ne présentant que de faibles dépressions. Çà et là surgissaient de la glace des pointements de lave sombre. C'est seulement aux approches de la terre nue que le terrain devint plus mauvais et que les crevasses apparurent, innombrables et profondes : nous fûmes contraints de battre en retraite.

Malheureusement j'ignore si cette masse est en mouvement, si son rebord s'appuie sur la terre ou flotte sur l'eau salée; mais il m'a toujours paru évident qu'elle ne pouvait être formée par la partie extérieure d'un glacier ou d'une *inlandsis* : elle constitue un type absolument nouveau. Jusqu'ici la glace ne nous était connue que sous les formes de glace terrestre ou marine, de glace flottante ou de croûte légère recouvrant la mer quand l'eau se congèle. A côté de ces formes principales, nous aurions ici une glace marine qui répond de très près à la glace terrestre. Elle paraît aussi compacte et aussi résistante que la terre même; mais il semble bien qu'elle se soit formée au large, en tout ou en partie, par des chutes de neiges répétées durant de longues années. En théorie, on peut concevoir que de semblables agglomérations de glace se produisent partout où la neige s'accumule, même au niveau de la mer; mais dans

les régions arctiques les étés, autant qu'on le sait, sont trop chauds pour favoriser ce phénomène. A mon avis la glace que j'ai observée repose sur une mer peu profonde et elle est maintenue en place par des îles pointues. Il devient ainsi plus facile de comprendre comment de pareilles masses ont pu s'accumuler à une telle latitude. Mais je ne saurais prouver que cette glace ne flotte pas en partie et qu'elle ne soit pas animée d'un mouvement beaucoup plus rapide qu'on ne l'imaginerait.

L'expédition allemande a rencontré une formation semblable dans la Glace de l'Ouest, West-Eis, vaste champ s'étendant à perte de vue, en apparence uni, mais présentant en réalité quelques vallonnements, sans doute d'anciennes crevasses, qui ont conduit Drygalski à cette conclusion que la glace est stationnaire. Sa bordure extrême est évidemment flottante, sur eau assez profonde. Drygalski suppose que cette masse de glace, très ancienne, a été formée par de puissants icebergs échoués et soudés ensemble. Philippi au contraire la considère comme une *inlandsis* flottante, dépourvue de mouvement.

Il est étrange que l'on ait proposé des interprétations si diverses pour des formations analogues ; mais nous nous trouvons en présence d'un type entièrement nouveau et qu'aucune expédition n'a pu étudier encore suffisamment. Pour ma part, je ne saurais accepter l'explication de Drygalski en ce qui concerne la terrasse de glace que j'ai observée, car sa masse est trop considérable et le mouvement si rapide, mentionné par Scott, ne peut décidément pas se produire dans le territoire qu'il a exploré. Les deux champs de glace en question paraissent être à peu près de même nature et font à présent partie des formes particulières aux régions antarctiques : on ne les rencontre que dans les mers fermées peu profondes et elles sont dues à l'accumulation des neiges.

Je dis « à présent », car il est fort probable que ces formations glaciaires sont contemporaines des époques glaciaires en Europe : la mer du Nord, la mer d'Irlande, la Baltique, peut-être une partie du socle continental norvégien, à coup sûr la mer de Barents, ont dû être recouvertes de nappes glaciaires de ce type.

C'est à la fois de ces puissantes barrières de glace et de l'*inlandsis* que proviennent les icebergs si caractéristiques de

l'Océan Antarctique. Ils diffèrent des icebergs du Nord par l'énormité de leur masse (30-40 m. de hauteur sur une longueur qui atteint plusieurs kilomètres) et par leur forme de parallélipipèdes réguliers, unis à la surface.



On voit que la glaciation antarctique présente un aspect inconnu dans l'hémisphère Nord. Les masses de glace y atteignent des proportions gigantesques. Les terres débarrassées de neige y sont rares. Les terres basses n'existent pour ainsi dire pas sur une grande étendue : elles disparaissent sous une glaciation particulière dont certaines formes ne se retrouvent dans le Nord qu'à une échelle réduite et par exception.

D'où viennent ces différences? D'abord de ce fait que la masse des terres paraît plus considérable autour du pôle Sud qu'autour du pôle Nord : il est évident que les grandes accumulations glaciaires sont d'origine terrestre. Mais la cause profonde de la différence doit être cherchée dans le climat océanique du monde antarctique. Dans l'Océan Arctique des archipels entourent une mer fermée, que cernent des masses continentales, tandis que les territoires connus du pôle austral sont baignés par la mer ouverte. Il en résulte que dans ces régions de l'extrême Sud, l'été est plus froid que nulle part ailleurs. Notre expédition rencontra sur le parallèle d'Umea un été dont le mois le plus chaud avec 0,87 C. (pour les trois mois d'été — 2° 15) était aussi froid que le mois le plus froid dans le midi de la Suède, avec une température inférieure à celle qu'a relevée Nansen à cinq degrés du Pôle Nord.

De cette température de l'été dépend la persistance des neiges. A notre station de Snow-Hill, c'est pendant l'été que tomba la plus forte neige; les glaciers en furent tellement accrus qu'ils débordèrent l'île à une grande distance. En même temps, la neige devint plus compacte et mieux assise; le vent ne pouvait pas l'emporter. En hiver, les rafales balaient toute la neige qui tombe; sans elles, aucune trace de terre ne surgirait. En été, au contraire, les vents se calment et la neige, plus humide, adhère mieux au sol.

Comme il arrive pour tous les climats océaniques, l'hiver n'est pas tout-à-fait aussi froid que la température de l'été le ferait supposer. Il est cependant assez rigoureux : nous avons eu à notre station — 41° 2 et à la station anglaise la température descendit à — 55°. La température moyenne des trois mois d'hiver à notre station, environ — 20°, est plus basse qu'à Upernivik, sur la côte occidentale de Groënland, plus proche du pôle de 10°. Dans la mieux connue des régions antarctiques, la Terre de Graham et ses entours, le froid est extrêmement rigoureux sur la côte orientale, — à notre station, pendant près de deux années, en moyenne 11°, 8, — mais beaucoup plus doux sur la côte occidentale (un an après nous Charcot, un degré plus au sud, trouva une moyenne de — 5°, 4 seulement). Vers le nord, dans le voisinage de la mer libre, la température monte rapidement : Bruce, aux Iles Orkney du Sud, à trois degrés et demi N. de notre station, avait pendant l'hiver de 1903 une moyenne supérieure de 8° à la nôtre. Pour se rendre compte que, même comparée à certaines régions plus reculées, notre station était très froide, il suffit de reporter, comme l'a fait W. Krebs, l'ensemble des chiffres moyens sur un seul et même parallèle, par exemple le 70° sud. Proportionnellement, le territoire de l'extrême sud du bassin de l'Atlantique où hiverna l'expédition suédoise, est le plus froid de tous.

Il est évident qu'un pareil climat avec ses effroyables tempêtes, ses hivers rigoureux, ses étés sans chaleur et l'ampleur inusitée de sa glaciation, ne peut être favorable au développement des êtres vivants ; mais le climat antarctique a varié à travers les âges, comme le climat arctique. C'est notre expédition suédoise qui la première a fait d'intéressantes observations sur ce sujet et c'est encore l'île Seymour qui nous a fourni les documents les plus importants. La nature de certains dépôts de la série tertiaire témoignent d'une formation en eau peu profonde, probablement voisine de la terre.

Il paraît également certain que sur cette terre se sont accumulées de puissantes masses de tuf volcanique et de laves qui forment aujourd'hui le soubassement de toute la région. Les plantes fossiles que j'ai recueillies à l'île Seymour semblent provenir du milieu de la période tertiaire : à cette époque le

continent antarctique était recouvert de grandes forêts où l'on distingue des hêtres, plusieurs de ces types d'araucaria qui caractérisent encore la flore de l'extrémité de l'Amérique du Sud, ainsi que d'autres espèces des pays chauds.

Nos collections vont permettre de reconstituer en partie la faune contemporaine de cette flore. Nous avons pu cependant nous faire une idée de la vie animale sur les rivages du continent par les restes que nous avons rencontrés d'une grande variété de pingouins : les espèces géantes ont dû présenter jadis un aspect vraiment surprenant.

Un immense abîme sépare les régions antarctiques des deux mondes qui au pôle Nord semblent se toucher, mais allongent vers le pôle Sud de petits moignons qu'une mer en apparence infranchissable sépare les uns des autres. Aujourd'hui les terres voisines du Pôle Sud sont inhabitables pour les plantes et les animaux terrestres; mais il y régna jadis un climat chaud; ce continent a dû jouer un rôle considérable dans le développement des organismes : une étude plus approfondie des dépôts nous donnera sans doute l'explication de nombreux phénomènes encore énigmatiques.

Ici, comme dans les régions septentrionales, la glace est venue étouffer toute vie à la fin de la période tertiaire. Il est possible que les plantes se soient retirées en partie dans l'Amérique du Sud où l'on rencontre encore des formes analogues. Aujourd'hui, il n'existe aucune végétation terrestre sur le continent antarctique à l'exception de quelques espèces de mousses et de lichens et, dans les endroits les plus favorablement situés au nord du Cercle Polaire, une seule petite herbe (Aira) et une phanérogame de la famille Colobanthus que les dernières expéditions françaises ont fait connaître. Les pingouins, qui se sont accommodés du climat, sont aujourd'hui les représentants les plus remarquables du règne animal. Sur les côtes les plus reculées et les moins accessibles, le pingouin royal représente la plus grande espèce. Partout, se trouve à profusion le manchot d'Adélie, dont les colonies comptent jusqu'à 100 000 individus. Il n'existe pas dans toute l'étendue de ce territoire de véritables animaux terrestres d'une organisation supérieure. Parmi les animaux qui, de temps à autre, se montrent sur la terre, nous citerons six espèces de phoques

très différentes des espèces boréales. On rencontre aussi des palmipèdes et un type d'échassier (chionis), assez semblable à une colombe par l'aspect et par le genre de vie, mais qui vit d'œufs et de cadavres d'oiseaux. Dans ce pays où les plantes sont rares, seuls peuvent vivre les animaux capables de voler et de nager : les herbivores qui servent de pâture aux bêtes de proie n'y sauraient exister. Je ne doute pas qu'un ours des glaces trouverait sa subsistance parmi les phoques et les pingouins, qu'il ne tarderait pas d'ailleurs à détruire entièrement, mais les terribles ouragans d'hiver lui rendraient la vie à peu près impossible. Au surplus, toutes les expéditions ont reconnu que la glace, si considérable qu'elle soit encore, était jadis plus développée. Il n'est pas probable que les terres libres de neige aient jamais manqué entièrement; mais quand on pense à la minime surface qu'elles occupent de nos jours, on ne saurait espérer trouver ici des herbivores, encore moins un carnassier ayant survécu à la période glaciaire.

Quel est, en résumé, le caractère du continent antarctique? Une vaste étendue de terre dont l'intérieur nous reste inconnu, mais dont les contours explorés sont partout recouverts d'une glaciation si intense que celle des régions arctiques n'en peut donner une idée. Çà et là, ordinairement sur les pentes abruptes que la glace ne peut atteindre, le sol rocheux est à découvert, sans autre végétation que de maigres lichens et parfois de petites touffes de mousse. Les deux espèces de phanérogames connues sont si clairsemées qu'elles ne modifient aucunement l'aspect du paysage. Quelques podurides minuscules, des arachnides microscopiques, une mouche sans ailes extrêmement rare, telle est la faune terrestre; des bandes d'oiseaux de mer, notamment les pingouins, si étranges par leur ressemblance avec l'homme. Tels sont, avec la glace, les ouragans et les étés aussi rigoureux que les hivers, les caractères particuliers de ces terres antarctiques.

Si la terre est déserte, il n'en est pas de même de la mer. On sait depuis longtemps que, dans les régions polaires, se trouvent cantonnées des formes végétales et animales, introuvables dans les régions intermédiaires. Trois hypothèses peuvent être invoquées : ou bien les formes polaires constituent

les restes d'un monde organique autrefois répandu sur toute la terre et qui s'est réfugié dans le voisinage des pôles ; ou bien le déplacement des espèces d'un pôle à l'autre s'est produit par suite des migrations des larves du plankton ; ou enfin les mêmes formes ont pu, sous de semblables circonstances extérieures, apparaître en même temps en divers endroits. Il faudrait faire une étude approfondie de fossiles et examiner chaque cas particulier avec le plus grand soin. Il est problable alors que l'on expliquerait l'identité des espèces aujourd'hui disjointes par un échange qui peut-être existe encore (l'uniformité de la faune abyssale avec son caractère polaire dû à l'égalité de température des grandes profondeurs océaniques semble le prouver) ou par la découverte d'un ancien habitat commun.

Le monde polaire antarctique ne s'est guère révélé à la science qu'au commencement de notre siècle. Les nombreuses expéditions qui sont allées dans ces parages sont toutes revenues mais les difficultés de ravitaillement ne leur ont pas permis d'y séjourner longtemps. L'Argentine a mis tous ses efforts à diriger ses recherches dans les régions polaires voisines de l'Amérique du Sud. Le lieutenant Shackleton, par son raid fameux, nous a fait enfin connaître la Terre Victoria. D'autres expéditions se préparent en Europe et dans l'Amérique du Sud. La description que nous venons de faire donne une idée des travaux qui restent à accomplir. Pour le moment, le monde savant attend, avec impatience les résultats de l'expédition Charcot au pôle Sud.

Au commencement du XIXe siècle ces territoires avaient une importance économique lorsqu'on s'y livrait à la chasse du phoque et de la baleine. Les espèces que l'on poursuivait alors sont maintenant détruites ; mais les mêmes îles pourraient redevenir des centres de pêche fructueuse. Nous entendons déjà parler d'expéditions norvégiennes qui vont régulièrement pêcher la baleine sur les côtes les plus septentrionales du continent antarctique.

OTTO NORDENSKJÖLD

BÉNITOU

I

La cuisine était vaste, obscure et en désordre. Une épaisse couche de fumée noircissait les poutres saillantes, encrassait les murs jadis badigeonnés d'ocre vif. Des carreaux de briques pavaient le sol; beaucoup étaient striés de fentes, d'autres manquaient, laissant des creux qu'emplissait une boue noirâtre.

Aucun reflet ne s'allumait au vaisselier, parmi les assiettes ternies, les cuillers d'étain mat. Le bois de la table était gris; la paille des chaises pendait, arrachée.

Au fond de la pièce, un lit haut et large, aux courtines décolorées, apparaissait entre des rideaux en toile rouge. Sur le sol même, dans les angles, s'amoncelaient des choses sans nom : débris d'objets, outils, hardes puantes.

Tout cela donnait une impression d'incurie, non de misère. Des quartiers de lard, des chapelets de saucisses pendaient au plafond et, sur la planche retenue à une solive par deux montants, s'alignaient de gros pains. A l'angle de la salle, sous un escalier de bois, se voyait une barrique.

Ayant relevé leur jupe, retroussé leurs manches, deux femmes courbées vers l'âtre cuisinaient.

Obsédées par la plainte qui venait du lit, rauque, monotone, elles ne parlaient guère. Toutes deux attendaient l'instant où

cesserait la plainte, — le silence qui ne pouvait tarder beaucoup.



Depuis cinq jours que Marceline Barradet était « tombée en paralysie », les voisines se relayaient pour soigner la vieille, faire la cuisine du valet et du fils ; maintenant elles étaient lasses, — d'une fatigue que n'allégeait nulle affectueuse pitié.

Insociable, farouche, toujours en défiance de tous, Marceline vivait en sa maison close avec une sorte de mystère, et ne s'était point fait d'amis.

Il courait sur elle d'étranges histoires. On la savait riche, mais avare, et elle était accusée de s'enrichir encore sans vergogne aux dépens du prochain.

Avec ses yeux de gitane, son visage desséché, que nul ne se souvenait d'avoir vu épanoui de jeunesse, Marceline Barradet faisait peur aux petits enfants, et peur aussi aux ménagères lorsque, vers le soir, elle traversait les enclos et les basses-cours, perpétuellement à la recherche de quelque volaille égarée. Alors des voix inquiètes appelaient : « *Poutchines! Poutchines!... Birous!... Litous*[1] *!...* » et, anxieusement, l'on rassemblait poules, oies et canards. Il arrivait parfois que le compte n'y était plus... Mais personne n'osait faire affront à la Marceline. On la craignait, et d'avance était plainte celle qu'épouserait son fils, Prosper Barradet : celle-là aurait une belle-mère terrible — et, peut-être, un terrible mari.

On ne pouvait dire cependant que Prosper fût un méchant garçon : il travaillait bravement, acharné au labeur, parvenant à faire prospérer « le bien » avec Bénitou, le valet, qui depuis trente années peinait au service des Barradet.

A la mort du maître, Bénitou avait recueilli l'autorité. Avec lui le petit Prosper ne pouvait apprendre la paresse : le valet besognait dur et commandait le gamin sans lâche indulgence.

Dès lors, s'il ne se faisait plus obéir, Bénitou du moins n'obéissait guère.

1. « Petites poules!... Petites poules!... Petites oies!... Petits canards!... »

Rude jusqu'à l'impolitesse, hirsute, déguenillé, c'était bien le valet qu'il fallait à Marceline.

On prétendait que Marceline, trouvant Bénitou plus méchant qu'elle-même, éprouvait pour lui une sorte de respect émerveillé...

Voyant que la vieille ne mourait pas de son attaque, Prosper et Bénitou, l'avaient abandonnée aux voisines accourues, et, bien vite, s'en étaient retournés aux champs.

Ils y retournèrent, de même, chaque matin, ne rentrant au logis que pour les repas.

On faisait les semailles de printemps. Bénitou, d'un geste large et mesuré, lançait aux sillons fraîchement tracés l'avoine brune. Appuyé sur la herse, piquant les bœufs de sa grande *aiguillade*, Prosper recouvrait le grain.

Ils se parlaient peu. Une brève question, une réponse plus brève, — et le silence retombait, interrompu seulement par les appels jetés aux bœufs, les jurons dont Prosper les excitait. — Que le travail tînt les deux hommes à distance l'un de l'autre ou qu'il les rapprochât, la tentation ne leur venait point de causer...

Ce n'est pas entre eux de l'inimitié : Bénitou doit aimer l'enfant qu'il a vu naître et grandir; Prosper estime la vaillance du valet et ne songe pas à lui en vouloir de se montrer indocile et fantasque. Mais, près de Bénitou et d'une mère taciturne, Prosper s'est façonné.



Les travailleurs, le soir venant, rentrèrent. Prosper, laissant Bénitou déjouquer les bœufs, pénétra dans la cuisine : dès la porte, il entendit la plainte, toujours pareille...

Une clarté trouble, où se mêlent le jour défaillant et un rayon de la lune déjà haute, se glisse avec Prosper; sous le manteau de la cheminée, sur l'un des landiers, on a posé une petite lampe. Les femmes accueillent le jeune homme.

— Eh bien? — questionne-t-il.

— Toujours de même... Vous allez pouvoir souper, Prosper : nous avons tout préparé.

Le tutoiement général, qui fait ressembler le village à une grande famille et dont on n'excepte que les très vieux, n'a pas franchi le seuil des Barradet : on dit « vous » à Prosper, comme on a dit « vous » à Marceline, au valet lui-même, toujours par défaut de sympathie, sans doute.

Prosper s'empare de la lampe, et, s'approchant du lit, écarte les rideaux.

Sur l'oreiller voilé d'une cretonne à fleurs que les voisines, en la savonnant, ont déteinte autant que nettoyée, se détache la figure osseuse de la paralytique. Elle est plus noire, plus tannée que jamais; et ses yeux, retirés sous les arcades saillantes, sont pareils à des trous pleins de nuit.

Marceline reconnaît-elle son fils penché sur elle? La lumière ne la fait pas ciller; ses lèvres demeurent crispées et, sans la plainte incessante, on la croirait morte.

— Bénitou, allez chercher un fagot... en vous priant.

Bénitou, en effet, à son tour, est arrivé; sans paraitre comprendre ce que l'une des femmes a demandé, le valet vient près du lit.

— Il faut du bois, — dit encore la voisine.

Bénitou arrache la lampe des mains de Prosper, — et c'est le maître qui s'en va chercher ce qu'on réclame.

Et le vieux, au chevet, s'attarde; incliné vers Marceline, c'est tout le passé qu'il contemple, — tout ce passé qui, avec elle, va disparaître.

Il a vu, jadis, en ce même lit, un autre visage angoissé. Le mari de Marceline a râlé entre ces mêmes rideaux. Il délirait. Bénitou se souvient d'être venu souvent, comme ce soir, guetter les progrès du mal. Et Marceline se tenait à côté du valet; sans parler, ils considéraient le maître agonisant.

Le petit Prosper regardait aussi, curieux...

La lumière danse le long des rideaux... Bénitou tient ses doigts en écran devant sa figure, et ses traits demeurent confus dans la broussaille de sa barbe grise. Seul le front du vieux reçoit la lumière et se teinte d'un reflet sanglant.

— Vois, — souffle une des voisines à sa compagne, — vois s'il n'est pas à faire peur!...

II

Marceline est morte.

Des draps blancs cachent les rideaux usés, les courtines salies; un chapelet passé entre ses doigts noueux qui, vivants, ne se joignaient guère, Marceline conserve son masque douloureux; elle n'a point cet apaisement, cette sérénité qui est la beauté des morts.

Prosper subit le rôle obligatoirement oisif des affligés. Assis au fond de la salle, tête basse, à demi somnolent, il a dû assister au défilé de ceux qui venaient saluer, comme il sied, la défunte.

Bénitou, lui, ne s'est guère montré dans la maison durant les heures où le cadavre y est resté : à lui seul revenait la tâche qui ne peut s'interrompre, même en pareils jours, la nourriture à donner aux bêtes. Avec cela, le nettoyage de la cour et de ses abords, où les pieds enfonçaient dans le fumier boueux, de longue date amoncelé.

Le visage du valet paraît plus sombre et plus farouche : au chagrin s'ajoute pour le vieil homme l'inquiétude de l'avenir. Prosper voudra se marier : que sera la nouvelle maîtresse à l'égard du serviteur indiscipliné? Comprendra-t-elle qu'au fond de sa mauvaise humeur, et jusqu'en ses révoltes, Bénitou a en vue la prospérité de la maison?... Comprendra-t-elle qu'il aime — autant qu'il peut aimer — Prosper, le jeune maitre, et cette « case » où s'est écoulée la moitié de sa vie?...



Tandis que s'éloigne, par l'étroit chemin fleuri d'aubépines, le cortège des femmes en capuchon de deuil, Bénitou est demeuré au logis. N'allant jamais au cabaret ni à l'église, le valet ne possède plus que des vêtements loqueteux, dont la misère aujourd'hui, pour la première fois, le frappe et l'attriste.

La jeune maîtresse aura sans doute horreur de ce vieux en haillons, ressemblant plutôt à un rôdeur qu'à un honnête valet...

Rencogné dans l'étable, Bénitou a regardé partir le cercueil de Marceline porté sur un brancard ; il a vu passer Prosper, méconnaissable en ses habits neufs, avec ses joues soigneusement rasées. Bénitou l'a trouvé beau, et sa tristesse en est accrue : il a le sentiment que déjà Prosper lui échappe, échappe à l'influence de la défunte, se prépare à la conquête de la fiancée inconnue...

La voix des chantres au loin s'éteignait : Bénitou quitta l'étable et s'avança sur la route.

C'était un clair matin de mars : l'air bleu vibrait et fleurait la fête. Là-bas, par-dessus les haies, un point brillant se balançait au soleil : c'était la croix d'argent, dont la hampe s'endeuillait d'une écharpe de crêpe flasque et roussie. Bénitou imagina le prêtre en surplis, la bière sous le drap noir, et Prosper qui marchait, le front courbé vers le sol, — et les femmes en capulet, parmi lesquelles serait peut-être la *daüno*[1] redoutée.

Quand la croix d'argent elle-même fut invisible, Bénitou revint dans la maison. Il alla vers le lit, où l'oreiller conservait l'empreinte de la nuque raidie, et longtemps, longtemps, il se tint là, debout, ne pleurant point, mais le cœur enflé d'amertume...



Ce jour-là encore et le lendemain, les voisines s'empressèrent : elles lavèrent le linge de la morte, mirent tout en ordre. Prosper laissait agir, indifférent ; mais Bénitou s'exaspérait de ces présences étrangères.

Lorsque, enfin, les deux hommes furent seuls, le valet eut un grognement de satisfaction. S'efforçant pour parler longuement, il supplia Prosper de ne pas engager de servante. Marceline, depuis des semaines, ne s'occupait plus à grand'chose au logis ; Bénitou, en l'aidant, avait appris à cuisiner un peu. On emploierait des ouvrières pour les lessives, et on n'a pas besoin de lessiver souvent...

Prosper fut de cet avis. Pas plus que Bénitou il ne se sou-

1. La maîtresse.

ciait d'introduire chez lui quelque servante dépensière, jaseuse et gourmande.



Très vite, en ce logis, se restaurèrent le désordre et la malpropreté, un moment troublés par les voisines. Prosper n'en souffrait pas : il y était habitué depuis sa naissance. Mais Bénitou se dégoûta d'être cuisinier : — il ne lui convenait point de laisser la charrue pour allumer le feu, trancher le pain, faire la soupe. — et Prosper n'y entendait rien.

Les deux hommes firent maigre chère, mangèrent plusieurs fois dans les mêmes assiettes, restées sur la table, d'un repas à l'autre. Prosper se fâcha, Bénitou se renfrogna davantage : il en venait à désirer le mariage du jeune homme, voyant que les choses ne pouvaient ainsi durer.

III

Couché sur les fagots, les mains croisées sous la nuque et le béret sur le front, Prosper se laissait bercer au pas égal et lent de ses bœufs. Les broutilles avaient une odeur de sève. Coupées tard dans l'hiver, de pauvres branches voulaient fleurir encore ; leurs bourgeons, avant de sécher, se gonflaient, nuancés d'un vert pâle.

Les bœufs savaient la route; ils allaient sous le soleil de midi, les naseaux baissés vers la poussière blanche, songeant à l'étable fraîche dans laquelle il fera bon s'engourdir en ruminant.

— Hep!... s'il vous plaît... Hep! l'homme!

Prosper releva son béret et se redressa.

C'est bien à lui qu'on en avait.

Debout sur un tas de pierres, à côté d'un volumineux paquet noué dans un tablier, une jeune fille, presque une enfant, riait et appelait encore.

— Hep! l'homme, hep! réveillez-vous!...

Elle était jolie, avec ses cheveux châtains ébouriffés, plus dorés aux tempes, ses joues fraîches et son regard clair.

Prosper se mit à rire comme elle, sans raison, et arrêta ses bœufs :

— *Joua*[1] !

La fille ramassa son fardeau et descendit du tas de pierres.

— S'il vous plaît, — demanda-t-elle, — permettez-moi de monter près de vous... Je viens de loin et je suis lasse.

Sans attendre l'acquiescement, elle lançait à Prosper son paquet et lui tendait la main.

Il la hissa près de lui : elle s'installa, contente, soupirant d'aise.

— Tu ne te reposeras pas beaucoup, — dit Prosper; — je reviens chez moi, pas loin d'ici.

— Tant pis! Mais c'est toujours ça de gagné.

— Où vas-tu, jolie?

— Je n'en sais trop rien...

— Comment! Je pensais, te voyant ce paquet de hardes, que tu t'en allais en service.

— Non, — fit-elle, — au contraire.

— Tu as quitté tes maîtres?

— Ils m'ont mise à la porte.

— Et pourquoi?

Elle haussa les épaules.

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

— Dis toujours.

— Eh bien, la maîtresse était jalouse de moi... Voilà!... Ça n'est pas ma faute si elle est vieille et laide et si son mari ne s'en contente plus.

Pour la seconde fois, depuis que l'avait accosté cette audacieuse, Prosper Barradet, le morose, s'égaya.

— Mais si, je te crois!... Je te crois sans peine, et ta maîtresse a bien fait de te renvoyer, la pauvre!

— Eh! l'homme, pour qui me prenez-vous? Imaginez-vous que j'aurais voulu?... Oh! non.

— Ne te fâche pas! Mais tu es trop jolie pour ne pas donner raison à la jalousie d'une femme... surtout vieille et laide... Enfin tu n'as plus de place : tu vas retourner chez toi?

— Je n'ai point de case... Ni père ni mère; plus rien

1. « Halte! »

qu'une tante : elle me recevra, je pense, plutôt mal... C'est pour ça que je vous disais tout à l'heure : « Je ne sais trop où je vais... » Si je trouvais une place en route, sûrement je la prendrais.

Prosper réfléchit. Il regardait les joues fraîches, les cheveux légers, les lèvres entr'ouvertes sur des dents brillantes, — ce qui lui semblait une qualité précieuse.

Elles sont rares, en effet, les belles dents, en ce pays de Béarn, où les femmes, très tôt, perdent l'éclat du sourire.

Sans timidité ni honte, mais sans provocation, simplement par frayeur de tomber, la jeune fille se serrait contre l'homme, dont le désir s'allumait au frôlement de ce jeune corps.

— Comment te nommes-tu?

— Cathou... Cathou Bordieu.

— Quel âge as-tu?

— Vingt ans.

— Ne te moque pas, ma chère! Tu ne les as pas, les vingt ans... Au moins, tu ne les parais guère.

— C'est possible! — dit-elle, indifférente.

— Eh bien, Cathou, veux-tu t'en venir servante chez moi?

— Chez vous? — fit-elle, défiante.

— Oui... Tu n'auras pas à craindre de rendre ma femme jalouse : je ne suis point marié... Depuis que la mère est morte, tout s'en va de travers... Il faut une femme... Hé! jolie? Tu ne réponds mot... tu fais la mine... tu as peur?

— Peut-être.

— Ne sois pas *pèque* [1], petite!... Je vois bien ce qui te tourmente... Mais je suis un bon garçon. Et, d'ailleurs, tu ne seras pas seule avec moi : il y a Bénitou.

— Bénitou?

— Le valet... un ancien qui m'a vu naître.

— Alors!...

Cathou se rassurait.

— Dis combien tu veux gagner...

— Oh! sur les gages on s'arrangera toujours... Et je n'ai pas peur de vous : je saurai bien vous rendre sage, s'il le faut... Mais je serai mal vue par les gens, bien sûr!

1. Sotte.

— Eh! que t'importe, quand cela serait? Tu n'es pas du village, tous te sont étrangers. D'ailleurs, je ne suis point de ceux qui ont toujours la porte ouverte : la mère n'aimait pas les curieux et je ne les aime non plus qu'elle... Puis, il y aura vite une autre femme à la maison : un de ces jours, je me marierai.

— Ah!... Et vous pensez que votre femme me voudra pour servante?

— Pourquoi non? Je ne la choisirai ni vieille, ni laide, n'en doute pas! Elle pourra donc permettre que d'autres soient gentilles auprès d'elle sans se fâcher.

— Et puis, quoi! si elle me chasse, j'aurai toujours retardé un peu le moment de revoir ma tante.

— Alors... tu acceptes?

— Tope là! — fit joyeusement Cathou.

Prosper fut tenté de l'attirer contre lui et faillit prendre le baiser dont il sentait croître l'envie; mais il ne voulut pas l'effaroucher.

— Tope là, Cathou!... Tu auras quinze pistoles au bout de l'an, si tu es encore chez moi.

— C'est bon, — répondit Cathou.



Au bruit du char qui tournait dans la cour, Bénitou parut.

— Jésus!... c'est ce vilain homme, votre Bénitou?

Elle se penchait, n'osant descendre, interdite, à la vue de ce visage hérissé.

— Allons, descends! — ordonna Prosper. — Bénitou, j'amène une servante.

Le vieux recula, grognant. Mais Cathou s'était remise. Elle sauta et vint se camper devant le valet, qui grommelait toujours des mots inarticulés.

— Voyons, — dit Cathou en lui riant au nez, — ne vous fâchez point, *paï*[1]!... Une servante ne sera pas de trop pour r accommoder vos habits.

1. Père.

Bénitou eut un geste de menace.

— La paix ! — dit rudement Prosper.

Mais le valet ne s'y trompa point, ni Cathou : ce n'était pas à la fille que le maître imposait silence. Dès ce moment-là, Bénitou eut en haine l'intruse.

IV

Tout cependant fut changé pour le mieux dans le sombre logis des Barradet. Cathou ne s'était pas trop découragée devant ce désordre répugnant, naturel dans un ménage sans femme : elle eut tôt fait de nettoyer et de ranger. Elle obtint plus encore : Prosper, pour complaire à la servante, passa au lait de chaux les murs enfumés de la cuisine, et Cathou, égayée par cette blancheur, du matin au soir chantait, heureuse.

Elle jugeait charmant de n'avoir qu'un maître toujours satisfait, après avoir subi l'incessant tatillonnage d'une femme aigrie.

Aucune ombre encore au tableau. Prosper ne la harcelait point. Elle, d'ailleurs, trop expérimentée déjà pour ne pas être sur ses gardes, se savait de force à tenir le maître en respect s'il oubliait un jour ses promesses.

Elle logeait à l'unique étage, dans la chambre occupée autrefois par Prosper ; maintenant il était descendu et dormait dans le lit à rideaux rouges. Cathou, chaque soir, avec un rire de malice, s'enfermait au verrou.

Tant de vertu, ainsi que l'avait prédit la servante, laissa les gens incrédules. On jasa d'autant plus qu'elle ne semblait nullement se douter de l'inconvenance de sa situation : elle saluait volontiers la première, interpellant celui-ci ou celle-là, avec autant d'aplomb qu'elle en avait eu pour héler Prosper endormi sur ses fagots.

Elle feignait de ne pas comprendre les allusions transparentes que personne ne lui ménageait, et si quelqu'un, tout crûment, lui rapportait l'accusation, Cathou haussait les épaules et répondait sans s'attrister :

— Laissez clabauder le monde !... Je n'y peux rien.

Prosper se montra moins patient lorsqu'on se hasarda à le

questionner sur la servante : il répondit de telle manière que l'opinion des malveillants ne fit que s'enraciner davantage, mais on ne se risqua plus à l'en plaisanter.

On fut aussi mal reçu par Bénitou.

Le vieux continuait à détester la servante. Il blâmait Prosper de l'avoir introduite chez eux; mais il entendait bien être le seul à se permettre des critiques.

Encore n'osait-il que gronder sournoisement, à la façon d'un chien hargneux qui montre les dents et mordrait s'il ne prévoyait la bastonnade.

Cette haine de Bénitou, Prosper ne la soupçonnait point; le valet lui-même la définissait mal. Les sentiments du vieil homme demeuraient confus, purement instinctifs, et, si l'antipathie que dès le premier moment Cathou lui avait inspirée se renforcait toujours, il ne pouvait contre elle spécifier aucun grief.



Dans son envie de voir s'éloigner la servante, Bénitou se prit à vouloir le mariage de Prosper et, lui qui ne parlait guère, se résolut d'aborder ce sujet.

Il pleuvait, — une de ces tièdes pluies de printemps qui font verdir les prairies et fleurir les vergers.

Prosper et le valet s'étaient réfugiés dans la grange. Assis sur un cuvier, Prosper aiguisait les dents d'un râteau. Accroupi en face de lui, Bénitou, les doigts souillés de bouse fraîche, calfeutrait une ruche. A poignées, il jetait ce mortier rustique sur les osiers tressés, l'y écrasait. Mais souvent il s'arrêtait, le regard fixe.

De ce même endroit, il a vu s'éloigner le convoi de Marceline : aussitôt il a redouté l'avenir...

— Prosper, — dit soudain le valet, — il faut te marier.

— Tiens!... quelle idée te prend, Bénitou?... Ne sommes-nous pas bien?

— Non. Il faut te marier, et que la Cathou s'en aille.

— Ah! ah! nous y voilà... Elle te gêne?

— Elle te fait du tort.

— Auprès de qui?

— Les jeunes filles de bonne maison ne voudront plus de

toi, après que tu auras gardé longtemps ici cette fille... On raconte qu'elle est ta maîtresse.

— Et quand cela serait?

— Je te le dis, Prosper : tu ne trouveras point d'héritière qui veuille succéder ici à cette Cathou.

— Occupe-toi de ce qui te regarde!

D'un geste violent, Bénitou envoya rouler la ruche commencée.

— Ce qui me regarde! — balbutia-t-il avec dépit. — Ce qui me regarde!...

En face de la grange, sur le seuil de la maison, parut la servante. Ses manches haut retroussées découvraient ses bras ronds et bruns; elle tenait une jatte d'eau savonneuse qu'elle lança dans la cour, puis, le nez levé, elle s'attarda, comme examinant le ciel, clignant des yeux sous la pluie.

— Cathou! — appela Prosper.

— Quoi? — fit-elle sans avancer.

— Viens...

Ce n'était pas un ordre : Prosper n'avait pas le ton du maître, mais plutôt la voix à la fois moqueuse et suppliante que prennent les galants pour attirer les filles.

Elle ne s'y trompa point et, sans façon, refusa :

— J'ai bien du temps à perdre! — fit-elle.

Et elle rentra.

Par la porte, toujours ouverte, sa voix parvenait aux deux hommes. Cathou chantait l'ironique chanson :

> *Oun eros-tu, l'horo passado*[1],
> *Courblu, mourblu, Marion?*

Bénitou avait ramassé sa ruche ; Prosper taillait toujours les picots de bois.

Cathou continua :

> — Où étais-tu Marion?
> — J'étais dans le jardin à cueillir de la salade.

Et le mari questionne, agressif.

> — Avec qui causais-tu, Marion!
> — Avec ma sœur.

1. « Où étais-tu, l'heure passée,
Corbleu, morbleu, Marion? »

Il a vu l'épée, il a vu les moustaches... Marion explique : « c'était sa quenouille et, sur ses lèvres, du jus de mûres... »

N'ero d'amouretos tintados,
Helas! mon Diou, lou mi amic[1]!...

Il parut à Prosper que la servante le narguait. Il ressentit la jalousie du passé de cette fille dont il ignorait tout.

Il l'imagina soudain accordant à un autre ce qu'à lui elle refusait. Car il la sentait si bien résolue au recul!... Et plus ardente aussitôt devint sa volonté d'avoir Cathou à sa merci.

Comme s'il eût soupçonné les pensées du jeune homme, Bénitou l'observait.

— Prosper, tu te laisses affoler par elle...

— Ah çà, hein?... fais attention à ce que tu dis!...

— Je dis ce que je dois... Si ta mère vivait, Cathou ne serait point ici.

— Naturellement!... Prends garde, toi, de n'y plus être longtemps, si tu m'ennuies...

Bénitou se regimba :

— Toi... toi!... tu me chasserais!...

— Pourquoi te permets-tu de me commander?

— Prosper, j'étais ici avant toi. J'ai travaillé plus de trente années sans salaire aucun, ne demandant rien, me contentant de ce qu'on me donnait. J'ai peiné comme pour moi... mieux que pour moi, Prosper...

— Tu deviens bavard, — dit le maître; — à quoi servent tant de mots? Tu es resté : tu l'as voulu. Si les conditions ne t'avaient pas convenu, tu serais parti. Je ne t'ai jamais accusé d'être feignant. Laisse-moi tranquille.

Bénitou courba la tête. Ses pensées se heurtaient dans son cerveau, incohérentes et douloureuses. Il se sentit subitement très vieux et il eut pitié de lui-même.

V

— Cathou!

— Ah!... vous m'avez fait peur...

1. « Elles étaient teintes de mûres des haies,
Hélas! mon Dieu, mon ami!... »

Elle s'efforça de rire; mais sa frayeur ne s'apaisait point. Sans qu'elle l'entendît venir, Prosper avait monté l'escalier du fenil et se dressait sur la dernière marche, barrant toute retraite, avec une mauvaise figure, les lèvres pâles, les yeux durs.

Cathou était à genoux sur le foin entassé. Elle s'assit, les jambes pendantes. Près d'elle s'ouvrait la baie à engranger le foin. Elle jeta un regard inquiet sur la cour et le chemin déserts... Bénitou est loin de la maison, occupé aux vignes : Prosper a dû le quitter pour venir surprendre la servante...

Cela, tôt ou tard, devait arriver. Depuis quelques jours, la jeune fille sentait grandir le danger... et voilà qu'elle se laissait prendre au piège sottement!

Le fenil, c'est le lieu préféré du diable ; les filles sages le savent bien et s'en garent.

— Il y a des poules, — dit Cathou, affectant un air d'assurance, — qui viennent pondre ici : je cherche les œufs.

— Je vais t'aider.

Un éclair de malice passa dans les yeux de Cathou.

— Vous ferez bien, — dit-elle. — Ce doit être là-haut, tout près du toit... et moi, je ne peux y parvenir...

Prosper, sans méfiance, demanda :

— Si je grimpe là-haut, qu'aurai-je pour ma récompense?

Il souriait, moins prêt aux violences, content parce qu'elle ne s'effarouchait pas.

Cathou répondit, avec un regard qui promettait davantage :

— Vous aurez comme récompense de vous asseoir ici, près de moi...

— Ah!

Déjà, leste et souple, il s'arc-boutait aux poutrelles, se faufilait entre les solives. Cathou, lorsqu'elle le vit tout en haut, conseilla :

— Cherchez bien dans ce trou, à gauche!

Elle attendit qu'il s'enfonçât dans le tunnel odorant qu'une poutre avait formé en retenant le regain... Alors elle se laissa glisser au bas du foin, gagna l'escalier, et ne fit halte que dans la cour... Penché à la fenêtre de la grange, Prosper lui montrait le poing.

Elle le défia d'un rire vibrant.

Quand il la rejoignit, elle riait encore.

— Tu me le paieras!

— Et quoi donc? — fit-elle, innocente.

Puis, soudain grave, elle soupira :

— Il me faut vous dire adieu, Prosper, quoi qu'il m'en coûte.

Il rougit, puis devint très pâle.

— Tu ne t'en iras pas...

— Si! je m'en irai, ou, plutôt, je m'en vais... Je ne dormirai pas, cette nuit, sous votre toit.

— Cathou!... Je ne t'ai pas offensée...

— Non? Que vouliez-vous tout à l'heure?... Me croyez-vous une enfant?... Oh! je ne vous reproche rien. Vous m'avez prise sans me connaître, et, quand je vous ai dit que j'étais une honnête fille, j'ai bien vu que vous en doutiez... Alors, si j'ai déjà consenti pour d'autres, je pourrais bien faire de même pour vous : voilà, n'est-ce pas, ce que vous avez pensé?... Mais, je me garderai, Prosper, de vous comme des autres. Adieu!

— Tu resteras!

— Non!

Il voulut l'empoigner aux épaules : elle échappa.

Il alla vers elle lentement, la tête basse, et, cessant de feindre, il pria :

— Pourquoi, dis? pourquoi? Tu ne serais pas malheureuse, Cathou!

— Laissez-moi... Vous ne m'aimez pas.

— Je t'aime... et tu le sais bien.

— Si vous m'aimiez...

— Quoi?

— Rien. Adieu, Prosper, je m'en vais...

— Et je te dis, moi, que tu ne t'en iras pas... et que tu seras mienne.

— Non!

Elle n'était point irritée, mais tranquillement résolue. Il comprit qu'elle disait vrai, qu'il allait la perdre : son cœur se tordit.

— La maison sans toi, Cathou!... penses-tu à ce que sera la maison sans toi?

— Baste ! vous vous marierez, Prosper, et vous rirez d'avoir cru m'aimer.

— Me marier?... je n'y songe pas.

— Il faut y songer... Adieu : retournez à votre travail.

— Et, quand je reviendrai, je trouverai la case vide?

— Cela vaudra mieux.

Entre ses cils, elle étudiait sur le rude visage de Prosper l'effet de ses paroles. Elle le vit bouleversé. mais il ne prononçait point le mot qu'elle attendait : elle fut déçue.

— J'aurai de la peine aussi, — murmura-t-elle.

— Alors... ne t'en va pas!

— Si je pars aujourd'hui, je n'aurai que du regret; demain, peut-être, ce serait de la honte... Je ne suis qu'une servante, Prosper; mais je connais un brave garçon qui me prendra pour femme, si je lui fais signe, et me consolera de vous.

— Tu ne l'aimes pas!

— Je l'aimerai.

— Cathou!...

— Eh bien?...

— Cathou, je... je ne veux pas qu'un autre...

Le sang aux yeux, il demanda :

— Cathou... veux-tu être ma femme?

— Votre femme, moi?... vous vous raillez!

— Veux-tu?

— Oh! Prosper... vrai?... vrai?... vous qui êtes riche, vous me choisissez, moi, si pauvre?

— Veux-tu?... veux-tu?

Elle lui tendit les bras. Il l'enveloppa d'une étreinte brutale, l'entraîna...

Au seuil de la maison, elle se raidit :

— Non... non, Prosper...

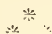
Avec un grand effort, il se reprit, s'éloigna d'elle :

— Eh bien, va... va... Pour que tu saches que je n'ai pas menti, va, sois en paix! Tu ne seras mienne qu'au soir de la noce, Cathou!

— Ah! tu es bon... tu es bon...

Elle pleurait maintenant, les nerfs secoués, heureuse, — et triste cependant, comme épouvantée.

Elle s'enfuit dans sa chambre. Prosper, d'un pas machinal, retourna aux vignes.



Le vignoble s'étendait au flanc d'un coteau, entre une fougeraie et un bois de châtaigniers. Des sources y couraient, filtrant à travers les cailloux, ou formant dans l'argile rose d'étroites rigoles que du cresson verdissait.

Bénitou, à coups de trident, buttait les pieds de vigne découverts par le labour. Les mottes s'écroulaient sous le choc de l'outil pesant; avec un rauque halètement, Bénitou le relevait derechef très haut, les bras tendus, les reins cambrés, puis le laissait retomber, broyant d'autres mottes.

Prosper, arrêté au bord d'une allée, attendait que Bénitou l'eût rejoint.

Pour la première fois, il s'attendrissait : reconnaissant du long dévouement de cet homme, il se promit de le laisser vieillir à son foyer, de l'y garder oisif, s'il le fallait, durant la dernière étape.

Cathou le voudrait aussi : elle était bonne, et compatissante.

« Cathou... la mienne amie... », — se répétait Prosper. — Il s'étonnait d'avoir hésité à la prendre pour femme, se reprochait de n'avoir en l'aimant voulu que son plaisir. Elle était économe, vaillante, entendue à tout : cela valait une dot...

Bénitou se trouvait maintenant près de Prosper; debout au bord de l'allée, il soufflait, un moment.

— Bénitou!

Le vieux regarda son maître, mais ses yeux seuls interrogèrent.

— Bénitou, j'ai une nouvelle à t'apprendre... je vais me marier.

Bénitou garde le silence et se courbe davantage. Son regard va chercher là-bas, dans la plaine, le toit de la maison où il a vécu, où il a vieilli.

Le soir vient : la clarté se fait rose et fugace; le ciel, au zénith, pâlit. Une brise monte des prairies, les martinets passent en criant.

Bénitou a le cœur étreint.

Voici l'heure trop prévue. Qui donc le maître choisit-il?... Quelle « cadette » bien dotée épousera cet « héritier[1] » ?... Brusquement, le cœur de Bénitou se réjouit : Cathou s'en ira!

— Tu ne devines pas le nom de ma fiancée, Bénitou?

— Non.

— Pense un peu...

— Je ne sais pas... Laurence des Eschardes... Zélie de Nassus[2]... ou Rose...

— Eh! pourquoi vas-tu chercher si loin? Tu n'es pas fin, Bénitou!

Le valet jeta son outil; ses mains frémirent. Il n'osait prononcer le nom qu'il lisait maintenant sur le visage de Prosper.

Oui, dans les yeux du jeune homme, dans son sourire, Bénitou lisait le nom détesté de Cathou!... Ces yeux, ce sourire, Prosper ne les a que pour elle.

— Ce... ce n'est pas...

— Allons, tu as compris... C'est notre Cathou que j'épouse.

— Jamais! — cria Bénitou.

— Tu dis?

— Jamais!... Tu n'épouseras pas cette fille de rien, cette mendiante...

— Tais-toi, vieux... ou prends garde!...

— Je ne me tairai pas... Tu n'épouseras pas ta servante.

— Qui m'en empêchera?

— Moi!

Le jeune homme eut un éclat de colère :

— Assez!... Je suis bien fou de te rendre compte de ce que je veux faire. J'ai des égards pour toi parce que tu nous as longtemps servis; mais je ne supporterai plus tes airs de maître... Tâche de te rappeler que tu n'es qu'un valet.

Les traits de l'homme se contractèrent.

1. Il est d'usage en Béarn que l'aîné — ou l'aînée, s'il n'y a point de fils — hérite du bien familial; les cadets et les cadettes reçoivent leur part en argent, et épousent, en général, un « héritier » ou une « héritière » qui leur apporte en dot une maison.

2. Le particule s'ajoute ainsi au nom de baptême. — Le plus souvent on désigne les familles par le nom de la maison qu'elles habitent; ce nom, généralement, est celui d'un maître ancien.

— Valet... valet... tu me le jettes trop à la face... Fais attention... je puis t'obliger à te taire!

— Essaye!

Ils élevaient la voix et se défiaient.

— Si ta mère vivait..., — dit Bénitou.

— Je ne pourrais sans doute me marier... ni avec Cathou, ni avec une autre : personne n'a voulu souffrir ses façons; il fallait trembler devant elle... Mais c'était ma mère : par force, je la subissais... Toi, tu prétends ordonner aussi?... Va-t'en!... je prendrai un jeune valet. Je ne veux pas que ma femme ait à pâtir de tes impertinences.

— Tu me chasses?

— Oui, si tu n'es point décidé à te taire et à obéir.

— Tu me chasses!... Depuis que cette malheureuse est entrée chez nous, tu m'as menacé deux fois... Maudite soit-elle!

Prosper leva la main, furieux, en criant :

— Gare!

Bénitou, sans reculer, se dressa davantage : il attendait le choc.

Prosper laissa retomber son bras.

— Tu es heureux d'avoir les cheveux blancs.

— Si tu m'avais frappé, sais-tu qui tu frappais?

— Un insolent.

— Ton père!

— Quoi?

— Tu as entendu.

Bénitou conservait sa pose hautaine. Prosper, tendu vers lui, d'un regard où la stupeur se mêlait à la rage, scrutait le masque repoussant du vieillard.

— Répète! — siffla-t-il enfin, — répète!...

Bénitou affirma :

— Je suis ton père.

— Non... non!

— Je t'en fournirai la preuve.

— Quelle preuve?

— Un papier signé par Marceline... une lettre.

— A toi?

— A moi. Je faisais mes derniers jours de caserne lorsque tu es né. Ta mère m'a écrit au régiment... Je te ferai lire cette

lettre... et tu m'obéiras : tu renverras Cathou... Tu épouseras une fille riche... Alors, je me tairai, je resterai ton valet, et on ne saura pas... Sinon...

— Sinon?

— Tu verras!

— Je ne te crains pas... tu mens!...

— Viens...

Bénitou ramassa le trident, le chargea sur ses épaules et, voûté, traînant ses lourds sabots tout engainés de terre, il partit, sans s'assurer si Prosper le suivait.



Le valet couchait dans une soupente, à l'étable. Jamais personne ne pénétrait là. Bénitou, de temps en temps, remuait la paillasse sur laquelle il se jetait à demi-vêtu.

Directement il s'en fut soulever sa paillasse ; sur les planches du lit, en tâtonnant, il trouva son livret militaire. Il revint dans l'étable; Prosper l'y attendait.

— Voilà! — dit Bénitou.

Entre les feuilles du livret, il chercha une lettre qu'il tendit à Prosper.

Le papier quadrillé de raies bleues était jauni, déchiré aux angles, marbré de traces graisseuses.

— Lis! — ordonna le vieux.

Comme il faisait obscur dans l'étable, Prosper s'avança sur le seuil.

La lettre de Marceline était difficile à lire, avec son orthographe bizarre et l'écriture devenue très confuse, presque effacée.

Lentement, à voix haute, Prosper épela.

Marceline, à peine relevée, annonçait au valet absent la naissance de son fils :

Il te ressemble déjà, mon Bénitou. Pourvu qu'en le voyant, plus tard, on ne devine pas que Prosper est ton fils !... Celui qui s'imagine être le père est tout fier d'avoir un aussi beau garçon... et cela m'amuse...

Cependant Bénitou détachait les bœufs afin de les mener boire.

Prosper s'écarta. Bénitou, poussant le bétail, passa près de lui, mais sans lui parler, en apparence indifférent à ce que lisait son fils...

Prosper cependant se révolte.

« Mon père... C'est lui mon père!... » Il n'éprouve plus que de la haine pour ce misérable qu'il était près d'aimer, tout à l'heure, ne se sachant pas son fils...

Les gens riront... Ah! comme ils riront, s'ils apprennent!... Bénitou montrera cette lettre...

Prosper se rappelle certains détails dont il n'avait pas songé à s'étonner; il en aperçoit aujourd'hui l'importance et la signification : lui, le maître, il est bien le fils du valet!...

Il évoque la morte, l'insulte... Ah! la malheureuse, qui a préparé à son fils l'humiliation de cette heure!...

Prosper se sent perdre pied : tout lui manque dans le passé, dans le présent, et l'avenir est en péril.

Cet homme qui menace sera-t-il là toujours, danger perpétuel de scandale?...

Ah! le contraindre au silence, — ou mieux, l'éloigner!... Prosper, impitoyable, en cherche le moyen.

Ses doigts se sont crispés sur la lettre de sa mère : le papier se fend, — et voici qu'apparaît le salut!

Très vite, furieusement, Prosper déchire les feuillets révélateurs, les réduit en miettes : dans sa paume refermée il ne serre plus que des débris.

VI

Les angélus sonnent dans le soir bleu. Les roses du couchant se sont fanées et les brumes s'appesantissent au-dessus des prairies. Dans la maison, la lampe est allumée : d'où il est, Prosper peut voir, au delà de la cour, par la fenêtre béante, son amie aller et venir, empressée aux soins du ménage, s'inclinant vers ce foyer qui bientôt sera son foyer.

Il la contemple avidement, la petite servante aux yeux ensorceleurs, au sourire de promesse : il lui faut dans cette vue puiser le courage de défendre leur amour.

Bénitou a ramené les bœufs. De nouveau il a frôlé Prosper immobile. Dans l'ombre épaissie de l'étable, le « Martin », le « Rouget » ont retrouvé leur place coutumière; dociles aux chaînes qui les attachent, ils ont tendu le cou.

Longtemps, comme eux, Bénitou s'est plié à sa condition. Aujourd'hui, pour protéger l'avenir de ce fils qu'il aime farouchement sans montrer sa tendresse, pour l'arracher à l'empire d'une servante, lui, le pauvre valet méprisé, se redresse, affirmant son droit au respect.

— Tu as lu, Prosper, tu sais que je n'ai pas menti.

Sans quitter des yeux le cadre lumineux dans lequel se meut Cathou, Prosper répond :

— Que veux-tu dire?

— La lettre...

— Quelle lettre?...

— Ne plaisante pas... et d'abord, rends-la moi.

Prosper écarte ses doigts : la neige des papiers s'envole et fuit, s'éparpille dans la cour, s'abat sur le fumier humide. Bénitou, violent, jure. La tête en avant, il fonce.

— Assez! — hurle Prosper, — assez, vieux! La comédie a trop duré. J'entends être maître chez moi et l'on ne peut être deux à commander. Fais ton paquet et file!

Son regard s'est détourné de Cathou; durci, implacable, il pèse sur Bénitou.

— Va-t'en!... Et ne t'avise pas de calomnier la défunte, ou tu me le paieras!...



Assommé de douleur, Bénitou laisse, sans un mot de reproche ou de prière, s'éloigner l'enfant qui le renie. Il le voit pénétrer dans la maison : il imagine l'accueil de Cathou, l'étreinte joyeuse, le baiser que Prosper goûte mieux dans la joie d'avoir évincé l'obstacle, rejeté hors de leur route Bénitou désarmé.

L'homme se débat dans un chaos de pensées où domine cette vision : Prosper et Cathou en vêtements d'épousés...

Il s'oublie lui-même, ne voit que le couple heureux,

s'hypnotise en la félicité de cette Cathou indigne qui s'empare du cœur et du bien de Prosper... Et puis, tout à coup, il cesse de voir les amants, et se contemple, lui, le banni, errant, mendiant le long des routes...

Alors la brute se réveille. C'est une irrésistible et soudaine impulsion : la main de Bénitou a rencontré le manche du trident qu'il avait déposé contre le mur de l'étable... Comment hésiterait-il? l'hésitation suit la pensée : il ne pense plus...

En quelques pas il franchit la cour, pousse la porte... Les fiancés sont là, enlacés, lèvres à lèvres... Un choc... un effroyable cri, aussitôt étouffé... un rugissement qui s'arrête, lui aussi, parce que l'horreur est trop grande...

Et ce fut le silence absolu.

Cathou gisait, les bras en croix. De sa nuque broyée un ruisseau pourpre jaillissait, s'égouttait dans les trous des briques.

Prosper, chancelant, la poitrine rouge du sang de son amie, fixait sur le cadavre des yeux fous...

Adossé à la muraille et tenant encore le trident, Bénitou haletait.

L'affreux silence dura peu. Prosper se remit à crier; il bondit sur le meurtrier, cherchant la gorge. Mais, quand ses doigts se nouèrent sur le cou décharné du valet, un sentiment plus fort que lui-même le fit lâcher prise et reculer.

Bénitou n'essayait point de se défendre : sans un mouvement, il regardait son fils. Les mains frémissantes, Prosper reculait toujours...

Des gens accouraient; des voix appelèrent; aux cris de Prosper d'autres répondirent.

Bénitou attend, résigné. Il se raidit, et, aux premiers qui entrent, sans laisser à Prosper le temps de l'accuser, il dit :

— C'est moi... Je ne voulais pas que *le maître* l'épouse.

Et ses yeux, quêtant les yeux de son fils, semblaient promettre :

— Sois tranquille, à présent, je ne parlerai pas!

MARIE THIÉRY

M. ÉMILE VERHAEREN[1]

V

« Lazare, sors de ce lieu ! Qu'on le délivre de ses liens, et qu'on le laisse aller... » Un méridional, un artiste de formation latine, peut bien se figer, comme Théophile Gautier, dans l'immobilité splendide d'un vers plastique, habiter, comme Baudelaire, un paysage de pierre, de métal et d'eaux immuables. Les ancêtres de M. Verhaeren ont eu, dans la couleur, la fougue et l'emportement; leur élan traverse le poète : sa douleur se dilate, s'objective, adopte celle de l'humanité. Il suit instinctivement le conseil de Gœthe, et la guérison commence.

Autour de lui, l'Europe des plaines commence à dérouler ses étendues illimitées et monotones, génératrices de songe et de poésie. Dans les pays de collines modérées, de végétation capricieuse, folle et riante, en Normandie, par exemple, l'esprit s'amuse aux détails du chemin, se ploie et s'enroule aux vrilles du chèvrefeuille, se divertit au pittoresque des fermes isolées, à la bonhomie des villageois : c'est une terre de prose, — élégante, à vrai dire, aisée, joyeuse et fine. — Les plaines ne permettent point ces démarches sinueuses et tranquilles de la flânerie. Elles exercent une double et contradictoire influence :

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

elles refoulent vers la méditation intime ou déchaînent le lyrisme.

La maussaderie et la morosité des bruines limitent l'horizon de Georges Rodenbach ; s'il s'aventure dans les rues des villes mortes, une muraille circulaire de vapeur se meut avec lui, s'interpose entre lui et le monde extérieur. Bientôt il regagne la chambre close, et il goûte mélancoliquement les moindres perceptions qui lui viennent de la pénombre, des mousselines blanches où meurt la lumière, des tapis qui étouffent les pas.

M. Maeterlinck s'est longtemps conformé à la sagesse des mystiques : *Ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora.* On aime à se le représenter dans un logis à tourelles, séparé des champs par des douves où sommeillent les eaux stagnantes. Un calme magique l'environne : il scrute, il écoute son âme et reconnaît que son existence est insaisissable ; mais il s'attache à cette énigmatique et attirante inconnue ; il la sollicite doucement et elle lui livre quelques-uns de ses trésors cachés et de ses sanctuaires ensevelis.

M. Verhaeren désormais est un poète qui sort, un poète qui marche. Il devient pareil à ce voyageur qu'une eau-forte de Rembrandt nous montre, se hâtant dans une solitude immense, flagellé par l'averse, sous une sinistre lueur d'orage. Il suit solitairement de longues routes rectilignes sous un vol de grandes nuées. Ses pensées, son lyrisme intérieur l'obsèdent, ne trouvent rien qui les fasse rentrer, qui les réduise. Tout ce qui se dresse devant lui prend une valeur d'apparition, — arbres, demeures isolées, buissons touffus qui forment un bloc compact, hauts beffrois lointains que troue un œil d'or aux approches de la nuit. — Il va, il va toujours, Juif errant de la tristesse et du songe, allégé pourtant de la vieille malédiction, car le sort d'Isaac Laquedem ne semble point fâcheux à celui qui, comme le jeune roi des *Mille et une Nuits*, eut longtemps les jambes de marbre. Le poète ouvre donc des yeux énormes, et les rares passants des villages grandissent, se transfigurent, prennent une signification particulière. — De cette époque datent les admirables *Villages illusoires*, les *Apparus dans mes Chemins*, les *Vignes de ma Muraille*, les *Villes tentaculaires*, les *Campagnes hallucinées*.

Au cantique nouveau que le poète nous apporte il faut de

nouveaux moyens d'expression. M. Verhaeren est né et s'est instruit en Belgique; il a écrit au temps où notre métrique se bouleversait : ce double fait l'a merveilleusement servi.

Le français de nos voisins n'est pas un français provincial. Nos provinciaux emploient souvent des locutions qui dérogent à l'usage, mais qui sont toujours les mêmes : en parlant, un Amiénois, un Douaisien se conforme à la coutume de ses parents et de ses amis. Lorsqu'un Bruxellois, un Montois altère notre langage, il le fait suivant son caprice individuel. Un perpétuel « à peu près » règne dans son emploi du vocabulaire. Pour nombre de ses phrases, il crée un tour inédit. Il est constamment en état d'originalité syntaxique. Un jeune Français qui se mêle d'écrire est emprisonné dans des formes habituelles : hier, il était lacé et emboité dans la phrase de Flaubert et le vers de Leconte de Lisle; aujourd'hui la phrase de M. Anatole France ou le vers d'Albert Samain se collent à lui comme une tunique de Nessus. Et il se trouve insensiblement amené à déserter sa pensée pour suivre celle de ses maîtres. L' « amorphisme » du français belge permet bien plus rapidement cette fuite hors des formules coutumières qui favorise la dissociation des idées. M. Verhaeren se rue dans notre vieux dictionnaire et notre grammaire savante et subtile avec l'allure intempérante d'un compagnon d'Alaric ou de Mérovée qui pénétrerait dans un temple antique. Il s'empare de nos mots, de nos phrases, les plie, les tord, les somme d'exprimer ce que sa sensibilité contient de neuf et d'inouï.

Le vers libre s'offre à lui, — non point celui d'autrefois : « les académiciens d'Étampes » en ont usé pour conter des histoires si ennuyeuses qu'ils l'ont endormi d'une torpeur maléfique, dont apparemment il ne s'éveillera jamais. Le vers libre des classiques tendait à l'aisance et à la liberté de la prose, — pédestre, familier, et dans sa diversité même, d'une constitution fort régulière. — Le vers « polymorphe » d'aujourd'hui reçoit sa loi du poète qui s'en sert. Innovation séduisante et périlleuse! De bons jeunes gens, après quelques échecs au baccalauréat, s'improvisèrent poètes et publièrent des lignes qui — pourquoi, grand Dieu? — étaient inégales. D'ingénus critiques d'avant-garde saluèrent leur génie, et la fortune de l'invention s'en trouva quelque peu compromise. Certains

« vers-libristes », pourtant, ont déployé de belles écharpes onduleuses et chatoyantes. M. Verhaeren l'a saisi, ce vers libre, emporté dans sa forge, précipité dans sa fournaise, martelé, laminé, convulsé, et définitivement marqué à son effigie. Si l'on peut adresser un reproche à son vers libre, ce n'est point d'être involontaire et livré au hasard, — ce serait bien plutôt de souligner à l'excès, que dis-je ? d'asséner les intentions du poète. Notre cervelle est piétinée par ses rythmes, comme une route par les sandales d'une légion en marche.

Les averses, la neige, la bise, toutes les menaces mouvantes de l'air, Turner ne les a point jetées plus audacieusement sur ses toiles. Ce poète des masses opaques et pesantes est aussi, bien plus que Victor Hugo à qui l'on a décerné ce titre, le « poète des fluides ». Il dramatise étrangement le silence terrible où dorment les bruyères de la Campine :

Depuis l'été que se brisa sur elle
Le dernier coup d'éclair et de tonnerre,
Le silence n'est point sorti
De la bruyère.
Autour de lui, là-bas, les clochers droits
Secouent leur cloche, entre leurs doigts,
Autour de lui, rôdent les attelages,
Avec leur charge à triple étage,
Autour de lui, aux lisières des sapinières
Grince la roue en son ornière,
Mais aucun bruit n'est assez fort
Pour déchirer l'espace intense et mort...
Depuis l'été de tonnerres chargé,
Le silence n'a pas bougé,
Et la bruyère, où les soirs plongent
Par au delà des montagnes de sable
Et des taillis infinissables,
Au fond lointain des bois, l'allonge.

Et les vers tombent les uns sur les autres, solennisant le grand pays stérile. A la fin, la terreur se lève :

Les vieux bergers que leurs cent ans disloquent,
Et leurs vieux chiens, usés et comme en loques,
Le regardent, parfois, dans les plaines sans bruit,
Sur les dunes en or que les ombres chamarrent,
S'asseoir immensément du côté de la nuit.
Alors les eaux ont peur, au pli des mares,

La bruyère se voile et blêmit toute,
Chaque feuillée, à chaque arbuste, écoute
Et le couchant incendiaire
Tait, devant lui, les cris brandis de sa lumière.
Et les hameaux qui l'avoisinent,
Sous les chaumes de leurs cassines,
Ont la terreur de le sentir là-bas,
Dominateur, quoique ne bougeant pas;
Mornes d'ennui et d'impuissance,
Ils se tiennent, sous sa présence,
Comme aux aguets — et redoutent de voir,
A travers les brumes qui se desserrent,
Soudainement s'ouvrir, dans la lune, le soir,
Les yeux d'argent de ses mystères.

Voici la pluie avec « ses longs fils gris, ses cheveux d'eau », « ses rides », la pluie « éternelle et torpide » des « vieux pays », qui délabre les villages vieillots avec leurs loques, les emplâtres de papier qui bouchent les carreaux, les bâches des voitures qui défilent sur les routes interminables; la neige « myriadaire », « pâle et inféconde »; « le vent sauvage de novembre qui corne... infiniment », qui fait grincer « les seaux de fer et les poulies », qui rafle les feuilles desséchées, renverse les croix des cimetières et voudrait « jeter la lune à bas ». Voici l'incendie qui dévore les meules, agite son « trousseau rouge » de serpents, met dans chaque vitre « un caillot rouge », efface les étoiles et semble emporter le ciel. Autant de pièces à clamer dans un buccin archangélique, — le clairon monstrueux sur la vision duquel se clôt *la Légende des siècles*.

Je ne sais si la plus belle de ces poésies n'est pas celle que M. Verhaeren intitule *Novembre*. A la lire, on sent ressusciter en soi un enfant épouvanté, renaître des sensations perdues dans les profondeurs de la conscience : — interminables offices des morts dans de vieilles églises de pays perdus; glas des cloches qui mettent dans l'air une palpitation d'immenses ailes noires; souvenir de parents ignorés, de grands oncles lointains et de cousins évanouis, que l'on n'a jamais connus et qui donc semblent redoutables, n'étant que des fantômes dont les traits s'ébauchent vaguement dans la mémoire familiale; et, derrière eux, la foule confuse, anonyme, des spectres et des saints dont on a vu les statues mangées de vers; arbres aux branches nues, chœur éperdu des bises...

Les grand' routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois;
Les grand' routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines;
Les grand' routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini par les allées.
Arbres et vents pareils aux pèlerins,
Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,
Arbres pareils au défilé de tous les saints,
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches.
Arbres qui combattez au Nord
Et vents qui déchirez le monde,
O vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes!

Comme jadis Wordsworth dans les hameaux du Westmoreland, M. Verhaeren regarde les paysans occupés à leurs humbles tâches. Mais ce n'est point pour s'entretenir avec eux, pour échanger quelques sentiments de fraternité humaine, pour demander à leur instinct quelques renseignements sur le sens de la vie. Il les contemple de loin. Ils lui deviennent peu à peu inquiétants et solennels comme ses moines. Sans doute, ils sont très réels; ils existent en eux-mêmes. Mais, en même temps, ils jouent le rôle d'allégories. Ces figures primitives et barbares sont en proie au grand tourment moderne. Ainsi que les imagiers du moyen âge se servaient de leurs statues pour raconter, au porche des cathédrales, la légende mystique du monde, M. Verhaeren, au moyen de ses figures rustiques, symbolise les phases les plus dramatiques de l'effort humain et de l'énigmatique aventure qui nous agite ici-bas. C'est du très grand art, et très chargé d'intentions. Quel est au juste le sens de la *Mélancolie*, dans l'œuvre du maître allemand? Quel deuil pèse sur la *Nuit* de Michel-Ange? celui de l'artiste? de l'Italie? ou l'immense inquiétude de la Renaissance à son début? L'atmosphère brumeuse qui enveloppe les portraits de Carrière met une mystérieuse tendresse autour de ces êtres fragiles, et l'angoisse des *Bourgeois de Calais* dépasse l'anecdote historique où ils sont impliqués.

M. Verhaeren s'est bien comporté en rude et primitif tailleur d'images. Ses personnages sont des « bonshommes » supérieurs, comme ceux de M. Maeterlinck sont des « marionnettes » shakespeariennes. Ils s'alignent, avec une roideur hiératique, comme les saints des églises romanes, comme les pèlerins du *Prologue* de Chaucer, comme les soldats des images populaires.

M. Verhaeren est quelquefois ressaisi par ses affres passées. Le génie « des pourritures grandioses », « qui s'en revient du pays mou des morts », lui apparaît encore une fois. Il visite aussi un étang où languissent des fleurs vénéneuses, pareilles à des chairs décomposées. Mais c'est l'exception : déjà sur son horizon brillent de plus rassurants fantômes, un saint Georges « fermentant d'ors », qui pourrait sortir d'une toile de Lancelot Blondeel, et tout un cortège de petites saintes, comme sur la châsse que peignit Memlinc pour l'hôpital Saint-Jean. — Mais, avant tout, ce qui attire les regards, ce sont les habitants des « villages illusoires ».

Le « passeur d'eau » fait effort vers une voix lointaine : il s'exténue, et s'aperçoit qu'à la fin il n'a pas quitté la rive. Le menuisier du « vieux savoir » se perd en subtilités, croit enfermer l'insaisissable réel dans ses menus cadres géométriques. Le sonneur, qui se pend à la corde de l'idéal, finit par être englouti sous les débris fumants de sa tour. Les pêcheurs tendent toujours leurs filets, qui restent vides. Les cordiers tissent avec les brumes de leur horizon un inextricable mélange de mensonge et de vérité. Ces figures sont très frappantes, dessinées de lignes essentielles. Ce sont des silhouettes pareilles à celles qui se gravent dans le cerveau d'un enfant que son aïeul conduit à la promenade. — Leur geste inutile est celui qu'exécutent les Danaïdes de Sully-Prudhomme. Le symbole est de nature beaucoup plus élémentaire : M. Verhaeren nous met en la pensée un moine du vieux temps qui voudrait railler les démarches impies de l'entendement, et s'exprimerait en paraboles sinistres et narquoises. Mais ces personnages représentent bien l'angoisse de vivre et de travailler sans but évident : par là ils sont très vrais, et manifestent un des aspects les plus généraux de notre espèce.

Ce sont les révoltés les plus farouches, et en apparence les

plus malfaisants, qui renferment le plus d'avenir. Le forgeron de la « patience » martelle l'avenir sur son enclume :

Dans son brasier il a jeté
Les cris d'opiniâtreté.
La rage sourde et séculaire;
Dans son brasier d'or exalté,
Maître de soi, il a jeté
Révoltes, deuils, violences, colères,
Pour leur donner la trempe et la clarté
Du feu et de l'éclair.

Il travaille « l'acier des âmes ». Le meunier, — le maudit et l'esprit fort des légendes rustiques, — est enterré comme un païen, mais les plaines sont une tombe géante pour ce mort,

Dont leur mystère avait illimité
Et exalté, jusques dans l'infini, la vie.

Peut-être même a-t-elle aussi le secret du futur, cette vieille mendiante qu'on rencontre dans les venelles des Flandres, — une des plus bizarres et des plus captivantes créations de M. Verhaeren. — Vous l'avez aperçue déjà, sous sa cape en forme de cloche, près d'Ypres ou de Dixmude :

La vieille au mantelet de cotonnade
Capuchon bas jusqu'au menton,
A sauts menus, sur un bâton,
Trimbale aux champs sa promenade.
Taupes, souris, mulots et rats,
Trottent et radotent après ses pas.
Les troncs et les taillis se parlent;
Et les oiseaux, hérons, grèbes et merles,
Font comme une bataille d'ailes
Et de signes, au-devant d'elle.

Elle est « l'âme de la contrée » :

Les flux de sa pitié et de sa haine
Se définissent la seule cause
Du va-et-vient des sorts et des métamorphoses...

C'est la Fatalité, taillée dans un bloc de chêne par un huchier de Furnes.

Mais on pâtit dans ces villages! Les « coups de boxe » du

vent les ébranlent, les longs cheveux de la pluie s'y traînent, et, sur le fleuve boueux, « tourne aux remous toute la douleur de la terre ». Le « Satan d'or des champs brûlés » y fait régner la sécheresse. La fièvre y promène ses écharpes de « gaze verte », de « tulle blême ». La Mort y boit du sang « au cabaret des Trois Cercueils ». Aux types isolés, qui se dressaient dans une immobilité granitique, succèdent des visions collectives, des foules en branle et en marche :

Les mendiants ont l'air de fous.
Avec leur dos comme un fardeau
Et leur chapeau comme la suie
Ils habitent les carrefours
Du vent et de la pluie;
Ils sont le monotone pas
— Celui qui vient et qui s'en va.
Toujours le même et jamais las —
De l'horizon vers l'horizon.
Ils sont les béquillants,
Les chavirés et les bancroches;
Et leurs bâtons sont les battants
Des cloches de misère
Qui sonnent à mort sur la terre.

Les paysans vont imiter les porte-besace. De mauvais conseils leur sont venus. De loin les grandes cités allongent vers eux leurs tentacules. L'exode commence, entraînant des multitudes :

Au loin, là-bas.
Sous les cieux lourds, fuligineux et gras,
Avec son front comme un Thabor,
Avec ses suçoirs noirs et ses rouges haleines
Hallucinant et attirant les gens des plaines,
C'est la ville que le jour plombe et que la nuit éclaire,
La ville en plâtre, en stuc, en bois, en marbre, en fer, en or.

La ville — quelque Londres, Birmingham ou Glasgow — devient pour M. Verhaeren une sorte d'animal monstrueux. Comme autrefois Émile Zola, il entasse et accumule fonte, briques et mortier aux pages de son livre. Il est un peu terrifié, mais surtout émerveillé devant ces constructions babyloniennes, ces usines, ces bouges, ces lacis d'eau sordide, ces

enfers terrestres de luxure et d'alcool. Ce sont des poètes affinés et las qui ont la nostalgie de la campagne et du cottage où palpitent les roses. L'artisan rude, pauvre et peuplé d'appétits, marche allègrement vers ce halo bleuâtre qui vibre au bout de la plaine, vers cette rumeur où l'on distingue déjà le grondement des fonderies et les notes criardes des musiques foraines. Là-bas il y a de l'ouvrage, des foules, du whisky et du gin, des chairs vénales! — Et, sans aucun effort, M. Verhaeren redevient cet homme.

Aussi bien, si l'artiste pur répugne au mécanisme industriel, le plébéien aime cet outil perfectionné. Libre à Vigny de jeter l'anathème aux voies ferrées! Victor Hugo glorifie la locomotive, et lance l'aéroscaphe vers les étoiles. Émile Zola partage ce sentiment. Dans les Pays-Bas, terre conquise sur la mer et les marais par un si dur labeur, tout le monde a ce goût de la machine. Guichardin le notait déjà au XVI[e] siècle. On y est peuple, essentiellement, et travailleur. M. Maeterlinck fait grand cas de l'automobile. Le Belge ignore les colères de Ruskin et les dédains de M. Pierre Loti. Ainsi M. Verhaeren ne détestera point la forme du labeur moderne.

D'ailleurs, ce n'est point seulement le désir brutal qui mène les voyageurs vers les villes : un sourd pressentiment les agite. Autrefois des songeurs écoutaient Dieu dans la solitude; les voix qui leur répondaient se sont tues à jamais. Ceux qui viennent vers les grands foyers incandescents attendent une Apocalypse. Dans ces formidables caravansérails, ils s'assemblent pour ouïr la vérité nouvelle. Une chimie exaspérée d'idées fermente dans cette atmosphère émancipatrice; une sagesse inédite s'élabore :

Et, tandis que la foule abat, dans la douleur,
Ses pauvres bras tendus vers la splendeur,
Parfois déjà, dans le mirage où quelque âme s'isole,
La beauté passe — et dit les futures paroles.

Et quel sera le dogme suprême de cette religion?

L'être nouveau se sent l'univers tout entier.

VI

Le poète est définitivement revenu à la vie. Et cette vie, elle lui apparaît comme une grande flamme unique, éternelle, ondoyante et splendide. dont les êtres ne sont que des aspects fugitifs. Là encore, M. Verhaeren reste dans la vérité de sa race.

Naguère on signalait les tendances panthéistiques de ses compatriotes, poètes de langue germanique, comme Guido Gezelle, ou de langue française, comme van Lerberghe [1]. On a souvent noté, — et parfois avec agacement, — combien les gens des Pays-Bas ont l'humeur grégaire : « La croyance au progrès, écrit durement Baudelaire, est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belges. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne... Le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. Ainsi les sociétés belges... » Ce tour d'esprit a de moins vulgaires conséquences, et c'est de là, notamment, que vient la puissante cohésion qu'on remarque dans les grandes œuvres d'art de nos voisins.

M. Verhaeren a écrit une étude sur Rembrandt, très passionnée et, à beaucoup d'égards, très remarquable. Mais il s'est raconté lui-même en parlant de son héros [2]. Il lui a prêté son propre panthéisme. Cependant les Hollandais se sont donné, par l'indépendance et le protestantisme, une si originale physionomie que, sous bien des rapports, ils forment antithèse avec leurs voisins. Ils ont dompté, modifié, exploité et embelli le réel, ils lui ont imprimé leur vouloir et leur marque ; mais ils ne s'y bornent pas. Ce même réel apparaît souvent comme obscur, énigmatique et triste au maître des *Pèlerins d'Emmaüs* ; il y a un autre monde, dont les rayons furtifs traversent parfois celui-ci, comme des promesses et des révélations mystérieuses. Pour le magnifique Rubens, au contraire, tout est une expansion de Dieu. Son œuvre est une grande nappe de feu dont les figures de ses tableaux ne sont que les

1. Paul Hermant : *Le Panthéisme dans la littérature flamande* (*Revue germanique* de mars-avril 1908).

2. Il l'avoue dans une lettre à M. Dufour (3 sept. 1905).

accidents, les replis, les volutes. Une *Descente de Croix*, au musée de Lille, s'épanouit comme une large fleur éclatante : le cadavre éblouissant et blême du Christ en forme le cœur, et en illumine les pétales multicolores. Qu'importent la langue arrachée de saint Liévin, et la sueur d'agonie dont Jésus est inondé, sous le fardeau de sa croix, si, comme au musée de Bruxelles, tout se résume et s'achève en arabesques de pourpre, de nacre et d'argent!

Voilà de qui M. Verhaeren est le frère authentique. Devant l'universel incendie où tout se consume pour renaître, il n'éprouve point la mélancolie d'Héraclite : il est libéré enfin de son « moi » douloureux; il se réjouit d'être un tison dans le brasier immense; il se perd dans le ruissellement de la vie. Il faut

S'enivrer si fort de l'humaine bataille
— Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts
Ou des groupements d'or des étoiles, là-haut —
Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,
L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.

L'accident éphémère ne se plaint plus d'être passager : il adore l'immortelle substance à laquelle, un instant, il participe. Le poète ne consacrera plus au vent des hymnes funèbres : si le vent est le souffle qui brise et dévaste, il est aussi celui qui féconde, qui éparpille les germes; il est la voix sonore et glorieuse de la terre sacrée, le génie splendide et vaste que Shelley invoquait dans une Ode éperdue.

— Toi qui t'en vas là-bas,
Par toutes les routes de la terre,
Homme tenace et solitaire,
Vers où vas-tu, toi qui t'en vas?

— J'aime le vent, l'air et l'espace;
Et je m'en vais sans savoir où,
Avec mon cœur fervent et fou,
Dans l'air qui luit et dans le vent qui passe...

... D'où que vienne le vent,
Il rapporte de ses voyages,
A travers l'infini des champs et des villages,
On ne sait quoi de clair et de fervent.

Avec ses lèvres d'or frôlant le sol des plaines,
Il a baisé la joie et la douleur humaines
Partout :
Les beaux orgueils, les vieux espoirs, les désirs fous,
Tout ce qui met dans l'âme une attente immortelle,
Il l'attise de ses quatre ailes.

M. Verhaeren adore toutes les créatures. On pourrait parfois définir sa poésie le cantique d'un saint François d'Assise qui serait matérialiste. Il se mêle aux merveilles intérieures de la montagne, à l'horreur souterraine des cadavres, aux enchantements de la forêt, à la magie de la mer. Il n'éprouve pas, comme le roi Fergus à qui un Druide révélait ses existences antérieures, le chagrin de n'être rien parce qu'il est tout; au contraire, avec Hercule mourant, il célèbre l'énorme joie dionysiaque de rentrer par la mort dans l'universel et éternel flux des phénomènes :

Au long des ans nombreux, ma force inassouvie
A si bien dévoré et absorbé la vie
Qu'à cette heure de feu je suis tout ce qui est :
Et l'orage des monts et le vent des forêts
Et le rugissement des bêtes dans les plaines.
J'ai versé dans mon cœur les passions humaines
Comme autant de torrents aux souterrains remous.
Joie et deuil, maux et biens, je vous ai connus tous,
Iole et Megara, Déjanire et Omphale,
Mon martyre a fleuri sur vos chairs triomphales;
Mais, si longue que fût mon errante douleur,
Jamais le sort mortel, ne me dompta le cœur.
Je souffre en cet instant et chante dans les flammes...
Je suis heureux, sauvage, immense et rayonnant,
Et maintenant,
Grâce à ce brasier d'or qui m'exalte et me tue,
Joyeusement je restitue
Aux bois, aux champs, aux flots, aux montagnes, aux mers,
Ce corps en qui s'écroule un morceau d'univers.

Dans un bel élan d'optimisme, il réconcilie la démocratie et la science. Et il salue la haute nef mystique qui s'avance vers les mers inconnues, chargée de l'espoir humain,

comme un archange
Vibrant d'ailes qui marcherait dans le soleil.

« Je vivais physiquement les jours futurs, — dit un héros de M. Camille Lemonnier, — aussi clairement que je vivais les joies du présent. »

Ainsi se manifeste, dans les *Visages de la Vie*, les *Forces tumultueuses*, la *Multiple Splendeur* et les *Rythmes souverains*, cette sagesse des derniers âges. Enlevez-lui l'enthousiasme et la prestigieuse rhétorique, et elle ressemble furieusement à celle de l'Ecclésiaste. Elle nous convie à jouir de la santé qui est en nous, de la beauté qui est hors de nous, et des fleurs et de l'antique soleil. Satisfera-t-elle les mandarins vieillis dans l'étude des philosophies subtiles? Je ne le crois pas. A qui a perdu la foi de Pascal, il semble bien que l'unique remède soit de se ranger au stoïcisme de Vigny, fait d'énergie et de pitié.

Mais M. Verhaeren sent avec la foule, et parle avec la foule. Aux crucifiés et aux madones qui éblouissaient les Flandres il a substitué d'autres enluminures, également massives et aveuglantes. Et son peuple candide ira vers elles, comme aux jours d'autrefois il se précipitait au-devant d'un faux Baudoin ou d'un faux Juif errant. Il est également prêt à la croisade et à la jacquerie. Ne soyons pas sévères à l'imagination du poète. Quand un trimardeur des Flandres, haillonneux et battu des intempéries, rencontre un asile de nuit où il fait chaud, dans une ville qu'il a gagnée à la chute du jour, il ne regarde pas si cet abri est fragile et sordide : il jouit sans arrière-pensée du poêle rougi et de la soupe fumante. — Puis les mandarins vieillis ont peut-être tort. Le tapissier Paul, le « laid petit Juif » d'Ernest Renan, excitait les mépris des lettrés qu'avait affinés la culture de la Grèce et de Rome; et pourtant l'on sait ce que ses mains calleuses apportaient au monde.

M. Verhaeren a donc dit « oui » à la vie, suivant l'expression de Nietzsche. Son consentement a même été si complet qu'il a marché vers l'amour, ou, si l'on préfère, que l'amour est venu vers lui. De là ces deux recueils d'un accent si original, les *Heures claires* et les *Heures d'Après-midi*.

Avec la femme, c'est toujours un peu la nature qui s'approche de nous. Tantôt elle nous amène ses apparents caprices, effets de lois cachées et fatales, ses orages et ses dévastations, — et alors elle excite les gémissements de Musset, les sarcasmes de Heine ou les anathèmes de Vigny; tantôt

elle nous donne cet apaisement et cette sérénité que l'on trouve dans les landes et les bois, elle nous repose de ce qu'un poète irrité appelle

> La honte de penser et l'horreur d'être un homme :

c'est ce que M. Verhaeren a trouvé dans l'amie qu'il a rencontrée, lorsque déjà le soleil de son destin était assez haut sur l'horizon.

Dans son *Thomas Graindorge* et dans sa correspondauce, Taine juge la femme de notre pays avec une humeur chagrine. Ce « petit hussard » turbulent, décisif, impérieux, vain et querelleur, lui semble plutôt la parodie et l'exagération de l'homme que sa compagne véritable. Il lui oppose la femme des pays septentrionaux, à laquelle il reconnaît — ou attribue — des qualités qui la différencient de son époux, et la rendent apte à le compléter. Elle reste confinée dans ses devoirs particuliers : elle se montre soumise, tranquille, un peu rêveuse. Elle conseille rarement, et console toujours. Sa personnalité un peu vague et imprécise la rend très propre à inspirer les poètes. Quand un songe se pose sur elle et l'enveloppe de ses plis magiques, elle ne le dérange pas trop.

Il semble bien que ce paisible bonheur échut à M. Verhaeren. En somme, et malgré quelques perversités modernes disséminées dans ses premières œuvres, il voit la femme comme la voyait Rubens dans ses mythologies. Les nymphes du maître se distinguent mal les unes des autres : elles forment une rivière unique d'or, de neige et de rose. M. Verhaeren, dans ses vers juvéniles et dans ceux qui contiennent ses souvenirs, aime toutes les « belles gouges », comme on aime les fruits des vergers : on les admire tous, et on en savoure quelques-uns, sans trop choisir. M. Verhaeren adresse aux femmes ce salut :

> Vous êtes un fragment magnifique du monde.

« Un fragment magnifique du monde » ! — Si elle en comprenait la portée, le madrigal semblerait maigre à cette petite Parisienne qui bat le sol de sa bottine alerte et dont toute la personne déclare : « Je veux qu'on me distingue! » Les senti-

ments de M. Verhaeren se sont un jour fixés, mais ils ont gardé cette simplicité primitive et cette candeur édénique.

Il voit volontiers sa compagne dans un jardin matinal, dont elle est la plus rare fleur.

L'air est si beau qu'il paraît chatoyant.
Sur les midis profonds et radiants
On dirait qu'il remue en roses de lumière.

L'amante est maternelle, discrète, souvent un peu lointaine. Le poète la voit passer près de la maison, tandis que le bon travail le courbe sur le papier où s'agite l'ombre des feuilles vertes. C'est elle qu'il retrouve, le soir, après ses courses errantes, — non plus le vol d'un oiseau perdu dans la tempête, mais le bain salubre.

dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe.

Et leurs âmes « s'écoutent » à travers leurs yeux. Elle est la confidente à qui Vigny pouvait parler des morts « à l'heure où tout est sombre ». Et leur tendresse se dilate, et s'étend à tous les êtres. Œuvre suprême de la création, la femme concentre tous les rayons qui en émanent, pour l'en illuminer ensuite.

Et, nous aimant ainsi,
Nos cœurs s'en sont allés, tels des apôtres,
Vers les doux cœurs timides et transis
Des autres :
Il les ont conviés, par la pensée,
A se sentir aux nôtres fiancés,
A proclamer l'amour avec des ardeurs franches,
Comme un peuple de fleurs aime la même branche
Qui le suspend et le baigne dans le soleil;
Et, notre âme, comme agrandie, en cet éveil,
S'est mise à célébrer tout ce qui aime,
Magnifiant l'amour pour l'amour même,
Et à chérir divinement, d'un amour fou,
Le monde entier qui se résume en nous.

Jamais on n'a chanté le bonheur plus longuement, avec plus de continuité, en mots transparents et limpides. L'amour

a perdu son amertume; il est frais et naïf et tel qu'on peut le supposer chez les oiseaux des bois.

Ainsi l'après-midi de M. Verhaeren se pénètre de lueurs chaudes et dorées. Son automne n'est point attristé par l'inclémence du ciel. C'est une saison souriante, et qui répand dans ses vapeurs les pénétrants aromes de sa fécondité :

Season of mists and mellow fruitfulness[1] !

comme s'écriait Keats. Voici qu'une vague de clarté traverse les esprits, dans les Pays-Bas. M. Claus peint avec du vent et du soleil. M. Henri Duhem, après avoir dit le deuil des crépuscules voilés, y verse aujourd'hui des teintes roses, qui sont comme la promesse d'une aurore prochaine. Le réalisme autrefois brutal de M. Camille Lemonnier s'apaise en des livres où passent des mélodies évangéliques. Après avoir fait frémir l'angoisse humaine en ses petits drames obscurs et poignants, M. Maeterlinck nous distribue une sagesse aimable et profonde, faite de courage et de douce résignation. Et la puissante et grave imagination de M. Auguste Angellier se baigne dans la lumière antique.

Quand nous avons passé le milieu de la vie, nos aïeux, qui nous attendent dans l'éternel mystère, nous envoient leur chant lointain. Souvent, à la maturité, nous sommes ressaisis par nos origines, notre terroir et ses traditions. M. Verhaeren a toujours été fortement imprégné du génie flamand. Désormais il va célébrer explicitement la Flandre, toute la Flandre[2]. Dans ses *Tendresses premières*, il ressuscitera son enfance passée au bourg de Saint-Amand, près de Malines, et ses émerveillements et ses terreurs devant la révélation du monde. En l'honneur des Héros qui ont illustré sa race, il forgera d'une main cyclopéenne des vers de bronze, de fer et d'or, qui sonneront comme les bourdons des lourds beffrois. Il glorifiera les vieux bâtisseurs de digues qui ont conquis les prairies sur les flots, et les communiers qui ont brandi leurs claires masses d'armes dans les émeutes, et les peintres suprêmes

1. « Saison de brumes et de molle fécondité ! »

2. *Toute la Flandre.* — *Les Tendresses premières.* — *La Guirlande des Dunes.* — *Les Héros.* — *Les Villes à Pignons.*

qui ont embrasé leurs toiles de superbes incendies, et le « sauvage et bel Escaut » qui roule ses nappes lentes vers la mer.

Tout l'incendie
De ma jeunesse endurante et brandie,
Tu l'as épanoui :
Aussi,
Le jour que m'abattra le sort,
C'est dans ton sol, c'est sur tes bords
Qu'on cachera mon corps,
Pour te sentir, même à travers la mort, encor.

Il dira les tristesses de la mer, le long des dunes, les vieux saules rabougris, les vagues menaçantes sous le ciel trouble, et les matelots chenus qui se traînent sur la côte, en proie à la nostalgie de la mer. Mais il mettra dans ses descriptions mornes ou tragiques plus de pitié, d'humanité qu'il ne laissait voir autrefois. Et il sera fier de sa race solide en regardant les robustes amoureux qui se préparent à la perpétuer.

Parmi ces derniers recueils, il en est un où M. Verhaeren a déposé le plus rare trésor de son âme, des richesses qui sommeillaient dans sa mémoire depuis bien des années. Ce sont les *Petites Légendes*. — M. Verhaeren a ouvert pour nous son armoire aux jouets, et il range de naïves figurines sur la table. Il y vide une boîte de Nuremberg. Et il nous conte, divinement, les songes qu'il fait à propos de ces rudes statuettes, si jovialement enluminées. Même il nous les chante souvent sur un mouvement de ronde populaire :

Le petit homme s'en est allé,
Sarrau déteint, bâton pelé.
Le petit homme poussif et las
S'en est allé, là-bas,
Vers sa commère, en tapinois,
Vers sa commère qui l'appelle
De la venelle
Au bout du bois.

Dites, peut-on s'aimer ainsi,
— Branches tortes, branches mortes. —
Peut-on s'aimer avec ces yeux,
Ces pauvres yeux si vieux,
— Branches tortes, branches mortes, —

Peut-on s'aimer en raccourci
Avec des corps si rabougris?

L'hiver est un grand bloc de froid
Où sont sculptés clos et villages,
Avec leurs chemins creux et leurs sillages,
Et l'horizon désert et des marais là-bas.

Ils se blottissent dans un fossé, se réchauffent l'un contre l'autre au souvenir de leurs tendresses anciennes. Mais cette tiédeur ne suffit pas :

Les pauvres vieux sont las et se sont tus,
Les pauvres vieux sont blancs et sans haleine.
Les pauvres vieux sont morts et devenus
— Branches tortes, branches mortes, —
Ces deux noueux morceaux de bois
Qu'on voit là-bas au fond des plaines...

Ainsi finirent, au pays de Breughel le Drôle, Philémon et Baucis... Une sorte de fétiche, pour avoir servi de quille à des joueurs profanes, déchaîne toute espèce de malheurs sur un village. Ce n'est pas un gnome incertain et vague, fils de l'ombre et du clair de lune : c'est une poupée bariolée de rouge et de blanc, tour à tour Cybèle et Madone... Ces rêveries ne naîtraient pas en nous parmi les mirages des mers occidentales, en Armorique ou en Irlande : il faut nous arrêter à Audenarde ou Alost, devant une vieille petite boutique à volets verts, et regarder aux vitrines les jouets mal dégrossis, rudes et barbouillés de couleurs sauvages, écouter leur langage confus et scruter leur vie mystérieuse tandis qu'au loin un orgue de barbarie mêle ses notes populaires aux bruits familiers d'un faubourg.

VII

Vous vous rappelez le Satyre de Victor Hugo. Cet ægipan velu habitait le pied de l'Olympe. Pris en maraude par Hercule, il fût traîné par lui devant les dieux. L'harmonieuse et superbe assemblée rit d'abord de son air farouche. Il lui fit

ouïr sa mélodie sylvestre. Sa voix allait grandissant, grandissant toujours. Mercure lui prêta sa flûte; puis ce fut le tour de la lyre apollonienne. Et le Satyre devint démesuré, passa toute limite, et son chant devint la clameur de l'Univers :

Place à tout! Je suis Pan! Jupiter, à genoux!

Ainsi nos poètes les plus notoires s'enfermaient aux limites de leur âme, au « jardin de l'Infante ». Ils semaient autour d'eux les cendres d'un perpétuel crépuscule. A peine sortaient-ils de leur sanctuaire intime pour promener leur mélancolie en des paysages élus, en de très nobles parcs où les feuilles mortes semblaient de savantes ciselures. Et des violoncelles, — *pianissimo amoroso*, — et des mandolines berçaient leurs langueurs. Tout à coup retentit l'âpre et violente complainte d'un chemineau qui venait des Flandres. Peu à peu sa voix couvrit la leur. Et ils murmurèrent entre eux ces mots d'Ernest Renan : « Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace... Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein, ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté. »

HENRI POTEZ

LE BHOUTAN

ET

L'INDE ANGLAISE

Au début de 1906, le prince de Galles, aujourd'hui George V, et la princesse visitant leur futur empire des Indes, plusieurs souverains indigènes furent, pour les saluer, convoqués ou admis à Calcutta et traités comme hôtes du gouvernement anglo-indien. Une curieuse photographie, faite dans la maison qui porte le nom du gouverneur Warren Hastings, nous montre quelques-uns de ces princes, groupés autour d'un haut et correct gentleman, aux cheveux blanchis, portant un discret uniforme de petite tenue : Sir Claude White, *political officer* pour le Sikhim et commandeur de l'ordre de l'*Indian Empire.* A sa droite, un chef indigène, avec sa tunique rayée, ses bottes de soie brochée aux semelles de feutre et son bonnet brodé, représente un état voisin et à cette date encore indépendant, le Bhoutan, en qualité de *penlop* ou gouverneur de Tongsa, l'une des grandes places du pays ; à sa gauche, le Maharadja du Sikhim, portant la grande robe de soie bleue et le bonnet de fourrure, avec plume et globule, des mandarins chinois, détourne la tête pour cacher le bec-de-lièvre qui lui déforme la face, tandis qu'à son côté trône la Maharani, son épouse, étrange petite idole, non sans beauté, avec ses colliers de

perles, de coraux et de turquoises qui lui font une auréole autour de la tête avant de retomber, en rangs pressés, jusqu'à ses pieds.

Derrière eux, à côté d'un médecin de l'armée des Indes et d'un brillant capitaine de Highlanders, sont rangés des nobles bhoutanais et sikhimites, aux costumes mi-tibétains, mi-chinois, aussi pittoresques que leurs noms mêmes, — Raï Ugyen Dordjre Bahadour, Raï Lobzang Chosdjen Sahib, Jeroung Diwan, Bourmiak Kazi, — encadrés par des soldats de l'une et l'autre principautés, portant la courte tunique de soie qui laisse à découvert les jambes et les pieds nus et sur la tête l'armet de fer enroulé d'un turban ou le bonnet de feutre à plume de faisan.

Raidis ou détendus devant l'objectif, ces personnages de races si diverses ne semblent groupés là que par le protocole d'une réception officielle, mais un lien subtil — visible pour celui qui sait — les relie les uns aux autres comme acteurs d'un même jeu, — au sens anglais du mot *play*, — qui, par l'intermédiaire du haut et discret gentleman, aux uns retira le pouvoir suprême, aux autres le donna. Ainsi dans le conte de Kipling, *l'Angkus du roi*, le croc qui sert à diriger l'éléphant royal, passe et repasse du Maharadja au brigand ; mais qui le touche en mourra.

Aussi bien certains de ces événements sont-ils de la plus récente actualité : un court entrefilet, daté de Calcutta et paru dans les journaux anglais à la fin de mars dernier, a permis de savoir qu' « en vertu d'un amendement au traité entre l'Inde et le Bhoutan, ce dernier État recevrait désormais une subvention annuelle de cent mille roupies à partir du 1er janvier 1910. En échange, le Bhoutan a consenti à ce que tout ce qui a trait à ses relations extérieures fût confié aux Anglais. Ceux-ci ne devront intervenir d'aucune façon dans les affaires intérieures du Bhoutan et, dans le cas d'un différend qui pourrait s'élever entre lui et le Sikhim ou le Koutch Bihar, les Anglais seront choisis comme arbitres ».

Aucun commentaire, au moins dans la presse française, n'a accompagné une nouvelle communiquée avec tant de réserve et présentée comme un simple amendement apporté depuis plusieurs mois déjà à un traité précédent. Il vaut cependant

qu'on s'y arrête, car. s'il y a dans ce nouvel arrangement d'une part certaines confirmations, de l'autre certaines modifications d'un état de choses préexistant, une clause toute nouvelle y apparaît, qui confie à l'Angleterre le privilège d'assurer les relations extérieures du Bhoutan : par là, celui-ci est placé sur le même pied que les principautés vassales de l'Inde, le Nepâl et l'Afghanistan, qui ont consenti à l'Angleterre le même avantage en acceptant d'être pour leur statut international « contrôlés » par elle, et ainsi le lien qui de longue date rattachait le Bhoutan au Tibet et par le Tibet à la Chine se trouve définitivement rompu.

J'ai eu l'occasion d'exposer ici-même[1] la politique poursuivie par le gouvernement de Pékin vis-à-vis de Lha-sa, qui a abouti tout récemment à l'entrée des troupes chinoises dans cette capitale où six années auparavant avait campé l'expédition anglo-indienne du colonel Younghusband : en si peu de temps l'hégémonie que l'Inde avait cru s'assurer au Tibet se trouve repassée aux mains de la Chine, et la quasi-annexion que l'Angleterre annonce aujourd'hui sur le Bhoutan, le dernier État qui au sud de l'Himalaya pouvait encore librement se réclamer de Lha-sa ou de Pékin, apparaît comme une réponse à la mainmise que les soldats de Tchao-eurl-fong viennent d'opérer sur le Tibet lui-même.

C'est à l'année 1772 que remontent les premières relations entre l'Angleterre établie aux Indes et le Bhoutan : il a donc fallu exactement cent trente-huit ans pour que la première arrivât à contrôler le second : certaines conditions géographiques et ethnographiques ont joué pour amener ce résultat, mais il n'en reste pas moins — l'exposé qui suit le montrera — qu'il y eut là l'effet heureux d'une politique, sinon toujours habile, au moins tenace et suivie, qui, après avoir inutilement essayé de la force, a fini par triompher par le jeu seul de la diplomatie. Si notre pays n'a jusqu'ici aucun intérêt au Bhoutan, peut-être retirerait-il cependant quelque bénéfice à étudier ces procédés de longue attente et de sûr résultat appliqués par un grand État colonial à un petit peuple voisin.

Nulle terre d'Asie n'est encore aujourd'hui moins connue

1. *Revue de Paris* du 15 février 1910.

que le Bhoutan : du merveilleux belvédère de Darjiling tourné vers la grande chaîne himalayenne, beaucoup ont pu comme nous-même contempler les montagnes qui forment sa frontière, surplombant les abîmes où flottent les grands voiles de vapeur qu'un coup de vent ou un rais de soleil vient déchirer par instants sur le prodigieux spectacle ; mais le nombre des voyageurs qui ont franchi cette frontière se peut compter sur les doigts : six missions, toutes anglaises, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, deux d'entre elles, celles de Hamilton et de White, ayant pénétré plusieurs fois au Bhoutan. C'est à elles que nous devons les rares renseignements résumés et complétés dans le livre [1] qu'a fait paraître le dernier de ces explorateurs, le même qui a joué le rôle le plus direct et le plus important dans les événements actuels ; mais avec une modestie qu'explique ses fonctions officielles il ne parle guère de sa mission qu'en géographe et en touriste, et pas toujours aussi explicitement qu'on le désirerait. Les sources indigènes nous font défaut, n'ayant été ni recueillies ni étudiées encore, et l'exploration du pays n'a pu être menée loin par les diplomates ou les officiers qui n'y ont guère passé chaque fois que quelques semaines, en suivant presque toujours les mêmes chemins.



Collé au flanc méridional du massif himalayen, le Bhoutan, qui mesure environ 22 000 milles carrés et s'étend de l'est à l'ouest sur trois degrés de longitude et un et demi de latitude dans sa largeur moyenne, figure sur la carte un triangle isocèle dont la base touche aux plaines de l'Inde et les deux autres côtés au Grand Tibet, le sommet étant formé par le massif qui traverse le Wang-ye-la. C'est du moins la limite septentrionale que lui assigne M. White et qu'il dit résulter de ses explorations ; les géographes considéraient jusqu'ici comme limite une ligne tirée du Chomolhari au Koulou Kangri, ce qui réduisait à un trapèze la forme cartographique du Bhoutan.

1. *Sikhim and Bhutan*, Londres, 1908.

Le territoire ainsi délimité a été divisé par la nature en trois zones s'étendant, dans le sens des parallèles, des plaines de l'Inde aux sommets de la barrière himalayenne; celle du milieu, formée de plateaux sains et fertiles, supporte les centres importants, que relie entre eux la seule bonne route traversant tout le pays de l'est à l'ouest. Dans le sens des méridiens, deux autres régions naturelles sont aussi nettement constituées, l'orientale arrosée par l'éventail des affluents du Manas, l'occidentale par le cours parallèle du Mo-chou, du Wang-chou, de l'Ammo-chou et de leurs tributaires.

La population du Bhoutan, évaluée généralement à 250 000 têtes (chiffre que M. White porte à 400 000), se différencie dans ces deux dernières zones : celle de l'ouest, d'origine tibétaine, s'est développée en une magnifique race, bien supérieure à celle de ses congénères du Sikhim et du Nepâl voisins, tandis que celle de l'ouest, plus petite, plus noire de peau, mais plus fine de traits, semble apparentée aux aborigènes de l'Assam. Le nom même du Bhoutan indique d'ailleurs sa dépendance du Tibet, auquel il a été souvent appliqué par les premiers voyageurs européens[1], si l'étymologie qu'en donne Schlagintweit est exacte : il le fait dériver en effet du sanscrit *Bhot-anta*, l'extrémité du Bhot ou Tibet (littéralement l'allemand Bhot-ende, l'anglais Bhot-end). Appelés Bhoutya par les Indous, les Bhoutanais sont désignés par les Tibétains sous le nom, géographiquement exact, de Lho-pa, gens du sud, ou Droug-pa d'après la secte lamaïque à laquelle ils appartiennent, celle du « Dragon du Tonnerre » (*Droug*), ce que M. Waddell interprète en rappelant que le Bhoutan est la région la plus orageuse des Himalayas.

La religion ancienne du pays était, comme au Tibet où elle subsiste encore à côté du lamaïsme, celle des Böns, une des formes du vieux chamanisme turk; leur conversion définitive au bouddhisme peut être attribuée à Pagsam-Wangpo, né en 1160, qui fonda la secte lamaïque des Droug-pa au monastère de Raloung, près de Gyangtse sur la route qui mène de

1. La première mention du Bhoutan et de ses habitants par les Occidentaux me paraît due au voyageur anglais Ralph Fitch qui visita l'Inde en 1583 et cite à propos du commerce de ce pays avec le Tibet les noms de *Bootanter* et de *Booteah*.

Lha-sa au Sikhim. C'est de Raloung que devait venir en 1557 le véritable fondateur de l'état bhoutanais, le lama Shabdoung Nagwan Namgyal, qui soutenu par une bande de trois cents aventuriers tibétains étendit son pouvoir sur la partie occidentale du pays et y organisa une administration régulière, ayant à sa tête un *Dharma radja* (seigneur de la loi), — titre qu'il avait assumé pour lui-même, — avec un *Deb radja*, chargé plus spécialement à côté de ce pontife du gouvernement temporel.

Ces Deb radjas eurent bientôt, en raison même des ressources matérielles dont ils disposaient, tendance à supplanter l'autorité des Dharma radjas, qu'ils cherchèrent à confiner dans leur rôle spirituel, et l'un d'eux, l'entreprenant Deb Jidar, prit l'initiative en 1770 d'envahir le Sikhim; mais le jeune prince de ce pays, réfugié à Lha-sa, lors de sa majorité y rentra en maître avec l'aide des Tibétains. Le même Deb radja intervint aussi au Koutch Bihar, pays voisin auquel il imposa un radja de son choix.

Les gens du pays ayant mis à leur tête un candidat à eux, Darendra, ce dernier fut enlevé et emmené au Bhoutan par les soldats envoyés par Deb Jidar. Le Koutch Bihar se tourna vers le Bengale et son appel fut entendu par les Anglais, heureux d'une occasion d'intervenir entre les chefs indigènes : un petit détachement, bientôt porté à deux bataillons, fut expédié sous les ordres du capitaine Jones, puis du colonel Cunning, et malgré qu'il ait eu fort à souffrir du climat dans la zone de jungle où eurent lieu les opérations, il réussit à chasser du Koutch Bihar les envahisseurs et même à leur enlever les forts qui défendaient au sud-ouest l'entrée de leur territoire : le premier choc entre Bhoutanais et Anglais se tournait donc à l'avantage de ces derniers.

Le gouvernement du Bhoutan qui s'était débarrassé du turbulent Deb Jidar réfugié au Tibet, jugea bon de chercher secours du côté de ce pays; le Grand Lama de Trachilumpo y exerçait alors les fonctions de régent comme tuteur du Dalaï Lama encore mineur. Sa modération était bien connue, et la mission qu'il envoya à Calcutta apportait une lettre demandant en termes aussi flatteurs qu'habiles que les Anglais voulussent bien accorder la paix au Bhoutan par considération pour le Dalaï Lama et ses sujets.

Le gouverneur du Bengale, Warren Hastings, mit la lettre sous les yeux du conseil de la Compagnie des Indes le jour même de son arrivée à Calcutta, et il fut décidé sans plus tarder de répondre favorablement à la demande du Grand Lama. C'était une occasion unique, inespérée, de se renseigner sur un pays voisin, mais totalement inconnu, et peut-être d'ouvrir au commerce de la Compagnie une nouvelle route, non seulement vers l'Asie centrale, mais encore vers la Chine, qui, défiante, n'ouvrait que quelques rares ports aux opérations des vaisseaux étrangers : des relations établies par l'entremise d'un personnage aussi vénéré que l'Homme-Dieu de Trachilumpo, devaient, dans l'espoir des Anglais, inspirer, aux Chinois moins de défiance et de précautions.

Par un traité signé à Calcutta le 25 avril 1774, le Bhoutan s'engagea à respecter le territoire et les protégés de la Compagnie, les Anglais rendant les districts envahis ; et Warren Hastings, prenant avantage de la demande du Grand Lama de Trachilumpo à laquelle il avait donné si prompte satisfaction, décida de faire porter sa réponse au Tibet même afin d'établir des relations officielles et de procéder à la reconnaissance des routes et du pays. Georges Bogle, âgé de vingt ans et simple rédacteur des bureaux de la Compagnie, fut envoyé avec le Dr Hamilton, et réussit en passant par le Bhoutan à atteindre, sinon Lha-sa, au moins Trachilumpo, où il sut conquérir l'amitié du régent. Au retour, en 1775, il retraversa le Bhoutan où il séjourna un mois, qu'il occupa à compléter le traité de l'année précédente ; le principal obstacle aux transactions tenait au monopole du transit entre le Tibet et le Bengale que se réservaient jusque-là le Deb radja et ses ministres : Bogle réussit à faire admettre que les marchands hindous seraient libres de traverser le Bhoutan ; mais aux Européens, Anglais compris, l'entrée restait interdite. Hamilton, son second, revint encore deux fois au Bhoutan, où il paraît avoir été *persona grata*, pour y terminer ces négociations.

Le Grand Lama de Trachilumpo étant mort à Pékin en 1780 de la variole, se réincarna l'année suivante et le gouverneur du Bengale ne manqua pas cette occasion d'envoyer une nouvelle mission au Tibet. Le choix de son chef ne fut pas moins heureux, il se porta sur le propre neveu de Warren Hastings,

le capitaine Turner, qui comme Bogle a laissé un intéressant récit de son voyage. Le Deb radja qu'il trouva au Bhoutan était d'un tout autre caractère que le Deb Jidar: mais, ayant dû se débarrasser des favoris de son prédécesseur, il s'était créé de fortes inimitiés qui aboutirent à une rébellion ouverte, dont les envoyés anglais furent les involontaires témoins. Ayant pu néanmoins gagner Trachilumpo, Turner fut admis en présence du nouveau Grand Lama, réincarné dans un enfant de dix-huit mois; mais, pas plus que Bogle, il n'obtint de poursuivre jusqu'à Lha-sa.

Les Gourkhas, maîtres du Nepâl, avaient en 1783 envahi le Sikhim et neuf ans après le territoire même de Trachilumpo, qu'ils mirent au pillage. Une armée chinoise envoyée au secours du Tibet les battit complètement et les poursuivit jusque sur leur territoire, où de très dures conditions de paix leur furent imposées : à l'instigation des Chinois les passes de l'Himalaya furent fermées par les Tibétains à tout ce qui venait du sud — et elles le sont restées depuis lors.

Les Anglais avaient refusé d'aider les Tibétains à repousser les Gourkhas et cette attitude devait contribuer à refroidir leurs relations avec les Bhoutanais, qui avaient pris fait et cause pour leurs coreligionnaires lamaïstes. Des difficultés de frontière vinrent encore compliquer la situation.

Dix-huit passes conduisent des Indes au Bhoutan; onze à l'ouest sont contigues au Bengale, sept à l'est le sont à l'Assam. Les premières, qui avaient fait partie de l'empire du Mogol, avaient été peu à peu débarrassées de leurs gouverneurs mahométans et rattachées au Bhoutan avant l'apparition des Anglais, tandis que les secondes avaient appartenu à l'Assam jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle et n'étaient qu'administrées par les fonctionnaires bhoutanais contre le paiement d'un tribut annuel, que réclamaient les Anglais depuis l'annexion de l'Assam par eux-mêmes en 1825. On ne s'expliquerait pas leur insistance séculaire à s'assurer le libre accès de ces passes ou *douars*, si l'on ne savait l'importance de ces districts pour le commerce des bois, et plus tard pour la culture du thé qui se plaît sur les premières pentes des hauteurs de la frontière bhoutanaise, exposées au soleil et à la mousson du sud.

Une nouvelle mission fut confiée en 1837 au capitaine Pemberton pour régler directement la situation avec le Dharma et le Deb radja, mais l'opposition du Penlop de Tongsa qui déjà, avec celui de Paro, se partageait le pouvoir effectif, fit rejeter le traité proposé; l'envoyé anglais dut rentrer aux Indes sans avoir pu, non plus, se rendre au Tibet comme il le demandait.

Les Bhoutanais ayant repris leurs incursions sur la frontière, les sept douars de l'Assam furent annexés en 1841 au Bengale et occupés par les Anglais, mais les douze douars de l'ouest continuèrent, ainsi que le Sikhim et le Koutch-Bihar, à être le théâtre d'attentats encouragés en sous-main par le gouvernement du Bhoutan.

La grande mutinerie indienne de 1858 devait amener encore les Anglais à temporiser, et c'est seulement en décembre 1863 qu'une sixième mission, dirigée par M. Ashley Eden, se mit en route pour tenter une fois de plus de régler sur place les questions de frontière. L'accueil peu encourageant fait aux envoyés dès leur entrée sur le territoire bhoutanais provoqua la désertion des porteurs, et Eden dut laisser en arrière, avec ses tentes et ses bagages, ses compagnons européens et presque toute son escorte. On était au cœur de l'hiver et la petite troupe eut à franchir au milieu des neiges plusieurs passes à 3 000 mètres d'altitude. Complètement épuisé, Eden put cependant atteindre Panakha, où il trouva un nouveau Deb radja installé par le Penlop de Tongsa, qui avait détrôné et chassé le précédent. A l'instigation du Penlop, Eden reçut le plus indigne traitement : on le bouscula, on lui cracha à la figure, et sous des menaces de mort il dut apposer sa signature au bas d'un traité préparé d'avance, qui rendait au Bhoutan tout ce que les Anglais lui avaient enlevé. C'est de nuit, à marches forcées, qu'il put lever son camp et regagner la frontière indienne.

La patience britannique était à bout, et une proclamation de Sir John Lawrence, datée du 12 novembre 1864, dénonça la conduite du Bhoutan et publia l'intention du gouvernement de Calcutta de compléter l'occupation de la frontière en annexant les douars du Bengale. Sous les ordres des brigadiers-généraux Malcaster et Dunford, des colonnes furent formées pour agir, l'une à l'est, l'autre à l'ouest; les opéra-

tions commencèrent le 28 novembre par le passage de la Tista et les douars du Bengale furent saisis, sans coup férir, par la colonne de gauche, tandis que celle de droite occupait aussi facilement le fort de Diwangiri. Le but était atteint, et la dislocation allait être ordonnée en février 1865, quand on apprit que les Bhoutanais préparaient une attaque générale des nouveaux postes de la frontière.

Diwangiri fut assailli le premier par le Penlop de Tongsa, qui fut repoussé, mais réussit à couper les conduites d'eau alimentant le fort et à occuper la passe voisine, qui barrait la route vers la plaine. Le colonel Campbell, commandant la place, dut se résoudre à l'évacuer de nuit par un sentier de montagnes, mais, dans l'obscurité la colonne forte de 500 soldats indigènes s'égara et se débanda : les blessés et deux canons, abandonnés, tombèrent aux mains du Penlop.

Après une autre défaite subie par le colonel Watson, les brigadiers-généraux Tombs et Tytler furent désignés pour remplacer Malcaster et Dunford. Ils réoccupèrent Bala, Baxa, Diwangiri, et amenèrent les Bhoutanais à faire des ouvertures de paix qui aboutirent au traité de Sinchoula, signé le 11 novembre 1865 : les Anglais gardaient leurs conquêtes, tous les douars du Bengale et de l'Assam; le Bhoutan rendait les indigènes enlevés, s'engageait de nouveau à maintenir la liberté du commerce, à extrader les criminels et à prendre le gouvernement britannique pour arbitre dans ses querelles de voisinage. Les canons pris furent rendus, ainsi que le texte du traité extorqué à Eden, avec des excuses. De leur côté, les Anglais promirent de verser au Bhoutan, pour lui tenir compte de la perte totale et définitive des revenus des douars qui formaient la grosse part de son budget, une somme totale de 50 000 roupies. Ce subside fut régulièrement versé depuis lors aux envoyés bhoutanais, à l'exception de l'année 1868 où il fut supprimé pour obliger leur pays à rétablir les communications qu'il avait suspendues avec le Bengale.



La situation intérieure avait complètement changé au Bhoutan : après maintes luttes entre les pouvoirs rivaux et

presque égaux du Dharma et du Deb radja d'une part et des grands Penlops de Paro et de Tongsa de l'autre, un gouvernement stable avait fini par s'établir au profit de ce dernier.

En 1885, Ugyen Wang-Clouk, alors âgé de vingt-quatre ans, avait succédé à son père, Deb Nagpo (le prince noir), à la tête du fief de Tongsa, qui embrasse toute la partie orientale du Bhoutan ; la position même de Tongsa, au milieu de la grande route qui va de l'est à l'ouest du royaume, fait de cette place la clef, et de celui qui la possède le maître des communications entre les deux moitiés du pays. Bâtie à pic sur la rive gauche du Madhou-chou et entourée de ravins, la forteresse n'a d'accès avec l'extérieur que par une succession d'escaliers de pierre qui la relient au pont de la rivière, en sorte que les caravanes sont obligées de passer par cette trappe qui peut couper à volonté toute circulation dans le pays. Ainsi le maître de Tongsa était marqué pour devenir l'arbitre des destinées du pays, et le grand rôle que les précédents Penlops avaient joué dans son histoire annonçaient et préparaient la montée au rang suprême du possesseur actuel.

Le fils du « prince noir » arrivait au pouvoir quand déjà le cousin de son père, Deb penjo, avait été placé par celui-ci à la tête du fief de Paro : les deux grands feudataires qui s'étaient jusqu'ici disputé la prééminence appartenaient donc à la même famille, et la faction rivale était représentée par le Deb radja Gau Sang-po, Alou Dordjre, gouverneur de Tachicho-djong, et son beau-frère, gouverneur de Panakha. Ces deux derniers, profitant de la jeunesse du chef de Tongsa, lui refusèrent sa part dans la rente annuelle payée par les Anglais pour les douars, et Ugyen Wang-chouk, en retour, refusa de contribuer à l'entretien des lamas qui forment le clergé officiel et qui sont répartis dans les cinq grands monastères du pays. Il ne gagnait pas d'ailleurs à la combinaison, sa quote-part étant plus forte dans le premier cas que dans le second, et, pour se faire rendre raison, il réunit ses partisans et s'avança jusque devant Tachicho-djong, où il vint réclamer ses droits auprès du Deb radja et d'Alou Dordjre. Repoussé avec dérision, il tenta de se rendre maître de la ville, mais dut reculer devant les grands feux d'herbe sèche que les défenseurs allumèrent sur les collines qui entouraient les rem-

parts. Une attaque contre le fort voisin de Simtoka n'eut pas plus de succès; le Penlop de Paro offrit alors sa médiation et suggéra l'idée d'une entrevue où le gouverneur de Panakha se rendit sans méfiance : pendant que ses soldats préparaient leur repas, ceux de Paro se jetèrent sur eux et les massacrèrent après avoir poignardé leur chef. Alou Dordjre, épouvanté, s'enfuit pendant la nuit à Panakha d'abord, puis au Tibet où il demanda secours aux Chinois et aux Tibétains. Ceux-ci envoyèrent des intermédiaires, dont les offres furent rejetées par le Penlop vainqueur, tandis que les Chinois, toujours politiques, faisaient porter à ce dernier par une mission spéciale une décoration impériale en 1886; mais l'expédition anglaise du Sikhim, en 1888, à laquelle Alou Dordjre prit part dans les rangs des Tibétains et qui se termina par la défaite de ceux-ci à Richengong, acheva de ruiner au Bhoutan le prestige de Lha-sa.

Le Penlop, devenu en fait, mais pas encore en nom, maître du pays, se tourna avec un remarquable sens politique vers les Anglais, pensant que nul mieux que ces voisins immédiats ne pouvait l'aider à consolider son pouvoir, alors que son père avait mené la politique inverse en s'appuyant sur le Tibet et la Chine. De même qu'en 1888, lors de l'affaire du Sikhim, il refusa de prêter assistance aux Tibétains quand l'expédition des Younghusband pénétra en 1904 au « pays interdit »[1]; bien qu'il semble avoir été inquiet au premier moment de voir les Anglais s'installer dans la vallée de Chambi, sur la frontière occidentale de ses États, il n'hésita pas cependant à leur fournir des provisions et des guides, et même à leur rendre en personne des services plus directs.

Les journaux de l'Inde ont raconté que dès le début de l'expédition, le 25 février 1904, M. Walsh, commissaire adjoint au colonel Younghusband et laissé par celui-ci dans la vallée de Chambi, y reçut un envoyé du gouvernement du Bhoutan qu'ils appellent le *Tinpuk Djongpon* (c'était le gouverneur du territoire du Thimbouk où est Trachicho-djong), qui repartit le 11 mars en emportant une subvention de

1. Déjà les premières communications envoyées de Calcutta à Lha-sa en 1900-1901 avaient passé par un chef bhoutanais, Raï Ugyen Kazi; ces lettres furent d'ailleurs renvoyées par le Grand Lama, non ouvertes.

50 000 roupies « avec la promesse que pareille somme lui serait versée chaque année ». En réalité, il s'agissait du versement de l'allocation annuelle réglée par le dernier traité ; mais, au lieu de la faire payer comme d'habitude à la frontière, le gouvernement britannique avait préféré l'envoyer cette année-là sur le territoire tibétain occupé par lui, afin sans doute de montrer au Bhoutan qu'il était le maître de ce côté et que c'était vers Calcutta, et non vers Lha-sa, qu'il y avait avantage à se tourner. D'ailleurs les relations entre le Bhoutan et l'Inde, qui jusqu'ici passaient par l'intermédiaire du gouvernement du Bengale, furent du côté anglais confiées au colonel Younghusband pendant la durée de l'expédition, puis remises entre les mains du *Political officer of Sikhim*, c'est-à-dire de M. White.

Le Penlop de Tongsa n'avait pas tardé à rejoindre la colonne en marche vers Lha-sa ; il a joué le principal rôle comme négociateur entre elle et les Tibétains, ce que lui facilitaient à la fois son rang, sa religion et les relations de ses sujets avec le Tibet : il y a une cinquantaine de marchands bhoutanais établis à Lha-sa. Il aida ainsi puissamment à la conclusion du traité qui mit fin à l'expédition et sauva tout au moins la face aux Anglais. Pendant son absence, d'ailleurs, le Penlop de Paro, qui n'aimait pas ceux-ci, avait offert de détruire leurs lignes de communication avec l'Inde.

Les journaux anglo-indiens ont affecté à l'époque de plaisanter le Penlop de Tongsa, qu'ils appelaient Buffalo Bill à cause de sa barbiche courte, de son grand chapeau de feutre et des belles bottes chinoises qu'il portait quand il n'allait pas tout simplement nu-pieds à la mode de son pays. Court, trapu, légèrement obèse, la face large aux pommettes saillantes, mais le nez droit et les yeux singulièrement vifs sous leurs paupières bridés, la bouche fine et railleuse, Ugyen Wang-Chouk offre en somme un type mongolique accentué, où la force se révèle et plus encore la ruse.

En 1906, à l'occasion du voyage du prince et de la princesse de Galles rappelé au début, le Penlop, sur la proposition de M. White qui avait avec lui accompagné l'expédition du Tibet, fut invité spécialement à se rendre à Calcutta, en même temps que le Maharaja et la Maharani du Sikhim et le

Grand Lama de Trachilumpo. C'était la première fois que ces seigneurs himalayens quittaient leurs montagnes, et bien que, de par leur religion bouddhique, ils ne fussent pas astreints à toutes les complications rituelles des castes hindoues, ce ne fut pas une médiocre affaire qu'organiser les détails de ce voyage dont la direction avait été confiée à M. White, son inspirateur. Le Grand Lama fit un pélerinage aux sanctuaires bouddhiques, notamment à Bouddha Gaya, et trouva d'ailleurs moyen d'y mécontenter les Hindous; le chef de Tongsa s'y rendit aussi, mais plus habile sut s'attirer la sympathie des indigènes en les remerciant du soin qu'ils avaient de la conservation des lieux saints de sa foi. De retour à Calcutta il visita aussi les navires, les fabriques et les usines, et paraît avoir, par son intelligence, fait la meilleure impression sur les hôtes royaux avec lesquels il échangea des visites officielles. Pour sa part, cette tournée, en lui montrant la puissance et la grandeur britanniques, devait le confirmer dans la voie déjà prise par lui : se servir, en le servant, du grand empire voisin.

Son attitude dans l'affaire du Tibet et ses bons offices allaient lui valoir d'ailleurs une récompense plus ostensible : M. White fut chargé de lui porter dans sa propre capitale la croix de commandeur de l'Empire des Indes, *Knight commander of the Indian Empire*, qui lui donnait le droit de mettre devant son nom le titre anglais de *Sir*.

Pour cette mission, M. White était accompagné de M. Paul, son prédécesseur au Sikhim, qu'Ugyen Wang-chouk avait spécialement invité en raison de leurs bonnes relations antérieures, du major Rennik et d'une escorte d'une trentaine de *sepoys*, avec tambours et cornemuses. Ils partirent du Sikhim à la fin de mars 1906, et, après avoir traversé la vallée de Chambi encore occupée à cette époque par une garnison anglaise, pénétrèrent au Bhoutan par l'ouest pour gagner Paro et Tachicho-djong.

Dès la frontière les Anglais avaient été reçus avec les plus grands égards et traités en hôtes officiels du gouvernement bhoutanais, — accueil bien différent de celui qu'avait reçu leur prédécesseur immédiat, Eden, quarante ans auparavant. A Panakha, ils trouvèrent leur campement préparé par les soins

des grands officiers, auxquels ils rendirent visite ainsi qu'au Deb radja : celui-ci, remarque White dans son récit, est un grand reclus qui se confine entièrement dans ses devoirs religieux, tenant en même temps le rôle du Dharma radja dont la réincarnation n'a pu être découverte depuis la mort du dernier de ces pontifes. Ces circonstances permettent au Penlop de Tongsa, qui ne leur est vraisemblablement pas étranger, de garder entièrement pour lui les charges et les avantages du pouvoir temporel, que nous avons vu passer ainsi successivement du Dharma au Deb radja et de celui-ci à son ancien vassal.

Au cours des entretiens qui suivirent leurs réunions, Ugyen Wang-chouk informa M. White que le Bhoutan avait signé récemment avec le Tibet un véritable traité d'extradition, d'après lequel ne seraient livrés réciproquement que les réfugiés convaincus de crime, alors qu'auparavant tous ceux qui étaient réclamés par l'un ou l'autre État devaient être rendus sans examen : c'était un lien de plus avec Lha-sa qui se relâchait.

La remise des insignes donna lieu à une cérémonie solennelle en présence du Deb radja, des chefs lamas et des principaux gouverneurs qui, en défilant devant le nouveau commandeur de l'Empire des Indes, accumulèrent à ses pieds, suivant la coutume, des présents de thé, de riz, de maïs, des étoffes de soie, de laine et de coton, des petits sacs de roupies et de poudre d'or. Un bref discours tibétain fut lu par M. White en remettant la décoration au Penlop, qui adressa ses remerciements à l'Empereur-Roi au nom duquel elle lui était conférée.

Après avoir pris congé du Deb radja, avec qui il eut un entretien « non prolongé », M. White partit pour Tongsa sur l'invitation du Penlop et tous deux allèrent rendre visite à la sœur de celui-ci qui résidait à Byagha, plus à l'est. Au cours de leurs conversations, il tâcha « de jeter les bases d'une étroite amitié entre le Penlop et le gouvernement britannique », comme il l'écrit lui-même.

Le retour se fit par la même route ; à son passage à Panakha, la mission fut reçue de nouveau par le Deb radja, qui, en l'absence du Penlop, se montra moins réservé, et de là, remontant vers le nord de la vallée, elle regagna le Sikhim à travers le territoire tibétain.

Peu après, M. White était admis à revenir au Bhoutan, pour des raisons qu'il ne spécifie pas, mais qui sans doute se rattachaient à l'exploration minière du pays, car il était accompagné cette fois d'un ingénieur de l'État, M. Dover. Ce nouveau voyage porta sur la partie orientale du pays, qui n'avait été traversée jusqu'ici que par le rapide passage de la mission Pemberton. Quelques mois auparavant M. White avait déjà, dit-il, commencé à visiter cette région avec Ugyen Wang-chouk, qui probablement revenait par là de Calcutta; il y découvrit une orchidée, le *Cypripedium faisianum*, connue par un envoi fait des Indes en 1860, mais dont il ne restait plus d'exemplaire vivant en Angleterre : les amateurs offraient 25 000 francs du premier plan rapporté; malheureusement pour M. White il avait déjà été retrouvé par d'autres quelques mois auparavant.

Les deux Anglais pénétrèrent au Bhoutan, comme Pemberton, par Diwangiri, au sud-est, et gagnèrent Tachichong-djong, la principale citadelle de la frontière orientale, qu'il ne faut pas confondre avec la capitale Trachicho-djong. Après avoir passé le Dongma-chou sur un pont suspendu en chaînes de fer comme ceux du Tibet, ils continuèrent vers le nord par cette même vallée, puis repassèrent dans celle du Kourou : c'est la région soumise plus directement à la mousson du sud. et les pluies d'été en avaient emporté les ponts et fait glisser les sentiers de chèvre qui sont les routes du haut pays. Ils durent faire un grand détour à l'est pour atteindre la frontière du Tibet, qu'ils franchirent au col de Bod-la (*le col tibétain*, à 4 969 mètres). Contre leur attente, l'accueil fut excellent, ce qui donna à M. White l'occasion de regretter que son gouvernement n'ait pas cultivé ces bonnes dispositions, au lieu de fermer plus encore le Tibet aux voyageurs par les arrangements diplomatiques qui ont suivi l'expédition de 1904 et laissé ainsi ce pays à la merci des Chinois et de leur politique xénophobe. Il est vrai que le Penlop de Tongsa y attendait les voyageurs un peu plus loin, à la lamaserie de Lhaloung : bien qu'en territoire tibétain, elle a à sa tête, comme Bouddha vivant, le propre neveu d'Ugyen Wang-chouk, et ses moines sont également entretenus par ce dernier.

L'influence médiatrice du Penlop n'était pas étrangère sans doute, à l'attitude des Tibétains; après avoir causé avec lui

des affaires du Bhoutan et de ses projets pour en améliorer les finances, le commerce et les routes, M. White prit congé et continua à travers le plateau tibétain jusqu'à Gyangtse, sur la route de Lha-sa, où son adjoint au Sikhim, M. Dasley, exerçait alors les fonctions d'agent commercial créées depuis 1904. Le résultat de cette institution ne paraissait pas brillant, au dire de M. White lui-même ; après avoir procédé à une visite d'inspection il regagna la Sikhim par la route, déjà bien connue de lui, qui suit la vallée de Chambi.



Une dernière mission officielle, avant sa mise à la retraite, était réservée à M. White et devait marquer le couronnement de sa carrière et le succès de sa politique à l'égard du Bhoutan. L'office du Deb-radja, électif à l'origine et renouvelé tous les trois ans, s'était peu à peu, comme nous l'avons vu, effacé devant le rôle prépondérant joué par les grands vassaux et principalement, depuis un siècle, par le premier d'entre eux, le Penlop de Tongsa : l'incarnation du dernier Dharma radja n'ayant pas été renouvelée et le présent Deb radja vivant confiné dans une pieuse retraite, il restait un pas à franchir au maître réel du pays pour en devenir de droit le souverain. Assuré de l'appui des Anglais, nul parmi son peuple ne pouvant s'opposer à la réalisation de son dessein, Ugyen Wangchouk se décida en 1907 à se faire sacrer roi.

M. White fut naturellement invité par lui à assister à la cérémonie et à lui donner en quelque sorte l'investiture britannique ; il se mit en route à la fin de novembre, toujours par la vallée de Chambi, accompagné de M. Campbell, son nouvel adjoint au Sikhim, du major Rennick, du capitaine de Highlanders Hyslop et d'une trentaine de *sepoys*. Après une entrée solennelle à Panakha, où l'attendait le Penlop, la date de l'intronisation fut fixée au 17 décembre suivant.

Au jour dit, par un soleil éclatant, les Anglais en grand uniforme, précédés de leurs soldats indigènes, des tambours et des cornemuses jouant l'air écossais « Highland Laddie », se

mirent en marche pour le palais, où ils furent reçus à la porte par les membres du conseil (darbar) et Sir Ugyen Wang-chouk. Dans la grande salle décorée d'orillammes, celui-ci, vêtu d'une robe de brocart bleu et d'une écharpe rouge, avec le cordon et l'étoile de son ordre indien, s'assit sur un trône, ayant à sa droite la mission britannique et les membres du conseil, à sa gauche les supérieurs des lamasseries de l'État et les autres grands dignitaires ecclésiastiques, en costumes d'officiants ; la foule se pressait dans le reste de l'édifice et sur les toits qui dominaient l'ouverture centrale.

Après la remise des présents, la prestation du serment par les chefs lamas et la distribution du thé, du riz et du bétel qui est de règle dans toute cérémonie bhoutanaise, le premier secrétaire du conseil tira un parchemin sur lequel fut apposé solennellement, à l'encre rouge, le grand sceau du Dharma radja conservé par le premier des lamas dans une cassette d'argent : large et long de vingt centimètres, il porte aux angles l'image de la conque sacrée entourant un disque qui contient des prières en caractères tibétains. Les religieux, les gouverneurs et tous les hauts fonctionnaires imprimèrent ensuite, à l'encre noire, leur cachet, plus petit et circulaire, sur le document, dont le texte fut proclamé à voix haute et mérite qu'on en donne la traduction, car il explique et résume toute la cérémonie :

Aux pieds du double Juge, très respectueuse prière :

Attendu qu'il n'y a pas de Maharadja héréditaire au Bhoutan et que les Deb radjas sont élus parmi les lamas, les docteurs, les conseillers et les gouverneurs des différents districts, nous soussignés : abbés, docteurs et tout le corps du clergé, avec tous les sujets [de l'État], ayant discuté et convenu à l'unanimité d'élire Sir Ugyen Wang-chouk, gouverneur de Tongsa et premier ministre du Bhoutan, comme Maharadja héréditaire de cet état, nous l'avons installé, en réunion ouverte et plénière, sur le trône d'or, le treizième jour du onzième mois de l'année correspondant au 17 décembre 1907, à Panakha-phodang.

Nous jurons donc hommage à lui et à ses hoirs d'un cœur fidèle et sûr, et nous nous engageons à le servir, loyalement et fidèlement, au mieux de nos moyens. Si quelqu'un ne tenait pas ce serment en donnant tel ou tel prétexte, qu'il soit rejeté entièrement de notre communauté.

En foi de quoi, nous apposons ici nos sceaux.

Il est à remarquer qu'en procédant à cette apposition, aussi bien qu'en venant se prosterner devant le nouveau Maharadja, les lamas retirèrent leurs insignes religieux, comme pour signifier qu'en sa personne ils ne reconnaissaient que la puissance temporelle. En effet, l'ancien Penlop, salué en tibétain du titre de roi (*gyalpo*) équivalent au Maharadja hindou [1], ne pouvait prétendre à l'hégénomie spirituelle des Dharma et des Deb radjas, toujours pris dans le corps lamaïque. Le Bhoutan n'allait plus être désormais gouverné par des incarnations ou des ministres du Bouddha, mais par des princes laïques : le règne des dieux était terminé, celui des rois commençait.

On le vit bien quand Sir Claude White, se levant à son tour, adressa au nouveau souverain une courte allocution pour le féliciter, au nom du vice-roi des Indes, de son accession au trône, qu'il appela une « élection », et que l'élu remercia à son tour la puissance protectrice. Le subside annuel de 50 000 roupies, qui vient d'être doublé cette année, avait d'ailleurs été apporté par la mission, et sa remise fit l'objet d'une nouvelle cérémonie; d'autre part M. White fut appelé « à titre d'ami », dit-il, et non officiellement, à prendre part au premier conseil tenu par le Maharadja.

Comme naguère à Lha-sa, au moment du départ de l'expédition de 1904, des distributions d'aumônes furent faites par la mission, et un millier d'indigènes qui se présentèrent reçurent chacun une pièce de quatre annas; on sait qu'à Lha-sa les Tibétains crurent voir dans ce don gracieux le paiement d'un tribut imposé aux Anglais.

M. White resta encore après le départ des autres membres de la mission pour assister Sir Ugyen Wang-chouk de ses conseils touchant l'organisation des écoles et du trafic, la construction des routes, l'exploitation des mines et le développement de la culture du thé dans les parties basses du pays qui intéressent particulièrement le commerce anglo-indien. A cet effet, après être rentré en Assam par une route nouvelle, celle de Jaigaon, l'infatigable M. White se rendit encore dans l'est du Bhoutan pour y visiter une mine de charbon qui ne lui

1. Le souverain de l'État voisin du Nepâl dont les conditions physiques et politiques sont assez analogues à celles du Bhoutan, Chander Sham Sher, porte le titre de « Maharadja, premier ministre et maréchal du Nepâl ».

parut pas d'ailleurs exploitable, terminant ainsi par cette prospection pratique la série de ses voyages officiels au Bhoutan.

Il pouvait se retirer en paix : son œuvre était faite et le résultat acquis, non seulement pour le Bhoutan dont nous venons de faire l'historique, non seulement pour le Sikhim dont nous n'avons pas parlé, mais encore et surtout pour son propre pays. Le péril chinois était écarté de ce côté de la frontière anglo-indienne, le prestige des Grands Lamas tibétains annihilé au sud des Himalayas, et une page nouvelle venait d'être tournée dans l'histoire du Bhoutan, hier encore à peu près indépendant, aujourd'hui vassal avoué de l'Angleterre et dominé par l'énigmatique figure du fils de ce « prince noir » qui cracha à la face de l'envoyé britannique : le chef bhoutya aux pieds nus, successeur temporel des « Seigneurs de la Loi » bouddhique et commandeur de l'*Indian Empire*, Sir Ugyen Wang-chouk, *baronet* et Maharadja.

CHARLES-EUDES BONIN

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LETTRES

(1861-1876)

Puvis de Chavannes, à peine mort, nous semble immortel, ou plutôt sa gloire offre à l'esprit, aussi bien que son œuvre, un caractère d'éternité. Vouée sans doute à ne pas finir, à durer tout au moins autant que des monuments comme la Sorbonne et le Panthéon, elle a commencé pourtant, cette gloire, après combien de luttes!

Voici des lettres familières, datées de ces années militantes, qu'il est temps de publier : s'il est vrai qu'avec *la Paix* et *la Guerre*, — *Ave, Picardia nutrix*, — *Marseille, porte de l'Orient*, — *Charles-Martel* et *Radegonde*, — *l'Enfance de sainte Geneviève*, — le *Rhône* et *la Saône*, — *Ludus pro patria*, — *le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses*, — enfin l'hémicycle de la Sorbonne, — sans parler des toiles qui ont propagé sa renommée française jusqu'en Amérique, — Puvis de Chavannes a renouvelé magnifiquement la décoration murale en y révélant une singulière espèce d'unité, d'harmonie et de grandeur, si d'ailleurs c'est par des chemins connus de lui seul qu'il a rejoint les maîtres d'autrefois, et si de la sorte ce renouvellement, loin d'être une reconstitution du passé, a tout l'attrait d'une invention originale, ces lettres intéresseront ses admirateurs jusque dans l'avenir, car elles témoignent à la fois de son âme et de son art.

Elles sont adressées à un ami de sa jeunesse et de son âge mûr, et à la mère de cet ami [1]. Naturellement réservé, il ne se confiait guère aux indifférents; mais s'il rencontrait une affection profonde, et qui fût en sympathie avec sa pensée, avec son labeur, il s'ouvrait à elle sans réticence. Or ce fut le cas pour Léon Belly et pour sa mère, madame Nicolas Belly.

1. L'une d'elles est adressée à la femme de cet ami. — Voir pp. 683-684.

Léon Belly, né à Saint-Omer en 1827, élève de Troyon, vivait à Paris dans une société choisie d'artistes et d'écrivains. En de fréquents séjours à Barbizon, il s'était lié avec Théodore Rousseau et François Millet. Ayant visité la Grèce, la Syrie, l'Égypte, il débuta au Salon de 1853 par des vues d'Orient; sa *Haute futaie de Fontainebleau* et ses *Pêcheurs d'équilles en Normandie* furent loués par la critique en 1855; revenu d'Égypte une seconde fois, il exposa, en 1857, *les Sycomores de Ghizeh, le Désert de Nassoub, l'Inondation du Nil.* Edmond About disait alors : « M. Belly est plus coloriste qu'aucun de ses compagnons de voyage : il veut dessiner, il dessinera, il dessine déjà de temps en temps. La grandeur des aspects ne l'intimide pas; il sait la perspective, il a le sentiment des plans. Son *Inondation en Égypte* est une grosse masse très heureuse, un ensemble bien condensé et d'une couleur que M. Ziem ne désavouerait pas[1]... » D'un troisième voyage, en 1861, Léon Belly rapportait *la Caravane des pèlerins se rendant à la Mecque*, et c'est là, pour Émile Michel, « une des peintures les plus remarquables de notre école contemporaine, et certainement la plus vraie et la plus saisissante qu'ait inspirée l'Orient[2]. » — Ce tableau, qui valut à son auteur une première médaille et bientôt la croix, est maintenant au musée du Louvre, avec deux autres toiles signées du même nom.

En 1863, le peintre exposait des *Femmes fellahs au bord du Nil*, et Paul Mantz écrivait : « M. Belly, qui nous a fait voir plus d'un charmant tableau, essaye, non sans bonheur, d'élargir sa manière en donnant plus d'importance aux figures. Il y a un effort nouveau dans les *Femmes fellahs au bord du Nil.* Vêtues de légères tuniques bleues, qui modèlent leurs formes élégantes, quelques jeunes filles sont réunies au bord du fleuve où elles sont venues puiser l'eau dans ces grands vases qui ont conservé le galbe des plus beaux produits de la céramique égyptienne. Les unes sont penchées pour emplir leurs amphores, les autres aident leurs compagnes à charger sur leurs têtes le léger fardeau qu'elles portent avec tant de fierté et de nonchalante grandeur. La fidélité avec laquelle les types sont rendus, la vérité des attitudes, l'exactitude du caractère local tempéré par un sentiment sérieux de grâce, et, plus que tout cela, les lumineuses profondeurs de l'horizon qu'accidente le profil lointain des minarets et des palmiers, tout contribue à faire de ce tableau une des œuvres les mieux réussies que M. Belly nous ait encore montrées[3]. »

Cependant, l'année précédente, Léon Belly s'était marié : dès lors,

1. *Le Salon de 1857.*

2. *Les Maîtres du Paysage*, pp. 499 et suivantes.

3. *Gazette des Beaux-Arts*, 1863, t. XIV, p. 497.

fixé au foyer le plus charmant, il cultiva de préférence le paysage de la terre natale : *la Mare aux fées, les Bords de la Sauldre, le Gué de Montboulan*... Il avait acquis, près de Salbris, en Sologne, ce domaine de Montboulan, site un peu sauvage qui s'accordait à ses goûts. Il mourut en 1877.

Né à Lyon en 1824, Pierre Puvis de Chavannes avait donc trois ans de plus que Léon Belly. Élève d'Henry Scheffer et de Couture, — mais surtout de lui-même, — il avait rencontré Belly dans les alentours de Corot, de Rousseau, de Millet. Bientôt Puvis et Belly se prirent l'un pour l'autre d'une franche sympathie, qui se doubla, chez Puvis, d'un respectueux attachement pour la mère de son ami.

Madame Nicolas Belly était une personne de cœur et d'intelligence. Elle invitait volontiers dans son appartement du quai Malaquais, puis, à partir de 1861, dans un hôtel construit quai d'Orsay, les camarades de son fils. Le jeudi soir, elle avait table ouverte pour ce petit cercle. On se réunissait là sans aucune cérémonie et la bonne humeur aidait à l'échange des opinions. Rousseau, qui venait s'y consoler ou s'y distraire de ses tristesses intimes, a laissé le plus aimable souvenir à quiconque l'a vu dans ce favorable entourage. Corot s'y délassait des ennuis que lui causait l'envie de ses rivaux. Un soir même, le bonhomme, débordant de joie, surprit quelque peu le cénacle en s'avisant de chanter à table. Émile Michel, le peintre-écrivain, dont la plume devait nous donner maints excellents portraits de maîtres, Émile Michel arrivant alors de Metz, où Belly et lui s'étaient connus presque enfants, prenait alors contact avec la grand' ville. Plus tard, il nous disait : « Parmi ces hommes à la fois célèbres et discutés qui remuaient, dans l'abandon des controverses les plus vives et les plus cordiales, tant de questions à l'ordre du jour, j'étais tout oreilles, tout admiration ! »

Entre ces convives, Puvis de Chavannes était peut-être celui qui appréciait le mieux l'hospitalière demeure et ses habitants. Très sobre, — il avait coutume de ne pas déjeuner afin de gagner du temps pour son travail, — et fort peu mondain, il n'en goûtait pas moins ces réunions. Nous en avons la preuve dans certaines lettres qu'il serait oiseux de publier *in extenso*, mais dont il sied de sauver au moins quelques bribes. Un dimanche matin de l'année 1861, il écrivait à madame Belly :

Je serai très heureux de passer un bon bout de temps avec vous, avec ou sans Lavater, préférant votre séduisante et bonne parole à tous les livres les mieux écrits, mais auxquels manquera éternellement la physionomie et l'imprévu. La lecture me paraît merveilleusement inventée pour les amateurs de Thébaïdes,

privés du charme qu'on trouve dans une parole sympathique et persuasive, bien appuyée par un regard qu'éclairent la bonté et l'intelligence. Je ne suis pas de ce nombre, et plus je vous vois et plus je vous entends et plus je suis content...

Le 25 août 1866, il écrivait à Léon Belly :

Je vous aime tous bien tendrement, comme on peut aimer ce qui est sain, loyal, intelligent et élevé.

Les lettres que nous allons maintenant donner entières ou presque, en les accompagnant du commentaire le plus discret, sont peu nombreuses, mais on jugera de leur importance : elles sont datées, si j'ose dire, d'années qui furent climatériques dans la vie de Puvis. Nous ne saurions trop remercier madame Léon Belly et la famille Puvis de Chavannes qui nous ont permis de produire au jour ces inestimables documents.



— 1861 —

Cette année-là, M. Ingres, octogénaire et comblé d'honneurs depuis l'Exposition universelle de 1855, — où il avait rempli seul toute une salle et connu vivant les fortes délices de l'apothéose, — M. Ingres, d'ailleurs, travaillant toujours, avec la même énergie qu'il devait montrer encore six années durant, jusqu'à la veille de sa mort, — M. Ingres lui-même, à qui le « Salon des arts réunis » en fournissait l'occasion, avait organisé une exposition de ses dessins. Et c'était quelque chose comme l'octave de la grande fête célébrée en 1855, — ou mieux, comme disent les paysans de certaines provinces, le « rebond » de la fête. Émile Gallichon dressait dans la *Gazette des Beaux-Arts* un catalogue détaillé de ces dessins; le vicomte Henri Delaborde leur consacrait, dans la même revue, un article spécial. Concert d'éloges, reprise de panégyrique.

Pendant ce temps-là, Pierre Puvis de Chavannes, — refusé neuf fois de suite au Salon annuel avant d'y être admis, en 1859, avec un *Retour de chasse*, qui passa inaperçu, — Pierre Puvis de Chavannes, âgé de trente-sept ans déjà, envoyait au Salon de 1861 deux grandes compositions, *la Paix* et *la Guerre* [1].

Apparemment, il n'était pas sans inquiétude. Quelle démarche,

1. Qui décorent aujourd'hui le musée d'Amiens.

quel acte de déférence et de bonne politique sa maternelle amie[1] crut-elle devoir lui conseiller? Une visite au glorieux et puissant patriarche eût peut-être servi les intérêts du peintre jeune encore et fâcheusement obscur; il en eût tiré du moins quelque raison de se rassurer, de s'apaiser... La lettre de madame Belly nous manque, mais on la devine, et voici la réponse :

12 mars 1861.

Chère madame,

Je ne saurais ne pas répondre immédiatement à votre lettre, à la bonne pensée qui l'a dictée, en même temps à ce qu'elle contient que je dois combattre, plutôt comme théorie générale, que comme cas particulier. — J'ai une peur bleue d'être prolixe, mais je ne peux résister au plaisir de me justifier. La seule chose qui me soit désagréable, c'est d'être obligé, pour le faire, de parler de moi.

Et pour commencer : connaissez-vous, chère madame, un seul artiste épris de son art, qui ait en lui le baume merveilleux qu'on appelle le calme? Qu'est-ce que c'est donc que le calme? Pour moi, le calme est voisin de l'outrecuidance, et, s'il est, au monde, un exemple à citer pour prouver qu'il n'habite guère les bons cerveaux, M. Ingres est justement là pour le prouver.

L'amour exagéré de la louange, l'horreur, la terreur, la haine de la critique, les doutes incessants sur sa force, les hésitations sans nombre sur le tableau en voie d'exécution, hésitations qui font que le bonhomme tremble comme un enfant, gratte et efface jusqu'à vingt, trente fois la même figure[2], — être la proie du premier venu comme impressionnabilité, voilà l'homme! Je ne le connais que de vue, mais je vis avec des gens qui ont vécu près de lui.

Et voyez le miracle, ou plutôt admirez et admirons la force de cette individualité, le ressort de cette nature, à laquelle il

1. Il terminait, un jour, un billet par ces mots : « Je vous serre bien affectueusement et filialement la main ».

2. « Ce qu'il avait été au début, dans sa pauvre cellule du couvent des Capucins, il l'était encore au moment de sa mort, alors que, au faîte des honneurs, il reprenait un dessin ou une toile pour la centième fois peut-être, avant de la livrer à l'acquéreur impatient et incapable de comprendre de pareilles hésitations chez un tel maître. Or ces hésitations sont peut-être le meilleur de son être. Elles disent ce que fut sa conscience d'artiste. » Momméja, *Ingres* (Collection des grands artistes, Laurens, p. 112).

suffit, au milieu de toutes ces transes, de quelques moments de lucidité parfaite pour imprimer à toute l'œuvre une incontestable unité, à la vie un caractère tranché...

Et maintenant, voyons quel droit a cet homme éminent d'avoir si peur... Il est élève de David. A dix-sept ans, il en savait plus qu'on n'en saura jamais : il a ainsi entre les mains, dès sa première jeunesse, un métier et un savoir qui le lesteront toute sa vie. Il ne reste plus à élucider que les questions de goût qui doivent lui donner sa nuance, mais le fond est acquis. Avec toutes ces certitudes, malgré l'admiration croissante des gens de goût, malgré la position officielle qui lui est faite peu à peu, cet esprit, dont les émanations sont si claires, une fois lancées dans le domaine public, se rattrape de tout en particulier par des tourments incroyables, souvent enfantins, et, à coup sûr, naïfs, quoiqu'on ait pu dire.

S'il en est ainsi de M. Ingres qui est bien réellement un homme hors ligne, que doit-il en être d'un malheureux venu avec le goût des belles choses dans un moment d'incrédulité, d'ignorance et de division (car depuis quinze et même trente ans il n'y a plus de maître enseignant)? Et cependant, si peu qu'il y ait de fait de la part de cet homme, il y a quelque chose. Il est, comme tout le monde, entouré de gens qui s'intéressent à lui à des degrés différents, qui prennent part à sa vie, qui pensent et parlent de manières entièrement opposées. Et, malgré tout, en dépit des tiraillements inévitables, soit d'autrui, soit de sa propre nature, il pond. Bon ou mauvais, il a produit, et cela sans une ombre d'encouragement matériel ou honorifique, — bien au contraire.

Donc, au fond, et raisonnant au plus près, je suis moins que je n'en ai l'air la proie des variations de l'opinion, puisque, sans défense par mon acquis, qui est loin d'être arrivé à son apogée, et par le poids de mes œuvres, et par mes espérances en dehors de moi-même, je me sens pris d'un amour ineffable pour l'étude, le perfectionnement du peu que je sais, dans le sens que je préfère.

Maintenant, chère madame, que j'ai réglé les comptes de M. Ingres, et osé parler de moi sur la même page, ne trouvez-vous pas qu'à mon âge, ayant malheureusement passé à pieds joints sur les études de la première jeunesse, m'étant absolu-

ment fait moi-même, et n'ayant pas le moindre doute sur ce que j'aime, et compte faire, ne trouvez-vous pas que je puisse aspirer tout aussi bien les beaux exemples par les œuvres que par l'homme?

Plus qu'un petit mot, — car j'ai *honte*. J'ai beaucoup d'admiration pour lui, je suis certain que l'acte de déférence que vous me conseillez ne lui déplairait pas, mais je sens aussi qu'avec mes habitudes, l'énorme différence d'âge, le respect d'un temps si bien employé par le maître, nous en resterions là. — J'expose, il a des yeux : c'est tout ce qu'il faut.

Tout cela ne m'empêche pas de vous trouver si bonne que je plains ceux qui ne vous connaissent pas. — Léon aussi est un bien brave garçon : je l'aime beaucoup, qu'il le sache bien. — Je vous verrai jeudi seulement. Mercredi, je ne pourrai pas entendre M. Bréart[1] : je donne ma soirée à un provincial.

Ainsi, chère madame, je vous embrasse les mains; je suis tout étourdi de mon bavardage. Je vous conterai mes mésaventures *militaires*. J'ai horriblement froid aux pieds, il faut que je marche un peu : adieu, madame, à jeudi.

PIERRE PUVIS DE CHAVANNES

Quand j'aurai un moment, *je donnerai un coup de pied à Chaillot* (style approprié à mes sentiments[2]).

Cependant la *Paix* et la *Guerre* étaient exposées : on « avait des yeux : c'est tout ce qu'il fallait ». — comme disait fièrement et simplement Puvis. — Cette fois, en effet, comme le déclare Émile Michel, « il avait trouvé la voie dans laquelle il devait persévérer ». La meilleure partie de la critique lui fut propice. Dans la *Gazette des Beaux-Arts*[3], M. Léon Lagrange, s'il lui reprocha de ne « pas encore dégager d'une façon assez nette sa propre personnalité », salua pourtant « l'essor d'une pensée forte, puissamment servie par un dessin énergique et fier ». Castagnary accordait que « la conception de ces tableaux était savamment déduite et logiquement menée[4] ». —

1. Violoniste.

2. Dans ce quartier, où il avait l'intention de se rendre, habitait un de ses confrères à l'égard duquel il ne nourrissait pas des sentiments fort tendres.

3. Tome X, pp. 227 et suiv.

4. *Les Artistes au XIXe siècle*, Salon de 1861, (1 vol. in-4°), Librairie nouvelle, p. 13.

Deux ans après, en revanche, il ne devait trouver que des blâmes pour le *Travail* et le *Repos*, compléments de la *Paix* et la *Guerre*[1]. — Théophile Gautier, en attendant, parlait haut et net : « M. Puvis de Chavannes n'est pas un peintre de tableaux; il lui faut, non pas le chevalet, mais l'échafaudage et de larges murailles à couvrir. C'est là son rêve et il a prouvé qu'il pouvait le réaliser. Ce jeune artiste, dans un temps de prose et de réalisme, est naturellement héroïque, épique et monumental par une récurrence de génie bizarre. Il semble qu'il n'ait rien vu de la peinture contemporaine[2]... » Pouvait-on, dès 1861, mieux dire?... Mais le jury lui-même et l'État ne firent pas si mal. Une deuxième médaille fut décernée à Pierre Puvis de Chavannes, — en même temps qu'à Léon Bonnat; — Léon Belly, nous le savons, qui en avait remporté une troisième dès 1857, une deuxième en 1859, en obtenait alors une première. — Et le ministère des Beaux-Arts acheta bravement *la Paix* : Puvis, pour ne pas séparer les deux toiles, fit cadeau à l'État de *la Guerre*.

Cette bienheureuse *Paix*, l'auteur en voulut apporter la photographie à madame Belly. Sur la marge, en guise de dédicace, après le nom de la chère hôtesse, il avait mis toute une série de points : points d'exclamation et points de suspension alternés. N'ayant pas trouvé madame Belly chez elle, il y déposa cet hommage. Interrogé sur la signification de ces traits énigmatiques, il répliqua par ce billet, que nous citons pour sa gaminerie gentille et sa ferveur enjouée :

14 mai 1861.

Chère madame,

L'explication des ! et des... qui suivent votre nom me paraît si simple que j'ai presque honte de vous la donner. Ne parlent-ils pas en effet de vous, de votre brave fils, de votre exquise bonté, de l'accueil qu'on reçoit chez vous? Ils sont là comme autant d'assurances de dévouement, d'affection, et de respect. Je n'en ai pas mis assez.

A jeudi, si je peux, chère madame, et aux vôtres.

P. PUVIS DE CHAVANNES

Désormais, — comme l'a dit plus tard M. André Michel, étudiant Puvis dans ses *Notes sur l'art moderne*, — « c'est du côté de François Millet et de Corot qu'il *devait* regarder, c'est eux qu'il rencontrera au point culminant de sa carrière, quand il évoquera au mur du Panthéon les scènes de l'enfance de sainte Geneviève ». Et,

1. *Salons* de Castagnary, 2 vol. in-8°.

2. *Le Salon de 1861.*

quelques mois après la clôture du Salon où furent exposées la *Paix* et la *Guerre*, dès l'automne de 1861, voici par quelle profession de foi véritablement capitale il répond à madame Belly :

[Paris, 1861.]

Madame,

La nature m'émeut profondément, je vous l'assure, et c'est pour cela qu'il m'est impossible de la prendre à haute dose. Un quart d'heure de promenade dans le sentier qui me plaît meuble mon cerveau pour longtemps, n'en accusez que sa faiblesse [1].

Le spectacle touchant des prés et des arbres incendiés par le soleil est mille fois plus capiteux pour moi que le « vin de gibier », et d'ailleurs j'ai une infirmité que j'ose à peine avouer, surtout à vous, madame, dont la sérénité sait apprécier et goûter si largement et sans trouble la splendeur naturelle : cette infirmité consiste à me faire préférer à tout les aspects un peu mornes, les ciels bas, les plaines bien solitaires, d'un ton discret, où chaque brin d'herbe fait sa petite musique au souffle mou du vent du midi. Le type, — tenez, madame, — le vrai type de ce que j'aime est un affreux endroit, une langue de terre, pas mal célèbre, du reste, qu'on appelle le Lido, — c'est en face de Venise, entre deux mers, — ou bien quelqu'une de ces tristes îles de l'Adriatique.

La contagion Musset et Sénancour n'est pour rien dans mon affaire : je suis ainsi, et si misérable que le soleil me fatigue la vue et me trouble l'âme, surtout ce soleil d'au-

1. Cette pensée apparaît dans sa vraie lumière lorsqu'on la rapproche de la confidence faite à M. Marius Vachon, qui demandait à l'artiste où il avait pris le beau paysage de *Ludus pro patria*.

« Ce paysage, — répondit Puvis de Chavannes, en souriant, — je l'ai vu par la portière d'un wagon, pendant un de mes voyages à Amiens. Au fur et à mesure que défilaient sous mes yeux ces bas-fonds de rivières bordées de saules, de vernes et d'oseraies, ces collines basses, qu'empiècent si pittoresquement, dans la diversité de leurs tons et de leurs dessins, les champs de blé, de colza et de betteraves, de maigres prairies et des petits bois très espacés, je notai dans mon cerveau les effets de lignes et de couleurs; et, de retour à mon atelier, j'en jetai sur papier le résumé. La vision du paysage avait été pour moi si intense qu'il me semblait qu'une étude sur place en eût affaibli la sensation, et m'eût exposé à n'en retrouver, plus tard, dans ma mémoire, qu'une image réduite, confuse et sans vie ». Marius Vachon, *Puvis de Chavannes* (Collection de l'*Art et les Artistes*), p. 146.

tomne, qui brille comme un insensé et ne chauffe pas, — celui d'aujourd'hui entre autres.

Et puis qui, dans ce pauvre monde, n'a pas un petit passé, — et n'est-il pas toujours triste, puisqu'il est passé?

Voici trois beaux vers :

> Nature au front serein, comme vous oubliez !
> Et comme vous brisez, dans vos métamorphoses,
> Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés [1] !

C'est Hugo qui a dit cela, et j'en ai quelquefois envie de pleurer. Les choses implacablement belles sont pour des êtres mieux trempés que je ne le suis.

J'ai eu un grand plaisir à lire votre charmante lettre, bonne madame : la vie y abonde, et l'esprit et la bonté, — trois choses qui se tournent souvent le dos.

Je ne crains pas de vous envoyer de ma prose ; mais, pour que vous la savouriez tout à votre aise, je prends deux feuilles : j'ai eu beaucoup de peine à vous lire en plusieurs endroits. — Après cela, était-ce de la peine? C'était seulement de l'impatience : l'essentiel était de ne rien perdre.

J'irai attendre Léon jeudi au chemin de fer. Je lui adoucirai, par ma présence, le zigzag de sa maison [2] et je vous l'amènerai.

Je travaille beaucoup et cherche de mon mieux. J'attends impatiemment le mauvais temps et je suis déjà en pourparlers avec un marchand de parapluies. Je vous assure, madame, que le mauvais temps est plus vivant que le beau temps. La grande nappe bleue du ciel absorbe trop : plus il fait beau, plus elle est noire ; il n'y manque que des larmes d'argent. Au lieu qu'un grand voile d'un gris fin, fin comme les ailes des oiseaux dont vous me parlez, un gris qui laisse à la moindre plante sa couleur, à tous les objets leur valeur, — un gris comme celui-là est l'accompagnement doux et soutenu qui laisse tout chanter, c'est la merveille par excellence ; enfin ce qu'il y a de plus clair, c'est que c'est là ce que j'aime le mieux.

1. *La Tristesse d'Olympio* (*Les Rayons et les Ombres*. (Œuvres complètes de Victor Hugo, Hetzel et Quantin, Poésies, III, p. 523).

2. Léon Belly faisait alors construire l'hôtel qu'il devait habiter au quai d'Orsay. — Ce détail indique l'année de la lettre, comme une des phrases précédentes indique la saison.

Chère et bonne madame, je ne m'attendais guère à toucher à une plume, quand votre lettre est venue charmer un instant de ma longue et sérieuse journée. Je vous réponds malgré votre recommandation de ne pas le faire, et ce que vous m'écrivez a un tel mouvement que je crois vous voir et vous parler : c'est autant de pris en attendant jeudi.

Je suis, madame, le plus dévoué et le plus respectueux de ceux auxquels vous vous intéressez,

P. PUVIS DE CHAVANNES

En marge :

Ah! ma sœur a envie de voir *Léonidas* [1]? Eh bien, mais c'est très bon cela! Je n'ai pas de ses nouvelles, ni d'elle, ni de personne.

(*Sur un feuillet à part*) :

Ainsi à jeudi. Le bon vin de gibier, le gibier lui-même, — et, qui sait? peut-être une tourterelle... nous la mangerons tout de même : — c'est si timide!

Voyez, madame, la nuit arrive, je me sens plus gai, votre héros va se coucher, et il va devenir possible d'ouvrir les yeux sans être écrasé. — Si vous saviez, madame, quelle moisson un peintre peut faire par un ciel gris!... Vous le savez aussi bien que moi; seulement, vous préférez le beau temps. *Trahit sua*... etc., etc[2].

*
* *

— 1871 —

Ce que furent cette année-ci et la précédente pour la France et pour les Français, dont Puvis n'était pas le moins sensible, est-il besoin de le rappeler?

Demeuré à Paris pendant le siège, Puvis de Chavannes, quinze jours après la capitulation, écrivait à madame Léon Belly :

Paris, 12 février 1871.

Je me sens impuissant à vous dire tout ce que m'ont fait éprouver vos deux lettres. Elles me sont arrivées avec de

1. Sans doute, le tableau de David, au musée du Louvre.

2. *Trahit sua quemque voluptas*. — « Chacun suit son plaisir » (VIRGILE).

nombreux retards; la dernière a mis six jours. Quel supplice d'en être réduit aux réticences quand on aurait tant et tant à se dire! — Aussi n'essaierai-je pas de vous exprimer autre chose que ma reconnaissance pour la pensée qui vous a fait m'écrire, pour ce témoignage d'excellents amis qu'il me tarde d'embrasser.

Le voile est loin encore d'être déchiré et, de notre prison, nous n'apercevons encore rien que d'informe. Puisse l'arrêt de la Chambre briser enfin tous les obstacles qui tiennent les âmes et les corps séparés depuis cinq mois maudits! Je n'ai d'autre rêve que d'oublier, mais depuis longtemps le Léthé est tari, et le seul adoucissement qui nous reste sera de toucher une terre vierge de l'étranger où l'amer sentiment de nos désastres sera tempéré par le respect dû à notre attitude dans la défaite.

Que je voudrais vous revoir, vous et tous les vôtres, ce brave et cher Léon, sa mère, les enfants, — tous! — Je ferme les yeux et je vous vois réunis au quai d'Orsay, — quand?... Ah! je ne me ferai pas attendre.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. PUVIS DE CHAVANNES.

Je partage absolument toutes vos idées et celles de Léon en matière d'élections, et j'espère que nous pourrons enfin avoir quelque chose de stable et de respectable.

Trois semaines après que l'armée de la France avait reconquis Paris sur la Commune, Puvis de Chavannes écrivait à Léon Belly :

18 juin 1871.

Mon cher Belly,

Je suis deux fois votre débiteur, d'abord par une lettre reçue il y a quelques jours et, ensuite, par celle qui m'est arrivée ce matin : je ne veux pas que la journée se passe avant d'avoir au moins commencé à répondre; j'irai me coucher après, l'âme plus en repos.

L'effet des derniers événements, venant brocher sur une accumulation de malheurs, est depuis quelque temps de me faire paraître ce que je pense, et ce que je dis, comme abso-

lument oiseux. On se sent pris d'un dégoût singulier pour toute discussion ou même conversation. Il me semble que j'assiste à un horrible accouchement auquel je ne peux rien.

Croyez bien que je n'exagère pas quand je dis que nous sommes très, très malades. Il y a un immense empoisonnement du sens moral et je ne peux m'empêcher de m'ébahir quand je pense aux illusions des partis qui espèrent nous guérir en nous passant leur ours, — l'ours Chambord, surtout, qui me paraît habiter avec son monde le pays des songes. — Comment ce malheureux espère-t-il ramener avec lui la foi religieuse, la foi politique, le sentiment hiérarchique et l'esprit de famille (ou ce qui serait son expression et dont notre malheureux peuple gangrené ne veut plus entendre parler)? On ne décrète pas la vertu. — Quant aux d'Orléans, je ne les crois possibles que dans la personne du duc d'Aumale comme président d'une belle et bonne république ; mais de celle-là les républicains ne veulent pas, et les autres ont peur même du mot. Il reste les Bonaparte, mais je les crois très distancés. La seule chose qui pourrait nous sauver serait une internationale des braves gens ; malheureusement, il leur manque l'entente et l'unité des coquins : les prochaines élections nous éclaireront sur ce sujet.

Il reste pourtant une planche de salut : c'est la réorganisation de l'armée, avec le service obligatoire pour tous, et il est possible que l'élément resté honnête arrive à l'assainir et à la fortifier, — et voilà tout ce que j'espère.

Et puis, mon cher ami, je suis convaincu que l'Europe nous en veut à la mort et a résolu notre perte, en entravant comme elle le fait visiblement la reprise des affaires ; elle protège et soudoie les exécrables canailles qui nous ruinent et n'épargnera rien pour nous saigner à blanc. — En un mot nous marchons tout droit à la Pologne, et tout le monde y travaille par la division.

Sur cette prédiction, je vais me coucher, et tâcher d'attraper demain matin.

19 juin.

Je ne serais pas si noir, mon cher ami, si je ne parlais que d'après moi ; malheureusement, tout ce qui m'arrive de province et du dehors confirme ces tristes pressentiments.

L'insolence et la rage éclatent partout avec une audace vraiment démoniaque. Le jeu est à découvert et il est bien entendu qu'une moitié du genre humain, privée de sens moral, de toute foi, se rue sur l'autre pour lui arracher son bien, en jouir, ou mourir. Il y a quelque chose d'ignoble et de désespéré dans ce sinistre élan de convoitise : ce serait à nous d'être assez unis, assez résistants pour supporter le choc jusqu'à ce que cette fièvre de nos ennemis tombe par le découragement et l'impuissance.

« Malgré tout cela, malgré ces menaces de l'avenir, du lendemain, malgré l'atonie des esprits pour tout ce qui n'est pas guerre sociale et pure matière, je ne me suis jamais senti aussi enragé de travail et, par le fait, je travaille beaucoup[1]. — Il y a même quelque chose de grotesque entre ce besoin de produire et cette complète impossibilité d'écouler mes produits, pour lesquels il faudra, un beau jour, louer quelque baraque,

1. Deux de ses tableaux commémorèrent les services rendus pendant le siège de Paris par les ballons et par les pigeons voyageurs. L'un d'eux montre une jeune femme, de stature élancée, qui protège sa colombe contre les serres d'un aigle : dans le fond, s'étend la ville de Paris, que surmontent les tours de Notre-Dame et que traversent les quais de la Seine, couverts de neige, silencieux, déserts.

Bientôt cependant, voyant renaître une France qu'anime la volonté de vivre, Puvis de Chavannes se plaît à peindre l'*Espérance*. — Dans une plaine semée de ruines et de tombeaux, une jeune fille, vêtue de blanc, est assise sur les blocs d'un mur démoli; appuyée d'une main sur la pierre et soulevant de l'autre un rameau de chêne, elle dresse vaillamment sa taille frêle et domine le spectateur par l'assurance de son regard. — Mal accueillie, au Salon de 1872, par le gros public, cette figure était pourtant bien significative à l'heure où elle parut. Sous la photographie du tableau offerte à Léon Belly, Puvis de Chavannes avait inscrit de sa main ces vers d'Armand Silvestre :

Blanc vêtue et si frêle, ainsi qu'une enfant née
Aux jours sombres, assise aux champs où nos morts froids
Gisent sous le funèbre alignement des croix,
L'Espérance! est-ce toi, douce vierge étonnée?

Dans nos champs ruinés, où rôde la belette,
Si pâle qu'en tes yeux rêve l'étonnement
De vivre encore, oh! c'est bien toi, l'ange clément
Qui frissonnes au vent de l'aube violette!

Peut-être aussi, dès l'époque de cette lettre, Puvis avait-il sur le chevalet une toile d'une originalité, d'une grâce et d'une harmonie singulières, qu'il envoya au Salon de 1872, avec l'*Espérance*, et qui fut refusée : les *Jeunes filles et la Mort*. Et peut-être enfin avait-il commencé de travailler à cette grande page dont la poésie et la sérénité, au Salon de 1873, furent heureusement reconnues : l'*Été* (voir le chaleureux éloge qu'en fit, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, un connaisseur délicat, M. Georges Lafenestre).

car d'ici à quelques années l'atelier de Neuilly[1] sera insuffisant. — Il a été bombardé et très éreinté : toute la toiture (260 carreaux de verre double) a sauté, à part six carreaux; les murs ont été entamés par les obus; beaucoup de toiles ont reçu le baptême du feu : les arbres ont perdu de grosses branches; la grille a beaucoup souffert; en un mot, j'ai largement payé mon tribut, — moins pourtant que certains voisins auxquels il ne reste que les plâtras, de ce qui fut leur maison. — A Paris deux balles seulement dans l'atelier[2], mais toutes deux dans le même tableau, ce qui ne pouvait pas manquer.

Vous êtes bien gentil, mon cher ami, d'insister comme vous le faites pour que j'aille vous voir; votre femme l'avait déjà fait avec sa bonté et sa grâce habituelles en répondant à la lettre où je lui annonçais le malheur de Balleroy[3]. J'irais bien certainement respirer un peu près de vous si je n'étais accroché ici par tout ce que j'ai à y faire en réparations, travaux en train, etc. Du reste vous allez revenir pour voter, et j'espère que nous nous verrons un brin et que vous ne repartirez pas tout de suite pour Montboulan. Annoncez-moi votre arrivée.

J'ai vu madame votre mère, il y a quelques jours : elle allait bien et m'a paru absolument la même qu'il y a presque un an; — et quelle année! — Elle était dans le jardin, qui est devenu magnifique et touffu, fleuri et fruitier.

Vous ne me dites pas ce que vous faites, je pense bien pourtant que vous travaillez : — nous verrons tout cela; — car c'est là le refuge, le vrai, celui qui nous a été donné avec la

1. Boulevard du Château, n° 40. — Cet atelier, par la suite, appartint à Guillaume Dubufe. — La description qui suit concorde avec celle d'un anonyme qui raconte ses souvenirs dans une brochure intitulée *la Commune devant l'Histoire. — Les pillards de Neuilly* (in-18 jésus, 1872; Lachaud, éd., p. 39) : « Au mois de mai, la mitraille et les obus ne cessaient de pleuvoir sur Neuilly. Quelques maisons, gravement atteintes, laissaient apercevoir par leurs flancs éventrés, les richesses qu'elles contenaient, ce qui excita la cupidité des confédérés... A partir du 12, ce ne sont qu'orgies et pillages. »

2. Place Pigalle, n° 11.

3. Albert de Balleroy (1831-1873), portraitiste et animalier, était l'ami commun de Puvis et de Belly. — Ce dernier avait même collaboré avec lui en exécutant le paysage de la *Meute sous bois* exposée au Salon de 1861, reproduite en gravure par Émile Vernier au Salon de 1863. — Au moment où Puvis écrivait à leur ami, M. de Balleroy venait de perdre à la fois deux enfants.

vie, et, quand je pense aux délices que l'on y trouve, je me trouve encore dans les privilégiés.

Adieu, mon cher ami, mille respectueuses amitiés à votre femme. Embrassez les enfants pour moi.

Tout à vous,

P. PUVIS DE CHAVANNES



— 1874 —

La France, décidément, a survécu. Même elle restaure ses forces plus vite qu'on ne l'osait présager naguère. Et voici la mémorable année où l'État confie à Puvis de Chavannes la tâche d'évoquer sur la muraille du Panthéon l'enfance de Sainte Geneviève.

Appelé le 23 décembre 1873 à la direction des Beaux-Arts et ne croyant pas y rester longtemps, le marquis de Chennevières avait engagé aussitôt les affaires qui lui tenaient le plus à cœur. — Aussi bien cet homme frêle, dont M. Georges Lafenestre nous a donné le plus vivant portrait, devait-il résister « grâce à son attitude résolue, jusqu'en 1878, durant sept ministères des plus variés, à toutes les oppositions d'inertie ou de défiance, à toutes les intrigues d'intérêts froissés ou d'inintelligences discutées, que soulevait forcément une initiative si rare et si tenace[1] ».

Dès le 10 janvier 1874, il proposait au ministre de constituer une Académie nationale des artistes français qui, seule, organiserait désormais les expositions annuelles de peinture et de sculpture. Le 16 mai 1874, il fondait le « Prix du Salon », qui permettrait à un jeune artiste le séjour de la Ville éternelle dans d'autres conditions que le classique « Prix de Rome ». Entre temps, le 6 mars, il avait soumis de même à son chef et rapidement fait approuver son projet de décoration pour l'église Sainte-Geneviève : — on sait que le Panthéon, depuis le milieu du XIXe siècle était rendu, sous ce vocable, au culte catholique. — Mais si, comme nous le verrons tout à l'heure, cette noble entreprise n'alla pas sans soulever, de gauche et même de droite, mainte hostilité politique, les deux autres innovations, mal accueillies tout d'abord chez les artistes eux-mêmes, faillirent causer la retraite précipitée de leur auteur. A M. de Fourtou avait bientôt succédé, comme ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, un personnage dont M. de Chennevières

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 3e série, XXI (1899-I) pp. 397 et suiv.

a tracé, depuis, dans ses *Souvenirs d'un Directeur des Beaux-Arts* [1], une silhouette bien amusante, le vicomte de Cumont. Le voyant près de céder à la pression des artistes, le directeur le pria d'accepter sa démission. Mieux éclairé, heureusement, M. de Cumont la refusa, fit tête aux mécontents, — et, avec le « Prix du Salon », le grand dessein conçu par M. de Chennevières fut sauvé.

Ce dessein, quelle en était la pensée maîtresse, le rapport du 6 mars l'avait dit clairement :

« Je voudrais, déclarait M. de Chennevières, utiliser au décor d'un monument digne de ce nom, d'un monument vraiment national, le groupe qui nous reste de cette superbe armée [2] et qui, s'il regrette nos plus glorieux chefs d'école, vient de montrer à Vienne [3] que la France n'a point perdu la suprématie en matière d'élégance et de goût... La décoration du Panthéon doit former un vaste poème de peinture et de sculpture à la gloire de sainte Geneviève, qui restera la figure la plus idéale des premiers temps de notre race, poème où la légende de la patronne de Paris se combinerait avec l'histoire merveilleuse des origines chrétiennes de la France. »

Ailleurs ce même rapport oppose la décoration du nouvel Opéra, — tout près d'être achevé, — à celle que réclame le Panthéon :

« Quand vous aurez inauguré, monsieur le ministre, le pompeux monument de l'Opéra [4] où notre pays a voulu montrer, sans marchander, et en réunissant le faisceau de ses plus brillants artistes, ce que peut son génie appliqué à l'architecture des fêtes théâtrales, il sera intéressant de constater que les œuvres qui exigent plus particulièrement la gravité et la vigueur solide conviennent encore à nos artistes, et qu'après avoir fait preuve, aux yeux de l'Europe, de dons inestimables d'esprit, de grâce et d'élégance, ils sont capables de monter aux sommets les plus sévères et les plus nobles de l'art religieux et patriotique [5]. »

Ces derniers mots ne semblent-ils pas nommer, en quelque sorte, Puvis de Chavannes? Un second rapport, daté du 7 mai suivant, proposait de lui attribuer, pour sa part, la décoration des quatre premiers entre-colonnements, à droite de la grande nef.

Mais citons la lettre officielle qui notifiait au peintre la décision du ministre [6] :

1. Extraits de l'*Artiste*. (Années 1883 et suiv.)

2. Celle des grands artistes français.

3. A l'Exposition universelle de 1873.

4. Il fut inauguré, en effet, par M. de Cumont, le 5 janvier 1875.

5. Voir les *Rapports de M. Ph. de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, sur l'administration des arts depuis le 23 décembre 1873 jusqu'au 1er janvier 1878* (Paris 1878).

6. Nous devons remercier ici M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire

Ministère de l'Instruction publique,
des Cultes
et des Beaux-Arts. *Du 15 mai 1874.*

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que M. le Ministre a bien voulu, sur ma proposition, vous charger d'exécuter, dans l'église de Sainte-Geneviève, à Paris, les peintures des quatre premiers entre-colonnements à droite de la grande nef.

Ces peintures devront représenter : 1° dans la partie inférieure du premier entre-colonnement, l'Éducation de sainte Geneviève; *2° dans la partie inférieure des trois autres,* la Vie pastorale de la même sainte; *3° dans la partie supérieure des quatre entre-colonnements, au-dessus du bandeau de pierre,* une Procession de personnages sacrés.

Vous pouvez dès aujourd'hui vous mettre en rapport avec M. Louvet, architecte de Sainte-Geneviève, et j'espère qu'il vous sera possible de me soumettre, avant la fin de l'année, les esquisses de ces peintures.

Je me félicite d'avoir pu, dans cette circonstance, faire appel à votre concours patriotique pour la réalisation d'un projet dont le caractère éminemment national ne saurait vous échapper.

Agréez, etc.

PH. DE CHENNEVIÈRES

Puvis de Chavannes accepta, de toute sa foi et de tout son courage, « l'offre du magnifique travail » pour lequel M. de Chennevières l'avait si judicieusement désigné.

Quinze jours après, il écrivait à Léon Belly :

Paris, 5 juin 1874.

Mon cher ami,

La vraie réponse à votre affectueuse lettre eût été d'arriver tout bonnement chez vous par le courrier suivant. Ne l'ayant pas fait sur l'heure et ne le pouvant faire davantage plus tard, il me reste à vous remercier de votre invitation si cordialement réitérée, et déclinée par moi en dépit du sincère désir que j'aurais de m'y rendre.

Les raisons que vous prévoyez de mon refus sont en partie les bonnes, mais ne suffiraient pas à me barrer la route de

d'État aux Beaux-Arts, qui nous a permis de consulter le dossier relatif à cette commande, et M. Frantz Marcou, inspecteur général des Monuments historiques, qui nous a facilité la connaissance de ces documents.

Montboulan, si je n'étais dans une perpétuelle incertitude sur plusieurs rendez-vous de famille : soit que je doive aller à elle, soit qu'elle doive venir à Paris ; c'est une partie à quatre coins qui prendra le plus clair de mon temps. — Le mauvais état de santé de ma sœur, madame de Vaugelas, est aussi pour beaucoup dans cette incertitude et ce gâchage d'un temps destiné en apparence à prendre de l'air nouveau et un peu de distraction.

Je suis donc forcé encore une fois de faire mon deuil d'une pointe chez vous. Mais l'âme, heureusement, voyage à son gré[1], et je n'ai pas besoin d'un grand effort d'imagination pour jouir de votre complet retour à la vie ordinaire, pour me figurer ces mouvements de plus en plus libres, plus naturels[2]. Vous vous êtes reconquis pied à pied, et, quoique vous aspiriez bien naturellement à vous retrouver le plus promptement possible, il doit néanmoins y avoir dans la conscience de cette réparation incessante une grande douceur : — on n'a qu'à se figurer la sensation inverse, pour remercier Dieu de bon cœur.

J'ai revu hier vos tableaux du Salon, — en bon jour, — et en beauté : — on a changé de place l'effet de neige et, je crois, aussi, un peu, la *Mare*[3], mais pour ce dernier d'une façon insignifiante. — Quant au premier, il a passé d'une encoignure à un presque centre de panneau. La lumière est meilleure, et la note, un peu étrange par elle-même, s'accentue en individualité dans ce milieu assez uniforme des autres toiles.

Vous êtes mille fois aimable de me dire que j'ai du succès au Salon[4]. Je suis en cela, comme tout auteur, incapable de

1. « Mais l'âme, heureusement, voyage à son gré... » N'est-il pas permis de reconnaître ici, dans l'inflexion musicale de cette simple phrase, un peu de l'harmonie que l'on admire dans les ordonnance plastiques du maître?

2. Léon Belly était alors convalescent d'une grave maladie.

3. *La Mare aux Fées*, tableau reproduit dans les *Maîtres du paysage*, par Émile Michel, pp. 499 et suiv.

4. Il avait envoyé au Salon *Charles-Martel sauvant la chrétienté par sa victoire sur les Sarrasins*, un des vastes panneaux destinés à l'hôtel de ville de Poitiers. — La plupart des critiques lui furent favorables ; dans la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Louis Gonse préféra « cette belle synthèse » aux analyses surchargées de Matejko (Nouvelle série, t. IX, p. 508). — En même temps, comme on le verra plus loin, Puvis exposait le carton de l'autre panneau, qu'il envoya au Salon de 1875 : *Retirée au couvent de Sainte-Croix, Radegonde donne asile aux poètes et protège les lettres contre la barbarie de son temps.*

juger la situation : — tant mieux si elle est bonne! — J'ai peu suivi la presse : n'allant guère au café, et n'étant plus d'aucun cercle, je n'ai lu que ce que le hasard ou un envoi discret mettait sous mes yeux. Il y avait du bon et du mauvais, comme partout... J'espère pourtant que les artistes auront accueilli mon exposition avec bienveillance, — à en juger, moins sur ce qu'ils ont bien voulu me témoigner qu'à je ne sais quoi d'indéfinissable qui vous entoure quand la partie est bonne pour vous.

J'ai été très heureux et très flatté d'être choisi pour contribuer à la décoration du Panthéon. J'espère que rien ne viendra se mettre à l'encontre d'un travail aussi intéressant. Mais je ne suis pas absolument tranquille. Le pays est dans un si singulier état de changement, ou plutôt l'instabilité est devenue un tel besoin qu'il faut s'attendre à tout. Voilà déjà notre directeur très ébranlé, sinon déjà à terre[1], — ce qu'à Dieu ne plaise : — par qui le remplacerait-on? Le nouveau ne voudra-t-il pas faire du nouveau?... N'y aura-t-il aucune interpellation à la Chambre au sujet de ces travaux ou du crédit alloué pour leur exécution?...

Tout cela est bien embrouillé, bien menaçant et n'éclaircit pas les idées. — Les journaux radicaux voudraient remplacer Geneviève par Robespierre, et les journaux cléricaux crient au scandale, sur le choix des sujets, les déclarant en dehors de leur destination, parpaillots... que sais-je encore? — Comme tout cela est agréable et qu'il fait bon mesurer d'avance toutes ces critiques, sans parler de celles qui assailliront l'œuvre elle-même!... En somme, ce ne serait rien, — bien décidé que je suis à faire de mon mieux, — mais c'est là qu'est le point noir : un travail *de quatre ans*, dans les conditions politiques où nous sommes, a l'air d'un défi au bon sens... Enfin à chaque jour suffit sa peine : mettons nos œillères, et en avant!...

Je fais en ce moment mon second tableau, dont le carton est exposé : j'en avais pris un double, et grâce à cette précaution tout marche assez vite.

Voilà bien du bavardage, mon cher ami; j'aimerais mieux

1. Le 7 juin, deux jours après que Puvis de Chavannes écrivait ces lignes, — le *Rappel* annonçait que M. de Chennevières maintenait sa démission.

causer de tout cela qu'en écrire : nous fumerions tranquillement à l'ombre, humant le bon air et encaissant de l'appétit pour le dîner... Mais tout cela n'est qu'un rêve et jamais homme ne sut moins que moi ce qui sera fait de lui.

Mes meilleurs et plus affectueux souvenirs autour de vous. Revenez-nous avec un grand paysage décoratif.

Tout à vous,

P. PUVIS DE CHAVANNES

*
* *

La lettre suivante, hélas! n'est qu'un épilogue amical. En 1876, — l'année même où furent exposés les cartons de *Sainte Geneviève enfant* et de *Saint Germain prédisant aux parents de sainte Geneviève les hautes destinées auxquelles elle est appelée*, — alors que Puvis de Chavannes passait ainsi, réellement, de l'ère militante à l'ère triomphante, — madame Nicolas Belly mourait. Puvis de Chavannes, instruit de ce que furent ses derniers moments, répondait à son fils :

Paris, 25 juillet 1876.

Mon cher ami,

Étant absent de Paris comme vous à ces tristes moments et n'ayant vu personne des vôtres depuis mon retour, j'ignorais les détails que vous me donnez; je les ai lus avec le plus douloureux intérêt. Ils m'ont reporté avec une singulière intensité vers cette noble et si bienveillante figure à laquelle je voue au plus profond de mon cœur un culte de reconnaissance et les plus doux souvenirs.

Ce sentiment quasi filial s'augmente encore en moi de toute la conviction où je suis qu'entre autres pertes morales que fait notre pays celles du respect, du sentiment de la famille, sont malheureusement en première ligne. — La patrie y a déjà passé en grande partie : c'est donc le moment d'aimer, de s'acharner aux vieux souvenirs.

Vous êtes bien gracieux, mon cher ami, de me rappeler la promesse que j'aurais tant de plaisir à tenir et que je tiendrai certainement si les circonstances m'aident un peu.

Voici ce que j'entends par là. J'ai déjà fait deux absences

et, dans l'état où sont mes travaux, qui me réclament tout entier, je devrai rester à Paris si l'architecte de Poitiers ne se décide pas *enfin* à placer mes toiles qui m'encombrent et m'inquiètent par la responsabilité qui m'en incombe. S'il me fait signe et que j'aille à Poitiers, je ne passerai certainement pas devant chez vous sans y entrer, et ce me sera très doux, je vous assure. — Je ne le ferai pas du reste sans vous avertir par un mot et vous demander si le moment vous convient.

Ne m'oubliez pas auprès de votre femme. J'embrasse vos chers enfants, — gardant le dernier baiser pour le suave et charmant visage qui a maintenu jusqu'au bout un sourire sur les lèvres de votre mère.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement.

P. PUVIS DE CHAVANNES

Un an après, Léon Belly rejoignait sa mère dans la tombe. L'homme, autant que l'artiste, et la femme supérieure qui l'avait formé, avaient mérité que leur souvenir fût associé publiquement à celui de leur illustre ami.

CONRAD DE MANDACH

FILS DE GUEUX

A MAURICE BARRÈS

AU MAÎTRE DE NOTRE CHŒUR LORRAIN

Hommage d'admiration
et de reconnaissance.

I

— Hue, Papillon! hue, mon homme!

L'âne s'arc-boutait sur ses jambes, refusant d'avancer. Son corps décharné tremblait, pendant qu'il flairait avec effroi l'eau qui roulait, tumultueuse, en travers du chemin.

La femme saisit un échalas : une volée de coups s'abattit sur l'échine de la bête qui ne bougea pas, mais se contenta d'agiter ses oreilles trempées de pluie, des loques lamentables qui pendaient.

— Hue, Papillon! hue, ma cocotte!

La bête s'enlizait, la femme se lamentait.

Elle revenait de Toul, avec son fils, le petit Basile, un gamin de dix ans. Ils avaient chargé sur leur carriole les effets de treillis, les bourgerons gras, le linge d'une caserne que la mère lessivait, pour gagner sa vie. Et voilà qu'ils étaient arrêtés par le Rupt, un ruisseau que les pluies d'automne avaient gonflé. La nappe bourbeuse franchissait la route, rongeait les talus, entraînait dans son cours de grosses pierres.

Le soir tombait, un soir pluvieux d'octobre. Le site, autour

des misérables, avait une sauvage âpreté. Sous les fines hachures de la pluie, la plaine moissonnée fuyait, vêtue d'éteules grisâtres. Les labours bruns se détrempaient. Au bout d'un sillon commencé, une charrue tendait ses bras, dans une attitude d'abandon. Sous la désolation du ciel bas, seul un croassement de corbeau montait, lugubre, pareil au cri désespéré de cette morne étendue.

La femme s'appelait Malvina Crasmagne ; elle pouvait avoir trente ans. Les rudes travaux de la campagne avaient tourné ses reins. La morsure des lessives avait coupé ses mains de gerçures profondes et ses paupières s'éraillaient. Le vent, le vent brutal qui s'acharnait sur les maigres buissons, plaquait les mèches noires de ses cheveux sur ses joues et sur son front. Toute sa physionomie exprimait l'hébétement.

L'enfant paraissait solide et râblé. Ses yeux luisaient dans sa face rougeaude. Sa tignasse ébouriffée s'enchevêtrait de fétus de paille, ramassés dans des culbutes, au fond des granges. Il grelottait sous sa veste de coutil.

Immobile au milieu du chemin, l'âne tendait le dos à l'averse. Des paquets de pluie croulaient sur son échine cassée. La pauvre bête se ramassait, rentrait sa tête entre ses jambes, se faisait toute petite pour échapper au cinglement de la rafale.

Une cloche tinta dans le vent. La femme compta :

— Six heures... Mon Dieu, jamais nous n'arriverons avant la nuit !

Un pas sonna sur la route. Une silhouette se dressa, noyée dans la blancheur pluvieuse. La mère reconnut le cantonnier, un brave homme qu'on appelait « le Commandant » à cause de sa haute taille et de sa voix sonore.

Elle dit :

— Vous devriez bien nous donner un coup de main.

L'homme ôta le masque de fil de fer qui couvrait ses traits : une face apparut, grave, rude, embroussaillée d'une barbe grisonnante. Il était borgne : la cavité béante donnait à son visage une douloureuse expression. Il posa sur le talus la pioche et le « marlin » de fer qu'il portait.

— C'est pas d' refus, ma pauv' Malvina.

Puis il ajouta :

— Allons, grimpez là-dessus, vous autres !

La mère et l'enfant se hissèrent sur la carriole, parmi les sacs de toile. Le Commandant ôta ses sabots et s'engagea dans le ruisseau. Il tâtonnait, cherchant des places pour assurer ses pieds. Le courant était si fort qu'il chancelait : la bourrique soufflait de peur, mais, se sentant tenue par une poigne vigoureuse, elle suivait.

L'eau atteignait les moyeux de la carriole ; la femme et l'enfant poussaient des cris, à chaque cahot.

Enfin on aborda. Le Commandant jeta autour de lui un regard satisfait :

— Nous y v'là tout d' même. Le *rudant* était fort. Ça coule de large en large !

La pluie redoublait : chassée par le vent, l'averse cinglait le sol et crépitait dans les flaques. Par moments, la clameur du ru débordé redoublait et couvrait tous les bruits.

L'homme dit :

— On pourrait, des fois, se mettre à l'abri dans la *cabourotte.*

C'était une espèce de hutte, faite de claies de roseaux soutenues par des pieux. Le sol était jonché de paille sèche, tassée, gardant l'empreinte d'un corps. Les miséreux s'y accroupirent, goûtant la tiédeur de ce semblant d'abri, dans la tourmente. Une gouttière pleuvotait dans leur dos, faisant entendre un chantonnement triste. Par la porte, on voyait le talus de terre ravinée, un maigre buisson d'épines, que le vent secouait.

Le Commandant jeta un coup d'œil sur la bourrique et la carriole :

— Ça ne vaut pas cher, vot' équipage. Un cahot un peu fort, tout tomberait en javelle.

La femme répondit doucement :

— Bien sûr !

L'homme ajouta, dédaigneusement :

— La bourrique, non plus, ne vaudrait pas le licol pour la mener à la foire.

— Dame ! Elle est si vieille qu'on ne sait plus son âge.

On se tut. Puis le Commandant continua ses réflexions :

— C'est pas un temps pour être dehors, ma pauv' femme. Des fois, vot' petiot pourrait attraper du mal.

La mère eut un tressaillement de crainte : elle saisit l'enfant

et le coucha sur ses genoux, le serra contre son corps, pour qu'il eût chaud.

Elle parla :

— On s'a mis en retard, à Toul. Le cantinier de la Justice n'en finissait pas de nous préparer son linge. Et puis j'ai rencontré l'huissier, vous savez bien, la Jambe-de-Bois... Il m'a dit que le père Schoufflich nous poursuivait en justice, et qu'on allait vendre tout not' bien. Ça m'a donné un coup. J' pouvais pu mettre un pied d'vant l'autre. Oh! le *peut'* homme, le *malabre*! C'est-i' permis de faire de la misère pareille au monde !

Elle s'exprimait lentement, avec résignation, comprenant l'inutilité de la révolte.

Sentencieux, le cantonnier hocha la tête :

— Tous les mêmes : des buveurs de sang !

La femme continuait, emportée dans une rêvasserie incohérente :

— Faut-i' s' voir!... Dire qu'on a été des haut-la-queue dans le village ! Y avait pas un sou de dettes chez mon père, le vieux Joson. J'ai vu des quinze personnes attablées au *tue-chien* de la vendange... A présent, on va vendre les quatre bouts qui nous restent, rapport à la conduite de mon homme !

— Justement, — dit le cantonnier, — le Charles-Émile est encore parti en bombe. Il est passé tout à l'heure, en ribote !

— V'là des mois qu'i' n' cesse pas : ça finira mal.

Elle parlait maintenant, l'air dur, les dents serrées :

— J'ai beau m'esquinter, je n'en sors pas. Les dettes, ça vous tue. Mon homme, dans le temps, était un rude ouvrier. Il en abattait, de l'ouvrage, dans les bois!... Puis, i' s'a dégoûté. Le travail, qu'i' disait, était bon pour les imbéciles : rien de tel que le commerce pour amasser de l'argent. I' s'est fait cosson. il allait dans les marchés pour vendre des canards et des poules. Le père Schoufflich, qui avait son idée, lui a avancé les fonds : il a acheté un cheval, une voiture. Il avait même une sacoche dans le dos, pour mettre sa monnaie, comme les marchands de cochons... Jésus malheur! les beaux jours n'ont pas duré longtemps. Le cheval est crevé, on a revendu la voiture; i' n' reste que la sacoche et rien dedans.

De dépit, mon homme a tourné à la boisson, et l'autre, le vieux grigou, va faire vendre tout le saint-frusquin.

Elle conclut :

— J'suis plus malheureuse que les pierres.

Le cantonnier tenta de la consoler : « Fallait pas se lamenter. Chacun portait sa croix, dans ce bas monde... »

Il répétait sa phrase avec complaisance, y faisant tenir toute la profondeur des pensées qu'il ne pouvait exprimer, pauvre homme que la pluie lavait, que le hâle desséchait et qui, sous sa veste de futaine, était une chose grise, émouvante...

Un glapissement de voix monta dans la rafale :

> Si les femmes sont bell's ici,
> Nous y passerons la nuit!

Un cortège bizarre dégringola le talus. En tête marchait Charles-Émile, — un grand homme maigre, osseux, avec un nez en lame de couteau. — Il avait perdu sa casquette en traversant les fourrés; les mèches de ses cheveux s'envolaient autour de ses tempes dégarnies. Son visage avait une certaine finesse, un air de distinction. Derrière venait Joachim, dit « la Fleur », — une trogne de pochard, gueulard et bon enfant. — Puis l'oncle « Minouche », le beau-frère de Charles-Émile, — un petit homme chafouin, aux yeux clignotants, dont les traits s'allongeaient, comme un museau de renard.

Ils ne sentaient pas la pluie, qui les transperçait, collait leurs blouses sur leurs épaules.

Charles-Émile portait triomphalement un épouvantail à moineaux, arraché aux branches d'un cerisier : le mannequin grotesque, bourré de paille, allongeait ses bras, et dansait bizarrement au-dessus du cortège.

Le cantonnier s'égaya :

— Ah! les gaillards! ils ont le dedans aussi mouillé que le dehors.

La femme s'était précipitée hors de la cabane, furieuse, le bras tendu :

— Feignant, soûlard, propre à rien!... Et ton enfant, qui meurt de faim!

L'homme s'arrêta net, puis il eut un haussement d'épaules impatienté. Le cortège s'enfonça dans la tourmente.

La femme prit l'âne par la bride et descendit vers le village. Ils arrivèrent à leur maison, comme la nuit tombait.

Elle était posée au bord des vignes, à la croix de deux chemins. On l'appelait la « Pocherie », dans le pays. C'était une maison de culture, avec des écuries et une grange à la porte cintrée. Les réparations faisant défaut depuis longtemps, elle avait pris cet air minable que les bâtisses ont comme les gens : une lézarde s'ouvrait dans la façade; l'angle du mur avait été écorné, en 70, par un boulet allemand. Elle s'effondrait à demi, au bord du chemin, avec une sorte de lassitude.

La femme la regardait, soulevée par un élan de tendresse.

Une grande douceur flottait sur le toit assoupi, sur les touffes de noisetiers, qui se balançaient au vent du soir, dans le jardin. La pauvresse s'absorbait dans cette contemplation, se trouvant dans un de ces moments désespérés où les choses, témoins muets de notre existence, prennent tout à coup une voix et nous racontent leur âme par leurs cassures et par leurs trous. Sous la poutrelle du toit, plus chuchotants que les nids d'hirondelle, se blottissaient d'innombrables souvenirs. Comme une bête somnolente, qui tire un chariot, attrape une goulée aux buissons du chemin, sa mémoire vagabondait dans le passé, et remâchait d'ineffables choses anciennes. Elle était entrée là, le soir de ses noces; son enfant y était né. Toute sa vie tenait dans ces murs, sa vie qui allait s'éparpiller au hasard.

S'étant approchée, elle aperçut un papier blanc collé sur le volet. La pluie avait délayé l'encre en longues bavures. La femme lut avec peine, dans le reste de jour agonisant, quelques mots du grimoire : « saisie... vente par autorité de justice... » D'autres mots, qu'elle ne comprenait pas, avaient une effrayante ampleur. Soudain elle crut voir sa honte affichée là, tirant tous les regards.

Elle leva la main, comme pour arracher le papier, mais elle la laissa retomber, dans la crainte des gendarmes, de la loi dure aux pauvres.

Elle rentra la bourrique, garnit son râtelier de paille fraîche, puis, gagnant la « bougerie », distribua quelques poignées de son à ses lapins. Elle faisait toutes ces besognes, machinalement, les mains tremblantes et la tête vide. Parfois des

phrases qu'elle marmottait trahissaient le désarroi de ses pensées.

L'enfant se tenait dans un coin, sans souffler mot, averti par un mystérieux instinct du malheur qui s'abattait sur la maison.

Ils soupèrent tristement, à la lueur d'une lampe qui fumait.



La mère coucha son fils. Elle arrangea la couverture, s'attardant auprès du lit dans un chuchotement de paroles tendres.

Il était bien dans ce lit, — trop petit pour sa taille. Ses pieds passaient entre les barreaux du fond : il avait grandi si vite! Pourtant il se tassait au creux des draps, sentant la paillase chaude et craquante, qui s'enfonçait.

La Malvina se hâtait d'essanger son linge, sous la lampe de cuivre dont la clarté rougeâtre fouillait ses traits. Elle tirait du cuveau les bourgerons de toile et les pantalons de treillis : l'eau giclait sur le plancher, faisait entendre un clair ruissellement, qui peuplait le silence de petites voix. Une odeur de lessive bouillante flottait dans l'air. Du cuveau montait une fine buée de vapeur, que la clarté de la lampe doucement irisait. Le visage de la mère s'embrumait, par moments, devenait irréel et lointain, comme une apparition.

Ces bruits familiers enveloppaient l'enfant d'une impression exquise de recueillement. Des fils ténus se détachaient en lui, un à un : peu à peu le sommeil l'envahissait.

Toutefois il fut longtemps avant de s'endormir.

Du calme émanait des pauvres meubles. Basile les regardait longuement, trouvant dans leurs coins éraflés, dans leurs panneaux vermoulus, des douceurs vieillottes et coutumières, comme dans le visage de son grand-père, le vieux Joson. Ils enfermaient dans leurs ais craquants d'émouvantes profondeurs, des régions ténébreuses et inexplorées. Le monde infini, plein d'insondables clartés, tenait au ventre de l'armoire, qui bruissait en ouvrant ses portes, exhalait le souffle prometteur des pommes « crapies » et des nèfles blettes, mûrissant sur ses rayons. Les yeux de l'enfant, lourds de

sommeil, erraient sans se poser, de la « tête » de l'alambic, flamboyant dans un coin, à la cage où dormait le linot, pelotonné sous sa touffe de plantain. Sur l'image d'Épinal clouée au mur, représentant la prise de Malakoff, les files parallèles de soldats semblaient se mouvoir, sous les lignes bondissantes qui marquaient la trajectoire des boulets.

L'enfant se retournait sous la couverture chaude, charmé par la magie des soirs.

La mère disparut, emportant une brassée de linge mouillé.

Une autre vie s'ouvrait, bizarre et merveilleuse, celle des ombres qui s'éveillaient sur les grands espaces des murs blanchis à la chaux. L'enfant, d'ordinaire, restait des heures à suivre les mouvements de ces apparitions qui sortaient, furtives, de la nuit. Il les aimait, et elles le terrifiaient, lui faisant goûter dans ce frisson le premier émoi de la vie, la sensation enivrante d'avoir peur. Les unes, opaques et monstrueuses, pesaient lourdement sur le mur, profilaient des mâchoires effrayantes, qui bâillaient, se refermaient, et des nez grotesques qui s'allongeaient dans des visages sans yeux. Plus étrange encore était le glissement impalpable des ombres diaphanes, qui frôlaient les murs, jouaient, se poursuivaient.

Caché dans l'âtre, le cri-cri poussa son grelottement sonore, sa petite chanson des nuits pluvieuses...

Basile dormait à poings fermés, quand un vacarme le réveilla.

Une trombe de vent pénétra par la porte ouverte. La lampe vacilla; des hommes entrèrent parmi des éclats de voix et de gros rires. L'enfant se mit sur son séant, se frottant les yeux.

C'était le Charles-Émile, suivi du grand Joachim et de l'oncle Minouche, ses compagnons de ribote.

Il descendit à la cave, en remonta, portant un broc de vin gris. Il avait vendangé une pièce de vigne à l'avance, un petit carré où le soleil mûrissait le raisin hâtivement, parmi la pierraille. Il versait dans les verres le liquide trouble, blanchâtre, où des bulles de gaz pétillaient, entraînant des pulpes...

Les gaillards tapaient des mains, remuaient leurs lourds sabots, partis pour la grande bombe.

Charles-Émile but son verre d'un trait.

— Bravo, d'Artagnan! — cria le grand Joachim.

Ils l'appelaient ainsi, depuis qu'ils avaient lu, dans les veillées d'hiver, le roman du père Dumas. La friperie héroïque, les aventures de cape et d'épée avaient soulevé en eux une profonde admiration. Lui était le Gascon, roublard et maigre. Le grand Joachim, pour sa carrure de géant, avait reçu le nom de Porthos, tandis que l'oncle Minouche, à cause de son sourire doucereux et de sa physionomie chafouine, s'était vu dénommer Aramis.

Athos, — Jean-Baptiste Médard, charpentier de son état, — manquait à la fête.

Ils allaient de la sorte, fréquemment, tous les quatre, emplissant les auberges des éclats de leur bombance, solennels et déguenillés, tandis que les paysans autour d'eux s'esclaffaient.

Le petiot regarda son père.

La lampe éclairait son masque maigre d'ivrogne, fouetté par une flambée d'alcool. Des tics nerveux tiraillaient les muscles de sa face; il était chauve, déjà; de grandes mèches blondes, envolées de ses tempes, et des favoris pareils à de l'étoupe encadraient ses traits d'une flamme voltigeante. Le col de sa chemise, entr'ouvert, laissait voir sa poitrine nue, rougie par le cinglement de l'averse. Et son grand corps dégingandé se voûtait un peu, quand il marchait.

Pauvre Charles-Émile! Il se tenait là, et, les applaudissements des camarades achevant de le griser, il se démenait.

Toutes ses lectures lui remontaient au cerveau, mettaient dans sa mémoire un tournoiement de visions, — duels, coups d'épée, batailles agitant dans la fumée les drapeaux pareils à des haillons. — Le rêve qui avait obsédé son humble existence de tâcheron prenait corps, vivait, semblait marcher devant lui, dans l'agitation incohérente de l'ivresse. Le pauvre diable avait enfin l'illusion, souvent évoquée dans le vide, d'être un grand seigneur, un grand seigneur qui faisait sonner son sabre et des pistoles plein ses poches.

— Sang-Dieu! — cria Porthos, martelant la table de son poing. — Joue nous la comédie!

Aramis approuva, tandis que son nez paraissait s'effiler encore.

Pauvre d'Artagnan! Il fut héroïque et lamentable.

Tantôt, serrant contre sa hanche un échalas noueux dont la

pointe se dressait derrière lui et retroussait une cape imaginaire, effilant de sa main les pointes de sa moustache, il s'avançait, superbe, insolent, cambré, comme pour une provocation. Tantôt il s'agenouillait dans une courbette exquise, la plume de son feutre balayant le sol, la main tendue pour donner appui à quelque grande dame qui descendait de son carrosse.

Puis ce fut autre chose! Une rage le prit : il fit un bond prodigieux, comme un chat maigre.

Maintenant il se battait en duel; il se fendait, la semelle ébranlant le plancher. Il se relevait, l'échalas tournoyait, pendant que les assiettes dansaient sur les rayons de la cuisine, et que la lampe de cuivre oscillait, au bout de son « cramail ».

Des mots se pressaient dans sa bouche, des mots nobles, des lambeaux d'épopée, retenus au hasard par une cervelle sans éducation.

Il hurlait :

— Sang-Dieu!... Bataille!... Victoire!... Au drapeau!... Chargeons à la baïonnette!...

Porthos et Aramis battirent des mains; amusé, l'enfant regardait son père qui lui donnait cet ignominieux spectacle.

Maintenant Charles-Émile galopait à la tête d'une charge, les jambes écartées, cravachant son cheval, et, dans son poing, l'échalas pointait comme une latte de cavalerie, taillait les poitrines du revers, fracassait les casques.

Il chanta :

Mon cheval de bataille,
Que j'ai pleuré longtemps...
Alors, ô mes enfants, nous prenions chaque belle!

Sa voix montait rauque, éraillée. Puis il s'affala sur le sol, haletant, une buée de vapeur fumant autour des tempes :

— C'est bien, d'Artagnan! — dit Joachim, — A présent, raconte-nous une histoire.

Charles-Émile se redressa :

— Mon histoire de la guerre?

— Ça va! On t'écoute.

— V'là donc que j'rentrais chez nous, dans la bougerie. Les casques à pique étaient maîtres du pays. Je revenais du bois. Qu'est-ce que je trouve? Un sale Prussien, une tête d'Al-

beuche, qui volait nos lapins... Je ne perds pas la carte : v'lan ! je lui allonge un coup de houssine... une branche de noisetier que j'avais coupée pour cercler des tendelins... Le coup lui fend la gueule, lui fait sauter un œil. Il crie au secours, on m'empoigne, et quatre hommes m'emmènent au château, où était le commandant des Pruscos. J'avais la corde au cou, les menottes aux mains, les canons des revolvers contre les tempes.

Il se tut, souffla, jeta un regard autour de lui.

— J'ne rigolais pas. « *Franzose kapout!* » qu'i' disaient comme ça... On me conduit au fond de la houblonnière. Ils me font creuser ma fosse, oui, les cochons! Un grand trou, avec la pioche, dans la terre qu'était gelée à plus d'un mètre. I' me tenaient en joue...

On entendait le ruissellement des « chânettes », versant des trombes sur la chaussée. Les hommes avaient écouté ce récit cent fois, mais l'émotion était toujours aussi forte.

— V'là qu'ils ont une ravisotte : « *Franzose promenade!* », que dit un bougre de farceur, et ils m'emmènent dans les rues du village... Paraît que c'était pour l'exemple...

— Oui, j'ai reconnu ta voix, — dit Joachim, — tu criais : « Adieu, ma mère, je vais mourir!... » On t'aurait entendu de la côte de la Rochotte.

— A quoi qu'tu pensais alors? — demanda l'oncle Minouche.

— J'sais-t'y, moi? à des choses. Ça faisait un mic-mac dans ma tête... Si, tiens, je regrettais les baignades, les soirs qu'il fait chaud, la pêche à la main dans les trous, quand on prend des grands barbeaux, en leur chatouillant le ventre.

Ils éclatèrent, les yeux mouillés de douces larmes.

— Continue!

— On passe dans la ruelle, pour revenir au château. Je voyais tous les cailloux du chemin, les herbes des toits, les branches des sureaux. Je m'disais : « Encore vingt pas... Encore dix... » Je sens, tout d'un coup, que les menottes n'étaient plus nouées solidement. Je me dégage : v'lan! un coup de poing sur le museau de celui qui tenait la corde; un croc-en-jambe à un autre... Et, d'un saut, je franchis le mur.

— Il a bien deux mètres, — dit sentencieusement Porthos.

— Dame! on a du jarret, dans ces moments-là! (Il mima

le geste, bondit vers la « toyotte » chargée de bandes de lard.) Ils courent, tirent sur moi : une balle traverse ma casquette... Je passai l'eau à la nage, et je restai caché pendant des jours dans le bois de Lambanie... J'avais franchi l'obstacle!

— Mâtin! — firent les deux autres, les yeux brillants.

Charles-Émile Crasmagne s'était dressé, vibrant d'indignation, de rage rétrospective. Il brandit la trique, fauchant devant lui des rangs de Prussiens.

Mais la Malvina rentra.

Elle eut un haussement d'épaule :

— Le v'là encore qui fait ses folies!

— Laisse donc! — dit l'oncle Minouche! — faut bien qu'on s'amuse, quand on est jeune!...

Elle s'animait à la vue du broc, des verres chavirés, poissant la table de leur contenu. Et sa voix grondait, âpre et rancunière :

— Canaille, propre à rien, feignant, soûlot!

L'homme ricana :

— On profite de la vie, dame!... On travaille assez dur!

La femme le dévisagea, ironique :

— Travailler, toi?... chaque fois, qu'i' te tombe un œil!

Il répliqua :

— Je me ménage.

— Avec quoi qu' t'achèteras des culottes et du pain à ton enfant?

— I' fera comme moi, dame! i' boira!

C'était envoyé. Les autres applaudirent.

Charles-Émile triompha. La trique décrivit dans l'air un large cercle, atteignit la lampe de cuivre, qui s'écrasa sur le sol, dans un fracas de verre cassé.

Une âcre odeur de pétrole se répandit dans la pièce. Les ténèbres s'épaississaient, et, tandis que les buveurs cherchaient la porte avec leurs mains, le halètement furieux de la rafale s'époumonnait autour des murs.

La femme cria :

— J'vas m'noyer!

Charles-Émile répondit, debout sur le seuil :

— Bon voyage!...

Des pas s'éloignèrent.

Le petiot sauta à bas du lit, enfila sa culotte, et courut à travers la nuit. Il aperçut une forme vague qui marchait dans le sentier.

— Maman ! maman !

Les coups de vent lui coupaient la respiration, emportaient son faible cri, l'éparpillaient aussitôt dans la tourmente. Les gouttes de pluie s'écrasaient sur les feuilles de vigne avec un bruit mat. Basile n'avait pas de tricot : en un instant, la chemise trempée colla à ses épaules.

— Maman ! maman !

La silhouette fuyait. L'ombre était pleine d'une ruée d'êtres invisibles, dont les souffles froids couraient au ras du sol.

— Maman ! maman !

Il n'arriverait pas à temps. Il voyait l'eau noire, vaseuse, étalant sa lourde immobilité sous les troncs difformes des saules. Il sentait l'odeur fade du chanvre que les femmes y mettent rouir.

— Maman ! maman !

Il courait, les flancs secoués d'un halètement profond, les tempes en feu, la gorge battante. Il perdit un sabot en traversant un labour, et galopa, le pied nu ; il butta contre un mur, se releva, et vint tomber aux pieds de sa mère qui avait entendu enfin la petite voix perdue dans la clameur formidable.

— Maman ! maman !... Reviens, dis.

Elle se baissa, tâtonna, les mains aveugles, et, sentant la chair du petiot glacée sous sa chemise trempée d'eau, brusquement elle s'effara.

— Mon pauvre enfant !

Elle le roula dans son tablier, et le serra contre sa poitrine. Reprise par l'instinct maternel, elle retourna à la maison...

Il oubliait tout, lui aussi : blotti entre ses bras, il se faisait tout petit, savourait délicieusement la douceur de cette étreinte, les bruits de la tourmente, et le hurlement des arbres, qui s'inclinaient dans le noir.

— Oh ! mon petiot, mon petiot !...

Ils se calmèrent quand ils furent couchés, — dans le grand lit, la mère n'avait pu dénouer son étreinte. — La divine inconscience du sommeil fit descendre sur leur misère le bienfaisant oubli.



Une voix réveilla l'enfant, le lendemain :

— Paresseux, lève-toi donc!

En chemise, les pieds nus sur la fraîcheur des carreaux, il courut vers la porte. Il se frottait les yeux, aveuglé par le soleil inondant les campagnes.

Il reçut en plein cœur le sourire adorable de sa mère.

Elle étendait son linge, la face illuminée, réjouie par le rayonnement de l'astre, qui lui apportait un renouveau d'espoir. Les draps blancs, étalés sur des cordes, palpitaient sous des souffles, et des ombres bleues se plaquaient sur leurs plis. La mère regardait son enfant, ragaillardie par cette chair blanche qui se montrait au grand soleil.

Elle fit mine de cueillir une poignée d'orties pour lui donner la fessée : cela les fit rire tous les deux.

La joie du soleil triomphait. Il faisait si beau qu'on ne pouvait pas penser à des choses tristes. L'astre montait, éparpillant autour de lui des crins d'or. Blancs et ténus, les fils de la Vierge tombaient dans le vide, d'une chute molle et repliée. Une luzerne, à deux pas, paraissait revêtue d'un réseau brillant où s'engluait la lumière. On eût dit que la terre s'enveloppait d'un immense cocon pour dormir le sommeil hivernal. A l'ombre de la maison, l'herbe était raidie de gelée blanche, mais l'astre prenait de la force, et, dans le mystérieux silence qui s'appesantissait sur les campagnes, des rumeurs passaient.

— V'là le beau temps, — dit la Malvina.

Allons! la vie avait encore de bons moments!

Touchés par le souffle automnal, les vergers flambaient. Sur la côte, les cimes des hêtraies arrondissaient leurs dômes dorés. Trois vieux cerisiers, au fond d'une friche, semblaient vêtus d'une pourpre bizarre et somptueuse.

— Prends ton panier et ta serpette, et va donner un coup de main à l'oncle Minouche! — dit la mère à l'enfant. — Y a d'la graine à couper, et on a jamais trop de bons ouvriers, quand l'ouvrage presse.

L'enfant se mit en route.

Ses sabots sonnaient joyeusement sur les pierres du chemin. Des élans de gaîté le soulevaient, le faisaient gambader le long des buissons empourprés de cenelles, et la serpette dansait au fond du petit panier.

La vendange battait son plein.

A perte de vue, des dos courbés s'arrondissaient parmi des échalas. La lumière coulait sur les collines, et des pans entiers de vigne semblaient éclaboussés de pourpre vineuse; les vendangeuses s'accroupissaient, leurs jupes mouillées de rosée, collant sur leurs cuisses. Une femme avait ôté sa camisole, et le haillon rouge, accroché à un échalas, tirait l'œil. Des bords de l'horizon, des vols d'étourneaux s'abattaient, drus comme grêle; on les entendait jacasser confusément dans l'épaisseur des ceps. Ils s'en donnaient à cœur joie, se gorgeant de grappes mûres. Le silence des chemins ravinés se peuplait du grincement des chariots transportant les « cuvelles ».

Au détour d'un sentier, l'enfant avisa le grand Joachim : debout dans la cuve, il piétinait le raisin, la face fendue d'un large rire. La joie des bonnes années éclairait sa trogne de pochard, curieusement enluminée. Des pépins et des pulpes écrasées s'attachaient à ses jambes nues, que frôlaient des guêpes, tourbillonnant. Des grappes foulées, encore recouvertes d'une poussière bleuâtre, le vin doux giclait, suintait sous ses pieds, montait le long des douves rougies. Parfois il se baissait et buvait dans l'écuelle de bois une lampée du jus boueux qui lui poissait les mains, coulait sur sa barbe et sur sa poitrine embroussaillée. Et il faisait claquer sa langue, en signe de satisfaction.

— Fameux! — déclara-t-il.

— Ça rend-i' beaucoup? — demanda l'enfant, qu'on aimait dans le pays, parce qu'il tenait des raisonnements comme une grande personne.

— Des dix tendelins l'hommée... (L'ivrogne embrassa d'un geste ample le coteau.) Tant plus qu'on en sort, tant plus qu'y en a.

Alors l'enfant dit :

— Faudra se relever la nuit, pour le boire.

L'homme s'esclaffa, là-haut, dans le soleil : « Sacré gosse!... Il avait la langue bien pendue!.. » Et il continuait sa danse,

le visage suant, les yeux fous, tandis que le sang de la vigne éclaboussait ses jambes poilues, et que la cuve s'emplissait de bouillonnement.

Mais l'enfant oublia la vendange pour aller jouer avec les « pâtureaux ».

Quelle bonne journée ! Ils vagabondèrent dans la friche, que parcourait un flot de vie, fouettée par le soleil. Leurs pieds buttaient aux souches noueuses des ceps, ils tombaient, se relevaient. Ils s'abritaient sous les réseaux des clématites, fleuris de petites étoiles. De mystérieux bruissements peuplaient l'air de chuchotements innombrables ; sur les monceaux de pierrailles, les lézards couraient, avec une palpitation d'inquiétude dans l'argent verdâtre de leurs gorges. Midi sonna : les arbres flamboyèrent, l'odeur résineuse des pins coula au flanc de la côte. Et le silence, le silence lumineux était si accablant qu'on entendait nettement les sonnailles s'égrenant au collier des chevaux sur le chemin de halage.

Ils préparèrent une « tendue », — quelques pièges à oiseaux qu'on fabrique avec des branches flexibles de coudriers. — Puis ils firent un grand feu, et mirent des pommes de terre cuire sous la cendre.

Le jour s'en allait lentement, enveloppant la friche de sa lumière pâle, comme s'il s'attardait sur la terre.

Tout à coup un des gars cria :

— Crasmagne, ton père qu'est soûl !

L'enfant leva la tête. Par le sentier des vignes, un cortège s'avançait. Charles-Émile traînait derrière lui les enfants du village, qui braillaient et bondissaient. Coiffé d'un antique bonnet à poil, qui se hérissait comme un ourson, il conduisait la troupe des marmots, armés d'échalas qu'ils avaient arrachés dans les vignes. Ils tapaient sur de vieux seaux, sur des cruchons de laitière. Charles-Émile s'arrêtait : la trique, à son poing, décrivait des cercles, désignait les points de l'horizon où l'ennemi s'était embusqué.

Le petit, à cette vue, avait eu le sourire blême qui lui était habituel. Les pâtureaux couraient à ce divertissement : il fit comme les autres.

La troupe des enfants s'égailla dans la friche.

Charles-Émile fut héroïque. Escaladant un « pierrier », dont

la masse croulait sous ses pas, il se campa sur le faîte, le poing à la hanche.

— D'Artagnan, d'Artagnan! — crièrent les petites voix.

Son rêve s'animait : il était bien le mousquetaire du roi, debout parmi les balles, agitant le drapeau fleurdelisé sur un bastion, là-bas, au siège de la Rochelle.

La bataille commença.

Une grêle de cailloux s'abattit sur le pierrier. Une motte de gazon passa dans le vide comme une bombe, atteignit le bonnet à poil, qui tomba, dégringola la pente et roula dans les buissons comme un animal sauvage, d'une espèce inconnue.

La main en cornet devant la bouche, Charles-Émile lança aux échos une fanfare retentissante.

Ce fut le signal de l'assaut.

Les gosses grimpaient, enragés, et couvraient de leur grouillement le monceau de pierres. Les coups d'échalas pleuvaient sur le dos de l'ivrogne. Il succombait sous le nombre, et, le genou en terre, demandait grâce, dans une attitude pleine de noblesse.

Les mâchoires serrées, l'air résolu, le petit vint se camper près de son père.

— Bravo! — proclama Charles-Émile, — du renfort!

Et la mêlée recommença.

Il cognait ferme, le petiot, tête baissée, et il allongeait des horions avec une vigueur peu commune. Il reçut en plein crâne un coup d'échalas qui l'abasourdit. Au même instant, un caillou, lancé par une fronde, frappa Charles-Émile au milieu du front.

Il s'affala, la peau ébréchée d'une large entaille. Un ruissellement de sang noya sa face, baigna ses favoris blonds, les mèches jaunes qui s'ébouriffaient à ses tempes : les gamins prirent peur et se sauvèrent.

Le père s'était évanoui. Basile, agenouillé, tentait d'éponger le sang avec son mouchoir. Il pleurait. Une singulière détresse l'envahissait : la vue de ce grand corps allongé parmi les broussailles l'effarait. Pourtant quelque chose montait en lui, poignant et fort : le sentiment de sa personnalité, qui s'était accru subitement, pour protéger ce père misérable.

L'ivrogne maintenant dormait d'un sommeil lourd. Quelque-

fois un soubresaut convulsif agitait ses membres. L'enfant poursuivait sa faction près du père gisant. Le soir descendait, lumineux et calme. Les bois s'embrumaient. Des bêtes glissaient confusément dans les fourrés. L'heure venait, étrange et fantastique où, les proportions des objets se renversant, un brin de chaume se dresse au sommet du coteau, et grandit soudain comme un arbre. Pareils à la respiration d'une poitrine vivante, des soupirs profonds sortaient du tronc des sapins. L'enfant avait peur : il se retournait, un frisson d'émoi le long de l'échine, quand un piétinement furtif faisait remuer les feuilles sèches.

— Père ! réveillez-vous !

Il le tira par la main. Charles-Émile remua, ouvrit la bouche, aspira l'air. Il se sentait mieux et la fraîcheur du soir assurait à ses idées une netteté inaccoutumée.

— Donne-moi la main, mon petiot.

L'enfant l'aida à se remettre sur ses pieds. « Mon petiot... » Ces simples mots lui allaient au cœur. Comme il l'aimait, ce père, dont on disait tant de mal autour de lui ! Charles-Émile n'était pas comme les autres. Quand il n'avait pas bu, il parlait avec une voix tendre, humble, qui réveillait chez l'enfant des mondes de souvenirs.

— Pardonne, mon fi !... Quel exemple !... moi, ton père !...

Crasmagne parlait d'une voix épeurée, et les phrases se pressaient sur ses lèvres, dans un informe bredouillement. L'enfant saisissait des mots : « dernier des hommes... criminel... »

Il le consola : « On pouvait boire un coup... la tête lui avait tourné à cause de la chaleur... »

Heureux et bouleversé, Basile regardait la face maigre : — où allait-il chercher toutes ces raisons qui vous émouvaient ? On aurait dit un autre homme !

— En route ! — fit joyeusement Charles-Émile.

Ils prirent le sentier que bordaient les ombres difformes des saules. De toutes les forces de sa menotte, le petit se cramponnait à la main paternelle, et ce simple contact l'inondait d'une tendresse infinie. Leurs pas sonnaient sur la terre. Pareils à des bêtes de cauchemar, les chalands amarrés au bord de l'eau, ayant allumé leurs feux, fouillaient la berge de leurs prunelles monstrueuses.



Il avait poussé tout seul, comme un sauvageon abandonné à tous les vents. Il fut le gamin qu'on voit traînailler dans le ruisseau, les sabots claquants, les jambes bleuies par l'aigre bise. Avec les galopins de son âge, il faisait cercle autour des fumiers, lorsqu'on tuait le cochon, remué par la vue du sang qui giclait dans la poêle, les oreilles déchirées par le cri de la bête, qu'on échaudait dans la « bagnotte ». Et, lorsqu'on célébrait une noce, il était à la porte de la maison, chantant la vieille chanson :

Broute, broute!
La mariée est choute.

Et les cuisinières lui donnaient une cuisse de canard et un quignon de pain, qu'il dévorait goulûment au coin d'une borne.

Dans cette vie, des jours souriaient, libres et lumineux.

Quelle joie, quand, ayant décroché la barque du vieux pêcheur, toute la bande s'en allait à grandes volées d'aviron marauder sur la rivière! Le « rudant » était fort, la barque s'engravait : il fallait sauter dans l'eau, dont le frisson glacé vous coupait le ventre. Mais on avait des surprises, des ravissements prodigieux, quand on découvrait des anses lointaines, où l'eau verte tournoyait entre des saules vaseux, sous des retombées de ronces pareilles à des lianes gigantesques. On se serait cru au bout du monde... Alors ils pêchaient à la main dans les « fosses », fouillaient les herbes visqueuses, enfonçaient leurs doigts dans l'ouïe des grands barbeaux, qu'ils retiraient avec des cris de triomphe. Et leurs yeux surveillaient les massifs d'oseraies, épiant le père Hans, le barragiste, un Alsacien qui n'avait pas l'air commode.

Parfois aussi l'oncle Minouche l'emmenait pêcher à la « trouble », quand la Moselle débordait.

On partait vers minuit, après avoir dormi un petit somme. La nuit de novembre pesait sur la nuque des « bribeurs ». On allait au hasard, traversant les chènevières, les pieds buttant contre les bornes. Les feuilles des lisettes s'écrasaient avec un bruit mou. Un grand souffle froid les avertissait de l'approche du fleuve, coulant au fond des ténèbres. Alors l'oncle Minouche

posait la fourche de frêne sur les cimes cotonneuses des roseaux, sans faire de bruit, et, plongeant le filet à la bonne place, il le retirait, avec un vigoureux tour de reins, pour « emmailler » le poisson.

— Ouvre l'œil, et le bon! — murmurait l'oncle Minouche.

Et le petit restait là, accroupi, le regard tendu, épiant les bruits, les formes épouvantables qui surgissaient de la nuit. Des choses remuaient, on approchait à pas de loups : ils riaient tous deux, soulagés, quand la silhouette menaçante d'un garde devenait le tronc étêté d'un saule. Et cette vie de maraude, aiguisant les sens de l'enfant, donnait à son ouïe une finesse merveilleuse.

Chaque saison ramenait ses plaisirs. Qu'il faisait bon, par les crépuscules de mars, baignés d'air bleu, lancer d'un bras vaillant le « quéné » pointu, que les camarades rattrapaient au vol!

Ainsi se faisait cette éducation de jeune Lorrain, dans le commerce de la terre. Les aînés lui transmettaient les connaissances rustiques qu'ils avaient reçues des ancêtres. Il savait le taillis où poussent les champignons, bons à manger, la grève où les « chiffes » viennent frayer, râclant leurs ventres sur les galets, alors que la fécondité des eaux ruisselle en flots laiteux. Plongeant au plus obscur de la vie animale, des hérédités innombrables tressaillaient en lui.

L'oncle Minouche l'emmenait dans les bois.

Deux vrais « reuchards ». Ils se coulaient dans les taillis, obliques et sournois comme les renards guettant des lièvres. Pour dénicher les corbeaux et les « agasses », l'enfant grimpait, embrassant d'un geste souple l'écorce lisse des hêtres. Il arrivait à leur faîte : au loin, les arbres moutonnaient à perte de vue. Il chantait à plein gosier, et son chant, qui troublait le jacassement des geais, sonnait sur le silence des combes, comme une voix de la forêt. Quand la pluie douce d'été crépitait sur les feuilles, quand les limaces laissaient sur les sentiers des baves d'argent, l'oncle et le neveu portaient à leur épaule des bissacs gluants d'escargots. Alors l'âme de l'enfant se dilatait, se faisait profonde et mystérieuse pour contenir le chuchotement des arbres, la rumeur des taillis, le glissement inquiet des bêtes. Gorgés de sorbes et d'alises, ils dormaient

entre les racines d'un fayard, tandis que le bois leur soufflait à la face l'odeur sucrée des charmilles, chauffées de soleil. Le soir ensanglantait les mares croupissantes : alors un frisson d'horreur courait dans l'échine du petiot, quand craquait une branche morte.

Cette vie vagabonde le fortifiait. Les bêtes aussi l'entouraient de leur tendresse, mêlaient à ses jeux la souplesse de leurs ébats, la franchise de leurs attitudes.

Les bois étaient si près de cette Pocherie que les maîtres du logis rapportaient parfois un blaireau, un hérisson, un jeune lièvre surpris dans son nid de feuilles sèches. La bête se terrait sous la crédence, s'apprivoisait, montrait un coin de museau, un bout d'oreille, emplissait la chambre de son trottinement menu.

L'enfant acquérait quelque chose de cette ingénuité. Il s'attendrissait devant les couvées de « mouchots » enfermés dans des cages, tandis que la mère, misérable, pour leur donner la becquée, froisse son aile aux barreaux. Il éleva même un chat-huant, qu'il avait trouvé au bas d'une roche : l'énorme oiseau, trop faible pour prendre son vol, avait roulé du nid. Au bout d'une semaine, il se posait sur l'épaule de Basile, ouvrant ses yeux d'or, où chatoyait le soleil couchant.

Sa pitié allait d'instinct aux animaux qu'on martyrisait. Un jour, il rencontra une bande de garnements qui torturaient un chat galeux, voleur de lapins. La bête, pendillant à un fil de laiton, avait une face émouvante de supplicié, et faisait de vains efforts pour sortir du lacet. Quand le chat ne remua plus, ils s'en allèrent, un peu déçus. Basile recueillit l'animal entre ses bras, et le coucha dans un lit de paille, auprès d'une « gerbière ». Ce furent des heures infiniment douces dans le mystère de cette bonne action : il lui portait du lait en cachette ; le chat allongeait sa tête rogneuse, et lappait le lait à petits coups, la patte levée, prêt à fuir. Puis il se familiarisa : il suivait le garçon au jardin, et frottait son échine maigre contre l'écorce des pommiers, avec un ronron voluptueux.

Les enseignements du grand-père, le vieux Joson, furent précieux à l'enfant.

Après avoir partagé son bien, l'aïeul se tenait dans son jardin, n'étant plus bon qu'à surveiller les « mouches » : il rôdait

autour des ruches, levait les coiffes de paille, guettait les essaims, la tête ceinte d'une auréole blonde, d'où sortait un bourdonnement. Les abeilles ne lui faisaient pas de mal. L'air vibrait, rayé de leur vol précis, suivant des routes mystérieuses. Si une se posait sur sa main, il soufflait sur la bestiole la fumée de sa pipe et, doucement, la chassait. Par les midis ardents, une rumeur sourde flottait autour des ruches, versait dans l'espace un assoupissement. La senteur des colzas coulait en nappes aériennes, et les roses trémières, sur leurs hampes, se balançaient. L'enfant se roulait sur le sol chaud, où couraient des scarabées. Le vieux poussait de sa trique les cailloux, en marmottant des choses, de lentes jérémiades, où pleurait la décrépitude de son corps :

— Faut-i s'voir, tout de même!...

Ses enfants lui avaient tout volé, ses champs, ses chènevières, ses vignes. Une rage lui venait à rester là, assis sur un billot de hêtre, tandis que les autres tapaient dans la bonne terre. Il criait, la gorge cassée de jurons, brandissait son bâton d'un air tragique. Puis, vaincu, il s'affaissait, grattait le sol :

— Qu'on creuse le trou! Autant sauter dedans tout de suite!

Et il ne bougeait plus, pendant des heures, les yeux rivés sur le même carré de terre, tenaillé par l'obsession terrible.

Il se calmait, à la longue, et, prenant le marmot, il serrait la tête bouclée contre la futaine rude de sa veste.

Le vieux lui répétait les proverbes où des générations de paysans ont résumé leur rude expérience : « Quand on dépense un sou, faut en avoir deux devant soi... Année de foin, année de rien... » Ces paroles se gravaient dans la mémoire de l'enfant, lui composaient une science de la vie, robuste, solidement assise sur les fondements de l'ordre et de l'économie.

Un matin, l'enfant trouva l'aïeul devant une ruche, les bras en croix, la face contre terre. Une agitation insolite emplissait l'air, et les abeilles tourbillonnant déployaient sur cette masse rigide le bruissement d'un voile d'or. Aux cris de l'enfant, des voisins accoururent : le vieux était mort.

On le cloua dans le cercueil, et on l'emporta sous le drap des vignerons, par un soir de mai plein d'odeurs, tandis que les sureaux neigeaient sur le convoi. Les flammes des cierges pointaient étrangement dans le grand jour.

Cette mort, qu'il ne comprenait pas, laissa dans l'âme de l'enfant une appréhension mystérieuse.

Une autre aventure, lui donnant à réfléchir, acheva d'ouvrir ses yeux sur le spectacle du monde.

Un ménage habitait une bicoque voisine de la Pocherie. Le père Bardot, tailleur de pierre, allait à son travail, avec un sac en peau de vache, qui lui battait les flancs. La femme, pour l'aider, élevait des nourrissons. — Ce n'étaient pas de méchantes gens, mais âpres, rapaces, rogneurs de liards.

Un jour, une calèche de louage amena une grande fille blonde, dont la robe de soie bruissante et les falbalas somptueux ameutèrent les commères du voisinage. Elle tenait dans ses bras une petite fille de cinq mois, blonde, rose, toute ronde, dont les yeux bleus riaient, humides comme le fond d'une fleur.

La mère Bardot se chargea du nourrisson, mais alla aux informations : elle apprit que le père était un riche entrepreneur de la ville, qui, marié, avait eu cet enfant d'une fille de brasserie.

La paysanne nourrit l'enfant avec du lait de chèvre. De temps à autre, la mère venait voir sa fille et l'emportait dans les vergers. S'asseyant sous un arbre, elle criblait de baisers la petite chair tendre, coupée de plis, dont les membres s'ébattaient. Puis elle retombait dans de longs silences.

Mais la fille ne vint plus : elle était partie pour Paris. Pourtant la nourrice était payée « recta », comme elle disait.

La fillette grandissait. Elle allait avoir cinq ans. On n'avait pas augmenté le prix de sa pension. La Bardot, autrefois comblée de cadeaux, de provisions, de linge, ne recevait plus rien : elle geignait, trouvait la charge fâcheuse, d'autant plus que la petite dévorait. L'enfant, jadis choyée, devenait insensiblement leur chose, un petit domestique, qu'on ne payait pas et par qui l'on faisait ramasser du crottin sur les routes.

Chaque fois que la Bardot la regardait, il lui semblait qu'elle lui volait son bien. La fillette portait des bas troués et des robes rapiécées. Sous le hâle, sa chair blonde s'éraillait. Mais elle restait jolie, avec sa maigreur de chèvre, ses yeux bleus un peu fous, qui riaient sous sa tignasse ébouriffée.

On l'appelait « la petite Anne », dans le pays.

Quelquefois sa mère lui envoyait un jouet coûteux, qui provoquait l'admiration de la Bardot, et l'indignait : une poupée vêtue de dentelles, par exemple, qui fermait les yeux. L'enfant s'en allait, pressant contre son ventre la dame somptueuse, dont la robe de soie tranchait sur la couleur grisâtre de ses haillons.

— S'il ne vaudrait pas mieux lui acheter des bas!... — disait la Bardot.

Les années passaient. Sans trop s'en rendre compte, la fillette sentait autour d'elle un immense abandon. Habituellement, le petit Crasmagne la retrouvait : avec leurs peines de petits pauvres, ils faisaient du bonheur.

Tantôt, démêlant sur les haies d'épine les réseaux inextricables de la bryone, Crasmagne composait à la fillette une parure de mariée : il nouait les feuilles grasses à ses épaules, à sa taille, s'ingéniant à arranger sur son front, comme une couronne, les corymbes délicats des fruits rouges. La traîne de verdure s'allongeait derrière l'enfant, qui n'osait bouger, tendait les mains, emprisonnée dans cette mouvante parure. Ils étaient heureux. D'autres fois, ils se donnaient la main et s'en allaient au hasard des chemins creux, ravis d'un rien, d'un caillou bizarrement coloré qu'ils ramassaient. Ils découvrirent une fois le barrage, à un tournant de la Moselle : la vue de l'eau fracassée sur les rocs les effara : ils se crurent perdus, et revinrent à grandes enjambées.

Mais ils s'aimaient surtout dans leurs moments de détresse.

Souvent la voix de la Bardot, montait, rauque, éraillée :

— Où es-tu, bâtarde, traînée, fille de rien?

Elle décrochait le grand fouet de roulier, et la « chassoire » coupait l'air de son claquement sonore. Alors ils se réfugiaient au creux d'une haie, immobiles, frémissants et ils s'étreignaient, goûtant un obscur réconfort à se serrer l'un contre l'autre. Les sabots de la vieille sonnaient sur les cailloux : elle passait, jetant par la campagne son appel enroué : ils frissonnaient, trouvant dans ce frisson une sensation enivrante. Le péril conjuré, ils se prenaient à pleins bras et Basile consolait la petite Anne avec des mots qu'il avait entendus :

— Pleure pas, ma cocotte, ça passera!

Le souffle tiède de la fillette courait sur sa face, pareil à la

respiration d'un chien fidèle. Puis ils retombaient à leurs jeux, subitement amusés par la trouvaille d'un escargot, niché au creux des terres, emprisonné dans sa cloison hivernale.

L'aventure eut un dénouement brutal.

La calèche de louage ramena au pays la fille blonde, un peu plus grasse, accompagnée d'un monsieur bien mis, — l'entrepreneur, qui l'avait épousée, après la mort de sa femme.

Une rumeur secouait le village; la mère Bardot se confondait en salutations, et, passant la main dans les cheveux ébouriffés de la fillette, vantait la douceur de son caractère :

« Y avait pas plus sérieuse pour son âge. Madame pouvait en être fière!... »

La petite Anne s'en alla le même jour. Pimpante, dans sa robe neuve, elle regardait ses souliers vernis avec stupeur, n'ayant pu encore s'habituer à leur miroitement. La rue l'accompagnait de ses bénédictions : tous ces rustres, qui n'avaient pas eu une pitié pour sa misère, se prosternaient largement devant son opulence.

Frémissante et soulevée par sa vie nouvelle, elle eut un geste de la main à l'adresse de Basile qui la regardait.

La voiture partit : il restait seul, infiniment triste.

Il réfléchit, les jours suivants. Il revoyait les gens courbés devant la fillette devenue riche, se répandant tous en embrassades et en protestations. Et il souffrait encore plus.

Si jeune, il avait déjà des souvenirs. Il se rappelait des jours où le père, à son retour, rapportait dans ses vêtements l'odeur saine des bois, une senteur d'air vif. Charles-Émile le prenait dans ses bras, et, l'approchant de la fenêtre, lui montrait les vaches qui s'en revenaient. Elles balançaient leurs têtes massives, flairant le sol. Des cloches sonnaient à leurs cous. L'enfant riait, et, se serrant contre la poitrine du père, se blottissait dans cette large étreinte. D'autres fois, le père le lançait vers les solives enfumées du plafond, et le rattrapait à la volée. Comme Basile avait peur!... Puis ces joies étaient devenues rares : le père rentrait ivre, les yeux mauvais, exhalant un souffle d'eau-de-vie. Alors les meubles dansaient et les éclats de vaisselle jonchaient le plancher. L'enfant se terrait dans un coin, avec le regret des tendresses disparues.

Sa mère avait pris l'habitude de lui parler comme à une

grande personne. Elle lui confiait ses tristesses, ses espérances, lui répétant :

— Quand tu seras fort, tu travailleras pour remonter la boutique.

Cette parole s'implantait dans son esprit. Remonter la boutique!... Il se répétait la chose, fermant les poings, et frappant la terre du pied, avec une force de volonté qui se raidissait.

Dans sa hâte de grandir, il se glissait sous le manteau de la cheminée, mesurant de ses mains l'espace vide.



On pressurait pour la tante Victorine.

Basile se faufila par les jardins, curieux d'assister à ce travail.

Cette nuit-là, il avait gelé très fort : les dernières roses pendaient, lamentablement fripées.

Les fils d'araignée étendaient sur les choux des réseaux d'argent et les grands cerisiers levaient dans la brume floconneuse leurs branchages qui ruisselaient.

L'enfant gambadait, réjoui par la venue de l'hiver. On allait donc faire des parties de glissade sur la mare de la Fontenotte! Quelle joie de filer sur la glace, les bras en croix, tandis que des craquements lointains fuyaient dans les roseaux! On descendait aussi la côte du Ragot, sur des traîneaux construits avec des lattes de sapin, dans la griserie de la vitesse, la figure cinglée par le givre que le vent soulevait en tourbillons.

Des gens cuisaient l'eau-de-vie, sous les hangars. Les tas de marc sortis des alambics fumaient dans l'air froid, et les vieux murs soufflaient des odeurs chaudes d'alcool.

Basile rencontra son père : celui-ci marchait avec précaution, le tendelin aux épaules, écartant les pieds de chaque côté du sentier, par crainte de glisser dans la boue grasse.

Depuis quelques jours, ça allait mieux : la ruine prochaine l'avait fait réfléchir.

Le petit sur ses talons, il pénétra dans la bougerie, chez la tante Victorine.

On ne voyait rien, tout d'abord. Puis l'œil, s'habituant à l'obscurité, distinguait les ais équarris, la charpente cyclo-

péenne du pressoir : monstrueuse, la vis se perdait dans les ténèbres.

Des hommes tournaient autour du plateau, bâtissant le « pain » qu'ils ceignaient d'une corde de ligneul. Puis ils amoncelaient l'échafaudage symétrique des traverses, baissaient « le faix », en cœur de chêne, dont la masse énorme écrasait lentement le monceau des grappes.

Blotti dans une lucarne, un chat regardait la scène. Ses yeux jetaient une lueur phosphorescente. Il s'en alla, laissant pénétrer un rais de jour blafard, qui fouilla l'ombre de la pièce.

Les journaliers que la tante avait loués pour le travail s'attelèrent au cabestan :

— Hardi, là !

Ils tournaient, leurs sabots heurtant les larges dalles. Leurs faces rudes sortaient de l'ombre, s'éclairant soudain au jour de la lucarne, puis s'y replongeaient. Ils haletaient, pleins de gravité, et pénétrés de respect par l'importance de la besogne.

Le faix baissait toujours, des craquements terribles secouaient la charpente du pressoir jusque dans ses fondations. Le pain se couvrit d'un suintement rouge ; puis un ruissellement boueux de vin coula dans l'auge de pierre, usée par le frottement des tendelins.

— Halte !

Tous s'arrêtèrent et firent cercle autour de la cuve : on but avec recueillement le vin nouveau, écumant, dont la saveur rêche vous raclait le palais. L'écuelle de bouleau passait à la ronde.

— Fameux !

Ils dégustaient, recueillis. Derrière la verdeur du vin, on sentait une puissance savoureusement épanouie, un bouquet qui se renforcerait en vieillissant. Penchés sur la cuve, redressant de leurs mains calleuses l'échafaudage des traverses, qui menaçait de s'effondrer sous la pression, les travailleurs de la vigne étaient émus par la douceur de l'heure présente.

« On tenait le bon bout ! »

Leurs yeux attendris suivaient ce ruissellement trouble : ils y voyaient les matins d'onglée, et les rudes ahans, lorsqu'on bêchait les vignes.

Ils buvaient avec émotion.

— Il vous a un p'tit goût!

— Oui, un goût de revenez-y!

— Bois, petiot!

Basile s'exécuta : il avala trois écuelles, coup sur coup, pour faire bonne contenance.

Une bouffée de chaleur lui monta du ventre au cerveau, tandis que le pressoir, la bougerie tournoyaient.

Charles-Émile, assis sur le bord de la cuve, tenait l'écuelle où l'écume rosissait. Il paraissait absorbé dans une rêvasserie douloureuse. Un des journaliers l'apostropha :

— T'en fais, une figure!... C'est pourtant de l'ouvrage plaisant, que celui-ci... Bois un coup, mon homme ; ça ôte les idées noires!

Charles-Émile but encore, puis son chagrin creva, dans un flux de paroles :

— J' vas vous dire. Ce qui m' fait d' la peine, c'est de penser que j' récolterai plus, que j' vendangerai plus, que j' pressurerai plus... On va vendre tout, que j' vous dis : le bien qu'à coûté si cher à mes pauv' parents... Tout ça pour un gueux qui vous fait des frais!... Ah! mes pauv' vignes, mes pauv' chènevières!...

Un journalier, goguenard, le plaisanta :

— Bougre d'ivrogne, si t'avais pas eu un pareil trou sous le nez, t'en serais plus riche.

Charles-Émile baissa la tête et retomba dans son accablement.

Et bientôt ce fut le soir : on se hâtait à la clarté rougeâtre d'une chandelle qui faisait danser des ombres sur le mur.

On alla souper. La tante Victorine avait bien fait les choses. Elle avait préparé un « tuc-chien » de pressurage, une noce à tout casser... Les fricassées de lapin et de dindon se succédaient, fumant sur la table. Les travailleurs étendaient le bras, les cuillers sonnaient au fond des assiettes. Un tendelin, couvert d'une toile bise, était appuyé contre le mur : parfois un homme se levait, allait y remplir le broc de chêne, et le reposait sur la table, tout ruisselant.

On mangeait dur : le bruit des mâchoires imitait la rumination des bêtes attablées devant leurs crèches. Et le vin nouveau coulait, faisait descendre cette nourriture.

Dans l'âtre pétillait un feu de sarments, dont la flambée joyeuse semblait prendre part à l'animation de cette ripaille.

Charles-Émile ne mangeait pas. Il buvait seulement, fixant un regard hébété sur la table. On l'interpella :

— Hé quoi! ça ne va pas, l'appétit?

Il poussa un gros soupir.

Le petit Basile se tenait tranquille sur sa chaise.

La tante Victorine pérorait, donnait des ordres.

C'était une vieille à la figure osseuse, aux lèvres minces, serrées comme le cordon de sa bourse. Une maîtresse femme. Restée veuve avec du bien à travailler, elle faisait marcher docilement un peuple de tâcherons et de journaliers, rognait sur les comptes, récriminait à propos de tout. Elle vendait le vin, l'avoine, les peaux de lapin, les cendres de la lessive, le « vin-pierre » des vieux tonneaux. C'était une de ces maisons « d'où il ne sort que la fumée », comme on dit.

La Malvina était venue donner un coup de main : elle lavait les assiettes, passait les plats.

Charles-Émile dit, après avoir jeté un coup d'œil en dessous à la tante Victorine :

— Des fois, si vous vouliez, vous pourriez nous sortir du pétrin.

Elle sursauta :

« C'était trop fort! les autres feraient des bêtises, et elle payerait!... »

Elle suffoqua :

— Fallait pas t'y mettre, dans le pétrin!

Le père baissa la tête, accablé. La mère, de saisissement, laissa tomber une assiette, qui se cassa.

La vieille éclata :

— C'est bien, brisez tout!... Ah çà, vous croyez que je n'vois pas clair dans vot'jeu?... Vous venez ici, et vous ouvrez des yeux grands comme des portes cochères. Vous avancez les mains et vous pensez : « C'est pour nous, le vin qu'est à la cave, le blé qu'est au grenier, le linge qu'est dans les armoires... » Patience! Attendez ma mort : vous hériterez; ça, j'vous l'dis. Mais ne comptez pas sur un centime, ma vie durant. Fallait faire comme moi, vous priver, économiser, amasser, ne pas dépenser quatre sous quand vous en aviez deux!

La vieille criait, âpre, rancunière. Personne ne soufflait mot.

— Soyez tranquille, ajouta-t-elle : j'vous laisserai tout... le plus tard possible!

Un journalier eut un rire obséquieux.

Et les mains de la vieille, ses mains noueuses et crispées, se cramponnaient au bord de la table avec une énergie sauvage, comme pour montrer sa volonté de vivre, son acharnement à durer sous le soleil, à garder pour elle, rien que pour elle, les beaux prés, les futailles pleines, les biens dont la possession emplit l'homme d'une brutale jouissance.

Elle reprit :

— Elle n'est pas morte, la vieille; elle fera des vieux os. Y a pas lourd de graisse sous sa peau. Mais, des fois, elle pourrait enterrer les jeunes!...

Elle était tragique, cette carcasse ruineuse, brûlant de haine et de cupidité. Tout le monde se taisait. Les flammes dans l'âtre faisaient entendre des crépitements joyeux. Penchée en avant, la vieille, les yeux clignotants, savourait longuement la douceur de cette évocation : les jours tièdes baignés de soleil et les lentes conversations du « coireuil », seule distraction des grands-mères.

La Malvina tenta d'excuser son homme; elle le fit gauchement : « Ils ne souhaitaient la mort de personne... La tante vivrait longtemps... » La vieille daigna s'apaiser.

Elle se tut, promena un regard défiant autour d'elle, sur les armoires soigneusement fermées, dont les ferrures luisaient.

Justement, on allumait un brûlot gigantesque : — quatre litres d'eau-de-vie, le « raffin », qu'on faisait flamber dans une terrine de grès. — Une flamme violette dansait à la surface du liquide. La tante Victorine remuait le brûlot avec une cuiller de fer et faisait couler le ruissellement de feu, tandis que la flambée d'alcool fouillait les faces de sa lueur fantastique. Et les gaillards, mis en joie, braillaient, s'assénaient des bourrades dans le dos, et, repus, allongeaient leurs jambes sous la table.

On ne pensait plus aux jérémiades du Charles-Émile...

Puis on alla danser à l'auberge voisine.

Les couples tournoyaient sous les quinquets. C'était un bal sans façon et très bruyant. Les cottes des pressureurs frôlaient

les tabliers bleus des femmes qui avaient cuisiné tout le jour. Parfois un rustre perdait ses sabots dans les entrechats. Et le susurrement aigre d'un crin-crin donnait le branle à cette cohue, parmi la fumée des pipes et le nuage de poussière qui sortait du plancher. bougeant sous les pas.

Dans la salle voisine. des vignerons jouaient à la « bourre » et parlaient fort.

La tante Victorine faisait tapisserie avec d'autres vieilles. Assise à ses côtés, la Malvina regardait dans le vide, toute songeuse. — Charles-Émile était allé se coucher.

Le petit Basile jouait à cache-cache avec les galopins de son âge, parmi l'entrain endiablé des quadrilles. Tout à coup il s'aperçut qu'il avait oublié son couteau chez la tante Victorine : il y tenait, il sortit pour le chercher.

La nuit était noire; les sons cuivrés du cornet à piston balayaient la rue comme une rafale. Il pleuvait; on entendait le clapotement sans fin des gouttières.

Un rais de lumière filtrant par les fentes des volets attira l'attention du gamin : il colla son œil et regarda.

Il poussa un cri d'épouvante.

Un homme, plongé jusqu'au ventre dans la grande armoire, fouillait le meuble. Autour de lui, un amoncellement d'objets disparates jonchait le plancher : de vieux cartons, des tiroirs, des piles de linge, jetés à la débandade, dans la peur d'une surprise. L'homme brassait les choses, furieusement. Posée sur la crédence, une lanterne éclairait la scène d'une lueur vacillante, rayant les murs d'ombres démesurées, qui répétaient les gestes de l'homme dans une mimique terrible.

Pas de doute : l'homme s'était introduit dans la maison, qu'il mettait au pillage.

L'enfant donna l'alarme aussitôt :

— Au voleur! au voleur!

Sa petite voix sonnait, étrangement vibrante, dans les ténèbres.

Une femme sortit et rentra précipitamment dans le bal. Soudain les cuivres interrompirent leur fanfare...

Maintenant un cercle de paysans entourait la maison, gardant les issues. Ils s'étaient armés de fourches et de pioches.

Une vieille, portant une lanterne, l'éleva à bout de bras :

la clarté faisait jaillir de l'ombre des physionomies de rustres à l'affût, guettant une proie, des faces rasées au rictus grimaçant, épiant l'intrus qui volait leur bien.

La Malvina était au premier rang, parmi les curieux. Le chantonnement triste des gouttières semblait grandir par intervalles.

L'homme avait dû entendre la ruée de cette foule : il prit la fuite; on entendit ses pas glisser, furtifs, sur la terre battue des corridors. Il tenta d'ouvrir la porte du jardin : elle était barricadée. Alors il rebroussa chemin, et, se sentant perdu, se rejeta dans la maison. La lanterne, qu'il avait oublié d'éteindre, brillait un moment dans l'ouverture des gerbières, puis disparaissait. Il dut la souffler : la nuit profonde enveloppa de nouveau la façade.

Une angoisse oppressait les poitrines : si c'était quelqu'un du village!... Et, chacun ayant cette pensée, personne n'osait l'énoncer à haute voix.

On ouvrit la porte. Un paysan se risqua, la fourche en avant. La maison silencieuse avait l'air d'enfermer un secret dans ses profondeurs. Partout on retrouvait la trace du voleur : les lits saccagés, laissant couler leurs draps, montraient leurs matelas éventrés. La tante Victorine joignait les mains et jurait ses grands dieux qu'elle étranglerait le malfaiteur, quand on le tiendrait.

On descendit à la cave. Le paysan, la fourche en arrêt, piquait l'ombre sous les futailles. Il poussa un cri, et montra une chaussure qui passait entre deux chantiers.

— Rends-toi, où je te crève!

— Grâce! — râla une voix.

L'homme sortit, péniblement : une lanterne projeta un flot de clarté sur le visage maigre de Charles-Émile. Il se traînait contre la terre fangeuse, les mains suppliantes. A sa face collaient des toiles d'araignées.

La Malvina poussa un cri déchirant; des femmes l'emmenèrent.

On aperçut, par le col de la chemise entre-bâillé, une large raie rouge qui marquait le cou du misérable. Puis, levant la tête, les gens virent une corde accrochée aux solives du plafond. L'homme avait voulu se pendre, mais la corde avait cassé.

Alors une petite voix monta, qui dit ces simples mots :

— Papa, papa !

Tous se turent, remués par cet appel...

Dans la grande cuisine où planait un tumulte de voix, maintenant le misérable était assis, soigneusement ligoté sur une chaise. Il baissait la tête sous les regards braqués vers lui, et son cœur battait si fort que les pulsations soulevaient la toile mince de sa chemise.

La tante Victorine s'approcha :

— Canaille, qui déshonores la famille !

Il leva la main : — le geste du noyé qui s'engloutit sous l'eau noire.

— Ah ! tu voulais mon bien ! — glapit-elle, — ah ! tu voulais l'argent de la vieille, l'argent qu'elle a gratté avec ses ongles... Au bagne, bandit !... Les gendarmes !...

Les mots tombaient sur la face blème, comme des soufflets.

Un remous se fit dans l'assistance : le maire entrait. C'était un homme ventru et bon enfant. Ses pieds difformes, enfermés dans des chaussons de tapisserie, étaient gonflés de goutte : — une maladie de riche, qui lui valait de la considération dans le pays.

Il haussa les épaules, en entendant parler des gendarmes : « L'homme était assez puni. A quoi bon jeter le déshonneur sur une famille ? »

La vieille hurlait, serrait les poings, enragée à l'idée que le vol resterait impuni. D'autres recommenceraient, après ça. Elle voyait déjà la maison mise à sac, les foudres lâchés dans la cave, et des richards l'approuvaient.

Le maire céda : le garde champêtre s'achemina vers la ville, allant chercher les gendarmes...

Tout le monde était couché; l'homme demeurait là. Les liens entamaient sa chair. Son regard fixe s'attachait au mur, comme s'il y avait vu passer des apparitions effrayantes : assis à son côté, sur un banc, le petit Basile lui avait pris la main, et il y appuyait son menton, dans une pose d'animal fidèle.

Les heures sonnaient au clocher gravement, et tombaient dans la nuit. Des journaliers, qui gardaient le Charles-Émile, buvaient avec de gros rires.

Le petit jour se leva, versant sur les murs une clarté sale.

A travers les vitres ruisselantes, le jardin frissonnait, étendant les branchages des pruniers, où des nuées grisâtres s'accrochaient.

Des chevaux piaffèrent à la porte. Deux gendarmes entrèrent, avec un bruit de sabres traînant sur le pavé.

— Allons ! — dit le brigadier.

Charles-Émile tendit les mains : on y attacha des choses que l'enfant ne distingua pas. Le cortège gagna la porte.

Des femmes vinrent sur le seuil de leurs maisons. Une fille aux cheveux ébouriffés, qui sortait d'une écurie, s'arrêta, portant un seau plein de lait.

L'homme marchait, tendait le dos, pendant que la chaîne reliant ses poignets, qu'il s'efforçait de dissimuler, ballottait sur sa blouse.

Le petit Basile hésita, puis, mu par une décision soudaine, il s'élança... Les chevaux allaient d'un bon pas : il se mit à courir pour les rattraper.

On était sorti du village. La pluie tombait, rayant de ses fines hachures les vignobles, noyant la silhouette immobile des coteaux. Fouaillés par le vent, les grands peupliers de la route poussaient un gémissement. L'enfant courait. Au loin, la croupe des chevaux ondulait, tandis que les bicornes balancés semblaient marquer la cadence de leurs pas. Derrière, l'homme s'avançait, tendait le dos, et la pluie, s'engouffrant dans sa blouse, la faisait claquer. L'enfant courait. Il traversait des flaques. La bride de son sabot se détacha : — une bande de cuir taillée dans une vieille chaussure ; — il courut pieds nus. La tourmente redoublait, la pluie glacée criblait ses mains et son cou de piqûres cuisantes. Il ne les sentait pas : il fonçait en avant, tête baissée, poursuivant cette silhouette lamentable, ce dos courbé, qui fuyait, là-bas, dans la rafale.

Le brigadier se retourna et soudain il aperçut cette petite chose grisâtre, perdue dans la blancheur de la route, sans y tenir plus de place qu'une « agasse » descendue des peupliers.

Quelque chose remua en lui : levant sa main gantée de cuir, il arrêta son compagnon. Quand Basile les eut rejoints, il dit de sa voix bourrue, où tremblait un attendrissement :

— Retourne chez toi, petiot... C'est bien, ce que tu fais là !... Sois tranquille, on te rendra ton père !

Le cortège se remit en route : bientôt ce ne fut qu'une ombre, vaguement mouvante, dans la blancheur pluvieuse.

Rentré à la maison, l'enfant ne trouva pas sa mère. Il songea au soir où elle s'était enfuie vers la rivière, et un pressentiment sinistre le frôla : il se mit à sa recherche.

Il la découvrit au fond du grenier, cachée parmi les tas de foin. Elle se tenait là, blottie dans le noir, cherchant l'épaisseur des ténèbres. Au bruit de ses pas, elle eut un mouvement de crainte. Elle n'avait plus la force de pleurer; parfois seulement un long sanglot la secouait.

L'ayant prise par la main, il la ramena dans la cuisine.

Elle s'écroula sur une chaise; ses mains tremblaient. Sa face apparut, tuméfiée.

Un choc ébranla la porte : la Malvina tressaillit, elle fit un mouvement instinctif pour s'enfuir.

C'était un ami de la maison qui venait leur apporter ses condoléances; un pauvre hère qu'on appelait « Théodore Mon-Chien », dans le pays, à cause d'un roquet hargneux qu'il avait habituellement sur ses talons. Jadis possesseur d'un petit bien, il l'avait mangé en godaille. Maintenant des parents aisés lui avaient donné par charité un petit coin de verger, où il s'était bâti une cahute en douves de vieux tonneaux, couverte d'un clayonnage de roseaux. Il vivait là tout seul, en compagnie du chien, qu'on entendait hurler à la lune levante, les soirs d'hiver. Il travaillait peu, dormait beaucoup, et, quoiqu'il ne mangeât guère à sa faim, il était gras « comme un chien de fou ». Bouffie de mauvaise graisse, sa face s'arrondissait comme une pleine lune, et de petits yeux s'y ouvraient, qu'on eût dits fendus avec une lame de couteau.

Il consolait la femme, avec des paroles maladroites, qui avaient leur douceur :

— D'abord, la prison, on n'en meurt pas...

Il reprit aussitôt :

— Il y fait chaud en hiver, et on est nourri.

Il répétait ce mot complaisamment, en homme qui connaissait la torture des jours de jeûne, où les entrailles crient, la détresse des logis que le froid noir pénètre. Alors il rôdait désespérément le long des murs, suivi de son chien, aussi affamé que lui.

Lui aussi avait été en prison. Il gardait de ce séjour l'impression d'un répit délicieux, d'une heure d'apaisement dans sa vie de misère. D'ailleurs il ne savait plus bien pourquoi on l'avait enfermé : — des carottes, sans doute, qu'il avait volées, dans un champ, un jour qu'il avait faim...

La femme baissait la tête. Ce mot de « prison » éveillait dans son esprit une terreur superstitieuse : des siècles d'honnêteté, en elle, se révoltaient.

Comme Théodore insistait, répétait qu'on était bien nourri, elle haussa les épaules :

— Oui, on mange de la soupe à la chandelle !

L'enfant se mit à sangloter : cette soupe au suif lui paraissait le comble de l'abomination.

Théodore Mon-Chien s'en alla, plein de mépris pour ces gens qui avaient encore des préjugés...

Ils allèrent visiter le père en prison, la semaine suivante.

Une petite pluie tombait, un vilain temps de « brouillasse », comme on dit. Ils traversèrent la place du Marché-aux-Poissons. La femme glissait sur le pavé fangeux où gisaient des détritus. Elle avait l'aspect d'une veuve sous son caraco noir, qui dessinait la saillie de ses omoplates. A son bras, dansait le grand panier d'osier vide : elle n'avait pas eu le cœur de faire des emplettes. Et l'enfant lui donnait la main, ayant toujours son air sérieux et volontaire.

Le marché finissait. Refermant leurs étals, les marchandes de poisson empilaient dans des « charpagnes » le poisson des étangs, les tanches visqueuses, les grands brochets au museau de canard. Une femme ouvrait une carpe pour une cliente attardée ; ses doigts fouillaient le ventre palpitant. Une grasse puanteur montait dans l'air. Les parapluies bleus s'arrondissaient comme des tentes. Sur cette foule planait un brouhaha de voix, — les patois rauques de la Woëvre, et l'accent traînant des vignerons venus des côtes.

Les misérables marchaient, perdus dans l'amoncellement des victuailles.

Ils entrèrent dans la rue des Lombards. Des chars à bancs s'alignaient à la porte des auberges. Les cuisines flambaient. Un couple de paysans sonnait à la porte d'un notaire.

La mère avisa une petite porte dans la façade d'une grande bâtisse, et tira le cordon de la sonnette : un son fêlé retentit au loin.

Un homme vint ouvrir et, quand la Malvina, d'une voix balbutiante, eut dit la raison de sa venue, il la laissa passer.

Puis il les conduisit à travers un dédale de cours, au pavé effondré, rongé de mousses. La Malvina, le cœur tordu d'angoisse, regardait les murs lépreux, la façade garnie de barreaux.

L'homme tourna la clef dans la serrure qui grinça ; le battant poussé, une rumeur fit explosion, charriant des cris, des chants, des exclamations joyeuses.

La Malvina s'était approchée curieusement. Son regard, fouillant les profondeurs de la pièce enfumée, apercevait assis autour du poêle tous les trimardeurs, tous les braconniers, tous les bribeurs qui viennent demander aux complaisances de la justice un abri pour l'hiver. Elle reconnut « le Mouchot », — qui promenait sa trouble dans les remous de la Moselle, — et « Marque-mal », — le tireur de sable, aux reins ceinturés de flanelle rouge, la terreur des gardes forestiers, qu'il rossait avec les baliveaux dérobés dans les coupes. — Tous braillaient, enfournaient dans le poêle de larges pelletées de coke, en hommes qui ne craignent pas la dépense.

Le porte-clefs riait : il appela :

— Charles-Émile Crasmagne !

Les camarades criaient :

— Bonjour à la bourgeoise !

Charles-Émile apparut sur le seuil, et tira promptement la porte derrière lui, comme embarrassé.

Basile regarda son père. Appuyé contre le chambranle, il semblait honteux.

Un rayon de soleil glissa dans la cour, découpant sur les murs verdâtres l'ombre aiguë du rebord des toits, éveillant sur le pavé gras un miroitement humide. Un coin de ciel très pur s'ouvrait au-dessus des cheminées. Le prisonnier leva les yeux ; sa poitrine se gonfla : il exhala, en un long soupir, l'ennui des longues claustrations, le regret de la vie au grand air.

La femme dut comprendre. Mais elle s'enferma dans son silence, hostile et méprisante. Alors l'homme parla, avec une sorte de gêne :

— T'as bien fait, tout de même, de venir.

Elle répondit les dents serrées :

— C'est pas pour moi, c'est pour l'enfant.

Puis elle ajouta, ironique :

— Ça lui servira d'exemple.

Il baissa le front.

Ce fut un soulagement, lorsqu'ils se séparèrent, après quelques minutes.

Le porte-clefs reconduisit la mère et l'enfant. Ils se trouvèrent dans la rue, éclaboussée de soleil pâle. Leurs poumons buvaient avidement l'air pur, l'air libre du dehors.



La misère s'abattait sur le logis.

Un samedi soir, le petit Crasmagne rentra, les yeux rouges. Sa mère l'avait envoyé chercher de la farine et un bidon de pétrole. De sa main grasse, qui avait laissé sur le papier du carnet une tache d'huile, l'épicier avait écrit :

Refus de continuer le crédit, faute de paiement.

Et l'enfant s'était mis à pleurer, suffoquant de honte devant la brutalité de ce refus.

La Malvina souleva le couvercle de la maie : elle était vide : des grumeaux de pâte, provenant des fournées anciennes, restaient attachés au chêne rugueux des parois. La mère eut un hochement de tête désespéré.

Le moment était venu : il fallait mendier son pain sur les routes.

Dehors, il faisait un froid terrible.

Cela durait depuis quelques jours. Au fond des vergers, le cœur des noyers éclatait avec un bruit sourd. Un chemineau était mort sur la route de Villey : on l'avait trouvé blanc de givre, les membres raidis et glacés. L'atmosphère gelée avait la sonorité cassante d'un cristal ; les loups, sortant du bois, venaient flairer à la porte des étables, tandis que les chevaux renâclaient, fous de terreur. L'aboiement des chiens montait au fond des fermes vers la lune éclatante.

La mère marcha vers la porte, réfléchissant.

Il faisait clair comme en plein jour. Des nuages fins couraient dans le ciel, ainsi qu'une fumée. Les toits voisins semblaient écrasés sous la blancheur de la neige miroitante. Des étincellements de paillettes crépitaient dans les lointains. Un homme passa, attardé, les mains dans les poches, courant pour se réchauffer.

Jamais la Malvina ne s'était sentie lassée comme ce soir-là.

La journée avait été rude : Basile parti pour l'école, elle était montée vers la forêt, pour y ramasser sa charge de bois mort. Elle avait travaillé tout le jour, dans la neige jusqu'au ventre, enragée de désespoir, usant ses forces contre les branches noueuses des chênes, tandis que les bruits résonnaient au cœur des combes, dans le retentissement du silence hivernal. Même elle avait dû subir un interrogatoire du garde, qui l'avait forcée à délier son fagot, sur le talus de la route.

Maintenant le poêle ronflait. Du mince cylindre de fonte chauffé à blanc, rayonnait une bonne chaleur : si on avait le ventre creux, on ne gèlerait pas, tout au moins! On le sentait, ce froid terrible, rôdant autour de la maison comme une bête, cherchant à s'insinuer par les fentes des portes, par les lézardes des murs. A son approche, la vie se suspendait, reculait insensiblement. Elle se concentrait autour du fourneau : quand il s'éteindrait, le cœur de la maison, ce cœur enivré de vie cesserait de battre et tout serait fini...

A cette pensée, elle frissonna.

Ils mangèrent leur dernier morceau de pain, un pain dur comme du bois, qu'il fallut tremper dans un seau d'eau pour le casser. Puis ils restèrent sans bouger, regardant la petite lueur, qui sortait par la porte du fourneau, et palpitait sur la cendre grise comme un papillon de flamme. La mère était ressaisie de cette obsession désespérée : il fallait mendier son pain.

Tout son être se révoltait à cette pensée. On avait lutté, trimé, travaillé au long des jours : peine perdue! Dans son âme de paysanne, autrefois aisée, toujours orgueilleuse, c'était un écroulement. Parfois elle n'éprouvait plus rien : l'excès de sa douleur lui enlevait toute possibilité de souffrir, tuait en elle la fibre qui tressaille. Elle sentait seulement un vide béant en elle, une lassitude infinie dans ses membres, comme si on l'avait battue pendant des heures.

Et elle retombait à ses tristesses.

Soudain la flamme de la lampe bleuit, monta dans le verre : le pétrole manquait ; avec un pétillement, la lumière exhala son dernier atome de vie joyeuse. Comme à un signal, les ténèbres, qui grouillaient dans la chambre, se ruèrent sur les miséreux.

Et ce fut plus triste que tout le reste, cette mort du logis, cet anéantissement des choses dans la nuit, pesante comme une glu.

Combien cela dura-t-il de temps ?

L'enfant somnolait sur sa chaise. La mère remua.

Elle atteignit sur une planche le « coupion », — la lampe de fer qu'on allumait autrefois à la veillée, lorsqu'on teillait le chanvre. — Elle mit dans le godet un peu de saindoux, qu'elle racla au fond d'un vieux pot, y coucha une mèche de coton, alluma la lampe, qu'elle pendit au manteau de la cheminée. Et la petite flamme crépita, fumeuse, hésitante, versant dans le logis une lueur mortuaire.

La mère secoua le petiot :

— Allons, réveille-toi !

Il bâilla.

— Récite ta prière.

Il balbutiait, la voix lourde de sommeil :

— Notre père, qui êtes aux cieux.....

— Bien !... les autres.

Il ne comprenait pas.

— Oui, le « Crois en Dieu », l'*Ave Maria*.

Il obéit. Parfois il s'embrouillait, s'arrêtait, repartait avec un chevrotement.

La femme l'écoutait, ayant son idée...

Puis ils se couchèrent. Elle ne dormit pas, réfléchissant à des choses, les yeux grands ouverts dans la nuit. Pourtant elle écoutait le bruit calme de cette respiration, qui s'élevait à côté d'elle, et la rassurait vaguement. Lui du moins n'avait pas de soucis : ça viendrait assez tôt. Comme on reposait bien à cet âge !

Elle finit par s'assoupir.

Quand elle se réveilla, le lendemain, il faisait grand jour ; une lueur aveuglante incendiait les carreaux, blancs de gelée, et les

cloches du dimanche semaient dans l'air froid leurs sonorités éclatantes.

— Debout, Basile!

Elle le débarbouilla, l'habilla. Un pli de volonté creusait son front :

— Écoute, mon petiot. Tu vas aller mendier notre pain. Il faut bien. Nous voilà plus bas que la terre....

Il inclina sa petite tête sérieuse, faisant signe qu'il comprenait.

Elle reprit, dans un acharnement de désespoir :

— Nous sommes pauvres; nous sommes pareils aux gueux, qui rôdent sur les routes. Tu vas prendre un panier, et tu iras mendier aux portes... Il faudra dire tes prières, remercier les gens, être bien honnête, pour qu'on nous pardonne.

Le courage lui manquant, elle pleura. Elle avait mis de la cendre tiède dans ses petits sabots, pour qu'il eût bien chaud. Elle lui entortilla le cou de son cache-nez tricoté, et l'emmitoufla, puis, lui ayant pendu au bras le grand panier d'osier blanc, elle le regarda partir.

La neige tombait. Il dévala vers le village. Les mouches blanches tourbillonnaient, s'écrasaient sur son nez, pénétraient dans sa nuque, lui laissant sur la peau la sensation d'une piqûre.

Il disparut dans une rafale. Alors la mère rentra et s'écroula près du fourneau, accablée.

Soudain un choc ébranla la porte, tandis qu'une voix montait, implorante :

— La charité s'il vous plaît!

La Malvina tressaillit, et, s'étant levée, alla ouvrir.

Un vieux pauvre, aveugle, se tenait là.

On l'appelait « le père Louis des Berbis », parce qu'il gardait un troupeau de moutons, au temps jadis.

— *Pater noster!...*

Sa hotte au dos, il se signait à tour de bras, tandis que les prières latines se pressaient sur ses lèvres, avec un bruit de mécanique. Il bégayait; ses prunelles vitreuses donnaient à son masque une expression étrange d'impassibilité. Il ressemblait vaguement à un mouton, lui-même, avec son front déprimé où saillaient des bosses, sous la laine crépue de ses

cheveux blancs. Tous les dimanches, il faisait sa tournée, dans le pays. Il n'avait plus d'âge : toujours on l'avait vu aussi cassé. Il avait des bêtes la pesanteur somnolente, la lente résignation, l'espèce d'apathie qui leur vient de la souffrance, des intempéries, du mauvais vouloir des hommes.

Les rafales de neige l'enveloppaient de leurs blancheurs tourbillonnantes. Il priait : « *Ora pro nobis*... Bonnes gens charitables!... » Ses jambes étaient entortillées de vieux linges. Son sabot de hêtre, fendu, était drôlement raccommodé avec un cercle de tonneau. Les flocons tournoyaient devant ses yeux de pierre, constellaient sa veste de droguet. Il priait; il se confessait à Dieu, et, frappant son estomac des coups répétés de sa paume, cet innocent criait, dans le sifflement de la tourmente :

— C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute!

La femme le regardait, douloureusement.

Il avait été mêlé à sa vie, ce pauvre vieux. Toute petite, on l'envoyait lui porter un verre de vin. Elle le tendait à bout de bras, ce verre, épouvantée par les prunelles blanches qui roulaient, par la voix caverneuse qui marmottait des oraisons. L'homme s'essuyait les lèvres de la main, et remerciait, remuant sa grosse tête avec lenteur, comme une bête à l'abreuvoir. Puis il s'en allait à pas pesants; la hotte se balançait au-dessus des haies.

Elle l'avait aimé, ce mendiant, comme nous aimons toutes les choses qui entrent dans notre vie, marquent le cours des ans, et prennent la régularité d'une habitude. Voilà qu'elle retrouvait aux rides de ce visage et dans ces cheveux blancs des souvenirs du passé heureux. Et cette pauvre face, émouvante à force d'être fruste, en paraissait transfigurée.

Puis, quand elle songea qu'elle était pauvre maintenant, tout comme lui, elle s'effara soudain, mesurant la profondeur de sa chute.

Le pauvre s'était glissé dans la chambre. Il s'assit près du fourneau. Il promenait ses mains tâtonnantes, tout en prononçant des paroles confuses.

Elle lui raconta son malheur.

— Tant pire! — fit-il d'un ton détaché.

Tant de peines avaient passé sur sa carcasse qu'il ne pouvait plus s'apitoyer sur autrui.

Il secouait pesamment la tête; il remuait les lèvres, d'un mouvement continu, comme font les bœufs, devant leur crèche. La neige fondait sur ses habits; une rigole d'eau noire, coulant de ses sabots, s'allongeait sur le plancher de la chambre. Visiblement il s'attardait, réconforté par cette chaleur qui pénétrait ses vieux os. Tout son corps fumait : une odeur de linge mouillé flottait dans la pièce.

Mais son bâton roula à ses pieds bruyamment : sa physionomie prit une expression d'inquiétude. La femme eut pitié de lui et lui rendit le gourdin.

— Alors, vous v'là ruinée? — demanda-t-il.

— Oui, on va tout vendre, chez nous.

— Mauvaise affaire!

— Nous irons mendier sur les routes.

— Fichu métier!... Y en a qui donnent, d'aut' qui sont chiens et regardants... Le pain qu'on vous jette a un goût amer, comme les mauvaises paroles.

Il s'arrêta, reprit :

— D'abord, on d'vrait vous f... un coup d'fusil, quand vous n'pouvez plus travailler!

Il leva sa face rigide, morte, encadrée de cheveux blancs, où les yeux ne vivaient plus :

— Faut pas trop vous plaindre, ma pauv' femme. Vous avez vos yeux : moi, j'vois pus les bonnes choses du bon Dieu ; j'vois pus les bois, les chemins, les maisons, j'vois pus l'feu... J'vis autant dire comme les morts, et j'butte à tous les cailloux! Misère!

Il répétait sa monotone litanie, récitée tant de fois pour attendrir les gens. Et il racontait comment le malheur lui était arrivé, — à force d'avoir dormi dans les champs, par les nuits fraîches.

« Ma pauv' femme! » Ce mot revenait dans ses propos, et le cœur de la Malvina se serrait, quand elle constatait la familiarité du misérable.

Lui parlait, parlait, et parfois tendait le cou, épiant les bruits.

Ce fut un débarras, quand il partit.

Pendant ce temps, l'enfant faisait sa tournée, dans le pays. Il s'était arrêté à la première maison : il frappa ses petits sabots contre la muraille, avant d'entrer dans le corridor, pour détacher les bottes de neige qui le faisaient chanceler.

Des gens aisés demeuraient là.

On entendait des tintements de verres, mêlés à des bruits de vaisselle, derrière la porte. Le ronflement du poêle, par moments, les étouffait de sa grosse voix. Une odeur de grillade, chaude et poivrée, passait dans l'air : on avait tué le cochon.

Doucement, humblement, l'enfant commença ses prières. Il parlait posément, s'efforçant de prononcer tous les mots, de ne pas bredouiller, comme lorsqu'il s'endormait. Il termina par la phrase consacrée, apprise des mendiants, qui implorent au seuil des portes :

— Une pauv' petite charité, s'il vous plaît!

Pourtant sa voix tremblait, et les mots s'étranglaient dans sa gorge. Il lui semblait qu'une honte planait dans l'air, autour de lui.

— Une pauv' petite charité, s'il vous plaît!... Je prierai bien l'bon Dieu pour vous!

La petite voix se faisait touchante, humiliée : on eût dit qu'elle cherchait un coin pour se dissimuler, elle aussi.

La porte s'ouvrit.

Une femme âgée marcha dans la chambre. Assis à une petite table, deux hommes mangeaient. Le vin gris jetait dans les verres sa lueur blonde. Tout le monde tourna la tête :

— C'est le petiot de la Malvina.

— Quelle histoire!

— On va vendre chez eux, et l'homme est en prison!

— Pauvre enfant!

Basile baissa la tète.

La femme tira de la maie une large miche de pain bis. Avant de l'entailler, elle traça sur la croûte un signe de croix, puis elle coupa une tranche énorme. Le pain, sortant du four, fleurait bon; la mie élastique et tiède cédait sous les doigts. La femme glissa le morceau dans le panier du garçon :

— Viens te chauffer.

Il ne dit rien et vint s'asseoir modestement sur un petit banc qu'on lui avança. Il tendait ses petites mains crevassées à la

chaleur. Les hommes s'apitoyaient, sans perdre une bouchée. Ils étaient heureux, ceux-là, le dos au feu, le ventre à table.

La chambre avait un air de fête, avec son lit monumental, les cuivres luisant sur les meubles.

— Bois ça ! — dit un homme.

Il offrait à Basile un verre de vin. L'enfant le but : une chaleur lui emplit le ventre. On lui donna aussi un morceau de grillade.

— Ta mère a d'la peine ?

— Vous pouvez croire !

— Pauv' petit !

Ils ne trouvaient pas de mots pour dire leur pitié, l'attendrissement qui montait à leurs cœurs, calleux comme leurs mains. Et le petit restait là, jetant un regard vers la vitre que fouettait la rafale : il s'effarait à la pensée de se perdre là-dedans, et d'aller mendier encore.

Mais il se leva, délibérément, par un effort :

— Faut que j'continue ma tournée.

Il avait dans les yeux une telle expression de volonté que la femme lui dit :

— Va toujours, mon petit cœur !... Quand tu seras grand, tu travailleras pour soulager ta mère.

La voix se perdit de nouveau le long des portes, avec son chuchotement honteux, son murmure de paroles ferventes qui hésitait, tremblait, repartait dans un sursaut d'énergie. Et la petite silhouette, maintenant toute blanche, errait le long des façades, sous les toits où pendaient des stalactites de glace ; elle entrait dans les corridors, disparaissait, se perdait de nouveau dans la tempête, avec le panier géant, qui, chaque fois, devenait plus lourd.

Une émotion secouait le village. Des femmes, debout sur les portes, s'interpellaient. Une d'elles lui donna deux œufs ; une autre, des noix. Ailleurs il dut subir des affronts et des rebuffades. Il allait, une flamme de résolution au fond des yeux.

***

Une semaine après. Ils se reposaient, assis dans un fossé, sur la route de Dongermain.

La mère et l'enfant revenaient d'une longue tournée dans les villages des côtes, à Mont, à Charmes, à Blénod. — Une idée qui était venue à la femme, d'aller mendier au loin, pour ne pas livrer sa misère en pâture aux médisances.

Journée d'effarement! Jamais elle n'avait mis le pied dans ces pays étalés au bas des collines qui formaient son horizon familier. Elle ne connaissait ni les gens ni les maisons. Ces villages riches ne ressemblaient pas aux pays de la vallée, avec leurs bâtisses cossues, leurs jardins plantés d'arbres, leurs vignes bien entretenues. Tout le temps, elle s'était crue au bout du monde, et cela mettait en elle une sensation atroce de dépaysement.

Les événements de la journée défilaient devant ses yeux.

Tous deux avaient marché sur les routes, la face coupée, les mains tenaillées par l'aigre bise. Des maisons apparaissaient : ils s'approchaient des portes timidement. Des chiens aboyaient. Des gens compatissants les faisaient entrer, leur demandaient d'où ils venaient, écoutaient leur récit avec pitié, leur donnaient une petite place auprès du feu. D'autres fois on les renvoyait durement. Ils acceptaient tout, du même air résigné, les morceaux de pain et les affronts. Ils découvraient des pays nouveaux, avec effroi, et se sentaient plus seuls dans l'immensité du monde.

Mais le sac se remplissait : ils avaient de quoi vivre, au moins toute une semaine. La nuit venait : il fallait rentrer au logis.

Le soleil s'était abîmé derrière les côtes. Rouge comme une plaque de cuivre, le couchant avait cet éclat rigoureux qui annonce les nuits de grand froid. Les monts semblaient grandir, dans le crépuscule, fermant le ciel, derrière eux, comme une muraille : ces masses de terre inconnues faisaient peser une angoisse sur le cœur.

Les miséreux reprirent leur route.

La plaine s'étendait immense, rayée de grandes ombres, tandis que la chaussée se déroulait, interminable. Par places, les neiges, ayant fondu, laissaient apercevoir les ondulations du terrain, vêtues d'herbes grisâtres. Une vague sombre, tombant des monts, se développait avec lenteur, noyait peu à peu les rangs de peupliers, gagnant vers l'horizon.

Seules des lumières révélaient la place des villages éparpillés

dans cette étendue : il y avait là des hommes qui s'abritaient dans la tiédeur des logis bien clos, pendant que les vagabonds marchaient au hasard des routes.

Un vol de corbeaux tourbillonna dans l'air froid, avec un croassement lugubre.

La mère et l'enfant arrivèrent à la forêt de Gye.

Ils s'engagèrent sous le couvert des grands arbres, et soudain ils eurent peur. Les chênes avançaient leurs branches noueuses, comme des bras tordus dans des convulsions de terreur : on ne voyait plus le ciel. Parfois une étoile, posée à la fourche d'un arbre, laissait filtrer sur le sol un rais de clarté vacillante. De grands souffles froids flottaient autour des errants. Parfois un paquet de neige, glissant de branche en branche, devenait un bruit effrayant, une rumeur inexplicable dans ce silence.

L'enfant s'était mis à geindre, les jambes brisées de fatigue : la mère lui saisit la main ; sous le poids du sac, elle haletait.

Parvenue à un carrefour, elle hésita, chercha le chariot de David pour s'orienter. La constellation avait disparu sous les nuages bas, qui galopaient à la cime des arbres.

Elle crut se reconnaître et prit le chemin de gauche.

Ils se hâtaient maintenant, talonnés par une épouvante. Des pas sonnaient à côté d'eux : ils tendaient l'oreille, dans le silence, qui prenait soudain une ampleur formidable. Puis toutes les bêtes de la nuit donnaient de la voix au même instant : des ailes les frôlaient, comme des mains ; l'air était plein d'allées et venues mystérieuses. Un vertige de démence embrumait le cerveau des pauvres gens ; en eux grandissait une envie lâche, éperdue, de courir devant eux, de courir jusqu'à des maisons...

Ils longèrent des étangs gelés, plus terribles encore, avec leur rigidité muette, que dans les soirs d'été, où le crépitement des bulles peuple la surface des eaux noires.

L'enfant murmura dans un souffle :

— Maman, vois donc !...

Deux lueurs étranges se mouvaient au fond d'un fourré d'épines. Elles montaient, descendaient et prenaient, par moments, une redoutable fixité. S'étant approchée, la femme vit un loup énorme, l'échine rasée, prêt à bondir.

Alors un sursaut de courage la mit debout : elle se précipita, les bras levés, frappant du pied la terre dure, poussant à pleine gorge un hurlement de bête.

Le loup détala, grognant et soufflant. Mais il alla s'asseoir à une douzaine de pas, et la mère le sentit au fond des ténèbres, immobile et menaçant.

— Maman, qu'est ce que c'est?

Elle eut le courage de mentir :

— Un chien des fermes qui s'est perdu... Il nous a flairés, et il nous suit, pour retrouver sa niche.

Elle se remit en route.

La bête bondissait à pas muets dans le fourré. Parfois elle les devançait, les attendait. Alors la mère sentait dans son dos l'haleine brûlante de l'animal. Ses forces décuplées par un accès de rage, elle chargea l'enfant sur ses épaules, avec le sac de pain. Elle prit sa course à travers le bois, le visage cinglé par les branches basses. Ses pieds buttaient dans les souches : elle manquait de s'affaler. Mais elle se relevait, indomptable.

Le loup abandonna la poursuite, entraîné sur la piste d'une autre proie. Cependant la forêt s'épaississait toujours, semblait les enclore, comme une muraille.

Alors la Malvina s'écroula au pied d'un hêtre.

Le petiot s'était endormi sur son épaule. Elle le coucha sur ses genoux, tout de son long, avec un chantonnement de paroles tendres. Le serrant contre sa poitrine, elle tentait de faire pénétrer dans les membres de l'enfant la tiédeur vivante de son propre corps. Cela seul subsistait en elle, ce redoublement furieux de maternité, dans le désarroi de ses pensées.

Une blancheur monta derrière les hêtres : la lune se levait. Les branches scintillaient, couvertes de givre. Les chênes se dressaient, pareils à des candélabres. La forêt tout entière, saisie dans son repos, avait l'air d'une pétrification géante. Mais des gazes bleuâtres coulèrent au ras du sol; la terre sua une vapeur blanche, qui s'étala, puis atteignit les hautes ramures.

Et la femme se sentit seule, abandonnée, plus impuissante à se débattre dans ces blancheurs molles que le noyé qui s'enfonce sous l'eau noire.

Elle voulut crier : les sons s'éteignirent, englués dans cette

brume... Alors elle fut tout à fait folle. Les coudes aux genoux, elle murmurait des paroles lassées, tandis qu'elle balançait son corps, comme pour endormir sa détresse. Une invincible somnolence la terrassait : elle s'abandonnait à l'envahissement de cette torpeur, qui dénouait ses membres, leur donnait une légèreté inconnue.

Elle sombra dans l'anéantissement du sommeil.

Quand elle se réveilla, le froid s'exaspérait. L'air semblait mort : sous la clarté de la lune, roulant dans le ciel vide, la forêt gardait sa rigidité cassante : quelquefois une branche, chargée de verglas, se brisait dans un craquement sonore.

La mère se pencha sur l'enfant, épiant le bruit de sa respiration : de sa bouche sortait un souffle imperceptible. Soudain, dans l'air meurtrier, elle sentit planer une approche mystérieuse : il allait mourir, tué par le froid !

Elle était là, derrière elle, la chose épouvantable, qui rôde dans les nuits de gelée, embusquée sur la trace des vivants. La Malvina ferma les yeux, défaillant sous la main glacée qui se posait à son épaule, craignant de voir le masque horrible émerger de la nuit.

Prenant de la neige à pleines mains, elle frictionna l'enfant. Il remua, balbutia quelques paroles.

Alors elle le rechargea sur son dos et prit sa course. La ruée des miséreux recommença. Lancés au hasard des halliers, cognant leurs fronts aux branches, ils allaient, tandis que les fourrés noircissaient autour d'eux. Elle traversa une clairière : la neige amoncelée lui montait jusqu'au ventre. Ils roulèrent le long d'une pente, se relevèrent, meurtris. Les arbres se clairsemaient : la femme s'arrêta, cherchant à se reconnaître, portant ses mains à ses tempes qui éclataient.

Une lumière rouge troua l'ombre : ils marchèrent dans cette direction.

Ils piquaient droit devant eux, impatients d'arriver. Ils traversèrent des vignes, un ruisseau gelé, dont la glace sonna sous leurs pas. Ils ne savaient plus : ils marchaient vers cette clarté, imaginant des hommes endormis, la tiédeur des chambres, le souffle fort des bêtes à l'étable...

La femme s'était mise à crier : « Au secours ! » Son cri, volant devant elle, la réconfortait.

Des massifs de maçonnerie se profilèrent, blancs sous la lune.

Une voix retentit :

— Halte-là ! Qui vive?

La mère ne répondit pas.

Elle entendit le bruit sec d'un fusil qu'on arme.

— Halte-là, ou je fais feu !

Alors, conservant sa présence d'esprit, elle cria :

— Nous avons perdu notre chemin et nous allons mourir de froid.

Une forme étrange, une larve humaine, glissa le long du mur, puis la femme reconnut un soldat, encapuchonné dans un lourd manteau de guérite.

— Où sommes nous? — demanda-t-elle.

— A la poudrière de Gye.

Alors elle comprit. Ils avaient erré dans la forêt et ils tournaient le dos au chemin qui menait à leur logis.

La sentinelle ne demanda pas de détails. Lançant à toute volée la crosse de son fusil, elle ébranla de coups retentissants la porte du corps de garde.

— Caporal, y a du nouveau !

La porte s'ouvrit. Un falot, balancé à bout de bras, projeta sur la neige un rond tremblant de lumière. Puis la lanterne éclaira une bonne face rougeaude, un visage de Vosgien placide, encadré d'une barbe drue :

— Quoi donc qu'y a?

Il aperçut la mère et l'enfant, et s'effaça pour les laisser passer.



Les miséreux s'écroulèrent sur un banc.

Ils haletaient. Pourtant ils se sentaient ragaillardis : comme c'était loin déjà, les dangers sans nombre à l'affût dans cette nuit d'épouvante. Leurs membres las sentaient couler en eux, insinuante et douce, la caresse de cet air chaud, où la fumée des pipes retombait lourdement. Le ronflement du poêle peuplait le silence de son bruit paisible. Au sortir des ténèbres opaques, ils se prenaient d'une vague adoration pour la lumière

du falot, posé sur la table, et leurs regards revenaient machinalement vers ce lumignon graisseux qui faisait courir sur les murs des ombres bienveillantes. Elle dissipait, cette clarté, la terreur des bois, les nocturnes fantômes, et leur mettait au cœur un rayonnement de gaieté.

Fumant sa pipe, à petits coups, le caporal les interrogea.

La femme raconta son histoire d'une voix brisée.

Le caporal hochait la tête. Était-ce possible, d'être malheureux comme ça!... Le froid rigoureux, qui tenait les hommes calfeutrés, était cause qu'on n'avait pas entendu son appel.

L'enfant se pelotonnait contre sa mère et regardait curieusement autour de lui.

Ça ne ressemblait pas aux maisons des paysans. La voûte de maçonnerie s'arrondissait au-dessus de sa tête. Des pancartes, accrochées à des clous, rompaient la monotonie des murs blancs. Des fusils étaient alignés à des râteliers d'armes. Sur les planches du lit, des corps s'entassaient, sanglés dans leurs ceinturons, gardant même dans le sommeil la raideur du service.

Un d'eux se réveilla, et leva la tête, les yeux clignotant :

Le caporal commanda :

— Allons, la *bleusaille*, grouillez-vous!... V'là de la visite : des pauv'gens à moitié gelés! Qu'on mette une pelletée de charbon dans le fourneau!

L'homme obéit. Le cylindre de tôle, dont la paroi mince sonnait, devint rouge, et dans l'air embrumé flotta la caresse de la bonne chaleur.

Brusquement, le caporal se ravisa :

— On cause, on bavarde... P'têt' bien que vous n'avez pas mangé depuis des heures?

La femme dit simplement :

— Nous avons mangé un morceau de pain.

Le caporal se récria, sa bonne face rougeaude, puissamment nourrie, aux yeux écarquillés, exprimait une stupéfaction profonde :

— Rien de chaud par un temps pareil!

Il secoua la rangée des dormeurs.

— Allons, debout, les artistes!... Vous avez le ventre plein, vous autres... Qu'on débouche une boîte de singe! Y a du rata

dans la terrine : qu'on le fasse réchauffer, avec un peu de café qui doit rester au fond de la cruche.

En un clin d'œil, le repas fut prêt. Étalé sur un fond de gamelle, « le singe », — le bœuf de conserve, — arrosé d'un filet de vinaigre, exhalait une odeur appétissante. Le « rata » de pommes de terre et de haricots mijotait sur le fourneau, avec un petit bruit de fricotement qui vous faisait venir l'eau à la bouche.

Affamés, les miséreux se jetèrent sur la nourriture.

La mère servait l'enfant, s'oubliait pour lui faire la part plus grosse ; le caporal se récria :

— Mangez à vot' faim. Quand y en a plus, y en a encore !

Le garçon se bourrait à s'étouffer, mettait les morceaux doubles, trouvant un goût exquis au pain de munition, dont la croûte cassante était semée d'une poussière de son. La mère mâchait lentement, un peu honteuse de son appétit.

Les hommes de garde s'étaient recouchés.

Assis à califourchon au bout du banc, le caporal suivait le repas des malheureux. Un plaisir d'avoir des hôtes pareils ! Sa large face s'épanouissait dans un rire silencieux, respirant le contentement de vivre, la joie de la bonne action. Elle devenait lointaine, par moments, dans le nuage de fumée qui sortait de la grosse pipe.

La femme dit doucement :

— Y a encore des brav' gens sur la terre.

Elle se sentait bien, maintenant. Son sang circulait librement, battait dans ses artères un rythme d'allégresse. Avec la nourriture absorbée, qui mettait une chaleur au creux de son estomac, quelque chose renaissait en elle, qui ressemblait à de l'espoir. Elle se prit à sangloter, sans trop savoir pourquoi, — de reconnaissance ou de tristesse. — Ses nerfs se détendaient : ses larmes roulaient sur le morceau de pain qu'elle achevait.

— C'est dur, la vie ! — dit le caporal.

— A qui le dites-vous !... Enfin, vous êtes bons...

Le caporal s'était levé : il se planta devant une pancarte qu'il examina longuement, pour dissimuler son trouble.

— Allons, — fit-il d'un ton bourru, — il est temps de faire un somme.

Brassant une paillasse vigoureusement, il prépara lui-même un lit, et donna à la femme d'épais couvre-pieds et des couvertures de laine brune.

Elle s'étendit, tenant dans ses bras le petiot, qui n'avait pas bougé. Elle lutta quelques secondes, essaya de rassembler ses idées. La fatigue et les émotions l'accablaient. ses paupières s'appesantirent : elle s'endormit.

Et le caporal reprit sa promenade monotone. Sa haute stature masquait, un moment, la lueur du falot. Son pas sonnait sur le plancher, son pas ferme de brave homme qui veillait sur ces existences. Il s'arrêtait pour contempler ces deux formes immobiles, l'une grande et l'autre petite, allongées sous la couverture...

Quand la Malvina se réveilla, le lendemain, il faisait grand jour. A travers les arborescences du givre. les vitres laissaient filtrer une lumière crue dont s'inondait la nudité des murs.

La mère avait peine à rassembler ses idées, encore lourdes de sommeil. Subitement la nuit d'horreur lui revint à l'esprit, et l'accueil des braves gens. Elle se sentait bien dans cette paille amoncelée, où son corps avait creusé un trou, une sorte de nid tiède où ses membres reposaient.

Soudain ses yeux rencontrèrent le petiot. Levé de bonne heure, il jouait avec les soldats, qu'il amusait par ses questions. Sanglé dans sa capote bleue, la jugulaire au menton, le caporal lui commandait l'exercice, s'efforçant de donner à son visage bon enfant un air rébarbatif. Il riait : le gosse pliait sous le poids du fusil, dont le canon s'érigeait très haut au-dessus de sa tête. Un homme balayait le plancher à petits coups nonchalants ; un autre, balançant un arrosoir. dessinait un entrelacement de rosaces compliquées.

La Malvina se leva enfin : chargeant le sac sur son épaule, elle se disposait à partir.

— Minute ! — fit le caporal, — on ne se quitte pas comme ça.

Il fallut avaler deux quarts de « jus de chaussette », — le bon café noir qu'un planton apportait de la redoute voisine. — Chaud et sucré, le liquide vous mettait d'aplomb sur les jambes, donnait aux idées confuses encore une lucidité incomparable.

Puis le caporal fit entasser dans le sac des piles de biscuits, qui sonnaient dans ses mains comme des morceaux de bois : il expliqua que ces galettes étaient bonnes, malgré leur apparence grossière.

— Grillé sur des charbons, avec un peu de saindoux, y a pas meilleur !

La femme inclinait doucement la tête.

Elle restait là, le sac pesant à son épaule, ne trouvant pas de mots pour exprimer le monde de pensées ineffablement douces qui l'obsédaient.

Elle dit enfin :

— On viendra vous revoir quand i' fera beau.

— Des fois, si on n'était pas ici, vous pourriez demander à la redoute le caporal Poirot.

— Vous n'y serez pas toujours.

— J' vous crois !... On est d' la classe.

« La classe... » Tous les hommes de garde avaient tressailli à ce mot. Ils le répétaient : « La classe », — lui donnant une ampleur inusitée. Ils riaient, se plaisant à imaginer le jour lointain de la libération.

La femme souriait.

Puis le caporal eut encore une inspiration heureuse :

— Prends donc le sac, — dit-il au planton, — et porte-le jusqu'à la sortie du bois : ça ne te détournera guère...

Ils arrivèrent chez eux dans la matinée.

— I' m' faisait gré de chez nous ! — dit la Malvina, jetant le sac derrière la porte.

Une douceur émanait des vieux meubles, de la crédence ventrue, de l'âtre plein de cendres. Dans son coin, la grande horloge émiettait les heures, sans se hâter, comme pour montrer qu'elle n'avait pas interrompu sa besogne pendant l'absence des maîtres du logis. Ces pauvres choses exhalaient une volonté de vivre, qui les réconforta.

ÉMILE MOSELLY

(A suivre.)

FRANCESCA DA RIMINI [1]

— TRAGÉDIE —

ACTE III

On aperçoit une chambre ornée, aux parois divisées en compartiments qui représentent des épisodes du roman de Tristan, *dans des bordures d'oiseaux, de fleurs, de fruits, d'emblèmes. Sous la corniche, tout autour de la salle, court une frise en forme de feston, où sont écrites quelques paroles d'une chansonnette amoureuse :*

Melglio m'è dormire gaudendo
C'avere penzieri veghiando [2].

A droite, dans un coin, est un lit caché par de très riches courtines; à gauche, une porte dissimulée par une lourde portière; dans le fond, une fenêtre qui regarde l'Adriatique, avec un pot de basilic posé sur l'appui. Du côté de la porte, il y a, surélevée à deux brasses du plancher, une tribune pour les musiciens, avec des panneaux décorés d'élégantes sculptures à jour. Près de la fenêtre, il y a un pupitre et, sur le pupitre, un livre ouvert, le Roman de Lancelot du Lac, *dont les larges feuillets de parchemin enluminé sont tenus ensemble par la forte reliure de deux ais revêtus de velours vermeil. Auprès, il y a un lit de repos, sorte d'escame sans dossier et sans bras, avec de nombreux coussins de samis; et ce lit est presque au niveau de l'appui de la fenêtre, — si bien que la personne qui s'y repose découvre toute la plage de Rimini. — Un orgue portatif, de petites dimensions, et dont la caisse, les tuyaux, les touches, les soufflets et les registres, sont finement travaillés, est relégué dans un coin, avec un luth et une viole. Sur un guéridon se trouve un miroir à*

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

2. « Mieux est pour moi dormir en jouissant — qu'avoir soucis en veillant. »

main en argent, parmi des fioles à mettre eau de naffe, eau d'auge, eau de Damas. Des coupes, des bourses, des ceintures et d'autres galanteries y sont mêlées. De grands chandeliers de fer se dressent près du lit et de la tribune. Des tabourets et des escabeaux sont épars à l'entour; et, au milieu du plancher, on voit l'anneau d'une trappe par où l'on peut descendre de cette chambre dans une autre.

SCÈNE I

FRANCESCA *est devant le livre, qu'elle lit à haute voix. Ses femmes, assises en rond sur les escabeaux, piquent les bords d'une courte-pointe, en écoutant l'histoire; et chacune d'elles porte, suspendue à sa ceinture, une fiole de verre pleine de petites perles et de fil d'or. Le jeune soleil de mars frappe les ondes du tabis grenat, et une rougeur diffuse allume les faces penchées sur le travail de l'aiguille. L'esclave est près de la fenêtre et explore attentivement le ciel.*

FRANCESCA, *lisant.* — « Lors Gallehault la prie, et dit : « Dame, » par Dieu, ayez pitié de lui! Faites pour moi comme je ferais pour » vous, si vous me demandiez. — Quelle pitié de lui voulez-vous que » j'aie? — Dame, vous savez qu'il vous aime d'amour par-dessus » toutes les autres, et qu'il a fait pour vous plus que chevalier ne fit » oncques pour sa dame. — Certainement il a fait pour moi plus que » ce dont je pourrais jamais le récompenser, et il n'est chose dont il » me requerrait, que je puisse lui refuser; mais il ne me requiert de » rien, et cependant il a si grande mélancolie que c'est merveille. » Et Gallehault dit : « Dame, ayez pitié de lui. — J'en aurai telle pitié » que vous voudrez; mais il ne me requiert de rien... »

(*Les femmes rient. Francesca se jette sur les coussins de soie, troublée et languissante.*)

GARSENDA. — Madame, comment pouvait-il être si timide, le chevalier Lancelot?

ALDA. — Tandis que la pauvre reine mourait d'envie de lui donner ce qu'il ne demandait pas!

BIANCOFIORE. — Elle aurait dû lui dire : « O chevalier de bien, votre mélancolie ne vaut rien. »

ALTICHIARA. — Elle aimait à rire, Guenièvre, et à vivre en grand soulas; et rien ne lui semblait meilleur au monde qu'une belle couche.

DONELLA. — Et Gallehault, pour être un grand prince, n'en connaissait pas moins cet art que l'on nomme...

FRANCESCA. — Tais-toi, Donella! Je suis lasse de m'amuser à vos bavardages. Smaragdi, l'épervier revient-il?

SMARAGDI. — Non, madame, il ne revient pas : il s'est égaré.

FRANCESCA. — Est-ce qu'on entend ses grillettes d'or?

SMARAGDI. — On ne les entend pas. J'ai bonne vue, et je ne découvre rien. Il a volé trop haut.

(*Francesca se penche à la fenêtre et regarde.*)

ALDA. — Il se perdra, madame. Vous avez eu tort de lui ôter sa longe. Il était un peu farouche.

GARSENDA. — Il était de ceux qu'on appelle de Vintimille, de la grande espèce : il avait treize pennes à la queue.

ALTICHIARA. — Ils demeurent dans une île, ceux-là; et il aura pris son vol pour s'en retourner au pays d'outre-mer.

BIANCOFIORE. — Il était dressé aux grues. Il les prenait très bien. Et Simonetto se recommande à vous pour avoir une grue, afin de faire deux fifres, madame, avec les os des jambes : car il dit que cela est de toute suavité.

GARSENDA. — Il ne revient pas, il ne revient pas. Il était trop dépiteux, ah! comme celui qui vous l'a donné. C'est messire Malatestino que je dis; et puisse-t-il ne pas m'entendre!... Il lui fallait oindre le bec pendant la nuit avec la graisse de l'ombilic du cheval, pour qu'il devînt si fort ami de vous, madame, qu'il n'aurait plus voulu partir de votre main.

(*Ses compagnes éclatent de rire.*)

DONELLA. — A Bologne la Grasse on va la doctorifier!

ALTICHIARA. — Avec la graisse de l'ombilic du cheval, pendant la nuit!

GARSENDA. — Certainement. J'ai lu le livre fait par le roi Danchi, premier maître de fauconnerie, où sont rapportées toutes les règles...

FRANCESCA. — Va, cours, Donella, chez le fauconnier, et dis-lui ce qui est advenu, pour qu'il aille avec le leurre, et réclame l'oiseau, et le cherche partout. Peut-être s'est-il posé sur quelque tour. Dis-lui qu'il le cherche partout.

(*Donella quitte l'aiguille et s'envole.*)

ALTICHIARA. — Il s'est égaré à la poursuite des premières hirondelles, madame.

ALDA. — Et le sang des hirondelles pleut sur la mer.

BIANCOFIORE, *comme si elle entonnait une chanson à danser.*

Nova in calen di marzo
o rondine, che vieni
dai reami sereni d'oltremare [1]...

FRANCESCA. — Oh! oui, oui, Biancofiore, la musique, la musique! Chantez-moi un chant bas, sur le ton mineur! Quittez

1. « Nouvelle aux calendes de mars, — ô hirondelle qui viens — des royaumes sereins d'outre-mer... »

l'aiguille et mettez-vous en quête des musiciens. (*Les femmes se lèvent vivement pour replier l'étoffe ondée.*) Toi, Biancofiore, va chercher Simonetto.

BIANCOFIORE. — Oui, madame.

FRANCESCA. — Et toi, Alda, appelle Biordo et Signorello et Le Rosso; et dis-leur qu'ils apportent les instruments et les tablatures, pour faire musique en chambre.

ALDA. — Oui, madame.

FRANCESCA. — Et toi, Altichiara, si tu vois le médecin, tu me l'enverras.

ALTICHIARA. — Oui, madame.

FRANCESCA. — Et toi, Garsenda, si tu rencontres le marchand florentin, tu me le feras venir aussi.

GARSENDA. — Oui, madame. Je vais le chercher.

FRANCESCA. — Et je veux une guirlande de violettes. Aujourd'hui, c'est calendes de mars.

BIANCOFIORE. — Vous l'aurez, madame, et jolie.

FRANCESCA. — Allez, allez avec Dieu!

Exeunt omnes.

SCÈNE II

(*Francesca se tourne vers l'esclave qui épie encore le ciel par la fenêtre.*)

FRANCESCA. — O Smaragdi, ne revient-il pas?

L'ESCLAVE. — Non, dame, il ne revient pas. Mais le fauconnier va le rappeler. Ne te chagrine point.

FRANCESCA. — Oui, je me chagrine. Malatestino se fâchera sûrement, parce que j'ai mal gardé le don qu'il m'a fait. Il m'a donné le prince de tous les éperviers, dit-il. Et je l'ai perdu!

L'ESCLAVE. — Sauvage et de nulle bonté, s'il se détourne ainsi de la face de l'homme.

(*Francesca reste quelques instants silencieuse.*)

FRANCESCA. — J'ai peur.

L'ESCLAVE. — Dame, de qui as-tu peur?

FRANCESCA. — J'ai peur de Malatestino.

L'ESCLAVE. — Ce qui t'effraie, peut-être est-ce son œil aveugle?

FRANCESCA. — Non, c'est l'autre, celui qui voit. Il est terrible.

L'ESCLAVE. — Dame, fais qu'il ne te regarde pas.

FRANCESCA. — Ah! Smaragdi, quel vin m'as-tu apporté ce soir-à, sur la tour, quand la ville était en armes? un vin ensorcelé?

L'ESCLAVE. — Dame, que dis-tu?

FRANCESCA. — Comme si tu avais apporté un breuvage perfide,

le mal s'est propagé dans les veines de ceux qui en ont bu, et mon sort s'est assombri.

L'ESCLAVE. — Dame, quelle mélancolie te prend? Si l'épervier ne revient pas, du moins est revenu vers toi ce soleil que ton cœur aime.

FRANCESCA, *pâlissant, avec une fureur contenue.* — Malheureuse! comment oses-tu parler? Tu me trahis donc, toi aussi? Maudite soit cette heure où tu le conduisis vers moi, par fraude! N'as-tu pas été celle qui ouvrit le chemin à ma mort? Trois coupes d'amertume, ce n'est pas moi qui te les ai laissées; mais c'est toi qui me les as servies, et tu me les remplis chaque jour, sans une larme.

(*L'esclave se laisse tomber par terre, de chagrin.*)

L'ESCLAVE. — Foule-moi aux pieds, foule-moi aux pieds! Entre deux pierres écrase-moi la tête!

FRANCESCA, *qui semble apaisée.* — Allons, relève-toi! Ce n'est pas ta faute, ma pauvre Smaragdi, ce n'est pas ta faute. Tu as couru soudain comme un esprit de mon cœur à la rencontre de la joie! Sur tes yeux aussi était le bandeau. Et ce bandeau, le même destin l'avait mis à l'iniquité de mon père. Nous étions tous sans pouvoir et sans pitié, sans souvenir et sans présage, sur la rive d'un fleuve; tous irréprochables, sur la rive d'un fleuve ravineux. Je le passai, seule, et ne me souciai pas de vous; je le traversai, je me trouvai au delà. Et nous nous sommes séparés pour ne plus nous rejoindre. Or vous me dites : « Retourne-toi. » Et je vous dis : « Ne peux, ma foi. » Or vous me dites : « Reviens au gué. » Et je vous dis : « Ma foi, ne sais. » (*Elle donne aux dernières paroles une cadence de lai. Puis elle rit, d'un rire atroce, comme si, tout à coup, sa raison s'égarait. Mais elle s'effraie du son même de ce rire, tandis que l'esclave bondit, tremblante.*) Ah! ma raison, résiste et ne prends pas la fuite! Qui me possède? C'est un démon. L'Ennemi a ri dans mon cœur. Tu l'as entendu? Je ne sais pas prier, je ne sais plus prier...

L'ESCLAVE, *à voix basse.* — Veux-tu que je l'appelle?

FRANCESCA, *tressaillant.* — Qui? (*Elle regarde autour d'elle, anxieuse : son œil va vers la portière immobile. Sa voix est rauque d'angoisse.*) Est-ce que tu l'as vu monter à cheval, messire Giovanni?

L'ESCLAVE. — Oui, dame, en compagnie du Vieux, de messire Malatesta le vieux. Ils s'en vont comme fidéjusseurs à un traité de paix avec l'Evêque. A cette heure, ils chevauchent vers Sant'Arcangelo.

FRANCESCA, *obscurément.* — Toi, Smaragdi, tu veilles. Tu vois tout, tu écoutes tout, tu sais tout. Ainsi soit-il, toujours!

L'ESCLAVE. — Dame, n'en doute pas. Dors tranquille. Puissé-

je ainsi te faire contente, comme fait cette pierre dont le nom est le mien.

Émeraude, émeraude,
Garde-nous de la fraude !

FRANCESCA. — Et sais-tu où est Malatestino?

L'ESCLAVE. — Son père l'a envoyé à Roccofredo avec trente chevaux.

FRANCESCA. — Il me fait peur. Garde-moi de lui.

L'ESCLAVE. — Dame, pourquoi? Quand il était malade, vous l'avez soigné des jours et des nuits, comme une sœur.

FRANCESCA. — Comme une sœur... C'est un nom qui empoisonne la bouche, ici. Samaritana, où es-tu? Où court le ruisseau de ta fraîcheur? Jamais plus n'y boira mon âme qui est sur le point de périr, jamais plus. Je vois partout, dans l'ombre, autour de moi, des yeux sauvages qui me guettent, des yeux de haine et de désir; et ils sont veinés du même sang, ils sont fraternels... Quel sort a-t-on jeté contre moi? Qui a fait que ce péché mortel assiège ma vie? Dis-moi, créature de la terre qui arraches les racines des fleurs vénéneuses, ce mal pervers, d'où est-il né? C'est de toi que j'ai appris cette chanson cruelle : « Si j'en trouve trois, j'en prends trois ! » Or le démon les a pris; il en a pris trois, et moi avec eux.

L'ESCLAVE. — N'appelle pas l'Ennemi! Pardonnés soient ton âme et ton corps? Tu te trompes, tu te trompes. L'ombre est ton miroir, et tu y vois tes propres yeux brûler. N'appelle pas sur toi le mauvais sort! Puisse le Seigneur Dieu te garder comme ton esclave te gardera!

FRANCESCA. — Il n'y a pas de remède, Smaragdi. L'ombre est mon miroir, tu l'as dit. Dieu veut me perdre. Jours et nuits au chevet du malade je suis demeurée, seule, pour faire pénitence de mes pensées qui allaient au loin. Je touchais la blessure horrible, en priant : je lavais cette impureté maligne par la prière. Et mon âme attendait le salut et la grâce, dans l'horreur, lorsque se découvrit le sauvage désir qui s'était allumé dans les veines de ce violent... Comprends-tu? Tandis que se fermait l'atroce plaie sous son front, une autre s'ouvrait dans sa poitrine, monstrueuse. Et mes pensées qui allaient au loin, mes pensées éperdues, me semblèrent s'infecter d'un plus noir toxique; et ma chair fut sur ma douleur comme un vêtement intolérable; et toutes les douces choses du printemps et du sommeil furent bannies de ce monde ; et le visage de l'amour se figea dans l'épouvante; et la haine et le désir, égarés au fond de la nuit, trébuchèrent dans leur œuvre de mort, comme des bourreaux pleins de vin et de furie qui seraient prêts à s'entre-tuer...

L'ESCLAVE, *à voix basse.* — Ne te désespère pas! Ecoute,

écoute. Je jetterai un sort sur celui qui te fait peur. Je connais le breuvage qui éloigne et fait oublier. Tu le lui offriras de la main gauche, quand il descendra de cheval, las et à jeun. Je t'enseignerai l'incantation...

FRANCESCA. — Si tu ne mens, donne-le-moi, que je le boive, que je me délivre moi-même... Mais il n'y a pas de remède. Explique-moi le songe qui m'apparaît toutes les nuits.

L'ESCLAVE. — Dis-le-moi, pour que je te l'explique, ma reine.

FRANCESCA. — Je vois, chaque nuit, la chasse barbare que vit jadis Nastagio degli Onesti dans la pinède de Ravenne, telle qu'un jour je l'ai entendu raconter par Bannino, en allant à la plage de Chiassi... Je la vois, dans mon rêve, comme une vérité. A travers la broussaille, une jeune femme nue, échevelée, pleurant et criant merci, court, poursuivie par deux grands dogues qui la mordent cruellement là où ils l'attrapent; et voici venir derrière elle, à travers la broussaille, sur un coursier noir, un cavalier furieux, l'estoc au poing, qui la menace de mort avec des paroles épouvantables. Et les chiens, prenant fort la jeune femme aux flancs, l'arrêtent; et le persécuteur survenu descend de cheval et, l'estoc au poing, court sus à la femme qui, agenouillée et maintenue fortement par les deux chiens, demande merci; et lui, de toute sa force, il la frappe au milieu de la poitrine et la perce de part en part. Et elle tombe, face contre terre, à ce coup, toujours pleurant; et le cavalier, laissant l'estoc, empoigne un couteau, ouvre cette femme par l'échine, et, après lui avoir arraché cœur et entrailles, les jette aux deux chiens qui, affamés, les dévorent. Et guère ne s'écoule de temps avant que la femme, comme si elle n'était pas déjà morte, se relève et reprenne sa fuite affreuse, courant vers la mer, et que les chiens soient après elle, la déchirant toujours, et après elle le cavalier, remonté à cheval et de nouveau l'estoc au poing, la menaçant toujours... Explique-moi ce songe qui m'apparaît, Smaragdi. (*L'esclave, aux écoutes, semble saisie de terreur.*) Est-ce que tu as peur?

SCÈNE III

Entre GARSENDA, *et avec elle le marchand, suivi d'un petit valet qui porte une balle.*

GARSENDA, *gaiement.* — Madame, voici le marchand qui vient avec ses marchandises. Lui donnez-vous permission d'entrer? C'est le Florentin, celui qui est arrivé hier avec l'escorte de messire Paolo.

(*Francesca, le visage subitement allumé, chasse loin d'elle sa pensée funeste et semble chercher avec effort l'oubli de sa mortelle angoisse; mais une sorte d'inquiétude fiévreuse accompagne sa volubilité.*)

FRANCESCA. — Qu'il entre, qu'il entre! Car nous avons à renouveler nos habillements pour la saison nouvelle. Qu'il entre, qu'il entre! Je veux me choisir une robe d'armoisin tissée avec des fils de plusieurs couleurs, de cent couleurs, qui, à chaque tour et retour de lumière et d'œil, change d'aspect, ô Smaragdi : une robe joyeuse! (*Le marchand lui fait une humble révérence.*) Bon marchand, que m'apportes-tu?

LE MARCHAND. — Magnifique dame, tout ce qui convient à votre magnificence : cendalines légères et brocarts de haute lice rehaussés d'argent et d'or, armoisins, satins, boucassins, damas, samis, camelots, camocas, serges, étamines, droguet, doucette, estame, estamette, gros grains, futaines, bouracans, gourgourans, doublets de Naples, fleurets d'Espagne, tabis haut ou bas, tabis d'or et d'argent ondés, draps de Lucques, draps d'Ostade, de Dondiscatte, de Bruges, de Tournay, de Terramonde et de Montivilliers en Normandie, saies et saïettes de Côme, taffetas changeants, soieries ouvrées à ramages, à œillets, à carreaux, à dents, à épines, et velours de toutes façons et de toutes sortes, velours plain, velours ras, figuré, ciselé, épinglé, à un poil, à deux poils, à trois poils...

(*Garsenda éclate de rire.*)

FRANCESCA. — Assez! assez! Où as-tu trouvé banc et boutique, dans Rimini, pour toutes ces marchandises?

LE MARCHAND. — Je suis Giotto de Bernarduccio Boninsegni, agent de la Compagnie de Piero di Niccolaio degli Oricellari, qui a plusieurs milliers de pièces dans ses boutiques de Calimala et de Calimaruzza, et qui envoie ses facteurs, dans le Ponent, jusqu'en Irlande, et, dans le Levant, jusqu'au Cathay, magnifique dame.

(*Garsenda rit. Le marchand se retourne pour la regarder.*)

GARSENDA. — Sûrement tu as des florins prêtés à ce pauvre Prêtre Jean, en Éthiopie, et au khan de Babylone.

(*Le marchand ouvre sa balle aux pieds de la dame assise sur le lit de repos, et il lui montre les marchandises.*)

LE MARCHAND. — Nous allons à Armalec acheter des vairs, des zibelines, des hermines, des martres, des loups-cerviers et d'autres pelleteries; et nous allons acheter des laines dans les monastères d'Angleterre, à Chinne, à Biliguas, à Crocostrand, à Istich, à Dieulacresse, à Jutteby, à Bufeltre en Cornouaille...

(*Garsenda rit.*)

GARSENDA. — Alors tu l'as vu, le roi Mark, en Cornouaille; et Iseut la Blonde t'a acheté un brocart pers, sûrement. On peut

être lui as-tu conduit à sa chambre, caché dans une balle, son cher Tristan?

LE MARCHAND. — On dit qu'en Romagne il est toujours temps d'oiseler[1]; mais déjà l'oiseau a franchi la rivière et l'oiselle a franchi le Pô[2].

GARSENDA. — Brocard mi-florentin, mi-lombard. Ce n'est qu'un trait bâtard. Il ne brille ni ne pique. Aussi je te fais la nique.

(*Francesca paraît attentive à examiner les marchandises.*)

FRANCESCA. — Il est beau, ce velours à grenades d'or... Et dis-moi, Giotto, comment es-tu venu à la ville de Rimini?

LE MARCHAND. — Magnifique dame, elle est pleine de périls, la route des marchands. Il convient de mettre à profit toutes les occasions. Par une heureuse chance, il s'est rencontré que j'ai pu suivre en toute sécurité l'escorte du magnifique messire Paolo. Et, certes, jamais plus je ne ferai si rapide voyage avec les roussins de la compagnie. On chevauche à grandissimes journées avec messire Paolo, et on ne dort pas.

(*Francesca continue à palper les étoffes, tranquille en apparence; mais un rire invincible allume ses yeux. — Garsenda s'est mise à genoux, pour mieux voir.*)

FRANCESCA. — Vous avez chevauché très vite?

LE MARCHAND. — Sans répit, à bride abattue, je puis vous le dire; et l'on passait à gué les rivières grossies, sans attendre qu'elles se dégonflassent. Et messire Paolo se hâtait si fort, à coups d'éperons, qu'entre lui et l'escorte il y avait toujours au moins un mille. De grandes affaires doivent l'appeler ici, à ce que je pense. Il a demandé à la Commune licence de s'en retourner chez lui, deux mois, ou un peu plus, après son entrée en charge; et, je peux vous le dire, toute la ville en a eu regret, parce que jamais chevalier plus courtois ne fut Capitaine du Peuple à Florence.

FRANCESCA. — Je prendrai ce velours...

LE MARCHAND. — C'est bien, madame... Et Bernardino della Porta da Parma, qu'ils ont élu en son lieu, ne vaut pas seulement un cheveu de la chevelure de messire Paolo.

FRANCESCA. — Et aussi ce samit.

LE MARCHAND. — Madame, ce cendal lamé d'or...

FRANCESCA. — Oui, il me plaît aussi... A ce qu'il paraît, vous

1. Jeu de mots sur *uccellare*, qui signifie « oiseler » et « railler ».

2. « *Ma già di là dal rio passato è il merlo.* » — Dicton populaire: pour signifier que le beau temps est passé, que la beauté d'une femme est fanée. Le Florentin fait ici une allusion cruelle à la maturité de la Romagnole gouailleuse.

autres Florentins, vous faites toujours pâques sur pâques, n'est-il pas vrai? et vous ne vous occupez que de jeux, de danses, de festins :

Noces, convis, fêtes, banquets,
Beau babil et joyeux caquets!

LE MARCHAND. — Certes, madame, c'est une douce et joyeuse terre que la terre florentine. La fleur des villes, c'est Florence!

FRANCESCA. — Je prendrai ce tabis d'argent... Et le Capitaine était bien vu dans les compagnies des chevaliers et des damoiseaux?

LE MARCHAND. — A l'envi on l'invitait dans les compagnies, comme fort galant de sa personne et beau parleur qu'il est; mais, autant que je sache, il semblait chercher la solitude, montrait quelque peu de dédain, et paraissait rarement aux soupers. Et à l'époque du carnaval, dans le quartier d'Oltrarno, je sais par messire Betto de' Rossi qu'il se fit une grande assemblée de mille hommes ou davantage, tous de blanc vêtus, et que la dite compagnie voulait élire messire Paolo comme Seigneur de l'Amour; mais il ne voulut pas y consentir...

FRANCESCA. — Cet armoisin changeant et aussi ce doublet fauve... Tu disais, Giotto...

(*Garsenda prend les étoffes choisies et les met à part, après les avoir fait chatoyer à la lumière.*)

LE MARCHAND. — Je l'ai vu se promener quelquefois avec Guido, fils de messire Cavalcante dei Cavalcanti, qui est, dit-on, l'un des meilleurs logiciens qu'il y ait au monde et très bon philosophe ès sciences naturelles, et qui, dit-on, cherche entre les tombes si l'on pourrait trouver que Dieu n'existe pas.

FRANCESCA. — Garsenda, je veux te donner ce satin violet.

GARSENDA. — Oh! madame, grand merci! Suis-je contente!

LE MARCHAND. — C'est le violet bleu, une des couleurs fines d'orseille.

FRANCESCA. — Et à toi, Smaragdi?... Tu disais, Giotto...

LE MARCHAND. — Souvent il avait avec lui quelque bon chanteur, et surtout le musicien Casella de Pistoie, un maître qui excelle à entonner les chansons d'amour...

FRANCESCA. — A toi, Smaragdi, cette saie vert-brun. Et je veux aussi donner une robe neuve à Altichiara, à Biancofiore...

LE MARCHAND. — Voici, madame, une étoffe de couleur toute nouvelle, que l'on nomme pie marine : une étoffe merveilleuse, à grappillons d'or, dont m'a pris dix brasses, l'autre semaine, Monna Guiglia degli Adimari... Et celle-ci, merd'oie... Pied de chapon, oreille d'ours, plume d'ange, colombin, zinzolin, toutes couleurs nouvelles...

(*Francesca se lève impétueusement, comme si son âme brisait la contrainte et se répandait.*)

FRANCESCA. — Laisse, marchand, laisse ta marchandise : je ferai mon choix à loisir. (*Elle se penche sur l'appui de la fenêtre, vers la claire Adriatique; et elle regarde, protégeant ses yeux avec ses mains.*) Il est fort, le soleil de mars; il est fort et fol. Une fuste passe avec sa voile rouge! Voici qu'arrivent les bandes des hirondelles!

GARSENDA, *au marchand.* — Et combien de temps resteras-tu à Rimini?

LE MARCHAND. — Trois jours. Puis je me mettrai en route pour Barletta, et de là, je m'embarquerai pour Chypre.

(*L'esclave s'anime, lorsqu'elle entend nommer sa patrie.*)

GARSENDA. — Entends-tu, entends-tu, Smaragdi?

L'ESCLAVE, *anxieuse.* — Tu vas à Chypre, marchand?

LE MARCHAND. — J'y vais chaque année. Nous avons des associés et des magasins à Famagouste. Et, là, nous vendons chaque année pour des milliers et des milliers de besants. Tu es Chypriote?

L'ESCLAVE. — Salue pour moi la belle montagne de Chionodes, les neiges de sa cime, les oliviers de son flanc. Et bois à la fontaine de la Chitria une gorgée d'eau pour mon cœur.

FRANCESCA, *se retournant.*

A Cipro voglio entrare,
a Limisso ancorare,
e sbarcar marinai per bacio e comiti
per amore[1] *!*

(*On entend des préludes d'instruments et des voix gaies, tandis que Francesca se dirige vers le lit avec un mol abandon, comme pour s'y étendre.*)

L'ESCLAVE. — Et qui est roi? Sire Huguet?

LE MARCHAND. — Huguet est mort jeune. Maintenant est roi Hugues de Lusignan, son cousin. Et il y a eu de grands crimes : poisons de femmes, et trahisons de barons, et pestes, et sauterelles, et tremblements de terre; et est apparue la démone Vénus!

(*La musique se rapproche de la porte avec les voix et les rires. Francesca, qui s'est approchée du lit, se retourne et s'arrête entre les deux bords des courtines mi-closes.*)

SCÈNE IV

Les femmes, hormis Donella, font irruption dans la salle, suivies du médecin, de l'astrologue, du jongleur et des musiciens

1. « Je veux entrer à Chypre, — mouiller à Limisse, — et débarquer des matelots pour le baiser, des capitaines — pour l'amour! »

qui accordent leurs instruments et jouent divers préludes. Le médecin porte une houppelande qui lui descend jusqu'aux talons, d'un brun de châtaigne, fourrée de vair; l'astrologue, une simarre verdâtre et un turban noir bordé de jaune; le jongleur, une gonelle d'écarlate. Les musiciens montent sur la tribune et s'y placent en ordre.

ALTICHIARA. — Madame, voici maître Almodor!

ALDA. — Et nous avons aussi, madame, amené l'astrologue!

BIANCOFIORE. — Et le jongleur Gian Figo, qui procure des recettes contre la mélancolie, avec dits, couplets, fatrasies, nouvellettes et poudres de Tirli en Birli.

ALDA. — Et nous avons les musiciens pour la chanson à danser, avec chalumeau, fifre, luth, rebec et monocorde.

(*Droite entre les courtines, Francesca regarde, comme perdue dans un rêve; et elle ne sourit ni ne parle.*)

BIANCOFIORE, *s'avançant.* — Et voici la guirlande de violettes. (*Elle lui offre la guirlande avec un geste gracieux.*) Puisse votre mélancolie passer avec cela!

(*Francesca reçoit les fleurs tressées, tandis qu'Altichiara enlève le miroir de dessus la table et le tient droit devant le visage de sa maîtresse qui s'enguirlande. L'esclave disparaît lestement.*)

GARSENDA. — O maître Almodor, vous qui êtes Avicenne, Ypocras et Galien revenus au monde tous les trois dans cette houppelande, qu'est-ce que la mélancolie?

(*Le médecin se place au milieu et prend un aspect solennel.*)

LE MÉDECIN. — Mélancolie est une humeur que maints philosophes appellent bile noire; et elle est de deux sortes : naturelle ou non naturelle; et elle est froide, et sèche; et elle a son siège dans la rate, qui par un canal l'attire du foie et par l'autre l'envoie à l'orifice...

LE JONGLEUR. — De l'interstice du précipice qui se glisse dans l'office de l'immondice et rapetisse le service subreptice de la jaunisse qui te fasse jaune de pied en cap, toi qui fais les cimetières bossus!

(*Le maître se fâche. Les femmes et les musiciens chuchotent et rient.*)

GARSENDA. — Parle, parle encore, ô grand Naturien! Nous t'écoutons. Qu'est-ce que la mélancolie?

LE MÉDECIN. — Elle est une lie humorale, ou comme dire la cendre du flegme salé et de la bile citrine; et elle a une couleur noire, luisante comme l'aile du corbeau, et sa saveur est astringente comme la saveur de la rate du porc, si on la goûte crue...

LE JONGLEUR

Fromage de grue
Par nuit éternue
Sur l'aboi d'un chien...

LE MÉDECIN. — *Nec dubium est quidem melancholicus morbus ab impostore Diabolo...*

(*Le jongleur se met devant lui en le cachant avec sa personne. Les rires éclatent.*)

LE JONGLEUR. — Quand ton diable était un angelot, le mien montait déjà sur ses ergots. Mélancolie, c'est de boire à la tudesque, madame, de fringuer à la grecquesque, de chanter à la francesque, de danser à la moresque, de dormir à l'anglesque et de rester gaillard comme messire Ferragunze le Douloureux. Madame, j'ai déjà eu de vous, en cadeau, ces deux petites pièces d'écarlate; mais la gonelle neuve s'est faite vieille. Auriez-vous deux petites pièces de velours, par grâce?

(*Les femmes rient. Le jongleur lorgne les étoffes du marchand, éparses près de l'escame.*)

GARSENDA. — L'astrologue, à présent! Qu'il parle, le docteur ès étoiles, le Chaldéen qui voit tout!

(*L'astrologue barbu prend un air ténébreux et parle d'une voix qui semble sortir d'une profonde caverne.*)

L'ASTROLOGUE

Celui qui voit ne voit pas toute flèche;
Mais la blessure fraîche
Rit au soleil, sous le fer qui s'ébrèche.

LE JONGLEUR

Et le chat se pourlèche!

(*Francesca se fait attentive et regarde le Chaldéen, penchée vers lui.*)

FRANCESCA. — Que signifie ton tercet obscur, maître Isaac? Il faut l'expliquer.

L'ASTROLOGUE

Femme est autour pour haut monter,
Femme est lion pour dévorer,
Femme est fontaine pour pleurer.

LE JONGLEUR. — Et c'est pour cela que le Frioulan dit : « Ce que femme veut, mari veut; et ce que mari veut, Tirli en Birli! » Et c'est pour cela que, dans le livre de madame Mogias d'Égypte, lequel se nomme *Livre de Plante-l'arme-au-cœur*, il est déclaré que les ennemis des femmes sont dix-sept...

(*Entre Donella, portant cinq petites guirlandes de narcisses blancs, suspendues à un fil d'or qui les lie ensemble.*)

DONELLA. — Madame, le fauconnier a rappelé l'oiseau. Celui-ci a quelques plumes froissées ou rompues. En ce moment, avec de l'eau chaude et de la charpie, on s'occupe de les lui soigner.

L'ASTROLOGUE

A l'épervier veux-tu trancher les ongles?
Pour acharner le leurre un cœur se gonfle,
Un cœur vermeil, plus riche que carboncle.

LE JONGLEUR

Vaut-il mieux étalon ou cheval hongre?

FRANCESCA. — Tu parles donc par tercets retors, aujourd'hui, maître Isaac?

L'ASTROLOGUE

Quiconque parle écoute une autre plainte.
Et la Honte à l'Amour sera jointe.
Vin, sang, pavots, feuilles de tremble et crainte.

LE JONGLEUR

Une truie enceinte
près d'une jacinthe
couvera un lièvre.
Une lampe éteinte
fera sa complainte
Sur un pot de fièvre...

O Sarrasin Isaac, tu es un grand astrologien et tu t'entends à prophétiser; mais il faut que tu raisonnes avec moi. Dis-moi : qu'est-ce qui est le plus facile à savoir, les choses passées, ou celles qui doivent advenir?

L'ASTROLOGUE. — Eh! qui ne sait, ô balourd que tu es, les choses qu'il a vues en arrière?

LE JONGLEUR. — Or donc, voyons comment tu les sais. Vite, dis-moi ce que tu fis aux calendes de mars, l'année dernière! (*L'astrologue réfléchit.*) Eh bien, dis-moi ce que tu fis il y a six mois! (*L'astrologue réfléchit. Les femmes rient. Le jongleur parle rapidement.*) Rapprochons-nous encore : dis-moi quel fut le temps, il y trois mois! (*Maître Isaac réfléchit et roule de grands yeux. Le jongleur le prend par sa simarre.*) O Isaac, ne fais pas l'ébaubi, ne roule pas les yeux; tiens-toi tranquille. Quel navire est entré dans ce port, il y a un mois? Quel navire en est sorti? Que regardes-tu? As-tu soupé à la maison ou dehors, il y a quinze jours?

L'ASTROLOGUE. — Attends un peu.

LE JONGLEUR. — Que j'attende? Par le sang de moi, non, je ne

veux pas attendre. Allons, vite, que faisais-tu à cette heure, il y a huit jours?

L'ASTROLOGUE. — Mais donne-moi un peu de répit!

LE JONGLEUR. — A-t-on besoin de répit, quand on sait ce qui doit advenir? Qu'est-ce que tu as mangé, il y a quatre jours?

L'ASTROLOGUE. — Je vais te le dire.

LE JONGLEUR. — Eh bien, tu ne le dis pas?

L'ASTROLOGUE. — Comme tu es pressé!

LE JONGLEUR. — En quoi pressé? Par le sang Notre-Dame, réponds vite. Qu'est-ce que tu as mangé hier matin? Réponds! (*L'astrologue se met en colère et tourne le dos au jongleur. Celui-ci le retient par sa simarre.*) Arrête! Regarde-moi un peu! Par Sainte-Marie la belle, je te parie dix contre un que tu ne sais pas si tu es éveillé ou si tu rêves.

L'ASTROLOGUE. — Je sais fort bien que je ne dors pas, et que tu es le Sot des Sots.

LE JONGLEUR. — Et, je te dis, moi, que tu n'en sais rien. Viens ici, maugrebleu! Ne cours pas après le vent. Plus de mille fois tu as monté l'escalier du campanile de Sainte-Colombe. Combien l'escalier a-t-il de marches!... Viens ici! Ne m'échappe pas! Est-ce que tu as jamais mangé des nèfles? Combien la nèfle a-t-elle de noyaux? (*L'astrologue, furibond, se dégage des mains du jongleur, au milieu de grands éclats de rire.*) Et, si tu ne sais pas cela, comment sauras-tu jamais les choses du ciel et des femmes et des feuilles de tremble? Va chez un cordier, fais-toi faire une corde avec l'étoupe de ta barbe, et pends-toi à une étoile!

BIANCOFIORE. — Madame a ri! Gian Figo a fait rire Madame! Va-t-en, cher médecin, va-t-en chez toi avec tes remèdes et ton latin. C'est aujourd'hui calendes de mars! Le chant veut la danse, et la danse veut le chant. Allons, Simonetto, entonne!

Les musiciens, sur la tribune, commencent un prélude. Les assistants se retirent dans le fond, afin de laisser la place libre pour la danse. Donella dénoue le fil d'or, distribue les guirlandes de narcisses à ses compagnes, qui s'enguirlandent; et elle en garde pour elle-même une qui porte deux petites ailes d'hirondelle, insigne d'un rôle singulier. Alda tire d'un réticule quatre hirondelles de bois peint, qui ont sous la poitrine une espèce de manche court, et elle les distribue à ses compagnes. Celles-ci s'apprêtent pour la danse, empoignent l'hirondelle et la tiennent élevée dans leur main gauche; mais Donella au front ailé reçoit un petit sifflet qui imite le trissement de la messagère. Et, tandis que les quatre autres dansent et chantent, elle fait entendre par intervalles, selon le rythme, le cri annonciateur du printemps.

ALDA

Nova in calen di marzo [1]
o rondine, che vieni
dai reami sereni d'oltremare
primamente a recare il buon messaggio
dell'Allègranza, e sapi odor selvaggio,
deh creatura allegra,
in veste negra e bianca a questa danza
vola e rallegra noi di primavera!

ALTICHIARA

Marzo è giunto e febbraio
gito se n'è col ghiado.
Or lasceremo il vaîo
per veste di zendado.
E andrem passando a guado
acque di rii novelli
tra chinati arboscelli verzicanti,
con stromenti e con canti in compagnia
di presti drudi, o nella prateria
iscegliendo viole
ove redole più l'erba, de' nudi
piedi che al sole s'ebbe Primavera.

GARSENDA

Oggi la terra pare [2]
nova cosa a vederla,
e la faccia del mare
oggi è come la perla.

1. ALDA. — Nouvelle aux calendes de mars, — ô hirondelle, toi qui, venant — des royaumes sereins d'outre-mer, — est la première à nous apporter le bon message — de l'Allégresse, et qui exhales une sauvage odeur, — or çà, créature allègre, — dans ta robe noire et blanche vole à notre — danse et enivre-nous de printemps.

ALTICHIARA. — Mars est venu, et février — s'en est allé avec le gel. — A présent, nous quitterons le vair — pour une robe de cendal. — Et nous irons passant à gué — les eaux des rivières nouvelles, — parmi de verts arbustes penchés, — avec des instruments et des chants, en compagnie — d'alertes damoiseaux, ou courant les prairies — pour cueillir des violettes, — dans les places où l'herbe est le plus embaumée — par les pieds nus qu'au soleil y posa le Printemps.

2. GARSENDA. — Aujourd'hui la terre semble — chose nouvelle à voir; — et la face de la mer — est aujourd'hui comme la perle. — Le merle n'a-t-il pas déjà chanté — au fond des bois? et, rapide, — l'alouette ne s'élance-t-elle pas au sommet des cieux? — et les vents cruels, dans leur bouche, — ne portent-ils pas des nids? Mais, ô hirondelle, une coche — de flèche, telle est ta queue; et il semble que dans tes cris on entende siffler un arc — que se plairait à bander le Printemps.

BIANCOFIORE. — Or çà, créature allègre, — conduis notre danse — en robe blanche et noire, — comme c'est ta coutume. — Puis fais ici séjour —

Non canta già l'avèrla
per entro ai boschi? e pronta
la lodola non monta in sommo ai cieli?
et i vènti crudeli nella bocca
non portan nidi? Rondine, ma cocca
di dardo è la tua coda,
par che arco s'oda stridere in tuoi stridi,
onde si goda fieder Primavera.

BIANCOFIORE

Deh creatura allegra,
conduci questa danza,
in veste bianca e negra
com'è tua costumanza.
Poi fa qui dimoranza
nella camera adorna
ch'è chiara quando aggiorna e quando annotta
per l'Istoria d'Isotta fior d'Irlanda,
che vi si vede; e sieti una ghirlanda
nido, né ti rincresca,
poiché la fresca donna che qui siede
non è Francesca ma si.

Les danseuses, par une évolution rapide, se tournent vers Francesca en se rangeant sur une seule file et en allongeant vers la dame les deux mains, dont l'une tient l'hirondelle; et toutes chantent ensemble, avec Biancofiore, sans intervalle, le dernier mot de la stance :

Primavera!

Au commencement de la volte (Poi *fa* qui dimoranza), *l'esclave réapparaît sur le seuil. Tandis que les musiciens jouent le finale, elle s'approche vivement de sa maîtresse et lui chuchote quelques mots qui soudain troublent et agitent l'inassouvie.*)

FRANCESCA, *impétueusement.* — Biancofiore, Altichiara, Alda, Donella, Garsenda, pour la grâce nouvelle de cette danse je veux renouveler vos robes. Voici, prenez! (*Elle se penche pour ramasser quelques-unes des étoffes éparses et les leur donne.*) A toi! A toi! A toi! (*Le jongleur s'approche obliquement.*) Tiens, à toi aussi, Gian Figo; et fais taire ta langue. (*Le jongleur prend l'étoffe offerte et fait des entrechats.*) Garsenda, ceci encore pour les musiciens, afin qu'ils s'en fassent des casaques mi-parties de jaune

dans la chambre peinte — qui est éclairée la nuit comme le jour — par l'Histoire d'Iseut, fleur d'Irlaude, — que l'on y voit; et prends une guirlande — pour nid, et ne te chagrine pas : — car la fraîche dame qui y demeure —, n'est pas Francesca, mais bien... — le Printemps.

et de vermeil. Marchand, trouve encore deux belles saies pour maître Isaac, pour maître Almodor. Allez! J'ai fait à tous le présent des calendes de mars. Allez chantant la chanson de l'hirondelle dans le château! Et puis tu reviendras, marchand. Garsenda t'appellera. Laisse ici tes marchandises. Allez en joie jusqu'à vêpre. Conduis-les, Donella. Je vous souhaite un heureux printemps! (*Les musiciens descendent de la tribune en jouant de leurs instruments, et ils sortent. Le jongleur gambade à leur suite. Tous les autres font une révérence à la dame, tenant à la main les cadeaux reçus, et ils s'en vont derrière les musiciens, avec des chuchotements et des rires. L'esclave reste, occupée à ranger les étoffes éparses. Francesca s'abandonne à son anxiété. Elle fait quelques pas à travers la chambre, éperdue. Tout à coup, elle va fermer les rideaux de l'alcôve, qui sont écartés et laissent voir le lit. Puis elle s'approche du pupitre, jette un regard sur le livre ouvert; mais, en se retournant, elle pousse avec un pli de sa robe le luth qui tombe et gémit, renversé par terre. Elle tressaille, prise d'effroi.*) Non, Smaragdi, non! Va, cours, et dis-lui qu'il ne vienne pas! (*On entend la musique s'éloigner. L'esclave quitte sa besogne et se dirige vers la porte. Francesca fait un geste vers elle, comme pour la retenir.*) Smaragdi!

(*L'esclave sort. Au bout de quelques secondes, une main soulève la portière, et Paolo Malatesta paraît. La porte se referme derrière lui.*)

SCÈNE V

Au premier instant, ils se regardent sans trouver de paroles et tous deux changent de couleur. On continue à entendre la musique s'éloigner dans le palais. Par la fenêtre, la chambre se dore du jour qui décline.

FRANCESCA. — Soyez le bienvenu, seigneur beau-frère.

PAOLO. — Voilà : je suis venu, ayant ouï la musique, pour vous apporter mon salut, le salut de mon retour,

FRANCESCA. — Vous êtes revenu très tôt, avec la première hirondelle. Mes femmes étaient là, qui chantaient la chanson à danser pour saluer mars. Et là était aussi ce marchand florentin qui a suivi votre escorte. J'ai eu par lui de vos nouvelles.

PAOLO. — Et moi, des vôtres, je n'en ai jamais eu, là-bas. Je n'ai plus rien su de vous, à partir de ce soir périlleux où vous m'offrîtes une coupe de vin et me dîtes adieu en me souhaitant bonne chance.

FRANCESCA. — Cela n'est pas resté dans ma mémoire, seigneur. J'ai beaucoup prié.

PAOLO. — Il ne vous en souvient plus?

FRANCESCA. — J'ai beaucoup prié.

PAOLO. — J'ai beaucoup souffert. S'il est vrai que souffrance est victoire, je devrais vaincre...

FRANCESCA. — Quoi?

PAOLO. — Mon destin, Francesca!

FRANCESCA. — Et vous êtes revenu ici?

PAOLO. — Je veux vivre.

FRANCESCA. — Vous ne voulez plus mourir?

PAOLO. — Ah! il vous souvient donc que la mort implorée n'a pas voulu de moi! Cela, du moins, vous est resté dans la mémoire.

(*Francesca recule un peu en se tournant vers la fenêtre, comme pour se dérober à cette violence mal contenue.*)

FRANCESCA. — Paolo, laissez-moi en paix! Il est si doux de vivre en oubliant, ne fût-ce que pour une heure, hors de la tempête qui nous travaille! Ne rappelez pas, je vous en prie, l'ombre du temps parmi cette fraîche clarté qui m'assouvit enfin comme la gorgée d'eau que je bus au passage de la belle rivière. Je veux penser que mon âme est partie de là-bas pour venir en cet asile où la musique est sœur de l'espérance; et ignorer le mal que je souffris hier, et celui que je souffrirai demain; et je veux que toute ma vie. avec toutes ses veines, et avec tous ses jours, et avec toutes ses choses les plus lointaines, s'apaise, ne fût-ce que pour une heure, comme un courant dans cette mer que mes yeux voient sourire, s'ils ne sont abusés par une larme qui tremble et ne coule pas. En paix, dans cette mer qui était sauvage hier et qui est aujourd'hui comme la perle, faites que je reste en paix!

PAOLO. — J'entends la mélodie du printemps qui de vos lèvres court sur le monde, celle-là même qu'en chevauchant il me semblait entendre dans le vent de la course, à chaque détour, à chaque défilé, sur la cime des collines, et à l'orée des bois, et le long des torrents, lorsque mon désir penché sur l'arçon enflammait de son haleine la crinière de mon cheval fou, et que mon âme vivait de la rapidité comme la torche qu'on emporte, et que toutes ses pensées, sauf une, sauf une, se perdaient en arrière comme des étincelles.

FRANCESCA. — Hélas! Paolo, ce sont vos paroles qui flamboient et n'accordent pas de trêve. Et c'est encore dans le vent de la course que vit votre âme et qu'elle m'entraîne épouvantée. Je vous en conjure, je vous en conjure, faites que je reste en paix, ne fût-ce que pour cette heure, mon bel et doux ami, afin que je puisse endormir en moi la vieille peine et oublier le reste, et ravoir dans mes yeux le premier regard qui se fixa sur votre visage inconnu. Car c'est seulement de cette rosée qu'ont besoin mes cils arides : rien que de ravoir en eux l'émerveillement de ce premier regard. Et déjà ils sentent que la grâce vient, comme autrefois ils sentaient dans le

rêve l'approche de l'aube; ils sentent qu'ils seront consolés peut-être, dans l'ombre de la guirlande nouvelle...

PAOLO. — Enguirlandée de violettes vous m'apparûtes hier, à une halte, dans une prairie où je me trouvai seul, m'étant éloigné beaucoup de l'escorte. On entendait seulement cliqueter le frein du cheval qui paissait, et on voyait les tours de Meldola, au delà d'un bois. Et toute la campagne était embaumée de vous, dans le matin déjà haut. Et vous m'apparûtes avec les violettes, et sur vos lèvres revint une parole qui a été dite par vous : « Pardonné te soit-il avec grand amour! »

FRANCESCA. — Elle a été dite, cette parole, et d'elle on attend la parfaite joie. (*Les yeux de Paolo errent çà et là dans la chambre.*) Ah! ne regardez pas autour de vous les choses muettes, qui semblent joyeuses et ne connaissent que la honte et la douleur. L'automne ne les a pas défleuries, le printemps ne les renouvelle pas! Regardez la mer, la mer qui, avec Dieu, fut témoin de la parole dite, la mer grande et resplendissante par delà la bataille, silencieuse par delà la clameur furibonde; et une voile y courait, courait seule vers son destin, comme celle que vous voyez là-bas, au-dessus du vent. Et par nous une épreuve terrible fut faite. Maintenant, vous êtes assis près de la fenêtre, non plus avec l'arme qui tue des hommes, mais, sans cruauté, — prenez, Paolo! — avec ce brin de basilic... (*Elle détache de la plante une touffe et l'offre à son beau-frère qui, en s'approchant, heurte du pied l'anneau de la trappe et s'arrête.*) Vous avez heurté du pied l'anneau de la trappe qui est là pour descendre dans la chambre au-dessous. (*Paolo se penche un peu pour regarder. Francesca lui tend le basilic.*) Prenez-le. Respirez-le. Il est bon. Smaragdi l'a planté dans ce vase en mémoire de Chypre; et, quand elle l'arrose, elle chante : « Par terre, par terre je t'étends du basilic, pour que tu y dormes, pour que tu le cueilles, pour que tu le respires, pour que tu te souviennes de moi! » A Florence, toutes les femmes ont sur l'appui de la fenêtre leur basilic. Est-ce vrai? Ne voulez-vous pas me parler un peu de votre vie? Asseyez-vous ici. Parlez-moi de vous. Comment avez-vous vécu?

PAOLO. — Pourquoi voulez-vous que je réveille dans mon cœur la misère de ma vie? Je n'ai trouvé qu'ennui et déplaisir en tout ce à quoi les autres se plaisaient. Et la seule musique me donna quelques moments de douceur. J'allais parfois au logis d'un excellent chanteur, nommé Casella, chez qui se réunissaient divers gentilshommes : Guido Cavalcanti, entre autres, l'un des meilleurs chevaliers, lequel se délecte à dire paroles par rime; et maître Brunetto, très docte rhétoricien revenu de Paris; et un jouvenceau de la maison des Alighieri, nommé Dante. Et ce jouvenceau me devint cher, tant il était plein de pensées d'amour et de douleur, tant il s'enflam-

mait à écouter le chant. Et, certaines fois, il fit un bien inattendu à mon cœur, qui toujours était fermé : car la grande suavité du chant, certaines fois, le forçait à pleurer en silence; et, le voyant, moi aussi, je pleurais avec lui.

(*Lss yeux de Francesca s'emplissent de larmes; sa voix tremble.*)

FRANCESCA. — Vous pleuriez?

PAOLO. — Francesca!

FRANCESCA. — Vous pleuriez? Béni soit-il, celui qui vous apprit à pleurer! Je prierai pour sa paix. Maintenant je vous vois, je vous revois comme alors, doux ami. La grâce est venue à mes cils! (*Elle est transfigurée par la joie parfaite. Avec un geste lent, elle ôte de sa tête la guirlande et la pose sur le livre ouvert qui est à côté d'elle.*)

PAOLO. — Pourquoi ôtez-vous de votre tête la guirlande?

FRANCESCA. — Parce que vous ne me l'avez pas donnée comme je vous ai donné, moi, cette rose que je cueillis au rosier de l'arche. J'ai senti que déjà elle n'est plus fraîche!

(*Paolo se lève, s'approche du pupitre et touche les violettes.*)

PAOLO. — C'est vrai. Vous souvient-il? Dans ce soir de feu et de sang, vous me demandâtes de vous donner un bel armet. Je vous l'offris, et il était de fine trempe. L'acier et l'or ne savent ce que c'est que défleurir. Mais vous le laissâtes tomber. Vous souvient-il? Je le ramassai. Et je l'ai conservé, cher comme une couronne de roi. Quand je le porte, incontinent ma valeur s'exalte, et dans ma tête n'entre nulle pensée qui ne soit de flamme. (*Il est penché sur le livre.*) Ah! cette parole que mes yeux rencontrent : « ... plus riche que si vous lui aviez donné le monde entier ». Quel est ce livre?

FRANCESCA. — C'est la fameuse histoire de messire Lancelot du Lac. (*Elle aussi se lève et s'approche du pupitre.*)

PAOLO. — Déjà vous l'avez lue?

FRANCESCA. — Je suis arrivée dans ma lecture à ce passage.

PAOLO. — Où? A l'endroit où est le signet? (*Il lit.*) «... mais il ne me requiert de rien... » Voulez-vous continuer?

FRANCESCA. — Regardez comme la mer devient blanche!

PAOLO. — Lisons quelques pages, Francesca!

FRANCESCA. — Regardez ce vol d'hirondelles qui arrive et traîne son ombre sur la blanche mer!

PAOLO. — Lisons, Francesca.

FRANCESCA. — Et cette voile, si rouge qu'elle semble de feu!

PAOLO, *lisant.* — « Certainement, dame, — dit alors Gallehault; — il ne sait s'enhardir et ne vous demandera jamais chose aucune par amour, car il est de sa nature craintif; mais, moi, je vous en prie pour lui; et, quand bien même je ne vous prierais pas, c'est vous qui

devriez le faire : car vous ne pourriez plus riche trésor conquérir. » « Et elle dit... » (*Paolo attire légèrement Francesca par la main.*) Mais vous, maintenant, lisez ce qu'elle dit. Soyez Guenièvre. Sentez-vous comme elle embaume, cette guirlande que vous avez abandonnée? De grâce, lisez un peu!

(*Leurs fronts se rapprochent en se penchant sur le livre.*)

FRANCESCA, *lisant.* « Et elle dit : « Je le sais bien, et je ferai » ce que vous me commanderez. » Et Gallehault dit : « Dame, grand » merci. Ce dont je vous prie, c'est que vous lui donniez votre » amour... » (*Elle s'interrompt.*)

PAOLO. — Lisez encore!

FRANCESCA. — Non : je ne vois plus les paroles.

PAOLO. — Lisez : « Certainement... »

FRANCESCA. — « Certainement, — dit-elle, — je le lui promets; mais qu'il soit tout à moi et moi toute à lui, et que soient amendées toutes choses mal faites... » Assez, Paolo.

PAOLO, *lisant, d'une voix devenue rauque et tremblante.* — « Dame, — dit-il, — grand merci : baisez-le en ma présence, pour commencement de véritable amour... » A vous, à vous! Que dit-elle? Maintenant, que dit-elle? Ici.

(*Leurs visages pâles sont penchés sur le livre, de telle sorte que leurs joues s'effleurent presque.*)

FRANCESCA, *lisant.* — « Elle dit : « Pourquoi me ferais-je » prier? Je le désire plus que vous... »

PAOLO, *poursuivant, toujours plus blême, éperdu.* « Et ils se retirent à l'écart. Et la reine voit le chevalier qui ne s'enhardit d'en faire davantage. Elle le prend par le menton et longuement le baise sur la bouche... » (*Paolo fait ce même geste vers sa belle-sœur et lui donne un baiser. Quand leurs bouches se détachent, Francesca vacille et s'abandonne sur les coussins.*) Francesca!

FRANCESCA, *d'une voix éteinte.* — Non, Paolo!

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduit de l'italien par G. HERELLE.)

(*Le quatrième et le cinquième actes au prochain numéro.*)

LA PREMIÈRE

« ÉDUCATION SENTIMENTALE »[1]

(1843-1845)

XVIII

... Henry et sa maîtresse vivaient en plein amour. Les premiers jours et dans l'enivrement d'eux-mêmes, à peine s'ils pouvaient y croire. Ils se regardaient avides et stupéfaits, craignant de s'échapper l'un à l'autre et voulant que cela durât toujours.

Chaque heure apportait son plaisir différent; ils n'étaient pas heureux le matin comme ils l'étaient le soir, ni la nuit de la même manière que le jour. Les choses les plus communes ou les plus indifférentes avaient pour eux une signification particulière. Ainsi, elle lui promettait qu'à telle heure elle remuerait un meuble : ce serait un signal, elle penserait à lui; et, l'heure approchant, Henry attendait. Il lui promettait, à son tour, qu'il marcherait en frappant des pieds, et elle l'écoutait marcher, se tenant le cœur avec ses deux mains.

Henry descendait au jardin pour lire, et il trouvait madame Émilie qui y était venue par hasard, ou bien madame Émilie prenait son ouvrage pour aller coudre sous la

1. Voir la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

tonnelle. et Henry, tout à coup, sortant de derrière un arbre, la faisait tressaillir. Ces petits événements étaient pour eux de grandes aventures.....

... Rentrant de quelque visite, encore toute habillée, avec son grand chapeau à plume blanche qui remuait toujours, ses gants justes qui lui serraient le poignet, sa chaussure mince et vernie, sa robe qui balayait le sol et soulevait un air tiède autour d'elle, elle lui livrait tout cela à froisser dans ses bras, à tasser, à déchirer pour son plaisir. Elle se coiffait exprès pour qu'il lui ôtât son peigne et lui défît ses bandeaux. Elle s'habillait longuement, choisissait ses plus fines broderies, sa robe la plus neuve, afin que dans un emportement, dans un éclat, Henry arrachât ce fichu, cassât ce nœud avec ses dents et foulât toute cette toilette édifiée pour lui, sacrifiée par avance.....

Dans l'escalier, en montant les derniers, ils se pressaient les mains; entre deux portes, ils s'embrassaient: à table, leurs genoux se touchaient. Quand il y avait du monde dans le salon, quand madame Émilie, décolletée et légèrement vêtue, allait de l'un à l'autre. maîtresse de maison entourée des hommages des vieux et de la convoitise muette des jeunes, combien le cœur d'Henry souriait d'orgueil en pensant que cette épaule couverte se découvrait pour lui, que ces seins cachés dont on rêvait la forme à travers le vêtement se donnaient à ses lèvres, que ces yeux placides ou baissés s'allumaient pour lui d'un feu inconnu à tous ces gens, et que maintenant, à la face de tous, devant eux, malgré eux, ils s'unissaient encore par le souvenir et par le désir!

Et quand la nuit revenait, quand, à l'heure habituelle du rendez-vous. ils se retrouvaient à eux-mêmes, seuls, et jouissant de leur joie cachée comme des voleurs qui contemplent leur trésor, Henry lui disait :

— Oh! comme tu étais fière tantôt! à peine si tu me regardais.

— N'est-ce pas? — lui répondait-elle avec un baiser.

— Hein? qui l'eût dit?

— Qui s'en doute?.....

Quoique vivant dans la même maison et participant à tous les détails d'une existence commune, ce n'était pas assez pour eux : ils eussent voulu vivre exclusivement ensemble et débar-

rassés de tout témoin même inintelligent, dans quelque désert peut-être, comme deux Robinsons, se suffisant à eux-mêmes.

Alors même qu'ils sont ivres, les ivrognes demandent à boire et les amants encore à aimer.....

Ils se donnaient des rendez-vous dans Paris, au coin d'une rue, sur une place. C'était à qui y serait le premier arrivé. Ils souriaient de loin en se voyant s'avancer l'un vers l'autre : ils se prenaient de suite par le bras et marchaient ensemble comme mari et femme, comme amant et maîtresse, — Henry fier d'avoir à son côté une si belle dame, madame Émilie fière d'avoir au sien un si beau cavalier et observant avec soin toutes les femmes qui le regardaient en passant.

Ils se parlaient d'eux-mêmes et de leur amour, car c'était pour être plus seuls et plus à l'aise qu'ils se promenaient dans la foule. A les voir ainsi marcher vite sur le trottoir, on eût dit qu'ils étaient pressés par quelque affaire et qu'ils couraient à un but comme les autres.

Il y avait des jours où, vaguement tourmentés dans leur bonheur et plus tristes qu'à l'ordinaire, ils se parlaient moins et s'aimaient encore plus : ils montaient dans un fiacre, s'asseyaient en face l'un de l'autre, et, la main dans la main, se laissaient aller silencieusement au balancement de la vieille boîte peinte qui les promenait partout le long des boulevards. Henry pensait aux couples heureux qui voyagent ensemble sur quelque grande route de Suisse ou d'Italie, couchés au fond de leur berline, après un long jour d'été, vers le soir, quand on relève les stores de soie bleue pour admirer les larges ondulations des montagnes et tous les caprices du paysage : alors madame Émilie souriait malgré elle et le traitait d'enfant.

Une fois, — cela n'arriva qu'une fois, — Henry, prétextant des affaires de famille, sortit le matin en avertissant qu'il ne rentrerait que fort tard dans la soirée, et madame Émilie fit de même en disant qu'elle avait beaucoup de courses à faire, qu'elle dînerait ensuite chez mademoiselle Aglaé et ne rentrerait chez elle qu'après l'heure du spectacle.

A cent pas de la grande porte de M. Renaud, ils se rejoignirent et partirent ensemble à Saint-Germain pour y passer la journée. Quand ils sentirent la file des wagons s'élancer sur

les rails, un espoir immense s'empara d'eux : il leur sembla qu'ils s'en allaient pour toujours, laissant là leur passé, et commençant une vie nouvelle où l'avenir ne dépendrait que d'eux-mêmes et se soumettrait à leur amour. En passant sous les tunnels, ils se serraient fortement les mains ; mais, quand on retrouvait le jour, ils prenaient promptement une tenue convenable à cause du public qui était là.

Pendant douze heures, depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir, ils vécurent ensemble, isolés dans leur égoïsme comme s'ils eussent été les deux seuls êtres de la création. Ils mangèrent seuls, s'assirent seuls sur l'herbe, se promenèrent seuls dans les champs et repartirent à la nuit plus heureux que des rois.

Ce sont de ces souvenirs-là, quand on en a de pareils, qui réchauffent les os des septuagénaires et leur font regretter la vie.

Ils s'étaient d'abord donné de leurs cheveux avec promesse de les porter toujours ; puis on échangea des bagues ; puis on se fit faire son portrait à la miniature et on l'encadra au fond d'une petite boîte bien rembourrée qui s'ouvrait cent fois par jour.

Henry était peint en robe de chambre, nu-cou, l'œil vers l'horizon, les cheveux au vent.

Madame Émilie était de face et souriait ; elle avait cette robe jaune qui la rendait si belle, le soir surtout, et qu'Henry aimait tant.

Il fallait néanmoins que le père Renaud fût né destiné à être époux pour ne s'apercevoir de rien. On eût dit même que la négligence des deux amants voulait provoquer quelqu'une de ces collisions domestiques qui colorent la vie bourgeoise et lui donnent les proportions de l'art. Mille fois dans le jour, madame Renaud entrait dans la chambre d'Henry, Henry dans celle de madame Renaud ; ils se parlaient à mi-voix quand ils se rencontraient quelque part, sortaient peu de temps l'un après l'autre et rentraient presque à la même heure. Ils avouaient, même, devant tout le monde, une sorte d'intimité intellectuelle qui faisait, disaient-ils, qu'ils se plaisaient beaucoup à être ensemble.

Madame Renaud surtout n'y mettait pas toute la retenue

habituelle à son sexe. Elle paria, un jour, avec Henry qu'elle boirait dans son verre pendant tout un dîner, — ce qu'elle exécuta à la barbe de son mari qui ne s'aperçut de rien du tout, tout occupé qu'il était à raconter une histoire facétieuse.

Elle s'amusait beaucoup à ces sortes d'outrages déguisés. Ainsi, parlait-on de deux choses, — peu importe lesquelles, pourvu qu'on pût établir entre elles une comparaison ou un rapprochement quelconque, — elle prenait de suite la parole et paraphrasait le sujet de la conversation d'une manière un peu obscure pour les autres, il est vrai, mais fort claire pour Henry, si louangeuse pour lui, si dégradante pour M. Renaud, que notre héros lui-même en était quelquefois tout scandalisé et tout émerveillé.

Comme il eût été mal reçu et durement mené, ce pauvre mari, s'il se fût avisé seulement d'observer tout haut que la lumière de la chambre d'Henry s'éteignait le soir de bien meilleure heure que par le passé, tandis que celle de madame restait allumée fort tard, ou encore s'il eût dit que la nuit les portes criaient depuis quelque temps avec un miaulement affreux! — Mais il s'endormait trop tôt et ronflait trop fort pour y prendre garde. — Peste! il n'y aurait pas fait bon!

Dans les premiers temps de leur ménage, à l'occasion d'une femme de chambre à laquelle il avait donné un foulard le jour de sa fête, elle lui avait fait des scènes épouvantables, à ruiner son pensionnat si jamais elles se renouvelaient. Puis, à vrai dire, il ne pensait guère à la vertu de sa femme, à ce qu'elle en eût ou n'en eût pas. Pourvu qu'elle tînt bien son ménage et flattât les parents de ses élèves par ses cajoleries maternelles, pourvu qu'on lui donnât, tous les matins, ses chaussons de Strasbourg et, le soir, avant de se coucher, son invariable tasse de tisane, pourvu qu'on fût content de l'assaisonnement qu'il faisait à la salade et des calembours qu'il débitait au dessert, il n'en demandait pas plus. D'ailleurs, il gagnait de l'argent et était disposé à voir les choses de ce monde sous un jour favorable.

Il méditait, en ce moment, un nouveau manuel du baccalauréat ès lettres qui devait donner un grand renom à son établissement, — auquel il se proposait d'adjoindre, l'année suivante, un athénée littéraire pour les jeunes personnes.

Madame Renaud semblait reprise pour lui d'un amour tout nouveau. Le soir, avant de se séparer, elle lui présentait son front à baiser, et, après le déjeuner, elle l'entraînait au jardin comme autrefois, pour causer tranquillement, tout en coupant avec ses ciseaux le bout des églantiers. Henry, qui les regardait se promener de sa fenêtre, cherchant vainement à deviner ce qu'ils pouvaient se dire, sentait malgré lui d'étranges mouvements de jalousie agiter son cœur; mais qu'ils étaient vite apaisés par le regard ironique et tendre de celle qui les avait causés!.....

Il voulait savoir seulement pourquoi elle feignait tant de *l*'aimer, et si parfois, ne fût-ce qu'une minute, elle ne disait pas vrai : car il était bon, ce pauvre M. Renaud et on pouvait l'aimer. Henry l'aimait bien, lui, et il avait presque des remords de le tromper si bassement.

— Peux-tu le croire? — lui répondait-elle avec colère.

— Qui sait? — disait Henry.

— Quelle pensée! quelle horrible pensée tu as là! moi, *l*'aimer!

Elle se mettait à pleurer et il fallait la consoler.

Elle faisait la jalouse et tracassait son époux légitime à cause de madame Lenoir, pour laquelle elle l'accusait de nourrir depuis longtemps une passion véritable : si M. Renaud lui avait adressé la plus simple galanterie ou le moindre petit mot pour rire, c'étaient des mines longues pour toute la semaine, accompagnées d'un silence digne entrecoupé de soupirs expressifs.

Henry lui-même s'y laissait prendre :

— Est-ce que tu es réellement jalouse? — lui demandait-il.

— Moi, jalouse d'elle? de cette dondon-là!... Quand elle serait belle après tout, qu'est-ce que cela me fait? est-ce que je *l*'aime?

— Bien sûr? — demandait encore Henry.

— Peux-tu en douter? — disait-elle.

Et elle lui entourait le cou de ses deux bras et le baisait sur les paupières.

XIX

C'était un soir d'été : madame Renaud, qui avait été assez triste toute la journée, nonchalante alors et étendue silencieusement dans le fauteuil de son mari, semblait absorbée dans ses pensées. Le père Renaud qui, au contraire, avait été assez joyeux pendant tout le dîner, la face épanouie et les joues rouges, était assis sur le bord de la fenêtre et humait l'air pour hâter la digestion. Henry, en face de lui, regardait madame Emilie du coin de l'œil. On ne disait rien. Le temps était beau et le soleil se couchait dans les tours de Saint-Sulpice. Enfin le père Renaud se leva et prit son chapeau.

— Vous sortez? — dit madame Renaud.

— Oui, ma bonne.

— Ah! vous sortez, — reprit madame Renaud lentement. — Très bien! Et où allez-vous?

— Où je vais?. — répéta le mari, étonné.

— Oui, où allez-vous? Voyons, cherchez un peu une excuse... Faire votre tour, sans doute? un tour qui durera trois heures : le temps d'aller rue Sant-Honoré, d'y rester et d'en revenir (la rue Saint-Honoré était celle où demeurait madame Lenoir). Voyons, répondez, ne vous cachez pas : est-ce là que vous allez?

— Mais songes-tu à ce que tu dis?

— Oh! fort bien... autant que vous à ce que vous faites... Mais dépêchez-vous donc : on vous attend.

— Cela est vrai, il est grandement temps, — reprit naïvement le père Renaud; — peut-être même...

— Ah! voilà qui est violent, — exclama madame Renaud rouge de colère; — me l'avouer à la face! me le dire tout haut! Vous l'avez entendu, monsieur Henry, il va chez elle, il ne s'en cache pas, il le dit, il s'en vante!

— Chez qui? — demanda le père Renaud.

— Il ne vous manque plus que de me forcer à dire son nom!

— Quel nom?

— Quel nom? — répéta madame Renaud, — mais son nom, ce nom que vous aimez!

Et elle se cacha la tête sur le fauteuil, en se tournant tout le corps comme quelqu'un qui a des convulsions.

— Mais, ma bonne amie...

— Oh! ne jurez pas!

— Que le diable m'emporte si...

— Oui, mentez, mentez! Ajoutez l'hypocrisie à l'impudence!... Accumulez outrage sur outrage! Ne vous gênez pas, monsieur! Je vous connais : rien ne m'étonnera. Je suis résignée à tout, j'accomplirai mon devoir jusqu'au bout, je boirai le calice jusqu'à la lie, jusqu'à la mort.

— Mais en vérité... mais je ne te conçois pas!... mais qu'est-ce qu'il y a?

— Patientez, ce ne sera pas long : vous serez bientôt libre. Bientôt la pauvre femme ne sera plus, et alors, débarrassées de toute entrave, vos passions...

— Devant du monde!... Mais tais-toi donc, Émilie! Monsieur Henry est là! tu es folle.

— Folle! — reprit-elle de suite en le fixant d'une manière terrible, — oui, folle de douleur, et c'est vous qui en êtes cause!

Henry l'admira : — elle avait une expression égarée qui la rendait superbe. — Elle continuait :

— Me taire? dites-vous... mais exhortez donc les suppliciés à rire!... J'ai tout supporté, froideur, dégoût, abandon, isolement, outrages, jalousie et plus encore, et plus encore!...

Elle sanglotait, le visage caché dans son mouchoir.

— Mais au nom du ciel que t'ai-je fait?

— Il le demande! il le demande!

— Oui, je le demande, — répétait le père Renaud impatienté, — dis-le!

— Ah! soyez mieux élevé, — reprit madame Émilie avec hauteur; — vous rudoyez une femme qui pleure, une femme qui se plaint, une pauvre femme qui souffre, car son cœur brisé se déchire.

Elle s'attendrit de nouveau et se remit à pleurer :

— Vous ne sommes pas aussi fortes que vous, nous autres femmes... Vous, quand un malheur fond sur vos têtes, quand une croyance s'en va, quand un amour vous quitte, vous avez la science, l'ambition! le jeu! l'argent! la gloire! les orgies!

le café, la chasse, les chevaux, le billard, que sais-je, moi? Votre cœur de granit ne s'écorche à rien. il se console de tout, il s'enorgueillit même de ses ruines... Qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres, que l'ange que vous avez souillé remonte au ciel, puisque vous n'y croyez pas?... Avez-vous aussi des nuits de désespoir, de longues nuits passées à gémir sur une couche brûlante, altérés de cet amour divin que vous nous refusez toujours, car vous ne l'avez jamais? Pour vous il n'y a pas d'âme; vous êtes des athées; le corps, le corps est tout, et, quand vos sales désirs sont assouvis, malheur à nous! nous ne servons plus que de piédestaux à votre exécrable vanité, ou d'ornement à vos maisons.

— Eh bien, — dit le père Renaud, — je ne sortirai pas.

Et il défit son chapeau.

Il y eut un long silence.

— Mais pourquoi ne sortez-vous pas? Allez vous promener où bon vous semblera, mon ami... Je n'y tiens pas.

— Non, je reste. — dit le père Renaud, — je reste. Et il s'assit sur une chaise.

— Il faut aller où vous aviez affaire, — reprit madame Renaud.

— Non, j'irai demain.

— Si. C'est à moi d'obéir. Sortez.

— Non, parbleu! Ce n'est pas si pressé.

— Que ce ne soit pas ce que j'ai dit qui vous en empêche.

— Non. du moment que vous ne le vouliez pas...

— Qu'est-ce que cela fait?

Elle se leva, vint à lui, et, le prenant par le bouton de son habit et jouant avec sans le regarder :

— Allons, j'ai eu tort, — dit-elle, — j'ai été injuste. Il ne faut pas m'écouter, voyez-vous : je suis trop vive, je m'emporte! je m'égare!... Je vous ai peut-être blessé sans le vouloir : pardonnez-moi, n'y pensons plus, hein?... Je suis une enfant, voyez-vous : ma mère m'a tant gâtée, vous le savez! Elle ne s'entendait pas comme vous à élever les hommes! Une autre fois, je serai plus sage, vous verrez... C'est que je vous aime tant! Il ne faut pas vous étonner si je suis jalouse, mais j'ai eu tort : car tu adores toujours ton Émilie, n'est-ce pas? Tu serais peiné de la fâcher, cher ami... (Elle lui flattait le visage avec

ses mains ; le père Renaud ouvrait de grands yeux sous ses lunettes.) Oui, tu es bon, pauvre père!... Là, voyons, embrassez-moi... vite!... un baiser... là, là, pauvre bon!...

— Oui, ma bonne.

— Là... voyons... encore un.

— Oui, encore, ma poule!

— Là, là, cher ami!

— Oui, là, là...

Et ils se caressaient tendrement, avec cette espèce de grognement sentimental qui est de rigueur dans ces cas-là.

— Pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, il faut faire comme si je n'avais rien dit.

— Non pas!

— Si fait! Autrement je croirai que tu me gardes rancune.

— Je veux céder à mon tour : je resterai.

— C'est à toi de commander : je veux que tu sortes.

— Ce n'est pas pressé.

— N'importe!

— Je t'en prie!

— Non : pour te faire plaisir, je reste, je reste.

— C'est moi qui dois te faire plaisir : va-t'en, va-t'en!

— Non : je ne bouge pas.

— Allons, tiens, voilà ton chapeau.

— Pourquoi tant te contraindre et m'engager à te quitter?

— Ne m'écoute pas. Va, prends ta canne.

— Non!

— Si!

— Prends donc!

Et la querelle allait peut-être recommencer, quand Catherine entra :

— Monsieur Mendès vous prie, monsieur, de ne pas oublier d'aller chercher le médecin : il souffre beaucoup. Le pauvre homme est pâle comme le drap de son lit. Quelquefois il grince des dents : alors monsieur Alvarès lui dit quelques mots, et monsieur Mendès aussitôt lui répond avec l'air en colère.....

— Ah!..... — fit le père Renaud, étonné, —..... il a le délire, sans doute!

— Je vais lui répondre que monsieur y va? — demanda Catherine.

« Diable! — se disait-il en lui-même, — un malade chez moi! un malade grave! il n'a qu'à communiquer ça aux autres! je suis perdu!... Lui qui appartient à une famille principale de Lisbonne!... s'il meurt, c'est fini, je n'aurai plus de Portugais... et ma caisse d'oranges au jour de l'an, qu'est-ce qui me l'enverra? »

— Eh bien, — dit madame Renaud, — il faut sortir.

— Mais, mais, — reprit le père Renaud encore ému, — mais faut-il?

— Allez-y, monsieur, allez-y! — répétait Catherine.

— Oui, j'y vais, — dit-il tout à coup, — j'y cours, mais je ne serai pas longtemps.

Resté seul avec madame Émilie, qui avait repris dans son fauteuil son attitude rêveuse, Henry admirait encore les éclats de passion fausse qu'il avait vus tout à l'heure, et les comparait à d'autres qu'elle lui montrait tous les jours; il comparait ses bouderies et ses emportements récents et son retour subit de douceur caressante aux colères amoureuses et aux enfantillages divers dont elle l'ensorcelait chaque jour. Ce rapprochement involontaire le rendait tout pensif. Il se joignait aussi dans son esprit le dégoût de la trahison inutile où cette femme se délectait à plaisir.

Il tressaillit tout à coup. C'était elle qui s'était levée et qui était là, devant lui, sous ses yeux; elle le regardait en souriant et semblait lui dire : « Tout cela pour toi », et ce regard lui alla au fond de l'âme, y frapper la corde sonore de l'orgueil. Il se mit aussi à sourire et lui tendit les bras avec une cupidité effrénée; il la serra contre lui et imprima un long baiser sur ce front net et blanc, si candide pour lui et si perfide pour les autres.

— Parle bas, parle bas, — disait-elle en se mordant les lèvres; — il n'aurait qu'à revenir!

— Ah! comme tu le trompes! — reprenait Henry.

— Oui, oui, — murmurait-elle en l'étreignant sur sa poitrine oppressée, — oui, oui, toujours, pour toi, pour toi!

— M'aimes-tu? — disait Henry.

Et, la figure égarée, elle répondait :

— Je le hais! je le hais!

La porte de l'antichambre était ouverte, la maison était

pleine de monde, quelqu'un pouvait entrer; on marchait dans l'escalier; du jardin peut-être on les entendait : ils tremblaient d'angoisse, et cette angoisse était une volupté de plus par-dessus l'autre. Ils goûtaient toutes les joies de l'adultère dans son bonheur muet, dans son ivresse contenue.....

Cependant Mendès, couché dans son lit et suant sous ses couvertures, attendait l'arrivée du docteur. Alvarès, assis à ses pieds et un oreiller sous les reins, n'avait guère meilleure mine.....

Enfin le beau docteur Dulaurier arriva, — vous savez? cette célébrité scientifique qui a commencé par les femmes entretenues, s'est poussé par les dévotes, et qui depuis est devenu presque une illustration financière à force de travail et de talent; — mais alors il n'était pas riche et se dérangeait de suite quand on l'appelait. Il vit du premier coup d'œil ce qu'avait notre ami Mendès.

— Oh! oh! — fit-il ensuite en l'examinant, — il y a complication; ceci demande à être soigné.

Et il se mit à lui écrire une ordonnance.....

... Pendant trois semaines, son petit coupé jaune s'arrêta chaque matin devant la grande porte de M. Renaud. Les pilules succédaient aux potions et les pastilles aux tisanes. Mendès se rétablissait petit à petit, et il se promettait déjà d'aller essayer ses forces au Ranelagh pour y faire quelque agréable connaissance qui pût effacer complètement le souvenir de madame Dubois et qui lui offrît néanmoins toutes les chances de bonheur possibles. Il voulait une petite grisette bien proprette et bien gentille, une jeune couturière en petit bonnet d'opéra-comique, avec un nez retroussé et une humeur folâtre, pour partager avec elle sa mansarde et son amour. Il fredonnait déjà : « Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans! » contrairement à tant d'autres qui trouvent qu'on serait mieux partout ailleurs, fût-ce à la cave.

Alvarès, au contraire, maigrissait chaque jour; son regard devenait terne, sa taille se courbait; une mélancolie stupide et bienheureuse s'étendait sur toute sa personne et engourdissait le peu de facultés dont la nature l'avait doué : l'amour qu'il ressentait toujours pour mademoiselle Aglaé, moins ardent et moins furieux que celui de Mendès, mais plus intime et plus

profond, était tourné chez lui en une manie acharnée où le pauvre diable se mourait. La figure pâle de cette femme maigre à la longue chevelure l'accompagnait partout et l'obsédait comme un fantôme, et, chaque jour, ce souvenir renaissant et toujours plus vivace que la veille réveillait son désir à peine calmé et le fouaillait à tour de bras. Il aurait épuisé l'éternité à tourner comme un cheval au manège autour de cette idée fixe et immobile; il n'en parlait plus, mais dans le silence de son cœur il se consumait solitairement.

On le mit d'abord au lait d'ânesse, en lui recommandant l'air de la campagne et l'exercice : tous les jeudis et tous les dimanches, Mendès et le père Renaud allaient le promener hors Paris, en pleine campagne, — ou seulement sur les boulevards extérieurs, les jours qu'il se sentait plus faible. — Dès qu'il y avait du soleil dans le jardin, il descendait de sa chambre et il venait s'asseoir le long de l'espalier, dans un fauteuil qu'on apportait exprès pour lui. Il s'amusait à regarder les poissons rouges nager dans le bassin, ou bien il allait à la chasse aux limaces avec un bâton pointu.

Le mois d'août arrivait : on était à l'époque des concours et des examens; M. Renaud était surchargé de besogne. Henry, qui avait remis pour l'hiver sa première épreuve à l'École de Droit, ne faisait plus rien du tout et attendait patiemment le moment de retourner s'ennuyer en province : madame Renaud était si belle! si bonne! si amusante! la vie était si douce chez le père Renaud!.....

Il allait souvent dîner avec Morel, qu'il mettait toujours au courant des petits événements et des grands bonheurs dont se composait sa vie. Après le dîner, ils allaient prendre des glaces au café, ou bien, quand Morel avait le temps, ils entraient ensemble dans quelque théâtre, soit aux Français, chez Deburau ou aux Variétés, mais jamais ailleurs, Morel détestant la musique. Un jour qu'ils avaient dîné aux Champs-Élysées, ils entrèrent au Cirque pour se récréer un peu à considérer des jarrets souples, des chevaux qui sautent les barrières et les larges cuisses des femmes qui les montent. Henry était tellement occupé à parler des balourdises du père Renaud, de sa sotte figure de mari, de son adorable femme et des tours délicieux qu'elle lui jouait, que son compagnon perdit bien la

moitié du spectacle, obligé à toute minute de détourner la tête pour lui répondre, et, quoique placé au premier rang, à peine si à force de binocle il pouvait voir en entier, lorsqu'elle passait devant lui, l'écuyère souriante qui, debout sur la pointe du pied, l'autre en l'air, les bras étendus en rond, tournait emportée le long des galeries, — tandis que le fouet claquait et que le sable volait, — et qui repassait de suite devant lui, altière, la tête haute, le poing sur la hanche, les cheveux soulevés de la figure par le vent rapide de sa course qui faisait claquer sa robe de gaze comme un drapeau.

Quand tout ce tapage fut fini, Henry en fut fort aise, car il empêchait Morel de l'entendre et le dérangeait lui-même de ses propres idées.

— Non, — lui disait-il en revenant, — non, vous ne savez pas ce que c'est que d'être aimé par une femme qu'on aime... Quand vous aurez passé par là, vous saurez alors ce qu'on entend par le mot bonheur... Je ne vous parle pas des voluptés matérielles : celles-là ne sont rien; mais c'est cette intimité complète qui vous unit plus étroitement encore, c'est cette ardente sympathie qui vous remplit le cœur et vous grandit si bien qu'on n'a plus ni haine ni désir.

— Il est vrai que je n'ai jamais connu cela, — dit Morel.

— Quand vous approchez seulement de la femme que vous aimez, — reprenait Henry, — il y a en vous une joie qui s'éveille et comme une chanson intérieure qui part tout à coup... Moi, quand je l'entends marcher... Ah! je ne peux pas vous dire... Tenez, l'autre jour, elle m'a donné un œillet...

— Adieu, — dit Morel; — nous voici au pont de la Concorde, adieu! (Et il lui serra la main, hésitant à le quitter.) Adieu, heureux homme!

— Vous m'appelez heureux?

— Oui, — reprit l'homme mûr au jeune homme. — Tenez, je vous envie, je voudrais être à votre place... Adieu, — ajouta-t-il tristement, — adieu!

Et les deux amis se séparèrent.

La lune était dans son plein et brillait sur la rivière. Elle était si belle, ce soir-là, qu'Henry s'arrêta à la regarder. Une large goutte d'argent comme tombée du haut du ciel s'élargissait sur l'eau; des perles d'or tassées et roulant les unes sur les

autres scintillaient dans le grand rayon de la lune qui semblait descendre jusqu'au fond du fleuve et s'agiter dans ses ondes ainsi qu'un serpent lumineux. L'ombre du pont avec ses arches monstrueuses se projetait en avant et tremblait sur le bord; tout le reste était plongé dans cette vapeur bleuâtre et laiteuse des nuits d'été qui donne à la nature la teinte des rêves.

Mais au bout de cinq minutes il se remit à marcher, pensant à madame Emilie qui l'attendait. Il pensait aussi avec joie à l'envie que Morel lui portait pour son bonheur et il respirait à son aise.

La nuit était chaude, il n'y avait personne dans les rues, les pavés brillaient sous la lune, l'air était suave comme dans un parc.

Déjà il voyait sa maison, le long mur blanc du jardin, la masse noire des arbres qui tranchait dessus.

Quelque chose de blanc parut au premier étage, derrière la sombre verdure des arbres, dans le brouillard argenté de la nuit.

Il s'arrêta. La forme restait à sa place.

Il s'avança et il la vit plus nettement entre le feuillage clair d'un acacia. Une petite toux légère s'entendit tout à coup.

Elle l'avait reconnu à son pas :

— Hum! hum! — fit-elle.

— Hum! hum! — répondit Henry.

XX

Les grandes douleurs morales, comme les fatigues du corps, vous laissent si écrasé de lassitude que l'esprit est incapable de former un désir et les membres de s'agiter pour une action. Celui dont le sang ou les larmes ont longtemps coulé trouve même un certain bonheur dans l'hébétement qui succède à la cuisson de ses blessures ou aux déchirements de son âme : il faut avoir bien pleuré pour éprouver que gémir est doux.

C'était à cette période que j'appellerai « le désespoir réfléchi » qu'était vite arrivé l'ami d'Henry, le pauvre Jules, dont en un seul jour le malheur avait ravi toutes les amours, toutes les

espérances, comme en une nuit un loup affamé emporte tout un troupeau.

Comme elle se rouvrit pour lui triste et vide, cette vie humaine qu'il avait entrevue si belle à l'aurore! Où était la passion qu'il avait rêvée? la gloire qu'il avait cru tenir? Parties! parties! parties avec la troupe de cabotins qui avait laissé des dettes à l'auberge.....

L'amour lui ayant manqué, il nia l'amour; comme c'était à cause de la poésie qu'il avait été trompé, il y renonça, la regardant comme un mensonge. Du reste, on trouvait qu'il était devenu plus sage, et les hommes mûrs le regardaient comme moins emporté dans la discussion. Son chef de bureau même était charmé de lui : il faisait de la besogne en sus de sa tâche, il travaillait avec acharnement, comme pour se dégrader à plaisir et rire de lui-même. Quelquefois cependant il se redressait tout à coup, se grandissant subitement de toute la profondeur de son abaissement et s'exagérant sa force, par défaut de perspective.

Pour trouver quelque chose d'analogue à ce qui se passait dans son âme, il chercha dans les poètes et dans les romanciers une situation semblable à la sienne, un caractère comme le sien. Mais ce qu'il voyait partout manquait, pour effectuer la ressemblance, de la précision qui fait ressortir le dessin, du détail qui le colore, enfin de cette particularité dont il était en quête : il croyait que rien n'approchait de sa douleur, que toutes les autres étaient bornées, que la sienne seule était infinie.

Il relut *René* et *Werther*, ces livres qui dégoûtent de vivre. Il relut Byron et rêva à la solitude des grandes âmes de ses héros. Mais son admiration se ressentait trop de cette sympathie personnelle qui n'a rien de commun avec la contemplation désintéressée du véritable artiste. Le dernier terme de ce genre de critique, sa plus sotte expression nous est fournie chaque jour par quantité de braves gens ou de dames charmantes s'occupant de littérature, qui blâment tel caractère parce qu'il est cruel, telle situation parce qu'elle est équivoque et un peu graveleuse, — trouvant en dernier mot qu'à la place de tel personnage ils n'auraient pas fait de même, sans rien comprendre aux lois fatales qui président à la formation

d'une œuvre d'art ni aux déductions logiques qui découlent d'une idée.

Cette confusion de ses douleurs personnelles avec l'idéal des poètes les embellissait trop pour qu'elles ne lui fussent pas précieuses alors même qu'elles diminuèrent : c'était comme le soleil qui montre des perles dans chaque goutte de pluie, fait des diamants avec les cailloux.

Aussi le souvenir de ce temps-là resta-t-il toujours dans sa mémoire comme l'époque de sa vie poétique par excellence, l'âge d'or de son cœur.

Plus tard, quand il fut un homme, il y repensa souvent avec une indulgence facile, — de même que les peuples vieillis prennent plaisir à revoir dans l'histoire les temps éloignés où ils vivaient du gland des chênes et dormaient sous les tentes.

Il se résigna donc et vécut plus calme, dans l'espoir d'une mort prochaine. Décidé à mourir, la vie lui parut plus belle : il lui souriait tristement, comme à la suite des longues maladies.

Il médita son suicide, — ce qui l'occupa pendant six mois, — puis il le voulut d'une autre façon, — ce qui acheva l'année. — Au bout de ce temps, il avait pris l'habitude de l'ennui et ne songea plus à s'en aller.

Les jours et les nuits s'écoulaient pareillement tristes dans la monotonie des mêmes actions, des repas revenant à la même heure, de la toilette à faire tous les matins et à défaire tous les soirs.

Tout ce qui intéresse les hommes lui était fort égal, tout ce qui les charme lui semblait médiocre, tout ce qui les indigne le laissait froid : — les amants s'en allant sous la feuillée, les soldats partant à la guerre, le savant sur son livre, le penseur rêvant son œuvre, l'âne portant son bât, le juge rendant la justice, le valet qui vole son maître et le maître qui exploite le valet, qu'est-ce que tout cela lui faisait ?

La vie humaine lui faisait l'effet d'un bal masqué où l'on se pousse et où l'on crie, où il y a des pierrots vêtus de blanc, des arlequins, des dominos, des femmes honnêtes qui attendent l'aventure, des femmes galantes qui la provoquent, des marquis râpés, des rois qui se pavanent, des imbéciles qui se divertissent, une foule de badauds qui regarde.

Lui, il était dans un coin à s'ennuyer, sans vouloir soulever

les masques ou monter au haut du théâtre pour jouir de l'ensemble.

Il savait bien cependant que pour être heureux il faut se mêler à la danse, — prendre un métier, un état, une manie, une marotte quelconque et en faire sonner les grelots, s'adonner à la politique ou à la culture des melons, peindre des aquarelles, réformer les mœurs ou jouer aux quilles.

Mais il n'avait pas le cœur à tout cela, et la moindre tentative pour entrer dans la vie positive lui donnait des nausées, en même temps que la vie spéculative le fatiguait et lui semblait creuse.

Enseveli dans cette paresse, plus immobile et plus froid que les marmottes qui dorment sous la neige, il resta insensible aux exhortations et aux raisonnements d'Henry, quand celui-ci revint au pays pour y passer les vacances. Combien même il sourit de pitié en voyant son ardeur juvénile, sa conviction d'être heureux et son amour pour la belle dame de Paris!... Il avait pourtant été comme cela, lui! Il avait eu aussi des emportements et des exaltations en parlant d'une boucle de cheveux, ou de la forme d'un ongle; mais c'était vieux déjà! Comme il avait grandi depuis! Comme son état actuel, tout maussade qu'il fût, était supérieur à celui-là! Il n'aurait pas voulu en changer, car sa douleur, croyait-il, n'était pas une douleur commune, et, si l'immensité en était effrayante, c'est qu'il n'y avait pas de bornes au cœur qui la contenait!

Quand Henry lui parlait des rendez-vous que sa maîtresse lui donnait et lui en détaillait les joies, Jules le laissait dire, lui répondant par des monosyllables. Quand Henry lui lisait les lettres qu'elle lui envoyait (car ils s'écrivaient souvent: Henry adressait les siennes à mademoiselle Aglaé et madame Émilie les adressait à Jules), celui-ci faisait semblant d'admirer, mais en lui-même il trouvait le style détestable, les épithètes saugrenues et le français fort équivoque.

Qui sait pourtant s'il n'aurait pas été bien aise d'en recevoir de pareilles?

Il n'y avait pas moyen qu'Henry causât d'autre chose.

Jules savait par cœur tous les appartements de la maison

du père Renaud, toutes les robes de madame Renaud, y compris les camisoles et les chemises de nuit.

Henry aurait voulu le voir heureux comme lui. Jules espérait qu'il arriverait un jour à prendre tout cela en pitié.

Quelquefois il se demandait ce qui serait arrivé pourtant si Lucinde l'avait aimé et les lettres sublimes qu'il lui aurait écrites, les ardentes phrases qu'il lui eût débitées, à ses genoux. — Mais Henry ne retournait pas vers le passé et ne le rêvait pas d'une autre couleur qu'il n'était venu : car il n'y a que les malheureux qui s'exercent l'imagination à ces choses-là.

L'amour l'avait embelli. Son front semblait s'être élargi et son regard développé; toute sa taille était devenue robuste et souple; une confiance sereine respirait dans ses mouvements : il avait l'air de l'homme aimé.

Jules, au contraire, s'habillait d'une façon stupide; il portait des habits sans boutons et des chapeaux trop larges.

XXI

Quelle joie pour nos amants de se revoir après deux mois d'absence! Madame Émilie les avait passés bien tristement, loin du cœur qui comprenait le sien, et des yeux où elle aimait à se mirer..... Elle comptait les jours sur son calendrier, écrivant une lettre en attendant une autre, relisait les anciennes; elle allait dans l'appartement d'Henry, et contemplait à loisir les rideaux, le parquet, les chaises, le lit, tous ces témoins de leur bonheur.

Mademoiselle Aglaé était venue souvent la voir. Il n'y avait rien de caché pour elle : on lui confiait tout, du moins on lui laissait tout deviner, et, quand les aveux étaient faits, on la priait de venir en aide. Elle s'y prêtait de bonne grâce. C'était une femme née pour cela. Elle avait tant lu de romans, elle connaissait tant de comédies et savait par cœur si bon nombre de poésies amoureuses qu'elle eût pu donner des leçons pour conduire une intrigue ou faire un mariage depuis la présentation ou la première entrevue jusqu'au dénouement. On rencontre ainsi dans le monde de ces créatures vite expérimentées qui possèdent comme une science toutes les astuces de la vie

sans avoir jamais agi pour elles-mêmes, et toutes les finesses de l'amour sans avoir aimé. Elles se mêlent de tout, voient tout, dépensent leur activité en intrigues, soulèvent des passions, excitent des haines, vous torturent pour s'amuser et vous repoussent par orgueil, vivant dans les désirs et mourant vierges. Mademoiselle Aglaé était de cette race : elle avait l'air d'une coquette, elle en savait plus qu'une fille, et c'était une prude.

Les bagues qu'Émilie et Henry s'étaient échangées, c'était elle qui les avait commandées ; elle avait choisi le peintre pour leurs portraits, et leurs lettres passaient par ses mains. Mais, si elle en respectait scrupuleusement le cachet, une fois lues par son amie, elle se les faisait lire et relire, les aimant presque autant que si elles lui eussent été adressées.

Elle était si bonne pour eux, si intelligente de tous les caprices, que quelquefois elle restait en tiers dans leur tête-à-tête, de sorte qu'Henry, au lieu de faire la cour à une femme, la faisait à deux : il fallait bien, en effet, lui dire quelque douceur, — et mademoiselle Aglaé aimait beaucoup ce jeu qui plaisait moins à madame Émilie.

— Elle nous est bien dévouée, — dit celle-ci à Henry, le lendemain de son retour, — mais je ne veux plus qu'elle vienne quand tu seras là. Je ne veux pas qu'un autre que toi entende ce que je te dis. Elle restera quand il y aura du monde, d'autres personnes, quand nous ne serons pas seuls.

Elle s'informa de ce qu'il avait fait pendant ses vacances.

— Où allais-tu pour lire mes lettres ? Moi, je m'enfermais dans ma chambre, et puis je les cachais sur mon cœur... T'a-t-on demandé si tu avais une maîtresse ? Qu'as-tu répondu, Henry ? A-t-on voulu savoir si elle était belle ?

Elle lui fit jurer ensuite qu'aucune autre ne lui avait plu et que le souvenir de son Émilie, comme un talisman infaillible, l'avait gardé de toute séduction, — ce qu'Henry jura vingt fois, car elle le lui demandait souvent ; non pas qu'elle le soupçonnât d'aucun oubli, mais pour en être plus sûre.

Le 1[er] et le 15 de chaque mois, il y avait toujours réunion, comme l'année passée ; les mêmes personnes s'y rendaient. Ces jours-là, Émilie était plus triste.

— Je n'aime pas, — disait-elle, — qu'il y ait tant de monde

autour de nous. Pourquoi me faut-il le souffrir! Comme toutes ces figures me pèsent et m'ennuient! Comme ces femmes sont vaniteuses, n'est-ce pas? Elles te plaisent, à toi? Tu les aimes; elles te regardent, elles cherchent à t'attirer.

Elle le regardait avec ses grands yeux noirs langoureux.

— J'ai tant peur de te perdre!... Vois-tu, je n'ai plus rien à espérer maintenant que la continuation de ton amour : c'est pourquoi je crains tout, tout me fait ombrage... Je me dis : « Il m'aime, mais demain m'aimera-t-il? peut-être qu'une autre, plus belle ou plus ardente... »

— Tais-toi, tais-toi! — disait Henry, égaré comme aux premiers jours de cette passion, — tu sais bien que non, tu l'avouais tout à l'heure.

— Elle doit être si fière la femme que tu aimes! Ton amour est comme une couronne : il faut penser à ceux qui vous l'envient.

— Mais qu'est-ce qui te l'envie?

— Tout le monde... ou tout le monde peut me l'envier. Tu ne sais pas comme moi, enfant, toutes celles qui te convoitent : je les observe, va, méfie-toi d'elles!

— Tu te trompes.

— Oh! non; j'ai raison et bien raison... Et puis qui ne céderait pas? tu es si beau, si doux! ta voix, surtout!

Et elle le serrait sur son cœur, dans une tendre étreinte qui semblait triste.

D'autres fois, Henry venait à elle; elle le repoussait :

— Ne m'aime plus. Je ne veux plus t'aimer : je te rendrais trop malheureux, je te ferais mourir.

Puis, se reprenant tout à coup, comme si elle eût commis un crime :

— Non! aime-moi, au contraire : aime-moi comme tu m'aimes, plus encore, de toute ton âme... Ne me laisse pas seule, car, quand tu n'es plus là, mon cœur est vide. Ne m'abandonne pas, car je mourrais!

Leur passion, longtemps fermentée, commençait à s'aigrir, comme les vieux vins. — Arrivés à un certain degré, tous les sentiments, même les plus doux, tournent au sérieux, comme les idées, même les plus graves, tournent au grotesque.

Émilie devenait plus absolue et plus dure, même dans sa tendresse.

Henry, de jour en jour, se sentait dominé par elle. Elle lui commandait et il obéissait, trouvant du plaisir à se laisser aller aux mains de cette femme dont l'amour chaque jour plus fort l'envahissait comme une conquête. Elle remplaçait pour lui toute affection et tout sentiment. Elle le soignait, l'habillait, lui arrangeait les cheveux et choisissait la couleur de ses habits, comme une mère fait de son jeune fils ; elle le conseillait et le surveillait comme un père, et il lui confiait ses espérances comme à un ami. Elle l'engageait à suivre une ligne droite et à faire vite son chemin dans le monde.

Il fallait, quand il sortait de la maison, qu'il lui indiquât l'heure précise où il rentrerait, et, s'il tardait un peu, elle avait des angoisses mortelles qu'il n'eût été écrasé par une voiture, mordu par un chien enragé, ou qu'il ne se fût noyé en passant les ponts.

Quelquefois, vers le matin, quand Henry..... s'était endormi de fatigue, l'immobilité de ses traits assoupis l'effrayait tout à coup : elle se penchait sur ses narines pour écouter son souffle ; elle avait peur qu'il ne fût mort.

Cette idée-là la poursuivait souvent :

— Si tu m'échappais, — disait-elle, — si tu étais malade, si tu mourais, que deviendrais-je ?

Un jour, en se promenant ensemble, ils passèrent près d'un cimetière et elle pleura.....

Elle lui demandait de ne plus fréquenter Morel. car Morel était un homme qu'elle détestait : il riait toujours, il plaisantait sur tout.

Elle lui demandait de ne pas aller au spectacle, de ne pas être longtemps absent de la maison, de ne pas danser quand on dansait (car il avait appris), de se dire alors malade ou fatigué et de rester assis à côté d'elle.

Elle devenait jalouse. — jalouse de mademoiselle Aglaé, de mademoiselle Hortense, de madame Lenoir, de madame Dubois, jalouse de toutes les femmes, des plus vieilles et des plus laides : — quand il en était venu chez elle. elle accusait Henry de les avoir trop regardées ou de leur avoir trop parlé.

— Tu ne veux donc plus de moi? — disait-elle; — que t'ai-je fait?

Et quand Henry lui avait prouvé par cent caresses qu'elle s'effrayait à tort :

— C'était pour voir si tu m'aimais encore, — disait-elle; — car je sais bien que tu m'aimes toujours!

Elle l'engageait aussi, depuis quelque temps, à parler plus souvent à M. Renaud et à reprendre avec lui les longues conversations de l'année passée : il fallait se faire aimer encore plus fort, et le circonvenir tout à fait afin de le tromper plus facilement.

— M'abaisser à faire semblant d'être son ami, — répondait Henry, — jamais! Il me dégoûte... N'est-il pas ton mari, d'ailleurs? Tu lui appartiens!

— Non, c'est à toi, — reprenait-elle en l'entourant de ses bras, — à toi, et pas à un autre.

— Tu lui as appartenu toutefois... Avant moi il t'a eue, il t'a possédée en maître.

— Pas comme toi, ami... oh! pas comme toi.

— Qu'importe! je dois le haïr... A ma place, tu ferais de même... Eh bien, je le hais, car j'en suis jaloux, de cet homme : il peut t'aimer, celui-là, et te le dire devant tout le monde.

Il se sentait en effet pour lui de ces mouvements de haine qui vous poussent aux grandes colères quand ils sont trop contenus. La figure du père Renaud, qui naguère lui plaisait assez, lui déplaisait maintenant à outrance. Il s'indignait de la grossière familiarité de ce rustaud qui tutoyait sa maîtresse et l'embrassait devant lui sans qu'il pût se ruer dessus ou lui cracher au visage.

Quelquefois en effet il venait à l'esprit d'Henry des doutes terribles. Il se figurait Émilie dans sa chambre, — comme elle était chaque soir, — avec sa lampe de nuit dont la lumière tremblotante, passant à travers la porcelaine, blanchissait les rideaux blancs, — comme lorsqu'il y venait, retenant son haleine, et se glissait le long des murs ; — et là, tout à coup, à sa place, il se figurait le père Renaud s'approchant, riant de son ignoble sourire, s'approchant encore et l'embrassant sur ses lèvres.

Les mêmes mots qu'elle lui disait, il pensait qu'elle pouvait

les lui dire, à cet autre homme. Il se rappelait ses caresses, ses tressaillements, ses délires, — et il s'avouait avec terreur qu'il avait pu avoir tout cela comme lui; qu'il les avait peut-être encore, et que cela durerait toujours......

Jadis ils se faisaient l'amour sans cruauté et sans angoisses : sûrs d'eux-mêmes, ils s'abandonnaient au plaisir d'aimer sans prévoir les obstacles et les dangers. Mais, depuis quelque temps, ils étaient pris tout à coup de terreurs subites qui les faisaient pâlir : le cri d'une porte, un bruit de pas, le vent dans les arbres, l'air qui siffle dans la serrure, tout leur faisait peur. « C'est lui ! c'est lui ! — se disaient-ils toujours, — nous sommes perdus ! »

Ils étaient devenus timides et superstitieux : ils s'inquiétaient de leur songes et tâchaient d'y découvrir un sens caché qui pût les éclairer sur leur avenir.

— Tu te marieras, — disait quelquefois Émilie à Henry ; — tu aimeras une autre femme, tu m'oublieras.

— Et toi ? — reprenait-il avec amertume ; — penses-tu que ton amour soit plus durable qu'un autre ?

— Celui-là durera autant que moi, — disait-elle, — c'est ma vie ; mais c'est le tien qui cessera le premier.

A force de s'entendre répéter cette prédiction, notre héros s'en effraya, et, comme sa vanité s'en révoltait par avance, il se surveillait lui-même et s'excitait à cet amour déjà si enraciné dans son cœur. Il avait mille scrupules curieux, mille délicatesses : le désir porté vers une autre femme lui semblait un vol et un sacrilège ; il s'en gardait comme du diable, vouant à sa maîtresse un culte exclusif et entier.

Il savait bien néanmoins qu'il y en avait de plus belles qu'elle dans le monde, — mais aucune belle de la même manière, aucune aussi belle pour lui.

Il eût voulu que la longue bergère de tapisserie où elle s'asseyait dans la journée eût été faite exprès pour elle et donnée par lui ; que le tapis où elle marchait pieds nus, un autre n'y jetât pas les yeux : que sa bouche, même lorsqu'elle s'ouvrait pour les mots les plus simples et les plus nuls, ne s'ouvrît que pour lui seul, que toute sa vie, en un mot, eût été comme une mélodie secrète et particulière qu'il eût composée avec ses mains.

Jadis, dans les premiers temps de leur union, ils s'étaient fait la confidence de toute leur vie : — ils l'avaient voulu tous deux pour se connaître plus intimement jusque dans les profondeurs de leur passé, et que leur cœur leur fût ouvert jusque dans ses fondations et dans ses ruines.

Henry lui avait raconté son amour d'enfant à sept ans pour la petite fille qui jouait avec lui, son autre amour pour une dame qu'il avait croisée dans la rue, puis sa passion plus longue pour la marchande de corsets devant laquelle il passait en allant au collège, — et son bonheur facile sur le sein des filles publiques et tous ses rêves et tous ses désirs.

Quant à madame Émilie, elle n'avait pas tant aimé, quoiqu'elle fût plus vieille. Elle s'était mariée jeune à M. Renaud, — qu'elle avait cru adorer, disait-elle, parce qu'il la trouvait jolie. — Mais bientôt, veuve de ses illusions, elle s'était trouvée dans une solitude affreuse. C'est alors qu'un homme s'était présenté, — un homme qu'elle ne nommait pas : — celui-là, elle l'avait aimé. Il était parti. Elle n'y pensait plus : il y avait si longtemps de cela! il y avait dix ans. Comme il reste toujours, même dans les confidences les plus sincères, quelque chose qu'on ne dit pas, il est probable qu'elle avait plus éprouvé dans la vie qu'elle n'en avait raconté : mais fut-ce la pudeur, l'amour ou l'inexpérience à parler de ces matières qui l'avait empêchée d'en dire davantage?

Or, les jours qu'ils n'étaient pas heureux (cela leur arrivait quelquefois maintenant, sans cause extérieure, sans motif), ils se reprochaient ces aveux et s'accusaient l'un l'autre de les avoir faits incomplets.

— Tu l'aimes encore, — disait-elle.

— Est-ce que j'y pense!

— Ne mens pas, Henry : tu rêves à elle, tu la regrettes.

— Qui donc?

— Que sais-je, moi? celle ou une de celles que tu as aimées.

— Mais je n'aime que toi, tu le sais bien!... Je n'en ai jamais aimé d'autre.

— Est-ce vrai, enfant, — disait-elle en clignant les yeux, — est-ce vrai?

Et elle s'approchait de lui.

— Tu le demandes ! — disait-il en l'entourant de ses bras et l'attirant sur son cœur.

— Répète-le donc... Dis-le moi toujours...

Ou bien c'était elle qui était pensive et soupirait.

— Qu'as-tu? — disait Henry.

— Je n'ai rien... laisse-moi.

— Oui, je te laisse : pense à lui, va!

— A qui?

— Que sais-je? M'as-tu seulement dit son nom? Tu me caches tout.

— Lui! grand Dieu... Qu'il soit maudit si jamais j'y songe!

— Comme tu me maudiras plus tard quand un autre me rappellera à ta pensée.

— Peux-tu le croire?... est-ce vrai? Railles-tu?

Et elle le regardait fixement, dardant sur lui sa prunelle enflammée :

— Dis-moi que tu ne le pensais pas, Henry... Vite donc, dis-le!... j'attends.

Henry l'avait peut-être pensé cinq minutes avant, mais il ne le pensait plus cinq minutes après.

Voilà comme une vague angoisse les tourmentait dans leur bonheur. Ils avaient de tristes pressentiments auxquels succédaient des retours d'espoir.

Ils ne riaient plus, même seuls et se parlant bas. Ils n'osaient plus sortir dans Paris, de peur qu'on ne les surprît ensemble. Madame Émilie ne raillait plus M. Renaud, qu'elle tracassait pourtant toujours un peu quand il était question de madame Lenoir. — Henry lui-même ne pouvait découvrir si cette jalousie était feinte ou réelle, tant elle mettait de persistance à en parler devant son mari, et à s'en taire quand il n'était pas là.

Les journées s'écoulaient ainsi, mais les nuits toujours âcres et brûlantes : elle lui semblait chaque fois plus belle. Elle avait des variétés de volupté où son amant se trouvait pris comme dans des trahisons successives. Il sentait qu'il l'aimait jusque dans ses entrailles et qu'elle l'appelait à lui d'une force invincible. Parfois il se débattait sous ces liens, mais il retombait toujours...

Pendant qu'Henry, le cœur navré d'amour, tour à tour sombre et joyeux, ennuyé par moments et enivré dans d'autres, continuait à vivre dans cette maison..... Jules commençait à apprendre l'hébreu et s'efforçait aussi à lire le grec.

Sa table était surchargée de livres, — histoire, atlas, voyages, album d'antiques, gravures d'après les grands maîtres, poètes anciens en un petit volume, savants modernes en plusieurs gros in-folios.

Il ne lisait pas tout cela, mais il rêvait dessus...

Sevré jeune d'illusions et y croyant encore, privé de plaisirs bruyants et ennuyé de rêver, — distraction paisible, — il lui arriva un jour de se prendre en pitié, lui et tout l'attirail de sa vie, de vouloir sortir enfin de l'espèce de prison invisible où il tournait sur lui-même comme un ours dans sa cage.

Comme il était fatigué de la pensée ou de ce qu'il croyait tel, il voulut goûter de l'action. Ainsi, chaste, il voulut tout à coup la volupté. Né bourgeois, il désira la richesse. Fait par le ciel plus doux que les agneaux, il s'éprit du bruit des clairons et médita le choc des armées.

Il aima donc toutes les passions, appela à lui tous les appétits, toutes les aspirations, toutes les convoitises.

Elles arrivèrent vite, l'une après l'autre, comme autant de cavales sauvages qui galopent à l'aise, hennissantes et la crinière au vent, dans la large plaine de son cœur.

D'abord, ce fut l'argent. Il l'aima comme un prodigue et comme un voleur, — pour avoir :

de grands gazons ombragés de chênes séculaires, des forêts où les chevreuils courent sur les mousses :

un palais à péristyle de marbre, avec des statues antiques et une galerie de vieux tableaux ;

une serre chaude où les palmiers poussent en pleine terre, où l'on peut sentir les aloès et les cactus, manger des fruits inconnus, toucher des feuillages tout étranges ;

pour avoir un étalon noir avec un cordon d'or dans la bouche et une peau de lion sur le dos, monté par un nègre athlétique en jaquette de soie rouge à fermoir d'argent, nu-bras, nu-jambes, à formes magnifiques et à allure puissante ;

pour avoir une foule de valetaille bien engraissée qui se tasse dans l'antichambre et vous verse à boire quand vous mangez ;

pour faire du jour la nuit, prendre la glace en été, des fruits en hiver, se chauffer avec de l'acajou, se laver les pieds avec du kirsch, mener une vie insolente et dédaigneuse, se sentir adoré de la canaille et détesté des bourgeois, nourrir une foule de gredins et éclabousser une masse d'imbéciles.

Il eût voulu marcher dans une mine d'or pour sentir dans les entrailles de la terre les exhalaisons chaudes des métaux; mais il ne pensa pas à en gagner, trop occupé à y rêver.

Bientôt, son désir ayant acquis des proportions idéales, la vie moderne lui sembla trop petite, et il remonta à l'antiquité pour trouver des sujets de plaisir et matière à convoitise. C'est là, pour la première fois, qu'il vit les coupes d'or ciselé reluire à la lueur des flambeaux et les frontispices des temples briller au soleil. Il ne pensa plus dès lors qu'à ces immenses festins qui éclairaient les ténèbres, où les rois chantaient avec leurs concubines pendant que le vin coulait au bruit des instruments et que les esclaves criaient dans les supplices. Il comprit Caligula se roulant sur des tas d'or et Cléopâtre buvant des diamants.

Ils n'ont pas joui seuls, ces êtres venus pour étonner les hommes : le rêveur frissonne encore à ces souvenirs du monde antique, retrouvant sans doute au fond de lui-même quelque chose de cette joie insensée et de ces spasmes d'orgueil.

Jules s'amusait à ces songeries, et, quand il était las, il en prenait d'autres : lorsqu'il eut ses idées arrêtées sur la construction d'une maison et qu'il vit que celle d'un millionnaire est moins belle qu'une cabane de chaume avec des pampres et du raisin, lorsqu'il comprit que le confortable n'est que la misère honnête et qu'il eut amassé assez de haine contre les bottes fines et les gants blancs, il ne désira plus être riche, — un million de rente lui paraissant à peine tolérable puisqu'il n'eût pu avec le double se faire traîner par des tigres, ou promener sur une galère à trois rangs de rameurs, à voiles de pourpre et à mâts de bois odorant, avec des bouffons et avec des singes.

Ayant donc renoncé à l'argent, il se tourna vers la femme, demandant à cet autre rêve le bonheur qu'il cherchait. Il la voulut intacte et pure, comme le jour qu'elle sortit des mains de Dieu. Il se créa d'abord un type absolu auquel il rapportait toutes les ressemblances qu'il apercevait dans le

monde : il les rejetait vite, indigné, désolé. Il était en quête des plus longues chevelures, des torses les plus droits, des peaux les plus blanches, des poignets minces, des profils corrects. Il pensait toujours à l'éternelle beauté de cette créature marchant nue sur les rivages des îles lointaines, au milieu des coquilles, sur un sable jaune ; il se la figurait dormant sous de grands arbres, couchée dans un hamac de bambous. Tous les rêves de beauté que les hommes ont faits successivement, à chaque année de leur jeunesse, il les fit, il les reprit à son tour, passant comme eux par toutes les variétés du désir, par toutes les formes du corps. Tout ce qu'ils ont eu d'ardeurs furieuses et de mélancolies d'amour, il les eut, il les sentit en lui, — depuis ces regards intenses et doux que les pasteurs, dans la Genèse, versaient sur les filles de Sion, le soir, au bord des citernes où ils menaient boire leurs troupeaux, jusqu'au baiser court et sec du « talon rouge », jusqu'à l'étreinte cynique du Directoire.

Il convoita tout cela, l'appelant à lui par la pensée comme à son usage personnel. Vous le croyiez austère et continent, et il vivait avec la sultane voilée qui s'en va aux bains dans son palanquin, portée par quatre nègres, escortée de quatre eunuques le sabre au poing. Il songeait aux ennuis du sérail et à ces longs yeux noirs qui brillent dans la coupure du voile blanc. Mais il aimait aussi les pâles figures d'Holbein avec leurs yeux bleus et leurs cheveux blonds, — mélancolie des vieux âges qui n'est plus la nôtre.

Avec Horace il rêvait à l'esclave ionienne qui danse au son des crotales et vous jette du falerne au visage : elle a sur l'épaule une marque de dents que son maître lui a faite hier en lui promettant de l'affranchir... Comme elle s'entend à tourmenter les cœurs et à capter les héritages !

De la passion grecque, sévère, gracieuse et soupirante, il entra dans l'amour romain, — ce vieil amour chaud et cuit du Latium, sentant la chèvre et la peau de bête, qui s'en va, à partir de César, se ramifiant à toutes les folies, s'élargissant dans toutes les lubricités, tour à tour égyptien sous Antoine, asiatique à Naples avec Néron, indien avec Héliogabale, sicilien, tartare et byzantin sous Théodora, et toujours mêlant du sang à ses roses et toujours étalant sa chair rouge sous l'arcade de son

grand cirque où hurlaient les lions, où nageaient les hippopotames, où mouraient les chrétiens.

Il adorait la courtisane antique, telle qu'elle est venue au monde un jour de soleil, la femme belle et terrible qui bâtit des pyramides avec les présents de ses amants, devant qui se déploient les tapis de Carthage et les tuniques de Syrie, celle à qui l'on envoie l'ambre des Sarmates, l'édredon du Caucase, la poudre d'or du Sennahar, le corail de la mer Rouge, les diamants de Golconde, les gladiateurs de Thrace, l'ivoire des Indes, les poètes d'Athènes... Il y a à sa porte, attendant qu'elle s'éveille, le satrape du roi de Perse, l'ambassadeur des Scythes, les fils de sénateurs, les archontes, consuls, et des peuples venus pour la voir... C'est la créature pâle à l'œil de feu, la vipère du Nil qui enlace et qui étouffe. Elle bouleverse les empires, mène les armées à la guerre et s'évanouit sous un baiser ; elle connaît les philtres qui font aimer et les boissons qui font mourir. Les mères en épouvantent leurs fils et les rois languissent pour elle d'amour... Afin de reconstruire en entier ce souvenir perdu, il rêvait, tout le jour, à la folie de Salomon, aux jardins de Sémiramis, à la galère qui fuyait à Actium, à la lampe fumeuse de Messaline et à son capuchon de couleur fauve; il méditait les mystères de l'atrium avec la colère de Juvénal, et les orgies de l'empire dans la haute phrase de Tacite.

Dédaigneuse et discrète, blanche et fardée, la tête raide dans sa fraise à la Médicis, il vint ensuite à aimer la grande dame du XVIe siècle qui lit la reine de Navarre, va rire à Montfaucon en voyant le corps des pendus : c'est l'amie de Brantôme, l' « honneste damoiselle » qui aime les mascarades, les pastilles à la vanille, les gants de Florence, parle italien d'une façon doucereuse et raffole en secret de quelque jeune page du roi qu'elle débauchera bientôt et puis qu'elle tuera par jalousie, — à moins qu'elle ne s'empoisonne de désespoir.

Il chercha encore, dans les romans du siècle dernier, dans les livres à tranche rouge, et dans les brochures anonymes couvertes en gros papier gris, les histoires des libertins gaillards de Dancourt et des veuves suspectes, teneuses de lansquenet. Il fréquenta fort les comédiennes du temps de la vieille Comédie, les demoiselles à taille mince et à larges paniers, — petites per-

fides au teint de rose qui ruinaient les traitants pour quelque bel esprit râpé qui leur faisait des vers : — il fallait leur donner un gros cocher poudré, un attelage tous les six mois et un hôtel sur le boulevard. — C'est du milieu de ce monde-là pourtant, entre le priapisme de Piron et les fadeurs de M. de Bernis, que l'on fit Desgrieux pleurant aux genoux de Manon, et que Jean-Jacques écrivait sa nuit chez madame d'Épinay.

Jules alla jusqu'au bout, jusqu'à la fin. Il passa par la sensualité étroite de Faublas et il eut pitié de ce vice en jupons qui se cache dans les voitures et derrière les portes, déshonorant l'adultère par la vulgarité de sa bassesse. — Il lui préféra cent fois les monstruosités de *Justine*, cette œuvre belle à force d'horreur, où le crime vous regarde en face et vous ricane au visage, écartant ses gencives aiguës et vous tendant les bras : il descendit dans ces profondeurs ténébreuses de la nature humaine, prêta l'oreille à tous ces râles, assista à ces convulsions et n'eut pas peur... Et puis la poésie n'est-elle pas partout (si elle est quelque part)? Celui qui la porte en lui la verra sur le monde.....

Arrivé à l'idéal de la matière, il prit la matière en haine, car cette exclusion de toute idée, cette négation de toute bonté l'irritait comme quelque chose d'essentiellement faux en soi, — contre-partie isolée et monotone d'une autre chanson plus connue : — il était las de cette chair toujours heureuse et du mensonge perpétuel de son sourire.

Il avait compassion des gens qui s'arrêtent là, assez naïfs pour n'en pas rire. Alors la virilité de sa nature s'épanouit comme une plante robuste. Il eut besoin de périls inutiles et de dangers à courir. Il aima les vieux casques des chevaliers, leurs longues épées lourdes qu'on soulève à deux mains. Il frissonnait en touchant aux cuirasses bosselées que portaient les larges poitrines, et sentait les appétits de bataille que le son des trombones fait courir dans nos membres : le pas des régiments marchant sous ses fenêtres, le sabre des cavaliers battant sur les flancs de leurs chevaux et les grandes lignes d'hommes s'avançant dans les plaines, il aimait tout cela comme un enfant. Il prolongeait sa veillée à lire dans Plutarque les guerres d'autrefois où les héros, les armes brisées, combattaient les mains nues, montaient à l'assaut avec

un poignard, et, tombés sur le dos, mouraient la figure au soleil. Il suivit aussi les acclamations du triomphe d'Alexandre, les cris des hordes barbares accourant vers Rome, les Arabes galopant sur la plage d'Afrique, les partisans faisant la guerre dans la montagne, — et il regretta le temps où, la plume au chapeau et l'escopette au poing, on se découpait galamment, six contre six, tous à cheval, armés de toutes pièces, jusqu'au dernier restant.

Ce désir de valeur passé, ce fut la mer, — pour entendre craquer la mâture du vaisseau dans les nuits d'orage, pour écouter les coups sourds de la voile, ou bien, appuyé sur l'avant et sifflant dans la brise, regarder l'horizon où va apparaître un nouveau monde.

Il lut encore l'*Imitation de Jésus-Christ* et admira les vitraux peints des cathédrales. Au crépuscule, il se promenait dans la nef, marchant sur les dalles silencieuses, écoutant l'orgue et rêvant aux symphonies des séraphins. Il contemplait les visages placides étendus sur les tombeaux, en pensant à ces âmes qui ont passé leur vie ici-bas à colorier les pages des missels ou à tailler des têtes d'anges dans la pierre... Mais quand, abaissant ses regards de la voûte où résonnaient les cloches, il voyait des fidèles agenouillés répétant leurs prières, un étonnement infini et comme un abîme de dérision s'élevait tout à coup dans son cœur.

Voilà quelle était la vie qu'il menait dans sa petite ville, pendant qu'Henry, à Paris, menait la sienne, chez madame Renaud.

L'un se laissait aller au courant de ses idées, et l'autre au courant de son cœur.

Jules ne s'amusait guère, mais il y avait certains jours cependant où il se délectait dans son égoïsme spirituel comme un aigle dans les nuages.

La masse d'amour que le ciel lui avait donnée, il ne la jeta pas sur un être ou sur une chose, mais il l'éparpilla tout alentour de lui en rayons sympathiques, — animant la pierre, conversant avec les arbres, aspirant l'âme des fleurs, interrogeant les morts, communiant avec le monde.

Il se retirait petit à petit du concret, du limité, du fini, pour demeurer dans l'abstrait, dans l'éternel, dans le beau.

Il aimait moins de choses à force d'en aimer davantage. Il n'avait plus d'opinions politiques, à force de s'occuper d'histoire.

Il tâchait d'avoir pour la nature une intelligence aimante, — faculté nouvelle avec laquelle il voulait jouir du monde entier comme d'une harmonie complète. — Il projetait d'étudier la géologie pour se reporter aux époques où les mastodontes, les dinothériums possédaient la terre, alors que sous des arbres gigantesques vivaient des serpents monstrueux, quand l'océan se retirait des collines et commençait ses oscillations cadencées dans son grand lit de sable.

Il regardait les chênes balançant leurs rameaux et bruissant dans leurs feuillages, comme d'autres contemplent les cheveux qui flottent et les lèvres qui tremblent.....

L'histoire aussi lui ouvrait ses perspectives infinies. Tantôt c'était l'Inde, l'Inde antique et sacerdotale, avec ses éléphants blancs et ses Dieux taillés dans les souterrains ; ou bien l'Égypte sous la boue sèche de son vieux Nil, à l'ombre de ses granits ; la Grèce en bandelettes blanches et chantant son hymne ; ou bien ces époques obscures où l'humanité, s'éveillant inquiète et douteuse, cherchait ses vieux Dieux et en trouvait de nouveaux.

Encore superficiel et obscur, tout à la fois ardent et paresseux, il allait malgré lui de telle idée à telle autre, s'arrêtant à une lettre et passant par-dessus une langue, plein d'hésitations et d'assertions, s'enthousiasmant pour un système ou pour une image. En faisant de l'analyse, il se préoccupait trop de la synthèse, de sorte que le détail lui échappait, et, quand il en venait à l'ensemble, les particularités le gênaient, se heurtant et se contredisant les unes les autres.

Il croyait trop aux forces de son intelligence ; il avait les yeux plus grands que le ventre.

Il s'habitua cependant à ne pas réclamer de l'idéal plus de clartés qu'il n'en a : de la vie humaine, plus de bonheur qu'elle n'en comporte. Il eut du mal à se faire à ce rude régime : car il était né avec de grandes dispositions pour chercher le parfum de l'oranger sous des pommiers et à prendre des vessies pour des lanternes.

Il avait entamé sa jeunesse par l'amour et il l'avait close par

le désespoir. Il avait eu successivement toutes les passions, naïvement, sérieusement; mais, au lieu de les faire jouer, elles s'étaient fondues d'elles-mêmes et dissipées dans une poésie impossible. Puis il avait vu qu'il faut laisser les passions à leur place et la poésie à la sienne, — et il se mettait alors à étudier tout cela dans un ordre logique, sans se plaindre que les épines déchirent, ni que la pluie mouille. — N'aimant guère sa patrie, il comprit l'humanité; n'étant ni chrétien ni philosophe, il eut de la sympathie pour toutes les religions; n'admirant plus *la Tour de Nesle* et ayant désappris la rhétorique, il sentit toutes les littératures.

A l'époque où nous sommes arrivés de ce récit, il avait divisé sa vie en deux parts : il s'occupait d'une histoire des migrations de l'Asie et de la composition d'un volume d'odes. — Il avait pour son histoire un plan simple et fécond; il la voulait tailler en larges masses, la diviser par groupes bien composés et dominer le tout par une unité puissante et réelle. Quant à ses vers, il travaillait à assouplir le rythme à tous les caprices de la pensée : c'était une couleur en relief avec des fantaisies saisissantes, une musique ailée.

Volontairement et comme un roi qui abdique le jour qu'on le couronne, il avait renoncé pour toujours à la possession de tout ce qui se gagne et s'achète dans le monde. — plaisirs, honneurs, argent, joies de l'amour et triomphes de l'ambition. — Il disait à son cœur de cesser ses orages et à sa chair d'amortir ses aiguillons. Chez lui comme chez les autres, il étudiait l'organisme compliqué des passions et des idées : il se scrutait sans pitié, se disséquait comme un cadavre, trouvant parfois chez lui comme ailleurs des motifs louables aux actions qu'on blâme et des bassesses au fond des vertus.

Il ne voulait respecter rien : il fouaillait tout, à pleins bras, jusqu'à l'aisselle; il retournait la doublure des bons sentiments, faisant sonner le creux des mots, cherchait sur les traits du visage les passions cachées, soulevant tous les masques, arrachant les voiles.....

Aussi avait-il très peu d'illusions..... Il ne rêvait pas la femme éthérée, ni l'amélioration du genre humain, ni des amours d'Andalouse, ni des guitares dans des gondoles, ni d'un être qui comprît son cœur, ni croyance qui désaltérât son

âme et autres choses de même farine que l'on rencontre dans les feuilletons.

XXII

— As-tu nos passeports, Henry?

— Tiens, les voilà.

— Tu n'as pas oublié de changer ton argent contre du papier anglais?

— Non, non. Tout est prêt. Une malle et un sac de nuit doivent nous arriver avant une heure; ne sachant pas si tu avais un carton à chapeaux, je t'en ai acheté un.

— Que tu es bon, pauvre ami!

Et elle passa ses deux bras derrière son cou et l'embrassa naïvement. Puis, s'écartant de lui et le considérant avec amour :

— Tu penses à tout, tu prévois tout. Tu es fort et doux. Il me semble que j'ai en toi un père et une mère... Où donc as-tu appris tout ce que tu sais? Est-ce que tu t'es jamais trouvé dans des circonstances pareilles? Moi qui suis plus vieille que toi, si j'eusse été à ta place, je n'aurais jamais réussi.

— C'est que l'amour vieillit! — dit Henry, souriant d'une façon moitié enjouée, moitié amère.

— Il rajeunit, au contraire! — reprit Émilie, tout en continuant à ranger divers vêtements de femme sur son lit et à les plier les uns sur les autres.

Il y eut un long silence : ils avaient du mal à parler.

— Et toi, — fit-elle tout à coup, — qu'emportes-tu? Comment t'habilles-tu pour le voyage?

— Avec ce que j'ai sur moi maintenant.

— Mais un manteau?

— Je n'en ai pas.

— Il t'en faudrait un cependant.

— Nous ne sommes pas riches, tu le sais bien. La traversée sera chère... Emporte ta vieille pelisse noire : si j'ai froid, je m'en servirai.

— Donne-moi tes foulards : j'ai encore de la place. Gardes-en trois ou quatre pour nous mettre sur la tête, la nuit.

— Tu peux me donner, si tu veux, un châle : je le mettrai au fond de ma malle, sous mes livres.

Émilie lui donna un châle : Henry sortit le porter dans sa chambre. Il rentra.

— Que faire de nos papiers? — lui demanda-t-il. — Car, après notre départ, on fouillera tout, on brisera tout.

— Les brûler serait le mieux, — dit-elle.

— Soit! — dit Henry; — partons tout entiers, ne leur laissons rien après nous : que notre passage ici soit effacé, comme puisse l'être notre souvenir dans leur cœur!... Mais, toi aussi, tu brûleras tout, n'est-ce pas? tout?

— Voilà la clef de mon secrétaire : ouvre-le, jette au feu les lettres que tu y trouveras, je n'en réclame aucune.

La cheminée était déjà pleine de chiffons de linge et de bribes d'étoffes ou de papier que madame Renaud y avait jetés au fur et à mesure, en atteignant ce dont elle avait besoin; elle prit des mains d'Henry les deux ou trois liasses de lettres qu'il lui présentait et les lança dans le foyer, ce qui ranima le feu prêt à s'éteindre et fit brûler vite toutes les balayures qui encombraient les chenets.

— C'est fini, — dit-elle; — à toi, maintenant!

Henry revint bientôt portant dans ses bras la dépouille de tous ses tiroirs, qu'il déposa sur le coin de la cheminée avant d'en faire l'holocauste : — il y avait ses notes d'histoire, ses cahiers de droit, les lettres de sa famille, les lettres de Jules, des invitations de bal, des billets de faire part.

Henry s'assit sur une chaise, posa ses pieds sur le garde-cendre, et, prenant dans la main gauche une masse de papiers écrits, il se mit à les feuilleter et à lire : de temps à autre, il en glissait quelques-uns dans le feu; d'autres fois, il semblait les lancer avec colère; puis la flamme qui avait brûlé se calmait, et la chambre, un instant toute éclairée de cette lueur subite, reprenait sa teinte grise... C'était à la tombée du jour, on était au mois de mars : le soleil sec des premières belles journées venait de s'en aller, colorant encore d'un reflet triste les massifs dégarnis des arbres; les rideaux des fenêtres étaient ouverts, on voyait le jardin, ses feuilles sèches dans les allées, les bourgeons bruns de ses lilas et le sommet roux des tilleuls dépouillés. Des teintes livides, passant du rouge

pourpre à l'orange, se jouaient dans les vitres, s'effaçant tour à tour, disparaissant les unes sous les autres comme des vagues de lumière décroissante ; la nuit venait et les angles de l'appartement étaient noyés dans l'ombre ; seulement, dans la cheminée, quelques charbons brûlaient encore. Henry se penchait vers eux pour pouvoir lire une dernière fois ce qu'il anéantissait pour toujours : successivement chaque feuille qui flambait l'aidait à reconnaître celle qui allait suivre. Ainsi passèrent les tendres exhortations de sa mère et toutes les caresses qui précédaient son nom, ses travaux depuis deux ans, ses poésies d'autrefois, le journal de ses lectures, extraits de romans, pièces de choix tirées des recueils de vers, — écritures anciennes à marge jaunie, — et les lettres de Jules... Une à une, il les sacrifia comme le reste, saisissant de temps en temps un mot, une phrase qui lui rappelait les précédentes et les suivantes. A peine s'il pouvait y voir ; la nuit venait : afin de lire quelques instants de plus, il avait été se mettre contre les carreaux, mais, cette dernière ressource lui ayant vite manqué, il se rassit sur une chaise, prit tout ce qui restait sur la cheminée et le lança dedans d'un seul coup.

— Tout est fini, — dit-il, à son tour, en regardant deux ou trois vieilles plumes oubliées dans un cahier et qui pétillaient sur les cendres.

Puis il se mit à rire.

— De quoi ris-tu ? — demanda madame Émilie. — A quoi penses-tu ? — ajouta-t-elle, en venant s'appuyer sur son épaule.

— A quoi je pense ?

— Oui, à quoi penses-tu ?

— C'est qu'il n'y a pas seulement que l'avenir qui s'en aille en fumée : regarde notre passé !

Et il contemplait les gazes noircies qui s'éteignaient et montaient le long de la plaque.

Émilie ne parlait pas. Elle regardait, comme lui. Elle s'était assise sur ses genoux.

— Te rappelles-tu ? — lui demanda-t-il. — Te rappelles-tu un soir de l'autre hiver où nous étions tous réunis auprès d'un feu comme celui-là et où une boulette de papier comme celles-là brûlait et voltigeait dans la cheminée ?

Elle ne répondit pas. Elle eût pleuré.

— Qu'il y a longtemps de cela! n'est-ce pas? nous nous sommes tant aimés depuis!... Émilie, nous ne nous presserons plus les mains sous la table.

— Non, — fit-elle en soupirant.

— Nous ne nous promènerons plus ensemble dans le jardin.

— C'est vrai!

— Adieu pour toujours aux soirées silencieuses où je te regardais, adieu à cette chambre!

— Et à la tienne que j'aimais tant! — reprit-elle.

— Ah! nous y avons été bien heureux... Ceux qui y viendront après nous auront beau vouloir l'être, les murs ne leur seront pas si doux...

— Mais nous y avons souffert cependant... moi, surtout!

— Et moi!

— Qu'importe! je ne me rappelle que le bonheur... Te souviens-tu du bruit de mes pas sur ce parquet que tu entendais là-haut, et de cette fenêtre qui s'ouvrait?

— Te rappelles-tu comme elle brillait d'une douce lumière, la lampe qui éclairait chaque soir ton front penché?... et son abat-jour, avec ses petites fleurs roses découpées?... Le cercle qu'elle traçait au plafond était pour moi tout un ciel... Pendant que tu rêvais à moi, assis à tes côtés, je contemplais notre pensée commune qui planait sur nous deux.

— Oui, — dit-elle, se parlant à elle-même, — rien ne nous rendra plus cela.

— Rien ne nous rendra plus cela, — répéta Henry.

— Demain! demain! — reprit de suite Émilie avec une impatience enfantine. — Demain! demain!

— C'est toi qui l'as voulu, — dit Henry. — Que nous arrivera-t-il dans l'avenir? Dieu le sait!

Et il retomba dans sa rêverie.

— T'en repens-tu? — fit-elle tout à coup, fixant sur lui un regard de feu. — Ne m'aimes-tu plus? que veux-tu faire? D'ailleurs, il n'est plus temps.

— Non, il n'est plus temps, — répéta-t-il, comme obéissant à une impulsion étrangère. — Ah! qui me l'eût dit, le jour que je t'ai vue pour la première fois, au bas de l'escalier!

— Est-ce que tu regrettes ce temps-là?

— Assez! assez!

— Mais tu en parles tant!

— Tais-toi! tais-toi! — exclama Henry, se redressant en sursaut, — ne me torture pas par tes doutes : tu vois bien que je te donne tout, que je t'abandonne tout.

— Et moi?... mais je n'y tiens guère.

Il continuait :

— Oh! que n'ai-je plus encore pour te sacrifier davantage! Dis-moi ce qu'il faut faire, exprime ce que tu veux... Voyons, parle... N'es-tu pas contente de moi?... (Elle l'embrassa.) Oui, nous avons bien fait. C'est le ciel qui nous l'a inspirée, cette idée-là... Ici nous n'étions heureux qu'à demi : le monde nous gênait; tout nous gênait. Là-bas nous serons à nous, nous serons seuls, nous serons libres.

Il marchait de long en large; il parlait haut, son geste était puissant, et sa figure rayonnait comme à l'enfantement des pensées fécondes.

— On étouffe ici, — disait-il. — Y rester, ce serait y mourir... T'y laisser seule, ce serait un crime... Viens avec moi, partons ensemble : puisque la société nous a entravés dans notre amour, laissons-la avec ses prédilections et ses préjugés... Partons ensemble : fie-toi à moi, je te soutiendrai, je te l'ai promis, je le veux toujours.

— Et à qui me fierais-je, — dit-elle, — si ce n'est à toi? qui est-ce qui m'aime au monde, si ce n'est toi?

— Puisque Dieu a voulu que nous nous aimions, il ne nous abandonnera pas dans notre union... Et puis les jours, les nuits, les matins, les soirs, tout sera à nous, Émilie. Tu porteras mon nom. Tu seras ma femme à moi, rien qu'à moi : je suis ton époux, ton seul époux!

— Je voudrais déjà y être, — dit-elle.

— C'est moi qui arrangerai ta vie... Je te choisirai un coin de la terre, je le travaillerai comme un nid pour y poser mon amour; je le tapisserai de dentelles et de velours, je le meublerai de tes couleurs, des miennes; il sera à nous, personne n'y mettra les pieds... Je te protégerai, et te défendrai; si quelqu'un t'outrage, j'aurai le droit de le tuer... Notre bonheur n'aura plus besoin de lâchetés pour le couvrir; il s'étalera au soleil et s'épanouira tout à l'aise.

— Quand je pense à cela, — dit-elle, — mon cœur en

est ébloui... Nous avons été si heureux dans cette maison que...

— Nous ne l'avons jamais été, — interrompit-il; — ne l'avons-nous pas maudite cent fois? même à nos plus belles heures... N'y repensons plus! car ce souvenir me déchire comme un remords... Un jour, nous reviendrons en France, n'est-ce pas? mais quand le temps nous aura consacrés : le monde qui nous repousse maintenant nous acceptera alors; je serai riche.

— Riche?

— Oui, riche : pourquoi non? Je ferai bien comme tous les hommes forts qui ont bâti pierre à pierre le palais où ils trônent, et qui sont rentrés en carrosse au village d'où ils étaient sortis pieds nus. Beaucoup valaient moins que moi, et pas un n'avait comme moi, pour le soutenir dans ses jours de faiblesse, l'ange fortifiant qui prend ma tête dans ses mains et qui essuie mes pleurs.

— Tous les espoirs t'arrivent à la fois, enfant...

— Non, je ne compte sur rien, — reprit-il plus calme, — que sur toi et sur moi. Mais, quelque destinée que le ciel nous réserve, pourvu que nous soyons ensemble, que la même terre nous porte, que le même toit nous abrite, n'est-ce pas tout ce qu'il nous faut?

— Oui, partons! — dit-elle. — Vingt-quatre heures encore à passer ici, c'est une éternité; y rester une seule de plus serait folie... Quelque jour, nous eussions été découverts : il s'en doute déjà peut-être; près de fuir, chaque minute me fait trembler... Si nous étions surpris, Henry, si nous ne partions pas?... Oh! la vie toujours ainsi, quel enfer! Toujours ruser! toujours trembler et se cacher! supporter sa vue, sa société, son partage!

Elle se cacha la tête dans les mains.

— Cela nous eût perdus tous, vois-tu? Ma haine me faisait peur à moi-même, je me sentais poussé à quelque chose de terrible... Oh! je ne t'ai jamais aimée comme maintenant, Émilie, jamais, jamais!.....

Où était le temps pour eux où une main pressée, un mot le soir entre deux portes, un baiser qui effleure à peine les lèvres, remplissait leur cœur d'une clarté plus douce que celle des

rayons de la lune? Ils n'avaient plus cette insouciance enfantine des passions naissantes qui se meuvent au bord des précipices et oseraient marcher sur les flots... Autrefois les heures s'écoulaient dans la succession des mêmes bonheurs, des mêmes attentes langoureuses; ils n'auraient pas voulu vieillir, tout était en eux, tout partait d'eux; ils nageaient en plein dans leur amour comme des cygnes dans un lac sans en toucher les bords. A force de s'aimer cependant, de se le dire, de toujours fouiller d'une main prodigue dans les trésors de leur nature, ils étaient devenus d'une cupidité insatiable, et, — comme la vie humaine n'a pas de boissons pour toutes les soifs ni de mets rassasiants pour tous les appétits, — altérés, affamés, ils se contemplaient avec douleur. Quand ils étaient séparés, quand ils étaient loin l'un de l'autre, leur image réciproque s'offrait à leur esprit rayonnante d'excitations irrésistibles; mais, lorsqu'ils se retrouvaient, un étonnement subit leur arrivait au cœur, à se revoir simples comme par le passé et déjà mille fois connus. Ces sortes de désillusions inavouées se tournaient en désirs nouveaux. plus âcres encore et plus fous que les autres, de même que l'automne a parfois des lueurs de printemps et qu'il a comme lui des couchers de soleil empourprés, des roses en bouton et des émanations pénétrantes : à les voir, se parlant à peine dans leurs longs entretiens, trembler quand leurs regards se rencontraient, se chercher et se fuir tour à tour, vous eussiez cru qu'ils commençaient à s'aimer, tandis qu'ils pensaient à leur passé et qu'ils rêvaient à leur avenir. Un autre avenir leur apparaissait, en effet, plus large, — plus immense, — insaisissable, radieux par cela même qu'ils n'y pouvaient rien préciser : tout leur y semblait beau ; de ce qu'ils n'avaient rien à en attendre, tout ce qui en viendrait serait superbe... Il reculait pourtant, comme le ciel recule et monte à mesure que l'on gravit une côte; mais ils le voyaient toujours, ils y croyaient encore!

La monotonie de leur existence, la régularité de leur bonheur même les irritait, leur faisait souhaiter un bonheur plus vaste, moins circonscrit : ils le placèrent ailleurs, dans une patrie nouvelle, loin de l'ancienne, et séparée de tout leur passé par la profondeur des mers. Ils ne pouvaient plus demeurer dans la même maison que M. Renaud, entourés de ses

élèves, prêts à être découverts à tout moment, en butte à l'espionnage de chacun, ensuite à l'outrage de tous : les murs leur pesaient comme ceux d'une prison; même libres, ils n'étaient pas libres; même ignorés, ils se sentaient trop connus. Il tardait à Henry d'être homme et de sortir de tutelle, il voulait user de la vie et la façonner sous sa volonté comme une argile docile. L'amour d'Émilie l'avait mûri : il rougissait de lui être inutile et de l'aimer sans dévouement; il eût voulu travailler pour elle, acheter de son argent le lit où elle dormait, les fleurs de son bouquet... Et il rêvait, là-dessus, une existence puissante et calme où il serait le maître, où il donnerait tout! ferait tout! où la force, le bien-être, l'orgueil et l'amour découleraient de lui seul comme d'une source unique pour les satisfaire tous les deux.

Quant à madame Renaud, elle ne tenait à rien dans le monde, — car, sous son extérieur caressant, elle aimait vraiment peu de choses; hors son amant, je crois volontiers qu'elle eût vu tout périr d'un œil sec. Mais en lui se résumaient ses affections : l'aimer et le suivre était presque une loi de son organisation et lui semblait être toute sa destinée. Elle ne supposait pas pour lui ni pour elle la possibilité d'autres événements que ceux qui étaient venus, ni leur vie arrangée d'une autre manière. Ainsi qu'à travers des lunettes vertes on voit tout en vert, elle ne voyait rien qu'à travers cet amour : tout s'y fondait et en prenait la teinte. Il y avait dans l'univers un homme; derrière lui, au second plan, s'agitait le reste de l'humanité; sans lui, elle ne voyait rien de beau ni de bon. Il expliquait la vie, il en était le mot suprême; son mari, ses amies, Aglaé elle-même, ses devoirs, ses intérêts, tout cela restait dans l'ombre à côté de la resplendissante figure qui illuminait tout son cœur.

Aussi quel abandon de tout souci, quel désintéressement d'elle-même, quelle abnégation de toute individualité! Elle y mêlait de la religion et priait quelquefois la Vierge pour eux deux, mais en secret, en cachette, sans l'avouer à Henry, qui sans doute en eût ri comme d'une faiblesse, — s'avouait-elle à elle-même, — car l'adoration pour tout autre être lui eût peut-être semblé un sacrilège... Quand il parlait, elle se taisait et écoutait le son de sa voix, comme on écoute chanter sans

chercher le sens des mots quand la musique est belle. Chaque soir, la journée lui revenait à l'esprit longue comme le souvenir d'une année, et cette journée cependant s'était écoulée comme une minute.....

Ils devaient s'en aller ensemble pour chercher sous un autre ciel des jours plus tranquilles : ils ne regrettaient rien au départ, puisqu'ils emportaient tout avec eux. Henry n'écrivait presque plus à Jules : — il aurait eu à la fois trop et pas assez de choses à lui conter ; — quant à sa famille et à ce qu'elle dirait de ce voyage, c'était un sujet auquel il n'aimait pas à penser. Quelque chose fait-elle peur aux enfants, ils détournent la tête d'un autre côté et passent en courant.

C'était New-York qu'ils avaient choisi pour leur résidence. Henry comptait y vivre en donnant des leçons de français et de latin, en écrivant des articles dans les journaux, en faisant n'importe quoi. D'ailleurs les six mille francs qu'ils avaient maintenant les aideraient toujours pendant quelque temps. Ajoutez qu'il comptait en gagner ou qu'on lui en enverrait, et ensuite ils se fiaient à Dieu. — D'abord madame Émilie avait vendu ses bijoux, et emprunté de l'argent à Aglaé ; Henry, de son côté, en avait emprunté à Morel, et en avait réclamé de sa famille pour payer des dettes supposées. Comme il leur en fallait encore, ils furent tentés de voler M. Renaud. Madame Renaud ne s'en fût pas fait grand scrupule, mais l'idée de lui devoir quelque chose repoussa Henry. Il jugea plus expéditif et meilleur de contrefaire la signature de son père..... Tout se fit aisément, sans encombre : il y a un Dieu pour les filous, dit-on ; qu'est-ce donc quand l'amour lui prête main forte!... Aucun fournisseur ne se fit attendre ; personne dans la maison ne s'aperçut de rien. Madame Émilie était calme comme de coutume, et, depuis deux jours, Henry causait même avec le père Renaud beaucoup plus que dans les derniers temps... La lettre du capitaine à qui ils avaient écrit pour avoir des renseignements leur arriva le 12 du mois : on devait partir le 15. Quant aux témoins pour certifier de votre nom et de votre identité, que l'on exige avant de vous délivrer des passeports, Henry arrêta deux décrotteurs sur le boulevard et les régala d'une bouteille de champagne ; après quoi, la police française fut toute disposée à laisser fuir en

pays étranger ce jeune homme avec cette femme corrompue.

Ils étaient étonnés eux-mêmes du peu d'obstacles qu'ils trouvaient, et ils regardaient cela comme de bon augure.

Leur place était retenue aux Messageries sous un faux nom. C'était le lendemain, à six heures du soir, qu'ils devaient partir. Madame Émilie monterait en fiacre comme pour aller au spectacle: Henry irait dîner avec Morel : — il avait même donné rendez-vous à celui-ci au Palais-Royal, galerie vitrée.

La nuit, la dernière nuit, comme il dormait à peine, balancé entre la veille et le rêve, il entendit une forme légère passer le long des lambris : c'était elle encore, comme naguère, tremblante et émue comme aux premiers jours, toute en blanc, nu-tête, la peau chaude.

Le matin, il se promena dans le jardin avec elle : il marcha, encore une fois, à toutes les diverses places où, à des jours différents, il avait marché, rêvé, aimé.

Il entra aussi dans le cabinet de M. Renaud, s'assit sur les chaises, sur les fauteuils, regarda le titre des livres. Il visita tous les appartements, il erra dans les corridors et dans l'escalier : en contemplant cette nature inerte et pourtant expressive par les souvenirs qui s'en exhalaient, il se demandait comment il ferait pour s'en détacher et si elle ne participait pas à la substance même de son cœur.

A mesure que le soir approchait, il aurait voulu qu'il reculât indéfiniment ou qu'il arrivât de suite, à l'improviste, — tant il est vrai que l'homme semble fait pour être régi par le hasard : tout évènement qui dépend de sa volonté l'étonne, le trouble comme une tâche trop forte pour lui; il en appelle l'arrivée avec des souhaits ardents, et, tout à coup, il le conjure d'aller en arrière, comme un fantôme évoqué dont on a peur.

Vint enfin l'heure du départ, qui sonna indifférente pour les autres, mais qui fut dans leur vie à tous deux le point suprême, l'apogée pathétique.

Ils tremblaient si fort qu'ils n'osèrent se regarder ni se parler pendant le premier relais, immobiles dans leur coin. Les autres personnes de l'intérieur ne savaient pas qu'ils voyageaient ensemble. Une fois cependant, pendant qu'on dormait, ils se tendirent la main et se la serrèrent.

Ce ne fut qu'au Havre, seuls dans la chambre de leur hôtel, qu'ils commencèrent à respirer librement.

La vue s'étendait sur les bassins tout remplis de navires dont les mâts rapprochés s'élevaient dans la brume : ils se mirent sur leur balcon, à contempler ce spectacle, cherchant sans se le dire à deviner parmi toutes ces voiles pliées la voile qui se déplierait pour eux. En face de leurs fenêtres, de jeunes mousses jouaient dans les haubans d'une goëlette : sa banderole serpentait au vent. La marée, qui commençait à monter, refoulait jusque dans le port, et les vaisseaux attachés par les câbles tressaillaient, comme impatients de partir au large ; les écluses lâchées cessaient leur grand bruit d'eau. Dans la ville, les lumières s'allumaient et brillaient à travers les cordages et les mâts ; les voitures roulaient sur le pavé.

Ils ne descendirent pas dîner à table d'hôte, mais ils se firent servir dans leur chambre, ainsi que de nouveaux mariés en voyage.

Le soir, ils sortirent : ils allèrent sur la jetée. La brise soufflait : le cinglage des vagues rejaillissait sur les pierres du parapet. Au loin, comme deux étoiles, le feu des phares brillait dans l'ombre. De temps à autre, une vague qui se brisait sur un banc dessinait une ligne grisâtre au milieu des ténèbres, puis elle disparaissait et une autre venait... Au refrain cadencé de cette mer sombre, ils se taisaient et se serraient l'un contre l'autre : il faisait froid, le brouillard gras des nuits d'hiver leur glaçait la peau. Émilie s'enveloppait de sa pelisse, et réchauffait ses doigts transis sous la fourrure qui en garnissait les poignets. C'était une vieille pelisse de satin noir, avec des manches et un capuchon, ouatée, doublée d'hermine, parsemée de taches brunes, — un vêtement souple et bon, plein de molles caresses et de douceurs chaudes : — elle l'ouvrit d'un côté et en enveloppa Henry, qui, s'abaissant sur ses jarrets, lui entoura la taille de son bras gauche et se blottit contre elle pour se réchauffer à la chaleur de son corps : — ils s'amusèrent tous deux à ce geste câlin d'enfant. — Elle avait les pieds mouillés, sa chaussure mince ayant été traversée d'un seul coup par une vague plus forte que les autres qui avait sauté jusqu'à eux : — c'était du reste une de ses manies de se chausser trop finement ; en toute saison, elle

ne portait que de petites bottines d'été qui se perdaient à la moindre pluie, ou qu'une tache de boue gâtait... Mais elle souffrait tout gaiement : ce soir-là, par exemple, elle se frappait le bout des orteils contre les grès du parapet et battait la semelle en se dandinant comme un écolier.

— Rentrons, — lui dit Henry, — j'ai peur pour toi.

Ils allèrent voir leur capitaine. Celui-ci les assura qu'ils seraient parfaitement bien à son bord, et qu'ils y jouiraient de toutes les douceurs de la vie : — liberté complète, plaisir de la promenade sur le gaillard d'avant et sur le gaillard d'arrière, et pain frais trois fois par semaine. — Il leur montra leur cabine ornée d'un tapis et de deux cuvettes en faïence bleue, les engageant, s'ils le voulaient, à en prendre possession immédiatement, — devant mettre à la voile le lendemain : — nos héros n'avaient donc plus qu'à envoyer leurs bagages et à venir eux-mêmes.

Pour se faire les amis du capitaine, ils l'invitèrent à déjeuner à leur hôtel avant de s'embarquer : le bon capitaine accepta sans nulle cérémonie. C'était un gros Bas-Normand, d'entre Vire et Falaise, qui adorait le cidre en bouteille et les femmes de couleur, — deux motifs pour lesquels il disait qu'il était né dans son pays et qu'il allait souvent à la Martinique. — Du reste il avait grande envie de retourner chez lui planter ses choux. Il y avait déjà environ dix ans qu'il lorgnait même, à cette intention, une petite maison sur le bord de la route de Caen à Cherbourg, avec deux « masures » plantées de pommiers d'un excellent cru et un herbage par derrière, le tout clos de haies..... Il aurait pu l'acheter depuis longtemps, s'il faisait moins de folies à l'étranger toutes les fois qu'il y mettait le pied à terre. A peine débarqué, maître Nicole en effet laissait là l'équipage et le navire, et s'en allait par les rues, buvant, courant les filles, banquetant nuit et jour, faisant danser des négresses et jouant aux quilles avec des flacons. Au bout d'une huitaine de jours, il avait régulièrement mangé la traversée, de sorte qu'il fallait se remettre de suite à la mer, — ce qui fait qu'il détestait la mer de tout son cœur, la regardant seulement comme un réservoir à poissons pour les pêcheurs et à pièces de cinq francs pour les caboteurs. Aussi, quand Henry lui parla du plaisir qu'il y avait à naviguer et du

bonheur qu'il devait ressentir en ce moment où on allait partir :

— Comprends pas! — répondit-il. — Pour vous, c'est possible... parce que c'est du nouveau. Mais, pour moi, ça m'ennuie drôlement de voir pendant deux mois une plaine sans herbe... J'espère pourtant que c'est la dernière fois, ou bien je me jette dans le bassin en rentrant. Le diable m'emporte si je dépense un sou, arrivé là-bas! Encore, sans ma femme, qui me vole un peu d'argent toutes les fois que je reviens, je ne pourrais acheter cette petite maison dont je vous parlais tout à l'heure.

Le café était pris, les bagages étaient portés à bord de l'*Aimable Constance* : Henry paya l'hôtelier, qui lui souhaita bon voyage, et ils sortirent tous de l'hôtel.

Il était onze heures du matin; le temps était beau : le soleil brillait sur la doublure de cuivre des bastingages et la pomme de l'escalier qui descend dans les chambres scintillait comme de l'or. Avec ses planches lavées qui séchaient à l'air, les hommes qui chantaient dans la mâture en se coulant le long des cordages, et ce beau soleil qui faisait tout resplendir, le le navire avait un air de fête.

— Ote-toi donc de là, maroufle! — dit le capitaine Nicole en donnant un grand coup de pied dans les reins à un nègre endormi, couché tout de son long sur le pont. — Ote-toi de là : tu barres le passage à cette dame... Pas de murmures encore, ou je te régalerai!

Madame Émilie et Henry s'assirent à côté du gouvernail, à regarder les préparatifs du départ, et le nègre alla continuer son somme un peu plus loin. Il avait une vieille redingote de livrée toute en guenilles et un chapeau à galon d'or tout défoncé et percé. A travers ses bottes usées on voyait les doigts de ses pieds, entourés de quelques linges poussiéreux et tachés de sang. Il avait l'air épuisé de fatigue, il dormait comme un mort.

Il s'en retournait dans son pays après avoir été domestique en France : maître Nicole l'avait pris par charité à condition qu'il le servirait pendant la traversée.

Cependant le bâtiment s'ébranla. Des marins, des femmes, des enfants, une longue file de peuple tirant sur une ligne, le hala jusqu'en dehors des bassins pour qu'il pût se mettre

sous le vent et partir; puis on lâcha la ligne, on poussa des cris dans l'air, on se donna des adieux de la main, du chapeau, du bout du mouchoir, et le navire s'en alla.

Une bonne brise du nord-est les poussait au large et bientôt ils disparurent derrière l'horizon.

Il y eut, sans doute, dans l'âme d'Henry un mouvement d'immense espoir quand, seul sur ce navire qui portait tout son cœur et tout son amour, il se sentit partir vers une terre nouvelle. Doucement incliné sur sa quille et les voiles mi-enflées, le bâtiment fendait l'eau avec mille bruits joyeux. Son drapeau battait l'air et tournait dans le vent; les franges de la tente s'agitaient, se frôlant l'une sur l'autre; les mâts se pliaient et se redressaient, et la carcasse elle-même, comme un corps monstrueux qui respirait et se mouvait, faisait craquer ses articulations et sa membrure.

Accoudés à l'arrière, ils restaient à voir le sillage se former sous leurs regards, puis s'élargir et disparaître. Ils ne se parlaient pas, mais, les bras passés autour de la taille, ils se serraient étroitement l'un contre l'autre : on eût dit que sans le secours de la parole ils voulaient se faire passer dans le cœur l'un de l'autre leurs souvenirs communs, leurs espérances faites à deux, leurs vagues angoisses, leurs regrets, leurs inquiétudes peut-être, et mettre tout cela à l'unisson.

Henry se sentait fier et fort comme le premier homme qui a enlevé une femme, qui l'a saisie dans ses bras et qui l'a entraînée dans sa tanière. — Alors l'amour se double de l'orgueil, le sentiment de sa propre puissance s'ajoute à la joie de la possession : on est vraiment le maître, le conquérant, l'amant. — Il la contemplait d'une manière calme, sereine; il n'avait rien dans l'âme que d'indulgent et de rayonnant : il se plaisait à penser qu'elle était faible et sans défense au monde, qu'elle avait tout abandonné pour lui, espérant tout trouver en lui, et il se promettait de n'y pas manquer, de la protéger dans la vie, de l'aimer encore davantage, de la défendre toujours.

Pour elle, insouciante, nonchalante, presque engourdie, elle n'avait l'air de penser à rien : — les femmes parfois ont des héroïsmes magnifiques qui peut-être ne leur coûtent pas grand'chose.....

Henry et sa maîtresse passaient leur temps à se promener de long en large : ils s'informaient du pays qu'ils allaient voir, des manœuvres que l'on exécutait; ils regardaient, sans les comprendre, les mouvements de la roue qui faisait tourner le gouvernail, et l'aiguille qui s'inclinait à droite ou à gauche sur son cadran. Au crépuscule, ils venaient de préférence s'asseoir à l'avant, sur des tas de cordages qu'il y avait là, et ils contemplaient le soleil se coucher; ils écoutaient l'eau rejaillir aux flancs du vaisseau, ils le regardaient s'avancer tout seul dans sa route, — tant il y a de plaisir à se sentir aller par des voies non frayées.

Cependant la terre était lente à venir, et, chaque matin, on ne découvrait, comme la veille, que l'immense surface unie. Quand Henry sortait de sa cabine, je ne sais quoi le poussait toujours à regarder en arrière, comme pour y chercher quelque chose de perdu : il se blottissait derrière le pilote et il restait là, des heures entières, l'œil tendu sur les flots, à parcourir par la pensée l'espace parcouru. Il suivait la même ligne et remontait l'horizon; il rentrait en France, à Paris, dans son passé, dans ses jours écoulés... Il se demandait : « Où sont-ils maintenant? que font-ils? pensent-ils à moi? qu'ont-ils dit de notre fuite? qu'en arrivera-t-il?... » Et il se retraçait les lieux, se faisait des conversations et des aventures probables, avec le costume des gens, leur air de tête, leurs gestes habituels.

Puis madame Émilie venait : elle le prenait par le bras, on faisait un tour sur le pont. On causait un peu avec le capitaine Nicole, ou bien on s'amusait à regarder Statoé qui avec une lame de canif taillait le portrait de l'empereur sur des calebasses de coco.

Maître Nicole, toujours vêtu de son gros gilet de tricot gris et le chef recouvert d'un bonnet de coton par-dessus son « suroît », était un excellent homme qui débitait d'assez bonnes farces au dessert. Il regrettait beaucoup le temps de la traite, et parlait aussi trop souvent de la petite maison « qui est sur la route de Caen », ainsi que de la belle éducation qu'il voulait donner à un sien neveu, — le fils d'un frère mort l'année dernière, de la fièvre jaune, à la Havane, et duquel il comptait faire un amiral ou pour le moins un capitaine de corvette. — Au reste il était fort supportable et même gourman-

dait rarement son monde, si ce n'est lorsque ses rages de dents le prenaient : — dans ces moments-là, en effet, il écumait, il brisait tout, il frappait sur tout, il jurait comme un renégat et vous eût écharpé comme un bouledogue. — Mais, habituellement, au bout de deux nuits, la douleur se calmait : alors il se mettait à boire des soupières de punch, cuvait ensuite son eau-de-vie, puis tout rentrait dans l'ordre et rien n'y paraissait plus... Il n'y avait donc pas à bord trop de jurements ni de coups de pieds au derrière ; le genre maritime y était médiocre : on y eût vainement cherché un traître.

Les fonctions de Statoé, que le père Nicole appelait « Morico », consistaient à cirer les bottes de son patron et à le servir à table. Le reste du temps était à lui : il l'employait presque en entier à dormir ; on le trouvait toujours couché à la première place venue et y ronflant de toute son âme. Il semblait que l'Europe l'avait fatigué et que, monté sur le vaisseau, il se reposait enfin, pour la première fois depuis de longues années. Malgré la fatigue de sa figure et les cheveux gris qu'il y avait dans sa laine fauve, ses membres étaient pourtant encore robustes et son regard étincelait quand il n'était pas éteint. — Il avait l'air triste.

Souvent il ôtait sa vieille livrée en guenilles, la mettait par terre et se couchait dessus comme sur un tapis ; puis il défaisait les linges qui lui entouraient les jambes, se les grattait en riant et les laissait exposées au vent. Alors il écartait les bras et soupirait.

Son père l'avait vendu pour un paquet de clous : il était venu en France comme domestique. Il avait volé un foulard pour une femme de chambre qu'il aimait : on l'avait mis cinq ans aux galères. Il était revenu de Toulon au Havre à pied pour revoir sa maîtresse : il ne l'avait pas retrouvée : il s'en retournait maintenant au pays des noirs.

Celui-là aussi avait fait son éducation sentimentale.....

GUSTAVE FLAUBERT

(A suivre.)

RÉGIONS FRANÇAISES

I

SYMPTOMES DE CHANGEMENTS

L'éloquence parlementaire abonde en sonorités sans écho; c'est une heureuse et rare surprise d'y entendre des mots qui portent. Tel a été celui de « groupements régionaux », prononcé par le Président du Conseil[1]; il ajoutait — chose essentielle — « avec assemblées correspondantes ». Il faut que l'insuffisance des divisions administratives actuelles soit vraiment un point sensible, pour que l'idée, émise incidemment, de les remplacer par des groupements plus amples, ait été saisie au vol, et que nombre d'esprits voient par cette ouverture une piste à suivre.

Pourtant le département est entré dans nos habitudes. Plus d'un siècle d'existence l'a implanté dans nos mœurs. Il n'est que juste de dire qu'il ne mérite pas les anathèmes dont il a été parfois l'objet. Si le département était une création artificielle, n'ayant eu d'autre sens que de rompre avec des divisions naturelles cimentées par l'histoire, la question serait simplifiée; on n'aurait qu'à revenir à ces divisions imprudemment abandonnées. Mais l'étude des documents montre au contraire que

1. Discours de Saint-Chamond, 11 avril 1910.

le désir de donner satisfaction aux relations naturelles et préexistantes fut un de ceux qui inspirèrent, en 1790, les délibérations des Constituants. Le résultat, il est vrai, comme il arrive souvent dans les assemblées, aboutit à un compromis entre tendances et rivalités diverses. Mais, conçue dans une idée de simplification et d'unité, la division départementale n'a pas failli à son but; elle a mis un terme à des revendications particularistes, très sensibles encore dans les Cahiers de 89. Elle se recommande aujourd'hui, non seulement par les services rendus mais par une sorte d'adaptation à nombre de services administratifs, qu'il y aurait sans doute inconvénient à bouleverser.

Je ne crois donc pas que la réforme qu'envisagent certains observateurs puisse consister dans la suppression de ce rouage; ni qu'il y ait lieu, pour parler le langage des physiologistes, de pratiquer l'ablation d'un organe-témoin. La question est plutôt de savoir si ces divisions, quelle que puisse être leur utilité spéciale, sont celles qui conviennent le mieux aujourd'hui comme organes d'intérêts et d'opinions, ou s'il n'y aurait pas avantage à leur en superposer de plus amples. Le département est le cadre dans lequel se présentent à nos yeux une foule de questions qui, sans être de celles qui relèvent des assemblées représentant la nation entière, règlent néanmoins par leur multiplicité et leurs répercussions le train ordinaire de la vie nationale. Qu'arrivera-t-il si ce cadre rétrécit la vue, s'il nous montre les choses par un tout petit côté, s'il nous trompe sur leurs proportions, s'il fausse les rapports? Ce ne serait point d'un simple remaniement administratif, d'une sorte de mise au point qu'il s'agirait : il y aurait à corriger une périlleuse illusion d'optique, à prévenir le vice de conformation que l'usage d'un mauvais instrument risque de produire dans l'organe.

Or il nous semble qu'il existe en effet entre ce cadre et les phénomènes qu'il prétend circonscrire, une disproportion qui va s'accentuant, et que les législateurs de la Constituante étaient dans l'absolue impossibilité de prévoir. Si imbus que fussent certains d'entre eux des doctrines déjà propagées par les économistes, ils ne pouvaient détacher leurs yeux de la réalité d'alors, c'est-à-dire d'une France dont la vie économique

était régie surtout par des conditions locales. Chaque pays cherchait à se suffire; la concurrence était limitée: les écarts de prix souvent énormes de province à province. L'industrie existait généralement à l'état disséminé, dans des bourgades ou des petites villes; à peine si dans quelques grandes cités le phénomène de concentration de foules ouvrières commençait-il à se dessiner assez pour préoccuper les pouvoirs publics. La grande ville même n'était qu'une rare exception. Tout cela a mis plus d'un siècle à changer.

Une conséquence de ces changements a été que les mesures auxquelles nous étions habitués à rapporter les choses, se sont modifiées. On s'est rendu compte que toute action pour être efficace doit prendre plus de champ, embrasser plus d'espace, coordonner un plus grand concours d'efforts. Le mot d'évolution dont on fait fréquent abus, est ici d'application stricte; c'est le seul qui rende compte de l'allure progressive et générale du phénomène. Car c'est bien un phénomène et certes des plus remarquables, que cette tendance au nombre et à l'étendue, qui se manifeste dans les ordres les plus divers d'activité.

Je vais emprunter à dessein des exemples à des cas dissemblables. Quels sont les différents types d'associations qui se sont formés chez nous, depuis qu'une législation plus libérale a prévalu en matière d'industrie, de commerce et d'agriculture? Les 35 concessions de houille d'où sortent environ les deux tiers de notre production totale ont organisé en 1897 une *Chambre des houillères*, qui groupe toutes celles du Nord et du Pas-de-Calais. — L'énorme quantité de combustible qu'exige l'éclairage des grandes villes, a nécessité la constitution d'entrepôts et de stocks permanents régis par des *Unions gazières*, qui trouvent dans l'étendue d'une clientèle régionale embrassant plusieurs départements, le levier nécessaire pour exporter, suivant les cas, leur superflu.

On sait de quel jaloux esprit d'individualisme étaient animées les Chambres de commerce; c'était à désespérer de toute action concertée. Or, on a vu en 1899 se constituer à Lyon un *Office des transports*, auquel participent toutes les Chambres de commerce du sud-est, affirmant ainsi la solidarité d'inté-

rêts qui les unit à cet égard. L'un des membres de cette association signalait récemment, avec une juste fierté, « comme un indice significatif de l'évolution économique générale, qu'entre les Chambres de commerce de Marseille et de Lyon une parfaite entente a été conclue au sujet d'entreprises jadis rivales [1] ». De même, l'*Office économique de Meurthe-et-Moselle*, qui fonctionne depuis 1902, n'est pas, malgré son titre, un organe départemental; il est essentiellement régional. La *Société de la Loire navigable* est un groupement de Comités, dont le centre est à Nantes.

Plus inattendus peut-être ont été les effets de la loi de mars 1884, sur l'agriculture; elle a donné le signal à une éclosion de syndicats et de sociétés coopératives. Ils se sont multipliés particulièrement dans les pays de petite culture. C'était un premier pas, que devait tôt ou tard suivre un second. Quelques-unes de ces petites sociétés ont commencé à se grouper, obéissant à ce besoin de concentrer les efforts et de constituer un patrimoine d'expérience, qui a été pour les agriculteurs du Danemark le principe de tant de succès. Un des groupes les plus prospères est actuellement l'*Association des laiteries coopératives des Charentes et du Poitou*, qui compte environ 116 sociétés comprenant 70 000 familles de cultivateurs.

Il semble que tout ce qui est doué de force obéisse, en cherchant à s'étendre, à un instinct vital. Les faits d'ordre scientifique ou politique ne donnent pas de démenti à la remarque. Que font nos Universités, celles du moins qu'anime une ferme volonté d'agir, sinon de chercher dans une adaptation à la vie économique et intellectuelle de la région tout entière, des raisons profondes d'existence? On a observé parfois que les courants d'opinion, tels qu'on peut les apprécier en comparant les résultats d'une assez longue série de votes électoraux, ont une permanence remarquable, surtout si l'on néglige certains changements tout superficiels d'étiquette : cette continuité s'explique surtout par des conditions sociales, et subsidiairement par des influences de presse régionale; mais elle dérive en tout cas de causes qui dépassent singulière-

1. Rapport de M. René Tavernier, *La richesse du Rhône et son utilisation*. (*Office des transports :* 9e année, n° 31, 1er juillet 1908, p. 68).

ment les circonscriptions administratives qui leur servent de cadres.

Il n'est pas jusqu'à nos statistiques officielles, quelque respect qu'elles conservent pour les divisions consacrées, qui ne soient amenées parfois, mais pas assez, à rompre avec elles, quand elles veulent bien ne pas se contenter d'aligner des chiffres, mais consentent à les commenter. Ainsi, les phénomènes démographiques ne sont explicables que si on les envisage par régions plus étendues que les départements : c'est par un juste sentiment de cette vérité que les publications du Ministère du Travail ont jugé nécessaire de répartir par régions, au nombre d'une quinzaine [1], l'analyse des résultats des derniers recensements de la France. Dès que l'on veut aller au delà d'un classement purement statistique et remonter, dans la mesure du possible, jusqu'à la genèse des faits, il faut élargir assez l'envergure pour embrasser d'amples faisceaux. Sinon, c'est au détriment de la clarté.

Voilà des indices cueillis de toutes parts; mais combien significatifs dans leur concordance! Ils s'accordent pour dénoncer implicitement l'insuffisance des cadres actuels, leur incompatibilité avec l'allure présente de la civilisation. Tout ce qui naît vigoureux et viable doit, pour remplir son objet et réaliser sa puissance, s'en affranchir. Nous assistons, surtout depuis une vingtaine d'années, à assez de créations d'un nouveau genre, pour conclure qu'il y a quelque chose en nous qui est en train de muer, comme aux âges critiques. Mais c'est un avertissement dont il faut tirer une leçon, car on ne prolongerait pas impunément le désaccord qui s'accuse.

On aura remarqué déjà et on le verra mieux encore dans la suite que ces tendances s'inspirent directement de nécessités présentes, qu'elles naissent, sous la pression immédiate des faits, du besoin de substituer des efforts collectifs à des efforts plus ou moins isolés. Elles n'ont par là rien de commun avec les réminiscences que peut éveiller en nous le nom des anciennes provinces. Si pourtant ces noms se présentent naturellement à l'esprit, dès qu'il s'agit d'élargir les cadres admi-

1. Nord, Paris, Est, Dijonnais, Allier, Lyonnais, Provence, Haut-Languedoc, Bas-Languedoc, Pyrénées occidentales et Gascogne, Basse-Garonne, Ouest central, Bretagne, Loire, Normandie.

nistratifs dans lesquels nous nous sentons à l'étroit, c'est que par le lien qui les unit à notre passé, à des habitudes en partie vivantes, ils gardent sur nous un droit idéal, non périmé. Mais par quel phénomène d'harmonie préétablie serait-il possible que des divisions qui ne représentent dans leur ensemble qu'un legs assez incohérent du passé, fussent précisément celles qui conviennent pour faire face aux nécessités présentes?

A la vérité il faut distinguer. Si beaucoup parmi elles n'ont plus qu'une survivance nominale, qu'aucune réalité n'appuie, d'autres sont encore des individualités vivaces, qui tirent leurs titres d'existence, moins d'un passé aboli, que de caractères physiques et moraux qui leur sont inhérents et qui les distinguent. Il y a autant de variété dans la psychologie que dans la géographie de la France. Ces caractères locaux ne sont point confondus, au point de se perdre, dans le creuset national. Ils trouvent leur emploi à travers les changements qu'apportent les siècles. L'aptitude à la vie moderne, par toutes les qualités qu'elle met en jeu, est au premier chef une question de psychologie ; et l'expérience montre que parmi les populations d'un même pays, toutes n'y sont pas également aptes. Aucune force ne doit être négligée ; le devoir d'un législateur est de les saisir toutes et d'en tirer le meilleur rendement pour le bien commun.

Si toutefois il est permis de parler d'une vie normande, bretonne. lorraine ou provençale, c'est dans la mesure où elle est susceptible de se plier aux conditions modernes. La vie ne se maintient que par un effort continuel pour s'adapter à des conditions changeantes. Tout a changé parfois, sauf le nom, et une idée, une hérédité qui lui sert de support. Lorsqu'on désigne du nom de Lancashire la grande région manufacturière d'Angleterre, qui songerait au comté créé par les premiers rois normands, dans un coin duquel la ville de Lancastre coule sa paisible existence? Il y aura bientôt presque autant d'écart entre la Lorraine des ducs et même de Stanislas, et celle qui évolue sous nos yeux. Ce sont bien pourtant, au fond, les mêmes pays et les mêmes hommes.

II

CAUSES GÉNÉRALES

Puisqu'à travers ces faits multiples et envahissants se devine l'action générale de changements économiques, une foule de questions se dressent devant l'esprit. Leur examen dépasserait les limites d'un article; mais quelques dates serviront du moins à fixer les idées.

On peut se demander d'abord pourquoi la question des groupements régionaux se pose aujourd'hui plus impérieusement qu'il y a un quart de siècle. Car enfin voilà tantôt soixante ans que s'est constitué notre réseau de chemins de fer et que se sont formées nos Compagnies de navigation. Ce n'est donc pas simplement parce que les chemins de fer ont abrégé les distances entre Paris et nos préfectures, qu'il serait urgent de modifier les cadres de notre vie publique. Il y a plus qu'une question de distance; le fait initial s'efface presque devant l'immensité des développements. Les grandes révolutions qui modifient les rapports des hommes ne livrent que peu à peu le fond de leur secret. Nous n'avons commencé à découvrir que successivement, et ce fut surtout dans le dernier quart de siècle, l'énormité des conséquences que les applications de la vapeur au transport et à l'industrie portaient dans leurs flancs. Pourtant l'exemple de la Grande-Bretagne aurait pu nous en donner le pressentiment : l'Angleterre industrielle du Lancashire et de la Black Country avait traversé ces changements à la fin du XVIIIe siècle; et, disposant déjà de la mer, elle avait établi sur cette anticipation les bases de sa prépondérance.

Mais le monopole de la Grande-Bretagne a cédé : elle produit aujourd'hui moins de houille que les États-Unis, moins de fer que les États-Unis et que l'Allemagne. Les voies ferrées ont pris dans l'Amérique du Nord un développement qui dépasse celui de l'Europe; elles ont envahi l'Afrique et l'Asie. Entre 1880 et 1890 une nouvelle source d'incalculables changements s'est ouverte, par la transmission à longues distances, sans trop de déperdition, de l'énergie électrique. C'est alors qu'ont grandi

rapidement, dans leur plénitude, des conséquences dont leurs initiateurs mêmes n'eussent pas osé envisager les proportions. Pour que l'influence de ces puissances modernes pénétrât dans les moindres veines du corps social, pour qu'elles atteignissent jusqu'au petit fabricant et jusqu'au paysan, il était nécessaire que, par un long travail dont les effets restèrent longtemps peu sensibles, leur action se fût généralisée et étendue. De proche en proche s'est propagée l'impulsion; la vitesse s'est accrue par la masse; et elles ont imprimé ainsi aux choses un mouvement qui n'a pas cessé de s'accélérer depuis une trentaine d'années, suivant une progression géométrique.

La puissance de production a marché de pair avec la puissance de transport. Si l'on extrait aujourd'hui dans le monde près de cinq fois plus de houille et de fer qu'en 1870, si l'on produit trois fois plus de coton et trois fois plus environ de blé, etc., que serait ce poids mort sans la circulation qui s'en empare? Il y a entre les progrès de l'une et de l'autre une naturelle correspondance : le réseau ferré a triplé, le trafic maritime a presque quadruplé dans la même période. C'est l'expression d'un accroissement parallèle de la puissance de vente et d'achat. La proportion de nos modernes locomotives, les dimensions imposantes de nos navires de vingt mille tonnes en sont les symboles visibles.

Les rapports d'étendue ont subi alors une profonde transformation. Il faut aux emporia maritimes que fréquentent ces navires, une abondance assurée de fret, que seul un vaste arrière-pays est en mesure de fournir. Fleuves, canaux et chemins de fer sont les tentacules par lesquels ils plongent dans l'intérieur. Jadis deux ports rapprochés ne pouvaient que se nuire : l'intensité de production est telle aujourd'hui que, sur les points où elle se concentre, plusieurs vivent et s'entr'aident. Il se forme des régions de ports, comme ceux du Rhin, de Rotterdam à Anvers; comme ceux de la houille et du fer, de Newcastle à Middlesborough. Manchester s'est taillé sa part de commerce maritime à quelques lieues de Liverpool; Brême défend la sienne près de Hambourg : Gênes collabore avec Savone. Sur un front de 160 kilomètres correspondant aux « portes d'entrée » (gateways) de l'intérieur, New-York, Philadelphie et Baltimore se partagent plus de la

moitié du commerce des États-Unis. Le trafic est en proportion de l'étendue drainée. L'industrie ne s'est pas montrée une moindre créatrice de pépinières urbaines.

Ces phénomènes existaient, mais à titre d'exceptions. comme des excroissances anormales : la différence est qu'ils vont se généralisant de plus en plus. On hésiterait à y voir une forme nouvelle de civilisation, s'il ne s'agissait en tout cela que de poids, de masses, d'étendues et d'objets matériels. Mais la science a été attirée dans l'engrenage. Pour faire face à ses frais, l'industrie moderne est tenue de suivre jusqu'au bout l'énergie qu'elle met en œuvre, d'en utiliser les résidus et d'épuiser, s'il se peut, la série des applications possibles. Grâce aux progrès de la mécanique, la vitesse supérieure du navire est obtenue avec une moindre proportion de charbon. On ne peut qu'admirer l'échafaudage de produits et de sous-produits auquel, par exemple, le traitement de la houille, et celui du fer, ou celui du sel gemme ont donné lieu : substances colorantes obtenues par distillation, utilisation des gaz pauvres, carbonate de soude et autres produits dérivés. Les laitiers de hauts fourneaux servent à fabriquer des briques ; les scories de déphosphoration trouvent un emploi inattendu dans l'agriculture. Chaque addition d'industrie annexe est l'application d'un rapport que la science a mis en évidence, d'une transformation, d'un progrès dans ce travail de décomposition et d'analyse qui va toujours plus avant, grâce à l'électro-chimie. Les proportions mêmes qu'ont prises depuis quelques années les emprunts à la force hydraulique sont un principe nouveau de recherches : ne faut-il pas s'ingénier à trouver des applications multiples et des emplois rémunérateurs à ces usines génératrices installées aujourd'hui à grands frais en Italie, en Suisse, en Amérique et chez nous?

Ces exemples sont empruntés à l'industrie, parce que c'est dans l'industrie que se synthétisent le mieux les formes nouvelles du travail. Mais la même évolution entraîne l'agriculture. La préoccupation de vendre et d'écouler ses produits ne s'impose pas moins à l'agriculteur qu'à l'industriel. Ce n'est plus à être consommés sur place qu'ils sont exclusivement destinés ; il faut aussi qu'ils accèdent aux grands marchés et qu'ils s'y créent, par une supériorité reconnue, leur place.

Le climat, le sol, le relief et l'orientation, les dons en un mot dont la nature a été prodigue envers la France, entrent ici en principale ligne de compte avec le coefficient qu'y ajoutent le soin personnel et le travail intensif de nos petits propriétaires. Mais ils s'aperçoivent eux-mêmes que ce n'est pas tout, et que la science doit intervenir. Il est curieux de constater combien de changements se sont introduits depuis un quart de siècle dans ce domaine par excellence de la stabilité et des traditions, l'agriculture, qui avait si peu changé dans la plupart de nos provinces depuis le XIIIe siècle! Par le choix des assolements, l'emploi approprié des engrais chimiques, la spécialisation mieux entendue des cultures, la routine a été battue en brèche. On semble comprendre qu'un champ est une sorte de laboratoire chimique où la nature travaille sous la direction de l'homme. Il n'est que juste de reconnaître l'activité intelligente qui s'est manifestée, sauf d'assez graves exceptions, chez nos classes agricoles. Certains pays cependant peuvent encore nous servir de modèles : le Danemark, la Belgique. Les produits de la laiterie à eux seuls apportent à la Belgique un tribut annuel de 360 millions de francs; et le tiers de cette somme est un gain récent, résultant de l'emploi des procédés scientifiques.

Telles sont les caractéristiques, prises à dessein hier et aujourd'hui, par lesquelles se manifeste cette civilisation récente, issue des inventions qui, de nos jours, ont imprimé une mobilité extraordinaire aux courants d'hommes et de choses. J'aurais voulu en faire ressortir l'impérieuse prépondérance, les profondes répercussions; je me bornerai à faire appel là-dessus aux réflexions du lecteur. Il n'est besoin que de regarder autour de soi pour en relever des indices. Un mot revient souvent dans les enquêtes auxquelles se livre notre ministère du Travail : « Les anciens fabricants ne peuvent se maintenir qu'en augmentant leur chiffre d'affaires »[1]. C'est le même besoin que celui qui pousse l'industrie à se concentrer en usines, l'usine elle-même à s'associer des industries annexes. En face de ces unités grossissantes, il n'est pour ce qui est

1. *Enquête sur le travail à domicile dans l'industrie de la lingerie*, tome III, 1909; p. 531.

individuel et par là aussi respectable, d'autre défense que l'association. Mais si l'association est l'arme du faible, elle est aussi une arme pour le fort : de là des conflits dont il est difficile de prévoir l'issue.

Qu'à des conditions nouvelles convienne une adaptation appropriée, une armature plus apte que l'organisation actuelle à combiner et à maintenir en harmonie les intérêts administratifs, politiques et économiques, c'est ce qu'il ne paraîtra pas paradoxal d'affirmer. Les phénomènes que nous avons retracés sont liés à des causes générales et profondes, qui se retourneraient contre qui ne se mettrait pas en règle avec elles. « Devine ou je te dévore! » écrivait Proudhon au frontispice d'un livre sur la Révolution. Si peu de goût qu'on ait pour les formules dramatiques, c'est un peu le sentiment qu'on éprouve devant cette force grandissante qui procède par concentration et accumulation, et qui semble dans l'impossibilité de ralentir sa marche sur le rail où elle glisse. Il y a dans cette civilisation une puissance agressive, un instinct ou, pour mieux dire, une nécessité d'envahissement. N'avons-nous pas eu, dans les trente dernières années, le spectacle continuel de la concurrence vers les marchés disponibles, de l'assaut aux contrées fermées, de la main-mise sur les États économiquement désarmés? Il serait dangereux de jouer dans ces circonstances un rôle passif, celui de rentier par exemple. Ce serait se résigner d'avance à une vassalité économique, qui par l'énervement dont elle frappe toute industrie indigène, est une des pires formes d'abdication.

Ce qu'il y a de sain et vivifiant dans cette forme à tant d'égards brutale de civilisation, c'est le principe d'effort, la sollicitation perpétuelle de progrès. Elle réalise par l'application de la science une incorporation plus intime de l'intelligence à des œuvres réputées jadis matérielles. Elle est sous l'aiguillon de la concurrence. Mais il faut une armure commode et souple au champion qui veut rester en lice.

III

FORMATIONS DE RÉGIONS INDUSTRIELLES

Si des groupements régionaux doivent s'inspirer de ces besoins, il est clair que le problème ne consiste pas à réunir des départements, par trois ou quatre, dans une marqueterie à peu près symétrique. C'est de biologie et non de mécanique qu'il s'agit. Il faut aller à la rencontre de la vie, là où elle se manifeste, se guider sur elle, soit pour en entretenir le foyer, soit pour l'allumer en rassemblant les étincelles éparses. En d'autres termes, les seuls groupements viables sont ceux dont déjà les linéaments existent, au moins en puissance ; ceux dont l'esquisse a été préparée par un concours spontané d'initiatives. Un coup d'œil même très général sur notre pays donnera peut-être l'impression assez inattendue que ce travail latent est, du moins dans une grande partie de la France, plus avancé qu'on ne l'imagine. Quelques individualités se dessinent trop éparses encore, mais vivaces, capables de servir de noyaux. Presque partout, d'ailleurs, on distingue des affinités qui n'attendent, pour ainsi dire, qu'un réactif pour se combiner. Mais je sens que de telles affirmations ont besoin d'être accompagnées de preuves ; j'essaierai de les donner aussi sommairement que possible.

Ce travail de formation, ce progrès vers la personnalité se traduit par un phénomène qui est en rapport intime avec le développement urbain, sans que toutefois il s'absorbe nécessairement dans une ville. Je ne saurais mieux le définir qu'en empruntant à un géographe anglais, Mr. Mackinder, une expression dont il fait heureux usage, celle de *nodalité*. Toute ville représente un nœud de rapports ; mais il y a des nodalités de degré supérieur, qui dépassent le cercle de la ville même tout en y prenant leur point de départ, et étendent progressivement leur rayon. Cette expansion trouve aujourd'hui un levier dans le développement des réseaux électriques de banlieue, lequel se chiffre autour de certaines grandes cités par des longueurs de centaines de kilomètres, et recule d'autant la périphérie d'attraction.

Un des plus énergiques ferments, c'est le contact de la mer, voie mondiale par excellence. L'industrie, pour des raisons faciles à comprendre, devient de plus en plus l'auxiliaire et le complément obligé d'un grand établissement maritime. Elle y trouve le combustible à meilleur compte, et fournit au trafic un fret plus abondant. C'est surtout comme ville industrielle que Marseille grandit : l'effectif des chevaux-vapeur employés dans le département dépasse seize fois le chiffre d'il y a quarante ans ; il n'a pas augmenté de moins d'un quart dans les cinq dernières années[1]. La construction du canal de Marseille au Rhône, due à son initiative, hâtera encore le mouvement. Elle va faire déborder la banlieue industrielle, qu'enserre la chaîne de l'Estaque, jusqu'à l'Étang de Berre et à Saint-Louis-du-Rhône. Ainsi la vieille cité qui, encadrée dans ses montagnes, avait vécu son existence plus de vingt fois séculaire en tête-à-tête avec la mer, presque indifférente à tout le reste, s'est décidément débloquée. Elle aura désormais, pour la première fois, pris pied dans l'intérieur ; elle pourra étendre et fortifier sa base régionale. Aujourd'hui c'est avec les riverains du Rhône qu'elle noue de nouveaux rapports ; demain elle donnera la main à Cette, si l'agrandissement du canal de Beaucaire vient, comme il est probable, compléter l'œuvre partie de Marseille. Mais là, dans ce bas-Languedoc aux côtes inhospitalières, au climat ardent, aux plaines d'alluvions enserrées de déserts calcaires, une autre région se dessine. L'évolution y est orientée tout entière vers l'agriculture, et même la monoculture.

La formation d'une région lyonnaise est un fait acquis dont les origines remontent à peu près aux années qui suivirent 1830. C'est alors que le tissage commença d'émigrer en grand de la Croix-Rousse, pour essaimer à la campagne, jusque dans l'Ain, la Loire et l'Isère. Les contremaîtres lyonnais entreprirent l'éducation de ces populations rurales ; le travail par métiers à bras fit tache d'huile. Mais à partir de 1877, nouvelle évolution : le régime manufacturier par usine s'imposa et ne tarda pas à prévaloir. Ce fut, cette fois, l'attraction des monta-

1. 1873, 5 500 chevaux-vapeur ; 1903, 57 500 ; 1908, 80 809 ; (Compte rendu de la Chambre de Commerce).

gnes, à la rencontre de la force motrice, qui se fit surtout sentir. L'étendue de la région lyonnaise, autant qu'il est possible de circonscrire une force mobile et progressive, est géographiquement liée à l'histoire de la fabrique de Lyon. Par un contrecoup naturel, la fonction urbaine, à mesure que s'étendait tout autour son auréole d'influence, s'est spécialisée. Les fils et petits-fils de canuts ont fourni une pépinière d'ouvriers instruits et habiles aux multiples industries de précision, qui ont germé sur le terrain si bien préparé. Par les capitaux et l'esprit d'entreprise, l'influence urbaine qui, jadis, en dehors de l'industrie traditionnelle, s'était employée surtout à vivifier la métallurgie du Centre, à donner le branle par le canal de Saint-Louis à l'œuvre encore inachevée de la navigation du Rhône, n'a cessé d'étendre son rayonnement, en Russie, dans nos colonies, en Chine.

Si loin que les Lyonnais portent leur vue, une des meilleures parts de leur activité s'applique à ces richesses hydrauliques que la nature a placées à leur portée dans les Alpes. Ils y trouvent une collaboratrice dans Grenoble, qui, comme centre directeur et foyer d'études techniques, s'est faite en peu d'années la capitale de la *houille blanche*. L'Isère, le Drac, la Romanche, auxquelles il faut ajouter l'Arve, le Giffre et d'autres rivières qui doivent aux glaciers et aux neiges un tribut énorme dont la force est encore accrue par la pente, contribuent à concentrer une somme presque incalculable d'énergies dans la région qui comprend la Haute-Savoie, l'Isère et les Hautes-Alpes. Les calculs des ingénieurs du Service hydraulique qui ont fait récemment une étude approfondie de ces questions, attribuent à ces quatre départements le quart environ de la puissance hydraulique dont peut disposer la France entière[1]. Il y a là plus que le principe, déjà la réalisation d'une originalité régionale; car le maniement et la coordination de ces forces composites, qu'il s'agit de capter, d'emmagasiner en réservoir, de transformer, et dont il importe de combiner les différents débits afin d'empêcher de grands services publics

1. Plus d'un million sur plus de 4 millions de chevaux-vapeur. (Ministère de l'Agriculture, Direction de l'hydraulique et des améliorations agricoles. *Annales*, Fascicule 32, 1905 : Service d'études des grandes forces hydrauliques, région des Alpes).

d'avoir à souffrir de leurs défaillances : tout cela constitue une œuvre systématique, plus riche encore de promesses que de résultats, qui n'a nulle part en France été poussée plus loin que dans cette partie de nos Alpes.

La vallée de la Saône ne prendra sa pleine signification économique que par le développement de la navigation fluviale. La Saône, rattachée par les canaux au grand réseau homogène du nord et de l'est de la France offre, sur 374 kilomètres de long, une voie navigable de premier ordre. Il ne lui manque, pour attirer plus qu'elle ne fait encore aujourd'hui, la batellerie de France, de Belgique et même d'Allemagne, que des installations et de bons raccordements avec les voies ferrées [1]. Un large courant de transport, par les facilités qu'il distribuerait et par les industries qu'il ferait naître sur ses bords, donnerait à cette contrée, le centre et la cohésion dont elle a besoin ; car ce ne sont ni les ressources, ni les éléments industriels qui font défaut dans ce carrefour européen qu'encadrent le Morvan, le Jura et les Vosges.

La région lorraine est entrée depuis un quart de siècle à pleines voiles dans la vie industrielle. Malgré l'essor remarquable, dans cette période, de l'industrie textile des Vosges, la transformation tient surtout à l'importance extraordinaire qu'a prise le fer dans la civilisation moderne. L'extraction systématique du minerai oolithique des Côtes lorraines avait commencé dès les dernières années du règne de Louis-Philippe ; mais sa nature phosphoreuse le rendait impropre à la fabrication de l'acier. La découverte, en 1880, des procédés de déphosphoration changea tout à coup l'état du marché : la Lorraine devint, par le fait, un des principaux centres miniers du monde. Tandis que l'extraction ne cessait de s'accroître autour de Longwy et de Nancy, les sondages dirigés par les géologues dans l'arrondissement de Briey révélaient l'existence des mêmes gisements sur une étendue de 50 000 hectares. Déjà le fer lorrain qui, en 1878, ne comptait que pour moitié dans la production de la France, en représente aujourd'hui les

1. Voir Paul Léon, Notre Réseau navigable, *Revue de Paris* du 15 janvier 1902.

neuf dixièmes ; et l'on prévoit que, dans peu d'années, le seul bassin de Briey mettra au jour 20 millions de tonnes! Comment exploiter cette masse prodigieuse d'une façon normale, sans risque d'aléas désastreux, dans un pays qui n'a pas de houille et qui manque de main-d'œuvre? A la première question, la science a répondu : les recherches méthodiques organisées par le *consortium* des Sociétés lorraines de charbonnage ont, en 1904, retrouvé entre 700 et 1 200 mètres de profondeur, le prolongement des veines de charbon de Sarrebruck, à l'endroit même où l'allure des anticlinaux avait laissé prévoir leur rapprochement de la surface. Ce n'est peut-être pas assez pour se rendre indépendant, mais cela peut éventuellement servir d'appoint. L'esprit lorrain envisage sans présomption, avec une tranquille audace, les problèmes successifs que peut poser le cours des choses. La prospérité est déjà assise sur d'assez larges bases pour justifier cette confiance. Nancy est devenue le centre d'un vaste mouvement d'affaires dont les ramifications s'étendent au delà même de la région qui est sous sa dépendance immédiate, jusqu'en Champagne et en Alsace. Il serait difficile de l'évaluer en chiffres : disons seulement que les opérations de la Banque de France y atteignent 421 856 000 francs en 1909[1], et que si l'on totalisait les capitaux des sociétés en actions dont Nancy est plus ou moins le marché financier, on arriverait à plus d'un milliard et demi de francs.

Le régionalisme a toujours été chez lui dans les pays qu'encadrent l'Escaut et la mer : l'arbre n'a fait de nos jours qu'étendre ses racines. La facilité des transports par eau avait créé de bonne heure entre la vie industrielle des villes et l'agriculture, cette alliance qui est un des traits de la civilisation moderne. Par les vicissitudes de l'histoire et la formation de la frontière politique, c'est aujourd'hui dans un espace de 884 kilomètres carrés environ, peuplé de plus de 812 000 habitants, que se presse l'agglomération industrielle de Lille, Roubaix, Tourcoing, déjà presque matériellement unies, auxquelles s'ajoute Armentières et une énorme banlieue

1. Elles montaient en 1884, à 154 millions.

qui, de la Deule à Lys, se colle, pour ainsi dire, à la frontière. Là se concentrent les trois cinquièmes de nos filatures de coton, les neuf dixièmes de notre industrie du lin; là s'est développée, surtout depuis 1830, l'étonnante fortune, chef-d'œuvre de souplesse et d'initiative, de la manufacture roubaisienne. Tandis que, suivant les besoins, la laine ou le coton, ou le mélange des deux, et bien d'autres combinaisons se succédaient dans l'industrie, la campagne, obéissant à la même direction commerciale, associait tour à tour dans ses assolements tantôt le colza, tantôt la betterave ou la pomme de terre au froment, et se mettait à engraisser un nombreux bétail avec les tourteaux de coton fournis par les usines. Le foyer régional n'a pas cessé de gagner vers le sud. Un pas décisif fut fait dans cette voie en 1853, quand les houillères du Pas-de-Calais, prolongement infléchi de celles d'Anzin, mais dont la piste avait longtemps déjoué les recherches, commencèrent à entrer en valeur. Un nouveau progrès régional dans le même sens a résulté de la construction de chemins de fer locaux; leurs mailles serrées ne font qu'un même réseau avec celui des campagnes limitrophes de Picardie, bien mieux rattachées par là à la région du Nord qu'à la Normandie ou même à Paris. Ainsi s'est constitué un organisme dont la vie est entretenue par une circulation intense et minutieuse : à côté des canaux et des rivières, des rails et des vieilles routes pavées que le roulage utilise toujours; la traction électrique s'est installée près du carreau de mines, l'usine à distiller près du champ de betteraves ou de pommes de terre; l'ouvrier quotidien reste disponible à vingt kilomètres à la ronde.

Des ruches laborieuses s'échelonnent ainsi le long des Alpes, du Jura, du vieux massif Hercynien, sur la périphérie continentale de la France. Chaque centre de travail a ses ressources et la sphère d'action qui lui est propre : mais à mesure qu'il grandit, il sent, par ses progrès mêmes, croître sa solidarité avec les autres. Les hauts-fourneaux de l'Est sont, pour le combustible, tributaires du Nord, qui, réciproquement, pour ses usines, ses mines et ses verreries, réclame à l'Est le minerai, le bois et la soude : il a fallu abréger entre eux les trajets par eau, créer des trains rapides entre Nancy et Lille, et

demain sans doute, verra le tour du canal direct entre Denain et Longwy. Les transformations de l'industrie lyonnaise, et l'insuffisance du bassin houiller de Saint-Étienne, forcent Lyon à regarder de plus en plus vers le Nord : voici que le canal de la Marne à la Saône, enfin achevé, abrège de 200 kilomètres la voie d'eau entre Lyon et Lille. Croire que les progrès de l'industrie hydro-électrique diminueront la demande de houille, serait une erreur; l'expérience du contraire a été faite d'une façon décisive en Italie et en Suisse. Il faut donc ménager aux péniches de trois cents tonnes un accès facile vers le sud-est. Il est probable enfin que l'achèvement du canal de Marseille au Rhône créera entre Marseille et Lyon des rapports plus actifs par l'intermédiaire du fleuve. Or on remarquera que ces relations n'ont rien de conforme à la disposition générale du réseau des routes, canaux et chemins de fer, tel que l'avaient conçu et exécuté nos gouvernements successifs. C'était un type de centralisation fait pour transmettre la vie du centre aux extrémités. C'est aux extrémités au contraire que la vie afflue, et il a fallu obtenir péniblement, et pour ainsi dire arracher pièce par pièce les instruments encore très imparfaits dont elle dispose. Les requêtes de l'*Office de transports*, l'existence même de cette association, ne laissent aucun doute sur les lacunes dont souffrent les communications régionales.

IV

LES VILLES RÉGIONALES

A des degrés divers, avec plus ou moins de succès, ces tendances se manifestent d'un bout à l'autre de la France; et partout c'est dans une sorte de ville-maîtresse qu'elles prennent corps, qu'elles trouvent un point d'appui. De Bordeaux partent des projets de communications plus aisées avec les vallées d'Aquitaine, de liaison canalisée avec l'Adour: il cherche dans ses relations avec l'industrie de Mazamet le moyen d'accroître son importance maritime. Toulouse devient, en attendant le développement d'industries pyrénéennes, un centre agricole placé à souhait pour subvenir au déficit de

grains et de fourrages qui grève, à côté d'elle, la région du Bas-Languedoc. Sur les flancs du Massif central la force hydraulique concentre de nouveaux éléments de travail autour des vieilles industries du Limousin et du Berry : cette activité gravite à l'ouest vers Limoges, au nord vers Bourges; tandis que Clermont, au bord de sa riche plaine, éternelle tentation des pauvres Lozérots, accueille des industries nées d'hier, qui n'ont d'autre raison de s'y implanter que l'existence d'un centre important.

Nous insistons à dessein sur le rôle de la ville. Telle que nous la voyons à l'œuvre dans ces exemples, c'est la cheville-ouvrière. Elle ne fait ainsi que continuer, sous une forme nouvelle, le rôle qu'elle a joué de tout temps dans les formations politiques. Villes et routes sont les grandes initiatrices d'unité; elles créent la solidarité des contrées. N'est-ce pas sur la cité gallo-romaine qu'ont été fondées les plus anciennes et les plus durables de nos divisions politiques?

Ce rôle, dans les conditions économiques du monde actuel, se précise et se définit. Ce n'est plus le nombre des habitants, encore moins celui des fonctionnaires; ce n'est même pas toute forme de travail indistinctement, qui constitue ce type de ville régionale. C'est l'élément supérieur qui s'introduit par elle dans les diverses formes d'activité. Elle fait fonction de guide. Elle « arrose », suivant l'expression américaine, la contrée de ses capitaux. L'usine a beau s'éparpiller dans les vallées, la ferme se dresser en pleine campagne; c'est la ville qui, par le crédit, le marché, les débouchés qu'elle ouvre, fournit la substance dont elles vivent. Sans les vieilles maisons de banque établies depuis plusieurs siècles à Bâle, les vallées alsaciennes des Vosges seraient restées agricoles et pastorales.

On ne peut pas être surpris que ce type de ville tende à devenir plus fréquent, sous la poussée des causes générales que nous avons décrites. Que la région soit plus spécialement industrielle ou plus spécialement agricole, le besoin de capitaux, de matières premières, de perfectionnements, de débouchés, ne se fait pas moins sentir. Les phosphates et les engrais minéraux ne sont pas moins nécessaires au champ, que le coke à l'usine. Pour assurer à ces besoins une satisfaction

régulière, la ville régionale offre les avantages d'une organisation éprouvée, d'une base d'opérations plus large, d'institutions enfin qu'elle est seule en état de créer et de faire vivre. Elle connaît de près et voit à l'œuvre les entreprises qu'elle subventionne.

Elle représente ainsi une de ces nodalités d'ordre supérieur qui servent d'intermédiaires entre la contrée qu'elles mettent en valeur et les marchés du dehors. Ce rôle exige un ensemble de conditions géographiques, et même historiques, qui ne se trouvent réunies que sur certains points. Il y a des sites qui ont pu donner naissance à d'importants développements urbains, sans réaliser ces conditions : Le Havre, Brest, sont trop extérieurs; des villes comme Saint-Étienne, Montluçon, sont trop spécialisées dans certains genres de travail. Les sites naturellement désignés sont des centres depuis longtemps fréquentés par le commerce : sièges d'industries profondément enracinées, nœuds de communication où se croisent et se multiplient des rapports sur lesquels se sont greffées des habitudes, et où s'est amassé un capital d'intelligence et de tradition qui s'ajoute au génie du lieu. C'est aux carrefours des Alpes, sur nos estuaires fluviaux, aux croisements des voies pyrénéennes, à la périphérie du Massif central, au seuil des Pays-Bas, que leur place est préparée; et ainsi de suite partout, le long des voies depuis longtemps foulées par les hommes.

Je sens une objection. — La vie urbaine moderne inquiète par ses allures envahissantes : elle semble à quelques-uns un gouffre où de précieuses qualités sont en train de sombrer : une organisation régionale aurait la ville pour levier, n'accroît-elle pas ce danger? Je crois qu'elle aurait plutôt ce résultat de substituer une organisation mieux réglée et par là plus saine à un état qui tient encore un peu du chaos. Bien des progrès restent à faire dans la voie des institutions urbaines. Ce n'est pas sans quelque envie que nous voyons, dans les contrées de grande industrie qui nous avoisinent, les établissements de prévoyance, d'enseignement, d'assistance sociale qu'ont su créer, par leurs propres moyens, des cités comme Birmingham, Manchester, Hambourg. Les exemples encourageants ne manquent pas chez nous : Lyon,

Grenoble, Nancy avec leurs instituts et leurs écoles, Lille avec son musée houiller ont fait preuve en ce sens d'heureuses initiatives.

Nous souhaiterions une organisation propice à ce genre de villes, qui n'attendent sans doute en France qu'un signal pour grandir, puisque la centralisation ne les a pas empêchées d'y naître. Elles représenteraient le degré intermédiaire, plus nécessaire que jamais, entre la ville purement locale et la capitale politique placée trop loin. Elles maintiendraient le faisceau des activités régionales.

V

LA SPÉCIALISATION DES RÉGIONS

Mais, ne faisons-nous pas dans ces considérations trop bon marché de Paris? Ce rôle directeur n'est-il pas celui pour lequel notre capitale est naturellement désignée? Cela est vrai sans doute, non pas absolument, mais dans une certaine mesure. Il serait inexact et même absurde de faire abstraction de Paris dans cette fonction distributrice de crédit, d'initiative, de progrès techniques, de relations mondiales. L'appoint qu'il ajoute ainsi à des entreprises même formées en dehors de lui, est inestimable; il n'en est guère qui ne trouvent dans les ressources dont il dispose les éléments d'une association profitable. D'où l'on peut conclure qu'il profitera lui-même de tout accroissement d'activité régionale. Mais les lois de la répartition du travail s'imposent en tout cas. Il y a des entreprises qui échappent au cercle naturel de ses attributions. Il serait chimérique de s'attendre à ce qu'il pût remplacer auprès des industries régionales une assistance qui doit être proche et en quelque sorte familière. L'expérience ne montre-t-elle pas, d'ailleurs, que ce n'est pas à subventionner les industries régionales que s'emploie de préférence la finance parisienne?

Paris est un si gros personnage, ses appétits sont si exigeants, son attraction s'étend si loin, qu'il est difficile de faire en lui la part de la fonction régionale. Comme chez ses pareils, ou supérieurs en population, on distingue, autour de Paris, « un

plus grand Paris ». Une sorte d'auréole l'enveloppe de cercles concentriques dont l'intensité va s'affaiblissant. Autour de l'enceinte où s'entasse le gros de la population, s'étend un cercle plus vague, d'une trentaine de kilomètres à la ronde, qu'il parsème de la menue monnaie de ses maisons ou villas suburbaines; où s'égrènent jardins maraîchers, usines, parcs royaux, tout le mélange incohérent et bizarre qui signale le voisinage de ces grandes multitudes. Jusqu'à 120 ou 150 kilomètres, pas de grandes villes vivant de leur vie propre : Orléans, Troyes, Reims, semblent marquer les limites de l'ombre que Paris projette. Mais sa villégiature s'étend au delà, jusqu'à la Manche et l'Océan; son approvisionnement de bétail lui arrive de la Vendée ou du Nivernais: les principaux foyers dans lesquels se recrutent les éléments provinciaux qui composent plus de la moitié de sa population, se prolongent au sud jusqu'au Cantal et à l'Aveyron, que, d'ailleurs, ils ne dépassent guère.

Cette extension n'a pas effacé toutefois toute trace du caractère régional dont ses origines furent fortement empreintes. Paris est encore une des capitales du monde qui s'incorporent le mieux à la région où il est né, où il a grandi. Il doit sa physionomie à la pierre sortie de ses carrières. La batellerie qui lui valut son certificat de naissance, convoie aujourd'hui dans ses bassins ou entre ses quais environ 41 p. 100 des tonnes de marchandises qu'il reçoit et 26 p. 100 de celles qu'il expédie. Depuis que le mouillage des canaux a été porté à un minimum de 2 mètres et celui de la Seine en aval à 3 m. 20, ce réseau navigable devient une voie d'usines. Ainsi est circonscrit son domaine propre; et puisque la convergence des rivières issues de l'arc de cercle qui va de la Puisaye au plateau de Langres, présente des dangers à côté de ses avantages, c'est à Paris, menacé de leurs caprices, que revient de droit le contrôle des régions riveraines.

L'attraction parisienne rencontre en réalité ses limites dans l'attraction des régions voisines; elle cesse au point précis où les forces concurrentes se font équilibre. Les limites ne risquent de devenir flottantes que lorsque l'intensité d'un des foyers rivaux vient à décroître. Ce n'est pas le cas, on l'a vu,

au Nord-Est. Le courant de plus en plus puissant qui s'est établi entre la région du fer et celle de la houille, dans la zone d'activité intense qui va du Pas-de-Calais au Rhin, obéit aux lois économiques en recherchant la ligne la plus directe; il s'émancipe ainsi de la région parisienne, qu'il effleure seulement au nord.

Une stricte spécialisation des contrées, sous la pression croissante de la concurrence, devient de rigueur. Or, ce n'est pas à Paris, mais à Rouen que la nature a placé le nœud entre la navigation fluviale et la navigation maritime. L'idée de Paris port de mer n'a pas survécu à l'ingénieur éminent qui en avait été le promoteur : nous ne souhaitons pas qu'elle ressuscite. Certes, il n'est pas chimérique et il est désirable que des bateaux de plus fort tonnage viennent mouiller entre les quais de Paris; mais, c'est tout au plus Cologne, et non pas Anvers, qu'on peut réaliser ainsi. Au reste, Rouen procède méthodiquement, avec sa prudence méticuleuse, à l'élaboration de ses destinées. Voici plus d'un demi-siècle que par les étroits vallons qui entament le plateau, les filatures de coton se sont avancées, aspirant la population rurale : maintenant c'est dans la plaine de la rive gauche qu'encadre la boucle de la Seine, et dans la banlieue même, que se multiplient les raffineries et les industries variées d'un grand port. Depuis l'approfondissement du chenal que d'autres travaux s'apprêtent à compléter, le tonnage maritime n'a pas cessé d'augmenter; il dépasse aujourd'hui 4 millions de tonnes, et ce chiffre est presque égalé par celui de la batellerie fluviale. C'est donc sur des bases désormais solides qu'est fondée cette fortune grandissante. Le rôle d'entrepôt maritime de la vallée de la Seine, chargé de contribuer à l'approvisionnement de Paris en houille, en bois, en essences, même en vin, n'est pas un médiocre gage d'avenir. Mais Rouen peut aspirer à prolonger aussi vers le sud son attraction régionale. Là s'étendent, sans interruption jusqu'à la Beauce et au Perche, des plaines unies, fertiles en blé et en bétail, qui pénètrent jusqu'au plus profond de la France. Elles contribuèrent à nourrir les cités précoces de la Basse-Seine; elles servirent d'arène aux incursions normandes. La voie romaine qui reliait Lillebone et Rouen à Chartres est l'antique témoignage de ces relations naturelles, d'une de ces

traînées de vie sur lesquelles la centralisation a passé le rouleau : il dépendrait de Rouen de ramener dans son orbite toute cette contrée intérieure. Il ne ferait, en cela, que rentrer dans son rôle historique.

La question soulevée ainsi à propos de Rouen, a une portée générale; on peut l'appliquer à presque tout notre littoral océanique. Ce n'est pas seulement vers l'estuaire de la Seine que s'inclinent des campagnes fertiles; la Loire, la Charente, la Garonne voient expirer aussi vers leurs embouchures des plaines amples et spacieuses, que la nature a comblées de ses dons et dont le climat a le privilège de mûrir ces produits exquis que la Californie, l'Australie et le Cap s'efforcent à l'envi d'imiter. Ils ont contribué à faire aux habitants la vie bonne et douce; mais les temps sont passés où l'on vivait à l'aise des fruits de son jardin. Il faut « commercialiser » ces ressources, sans se fier exclusivement à une seule; assouplir à propos ses cultures, comme ont su le faire ces vignerons de l'Aunis qui, dérangés, mais non découragés par le phylloxera, se sont changés en producteurs de lait; et il faut enfin mobiliser ses produits.

Or, le grand marché, inépuisable, fécond en promesses d'avenir, c'est l'Océan qui l'ouvre. L'exemple contemporain du Danemark montre quel profit une contrée agricole peut tirer de débouchés maritimes. Ceux que l'Océan nous désigne, l'Angleterre et les Pays du Nord d'une part, les deux Amériques de l'autre, correspondent aux contrées du monde qui possèdent aujourd'hui la plus grande force de consommation et d'achat. Déjà les orges de l'Anjou et du Maine, les pommes à cidre, les vins du Saumurois connaissent le chemin de l'Allemagne. On estime à une centaine de millions de francs les vins, fruits et primeurs qu'annuellement la seule vallée de la Garonne destine à l'Angleterre [1]. Mais il faudrait qu'à la valeur encore accrue de ces produits délicats vînt s'ajouter la masse. Les minerais ne manquent pas soit dans le Périgord, soit dans le Maine; l'Anjou a ses ardoisières, qui ne parviennent pas à supplanter en Irlande celles d'Amérique. Par delà l'Atlantique,

1. *Rapports commerciaux.* — Supplément au *Moniteur Officiel du Commerce*, du 8 octobre 1908; n° 737 : *Notre exportation en Angleterre: ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être.*

dans l'autre hémisphère, grandissent à vue d'œil des villes luxueuses, qui ne se vouent pas autant que celles des États-Unis au culte exclusif de la brique et du fer dans leurs constructions ; elles aiment à se parer des tons chauds et vivants dont la pierre calcaire enveloppe les édifices. Notre belle pierre du Poitou et de Saintonge, nos marbres des Pyrénées, y pourraient être plus recherchés encore qu'ils ne le sont, et servir, comme jadis en Angleterre les matériaux tirés des carrières de Caen, à implanter outre mer des œuvres d'architecture et d'art.

Mais c'est par des voies souvent compliquées, tortueuses même, trop dispendieuses en tous cas, que ces produits atteignent leur but. La convergence de notre système de voies ferrées vers Paris, centre intérieur, contribue à raréfier les points de contact avec la mer, et il arrive ainsi plus d'une fois que les marchandises sont détournées de leur voie naturelle. Le réseau navigable homogène au mouillage minimum de 2 mètres, unifié conformément au programme de 1879, n'enveloppe encore que la partie supérieure de la Loire, jusqu'à Briare. Ainsi font défaut dans une grande partie de la France les instruments de circulation qui pourraient assurer, suivant les expressions presque prophétiques d'un ingénieur « le développement le plus vaste et le plus compact de la production intérieure[1] ». Le fret manquerait moins à nos ports, si une circulation mieux organisée, disposant de plus de moyens, capable de former des entrepôts et d'en concentrer le transport, parvenait à s'emparer de ces matières lourdes et encombrantes qui gisent inertes sur le sol, et que réclament pourtant au loin l'agriculture et l'industrie.

Nantes a entrepris depuis un quart de siècle, avec persévérance, une œuvre, qui, si elle est pleinement réalisée, portera en partie remède à ces imperfections. Œuvre essentiellement régionale, tant par les concours qu'elle associe que par les fins qu'elle se propose[2]. Car il s'agit de rendre à l'admirable position maritime de l'embouchure de la Loire, la clientèle commerciale de la région qu'arrosent le fleuve et le faisceau de

1. Ch. Collignon, *Des concours des canaux et des chemins de fer et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin* (Nancy, 1845).

2. Voir les enquêtes de la Société « La Loire navigable » (Louis Lafitte).

ses affluents de l'Anjou et du Maine. Déjà en 1893, le creusement d'un canal entre le Pellerin et Paimbœuf avait provoqué à Nantes une renaissance d'activité maritime et industrielle. Les dragages et les endiguements du chenal lui-même ont permis, depuis, l'accès de plus gros navires, et le succès désormais probable des essais d'amélioration du lit jusqu'à Angers, étendra d'autant vers l'intérieur la sphère d'attraction du port. Est-il permis d'attendre davantage? Nous espérons bien que progressivement il sera possible de relier à cette section navigable, sinon le cours fluvial trop appauvri en amont du confluent du Cher, du moins le réseau des canaux du Berry qui, le long de cette rivière, s'avance déjà jusqu'à cinquante kilomètres de Tours. Alors, toute la région industrielle qui englobe, du Nivernais au Berry, les poteries de Digoin, la métallurgie de Montluçon, les machines, porcelaines, verreries de Vierzon, trouveraient un débouché vers la mer; la Loire cesserait d'être scindée en deux tronçons qui, commercialement, ne se rejoignent plus. Les imaginations se sont élancées du premier bond vers de plus amples perspectives; nous ne les suivrons pas jusqu'à travers les montagnes et en Suisse. Car nous pensons que le sens substantiel qui se cache sous cette étiquette de « Loire Navigable », et qui justifie amplement les plus grands efforts, c'est l'exploitation plus intense de la région qui gravite autour de son embouchure.

VI

CONCLUSION

La carte qu'on trouvera plus loin montre, mieux que ne le feraient sans doute de plus longues explications, l'application qui d'après nous pourrait être tentée de certains principes généraux. Ces principes se dégagent d'eux-mêmes des faits que nous avons exposés, en laissant au lecteur le soin d'en tirer la leçon. Peut-être ces faits sont-ils assez nombreux pour donner l'impression que dans la plus grande partie de la France, sans concert arrêté, mais sous la pression de nécessités communes, des tentatives se produisent pour coor-

donner des efforts embrassant plus d'espace, organiser des œuvres collectives sur une plus grande échelle et avec une plus grande étendue de moyens. Elles se sont traduites par des progrès en sens divers suivant les régions, ici plutôt industriels, là surtout agricoles; un accroissement sensible de vitalité a partout suivi ces tentatives.

Si la poussée semble générale, elle est loin cependant d'imprimer des impulsions aussi fortes à toutes les parties de la contrée. Il reste des cantons isolés dans les montagnes; il y a surtout de vieilles terres au relief âpre et raboteux, telles que le Massif central et la Bretagne, qui semblent faites pour morceler les relations et entretenir la dissémination des efforts. L'échange y est menu, s'exerçant par petites fractions, entre courtes distances. Les seuls déplacements lointains, en dehors de l'émigration humaine, qui fussent pratiqués dans le Massif central, étaient ceux du bétail, qui se transporte lui-même. Sur les grandes routes tracées à travers les pays de Bocage, en Bretagne ou en Vendée, la voiture ambulante du colporteur, en quête d'une clientèle disséminée dans les fermes, est une apparition familière; elle remplace, mais rappelle tout de même, le muletier de jadis encombrant de sa marchandise les chemins creux.

Il est évident que de telles contrées ne se prêteraient pas à des groupements régionaux aussi étendus que nos grandes plaines. Cependant, si quelque chose résulte des applications récentes de la science, c'est que le nombre de forces naturelles inutilisées, de réservoirs d'énergies latentes est bien au delà de ce qu'on pouvait supposer. Or, c'est précisément pour ces contrées soi-disant déshéritées que l'épreuve est faite. Les brusques dénivellations des cours d'eau qui, soit dans les Alpes, soit dans le Massif central n'ont pas eu le temps de régulariser leur profil, sont des forces qu'on commence à peine à utiliser; peut-être emploiera-t-on un jour celles que la poussée des marées accumule quotidiennement dans les estuaires bretons. L'expression de « pôle répulsif », tant répétée depuis Elie de Beaumont, est de moins en moins justifiée. La géographie nouvelle est bien mieux dans le vrai, quand, au lieu de considérer surtout les obstacles, elle concentre plutôt son attention sur les forces.

L'obstacle réel est ailleurs : il est surtout dans les lacunes de notre organisation politique. Il y aurait, après les symptômes encourageants que nous avons enregistrés, une contre-partie à écrire. Ce serait le récit lamentable des entraves, législatives ou autres, qui font trébucher tant d'initiatives ; ce serait le bilan final de ces plans d'ensemble qui, malgré la féconde inspiration dont ils étaient issus, se sont émiettés, non sans avoir produit assurément des effets utiles, mais bien inférieurs à l'effort dépensé. L'effort dirigé de trop loin porte à faux. D'étranges omissions compromettent les résultats attendus. La conception dévie et tombe en proie aux intérêts locaux. Ni les habitudes administratives, ni la législation, ni l'ensemble de nos traditions ne sont favorables, en général chez nous, à de larges initiatives régionales. Les pouvoirs publics les voient rarement de bon œil. Elles se heurtent aux obstacles que rencontre toute prétention intempestive et non classée : bien heureuses, si à force de compromissions, elles parviennent à se faire jour : Imaginez un personnage si bien ligotté qu'il peut à la rigueur se tenir debout mais qu'il ne saurait faire un pas sans béquilles.

C'est qu'on a oublié en France d'organiser la vie régionale. Nous avons assez foi, quant à nous, dans la puissance des causes économiques, pour croire que la nécessité d'un organisme approprié, c'est-à-dire de groupements régionaux, finira par s'imposer.

Si cet espoir se réalise, l'institution nouvelle ne tirera de vitalité que d'une large entente des questions économiques et du maniement libre des intérêts qui en dépendent. Une de ses principales raisons d'être sera de substituer l'esprit commercial à l'esprit administratif dans la conduite des affaires régionales. N'en craignons pas les effets sur l'esprit national : la Hollande jadis, la Belgique de nos jours, n'ont-elles pas trouvé leur vocation en s'érigeant en grandes maisons de commerce ?

Il est certain que des assemblées régionales, — seule hypothèse dans laquelle il nous convienne de raisonner, — auraient à manier des intérêts autrement compréhensifs, bien plus visiblement liés aux faits généraux de la vie économique, que nos assemblées actuelles de départements. Celui qui observe les montagnes du fond des vallées, ne perçoit que certains détails.

qu'il exagère; celui qui, du haut d'une cime, embrasse un vaste horizon, proportionne les masses, saisit leurs rapports et peut en comprendre la structure. Il n'est pas interdit de présumer qu'il se formerait dans ces conseils plus de haute intelligence politique.

La puissance de l'État s'exerçant sans intermédiaire sur le département est un contresens dans la vie moderne. En face d'un formalisme administratif, pour qui toute initiative régionale est une usurpation, se dresse l'esprit de clocher qui ramène tout à sa mesure. Le temps n'est plus de chercher dans la centralisation politique le secret de la force. Il serait d'une haute prévoyance de substituer à un mécanisme tendu et rigide un organisme plus souple empruntant à la vie quelque chose de la force de résistance qu'elle prête à toutes ses créations.

P. VIDAL DE LA BLACHE

POÉSIES

I

ENFANCE

> Je n'avais aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus.
>
> J.-J. ROUSSEAU

Quand j'étais écolier comme vous, j'ai joué
Sans m'amuser des jeux ingénus de vous autres;
Mes matins s'étonnaient du calme heureux des vôtres,
Et je portais partout un trouble inavoué.

Je n'ai pas, comme vous, connu la grâce insigne
D'être un petit garçon léger, simple et distrait;
Mais déjà la pensée ardente m'enfiévrait,
Et je sentais qu'il faut qu'on rêve et se résigne.

Vous, insensiblement, vous êtes devenus
Des hommes forts et prêts pour la lutte future;
Moi, précocement las de la triste Aventure,
Chaque heure m'apportait des chagrins méconnus.

Préoccupé trop tôt de découvrir la vie,
Lorsque rien n'entravait vos faciles efforts,
Je n'avais pas ma part de ces gaîtés d'alors
Auxquelles la candeur enfantine convie.

Étais-je parmi vous quelque monstre anormal ?
Arbrisseau qui sent l'âpre ardeur sous son écorce,
Adolescent, j'ai su d'aimer toute la force
Et pleuré que mon cœur né d'hier eût si mal.

Ce plaisir de capter votre air d'indifférence,
Petites filles, seul j'en estimais le prix,
Navré qu'inattentive aucune n'ait compris
Ce que déjà par vous j'endurais de souffrance.

De celles qui devaient être femmes plus tard,
Je présageais déjà l'impérieux prestige,
Et, pour elles mon goût étant fait de vertige,
Près d'elles j'avais peur et demeurais hagard :

Quoique ignorant encor le bonheur ou la peine
Qu'elles dispenseraient à leur avènement,
Je sentais s'amasser pour elles sourdement
L'obscur ferment d'où naît tant d'amour ou de haine.

Et ce fut pour toujours, qu'hélas! le premier heurt
Blessa mon pied d'enfant sur la route encor neuve,
Lorsque je commençai la téméraire épreuve,
Saignant d'être averti si tôt qu'on souffre et meurt.

II

L'INSAISISSABLE

Tu parcourus sans moi tant d'étapes anciennes!
Ah! ces voiles baissés! ah! n'arriver qu'après
Tous ces jours déjà vieux!... Conçois-tu mes regrets
D'heures qui n'ont été qu'absolument les tiennes ?

Oui, nous nous montrerons chacun notre sentier;
On s'interroge, on scrute, on recherche, on explore :
Toujours il restera du passé que j'ignore,
Tu ne pourras jamais me savoir tout entier.

Ah! la petite fille inconnue, étrangère,
Que tu fus! T'avoir vue ainsi que tu parais
Mélancoliquement sur tes anciens portraits!
Les miroirs où glissa ta jeunesse légère!...

Ah! cette obsession : l'impossibilité
De mêler nos jadis! Ah! tout ce que les chambres
Et les jardins ont su de toi, défunts décembres,
Soirs à la lampe, jeux disparus d'un été!...

Songe au temps dont la part, hélas! nous est ravie!
Mais notre destinée encor n'est-elle pas.
Si le même chemin mêle aujourd'hui nos pas,
De vivre en soi chacun sa solitaire vie?...

III

LE HAMAC

> Sara, belle d'indolence,
> Se balance
> Dans un hamac...
>
> VICTOR HUGO

De petits moucherons taquinent le silence.
C'est au jardin ; tout doux, le hamac la balance.
Aux jours d'été qui font trop las son corps charmant,
Elle aime à sa paresse et son désœuvrement
Ce lit aérien, où, rythmique et plus molle,
Sa langueur se suspend dans le vide et s'isole...
Des gouttes de soleil filtrent des peupliers,
Dans l'ombre essaimant des médailles par milliers,
Phosphoreuses sur l'herbe et roses sur l'allée.
Elle est là qui se berce, indolente, accablée ;
Le menton enfoui dans les moelleux coussins,
Et plaquant au filet si bien ses petits seins
Qu'ils semblent deux fruits mûrs aux nervures étranges
Dont la rondeur tendrait un lacis de losanges.
Sa main s'appuie au mur pour redonner l'élan,
Sitôt que du hamac s'arrête le ballant.

L'un de ses pieds qui pend au dehors égratigne
La poussière, y creusant toujours la même ligne,
Que sa robe traînante efface encore après,
Inconscient pendule, à mes regards distraits,
Dans le sable marquant d'un trait l'instant qui passe
Et que l'aile du Temps disperse dans l'espace...

IV

SOUS LE STORE BAISSÉ

O jour heureux! jour de bonne rencontre!
Mille et une Nuits.

Sous le store baissé tamisant le soleil,
Dans un demi-jour fauve, un clair-obscur vermeil,
Toute jaune, la chambre est comme un alvéole
De miel, comme sans doute, en leur douceur créole,
Les chambres où l'on fait la sieste, appesanti,
Sous les volets filtrant l'or des ciels d'Haïti...

Ma belle amie est là : son torse qui se cambre,
S'érige en noir devant le store couleur d'ambre.
Je pense à Salomé chez elle; je la vois
Par une après-midi de Judée, autrefois,
Dans la rousse clarté d'un pavillon d'albâtre;
Je pense au corps chéri que dressait Cléopâtre
Sous les fins tendelets colorés de safran;
Aux captives des rois de l'Inde ou de l'Iran,
A celles de Byzance, aux reines-courtisanes
Dont s'embaumaient les cours mogoles ou persanes;
A celles qui vivaient pour des maîtres jaloux
Dans des pays de songe, en des temps morts pour nous,
Chez les princes du Nil au pied des Pyramides,
Sous les tentes de peau des campements numides,
Aux sérails des émirs et des radjahs défunts,
En des villes dont seuls les noms sont des parfums,
— Memphis, Bagdad, Mossoul, Samarcande et Lahore, —

Délices d'un sultan, ivresses d'un pacha
Pour qui la vie au fond des harems se cacha;
A toutes celles qui, lointaines, exotiques,
Ont, dans les rêves des poètes romantiques
Ou dans les miens, peut-être existé seulement...

Belle langueur du jour d'été! Divin moment!
Ce bourdonnement sourd vient des Bazars, sans doute,
Du buisson qui crépite au talus de la route
Ou du halètement qui monte du jardin...
L'ombre est voluptueuse; elle s'émeut soudain
De secrètes moiteurs qui rôdent... Une épingle
A cheveux tombe et tinte; un lacet soyeux cingle
L'air qui siffle: un léger et mol enneigement
De dentelles s'abat, qui frémit vaguement;
Le bois du parquet craque où son pied vif s'appuie;
Elle accourt : c'est plus doux que, tout chargé de pluie,
L'ineffable nuage ardemment souhaité,
Que l'on sait approcher dans un lourd soir d'été...
Et ma tête se presse à son épaule fraîche
Comme un noyau logé dans la chair d'une pêche.

V

SON OMBRE

J'ai mal de tant penser à vous, ô mon amour!
Je vois ceci : la table est là dehors; autour
Des corbeilles de fruits les guèpes vagabondes,
Vrombrissant, s'enivrant de sucre, font des rondes;
La nappe éblouissante où coule du soleil
Met de laiteux reflets à votre teint vermeil;
Sous votre chaise, ainsi qu'une écharpe étalée,
Votre ombre mollement s'alanguit sur l'allée;
Je sais l'endroit précis où, juste à ce moment,
Elle tombe, et je vois sa forme exactement...

Alors, j'ai tout à coup comme une frénésie
D'être blotti contre elle, à sa place choisie,

Bienheureux de sentir ce bleuâtre baiser
Écarter la lumière et sur moi se poser.
Cette ombre qui, partout, vous suit ou vous précède.
L'indifférent soleil la cerne et la possède;
Vous la laissez traîner au sable des jardins;
Sa caresse se perd, inutile, aux gradins
Des perrons qu'elle frôle. et rien, quand elle y rôde,
N'émeut les buis taillés ni l'herbe d'émeraude,
Ni le massif de fleurs, ni l'arbre, ni le banc.
Aussi bien, chaque soir, à la lueur tombant
Des lampes, au hasard des chambres, elle glisse.
Vaine, sur les tapis ou sur le parquet lisse :
Le mur ni le coussin, sur qui son vol descend,
Ne savent la douceur qu'elle roule en passant.
Et, loin de vous, je souffre à cette simple idée
Que, chaque fois qu'hélas! vous êtes abordée
Et que votre ombre ainsi l'effleure, un chacun sent
Peut-être un peu de vous contre lui se pressant :
Car c'est encore vous, ce double diaphane
Qui par vous seule existe et de vous seule émane.

VI

UN CRI

> Ne rien sentir, voilà le supplice : c'est vivre encore que de regarder couler son sang.
>
> HENRI HEINE

On s'est donné. l'on s'est repris;
On se brûle la chair et l'âme
A la plus dévorante flamme,
Dans des fièvres, parmi des cris.

On croit sa haine si profonde
Qu'on détestera sans merci;
Son amour si puissant aussi
Qu'il doit vivre au delà du monde.

Les nerfs se crispent, le sang bout.
Qu'est la stérile indifférence?
Mes délices ou ma souffrance,
Soutenez-moi jusques au bout!

Oh! viens, Passante que j'ignore
Ou que je retrouve en chemin :
J'ai des réserves, pour demain,
De tendresse et de haine encore.

Qu'on s'adore de tous ses sens
Ou bien qu'on s'exècre, qu'importe!
Pourvu qu'on sache ouvrir sa porte
Aux tumultes étourdissants.

Ah! penser que ce terme arrive
Où le torrent ne vous prend plus,
Mais vous rejette de son flux
Dédaigneusement sur la rive;

Qu'en soi l'on ne peut plus sentir
Rien s'émouvoir pour l'Aventure,
Et qu'il est une heure future
Où l'on n'est plus dieu ni martyr!

Penser que toute violence
S'éteint, que rien du souvenir
Ne peut même nous retenir;
Que peu à peu tout fait silence!

Penser, en plein emportement,
Que, l'oubli même étant possible,
O vieilles gens, on est paisible
Tout comme vous, complètement;

Et, quand bruit toujours la trombe
D'où l'on est sorti sans retour,
Qu'on est aveugle, étranger, sourd,
Façon de mort avant la tombe!...

— Non! quand je m'anéantirai,
Que ce soit de rage ou d'ivresse!
Qu'en frissonnant je disparaisse,
Odieux sinon adoré!

O frénésie inassouvie,
Garde à chacun de mes moments
Les paroxysmes véhéments
Qui seuls vraiment sont de la vie!

VII

MENTEUSE

> J'avais trouvé dans la douleur un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte.
>
> J.-J. ROUSSEAU

Dis-moi! le comprends-tu? je t'aime comme un mal,
Pour ta fausseté même, ô mon bel animal,
Parce que je te sens sournoisement haineuse.
Je sais te savourer, ô plante vénéneuse!
Tu distilles en moi, ton misérable amant,
Le poison dont on meurt délicieusement.
Ma passion, l'effroi l'aiguise et la raffine.
Tu m'enivres, éther! tu me grises, morphine!
Chère magicienne aux arcanes secrets,
Insidieusement, goutte par goutte, extrais
Les toxiques sucrés, et verse-moi les doses
De tes philtres dorés et de tes drogues roses!
Je conçois et je veux tes mensonges charmants,
Car c'est un stimulant nécessaire : eh bien! mens!
Oh! le goût délicat de ta douceur traîtresse!
Sois féline, sois chatte et lionne et tigresse!
La rare volupté que d'être le dompteur
Sous l'hypocrite éclat de ton regard guetteur!
Ma caresse te cingle ainsi qu'une cravache;
Ta dent se dissimule et ta griffe se cache;

Tu me lèches la main d'un lappement trompeur.
Mais je touche le fond de l'ineffable peur,
Bête féroce où dort le fauve instinct des jungles,
A savoir tes crocs prêts à me mordre et tes ongles
Prêts à me déchirer les chairs atrocement.

Paroxysme insensé! vertige de dément!
Affres du condamné qui pressent son supplice!
O sensualité du martyre, ô délice!

VIII

L'ÉTERNEL VOYAGE

O trains vertigineux qui dévorez l'espace,
O flottantes cités, ô nomades steamers,
Portez-moi par delà plaines, montagnes, mers,
Tel l'oiseau migrateur qui, libre, vole et passe!...

Définitivement, où pourrai-je sentir
L'ambiance parfaite en la contrée heureuse
Où finirait avec ma course aventureuse
Ce rêve impérieux, ce désir du Partir?

Ah! depuis tant de jours, par la Terre je tente
D'atteindre cette Mecque où, pèlerin du Temps,
Me composant enfin d'impossibles instants,
En paix je planterai mon immuable tente!

Isaac Laquedem! je marche sur tes pas
Sans trouver le repos de l'Unique Patrie.
L'Inquiétude veille et subitement crie :
« Ailleurs! » et je voudrais vivre où je ne suis pas.

Hors du Présent trompeur et toujours éphémère,
Au séjour à jamais fortuné des « Là-bas »,
J'imagine, en le spleen où, vain, je me débats,
Des rives pour l'Amour, l'Extase, la Chimère.

Ah! pouvoir en ces lieux dont le mirage fuit,
Dans tous ces Chanaans dont quelque dieu me leurre,
Pouvoir fondre en un seul tous les charmes de l'Heure,
D'une aube, d'un midi, d'un couchant, d'une nuit!

Je pleure un crépuscule à Venise en gondole,
Un grand jour de chaleur sur le Nil, des matins
Provençaux, certains clairs de lune florentins,
Les langueurs de l'Espagne et des siestes créoles.

Je me lamente, hélas! sur tous les ciels éteints,
Les ciels absents, réels ou bien imaginaires,
Qui ne sont pour mon rêve aux yeux visionnaires
Plus que neige fondue ou que rayons éteints.

Et j'ai la nostalgie encor d'un monde antique,
D'un puits où but Jésus, d'un vieux temple enfoui,
D'un jardin chaldéen, d'un seuil à Pompéi,
D'un harem à Memphis, d'un verger en Attique.

Je vois des pics givrés, des golfes de vermeil,
Des ports baignés d'eau bleue aux vagues musicales,
Des sentiers parfumés aux forêts tropicales,
Des pays merveilleux de lune ou de soleil.

Terres promises, mais que je ne dois connaître
Qu'en songe et dont mes pas seront toujours exclus,
Édens mystérieux que je ne verrai plus,
Paradis idéaux peut-être encore à naître!...

Et je te place là, bel être universel,
Compagne du Moment, affinée ou sauvage.
Comparse du Décor, Ame du Paysage,
Qui résumes l'Amante au cœur essentiel.

Telle, élégante ou simple, à cette heure précise,
Comme il convient, j'habille ou je dévêts ton corps,
Dans l'attitude exacte et que je veux alors,
Inerte, en mouvement, debout, couchée, assise.

Ton spectre insaisissable apparaît : le voilà
Sur la route, devant les vitraux, contre l'âtre,
Dans les feuilles, au coin d'une loge au théâtre,
Près du lac, dans le parc, au seuil de la villa.

Je te vois à la brune aux collines toscanes,
En voiture à Longchamp, dans le brouillard léger
D'un glacier suisse, au bord des terrasses d'Alger,
Dans un grand hall d'hôtel cosmopolite à Cannes,

Dans l'angle d'une serre ou d'un boudoir charmant,
Par un jour pâle au bord d'un canal de Hollande,
En automne au retour d'un pardon sur la lande
Bretonne, ou dans la cour d'un vieux burg allemand.

Et je pleure un moment où j'ai bu tel poème,
Compris telle musique et goûté tel tableau ;
Je regrette un parfum, un reflet sur de l'eau,
Un baiser, une étreinte, une souffrance même.

Je vis dans mon exil, éternel tourmenté,
Rivé sur le quai des prometteuses partances,
Concevant, loin, bien loin, des secondes intenses,
Pleines infiniment de toute volupté ;

Et combinant le son, l'odeur avec la forme,
Pour des bonheurs parfaits, mais qu'en vain je pressens,
J'ai la désespérance, hélas ! de mourir sans
Que peut-être mon âme indestructible dorme...

LÉONCE DE JONCIÈRES

ANECDOTES ANGLAISES

« My Recollections », le livre de « Souvenirs » publié[1], il y a un an, par la veuve du comte de Cardigan, le héros de Balaklava, veuve aussi du comte de Lancastre, grand seigneur de lignée royale, serait, en toutes circonstances, digne d'arrêter l'attention, mais il emprunte à la campagne menée chez nos voisins contre les lords, un intérêt d'actualité.

L'auteur des « Souvenirs » a fait cette jolie présentation d'elle-même :

Je suis née le 24 décembre 1824, au n° 6 de Charles Street, Berkeley Square. Mon père était Spencer Horsey de Horsey, de l'ancienne famille des de Horsey, qui avait épousé Lady Louisa Maria Judith, la plus jeune des filles du premier comte de Stradbroke, et j'étais l'aînée de leurs enfants. J'ai pleinement joui de l'existence et aujourd'hui, à quatre-vingt-quatre ans, je suis encore capable de fêter mes amis à la ville et à la campagne. Je puis encore chanter et jouer du piano pour mon agrément; mon aptitude pour les affaires est aussi grande qu'elle le fut jamais; j'ai une bonne digestion et je puis jouir de la table sans avoir recours à aucune des manies d'alimentation que la médecine moderne a mises en vogue. Je dors comme un enfant et mon vieil ami le Dr Pink prétend que je vivrai jusqu'à cent ans! Je ne me sens même pas vieillir, sans doute parce que je connais le secret de « la joie de vivre ». J'ai marché d'un pas égal avec les changeantes années sans songer à me cantonner dans le passé, et je pense que le don de se conserver un cœur jeune est le plus précieux des biens de ce monde.

1. A Londres, chez Eveleigh Nash, 1909.

On comprend que la femme qui a écrit ces lignes, ait accordé sa sympathie à ceux qui ont pratiqué la joie de vivre. Parmi ceux-ci il en est un qui fut en son temps un vrai Parisien, le marquis de Hertford, dont la célèbre collection de tableaux et d'objets d'art, la plus complète du monde parmi les collections privées, après avoir été hébergée en France pendant de longues années, passa en Angleterre avec Richard Wallace, l'héritier du marquis, qui l'a lui-même léguée à l'Angleterre. Le marquis de Hertford, que Thackeray a immortalisé sous les traits de lord Steyne, fut un des plus célèbres *viveurs* de son temps, à Paris et en Angleterre. « La société à laquelle il appartenait, sa grande fortune, ses goûts épicuriens, tout tendait à faire de lui un être exceptionnel dans ses passions et peu scrupuleux sur les moyens de les satisfaire. Mais, après tout, c'était sa façon à lui de supporter les misères de ce monde, et il eut toujours grande allure de gentilhomme, se montrant impeccable dans sa tenue, sinon très pointilleux dans sa morale. »

La « tenue », on le voit, doit faire passer sur bien des faiblesses; mais d'autres grands seigneurs en ont pris trop à leur aise avec la morale et même avec la tenue : lord de Ros, qui trichait au jeu; lord Lonsdale, qui. un jour que miss de Horsey était allée lui rendre visite en compagnie de son père, les reçut dans une robe de chambre de flanelle couverte de taches, et entouré d'une quinzaine de petits chiens King Charles; le grand-père du présent duc de Westminster, qu'un revenu annuel de soixante-quinze millions de francs n'empêchait pas d'être fort avare : examinant un jour le pantalon de son valet de chambre : « Vous avez là un bon pantalon, est-ce moi qui vous l'ai donné? — Oui, mylord. — Eh bien! voici un shilling, et rendez-moi le pantalon. » Lord Ernest Bruce n'était pas plus généreux. Lorsqu'il accompagnait des amis à l'embarcadère, — il aimait ces conduites, — il prodiguait les embrassades aux partants, et faisait au commissionnaire un don de six pence. « Robert Bruce, qui aimait à rire, dit lady Cardigan, quand lord Ernest vint nous accompagner au bateau et commença à nous faire ses adieux, lui dit très haut : « Père, pourquoi ne pas embrasser le commissionnaire et me « donner les six pence? »

Mais voici un étrange personnage, ce lord William Ward, qui obligeait sa femme, une très belle personne, à poser pour lui pendant des heures, couverte, pour toute parure, de ses plus beaux bijoux et couchée sur un divan de satin noir. Lady Constance Ward s'était plainte de ce traitement à ses propres parents; mais ceux-ci avaient jugé que le mari n'excédait pas ses droits maritaux. Il n'y a sans doute pas lieu de s'étonner que lady Constance ait cherché des consolations auprès de lord Dupplin. Une nuit qu'il rentrait chez lui avant l'heure où il y était attendu, lord Ward vit sortir lord Dupplin, qui lui échappa par la fuite. Furieux, lord Ward chasse immédiatement, au milieu de la nuit, sa femme, enceinte de plusieurs mois, en présence de la domesticité réveillée et assemblée par lui pour assister à cette exécution. La pauvre femme va en vain demander refuge à ses parents, et n'en trouve un que chez son maître de chant. Quelque temps après, elle mourait à Ems des suites de couches prématurées. Son mari alla chercher le corps pour le ramener en Angleterre.

La veille de l'enterrement, lord Colville alla voir lord Ward. Après quelques minutes de conversation celui-ci se tournant vers son ami : « Colville, lui dit-il, vous admiriez ma femme? — Oui, certes. — Et bien! venez la voir encore une fois. » Puis, allumant une bougie, il le conduisit à l'étage supérieur. La chambre était pleine d'ombre, et la lumière tremblotante de la bougie tombait sur le beau visage de la morte. Lord Colville la contemplait en silence, le cœur rempli de tristesse à la pensée de tout ce que la pauvre femme avait souffert. « Alors, vous l'admirez toujours? Sans doute elle était jolie, mais elle avait des dents affreuses. » Ce disant, lord Ward place la bougie sur une table et soulève la tête de la morte. Puis, froidement, il saisit les mâchoires et les sépare. « Que vous disais-je? n'avait-elle pas d'affreuses dents? Regardez! » Mais lord Colville avait fui.

Toutes les histoires de lady Cardigan ne sont pas aussi macabres. Trois dames, Mrs. D... W..., lady P... et lady K..., étant fatiguées de leurs maris, avaient reporté leur affection sur trois charmants galants, lord Strathmore, le capitaine Vivian, et un autre dont lady Cardigan a oublié le nom. Comme les rendez-vous amoureux de personnes mariées

mènent généralement tout droit au tribunal des divorces, un des membres du sextuor eut l'idée de louer une maison meublée qui pût servir, sans danger, de lieu de réunion. Cette maison dans Seymour Street, Portman Square, fut appelée, on n'a jamais su pourquoi, le « Club des Perroquets ». Tout marcha bien d'abord, d'autant mieux que les dames étant fort liées entre elles, s'arrangeaient pour écarter les soupçons de leurs maris; chacun de ceux-ci croyait bonnement que les longues absences de sa femme n'avaient d'autres causes que des visites dans les magasins ou des parties de théâtre avec l'une ou l'autre de ses deux amies. L'amour allait donc son train à Seymour Street, jusqu'au jour où lady K., qui aimait le changement, se mit à changer d'amants avec une rapidité si alarmante que ses deux amies durent lui demander de donner sa démission de membre du club. Le capitaine Vivian et lord Strathmore continuèrent à jouir de la société de Mrs. D. W. et de lady P. Mais, un matin, le capitaine Vivian, qui fumait un cigare après son déjeuner en pensant au plaisir d'une prochaine visite au Club des Perroquets, fut informé par son domestique que la femme de chambre de Mrs. D. W. était là avec une lettre de sa maîtresse. « Faites-la monter », dit le capitaine; et la servante, entrant avec un sourire, remit un billet au capitaine : « Mon cher Strathmore, venez à Seymour Street à trois heures. J'y serai seule. » Comme le nom de Vivian et celui de Strathmore ne se ressemblent en rien, il ne pouvait se présenter qu'une seule explication à l'esprit du capitaine qui, furieux, s'écria : « Votre maîtresse vous a donné deux lettres à porter. Voici celle pour lord Strathmore. Où est la mienne? » Malgré les protestations de la soubrette qui prétendait n'avoir qu'une lettre, Vivian lui fit donner de force celle qui lui était adressée, l'ouvrit, et y trouva une déplorable preuve de la duplicité féminine, car voici ce qu'elle contenait : « Mon vieux Johnny chéri, ne venez pas à Seymour Street aujourd'hui parce que je passe la journée chez ma belle-mère. » L'écriteau « A louer » apparut bientôt après sur la maison de Seymour Street.

Autre histoire : « Un de mes amis, traversant un des squares aristocratiques, remarqua qu'on étendait de la paille sur les quatre côtés. Intrigué par cette vue insolite il demanda à l'homme qui étendait la dernière charge : « Pourquoi mettez-

vous de la paille sur les quatre côtés du square, s'agit-il donc d'un cas grave? — Monsieur, répondit l'homme, la dame du n°... vient d'avoir un enfant et, comme quatre messieurs ont envoyé de la paille, j'ai pensé qu'il valait mieux tout mettre pour ne pas faire de jaloux. »



Il ne faudrait pas conclure de ces citations, que les « Souvenirs » ne contiennent qu'une chronique scandaleuse. Quand elle nous parle d'elle et des siens — les Horsey, lady Cardigan a des peintures plus édifiantes à nous présenter.

La famille de Horsey vivait dans la plus parfaite union, et lady Cardigan parle avec attendrissement de ses années d'enfance et de jeunesse.

Si on l'en croit, son avenir lui fut prédit, au temps où elle était miss de Horsey. Un jour, accompagnée de sa femme de chambre, elle alla consulter, dans un quartier assez mal famé, une vieille diseuse de bonne aventure qui lui prédit qu'elle se marierait tard, qu'elle épouserait un veuf dans une haute situation, et qu'après la mort de son premier mari, elle épouserait un grand seigneur qui mourrait également avant elle; qu'enfin elle vivrait très longtemps. « Ce qu'il y a d'étrange, dit-elle, c'est que la prédiction se réalisa. Lord Cardigan était veuf et presque tous les hommes qui recherchèrent ma main étaient des veufs! Je fus demandée en mariage par lord Sherborne, un veuf avec dix enfants; par le duc de Leeds, un veuf avec onze enfants, et par Christopher Maunsell Talbot, le « père » de la Chambre des Communes, un veuf avec quatre enfants. Le prince Soltykoff, le duc de Saint-Albans, Harry Howard et Disraëli, qui me firent également des offres de mariage, étaient tous veufs, ce qui me conduit à supposer que je possédais quelque étrange fascination pour ceux qui avaient eu la douleur de perdre une première épouse. »

Celui qui le premier rechercha sa main, ou du moins le premier dont elle parle, fut un prince de sang royal, considéré en son temps comme le légitime héritier de la couronne d'Espagne, Carlos-Louis-Fernando de Bourbon, comte de

Montemolin, fils aîné de ce Don Carlos qui fut lui-même prétendant à la couronne d'Espagne, quand son frère Fernando VII mourut en 1833. Lorsqu'Isabelle monta sur le trône après la défaite des Carlistes, Don Carlos rentra dans la vie privée et abdiqua ses prétentions en faveur de son fils aîné, le comte de Montemolin, qui devint ainsi le second Don Carlos. Un mariage entre lui et sa cousine germaine, la reine Isabelle, eût pu amener la fusion entre les deux branches de la famille royale, mais les « mariages espagnols », dont il fut tant parlé en ce temps-là, unirent Isabelle avec son cousin Francisco et sa cousine Fernanda avec le duc de Montpensier. En 1845, le comte de Montemolin lança, de Bourges, un manifeste et il alla peu de temps après à Londres pour y organiser le parti carliste. L'auteur des « Souvenirs » fit sa connaissance en 1848; le comte était alors l'hôte du duc et de la duchesse de Nemours à Twickenham. Il était fort bien de sa personne, élégant danseur, bon musicien, et la chance possible de faire quelque jour de sa femme une reine d'Espagne venait s'ajouter à ses autres séductions. Il demanda la main de miss de Horsey en février 1849 et la lettre qu'il écrivit à cet effet est photographiquement reproduite dans le volume. En Espagne, les Carlistes, sous le commandement du partisan Cabrera, se battaient aussi bien que le manque d'argent le leur permettait. Ils étaient très mécontents de l'absence du prétendant. Celui-ci se décida à paraître enfin sur le théâtre des hostilités, mais il retourna presque aussitôt à Londres pour y faire de nouveau sa cour. Ce n'était pas le moyen de gagner un cœur un peu bien situé; la jeune fille fit sentir au prétendant que sa place n'était pas auprès d'elle. A cette cause de refroidissement, venait s'ajouter l'ennui d'une surveillance de chaque instant de la part des espions carlistes, qui détestaient cette Dalilah responsable de la débilité de leur Samson. L'engagement fut rompu en juin 1849.

Ce n'est qu'en 1858 que miss de Horsey épousa lord Cardigan. Lorsque celui-ci devint veuf, il vivait depuis douze ans séparé de sa femme, laquelle pratiquait avec ferveur le culte de l'amour libre. Elle avait été sa maîtresse, au temps où elle était la femme du colonel Johnson, qui obtint le divorce contre elle en raison de ce fait. Elle traita son second mari comme le

premier, et ses relations avec lord Colville aboutirent non pas à un second divorce, mais à une séparation à l'amiable.

Cette première lady Cardigan n'était pas ennemie de la plaisanterie. Une certaine Mrs. Browne, très connue dans la haute société, était follement amoureuse de lord Cardigan, qu'elle ne connaissait que de vue, et elle lui écrivit plusieurs fois pour implorer la faveur d'une rencontre. Lady Cardigan, sous les yeux de qui tomba l'un de ces billets, imagina d'y répondre par une promesse de rendez-vous. Elle s'était auparavant assurée de la complicité d'un M. Baldwin, secrétaire de lord Cardigan et, comme lui, fort bel homme, qui devait jouer le rôle de l'amoureux ; mais il fut convenu que, par mesure de prudence, l'entrevue aurait lieu dans la plus complète obscurité.

Il fallait être bien éprise pour ne point suspecter la supercherie ; mais c'était précisément le cas de Mrs. Browne, et quand M. Baldwin vint au rendez-vous il fut reçu en un lieu aussi noir que l'Érèbe. Tous deux furent satisfaits de la rencontre et se séparèrent avant le jour. Ce ne fut que longtemps après que Mrs. Browne découvrit qu'elle avait tenu compagnie à un simple secrétaire.

Lord Cardigan connaissait depuis longtemps la famille de miss de Horsey et il ne cachait pas à celle-ci l'admiration mêlée de respect qu'elle lui inspirait. Mais comme il n'était pas libre, la mère résolut d'emmener sa fille en province pour interrompre toutes relations. La jeune fille, forte de sa conduite irréprochable et jalouse de son indépendance, quitta sans hésitation le toit paternel. « Chez moi, dit-elle, l'acte suit immédiatement la résolution. Aussi je commandai qu'on sellât mon cheval *Don Juan*, qui m'emmena vers la liberté. »

Installée, en compagnie d'un vieux serviteur de la famille, dans une jolie demeure de Park Lane, où sa fortune personnelle lui permettait de tenir un très honorable état de maison, la voilà libre de voir lord Cardigan et de monter chaque jour à cheval avec lui dans Hyde Park. Elle allait être bientôt libre de l'épouser :

Le matin du 12 juillet 1858, je fus réveillée par des coups retentissants frappés à la porte d'entrée. Je regardai ma montre et je vis qu'il n'était pas encore sept heures. Je fus, cela va sans dire, fort

effrayée, pensant que quelque malheur était peut-être arrivé à mon père ou à mes frères. Mais les coups redoublèrent; j'entendis tirer les verrous et une voix bien connue m'appeler avec impatience. C'était lord Cardigan! J'eus tout juste le temps de passer une robe de chambre avant qu'il n'entrât *sans cérémonie*. Me saisissant dans ses bras il s'écria : « Ma chérie, elle est morte... marions-nous bien vite. » C'est ainsi que j'appris que la pénible période d'épreuve était terminée et que nous étions enfin libres d'être heureux ensemble.

Miss de Horsey ne voulut pas d'un mariage si prompt; par égard pour la morte, qui lui avait témoigné des bontés, elle fit patienter lord Cardigan deux mois et demi.

Suit le récit d'un voyage de noces sur les côtes d'Espagne et d'Italie, à bord du yacht de lord Cardigan, et qui ressemble à un conte de fées. Les nouveaux mariés reçoivent à Rome la bénédiction du Pape, visitent Paris alors dans tout l'éclat du règne de Napoléon III, retournent à Londres, et se rendent enfin à Deene, le manoir familial des Cardigan, où six cents fermiers à cheval escortent la voiture de leurs suzerains. Il va sans dire que la querelle de famille due à la manifestation d'indépendance de la jeune fille ne survécut pas à son mariage avec le héros le plus populaire de l'Angleterre.

J'étais idéalement heureuse car je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un mari plus dévoué que lord Cardigan. La grande différence d'âge qui nous séparait disparaissait sous cette joie de vivre qui était en lui et il prenait part à tous les plaisirs de l'existence avec l'entrain d'un jeune homme. Notre vie était un heureux roman; nous jouissions de tout ce que ce monde peut donner de joies, mais au milieu de son bonheur, Cardigan ne manquait jamais de tendre une main secourable à ceux qui étaient moins fortunés, et aujourd'hui encore, parmi nos fermiers, le nom du comte de Cardigan est resté synonyme de générosité et de bonté.

Ce roman dura dix ans; en mars 1868, lord Cardigan mourut des suites d'une chute de cheval, après trois jours d'agonie.

Lorsque je reviens en arrière sur cette période de mon existence où je fus constamment entourée de soins et d'amour par le meilleur des maris, j'éprouve un sentiment de fierté au souvenir de ses paroles, quand il me disait qu'il me devait le meilleur de sa vie et que ses richesses et sa gloire de soldat n'étaient rien comparées à son bonheur de mari.

Pendant douze jours le corps de lord Cardigan fut exposé sur un lit de parade, dans la salle des fêtes de son château de Deene, et six mille personnes vinrent contempler une dernière fois celui qui conduisit à Balaklava la charge de la brigade de cavalerie légère. Son ancien régiment, le 11e hussards, assista tout entier aux funérailles et huit de ses anciens compagnons d'armes le portèrent sur leurs épaules à sa dernière demeure.

Il laissait toute sa fortune, qui était considérable, à sa veuve. Le domaine de Deene, qui faisait autrefois partie des terres de l'abbaye de Westminster, avait été acheté en 1518 par Sir Robert Brudenell à qui remonte la fortune de la famille. Les bâtiments furent considérablement augmentés par son petit-fils, Sir Edmund Brudenell, et le domaine passa par héritage aux mains de son neveu Thomas en 1606. Ce Sir Thomas, fait baron par Charles Ier, fut enfermé pendant vingt ans dans la Tour de Londres après la défaite du parti royaliste. Le journal de sa longue captivité, qui remplit une quarantaine de volumes manuscrits, est précieusement conservé dans la bibliothèque de Deene. Charles II le récompensa de sa fidélité et de ses malheurs, en 1661, par le titre de comte de Cardigan. Il mourut deux ans après à l'âge de quatre-vingts ans. Le second comte de Cardigan, converti au catholicisme, mourut à cent deux ans. Sa fille, lady Anne Brudenell, était une des beautés de la cour de Charles II. Elle épousa le comte de Shrewsbury, et l'on sait que, déguisée en page, elle tenait le cheval du duc de Buckingham pendant que celui-ci se battait en duel avec son mari et le tuait. Son portrait par Sir Peter Lely orne le *White Hall* de Deene. Le troisième comte de Cardigan épousa une fille du comte d'Ailesbury; le quatrième épousa l'héritière du duc de Montagu en 1761; il eut pour héritier son frère John, dont le neveu, le sixième comte, était le père de celui qui devint le héros de Balaklava, septième comte de Cardigan.

Le château de Deene contient de nombreux tableaux, dont un portrait de la reine Henriette-Marie, par Van Dyck, un portrait de Louise de Kéroualle et de son fils, le duc de Richmond, qui épousa une Brudenell, et plusieurs portraits par Lely, Sir Josuah Reynolds, et d'autres peintres des XVIIIe et XIXe siècles. La chapelle des Brudenell, construite par

lady Cardigan (l'auteur des *Souvenirs*) contient le tombeau de son mari sculpté par Bœhm. Deene, comme tout vieux château qui se respecte, a ses *revenants* : « On rapporte qu'à l'époque où il servait de couvent, les moines et les nonnes y vivaient en communauté, circonstance naturellement un peu dangereuse pour la morale du lieu, qui fut, dit-on, le théâtre des amours d'une jeune nonne et de l'un des moines. Ils eurent une fin tragique, et le spectre de la nonne fait de temps en temps son apparition dans la grande salle, vêtu de blanc comme son ordre. Quantité d'ossements d'enfants furent trouvés lors de l'exécution de certains travaux et je me suis souvent demandé si les horribles pratiques de Gille de Retz avaient cours autrefois à Deene, ou si les petits ossements étaient ceux de nouveau-nés, dont la présence au couvent eût pu gêner et compromettre ses religieux hôtes ! »

Cinq ans après la mort du comte de Cardigan, il fut grandement question du mariage de la veuve avec Disraeli. Mais le projet déplut à un oncle de lady Cardigan, l'amiral Rous, une des physionomies les plus sympathiques de Newmarket, « the king of sportsmen and good fellows ». (La femme de l'amiral passait pour avoir très mauvais caractère. Elle mourut, et lady Cardigan raconte que, peu de temps après, comme elle passait chez son oncle pour avoir de ses nouvelles, le valet de chambre lui répondit : « Vraiment, milady, je puis dire que l'amiral va beaucoup mieux depuis que Madame est morte. ») Tout autant que l'amiral Rous, le Prince de Galles était opposé au mariage avec Disraeli. Mais il faut laisser encore la parole à l'auteur des *Souvenirs* :

En 1873, j'allai à un rendez-vous de chasse au château de Belvoir où je rencontrai le Prince de Galles, qui était un des hôtes du château. Je montais mon fameux cheval *Dandy*, le vainqueur des *Billesdon Coplow Stakes* à Croxton Park, et ce matin-là j'étais fort préoccupée d'une demande en mariage que je venais de recevoir de Disraeli. Mon oncle, l'amiral Rous, m'avait dit : « Ma chère, vous ne pouvez pas épouser ce sacré vieux Juif », mais j'avais connu Disraeli toute ma vie et j'avais beaucoup d'amitié pour lui. Il avait cependant un inconvénient, une haleine un peu forte, — la mauvaise odeur de la politique sans doute! Je me demandais si je pourrais vraiment supporter ce fâcheux attribut d'un grand homme, quand je rencontrai le prince à cheval, qui voulut bien m'accompagner et

causer avec moi. Au cours de notre conversation je lui fis part de la proposition de Disraeli et lui demandai s'il me conseillait de l'accepter, mais le prince me répondit qu'il ne pensait pas que ce mariage pût être très heureux...



Le dernier chapitre des *Souvenirs*, est consacré au second mariage de lady Cardigan. En 1873, pendant un séjour à Paris où elle montait fréquemment au Bois son fameux cheval *Neoptolemus*, elle rencontrait un beau cavalier qu'elle apprit être Don Antonio Manuelo, comte de Lancastre, neveu d'amis à elle, le duc et la duchesse de Saldanha. Lorsqu'elle fit sa connaissance, il lui exprima son admiration pour la façon dont elle montait à cheval et, peu de jours après, il chargeait son oncle et sa tante de Saldanha d'une demande officielle de mariage : « Quand je fus revenue de ma surprise, je commançai à réfléchir que la solitude n'était pas sans inconvénients pour une jeune et riche veuve comme moi et je me trouvai assez d'inclination pour un second mariage. »

Le comte de Lancastre appartenait à une vieille famille de Portugal, qui fait remonter son origine à la branche royale des Plantagenet par John of Gaunt, duc de Lancaster, dont la fille Philippa épousa, en 1387, Jean Ier, roi de Portugal. Leur fils, le fameux prince Henri le Navigateur, fut la souche des comtes de Lancastre, ou Alencastre — comme on dit en Portugal — auxquels il donna le nom de la famille de sa mère.

Lady Cardigan devient comtesse de Lancastre en août 1873. Les noces sont célébrées en Angleterre au milieu de ces fidèles fermiers qui, de même façon que quinze ans auparavant, escortent la voiture de leurs seigneurs, et la traînent, après en avoir dételé les chevaux : « Lancastre fut fort étonné de cette réception car jusque-là il ne s'était pas rendu compte de l'étendue de mes domaines et de la nature de mes relations avec mes fermiers. »

Ce mariage fut heureux comme le premier, mais sans une aussi grande intimité; Lancastre ne pouvait pas se passer longtemps de son cher Paris, et l'administration de ses immenses domaines réclamait souvent la présence de la com-

tesse en Angleterre. Le comte de Lancastre mourut d'une bronchite à Paris en 1898. Les Lancastre voyaient souvent la reine Isabelle d'Espagne dans son hôtel de l'avenue du Roi-de-Rome. Le chapitre se termine par un portrait de la reine que pourrait signer un duc de Saint-Simon et par la peinture d'un drame qui, en pleine cour de Alphonse XII, nous reporte aux pratiques bibliques du roi David et de la belle Betsabé; mais ces œuvres d'art n'appartiennent plus à la galerie de tableaux de l'école anglaise, que nous avons voulu présenter au lecteur, et au milieu desquels cette grande dame, ornée de tous les dons de la nature et de la fortune, jeune encore à quatre-vingt-quatre ans, apparaît comme une remarquable figure de cette aristocratie — si fort menacée aujourd'hui, — et qui gardera une grande place dans l'histoire de la société anglaise et dans l'histoire des sociétés humaines.

RAYMOND BONNET DE MALHERBE

CÂBLES SOUS-MARINS

ET

DÉFENSE NATIONALE

Dans l'ensemble des réseaux télégraphiques qui forment le « système nerveux » de notre planète, les câbles sous-marins entrent pour une part importante. Leur nombre atteint 2 053; leur longueur totale de 465 000 kilomètres représente onze fois et demie la circonférence de la terre. Leur développement est loin d'équivaloir à celui des lignes aériennes (1 100 000 kilomètres); mais il se poursuit avec la même régularité, et les progrès de la télégraphie sans fil ne l'ont pas ralenti : de 1900 à 1909, on a posé 594 nouveaux câbles, et c'est de 1905 que datent les deux plus longues lignes existantes, celles qui, à travers le Pacifique, relient l'Australie au Canada et les États-Unis à la Chine.

Cette industrie, maintenant prospère, a eu des débuts difficiles, et il a fallu à ses fondateurs une ténacité extraordinaire pour ne pas se laisser rebuter par les échecs ruineux des premières tentatives : la conception était en avance sur les moyens de réalisation. Dès les débuts de la télégraphie ordinaire, le physicien Wheatstone songeait à établir une communication sous-marine entre l'Angleterre et le continent, Les phénomènes électriques étaient déjà assez bien connus pour que l'on pût

calculer la section d'un fil métallique permettant le passage du courant jusqu'à une distance déterminée. Mais il n'existait encore aucune substance capable d'isoler électriquement le conducteur de l'eau ambiante. Le caoutchouc ne pouvait convenir à cause de son altération rapide par l'humidité. Wheatstone, dans la baie de Swansea, Morse, à New-York, réussissaient bien à transmettre quelques signaux à travers l'eau, par un fil de cuivre enveloppé de chanvre goudronné. Morse, à la suite de ces expériences, soumettait même au gouvernement des États-Unis un projet d'établissement d'un câble transatlantique. Mais ce n'était là encore que des essais de laboratoire, d'une application impossible.

En 1845, la gutta-percha fut importée des Iles de la Sonde en Angleterre. C'était l'isolant rêvé, présentant au passage de l'électricité une résistance presque infinie, et se conservant beaucoup mieux dans l'eau que dans l'air. Une société anglaise se fonda immédiatement pour appliquer la nouvelle découverte, et, ayant obtenu le monopole du télégraphe sous-marin dans la Manche, fit fabriquer un câble de 44 kilomètres en bouts de 20 mètres réunis par des soudures. La pose eut lieu le 23 août 1850. Le câble, embarqué à Douvres sur un chaland que remorquait un petit vapeur, fut déroulé sans incident; le but paraissait atteint; mais, avant d'immerger l'extrémité devant Calais, on essaya de télégraphier au point de départ : quelques lettres purent être transmises, puis les signaux ne passèrent plus. Plusieurs des jonctions trop nombreuses s'étaient rompues : on ne put même pas relever le câble.

Dès l'année suivante, un nouveau câble était fabriqué et posé, cette fois avec succès; la première ligne télégraphique sous-marine Calais-Douvres fut ouverte au public le 23 novembre 1852. Le type de câble employé correspondait si bien aux nécessités de l'opération, que l'on en a jusqu'ici conservé les dispositions générales : quatre fils de cuivre recouverts chacun de deux couches de gutta-percha, puis cordés ensemble avec des fils de chanvre goudronné pour remplir les vides; une cordelette également, goudronnée, enroulée perpendiculairement aux spires pour donner de la flexibilité à l'ensemble; enfin, comme protection contre les chocs et les frottements,

une armature de dix fils de fer galvanisés, tordus en hélice à long pas. Le câble a duré jusqu'en 1889 ; son armature, après une si longue immersion, était complètement oxydée, mais le cuivre et la gutta-percha restaient en parfait état.

Le succès du câble de la Manche donna subitement un grand essor à la télégraphie sous-marine. De tous côtés des entreprises s'organisèrent; mais leurs fortunes furent diverses. On réussit, entre 1851 et 1854, à poser des câbles entre l'Angleterre et la Belgique, entre la Suède et le Danemark, entre l'Italie et la Corse, entre la Corse et la Sardaigne. Mais, par trois fois, on échoua dans la tentative de relier l'Irlande à l'Angleterre; on ne réussit qu'au troisième essai à joindre la Sardaigne à l'Afrique, et on perdit 5 000 kilomètres de câble, dans la mer Rouge et l'océan Indien, en essayant de poser une ligne de Malte aux Indes.

En même temps se préparait l'entreprise du câble transatlantique, qui passionnait le public. Une compagnie anglaise obtint pour cinquante ans le droit exclusif d'atterrissage dans l'île de Terre-Neuve et sur les côtes du Labrador, points les plus proches de l'Europe. Elle étudia le tracé de la ligne, hauteur et nature des fonds; puis elle expérimenta les conditions de fonctionnement en réunissant bout à bout les fils aériens et souterrains de diverses compagnies de manière à constituer un circuit de 3500 kilomètres de longueur (le câble devait avoir 3 000 kilomètres): le nombre des signaux transmis distinctement dans ce circuit atteignit 250 par minute. Tout fut prêt en 1857. La pose fut longue et difficile; dix fois des incidents divers l'interrompirent. Mais, enfin, le 5 août 1858, la reine Victoria et le président Buchanan purent échanger des télégrammes de félicitations. Malheureusement, la ligne présentait un grand nombre de fautes d'isolement par lesquelles l'âme en cuivre fut rapidement rongée en beaucoup de points, et les signaux devinrent de plus en plus confus pour disparaître complètement au bout de vingt jours.

Le gouvernement anglais s'émut de ces échecs successifs, où ses nationaux avaient perdu une quarantaine de millions. Avant de permettre de nouvelles entreprises, il résolut de s'éclairer sur l'avenir qui pouvait être réservé à la télégraphie sous-marine. Il chargea une commission de huit membres.

savants et praticiens, de faire une enquête sur la meilleure manière de construire, de poser et d'entretenir les câbles. Cette commission fonctionna de 1859 à 1862. A la suite d'une étude admirablement conduite, servie d'ailleurs par les travaux théoriques de Fourier et de Sir W. Thomson, elle acquit la certitude que les insuccès antérieurs étaient dus à des causes évitables. Dans son rapport d'ensemble, elle posa les principes fondamentaux qui sont encore appliqués.

Des bâtiments furent envoyés en mission dans toutes les mers pour faire des campagnes de sondages minutieux. On découvrit, en particulier, sur le parcours du câble de 1858, des dénivellations importantes, qui suffisaient à expliquer sa rupture. Des études furent faites sur la température du fond des mers, sur la flore et la faune sous-marines : ce furent les débuts de l'océanographie. Enfin, l'Association Britannique pour l'avancement des Sciences élabora un système d'unités rationnelles qui donnèrent aux mesures électriques une précision inconnue jusqu'alors, et sir W. Thomson inventa les appareils d'essais à grande sensibilité qui sont encore en usage.

Ces résultats furent sans doute mal connus de l'administration française, qui, de 1860 à 1864, essaya vainement d'établir une liaison directe avec l'Algérie : d'abord par Toulon-Alger, puis par Alger-Port-Vendres, et enfin, en désespoir de cause, par Oran-Carthagène. Les trois tentatives furent infructueuses.

La Compagnie anglaise du télégraphe atlantique prépara mieux sa grande entreprise. En 1865, elle fréta l'immense paquebot *Great Eastern* qu'elle munit d'une installation perfectionnée pour le mouillage et le relevage du câble. La pose commença sans incident; mais, aux deux tiers de la route, la machine eut une avarie; l'énorme masse du navire en dérive exerça sur le câble une traction qui le rompit. Il y avait 3 600 mètres de fond, et jamais on n'avait essayé de draguer un câble par une profondeur aussi grande. On réussit néanmoins à ramener le bout du câble à la surface, mais au moment où on allait le joindre à la partie restée à bord, il retomba à la mer et ne put être repris.

Les promoteurs de l'entreprise ne perdirent cependant pas courage, et une nouvelle société se fonda pour poser un nouveau câble et compléter celui qui gisait dans l'Atlantique. La

réussite, cette fois, fut complète, et en 1866 le Nouveau Monde fut enfin relié à l'Ancien.

Les tâtonnements étaient finis, la télégraphie sous-marine entrait dans la phase d'exploitation industrielle. En 1869, le câble français Brest-Saint-Pierre fut posé sans incident. Aujourd'hui, il existe 16 câbles entre l'Europe et l'Amérique du Nord : 12 (dont 5 anglais et 7 américains) partent de l'Irlande, 2 français de Brest, 2 allemands d'Emden. Sauf les mers polaires, tous les océans sont sillonnés de câbles plongeant jusqu'à 5 000 mètres de profondeur. Beaucoup de lignes ont plus de 3 000 kilomètres de longueur, et la plus grande, le tronçon du Transpacifique qui va de Vancouver (Canada) aux îles Fanning, atteint 7 000 kilomètres. Il n'y a plus guère d'île de quelque importance qu'un câble ne relie au continent le plus voisin, et il n'est pas rare que pour expédier un télégramme au delà des mers on ait le choix entre trois ou quatre voies différentes.



Une flotte de cinquante navires câbliers assure l'entretien de cet immense réseau. La nécessité de bâtiments spéciaux s'est imposée de bonne heure. Le câble transatlantique de 1858 avait été posé par des navires trop petits, qui avaient dû se partager la charge et se livrer, pour coordonner leurs efforts, à des manœuvres délicates. Au contraire, le *Great Eastern*, employé en 1865 et 1866, était trop grand. Un bon poseur de câbles doit jauger de 5 000 à 6 000 tonneaux; il contient de vastes cuves, liées à la membrure et prenant toute la hauteur et toute la largeur de la coque, où le câble se love en spires superposées; d'autres cuves plus petites sont destinées aux filins de drague, dont le bateau emporte des dizaines de kilomètres; une machinerie à vapeur est installée sur le pont pour le relevage en cas de rupture ou de constatation d'un défaut grave; il faut des freins puissants pour régler la vitesse de déroulement, des dynamomètres pour mesurer l'effort de traction. On embarque de grosses bouées qui servent de repères pour les dragages, des grappins pour accrocher le câble sur le fond, des

appareils de sondage avec quoi mesurer les plus grandes profondeurs et rapporter des échantillons du fond; enfin le navire possède un laboratoire d'électricité d'où l'on contrôle l'isolement et la conductibilité du câble à mesure qu'on le pose, de manière à révéler immédiatement l'existence des défauts et leur importance.

Un bâtiment ainsi équipé, et d'un tonnage assez grand, coûte fort cher comme construction et comme entretien. Aussi n'en existe-t-il qu'un petit nombre; la plupart des câbliers sont plutôt faits pour les réparations. Ils ont alors un déplacement de 1 000 à 2 000 tonneaux, et leurs cuves beaucoup moins grandes ne contiennent que la longueur de câble nécessaire au remplacement d'une portion de ligne avariée. Par contre, ils ont besoin, pour le dragage et les mesures électriques, d'un matériel encore plus complet que celui des poseurs de câbles.

Ces navires ont souvent à intervenir, car les avaries de câbles sous-marins sont fréquentes. Elles tiennent à des causes multiples. Aux atterrissages, le frottement sur le fond et l'effet des courants ou du ressac provoquent des ruptures malgré l'épaisseur de l'armature. Parfois aussi le câble se brise parce qu'on l'a suspendu au-dessus d'une vallée sous-marine ignorée : une dénivellation de 1.000 mètres dans la mer des Antilles a ainsi interrompu une ligne pendant plus d'une année. Une campagne de sondages préalables, exécutée avec soin, évite de tels accidents; si onéreuse qu'elle puisse être, elle coûte moins cher qu'une campagne de réparation et que l'arrêt du trafic. Quelquefois, il est vrai, la configuration du fond change : les éruptions sous-marines, dont on a beaucoup parlé, sont très rares ; mais les éboulements sont plus fréquents : l'un d'eux, en 1873, enterra sur une vingtaine de kilomètres le câble Falmouth-Bilbao; toute cette partie dut être sacrifiée.

Les navires qui accrochent leur ancre dans les câbles, et ceux qui font la pêche aux filets traînants, sont dangereux aux lignes télégraphiques. Quand ils relèvent un câble avec leur ancre, ils le rejettent ordinairement à la mer, et il peut n'en pas résulter de dommage si l'armature est assez solide. Mais parfois ils ne réussissent pas à se dégager. La Convention

internationale de 1884 leur fait dans ce cas un devoir d'abandonner leurs engins à moins de danger immédiat, et leur garantit une indemnité pour cette perte. Pourtant il arrive encore que certains, soit par ignorance, soit parce qu'ils pêchent en fraude dans les eaux d'une nation voisine, coupent le câble pour s'en débarrasser.

Les chalutiers ne font pas moins de dégâts, quoiqu'à l'ordinaire ils agissent involontairement. Dans la mer du Nord et au large de l'Irlande, le développement du chalutage à vapeur provoque depuis quelques années des ruptures de câbles de plus en plus nombreuses. Il y a bien, près de terre, un balisage des lignes et des zones interdites à la pêche; mais, à quelque distance, il devient impossible d'édicter des règles et surtout de les faire observer. On cherche encore le moyen de concilier les intérêts en présence.

Les animaux marins causent aussi des avaries graves. Parfois des baleines, des requins brisent le câble d'un coup de queue, des espadons y enfoncent leur scie. Mais les plus redoutables ennemis des lignes sous-marines sont les animalcules qui foisonnent dans toutes les mers : la *limnoria* qui mange la gutta-percha, le *teredo* qui la perce pour dévorer les fils de chanvre. On combat leurs ravages, dans une certaine mesure, en enroulant autour de l'armature un ruban métallique recouvert de toile stéarinée.

Enfin, le passage même du courant électrique, s'il ne suffit pas à créer des défauts, peut les aggraver par l'oxydation qu'il produit dès que la moindre goutte d'eau a pénétré sous l'enveloppe isolante. Aussi y a-t-il intérêt à employer des courants d'intensité faible avec des appareils récepteurs très sensibles.

Au reste, un défaut d'isolement, tant qu'il n'est pas devenu grave, n'empêche pas la transmission des dépêches. Pratiquement, il n'y a pas de ligne qui n'en présente, et on en connaît un qui existe depuis dix ans sur un câble dont le trafic n'a pas été interrompu. Bien mieux, on s'est aperçu dès les débuts de la télégraphie sous-marine que certains défauts rendaient les communications plus nettes et augmentaient le nombre de signes transmis dans un même temps. Ce fait bizarre est resté longtemps sans explication. On sait maintenant qu'il tient à la « capacité électrique » du câble, phéno-

mène qui n'existe pas dans les lignes aériennes, et qu'on peut assimiler à une sorte de réaction produite dans le milieu conducteur (eau de mer) par le passage de courant à travers l'âme. L'état d'équilibre qui correspond à chaque signe transmis s'établit d'autant plus que le câble est plus long et que son isolement est plus parfait. C'est la raison qui explique l'impossibilité d'utiliser les grands câbles pour le téléphone et de les exploiter intensivement comme les fils aériens par la transmission simultanée de plusieurs dépêches dans chaque sens. La présence d'un défaut diminuant la capacité, on conçoit qu'elle puissent favoriser la rapidité des communications. Certains ingénieurs affirment même que, sur les lignes très longues, il serait avantageux de créer une faute au moment de la pose, en construisant le câble de manière à éviter les inconvénients des fautes accidentelles. Aucune compagnie n'a encore voulu tenter cet essai.

En règle générale, les défauts d'isolement sont cependant dangereux, car on doit toujours en craindre l'aggravation. La surveillance des lignes est la principale préoccupation des télégraphistes. Chaque jour, on constate l'état du câble par des épreuves minutieuses, effectuées aux postes d'atterrissage et dont le principe consiste à faire passer dans la ligne le courant d'une pile dont on connaît très exactement le débit pour une résistance électrique donnée; les variations de ce débit indiquent celles de la résistance et permettent, non seulement de constater la présence d'un défaut, mais d'en déterminer l'importance et la position approximative. La comparaison des chiffres journellement obtenus montre si le défaut reste stationnaire ou grandit.

Le plus souvent, c'est seulement quand l'interruption s'est produite que le câblier part pour la campagne de réparation. Quand le défaut est près de terre, ou dans les parages de faible profondeur, sa tâche est facile. Mais lorsque l'avaric s'est produite au large, dans les grands fonds, il faut d'abord savoir exactement où est le câble car une incertitude de quelques kilomètres augmente la durée des opérations; un câble de la mer du Nord a été dragué sans succès pendant trois mois, à cause d'une erreur de position de 10 kilomètres. Comme, d'autre part, les observations astronomiques du câblier ne lui

donnent son point qu'à 3 ou 4 kilomètres près, il est fort rare qu'il trouve le câble du premier coup.

Lorsqu'il pense être arrivé dans son voisinage, il mouille une grande bouée qui lui servira de point de départ; il met à la mer sa drague, c'est-à-dire un long filin que termine un grappin traînant sur le fond, et il court des bordées perpendiculairement à la direction connue de la ligne, en s'écartant progressivement de la bouée, jusqu'à ce que la tension du filin, lue au dynamomètre, lui indique qu'il a rencontré le câble. C'est une opération délicate, car il ne faut pas confondre les efforts que produisent le traînage et les irrégularités du fond, avec celui qui correspond à l'accrochage du câble. Les praticiens les plus exercés s'y trompent quelquefois. Et il leur arrive aussi de relever un vieux câble abandonné (tels ceux des premières lignes transatlantiques), ou quelque tronçon provenant d'une réparation antérieure, comme il en existe beaucoup, et de très longs, dans certaines mers. Alors tout est à recommencer.

Le câble saisi par le grappin, on le hisse à bord, non sans risquer de le voir s'échapper si le filin de drague cède : suivant qu'il donne la communication avec l'une ou l'autre des extrémités de la ligne, on détermine le côté où se trouve le défaut, et sa position approchée. Si la partie avariée n'est pas loin, on l'amène à la surface et on la répare; sinon, on repère au moyen d'une bouée l'endroit où l'on a trouvé le câble, on va l'accrocher à nouveau de l'autre côté du défaut, et l'on remplace par du câble neuf toute la partie comprise entre les deux points où l'on a dragué.

On conçoit facilement que ces opérations, lorsqu'on est obligé de les faire dans la mauvaise saison et par des fonds de plusieurs milliers de mètres, puissent être très longues : récemment, la réparation d'un Transatlantique a exigé deux campagnes et le remplacement de 500 kilomètres de câble; la dépense a atteint 2 millions de francs, et l'interruption a duré treize mois. Un autre câble avarié a nécessité trois campagnes de réparation faites par trois câbliers différents, dont l'un perdit tout son matériel sans accrocher une seule fois la ligne; il fallut immerger 450 kilomètres de câble neuf, et la communication ne fut rétablie qu'au bout d'un an.



Les câbles sous-marins appartiennent, les uns à des États, les autres à des compagnies privées.

Ceux des États sont les plus nombreux; on en compte 1651; mais la plupart ne desservent que des îles voisines du littoral; aussi leur longueur totale n'est-elle que de 84 000 kilomètres à peine le cinquième de l'ensemble des réseaux. Les plus longs appartiennent à la France : Brest-Dakar, Majunga-Mozambique, et toutes les lignes d'Algérie.

Les compagnies privées ne possèdent que 402 cables, mais qui mesurent ensemble 385 000 kilomètres. Tous les Transatlantiques et Transpacifiques, les câbles d'Extrême-Orient, d'Amérique et d'Océanie appartiennent à cette catégorie.

Trente compagnies se les partagent. Une compagnie française possède deux lignes transatlantiques, dessert les Antilles, le Vénézuéla, les Guyanes, le Brésil, et relie la Nouvelle-Calédonie à l'Australie : au total, 23 000 kilomètres de câbles. Il y a une compagnie allemande (35 000 km.), une danoise (10 000 km.), cinq américaines ou anglo-américaines (90 000 km.). Les vingt-deux autres sont anglaises, et leur réseau atteint 250 000 kilomètres, c'est-à-dire les 65 p. 100 du développement total des réseaux privés.

Ces vingt-deux compagnies ne sont du reste pas complètement distinctes; elles forment des groupements, dont le plus important, l'*Eastern*, réunit à lui seul 180 000 kilomètres de câbles sous une même direction. La multiplication nominale des compagnies est un effet de la loi anglaise, qui ne permet pas l'augmentation du capital primitif. La part de l'industrie anglaise dans la constitution du réseau télégraphique sous-marin est encore plus grande : c'est en Angleterre qu'ont été fabriqués les quatre cinquièmes environ des câbles existants, les deux Transpacifiques et quatorze des seize Transatlantiques; les deux autres viennent, l'un de France, l'autre d'Allemagne. Non seulement l'Angleterre a eu foi dès les débuts dans la réussite financière des entreprises de télégraphie sous-marine, mais elle a compris quel merveilleux instrument de domination mondiale serait un réseau de câbles bien conçu. La clairvoyance

de son gouvernement a secondé l'énergie de ses hommes d'affaires, et c'est ainsi que se sont créés ces innombrables postes télégraphiques anglais, centres d'influence commerciale pour le temps de paix, de renseignements et de transmission d'ordres pour le temps de guerre.

Au War Office, un bureau s'occupe spécialement des questions de câbles. Il surveille le fonctionnement normal des compagnies, étudie l'intérêt stratégique des nouveaux tracés. Aucun câble n'est posé sans son approbation, et c'est lui qui, s'il y a lieu, décide des modifications de projets ou des créations de lignes dans l'intérêt militaire de l'Empire. Ainsi les câbles des Bermudes et des Seychelles n'ont été posés que pour aboutir à de véritables sémaphores placés en pleine mer, afin que l'Amirauté puisse envoyer des ordres à ses escadres et être tenue au courant des mouvements de navires; ils ne vivent d'ailleurs que de la subvention de l'État. Les bureaux de la Barbade, des Açores, des îles du Cap Vert, de la Trinité (pour ne citer que ceux de l'Atlantique) jouent le même rôle. Bien mieux, les câbles anglais aboutissent en pays étranger (en France, en Espagne, au Portugal, etc.) à des bureaux anglais, et c'est à l'intérieur de ces bureaux que transitent sans contrôle possible les dépêches arrivant de tous les coins du monde. L'Angleterre ne peut donc manquer d'être informée la première, non seulement de ce qui l'intéresse directement, mais aussi de ce que les autres puissances auraient intérêt à savoir seules.

Dans la lutte pour l'empire de la mer, la possession de câbles sous-marins aura autant d'importance que celle des stations de charbon. Seuls les chefs des divisions navales anglaises seront assurés de trouver partout, à côté des montagnes de Cardiff réservées pour leur usage, la guérite d'atterrissage du câble sous-marin qui les mettra en communication instantanée avec la métropole; si l'Angleterre est neutre dans un conflit entre deux puissances maritimes, c'est par ses câbles que devront le plus souvent cheminer les télégrammes des belligérants, et il dépendra d'elle de les laisser passer, d'en retarder la transmission ou même de l'interdire.

En effet, d'après la Convention de 1875 signée à Pétersbourg et qui est le code de l'Union télégraphique universelle, toute

puissance « a la faculté de suspendre le service de télégraphie internationale pour un temps déterminé, si elle le juge nécessaire, soit d'une manière générale, soit seulement sur certaines lignes et pour certaines natures de correspondance, à charge pour elle d'en avertir immédiatement chacune des autres puissances contractantes ». Non seulement les États directement intéressés, mais aussi les neutres peuvent donc, dès la période de tension diplomatique, restreindre ou même arrêter les relations télégraphiques qui empruntent leur territoire.

La Convention de Pétersbourg ne s'appliquait qu'aux réseaux terrestres. Pour régler les questions de droit international relatives aux câbles sous-marins, la France prit en 1882 l'initiative de la réunion d'une conférence; vingt-six États s'y firent représenter, mais les résultats en furent médiocres. La convention signée en 1884 ne s'applique qu'au temps de paix. Pour le temps de guerre, elle se contente de dire (article 15) : « Il est bien entendu que les stipulations de la convention ne portent aucune atteinte à la liberté d'action des belligérants. »

A la conférence, nos délégués avaient essayé de faire bénéficier les câbles sous-marins d'une immunité complète, en les neutralisant. C'était le vœu qu'avait exprimé le président Buchanan dans le premier télégramme transmis, en 1858, du Nouveau Monde à l'Ancien. Mais les délégués anglais n'admirent même pas que la question fût discutée. Et, trouvant l'article 15 insuffisamment explicite, ils firent figurer à la suite de la convention la déclaration suivante : « Le gouvernement de Sa Majesté interprète l'article 15 en ce sens qu'en temps de guerre un belligérant signataire de la convention sera libre d'agir à l'égard des câbles sous-marins comme si la convention n'existait pas. »

Dès 1871, du reste, le gouvernement anglais avait considéré les câbles sous-marins comme contrebande de guerre. Le Gouvernement de Bordeaux, isolé par l'invasion, aurait voulu se relier aux provinces de l'Ouest qui résistaient encore, par une ligne qui fût en dehors des atteintes de l'ennemi. Il demanda à Londres la livraison de câbles commandés antérieurement : cette livraison lui fut refusée.

Les Anglais feront donc la guerre aux câbles. D'après leurs

revues techniques, les Allemands, les Italiens y songent aussi. Et chez nous, lors de la discussion, à propos du câble Brest-Dakar, une personnalité des plus autorisées, déclarait que la question des câbles n'avait pas au point de vue militaire l'importance qu'on lui prêtait, car dès la déclaration de guerre, français ou étrangers, tous les câbles seront coupés.

Pourtant, couper un câble n'est pas chose si facile. Il faut aller le chercher au large, dans les grands fonds; car près de terre, outre qu'on serait sans doute dérangé par la défense, le câble est garni d'une armature beaucoup plus forte, qui le rend très lourd et capable de résister à des tractions énormes. De plus, la position de la rupture serait vite repérée, et la réparation pourrait être presque immédiate.

La recherche du câble en pleine mer, son dragage, son relevage (car il faut le relever pour le couper, sans quoi l'on ne saurait pas quelle ligne on a interrompue) présentent les mêmes difficultés, qu'il s'agisse de détruire ou de réparer. Il y faut des installations aussi complètes que celles d'un câblier, et un entraînement du personnel. Les bâtiments de guerre, déjà encombrés, sont fort mal adaptés à ce rôle. Ils pourraient sans doute essayer de le remplir, dans des circonstances favorables, si un avantage sérieux devait dépendre de leur réussite; mais ce sont les navires câbliers eux-mêmes qui seraient le plus capables de mener à bien une opération de ce genre.

Et c'est encore là un avantage pour les Anglais, à qui appartiennent les trois quarts au moins de ces bâtiments. En outre, ils sont mieux informés que personne de la position exacte des câbles, car ils les ont le plus souvent posés ou du moins réparés (ainsi le câble Majunga-Mozambique, posé en 1894 par un bateau français, a été réparé par un câblier anglais en 1909). L'Angleterre joint donc au quasi monopole des communications mondiales le privilège de pouvoir, plus facilement qu'aucune autre puissance, interrompre les câbles étrangers. Et quant à elle, pour l'isoler du monde, il faudrait couper la quarantaine de câbles qui partent de ses côtes.

Que deviendront, en temps de guerre, nos communications par câbles?

Du côté de l'Amérique, dont nous aurons tant besoin pour notre subsistance, la situation est bonne : nos deux lignes par-

tant de Brest et aboutissant au cap Cod, l'une directement, l'autre en passant par Saint-Pierre, nous donnent une sécurité suffisante; nous aurons en outre l'usage, non seulement des câbles anglais, mais des câbles américains qui correspondent au bureau du Havre.

Nos relations avec la Russie sont malheureusement moins bien assurées. La ligne droite de Paris à Pétersbourg passe par l'Allemagne : elle nous manquera, ainsi que les voies italiennes et autrichiennes, dès la période de tension diplomatique. On organisera un contrôle des télégrammes franco-russes, centralisés dans un petit nombre de bureaux. Les dépêches chiffrées ou ayant trait à des sujets politiques ou militaires seront d'abord refusées. Puis la mobilisation arrêtera tout échange de correspondance.

Auparavant, sans doute, nous aurons eu recours aux neutres, ceux du nord et ceux du sud. Au nord, le câble français Calais-Fanö correspond avec les câbles russes de Libau et de Nystadt par l'intermédiaire du Danemark et de la Suède; d'autre part, cinq lignes vont d'Angleterre aux États scandinaves. Au sud, nous pouvons passer par Bône, Malte, Zante, Athènes, Smyrne, pour atteindre Odessa (par câble sous-marin de Constantinople), ou Batoum (par voie de terre.)

Enfin, il reste la voie de l'Amérique, combinée avec le Transpacifique et le Transsibérien : c'est peut-être à elle qu'on sera heureux de recourir, en désespoir de cause; mais elle dépend de l'Angleterre, des États-Unis et du Danemark (Compagnie des télégraphes du nord, de Vladivostock à Hong-Kong), comme la voie du sud dépend de l'Angleterre, de la Grèce et de la Turquie : cela fait beaucoup de bonnes volontés à escompter. Il y a d'ailleurs un si grand nombre de bureaux intermédiaires qu'on ne saurait à qui s'en prendre en cas de retard.

Les voies du Nord sont plus courtes. Mais resteront-elles ouvertes? Si oui, ce ne sera pas faute d'une pression exercée par l'Allemagne pour nous les fermer.

Le plan allemand, en effet, est bien connu : c'est celui qui convient à une nation réunie à ses alliés par de nombreuses lignes intérieures. Il a été exposé maintes fois, et on en trouve une expression particulièrement nette dans une étude du major Wachs, publiée par les *Neue Militärische Blätter* :

« Le fait, pour une puissance neutre, de laisser passer sur son territoire les télégrammes d'un belligérant, constitue à lui seul une violation grave de la neutralité. La Triple Alliance serait en droit de s'y opposer par la force. »

L'auteur reconnaît qu'il sera très difficile d'interrompre complètement les communications, soit par les ambassadeurs français et russes chez les neutres, qui garderaient mutuellement le droit de correspondre avec leurs gouvernements, soit par des agents indépendants. Mais il en conclut que le seul remède consiste à couper les câbles russes de la Baltique, les câbles français Calais-Fanö, et, dans la Manche, les liaisons franco-anglaises : « Le droit de la Triple Alliance est absolu, puisque ces lignes aboutissent en territoire belligérant. Quelles que soient les difficultés que présentent ces opérations, la rupture de ces communications doit être le premier but de la flotte, au moins dans la mer du Nord et la Baltique. Si ce but est atteint, la flotte aura rendu à l'armée de terre un service de premier ordre et rempli une partie importante de son brillant devoir ».

La réussite est au moins douteuse, nous l'avons vu. Mais il ne sera pas facile non plus pour la Suède ou le Danemark de résister à une injonction allemande. Nous ne pouvons compter sur le bon vouloir des neutres que jusqu'à la déclaration de guerre. Dès le début des hostilités, nos communications avec la Russie deviendront très précaires. Pour les assurer, il faudrait posséder une voie qui échappât à tout contrôle. Il suffirait de prolonger le câble Calais-Fanö par le Sund ou le Grand Belt jusqu'à la Baltique. Cette ligne, il est vrai, serait vulnérable au passage des Détroits : pourtant elle améliorerait la situation actuelle.

Et la sécurité serait à peu près complète si, en outre, nous possédions au sud une ligne française traversant la Méditerranée de Bône à Smyrne. Celle-ci pourrait d'ailleurs être d'un bon rapport commercial, et de plus ce serait le premier pas vers l'achèvement de notre réseau colonial qui n'est encore qu'à l'état rudimentaire.

De nos colonies, en effet, celles de l'Atlantique (Antilles et Côte occidentale d'Afrique) sont seules reliées à la France. Nous correspondons avec Madagascar par Périm ou par le Cap (la ligne française va de Madagascar à Mozambique) ; avec la

Nouvelle-Calédonie par la ligne des Indes (câble français de Nouméa à Bunda-Berg en Australie) ; avec l'Indo-Chine par les Indes encore (Singapore ou Moulmein), ou par Hong-Kong (bureau anglais) par l'intermédiaire du Transsibérien ou du Transpacifique.

Sans doute, nous pouvons espérer, grâce à l'amitié anglaise, utiliser ces lignes pour lesquelles nous payons du reste en temps de paix une redevance annuelle de près d'un million. L'escadre Rodjestvenski a pu librement s'en servir pour annoncer ses mouvements et recevoir des ordres. Il est vrai que les Japonais n'étaient pas fâchés d'avoir de ses nouvelles, et c'est pourquoi sans doute ils n'ont élevé contre les facilités qui lui étaient données qu'une protestation de pure forme.

Mais, sans rappeler la dépêche de Lang-Son connue à Londres avant de l'être à Paris, ni l'interruption totale du trafic du Cap à un certain moment de la guerre du Transvaal, il ne faut pas oublier que les communications sont à la merci d'une avarie de câble. Nous sommes ainsi restés presque toute l'année 1909 sans pouvoir télégraphier à Madagascar. Une ligne unique n'assure pas les transmissions, même en temps de paix ; et en temps de guerre, on peut encore moins y compter si cette ligne est étrangère. La grande puissance coloniale que nous sommes a encore plus besoin d'avoir ses câbles télégraphiques que ses lignes de paquebots.

Le gouvernement impérial avait bien vu de quel intérêt pouvait être la création d'un réseau français : il suffit de rappeler sa ténacité lors des insuccès répétés dans la pose des câbles d'Algérie, et son influence sur l'établissement du premier Transatlantique Brest-Saint-Pierre. La République eut, à ses débuts, des préoccupations plus immédiates : c'est sans doute ce qui explique la longue indifférence des pouvoirs publics pour les câbles sous-marins et leur aberration lors de la vente, en 1872, du câble Brest-Saint-Pierre à l'Anglo-American Telegraph Company ; celle-ci introduisit un personnel anglais dans les stations françaises et garda jusqu'en 1890 le privilège de transmettre les dépêches sur lesquelles l'expéditeur n'avait pas mentionné de voie particulière (près de la moitié du trafic français). Quand on la céda, l'entreprise était pourtant prospère : les actions furent payées plus du double de prix d'émission.

C'était le moment où la télégraphie sous-marine se développait. La situation géographique de la France, où la presqu'île bretonne forme le nœud de jonction tout indiqué entre les câbles transatlantiques et les lignes européennes, ne pouvait manquer de tenter des industriels indépendants. Il eût suffi d'encourager leurs efforts pour nous donner dans les communications avec le Nouveau Monde une situation à peu près équivalente à celle de l'Angleterre. Mais lorsqu'en 1881 l'American Commercial Company voulut faire atterrir ses câbles à Brest, elle dut y renoncer à cause des retards que le gouvernement français apportait à y consentir et du cautionnement exagéré qu'on exigeait d'elle en échange du seul droit d'atterrissage. Elle se décida donc à prendre l'Irlande comme tête de ses cinq lignes.

En 1886, c'est une compagnie française qui voulut nous relier à Madagascar et à la Réunion : son projet échoua devant la commission du Budget. Elle réussit ensuite à créer les lignes de Cuba au Vénézuéla et au Brésil, et celle de la Nouvelle-Calédonie à l'Australie. Mais en 1893, la même compagnie ayant obtenu des Cortès portugais — grâce à l'appui de notre gouvernement — la concession du câble des Açores que convoitaient les compagnies anglaises, se vit obligée d'y renoncer parce que les Chambres lui refusèrent la subvention nécessaire. Comme résultat de cette erreur, nous avons été obligés de poser en 1905 un câble direct Brest-Dakar qui a coûté beaucoup plus cher qu'une jonction de Dakar aux Açores, et qui est d'un moins bon rapport en temps normal.

Depuis 1894, cependant, le Parlement français s'est intéressé davantage aux questions de câbles. On a créé les usines de Calais et de la Seyne, posé le câble de Majunga, le deuxième Transatlantique, plus récemment celui de Brest-Dakar. La construction d'un nouveau navire câblier, longtemps différée et devenue urgente, semble devoir être entreprise sans tarder davantage.

Mais il faut compléter cette œuvre. Notre empire asiatique doit être relié directement à la métropole : pour sa sécurité d'abord, parce qu'il faut que l'on soit averti en France de ce qui pourrait le menacer; pour l'utilisation de notre division navale d'Extrême-Orient, qui, sans nouvelles ni instructions,

serait désemparée. Si la Cochinchine et le Tonkin appartenaient à l'Allemagne, il n'est pas douteux qu'un câble existerait déjà pour relier Saïgon à l'embouchure de l'Elbe. Déjà le câble direct d'Emden à Ténériffe se prolonge jusqu'à Libéria; il ira bientôt au Cameroun, et cette colonie allemande sera reliée sans contrôle étranger à la métropole.

Comment doit être établie notre ligne asiatique? Il faudrait, pour le dire avec précision, une connaissance exacte des monopoles d'atterrissement déjà concédés, et les contrats qui régissent ces monopoles ne sont habituellement pas publiés. Une enquête approfondie permettrait seule de fixer les détails du projet, mais voici quelle pourrait sans doute en être l'économie générale :

Se séparant du câble méditerranéen Algérie-Asie Mineure dont nous avons déjà parlé, la ligne traverserait la mer Rouge pour aboutir à Obock; elle irait ensuite à Mahé dans l'Inde, puis à Batavia et de là à Saïgon. On pourrait plus tard établir une ramification d'Obock à Diego-Suarez pour desservir directement Madagascar. Le plus long des tronçons aurait 2 400 milles (4 440 kilomètres), c'est-à-dire serait plus court que certains câbles transatlantiques. Ni la pose ni l'exploitation de la ligne n'offrirait de difficulté.

L'entreprise ne serait peut-être pas très rémunératrice — sans être d'ailleurs aussi onéreuse que certains voudraient le faire croire. Les chiffres qu'on pourrait donner à ce sujet n'auraient du reste aucune certitude. L'étude est à faire. Mais lorsque l'on construit un chemin de fer stratégique, la considération du trafic normal passe au second plan. Il en est de même ici. L'achèvement de notre réseau télégraphique entre nos colonies est une nécessité d'ordre militaire.

★ ★ ★

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE



